



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

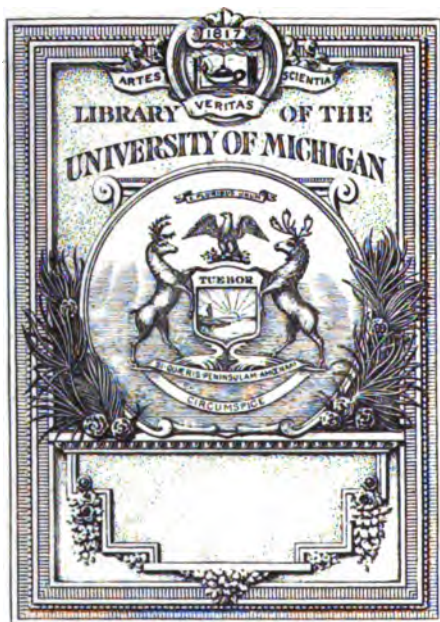
Nous vous demandons également de:

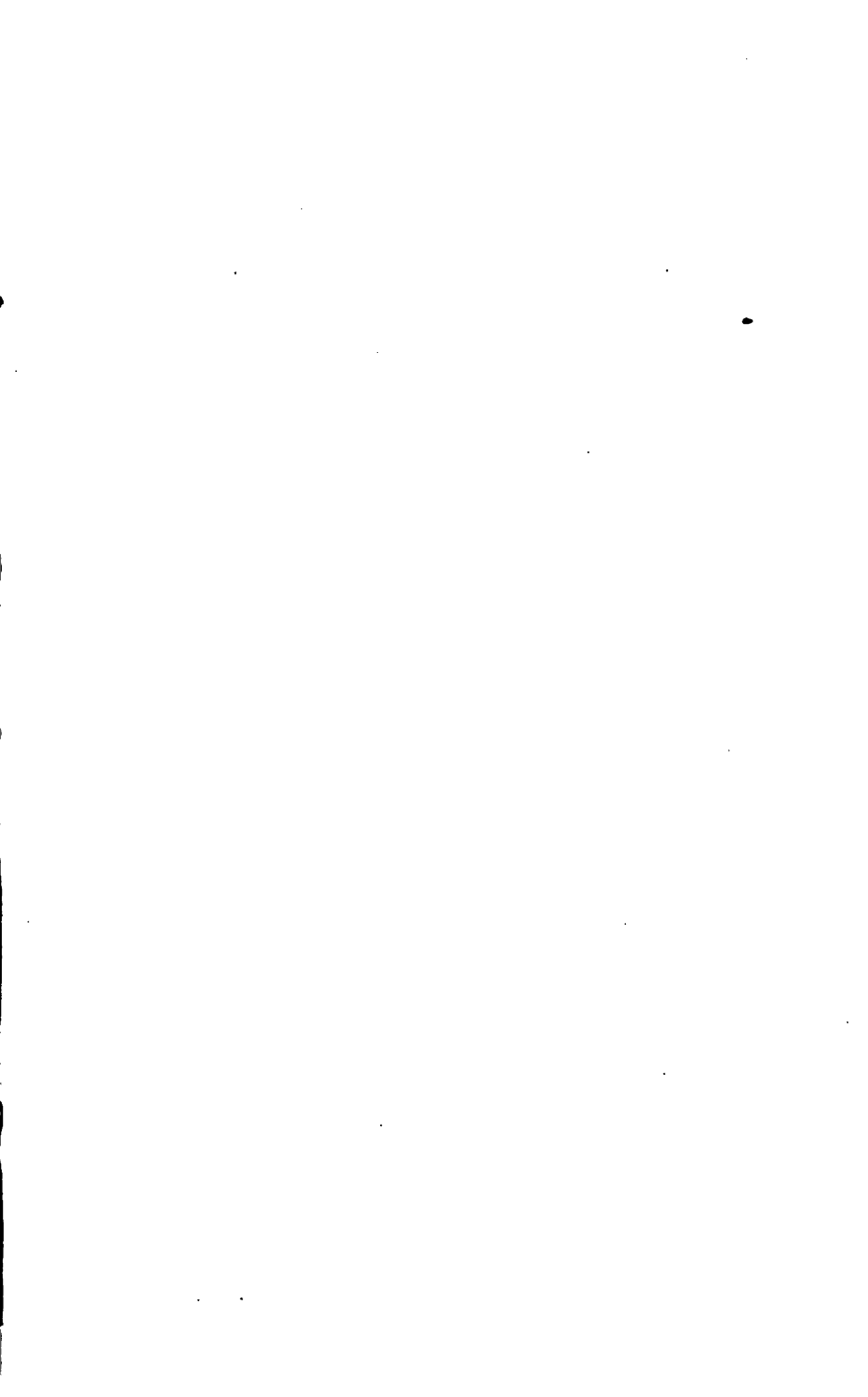
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

VII.



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

VII.

PX

841

R53

1822

v.7-8

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

65

DICHTONNAIRE UNIVERSEL.

DES SCIENCES ÉCONOMIQUES.

CHENBES - dit le 22 juin
de 1944 - 1945 - 1946

CHERRY S. ...

CHERRY STREET, NEW YORK

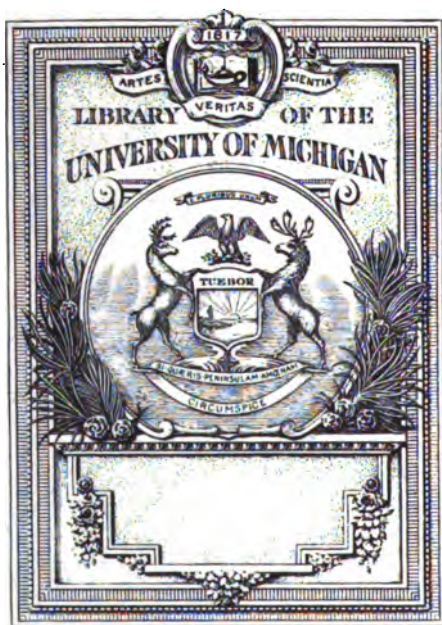
CHEF DE CHEF

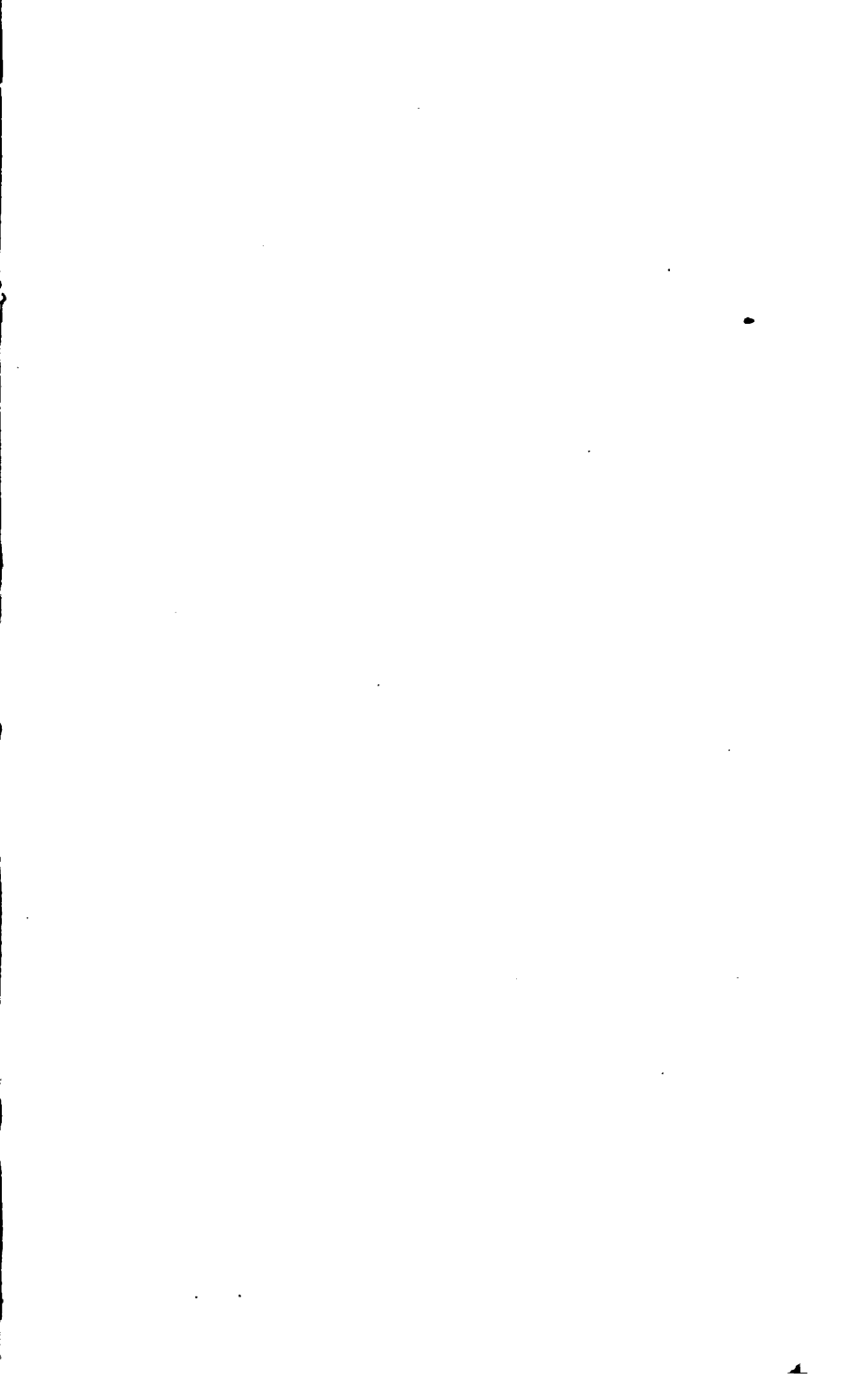
CHEF SAINT-THOMAS—**SANCTUS THOMAS**, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans un bourg du même nom, au diocèse de Vienne en Dauphiné. Elle était dédiée assint Thendere, que l'on appelle ordinairement saint Chef. Elle reconnaissait pour fondateur saint Thendere, pénitencier de la ville de Vienne, qui la bâtit dans une forêt jusqu'alors inhabitée. Cette abbaye

au séculier et sous le titre de
Francois, par le pape Paul, et
a été changée en un Chapitre noble
de vingt-huit chanoines. La
même abbaye a été unie à l'ar-
chevêché de Vienne, ce qui don-
nant droit à ce prélat d'en com-
pter tous les canonicats; mais
il ne pouvait les donner qu'à
des habitants nés par le Cha-
pitre, devant lequel ils faisaient
preuve de seize quartiers de na-
issance. Le doyen, qui étoit élu
par le Chapitre, controit tous
les offices claustraux. *Paroisse.*
au nord de la France.

CHEF - CENS. *Primarius census.* Le premier cens d'un sur un héritage, appelé ainsi par opposition à *surcens* ou *second cens*, *secundarius census*. (Voyez **CENS**.)

CHEFCIER ou CHEFECIER,
*Capicrius, Capitarius et Pri-
marius.* On est partagé sur l'of-
fice du chefcier. Les Bénédi-
ctins disent que le chefcier était
une espèce de sacristain, et de-



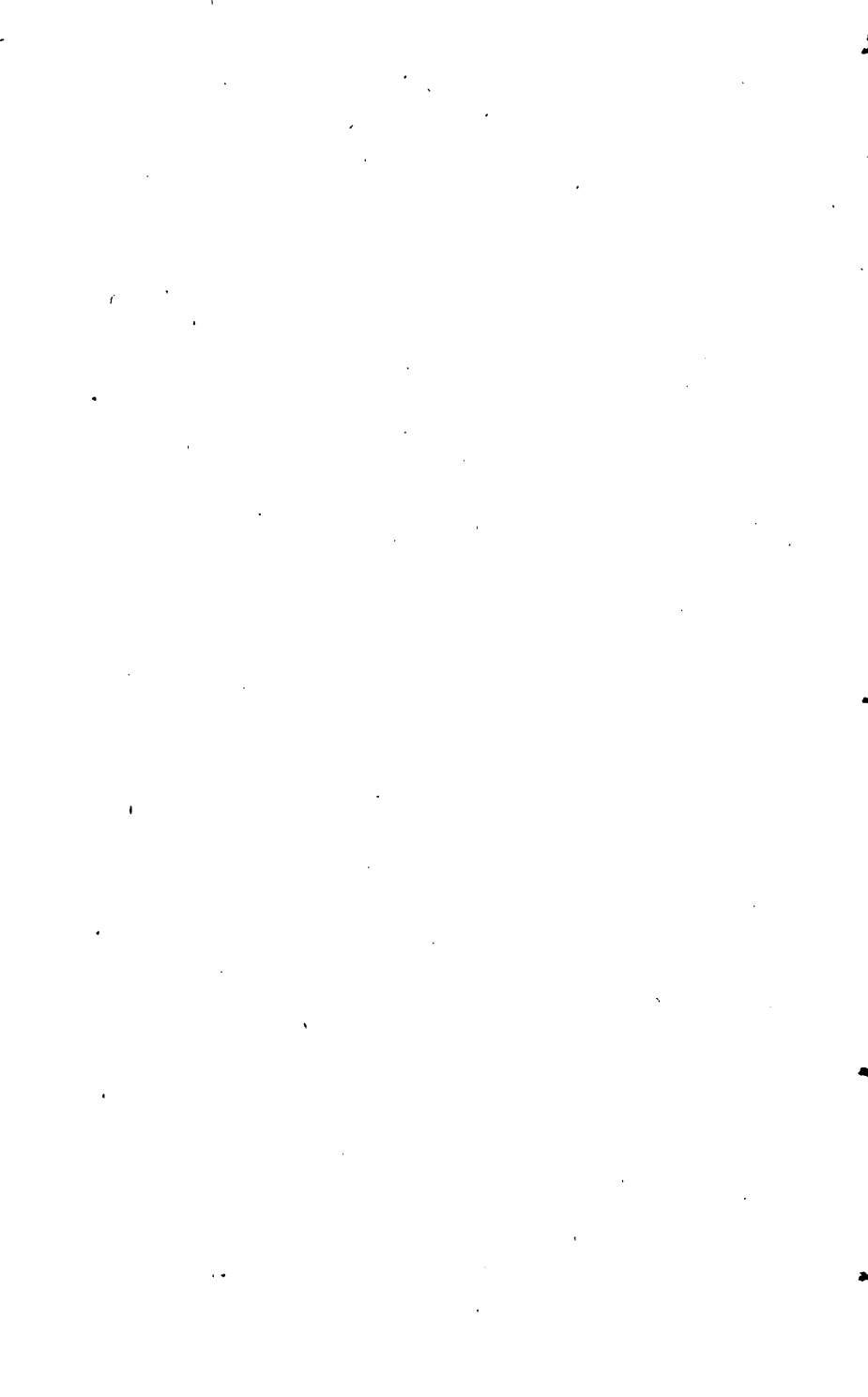




BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

VII.



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE,
DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.

M DCCC XXIII.

BX

841

R53

1822

v. 7-0

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

CHEBBON, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 40.)

CHEBRON, ville. *Voy.* Hébron.

CHEBRON DU PETIT CHATEAU (l'abbé Laurent-Marie), né à Niort, docteur de Sorbonne. Nous avons de lui : *l'Idée de la vérité et de la grandeur de la Religion démontrée par des preuves claires et à la portée de tout le monde.*

CHEF ou **CHERF** (saint), abbé à Vienne en Dauphiné; autrement, Theudier; *Theoderius*, *Theodarius*. (*Voyez* THEUDIER.)

CHEF (Saint-) *Sanctus Theoderius*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans un bourg du même nom, au diocèse de Vienne en Dauphiné. Elle était dédiée à saint Theudère, que l'on appelle ordinairement saint Chef. Elle reconnaissait pour fondateur saint Theudère, pénitencier de la ville de Vienne, qui la bâtit dans une forêt jusqu'alors inhabitée. Cette abbaye

fut sécularisée sous le règne de François 1^{er}, par le pape Paul III, et changée en un Chapitre noble de vingt-huit chanoines. La mense abbatiale a été unie à l'archevêché de Vienne, ce qui donnait droit à ce prélat d'en conférer tous les canonicats; mais il ne pouvait les donner qu'à des habitués reçus par le Chapitre, devant lequel ils faisaient preuve de seize quartiers de noblesse. Le doyen, qui était élu par le Chapitre, conférait tous les offices claustraux. (*Dictionn. universel de la France.*)

CHEF - CENS, *Primigenius census*. Le premier cens dû sur un héritage, appelé ainsi par opposition à suroens ou second cens, *secundarius census*. (*Voyez* CENS.)

CHEFCIER ou **CHEFECIER**, *Capicerius*, *Capitarius* et *Primicerius*. On est partagé sur l'office du chefcier. Les Bénédictins disent que le chefcier était une espèce de sacristain, et dé-

rivent son nom de *capitium*, qui signifie la partie d'une église qui est derrière l'autel, où est, disent-ils, la sacristie et qu'on appelle en français *chevet* ou *chevais*. (*Acta SS. Bened.*, *sac.* III, part. 1, par 310.) Mais, dans les anciennes églises, la sacristie est à côté, et non derrière l'autel. D'autres tirent le nom de chefcier, à *capientiâ cerâ*, de ce qu'il prenait la cire, parce qu'il avait soin des cierges et du luminaire. D'autres disent que le chefcier était la même chose que le *Primicerius*, c'est-à-dire, le premier inscrit dans la matricule ou le catalogue appelé *cera*, parce qu'on écrivait ce catalogue sur une petite planche couverte de cire. On l'appelait donc aussi dans le même sens *Capicerius*, *Chefcier*, de *caput*, chef, et de *cera*, catalogue, parce qu'il était le chef ou le premier du catalogue, ou de la matricule de l'Eglise.

CHEF-D'ORDRE. C'était le nom qu'on donnait dans ce royaume aux abbayes et maisons religieuses qui avaient donné naissance à d'autres, et sur lesquelles elles avaient conservé une certaine autorité. De ce nombre étaient les abbayes de Cluny. Cîteaux, etc. Nos rois ont favorisé les abbayes et monastères chefs-d'ordre de différens privilèges; ils les ont exemptés de leur nomination, en vertu du concordat. Ils ont confirmé expressément leurs exemptions, par rapport aux visites de l'évêque diocésain. (Article 2 de l'or-

donnance d'Orléans.) On nomme aussi chef-d'ordre les abbés titulaires de ces mêmes abbayes.

CHEFFONTAINES (Christophe); autrement *Penfenteniou*, ou à *capite fontium*, était originaire de l'évêché de Léon en Bretagne, issu de la maison des Esmorus par son père, et de celle des Esnègues par la dame de Coëtguis, sa mère: l'une et l'autre maisons nobles et anciennes de Bretagne. Christophe entra dans l'Ordre de Saint-François, et fit ses études avec beaucoup de succès à Paris. Il fut élu provincial de la Bretagne en 1562, et général de son Ordre en 1571. Grégoire XIII le créa archevêque de Césarée en 1579, pour exercer les fonctions de l'épiscopat dans le diocèse de Sens, en l'absence de l'archevêque, le cardinal de Pellevé, qui résidait ordinairement à Rome. En 1586, il fit un voyage en Flandre, et convertit à Anvers un grand nombre d'hérétiques. Desenvieux, jaloux de ses succès, l'ayant accusé d'avoir lui-même des sentimens peu orthodoxes, il alla à Rome en 1587, et y mourut âgé de soixante-trois ans, le 26 mai 1595, dans le couvent de Saint-Pierre in Montorio. Outre sa langue naturelle, qui était le bas-breton, il savait le grec, l'hébreu, le latin, l'espagnol, l'italien et le français. Il était bon philosophe pour son temps. et avait bien étudié la théologie positive et la scholastique. Il avait composé divers ouvrages avant et durant son épiscopat: savoir,

1^o une lettre française qu'il écrivit sur le libre-arbitre et sur les mérites, pour répondre à la lettre qu'un jurisconsulte huguenot avait écrite à son frère, afin de l'obliger à quitter l'Eglise romaine, en voulant lui persuader que sa foi sur cet article était contraire à l'Ecriture-Sainte et à l'ancienne doctrine. Cheffontaines lui fit alors une réponse française au nom du frère de ce jurisconsulte ; il l'a depuis mise en latin et dédiée au pape Grégoire XIII, étant général de son Ordre l'an 1575. Il y prouve le libre-arbitre de l'homme par les passages de l'Ecriture et des Pères, et répond à ceux que le jurisconsulte avait objectés : l'homme, selon lui, avait été créé parfaitement libre, cette liberté a été affaiblie par le péché d'Adam ; mais elle est rétablie par la grâce de Jésus-Christ. Il tâche ensuite d'accorder la Grâce et le libre-arbitre, sans entrer dans les questions épineuses de l'école. Il traite assez succinctement du mérite des bonnes œuvres, en prouvant que la vertu doit avoir une récompense éternelle. 2^o Vers le même temps, il donna un autre traité de controverse intitulé : *Défense de la foi de nos ancêtres touchant la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie*, en deux livres qui ont été traduits en latin. 3^o *De la correction nécessaire de la théologie scholastique ou de la nécessité d'accorder les opinions contraires de la scholastique*. Son

but principal est de faire voir que le sentiment des théologiens, qui soutiennent que la consécration de l'Eucharistie se fait par les paroles de Jésus-Christ, ne peut s'accorder ni avec l'Ecriture, ni avec le concile de Trente. Il veut que Jésus-Christ ait consacré avant de prononcer ces paroles : *Ceci est mon corps*, etc. Car, dit-il, 1^o Jésus-Christ bénit le pain ; l'ayant béni, il ordonna à ses apôtres de le prendre et de le manger, et leur déclara en même temps que c'était son corps par ces paroles : *Ceci est mon corps*. Quand il a dit à ses apôtres : *Prenez et mangez*, il ne leur a pas voulu dire de prendre et de manger du pain, mais son corps. 2^o Le concile de Trente suppose qu'avant la distribution le corps de Jésus-Christ était dans l'Eucharistie. Or ces paroles, *ceci est mon corps*, accompagnaient la distribution. Ce n'est donc point par ces paroles que Jésus-Christ a fait le pain son corps. Voici, selon cet auteur, toute la suite des actions de Jésus-Christ. Il prit du pain et rendit grâce à son père. Il bénit ce pain, et le consacra par cette bénédiction. Il offrit son corps au Seigneur sous les espèces du pain. Il rompit l'Eucharistie, se communia le premier, communia ensuite ses apôtres en leur disant : *Prenez et mangez ; ceci est mon corps ; faites ceci en mémoire de moi*. Il est très-difficile de trouver des exemplaires de son ouvrage, *De necessariâ correctione*

Theologiae, qui ne soient lacunés depuis la page 33 jusqu'à la quarantième inclusivement. Les feuilles qu'on a ôtées de cet endroit se trouvent communément remplacées par autant de feuillets d'un autre ouvrage du même auteur, qui n'a de rapport à celui-ci que par les chiffres des pages. 4° On a encore de cet auteur : *Chrétienne confutation du point d'honneur*, etc., traduite en latin sous le titre de *Confutatio puncti quod dicunt honoris*, à Cologne. 5° *Perpetuæ Virginis Mariæ ac Joseph sponsi ejusdem Virginis catholica defensio*. 6° Un dialogue intitulé : *Hyperapistes, sive propugnator libri perpetuæ Virginis*, etc., à Lyon. 7° Un supplément contenant les privilèges concédés de nouveau, et qui ont été omis dans le recueil des monumens de l'Ordre de Saint-François, intitulé : *Monumenta ordinis Minorum*. 8° *Compendium privilegiorum Fratrum Minorum et aliorum Fratrum Mendicantium et determinationum multarum questionum super regulam sancti Francisci à sancto Bonaventura editam*. 9°. *Nova illustratio fidei adversus impios, atheos, et omne genus infidelium conscripta*, avec deux discours sur la Vierge, à Paris. 10° *Nova illustratio fidei adversus improbos*, en quatre dialogues. 11° *Varii tractatus*. 12° Les troisième, quatrième, cinquième livres de la *défense de la foi de nos ancêtres*. 13° *De Sanctorum invocatione*. 14° *De indul-*

gentiâ et de jubileo. 15° *De veteri celebrandi missam ritu*. 16° *De certis capitibus decreti à Concil. Trid. facti*. 17° *De la Philosophie chrétienne*. 18° Un traité sur ces paroles du symbole : *Credo Ecclesiam*. 19° *De la vertu des paroles par lesquelles se fait la consécration du saint Sacrement*. 20° *Dispute de ce qui est utile et nécessaire*, à Paris, en 1586. 21° *Dissertation sur la prophétie du sceptre de Juda*. 22° *Traité de la vraie religion qu'on doit tenir, étant au sacrifice de la divine messe*, 1577, in-8°. Extrait d'un sermon qu'il avait prêché en 1571 dans l'église de Saint-Eustache à Paris. Cheffontaines écrit bien en latin, et il est fort dans le raisonnement. Il a laissé plusieurs autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits jusqu'à présent. (Wadingue, pag. 99. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du seizième siècle*, part. 5, et Table, pag. 1314. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. francisc.*, tom. 1, pag. 261.)

CHEF-LIEU. On appelait ainsi, en matière bénéficiale, le principal lieu ou manoir d'un bénéfice qui avait d'autres bénéfices ou annexes dans sa dépendance. Régulièrement, la disposition des bénéfices annexes ou dépendans d'un autre aurait dû se régler par les lois du pays où ce dernier se trouvait assis. C'est le sentiment de plusieurs canonistes, et entre autres de Gonzales, in *Regul. de Mensib.*, glos. 10, n. 30. Cette maxime n'était pas indis-

tinctement reçue en France; c'est-à-dire, que ce n'était pas un principe toujours sûr que la collation des bénéfices se réglât par les lois du chef-lieu. Si cela était, dit M. Piales en son *Traité des Collations sur vacances par mort*, part. 1, chap. 21, il en résulterait bien des inconvénients. L'abbé de Cluni avait des bénéfices à nommer et à conférer dans les pays de concordat français; il en avait dans les pays de concordat germanique; il en avait dans les pays d'obédience; il en avait dans les pays étrangers. L'abbaye de Cluni était située en pays de concordat où les expectatives des gradués, des indultaires et brévetaires étaient reçues. Si la loi du chef-lieu devait régir tous les membres, les expectatives des gradués auraient dû avoir lieu en Bretagne où l'on ne connaissait pas le concordat; les expectatives des indultaires et des brévetaires auraient dû être admises dans les pays soumis à une domination étrangère, par rapport aux bénéfices dépendans de Cluni : ce qui ne pouvait s'allier avec les maximes du droit public, suivant lesquelles la puissance d'un souverain est bornée aux pays et terres de sa domination. Cependant si le principe dont il s'agissait avait eu lieu, il aurait attribué au Roi un pouvoir indirect sur des terres et des sujets soumis à une puissance étrangère : les lois de l'insinuation, et toutes les autres concernant les présentations et les colloocations particulières à la France, et établies par les or-

donnances royales, auraient obligé les sujets des autres provinces. L'indult de Messieurs du parlement de Paris, le brevet de joyeux avènement auraient été encore des lois qui auraient étendu leur empire au-delà des limites du royaume.

Il fallait donc établir pour maxime générale, que les patrons et les collateurs fussent tenus, dans les présentations et collations, de se conformer aux lois qui étaient en usage et en vigueur dans les lieux où étaient situés les bénéfices, à moins que ces lois n'eussent été si exorbitantes du droit commun, que l'équité aurait exigé que l'on en eût restreint la disposition autant qu'il aurait été possible, comme au cas des bénéfices situés en pays de réserve. C'est sur ce principe qu'il a été jugé au grand Conseil, le 31 mai 1701, que les collateurs dont le chef-lieu était soumis au concordat n'étaient pas soumis à l'expectative des gradués, pour les bénéfices situés dans la province de Bretagne. Par les mêmes raisons, un bénéfice situé dans un pays de concordat, et dont le collateur et le chef-lieu auraient été dans la province de Bretagne, aurait été déclaré sujet à l'expectative. (M. Durand de Maillane, *Dictionn. de Droit canonique*, au mot CHEF-LIEU.)

CHEF-SEIGNEUR, Seigneur féodal, suzerain, censier, fonceur. Ce mot signifiait aussi seigneur du fief-chevel d'où dépendaient les autres.

CHELCHIT, certain lieu du

Cumberland, province d'Angleterre. Il y eut un concile l'an 787, du temps du pape Adrien 1^{er}. On y fit vingt canons. Le premier ordonne de garder la foi de Nicée. Le second, de baptiser selon les canons. Le troisième porte que l'évêque tiendra son synode deux fois par an. Le quatrième, cinquième et sixième, regardent les mœurs et la conduite des évêques, abbés, abbesses, prêtres, diacres, moines. Le dixième défend aux prêtres de célébrer la messe les jambes nues, et aux fidèles, d'offrir des morceaux de pain. Il défend aussi de se servir de corne pour le calice ou la patène. Le onzième traite des devoirs des Rois et de l'excellence des prêtres. Le treizième parle de la justice qui doit régner dans les jugemens sans acception de personne. Le quatorzième condamne les fraudes, les rapines, les tributs injustes, imposés à l'Eglise. Le quizième défend les mariages incestueux, et le seizième ne veut pas que les bâtards héritent. Le dix-huitième ordonne d'accomplir exactement les vœux qu'on a faits. Le dix-neuvième commande d'abolir les restes des rits païens. Le vingtième traite de la conversion, de la pénitence, de la confession, et défend de prier pour ceux qui meurent impénitens. (Spelman, *Conc. angl.* Regia, 18, Labbe, 6. Hard., 3.)

CHELEAB, fils de David et d'Abigaïl, auparavant femme de Nabal. (2. Reg. 3, 3.)

CHELIAU. (hébr., tout lui-même ou consommation), nom d'homme. (1. Esdr., 10, 35.)

CHELIDOINE, martyr, aussi bien que son frère Émétère ou Hémîtère; après avoir servi avec honneur dans les armées de l'Empire romain en Espagne, renoncèrent à cette milice séculière, et eurent la tête coupée, en suite de plusieurs autres tourmens, pour n'avoir point voulu sacrifier aux idoles. Dans le moment que le bourreau leur abattit la tête, on vit l'écharpe de l'un et la bague de l'autre enlevées par le vent jusqu'aux nues: ce qui fut pris pour une assurance de la gloire dont Dieu récompensait leur pureté et leur foi, dont l'écharpe blanche et l'anneau d'or étaient les symboles. Ceci arriva au quatrième siècle à la Calahorra, ville de la vieille Castille, où l'on faisait leur fête dès le même temps, et où les miracles qui s'opéraient à leurs tombeaux attiraient un grand concours de peuples. On y montre encore aujourd'hui une grande partie de leurs reliques dans la cathédrale en une chapelle qui porte leur nom. On dit que leurs têtes ont été transportées à San-Tonder, ville du diocèse de Burgos. C'est le poète Prudence qui nous apprend ce que nous savons de ces saints martyrs dans son poëme des *Cauronnes*, divisé en quatorze chants ou hymnes à l'honneur de quelques martyrs d'Espagne. Le premier de ces chants est consacré à la mémoire des deux saints frères

Émètere et Chélidoïne, et l'on y voit ce que nous avons rapporté de leur martyre sur la tradition qui s'en était conservée; car les actes judiciaires en avaient été déchirés et brûlés par les bourreaux, comme Prudence s'en plaint avec chaleur. Ceux qu'on lit par conséquent dans le recueil de Bollandus, n'ont d'autorité que ce qui est conforme au récit de Prudence. (Baillet, 3 mars.)

CHÉLION, (hébr., *consommé, parfait ou tout colombe*), fils d'Elimelech et de Noémi, de la ville de Bethléem de Juda, qui, pendant une grande famine, se retira avec son père et sa mère, dans le pays de Moab, où il épousa une femme moabite, nommée Orpha, et mourut sans enfans. (*Ruth.*, 1, 2.)

CHELLES, bourg dans l'île de France, près de la Marne, à quatre lieues de Paris. Il y avait une abbaye de religieuses bénédictines, fondée l'an 662 par la reine sainte Bathilde ou Baudour, femme de Clovis II. Il y eut un concile l'an 1008, en présence et dans le palais du roi Robert, où Luthéric de Sens, Fulbert de Chartres, et les autres prélats confirmèrent les donations que ce religieux prince avait faites à l'abbaye de Saint-Denis. Ce concile s'appelle en latin, *Concilium Kalense* (Lab., 9. Hard., 6.)

CHELM ou **CHEMLE**, ville de Pologne dans la Russie, avec titre de palatinat. Elle a été tellement ruinée par les Cosaques,

que l'évêque latin qui y fut établi en 1375, sous la métropole de Gnesne, a transféré sa résidence à Cranoslaw ou Kranostaw, bourg de son diocèse. Il y a aussi à Chelm un évêque grec, suffragant de Kiovie. Jean-Félix Szaniawski, ci-devant évêque de Capse, et suffragant de l'archevêché de Léopold, fut nommé à l'évêché de Chelm le 6 décembre 1722. Il avait eu pour prédécesseur Alexandre Frédro de Ludiaghassen, administrateur de l'Ordre Teutonique en Livonie, qui fut transféré à Presmishier.

CHELMAD, ville. (*Ezech.*, 27, 23.)

CHELMON, ville qui est vis-à-vis d'Esdreton, et près de laquelle une partie de l'armée d'Holoferne était campée avant qu'il vint assiéger Béthulie. (*Judith.*, 7, 3.)

CHELSMESTON (Jean), Anglais, natif d'York, religieux de l'Ordre des Carmes, et docteur d'Oxford, vers l'an 1290, a laissé : *Determinationes theologicæ; Lecturæ scholasticæ; Quæstiones ordinariæ; Quodlibeta; Sermones*, etc. (Lucius, *Bibl. carm.* Alègre, in *Parad. carm.* Pitseus, de *Script. Angl.*

CHELUB (hébr., *chien ou panier*, père d'Esri. (1. *Paratip.*, 27, 26.)

CREMIN, route pour aller d'un lieu à un autre. Les coutumes distinguent trois sortes de chemins; les chemins royaux, les chemins publics, et les chemins particuliers.

Les chemins royaux, dit Loyseau, sont ceux qui conduisent d'une bonne ville à une bonne ville.

Les chemins publics sont ceux qui conduisent d'un village à un autre village, et généralement tous les chemins qui sont à l'usage public, pour passer de tout lieu à tout autre. Ils aboutissent ou à d'autres chemins, ou aux portes des villes, ou à la mer, ou à des rivières.

Les chemins particuliers sont, 1^o ceux qui sont propres à quelques personnes pour l'usage de leurs héritages, et qui aboutissent d'une part à de grands chemins, et de l'autre finissent aux héritages où ils conduisent; 2^o les chemins qui servent de servitude et de droit de passage entre voisins.

Les particuliers peuvent s'accommoder comme bon leur semble pour les chemins qui les regardent : mais pour les chemins publics, il faut s'en tenir aux règles suivantes :

1. Tout chemin public appartient au Roi, et il n'y a que le Roi ou son autorité royale qui puisse changer les chemins publics, les ruelles, les sentiers, les voies et les rues. (De Ferrière, *Dict. de Droit*, au mot CHEMIN.)

2. Autrefois les seigneurs hauts-justiciers, dans la seigneurie desquels passait un chemin public, et même un chemin royal, avaient droit de veiller à sa conservation, et d'empêcher qu'on y fit aucune entreprise; mais ils ne pouvaient ni l'altérer, ni le diminuer, ni,

à plus forte raison, le supprimer; ils avaient ce qu'on appelle *jus prohibendi*, et non pas *jus innovandi*. Un seul habitant peut se plaindre de la suppression d'un chemin; c'est une espèce d'action que les lois appellent populaire, et *quæ datur cuilibet à populo*. (M. Denisart, *Collect. de Jurisprud.*, au mot CHEMIN.)

3. Un chemin particulier devient chemin public, par la seule possession du public; et quand il est une fois chemin public, il n'est plus sujet à prescription. (Ibid.)

4. La police des grands chemins consiste à les tenir dans un état où ils puissent être utiles au public, tant par rapport à la largeur et autres commodités, que par rapport au pavé où il est nécessaire aux réparations qu'il convient d'y faire, et au soin d'empêcher qu'on n'y mette rien qui incommode le passage. Toutes ces choses regardent les officiers du Roi, préposés pour cette police. (De Ferrière, *ubi supr.*)

5. Quand un grand chemin est emporté par un débordement, les voisins sont obligés de contribuer à en refaire un autre sur des terres voisines, en dédommageant les propriétaires des terres sur lesquelles il est pris. (Ib.)

6. Ceux qui ont coupé et rogné les grands chemins pour agrandir leurs terres peuvent être contraints de les remettre, nonobstant la prescription. (Bouvet, *toin.* 2, au mot CHEMIN, quest. 2.)

7. Un voisin peut être contraint de donner pour argent, chemin sur son héritage à son voisin, pour aller au sien, s'il n'a autre chemin pour y aller. (Papon, liv. 14, tit. 1, nomb. 3.)

Pour ce qui est de la largeur des chemins, voyez la Conférence des Coutumes, au mot *Chemin*. On peut voir aussi un livre in-12, imprimé à Paris en 1687, qui a pour titre : *Expositions des Coutumes sur la largeur des chemins, sur la destination des péages*, etc.

CHEMIN (Michel du), avocat. Il est éditeur du *Mémorial alphabétique des Tailles*. La préface est de Claude-Joseph Prévôt. M. du Chemin a aussi donné le *Journal des Audiences du parlement*, 7 vol. in-fol. ; *Traité des Donations entre-vifs, et testamentaires*, par Ricard, avec la coutume d'Amiens, commentée par le même auteur, nouvelle édition augmentée, 2 vol. in-fol., 1754. (*La France littéraire*.)

CHEMINAIS (Timoléon), jésuite, né à Paris (quelques-uns disent à Châteaudun), le 3 janvier 1652, entra le 25 septembre 1667 dans la compagnie de Jésus, où il brilla par son esprit, et s'acquit en peu de temps la réputation d'un célèbre prédicateur, jusque-là qu'on l'appelait *le Racine des Prédicateurs*. Paris et la cour l'ont entendu avec beaucoup de satisfaction. Il mourut à la fleur de son âge, le 15 septembre 1689, âgé de trente-sept ou trente-neuf ans. On dit

que lorsque ses infirmités lui eurent interdit la chaire, il allait tous les dimanches, autant qu'il le pouvait, instruire les pauvres de la campagne. Le père Bretonneau, son confrère, fit imprimer deux volumes in-12 de ses sermons en 1690, un troisième en 1691. Il en parut un quatrième et un cinquième en 1729, qui ne sont ni de la composition du père Cheminais, ni de la révision du père Bretonneau. On a encore du père Cheminais, des *Sentimens de piété*, imprimés en 1691, in-12, où l'on trouve plus de brillant qu'il ne convient à des ouvrages qui doivent surtout intéresser le cœur. Les sermons du père Cheminais sont ordinairement divisés en deux parties ; quelques-uns cependant le sont en trois, selon l'ancienne méthode. On y remarque beaucoup de délicatesse et d'onction, mais point assez de fond. Il n'approfondit pas toujours son sujet, et le rhéteur paraît trop à découvert dans ses discours. (*Biblioth. française*, tom. 2, pag. 294. *Dictionnaire des Prédic.*, au mot **CHEMINAIS**.)

CHEMINON, *Cheminost Cheminio*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Trois-Fontaines, audiocèse de Châlons-sur-Marne, entre Vitry et Bar-le-Duc. Elle fut d'abord de l'Ordre de Saint-Augustin, et fondée au commencement du douzième siècle. Les frères Alard et Alberic, suivis de quelques autres personnes de piété, s'étant retirés dans la forêt de Luitz pour y vivre dans les

exercices de la pénitence, et sous la règle de Saint-Augustin, ils bâtirent une maison avec une église sous le nom de Saint-Sauveur, sur un fonds qui leur fut donné par Alix, comtesse de Champagne, et ses deux fils, Philippe, évêque de Châlons, et Hugues, comte de Champagne. Le pape Paschal II confirma en 1103 cet établissement, et le nouveau monastère fut soumis à l'abbaye d'Arouaise en Artois. Pour rendre cette maison plus nombreuse, le comte Hugues lui céda en 1110 une autre terre voisine, appelée *Chemino*, à la charge d'y bâtir une église à l'honneur de Saint-Nicolas, et d'y assembler des religieux pour y vivre régulièrement avec frère Alard, qui en fut le premier supérieur. L'église fut en effet bâtie, et Richard, évêque d'Albano, légat du Saint-Siège, en fit la dédicace au mois de décembre de la même année, et l'exempta de toute juridiction épiscopale, avec la participation et du consentement de l'évêque de Châlons. On met au nombre des principaux bienfaiteurs de Cheminon les chanoines de Saint-Corneille de Compiègne, qui en augmentèrent les revenus, par une donation qu'ils lui firent en 1116. Quelques années après, ce monastère quitta la règle de Saint-Augustin pour embrasser celle de Cîteaux, comme il paraît par une bulle du pape Innocent II, en date 17 février 1140. L'abbaye de Cheminon était autrefois si nombreuse, que

les moines regardaient comme une réduction considérable la résolution qu'ils avaient prise de ne pas excéder le nombre de soixante religieux, et de cent quarante-six convers, si ce n'était que le revenu augmentât. Il n'y eut dans la suite que huit religieux qui firent entièrement rebâtir les lieux réguliers. (La Martinière, *Dictionnaire géograph. Gallia christ.*, tom. 9, col. 964.)

CHEMINOT ou **CHEMINET** (Jean), carme, dont parle Trithème dans son ouvrage des Écrivains de l'Ordre des Carmes, sous le nom de *Joannes de Cimineto*, fut professeur dans le couvent de Metz, et se distingua par son savoir, ses sermons et son éloquence. Il a composé, 1° *Speculum institutionis ordinis sui*, lib. 1. 2° *Sermones de tempore*, lib. 1. 3° *Sermones de Sanctis*, lib. 1. 4° *Sermones per quadragesimam*, lib. 1, et quelques autres ouvrages. (Dom. Calmet, *Biblioth. lorraine.*)

CHEMNITIUS (Martin), ministre luthérien d'Allemagne, et disciple de Mélancthon, naquit en 1522 à Britzen, village de la Marche de Brandebourg, et mourut le 8 avril 1586. On a de lui, *Harmonia Evangeliorum; Examen Concilii Tridentini*, etc. C'est une théologie protestante divisée en quatre parties, qui forment quatre volumes in-8°, dans l'édition faite à Francfort-sur-le-Mein en 1599. (De Thou, *Hist.*, liv. 64. Melchior Adam, *in vit. Theolog. german.*)

CHEMNITIUS (Christian ou Chrétien), né le 17 janvier 1615 à Königsfeld, fut recteur au collège d'Iéna en 1638, ministre de Weimar en 1645, professeur de théologie en 1652, et surintendant en 1654. Il mourut à Iéna le 3 juin 1666. On a de lui, *Prælectiones in Hutteri compendium*; *Brevis Instructio futuri Ministri Ecclesiae*; *Dissertationes de Prædestinatione*; de *Arbore Scientiae boni et mali*; de *arbore Vitæ*; de *Tentationibus spiritualibus*; et plusieurs écrits sur la dispute entre lui et Jean Scheffler, qui avait embrassé la religion catholique. (Moréri, édit. de 1759.)

CHENARD (Laurent), docteur de Sorbonne, a donné quatre volumes in-12 de Sermons imprimés à Paris chez Edme Couterot en 1693, sous le titre de *Discours de morale sur divers sujets, en faveur des curés, vicaires ecclésiastiques de la campagne, pour l'instruction des peuples, et très-utiles à ceux qui s'emploient dans les missions.* (*Dict. des Prédic.*, part. 2, au mot *DISCOURS DE MORALE*, pag. 327.)

CHENNE, nom de ville. (*Ezech.*, 27, 23.)

CHENU (Jean), avocat au parlement de Paris, né à Bourges le 29 décembre 1559, de Claude Chenu, marchand de cette ville, se livra tout entier à la jurisprudence, d'abord dans le lieu de sa naissance, et ensuite à Paris, où il mourut le 16 décembre 1627. On a de ce laborieux auteur, 1° Notables et singulières questions de Droit, décidées par

arrêts mémorables des Cours souveraines de France, etc., à Paris, 1620, in-4°. Il y en avait eu un premier volume imprimé dès 1602, aussi in-4°. 2° Recueil général des édits, arrêts et réglemens notables, concernant les ecclésiastiques, Universités, baillifs, sénéchaux et autres juges, et généralement tous les officiers de France, pour les droits et fonctions de leurs charges, rangs et séances, tirés des Offices de Jean Chenu, et continués depuis 1620 jusqu'à présent, par Jean Filleau, à Paris, 1630 et 1631, in-fol., 2 volumes. 3° Des offices de France, ou continuation du recueil d'Édits faits sur les créations d'États et Offices de judicature, réglemens des Cours souveraines entre les ecclésiastiques, pour la célébration du service divin, juges, magistrats et autres officiers royaux, à Paris, 1720, in-4°. 4° *Praxis civilis universa, canonica, fori Ecclesiastici gallici, actionum et judiciorum Ecclesiasticorum formas continens*, à Paris, 1621, in-8°. 5° Un traité de l'aliénation du bien d'Eglise et des baux emphytéotiques, contenant les solennités requises pour la validité desdites aliénations, ensemble plusieurs arrêts sur cette matière, à Paris, in-8°, 1625 et 1644. 6° Recueil d'arrêts, par Jean Papon, avec les observations de Jean Chenu, donné par M. La Faye, à Paris, 1621, in-4°. On trouve aussi dans ce recueil une dissertation où Jean Chenu a rassemblé tous les auteurs qui

ont écrit de la résignation des cures sans pension. 7° Recueil des antiquités et privilèges de la ville de Bourges, et autres capitales du royaume, à Paris, en 1621, in-4°. 8° *Archiepiscoporum et Episcoporum Galliarum chronologica historia*, à Paris, 1621, in-4°. 9° Privilèges octroyés à la ville de Paris, avec le catalogue des prévôts des marchands, à Paris, 1621, in-4°. Les mêmes privilèges sont imprimés avec les ordonnances de la ville de Paris, ibid., 1676, in-fol. 10° Privilèges de la ville de Tours à Paris, 1620, in-4°. 11° *Chronologia historica Patriarcharum, Archiepiscoporum Bituricensium et Aquitaniarum Primatum*, seconde édition, à Paris, 1621, in-4°. 12° *Notæ ad styllum jurisdictionis Ecclesiæ bituricensis*, à Paris, 1603, in-8°. (Voyez l'Histoire du Berry, par Thomas de La Thaumassière, où l'on trouve l'éloge de Jean Chenu, pag. 75, et son testament qui est du 15 septembre 1627. Voy. aussi le quarantième tome des *Mémoires* du père Nicéron.)

CHEPTEIL ou **CHEPTEL** ou **CHETEL**, bail de bestiaux qui se fait lorsqu'un maître donne à un fermier un certain nombre de bœufs ou de moutons, à condition qu'il les nourrira, et qu'en les rendant à la fin du bail, il en partagera le croît et le profit. Ce contrat est licite à trois conditions. La première, que si les bestiaux viennent à périr par cas fortuit sans qu'il y ait de la faute du fermier ou du preneur,

la perte tombera sur le bailleur, qui en est le maître, selon cette maxime, *res perit Domino*. La seconde condition est que le preneur ait un grand soin des bestiaux, et qu'il rende un compte exact du profit. La troisième condition est que le profit se partage également, et à proportion du capital et de la peine, entre le bailleur et le preneur. (Pontas, au mot *Société*, cas 23, 24, 25, 26.)

Le mot de chepteil vient de *capitale* et de *capiteau*, qui se trouve dans les coutumes, à cause que chepteil est composé de plusieurs chefs de bêtes, qui forment un capital. M. Du Cange prétend qu'il vient de *catallum*, qu'on a dit pour *capitale*, d'où on a fait *chaptel*, *chatel* et *catel*. D'autres disent qu'il vient de *chatal*, vieux mot celtique ou bas-breton, qui signifie un troupeau de bêtes.

CHERBOURG ou **NOTRE-DAME - DU - VŒU**, *Cæsaris-Burgus*, ou *B. Maria de Voto*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située sur la côte septentrionale de la Normandie, au diocèse de Coutances. Elle est appelée Notre-Dame-du-Vœu, parce qu'elle fut fondée par Guillaume, duc de Normandie, en conséquence du vœu que ce prince avait fait de bâtir à Cherbourg une église en l'honneur de la Vierge, s'il revenait d'une maladie dangereuse dont il était attaqué. L'église fut en effet bâtie, mais cent ans après, savoir, vers l'an 1145, l'impératrice Ma-

Thilde la fit rebâtir avec un monastère dans l'île de l'Ormeau, près de Cherbourg; et Algare, évêque de Coutances, y mit des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'il fit venir de Saint-Victor de Paris. Pour rendre cette abbaye l'une des plus considérables de la Normandie, Henri II, roi d'Angleterre, lui fit unir en 1187 le monastère de Saint-Hélier, de la congrégation d'Arouaise, situé dans l'île de Gerssey. Le relâchement s'étant depuis introduit dans l'abbaye de Cherbourg, on y établit sur la fin de l'autre siècle des chanoines réguliers de l'étroite observance de Bourg-Achard, par les soins de Charles-François Loménie, évêque de Coutances, et d'Alexandre-le-Jay, abbé commendataire de Cherbourg, mort en 1704. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 940.)

CHERCHEUR. Les chercheurs étaient une secte de gens en Angleterre qui disaient qu'aucune des religions établies parmi les chrétiens n'est la vraie religion que J.-C. a enseignée comme nécessaire au salut. Ils ajoutaient cependant que cette vraie religion était révélée dans l'Écriture, quoiqu'on ne l'y eût pas encore trouvée. C'est pourquoi ils lisaient assidûment les livres saints pour la découvrir. (Stoupp, *Religion des Hollandais.*)

CHEREM, anathème. Les Hébreux distinguaient trois sortes d'anathèmes ou d'excommunications: le *niddui* ou *séparation*, la première et la moindre des

trois; le *cherem*, qui était la grande excommunication, et qui privait l'excommunié de la plupart des avantages de la société civile, à peu près comme notre excommunication majeure; le *schammata*, qui était une excommunication qui emportait la peine de mort. La sentence de *cherem* ne pouvait être portée qu'en présence de dix personnes; mais l'excommunié pouvait être absous par trois juifs, ou même par un seul, pourvu qu'il fût docteur de la loi. (Bartolucci, *Bibl. rabbin.* Basnage, *Hist. des Juifs*, tom. 5, liv. 7, ch. 20, édit. par.)

CHEREMON, évêque de Nilople en Egypte, et martyr au troisième siècle, fut un de ceux qui s'enfuirent durant la persécution de Dèce, comme nous l'apprend saint Denis dans sa lettre à Fabius, évêque d'Antioche, dont Eusèbe nous a conservé un extrait considérable dans le ch. 42 du sixième livre de son *Histoire ecclésiastique*. Plusieurs de ces chrétiens fugitifs moururent par la faim ou la soif, le froid ou le chaud, les bêtes sauvages, les voleurs, etc.; ce qui les fit regarder comme martyrs par l'Eglise. Cheremon, évêque de Nil ou de Nilope en Egypte, s'étant enfui avec sa femme dans les montagnes d'Arabie, exposées aux courses des Sarrasins et des autres barbares, y périt avec plusieurs chrétiens qui allèrent pour le chercher après sa persécution, sans qu'on pût apprendre aucune

nouvelle d'eux. L'Eglise les honore tous comme martyrs le 22 décembre. (Baillet, 22 déc.)

CHERET (l'abbé), chanoine de Notre-Dame de Chartres auteur d'un panégyrique de saint Louis, prononcé devant l'Académie Française, et imprimé chez J. B. Coignard, in-4°, 1718.

CHERI, *Catherium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située dans le pays d'Argonne, sur l'Air, entre Mont-Faucon et Grandpré, au diocèse de Reims. Elle fut fondée par le Chapitre de l'Eglise de Reims en 1147, pour des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît qu'on y fit venir de La Chelade, et qui n'y demeurèrent que jusqu'à l'an 1189, ce monastère étant passé cette année à l'Ordre de Cîteaux, sous la dépendance de l'abbaye de Trois-Fontaines. (*Gallia christ.*, tom. 9. col. 309.)

CHERICATO, **CHERICATI**, **CHERICATUS** (Jean), né à Padoue le 8 décembre 1633, de parens pauvres, originaires d'Angleterre, trouva dans la charité d'une religieuse le moyen de faire ses études. Il s'appliqua particulièrement au Droit civil et canon, fut reçu bachelier à Padoue en 1651, et nommé ensuite coadjuteur de la chancellerie épiscopale de la même ville. En 1656, il fut élevé au sacerdoce, et mourut en 1719, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, avec la réputation de l'un des plus habiles hommes de son temps dans les matières ecclésiastiques. On a de lui, 1° *Discordiae foren-*

ses, 1 vol. in-fol., réimprimé en 1717. L'auteur en a laissé trois autres volumes qui n'ont point paru. 2° Une édition des *Decisiones Cleri patavini*, à Venise, in-fol., chez le célèbre Paletti. 3° *De Sacramentis tractatus* 7. 4° *Erotemata Theologiae moralis*. 5° *Via lactea, sive institutiones Juris canonici*. 6° *Decisiones Juris civilis*. 7° La vie du cardinal Barbarigo, dont l'auteur avait mérité l'amitié et la confiance par l'étendue de ses lumières, la solidité de son esprit, et la sagesse de sa conduite. (*Giornale de letterati d'Italia*, t. 29, part. 12, p. 307 et suiv.)

CHERLIEU, *Carus-Locus*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans la Franche-Comté, diocèse de Besançon, doyenné de Traves, sur la rivière d'Ayron. Elle était de la filiation de Clairvaux, et fut fondée l'an 1131. (*Dict. univ. de la France*.)

CHERON, *Caraunus*, martyr au pays Chartrain, était Romain, c'est-à-dire, né de parens gaulois, qui avaient été sous l'obéissance des Romains, selon la manière de parler qui était en usage sous la première race de nos Rois. Il vivait vers la fin du cinquième siècle, dans le temps que les Gaules étaient partagées entre les Français, les Bourguignons et les Visigots. Après la mort de ses parens, il vendit tout son bien, en donna le prix aux pauvres, et se retira dans la solitude pour se cacher entièrement au monde; mais Dieu permit que l'évêque du lieu où il

s'était retiré, connaissant son mérite, l'ordonnât diacre. Revêtu de ce caractère et brûlant du désir de faire connaître Jésus-Christ, Cheron prêcha d'abord la pénitence dans les lieux voisins de son pays. Il passa ensuite dans les provinces des Gaules qui appartenaient aux Français, dont la plupart étaient encore idolâtres. Il entra dans le pays Chartrain, où il trouva quelques chrétiens, dont le nombre surpassa bientôt celui des idolâtres par ses soins et ses travaux. Quelques disciples qu'il avait avec lui pour l'aider dans le ministère de la prédication, l'ayant engagé d'aller prêcher à Paris, il fut tué en chemin dans une forêt, à trois lieues de Chartres, par une troupe de voleurs, fâchés de ne point lui trouver tout l'argent qu'ils souhaitaient, et de ce qu'en les amusant il avait facilité à ses compagnons le moyen de s'enfuir, comme il en était convenu avec eux. C'est ainsi qu'il devint le martyr de la charité en donnant sa vie pour sauver celle de ses frères. Son corps fut reporté à Chartres et enterré sur une éminence hors de la ville, qui fut appelée la *Montagne Sainte*, à cause de lui et de plusieurs personnes de piété qui s'y firent inhumer par dévotion. Un riche bourgeois de la ville, nommé Ségran ou Siran, y fit bâtir une église dès le temps des enfans ou des petits-fils de Clovis, qui depuis a été une abbaye de chanoines réguliers, qui conservaient les reli-

ques du Saint. On fait sa fête le 28 de mai, que l'on croit être le jour de son martyre ou de sa première sépulture. Les actes du Saint ne sont pas jugés absolument faux, quoiqu'ils ne soient que d'un auteur du neuvième siècle. On les trouve dans la continuation de Bollandus, avec les remarques de Henschénius. (Baillet, 28 mai.)

CHERON (Saint-), *Sanctus Caranus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située près de la ville de Chartres. On lit sur une pierre du chœur que ce fut le roi Clotaire qui la dota. Il y en a qui disent que l'église fut bâtie par saint Papoul, évêque de Chartres, qui vivait sur la fin du sixième siècle. Il est certain qu'elle était déjà érigée en abbaye au neuvième siècle; car il y avait, en 885, un abbé nommé Haimeric. On y mit ensuite, vers l'an 1016, des chanoines séculiers, dont celui qui était à la tête portait le titre de prévôt. Ce monastère demeura dans cet état jusque vers l'an 1149, que Goslen de Leugis, évêque de Chartres, y introduisit des chanoines réguliers, et y établit la dignité abbatiale qu'on avait abolie en faisant passer le monastère aux chanoines séculiers.

Lors de ce rétablissement l'abbaye de Saint-Cheron jouissait d'une prébende dans la cathédrale de Chartres. Cette abbaye a été possédée par les chanoines réguliers de la congrégation de France, (*Gallia christ.*, tom. 7. col. 1304, nov. édit.)

CHERSONÈSE. On distingue quatre Chersonèses : celle de Thrace, la Cimbrique, aujourd'hui Danoise ou le Jutland ; la Taurique, proche le marais Mœotide ; et la Dorée dans l'Inde, qu'on croit être Malaca.

CHERSONÈSE, ville de Crète, appelée communément *Chironis* ou *Spinalonga*, sous la métropole de Candie, a eu ses évêques latins.

1. Fatius, ou Boniface, surnommé *Donoratio*, d'une illustre maison de Toscane, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Sagone, transféré à Chersonèse en 1306. Il y eut un autre Boniface du même Ordre qui fut pourvu de la même dignité par Pierre de Corbaria, anti-pape, et même fait cardinal ; mais il eut le même sort que son patron.

2. Jean 1^{er}, nommé par Innocent vi, en 1358.

3. N., dont parle Grégoire ix dans sa lettre à Pierre, archevêque de Crète, en 1375.

4. François siégeait en 1406.

5. Vincent de Masseriis, assista au concile de Trente, sous Paul iii, en 1546 et 1547. Il était de l'Ordre de Saint-François.

6. Denis, abdiqua en 1549.

7. Jean ii, François Verdura, succéda à Denis et se trouva au concile de Trente, sous Paul iii et Pie iv.

8. Pierre, élevé au collège romain au commencement du dernier siècle.

CHERSONÈSE, ville épiscopale dans la Chersonèse de Thra-

ce, de la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée. Elle prend son nom de la Péninsule où elle est située sur l'Hellespont. Quelques notices en font mention. On l'a appelée *Calen* ; au moins il paraît, par les actes du concile d'Ephèse, qu'on lui donnait ce nom. Dans le brigandage d'Ephèse, lorsque Longin de la Chersonèse-Taurique eut donné son avis, Pierre, évêque de Chersonèse, parla pour Cyrinaque d'Héraclée.

CHERSONÈSE-TAURIQUE, ville épiscopale dans l'isthme du même nom en Europe, sur les marais Mœotides, où le Boristhène se jeta dans le Pont-Euxin : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Tartarie du Krim ou du Péré-cops. Cette péninsule a été célèbre dans les premiers siècles de la chrétienté par le grand nombre de confesseurs qui y ont souffert l'exil ou la mort. Son évêché est sous la métropole de Zichie dans les Notices ; ce qui ferait penser que cette Chersonèse est de l'Asie, comme le croyaient les anciens géographes. On appelle aujourd'hui cette ville *Cazaria*.

Evêques de la Chersonèse-Taurique.

1. Basile. (Voyez *Men. des Grecs*, 7 mars.)

2. Eugène. (Ibid.)

3. Elpide. (Ibid.)

4. Agathodore. (Ibid.)

5. Capiton. (Ibid.)

6. Æthère. (Ibid.)

CHE

7. Longin, assista au concile de Constantinople, où Eutichès fut convaincu d'hérésie en 448.

8. Etienne, au cinquième concile général.

9. Ephrem.

10. Georges I^{er}, souscrit aux canons in *Trullo*.

11. Georges II.

12. Paul, au concile de Photius.

13. Théodore se trouva dans le synode qu'assembla Alexis Comnène pour rétablir le culte des saintes images.

14. Théophanes, en 1147, sous Manuel Comnène.

15. Léon, en 1280.

16. N..., ordonné par Métrophanes de Cyzique, devenu patriarche.

Evêques latins.

1. Richard, dominicain, dont parle Raynald; tom. 15, *Annal.*, ad an. 1335.

2. Sigismond Miaszkowski, Polonais, du même Ordre, nommé par Urbain VIII en 1643.

CHERTABLON (M. de), prêtre et licencié en théologie. Nous avons de lui : *Manière de se bien préparer à la mort par des considérations sur la Cène, la Passion et la mort de Jésus-Christ*, avec de très-belles estampes emblématiques, expliquées par M. de Chertablon, in-4°, 1700. Il y a dans cet ouvrage quarante-deux planches très-bien gravées, et accompagnées de discours qui en expliquent le sujet. Dans la préface, on découvre la véritable cause de la mort, les raisons de

CHE

la crainte que cette mort inspire, et les considérations qui la peuvent faire cesser. Le sujet est tout chrétien, et contient ce qui se passa à la Cène lorsque le Sauveur lava les pieds à ses apôtres, lorsqu'il fut attaché à la croix, et lorsqu'il rendit son esprit à son père. (*Journal des Savans*, 1700.)

CHERUB, un des Israélites de retour de Babylone qui ne put prouver sa généalogie. (1. *Esdr.*, 2, 59.)

CHERUB, *Cherubim*. Le terme de *cherub*, en hébreu, signifie quelquefois un veau ou un bœuf. *Ezéchiel*, 1, 10, met la face de *charab* comme synonyme à la face de *bœuf*. Le nom de *charab*, en syriaque et en chaldéen, signifie labourer, ce qui est le propre ouvrage des bœufs. Saint Jean, dans le quatrième chapitre de l'Apocalypse, vers. 6 et 7, appelle les chérubins des animaux. Toutes les descriptions que l'Ecriture nous en donne, quoique différentes entre elles, conviennent en ce qu'elles représentent une figure composée de différentes choses, comme de l'homme, du bœuf, de l'aigle et du lion. Tels étaient les chérubins décrits par *Ezéchiel*, 1, 5 et seq.; et ceux que décrit saint Jean, *Apocalyp.*, 4, 6, 7. Ainsi les chérubins n'avaient pas toujours une figure uniforme; mais les uns avaient la forme d'hommes, d'autres celle d'aigle, d'autres celle de bœuf, d'autres celle de lion, d'autres toutes ces formes à la fois. Ainsi Moïse appelle

ouvrage de chérubin ou en forme de *chérubin*, les représentations symboliques ou hiéroglyphiques qui étaient en broderies sur les voiles du tabernacle. (*Exod.*, 26.)

CHÉRUBIN, *Cherubus*, esprit céleste qui tient le second rang de la première hiérarchie. Les chérubins sont ainsi nommés de leurs lumières et de leur science. (*Voyez* ANGÈ.)

CHÉRUBIN, Ordre militaire en Suède, aussi appelé de *Jésus* ou *Collier et Ordre des Séraphins*. Le collier était composé de chérubins d'or émaillés de rouge, et de croix patriarcales d'or sans émail, en mémoire du siège métropolitain d'Upsal. De ce collier pendait une ovale d'or émaillé d'azur, dans laquelle était un nom de Jésus en or. Cet Ordre, institué par Magnus IV, roi de Suède en 1334, fut aboli par Charles IX, qui régna depuis 1604 jusqu'en 1611. (*Favin, Théâtre d'honneur et de chevalerie.*)

CHÉRUBIN DE SAINT-JOSEPH, religieux carme, nommé Alexandre de Borie dans le 17^e siècle, naquit à Martel, dans le vicomté de Turenne, le 5 août 1639, et fit profession dans l'Ordre des Carmes en 1656. Il enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de l'Ordre, fut deux fois provincial de sa province, et mourut à Bordeaux, le 4 avril 1725. Le père Chérubiu s'étant occupé plusieurs années à faire des recueils sur l'Écriture, pour son usage

particulier, il eut ordre de ses supérieurs, lorsqu'il y songeait le moins, de les ranger et de les faire imprimer pour l'utilité commune de tous les carmes. Ces recueils, tirés des interprètes anciens et modernes; et de tous les auteurs qui ont écrit avec quelque sorte de succès sur la Bible, forment un gros ouvrage connu sous le nom de *Bibliotheca critica sacræ*. Il contient dix-sept dissertations, partagées en quatre volumes in-fol. Le premier volume, imprimé à Louvain, chez Guillaume Strickwant, 1704, a pour titre : *Bibliotheca critica sacræ circa omnes fere sacrarum librorum difficultates. Opus plurimorum annorum, studiosis Scripturæ sacræ paratum, tyronibus quàm maximè necessarium, Theologis omnibus percommodum, Concionatoribus etiam opportunum, doctis memoriæ juvande idoneum, ex veterum Patrum traditione, probatorum interpretum curis, clariorum criticorum judiciis, non ingenii vi, sed patienti labore collectum*. Ce volume renferme cinq dissertations; la première sur la lecture de l'Écriture-Sainte; la seconde sur la manière de l'étudier; la troisième sur les principes de la cabale des juifs; la quatrième sur le culte religieux des juifs, avant la construction du temple de Salomon; la cinquième fait l'histoire de ce temple. Le second volume, imprimé à Louvain la même année, contient aussi cinq dissertations. La pre-

mière et la seconde, qui font la sixième et la septième de tout l'ouvrage, donnent une ample explication des sacrifices et des fêtes des juifs, la troisième, sur ce que l'Ecriture appelle l'*Urim* et le *Thummim*; la quatrième sur les écoles et les sectes des juifs, la cinquième sur le Talmud et les autres livres que les juifs respectent. Le troisième volume, imprimé à Bruxelles, chez Jean Smedt, en 1705, ne renferme que trois dissertations; la première sur la cabale des juifs, où l'auteur examine quel usage les chrétiens peuvent faire de la théologie des rabbins; la seconde roule sur le gouvernement spirituel et politique des juifs; et la troisième contient une liste des versions modernes de l'Ecriture, avec les observations que les savans ont publiées sur ces versions. On trouve à la fin une longue discussion sur la traduction du nouveau Testament de Mons. Le quatrième volume, imprimé à Bruxelles, 1706, contient quatre dissertations qui, selon le plan de l'ouvrage, sont la quatorzième, la quinzième, la seizième et la dix-septième. Dans la première, l'auteur parle encore de la version de la sainte Ecriture en langue vulgaire, et particulièrement de la version du nouveau Testament de Mons, imprimée à Liège en 1702. Il examine en quoi le texte du père Quesnel, dans son nouveau Testament, est conforme à celui de Mons, ou en est différent. Des versions françaises, il passe aux

italiennes, espagnoles, allemandes; etc. La seconde dissertation traite de l'usage licite ou illicite de ces versions de l'Ecriture en langue vulgaire, et de la version des missels et des autres livres ecclésiastiques. Dans la troisième, il fait l'histoire des éditions de l'Ecriture en plusieurs langues, ou des Bibles polyglottes. La quatrième et dernière dissertation n'est qu'un catalogue des livres supposés à divers auteurs ecclésiastiques, à commencer par les apôtres, jusqu'au treizième siècle. Le père Chérubin avait d'abord promis de donner sa *Bibliotheca criticæ sacræ* en douze volumes in-fol., mais le malheur des temps ne lui ayant pas permis de continuer ce grand ouvrage, il forma un autre dessein qui, dans des bornes plus étroites, renfermât à peu près les mêmes connaissances, et qui fournit à ses religieux, et à tous ceux qui s'adonnent à l'Ecriture-Sainte tous les secours nécessaires pour avancer dans la critique sacrée, et pour en surmonter les difficultés. Dans cette vue, il entreprit un autre ouvrage en 9 volumes in-8°, imprimés à Bordeaux depuis 1709 jusqu'à 1716, sous ce titre : *Summa criticæ sacræ, in quâ scholasticâ methodo exponuntur universa Scripturæ Sacræ prolegomena ad usum theologorum pro Theologiæ positivæ studio feliciter incohando*. Ce que l'auteur nous donne ici n'est pas un abrégé de ce qui avait déjà paru de ses grands ouvrages. C'est dans

le fond d'une lecture prodigieuse qu'il a trouvé de quoi remplir ces neuf volumes, où il a soin de rapporter sur chaque difficulté les sentimens des interprètes et des critiques anciens et modernes. On remarque, dans le jugement qu'il en porte, un grand respect pour l'antiquité, mais qu'il ne pousse pas jusqu'au mépris des nouvelles découvertes. Cette Somme de la *Critique sacrée* peut tenir lieu de la *Bibliothèque de la critique sacrée*, que l'auteur n'a point achevée, comme nous venons de le remarquer. (Voyez le *Journal des Savans*, 1705, 1711; les *Mémoires de Trévoux*, 1710, 1711, 1712, 1713; la *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, tom. 1, pug 227. *Bibliotheca Carmelitana*, t. 1, col. 324.)

CHÉRUBINI (Laërtio), jurisconsulte de Norcia, ville épiscopale en Ombrie, mort vers l'an 1620, recueillit les constitutions et les bulles du pape saint Léon 1^{er}, et en forma le recueil que nous avons sous le nom de *Bullaire*. Angelo-Maria Chérubini, son fils, moine du Mont-Cassin, l'augmenta et le publia tel que nous l'avons en quatre volumes. D'autres y ont fait de nouvelles additions.

CHÉRUBIQUE, hymne chérubique. C'est une hymne que les Grecs chantent avec beaucoup de solennité dans le temps qu'on porte les saints dons du petit autel, appelé l'*Autel de la Prothèse*, au grand autel sur le-

quel on va faire le sacrifice. Cette hymne a pris son nom des chérubins dont il y est parlé. Cédrenus rapporte l'institution de cette hymne au temps de l'empereur Justinien. M. Simon, qui observe qu'elle ne se trouve pas dans les liturgies syriaques, qui ont été traduites de celles des Grecs, remarque en même temps qu'elle se trouve dans un exemplaire manuscrit de la théorie ou explication de la liturgie grecque de saint Germain, patriarche de Constantinople. (M. Simon, *Remarques sur l'apologie de Gabriel*, archevêque de Philadelphie. Goar, *Eucologe*.)

CHESAL, vieux mot français qui signifiait anciennement maison et église; *domus casale*, *casalagium*, *templum*. Ce mot se dit encore aujourd'hui dans quelques provinces, d'où vient *Chesal-Benoît*, qui est une union en congrégation de quelques abbayes de bénédictins, qui sont à présent réunies à la congrégation de Saint-Maur. Chesal vient du latin *casa*, *casata*, *casale*. Le mot de *casa Dei* est employé dans les Capitulaires de Charlemagne pour exprimer l'*Eglise*; et c'est le nom que portait autrefois l'abbaye de Chaise-Dieu en Auvergne.

CHESLON, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 10.)

CHESNE (André Du), géographe et historiographe, né au mois de mai 1584, à l'Ile-Bouhard en Touraine, a été l'un des plus savans hommes du dix-septième siècle, pour l'histoire,

surtout pour celle du Bas-Empire ; et c'est avec justice qu'on lui a donné le nom de *père de l'Histoire de France*. Il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, écrasé par une charrette en allant à sa maison de campagne à Verrière, le 30 mai 1640. On a de cet illustre savant, 1° une histoire des Papes, en deux volumes in-fol., à Paris, 1646, augmentée par François Du Chesne, son fils, en 1658, *ibid.* 2° Une histoire d'Angleterre, en deux vol. in-folio, qui passe pour médiocre. 3° Les Antiquités et recherches des villes de France. 4° Une histoire des cardinaux français, qu'il commença, et que son fils acheva en partie ; car il n'y en a que deux volumes in-folio, et il devait y en avoir quatre : cette histoire est fort utile. 5° Un recueil des historiens de France, sous le titre de *Series auctorum omnium, qui de Franco-rum historia et rebus franciscis, tum ecclesiasticis tum sæcularibus, scripserunt ab exordio regni Franciæ ad nostra usque tempora* : cette collection, rare et précieuse, devait contenir vingt-quatre volumes ; l'auteur donna les deux premiers depuis l'origine de la nation jusqu'à Hugues Capet, à Paris, en 1636. Le troisième et le quatrième depuis Charles Martel jusqu'à Philippe-Auguste, étaient sous presse lorsqu'il mourut. Le cinquième, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe-le-Bel, fut publié en 1641 par François Du Chesne ; le reste est demeuré

manuscrit dans la bibliothèque des Colbert. André Du Chesne a aussi donné plusieurs autres ouvrages, tant en latin qu'en français ; quelques éditions d'auteurs anciens et modernes, comme des Œuvres d'Abailard, de celles d'Étienne Pasquier, etc., des histoires généalogiques ; celles des ducs et comtes de Bourgogne, des dauphins de Viennois, des maisons de Dreux, de Bar-le-Duc, Luxembourg, Limbourg, du Plessis-Richelieu, etc. On écrit diversement le nom d'André Du Chesne en latin, comme *Andreas à Quercu, Chesneus, du Chesneus et Querceanus*. Il a lui-même quelquefois pris ce dernier nom. (Le Long, *Biblioth. hist. de France*. Le père Nicéron, tom. 7 de ses *Mém.*

CHESNE (Jean-Baptiste), jésuite. Nous avons de lui, 1° Prædestinationisme, ou les Hérésies sur la prédestination et la réprobation. 2° Histoire du Bayanisme. 3° La Science de la jeune noblesse. 4° Abrégé de l'Histoire de France et de l'Histoire romaine. 5° Abrégé de l'Histoire ancienne.

CHESNEAU (Nicolas), dit *Querculus*, doyen de Saint-Symphorien de Reims, et natif de Turteron dans le comté de Rhétel, vivait en 1580. On a de lui un éloge de François Picart, sous le titre de *Poetica meditatio de vita et morte Domini Francisci Picarti, Theologi Parisiensis*, 1556, in-4°. Une traduction française des Avis et remontrances du cardinal Hosius,

touchant la censure contre les Trinitaires, à Reims, en 1573, in-8°. Une autre traduction de l'Histoire ecclésiastique de Reims de Flodoard, et une des cinq livres de la messe évangélique de Fabri d'Hailbrun, écrite en allemand, et traduite en latin par Surius. (M. Drouet, édition de Moréri de 1759.)

CHESNEAU (Augustin), a donné un ouvrage intitulé : *Orphée eucharistique*, à Paris, en 1677. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2576.)

CHESNOIS (Antoine), dominicain, né à Paris en 1620, fit profession dans le couvent de la rue Saint-Honoré de cette ville, le 29 juillet 1639, et alla aussitôt étudier la philosophie et la théologie à Toulouse. De retour en son couvent, il se consacra tout entier à la direction des âmes qui aspiraient à la perfection. Il fut aussi prieur à Paris, à Blainville, à Toul, et longtemps vicaire de la maison de son Ordre à Abbeville en Picardie, dont il avait procuré la fondation. Il mourut à Dieppe, en odeur de sainteté, le 5 novembre 1685, et fut enterré dans le couvent des dominicains de Rouen. C'était un grand zéléteur de la dévotion du Rosaire. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques, qui ont tous paru sans nom d'auteur; savoir : 1° Idée du Christianisme, ou conduite de la Grâce sanctifiante de Jésus-Christ, donnée à une âme chrétienne par un serviteur de Dieu,

à Rouen, en 1672, in-12. 2° Le Chrétien disciple des maximes de Jésus, *ibid.*, en 1681, in-12. 3° Le Chrétien imitateur des actions de Jésus, *ibid.*, en 1684, in-12. 4° Le petit Missionnaire de la campagne, etc., à Caën, in-24, 1673. 5° Le petit Père spirituel du Chrétien, ou Conférences spirituelles sur la solide dévotion chrétienne, divisées en ces trois parties : le Chrétien spirituel, le Chrétien intérieur, le Chrétien fidèle, à Rouen, 1675, in-12. 6° De l'Intérieur des actions ordinaires, à Rouen, 1683, in-16. 7° Les Réglemens du tiers-Ordre de Saint-Dominique, à Rouen, 1678, in-16. 8° Le Bulletin authentique des Frères-Prêcheurs, à Rouen, en 1678, in-4°. 9° Instruction chrétienne pour les confrères du saint Rosaire ordinaire et perpétuel de la sainte Vierge, mère de Dieu, à Caën et à Rouen. 10° Les Devoirs avec les indulgences et les privilèges de la confrérie du saint Nom de Jésus, suivant la nouvelle bulle de notre saint Père le pape Innocent XI, du 18 avril 1678, à Rouen, in-24. 11° *Officium B. M. V. ad usum Fratrum et Sororum Ord. Prædic., cum piis officiis et orationibus*, à Rouen, in-16, et à Toul, in-8°. 12° Un grand nombre de Lettres spirituelles qu'il écrivait aux personnes de piété qui étaient sous sa direction : on en conservait trois cahiers in-8°, écrits de sa main, dans la bibliothèque du couvent de la rue Saint-Honoré. (Le père Échard,

Script. Ord. Prædic., tom. 2, pag. 703 et 704.)

CHESTER, *Chestria*, ville d'Angleterre dans le comté de ce nom. Elle est sur la Dée, à l'endroit où cette rivière s'élargit en forme de golfe, dans lequel les vaisseaux peuvent aborder jusqu'à la ville avec le secours de la marée. La grande église qu'on y voit encore était autrefois un monastère de religieuses que fit bâtir le comte Leufrio, sous le nom de Saint-Werburge. Pierre, évêque de Lichtfield, y transféra sa cathédrale vers l'an 1133, et ses successeurs se qualifièrent depuis d'évêques de Lichtfield, de Chester et de Coventri; mais Henri VIII en fit un évêché séparé sous la métropole d'York en 1541. (*Voyez* **LICHTFIELD.**)

Conciles de Chester.

Le premier fut célébré l'an 1157 aux fêtes de la Pentecôte, et les dix jours suivans, touchant les immunités de l'abbaye de *Bello*. (Labbe, 9. Hard., 6.)

Le second, l'an 1289. Gilbert, évêque de Chester, y présida, et y fit publier quarante-un canons. Le premier et le second recommandent aux curés la prière, la lecture, l'humilité, la continence, toutes les vertus évangéliques, et leur interdisent les spectacles, les festins peu honnêtes, les cabarets. Le quatrième condamne les curés qui corrompent leurs propres paroissiennes à être renfermés toute leur vie dans un monas-

tère après avoir fait quinze années de pèlerinage par pénitence. Le neuvième règle les habits des prêtres. Le dixième veut qu'on n'élise que des curés savans et pieux. Le quinzième ordonne aux prêtres de dire l'office aux heures marquées d'une manière édifiante et religieuse. Le seizième leur ordonne de visiter les malades tous les dimanches ou toutes les fêtes, et de leur administrer les sacremens par eux-mêmes; à quelque heure qu'ils en soient requis. Le dix-septième défend d'enjoindre de faire dire des messes à ceux qui sont dans le cas de la restitution; mais il veut qu'on les oblige à restituer. Le dix-neuvième défend de refuser le Viatique ou la sépulture pour des crimes occultes. Le vingtième défend aux curés de confesser ou de communier les paroissiens étrangers, sans permission du pape ou de leurs propres curés. Le vingt-deuxième ordonne de donner la communion gratuitement et sans rien exiger le jour de Pâque. Le vingt-huitième veut que les curés fassent des processions sans attendre l'ordre de l'évêque quand la nécessité l'exige. Le vingt-neuvième ordonne que les églises seront fournies de vases, livres, ornemens convenables, et que l'on fermera sous clef les fonts baptismaux et le saint-chrême. Le vingt-troisième ordonne que les religieux présenteront à l'évêque les religieux qu'ils voudront placer dans les paroisses qui leur appartiennent,

Le vingt-cinquième abolit l'usage du serment de fidélité que les ecclésiastiques exigeaient des religieux qu'ils présentaient aux bénéfices, avant même qu'ils fussent institués. Le trente-septième et le trente-huitième regardent les mariages. Le trente-neuvième condamne les faux prédicateurs qui prêchaient et confessaient sans mission légitime pour amasser de l'argent. Le quarantième et le quarante-unième excommunient différentes sortes de personnes, les séditeux, les voleurs des biens de l'Eglise, les calomnieux, etc, (Labb., 11. Hard., 7.)

Le troisième concile fut tenu l'an 1292 par le même prélat. On y fit sept canons. Le premier défend de laisser paître les animaux dans les cimetières. Le second défend de restreindre les oblations volontaires que le peuple fait à l'Eglise. Le troisième excommunie *ipso facto* ceux qui retiennent les dîmes. Le quatrième recommande le silence et la modestie dans les églises. Le cinquième défend d'enterrer indifféremment dans l'église tous ceux qui le demandent, excepté les seigneurs et les patrons des églises, les curés et les vicaires. Le sixième défend de mettre des troncés dans les églises sans la permission de l'évêque. Le septième commande qu'on publiera ces réglemens quatre fois l'année. (Ibidem.)

CHESY, *Casiacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située sur la gauche de la Marne,

à deux lieues au-dessous de Château-Thierry, au diocèse de Soissons. On en ignore le fondateur, et le temps qu'elle a été bâtie. Il y a cependant des monumens qui font foi qu'elle existait dès le neuvième siècle, sous Charles-le-Chauve. Ce monastère ayant été ruiné par les Anglais en 1414, il demeura dans un état pitoyable jusqu'au commencement du seizième siècle, qu'il fut rebâti par Antoine de Langeac, son abbé commendataire. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur y furent introduits en 1652, et y rétablirent l'observance régulière. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 427.) C'est sans fondement que La Martinière, sur l'autorité de Corneille, donne cette abbaye d'abord à l'Ordre de Prémontré, et ensuite à celui de Cîteaux. (D. Vaissète, *Géographie hist.*, t. 6, p. 306.)

CHÉTARDIE (Joachim Trotti de La), né le 23 novembre 1636 au château de la Chétardie, paroisse d'Exidenil dans l'Angoumois, fut docteur en théologie, bachelier de Sorbonne et curé de Saint-Sulpice. Il prit possession de cette cure le 13 février 1696, et en donna sa démission dix jours avant sa mort, arrivée le 29 juin 1714, dans la soixante-dix-huitième année de son âge. Il avait refusé en 1702 l'évêché de Poitiers par humilité. Nous avons de lui divers ouvrages estimés, savoir : 1° *Homilia in quatuor partes divisa, complectentes expositiones Evangeliorum quæ dominicis, aliisque*

anni diebus leguntur, 4 vol. in-12. 2^o Homélies pour les dimanches et fêtes de l'année, 3 vol. in-4^o. 3^o *Catéchisme ou Abrégé de la doctrine chrétienne*, ci-devant intitulé, *Catéchisme de Bourges*, 4 vol. in-12, septième édition, en 1714. 4^o Exercice de piété pendant la sainte Messe, et prières ou élévation pour sanctifier les vingt-quatre heures du jour et de la nuit. 5^o Entretiens ecclésiastiques tirés de l'Ecriture - Sainte, du pontifical et des saints Pères, ou retraite pour les ordinans, 4 vol. in-12. 6^o Explication de l'Apocalypse par l'Histoire ecclésiastique, pour prévenir les catholiques et les nouveaux convertis contre la fausse interprétation des ministres, à Bourges en 1692, in-8^o et in-4^o; à Paris, avec figures, en 1701. A la fin de l'ouvrage, on trouve la vie de quelques Empereurs qui ont persécuté l'Eglise, et celles de Constantin et de sainte Hélène, qui lui ont rendu la paix. 7^o Preuves sommaires de la croyance de l'Eglise, etc. Le chevalier de la Chétardie, neveu du curé de Saint-Sulpice, est auteur de deux petits ouvrages, écrits avec beaucoup d'esprit et de politesse, intitulés, l'un, *Instruction pour un jeune seigneur*; et l'autre, *Instruction pour une jeune princesse*; le premier, imprimé in-12, à Paris, en 1682 et 1687; le second, aussi in-12, en 1684. On l'a réimprimé en 1697 à Amsterdam, avec le traité de l'éducation des filles, par M. de Fé-

nélon. (*Mémoires du temps*.)

CHEVAGE. Selon M. de Ferrière, le chevage est un droit de douze deniers Parisis qui se payait, sous peine d'amende, tous les ans au Roi, en quelques provinces, par les bâtards et aubains mariés qui y étaient établis. Ce droit s'appelle *chevage*, parce que chaque chef marié ou veuf le devait, au cas qu'il fût bâtard ou aubain; d'où vient qu'on l'appelle *chevagier*. M. Denisart dit que le chevage est un droit royal et annuel, auquel les étrangers qui venaient s'établir en France étaient assujettis par les anciennes ordonnances; que ce droit consistait en 7 sols 6 deniers Parisis, mais que ce droit ne subsiste plus.

CHEVAL. Le Seigneur défend aux Rois de son peuple d'avoir beaucoup de chevaux. (*Deuter.*, 17, 16.) Il ordonne à Josué de couper les jarrets aux chevaux des Chananéens qu'il prendra dans les batailles, de brûler leurs chariots. (*Josué*, 11, 6.) C'est, disent quelques commentateurs, afin que ces princes ne se servissent pas de ce prétexte pour ramener les Hébreux en Égypte à la tête d'une nombreuse cavalerie, en vue de tirer vengeance des Égyptiens, et de s'emparer de leur pays. Le Pentateuque syriaque et nos versions ordinaires paraissent favoriser en quelque sorte cette interprétation; mais le grec, le samaritain, l'arabe de Thomas Erpenius, imprimé à Leyde en 1622, d'après le manuscrit de Scaliger;

enfin les paraphrases chaldaïques et le texte hébreu s'opposent également à cette explication. Voici la teneur de la loi de Moïse : *Rāglō lārbe-lō soulm, velojoschiv et-haam mitfraima, le-madn harboth sōus* ; c'est-à-dire, mais (le Roi) n'accumulera point un grand nombre de chevaux, et ne permettra point à son peuple d'aller en Égypte pour y en faire amas. A la simple lecture de ce texte et de la traduction que nous en donnons, il est facile de s'apercevoir que Moïse défend aux rois des Hébreux de trop multiplier les chevaux, dans la crainte sans doute qu'ils ne ramènassent leurs sujets, ou, pour mieux dire, qu'ils ne leur permissent d'aller, ou ne les obligassent d'aller en Égypte pour y en acheter. Le mot hébreu *heschiv*, qu'on traduit d'ordinaire par celui de ramener ou de faire retourner, peut très-bien signifier permettre ou obliger d'aller. Mais quelles pouvaient donc être les vues du législateur des Hébreux dans cette défense qu'il leur fait de multiplier les chevaux ? C'est qu'il présentait les malheurs dont ils seraient accablés si, épris des mœurs égyptiennes, comme ils ne l'étaient que trop, ils retournaient un jour dans cette terre pour y faire amas de chevaux. Pour leur faire sentir combien ce retour était opposé aux desseins du Seigneur, Moïse leur annonce, dans le vingt-huitième chap. du *Deutéronome*, v. 68, qu'ils deviendraient les esclaves de ce

peuple idolâtre s'ils abandonnaient le Dieu de leurs pères en s'attachant à des divinités factices ; et il leur prédit en même temps ce même retour comme un honteux châtiment qui serait dû à leurs prévarications et à leur apostasie. Voilà le dessein, la véritable fin du législateur dans cet endroit de sa législation. Le Seigneur s'étant déclaré le roi et le gouverneur immédiat du peuple hébreu, et ceux-ci l'ayant accepté en cette qualité de la manière la plus solennelle, il était juste qu'on ne reconnût dans Israël d'autre souverain, d'autre monarque, d'autre roi que l'Être-Suprême lui-même. Tout ce qui pouvait donc blesser cette théocratie directement ou indirectement, soit dans le gouvernement de l'Église, soit dans celui de l'État, tout cela devenait un péché énorme aux yeux du Seigneur, un crime de lèse-majesté divine. Entreprendre une guerre, par exemple, sans les ordres les plus précis de la divinité, multiplier les chevaux et les chars dans les armées, et attendre uniquement ou principalement le succès de pareilles forces, c'était se rendre coupable d'une espèce d'apostasie, renoncer à la protection singulière qu'Israël avait éprouvée en tant d'occasions où ses affaires étaient les plus désespérées ; prendre enfin des moyens illicites, condamnés, réprouvés par une loi qu'on avait juré de garder inviolablement : voilà pourquoi les prophètes menacent

si souvent le peuple hébreu des plus terribles châtimens, s'il lui arrive jamais de perdre de vue cette providence spéciale du Seigneur, pour se confier en d'autres forces que les siennes. Voilà donc aussi pourquoi Moïse défend aux Hébreux de multiplier leurs chevaux ; et cette défense, considérée sous cet aspect, n'a rien que de très-raisonnable ; elle est juste, pleine d'équité, parfaitement analogue aux attentions du suprême monarque de ce peuple choisi, qui, fidèle à l'observance de cette loi comme à beaucoup d'autres qu'il avait reçues, devait trouver, dans la toute-puissance de son divin protecteur, des secours plus que suffisans pour suppléer au défaut de ses chars et de ses chevaux, et pour triompher glorieusement des efforts réunis de ses plus fiers et de ses plus redoutables ennemis conjurés à sa perte. Il doit donc passer pour constant que le législateur des Hébreux a eu deux vues principales en promulguant la loi qui leur défend de multiplier leurs chevaux : la première, de leur inculquer la défiance de leurs propres forces, en leur inspirant la plus grande confiance dans le secours de Dieu, tant de fois éprouvé, et par des prodiges si frappans ; la seconde, de les détourner de l'idolâtrie dans laquelle ils seraient tombés en commerçant avec les Égyptiens, qui passaient, du temps de Moïse, pour d'excellens cavaliers, et chez qui les chevaux faisaient une des prin-

cipales branches du commerce. Que l'on réunisse donc ces deux objets, ces deux fins, ces deux motifs, et l'on aura saisi tout le plan du législateur dans la défense qu'il fait aux Hébreux d'aller en Égypte pour y faire amas de chevaux. (*Voyez l'ouvrage du père Fabricy, dominicain de la Minerve, qui a pour titre : Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars équestres chez les anciens, où l'on montre en même temps l'incertitude des premiers siècles historiques des peuples.*) Ce savant ouvrage, imprimé à Rome en 1764, se trouvait chez Durand, libraire français ; et à Marseille, chez Mossy.

CHEVALERIE, *Equitum ordo*. Il y a quatre sortes de chevalerie, la militaire, *militaris* ; la régulière, *regularis* ; l'honoraire, *honoraria*, et la sociale, *socialis*. La militaire est celle des anciens chevaliers, qui s'acquerraient par de hauts faits d'armes, et que les Rois mêmes recevaient comme une marque d'honneur. C'était les chevaliers qui la conféraient ordinairement après le baptême des Princes, à leurs mariages, à leurs sacres, à leurs couronnemens, à une paix, devant ou après une bataille, ou une conquête considérable. La chevalerie régulière est celle des Ordres militaires qui portent un certain habit, qui gardent une certaine règle, et qui s'obligent à employer les armes en certaines occasions, comme à combattre les infidèles,

à défendre les pèlerins qui vont visiter les lieux saints, etc. La chevalerie honoraire est celle que les Princes communiquent aux autres Princes et aux premières personnes de leurs cours. La chevalerie sociale est celle qui n'est pas fixe ni réglée par des statuts, ni confirmée par des papes. (*Voyez* Justiniani, dans son *Histoire des Ordres de Chevalerie*, où il en compte quatre-vingt-douze. *Voyez* aussi le catalogue des auteurs qui ont écrit des Ordres militaires et de chevalerie, qui est à la tête du premier tome de l'*Histoire des Ordres monastiques* du père Hélyot.)

CHEVALET, *equulus*. C'était un cheval de bois dont le dos allait en diminuant comme un tranchant de couteau. On asseyait sur cette machine ceux qu'on voulait tourmenter, et on leur attachait des poids aux pieds et aux mains pour les faire souffrir davantage. On suspendait aussi les patients sous ce chevalet, par les pieds et par les mains, et on les brûlait avec des flambeaux ardents, ou on les déchirait avec des tenailles. (Jérôme Maggi, *Traité du chevalot*.)

CHEVALIER, *Eques*. La dignité de chevalier est le premier degré d'honneur de l'ancienne milice, qu'on donnait avec certaines cérémonies à ceux qui avaient fait quelque exploit signalé qui les distinguait des autres gens de guerre. Les plus célèbres chevaliers sont les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem,

qu'on appelle aujourd'hui chevaliers de Malte, du nom de l'île où réside le grand-maître. (*Voyez* MALTE.) On rapportera sous cette lettre tout ce qui est du ressort de la Théologie touchant les chevaliers.

CHEVALIER, prêtre et chanoine de Saint-Amable de Riom. On a de lui : Office de saint Amable, en latin et français, avec l'histoire de sa vie, et deux dissertations sur le temps et le lieu de sa mort, in-12. Dans la seconde dissertation, l'auteur prouve, contre M. Savaron, que saint Amable a été inhumé à Riom, et n'y a point été transféré de Clermont. (*Journal des Savans*, 1702, p. 418 de la première édit.)

CHEVALIER (le père Angélique), prédicateur récollet, a donné : la Semaine édifiante, partagée en sept entretiens instructifs sur l'état des hommes dans ce monde et dans l'autre, in-8°. Cet ouvrage qui peut servir à nourrir la piété, est muni de plusieurs approbations qui en donnent une idée très-favorable. (*Journal des Savans*, 1725, pag. 261 de la première édition.)

CHEVANES (Nicolas de) né à Autun, fut avocat et receveur des décimes. Il s'établit à Dijon vers l'an 1620, et mourut vers l'an 1654. On a de lui, entre autres ouvrages, 1° *De duplici unius Episcopi in eadem diocesi sede disquisitio juridico-historica*, etc. 2° Différentes pièces concernant l'expulsion des anciens religieux de Cîteaux et l'introduction des réformés dans

cette abbaye. 3°. Tout ce qui regarde cette affaire pour et contre est amplement détaillé dans un ouvrage imprimé in-4°, à Paris, chez Jean Bessin, en 1656, sous le titre de *Défense des réglemens faits par les cardinaux, archevêques et évêques, pour la réformation de l'Ordre de Cîteaux, par commission des papes, à l'instance du Roi, par les abbés et religieux de l'étruite observance du même Ordre*. 4°. On a encore de Nicolas Chevanes une lettre où il examine si on donnait autrefois la communion aux énergumènes. Cette lettre se trouve à la page 401 du second volume des *Mémoires de Bruys*, imprimés en 1751. (Voy. Charles Févret dans son dialogue, *de claris fori burgundici oratoribus*, et M. de La Mare dans son *Conspectus hist. burgund.*)

CHEVANES (Jacques-Auguste de), fils du précédent, né à Dijon le 18 janvier 1624, fut reçu avocat le 16 novembre 1645, et pourvu, le 29 septembre 1648, d'une charge de secrétaire du Roi, en la chancellerie, près le parlement de Dijon, qu'il exerça jusqu'en 1672. Il mourut le 29 novembre 1690. On a de lui : 1° Plusieurs *factums* qui sont recherchés des connaisseurs, sur les matières ecclésiastiques et les anciens titres. 2° *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne*, avec les annotations de M. Bégat, président, et du sieur de Pringles, avocat audit parlement, revues, corrigées et augmentées de plusieurs arrêts

auxquels on a ajouté les notes de M. Charles Dumoulin, à Châlons, 1663, in-4°. 3° Des vers grecs et latins. 4° Des mélanges que l'on trouve sous le nom de *Chevanes* dans le second volume des *Mémoires de Bruys*, imprimés en 1751. 5° D'autres ouvrages manuscrits, dont on peut voir le catalogue dans la *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*, par M. Papillon.

CHEVANES (Jacques), fils de Nicolas et frère de Jacques-Auguste, né à Autun, entra jeune parmi les capucins, et mourut à Dijon en 1678, âgé de plus de soixante-dix ans, après cinquante-cinq ans de profession. On a de lui : 1° Un ouvrage qu'il fit, étant encore novice, pour la défense de l'état religieux, contre M. Le Camus, évêque de Bellay, sous ce titre : *Les entretiens curieux d'Hermadore et d'un voyageur inconnu*, divisés en deux parties par le sieur de Saint-Agnan, à Lyon, 1634, in-4°. M. Le Camus y répondit, en 1635, par ses éclaircissemens de Méliton sur les Entretiens. 2° *Conduite des Illustres*, ou les maximes pour aspirer à la gloire d'une vie héroïque et chrétienne. Paris, 1657, 2 vol. in-4°. 3° *Les justes espérances du salut*, opposées au désespoir du siècle, à Lyon, 2 vol. in-4°. 4° *Harangue funèbre de Louis-Gaston-Charles de Foix de la Valette*, duo de Candale, à Dijon, 1658, in-4°. 5° *Oraison funèbre de Jean-Baptiste Gaston de France*, fils de Henri-le-Grand, à Lyon,

1660. 6° L'Amour eucharistique victorieux des impossibilités de la nature et de la morale, contenant plusieurs discours pour l'octave du Saint-Sacrement, à Lyon, 1666, in-4°. 7° L'incrédulité savante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et sorciers, avec la réponse à un livre intitulé : *Apologie pour les personnages qui ont été fausement soupçonnés de magie*, par Gabriel Naudé, à Lyon, 1671, in-4°. Vie de saint François d'Assise, à Dijon, 1676, in-4°. (Genuensis. Wadingue, in *Syllabo et in appendice*. Le père Jean de Saint-Antoine. *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 2, p. 99.) Ce dernier auteur dit que le père Chevanes vivait encore en 1691.

CHEVASSU (Joseph), curé des Rousses dans le diocèse de Saint-Claude, mort à Saint-Claude sa patrie, le 25 octobre 1752, à soixante-dix-huit ans, était l'exemple du troupeau qu'il instruisait. On a de lui : 1° Des méditations ecclésiastiques, 6 vol. in-12, 1764, où il y a des choses solides, mais peu touchantes. 2° *Le Missionnaire paroissial*, ou Prônes pour les dimanches et les fêtes de l'année, 4 vol. in-12, renfermant ses prêches et des conférences sur les principales vérités de la religion. 3° *Abrégé du Rituel romain, avec des instructions sur les Sacramens*, Lyon, 1746. in-12.

CHEVEUX. Les Hébreux portaient les cheveux longs, comme ils venaient naturellement. Il

leur était défendu de les couper en rond, comme les Arabes, les Ammonites, les Moabites, et d'autres peuples faisaient, pour imiter Bacchus qui avait ainsi porté sa chevelure. (*Levit.*, 19, 28.) Il était aussi défendu aux Hébreux de couper leurs cheveux en l'honneur du mort, c'est-à-dire, d'Adonis, mais non dans les autres deuils. Les prêtres se les faisaient couper non avec des rasoirs, mais avec des ciseaux, pendant qu'ils étaient occupés au service du temple tous les quinze jours.

L'usage n'a pas été uniforme sur les cheveux chez les différents peuples. Saint Paul qui observe le soin que prennent les femmes de leurs cheveux, dit qu'il est honteux à l'homme de laisser croître les siens. (1. *Cor.*, 11, v. 14 et 15.) Les cheveux longs furent à la mode sous la première race de nos Rois. Le Roi les portait très-longs, ses parens de même, et la noblesse à proportion de son rang et de sa naissance. Le peuple était plus ou moins rasé ; et l'homme serf l'était tout-à-fait. Charlemagne portait les cheveux courts, et son fils encore plus. On recommença sous Hugues Capet à les porter un peu plus longs. On discontinua ensuite jusqu'à Louis XIII qui aimait fort ses cheveux, et qui fut cause qu'on les porta longs.

Les moines qui quittaient le monde, se coupaient les cheveux pour montrer qu'ils renonçaient à tous les ornemens

mondains, et qu'ils faisaient vœu de sujétion à leurs supérieurs. Une infinité de conciles ont ordonné aux clercs de porter les cheveux courts (*Carthaginense IV. Trullan. Trid.*, sess. 15, c. 6, *de Reform.*) ; d'où un savant théologien conclut, après Panorme, Sylvestre, Navarre, etc., que de les porter longs, est un péché mortel de sa nature dans les ecclésiastiques. *Certè eos absolvendos non putarem*, dit Grandin, *qui fluctuantes ad humeros usque, qui concinnatos necnon etiam respersos pulvere ad vanitatem in morem aulicorum crines gestare vellent.* (Grandin.)

Autrefois, les personnes qualifiées faisaient couper les premiers cheveux de leurs enfans par d'autres personnes de qualité, qui étaient regardées comme les pères spirituels de ces enfans. Charles Martel envoya son fils Pepin à Luitprand, roi des Lombards, afin qu'en lui coupant les cheveux, selon la coutume, il devint son père spirituel. Il était aussi d'usage chez les anciens de se couper quelques cheveux pour attester la vérité de leur parole. C'est ainsi que le comte de Rotrou, confus des reproches qu'on lui faisait d'avoir emprisonné Hildebert, évêque du Mans, ordonna de le faire sortir de prison ; et, pour marque de sa sincérité et de sa parole, coupa une partie de ses cheveux, et les envoya à sa mère. (Du Cange, *ad verb. Capilli. Voyez Thiers, Traité des Peruques.*)

Par rapport aux vierges consacrées à Dieu, l'usage de garder ou de couper les cheveux était différent selon les lieux. A Milan on ne coupait point les cheveux aux vierges. En Afrique, non-seulement les vierges conservaient leurs cheveux, elles les portaient mêmes dénoués pour montrer qu'elles étaient, selon la parole de l'apôtre, fiancées à Jésus-Christ, et qu'elles avaient renoncé à tout autre époux. Il y a une loi de l'empereur Théodose, de l'an 390, qui défend aux femmes de couper leurs cheveux, sous prétexte de faire profession de la vie religieuse, et qui ordonne la peine de déposition contre les évêques qui les admettent en cet état aux sacrements de l'Eglise. Cette loi est conforme au dix-septième canon du concile de Gangres, qui défend aux femmes de se raser les cheveux par un motif de piété. (Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 10, pag. 445.)

CHEVILLIER (André), docteur de la maison et société de Sorbonne, et bibliothécaire de la même maison, naquit à Pontoise en 1636, de parens pauvres. Un de ses oncles, curé de Veaux, au diocèse de Rouen, le forma d'abord à l'étude et l'envoya ensuite à Paris, où il parut en licence avec tant d'éclat, que M. l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutances, lui céda par respect pour son mérite, le premier lieu de licence, et en fit même les frais. Devenu biblio-

thécaire de Sorbonne, M. Chevillier profita de la facilité que lui donnait cette place pour s'appliquer à l'étude et composer quelques ouvrages. Il mourut le 8 avril 1700, âgé de soixante-quatre ans, après une vie non-seulement studieuse et appliquée, mais encore très-pieuse et si charitable, qu'on le vit plus d'une fois se dépouiller lui-même, et vendre jusqu'à ses livres pour soulager les pauvres. On a de lui, 1^o une dissertation latine sur le concile de Chalcédoine, touchant les formules de foi, dédiée à M. l'abbé de Brienne, à Paris, in-4^o, 1664. 2^o Origine de l'imprimerie de Paris, Dissertation historique et critique, à Paris en 1694, in-4^o. Cet ouvrage est souvent cité dans les *Annales typographici* de M. Maittaire. 3^o Le grand Canon de l'Eglise grecque, composé par André de Jérusalem, et traduit en français, à Paris en 1699, in-12. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction : elle est dédiée à madame de Miramion, que l'auteur estimait fort, et qu'il connaissait particulièrement. Il a eu aussi quelque part au catalogue des livres condamnés et défendus qui parut en 1685, et qui fut mis à la suite du mandement de M. du Harlay, archevêque de Paris, du 1^{er} septembre 1685. (*Mém. du temps.*)

CHEVRE. Il était permis aux juifs d'en manger, et Dieu ordonna à Moïse de faire une partie des voiles du tabernacle avec du poil de chèvre. (*Exod.*, 25, 4.)

Les chèvres ont la salive venimeuse et brûlante; d'où vient que quelques coutumes, et en particulier celle de Nivernais, défendaient d'en nourrir dans les villes : quelques autres défendaient seulement de les mener paître dans les héritages d'autrui. (*Voyez* l'article 84 de la coutume de Normandie; l'article 152 de celle d'Orléans; et l'article 196 de celle de Poitou.)

CHEVREAU (Urbain), écrivain illustre du dix-septième siècle, naquit à Loudun le 20 d'avril 1613, et fit dès sa jeunesse des progrès rapides dans les belles-lettres. Il fut secrétaire des commandemens de Christine, reine de Suède, et conseiller de Charles-Louis, électeur palatin. Ce fut dans la cour de ce prince qu'il eut le bonheur de contribuer à la conversion de la princesse Elisabeth-Charlotte sa fille, qui épousa depuis le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il revint en France après la mort de l'électeur, et le roi Louis XIV le choisit, sur sa réputation, pour précepteur du duc du Maine. Il remplit ce poste avec distinction, de même que celui de secrétaire des commandemens du même prince, jusqu'à ce qu'il quitta librement la cour pour vaquer plus particulièrement à son salut, dans le lieu de sa naissance, où il mourut après vingt années de retraite, le 15 février 1701, dans sa quatre-vingt-huitième année, laissant une bibliothèque très-choisie, et les livres suivans de sa façon,

1. Le Tableau de la Fortune, en 1651. 2° L'histoire du Monde, en 1686, réimprimée plusieurs fois depuis, et en dernier lieu à Paris en 1717, 8 vol. in-12, considérablement augmentée par M. Bourgeois de Chassenet, ouvrage utile et savant, où l'on trouve l'histoire grecque, la romaine, la mahométane et celle de la Chine bien discutées, de même que l'histoire des plus célèbres villes de l'univers, et des merveilles du monde. 3° Les Considérations fortuites, traduites de l'anglais de Joseph Hall, sous le titre de Méditations occasionnelles, imprimées en 1660, avec un autre traité du même Joseph Hall, intitulé : *De la tranquillité de l'Esprit*, traduit aussi par M. Chevreau. 4° L'école du Sage, en 1664. 5° Un volume de lettres en 1642. 6° Hermiogène, roman ingénieux, en 1648. 7° Remarques sur les poésies de Malherbe, en 1660. 8° Œuvres mêlées, à la Haye, en 1697, deux volumes in-12. 9° *Chevræana*, en 1697 et 1700, deux volumes : c'est un des bons ouvrages qui ait été composé en ce genre. (Le père Nicéron, à l'onzième tome de ses *Mémoires*. M. Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*. M. Titon du Tillet, *Parnasse français*, second supplément)

CHEZAL-BENOIST, *casale-benedictum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans le Berry, à trois lieues d'Issoudun, et à huit de Bourges, sur la rivière d'Arnon. Elle fut fondée

l'an 1093 par le B. André de Vallombreuse, homme instruit à fond dans la connaissance des Lettres, et d'un talent merveilleux pour gagner les âmes. Ce religieux vint en France à la demande de Godefroy, comte de Châlons, seigneur de Saint-Aignan, et fonda, en 1087, des biens de ce seigneur, un monastère sur les confins des diocèses d'Orléans et de Chartres, qu'on nomma d'abord *Sylvoiniacum*, à cause d'un bois épais où il était situé, et ensuite *Corneliacum*, Cornilly, à cause des reliques de saint Corneille qu'on y apporta. André de Vallombreuse ayant été attiré peu de temps après dans le diocèse de Bourges par Eudes Erpin, vicomte de Berry, il obtint du prieur et des chanoines de Saint-Cyric d'Issoudun la permission de faire bâtir un monastère au lieu appelé *Chezal-Malan* en la paroisse de Dampierre, dépendante de ce Chapitre. Tous les seigneurs du voisinage, et surtout Godefroy, seigneur d'Issoudun, contribuèrent à ce nouvel établissement. Léger, archevêque de Bourges, dédia l'église à la Vierge et aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et y établit le B. André pour premier abbé, vers l'an 1096. Cette abbaye fut appelée dans la suite *Chezal-Benoît*; elle devint avec le temps très-considérable, et chef d'une congrégation qui portait son nom, et qui fut érigée vers le commencement du seizième siècle, et confirmée par le pape Léon x l'an 1516, à la prière du

roi François 1^{er}. Cette congrégation s'unit à celle de Saint-Maur vers l'an 1636, à condition que l'une des six provinces dont la congrégation de Saint-Maur était composée, porterait le nom de Chezal-Benoît. L'abbé était régulier, électif et triennal. (*La Martinière, Dict. géogr. Gallia christ.*, tom. 2, col. 162, nov. édit.)

CHIAPA, ville épiscopale de l'Amérique, sous la métropole du Mexique, est habitée par quatre cents familles espagnoles et cent indiennes, qui y occupent un faubourg particulier. On l'appelle Chiapa - Réal ou Ciudad-Réal, pour la distinguer d'une autre Chiapa, qu'on nomme *des Indiens*. La principale église, érigée en cathédrale en 1544, est la seule paroisse de la ville où les jésuites ont un collège, les dominicains un autre, et les franciscains un couvent.

Evêques de Chiapa.

1. Barthélemy de Las Casas, dominicain de Séville, devint premier évêque de Chiapa l'an 1544. Il renonça à son évêché à cause des persécutions qu'on lui suscita, revint en Espagne, et mourut à Valladolid l'an 1550. On a de lui l'Histoire générale des Indes, en trois volumes, et d'autres ouvrages. (*Voyez BARTHELEMI DE LAS CASAS.*)

2. Thomas Cassillas, dominicain, fut nommé évêque en l'an 1550, et mourut l'an 1567.

3. Dominique de Lara, du même Ordre, fut nommé l'an

1572, et mourut avant que de s'être mis en possession de son évêché.

4. Alphonse de Novogna, du même Ordre, siégea sept ans.

5. Pierre de Féria, du même Ordre, provincial de la province du Mexique, mourut l'an 1588.

6. André d'Ubillia, du même Ordre, provincial de la province du Mexique, fut transféré de l'église de Chiapa à celle de Méchoacan.

7. Luc Durand, fut nommé et n'accepta point.

8. Jean Gonzalez, de Mendoza, de l'Ordre des Augustins, fut transféré à l'église de Popayan.

9. Thomas Blanez, dominicain, siégea trois ans.

10. Jean Zapata, de l'Ordre des Augustins, fut transféré à Guatemala.

11. Bernardin de Salasar, sacré l'an 1621, mort l'an 1625.

12. Alphonse Mugnios, doyen de l'église de Mexique, et premier professeur en théologie dans l'Université de cette ville, mourut avant que d'avoir pris possession.

13. Augustin Ugarte, transféré à Guatemala.

CHIAVETTA (Jean-Baptiste), prêtre de Palerme, et docteur en théologie, fut vicaire général des églises de Montréal, et mourut à Palerme le 1^{er} novembre 1654. On a de lui : *Trutina quæ Josephi Balli sententia eo libro contenta*, qui titulus est, *ænigma dissolutum, de modo*

exsistendi Christi Domini sub speciebus panis et vini in augustissimo Eucharistiæ sacramento, ad æquissimum examen expenditur. Il a aussi laissé manuscrit, *Notitia ecclesiarum singularum.* (*Dictionnaire historique*, édit. de Hollande, 1740.)

CHICHESTER, ville d'Angleterre dans le comté de Sussex; en latin, *Cisestria*. Elle est située sur la petite rivière de Lavant, et fut appelée anciennement *Regnum*, des règnes qui en jetèrent les fondemens. Cessa, roi de Sussex, l'ayant fait rebâtir, lui donna le nom de Chichester. L'évêché de Selsey, qui avait été fondé par Cedwal dans l'île de ce nom, que la mer a presque entièrement engloutie, y fut transféré sous le règne de Guillaume-le-Conquérant. Il est suffragant de Cantorbéry. La ville de Chichester a droit d'envoyer deux députés au parlement. Nous distinguerons ici les évêques de Selsey de ceux de Chichester.

Evêques de Selsey.

1. Wilfride, archevêque d'York, ayant été exilé par Egfride, roi de Nortumberland, prit le parti d'aller annoncer l'Evangile aux Saxons méridionaux qui étaient encore idolâtres. Edilwalque, roi de ces pays, avait reçu la foi, et souhaitait ardemment que tous ses sujets devinssent aussi chrétiens. Il assigna donc à Wilfride la petite péninsule de Selsey, où il pût exercer son ministère, et lui donna un logement convenable. Ce saint

apôtre y convertit d'abord bien du monde, y bâtit un monastère, que Cedwalla, qui avait vaincu Edilwalque, érigea depuis en évêché. Wilfride, après avoir suffisamment instruit ces peuples, retourna dans son pays. Ensuite l'archevêque Nothelme mit à sa place Eadbert.

2. Eadbert, abbé de Selsey, ordonné en 711.

3. Eolla, succéda, et le siège vauqua jusqu'à la mort de Bède.

4. Sigga ou Sigifredde, assista au concile de Cantorbéry en 746; puis siégèrent de suite, Alubrith, Osa, Giselhève, Tota, Wigthum, Ethélulphe, Béarnège, Cocnred, Guthéard, Alfred, Eodhelm, Etholgaire, qui fut transféré à Cantorbéry; Ordbricht, Elmar, Ethelric, Grinkelle, Héca, Agelric.

Evêques de Chichester.

1. Stigand, chapelain de Guillaume I^{er}, mourut en 1087.

2. Guillaume, dont on ne connaît que le nom.

3. Radulphe, qui soutint fortement la cause de saint Anselme, et se montra toujours zélé pour défendre les immunités de l'Eglise.

4. Seffride, abbé de Gloston, frère de Radulphe, archevêque de Cantorbéry, mort en 1132.

5. Hilaire, approuva tout ce que fit le roi Henri II contre le droit des Eglises.

6. Jean de Groenford, doyen, ordonné en 1174, mourut en 1180.

7. Seffride II. De son temps,
3.

c'est-à-dire en 1187, la ville et la cathédrale furent consumées par le feu. Il rebâtit l'église et la maison épiscopale.

8. Simon de Welles, mourut en 1207.

9. Nicolas de Aquila, ordonné en 1209.

10. Richard Poore, doyen de Salisbury, transféré à Salisbury en 1217, ensuite à Durham.

11. Radulphe de Warham, official et prieur de l'Eglise de Norwick, mort en 1222.

12. Radulphe Nevill, mourut en 1244.

13. Richard de la Wich, élu en 1245, mourut en 1253, en odeur de sainteté.

14. Jean Clipping, chanoine.

15. Etienne de Borgstoad, mort en 1287.

16. Gilbert de Saint-Léofardo, trésorier de Chichester et official de Cantorbéri, mort en 1303.

17. Jean de Langthon, chancelier d'Angleterre, mourut en 1315.

18. Roberd Stradford, archidiacre de Cantorbéry, mort en 1362.

19. Guillaume de Len, doyen, transféré à Worcester en 1368.

20. Guillaume Réade, succéda.....

21. Thomas Rushook, dominicain, confesseur de Richard II, évêque de Landof, transféré en 1385.

22. Richard Mitford, transféré à Salisbury en 1395.

23. Michel Waldby, archevêque de Dublin, transféré à Chichester, ensuite à York.

24. Robert Réade, dominicain, évêque de Carlisle, transféré en 1397, mourut en 1417.

25. Etienne Patrington, évêque de Saint-David, transféré la même année.

26. Henri War, official de Cantorbéry, ordonné en 1418.

27. Jean Kemp, transféré de Rochester en 1422, de là à Pontre, à York et à Cantorbéry; il fut fait aussi cardinal.

28. Thomas Poldon, transféré d'Herford et de Chichester à Worcester.

29. Jean Rickingal, chancelier de l'Eglise d'York, élu en 1429.

30. Simon Sidenham, doyen de Salisbury, ordonné en 1430.

31. Richard Protty, chancelier de l'Université d'Oxford, mourut en 1445.

32. Adam Molins, doyen de Salisbury et de Saint-Birin en Cornouailles, fut tué par des matelots à Portsmouth par l'Ordre de Richard, duc d'York, le 9 juin 1449.

33. Réginald Péacock, transféré de Saint-Asaph, fut condamné et déposé, pour avoir avancé des propositions que la nouvelle réforme a embrassées depuis.

34. Jean Arundel, docteur en médecine; c'est tout ce qu'on sait de lui.

35. Edward Story, ordonné en 1468 évêque de Carlisle, et transféré à Chichester en 1477.

36. Richard Fitz-James, transféré de Rochester en 1504, passa à Londres en 1505.

37. Robert Sherborn, transféré de Saint-David en 1508, mourut en 1536.

38. Richard Sampson, transféré à Lichtfield en 1543.

39. Georges Day, déposé sous Édouard VI, en 1551; la reine Marie le fit sortir de prison, et le rétablit dans son évêché.

40. Jean Scory, ordonné évêque de Rochester en 1551, le 30 août, transféré à Chichester, fut déposé sous la reine Marie, et fait évêque d'Herford par Élisabeth.

41. Jean Christoferson, nommé pour succéder à Day par la reine Marie, était de Lancastre, et homme très-savant. Le parlement le déposa, avec tous les autres catholiques, au commencement du règne d'Élisabeth.

42. Guillaume Barlow.

CHIDON (hébr., lance, dard, infortune.) L'aire de Chidon est le lieu où Oza fut frappé de mort pour avoir porté la main à l'Arche. Cette aire est nommée *l'aire de Nachon*. On ne sait si *Nachon* et *Chidon* sont des noms d'hommes ou des noms de lieux. (1. Par. 13, 9.)

CHIEMSEE, ville d'Allemagne dans la Bavière, située dans une île du lac Chiemsée, qui est entre Saltzbourg et Munich, ayant environ sept lieues de circuit. On la nomme en latin *Chiemium*, et en allemand *Kimpsée*. Il y a un évêché, érigé en 1218 par le pape Innocent III, et par la libéralité d'Évrard de Trechsen, archevêque de Saltzbourg, qui en laissa la nomination à ses suc-

cesseurs, avec le droit d'exiger le serment de fidélité; ce qui leur fut confirmé par un décret impérial donné en 1568; c'est pourquoi l'évêque de Chiemsée n'a aucun rang dans les États de l'Empire.

L'église cathédrale de Chiemsée est dédiée à saint Sauveur et à saint Sébastien. Il y a un prévôt et un Chapitre de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin; mais ils n'ont rien à faire dans l'élection de leur évêque.

Ce monastère était anciennement sujet à l'évêché de Metz; mais le roi Arnould en fit une permutation en 891, contre l'abbaye de Luxeuil en Bourgogne. donnant celle-ci à l'église de Metz, et annexant l'autre à celle de Saltzbourg.

Evêques de Chiemsée.

1. Rudger de Radeck, fut sacré en 1220, et devint évêque de Passaw en 1233, déposé en 1250, et mourut quatre ans après.

2. Albert, grand-prévôt de Saltzbourg, mourut en 1243.

3. Henri I^{er}, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, mort en 1265.

4. Henri II, religieux de l'Ordre de Saint-François, mort en 1274.

5. Jean de Enstal, transféré en 1279 à l'évêché de Gure, où il mourut en 1283.

6. Conrard de Hinsperger, chanoine de Passaw, mort en 1292.

7. Fridéric de Frohower, pré-

vôt de la cathédrale de Chiemsee, mort en 1294.

8. Albert de Vanstorff, chanoine de Saltzbourg, et frère de l'archevêque Conrad, mort en 1522.

9. Ulric de Montpreis, chanoine de Saltzbourg, mort en 1529.

10. Conrad, comte de Lichtenstein, prévôt de la collégiale de Notre-Dame *in-Solio*, et chanoine de Saltzbourg, mort en 1554.

11. Gebhard, comte de Waldeck, grand-doyen de Saltzbourg, mort en 1559.

12. Hugues, comte de Scherfberg, chanoine de Saltzbourg, mort en 1560.

13. Louis Kalckover ou Visler, chanoine et pléban de la métropole de Saltzbourg, et prévôt du monastère de Zénon en Bavière, mourut en 1566.

14. Frédéric, pléban de Celle, auparavant secrétaire de l'archevêché de Saltzbourg, mort en 1587.

15. Georges de Neiperg, chanoine et chancelier de Saltzbourg, mort en 1595.

16. Évrard de Perneck, chanoine de Saltzbourg, mort en 1599. On trouve dans le théâtre dominicain de Fontana : Grégoire Scoper, religieux dominicain, nommé évêque de Chiemsee en 1407 par le pape Grégoire XII.

17. Ortolphe Talhaimer, curé à Mienberg, mort en 1411.

18. Frédéric Teys, auditeur de Rote à Rome, transféré de

l'évêché de Lavantz à celui de Chiemsee, où il mourut en 1418.

19. Englmar Kral, grand-doyen de Saltzbourg, mort en 1430.

20. Jean Ebser, chanoine de Saltzbourg, mort en 1439.

21. Silvestre Flieger, grand-doyen de Passaw, mort en 1454.

22. Ulric Plan Kenfeller, chanoine de Saltzbourg, en 1466.

23. Bernard de Kraiburg, docteur en Droit, chanoine de Friesach en Carinthie, et chancelier de trois archevêques de Saltzbourg; mourut en 1477.

24. Georges Alsauffer, docteur en Droit, chancelier de l'Eglise de Saltzbourg et prévôt de la collégiale de Trochenberg en Silésie, mort en 1495.

25. Georges Ehmer, docteur en Droit, prévôt de Saint-Zénon à Hall, de l'Ordre de Saint-Augustin, official de l'Eglise de Saltzbourg, mourut en 1502.

26. Christophe Mandel, docteur en Droit, chancelier de l'Eglise de Saltzbourg, mourut en 1508.

27. Bertaud Purschtinger docteur en théologie, mort en 1520.

28. Gilles Rem, docteur en théologie, chanoine de Passaw, mort en 1536.

29. Jérôme Meuttinger, docteur en théologie, chanoine de Passaw, mort en 1558.

30. Christophe Schale, docteur en Droit, mourut en 1588.

31. Sébastien Cattaneus, Milanais, docteur en théologie, de l'Ordre de Saint-Dominique, ci-devant envoyé au concile

de Trente comme théologien de l'archevêque de Saltzbourg. Il quitta cet évêché en 1602, et devint coadjuteur de Vigevano en Lombardie; mais il mourut avant l'évêque de ce siège en 1609.

32. *Ernfrid*, comte de Kienbourg, chanoine de Saltzbourg et de Ratisbonne, ordonné en 1610, mort en 1618.

33. *Nicolas*, comte de Wolckenstein et de Rodenegg, chanoine de Saltzbourg, mourut à Padoue en 1624.

34. *Jean-Christophe*, comte de Lichtenstein, chanoine de Saltzbourg et de Passaw, et grand-maître de la maison de l'archevêque de Saltzbourg, mort en 1643.

35. *François Vigile*, comte de Spour et Vollar, chanoine de Saltzbourg, ordonné en 1644, mort en 1670.

36. *Jean-François*, comte de Preysing, chanoine de Saltzbourg et de Passaw, mourut vers l'an 1680. Le siège de Chiemsée demeura ensuite vacant pendant quelques années.

37. *Sigismond-Ignace*, comte de Wolckenstein, chanoine de Saltzbourg, élu le 4 mars 1689, mourut à Inspruck, le 23 décembre 1696.

38. *Sigismond-Charles*, comte de Castel-Barco, grand-prévôt de Passaw et chanoine de Saltzbourg, élu le 23 mars 1697, mourut le 3 mars 1708.

39. *Jean-Sigismond*, comte de Khuenbourg, chanoine de Saltzbourg et de Passaw, fut

transféré de cet évêché à celui de Chiemsée, le 5 juin 1708. Il mourut le 19 novembre 1711.

40. *François-Antoine-Adolphe*, comte de Wagensperg, chanoine de Saltzbourg et évêque de Seccovie, fut transféré à Chiemsée le 29 mai 1712.

CHIEN. Les Égyptiens adoraient les chiens à Cynopolis, c'est-à-dire dans la ville des Chiens. Les Arabes et les Juifs les tiennent pour impurs. Le chien est le symbole de la vigilance et de la fidélité; il l'est aussi de l'impureté, et souvent dans l'Écriture un chien signifie un homme qui a perdu toute pudeur, un homme abominable. C'est ainsi que plusieurs interprètes entendent la défense que Moïse fait d'offrir, au tabernacle du Seigneur, « le prix de la prostitution et la récompense du » chien. » (*Deuteron.*, 23, 18.)

Quel rapport y a-t-il entre un homme sanctifié et un chien? dit l'Écclésiastique (*Eccles.*, 13, 22,) « Jésus-Christ exclut de sa » maison les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, etc. » (*Apocal.*, 22, 15.) Saint Paul donne le nom de chien aux faux apôtres, à cause de leur impudence et de leur avidité pour le gain sordide. (*Philipp.*, 3, 2.) Salomon et saint Pierre comparent les pécheurs de rechute aux chiens qui retournent à leur vomissement. (*Prov.* 26, 11 et 2. *Petri*, 2, 22.)

C'est une profanation indigne de mener les chiens à l'église, où ils ne sont capables que d'in-

commoder les fidèles et les ministres de l'autel, de troubler l'attention, et de causer beaucoup de désordres. Aussi l'Eglise ordonne d'empêcher ces abus, et de chasser ces animaux de l'église lorsqu'ils y viennent d'eux-mêmes, ou que ceux à qui ils appartiennent ont assez peu de religion pour les y introduire. *Ostiarius fores Ecclesiae custodiat..... bruta denique canesque expellat, quidquidve in ecclesia dedecet, amoveat.* (Concil. Mediolan. 1, part. 2, tit. 46, de *Ostiaro*.)

CHIEN (l'Ordre du). On dit que Bouchard IV de Montmorenci ayant été vaincu par Louis, fils de Philippe I^{er}, qui fut depuis Louis-le-Gros, vint à Paris l'an 1102 ou 1104, suivi d'un grand nombre de chevaliers portant tous un collier fait en façon de tête de cerf, avec une médaille où se voyait gravé un chien, apparemment pour symbole de la fidélité qu'ils voulaient garder au Roi dans la suite. On croit que c'est de là que la maison de Montmorenci porte un chien pour cimier de ses armes. L'abbé Justiniani attribue l'institution de cet Ordre au chef de la maison de Montmorenci, qui se convertit immédiatement après Clovis. (*Justin.*, tom. 1, ch. 8, pag. 91.) Mais le père Hélyot rejette cela comme une chimère, et prétend qu'il n'y point eu d'Ordre militaire avant le douzième siècle. Quoi qu'il en soit, l'Ordre du Chien ne s'est pas perpétué, et n'a pas été pro-

prement un Ordre de chevalerie. (Hélyot, *Hist. des Ordres monastiq.*, tom. 8, pag. 441.)

CHIERSY, ou QUIERSY, *Carisiacum*, village de France en Picardie, à deux lieues de Noyon sur la rivière d'Oise. Il y avait autrefois une maison royale où il s'est tenu plusieurs conciles.

Le premier, l'an 838, touchant les moines d'Ausol, qui refusaient d'obéir à l'évêque du Mans. (*Gal. christ.*, tom. 7, pag. 17.)

Le second, l'an 849, où Gotescalc fut condamné pour la seconde fois. (*Regia*, 21. Labb., 8. Hard., 5.)

Le troisième, l'an 856, sous le pape Benoît III et Charles-le-Chauve, roi de France, qui le fit assembler pour remédier aux séditions et aux brigandages qui désolaient le royaume. Le concile envoya une lettre synodale, sous le nom du roi Charles, aux évêques et aux comtes de France. (*Ibidem*.)

Le quatrième, l'an 858: Charles-le-Chauve s'y fit prêter serment de fidélité par ses sujets, dont il avait lieu de se désier, à l'occasion de la guerre qu'il avait avec Louis, roi d'Allemagne. (*Voy. les Capitulaires de Charles-le-Chauve*, tit. 26, et la *Critique du père Pagi*, tom. 3, à l'an 858.)

Le cinquième, l'an 868, pour l'examen de Willebert, évêque de Châlons-sur-Marne, par Hincmar, archevêque de Reims.

CHIESA (François-Augustin della), évêque de Saluces, fleu-

rit vers l'an 1640. et laissa : 1° l'Histoire chronologique des cardinaux, archevêques, évêques et abbés de Piémont, à Turin, en 1645 et 1648. 2° Le Catalogue des Écrivains du Piémont et de Savoie. 3° Le théâtre des Femmes lettrées. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiastiq. du dix-septième siècle*, pag. 2096.)

CHIETI, ville d'Italie très-ancienne, située dans l'Abruzze citérieure, à sept milles de la mer, au royaume de Naples. On l'appelait anciennement *Theate*, et elle était capitale des Masucini, l'un des peuples les plus belliqueux d'entre les Samnites : elle fut depuis colonie romaine. Les Lombards s'en emparèrent sur le déclin de l'Empire, et lui donnèrent le titre de comté, en considération de sa situation commode et agréable. Pépin fit un grand carnage de ses habitants, et elle fut presque dépeuplée. Les Normands s'y établirent, ensuite les Suèves ; elle passa depuis à la France, puis à l'Espagne. Elle fait aujourd'hui partie du royaume de Naples. On prétend que saint Pierre y a jeté les premières semences du christianisme ; mais il faut convenir que, comme ailleurs, il n'y a été bien établi que depuis la paix rendue à l'Eglise par l'empereur Constantin.

L'église cathédrale, qui est fort ancienne, est dédiée à l'apôtre saint Thomas. Le Chapitre est composé d'un archidiacre, seul dignitaire, et de quatorze chanoines. Il n'y a dans la ville que

trois paroisses, et quelques communautés religieuses, comme de dominicains, franciscains, etc. Les clercs réguliers y furent fondés par saint Cajétan ou Gaétan, lorsque Caraffa qui a été pape sous le nom de Paul IV, en était archevêque, et c'est de là qu'ils ont été nommés Théatins. Elle était évêché dès l'an 500, et fut érigée en métropole en 1516, avec trois suffragans : Lanciano, Ponna et Atri, qui lui ont tous échappé ; de sorte que Pie V mit un siège épiscopal à Ortona, et le lui soumit, afin qu'elle pût au moins en avoir un.

Evêques de Chieti.

1. Saint Justin, dont on dit bien des merveilles
2. Quintius, assista au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 499.
3. Barbatius, siégeait en 594. Saint Grégoire en parle, liv. 4, *Epistol.*, ch. 59.
4. Thierry, Français, sous Louis-le-Débonnaire, vers l'an 840.
5. Lupus, vers l'an 844.
6. Pierre 1^{er}, siégeait en 853.
7. Thierry II, ordonné sous Jean VIII en 880. Il mourut en 888.
8. Atinolphe : on n'a rien de certain sur cet évêque.
9. Rimón, siégeait du temps du pape Jean XII. On met sa mort en 964.
10. Liudin, siégeait en 972. On dit qu'il siégea quarante-trois ans.

11. Loup, succéda à Liudin.
12. Arnolphe, en 1049.
13. Actus, transféré par le pape Victor II en 1056.
14. Teuxon, nommé par Grégoire VII en 1073, et mort vers l'an 1077.
15. Rainulphe, nommé par le même en 1078.
16. Roger Bursellec, sous le pontificat de Pascal II, en 1107.
17. Guillaume, la même année.
18. André succéda immédiatement à Guillaume en 1118, siégea quelques mois.
19. Gérard, la même année.
20. Actus II, en 1125, mort en 1130.
21. Rustique, siégeait en 1137, mourut en 1140.
22. Robert, de Chiéti, élu la même année.
23. Aland, en 1150.
24. André II, sous Alexandre III.
25. Pierre II, succéda à André en 1191, et siégea peu de temps.
26. Barthélemi, en 1192. Il siégeait encore en 1226.
27. Rainald, siégeait vers l'an 1230.
28. Grégoire de Polo, nommé par Grégoire IX en 1234.
29. Landulphe, de Naples, nommé par Innocent IV en 1252.
30. Alexandre, de Capoue, succéda à Landulphe en 1253.
31. M. Nicolas de Fossa, de l'Ordre de Cîteaux, élu en 1262.
32. Thomas, élu en 1282.
33. Guillaume II, siégeait en 1292 et 1293.
34. Fr. Rainald, de l'Ordre de

- Saint-Dominique, élu en 1295.
35. Matthieu ou Mathias, élu en 1303.
36. Pierre, transféré de Montone en 1303, mourut en 1320, et le siège vaqua un an et demi.
37. Fr. Ruimond de Mausac, Français, de l'Ordre des Frères-Mineurs de Marseille, évêque d'Albe, dans les Alpes cotiennes, transféré par Jean XXII, passa au siège d'Aversa en 1326.
38. Jean Crispan de Rocha, de Naples, mourut en 1335.
39. Pierre Ferri, ci-devant évêque de Priverno, d'Anagnin et de Marsi, transféré par Benoît XII en 1336, mourut la même année.
40. Beltramin Palavicini, chantre de l'église de Bordeaux en France, fut transféré à Côme en 1340.
41. Guillaume III, Capoferri, trésorier de l'église de Tours en France, succéda en 1340, et mourut en 1352.
42. Benoît Colomme, administrateur, évêque de Bisaccio en 1353.
43. Fr. Barthélemi de Papazuris, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Trano, transféré par Innocent VI, fut de nouveau transféré au siège de Patras dans le Péloponèse.
44. Fr. Vital, de Bologne, général de l'Ordre des Servites, auparavant évêque d'Ascoli, nommé par Urbain V.
45. Eléazar de Sobrano, nommé par Grégoire XI en 1373, siégea près de cinq ans, et fut fait cardinal par Urbain VI en 1378.

46. Jean de Comina, de Chiéti, moine de Saint-Benoît, succéda à Éléazar, nommé par Urbain vi en 1378, et mourut en 1396.

47. Guillaume Carboni, de Naples, nommé par Boniface ix, fut fait cardinal par le pape Jean xxiii en 1411.

48. Nicolas de Vivianis de Cepero, évêque de Spolète, transféré par Martin v, succéda à Guillaume en 1419, et mourut à Rome en 1428.

49. Marin de Tocco, de Chiéti, évêque de Macerata, transféré par Martin v en 1429, mourut en 1438.

50. Jean B. de Bruna, nommé par Eugène iv, assista au concile de Florence, abdiqua sans avoir été ordonné en 1445.

51. Colantonius Valignani. Il paraît n'avoir plus siégé en 1487.

52. Alphonse d'Aragon, fils naturel de Ferdinand i^{er}, roi de Naples, nommé par Innocent viii le 27 février 1488, siégea huit ans, et abdiqua en 1496.

53. Jacques de Bacio, de Naples, siégea environ deux ans.

54. Olivier, cardinal Caraffe, administrateur en 1499, résigna au suivant le 20 décembre 1501.

55. Bernardin Caraffe, neveu d'Olivier, fut fait patriarche d'Alexandrie en 1503, et mourut désigné archevêque de Naples en 1505.

56. Jean-Pierre Caraffe, autre neveu d'Olivier, posséda les deux sièges de Chiéti et de Brindes, dont il se démit en 1524. Il embrassa l'ordre des Théatins, dont

il fut fait général, fut fait cardinal par Paul iii; enfin, devenu archevêque de Naples, puis d'Ostie, monta sur le Saint-Siège sous le nom de Paul iv.

Archevêques de Chiéti.

1. Félix Trophine, de Bologne, succéda en 1524 à Caraffe, Clément vii le déclara archevêque à la demande de Charles v, et érigea sa cathédrale de Chiéti en métropole, dont il fit suffragans les évêques de Lanciano, de Penna et d'Adria. Félix mourut à Rome en 1527.

2. Gui de Médicis, de Florence, évêque de Venosa, transféré le 2 janvier 1528, mourut à Rome en 1537.

3. Jean-Pierre, cardinal Caraffe, déjà évêque de cette ville, en devint le troisième archevêque sous Paul iii, le 20 juin 1537, et l'administra jusqu'en 1549, qu'il fut transféré à Naples et fait pape.

4. Bernardin, cardinal Maffei, évêque de Massano, transféré en 1549, siégea quatre ans.

5. Marc-Antoine Maffei, frère du précédent, nommé par Jules iii, siégea jusqu'en 1568. Pie v le fit cardinal.

6. Jean Oliva, de Pérouse, nommé par Pie v, siégea neuf ans, et mourut en 1577.

7. Jérôme de Léonibus, évêque de Sagona dans l'île de Corse, transféré par Grégoire xiii, mourut dans la même année.

8. César Busdrago, de Lucques, évêque d'Alessano, transféré en 1580, mourut en 1585.

9. Jean B. Castrucci, de Lucques, siégea six ans.

10. Horace Saminiatus, de Lucques, nommé le 20 mars 1591, mourut en 1592.

11. Matthieu Saminiatus, cousin du précédent, mort en 1607.

12. Fr. Anselme Marzati de Monopoli, capucin, nommé cardinal par Clément VIII en 1604, fut pourvu par Paul V de l'archevêché de Chiéti, et mourut le dernier septembre 1607.

13. Horace Maffei, de Rome, cardinal en 1606, nommé l'année suivante pour succéder à Marzati, mourut le 11 janvier 1609.

14. Ulpien, de Côme, abdiqua en 1616.

15. Paul Tolosa, de Naples, clerc régulier théatin, évêque de Bovino, transféré en 1616, mourut en 1619.

16. Marsilius Pérutius de Mandulpho, nommé le 26 novembre 1619, siégea douze ans.

17. Antoine, cardinal de Santa-Cruz, nommé par Urbain VIII, transféré à Urbin le 22 mai 1636.

18. Étienne Saulius, de Gênes, nommé par Urbain VIII le 10 novembre, mourut à Naples en 1649.

19. Vincent Rabatta, de Florence, nommé par Innocent X, mourut en 1653.

20. Fr. Ange-Marie de Ciria, de Crémone, général de l'Ordre des Servites, nommé en 1654, mourut le 4 avril 1656.

21. Fr. Modeste Gavasi, de Ferrare, de l'ordre de Saint-François, nommé par Alexan-

dre VII le 19 février 1657, mourut quinze jours après.

22. Nicolas Radulovich, nommé par Alexandre VII au mois de février 1659, siégea quarante-trois ans, et mourut le 21 octobre 1702.

23. Vincent de l'illustre maison Capycia, de Naples, nommé le 23 avril 1703, siégeoit encore en 1720.

CHIFFLET (Jean-Jacques), médecin, étoit de Besançon, où il prit naissance l'an 1588. Il étoit fils de Jean Chifflet, aussi médecin, et petit-fils de Laurent, conseiller de Dole, tous gens de lettres et de mérite, extrêmement affectionnés à leur patrie. Il étudia à Besançon, et après avoir voyagé en divers royaumes de l'Europe, dont il visita les bibliothèques et les cabinets curieux, il prit le parti de se fixer dans le lieu de sa naissance, et d'y exercer la médecine. Il y fut élu consul. Peu de temps après, ayant été député par la ville de Besançon vers l'archiduchesse Élisabeth-Claire-Eugénie, princesse des Pays-Bas, cette princesse le retint auprès d'elle en qualité de son premier médecin. Elle l'envoya depuis en Espagne, où il fut encore médecin de Philippe IV. Il embrassa vivement les intérêts de l'Espagne, et écrivit contre les Français un livre intitulé, *Vindiciæ hispanicæ*, imprimé à Anvers en 1645. Blondel et d'autres lui répondirent, et il leur répliqua. Nous avons encore de lui d'autres ouvrages de littérature,

comme l'Histoire de Besançon et des archevêques de cette ville, sous le titre de *Vesuntio civitas imperialis libera, sequanorum metropolis, plurimis nec non vulgaribus sacræ et profanæ historiæ monumentis illustrata, et in duas partes distincta*, à Lyon, 1618, in-4°, et 1650; l'Histoire de la Toison-d'Or; le port Iccius de Jules César démontré; la généalogie de la maison d'Autriche, depuis mille ans, défendue et illustrée; quelques autres qui sont d'histoire ou de politique. Voici ceux qui peuvent avoir quelque rapport à la théologie : le Traité des Linceuls dans lesquels Jésus-Christ était enseveli, imprimé à Anvers en 1624, in-4°, en latin, et traduit en français, sous ce titre : *Hierotomis de Jésus - Christ, ou discours des saints Suaires de Notre-Seigneur*, à Paris, 1631, in-8°; un livre latin de la sainte Ampoule de Reims, avec un discours sur le sacre des Rois, imprimé à Anvers en 1651, in-fol.; un écrit sur le lieu du concile d'Épaone, à Lyon, 1621, in-8° (le sentiment de Chifflet est que ce concile s'est tenu à Nyons, sur le lac de Genève); un conseil sur le refus de l'administration du sacrement de Pénitence et de l'Eucharistie aux criminels. Jean - Jacques Chifflet étant revenu en Flandre, où il fut premier médecin du cardinal Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas, y mourut en 1660, âgé de soixante-douze ans. Sa famille a été féconde en hommes de lettres.

CHIFFLET (Jean), fils du précédent, se signala dans le barreau de Besançon; et ayant appris les langues orientales, principalement l'hébraïque, il composa plusieurs ouvrages; savoir : 1° *Apologetica parænesis, ad linguam sanctam*, à Anvers, 1642, in-4°. 2° *Concilium de sacramento Eucharistiæ ultimo supplicio officiendis non denegando*, à Bruxelles, 1644, in-8°. 3° *Palmarum Cleri Anglicani*, à Bruxelles, 1645, in-8°. 4° *De sacris Inscriptionibus quibus tabella de Virginis Cameracensis illustratur, lucubratiuncula*, à Anvers, 1649, in-4°. 5° *Apologetica dissertatio de Juris utriusque Architectis, Justiniano, Triboniano, Gratiano et S. Raymundo*, à Anvers, 1641, in-4°. 6° *Annulus Pontificius Pio Papæ II adsertus*, à Anvers, 1658.

CHIFFLET (Jules), son frère, avait aussi beaucoup de mérite. A l'étude des langues, il joignit celle du Droit, et il se distingua dans l'une et dans l'autre. Philippe IV, l'ayant appelé à Madrid en 1648, le fit chancelier de l'Ordre de la Toison-d'Or. Nous avons de lui un commentaire sur la Croix de saint André, vue au ciel pendant le siège d'Aire; une relation du siège de Saint-Omer; *Aula sancta principum Belgii, sive commentarius de cappellæ regis in Belgio principibus, ministris, ritibus, etc.*, in-4°; *Breviarium historicum velleris aurei*, à Anvers, 1652, in-4°.

CHIFFLET (Philippe), frère de Jean-Jacques, né à Besançon

le 10 mai 1597, fut estimé pour sa piété, pour son zèle et pour sa doctrine. Voici les ouvrages que nous avons de lui : un écrit en français de la Piété envers les âmes du Purgatoire, imprimé à Anvers en 1635, in-12; une préface et des notes latines sur les décrets du concile de Trente, réimprimée à Anvers en 1640; une traduction française du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, qu'il soutient être de Thomas à Kempis; un avis sur la nomination à l'archevêché de Besançon en faveur de Sa Majesté catholique, imprimé à Dole en 1663, in-4°, et une histoire en français du prieuré de Notre-Dame de Bellefontaine au comté de Bourgogne, imprimée à Anvers en 1631. Philippe Chifflet mourut peu après, l'an 1663.

CHIFFLET. (Laurent), frère de Jean-Jacques, né à Besançon en 1598, se fit jésuite en Flandre l'an 1617, et mourut à Anvers le 9 juillet 1658. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, entre autres, 1° *Idea præcipuorum actuum ad invocandam misericordie matrem*, à Bruxelles, 1640. 2° *Historia miraculorum curationis celestis vocationis, missionis apostolicæ et gloriosæ mortis Patris Marcelli Francisci Mastrillii à Societ. Jesu*, à Douai, 1640, in-8°. 3° Exercices spirituels. 4° Psautier de la Vierge. 5° La Doctrine chrétienne. 6° Exercices pour les malades. 7° Pratique de dévotion. 8° Méthode pour réciter le Rosaire.

CHIFFLET (Pierre-François), aussi jésuite, et frère de Jean-Jacques, né à Besançon en 1592, entra dans la société en 1609, âgé de dix-sept ans, et s'y distingua parmi les gens de lettres par plusieurs auteurs qu'il a donnés au public, et par ses propres ouvrages. Il donna en 1649 les collections des Canons de Ferrand, diacre, et de Cresconius, à Dijon, in-4°, en 1656; cinq Opuscules ou confessions de foi anciennes, en 1657; le Manuel des Solitaires, en 1660; une Dissertation touchant l'église de Saint-Étienne de Dijon, en 1657, in-8°; en 1660, la vie de saint Bernard, avec un traité de la noblesse de ce Saint, et quelques opuscules d'Odon de Deuil, de Jean Hermite, la vie de saint Pierre, prieur de Julier; et le traité d'Humbert sur les miracles, en 1665; Victor de Vite et Vigile de Tapse. Il a composé encore de son chef plusieurs ouvrages de critique; savoir, trois dissertations imprimées en 1676; la première sur saint Denis de France, qu'il soutient être l'Aréopagite; la seconde sur l'empereur Constantin, et la troisième sur saint Martin; quatre Opuscules de l'âge et de la chronologie de saint Denis, de sainte Cyrie, vierge de l'origine des comtes de Valence, extraite de la vie de saint Bernard, avec une addition du concile de Nimègue, à Paris, en 1679; des notes sur saint Paul, intitulées : *Paulinus illustratus, sive appendix ad opera et res gestas sancti Pau-*

Tini, nolenis Episcopi, à Dijon, 1662, in-4°; une histoire des Anglais, avec une dissertation sur Dagobert, et la concorde de Bède et de Frédégaire, pour établir la concorde de la monarchie; une addition sur saint Denis l'Aréopagite et sur sainte Geneviève, et l'histoire de l'abbaye de Tournus, en français, en 1664. Il a encore donné un livre de piété qui a été imprimé en latin et en français, intitulé, *de l'offrande de soi-même à Dieu*; et un autre, *de la Pratique quotidienne de l'amour de Dieu, et de la dévotion envers la Vierge, les Anges et les Saints*, à Dole, 1629, in-12. En 1675, le père Chifflet fut appelé à Paris pour mettre en ordre les médailles du Roi, et y mourut le 5 ou le 11 d'octobre 1682. (Valère André, *Biblioth. belg.* Alegambe, *de Script. Societ. Jesu.* Le Mire, *de Script. Eccl.* Dupin, dix-septième siècle, part. 2. Le père Nicéron, tome 25 de ses *Mémoires*.)

CHIGNAN (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoit, dans le bas Languedoc, au diocèse de Saint-Pont. (*Voy. SAINT-AGNAN.*)

CHILIASTES. *Voyez MILLENAIRES.*

CHILIEN, moine bénédictin du monastère d'Iniskeltre en Hibernie, écrivit en vers la vie de sainte Brigitte, vers le milieu du huitième siècle, et peut-être plus tard. (Dom. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 18, pag. 217.)

CHILPERIC ou HELPERIC,

moine de Saint-Gal, a composé l'an 980 un traité du Calendrier, dont le père Mabillon a donné la préface dans le tome 1^{er} de ses *Analectes*, et qui se trouvait en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.

CHINE (la), partie très-ample de l'Asie, qui s'étend beaucoup, particulièrement au levant, arrosée d'un grand nombre de rivières, et très-fertile. Les Tartares l'appellent *Han* ou *Catay*; les Chinois *Tamin*, royaume de lumière. Ses bornes sont au septentrion les royaumes de Tanguï et de Niulham dans la grande Tartarie, dont elle est séparée par de hautes montagnes et par une muraille de cinq cents lieues de longueur. Elle est séparée à l'occident de l'Inde hors du Canage, et du royaume de la Cochinchine, au midi de la mer des Indes ou orientale, qui la sépare aussi du Japon à l'orient. Elle a eu de tout temps ses empereurs qui tenaient d'abord leur cour à Nankin, et qui l'ont transférée depuis à Pékin. Mais depuis 1630, cet Empire a été violemment agité par les Tartares, qui l'ont enfin soumis, et depuis ce temps-là c'est un Tartare qui le gouverne et qui tient sa cour à Pékin, dans la province de ce nom. (*Voyez Atlant. finic. Martini Martinii.*)

Les Nestoriens font de ce vaste royaume la douzième province du diocèse de Chaldée, qu'ils mettent aussi devant celle des Indes, apparemment afin de faire croire que la religion chré-

tienne a passé du Chorosan en Tartarie, et de là dans le Catay, avant que de pénétrer dans les Indes. C'est la commune opinion des chrétiens de Chaldée, que l'apôtre saint Thomas prêcha d'abord aux Indes, et que de là il se rendit à la Chine; et ce sentiment est conforme à ce qu'on lit dans l'Office de l'église de Malabar au jour de la fête de ce saint apôtre : *Par saint Thomas l'erreur de l'idolâtrie a été dissipée dans les Indes; par saint Thomas les Chinois et les Éthiopiens ont été convertis à la connaissance de la vérité; par saint Thomas ils ont reçu le sacrement du Baptême, et l'adoption des enfans.....; par saint Thomas le royaume de Dieu a volé et est monté jusqu'à la Chine*, etc. Je ne doute pas que les Indiens n'aient été instruits de la religion chrétienne par cet apôtre. Les écrivains ecclésiastiques sont d'accord sur ce point; mais il n'est pas moins certain que les Chinois étant les mêmes peuples que les Sères, si connus des anciens, et qui étaient au-delà de ce que nous appelons aujourd'hui la Chine : ceux-ci ayant reçu la foi dans le troisième siècle, il est à présumer que ceux-là ont dû la recevoir aussi à peu près dans le même temps. Arnobe, dans son second livre contre les Gentils, le dit expressément des Sères. D'ailleurs, quelle difficulté y a-t-il que la lumière de la foi ait passé des Indes à la Chine? Les Chinois n'apportaient-ils pas leurs mar-

chandises à l'île de Trapobane, voisine de la côte de Malabar, où il y avait une église de Persans avec un prêtre et des ministres au milieu du sixième siècle, comme le rapporte Côme Indico Pleusta?

Je ne vois donc point d'autre raison pourquoi on a placé le métropolitain des Indes après celui de la Chine, si ce n'est qu'anciennement les Églises des Indes étant soumises au gouvernement et à l'ordination du métropolitain de Perse, qui les négligeait si fort qu'à peine trouvait-on un évêque dans tous ces vastes pays; Timothée 1^{er}, catholique de Séleucie, crut qu'il était de son intérêt de donner un métropolitain aux Indiens, de même que l'église de la Chine avait le sien long-temps auparavant; ce qui a pu arriver après l'an 780.

Comme il s'agit ici d'un pays très-éloigné de nous, il n'est pas possible que nous puissions au juste marquer le temps auquel la religion chrétienne y a pris naissance. Nous pouvons pourtant assurer qu'elle y était connue au septième siècle au plus tard. Le monument qui a été trouvé au milieu du dernier siècle, ou plutôt en 1625, dans la ville de Sigharfe, en est une preuve indubitable. C'est une grande table de marbre marquée en haut d'une croix, et sur laquelle sont écrits en caractères chinois, les principaux articles de notre foi.

Nous n'en rapporterons que ce

qu'il y a de plus essentiel dans chaque colonne.

La première établit le fondement de la religion chrétienne, qui est l'existence d'un seul Dieu en trois personnes, créateur de toutes choses. Il est à remarquer que ceux qui ont écrit ce monument se sont servis du mot *Aloho* pour signifier Dieu, parce qu'ils n'en trouvaient point dans la langue chinoise qui répondit à l'idée que les chrétiens ont du vrai Dieu. Il est donc à présumer que l'auteur de l'inscription était d'une Église où l'on parlait syriaque.... La seconde et troisième colonne continuent à expliquer le mystère de la création du monde, la chute du premier homme par la séduction du démon, qui est appelé Satan, mot étranger dans la langue chinoise, et la corruption générale du genre humain par les erreurs et par les vices..... La quatrième explique l'avènement de Jésus-Christ par son incarnation, en ces termes : *Donex personarum trium una communicavit seipsam clarissimo, venerabilissimoque mixio (Messiæ), operiendo abscondendoque veram majestatem, simul homo prodiit in sæculum.* Ces mots marquent clairement la manière dont les Nestoriens expliquent le mystère de l'Incarnation, ne reconnaissant l'union du Verbe et de l'homme que dans l'inhabitation par une plénitude de grâce supérieure à celle de tous les Saints. Dans la même, *spiritus de cælis significavit lætitiæ*; ce qui

marque l'Annonciation par un ange : *Virgo femina peperit sanctum in Tacim (Judæa), clarissima constellatio annuntiauit felicitatem potu. Reges ex illa terra orientali viderunt claritatem, et venerunt offerre munera subjectionis completa, bis decem quatuor sanctarum.* On reconnaît aisément que ces paroles signifient l'apparition de l'étoile aux mages, et l'adoration qu'ils vinrent rendre à Jésus-Christ; mais comme ce qui suit est fort obscur, voici comme les interprètes les ont paraphrasées : *Ut sex et Prophetæ ou Prophetiæ viginti - quatuor Prophetarum adimplerentur.* Le père Kircher, dans sa *China illustrata*, y ajoute ce commentaire : Il fait allusion, dit-il, aux quatre grands prophètes et aux douze petits; et si on y joint Abraham, Isaac, Jacob, Job, Moïse, Samuel, David et Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, on aura vingt-quatre prophètes. Ce commentaire n'est pas beaucoup plus clair que le texte. Ce nombre de vingt-quatre prophètes est inconnu également dans la synagogue et dans l'Église, aussi bien que celui des vingt-quatre prophéties que Muller a substituées, et personne n'a jamais mis dans le nombre des prophètes ceux que le père Kircher y veut faire entrer. Il serait bien plus naturel de dire que cela doit s'entendre des livres de l'Écriture-Sainte. Les Syriens, véritables auteurs de cette inscription, en comptent vingt-quatre dans

l'ancien Testament, traduit selon l'hébreu, et vingt-sept dans le nouveau. Voilà tout le mystère, dit l'abbé Renaudot, que le père Kircher et M. Muller n'ont pu découvrir..... Dans la sixième colonne, il est parlé du baptême, et, dans les suivantes, de diverses cérémonies pratiquées par les chrétiens dans la suite de la première prédication de l'Évangile dans la Chine; il est dit que du temps du roi Taïcun-Vin, il vint de Tacim un saint homme nommé *Olopuin* ou *Lopuen*, conduit par les nuées bleues, et en observant la règle des Vento. Suivant le calcul de tous ceux qui ont travaillé sur la chronologie chinoise, cette date répond à l'an de Jésus-Christ 636.

Depuis l'érection de ce monument, la religion chrétienne a dû s'entretenir encore quelque temps parmi les Chinois. Nous voyons, par deux voyageurs arabes dont M. Renaudot nous a donné la traduction, l'un de 851, et l'autre de 877, qu'il y avait encore des chrétiens à la Chine, et qu'il en périt un grand nombre dans la révolution qui arriva dans cet empire en 877. Nous apprenons encore, par un autre auteur que nous ne connaissons que par une note de la main de M. Golijs, à la marge d'un endroit de ses notes sur Alfragan, que plus de cent ans après le catholique envoyait des ecclésiastiques à la Chine. Voici la traduction : « Abulferge rapporte sur le témoignage d'un

moine de Nageran ces propres paroles : qu'il revenait de la Chine l'an 387, c'est-à-dire de Jésus-Christ 987, où il avait été envoyé il y avait sept ans ou environ par le catholique, avec cinq autres personnes, et que le nom de la ville où il avait été était *Taïana*, aujourd'hui Pient-Choun, ville assez considérable de la Chine. »

Il paraît par ce témoignage que dans la fin du dixième siècle les catholiques ou patriarches nestoriens envoyaient encore des ecclésiastiques à la Chine, comme avaient fait leurs prédécesseurs : mais depuis ce temps-là on ne trouve rien dans les histoires de leurs Églises, ni dans les autres, qui puisse donner aucune lumière sur la suite de ces premiers établissemens; de sorte qu'il y a toute apparence que le christianisme était entièrement péri en ce pays-là, sans qu'on en puisse découvrir la raison. Il est vrai que Marco Paole, de Venise, qui voyagea à la fin du treizième siècle dans presque tous les pays de l'Orient, rapporte qu'il avait encore vu deux églises à Sighanfu, bâties par Mar-Sargis ou Mar-Sergio, fait évêque de cette ville par le Grand-Chan en 1288; mais ce n'était que des restes d'un christianisme expirant, et qui tirait à sa fin; de sorte que quand les Portugais entrèrent à la Chine en 1517, sous la conduite de Fernand Perez d'Andrade, qui arriva le premier à Canton, il ne se trouva aucun vestige de la religion; et les pre-

miers missionnaires de cette nation, aussi bien que les Castillans qui y passèrent des Philippines, ne trouvèrent partout que des idolâtres. Quelques croix qui ont été trouvées ensuite, étant dénuées d'inscriptions et de dates, ne donnèrent aucune lumière sur cette matière jusqu'en l'an 1625 que celle dont il a été parlé ci-dessus fut trouvée. Nous donnerons au mot Sigbanfu la succession des évêques de cette ville, et des métropolitains de toute la Chine. (*Voyez SIGBANFU.*)

Il ne sera pas inutile de faire ici une observation sur les premiers prédicateurs de la Chine. Elle se tire naturellement du monument dont nous avons parlé ci-dessus. Il paraît donc que c'étaient des Syriens, puisque la date, qui est comme le socle de l'acte contenu dans l'inscription, aussi bien que les signatures qui représentent parfaitement ceux qui se dressent encore dans les Églises d'Orient, est en langue syriaque. Si les prêtres et les autres dont il est parlé dans le corps de l'inscription étaient venus d'Égypte, la date et leurs noms auraient été écrits en grec ou en copte. Ils étaient de la même Église que les premiers prédicateurs, et soumis au même patriarche; et on ne le peut contester, puisqu'ils regardaient les autres comme leurs pères.

Il y avait des Syriens de différentes communions, comme il y en a eu jusqu'à présent des Mel-

chites ou orthodoxes, des Nestoriens, des Jacobites. Dès qu'on sait de quelle secte était celui qui est nommé comme patriarche, on connaît certainement de quelle communion étaient ceux qu'il envoyait. Le seul titre de catholique, joint à celui de patriarche, est une preuve certaine que le catholique des Nestoriens qui était patriarche à leur égard, n'était soumis à aucun autre, d'autant plus que jamais patriarche d'Antioche ni d'Alexandrie ne s'est appelé Catholique. Mais la question est entièrement décidée par le témoignage de l'Église nestorienne, qui reconnaît parmi ses patriarches ou catholiques un Jésuab, qui vivait à peu près dans le temps auquel le monument avait été érigé, c'est-à-dire en 636. Parmi les noms qui remplissent les marges de la pierre, il s'en trouve plusieurs composés de deux mots; ce qui est beaucoup plus ordinaire aux Syriens de Mésopotamie et aux Nestoriens qu'à tous les autres; ce qui, joint aux autres preuves, confirme que ces prédicateurs étaient de leur communion. Ce qui le prouve encore davantage est la manière dont le mystère de l'Incarnation est expliqué, puisqu'en développant les énigmes du style chinois, on reconnaît l'opinion de cette secte, qui n'admet l'union que dans l'habitation du Verbe, et la communication de sa dignité et de sa puissance infinie. (*Oriens christ., tom. 2, pag. 1269. Bibl. orient. Diss. de Nestor. An-*

cienne relation de la Chine, traduite de l'arabe.)

Nous avons dit que, lorsque les Portugais pénétrèrent dans la Chine en 1517, ils ne trouvèrent aucune marque de la religion chrétienne qui y avait été établie autrefois : c'est ce qui excita le zèle de quelques uns de nos missionnaires pour convertir à la foi des peuples dont on connaissait d'ailleurs la docilité. Saint François Xavier en conçut le dessein ; mais la mort le prévint et l'empêcha de l'exécuter. Il mourut dans une île voisine, le 2 décembre 1552. Les pères Michel Rugier et Matthieu Ricci, de la compagnie de Jésus, furent plus heureux. Ils entrèrent dans ce vaste royaume en 1582. Mais la vérité m'oblige, en rendant justice à une société qui a donné à l'Eglise tant d'excellens ouvriers, de dire qu'ils n'ont pas été les premiers qui ont travaillé à la conversion de ces idolâtres. L'Ordre de Saint-Dominique peut se flatter de les avoir prévenus dans cette ample moisson. Le père Gaspard de La Croix, Portugais, étant arrivé à Goa en 1548, avec onze de ses compagnons, tous de l'Ordre de Saint-Dominique, et y ayant fondé un monastère de leur Ordre, alla d'abord dans le royaume de Camboye, dans l'Inde ultérieure, d'où il passa à la Chine en 1536, et y souffrit beaucoup pour la foi. La relation de son voyage et de ses travaux apostoliques, qu'il a dédiée au roi Sébastien, a été imprimée à

Évora, in-4°, en 1569. Le père Échard observe encore, après Dominique Navarette, que les pères Martin de Rada et Jérôme Marin, étaient entrés dans ce vaste royaume en 1575, et par conséquent avant les révérends Pères jésuites. Or, depuis ce temps, on y a créé quelques évêques pour les besoins spirituels de ces peuples, sous le titre de vicaires apostoliques. Voici ceux de notre connaissance.

1. Jacques de Grangia, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Sixte IV à l'évêché de Xousi ou Xunti. C'est, selon Baudrand, la cinquième ville de la Chine dans la province de Pékin, au pied des montagnes aux confins de cet Empire.... (*Bull.*, tom. 3, pag. 648.)

2. Ignace Cosolendi, évêque de Metellepole, vicaire apostolique dans la Chine en 1667, eut pour successeur Fr. Grégoire Lopès, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il était de la Chine même, et fut nommé par Clément X en 1673. (*Font. Mon. dominic. Voy. Diplom.*, p. 607.)

3. François Varo, Espagnol du même Ordre, nommé par Innocent XI. Il avait exercé longtemps auparavant le ministère apostolique de la Chine. (*Voyez Gazette de France*, 1688, pag. 404 ; 1694, pag. 102.)

4. Cicéri, jésuite, préconisé en présence d'Innocent XIII pour l'évêché de Nankin.

5. Antoine Pais Godinho, Portugais, ordonné évêque de

Nankin par le patriarche de Lisbonne, au mois de septembre 1718. (*Gaz.*, 29 septembre, pag. 521.)

6. Emmanuel, à Jesu Maria, 1721.

7. Pierre Sans, martyr, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Benoît XIII en 1729. (Tom. 6, *Bull.*, pag. 629.)

8. Polycarpe Sousa, jésuite, fait évêque de Pékin par Clément XII. (*Gaz.*, 1738, pages 428, 476, 477 et 599.)

CHIO, île de la mer Égée, appelée autrefois *Muerits* et *Pithiuse*, dans laquelle est une ville de même nom au pied du mont Pellenao. Cette ville est épiscopale dans la province des Cyclades, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Rhodes. Saint-Paul la vit en allant de l'Illyrie à Jérusalem (Luc, *Act. apost.*, c. 20, v. 15); mais il n'y entra pas, au moins cette fois-là. Il y a des chrétiens grecs, et même des latins, depuis que les Génois ont été maîtres de cette île. Le pape donna un évêque latin à ceux-ci. On convint ensuite avec les Grecs que le patriarche de C. P. leur nommerait un évêque grec. Leur église est dans la partie montagneuse de l'île vers le couchant, à cinq milles de la ville. On a compté jusqu'à trois cents églises dans cette île. L'évêque grec est devenu dans la suite métropolitain.

Evêques grecs de Chio.

1. Tryphon, assista au concile de Chalcédoine.

2. Georges, au sixième concile général.

3. Théophile, au septième concile.

4. Gabriel, siégeait en 1575.

5. N...., qui eut pour successeur

6. Hippolyte.

7. Hiéremie, en 1642.

8. Parthénien, 1656.

9. Ignace, 1664.

10. Jacques, 1679.

11. Daniel, 1720.

Evêques Latins.

1. Manfrède, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1363.

2. Jean 1^{er}, Baptiste, siégeait en 1391. (*Solo sacra*, p. 31.)

3. Charles Justiniani, élu à seize ans, abdiqua aussi, étant encore jeune.

4. Thomas Palavicini, succéda à Charles.

5. Léonard, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1421.

6. Antoine 1^{er}, Palavicini, siégea peu de temps.

7. Louis, de l'Ordre de Saint-Augustin, siégeait en 1425.

8. Antoine II, auquel succéda...

9. Jérôme de Camulio, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1470.

10. Paul 1^{er}, de Monella, de la famille des Justiniani, de Gênes, de l'Ordre de Saint-Dominique, maître du sacré palais en 1490, fut nommé évêque de Chio par Alexandre VI, qui l'envoya aussitôt en Hongrie, en qualité de nonce apostolique. Il

mourut à Bude en 1502. On lui attribue plusieurs écrits.

11. Benoît 1^{er}, nommé par le même pape en 1502. Il assista au concile de Latran, sous Jules II et Léon X, en 1512, 1514, 1515.

12. Jérôme II, Vigin de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Clément VIII en 1534.

13. Paul II, de la famille des Fiesques, de Gênes, nommé par Jules III, en 1550.

14. Timothée Justiniani, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, transféré de Calamone en l'île de Crète à celle de Chio, par le pape Pie IV. En 1564, il assista au concile de Trente. Les Turcs prirent cette île sous son pontificat, en 1565. Il alla à Rome, et le pape Pie V le nomma à l'évêché de Strongoli en Italie.

15. Benoît II, nommé en 1579 par Grégoire XIII. Il mourut en 1597.

16. Jérôme III, Justiniani, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Clément VIII, abdiqua en 1604.

17. Marc Justiniani, du même Ordre, siégea jusqu'en 1640.

18. André Sophiani, de Chio, nommé par Urbain VIII en l'an 1641.

19. N..., (*Voyez Gaz.*, 1674, pag. 76.)

20. N..., le coadjuteur du précédent. (*Ibid.*)

21. Bellarini, siégeait avant 1698. (*Gaz.*, 1699, pag. 7.) Il fut transféré à Corinthe en 1698. (*Ibid.*)

22. Avestrelli, fut proclamé le 30 septembre 1720, par le car-

dinal Barberin, pour l'évêché de Chio. (*Gaz.*, pag. 524.)

CHIONIE, sœur de sainte Agape et de sainte Irène, martyres. *Voyez AGAPE.*

CHIOZZA ou CHIOGGIA, petite ville d'Italie, située sur le rivage de la mer, à vingt-cinq milles de Venise. Ptolémée l'appelle *fossa Clodia*, d'autres *Clodia*. On dit qu'elle fut bâtie par Clodius, chef des Albaniens. Elle fut beaucoup augmentée par les peuples d'Este et de Mausolice, bourg du Padouan, qui s'y retirèrent pour se mettre à couvert de la tyrannie des Huns qui désolaient l'Italie. Le siège épiscopal de Malamocca y fut transféré après la ruine de cette ville; ce qui la rendit encore plus considérable. Ceci arriva vers l'an 1110. La cathédrale est dédiée à la Nativité de la sainte Vierge, et possède un grand nombre de reliques. Elle est desservie par vingt chanoines, dont le doyen et l'archidiacre sont dignitaires. Un chanoine fait les fonctions curiales. Il y a encore deux paroisses dans la ville, quatre couvens d'hommes, et autant de religieuses. Le diocèse est fort petit. Il comprend cependant quatre villes, Palestrine, Corrigio, Molamauco ou Malamocca, et Loré.

Evêques de Chiozza.

1. Dominique, dernier évêque de Malamocca, 1110.

2. Félix.

3. Dominique.

4. Jean, en 1162.

5. Marin, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

6. Aralde, siégeait en 1185.

7. N..., en 1229.

8. N..., évêque d'Équilia.

9. Félix, en 1236.

10. Mathieu, de Chiozza, mort en 1284.

11. Ubert, abbé de Brondule, ordre de Cîteaux, mort peu après son élection.

12. Étienne Beson, curé de Saint-Samuel de Venise, nommé par Honoré IV, en 1287, mourut en 1289.

13. Fr. Henri de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1302.

14. Fr. Robert, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Boniface VIII la même année.

15. Fr. Othonelli, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu en 1314.

16. André, d'une famille noble et savante de Padoue, nommé par Jean XXII en 1322, siégea quinze ans, et fut transféré à Grado.

17. Fr. Michel, évêque de Mésopotamie, transféré en 1342. Il était dominicain.

18. Nicolas, succéda à Michel jusqu'en 1344.

19. Pierre, transféré à Mésopotamie.

20. Fr. Benoît, succéda en 1348. Innocent VI le transféra à Pola.

21. Léonard, évêque de Pola, transféré, mort en 1369.

22. Jean, curé de Saint-Antoine de Venise, mort en 1375.

23. Nicolas Foscarenus, de Venise, siégeait en 1376.

24. Sylvestre, mort en 1401.

25. Paul, archidiacre de Castellano, nommé par Boniface IX, siégea jusqu'en 1410.

26. Christophe Zénus, vénitien, transféré à Justinople en 1411.

27. Fr. Pierre Selenia, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1414.

28. Benoît de Manfredis, chanoine de Chiozza, mort en 1421.

29. Paschalin, de Chiozza, mourut en 1457, après avoir siégé trente-six ans.

30. Nicolas de Cracibus, curé de Saint-Julien de Venise, succéda

31. Nicolas de Inversis, élu en 1465.

32. Sylvestre, mort en 1487.

33. Bernard Venerius, chanoine de Pirano, diocèse de Justinople, siégea quarante-huit ans.

34. Jean de Tagliacozzis, de Pirano, mort en 1540.

35. Fr. Albert Paschali, d'Utine, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mort en 1544.

36. Fr. Jacques Nuclanti, de Florence, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Paul III, siégea vingt-cinq ans, et mourut le 6 mars 1569.

37. François Pisani, archevêque de Naxia dans les Cyclades, transféré à Chiozza, mourut en 1573.

38. Jérôme Nigrus, de Véronne, siégea cinq ans, et abdiqua.

39. Fr. Marc de Médicis, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et un des théologiens du concile de

Trente, inquisiteur-général de Venise, nommé par Grégoire xiii en 1578, le 15 décembre, mourut en odeur de sainteté, après avoir siégé cinq ans.

40. Gabriel Flamma, de Venise, chanoine régulier de Lattran, élu en 1584.

41. Fr. Maximilien Benjami, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort le 10 mars 1601.

42. Laurent Prezzati, Vénitien, mourut le 30 décembre 1610.

43. Raphaël Ripa, de Venise, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Cascla en Ombrie, transféré, mourut en 1611.

44. Fr. Ange Baronius, de Venise, du même Ordre, transféré de Cataro en Dalmatie, mort en 1612.

45. Barthélemi Cartolario, Vénitien, mort en 1614.

46. Pierre-Paul Miloti, chanoine, mort en 1618.

47. Paschal de Grassis, de Chiozza, mort en 1636.

48. François de Grassis, son frère, lui succéda le 17 janvier 1640, et mourut le 5 avril 1669.

49. Antoine Baldo, de Venise, clerc régulier de Somache, nommé le 15 juillet 1669, mourut le 8 octobre 1679.

50. Étienne Rosata, nommé le 3 juillet 1684, mourut le 22 janvier 1696.

51. Antoine de Grassis mourut le 14 novembre 1715, et eut pour successeur

52. Jean Sophietti, de Chio, clerc mineur, en 1716.

CHIROGRAPHAIRE, *chiro-*

grapharius. C'est un créancier dont la dette n'est fondée que sur un billet ou une écriture privée, et qui n'a point d'hypothèque. Les créanciers purement chirographaires n'ont point de privilèges entre eux pour ce qui est de l'ordre du paiement. Ainsi, ceux dont les billets sont d'une date antérieure aux autres, ne doivent pas être préférés pour cela; mais on doit donner à chacun d'eux plus ou moins, à proportion de la somme qui leur est due, lorsqu'on ne peut les satisfaire en entier. (M. Collet, *Morale.*, tom. 1, pag. 327.)

CHIROMANCE ou **CHIRO-MANCIE**, prononcez *ki, chiro-mancia*. Ce mot vient du grec *Xaip*, main, et de *μαντις*, divination. C'est l'art de juger des inclinations d'une personne, et de prédire ce qui doit arriver par l'inspection des linéamens de la main. Cet art est vain et n'a aucun fondement dans la nature. Les préceptes qu'on en donne sont faux, et ses expériences aussi. Quel rapport peut-il y avoir entre les linéamens de la main et les actions futures et libres de l'homme? Quel rapport même entre ces linéamens et les penchans naturels de l'homme? Et quand il y en aurait, quelle règle certaine peut-on établir pour les connaître? On ne peut donc exercer cet art prétendu, ni consulter ceux qui l'exercent sans péché mortel, péché qui est réservé dans un grand nombre de diocèses. Voyez **DEVIN**, **DIVINATION**. Artémidore,

Taisnerus, Robert Flud, Anglais, et M. de La Chambre, ont écrit de la chiromance.

CHIROMANCIEN, celui qui prédit ou devine les aventures, ou le tempérament d'une personne, par l'inspection de la main de cette personne.

CHIROTONIE; prononcez *ki-rotonia*. Ce mot vient du grec *Χειροτονία*, qui, veut dire action par laquelle on étend les mains; et parce que les anciens, dans les assemblées populaires, donnaient leur suffrage en étendant la main, ils appelaient du nom de *chirotonia* les élections des magistrats, les plébiscites, les ordonnances, etc.

Les auteurs ecclésiastiques ont aussi employé le mot de *chirotonie* pour l'élection faite par le suffrage du peuple; mais plus particulièrement encore pour l'imposition des mains qui se fait dans l'ordination des clercs, et pour l'ordination même. Saint Chrysostôme l'emploie en ce sens dans l'homélie 14 sur les *Actes*, et ailleurs. Philostorge, dans son *Histoire*, liv. 10. Jonaras et d'autres s'en servent aussi dans le même sens.

CHIRURGIE, *Chirurgia*, troisième partie de la médecine qui consiste dans les opérations qui se font de la main pour guérir les plaies et les autres maladies du corps humain. Quoique la chirurgie soit un art très-utile à la société, les conciles la défendent justement aux réguliers et aux séculiers qui sont dans les Ordres sacrés, lorsqu'elle se fait

avec adustion ou incision. *Nec ullam chirurgiæ artem subdiaconus, diaconus vel sacerdos exerceat quæ adustionem vel incisionem inducit.* (Concil. Later. general. IV, sub Innoc. III.) Cette défense est fondée sur ce que cet art, quoique bon en soi, paraît cependant tenir un peu de la cruauté, et demande dans l'exécution bien des choses qui sont contraires à la sainteté de l'état ecclésiastique. Il s'ensuit de là qu'un clerc, dans les Ordres sacrés, est irrégulier lorsqu'une personne meurt en suite de quelque opération de chirurgie qu'il lui a faite, quoiqu'il ait observé toutes les règles de l'art, et que la personne soit morte sans qu'il y ait de sa faute. La raison est que les conciles lui défendent l'exercice de cet art en ce cas sous peine d'irrégularité, et que quand on fait une chose défendue, on encourt les peines portées contre ceux qui la font, quoique d'ailleurs on observe toutes les règles de l'art. *Danti operam officio vel rei illicitæ, dit Panorme, imputatur eventus mortis quantumcumque processerit sine culpâ ejus.* (Panorme, in cap. Tua nos.) Il n'en est pas de même des laïques. Ils n'encourent aucune irrégularité, et peuvent recevoir les Ordres sans dispenses, quoique des personnes soient mortes ensuite de leurs opérations, pourvu qu'ils aient suivi les règles de l'art, et qu'ils n'aient péché ni par ignorance, ni par négligence. (Voyez **IRRÉGULARITÉ**.)

CHIRURGIEN. Les chirurgiens, de même que les médecins, les apothicaires, et généralement tous ceux qui ont soin des malades par office, doivent avoir une grande connaissance de leur art, jointe à beaucoup d'habileté, d'adresse, de prudence, de charité, de probité, de piété même et de désintéressement, puisqu'il est évident que sans l'assemblage de ces qualités, ils ne peuvent que faire bien des fautes en une infinité de manières envers les malades, ou par ignorance, ou par imprudence, ou par paresse, par intérêt, etc. ; fautes qui ne les rendent pas seulement coupables aux yeux de Dieu, mais qui les font aussi condamner aux dépens, dommages et intérêts, au tribunal de la justice des hommes.

L'ordonnance de Blois, art. 87, porte qu'il ne sera passé aucun maître chirurgien es villes où il y aura Université, que les docteurs-régens en médecine ne l'aient approuvé.

Les réglemens de police ordonnent qu'aucunes personnes ne pourront exercer la chirurgie dans la ville et faubourgs de Paris, soit en boutique, en chambre, ou autres lieux particuliers privilégiés, ou prétendus privilégiés, pour quelque cause ou occasion que ce soit, s'ils ne sont membres de la communauté des maîtres chirurgiens de Paris, et reçus ou agrégés en icelle ; qu'ils feront deux années d'apprentissage, et serviront les maîtres pendant six autres ; que ceux

qui désireront parvenir à la maîtrise n'y seront admis qu'après avoir fait le grand chef-d'œuvre qui sera composé d'un acte pour l'immatricule d'une tentative, d'un premier examen, et de quatre autres, dont le dernier sera suivi de la prestation de serment.

L'art. 10 de l'arrêt du 12 avril 1749, fait défenses à tous chirurgiens, de quelque qualité qu'ils soient, de composer, vendre ou débiter aucuns médicamens ou remèdes destinés à entrer dans le corps humain, et de signer des ordonnances pour en faire composer par les apothicaires ou autres.

CHISUME, ville épiscopale des jacobites, au diocèse d'Antioche dans la Syrie, entre Alep et Edesse. Il y a un monastère célèbre où Jacques d'Edesse se retira après avoir quitté son siège. (Assem., in *Diss. de Monoph.*, tom. 2.)

Les évêques de Chisume sont :

1. Siméon, en 1075.
2. Denis, en 1129.
3. Basile, siégeait en 1141. Il fut transféré à Edesse.
4. Élie, succéda à Basile.
5. Jean, succéda à Élie en l'an 1156.

CHIUSI, *Clusium*, ville d'Italie proche du lac de Chiana sur les frontières de l'état ecclésiastique et dans les terres du grand-duc de Toscane. On la vante comme une des plus anciennes et des plus riches villes de l'Italie ; on la fait même émule de Rome. Ce n'est plus aujourd'hui

qu'un méchant bourg qui contient tout au plus deux mille habitants. On y voit un évêque au cinquième siècle. Nous voulons bien croire qu'il y en a eu depuis les premiers temps de l'Eglise. La cathédrale est d'une ancienne architecture et d'une grandeur convenable; elle est dédiée à saint Secondin, qui est aussi le patron de la ville. Son Chapitre est composé de deux dignités; savoir: d'un prévôt et d'un archi-prêtre, qui sont aussi chargés du soin des âmes, de trois chanoines, de quatre prêtres, etc. etc. Il y a dans la ville deux monastères, un d'hommes et un autre de filles. L'évêque ne dépendait anciennement que du Saint-Siège; mais Pie II le soumit à la métropole de Sienne. (*Ital. sacra*, tom. 3, pag. 667.)

Evêque de Chiusi.

1. Florent, siégeait en 462.
2. Euloge, auquel écrit saint Grégoire. (*Epist.* 46.)
3. Marcellin, assista au concile de Latran l'an 649.
4. Théodore, alla au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680.
5. Arialde, l'an 743.
6. André, l'an 826.
7. Thibauld, sous le règne de Louis-le-Débonnaire et de son fils Lothaire.
8. Luitprand, l'an 861.
9. Chrétien, en 911.
10. Lutus, souscrivit à l'érection de l'église de Magdebourg.
11. Arialde II, l'an 996.
12. Vidon, l'an 1036.

13. Pierre, sous le pontificat de Léon IX.

14. Lanfranc, sous le pontificat de Grégoire VII.

15. Pierre, l'an 1126.

16. Marcin, l'an 1146.

17. Rainier, l'an 1170.

18. Léon, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, l'an 1179.

19. Thibaud, siégeait en l'an 1196.

20. Gualfrède, l'an 1210.

21. Herman, l'an 1215.

22. Gualfrède, l'an 1222.

23. Pisan, jusqu'à l'an 1237.

24. Benoît, en 1240.

25. Frigerius, transféré en l'an 1248 à Pérouse par Innocent IV.

26. Pierre, en 1255.

27. Rainier, en 1260.

28. Pierre, archi-prêtre de Chiusi, siégea jusqu'à l'an 1299.

29. Matthieu ou Marc d'Orviette, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mourut en 1313. Le siège vaqua deux ans.

30. Fr. Matthieu des Ursins, de Rome, de l'Ordre de Saint-François, transféré d'Imola en 1317, siégea jusqu'en l'an 1322. Après cet évêque, le pape donna en commande l'Eglise de Chiusi à l'évêque de Catane qui l'administra jusqu'en 1327.

31. Rainier, prieur de Saint-Pierre-de-Petronio, au diocèse de Chiusi, Ordre de Vallombreuse, nommé en 1327, mort en 1342.

32. Ange Politien, confirmé par Clément VI, mort en 1348.

33. François de Aptis, mort en 1355, siégea sept ans.

34. Blaise, moine de Cîteaux, mort en 1357.

35. Blaise Geminelli, transféré de Petaro, siégeait encore en 1387.

36. Matthieu, mort en 1393.

37. Aldebrand Michelozzius, de Pérouse, siégea jusqu'en l'an 1404, et fut transféré à Pérouse.

38. Antoine, abbé de Saint-Pierre de Pérouse, de l'Ordre de Saint-Benoît, déposé en 1410 par Alexandre v, parce qu'il avait adhéré à Grégoire xii, que la concile de Pise avait rejeté.

39. Blaise Harman de Foligny, élu en 1410, mourut d'apoplexie en 1418.

40. Pierre Paul, chanoine de Sienne, mort en 1437.

41. Alexis de Césarís, de Sienne, assista au concile de Florence en 1459, et fut transféré à l'archevêché de Bénévent en 1460.

42. Jean Chidnuge, noble de Sienne, transféré peu de temps après à Pienza.

43. Fr. Gabriel Piccolomini, de Sienne, de l'Ordre des Frères-Mineurs, parent de Pie ii, mourut en 1483.

44. Laurent Mencini, de Sienne, mourut en 1497.

45. Antoine, lui succéda.

46. Synolphe, clerc de la Chambre, mourut en 1501.

47. Boniface, succéda à Synolphe, son oncle, et ne siégea guère qu'un an.

48. Nicolas de Bonnefoi, gouverneur de Rome, nommé par Jules ii en 1534, fut fait prisonnier à Bologne par les troupes de Louis xii, roi de France.

49. Barthélemy Ferratini, d'Amélia, nommé en 1533.

50. Grégoire Magalotti, né à Rome et originaire d'Orviette, évêque de Lipari, transféré à Chiusi en 1534, mourut à Bologne en 1537.

51. Widon Ascané, cardinal de Sfortia, nommé administrateur par Paul iii, le 11 de janvier 1538, gouverna jusqu'au 7 avril.

52. Grégoire Andreassini, de Mantoue, transféré à Reggio sur le Tarno, dans la haute Italie, le 7 avril 1544.

53. Barthélemy, cardinal Guidicioni, de Lucques, administra peu de temps cette Eglise.

54. Jean Ricci, cardinal-archevêque de Syonato, transféré en 1545. Ayant été fait cardinal, il abdiqua, et passa à l'archevêché de Pise, et Widon Ascané, cardinal, reprit son administration.

55. Filiaccius, de Filucciis, de Sienne, mourut en 1558.

56. Salvator Pacinius, du mont de Toscané, mort en 1581.

57. Fr. Matthieu Bardi, de Florence, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mourut en 1585.

58. Louis Martelli, de Florence, mourut en 1602.

59. Fauste Malari, de Sienne, mort en 1607.

60. Horace Spannochi, de Sienne, mort en 1620.

61. Alphonse Petruccius, mourut en 1633.

62. Jean-Baptiste Piccolomini, de Sienne, évêque de Salamine, nommé par Urbain viii le 20 juin.

1633, mourut au mois de juillet 1637.

63. Hippolyte Campionet, de Sienne, moine d'Olivet et général de son Ordre, nommé en 1637.

63. Charles de Vecchiis, de Sienne, référendaire apostolique, nommé par Innocent X le 2 mars 1648, abdiqua.

65. Alexandre Piccolomini, succéda à Charles le 19 février 1657, et mourut en 1663.

66. Marc-Antoine Marescotti, de Sienne, nommé le 11 février 1664, et mourut en 1681. Nous avons de lui plusieurs ouvrages.

67. Luce Bourghèse, de Sienne, nommé le 25 mai 1682, mourut au mois de juillet 1705.

68. Cajétan Maria Bargagli, de Sienne, de la congrégation d'Olivet, nommé le 22 février 1706, siégeait encore en 1717.

CHLOË, femme corinthienne, fidèle, qui fit avertir saint Paul des divisions qui régnaient à Corinthe; à l'occasion de Céphas, d'Apollon et de lui. (*Paul*, 1, *Cor.*, 1, 11.)

CHOBAR (hébr., *force, puissance*), fleuve d'Assyrie qui se décharge dans l'Euphrate au haut de la Mésopotamie. Ézéchiél était sur le fleuve Chobar lorsque Dieu lui fit sentir les impressions de son esprit. (*Ézéch.*, 1, 1.)

CHOCOLAT, *chocolatum*, breuvage composé qui vient du Mexique, et dont la base est le cacao, fruit d'un arbre du même nom. Le cardinal François-Marie Brancaccio, qui a fait un *Traité du Chocolat*, prétend

qu'il ne rompt point le jeûne lorsqu'on le prend en liqueur. Ce sentiment est faux, puisque le chocolat est très-nourrissant, et que tout ce qui est nourrissant rompt le jeûne, quand il est pris en une quantité suffisante pour cela. Stabe, médecin anglais, a fait un traité dans lequel il soutient qu'on tire plus de suc nourricier d'une once de cacao que d'une livre de bœuf ou de mouton. Pontas dit qu'il passa sans aucune peine un jour entier sans manger jusqu'à sept heures du soir, après avoir pris une tasse de chocolat à midi. Il en conclut que le chocolat est beaucoup plus nourrissant que ni le thé, ni le café, et qu'il rompt le jeûne par conséquent. (Pontas, au mot *Jeûne*, cas 15.)
Voyez JEÛNE.

CHODCHOD, marchandise dont parle Ézéchiél, et qu'on apportait à Tyr. On ignore ce que c'était. (*Ézéch.*, 27, 16.)

CHODORLAHOMOR, (hébr., *comme une génération de servitude*; autrement, *la rondeur du manipule*), roi des Élyméens ou des Élamites, qui étaient ou les Perses ou leurs voisins. Chodolahomor fut un des quatre rois ligués contre les cinq de la Pentapole de Sodome, et vaincus par Abraham. (*Genes.*, 14, 1, 2 et suiv.)

CHOEUR, *chorus*, partie principale de l'église entre la nef et le sanctuaire, où sont placés les prêtres et les chantres, et qui est environnée de murs ou de balustrades pour en fermer l'en-

trée au peuple. Autrefois en Occident il y avait deux chœurs dans les églises : l'un entre la nef et le sanctuaire, qui était celui des chantres, qu'on appelait *schola cantorum* ; l'autre au-delà de l'autel ; au fond de celui-ci était le trône épiscopal environné de banos à droite et à gauche, sur lesquels les prêtres s'asseyaient autour de l'évêque. (Bocquillot, *Liturg. sacr.*, pag. 54 et suiv.)

Les hautes chaises du chœur sont occupées par les prêtres, et les basses par les chantres ou les novices ; mais excepté ceux à qui le droit présent accorde des places dans le chœur, on n'y devrait souffrir personne. Tout le monde sait qu'autrefois les laïques n'y entraient pas, et qu'on déplore encore aujourd'hui, comme un très-grand abus, de voir souvent nos chœurs et nos sanctuaires remplis non-seulement d'hommes, mais aussi de femmes, uniquement propres à distraire les ministres de l'autel et à troubler les saints Mystères. Le canon 19 du concile de Laodicée porte expressément qu'il n'y a que les ministres de l'autel qui doivent en approcher. Le canon 69 du concile *in Trullo* ne permet qu'à l'empereur tout seul d'entrer dans l'enclos de l'autel pour faire son offrande. On voit dans le *Synodicum* de Paris, pag. 53, une défense aux curés et aux prêtres, sous peine d'excommunication, de souffrir, pendant l'office divin, des femmes dans le chœur et dans le Saint des Saints.

Dans les paroisses, on appelle *le chœur* un certain nombre de prêtres qui disent l'office au chœur.

Dans les Chapitres, on appelle *le chœur* les chanoines et les dignités, dans lesquels ne sont pas compris les chantres ni les chapelains, quoique prêtres et soutenant le chant du chœur.

Dans les couvens de l'un et l'autre sexe, on appelle *le chœur* les religieux et religieuses qui chantent au chœur, à la différence des frères convers et des sœurs converses, qui sont pour les travaux et le service du couvent.

Enfans de chœur, sont de jeunes enfans qui portent les chandeliers, et qui chantent les dessus, ou les versets dans le chœur de musique.

CHŒUR, en termes de théologie, signifie un ordre ou rang de quelques unes des hiérarchies des anges. Il y a neuf chœurs des anges et trois hiérarchies. (*Voy. ANGE.*)

CHOISEUL DUPLESSIS-PRASLIN (Gilbert de), savant évêque de Tournai, d'une des plus anciennes maisons de Champagne, était fils de Ferry de Choiseul, comte du Plessis, lieutenant-général de la cavalerie légère de France, et de Madelaine Barthélemy. Ayant conçu le dessein de se consacrer à Dieu, il s'appliqua de bonne heure à l'étude et à la piété. La Faculté de Théologie de Paris le reçut au nombre de ses docteurs en 1640, et le Roi le nomma évêque de Co-

minges en 1644. On n'a guère vu de prélat plus charitable, plus exact pour faire observer la discipline dans son clergé, et en même temps qui eût plus de talens pour les négociations les plus importantes. Après avoir travaillé vingt-quatre ans dans le diocèse de Cominges, il fut transféré en 1670 à l'évêché de Tournai, où il ne fit pas moins paraître son zèle pour la gloire de Dieu, son amour pour l'Eglise, et sa charité pour le prochain. Il mourut enfin à Paris, âgé de soixante-seize ans, le dernier jour de l'année 1689. Son éloge, en style lapidaire, se trouve dans le *Journal des Savans*, 28 février 1690. Nous avons de sa composition des Mémoires touchant la Religion, en 3 vol. in-12, dont les deux premiers parurent à Paris en 1685, et le troisième en 1689. Il y attaque les athées, les déistes, les libertins et les protestans. Il y prouve l'existence d'un Dieu, et de là que Jésus-Christ est Dieu; car s'il y a un Dieu, il n'a aucune imperfection, il est véritable dans ses promesses, et tout homme est obligé de croire à sa parole. Or Jésus-Christ a dit qu'il était fils de Dieu, et l'a fait voir par l'accomplissement des prophéties et par l'opération des miracles: il répond ensuite aux objections. C'est l'abrégé du premier tome.

Il traite dans le second de la présence réelle, du sacrifice de l'autel, et de la communion des Eglises sous une espèce. Dans le troisième tome, il répond aux

réflexions qu'avait faites un protestant. On a encore de M. de Choiseul: 1° une Lettre pastorale sur le culte de la sainte Vierge, en 1674. 2° Une Lettre latine in-4°, imprimée à Lille en 1688, et adressée à M. Steyaert, touchant la puissance ecclésiastique. 3° Une traduction française des Psaumes, des cantiques et des hymnes de l'Eglise, qui a été imprimée plusieurs fois. 4° L'Oraison funèbre de Charles d'Orléans, duc de Longueville, prononcée en l'Eglise des Césartins de Paris, le mardi 9 août 1672, jour de son enterrement, à Paris, chez Desprez, 1672, in-4°. 5° Eclaircissement touchant le légitime usage de toutes les parties du Sacrement de Pénitence, à Lille, 1680, in-12, avec deux lettres pour servir de réponse à quelques objections qu'on avait faites au prélat sur cet ouvrage. 6° Une traduction latine de l'épithaphe de madame l'abbesse de Malnoue, faite en français par M. Pélisson. 7° M. de Choiseul a aussi retouché les Mémoires du maréchal de Praslin, son frère, leur a donné la forme, et en a fait un ouvrage digne des deux frères. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle*, part. 4, pag. 57. L'abbé Langlet, au tome 4 de la *Méthode pour étudier l'histoire*.)

CHOISI (François-Timoléon de), de l'Académie Française, naquit à Paris le 16 avril 1644, d'une famille illustre. Il reçut les Ordres sacrés à Siam, où le

Roi l'avait envoyé ambassadeur en 1685. Son voyage ne fut guère que de deux ans. A son retour à Paris, il fut reçu de l'Académie Française, et dix ans après nommé tout d'une voix grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, sans qu'il y pensât. Il mourut à Paris en 1724, le 2 octobre, dans la quatre-vingt-unième année de son âge, étant doyen de l'Académie Française, après avoir publié divers ouvrages; savoir: 1° la Relation de son voyage à Siam, in-4°, en 1688, et in-12. 2° La Vie de David, in-4°, avec une interprétation des Psaumes, où l'on voit les différences de l'Hébreu et de la Vulgate. 3° La vie de Salomon, in-12. 4° La vie de saint Louis. 5° Des pensées chrétiennes. 6° Une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ. 7° Les vies de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V, de Charles VI, réimprimées à Paris en 1750, 4 volumes in-12. 8° La vie de madame de Miramion. 9° L'histoire de l'Eglise, en 11 volumes in-4°, dont le dernier volume est de 1723. Cette histoire est conduite jusqu'à la mort de Louis XIV, arrivée le 1^{er} septembre 1715. Il y en a une autre édition en 11 volumes in-8°, à Paris, 1727. 10° Un volume d'histoire, de piété et de morale. 11° Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur sa providence et sur la religion, imprimés à Paris en 1684, et écrits avec autant de solidité que d'a-

grément. Mais le premier de ces dialogues est tout entier de l'abbé Courcillon de Dangeau; le second du même et de l'abbé de Choisi ensemble; le troisième et le quatrième de ce dernier seulement. 12° Depuis la mort de l'abbé de Choisi on a donné, en 1726 et 1727, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, en plusieurs volumes in-12, où l'on trouve quelques particularités qui le regardent lui-même, et quelques faits qui appartiennent à l'histoire de l'Eglise. Tous les ouvrages de M. de Choisi sont écrits avec beaucoup de facilité et de légèreté. Son style est poli, vif, enjoué, délicat, agréable; mais il est fort superficiel dans son *Histoire de l'Eglise*. Les derniers volumes surtout, où il n'a pu prendre pour guides le père Alexandre et MM. de Tillemont et de Fleury, sont moins solides que les autres. M. l'abbé Joly, chanoine de Dijon, a donné la vie de M. l'abbé de Choisi, in-8°, dont la seconde édition est de 1748; on y trouve un catalogue de ses ouvrages, très-exact et très-bien détaillé. On peut aussi voir sur cet auteur, M. Dupin, dix-septième siècle, partie 7, et M. Goujet, tom. 1 de sa continuation de la *Bibliothèque* de M. Dupin, pag. 147.

CHOIX, OPTION. Dans l'alternative des choses promises, le choix appartient à celui qui a promis. Dans les choses léguées il appartient au légataire, et non à l'héritier. En fait de vente, le

choix appartient à l'acheteur et non au vendeur. En matière d'obligations, c'est au débiteur et non au créancier. Si le père laisse à sa femme, comme il le peut en pays de Droit écrit, le pouvoir de choisir pour héritier un de leurs enfans, elle ne peut choisir l'un des petits-enfans, au préjudice des oncles qui restent, ni en faisant l'élection de l'un d'eux, substituer les autres.

Le droit n'admet pas les variations; et quand une fois l'option est faite, on ne peut plus faire de choix contraire.

Toutes les fois que la faculté de faire un choix n'est point bornée à un temps, soit par la convention des parties, soit par le décret du juge, elle dure trente ans, si celui à qui elle est accordée n'est mis en demeure de faire l'option. (M. Denisart; *Collect. de jurisprad.*, au mot Choix.)

CHOKIER (Erasmus de Surlêt, seigneur de), habile juriconsulte de Liège, mort le 19 février 1625, a laissé : *Tractatus de Jurisdictione ordinarii in exemptos, et horum ab ordinario exemptione*, en deux tomes. *Tractatus de advocatis fondabilibus*. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Deuys-Simon, *Biblioth. histor. des Auteurs de Droit*.)

CHOKIER (Jean-Ernest de), frère du précédent, était seigneur de Velroux, Lexhy, etc. Il naquit à Liège le 14 janvier 1571, d'une famille noble et ancienne. Il prit le grade de docteur en l'un et l'autre Droit à

Orléans, alla à Rome, où il se fit connaître du pape Paul v, revint à Liège où il fut d'abord chanoine de Saint-Paul, ensuite de l'église cathédrale de Saint-Lambert, puis vicaire-général et conseiller de Ferdinand de Bavière, évêque et prince de Liège. Il fit bâtir une maison pour les pauvres incurables, et une autre pour les filles pénitentes ou repenties, et se distingua par sa sagesse, ses lumières, son zèle pour les lettres, et son application à l'étude, particulièrement de la jurisprudence et des antiquités romaines. Il mourut dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, peu de temps après l'an 1650, et fut inhumé dans l'ancien chœur de l'église cathédrale de Liège, sous un mausolée magnifique. Il avait étudié la jurisprudence à Louvain, et l'histoire romaine sous le savant Juste Lipse. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Notæ in Senecæ libellum de tranquillitate animi*, à Liège, 1607, in-8°. 2° *Thesaurus aphorismorum politicorum, seu commentarius in Justi Lipsii politica, cum exemplis, notis et monitis*, etc., à Rome, 1610; à Mayence, 1613, in-4°; et à Liège, 1642, in-fol. 3° *Tractatus de permutationibus beneficiorum*, 1616 et 1632, in-8°, à Rome, en 1700, in-fol., avec plusieurs ouvrages concernant la même matière. 4° *De re nummaria prisci ævi, collata ad estimationem monetæ præsentis*, à Cologne, 1620, in-8°; et à Liège, 1649. 5° *Commentaria*

in glossemata Alphonsi Soto, à Liège, en 1621 et 1658, in-4°. Ils'agit dans cet ouvrage des règles de la chancellerie romaine. 6° *Scholia in preces primarias Imperatoris*, 1621, in-4°. 7° *Tractatus de legato* (de l'ambassadeur et de ses fonctions et obligations), à Liège, 1624, in-4°; et en 1642, avec les Aphorismes politiques, 8° *Erotemata materiam indulgentiarum et Jubilæi concernentia*, à Liège, 1626. 9° *Vindiciæ libertatis ecclesiasticæ*, à Liège, 1630, in-4°. 10° *Parænesis ad hæreticos nostri temporis, ad alios ecclesiæ mastiges*, à Liège, 1634, in-4°. 11° *Apotogeticas adversus Samuelis Maresii titulum, cui titulus, candela sub modio posita per Clerum romanum*, 1635, in-4°. 12° *Anchora debitorum*, ouvrage de Droit; à Liège, 1642. 13° *De senectute*, à Liège, 1647, in-4°. 14° *Facis historiarum centuriæ duæ*; la première centurie contient les mœurs de diverses nations; la seconde, les rits sacrés, etc., à Liège, 1650. (Valère-André, *Bibl. belg.*, t. 2, p. 613 et suiv.)

CHOLOZA, père de Sellum. (2. *Esdr.*, 3, 15.)

CHOMA, ville épiscopale de Lycie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Myre, proche la rivière Xanche, sur l'Adesa, dit Pline. Elle a eu trois évêques.

1. Pion, au premier concile de C. P.

2. Eudoxe, à celui d'Éphèse.

3. Nicolas, à celui de Photius.

CHOMER ou CHAUMER. M. de Vert fait venir ce mot de

calamus ou *culmus*, partie du tuyau de blé qui reste dans le champ avec sa racine, quand on l'a scié. Ce champ n'étant ni labouré ni ensemencé, *chaume*, se repose, et de là *chaumer*, pour dire, se reposer, ne rien faire, cesser, vaquer, fêter. D'autres disent que *chomer* vient de *chom*, qui est un terme bas-breton, qui signifie demeurer, s'arrêter, se reposer. Quoi qu'il en soit, *chomer*, c'est se reposer, s'abstenir de travailler pour le respect de quelque jour ou fête qu'on solennise. Fête chomée. *Voy. FÊTE.* (De Vert. *Cérémon. de l'Église*, t. 2, p. 152.)

CHOMER ou HOMER, mesure. La même que le coré ou *corus*, qui contenait dix baths, et par conséquent deux cent quatre-vingt-dix-huit pintes, chopine, demi-septier, et un peu plus.

CHOMPRÉ (Pierre), licencié en Droit, né à Nancy, diocèse de Châlons-sur-Marne, vint de bonne heure à Paris, et y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse lui procura beaucoup d'élèves. Il leur inspira le goût de l'étude et l'amour de la religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à soixante-deux ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont: 1° *Dictionn. abrégé de la Bible*, pour la connaissance des tableaux historiques tirés de la Bible même et de Flavius Joseph, in-12. 2° *Dictionnaire abrégé de la Fable*. 3° *Traduction des modèles de latinité*,

1574, 6 vol. in-12. Nous avons encore de lui plusieurs ouvrages, mais qui ne sont pas aussi bien écrits que ceux que nous venons de citer.

CHONAD, *Canadium*, ville de la haute Hongrie sur la Marisch ou Maros, à trois milles de Ségedin et à douze de Zolnuoc; elle est le siège d'un évêque sous l'archevêché de Colocza. Les Turcs l'ont possédée longtemps; mais le baron de Mercy et le général Heusler la reprirent sur eux au mois de mars 1686. (*Histoire et description du royaume de Hongrie*, liv. 3.) On trouve sous cet évêché le comté ou bannat de Temeswar, qui comprend neuf cent quatre-vingts villes, bourgs et villages.

CHONENIAS, maître de la musique du temple sous le roi David. (1. *Par.*, 15, 22.)

CHONENIAS, frère de Séméï, proposés tous les deux par le roi Ezéchias pour recevoir les offrandes du peuple dans le Temple. (2. *Par.*, 31, 13.)

CHOPIN ou **CHOPPIN** (René), né à Baillleul en Anjou, à six lieues de la ville d'Angers, en 1537, fut un des plus célèbres jurisconsultes de son siècle. Après avoir plaidé long-temps à Paris, il se renferma dans son cabinet, où il fut consulté comme un oracle du Droit. Il fut anobli par le roi Henri III au mois de février 1578, à cause de son *Traité de Domanio*, et mourut le 30 janvier 1606 à Paris, âgé de soixante-neuf ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Be-

noît. Ses œuvres forment six volumes in-fol. en latin et en français. On trouve de belles recherches et des décisious fort remarquables dans ses livres *de sacra politia*, *Monasticon*, et *de Privilegiis rusticorum*. Ce qu'il a fait sur la Coutume de Paris est trop abrégé, et rempli de trop de digressions et de citations de lois étrangères. Son meilleur ouvrage est in-fol., sur la Coutume d'Anjou. Chopin avait beaucoup d'esprit, d'érudition et de mémoire; mais son style est ampoulé, obscur et peu intelligible; ce qui donna lieu à Baquet de lui répondre agréablement, lorsqu'il lui reprochait de s'être servi de son *Traité du Domaine*, qu'il n'entendait pas la moitié de son latin. (La Croix du Maine, *Biblioth. française*. De Thou, *Hist.* Denys-Simon, *Biblioth. des Auteurs de Droit*, et édit. de Paris, in-12, 1692, tom. 1.)

CHOQUES, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Saint-Omer. Elle fut bâtie d'abord dans un bourg dont elle porte le nom en 1100. Mais ayant été ruinée du temps de Milon, évêque de Têrouane, elle fut rebâtie dans un lieu plus commode, près de Béthune, sous Didier, évêque du même siège, qui en fit la dédicace sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, l'an 1181. Cette abbaye fut quelque temps de la congrégation d'Arouaise, et reconnaissait pour ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de Béthune, Guillaume

Baudouin, Daniel et Robert. L'abbé de Choques avait droit de siéger aux États d'Artois. (*Galila christ.*, tom. 3, col. 518.)

CHOQUET (François-Hyacinthe), né à Lille en Flandre, embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent d'Anvers, et fut envoyé en Espagne, où il eut pour professeurs de théologie, à Salamanque, les célèbres Dominique Bannez, Pierre de Ledsmaet Pierre de Herrera. De retour en Flandre, il fut fait docteur à Douai le 28 juillet 1615, ou il érigea le collège de Saint-Thomas. Il passa presque toute sa vie à enseigner à Louvain, à Douai et à Anvers, et mourut le 28 juillet 1646 ou le 6 février 1645. C'était un homme d'un esprit subtil, d'un jugement profond, de beaucoup de littérature et de facilité à s'exprimer. On a de lui : 1° *Sancti Belgii ordinis Prædicatorum, iconibus in ære incisis, ornati*, à Douai, 1618, in-8°. 2° *Laudatio virtutis et sapientiæ D. Thomæ Aquinatis*, à Douai, en 1618. 3° *De origine gratiæ sanctificantis*, etc., ibid., 1628, in-4°. 4° *De missione aquæ in calice Eucharistico; ejusdemque in Christi sanguinem conversione opusculum theologicum*. 5° *De confessione per litteras seu internuncium, dissertatio theologica*. 6° *B. Ingridis Ord. Prædic. reddita sive brevicula ejus hactenus incognita vita et beatificatio*, à Douai, 1632, in-16. 7° *Mariæ Deiparæ, in ordinem Prædicatorum viscera materna*,

à Anvers, 1634, in-8°. 8° *In funere F. Michaelis Ophovii ex Ord. Prædic. Secuti Siloæducentium Episcopi oratio*, à Anvers, 1638, in-4°. 9° *Triumphus Rosarii à sede apostolica decretus sodalitati B. Virg. Mariæ ob victoriam ipsius precibus partem de potentissimâ Turcarum classe, sub Pio V, Pont. max.*, à Anvers, 1641, in-8° (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 543.)

CHOQUET, ecclésiastique du diocèse d'Amiens, est auteur du *Spectateur picard*, ouvrage périodique, imprimé à Amiens en 1755. (Supplément à la France littéraire pour l'année 1757.)

CHORÉVÊQUE, *Chorepiscopus*. Ce mot vient du grec *χώρα*, région, petite contrée, et *ἐπίσκοπος*, dont s'est fait évêque. Les chorévêques étaient des clercs qui exerçaient la plupart des fonctions épiscopales dans les villages où ils étaient envoyés par les évêques.

De l'origine des Chorévêques.

Quelques catholiques et plusieurs hérétiques font remonter les chorévêques jusqu'au temps des apôtres. (Maturus, in *notis ad Antonin.*, tit. 7, chap. 2. Salmatius, Blondellus, in *Apollog. Hieron. Vossius. Pasnagius*, liv. 1, *Hist.*, chap. 5.) Le père Morin de l'Oratoire, dans son traité de *Sacris ordinationib.*, part. 3, exerc. 4, dit qu'ils ont commencé dans la Galatie et dans le Pont vers l'an 270; mais il n'est point fait mention de

chorévêques en Orient avant les conciles d'Ancyre, de Néocésarée et de Nicée, tenus au commencement du quatrième siècle, ni en Occident avant le concile de Riez, tenu en 439.

De la dignité des Chorévêques.

Les théologiens conviennent qu'il y a eu des chorévêques qui avaient le caractère épiscopal comme par accident; tels étaient ceux qu'on avait ordonnés évêques dans l'hérésie, et qu'on faisait souvent chorévêques lorsqu'ils revenaient à l'Eglise; tels étaient aussi les évêques chassés de leurs sièges. Mais ils ne conviennent pas également sur la question, savoir si tous les chorévêques avaient le caractère épiscopal en vertu de leur état et de leur office, ou si ce n'était que de simples prêtres. Le sentiment le plus commun est que les chorévêques, pour l'ordinaire, n'étaient que de simples prêtres qui n'avaient ni l'ordination, ni l'autorité épiscopale, mais qui faisaient seulement quelques fonctions épiscopales dans les bourgades où les évêques les envoyaient, après qu'ils leur avaient imposé les mains, quoique non de la même manière qu'aux véritables évêques. Ce sentiment est fondé, 1° sur le treizième canon du concile d'Ancyre, qui dit qu'il n'est pas permis aux chorévêques d'ordonner des prêtres et des diacres. Ils n'étaient donc pas de véritables évêques, auxquels il a

toujours été permis d'ordonner des prêtres et des diacres; 2° le treizième canon du concile de Néocésarée dit que les chorévêques ont succédé aux septante disciples, ou plutôt qu'ils ont été établis à l'exemple et sur le modèle des septante disciples, *ad exemplum et formam septuaginta*. Or les évêques ont succédé aux apôtres, et les simples prêtres aux septante disciples. 3° Le pape Léon III, consulté par Charlemagne l'an 770, répondit que les chorévêques n'étaient que de simples prêtres. 4° Ce sentiment est celui des savans du premier rang qui ont écrit sur cette matière : de M. de Marca, lib. 2, *Concordiæ*, ch. 13; du père Morin, exerc. 4; du père Pétau, lib. 2, de *Hierarch.*; du P. Thomassin, part. 1, liv. 1, chap. 18, de la *Discipline de l'Eglise*; du père Le Cointe, de M. Hallier, de M. du Gange, etc.

Des droits et des fonctions des Chorévêques.

Les Chorévêques exerçaient la plupart des fonctions épiscopales; ils gouvernaient et visitaient les paroisses qui leur étaient soumises, faisaient observer les statuts synodaux, corrigeaient le peuple et le clergé, avaient soin des pauvres, donnaient les Ordres mineurs seulement, etc.; ils assistaient même quelquefois aux conciles, puisqu'on trouve quinze souscriptions de chorévêques au premier concile de Nicée, et deux à celui

de Néocésarée ; mais par privilège, comme on l'a accordé depuis aux abbés et aux généraux d'Ordre.

Les chorévêques s'étant rendus odieux par leur audace et leur ambition qui leur faisaient usurper tous les droits des évêques, commencèrent à s'abolir dès le dixième ou le onzième siècle, tant en Orient qu'en Occident. Il y a cependant encore aujourd'hui quelques chorévêques chez les Syriens et les autres Orientaux. (*R. M. maronit*, part. 2. Morini, pag. 415 et 491.) Il y en a aussi à Trèves et à Cologne, mais qui sont bien différens des anciens. A Trèves, ce sont quatre dignités qui portent le titre de chorévêques. A Cologne, le premier chantre se nomme chorévêque, sans doute parce qu'il est l'évêque ou le supérieur du chœur. (Molanus, *de canonicis*, lib. 2, cap. 32.) Aux chorévêques succédèrent les archidiacres chez les Latins ; et chez les Grecs, les exarques ou députés du patriarche pour la visite des églises et des monastères. (Outre les auteurs déjà cités, voyez encore Bellarmin, *de Clericis*, cap. 17. Duaren, lib. 1, *de Sacris Ecclesiarum Ministris*, cap. 9. Le père Cellot, *de Ecclesiast. hierarch.*, lib. 4, cap. 14. Le père Alexandre, *in Dissertationib. ad sæcul. quart.* Vuitasse, *de Ordine*, tom. 2, pag. 255 et suiv. La Combe, *Recueil de Jurisprudence*.)

CHORIER (Nicolas), né à Vienne en Dauphiné l'an 1609,

fut avocat au parlement de Grenoble, où il mourut en 1692, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en latin et en français, en vers et en prose ; entre autres, 1° un éloge latin de trois archevêques de Vienne, du nom de Villars, Pierre IV et V, et Jérôme premier du nom, imprimé à Vienne en 1640, in-8°. 2° *Magistratus, causarumque Patroni icon absolutissima*, à Vienne, 1646, in-8°. 3° *La philosophie de l'honnête homme, pour la conduite de ses sentimens et de ses actions*, à Paris, 1648, in-4°. 4° *Projet de l'histoire de Dauphiné*, à Lyon, 1654, in-4°. 5° *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne, métropole des Allobroges*, à Lyon, 1659, in-12. 6° *Histoire générale du Dauphiné*, deux volumes in-fol. dont le second, imprimé à Lyon en 1672, contient vingt livres, qui finissent à l'an 1601. 7° *Histoire généalogique de la maison de Sassenage, branche des anciens comtes de Lyon et de Forez*, à Lyon, 1672, in-folio. 8° *L'État politique de la province de Dauphiné*, contenant la suite de ses gouverneurs, de ses officiers, de son clergé et de sa noblesse, réimprimé sous le titre de *Nobiliaire de Dauphiné*, en quatre volumes in-12, à Grenoble, 1697. 9° *Histoire du Dauphiné, abrégée pour M. le Dauphin*, à Grenoble, 1674, in-12. 10° *De Petri Bossatii, Equitis et Comititis Palatini, viri clarissimi*

mi, vitâ amicisq;uq; litteratis, à Grenoble, 1680, in-12. 11° *De Dyonisii Salvagnii Boessii Delphinatis, viri illustris, vitâ, liber unus*, à Grenoble, 1680, in-12. 12° *Nicolai Chorerii Viennensis, Jurisconsulti Carminum liber unus*, à Grenoble, 1680, in-12. 13° *Histoire de la vie de Charles de Créquy de Blanchefort, duc de Lesdiguières, pair et maréchal de France*, à Grenoble, 1683 et 1699, 2 vol. in-12. 14° *La Jurisprudence de Guy-Pape, dans ses décisions, avec plusieurs remarques importantes, dans lesquelles sont entre autres employés plus de sept cents arrêts du parlement de Grenoble*, à Lyon, 1692, in-4° avec la vie de l'auteur, par le même Chorier. On a encore de Chorier un livre abominable qui ne mérite que le feu, et qu'il mit en latin sous le nom de l'illustre Louise Sigée de Tolède. (*Aloisius Sigœ Toletanz satyra sotadica*, etc.) Chorier passe pour un auteur fort peu exact, à qui il ne fallait que la connaissance d'un fait pour bâtir dessus une nouvelle histoire. (Le Long, *Bibliothèque des Historiens de France*. Guy-Allard, *Bibliothèque de Dauphiné*, pag. 71 et 72. L'abbé Lenglet, dans son *Catalogue des Historiens*, tom. 4.)

CHORISTE. Voyez CHANTRE.
CHORRÉENS ou **HORRÉENS** (hébr., *fureurs*; autrement, *trou, caverne*), peuples qui furent les premiers habitans de Séhir, qui fut depuis occupée par les Idu-

méens. Ils étaient déjà puissans du temps d'Abraham; et Séhir, bien différent d'Ésaü, était leur père. Les enfans d'Ésaü conquièrent le pays de Séhir, ou se mêlèrent avec les Horréens, avec lesquels ils ne font qu'un même peuple (*Genèse*, 36, 20, 21.)

CHOSE. Ce terme, en tant qu'il est pris pour un des trois objets du Droit, signifie tout ce qui est distinct des personnes et des actions.

Les choses se divisent, 1° en celles qui sont dans notre patrimoine, c'est-à-dire, qui sont de nature à pouvoir appartenir aux particuliers, et qui se peuvent acquérir par les manières autorisées par les lois; et en celles qui ne sont pas dans notre patrimoine, c'est-à-dire, qui, par leur nature, ne peuvent par s'acquérir par les particuliers, et sont hors le commerce des hommes; telles que les choses communes ou publiques, ou de droit divin.

Les choses se divisent, 2° en corporelles et incorporelles, dont il est traité au second titre du second livre des *Institutes*.

Les choses se divisent, 3° en meubles et immeubles.

Choses communes, sont l'air, l'eau des fleuves et rivières, la mer et ses rivages. Ces choses sont appelées communes, parce que n'ayant pu entrer dans la division qui s'est faite par le droit des gens, elles sont demeurées dans leur état naturel, et l'usage en est resté commun; en sorte que la propriété n'en ap-

partient à personne. Les Souverains peuvent cependant empêcher l'usage de la mer et de ses rivages.

Choses publiques, sont celles dont la propriété appartient au peuple à qui sont les terres dans lesquelles elles se trouvent situées, et dont l'usage est commun à tous les hommes. Ces choses sont ainsi appelées, parce qu'elles appartiennent en particulier à un certain peuple; savoir, les rivières et leurs bords. Mais ce qui appartient en propriété au peuple, suivant les lois romaines, appartient au Roi en ce royaume, parce que le Roi est aux droits du peuple. Ainsi la propriété des fleuves et rivières qui portent bateau appartient au Roi dans l'étendue de son royaume, et le droit d'y pêcher n'appartient pas à tout le monde. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, et sur le § 2 et sur le 4^e du tit. 1 du second livre des *Institutes*.)

Choses des communes, sont celles dont la propriété appartient à quelque communauté, et dont l'usage est dû à tous ceux qui la composent. Tels sont les théâtres, les lieux destinés à la course, etc.

Choses de droit divin, sont celles qui n'appartiennent à personne, et qui ne peuvent point tomber dans le patrimoine des particuliers; comme sont les choses sacrées, les choses religieuses et les choses saintes.

Choses sacrées, sont celles qui sont solennellement consacrées

à Dieu, comme les temples, les vases sacrés, etc.

Choses religieuses, sont les lieux qui servent à la sépulture des morts, et dont il n'est pas permis de faire aucun usage profane.

Choses saintes, sont celles que les lois mettent à l'abri de l'injure des hommes, en établissant des peines contre ceux qui les violent et manquent au respect qui leur est dû. Telles sont les murailles et les portes des villes, la personne du Souverain, celles des ambassadeurs, et les lois que l'on ne viole pas impunément.

Choses corporelles, sont celles qui tombent sous les sens, comme un fonds, une maison, etc. Elles sont ou fongibles ou non fongibles. Les fongibles sont celles qui consistent en quantité, qui se règlent par poids, nombres, mesures, et se consomment par l'usage, comme blé, vin, huile, etc. Les non fongibles sont celles qui consistent en espèce, c'est-à-dire en un corps certain et déterminé, et qui ne se consomment pas par l'usage; comme une maison, un cheval, etc.

Choses incorporelles, sont celles qui ne tombent point sous les sens, qu'on ne peut voir et qu'on ne peut toucher, mais que l'on conçoit seulement par l'esprit, et qui consistent en droits; comme les obligations, les successions, les servitudes, etc.

Choses mobilières, sont celles qui peuvent se transporter d'un

lieu en un autre ; et les immobilières, celles qui ne peuvent se transporter.

Choses impossibles, sont celles à qui la nature ou les lois servent d'obstacle.

Choses de pure faculté, sont celles dont la loi nous donne expressément le droit de nous servir, sans nous y astreindre, comme le droit de bâtir sur son fonds. Ces choses ne peuvent jamais se prescrire.

Choses jugées, sont celles qui ont été décidées par des jugemens rendus en dernier ressort, et dont il n'y a point d'appel. (De Ferrière, Dictionnaire de Droit.)

CHRÊME, *sacrum chrisma*. Il y a deux sortes de chrêmes : l'un qui se fait avec de l'huile et du baume, qui sert aux sacrements de Baptême, de Confirmation et de l'Ordre ; l'autre qui est d'huile seule, qui sert à l'Extrême-Onction. C'est l'évêque qui consacre solennellement le saint-chrême le jeudi - saint. Dans l'Eglise latine, le chrême dont on se sert pour la Confirmation n'est composé que d'huile d'olives et de baume, comme il paraît par le sacramentaire de saint Grégoire, et par tous les pontificaux. Mais dans l'Eglise grecque, outre l'huile et le baume, on y mêle jusqu'à trente-cinq espèces d'aromates, dont il est parlé dans l'Ecologie, qui, depuis plus de mille ans, est en usage parmi les Grecs. Les curés sont obligés de se pourvoir tous les ans du

chrême qui a été nouvellement consacré le jeudi-saint par l'évêque, sans qu'ils puissent se servir de l'ancien qu'ils doivent brûler. C'est ainsi que l'ordonne le Droit tant ancien que nouveau, que l'on peut voir dans les conciles et dans tous les rituels.

Les conciles défendent aussi aux évêques de rien prendre pour le saint-chrême qu'ils distribuent aux églises. (Fabianus, in can. litteris 18, de consecr., dist. 3.)

Concile de Prague, en 572, can. 4.

Des cérémonies de la bénédiction du Chrême.

1. On fait des prières sur le chrême qu'on veut bénir.

2. On y fait le signe de la croix.

3. L'évêque souffle sur le chrême. Les luthériens et les calvinistes traitent cette cérémonie de ridicule et de superstitieuse, mais sans raison, puisqu'elle se fait à l'exemple de Jésus-Christ, qui souffla sur ses apôtres pour montrer que l'Esprit saint descendait en eux.

4. L'évêque et les prêtres sa-luent le chrême en fléchissant le genou, et en disant : *Ave sanctum chrisma* ; ce que les hérétiques traitent encore de ridicule et d'idolâtre, puisqu'il est ridicule, disent-ils, de saluer une chose inanimée, et que c'est une idolâtrie de l'adorer. Mais il est absolument faux qu'on adore le saint-chrême. La genuflexion n'est pas un signe du culte de latrie ; on s'agenouille par res-

pect devant les hommes d'ailleurs, l'honneur qu'on rend au saint-chrême se rapporte à Dieu. Pour ce qui est de l'usage de s'adresser aux choses inanimées, rien de plus commun dans les auteurs sacrés et profanes. C'est ainsi que David disait : *Laudate eum sol et luna* ; saint André, *salve crux pretiosa* ; Fortunat, en parlant du jour de la résurrection, *salve festa dies toto venerabilis ævo*, etc. Sainte Paule salua aussi Béthléem en la voyant ; et saint Grégoire de Nazianze, quittant Constantinople, dit adieu à la chaire, au temple, etc. (*Voyez CONFIRMATION.*)

On appelle à Bourges le *chrême de Bourges*, la juridiction spirituelle de l'archevêque, dans le détroit de laquelle il a droit de distribuer le saint-chrême aux curés.

CHRÊMEAU, *fascia*, petit bonnet qu'on met sur la tête des enfans qu'on baptise, après qu'on leur a appliqué le saint-chrême.

CHRETIENS, *christiani*. On appelle ainsi ceux qui sont baptisés et qui font profession de croire en Jésus-Christ. Saint Luc nous apprend au verset 26, chapitre 11 des Actes des Apôtres, que ce nom fut donné pour la première fois dans Antioche aux disciples de Jésus-Christ. Tous les écrivains ecclésiastiques, à l'exception peut-être de Tertulien et d'Eusèbe de Césarée, croient que cela arriva sous le règne de l'empereur Claude, avec

cette différence que Baronius le rapporte à la première année du règne de cet Empereur, au lieu que M. de Tillemont, Péarson et Ussérius ne le rapportent qu'à la troisième année de ce même règne. Il paraît, par les Actes des Apôtres, que le nom de chrétiens fut donné aux fidèles à peu près dans le même temps qu'arriva la famine que le prophète Agabe avait prédite ; et comme cette famine arriva, selon Baronius, la seconde année de Claude, il faut rapporter le nom de chrétiens donné aux fidèles à cette même année ou à la suivante, mais non à la première. Voici le texte de saint Luc : *Annum totum conversati sunt (Paulus et Barnabas) in ecclesiâ, et docuerunt turbam multam, ita ut cognominarentur primum Antiochiæ discipuli christiani. In his autem diebus superosenerunt ab Hierosolymis Prophetæ Antiochiam et surgens ; unus ex eis nomine Agabus, significabat per spiritum famem magnam futuram in universo orbe terrarum, quæ facta est sub Claudio.* (*Act.*, 11, 26 et seq.)

On trouve dans le premier tome des *Origines et Antiquitates christianæ*, du père Mamachi, des recherches fort curieuses touchant les noms que l'on donnait autrefois aux chrétiens. Il en distingue de deux sortes ; les uns honorables et glorieux, c'étaient ceux que les chrétiens se donnaient à eux-mêmes pour se distinguer des païens ; les autres odieux et hon-

teurs, c'étaient ceux que les païens, ou ceux qui s'étaient séparés de la communion de l'Eglise, donnaient aux vrais fidèles pour les rendre méprisables et haïssables. Nous rapporterons ici les uns et les autres de ces noms, parce que la connaissance en peut être utile aux lecteurs. Ils apprendront des noms honorables que les chrétiens se donnaient anciennement, quelle était leur foi, leur tempérance, leur chasteté, leur charité, leur piété, la pureté et l'intégrité de leurs mœurs; et les noms honteux et odieux que leurs ennemis se plaisaient à leur prodiguer feront connaître jusqu'à quel point ils étaient attachés à leur religion, puisqu'ils aimaient mieux souffrir toutes sortes d'opprobres que de l'abandonner.

1. Les juifs ou les païens qui embrassaient le christianisme, furent d'abord appelés *disciples*, pour marquer qu'ils avaient été instruits par Jésus-Christ; car c'était un usage reçu parmi les juifs, que ceux qui s'étaient mis sous la discipline d'un maître pour prendre ses leçons, se nommassent *disciples*. Le nom de *disciples* fut donc donné aux premiers chrétiens, parce qu'ils faisaient profession de suivre la doctrine de Jésus-Christ leur maître, et de marcher sur ses traces, en conformant leurs mœurs à sa vie et à ses préceptes.

2. On les appela aussi *fidèles* ou *croians*, parce qu'ils croyaient

en Jésus-Christ, et qu'ils recevaient tous ses dogmes et tous ses mystères.

3. On les nommait *élus*, parce qu'ils avaient été divinement choisis par les juifs ou les gentils pour embrasser la religion chrétienne. Saint Paul les nomme les *élus de Dieu, electos Dei*, au chap. 8, verset 33 de son Épître aux Romains; et saint Pierre les nomme simplement *élus, electos*, dans sa première Épître, chap. 1, v. 1.

4. Les chrétiens s'appelaient *saints et frères*; saints, parce qu'ils avaient été sanctifiés dans le sang de Jésus-Christ, et qu'ils étaient appelés à la sainteté; frères, parce qu'ils n'avaient, comme ils n'ont encore, qu'un même père qui est Dieu, une même mère qui est l'Eglise, un même Saint-Esprit dont ils sont nés, un même baptême dans lequel ils ont été régénérés, etc. C'est de ce nom de *frères* qu'est venu celui de *fraternité*, que l'on donnait à la société des fidèles, et dont on voit d'illustres exemples dans les anciens monumens, tels que la première lettre de St. Clément aux Corinthiens, et celles de saint Cyprien. Ce fut ce nom de *frères*, usité parmi les chrétiens, qui donna lieu aux païens de les calomnier, comme s'ils voulaient cacher les crimes les plus honteux sous ce beau nom, parce que les païens eux-mêmes s'en servaient comme d'un voile à leurs passions infâmes.

5. Les chrétiens se nommaient *conservateurs, conservi*, parce

qu'ils servaient un même Dieu dans la même religion. (*Apo-calypt.*, cap. 6, v. 2. Lactantius, *Institut. divin.*, lib. 5, cap, 16, pag. 504.)

6. Les saints Pères désignent quelquefois les chrétiens par le nom de *petits poissons*, *pisculi*, faisant allusion aux eaux du Baptême, dans lesquelles les chrétiens reçoivent leur naissance et leur vie spirituelle, comme les poissons prennent leur naissance et leur vie naturelle dans les eaux. C'est pour cela que Clément d'Alexandrie exhortait les chrétiens de son temps à faire graver sur leurs anneaux la figure d'un poisson, pour les faire res-souvenir de leur origine. C'est pour cela encore que les anciens chrétiens gravaient cette même figure d'un poisson sur leurs lampes et leurs urnes sépul-crales; figure qui sert souvent à distinguer nos sépulcres de ceux des païens. (Tertullianus, lib. *de Baptismo*, cap. 1. Clemens Alexandr., in *Pedagogo*. Joannes Bottarius, dans l'ouvrage intitulé : *Sculture et pit-ture sacre estratte da cimeteri di Roma*, etc., edit. Rom., anno 1737, tom. 1.)

7. Quelques saints Pères ont aussi donné quelquefois aux chrétiens en général le nom de *gnostiques*, marquant par là qu'ils faisaient profession de mé-priser les biens fragiles et mépri-sables, pour ne s'attacher qu'aux biens solides et éternels. Ce nom fut encore donné plus particu-lièrement aux *Ascètes* et aux

chrétiens parfaits. Mais il se prit aussi et se prend encore en mau-vaïse part, soit pour désigner en général plusieurs hérétiques des premiers siècles, comme les Ni-colaïtes, les Simoniens, les Car-pocratiens, etc., soit pour signi-fier en particulier les successeurs des premiers Nicolaïtes et des premiers Carpocratiens, qui quit-tèrent le nom des auteurs de leur secte pour celui de *gnos-tiques*.

8. Les chrétiens ont été ap-pelés *désifères*, *christifères*, *spi-ritifères*, *sanctifères*, et *templi-fères*. Saint Ignace, martyr, in-terrogé par l'empereur Trajan sur son état et sa religion, ré-pondit qu'il était *désifère* ou *porte-Dieu*. Saint Clément d'A-lexandrie, lib. 8, *Stromat.*, n. 13, donne à un gnostique ou chrétien orthodoxe, le nom de *désifère* ou *porte-Dieu*, *Deum-ferens*. On peut voir la même chose dans saint Grégoire de Na-zianze, *Orat* 3, tom. 1, dans Pallade, Théodoret, saint Cy-rille d'Alexandrie, etc. Que si l'on demande pourquoi les chré-tiens furent nommés *désifères*, on répond que c'est parce qu'ils sont les temples de Dieu, comme le dit l'apôtre, et que Dieu ha-bitant d'une façon particulière dans les temples, c'est à juste titre qu'on nomme les chrétiens *désifères* ou *porte-Dieu*. C'est par la même raison qu'on les a aussi nommés *christifères* ou *porte - Christ*, parce qu'étant chers à Jésus-Christ, et lui étant unis par la grâce, ils sont censés

le porter dans leur esprit et dans leur cœur. On les nomme encore *spiritifères*, pour marquer qu'ils étaient remplis de ses dons, et conduits par ses inspirations; et de là sans doute l'ancien usage de mettre un Saint-Esprit dans les inscriptions sépulcrales des fidèles morts dans la paix et la communion de l'Église. Les chrétiens étant les temples vivans de Dieu, ils ont en eux le *Saint des Saints*, qui est Dieu même; et c'est pour cela qu'on les a nommés *sanctifères*; et parce que Jésus-Christ est appelé *le temple de Dieu*, et que les chrétiens portent Jésus-Christ dans leur esprit et dans leur cœur, il était naturel de les appeler aussi *templifères*.

9. On a donné aux chrétiens le nom de *petits enfans* et de *petits agneaux*, à cause de la simplicité et de l'innocence de leur vie. Sur quoi l'on peut voir saint Clément d'Alexandrie, lib. 1, *Pedag.*, cap. 5; saint Isidore de Péluse, lib. 1, epist. 207, etc. On leur a encore donné le nom de *colombes*, et rien n'est plus ordinaire que cette dénomination dans les anciens monumens, la colombe étant le signe de la candeur et de la simplicité des mœurs, de la paix, de la douceur, de la chasteté, de la contemplation, de la prudence et de l'innocence. Une autre raison de cette dénomination est, ou parce que les chrétiens sont membres de l'Église, qui est appelée *colombe*, ou parce qu'ils sont participans du corps de Jé-

sus-Christ, que l'on gardait autrefois dans un vase qui représentait la figure d'une colombe; ou enfin parce qu'ils sont nés du Saint-Esprit qui descendit en forme de colombe sur la personne de Jésus-Christ.

10. On a souvent nommé les chrétiens *enfans de Dieu*, *enfans du Très-Haut*, parce que Dieu est leur père d'une façon toute particulière; *enfans de Jésus-Christ*, parce qu'ils l'ont engendré dans son sang; *enfans, race d'Abraham*, *vrais Israélites*, parce qu'ils ont succédé aux juifs, qui ont méconnu, rejeté, crucifié Jésus-Christ, leur Messie.

11. Les chrétiens ont été appelés *catholiques*, *ecclésiastiques*, *dogmatiques*, *orthodoxes*. *Catholiques*, pour marquer l'universalité de la véritable Église; *ecclésiastiques*, car quoique ce terme soit affecté plus particulièrement à la vie cléricale, on s'en est servi néanmoins pour désigner en général tous les chrétiens orthodoxes, parce qu'on l'a cru propre pour les distinguer des païens, des juifs et des hérétiques; *dogmatiques*, parce que les vrais fidèles sont attachés à tous les dogmes de la religion; *orthodoxes*, parce qu'ils pensent bien sur tous les points du christianisme, soit par rapport à la foi, soit en ce qui concerne les mœurs.

12. Saint Épiphane, *har.* 20, assure qu'on donna le nom de *Jesséens* aux disciples de Jésus-Christ, avant qu'ils fussent appelés chrétiens. *Jessé* vocaban-

tur priusquam Christianorum nomen essent adepti, qui in Christum crediderunt, quia Jesse pater erat Davidis. Aut ergo à Jesse, aut à nomine Jesu-Christi vocati Jessæi fuerunt. Saint Épiphane se fonde sur un livre de Philon, qu'il suppose avoir été intitulé : *de Jessæis*, des *Jesséens*, lesquels, selon lui, n'étaient autres que les chrétiens. Mais Philon n'a point composé de livre intitulé, *de Jessæis*; et si saint Épiphane est tombé sur quelque exemplaire du livre de Philon, *de vitâ contemplivâ*, qui fut aussi intitulé, *de Jessæis*, cela est venu de la faute des copistes, qui, voyant que Philon parlait des *Esséens* au commencement de cet ouvrage, et ne sachant quels ils étaient, se seront imaginé que c'étaient des chrétiens institués par Jésus-Christ, et par conséquent qu'ils pouvaient intituler cet ouvrage, *de Jessæis*; titre qui n'est pas de Philon, mais de ces copistes ignorans ou inattentifs. En ce cas même ils auraient dû intituler l'ouvrage *de Jessæis*, des *Jesséens*, et non pas *de Jessæis*, des *Jesséens*, puisque les chrétiens n'ont pu être appelés *Jesséens*, de *Jessé*, père de David, plus ancien et moins célèbre que David lui-même. D'ailleurs nous ne trouvons le nom de *Jesséens* attribué aux chrétiens dans aucun ancien écrivain de l'Eglise.

13. Il s'est trouvé des auteurs qui, sur ce que Philon nous dit des *Thérapeutes*, dans son livre

de la Vie contemplative, ont cru que tous les chrétiens en général ont été nommés *Thérapeutes*. Bingham entre autres est de ce sentiment dans ses *Origin. eccl.*, lib. 1, cap. 1. § 1. Pour que ce sentiment fût vrai, il faudrait, 1° que tous ou presque tous les chrétiens eussent été moines, puisque les *Thérapeutes* menaient tous une vie à peu près semblable à celle que les moines ont toujours menée, et qu'ils mènent encore aujourd'hui; il faudrait, 2° qu'il fût certain que les *Thérapeutes*, dont parle Philon, eussent été chrétiens. Or, il est certain que tous les premiers chrétiens n'ont pas été moines, et il est au moins douteux si les *Thérapeutes* ont été chrétiens, pour ne pas dire qu'il est certain qu'ils ne l'ont point été. Que tous les premiers chrétiens n'ayant pas été moines, la chose est indubitable, puisqu'ils vivaient dans les villes et dans la société comme tous les autres; et que suivant l'opinion la plus reçue, la vie monastique-cénobitique n'a commencé que dans le troisième ou le quatrième siècle. Quant aux *Thérapeutes*, voici les raisons qui laissent à douter s'ils ont été chrétiens, ou même qui prouvent certainement qu'ils ne le furent jamais.

1. Il n'est nullement croyable que Philon, qui était juif, et l'un des plus zélés pour sa religion, ait fait un discours exprès à la louange des chrétiens, et qu'il les ait loués au point de préférer leur religion à la sienne.

Quels peuples, dit-il, en parlant des Thérapeutes, parmi ceux qui professent quelque religion, leur peut-on comparer avec justice ? Cette conduite eût certainement indisposé les juifs contre Philon, eux qui avaient juré une haine irréconciliable aux chrétiens; et cependant Philon fut toujours honoré et respecté des siens. Plus, Philon, dans son livre de *migratione Abrahami*, p. 402, condamne la doctrine évangélique, comme tendante à introduire des nouveautés dans la religion des juifs, et à abolir l'observation du sabbat, de la circoncision, et des autres pratiques prescrites par la loi de Moïse, dont par tout la défense; et dans son livre, de *Profugis*, pag. 455, il donne clairement à entendre que les Thérapeutes étaient juifs, puisqu'il se plaint que quelques juifs d'Alexandrie, sous prétexte de mépris pour les plaisirs et les vanités du monde, quittaient la société civile et le gouvernement de leurs biens, sans s'être auparavant éprouvés dans la vie ordinaire. Il appelle même les maisons où se retiraient ces juifs pour vaquer à la contemplation, des *maisons de Thérapie*; ce qui est une preuve qu'il ne les distinguait point de ceux à qui il donne le nom de Thérapeutes dans son traité de la vie contemplative.

2. Philon attribue aux Thérapeutes des usages entièrement contraires à l'esprit, aux mœurs et aux pratiques du christianisme. Telles étaient dans leurs so-

lennités ces danses d'hommes et de femmes enthousiasmés, à quoi ils passaient la nuit. Telle encore leur vénération extrême pour le nombre septenaire, qu'ils appelaient un nombre chaste, toujours vierge; et pour le cinquantième, qu'ils disaient être le plus saint de tous et le plus physique, comme renfermant en soi la vertu du triangle rectangle, principe de la génération de toutes choses. Ne sont-ce pas là des observations plus dignes de cabalistes que de chrétiens? Qu'est-ce encore que cette table où ils mettaient leur aliment le plus saint et le plus sacré de tous, consistant en pain levé, du sel et de l'hysope, par imitation de la table sainte posée au vestibule du Temple? L'Église chrétienne reconnaît-elle là ses mystères, et ce qui en est l'objet? La même réflexion naît de leurs danses instituées en mémoire de ce que firent les juifs après le passage de la mer Rouge. Philon nous apprend encore que les Thérapeutes n'usaient jamais de vin, même dans leurs assemblées et dans la célébration de leurs mystères; ils le regardaient comme un poison qui causait la démence. Que l'on accorde ceci avec la doctrine et la pratique des chrétiens, qui loin de regarder le vin comme un poison, le tiennent pour une partie essentielle de leur sacrifice, d'après l'exemple et le précepte de Jésus-Christ leur maître. Enfin il est visible par Philon que les Thérapeutes observaient le sabbat

à l'exclusion du dimanche, toujours sacré chez les chrétiens, même judaïques, comme on le voit par les Actes des Apôtres. Il est bien vrai que l'usage d'observer le sabbat, c'est-à-dire de faire des assemblées ce jour-là, et de l'avoir en vénération, a duré dans la plupart des Églises d'Orient jusqu'après le cinquième siècle, et s'y est maintenu jusqu'à notre temps. Mais on ne trouvera nulle part qu'elles aient jamais observé le sabbat comme la principale fête de la semaine, encore moins comme la seule. L'autorité de Sozomène qu'on allègue pour montrer qu'en plusieurs villes et villages d'Égypte on s'assemblait sur le soir du samedi, ne prouve rien. Sozomène parle de la célébration du dimanche, qu'on commençait dès le soir du samedi; au lieu que dans Philon il n'est question que de la solennité du sabbat.

3. le silence des premiers Pères de l'Église, sur le sujet des Thérapeutes, prouve qu'ils n'étaient pas chrétiens. En effet, les premiers apologistes de la religion chrétienne, qui avaient tant d'intérêt à mettre en évidence la pureté et l'excellence des mœurs des chrétiens, n'ont jamais apporté en preuve la sainteté de vie des Thérapeutes. On voit au contraire qu'ils les ont toujours regardés comme étrangers à la religion chrétienne. Saint Justin, qui avait vu les principales colonies des apôtres, et qui avait été en Égypte, avance hardiment que les chrétiens ne

différait des autres personnes, ni par les lieux de leur demeure, ni par leur langue, ni même par leurs mœurs; qu'en quelque pays qu'ils habitassent, ils se conformaient aux habillemens, à la nourriture et à toutes les autres manières du pays; enfin qu'il n'y avait parmi eux aucune secte qui fit profession de se distinguer au dehors par une austerité de vie particulière. Ce saint docteur aurait-il parlé ainsi s'il eût reconnu les Thérapeutes pour chrétiens? (Bouhier, *Lettres sur les Thérapeutes.*)

Tertullien répondant aux reproches que les païens faisaient aux fidèles, de ce qu'ils s'éloignaient du commerce du monde, avoue qu'en effet ils ne se trouvaient ni aux spectacles publics, ni aux temples des faux dieux, ni à aucunes cérémonies profanes; mais il soutient que pour tout le reste ils suivaient extérieurement le même train de vie que les autres. Nous ne sommes point, ajoute-t-il, comme ces philosophes des Indes qui habitent les bois et les déserts, et qui s'exilent volontairement de la vie commune. Pouvait-il mieux marquer combien le genre de vie des chrétiens était éloigné de celui de Thérapeutes, qui, à l'imitation des Brachmanes des Indes, s'exilaient volontairement des villes pour vivre dans des lieux écartés? (Tertullianus, in *Apologet.*, cap. 42.)

Ceux qui prétendent que les Thérapeutes étaient chrétiens, répondent, 1^o que Philon a pu

louer les chrétiens sans offenser ceux de sa religion, parce que les païens donnaient aux chrétiens le nom de juifs; que les chrétiens eux-mêmes se glorifiaient d'être appelés juifs, et qu'ils étaient en une si haute estime parmi le peuple juif, que les principaux de cette nation n'osaient sévèrement contre les chrétiens, de peur de s'exposer à l'indignation et à la violence de la multitude. Mais Philon ayant toujours été en une haute considération chez les premiers de sa république, dont il était lui-même un des principaux membres, ces raisons ne peuvent nous empêcher de soutenir qu'il aurait encouru le blâme et la disgrâce des premiers de sa nation, et même d'une partie du peuple, s'il eût loué les chrétiens, parce que les premiers de sa nation, et même une bonne partie du peuple, étaient les ennemis déclarés des chrétiens. D'ailleurs, nous avons déjà remarqué que Philon condamne la religion des chrétiens, loin de la louer et de la favoriser.

2° Ces mêmes auteurs assurent que les usages que Philon attribue aux Thérapeutes n'étaient pas si éloignés de l'esprit, des mœurs et des pratiques du christianisme; qu'ils doivent faire prononcer en notre faveur, et qu'il y avait au contraire entre les uns et les autres beaucoup de conformité. Les Thérapeutes, disaient-ils, méprisaient et abandonnaient leurs biens, de même que les chrétiens; ils chantaient

des hymnes, ils avaient une table sacrée, des temples, des diacres, des prêtres, des vierges; ils priaient le visage tourné vers l'Orient, et usaient d'eau chaude le jour du sabbat, ce qui n'était pas permis aux juifs. D'ailleurs, le septième jour, auquel Philon dit que les Thérapeutes s'assemblaient, peut s'entendre de tout autre jour que celui du sabbat, et peut-être de celui du dimanche. Enfin, si Philon a cru que les Thérapeutes étaient Hébreux, pourquoi ne les a-t-il pas appelés Hébreux?

Nous répondons que la conformité qu'il y avait entre les usages des Thérapeutes et ceux des chrétiens n'est rien moins que suffisante pour christianiser les Thérapeutes; car, 1° si les Thérapeutes méprisaient et abandonnaient leurs biens, c'était pour les donner à leurs parents, ou à leurs amis, au lieu que les chrétiens les vendaient pour en donner le prix aux apôtres, et le distribuer à chacun des fidèles, selon ses besoins. D'ailleurs, les prêtres et philosophes égyptiens et indiens avaient coutume d'abandonner leurs biens avant que de se mettre sous la discipline de leurs maîtres. En conclura-t-on qu'ils étaient chrétiens?

2° De ce que les Thérapeutes chantaient des hymnes dans leurs assemblées, il ne s'ensuit nullement qu'ils fussent chrétiens. Les brachmanes des indiens en chantaient aussi, et l'usage en était fréquent chez les Hébreux depuis le temps de Moïse. Qu'est-

ce qui pouvait donc empêcher que les Thérapeutes, qui faisaient profession d'une vie beaucoup plus austère que le commun des juifs, ne poussassent le chant de ces hymnes bien avant dans la nuit, lorsqu'ils s'assembleraient ? Mais ces chants étaient accompagnés de danses tout-à-fait indignes de la gravité des chrétiens, et qui convenaient bien plus à des bacchantes.

3° Les Thérapeutes avaient une table sacrée; oui, mais bien différente de celle des chrétiens, comme nous l'avons déjà observé. Ils avaient des temples; disons plutôt des synagogues. Ils avaient des diacres et des prêtres. Ces diacres, au rapport de Philon, étaient des jeunes gens qui servaient à table; au lieu que les diacres des chrétiens étaient des hommes graves, choisis par les apôtres, et propres à prêcher l'Évangile. Les prêtres des Thérapeutes sont ainsi nommés de leur âge, et non de leur dignité. Philon ne parle jamais de leur ordination, non plus que de celle des diacres. Quant aux vierges des Thérapeutes, c'étaient de vieilles filles qui avaient toujours conservé leur virginité; ce qui n'était pas sans exemple, du temps de Philon; parmi les juifs, Joseph nous apprend que la plupart des Esséens gardaient une chasteté perpétuelle. (Joseph, lib. 2, de *Bello judaico*, cap. 8.)

4° Les Thérapeutes priaient le visage tourné vers l'Orient; les Esséens le faisaient aussi, au rapport de Joseph. S'ensuit-il

de là qu'ils étaient chrétiens ? Les Thérapeutes pouvaient donc prier en se tournant vers l'Orient, ou à cause de ce verset du psaume 72, *Timebunt te cum sole*; car c'est ainsi que lisent les Hébreux, ou à cause que les rabbins disent qu'il faut exciter l'aurore par ses prières, ou enfin parce que Jérusalem est à l'orient d'Alexandrie, si l'on a égard au lever du soleil pendant l'été.

5° Les Thérapeutes usaient d'eau chaude le jour du sabbat; ce qui n'était pas permis aux juifs. Les rabbins nous disent que les juifs pouvaient boire le jour du sabbat de l'eau échauffée aux rayons du soleil, ou même de l'eau qu'on aurait fait chauffer à un feu allumé la veille du sabbat.

6° Le septième jour, auquel Philon dit que les Thérapeutes s'assembleraient, ne peut être que le jour du sabbat, que les juifs et Philon lui-même appelaient souvent le *septième jour. Sacram*, dit cet auteur, en parlant des Esséens qui étaient juifs, *existimant septimum, quo ab omnibus aliis operibus abstinent*. (Philo, in lib. *quod omnis probus liber*, edit. an. 1613.)

7° Si Philon n'a point donné aux Thérapeutes le nom d'Hébreux, c'est que cela n'était point nécessaire pour faire connaître de quelle religion ils étaient; la description qu'il fait de leur vie le donne assez à entendre. Les Esséens, dont il décrit aussi les mœurs dans son livre *de omni proba quod tiber sit*, étaient in

dubitablement Hébreux ; et cependant il ne les nomme point ainsi. Ne suffisait-il point qu'il appelât, comme il appelle en effet, les Thérapeutes *disciples de Moïse*, pour faire connaître à tout le monde de quelle religion ils étaient ?

Nous avons dit en dernier lieu que le silence des premiers Pères de l'Eglise sur le sujet des Thérapeutes était une preuve qu'ils n'étaient pas chrétiens. On oppose à cette preuve le témoignage d'Eusèbe de Césarée, de saint Jérôme, de saint Epiphane, de Cassien, de Sozomène, qui ont cru que les Thérapeutes étaient chrétiens. Mais pour que le témoignage de ces auteurs pût faire impression, il faudrait qu'ils fussent contemporains, ou presque contemporains. Or, Eusèbe, le plus ancien de tous, écrivait plus de deux cents ans après les Thérapeutes, et il n'apporte aucun garant de ce qu'il avance sur leur prétendu christianisme. La seule raison qu'il en donne est la conformité qu'il a aperçue entre leur manière de vivre et celle des premiers chrétiens ; ce qui ne conclut rien, ou conclut également pour les Esséens, ou même pour les prêtres des Egyptiens, et pour les brachmanes des Indiens, comme nous l'avons montré.

Il est temps de dire quelque chose des noms odieux et honteux que les païens, les juifs et les hérétiques donnaient par haine et par mépris aux chrétiens orthodoxes. Tels étaient

entre autres les noms d'*athées*, parce que les chrétiens méprisaient les dieux des païens ; ceux de *magiciens*, de *sorciers*, de *prestigiateurs*, parce que les païens attribuaient à la magie les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples ; ceux de Grecs et d'imposteurs : de *Grecs*, par dérision, et à cause que les chrétiens portaient ordinairement le manteau à la façon des philosophes grecs, et non la robe des Romains ; *imposteurs*, comme si les chrétiens voulaient tromper les hommes par leur doctrine et leur manière de vivre. On les appelait aussi sophistes, séducteurs, superstitieux, mauvais démons, auteurs d'une religion étrangère et barbare, pour de semblables raisons ; et parce que les chrétiens méprisaient généralement la mort, et mouraient sans crainte au milieu des plus cruels tourmens, les païens les nommaient désespérés, bestiaires, parabolaires, *sarmentitii*, *semarii*, *biathanati*. Par ces noms de *bestiaires*, chez les Romains, et de *parabolaires*, chez les Grecs, on faisait allusion aux bestiaires qui combattaient contre les bêtes, parce que les chrétiens aimaient mieux être exposés aux bêtes les plus féroces, que de renoncer à leur religion. Les noms de *sarmentitii* et de *semarii* viennent de ce qu'on brûlait quelquefois les chrétiens attachés à un pieu environné de sarments, et long d'un demi-axe, c'est-à-dire d'environ six pieds, dit Binghame, lib. 1, *Orig.*

cap. 2, § 10. Le terme de *biathanati* signifie ceux qui meurent d'une mort violente. Les païens donnaient encore aux chrétiens les épithètes d'ignorans, d'idiots, de grossiers, d'incivils, d'ineptes, de rustres, d'imbéciles, de stupides, d'insensés, de fous, d'obstinés, de fétieux. Ils les appelaient aussi une nation lucifuge et muette en public, *lucifuga natio, ac latebrosa, et muta in publico*, parce qu'ils se cachaient dans les lieux souterrains pour se dérober à la persécution, et qu'ils se rendaient inutiles à l'État en évitant les charges publiques. Cœcilius, *apud Minucium*, les appelle race de Plaute et Boulangers, *Plautina prosapia, et Pistorum*, à cause qu'ils étaient de la lie du peuple, selon les païens, et par conséquent semblables à Plaute, qui, se voyant réduit à une extrême indigence, fut contraint de se louer à un boulanger pour ne point mourir de faim. C'est par la même raison que Jean Lamius, dans son livre intitulé, *de Eruditione Apostolorum*, croit que le poète Juvénal les appelle *cerdones*, c'est-à-dire des personnes viles et méprisables qui cherchent à vivre de leurs travaux. Les païens s'imaginant que les chrétiens honoraient une tête d'âne, les nommaient *asinaires* et *asinicoles*. Ils les appelaient aussi criminels de lèse-majesté divine et humaine, sacrilèges, profanes, vains, impies, homicides, incestueux, scélérats, méchans en toutes manières, en-

nemis du genre humain, marchands du Christ, peut-être à cause des trésors célestes qu'ils en attendaient; sybillistes, juifs, Galiléens, Nazaréens.

Les hérétiques n'épargnaient pas non plus les termes de mépris et de dérision aux catholiques. Les Montanistes les nommaient *psychiques* ou *animaux*, comme si manquant totalement d'esprit, il n'avaient eu en partage que la seule animalité. Les Valentiniens qui prétendaient que la chair et le siècle, ou le monde, venaient d'un mauvais principe, les appelaient mondains, séculiers et charnels, parce qu'ils soutenaient avec raison que la chair et le monde ne venaient pas d'un mauvais principe, mais de Dieu, créateur de toutes choses.

Les Millénaires donnaient aux catholiques le nom d'*alégoristes*, parce qu'ils expliquaient en un sens allégorique les paroles du vingtième chapitre de l'Apocalypse de saint Jean, où il est parlé du règne de mille ans. Les Manichéens les appelaient *simples*, et leurs évêques, ils les nommaient les *maîtres des simples*, comme ils ignoraient les bonnes choses, parce qu'ils rejetaient leur erreur des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais.

Les Novatins appelaient les orthodoxes *Cornéliens*, parce qu'ils reconnaissaient le pape saint Corneille; *apostats*, parce qu'ils avaient arrêté dans un synode qu'on recevrait à la communion ceux qui seraient péni-

tence après être tombés dans l'idolâtrie; *synédriens*, à cause que les Novatiens appelaient par mépris ce synode *synedrium*; *capitolins*, parce que la plupart de ceux qui étaient tombés, et qui demandaient ensuite la pénitence, avaient sacrifié dans le Capitole.

Les Ariens appelaient les orthodoxes *Eustathiens* et *Pauliniens*, d'Eusthate et de Paulin d'Antioche; *homousiens*, parce qu'ils soutenaient que le Fils de Dieu est *homousios*, c'est-à-dire consubstantiel à son Père; *Athanasiens*, de saint Athanase, évêque d'Alexandrie, le fléau des Ariens.

Les Aétiens nommaient les catholiques temporaires ou chronites, *temporarii* et *chronitæ*, parce qu'ils se flattaient que la religion catholique finirait dans peu. Les Apollinaristes les nommaient *anthropolastres*, *anthropolatræ*, c'est-à-dire adorateurs de l'homme, parce qu'ils croyaient que Jésus-Christ était vrai Dieu et vrai homme, doué d'une âme et d'un corps semblables aux nôtres, au lieu que les Apollinaristes niaient que Jésus-Christ eût une âme. À la place de l'âme ils lui donnaient le verbe divin, et lui attribuaient aussi un corps différent des nôtres.

Les Origénistes appelaient les catholiques *philosarques*, *philosarcæ*, c'est-à-dire amis de la chair, et *pelosiotés*, *pelosiotæ*, c'est-à-dire gens de boue, hommes charnels, animaux, bêtes. La

raison de ces injures grossières est que les Origénistes prétendaient que nous ressusciterions avec des corps différens de ceux que nous avons maintenant, et quant à la substance, et quant à la figure; au lieu que les catholiques soutenaient que nous ressusciterions avec les mêmes corps que nous avons, quant à la substance, et qu'il n'y aurait que les qualités de changées.

Les Nestoriens appelaient les orthodoxes *Cyrrilliens*, de saint Cyrille d'Alexandrie, grand adversaire de *Nestoriens* qui admettait deux personnes en Jésus-Christ, et les Eutychiens les appelaient *Nestoriens*, parce qu'ils reconnaissaient deux natures en Jésus-Christ contre l'erreur des Eutychiens ou Monophysites, qui n'en reconnaissaient qu'une. Enfin, pour passer sous silence beaucoup d'autres noms odieux que les hérétiques et les schismatiques des premiers siècles prodiguaient aux orthodoxes, les Lucifériens n'avaient pas honte d'appeler l'Eglise catholique *la synagogue de l'Ante-christ et de Satan*. Nos pères souffraient tous ces opprobres avec patience, et même avec joie. Voilà ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque nous entendons les hérétiques modernes nous traiter de *papistes*, d'*idolâtres*, d'*ensans* et d'*habitans de la prostituée Babylone*, etc. (Voyez le père Manachi, dans le premier tome de ses *Origines et Antiquités chrétiennes*, pag. 1^{re} et suiv.)

CHRETIENS DE SAINT JEAN. C'est le nom d'une secte de chrétiens qui demeuraient autrefois le long du Jourdain, où saint Jean Baptisait, et c'est de là qu'ils ont pris leur nom. Ils demeurent aujourd'hui dans la Mésopotamie et dans la Chaldée. Tous les ans ils célèbrent une fête qui dure cinq jours, pendant lesquels leur évêque les baptise tous du baptême de saint Jean. Ils ne baptisent que dans les rivières ; ils bénissent le pain et le vin en mémoire de Jésus-Christ, sans faire mention de son corps ni de son sang, et n'ont point d'autre consécration que certaines longues prières qu'ils font pour louer et remercier Dieu. Ce pain, qui leur sert d'Eucharistie, est fait de farine avec du vin et de l'huile. Le vin, selon eux, marque le sang de Jésus-Christ, et l'huile marque l'onction de la Grâce et de la charité. Ils ne connaissent point le mystère de la sainte Trinité, mais ils disent que Jésus-Christ est l'esprit et la parole du Père éternel. Ils croient beaucoup de fables touchant la création du monde et l'autre vie. Ils ont trois fêtes principales, l'une en hiver, qui dure trois jours, en mémoire de notre premier père et de la création du monde ; une autre au mois d'août, qui dure aussi trois jours, et qu'ils appellent la fête de saint Jean ; la troisième au mois de juin, qui dure cinq jours ; c'est à celle-ci qu'ils se font baptiser. Ils observent le dimanche ; ils n'ont ni jeûne, ni pénit-

tence, et croient qu'ils seront tous saurés. Au lieu de livres canoniques, ils en ont qui sont remplis de sortilèges. (Tavernier, tom. 1.)

CHRETIENS DE SAINT THOMAS ou DE SAINT THOMÉ. C'est le nom qu'on donne aux anciens chrétiens de la presqu'île de l'Inde, parce qu'on croit en ce pays que l'apôtre saint Thomas leur a annoncé l'Évangile. Le bréviaire des prêtres de ces chrétiens porte même que saint Thomas passa jusqu'à la Chine. Quelque savans d'Europe prétendent que c'est un autre saint Thomas. D'autres disent que c'est un marchand Nestorien, nommé Thomas. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces chrétiens sont Nestoriens, sous la juridiction du patriarche des Nestoriens. Les papes leur ont souvent envoyé des missionnaires, depuis que les Portugais sont établis dans les Indes. Jean Albuquerque, de l'Ordre de Saint-François, premier archevêque de Goa, de la part du pape, établit en 1546 un collège à Cranganor, pour instruire les enfans dans les cérémonies des Latins ; les jésuites en établirent un autre en 1587, à une lieue de Cranganor, mais sans beaucoup de succès. Celui qui a travaillé le plus à réunir les chrétiens de saint Thomas avec l'Église romaine a été Alexis de Ménèses, de l'Ordre de Saint-Augustin, archevêque de Goa et primat de l'Orient. Il assembla un synode le 25 juin 1599 ; et ayant

gagné plusieurs prêtres nestoriens, il les fit renoncer aux nestorianisme, et leur défendit de se marier à l'avenir. Il régla aussi, dans ce même synode, la discipline et les rites sur la pratique de l'Eglise romaine. (Maffée, *Hist. indic.*, liv. 1, 2, 6, 8. Bouhours, *Vie de saint François Xavier*, liv. 1 et 3. Moni, *Hist. de la croyance et des coutumes des nations du Levant*. Voyez aussi l'ouvrage intitulé : *Histoire orientale des progrès d'Atexis Ménès, en la réduction des chrétiens de saint Thomas*, in-8°, imprimé à Bruxelles en 1809.

CHRÉTIENS DE LA CEINTURE. (Voyez CEINTURE.)

CHRISMAL, *Chrismale*, vaisseau dans lequel les anciens moines portaient sur eux de l'huile bénite, pour en oindre les malades quand ils sortaient. Il en est parlé dans la règle de saint Colomban. Ces mêmes moines nommaient aussi chrismal le vaisseau dans lequel ils portaient l'Eucharistie; car ils le portaient en voyage. Celui qui oubliait le chrismal, allant en un lieu éloigné, recevait quinze coups de fouet. Si, étant dans un champ, il posait ce vase sur terre et l'oubliait en s'en retournant, on le frappait de cinquante coups, quoiqu'il fût allé aussitôt le chercher. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclésiast.*, t. 17, p. 477. *Chrismal* signifiait aussi quelquefois un reliquaire. (Fleury.)

CHRISMATION, *chrismatio*,

action d'imposer le saint-chrême; cérémonie par laquelle le ministre de l'Eglise applique le saint-chrême à ceux qu'il baptise ou qu'il confirme. La chrismation ne se dit que du Baptême et de la Confirmation. Pour l'Ordre et l'Extrême-Onction, on dit onction. (Voyez CONFIRMATION, matière de la Confirmation.)

CHRIST, prononcez l's et le t. *Christus*. Ce nom vient du grec *Christos*, qui signifie oint, et qui répond à l'hébreu *messiah*. Les juifs attendaient leur libérateur sous le nom d'Oint ou de Messie, par excellence, témoignant par là qu'il devait réunir éminemment dans sa personne les qualités de roi, de prophète, de grand-prêtre, parce qu'on donnait l'Onction sainte aux Rois, aux prophètes, aux grands-prêtres. (Voy. JÉSUS-CHRIST, MESSIE.)

CHRIST, *Christi crucifixi effigies, imago*. Crucifix, image de Jésus-Christ crucifié. (Voyez CROIX.)

CHRIST, Ordre de Christ. C'est un Ordre militaire fondé sur les ruines de celui des Templiers, l'an 1317, par Denis 1^{er}, roi de Portugal, pour défendre ses États contre les Maures. Jean xxii confirma cet Ordre par une bulle du 14 mars 1319, sous le nom de milice de Jésus-Christ, et leur donna la règle de saint Benoît, avec les constitutions de Cîteaux.

Les chevaliers de cet Ordre portaient, pour habit de cérémonie, une grande robe de laine

blanche, avec une croix patriarchale de gueule sur la poitrine, chargée d'une autre croix d'argent. Les rois de Portugal sont à présent les administrateurs perpétuels de cet Ordre. Il y a aussi en Italie un Ordre militaire sous le nom de Jésus-Christ, qui fut institué par le pape Jean xxii à peu près dans le même temps que celui de Portugal, auquel ils ont été agrégés, sans qu'ils ne puissent néanmoins prétendre à ses commanderies. (Angel. Manriq., *Annal. Ord. cisterc.* Chrysost. Henriq., *regul. const. Ord. cisteric.* Andrcas Mendo, *de Ordin. milit.* Carvalho, *elucidat. Ordin. lusitan.* Mennenius, Justiniani, Schoonebeck, dans leurs *Hist. des Ordres milit.* Le père Hélyot, *Hist. des Ord. monast.*, tom. 6, pag. 72.)

CHRIST, Ordre militaire en Livonie, institué en 1205 par Albert, évêque de Riga, pour défendre les nouveaux chrétiens qui se convertissaient, contre les païens qui les persécutaient, comme il paraît par une lettre du pape Innocent iii, qui ordonne une croisade contre eux. Les chevaliers portaient sur leurs manteaux une épée et une croix par-dessus, ce qui les fit aussi nommer les Frères de l'Épée. (Longin, *Hist. polon.*, liv. 8.)

CHRISTIANISME, la doctrine de Jésus-Christ, la foi, la religion chrétienne. (*Voyez RELIGION.*)

CHRISTIANOCATÉGORE, *christianocategorus*. Saint Jean Damascène appelle ainsi certains

hérétiques qui adornaient les images de la sainte Vierge et des Saints. Christianocatégore signifie *accusateurs de chrétiens*.

CHRISTIANOPOLIS, appelée autrefois *Mégalopolis*, se nomme aujourd'hui *Leondari*; et ce n'est qu'un village de peu de conséquence dans la Tzaconie, proche le fleuve Alphée, sous la puissance des Turcs. Il est éloigné environ de quarante milles de Lacédémone au couchant d'été, et de vingt-cinq du golfe de Messène au septentrion, de soixante-quinze vers Corinthe au pied des montagnes. Il ne faut pas le confondre avec Chrysopolis ou Christopolis, sous Philippes, ni avec Chrysopolis de la province de Bostres en Arabie. Cette ville, qui a été autrefois considérable, a eu les évêques suivans :

1. Gérard, mort en 1392, auquel Boniface ix donna pour successeur.....

2. Jean 1^{er}, qui négligea de prendre ses bulles, pour quoi on lui substitua.....

3. Conrad Lindin, de Wecflaria, dominicain.

4. Henri de Villa, de l'Ordre des Frères-Mineurs, que Martin v fit métropolitain.

CHRISTINE, vierge et martyre, que Molanus confond mal-à-propos, avec sainte Crispine d'Afrique, dont a parlé saint Augustin, était de la petite ville de Tyr en Toscane, qui ne subsiste plus aujourd'hui. On croit qu'elle souffrit dans le troisième ou quatrième siècle, L'É-

glise romaine, qui l'honore le 24 de juillet, n'admet pas cependant ses Actes qu'on n'a point encore publiés en entier, parce qu'ils sont fabuleux et supposés. Son corps a été transporté de la Toscane à Palerme en Sicile. (Cajétan, tom. 2, *des Saints de Sicile*. Baillet, 24 juillet.)

CHRISTINIEN (Paul), né à Malines, où il a été syndic, mourut dans un âge avancé, en 1637. On a de lui le recueil des décisions du conseil de Malines, en six volumes, et un commentaire fort exact sur les coutumes de la même ville, augmenté par Sébastien Christinien, son fils, en 1654. Ces ouvrages sont fort estimés. (Denys Simon, *Biblioth. histor. des Autours de Droit*.)

CHRISTMAN (Jacques), né à Johaenberg dans le diocèse de Mayence, en 1554, savait les langues arabe, hébraïque, chaldaïque, grecque, latine, française, italienne, espagnole. Il fut professeur de l'Université d'Heidelberg, où il enseigna près de vingt ans, et mourut âgé de cinquante-neuf ans, le 16 juin 1613. On a de lui, *Muhamadis Alfragani chronologica et astronomica elementa. Epistola chronologica. Disputatio de anno et die passionis Domini. Explicatio calendarii romani, ægyptiaci, arabici, persici, syriaci et hebraei. Nodus gordius. Observationes solares. Theoria lunæ*. Vossius, de *Mathem.* Melchior Adam, in *vit. Philosoph. germ.*)

CHRISTOMAQUES. C'est le nom générique sous lequel saint

Athanase comprend les hérétiques qui ont erré sur la nature ou sur la personne de Jésus-Christ. (Athanasius, *lib. de decret. synod. Nicæn.*)

CHRISTOPHE, *Christophorus* (saint), martyr, souffrit dans le troisième siècle, durant la persécution de l'empereur Dèce. On ne sait ni le lieu, ni les autres circonstances de son martyre; et il en est de lui comme de beaucoup d'autres saints martyrs que l'Église honore, quoique leurs actes soient fabuleux ou corrompus, et qu'on ne sache d'eux autre chose, sinon qu'ils ont réellement existé et souffert pour la religion. On croit fort communément en Espagne que le corps de saint Christophe fut apporté de Tolède, et transféré à Valence, lorsque Tolède fut ruinée en 828. Les anciens calendriers et les Martyrologes, jusqu'au romain moderne, mettent la fête principale de saint Christophe le 23 de juillet. (Baillet, 25 juillet.)

CHRISTOPHE, premier du nom, anti-pape, usurpa le siège pontifical sur Léon v qu'il fit mettre en prison l'an 904. Il était Romain de naissance, et ne régna que six mois, ayant été renfermé dans un monastère et ensuite mis en prison par Serge, l'antagoniste du pape Formose. (Baronius, *A. C.* 907. num. 2, et 908, num. 1. Ciaconius, à l'an 905. Du Chêne, *Hist. des Papes*. à l'an 907.) Molanus observe que, dans les siècles d'ignorance, on était persuadé qu'on ne pou-

vait mourir en réprover le jour qu'on aurait vu une image de ce Saint; et que pour cela on la plaçait à l'entrée des églises, ou qu'on la peignait sur le dehors avec les vers suivans :

Christophori sancti speciem quicumque taster,

Ista nempe die non mortis mala, morietur.

Ou bien :

Christophorum videas : postea tutus eas.

Et quelquefois :

Christophore sancte, virtutes sunt tibi tantæ,

Qui te manè vident, nocturno tempore vident.

Dans des vers qui valent mieux, le célèbre Vida donne les raisons suivantes de la grandeur et de l'action dans lesquelles ce Saint est représenté :

Christophore, infixum quod eum usque in corde gerebas,

Pictores Christum dant tibi fere humeris :

Quem gestans quoniam multa es perpessus amara,

Te pedibus faciunt ire per alta maris.

Id quia non poteras, nisi vasti corporis usu,

Dant membra immanis quanta gigante erant :

Ut te non capiant, quamvis ingentia, templa,

Cogeris et rigidas sub Jove ferre hiemes.

Omnia quod victor superasti dura, virentem

Dant manibus palmam qua regis altus iter.

Quod potis, ars tibi dat, nequeat cam fingere vera :

Accipis cuncta bono tu bonus ista animo.

CHRISTOPHORUS-ANGELUS, auteur grec du dix-septième siècle. On a de lui, l'État présent de l'église grecque, imprimé en grec avec une version latine en Angleterre, en 1619, et plusieurs fois depuis. On trouve dans cet ouvrage plusieurs choses curieuses sur la discipline et les cérémonies des Grecs ; sur leurs jeûnes, leurs fêtes, leur manière de se confesser, etc. (Richard Simon.)

CHRISTOLYTE, *christolitus*.

Ce mot vient du grec *Χριστός*, Christ, ou *λύω*, je résous, et signifie des gens qui dissolvent, qui détruisent Jésus-Christ. Les christolytes étaient donc des hérétiques qui détruisaient Jésus-Christ, en disant qu'il était descendu aux enfers en corps et en âme; qu'il y avait laissé l'un et l'autre; et qu'il était monté au ciel avec sa seule divinité, ou plutôt, que sa seule divinité y était montée. Ces hérétiques vivaient dans le sixième siècle. Ils n'ont point fait secte. (Saint Jean Damascène, de *Hæres*. Sanderus, *hæres*. 107. Gautier, *chronique*, sixième siècle.)

CHRISTOPOLIS, ville de Macédoine, suivant Grégoire de Tours, dans les confins de la Thrace. Elle a un siège épiscopal qui relevait de Philippes. Elle est aujourd'hui métropole, et on croit que c'est la même qu'Amphypole. Voici les évêques latins qui y ont siégé :

1. Martin de Soléto, Suisse, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Innocent VI en 1354.

2. Herman Wolf, du même Ordre, nommé par Innocent vi et confirmé par son successeur Urbain v en 1362, le 8 novembre.

3. Adalbert, mort vers l'an 1304, auquel succéda.....

4. Jean 1^{er}, Zacous, de l'Ordre des Frères-Mineurs, le 17 juillet, nommé par Boniface ix.

5. Thomas Butylérus, du même Ordre, en 1395. (Voy. Wading.)

6. Jean II, auquel il succéda.

7. Michel Castault, du même Ordre, nommé par Nicolas v, le 18 mars 1454. (Wading.)

CHRODEGAND (saint), évêque de Metz, né en Hasbagne ou Brabant vers l'an 712, fut élevé dans le monastère de Saint-Tron, aux confins de cette province. On l'envoya de là à la cour de Charles-Martel, qui lui donna la charge de référendaire ou chancelier. Après la mort de Sigebalde, évêque de Metz, il fut choisi pour le remplacer, et ordonné le 1^{er} octobre 742. Il fonda l'abbaye de Gorze en Lorraine, et celle de Saint-Pierre, toutes deux de l'Ordre de Saint-Benoît. En 953, il fut choisi par le roi Pépin et l'assemblée des États du royaume, pour aller à Rome inviter le pape Étienne II à venir en France. Ce voyage lui procura le *pallium*, que le pape lui accorda avec le titre d'archevêque. Il persuada à ses clercs de mener une vie commune; il leur donna pour cela une règle, et les obligea de vivre dans un cloître. En 765, il présida au concile d'Atigny, apparemment en sa qualité d'archevêque. Il mourut l'année suivante, le 6 mars, après un épiscopat de vingt-trois ans et quelques mois, et fut enterré à Gorze. Son épitaphe, que l'on croit de Théodulphe d'Orléans, le représente comme un prélat qui fut la lumière et l'honneur de l'Eglise, et qui instruisit son peuple, autant par l'exemple de ses vertus que par la force de ses discours. Il y est fait aussi mention du *pallium* que le pape Étienne lui accorda, et de la règle que saint Chrodegand donna à ses chanoines. Elle est tirée, pour la plus grande partie, de celle de saint Benoît, et divisée en trente-quatre Chapitres, avec un prologue. Elle se trouve dans le cinquième tome des Annales ecclésiastiques du père Le Cointe, avec de courtes notes de sa façon, et quelques variantes. Un anonyme voulant la rendre commune à tous les chanoines en retrancha tout ce qu'elle avait de particulier pour l'Eglise de Metz, et y ajouta beaucoup de statuts tirés principalement du concile d'Aix-la-Chapelle. Elle est divisée en quatre-vingt-six Chapitres, et se trouve dans le septième tome des conciles, et dans le premier tome du *Spicilège* de dom Luc d'Achéry. On a encore de saint Chrodegand la chartre de fondation du monastère de Gorze, qui fut confirmée par le concile de Compiègne en 757, (Mourisse, *Hist. des évêques de Metz*, liv. 2, pag. 64 et

suiv. Dom Mabillon, lib. 25, *Annal.*, n. 31, pag. 183. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclés.*, tom. 18, pag. 176 et suiv.)

CHROMACE ou **CHROMATIUS** (saint), évêque d'Aquilée, et confesseur, que saint Jérôme appelle le plus saint et le plus savant évêque de son temps, était fils d'une mère que le même Saint compare à Anne la prophétesse, et dont il dit que le ventre pouvait s'appeler un ventre d'or, à cause des saints enfans qu'elle avait mis au monde. Car outre Chromace, elle eut encore Eusèbe et des filles, qui consacrèrent à Dieu leur virginité. Chromace fut élevé sur le siège d'Aquilée, après l'an 386. Ughel lui donne dix-huit ans et neuf mois d'épiscopat. On trouve aussi, dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 5, pag. 976, trois discours qui portent son nom, et où il est appelé évêque de Rome ou romain, et non pas d'Aquilée. Le premier est sur les huit béatitudes. Le second est une explication du cinquième chapitre de saint Matthieu, avec une partie du sixième, qui est apparemment un fragment d'un commentaire que ce Saint avoit composé sur l'Évangile entier de saint Matthieu. En expliquant ce qui est dit dans l'Évangile du divorce, il parle comme s'il croyait que l'on pût épouser une autre femme après avoir fait divorce pour cause d'adultère; mais il condamne ceux qui quittent leurs femmes pour d'autres

causes, et ensuite se remarient, quoiqu'il avoue que les lois humaines le permettent. Dans le troisième discours, qui n'est pas entier, saint Chromace explique ces paroles de saint Jean à Jésus-Christ : *C'est moi qui dois être baptisé par vous*. Ces trois discours ont été imprimés à Bâle en 1528, avec l'apologie de Symmaque; et en 1551, dans le *Micropresbyticon*; d'où ils ont passé dans la Bibliothèque des Pères et dans les orthographes. Il y en a eu aussi une édition à Louvain en 1649. Nous n'avons plus ni ses deux lettres aux empereurs Honorius et Arcade, ni celle qu'il écrivit avec son frère Eusèbe à saint Jérôme vers l'an 374. Il paraît que saint Chromace lui écrivit encore vers l'an 390, avec saint Héliodore, pour lui demander une traduction du livre de Tobie sur le texte chaldaique; mais cette lettre n'est pas venue jusqu'à nous, non plus que celle que ces deux prélats lui écrivirent vers le même temps, pour lui demander des commentaires sur les prophètes Osée, Amos, Zacharie et Malachie. Nous avons, dans le cinquième tome des *Œuvres* de saint Jérôme, de l'édition de dom Martianay, une lettre sous le nom de saint Chromace et d'Héliodore à saint Jérôme, pour lui demander l'Histoire de la naissance de la Vierge; mais on convient unanimement que cette lettre est supposée, de même que celle où il lui demande un Martyrologe. Il faut porter

le même jugement d'un grand nombre d'homélies mêlées parmi les ouvrages de saint Chrysostôme, et qu'on attribue aussi à saint Chromace. (Saint-Jérôme, *Præfat. in Paralip.*, tom. 1, pag. 1022, et in *prolog. in Abacuc.*, tom. 3, p. 1591. Baronius. Cave. Dupin, cinquième siècle. Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 10, p. 82 et suiv.)

CHRONIQUE, *chronica, chronici libri*. Histoires selon l'ordre des temps, dans lesquelles on s'applique à marquer le temps des événemens que l'on rapporte succinctement. On donne le nom de chroniques aux deux livres des *Paralipomènes*. Les juifs ont sept chroniques ou livres historiques peu corrects et assez modérés.

La chronique du prophète Moïse est un livre fabuleux de la vie de Moïse, imprimé à Venise en 1544, traduit en latin par M. Gaulmin.

La chronique des Samaritains a été publiée par M. Bernard, et communiquée aux journalistes de Leipsick. M. Basnage l'a insérée avec des remarques dans son *Histoire des Juifs*, t. 6, liv. 8, ch. 6, p. 640. Elle commence à la création du monde, continue jusqu'à la prise de Samarie par Saladin, en 1187. Elle est très-courte et très-peu exacte. (Dom Calmet, *Supplément au Dictionn. de la Bible*, tom. 5, pag. 147 et 148.)

Jules Africain est le premier auteur chrétien qui a fait une

chronique; Eusèbe et plusieurs autres en ont fait après lui. La chronique scandaleuse est une histoire composée du temps du roi Louis XI, par un officier de la ville de Paris. On appelle figurément *chronique scandaleuse*, les médisances et les mauvais bruits qui courent dans le monde. Le mot de chronique vient du grec χρόνος, temps.

CHRONOLOGIE, *chronologia, descriptio temporum, ratio-narium temporum*. Ce mot vient de χρόνος, temps, et λόγος, discours. La chronologie est proprement l'histoire, la science ou la doctrine des temps passés et des époques. Elle a soin de ranger la suite des temps et des époques; elle marque les jours et les années où les plus grands événemens, tant sacrés que profanes, sont arrivés. La chronologie a ses difficultés et ses incertitudes, mais elle a aussi ses règles et ses fondemens. Les difficultés de la chronologie naissent du fond même de cette science, qui est souvent éloigné, obscur, embarrassé. Le monde n'est pas éternel; ce n'est que depuis un certain nombre de siècles que Dieu, cet être infiniment sage, bon, puissant, a tiré du néant, par sa seule parole, c'est-à-dire par sa seule volonté et pour sa gloire, ces cieux, cette terre, ces mers, ce monde entier qui étale à nos yeux tant de grandeur et de magnificence. On compte depuis la création du monde jusqu'à cette année de Jésus-Christ 1822, 5822 ans. Or, quelle difficulté pour

marcher sûrement dans cet obscur, vaste et presque immense pays de l'antiquité? Plus les temps sont reculés, plus aussi il est difficile de les mesurer, de les combiner, de fixer les époques; et il faudrait un miracle pour que les différens chronologistes de tous les temps et de tous les pays s'accordassent parfaitement sur des faits arrivés quelquefois plusieurs milliers d'années avant eux. De là la diversité d'opinions qui se trouve parmi les chronologistes sur un très-grand nombre de points, et entre autres sur le calcul des années depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, touchant lequel seul on compte jusqu'à quatre-vingt-dix opinions différentes, selon Dom Calmet et M. l'abbé de Vence. Quelle diversité encore sur la distinction des années sacrées et civiles parmi les juifs, le séjour des Israélites en Égypte, la chronologie des juges, celle des rois de Juda et d'Israël, le commencement des années de la captivité, celui des septante semaines de Daniel, etc., sur l'origine de l'empire des Chinois, les dynasties d'Égypte, l'époque du règne de Sésostris, le commencement et la fin de l'empire d'Assyrie, la chronologie des rois de Babylone, des rois Mèdes, des successeurs d'Alexandre, etc.! Ceux qui voudront connaître à fond les sentimens des divers chronologistes pourront consulter leurs ouvrages. Nous nous bornerons ici à donner une idée de

la chronologie sacrée, comme la plus importante, et de nommer à la fin de cet article les plus célèbres chronologues.

La chronologie sacrée est celle qui se trouve dans les livres de l'Écriture-Sainte. Cette chronologie est vraie, puisqu'elle a Dieu pour auteur, et le plus ancien peuple pour possesseur. Tout ce qui y est contraire, ou qui n'y est pas réductible, est faux. Elle comprend tout ce qui regarde la science des temps marqués dans les livres saints, soit historiques, soit prophétiques; car la science des temps n'est pas moins nécessaire pour l'intelligence des prophéties que pour celle de l'histoire: sans cette connaissance, on s'expose à confondre souvent dans les prophéties des choses fort différentes et fort distinguées. L'histoire sacrée remonte jusqu'à la création du monde, et elle se termine aux temps apostoliques: de sorte que si l'on ne considère dans les livres sacrés que ce qu'ils renferment d'historique, on peut terminer la chronologie sacrée aux temps apostoliques, c'est-à-dire, à la ruine de Jérusalem par les Romains en l'année 70 de l'ère chrétienne vulgaire, qui est en effet l'époque où s'arrêtent Ussérius et Lancelot. Mais si l'on considère avec M. Bossuet et de la Chétardie ce que les livres sacrés renferment de prophétique, la chronologie sacrée s'étend jusqu'à la fin du monde, et comprend toute la durée des siècles. Nous ne parlons ici que

de la partie historique de la chronologie sacrée, et non de la partie prophétique, sur laquelle on peut voir une dissertation sur les sept âges de l'Église, et une autre sur le sixième âge de l'Église, qui se trouvent au treizième tome de la sainte Bible, en latin et en français, avec des notes littérales, critiques et historiques, des préfaces et des dissertations tirées des Commentaires de dom Augustin Calmet, de M. l'abbé de Vence et des auteurs le plus célèbres, pour faciliter l'intelligence de l'Écriture-Sainte. Le quatorzième et dernier tome de cet ouvrage est de l'an 1750, in-4°, à Paris, chez Gabriel - Martin, J. B. Coignard, etc. C'est donc dans les fastes du peuple de Dieu, c'est dans les livres saints qu'il faut chercher la véritable chronologie, qui fixe l'époque et la durée de chacun des six âges qui partagent la durée des siècles depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Mais parce que nous avons trois exemplaires différens des livres saints; savoir, l'hébreu, le samaritain et le septante, qui sont ou trois textes ou trois copies d'un premier original; et que ces exemplaires varient entre eux sur la chronologie des premiers âges du monde, il est nécessaire de marquer ici ces différences. Le texte hébreu de la *Massore* abrège les temps; il ne compte qu'environ quatre mille ans depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Le texte samaritain donne plus d'étendue

à ces époques, et les Septante font remonter la création du monde jusqu'à six mille ans avant Jésus-Christ. Il y a, selon le texte hébreu, 1656 ans depuis Adam au déluge; 1307, selon le samaritain; et 2242, selon Eusèbe et les Septante; ou 2256, selon Joseph et les septante; ou 2262, selon Jules Africain, saint Épiphanè, le père Peteau et les Septante. Si les chronologistes sont divisés sur le choix des textes et sur les temps écoulés, pour l'intervalle de la création au déluge, ils ne le sont pas moins pour les temps postérieurs au déluge, et sur les intervalles des époques de ce temps. Nous ne les suivrons pas dans leurs différens systèmes; on peut consulter leurs ouvrages. Nous remarquerons seulement ici que la chronologie ne se borne pas aux temps reculés et à la fixation des anciennes époques, elle s'étend aussi à d'autres usages, et particulièrement aux usages ecclésiastiques. C'est par son secours que nous fixons les fêtes mobiles, entre autres celle de Pâques, et que par le moyen des *epactes*, des *périodes*, des *Cycles*, etc., nous construisons le calendrier. Ainsi, il y a proprement deux espèces de chronologie; l'une purement historique, et fondée sur les faits que l'antiquité nous a transmis; l'autre mathématique et astronomique, qui emploie les observations et les calculs, tant pour débrouiller les époques que pour les usages de la religion.

La chronologie a donc de grands avantages; et sans elle l'histoire n'est qu'un amas confus de faits et de réois entassés pêle-mêle, l'un avec l'autre, plus propre à mettre le désordre dans nos idées et à brouiller notre imagination, qu'à former le jugement. Elle a aussi ses difficultés et ses incertitudes. Mais enfin, elle a encore ses règles et ses fondemens; savoir, le témoignage des auteurs, les observations astronomiques, certaines époques incontestables dans l'histoire, les médailles et les inscriptions anciennes.

1. Le témoignage des auteurs est si universellement reçu parmi les nations policées, que ce serait blesser l'honnêteté publique de douter de certains faits rapportés dans l'histoire. *Quoique j'aie vu Rome de mes yeux, dit saint Augustin, et que je n'aie jamais été à Constantinople, fondé sur la foi des témoins qui en parlent, je me tiens aussi assuré qu'il y a une ville de Constantinople que je le suis qu'il y a une ville de Rome.* (Lib. 13, de Civit. Dei, cap. 3.)

Ce serait néanmoins agir fort imprudemment et s'exposer visiblement à être trompé, que de recevoir sans examen et sans choix tous les faits que rapportent les historiens. M. De Launoy, docteur de Navarre, et c'é-
lèbre par un grand nombre d'ouvrages de critique sur plusieurs points de l'Histoire ecclésiastique, nous donne les quatre règles suivantes pour discerner la

vérité d'avec le mensonge dans les faits historiques.

Première règle.

Dans les choses qui appartiennent à l'histoire et à la tradition, il en faut croire surtout ceux qui ont écrit dans les temps que les choses se sont passées : si d'ailleurs ils ne sont contredits par aucun auteur contemporain, qui soit d'une probité et suffisance reconnues.

Deuxième règle.

Après les auteurs contemporains, il faut s'en rapporter plutôt à ceux qui ont vécu plus près du siècle où la chose s'est passée, qu'à ceux qui en ont été plus éloignés.

Troisième règle.

Les histoires qui paraissent apocryphes, et qui sont d'un auteur qu'on ne connaît pas bien, ou qui est nouveau, ne doivent être d'aucun poids et d'aucune considération, si elles choquent la raison et la tradition des anciens.

Quatrième règle.

Il faut se défier de la vérité d'une histoire qui nous est rapportée par des auteurs modernes, particulièrement quand ils ne conviennent pas entre eux, ni avec les anciens, sur plusieurs circonstances.

Ces règles sont sûres et conformes à la raison naturelle. Il faut les mettre en usage pour ne point s'égarer dans le labyrinthe

de l'histoire ancienne. On doit y ajouter cette excellente observation de saint Augustin, et dont ce Père fait même une règle très-importante. « A l'égard, dit-il, des auteurs profanes, quand ils nous rapportent des choses contraires à l'histoire contenue dans la Bible, il ne faut point hésiter à croire qu'elles sont fausses, car le bon sens dit que l'esprit de Dieu, qui parle dans les Écritures, mérite, préférablement aux hommes, d'être cru, lorsqu'il raconte ce qui s'est passé, puis qu'il prédit même si certainement tant de choses long-temps avant qu'elles arrivent. » (*De Civ. Dei*, lib. 8, cap. 48.)

Sur cela, quoi de plus étonnant que le dessein du Père Pzron dans son livre de l'*Antiquité des temps rétablie*, si opposé à cette règle de saint Augustin, puisqu'il rejette la chronologie de la Bible hébraïque et de notre Vulgate, parce qu'elle ne s'accorde pas avec les antiquités des Chaldéens, des Égyptiens et des Chinois, et qu'il donne au monde environ quinze cents ans d'ancienneté plus que la chronologie ordinaire ne lui en donne : ce qui rend cet auteur d'autant plus blâmable, qu'il ne convient pas pour cela avec les Chaldéens et les Égyptiens. On sait que les Chaldéens ou Babyloniens donnaient à leur monarchie des myriades d'années, et qu'ils se vantaient d'avoir des observations astronomiques d'une infinité de siècles. Leur histoire est toute

pleine de mensonges ; et Aristote même a rangé, parmi les conteurs de fables, ceux qui ont écrit les *Assyriaques*. (Aristote, *Polit.*, v 10.) À l'égard des Égyptiens, comme il y avait entre eux et les Chaldéens une émulation d'ancienneté, ils se sont jetés dans des fables même extravagantes, pour emporter la prééminence sur leurs rivaux. Entêtés de vouloir passer pour la première nation du monde, ils disaient que les dieux et les demi-dieux avaient régné en Égypte 42,984 ans avant que les hommes en tinssent l'empire. Chercher la vérité dans ce qu'ils disent de leur nation, c'est la chercher dans les romans. Platon dit ouvertement que les prêtres égyptiens, qui étaient consultés si souvent par les Grecs sur les origines du monde, ignoraient profondément les antiquités. (Plato, in *Tim.*)

Quant aux Chinois ; outre que leurs chronologistes ne s'accordent pas entre eux, c'est que quand ils s'accorderaient, la raison et la religion ne permettraient pas de préférer leur chronologie à celle des livres sacrés. Nous disons que leurs chronologistes ne s'accordent pas entre eux, car Sumaquam, célèbre annaliste des Chinois, qui vivait vers l'an 1066 de l'ère vulgaire, ne fait pas leur empire si ancien qu'il le font les autres historiens de cette nation. Ceux-ci le font commencer à Fohi, qui, selon eux, a régné quelques siècles avant le déluge, et Sumaquam

le pose plus de deux cent cinquante ans plus tard, et soutient que Hoam-ti est leur premier Roi. Quelle idée peut-on avoir de la certitude de l'époque du règne de Fohi, quand on lit dans son histoire que sa mère en devint enceinte par l'arc-en-ciel, et une infinité de contes de cette force? M. Fréret, dans une excellente dissertation sur ce sujet, imprimée dans le tome 15 des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, dont il était secrétaire, fait connaître toutes les variations qui ont régné parmi les savans de la Chine, touchant la chronologie de leur histoire. On peut voir aussi sur ce sujet l'excellente traduction du *Traité des Hiéroglyphes des anciens Égyptiens* de Warbuton, traduit par M. De Malepeines, qui y a joint une dissertation sur la chronologie des Chinois, où cette matière est discutée avec autant de précision que de clarté. La chronologie de la Bible des Septante, que l'auteur de l'*Antiquité des temps rétablie* préfère à celle de la Vulgate, ne convient pas davantage avec les antiquités des Chaldéens, des Égyptiens et des Chinois, puisqu'il n'y a pas d'apparence de concilier une chronologie qui ne donne au monde que quinze cents ans d'ancienneté plus que celle de la Vulgate, avec les prétentions des Chaldéens, des Égyptiens et des Chinois, qui remontent jusqu'à quarante mille ans au-delà.

2. Les observations astrono-

miques, particulièrement sur les éclipses du soleil et de la lune, donnent aux chronologistes des argumens certains et démonstratifs du temps où sont arrivés un grand nombre des plus signalés événemens de l'histoire, puisqu'une éclipse de soleil ou de lune marque, distingue et caractérise si individuellement, pour ainsi parler, une année, qu'on la peut démêler parmi une infinité d'autres. Aussi regarde-t-on les éclipses comme le fondement le plus assuré de la chronologie. Certainement rien ne peut mieux caractériser l'année d'une bataille, d'une fondation de ville, de la mort d'un prince, qu'une éclipse qui sera arrivée le même jour, ou quelques jours avant ou après; puisque, par le moyen des tables astronomiques, on trouve que l'éclipse vue à tel jour a dû nécessairement arriver dans telle année. Cette méthode est fondée sur des démonstrations mathématiques, et par conséquent infaillibles.

3. Le troisième fondement de la chronologie se tire de certaines époques très-constantes, et dont personne parmi les chronologistes et les historiens ne s'avise de douter. Ces points fixes dans la chronologie sont comme des lieux sûrs où l'on se peut tenir ferme, afin de considérer de là au-dessus et au-dessous les endroits les plus embarrassans, et sur lesquels l'histoire répand le moins de lumière. V. ÉPOQUE : et à l'ère de Dioclétien ou des martyrs, lisez 303 au lieu de 302.

4. L'histoire tire aussi beaucoup de lumière et de certitude des médailles et des inscriptions anciennes. Il y a environ deux siècles qu'on s'est appliqué solidement à déchiffrer ces doctes monumens, qui nous ont conservé la mémoire de tant d'événemens que nous ne connaissons que par l'intelligence des médailles. Aussi est-il évident que depuis ce temps-là l'histoire est devenue plus lumineuse et plus certaine, parce que les médailles assurent l'histoire et la chronologie, comme l'a si bien démontré le célèbre M. Spanheim, dans son excellent ouvrage de *Præstantia et usu numismatum antiquorum*. C'est par le secours des médailles que M. Vaillant a fait sa belle histoire des rois de Syrie, depuis Alexandre - le - Grand jusqu'à Pompée, qui réduisait la Syrie en province romaine. Rien n'était plus difficile que de démêler l'histoire de tant de rois, qui ont le même nom. Cette confusion de noms avait jeté les historiens dans l'erreur. De plusieurs rois ils n'en faisaient qu'un, et le faisaient régner autant d'années qu'il en fallait pour lier la chronologie. La différence des visages empreints sur les médailles a servi à distinguer ce qui avait été si prodigieusement confondu. Ce savant antiquaire a donné depuis au public l'*Histoire des rois d'Égypte*, faite pareillement sur ces monumens anciens. Les médailles n'ont pas moins contribué à

éclaircir l'Histoire romaine, comme on le peut remarquer par les secours que M. de Tillemont tire de ces riches monumens dans tous les volumes qu'il a publiés sous le titre d'*Histoire des Empereurs*. Voici comment parle de l'utilité des médailles le savant cardinal Noris, à la fin de la préface de son livre intitulé : *Annus et epochæ Syromacedonum in vetustis urbium Syriæ nummis, præsertim Mediceis expositæ*. « *At non sacra et ecclesiastica tantum, verum etiam profana historia ex annis principum ac urbium in nummis obsignatis, mirifice illustratur : cum ex iisdem temporibus imperii plurium Cæsarum demonstratur, etc.* » Mais ce bel ouvrage lui-même est la plus excellente preuve qu'on puisse jamais donner de l'utilité des médailles, pour assurer la chronologie et l'histoire, (M. l'abbé de Vallemont, dans ses *Éléments de l'histoire*, tom. 1, édit de 1758, pag. 11 et suiv. Voyez aussi, outre les auteurs cités dans cet article, Jules Africain, Denis Le Petit, Eusèbe, Syncelle, Origène, saint Cyrille, saint Épiphanes, saint Jérôme, saint Isidore de Séville, saint Isidore de Péluse, Paul Orose, Théophraste, Cédrene, Torniel, Sallien, Baronius, Sponde; les pères Petau, Gourdon, Grandami, Labbe, Riccioli, Hardouin, Souciet, jésuites; La Peyre, Gantier, Sethus, Calvisius, Ussérius, les deux Capelle, Panvin, Pagi, Marshan, Vossius, Bos-

suet, Strauchius, Vorstius, J. Laurent de Lucques, Rou, Ménard d'Iserme, Robert Cary, Gaspard Heunischius, Schurzflaesch, Desvignoles, Newton, dom Alvarès de Tolède, Gre-vius, dom Maur d'Antine, Charles Clément; et dom Durand Ursin, dans l'ouvrage intitulé : *l'Art de vérifier les dates*.

CHRYSANTHE, martyr, souffrit à Rome avec sainte Darie, sous l'empereur Numérien, dont le règne commença en 283, et finit en 284, ou plus vraisemblablement sous l'empereur Valérien, et au plus tard avant le mois d'août de l'an 257, s'il est vrai que le pape saint Etienne, qui mourut alors, avait donné ordre qu'on recueillît les actes de leur martyre. Ils eurent tous les deux la même couronne et le même tombeau dans une grotte qui donnait sur le chemin du Sel. Saint Grégoire de Tours, qui cite les actes de saint Chrysanthé, au ch. 38 de son Traité de la gloire des Martyrs, rapporte qu'un grand nombre de fidèles s'étant assemblés à leur tombeau peu de temps après leur martyre, l'empereur ou le préfet de la ville les fit enfermer dans la grotte avec une grande quantité de pierres et de sable, et qu'ils y furent étouffés. Après la persécution, les chrétiens ouvrirent la grotte, et commencèrent à rendre un culte religieux à saint Chrysanthé et à ses compagnons. Une partie des reliques de saint Chrysanthé et de sainte Darie, était au monastère des bénédic-

tins d'Avol dans le diocèse de Metz, et l'autre à Vienne en Autriche. On fait leur fête le 25 d'octobre. Les actes de ces Saints ont été si fort corrompus, que Baronius les a tenus suspects d'une fausseté totale. (Baronius, à l'an 284, n. 7, Ruinard *Act.*, p. 420. Tillem., tom. 4, p. 762, Baillet, 25 octobre.)

CHRYSARGIRE, *chrysargirum*, impôt qui se payait tous les quatre ans par les marchands, le menu peuple et les gens de mauvaise vie. Zozime dit que Constantin en fut l'auteur; mais Évagre dit au contraire que ce Prince pensa à l'abolir; ce que fit l'empereur Anastase. (Eusèbe, lib. 3, *Histor.*, ch. 39.) On voit des vestiges de ce tribut dans la vie de Caligula par Suétone, et dans celle d'Alexandre par Lampridius. Ce tribut se payait en or et en argent, dit Hoffmān, et de là son nom χρυσός, or, et ἀργύριον, argent. (Voy. Baronius, à l'an 330.)

CHRYSIPPE, prêtre de Jérusalem, prévôt de l'église de la Résurrection, et garde de ses chartes, vivait vers l'an 455. Nous avons de lui, dans la Bibliothèque des Pères, un sermon à la louange de la sainte Vierge, qui contient quantité d'éloges extraordinaires pareils à ceux des litanies. Cave lui attribue aussi un panégyrique de saint Jean-Baptiste, manuscrit; et Léon Allatius un discours à la louange de saint Michel. Photius fait encore mention d'un écrit où il était rapporté que Gamaliel et

Nicodème avaient été baptisés par S. Jean, et avaient souffert le martyre. Photius ajoute que cet écrit était attribué à Chrysippe, prêtre de Jérusalem, qui, dans un discours sur Théodore, martyr, fait mention de Lucien, et de la révélation que Gamaliel lui fit de son histoire, et du lieu où il était enterré avec Gamaliel et saint Etienne. Cyrille, évêque de Schytople, nous apprend, dans la vie de l'abbé Euthyme, que Chrysippe avait composé plusieurs livres dignes d'approbation, et qu'il avait été disciple de l'abbé Euthyme, avec Côme et Gabriel, ses frères. (Cyrille de Schytople, *In vita Euthymii*. Photius, *Cod.* 171. Cave. Dupin, cinquième siècle.)

CHRYSOLOGE (saint), martyr, est moins connu par l'histoire de sa vie que par la célébrité de son culte, qui était déjà fort en vogue à Rome avant le huitième siècle. Il est marqué comme martyr dans le calendrier de l'Eglise de Carthage, et les Martyrologes font sa mémoire au 24 de novembre. On croit qu'il fut exécuté près d'Aquilée, sous la persécution de Dioclétien. Les actes de sainte Anastasie, veuve et martyre, dans lesquels on trouve qu'il avait des relations de lettres avec elle, sont indignes de foi. (Tillemont, *Mémoires pour l'Histoire ecclésiast.* Baillet, *Vie des Saints*, 24 novembre.)

CHRYSOLAN ou **CHROSOLAN** (Pierre), transféré d'un évêché à l'archevêché de Milan, au com-

mencement du douzième siècle, fut envoyé par le pape Paschal II vers Alexis Comnène, empereur de Constantinople. Il y disputa fortement de vive voix et par écrit, contre les Grecs, touchant la procession du Saint-Esprit. Étant revenu de sa légation, l'archevêché de Milan lui fut disputé par Jordanes, et le concile de Latran, tenu en 1116, le condamna à retourner à son premier évêché. On a le discours qu'il adressa à Alexis Comnène, touchant la procession du Saint-Esprit; il est en latin dans Baronius, à l'année 1119, et en grec et en latin dans le premier tome de la Grèce, d'Allatius. Il avait encore composé d'autres ouvrages pour la défense de l'Eglise romaine, dont Trithème a donné le catalogue, et qui sont, un traité contre les Grecs, un de la Trinité, des Épîtres, des Sermons, etc. (Trithème, *de Script. eccl.* Baronius, tom. 12, A. C., 1116. Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques du douzième siècle*, part. 1, p. 94 et 104; et part. 2, pag. 663.)

CHRYSOLOGUE (Pierre).

V. PIERRE CHRYSOLOGUE (saint).

CHRYSOLOGAS (Mannel ou Emmanuel), savant grec, fut envoyé au quinzième siècle en Europe par l'empereur d'Orient, Jean Paléologue l'Ancien, pour implorer le secours des princes chrétiens contre le Turc. Il s'en retourna à Constantinople après trois ans au moins de négociations, et revint ensuite en Italie, où il enseigna à Florence, à Va-

nise, à Pavie et à Rome la langue grecque. Il mourut à Constance le 15 avril 1415, après avoir mérité le titre glorieux de *Restaurateur des Lettres*, et composé divers ouvrages ; savoir, 1° un traité des Règles de la Grammaire grecque. 2° Un parallèle de l'ancienne et de la nouvelle Rome, adressé à l'empereur Jean, et que Lambécios a traduit du grec en latin, et publié avec le *Codin*. 3° Plusieurs Lettres en grec et en latin. 4° Quelques discours. 5° Une version latine de la liturgie qui porte le nom de St.-Grégoire-le-Grand, et que l'on conserve dans la bibliothèque barberine à Rome. 6° Un petit traité pour prouver que le Saint-Esprit procède du Fils. (Humphraid, de *Græcis illustribus linguae græcæ litterarumque humanarum instauratoribus*, liv. 1, c. 2, à Londres, 1742, in-8°.)

CHRYSOLITE, pierre précieuse, qui était la dixième dans le rational du grand-prêtre, et sur laquelle on avait gravé le nom de Zabulon. (*Exod.*, 28, 20.) Cette pierre est transparente, de couleur d'or, et mêlée de vert qui jette un beau feu.

CHRYSOPOLIS, ville épiscopale de la province d'Arabie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Bostres. Ne serait-ce pas la même que celle dont parle l'Écriture au commencement du Deutéronome, et qu'elle nomme *Dizahab*, à cause de l'or qu'on y trouvait ? Il est certain que l'auteur sacré parle en cet en-

droit d'une ville d'Arabie, vers le pays des Moabites. Jean, un de ses évêques, était au concile de Chalcédoine.

CHRYSOPOLIS ou **CHRISTOPOLIS**, ville épiscopale de la Céléstyrie, sous l'archevêché de Bostres, dans la province d'Arabie, qui a eu les évêques suivants :

1. Corrade ou Conrad de Vecfloria, de l'ordre de Saint-Dominique, nommé le 29 novembre 1297.

2. Matthieu, dont parle Léon Allatius de *Cons. utr. eccles.*, ch. 10, n. 3, col. 1059.

CHRYSOPRASE, pierre précieuse de couleur verte, semblable à celle du porreau, mais tirant sur l'or. (*Apoc.*, 21, 20.)

CHRYSOSTOME. (*Voy.* JEAN CHRYSOLOGE (saint).)

CHUB, peuples que l'on croit être les Cubiens, placés par Ptolémée dans la Marécote. (*Ezéch.*, 30, 5.)

CHUMNE (Georges), historien grec, écrivit en vers une histoire sainte, qui comprenait ce qui s'était passé depuis le commencement du monde jusqu'au règne de Salomon. (Léon Allatius, *Diatr. de Georg. Vossius, de Historia græc.*)

CHUN ou **CUN** (hébr., *préparation* ; autrement, *des gâteaux*), ville de Syrie, dont David fit la conquête. (1. *Par.*, 18, 8.)

CHUNON ou **CONRAD**, abbé de Moury en Suisse, mort le 2 novembre 1188, a écrit les actes de l'origine de cette ab-

baye, située au diocèse de Constance, sur les bords de la rivière de Bintz, à six lieues de la ville de Bède. (*Geog. christ.*, t. 5, pag. 1038. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 22, pag. 539 et suiv.)

CHUP-MESSAHITES. Ce sont des Mahométans qui croient que Jésus-Christ est Dieu, et le vrai Messie, le vrai rédempteur du monde, sans cependant lui rendre aucun culte public, ni se déclarer. Quelques auteurs disent que ce nom est composé de *choup*; qui signifie appui ou protecteur, et de *menchi* ou *messahi*, qui signifie un chrétien, comme qui dirait protecteur du chrétien. (Ricaud, *de l'Empire ottoman.*)

GHUS, premier fils de Cham et père de Nemrod. (*Genes.*, 10, 6, 8.) Chus est aussi un nom de pays, et l'Écriture marque trois pays de Chus; savoir, l'Éthiopie, l'ancienne demeure des Scythes sur l'Araxe, et une contrée de l'Arabie Pétrée, frontière d'Égypte et de Palestine. (*Gen.*, 2. Bochart, *Geog. phaleg.*, liv. 4, cap. 2.)

CHUSA, intendant de la maison d'Hérode Agrippa, et mari de Jeanne, dont il est parlé dans saint Luc, 8, 3.)

CHUSAI, de la ville d'Arach, et ami de David, fit semblant de s'attacher à Absalon dans le temps qu'il se révolta contre David, son père, et dissipa le conseil d'Achitopel; ce qui causa la perte d'Absalon. On ne sait quelle fut la fin de Chusai. (*2. Reg.*, 15, 32.)

CHUSAN-RASATHAIM, roi de Mésopotamie, opprima les Israélites pendant huit ans, et tomba au bout de ce terme entre les mains d'Othoniel, que Dieu suscita pour délivrer son peuple de l'oppression. (*Judic.*, 3, 8, 9, 10.)

CHUSI, apporta à David la nouvelle de la mort d'Absalon. (*2. Reg.*, 18, 21.)

CHUSI, père de Sélémius. (*Jérém.*, 36, 14.)

CHUSI, père du prophète Sophonie. (*Sophon.*, 1, 1.)

CHUSIUM, ville épiscopale de la Moldoblachie, sous la métropole de Sotzabe, appelée communément Chotza. Elle est située sur le Dniéper ou sur le Boristhène, aux extrémités de la Pologne. Elle a eu deux évêques :

1. Georges, qui se trouva en 1642 au concile que Parthénien 1^{er}, patriarche de Constantinople, assembla à Giasi.

2. Métrophanes, en 1683, eut soin de l'impression des ouvrages de Siméon de Thessalonique, et de plusieurs autres écrivains modernes grecs, et en 1690, de l'*Enchyridion* de Dorothée, patriarche de Jérusalem, contre les luthériens et les calvinistes. On dit par abrégé Moldavie pour Moldoblachie.

CHUTÉENS, peuples de delà l'Euphrate, que Salmanasar transporta dans la Samarie, à la place des Israélites qui y demeuraient auparavant. Ces peuples continuant à adorer, dans ce

nouveau pays, les dieux qu'ils adoraient au-delà de l'Euphrate, le Seigneur envoya contre eux des lions qui les tuaient. Assaradon, roi d'Assyrie, en étant averti, les fit instruire du culte du vrai Dieu par un prêtre hébreu, qui fixa sa demeure à Béthel. Ils alièrent long-temps la religion véritable avec les superstitions païennes, et s'attachèrent ensuite uniquement à l'observance de la loi de Moïse, comme l'observent encore aujourd'hui les Samaritains descendus des Chutéens. (*Voyez SAMARITAINS.*)

CHYPRE ou **CYPRE**, île de la mer méditerranée, et douzième province du diocèse d'Antioche. Elle a été différemment appelée, selon Pline, *Acamantis*, *Amathusa*, *Aspelia*, *Cerastis*, *Colinia*, *Cryptus* et *Macuria*. Elle s'étend du levant au couchant, entre la mer de Cilicie au septentrion, de Syrie à l'orient, d'Égypte au midi, et de Pamphylie à l'occident; sa longueur est de deux cent vingt mille pas entre Acamantes, promontoire occidental, et Clydes, autre promontoire oriental; sa largeur est de soixante mille, et son contour de cinq cent quarante mille pas. Elle obéit aux Grecs après que l'Empire romain fut divisé. Les Arabes s'en emparèrent; elle fut reprise sur eux jusqu'à ce que Saladin s'étant rendu maître de Jérusalem, Richard, roi d'Angleterre, poussé dans cette île par la tempête avec son armée, et les insulaires lui en refusant

l'entrée, ils s'en emparèrent par force, étant d'ailleurs vivement piqué contre l'empereur Isaac Comnène, de qui elle dépendait. Il la vendit ensuite aux Templiers, desquels il la retira pour la donner à Lusignan, roi de Jérusalem. Celui-ci en fit un royaume qui resta à sa famille jusqu'à ce qu'elle se mit sous la protection des Génois, d'où, par une alliance entre les Lusignan et Catherine-Cornélie, fille de Marc-Cornelius Patrice, de Venise, elle passa aux Vénitiens en 1472. Enfin Sélim II, l'ayant attaquée en 1570, la leur arracha l'année suivante.

Quoique cette île fût plongée, comme le reste de l'Empire romain, dans la superstition, et que Vénus en fût particulièrement la divinité la plus respectée, il s'y établit un grand nombre de juifs; c'est pourquoi saint Luc assure, aux Actes des Apôtres, que quelques disciples de Jésus-Christ, qui s'étaient retirés de peur de la persécution que souffrit l'Église sous Étienne, allèrent en Phénicie, en Chypre et à Antioche, n'annonçant l'Évangile qu'aux seuls juifs. (*Act.*, 11, v. 19.) Et il ajoute que quelques uns d'entre eux, Cypriens et Cyrenéens, étant entrés à Antioche, prêchèrent aussi Jésus-Christ aux Gentils.

L'île de Chypre a été marquée, du temps de l'empereur Adrien, dans les notices de l'Empire romain, comme du diocèse civil de l'Orient. C'est pourquoi les évêques d'Antioche tentèrent de

se la soumettre au cinquième siècle. L'affaire fut portée au concile d'Éphèse, où comparurent les évêques de Chypre pour soutenir leur droit; mais personne ne paraissant pour défendre les prétentions de l'évêque d'Antioche (Jean y ayant été déposé, comme partisan de Nestorius), le concile ordonna par provision que les choses en demeureraient dans l'état où elles étaient, et que l'Église de Chypre resterait exempte, comme auparavant, de la juridiction d'Antioche.

Pierre Foulon étant remonté pour la seconde fois sur le siège d'Antioche, entreprit encore de se faire adjuger l'île de Chypre, comme ayant toujours été de sa dépendance. Anthème, de Constance, lui résista de toute sa force; la Providence même parut s'intéresser en sa faveur; car ce fut vers ce temps qu'on trouva proche de Constance le corps de saint Barnabé inhumé sous un arbre. Anthème alla à Constantinople trouver l'empereur Zénon, et lui prouva par cette découverte que son église et les autres de l'île ayant été fondées par cet apôtre, il ne dépendait de personne. L'Empereur acquiesça à cette raison, et confirma par un édit l'exemption de l'île de Chypre.

On comptait autrefois quinze évêchés dans cette île, autant que de villes. Sozomène dit qu'il y en avait outre cela un assez bon nombre dans les villages; à peine en trouve-t-on quatre au-

jourd'hui. (*Oriens christ.*, t. 2. pag. 1038.)

Les Jacobites ont eu aussi un évêque dans cette île pour ceux de leur communion.

On trouve aussi dans l'île de Chypre beaucoup d'Arméniens, vu qu'elle est proche de la Cilicie. Le patriarche, ou plutôt le catholique de Sis, y a établi un siège épiscopal. (*Voyez tous ces évêques au mot SALAMINE.*)

Conciles de Chypre.

Le premier fut célébré l'an 399, à la prière de Théophile, patriarche d'Alexandrie, par saint Épiphané, évêque de Salamine ou de Constance, métropolitain de Chypre, qui condamna les livres d'Origène, de concert avec les évêques de Chypre. Baluze, in *Collect.* Hard. Mansi, tom. 1, pag. 275.)

Le second, l'an 645, contre les Monothélites, comme il paraît par une lettre écrite au pape Théodore. (Socrate, l. 6, c. 9. Sozomène, l. 1, c. 14.)

Le troisième, l'an 1260, par Germain, évêque de Limisso, autrefois ville épiscopale de Chypre. (Allatius, in *libro de octav. synodo Photianâ*, p. 506. Hard., tom. 7.)

CHYPRE, Ordre de Chypre ou du Silence; Ordre militaire institué l'an 1192, par Guy de Lusignan, roi de cette île, pour la défendre contre les infidèles. Il donna aux chevaliers un collier composé de lacs d'amour de soie blanche entrelacés des lettres R. et S. en or. Au bout de

ce collier pendait une médaille d'or, dans laquelle il y avait une épée dont la lame était d'argent, et la garde d'or, avec la deviso, *Securitas regni*. Cet Ordre, que quelques uns mettent sous la règle de saint Basile, fut aboli, lorsque Catherine Cornaro, veuve de Jacques de Luzignan, céda ce royaume aux Vénitiens qui en ont été les maîtres jusqu'en l'an 1571 que les Turcs s'en emparèrent. (Mennenius, *delic. equest. ord.* Favin, *Theat. d'hom.* Justiniani, Herman et Schoonebeck, *Hist. des Ord. milit.* Le père Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, partie 1, pag. 276.)

CHYTROPODES, des marmites. Dieu commande de briser les marmites dans lesquelles il serait tombé quelque chose d'impur. C'est ainsi que saint Jérôme traduit le terme hébreu *kiraim*, que d'autres expliquent d'un foyer, ou d'un fourneau, ou d'une cuvette, d'un bassin à laver les pieds. (*Levit.*, 11, 35.)

CHYTRUS, ville épiscopale de l'île de Chypre au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Constance au-dessus de Cition, dans les terres. Les Notices en font mention. Étienne de Luzignan l'appelle *Cythère*. Elle est vers la mer du Midi, peu éloignée de Paphos. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village où il y a du blé et du sucre. Voici quelques uns de ses évêques :

1. Pappé, siégea cinquante-huit ans, et mérita de souffrir

pour la divinité de Jésus-Christ, apparemment sous l'empereur Constance.

2. Photin, représenté au concile de Chalcedoine par Denis, son diacre.

3. Spyridion, au septième concile général.

4. Germain, au huitième. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 1067.)

CIABRA (Timothée), de Pimentel en Portugal, fut chanoine de Lisbonne, et ensuite de l'Ordre des Carmes. Il mourut vers l'an 1635, et laissa des commentaires étendus sur l'Épître de saint Paul à Timothée, et d'autres œuvres morales. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1755.)

CIACONIUS ou **CHACON** (Alphonse), né à Baëza dans l'Andalousie, prit l'habit et fit profession de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Thomas à Séville, sous le règne de Philippe II. Il s'appliqua à l'étude des antiquités ecclésiastiques et profanes, et y réussit si parfaitement, que le savant Ambroise Morales, dont il avait été autrefois disciple, a cru devoir faire son éloge dans l'ouvrage célèbre qu'il nous a donné des *Antiquités d'Espagne*, en l'appelant l'honneur de son siècle et la lumière de sa nation. Grégoire XIII, curieux de le voir, le fit venir à Rome où il lui donna toutes les marques d'une véritable estime, et le nomma pénitencier de Sainte-Marie-Majeure. Quelques uns disent que Clément VIII le fit su-

crer patriarche titulaire d'Alexandrie. S'il ne fut honoré de cette dignité que vers l'an 1599, comme l'a cru le père Bremond, il n'en jouit pas long-temps, puisqu'il mourut à Rome, non en 1590, comme le raconte André Scot dans sa *Bibliothèque d'Espagne*, ni en 1599, comme le marque M. de Thou à la fin de son livre cent vingt-deuxième de l'histoire; mais quelques années après, puisqu'il vivait et écrivait encore en 1601, au rapport de Nicolas-Antoine, dans sa *Bibliothèque d'Espagne*, et qu'on le prouve par la dédicace qu'il fit cette même année d'un de ses ouvrages à dom Gonzalez de Cardona. On prétend qu'il fut inhumé à Rome dans l'église de Sainte-Sabine; mais les dominicains qui y sont établis, avouent eux-mêmes qu'ils n'en ont aucune connaissance. Tous les antiquaires lui donnent de grandes louanges; M. de Thou, dit qu'il était le plus habile homme de son siècle dans cette sorte de science. Andreas Bocius l'appelle un théologien d'une grande réputation et un savant en toutes sortes de genre. Nous parlerons de ses ouvrages, selon l'ordre des temps qu'ils ont été écrits. Le premier est l'histoire de la double guerre de Thrace, entreprise et finie par Trajan, tirée des figures et des inscriptions qu'on voit sur la colonne de cet Empereur, à Rome, 1576, in-fol., avec fig. La seconde édition, aussi à Rome, 1585. La troisième, encore à Rome, 1616.

La quatrième, 1680. La cinquième, 1683. L'histoire de l'âme de Trajan, délivrée des enfers par les prières de saint Grégoire. Du cardinalat de saint Jérôme, à Rome, 1581, in-4°. Des signes de la sainte Croix qui ont paru dans différentes parties du monde, et particulièrement en 1591 en France et en Angleterre, à Rome, 1591, in-8°. Du jeûne et de la différente manière de l'observer, à Rome, 1599, in-4°. Trois livres de Georges Fabrick des élégances des Épîtres de Cicéron, avec une version italique à la place de la version allemande, dédiés à Gonzalve de Cardone et de Cordoue, ambassadeur du roi d'Espagne à la cour de Clément VIII, Rome, 1601. Traité sur les deux cents martyrs du monastère de Saint-Pierre de Cardone dans le diocèse de Bruges, Rome, 1594, in-8°. Vies et actions des souverains Pontifes et des cardinaux, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à Clément VIII. Il avait travaillé à ce dernier ouvrage pendant dix ans, et la mort l'empêcha de l'achever. François Moralès de Cabrera y travailla après lui, et le publia à Rome en deux volumes in-fol., en 1601 et 1602; mais comme il s'était glissé des fautes dans cette édition, Jérôme Alexandre et André Vittorelli entreprirent de la corriger. Le premier étant mort, le père Wadingue, franciscain, lui fut substitué. Vittorelli cependant fut celui qui eut la plus grande part à la nouvelle

édition qui parut à Rome l'an 1630. César Becillus d'Urbain, prêtre de l'Oratoire de Rome, l'abbé Ughel, Fioravante Martinelli et le père Augustin Olduini, jésuite, ont continué cet ouvrage; et c'est par les soins de ce dernier qu'il a été publié à Rome l'an 1676 en quatre volumes in-fol. On y voit la suite de la vie des Papes jusqu'à Clément x. Le père Mabillon nous assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il a trouvé, dans la bibliothèque de la maison de Chigi, des lettres d'Alphonse Ciaconius où il est fait mention de deux de ses ouvrages; savoir, d'un traité des Antiquités romaines avec des figures, et d'une Bibliothèque universelle d'auteurs. Le manuscrit de ce dernier ouvrage étant tombé entre les mains de M. Camusat, il l'a fait imprimer avec des notes de sa façon. C'est un excellent répertoire en ce genre, qui a paru à Paris en 1732, in-fol. (De Thou, *Histor.*, liv. 122. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du seizième siècle*, part. 5. Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 346. Le père Nicéron, dans ses *Mém.*, t. 36. Le père Touron, dans ses *Hom. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 4, pag. 745 et suiv.)

CIACONIUS (Pierre), naquit à Tolède en 1525. Il étudia à Salamanque, et il s'y distingua par les progrès qu'il fit dans la philosophie, dans la théologie, dans les mathématiques et la langue grecque. Il fut chargé

par le pape Grégoire xiii de revoir et de corriger la Bible, le décret de Gratien et les ouvrages des Pères que l'on réimprimait au Vatican. Il composa des notes sur Arnobe, sur Tertullien, sur Minucius Félix, sur Cassien, etc. On l'employa encore à réformer le calendrier. Aucun de ses ouvrages n'a paru de son vivant. Ce n'est qu'après sa mort, qui arriva en 1581, qu'on imprima l'explication de l'ancien calendrier romain de Jules César, les opusculs sur l'inscription de la colonne ancienne de Duilius, où il traite des poids, des mesures et des monnaies anciennes, et d'autres écrits de ce genre qui ne sont point de notre ressort. Il était prêtre, et le pape lui avait donné un canonicat de Séville. Il mourut à Rome le 24, octobre 1581. (*Bibl. hisp.* Casaubon. Vossius. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, seizième siècle, p. 5.)

CIAMPINI (Jean-Justin), docteur en Droit, maître des brefs de grâce, et préfet des brefs de justice, etc., né à Rome le 13 avril 1633, et mort le 12 juillet 1698, a composé beaucoup d'ouvrages en italien et en latin, dont l'ordre n'est pas toujours juste, ni la diction pure, mais qui renferment beaucoup d'érudition. Nous ne parlerons ici que de ceux qui regardent les matières ecclésiastiques, et qui sont, 1^o une dissertation historique sur l'antiquité, les fonctions et les prérogatives de la charge d'Abbreviateur des brefs apostoliques;

7^e une disquisition sacrée et historique sur deux emblèmes que l'on conserve dans le cabinet du cardinal Carpegna, où il traite la question, si les deux Philippe ont été chrétiens.

3^e Un volume des édifices sacrés bâtis par Constantin dans l'ancienne et la nouvelle Rome.

4^e Deux volumes in-fol. de ce qui reste de plus curieux dans les bâtimens de l'ancienne Rome.

5^e Une dissertation sur l'usage du pain azyme dans l'Eglise latine, où il prétend que cet usage a toujours subsisté. 6^e L'examen des vies des papes qui portent le nom d'Anastase le Bibliothécaire. Ciampini prétend que ces vies sont de plusieurs auteurs, et qu'il n'y a d'Athanase que celles de Grégoire IV, de Serge II, de Léon IV, de Benoît III et de Nicolas I^{er}.

7^e Une lettre latine pour réformer un passage d'une lettre de Pie II qu'il dit avoir été altérée par M. de Launoy. 8^e Une dissertation où l'on examine si les papes ont porté autrefois la crosse : Ciampini est pour l'affirmative. 9^e Un traité latin sur les croix que l'on porte à la tête des processions. 10^e *De vocis correctione in sermone 7, sancti Leonis, de Nativitate Domini.*

11^e *Explicatio duorum sarcophagorum ritum Baptismi indicantium.* 12^e *De sanc. rom. Ecclesie aice-cancellario, ejusque manere, etc.* (Voyez le recueil des éloges qu'on a fait de Ciampini, donné par Ferdinand Fabiani, et sa vie par Vincent Leonio. Voy. aussi le quatrième

tome des *Mémoires* du père Nicéron.)

CIANTES (Ignace), né à Rome en 1594, eut pour père Horace Ciantès, sénateur romain, et pour mère Lucrèce de Citara, fille de la bienheureuse Louise Albertoni. Il entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, au couvent de la Minerve; et l'on peut juger de la rapidité de ses progrès par le discours fort applaudi qu'il eut l'honneur de prononcer en 1615, n'étant pour lors que dans sa vingt-unième année, en présence du pape Paul V, et de tout le sacré collège. Il enseigna ensuite la théologie dans le couvent de la Minerve; et ayant été choisi provincial de la province de Naples, il la mit dans un état si florissant pour la science et la régularité, que ses supérieurs le nommèrent commissaire-général dans la Pouille, la Calabre et la Sicile, au-delà du Phare, où il eut les mêmes succès que dans la province de Naples, réformant partout les abus, ou augmentant et perfectionnant la vie régulière, les observances, le bon ordre, le goût des lettres et des sciences. Le père général Rodolphe l'ayant mis au nombre de ses assistans avec le titre de provincial d'Angleterre, cette place devint pour lui la source de bien des tribulations qu'il partagea avec son général injustement déposé, et qui lui donnèrent occasion de faire admirer sa sagesse et sa fermeté. Innocent X, juste estimateur du

mérite, récompensa sa vertu en le faisant évêque des deux diocèses de Bisaccia et de Saint-Ange des Lombards, unis ensemble. Il fut sacré le 17 septembre 1646, et remplit tous les devoirs d'un pasteur zélé jusqu'en l'an 1661, qu'il abdiqua librement pour se retirer parmi ses frères à la Minerve, où il mourut l'an 1667, âgé de soixante-treize ans. On a de lui, 1° deux discours imprimés à Rome, in-4° en 1615, dont l'un est un éloge de saint Thomas-d'Aquin. 2° Trois autres discours qu'il prononça en présence du pape Urbain VIII, imprimés à Rome, en 1627, in-4°. 3° Des statuts diocésains, *Ibid.* 1652, in-4°. 4° *Ceremoniale Ord. Prædic.*, à Naples, 1654, in-8°. 5° Un ouvrage sur les miracles opérés dans l'église de Saint-Dominique de Soriano, divisé en trois parties, dont la première parut à Messine, l'an 1632, sous le nom emprunté de Sylvestre Frangipanis; la seconde deux ans après dans la même ville; et la troisième, à Milan, à Naples et à Rome, sous le titre de *Chronique du couvent de Soriano*. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, p. 620. Le père Touron, *Homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 5, pag. 475 et suiv.)

CIANTES (Joseph-Marie), frère du précédent, naquit à Rome l'an 1602, et prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de la Minerve, à l'âge de quatorze ou quinze ans. Il suivit dans tout le reste son frère

Ignace; mais il le précéda dans l'épiscopat, et sa réputation de doctrine fut encore plus brillante. Il joignit à la connaissance des lettres divines et humaines celle des langues orientales, et surtout de l'hébraïque, qu'il fit servir heureusement à la conversion des juifs, dont le pape Urbain VIII l'établit prédicateur à Rome l'an 1626. Ciantès n'était pour lors que dans sa vingt-quatrième année, et il continua ce ministère de charité avec beaucoup de succès l'espace de quatorze ans, pendant lesquels il enseigna aussi la théologie dans le collège de la Minerve. Il fut sacré évêque de Marsico dans le royaume de Naples, en 1640, et signala le commencement de son épiscopat en ramenant à l'obéissance, non par la voie des armes qu'on lui avait proposée, mais par la force de ses discours et les charmes de sa charité, les habitants de Saponara qui, depuis plus de soixante ans, s'étaient soustraits à la juridiction des évêques de Marsico. Ce ne fut là que son coup d'essai; et les beaux exemples de vertu qu'il donna toujours à son peuple, la douce persuasion qu'il employa pour le gagner de plus en plus, ses abondantes aumônes, son application infatigable à ce qui concernait son bien spirituel ou temporel, sa magnificence dans la décoration des églises, son zèle à former de dignes ministres des autels: tout cela fut toujours suivi de nouveaux fruits, jusqu'à l'an 1656

qu'il abdiqua volontairement pour se retirer dans le couvent de la Minerve, où il vécut encore quatorze ans dans les exercices de la piété et de l'étude. Il mourut âgé de soixante-huit ans en 1670, et fut enterré avec son frère Ignace dans l'église de Sainte-Sabine. Nous avons de Joseph-Marie Ciantès, 1^o des statuts synodaux imprimés à Rome, in-4^o, en 1644. 2^o Un traité de la très-sainte Trinité, et un autre de l'Incarnation contre les juifs : le premier, imprimé à Rome, in-4^o, en 1667 ; et le second en 1668, qui se trouvent traduits en notre langue dans la bibliothèque du Roi¹, B. 1515, sous ce titre : *Les deux mystères de la Trinité et de l'Incarnation prouvés contre les Hébreux, par la doctrine même de leurs théologiens, traduits de l'italien de M. Joseph Ciantès, évêque de Marsique, par le sieur du Mothier*. 3^o *Traité de la perfection propre à l'état des évêques, par comparaison à celle qui convient aux autres hommes en différens états*, à Rome, 1669. 4^o *Summa contrâ gentes D. Thomæ Aquinatis*, etc. C'est une traduction en hébreu de la Somme de saint Thomas contre les Gentils, imprimée à Rome l'an 1657, à deux colonnes, le latin d'un côté, et l'hébreu de l'autre. Il n'y a que les trois premiers livres de cette version qui aient été imprimés. Le quatrième se conservait en manuscrit dans la bibliothèque de la Minerve. Ughel remarque que

tout ce qui sortait de la plume de cet auteur était extrêmement recherché, lu et applaudi par les gens de lettres. (Le père Echard, *ibid.*, p. 634. Le père Touron, *ibid.*)

CIBALLIANA, siège épiscopal d'Afrique dont on ne connaît point la province. Donat, un de ses évêques, assista au concile de Carthage sous saint Cyprien.

CIBAR ou CYBAR, *Eparchius* (saint), reclus à Angoulême, fils de Félix Oriol et de Principe, naquit à Périgueux, de l'une des meilleures familles de la ville, au commencement du sixième siècle. Son grand-père Félicissime, comte ou principal magistrat de cette ville, le prit chez lui en qualité de son secrétaire ; mais Cibar, bientôt dégoûté du monde, se retira tout d'un coup, à l'insu de ses parens, dans le monastère de Sédaciac, auprès de l'abbé Martin qui, pour mettre sa vocation à l'épreuve, le fit travailler à la vigne, labourer la terre, et servir dans les plus bas offices de la maison. Charmé de cette conduite de son supérieur, Cibar la secondait en joignant à ces pénibles et humilians exercices le jeûne de tous les jours, les longues veilles, la prière continue, l'assistance des pauvres et des malades. La réputation que lui fit le don des miracles, que Dieu voulut dès-lors accorder à sa vertu le fit sortir secrètement de Sédaciac pour aller chercher une solitude hors du Périgord. Aphthone, évêque

d'Angoulême, l'arrêta dans son diocèse, le fit prêtre, et lui permit de se renfermer dans une cellule près de la ville, pour y mener la vie d'un reclus. Il se laissait voir cependant, et parlait à ceux qui venaient le consulter sur l'affaire de leur salut. Il reçut même quelques disciples qui lui ont fait donner le nom d'abbé par quelques auteurs. Il voulait qu'ils s'occupassent toujours à la prière, à la méditation, ou au chant des psaumes et au service divin, sans leur permettre aucun travail. Entre autres miracles, il guérit un reclus nommé Arthème, qui était évergumène. Sa mort, qui arriva le premier jour de juillet de l'an 581, ne fut qu'une simple défaillance de la nature, sans aucune maladie. Dieu lui continua le don des miracles après sa mort. Ses reliques, qui étaient dans l'abbaye des Bénédictins qui porte son nom, furent brûlées par les huguenots l'an 1568. On fait sa fête le premier jour de juillet. Sa vie, écrite par un auteur presque contemporain qui paraît sincère, se trouve altérée dans Surius, et rétablie dans sa pureté au premier tome du recueil des actes des SS. Bénéd. par dom Mabillon. (Baillet, 1^{er} juillet.)

CIBOIRE, *ciborium*, *augustissimæ Eucharistiæ sacra pizis*. Le ciboire est un vaisseau sacré qui sert à conserver les hosties consacrées pour la communion. Sa matière doit être d'or ou d'argent doré, au moins pour

la coupe en dedans. Sa hauteur doit être de neuf pouces pour l'ordinaire, six pour le pied, trois pour la coupe, qui est large, creuse, un peu relevée dans le fond pour le purifier, et prendre les hosties plus commodément, et garnie d'un couvercle fait en voûte ou en dôme. Il faut changer les hosties et purifier le ciboire tous les huit ou au moins tous les quinze jours. *Casal. de vet. christ. sac. ritib.*, cap. 34, *rituel d'Alot*. Le ciboire aussi bien que le croissant qui touche le saint sacrement quand on l'expose, doivent être bénis par l'évêque, ou par ceux qui ont droit de bénir les corporaux.

Casalius et quelques autres théologiens disent que le mot de ciboire vient de *cibus*, parce qu'il renferme une viande spirituelle. (*Casalius, de vet. Christ. sac. ritib.*) Hésychius a cru qu'il vient originairement des Égyptiens, et qu'il signifie, en leur langue, le fruit d'une certaine fève d'Égypte. Il est certain que les Grecs et les Latins se sont servis de vases qu'ils appelaient *ciboires*, soit qu'ils fussent faits de ces fèves d'Égypte, soit qu'ils fussent seulement faits à leur ressemblance; et c'est de leur conformité avec ces sortes de vases que nos ciboires tirent leur nom, suivant M. de Fleury, dans ses *Mœurs des Chrétiens*.

Ciboire se disait autrefois de toute sorte de construction faite en voûte portée sur quatre piliers. C'était aussi un petit dais,

ou voile élevé et suspendu sur quatre colonnes sur le maître-autel. On en voit encore à Rome, à Paris et ailleurs. Dans plusieurs églises, et surtout en France, il y avait au milieu de ces ciboires, par le dedans et au-dessous de la croix, une colombe d'or ou d'argent suspendue, dans laquelle on conservait l'Eucharistie pour les malades, il y avait, encore avant nos troubles, de ces anciens ciboires dans l'église du Val-de-Grâce à Paris, et dans celle de l'abbaye du Bec en Normandie. (*Acta SS.*, febr., t. 3, p. 104. *C. D.*, p. 105, et *april*, tom-2, pag. 11. *É. Bocquillot*, *Liturg. sacr.*, pag. 109 et suiv.)

GIBSAIM, (hébr., *les assemblées*), ville de la tribu d'Ephraïm qui fut destinée pour être ville de refuge, et assignée aux Lévites de la famille de Gaath. (*Josué*, 20, 22.)

CIBYRA, ville épiscopale de la Carie, au diocèse d'Asie sous la métropole d'Aphrodisiade; elle est sur la Madre ou le Mœandre. C'était, au rapport de Strabon, une grande ville. Pline l'attribue à la Phrygie, aussi bien que Ptolémée; mais toutes les Notices la mettent dans la Carie. Thevet dit qu'elle ne subsiste plus. Voici le nom de quelques uns de ses évêques :

1. Léonce 1^{er}, au concile de Nicée.
2. Léonce II, au premier concile général de G. P.
3. Appellias, au concile d'Éphèse.

4. Erasme, au cinquième concile général.

5. Grégoire, au septième.

6. Etienne, au huitième.

CICCOPERIUS (François), docteur, protonotaire apostolique et chanoine de la collégiale de Saint-Pierre de Massa dans le dix-septième siècle, a donné, *Lucubrationes canonicæ*, où il explique ce qui regarde les chanoines, à Lucques, 1662, in-4°. (*Dupin*, *Table des Aut. ecclès. du dix-septième siècle*, pag. 2226.)

CICER, pois chiche. Les anciens hébreux se servaient de pois chiches grillés comme d'une provision ordinaire lorsqu'ils se mettaient en voyage. Le terme hébreu *cali*, que la Vulgate traduit par *cicer*, signifie proprement *du grillé en général*, et on l'entend de l'orge, des pois, du riz grillés. (2. *Reg.*, 17, 28.)

CIGÉRI (N.), abbé de Bassefontaine, prêcha l'Avent devant le Roi en l'an 1728. On a de lui un panégyrique de Saint-Louis, qu'il prononça au Louvre en l'an 1721, et qui a été imprimé chez J. B. Coignard. Le *Journal des Savans* met ce discours au nombre des bonnes pièces d'éloquence. (*Journal des Savans*, janvier 1722.)

CICÉRI (Paul-César), abbé commendataire de Notre-Dame, en basse Touraine, prédicateur ordinaire du Roi et de la Reine, mort âgé de quatre-vingt-un ans, le 27 avril 1759. Nous avons de lui six volumes in-12 de Sermons

et panégyriques, imprimés à Avignon en 1761, et dédiés à la Reine. Le style de ces sermons est pur et facile.

CICBOCIUS (Gaspard), chanoine et curé de Sandomir, était de Tarvowitz, ville de la petite Pologne. Il fut reçu maître ès-arts l'an 1567. On a de lui deux ouvrages : l'un intitulé *Anatomia*, qui est une espèce d'apologie des jésuites; l'autre *Alloguia occiciana*, qui est contre les hérétiques.

CICOONE, *ciconia*. Moïse met la Ciconne parmi les animaux impurs. (*Levit.*, 11, 19.) Les Hébreux l'appellent *chaseda* ou *chasida*, qui signifie *miséricorde*, apparemment à cause de sa tendresse pour ses pères et mères qu'elle n'abandonne jamais, et qu'elle nourrit jusqu'à la mort. Saint Ambroise dit que les Romains l'appelaient pour cette raison, *avis pia*. (Ambros., in *Hexam.*, liv. 5, cap. 16.)

CICONIA (Vincent), italien qui vivait en 1560, a laissé des sermons sur l'Eucharistie, imprimés à Venise, en 1558, et des énarrations sur les Psaumes, imprimées à Padoue, en 1567. (Dupin, *Table des Aut. ecclés.*, du seizième siècle, pag. 1167.)

CIDARIS, bonnet du grand-prêtre des Hébreux. Ce bonnet était de coton, à peu près de la forme d'un turban, avec une lame d'or pardevant. (*Exod.*, 28, 4.)

CIDISSE, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, dans le diocèse d'Asie, sous la métro-

pole de Laodicée. Ptolémée l'appelle Hydisse. Elle est proche de Trapezople. On y a vu les quatre évêques suivans :

1. Héraclius, pour lequel comme pour les autres évêques de sa province, Numécius de Laodicée souscrivit au concile de Nicée.

2. André, au concile de Mennas.

3. Théodore, aux canons *in Trullo*.

4. Georges, au septième concile général.

CIEL, *cælum*. Ce mot vient du grec *καίλος*, *concausus*, *profundus*, parce que le ciel nous paraît comme une grande voûte et une immense concavité. Le ciel est cet orbe azuré et diaphane qui environne la terre, cette région éthérée au-dessus de l'élémentaire, dans laquelle se meuvent tous les astres. La matière des cieux est fluide et non pas solide, comme le croyaient les anciens, qui ont admis autant de cieux *solides* qu'ils ont observé de mouvemens différens, s'imaginant que cette solidité était nécessaire pour soutenir les astres. Ils admettaient donc sept cieux pour les sept planètes, et un huitième ciel pour les étoiles fixes, qui est le firmament. Ptolémée ajouta un neuvième ciel, qu'il appela le *premier mobile*. On a depuis inventé deux cieux cristallins, un douzième ciel qu'on nomme le ciel empyrée, et enfin beaucoup d'autres, selon les différentes hypothèses. Jonston et Vitalis di-

rent qu'Eudoxe a admis vingt-trois cieux, Callippus trente, Regiomontanus trente-trois, Aristote quarante-sept, Fracas-tor soixante-dix. Le sentiment véritable est qu'il n'y a que trois cieux : celui des planètes, celui des étoiles fixes ou le firmament, et le ciel des cieux, le ciel empyrée ou le troisième ciel, qui est la demeure de Dieu, des anges et de tous les bienheureux, où saint Paul fut ravi. Les Hébreux, qui n'admettaient que trois cieux, comptaient le ciel aérien pour le premier; et très-souvent dans l'Ecriture, aussi bien que dans l'usage ordinaire, le ciel se prend pour l'air. Les Hébreux concevaient aussi le ciel des étoiles comme une voûte solide et étendue.

Ciel, se prend aussi, dans l'Ecriture et dans l'usage commun, pour Dieu et pour ses attributs, comme sa justice, sa providence sa vérité. Jésus-Christ demandé aux Pharisiens si le baptême de Jean venait du ciel ou des hommes. On pourrait traduire, venait de Dieu. On dit que le ciel est offensé, qu'il est témoin, qu'il est juste; c'est-à-dire, que Dieu est offensé, qu'il est témoin, qu'il est juste. (*Matth.*, 21, 25.)

CIENFUEGOS (Alvare), jésuite, né le 12 février 1657, dans la terre de Aguerria, diocèse d'Oviédo en Espagne, entra dans la société, le 17 mars 1676, à Salamanque, où il enseigna la théologie. Les empereurs Joseph 1^{er} et Charles VI le chargè-

rent de négociation importante auprès des rois de Portugal Pierre II et Jean V. Le pape Clément XI le créa cardinal le 30 septembre 1720, à la nomination de l'empereur Charles VI, qui lui donna l'évêché de Catane en Sicile, aussitôt après sa promotion au cardinalat. Il fut aussi ministre plénipotentiaire de l'Empereur auprès du Saint-Siège, archevêque de Mont-Réal en Sicile, protecteur de la nation sicilienne, etc. Il est mort à Rome le 19 août 1739, et a laissé, 1^o les vies du P. Jean Niéto et de saint François de Borgia. 2^o *Ænigma theologicum, seu potius ænigmatum compendium in mysterio sanctissimæ Trinitatis*, à Vienne en Autriche, 1717, deux volumes in-fol. 3^o *Vita abscondita sub speciebus Eucharisticis per potissimas sensuum operationes à Christo Domino exercita...., intima conjunctio sanctæ communiantis cum servatoris nostri animæ, tanquam cum motore assumente, postquam dessinit sacramentalis presentia*, à Rome, 1728, in-fol. (Le père Oudin, jésuite, *Mém. manuscrits*.)

CIERGE, *ceruus*, bougie ou chandelle de cire qu'on pose sur des chandeliers, et qu'on brûle, dans les cérémonies ecclésiastiques, à l'église ou ailleurs. En Italie, les cierges sont d'une même grosseur dans toute leur étendue; en France, ils se terminent en pointe allongée par le haut. L'usage des cierges vient originellement de ce que les premiers fidèles étant obligés de

faire les offices divins pendant la nuit, ou dans des lieux souterrains, il fallait nécessairement qu'ils se servissent de cierges ou de flambeaux. Ensuite l'Eglise a conservé ou renouvelé cet usage, comme un ornement, un symbole, une cérémonie. Dès le quatrième siècle, au rapport de saint Jérôme, on allumait des cierges en plein jour dans les églises d'Orient, excepté en quelques endroits de la Palestine. (Saint Jérôme, contre *Vigilance*, c. 3.) Cette coutume subsistait même dès le troisième siècle, selon S. Paulin (*Hymne 3 sur saint Félix*), et selon Prudence (*Hymne sur saint Laurent*.) Autrefois on mettait des cierges sur des poutres qui traversaient le sanctuaire; on en mettait aussi en quelques églises autour du ciboire qui couvrait l'autel, mais jamais sur l'autel : aujourd'hui il doit y en avoir au moins deux qui soient allumés pendant la messe. Sylvius décide que ce serait un péché mortel que de célébrer la messe sans cierges allumés, quand même le peuple devrait manquer la messe un jour d'obligation. *Debet in altari esse lumen*, dit Sylvius, *ita ut, qui sine lumine sacrificaret, mortaliter peccaret.* (Sylvius, in 3 part. *sanctus Thom.*, q. 83, art. 6, *quæsitio* 3.) Selon le même théologien, il y aurait aussi un péché mortel à célébrer avec des cierges qui ne seraient pas de cire, hors le cas d'une grande nécessité; et en ce cas, où l'on ne

pourrait avoir de cire, et où l'on serait obligé de dire la messe, parce qu'elle serait de précepte, on devrait préférer la lampe d'huile à la chandelle. (Sylvius, *ibidem*. Voyez aussi Pontas, *verbo Messe*. De Vert, *Cérém. de l'Egt.*, tom. 4, pag. 37, 132, et suiv. Bocquillot, *Liturg. sacr.*, pag. 80. Le père Le Brun, *Explic. de la Messe*, tom. 1, pag. 66. Voyez aussi LUMINAIRE.

Le cierge peut être regardé comme une marque de joie, un symbole de Jésus-Christ, la lumière du monde, aussi bien que de la foi et de la charité des fidèles. (*Catéchisme de Montpelier*, pag. 530.)

CIERGE PASCHAL, grand cierge qu'on bénit solennellement, et qu'on allume d'un feu nouveau le samedi-saint. Voici son origine. Quand le concile de Nicée eut réglé le jour que l'on célébrerait la pâque, il chargea le patriarche d'Alexandrie d'en faire faire tous les ans le canon ou le catalogue, et de l'envoyer au Pape. On faisait donc tous les ans ce catalogue, qui renfermait aussi les fêtes mobiles qui se réglaient sur la fête de Pâques, et on l'écrivait sur un cierge qu'on bénissait solennellement dans l'église : car dans l'antiquité, quand on voulait qu'une chose durât toujours, on la gravait sur le marbre ou sur l'airain; quand on voulait qu'elle durât long-temps, on l'écrivait sur le papier d'Egypte ou sur de l'écorce d'arbre; mais quand

on voulait qu'elle durât seulement quelque temps, on se contentait de l'écrire sur de la cire. Dans la suite, on écrivit le catalogue on la table paschale sur du papier, du vélin, ou sur un tableau, mais que l'on attachait toujours au cierge paschal; ce qui se pratique encore à Notre-Dame de Rouen, où le chancelier de l'église cathédrale fait écrire la table paschale sur un beau vélin, que l'on attache à hauteur d'homme autour d'une grosse colonne de cire qui a environ vingt-cinq pieds de long, au haut de laquelle on met le *cierge paschal*. Telle est l'origine du *cierge paschal*, qui, selon M. l'abbé Chastelain, n'était d'abord qu'une colonne de cire uniquement destinée à écrire le canon paschal, et point du tout à brûler. (*Voyez* l'auteur du *Traité du cierge paschal*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Jérôme. Le père Papebroch, dans le *Conatus chronico-historicus*, qui est dans le *Propylæum ad acta sanct. maii*, pag. 9; et dans les *Paralipomena ad conatum*, qui sont à la fin du septième tome des Saints du mois de mai, pag. 19. Moïson, *Voyage liturg.*, p. 318.)

Le *cierge paschal* servait autrefois à éclairer les fidèles pendant la nuit de Pâques, comme il paraît par les paroles de la *bénédiction*, qui est très-ancienne. On regarde communément ce *cierge* comme la figure de Jésus-Christ ressuscité. C'est un diacre qui le bénit; ce qui peut indi-

quer que ce ne furent point les apôtres qui embaumèrent le corps de Jésus et qui annonçèrent les premiers sa résurrection, mais les disciples et les saintes femmes. Le diacre met cinq grains d'encens dans le *cierge* avant que de l'allumer. Cela peut marquer l'action de Joseph d'Arimatie et des autres disciples qui embaumèrent le corps de Jésus-Christ avec des parfums. Les cinq trous du *cierge* où le diacre met les cinq grains d'encens, peuvent être regardés comme l'image des cinq plaies de Jésus-Christ. On allume le *cierge* après cette cérémonie, comme pour marquer la résurrection du corps de Jésus-Christ embaumé. L'usage le plus ordinaire était de laisser brûler le *cierge paschal* depuis sa bénédiction jusqu'à la fin des offices du jour de Pâques. Dans la plupart des églises, il brûle pendant tous les offices du temps paschal. On le retire en quelques unes aussitôt après l'Évangile du jour de l'Ascension, où il est dit que Jésus-Christ monta au ciel, et en d'autres, à la fin des complies du jour de la Pentecôte. (*Voyez* l'abbé Rupert, l. 6, des *divins Offices*, ch. 28 et suiv. Le père Martenne, liv. des *divins Offices*, ch. 23 et 28. Le *Catéchisme de Montpellier*, pag. 331.)

CIGNINIUS (Nicolas), natif de Pise, a laissé: *Questions théologiques*; savoir, si Adam eût été immortel dans l'état d'innocence, à Viterbe, en 1618 et 1620. (Dupin, *Table des Aut.*

ecclés. du dix-septième siècle, pag. 1698.)

CILIBIA ou **ÉLIBIA**, siège épiscopal d'Afrique dans la province Proconsulaire. Il en est fait mention dans le titre des évêques de cette province au concile de Latran, sous le pape Martin, que Jean, évêque de Cilibia souscrivit; dans le concile de Carthage tenu en 525, sous Boniface, et auquel on voit souscrit Restitut, évêque. (*Conférences de Carthage*, premier jour, c. 206, n. 410.)

CILICE, *cilicium*, sorte d'habit d'étoffe grossière et de couleur noire ou sombre, fort en usage parmi les Hébreux dans les temps de deuil et de disgrâce. Les anciens moines allaient assez souvent vêtus de cilices, c'est-à-dire d'habits grossiers, rudes, et d'une couleur obscure. Ces cilices par conséquent étaient différens de ceux que nous appelons aujourd'hui de ce nom, que l'on porte par un esprit de pénitence, et qui sont faits de crins. On appela *cilices* ces sortes d'habits; parce que les Siciliens les avaient inventés principalement pour les soldats et les matelots. (*Genèse*, 37, 14. 2. *Reg.*, 21, 10.)

CILICIE, province de l'Asie mineure, dite autrefois *Caramania*, qui est bornée au nord par la Galatie, la Cappadoce, et en partie par l'Arménie mineure, dont elle est séparée par le mont Taurus; et du côté d'occident par la Pamphylie; du côté de l'orient par la Syrie; et du côté du

midi par la mer, appelée de son nom Cilicienne. On la divisait autrefois en deux parties, en Cilicie champêtre, qui est la plus grande et vers l'orient, et en Cilicie montagneuse, qui est au couchant. Ses villes principales sont, Tarse, Anazarbe et Adana. Elle est soumise tout entière au Turc depuis environ trois siècles.

Les Notices ecclésiastiques ont aussi divisé la Cilicie en deux provinces : la première et la seconde. La première est la cinquième province du diocèse d'Antioche, et c'est celle dont il est fait mention, dans la lettre du concile de Jérusalem, en ces termes : « Les apôtres et les anciens, à nos frères qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie » parmi les Gentils, salut, etc. » Tarse, la patrie de saint Paul, en était la métropole, parce que cet apôtre y avait prêché la foi. La seconde Cilicie, sixième province du diocèse d'Antioche, sous Théodose le jeune, eut Anazarbe pour métropole; mais cette dernière ville étant renversée pour la troisième fois par un tremblement de terre, l'empereur Justinien la fit rebâtir et l'appela de son nom Justinianople, lui accordant tous les droits de métropole.

L'an 423, il y eut un concile en Cilicie, dans lequel Julien le Pélagien fut condamné. (*Joan. Garnerius*, part. 1, *operum Marii Mercatoris*, pag. 219. Baluze, in *nov. Collect.*, p. 371.)

CILITA, siège épiscopal d'A-

toque, dans la province Biscenne. (Not., n. 64, *Conférence* *arth.*, premier jour, ch. 128.)
CIMARELLI (Barthélemy), Italien, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui a vécu jusque vers l'an 1630, a laissé une chronique de son Ordre, pour servir de continuation à celle de Marc de Lisbonne : elle est imprimée à Venise en 1621. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1914.)

CIMETIERE, *cemeterium*, lieu saint destiné à enterrer les corps des fidèles morts dans le sein de l'Eglise catholique. Ce mot vient du grec *κοιμητήριον*, qui veut dire un dortoir, du verbe *κοιμωμαι*, *dormio*, je dors; parce que, dans les principes de la religion, les fidèles défunts ne sont pas proprement morts, ils dorment en attendant la résurrection générale. Il était défendu par la loi des douze tables, chez les Romains, d'enterrer les morts dans les villes; c'est pourquoi on faisait les cimetières hors des villes, et souvent sur les grands chemins. Les Empereurs ayant permis dans la suite d'enterrer dans les villes, ce qui arriva sous Théodose, ou du temps de saint Grégoire-le-Grand, on y fit des cimetières où l'on enterra les morts. L'usage d'enterrer dans l'église s'introduisit aussi insensiblement : on n'y enterra d'abord que les personnes distinguées par leur sainteté, puis les ecclésiastiques, ensuite les hommes constitués en dignités; enfin, depuis plus

de huit cents ans, on y enterre des laïques indifféremment.

De la Bénédiction des Cimetières.

Les cimetières ont toujours été en grande vénération parmi les fidèles, et l'usage de les bénir est très-ancien. C'est l'évêque qui fait cette bénédiction, ou un prêtre à qui il en donne la commission. (Innocent III, in cap. 7, de consecr. eccl. Grég. Turon., de glor. confess., c. 106.) Quand un cimetière est souillé par quelque action indécente, ou profané par l'inhumation d'un infidèle, d'un hérétique, d'un excommunié, on le réconcilie, et cette réconciliation se fait à peu près comme la bénédiction, avec le chant et les prières de l'église, les cierges, les encensements, l'aspersion de l'eau bénite que l'on fait tout autour du cimetière, les signes de croix, etc. (*Voyez le PONTIFICAL ROMAIN.*)

De la profanation des Cimetières.

Le terme de profanation, par rapport aux cimetières, se prend ou dans un sens étroit, ou dans un sens plus étendu. La profanation, dans le premier sens, a lieu lorsqu'on fait dans un cimetière quelque une des choses qui exigent qu'on le réconcilie avant qu'on y puisse faire de sépulture ecclésiastique; et ces choses, qui causent cette sorte de profanation, sont les mêmes que celles qui causent la profa-

nation des églises. (*V. ÉGLISE.*) La profanation des cimetières, prise dans le second sens plus étendu, se dit généralement de tout ce qui est contraire au respect et à la sainteté des cimetières, comme d'y vendre et d'y trafiquer, d'y plaider ou d'y exercer quelque juridiction séculière, d'y traiter de quelque affaire profane que ce soit, d'y danser, des'y promener, de s'en servir pour y mettre du bois, y faire sécher du linge, ou pour quelque autre usage semblable, y laisser paître ou seulement passer les animaux, etc. On profane les cimetières par tout cela, et par beaucoup d'autres choses pareilles qui sont contraires à la sainteté de ces lieux bénis, et qui sont défendues par un grand nombre de conciles : celui de Lyon, sous le pape Grégoire x, le second de Cambrai, et plusieurs autres. (Van Espen, *Jur. eccl.*, tom. 2, pag. 1241 et suiv.)

Le conseil privé maintint, par un arrêt du 6 avril 1637, l'ordonnance de l'évêque de Rennes, qui commandait aux fabriciens, de chaque paroisse du diocèse de faire abattre les ifs plantés dans les cimetières, sous peine d'interdiction des cimetières.

Quand une église devient pollue, le cimetière qui lui est adjacent ou contigu le devient aussi; mais le cimetière qui ne lui est pas adjacent ne le devient pas. (Boniface VIII, *in cap. unic. de consecr. eccl. vel altar. in 6 Sylv.*, in 3 part. *S. Thom.*, *quæst.* 83, à 3, *quæsit.* 2,

Cabassut, *Jur. can. theor. et prax*, lib. 5, cap. 21, num. 15.)

Quand il y a deux cimetières contigus, la profanation de l'un n'emporte pas la pollution de l'autre, quoiqu'ils ne soient séparés l'un de l'autre que par un petit mur. (Boniface VIII, *ibid.*)

Quand un cimetière est pollué, l'église contiguë ne l'est pas pour cela. (Boniface, *ibidem.*)

Le cimetière doit être clos, et les habitans sont tenus d'entretenir la clôture. (Édit. de 1695, art. 22.)

Cimetière se prend quelquefois, dans les auteurs ecclésiastiques, pour tous les endroits consacrés à la religion et au culte de Dieu. Il se prend aussi pour toutes les terres qui environnaient les églises paroissiales, et qui étaient contiguës aux vrais cimetières. (De Tillemont, *Histoire des Empereurs*, tom. 3, pag. 282 et 283. Chorier, *Histoire du Dauphiné*, tom. 2, pag. 47.)

CIN, père des Cinéens. (*Num.*, 24, 22.) *Voyez* CINÉENS.

CINA ou CYNA, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 22.)

CINÉENS, descendant de Cin. Leur demeure était dans des montagnes et des rochers presque inaccessibles, au couchant de la mer Morte, et s'étendait dans l'Arabie Pétrée, puisque Jéthro, beau-père de Moïse et prêtre de Madian, était Cinéen. Les terres des Cinéens se trouvèrent dans le partage de Juda; et, en considération de Jéthro, on épargna ceux qui voulurent se soumettre

aux Hébreux. Les autres se confondirent depuis avec les Idu-méens et les Amalécites. Le nom de *Cin* marque un nid, un trou, une caverne. (*Nam.*, 24, 21. *Judic.*, 1, 16. 1. *Par.* 11, 55.)

CINGOLI, ville très-ancienne du Picénum, en latin *Cingulum*, qui n'est plus qu'un bourg dans la Marche d'Ancône, proche d'Ossimo, à qui on a uni son évêché. Elle a eu avant sa réunion les évêques suivans :

Evêques de Cingoli.

1. Théodose. Selon Bollandus, il précéda immédiatement saint Exupérance.

2. Saint Exupérance, Africain. (*Voyez* Bollandus, *Act. SS.*, januar., tom. 2, p. 602.)

3. Julien, sous le pape Vigile, auquel il se conforma pour les trois Chapitres, en 553. (*Ital. sacr.*, tom. 10, pag. 58.)

CINNA, ville épiscopale de la Galatie première, au diocèse de Pont, sous la métropole d'Ancône. Ptolémée l'appelle *Cinna*; nous croyons que c'est une faute de copiste. Les évêques suivans y ont siégé; savoir :

1. Grégoire ou Gorgen, souscrivit aux canons du concile de Néocésarée, 314.

2. Philumène, à celui d'Éphèse.

3. Acace, à celui de Chalcédoine.

4. Daniel, à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

5. Amiante.

6. Platon, au sixième concile général.

7. Georges, aux canons in *Trullo*.

8. Synèse, au septième concile général.

9. Thrase, au huitième concile général.

10. Antoine, au concile de Photius. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 483.)

CINNABORE, ville épiscopale de la Phrygie salutaire, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnades, a eu pour évêques :

1. Ostréius. Martinien de Synnade souscrivit pour lui à l'acti-on sixième du concile de Chal-cédoine.

2. Théophilacte assista et souscrivit au septième concile gé-néral.

CINNAME (Jean), historien grec qui prit le titre de *gram-mairien royal*, vivait en 1180. On a de lui l'Histoire des empe-reurs Jean et Manuel Comnène, imprimée en grec et en latin l'an 1652, à Utrecht, en un volume in-4°, avec des notes de Cornélius Tollius, et à Paris au Louvre, en 1670, en grec et en latin, in-fol., avec des notes de M. Du Cange. Cet auteur, comparable à Xénophon par la pureté de la diction et l'exactitude, est partial quand il parle des Latins.

CINNAMOME. Dieu ordonna à Moïse de prendre du cinna-mome et divers autres aromates, et d'en composer une huile de parfum pour oindre le taber-nacle avec ses vases. (*Exod.* 30, 23.) La plupart des modernes croient que ce cinnamome est la même chose que la canelle et la

casse aromatique. D'autres distinguent ces aromates. Quoi qu'il en soit, Matthiolo dit que le cinnamome a manqué en Arabie, de même que le beaume en Judée. Le vrai cinnamome était un arbrisseau très-rare, dont l'écorce avait une odeur admirable. Du temps de Gallien, on n'en trouvait déjà plus que dans les cabinets des Empereurs. Pline dit que le prix du cinnamome était autrefois à mille deniers, et qu'il avait augmenté de moitié, par le dégât des Barbares qui en avaient brûlé tous les plans. (*Plinius*, lib. 12, cap. 19.)

CINNAMUS (Léonard), jésuite de Palerme, né le 5 août 1656, professa sept ans la philosophie à Palerme, et la théologie quinze ans à Trapano et ailleurs. On a de lui : *Cursus philosophicus*, en trois tomes, et *Opus historicum et encomiasticum de beatissima Virgine Deipara*.

CINNARE ou **CINNOR**, ou **CYNNIRA** ou **CYTHARE**, *cythara*, instrument de bois dont on jouait dans le temple de Jérusalem, et qui avait été inventé dès avant le déluge par Jubal, fils de Lamech. Le premier livre des Macchabées semble distinguer la cythare de la cinnare; d'autres les confondent. Ces instrumens différaient peu, s'ils n'étaient pas les mêmes. Leur son était triste et lugubre. (*Genes.*, 4, 21. 1. *Macchab.*, 4, 54.)

CINQARBRES ou **CINQUARBRES** (Jean), en latin *Quinquarboreus*, né à Aurillac en Auver-

gne, mourut à Paris en 1587, doyen des professeurs royaux en hébreu et en syriaque. On a de lui : 1° une grammaire hébraïque, avec un petit traité, de *Notis Hebraeorum*, souvent réimprimée depuis 1545. L'édition de 1609, in-4°, est augmentée de plusieurs traités de Pierre Vignal et de Gilbert Génébrard, professeurs royaux, et du cardinal Bellarmin. 2° Une édition de la grammaire hébraïque de Nicolas Clénard, avec des notes, en 1549. 3° Une traduction latine du *Targum*, c'est-à-dire de la paraphrase chaldaïque sur Jérémie, en 1549, in-4°, et en 1556, avec la paraphrase sur le prophète Osée, qu'il avait donnée séparément en 1554. Il ajouta en 1556 les paraphrases sur Joel, Amos, Ruth, et les Lamentations de Jérémie : c'est un volume in-4°. En 1551, il avait fait réimprimer l'Evangile selon saint Matthieu, en hébreu, avec la version et les notes de Sébastien Munster, et une préface de sa façon : c'est un volume in-8°. (Le Long, *Bibliothèque sacrée*, première partie, édit. in-fol. Baillet, *Jugemens des Savans sur les grammairiens hébreux*.)

CINQ-EGLISES, ville de la Basse-Hongrie, située sur une petite rivière nommée *Keoris*. Dès l'an 1009, le roi saint Etienne y établit un siège épiscopal, sous l'archevêché de Gran. Soliman II la prit en 1543; mais le prince Louis de Bade la reprit en 1686. On lui a donné le nom de *Cinq-Eglises*, parce qu'elle en ren-

fermait autrefois cinq magnifiques. (*Histoire et description du royaume de Hongrie*, liv. 3.)

CINQUANTA (Benoît), Milanais, de l'Ordre des Frères-Mineurs, fleurit vers l'an 1620. On a de lui : 1° la Représentation de la Résurrection de Jésus-Christ, à Milan, 1617. 2° Le mauvais Riche, *ibid.*, 1620. 3° Le Miroir des Pécheurs. 4° La Conversion de sainte Marie-Madelaine. 5° Sermons pour les prières des quarante heures. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 1892.)

CIOFFIUS (Pierre), natif d'Empole, au diocèse de Tivoli, vivait encore en 1630. On a de lui : 1° des Opuscules de l'unité de Dieu, de l'Incarnation, des Anges, de l'Homme, des Sacramens, de la Grâce, de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et de la Gloire. 2° Trente livres des Descriptions sacrées, imprimées à Rome en 1621 et 1623. 3° Quatre Questions des Choses sacrées figuratives, à Foligno, en 1626. (Dupin, *ibid.*, page 1710.)

CIRCATA ou **CIRCADA**, vieux terme latin qui signifie circéité, tournée. On entendait autrefois, par ce mot, la visite des évêques dans toutes les paroisses de leurs diocèses. On appelait aussi de ce nom le droit qu'on donnait aux évêques dans leur visite, et que nous appelons aujourd'hui procuration. (Yves de Chartres, *epist.* 286.)

CIRCESIUM ou **CIRCESSUS**, selon Eutrope, et Ammien CER-

CUSUM; c'est une place forte ou château très-bien bâti, dont les murailles sont arrosées par l'Euphrate et l'Aboras qui en font une espèce d'île. Eutrope dit que Dioclétien le fit construire, et Procope, que Justinien le répara. Il y a un siège épiscopal de la province d'Ostroëne, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Edesse. Les évêques suivans y ont siégé :

1. Jonas, assista au concile de Nicée avec des marques de la persécution qu'il avait soufferte.

2. Abraham, à celui de Chalcédoine.

3. Nonnus, en 518. Il était Monophysite, et fut pour cela exilé par l'empereur Justin.

4. David, assista au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas.

5. Thomas, au cinquième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 978.)

Les jacobites y avaient aussi un évêque pour ceux de leur communion. (*Ibid.*, p. 1493.)

CIRCINA, évêché d'Afrique dans la Bisacène. (*Not.*, n. 47.) On dit aussi *Cercina* et *Cincarita*. Polybe et Ptolémée font mention d'une île ainsi appelée, et l'itinéraire d'Antonin la place entre l'Afrique et la Sicile, éloignée de Tacopes de six cent vingt-deux stades. Saint Fulgence s'y retira peu de temps avant sa mort, comme on le rapporte dans sa vie, chapitre 29. On voit dans la lettre des évêques de la province Proconsulaire, rapportée au concile de

Latan, une ville nommée *Cicula*, que le cardinal Noris croit être la même que Cercina. (*Confér. Carth.*, premier jour, c. 133, not. 217.)

CIRCONCELLION, *circumcellio*. C'est ainsi qu'on nomma une certaine secte de Donatistes qui s'élevèrent en Afrique dans le quatrième siècle, parce qu'ils couraient de tout côté en commettant une infinité de violences. Ces furieux, se disant les défenseurs publics de la justice, délivraient les esclaves, déchargeaient les gens obérés de dettes, en menaçant de mort les créanciers s'ils ne les leur remettaient. Ils n'étaient pas seulement cruels envers les autres, ils l'étaient envers eux-mêmes. Les uns se précipitaient du haut des rochers; les autres se jetaient dans le feu; quelques uns se coupaient la gorge, s'imaginant faire un sacrifice agréable au Seigneur par ces inhumanités; et tous ces fanatiques étaient honorés comme des Saints par ceux de leur parti. (Optat de Milève, liv. 3. Saint Augustin, *hér.* 69. Baronius, à l'an 398. Forbes, *Instructiones historico-theol.*, lib. 14, cap. 4.)

CIRCONCELLIONS. Krants, dans sa *Metropolis*, parle de certains hérétiques qu'il appelle Circoncellions, et qui parurent en Souabe dans le treizième siècle. Ils soutenaient que le Pape et tout le reste des prêtres étaient simoniaques, hérétiques, hypocrites, pharisiens, pécheurs en toute manière, et incapables

d'administrer les sacrements. Les prédicans de cette secte avaient coutume de publier, à la fin de leurs sermons, une indulgence de la part du Dieu tout-puissant. Ils recommandaient ensuite aux prières du peuple, non pas le Pape, mais Frédéric II, empereur, déposé l'an 1245 au concile général de Lyon, et son fils Conrad, roi de Germanie. (Hermant, *Hist. des Hérés.*, tom. 2, pag. 95.)

CIRCONCISION, *circumcisio*, cérémonie de la religion judaïque et mahométane, par laquelle on coupe la peau du prépuce aux mâles qui doivent professer l'une ou l'autre loi. Ce mot vient du latin *circumcidere*, qui signifie couper tout autour, parce que les juifs qui donnent la circoncision à leurs enfans, leur coupent ainsi la pellicule qui couvre le prépuce.

De l'origine de la Circoncision.

La circoncision a été en usage non-seulement parmi les Hébreux, mais aussi parmi les Moabites, les Ammonites, les Syriens, les Arabes, les Égyptiens, les Ethiopiens, les Iduméens, avec cette différence qu'excepté les Égyptiens, les autres peuples ne la pratiquaient point par raison de religion, mais par des raisons physiques de propreté, de santé ou de fécondité à laquelle il croyaient que le prépuce servait d'obstacle. De là, Celse et Julien l'Apostat soutenaient que les Hébreux avaient reçu la circoncision des Égyptiens.

tiens; et ce sentiment a été adopté par Marsham et M. Le Clerc, fondés sur le témoignage d'Hérodote, qui assure que la circoncision n'est connue que des peuples à qui les Egyptiens l'ont communiquée. Mais ce sentiment est contraire à l'Ecriture, qui ordonne la circoncision à Abraham, comme une chose nouvelle, et une marque qui devait le distinguer, lui et sa race, de tous les autres peuples; ce qui n'aurait pu être, si les autres peuples eussent pratiqué la circoncision avant Abraham. (*Genèse*, chap. 17, vol. 9. et suiv.). Le témoignage d'Hérodote n'est ici d'aucun poids, tant parce qu'il ment fort souvent que parce que ce n'est pas lui qui parle, mais les prêtres égyptiens vainement enflés de leur antiquité prétendue qui le font parler.

Des effets de la Circoncision.

Les Pères qui ont vécu avant saint Augustin, ont borné les effets de la circoncision à imprimer aux Hébreux une marque sensible qui les distinguât des autres peuples qui n'étaient point dans l'alliance du Seigneur. C'est le sentiment de saint Justin, de saint Irénée, de saint Chrysostôme, etc. (Justin, *Dialog. cum Triphone*, pag. 241. Irén., liv. 4, *advers. hæres.*, c. 30. Chrysostôme, *homil.* 27, in *Genesim.*). Saint Augustin, et après lui saint Grégoire-le-Grand, saint Fulgence, saint Prosper, saint Bernard, saint Thomas,

et les scholastiques communément ont prétendu que la circoncision était un véritable sacrement de la loi mosaïque, institué non-seulement pour distinguer les Israélites, mais encore pour les sanctifier en effaçant en eux le péché originel. Selon ces Pères et ces théologiens, la circoncision effaçait donc le péché originel. Elle distinguait les Hébreux des autres peuples. C'était la marque de l'alliance de Dieu avec Abraham, et de la profession de la loi judaïque. Elle figurait le baptême, la passion de Jésus-Christ, et la résurrection future. Voilà les principaux effets qu'ils lui attribuent avec justice, fondés sur ce passage de la Genèse : *Circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos... Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illa de populo suo.* (*Gen.*, 17, 11.) Ce que saint Augustin entend de l'extermination éternelle et spirituelle, ou bien de la damnation. (*Aug.*, liv. 2, de *Nupt. et Concup.*, chap. 2; et liv. 16, de *Civ. Dei*, chap. 17, et de *Baptism. contra Donatist.*, liv. 4, chap. 24.) Or il n'y a que le péché originel qui puisse être un obstacle au salut dans les enfans. La circoncision, qui levait cet obstacle, effaçait donc en eux le péché originel; non pas à la vérité *ex opere operato*, comme on parle dans l'école, mais *ex opere operantis*, ainsi que les autres sacremens de la loi de

Moïse. *In circumcisions*, dit saint Thomas, 3, p. q. 70, art. 4, *confertur gratia quantum ad omnes gratiæ effectus : aliter tamen quam in Baptismo. Nam in Baptismo confertur gratia virtute ipsius Baptismi, quam habet in quantum est instrumentum passionis Christi jam perfectæ : in circumcisions autem conferebatur gratia non ex virtute circumcisions, sed ex virtute fidei passionis Christi, cujus circumcisio erat signum.*

Des cérémonies de la Circoncision.

La loi n'a rien prescrit ni sur le ministre, ni sur l'instrument de la circoncision. Elle ordonne seulement de faire la circoncision le huitième jour. On ne peut prévenir ce temps dans aucun cas ; mais si l'enfant est faible ou infirme, on peut différer jusqu'à ce qu'il se porte bien. Voici les cérémonies que les juifs d'aujourd'hui observent dans la circoncision. La nuit qui précède la circoncision se nomme veille, parce que toute la famille ne dort pas pour garder l'enfant. Les amis visitent le père et la mère. Les parrains et marraines sont déjà choisis auparavant. La marraine porte l'enfant à la synagogue, et le parrain le tient pendant la circoncision qui se fait à la synagogue ou à la maison. On prépare pour cela deux sièges avec deux carreaux de soie. L'un des sièges est pour le parrain qui tient l'enfant. L'autre demeure vide, et il est destiné,

disent quelques uns, pour le prophète Élie, qu'ils croient assister invisiblement à toutes les circoncisions, tant il avait de zèle pour observer la loi. Le circonciseur, qui peut être le père de l'enfant, un parent, un ami, ou tout autre qu'on veut choisir, le circonciseur vient avec un plat où sont les instrumens et les choses nécessaires pour l'opération ; comme le rasoir, les poudres astringeantes, le linge, la charpie, l'huile rosat. Ceux qui sont présens chantent quelques cantiques, en attendant la marraine qui apporte l'enfant sur ses bras, accompagnée d'une troupe de femmes. Mais pas une ne passe la porte de la synagogue. Là elles donnent l'enfant au parrain ; et aussitôt tous les assistants crient : *Baruch haba*, le bien-venu.

Le parrain s'assied sur son siège, et ajuste l'enfant sur ses genoux ; puis celui qui doit circoncire développe les langes. Il y en a qui se servent d'une pincette d'argent pour prendre du prépuce ce qu'ils en veulent couper. D'autres le prennent avec les doigts, puis tenant le rasoir, celui qui circoncit dit : « Béni » soyez-vous, Seigneur, qui nous » avez commandé la circoncision. » En en disant cela il coupe la grosse peau du prépuce, puis, avec les ongles des pouces, il déchire une autre peau plus délicate qui reste. Il suce deux ou trois fois le sang qui abonde, et le rend dans une tasse pleine de vin. Ensuite, il jette

sur la plaie du sang de dragon , de la poudre de corail , et autre chose pour arrêter le sang , à quoi il ajoute des compresses et enveloppe bien le tout. Après cela ; il prend la tasse où il a rendu le sang qu'il a sucé , et la bénit ; il bénit aussi l'enfant , lui impose le nom que le père souhaite , en prononçant ces paroles d'Ézéchiel : Et j'ai dit : vis en ton sang (Ézéchiel , 16 , 6 .) ; et lui mouille les lèvres de ce vin qui est dans la tasse. Après quoi on récite le psaume 128 : *Bienheureux tout homme qui craint le Seigneur.* Cela fait , le parrain rend l'enfant à la marraine pour le porter au logis. Tous ceux qui ont assisté à la cérémonie disent au père , en s'en allant : *Puissiez-vous ainsi assister à ses noces.* L'enfant est ordinairement guéri de la plaie de la circoncision en vingt-quatre heures. Si l'enfant meurt avant le huitième jour , il y en a qui lui donnent la circoncision après sa mort , en lui coupant le prépuce avec un couteau.

A l'égard des filles qui naissent aux juifs , comme elles ne reçoivent point la circoncision , voici ce qui s'observe.

La mère demeure dans sa maison pendant quatre-vingts jours , après quoi elle va à la synagogue , où le chantre prononce une bénédiction en faveur de la petite fille , et lui impose le nom que le père ou la mère désirent. Dans certains endroits , l'on ne porte pas l'enfant à la synagogue ; mais le chantre va faire la

cérémonie dans le logis de l'accouchée. (Léon de Modène , *Cérémonies des juifs* , p. 4 , c. 8. Dom. Calmet , *Dissertation sur l'origine de la circoncision* , qui est à la tête de son commentaire sur la Genèse. Contenson , *Théolog.* , tom. 2 , pag. 89. Drouin , *de re Sacram.* , t. 1 , p. 168.)

CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. Fête qu'on célèbre le premier jour de janvier à l'honneur de la circoncision de notre Seigneur , auquel on imposa ce jour-là le nom de Jésus , c'est-à-dire , Sauveur ; nom qui lui avait été donné par un ange , avant même qu'il eût été conçu dans le sein de Marie , pour marquer qu'il sauverait le monde. On ne sait pas précisément quand cette fête commença. Le point le plus ancien qui paraisse de son érection , c'est l'ordonnance de Recceswinthe , roi d'Espagne , vers le milieu du septième siècle. Il est vrai que le second concile de Tours , de l'an 566 , ordonne de jeûner et de célébrer la messe de la Circoncision le premier jour de janvier , pour s'opposer aux superstitions païennes qui se faisaient ce jour-là en l'honneur de Janus ; mais cela marque moins un jour de fête qu'un jour de pénitence. Ce ne fut donc que dans le septième siècle que l'Eglise établit une fête réglée sous le double titre de *Circoncision* et d'*octave de Noël* ; et l'office qu'elle a retenu pour ces deux solennités est composé d'une partie d'un troisième

office, qui regarde personnellement la sainte Vierge, parce que le jour de l'octave de Noël était en quelque sorte consacré au culte de cette bienheureuse mère de Dieu long-temps avant la détermination de la fête à la pratique d'aujourd'hui.

Outre ces fêtes générales du jour de la Circoncision, il s'en trouve deux qui sont particulières à certains lieux. La première est la consécration des prémices du sang de notre Sauveur, dont le but est d'honorer le mystère du jour auquel Jésus-Christ commença le grand ouvrage de notre rédemption, par la première effusion qu'il fit alors de son sang; mais l'Eglise ne prétend point autoriser, par cette fête qu'elle permet, les fictions qu'on a débitées touchant la conservation du morceau qui fut retranché dans la chair de Jésus-Christ, par le couteau de la circoncision. (*Comm. sacro-sancti præputii.*) La seconde fête particulière qu'on célèbre le jour de la Circoncision est celle du *saint nom de Jésus*, nom qu'on ne peut ni trop craindre, ni trop aimer, ni trop respecter, ni trop invoquer. On remet cette fête, en quelques endroits, au 8 du mois, en d'autres au 14, en d'autres au 15, etc.

CIRCONCISION, se dit figurément pour marquer les juifs, par opposition au mot de *prépuce*, qui marque les Gentils ou païens.

CIRCONCISION, se dit spirituellement du retranchement du

péché et de l'affection au péché. La circoncision spirituelle consiste à se détacher de tous les objets de la cupidité, à renoncer à tous les mauvais desirs, à mourir continuellement au monde, à soi-même, et à toutes ses passions. (*Voyez Baillet, Vies des Saints*, tom. 1, au 1^{er} janvier.)

CIRCONSCRIPTION, *circumscriptio*. Espace circonscrit et limité, qui borne et qui environne un autre espace, ou un corps plus petit. Un corps est dans un lieu par circonscription, lorsqu'il répond tout entier à tout le lieu qui l'environne, et que chacune de ses parties répond à la partie du lieu qu'elle occupe. La circonscription n'est pas une propriété essentielle et inséparable des corps, puisque le corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie par circonscription; mais qu'il est tout entier dans toute l'hostie consacrée, et tout entier aussi dans chaque partie sensible de la même hostie. (*Voyez CORPS, LIEU, EXTENSION, EUCHARISTIE.*)

CIRCONSTANCES, *circumstantiæ*. Les circonstances d'une action sont des particularités ou des accidens extérieurs qui accompagnent cette action, et qui influent dans sa malice ou sa bonté morale.

Du nombre des circonstances.

On compte ordinairement sept circonstances des actions humaines, qu'on exprime par ce vers :
Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Quis, marque la qualité de la personne qui fait une action ; savoir, si c'est un clero ou un laïque, un homme public ou un particulier, etc.

Quid, marque la qualité de la chose ou de l'objet ; par exemple, ce qu'on a volé, si c'est une chose légère ou importante.

Ubi, marque le lieu où l'on a fait une chose ; savoir, si c'est un lieu saint ou profane.

Quibus auxiliis, marque les moyens ou les instrumens dont on s'est servi pour faire une chose ; savoir, si on y a employé la magie, le maléfice, le venin, quelque instrument défendu, etc.

Cuius, marque l'intention ou la fin, le but, le motif d'une action ; savoir, si on l'a faite par vanité, par intérêt, etc.

Quomodo, marque la manière accidentelle d'une action ; savoir, si on l'a faite ardemment ou languissamment, avec connaissance ou par ignorance, en secret ou en public, dans un premier ou dans un second mouvement, etc.

Quando, marque le temps pendant lequel on a fait une action ; savoir, si c'est un jour de fête, pendant l'office divin, etc.

Des différentes sortes de circonstances.

On distingue généralement deux sortes de circonstances, celles qui changent l'espèce de l'action, et celles qui ne la changent point. Les circonstances qui changent l'espèce de l'action ; sont celles qui donnent ou qui ôtent à l'action une bonté, ou

une malice différente de celle de son objet immédiat. Ainsi, lorsqu'on vole dans une église, la circonstance du lieu fait que ce vol devient sacrilège, et lui donne par conséquent une espèce de malice qu'il n'avait point de sa nature. Ainsi, quand un homme en tue un autre dans un premier mouvement, ou dans la nécessité de se défendre, et en se renfermant dans les bornes d'une juste défense, ces circonstances ôtent à cet homicide toute sa malice, et font qu'il cesse d'être homicide, etc.

Les circonstances qui ne changent point l'espèce de l'action, sont celles qui augmentent ou qui diminuent la malice ou la bonté de l'action, sans lui faire changer de nature. La ferveur, par exemple, avec laquelle on fait une prière ou une aumône augmente la bonté de ces actions, sans leur faire changer d'espèce. La quantité plus ou moins grande dans un vol en augmente ou en diminue la malice, sans changer sa nature de simple vol, etc. On est obligé, sous peine de péché mortel, de confesser les circonstances notablement aggravantes d'un crime, et celles qui en changent l'espèce, lorsque ces circonstances sont mortelles. (*Voyez* CONFESSION, Péché, § 6.)

CIRCONVENTION, *circumventio*, *deceptio*, tromperie, surprise, dol personnel. *Voyez* CONTRAT.

CIRCUMINCESSION, *circumincessio*. C'est l'existence des

trois personnes divines les unes dans les autres, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis dans mon Père, et mon Père est dans moi.* (Joan., 14.) Deux choses concourent à la circumincession : la distinction des personnes et l'unité de l'essence. Ainsi, parce que les trois personnes de la sainte Trinité sont réellement distinguées entre elles, et que cependant elles n'ont qu'une même essence, elles existent d'une manière intime, mais ineffable, les unes dans les autres ; et c'est cette merveilleuse existence que les Latins appellent *circumincession*, et les Grecs, *perichorèse*. (Voyez TRINITÉ.)

CIRE, *cera*. Ouvrage des abeilles, dont on fait des images, des cierges qui servent à l'autel et dans les cérémonies ecclésiastiques. On appelle *cire vierge* la cire jaune, telle qu'on la tire de la ruche, et qui n'a point passé par le feu.

Droit de cire, *jus ceræ*. C'est un droit de bougies dont on faisait la distribution en plusieurs communautés ou à des officiers.

CIRE, se dit aussi du luminaire d'une église.

CIRÉY (Jean), né à Dijon d'une famille très-ancienne, entra fort jeune dans l'Ordre de Cîteaux, dont il devint abbé général au mois d'avril 1476. Il fit reconnaître par les évêques, assemblés à Orléans en 1478, qu'il était le premier abbé des abbés, et obtint de Louis XI le titre de premier conseiller né au parlement de Dijon. Il abdiqua le

généralat au mois de novembre 1501, et mourut le 27 décembre 1503. On a de lui : 1° *Capitulum generale Cisterciense, constitutiones pluribus annis pro bona ordinis gubernatione, Cistercii latae, et à diversis Pontificibus approbatæ*, à Dijon, en 1490. 2° *Privilegia ordinis Cisterciensis*, à Dijon, 1491, in-4° ; et à Anvers, en 1530, sous ce titre : *Collectio privilegiorum ordinis Cisterciensis concessorum à Regibus, Principibus et summis Pontificibus*, autore Joanne de Cirey, in-fol. On trouve à la suite une exhortation de l'abbé de Cirey. 3° Un manuscrit intitulé : *Chronicon breve earum rerum quæ in Burgundiæ ducatu gestæ sunt, et circa Cisterciense monasterium, per annos 1473, 1474, 1475, 1476, 1477, 1478, 1479 et 1480*. 4° Un inventaire de tous les manuscrits de Cîteaux. 5° Une chronique latine de cette abbaye et de cet Ordre jusqu'au quatorzième siècle. 6° Oudin attribue encore à l'abbé Cirey un livre intitulé : *Compendium Sanctorum ordinis Cisterciensis*. (Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*.)

CIR - HARESETH et **CIR-HARES**, ville. La Vulgate a mis la signification du nom *Cocci lateris*, pour la ville même. (Isai., 16, 7.)

CIRIER (Jean Le), conseiller au parlement de Paris, fut doyen de la Faculté de Droit en l'Université de cette ville, où il enseignait avec applaudissement en 1515. On a de lui un traité

de *Primogenitura*, imprimé en 1519, et composé en faveur de François, dauphin de France, fils aîné du roi François 1^{er}.

CIROGRAPHE, *cirographum*.

Ce mot vient du grec et signifie écriture en cire, parce qu'anciennement on écrivait sur des tablettes enduites de cire. Ce mot *cirographum* était destiné autrefois aux transactions. On l'écrivait en grosses lettres au milieu d'une feuille de velin, et l'on faisait de part et d'autre une copie de la transaction; on coupait ensuite le *cirographum* par le milieu, et chacune des deux parties gardait par devers soi une moitié de cette feuille ainsi coupée, afin de vérifier la transaction quand il en serait besoin, en représentant et rejoignant ce *cirographe* coupé en deux. Au lieu de ce mot, on en mettait quelquefois un autre, ou même une phrase tout entière. Les Anglais coupaient ordinairement leurs *cirographes* en scie; les Français et les Bretons les coupaient en ligne droite. (Lobineau, *Histoire de Bretagne*, tom. 2, pag. 337.)

CIRON (Innocent), chancelier et professeur de l'Université de Toulouse, mort vers l'an 1650, a donné des paratitres sur les cinq livres des *Décrétales*, imprimées à Leipsick, in-4^e, en 1726, et la cinquième collection des *Décrétales* après Gratien, qui contient les constitutions d'Honorius III, à Toulouse, en 1645, in-folio. (Denys-Simon, *Biblioth. des Aut. de Droit*.)

CIRON (Gabriel de), prêtre et chancelier de l'église et de l'Université de Toulouse, fut, avec la dame de Mondonville, instituteur de la congrégation des Filles de l'Enfance à Toulouse, aujourd'hui détruite. Il exposa souvent sa vie en secourant les malades pendant la peste qui ravagea la ville de Toulouse l'espace de 18 mois. Il survécut à ce fléau, et mourut après l'an 1670. Il fut enterré, comme il l'avait ordonné, sous la gouttière du porche de la grande église de Toulouse, et laissa les Constitutions des Filles de l'Enfance, imprimées en 1686, et Traité des vœux que font les Filles de l'Enfance, en 1679. Le père Dumas, prêtre de la doctrine chrétienne, lui a consacré un magnifique éloge écrit en latin. M. Godeau, évêque de Vence, dans une ordonnance pastorale, appelle M. de Ciron un personnage de savoir et de piété. (Dupin, *Table des Aut. ecclès. du dix-septième siècle*, pag. 2385.)

CIRQUE, *circus à circuitu*, grand bâtiment de figure ronde ou ovale qu'on faisait chez les anciens pour donner des spectacles au peuple. Il y avait jusqu'à dix cirques à Rome. C'étaient de grandes places, longues et cintrées par un bout, entourées de portiques et de plusieurs rangs de sièges par degrés. Il y avait au milieu une espèce de banquette avec des obélisques, des statues, et des bornes à chaque bout.

Les jeux du cirque, *circenses*

ludi, étaient des combats que les Romains célébraient dans le cirque, d'où ils avaient pris leur nom, depuis que Tarquin-le-Vieux eut fait bâtir le cirque. Auparavant on les appelait *jeux romains*, *ludi romani*, parce qu'ils étaient aussi anciens que Rome, ou qu'ils avaient été institués ou plutôt rétablis par Romulus. On les appelait aussi *les grands jeux*, *ludi magni*, parce qu'ils se célébraient avec plus de magnificence qu'aucun autre, et parce qu'ils se faisaient à l'honneur du grand dieu Neptune, qui était leur dieu *Consus*, le dieu des *conseils*. Il y avait sept sortes d'exercices : le premier était la lutte, des combats avec l'épée, des bâtons, des piques ; le second était la course ; le troisième la danse ; le quatrième le palet ou le disque ; le cinquième, les flèches, les dards et toute autre sorte d'armes semblables ; tous ceux-ci se faisaient à pied ; le sixième était la course à cheval ; le septième la course des chars, soit à deux, soit à quatre chevaux. Les Pères de l'Eglise ont souvent parlé contre les jeux du cirque comme étant remplis de vanité, de folie, de cruauté, etc. (*Voy. Varron dans Aulugelle*, liv. 3, c. 10, Denys d'Halicarnasse, livre 7, *Solin.*, c. 45 ; et les Notes de Saumaise sur cet endroit. La *Roma vetus*, du père Alex. Donat, jésuite, édit. d'Amsterdam, 1695. Tertullien, livre des *Spectacles*, c. 15. Lactance, *Institutions*, l. 6, c. 20.)

CIRTE ou **CIRTA**, ville d'Afrique dans la Numidie, et capitale des États de Massinisse. Elle était la métropole de toute la Numidie, à peu de distance du fleuve Ampsagas. La colonie des Sittiens y fut menée sous les auspices de Jules-César ; c'est pourquoi elle fut aussi nommée *Julia*. Ptolémée dit *Cirta Julia*, l. 4, c. 3. Elle est nommée *Circa Colonia* dans l'Itinéraire d'Antonin, d'où vient le titre de *Circensis Episcopus*, qui se trouve dans la Notice épiscopale d'Afrique, et au lieu duquel d'autres exemplaires ont *Cirtensis*. Elle était donc le siège d'un évêché qu'occupait Petilien, Donatiste, contre lequel saint Augustin a écrit un livre. Aurélius Victor nous apprend qu'elle fut ensuite nommée *Constantine*, parce que Constantin la rétablit et l'embellit. Elle conserve encore aujourd'hui ce nom, et elle est la capitale de la seule province du même nom, à soixante lieues au sud-est d'Alger, et à dix-huit de la côte. On y trouve des restes d'antiquité, et le paysage des environs, diversifié par des vallées, des collines et des rivières, est fort agréable. Fortunatus, évêque de Constantine, se trouva à la conférence de Carthage. (1. *Jour.*, ch. 138, notic. 264.)

Conciles de Cirta en Numidia.

L'an 305, Secundus, primat de Numidie, assembla un concile à Cirta. au sujet des Libel-

latiques, c'est-à-dire de ceux qui avaient livré les Écritures saintes durant la persécution; et comme presque tous les évêques étaient coupables de ce crime, ils se le pardonnèrent mutuellement. (Regia et Hard., tom. 1.)

L'an 412, Silvain, primat de Numidie, saint Augustin et plusieurs autres évêques de cette province s'assemblèrent à Cirte, au sujet des Donatistes qui, ayant été confondus à la conférence de Carthage, répandaient partout, pour couvrir leur honte, que les catholiques avaient corrompu le comte Marcellin, juge de la conférence, et qu'on ne leur avait pas même permis d'y parler. Les Pères du concile écrivirent une lettre aux Donatistes, que saint Augustin dicta pour réfuter ces calomnies. Deux manuscrits du Vatican appellent ce concile *conclitium aorsense*. Tous les autres l'appellent *concilium Zertence*, de Zerte, qui est une ville épiscopale de Numidie, comme il paraît par la conférence de Carthage. Le père Labbe l'appelle concile de Cirte, *Cirtense*. (Regis, tom. 4. Labb., tom. 2. Hard., t. 1.)

CIS, fils d'Abigabaon et de Maacha. (1. Par., 8, 30.)

Cis, fils d'Abiel ou de Ner, et père de Saül. (1. Reg., 9, 1; et 1. Par., 8, 33.)

CIS, fils d'Abdi, Lévitte de la famille de Mérari. (2. Par., 29, 12.)

CISCISSE, ville épiscopale de

la première Cappadoce, au diocèse de Pont, sous la métropole de Césarée. Il en est fait mention dans toutes les Notices et dans les actes de quelques conciles. On l'appelle aussi par abrégé *Cisse*. Nous connaissons deux de ses évêques.

1. Platon, souscrit aux canons in Trullo.

2. Soterich, au septième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 393.)

GISON ou CISSON ou KISSON, torrent qui coule le long de la vallée de Jessaël au midi du mont Thabor, et va se dégorger dans le port d'Acco, ou de Ptolémaïde, dans la Méditerranée. (*Judic.*, 4, 7.)

CISSÆ, siège épiscopal de la Mauritanie césarienne en Afrique (*Not.*, n. 107.) Il y avait deux évêchés de ce nom en Afrique; l'autre était dans la province Proconsulaire.

CISSAMIA ou CISSAMUS, petite ville de l'île de Crète, sur le bord de la mer; proche d'Ap-tère, qui a un port. On l'appelle communément *Cissamo*. Elle est située sur le bord septentrional de l'île, proche de la rivière nommée Cariare, dans le territoire de Cydonie, à quinze milles du promontoire Ciam au midi, et à vingt-cinq de Cydonie au couchant. C'était autrefois un siège épiscopal; ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg appelé Castel-Chissano. Elle a eu les évêques latins qui suivent :

1. Bellete, mort en 1546.

Clément vi lui donna pour successeur....

2. Guillaume 1^{er}, Mauracchio, de l'Ordre des Frères-Mineurs, qu'il envoya ensuite vers l'empereur Jean Cantacuzène, pour l'union des deux Eglises.

3. Nicolas, siégea peu de temps, et eut pour successeur....

4. Guillaume II, Emergavi, de l'Ordre de Saint-François, en 1349. (Wadingue.)

5. Jean, permuta avec Guillaume le siège de Horta.

6. Aicard, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1366.

7. Jacques, eut pour successeur....

8. Martin, de l'Ordre des Augustins, pénitencier du pape, nommé par Boniface ix, le 24 janvier 1392.

9. Angelo, surnommé Barbado, transféré à Vérone le 2 septembre 1406.

10. Prosper Publicola, cardinal, nommé par Paul III en 1548. Il mourut en 1589. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 928.)

CISTERCIEN, *Cisterciensis*. Religieux de Cîteaux. (*Voyez CÎTEAUX*.)

CISTERNA-SIRA, nom de lieu où était Abner sortant de l'audience de David à Hébron, lorsque Joab le fit rappeler pour le tuer en trahison. (2. *Reg.*, 3, 26.)

CISTERNA, bourg d'Italie, dans la campagne de Rome, à cinq lieues de Palestrine du côté du midi, a remplacé l'ancienne

ville de *Trium-Tabernarum*. Jusqu'où les fidèles de Rome allèrent autrefois au-devant de saint Paul, l'an 61 (*Act. Apost.*, ch. 28, v. 15), et dont on voit encore les ruines. Voici quelques évêques de cette ancienne ville :

1. Félix, assista au concile de Rome en 313.

2. Lucifer, au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

3. Dèce, aux conciles de Rome, sous le pape Félix, en 487, et sous le pape Symmaque en 499.

4. N...., mort vers l'an 592.

5. Parvus, siégeait sous le pontificat de Paul 1^{er}, en 762.

6. Anastase, assista au concile de Rome, en 853.

7. Jean, au concile de Rome, en 868. (*Ital. sacr.*, tom. 10, col. 177.)

CITATION, était l'ajournement donné par un appariteur, en vertu d'un mandement verbal ou par écrit du juge d'église. L'ordonnance de Louis XII, de l'an 1512, art. 46, et celle de François 1^{er}, à Ys-sur-Thille, du mois d'octobre 1525, ch. 12, art. 26, enjoignait à tous juges ecclésiastiques d'exprimer, dans toutes les citations qui seraient par eux octroyées, les causes d'icelles, afin qu'on pût savoir si la connaissance de l'affaire dont il s'agissait leur appartenait, et réciproquement elles défendaient aux juges laïques de décerner aucunes inhibitions sans avoir vu la citation, et sans exprimer dans ces inhibitions

quelles en étaient les causes. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit*, au mot CITATION.)

CITATION à cri public et à son de trompe. Cette forme de procéder par citation d'un accusé à cri public, est ordinaire dans les cours séculières; mais, selon Fevret et d'autres jurisconsultes, elle n'était point permise aux juges d'église, et elle a été défendue par plusieurs arrêts rendus contre les évêques de Paris, d'Orléans, etc. (*Voyez les Mémoires du Clergé*, tom. 6, pag. 272, 273, 280, 281; et tom. 7, pag. 816, 817, 818.)

CITATION du Droit civil et canon. *Voyez* Droit.

CITÉ, *civitas*. Quand il s'agit de l'antiquité, cité signifie pour l'ordinaire un état, un peuple avec ses dépendances, comme était *civitas Aduorum*, aujourd'hui ceux d'Autun. Cependant les anciens auteurs donnent aussi le nom de cité à une ville seule, comme fait Cicéron en sa neuvième Philippique, au sujet de Marseille. A présent, comme autrefois, on ne donne guère ce nom qu'aux villes capitales d'un pays, ou au moins à celles où il y a siège épiscopal.

Jérusalem a été appelée la cité sainte, parce qu'elle était le centre de la seule religion véritable. Le Paradis est la cité céleste.

La Cité de Dieu est un ouvrage de saint Augustin, divisé en vingt-deux livres, dans lequel ce saint docteur trace une vive peinture des deux cités; la céleste et la terrestre, c'est-à-dire

des bons et des méchants. (*Voy. SAINT-AUGUSTIN.*)

CITEAUX, *Cistercium*, était une abbaye célèbre et chef de l'Ordre qui portait son nom, émané de celui de saint Benoît. On croit que le nom de Cîteaux vient du grand nombre de cisternes qu'on y avait creusées. Elle était située dans le diocèse de Châlons-sur-Saône en Bourgogne, à quatre lieues de Dijon. Ce fut Robert, abbé de Molesme, dans le diocèse de Langres, qui la fit bâtir l'an 1098, par les libéralités d'Othon 1^{er}, duc de Bourgogne, et par le secours de deux prélats, Gauthier, évêque de Châlons, et Hugues, archevêque de Lyon. Robert étant retourné à Molesme, laissa Albéric abbé de Cîteaux, en l'an 1099. Etienne qui lui succéda dix ans après, reçut dans sa réforme saint Bernard et ses compagnons. Tels furent les commencemens de l'Ordre de Cîteaux, qui fleurit et qui s'étendit si fort dans la suite. L'abbé de Cîteaux était général d'Ordre, conseiller-né du parlement de Dijon, et chef de dix-huit cents monastères d'hommes et presque d'autant de maisons de filles. Il était régulier, et l'article 3 de l'ordonnance de Blois voulait qu'il fût élu par les religieux profès de l'abbaye de Cîteaux, dans la forme prescrite par les constitutions canoniques.

L'Ordre de Cîteaux était distribué en différentes filiations ou congrégations. Chaque filiation avait pour chef un abbé,

dont dépendaient les abbés particuliers et les abbeses. Tout l'Ordre avait pour supérieur-général l'abbé de Cîteaux, qui, quoique général et chef de tout l'Ordre, était cependant visité, de l'autorité du Chapitre général, par les quatre abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimont, qu'on appelait communément les quatre premières filles de Cîteaux. Mais hors de là il était lui-même dans l'entier pouvoir du Chapitre-général, quand le Chapitre ne tenait pas. Il avait droit de visiter par lui-même et par députés, quand il le jugeait nécessaire, tous les monastères de l'Ordre, de quelque ligne et filiation qu'ils fussent; et pendant ses visites, il pouvait exercer tous actes de juridiction, corriger et réformer les abus, suivant la *carte de charité et autres statuts de l'Ordre*.

Les religieux de Cîteaux pouvaient, avec une permission expresse de l'abbé de Cîteaux, prendre des degrés et même le bonnet de docteur, (ce qui était interdit à beaucoup d'autres moines); ils avaient des collèges dans les Universités les plus fameuses. Celui de Paris fut fondé sous le titre de Saint-Bernard, par Etienne de l'Exenton, abbé de Clairvaux, mort en 1242. C'était le plus ancien collège de Paris. (*Voyez* Baronius, *A. C.*, 1098. Sainte-Marthe, *Gallia christ.*, tom. 3, pag. 242. Les *Annales de Cîteaux*, en quatre vol. in-fol., par Ange Man-

rique de Bourges. Le *Ménologe* de Cîteaux, par le père Chrysostôme Henriquez, du même Ordre. L'*Essai* de l'Ordre de Cîteaux, par dom Le Nain. Les *Privilèges* de l'Ordre de Cîteaux, imprimés à Paris, en 1713, et l'arrêt du Conseil-d'État du 19 septembre 1681.)

CITER, est appeler quelqu'un en justice par le ministère d'un officier public, qui est un huissier ou un sergent en juridiction séculière, et un appariteur en juridiction ecclésiastique, qui fait à l'officialité la fonction des huissiers ou sergens des autres juridictions.

CITERNE, *cisterna*. Il y avait beaucoup de citernes dans la Judée pour conserver l'eau, tant à cause que la plupart des villes étaient bâties sur des montagnes où il n'y avait point d'eau, que parce que les pluies ne tombent régulièrement en ce pays qu'au printemps et à l'automne. On voit encore aujourd'hui beaucoup de citernes dans la Palestine, dont les unes sont longues de cent cinquante pas et larges de soixante, d'autres longues de cent-vingt-deux pas et larges de cinquante-quatre.

CITHARE, *Cithara*. *Voyez* CINNABRE.

CITHARIZA, château bâti par l'empereur Justinien en Arménie dans l'Asthiane, entre les monts Antitaurus et Masius, au nord de la Comagène et de la Mésopotamie. C'était un siège épiscopal de la seconde Arménie, au diocèse de Pont, sous la métropole

de Molatiath, qui est à présent un bon bourg de l'Aladouli sur l'Euphrate. Il y a eu un évêque nommé Marien, souscrit aux canons in *Trullo*.

CITHONIA, île de la mer Egée, appelée présentement *Gaura*, vers la côte d'Artique, entre les îles de Ciam et de Délos. Elle est remplie de montagnes, et a peu d'habitans. On y mit au treizième siècle un évêque latin.

1. N..., auquel nous avons plusieurs lettres du pape Innocent III.

2. Philippe, auquel succéda...

3. Antoine, le 4 avril 1353, nommé par Innocent IV. Il était de l'Ordre de Saint-François.

4. Grégoire, de l'Ordre de Saint-Augustin, siégeait en 1389. (*Oriens. chr.*, tom. 3, p. 871.)

CITHRON, ville de Macédoine, appelée aujourd'hui *Chitto*, épiscopale sous Thessalonique, mais devenue métropole. Elle est éloignée de Thessalonique d'environ quarante milles. Elle se nomme aussi *Pydna*, et a eu les évêques suivans :

1. N..., auquel Innocent III écrivit la cent quinzième lettre du livre onzième, et beaucoup d'autres.

2. Jean auquel succéda Herman de Gherden, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs (*Bull.*, tom. 3, p. 213., ad. ann. 1452. *Oriens. chr.*, tom. 3, pag. 1095.)

CITIDIOPOLIS. Ptolémée place la Cité dans la Cilicie méditerranée, et lui attribue une seule ville qu'il nomme *Olbasa*. Nous avons lieu de penser

que c'est la même qui depuis a été appelée *Citidiopolis*, dont nous trouvons un évêque souscrit aux canons in *Trullo*, et nommé Sisinnius. (*Or. christ.*, tom. 2, pag. 906.)

CITIUM, ville assez ancienne et épiscopale de l'île de Chypre, au diocèse d'Antioche sous la métropole de Salamine ou Constance. Strabon dit que c'est le lieu de la naissance de Zénon, prince des philosophes stoïciens. Joseph, dans son livre des *Antiquités*, chap. 7, croit que c'est Cethin, un des enfans de Seth, qui la bâtit. Il est cependant vraisemblable que les habitans de Chypre viennent originairement de ces anciens Phéniciens ou Chanaanéens qui se retirèrent de leur pays aux approches des Israélites. Il y a eu dans cette ville les évêques suivans :

1. Lazare ressuscité par Jésus-Christ. Les Ethiopiens Abyssins en font la fête le 21 mai. Les Grecs, le 17 octobre. Ce consentement des Grecs et des Abyssins, qui le regardent comme évêque de Chypre, ne confirme pas peu la tradition des peuples de cette île, qui disent que son corps en fut transféré à Constantinople en 890.

2. Mnemius, assis à au premier concile général de Constantinople.

3. Tychon, au sixième concile général, en 682.

4. Théodore, au septième. (*Voyez les actes de ce concile. Oriens christ.*, t. 2, p. 1056.)

CITOYEN, *civis*. Les citoyens

sont en général les bourgeois ou habitans d'une ville, et qui jouissent des privilèges de bourgeoisie. (*Voyez* BOURGEOIS et BOURGEOISIE.)

CITRUM, ville épiscopale de la Piérie de Macédoine, au diocèse de l'Asyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique, a eu les évêques suivans :

1. Germain, souscrivit et assista au huitième concile général et à celui de Photius.

2. N..., auquel est adressée la quatorzième lettre de Théophylacte.

3. Jean, siégeait à la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième.

4. Damascène, au concile de Constantinople, où Joasaph fut déposé en 1564.

5. Zosimas, écrivit à Théodose Zigomala, protonotaire de la grande église pour lui recommander l'évêque de Poliane.

6. Maxime, auteur de l'Anthologe, qu'Antoine Arcudius fit imprimer, et qu'il dédia au pape Urbain VIII.

7. Ambacum, siégeait en 1720. (*Oriens. christ.*, tom. 2, pag. 80.)

CITTA CASTELLANA, petite ville d'Italie et du vicariat romain, dans le patrimoine, avec titre d'évêché. Elle est située sur la pente d'une colline et environnée de rochers escarpés qui en rendent les approches difficiles, peu éloignée de la Voie Flaminienne, et dominée par la montagne sur laquelle elle est placée. On ne trouve aucun an-

cien auteur qui lui donne ce nom, quoiqu'elle paraisse avoir été bâtie depuis long-temps. Les uns croient que c'est l'ancienne Veies qui soutint un siège de dix ans contre les Romains; mais ce sentiment est contraire à ce que nous apprend Denys d'Halicarnasse; savoir, que Veies n'était éloignée de Rome que de douze milles, et qu'il s'en trouve aujourd'hui plus de vingt entre cette capitale et Citta Castellana. Ortelius et quelques autres disent, avec plus de fondement, que c'était le *Fescennium* de cette partie de la Toscane qui appartenait aux Falisques, et que Strabon appelle *Fescennia*. Mais comment et en quel temps ce *Fescennium* a-t-il pris le nom de Citta Castellana? c'est ce qu'on ne sait pas. On ne la trouve ainsi appelée que dans la relation de la translation des corps des saints Abundius et Abundantius, qui fut faite, sous l'empereur Othon III, en 998. Ughel prétend qu'elle reçut la foi au temps du pape saint Lin. Dans la suite, on y a réuni depuis les évêchés de Bomarzo, de Pholère, de Gallèse et de Horta, dont nous parlerons en leur lieu. L'évêque de Citta Castellana est immédiatement soumis au pape. Sa cathédrale, d'une ancienne architecture, est dédiée à la sainte Vierge et porte le nom de Sainte-Marie-Majeure. Son Chapitre est composé d'un dignitaire, de douze chanoines et de quelques autres prêtres. Il y a quatre paroisses dans la ville, deux mo-

nastères d'hommes, un de filles, deux hôpitaux, un séminaire et un mont-de-piété. Les principaux endroits du diocèse sont Caprarola, Gallèse Vallerano, Carbognano, Cherochiano. On voit à Caprola plusieurs couvens d'hommes et de filles. (*Italia sacr.*, tom. 1. pag. 595.)

Evêques de Citta Castellana.

1. Crescentien, trouva les corps de plusieurs martyrs, sous l'empereur Othon III, en 998.

2. Pierre, se trouva au concile de Rome en 1015.

3. Benoît, siégeait en 1033.

4. Pierre, souscrivit au concile de Rome, sous Nicolas II, en 1059.

5. Pierre, en 1126.

6. Pierre assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

7. Romain, siégeait en 1210.

8. N...., ordonné par le pape Honoré III en 1217.

9. Nicolas, transféré à Viterbe par Grégoire IX en 1233.

10. Pierre Rubeus, élu en 1253, sous Innocent IV.

11. Nicolas, abbé de Saint-Séver, Ordre de Prémontré, diocèse d'Orviette, nommé par Clément IV en 1265.

12. Jacques, chanoine d'Orviette, par Nicolas III en 1279.

13. Fr. Jean Maynèse, de l'Ordre de Saint-Dominique, en 1288.

14. Fr. Monald, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Nicolas IV en 1288.

15. Fr. Godefroi, du même Ordre, mort en 1324.

16. Guillaume, de l'Ordre des Carmes, évêque de Nimoce, transféré par Jean XXI à cette église, siégea sept ans.

17. François Onii de Gubio, Ordre de Saint-Augustin, élu en 1331, mort en 1248.

18. Jean, archi-prêtre de Viterbe, nommé par Clément VI, mort en 1359.

19. Fr. Etienne de Viterbe, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Innocent VI.

20. Jean, élu en 1377.

21. Marsilius, succéda à Jean.

22. Ange, succéda à Marsilius.

23. Jean de Arcionibus, nommé par Boniface IX en l'an 1395, mourut en 1406.

24. Fr. Etienne, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en l'an 1414.

25. Fr. Georges, du même Ordre, nommé par Jean XXIII, mort en 1431.

26. Sanctes, évêque de Horta, transféré en 1431. Depuis ce temps, l'évêché de Horta demeura réuni à Citta Castellana.

27. Valentin, de Narnie, avait aussi été évêque de Horta. Il assista au concile de Florence en 1439, et fut transféré à Ascoli.

28. Luc, chanoine de Bologne, élu sous Eugène IV, mourut en 1444.

29. Antoine Stella, de Stellis, siégea sous le même pape l'an 1444, et mourut en 1455.

30. Nicolas Palmerius, de Sicile, de l'Ordre de Saint-Au-

gustin, transféré de Catazaro, ville épiscopale de Calabre, mourut en 1467.

31. Antoine, évêque de Castro, mort en 1473.

32. Pyrrhus de Troja, nommé par Sixte IV, et transféré à Sessa au royaume de Naples.

33. Ange Pechinolus, chanoine de Citta Castellana et citoyen, nommé par Innocent VIII le 4 août 1486, mort en 1492.

34. Henri Brun, secrétaire d'Alexandre VI, siégea cinq ans, et fut transféré à Tarente le 24 septembre 1498.

35. Georges, succéda à Henri, et fut transféré trois ans après à l'Eglise de Sarno.

36. Louis, élu en 1501, et mort en 1503.

37. Jean Brochard, Allemand, doyen du Vatican, et maître des cérémonies sous Alexandre VI, nommé par Jules II le 29 novembre 1503, mourut à Rome le 6 mars 1506.

38. François de Franceschini, de Horta, confesseur de Jules II, élu en 1506, alla au concile de Latran en 1512, et abdiqua en 1523.

39. Paul, cardinal, administrateur de cette Eglise jusqu'en 1538.

40. Lucas Sabellus, de Rome, élu en 1538.

41. Pomponius Cœcius, Romain, nommé par Paul III, le 21 août 1538, transféré l'année suivante à l'évêché de Népi, et fait cardinal en 1542.

42. Scipion Bongallus, de

Rome, alla au concile de Trente, et mourut en 1564.

43. Nicolas Pérusque, de Rome, docteur en Droit, référendaire apostolique, nommé par Pie IV le 7 février 1565, siégea dix-sept ans.

44. André Longus, de Parme, nommé par Grégoire XIII le 2 avril 1582, siégea vingt-cinq ans.

45. Fr. Hippolyte Fabien, de Ravenne, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Paul V en 1607, mourut en 1621.

46. Ange Gozardinus, de Bologne, archevêque de Nazianze, nommé par Grégoire XV en 1621. Il mourut au mois de mars 1653.

47. Fr. Tadée Altino, de Camérino, de l'Ordre de Saint-Augustin, dont il était général, évêque de Porphyre, transféré à cette Eglise le 10 novembre 1653. Il mourut le 13 août l'an 1685.

48. Joseph-Antoine Sellanus, de Spolette, nommé le 13 mai 1686, mourut en 1697.

49. Simon-Paul Aleotti, de Forlì, nommé par Innocent XII le 26 février 1698, mourut le 30 septembre 1704.

50. Ascanè Blasii, de Rome, évêque de Salamine *in partibus*, et suffragant de Sabine, transféré à cette Eglise le 26 janvier 1705.

CITTA DI CASTELLO, ville épiscopale d'Italie, sous la métropole de Rome, était connue anciennement sous le nom de *Tiphernum*. Elle a titre de comté. La cathédrale des Saints

Florius et Amantius, qui était régulière, fut sécularisée en 1578. La ville est située sur le Tibre, à huit lieues au nord de Pérouse, vers les frontières de la Toscane et du duché d'Urbin. Elle contient six mille âmes, douze maisons religieuses d'hommes, parmi, lesquelles est le collège des jésuites, et huit de filles. Le diocèse comprend cent dix-sept bourgs ou villages, et trente-cinq mille âmes.

Evêques de Citta di Castello.

1. Evodius, assista au concile de Rome l'an 465.
2. Marius, en 499, sous le pape Symmaque.
3. Innocent, en 501, 502, 503 et 504.
4. Florius (saint), citoyen et évêque de Citta di Castello, siégeait du temps des papes Pélagie 1^{er} et saint Grégoire-le-Grand. Il mourut en 602.
5. Luminosus, assista au concile de Latran en 849.
6. Albert (saint), évêque et martyr, en 730.
7. Boniface, en 761, assista au concile de Rome sous le pape Paul 1^{er}.
8. Stable, en 826, sous Eugène II.
9. Roderic, en 861.
10. Marin, au concile de Ravenne en 877.
11. Pierre 1^{er}, vivait en 900.
12. Ingizo, assista au concile de Rome en 998.
13. Pierre II, siégeait en 1048.

14. Pierre III, assista au concile de Rome en 1015.
15. Herman, en 1059, sous le pape Nicolas II.
16. Folchus, mourut en 1070.
17. Thibaud, assista à la consécration du Mont-Cassin sous Alexandre II.
18. Rodulphe, siégeait en 1100.
19. Jean, 1110.
20. Raynier 1^{er}, en 1124.
21. Vido, en 1129.
22. Davizzo, en 1142.
23. Jean, parent du pape Célestin II, cardinal du titre de Saint-Adrien, était évêque de Citta di Castello en 1145.
24. Pierre IV, en 1152.
25. Rainier II, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, l'an 1179, et mourut vers l'an 1203.
26. Rotlandus, occupait le même siège en l'an 1206. Il fut aussi cardinal et légat dans plusieurs villes d'Italie, et mourut l'an 1207.
27. Jean, en 1210.
28. Cortesan, succéda à Jean l'an 1226, et mourut l'an 1229.
29. Matthieu, en 1229, mort en 1234.
30. Azzo, siégea depuis l'an 1234 jusqu'à l'an 1252.
31. Pierre V, des comtes d'Anagni, petit-neveu des papes Innocent III et Grégoire XI, élu en 1252, vivait encore en 1265.
32. Nicolas, succéda en 1265, mourut en 1279.
33. Jacques Cavalcantes, en 1279.

34. Ugolin Gualterottus, depuis l'an 1301 jusqu'à l'an 1313.

35. Guillaume, transféré au siège d'Isernia en 1332.

36. François, fut nommé à l'évêché de Citta di Castello en 1352.

37. Ugolin, en 1342. Il permit aux religieux servites de s'établir à Citta di Castello.

38. Pierre Richard, noble citoyen et chanoine de Florence, devint évêque de Citta di Castello en 1346.

39. Butius Jannetti de Butius, de Citta di Castello, fut fait évêque de sa patrie en 1353, et mourut en 1374.

40. Nicolas de Merciaris, de Pérouse, siégea en 1375. Il fut transféré trois ans après à l'église d'Orviette, et passa ensuite à celle de Cagli.

41. Hector, en 1378, mort en 1387.

42. Bandellus de Bandellis, de Lucques, élu en 1388, transféré à Rimini en 1407, devint cardinal en 1408.

43. Jean à Puteo, Vénitien, camérier de Grégoire XII, fut nommé à l'évêché de Citta di Castello en 1407. Alexandre V le déposa en 1409 pour avoir pris le parti du susdit Grégoire XII dans le concile de Pise.

44. Bernard de Bartholomeis, de l'Ordre des Servites, théologien d'Urbain VI, fut placé sur le siège de Citta di Castello par Alexandre V en 1401, et mourut l'an 1423.

45. Sirubaldus de Ubaldis, de

Pérouse, nommé sous Martin V en 1424, fut déposé par Eugène IV en 1441.

46. Rodulphe, de Citta di Castello, fameux théologien, de l'Ordre de Saint-Augustin, sacristain, grand-pénitencier et bibliothécaire d'Eugène IV, fut fait évêque de sa patrie par le même pape en 1441, et mourut en 1460.

47. Jean de Janderonis, de Sienne, de l'Ordre de Saint-Augustin, succéda à Rodulphe l'an 1460. Il fut référendaire sous les papes Paul II et Sixte IV. Ce dernier le transféra à l'église de Massa en Toscane.

48. Barthélemi Moranus, de Mantoue, siégea en 1474, et mourut à Rome en 1487.

49. Jean-Baptiste Lagnus, noble napolitain, évêque de Citta di Castello en 1487, fut transféré à l'église de Rossano en 1493.

50. Nicolas de Hippolyticis, citoyen et évêque d'Ariano, et ensuite archevêque de Rossano, étant démis de ce dernier siège, passa à celui de Citta di Castello en 1493. Il fut transféré de nouveau à Ariano en 1498.

51. Ventura Bufalinus, Romain, clerc de la chambre apostolique, devint évêque de Citta di Castello en 1498. Il fut transféré à l'église de Terni l'année suivante.

52. Jules Vitellius, de Citta di Castello, élu évêque de sa patrie par Alexandre VI en 1499, fut déposé par le même pape en 1503.

53. Antoine *del Monte*, d'A-

rezzo, obtint le même siège en 1503. Il devint archevêque de Siponto en 1506, sous Jules II qui le créa aussi cardinal.

54. Achilles de Grassis, Bolognais, auditeur de Rote à Rome, fut préposé à l'église de Citta di Castello en 1506. Il fut référendaire de l'une et de l'autre signature, et nonce en France, et devint enfin cardinal en 1511. Il mourut l'an 1523, après s'être démis auparavant de l'évêché de Citta di Castello.

55. Jules, cardinal de Médicis, qui fut pape sous le nom de Clément VII, succéda au cardinal Achilles dans l'évêché de Citta di Castello, dont il se démit aussi peu de temps après en avoir pris possession.

56. Luc Antoine occupait le même siège en 1516.

57. Balthazar de Grassis, Bolognais, assista au concile de Latran sous Léon X, abdiqua en 1535, et mourut en 1539.

58. Martin Grimani, cardinal, fut fait administrateur de la même Église en 1535 jusqu'à l'an 1539.

59. Alexandre Filodorus, savant religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, devint évêque de Citta di Castello sa patrie en 1539, et abdiqua en 1554.

60. Vitellotius Vitellius, d'une famille noble de Citta di Castello, était clerc de la chambre apostolique quand il fut nommé à l'évêché de sa patrie, l'an 1554. Il devint cardinal et camérier de la S. E. R. sous le pape Paul IV. Il permuta son Église

pour celle d'Imola en 1560, et mourut à Rome en 1568.

61. Constantin Bonello, de Montefeltro, siégea en 1560, assista au concile de Trente, et mourut en 1572.

62. Antoine Marchesan, de Citta di Castello, dataire apostolique, fut nommé évêque de sa patrie sous Pie V, l'an 1571, et mourut l'an 1581.

63. Louis Bentivoglio, d'une famille noble de Bologne, fut transféré de l'évêché de Policastro à celui de Citta di Castello l'an 1581, et mourut l'an 1602.

64. Valère Mutus, Romain, évêque de Bitetto, fut transféré au siège de Citta di Castello par Clément VIII l'an 1602. Il mourut à Naples, où il avait été envoyé en qualité de nonce, sous Paul V, l'an 1610.

65. Luc Sempronius, de Rimini, élu en 1610, mourut en 1616.

66. Évangéliste Torgniolus, de Pérouse, docteur en théologie, de l'Ordre du Mont-Olivet, abbé de Sainte-Marie Nouvelle de Rome, et procureur-général de son Ordre, fut fait commandeur du Saint-Esprit et évêque de Citta di Castello, par le pape Paul V, l'an 1616, et mourut à Pérouse l'an 1630.

67. César Rachagnus, commissaire de la chambre apostolique, commandeur du Saint-Esprit et gouverneur de Rome, fut préposé à l'église de Citta di Castello en 1631, et mourut en 1647.

68. François Buccapadulius, Romain, évêque de Sulmone, passa à Citta di Castello l'an 1647, et fut envoyé nonce en Suisse, sous Innocent x. Ayant été ensuite obligé de résider à Rome pour les affaires du Saint-Siège, il se démit de son évêché l'an 1672.

69. Joseph Sébastien Manassé, de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, fameux missionnaire et évêques de Hiéropoli, dans les pays infidèles, fut nommé d'abord à l'évêché de Bisignano, et ensuite à celui de Citta di Castello en 1672. Il mourut l'an 1689.

70. Joseph Musotti, noble Bolognais, et chanoine de la métropole, docteur en l'un et l'autre Droit, devint évêque de Citta di Castello en 1690, et abdiqua en 1692.

71. Luc Antoine de Custachiiis, noble romain, savant docteur en l'un et l'autre Droit, référendaire de l'une et de l'autre signature, et gouverneur de plusieurs villes de l'état ecclésiastique, monta sur le siège de Citta di Castello en 1693, et mourut en 1715.

72. Alexandre François de Codebo, d'une famille noble de Bologne, auditeur-général de la légation d'Avignon, succéda à Luc Antoine en 1716, (*Ital. sacr.*; t. 1, col. 1316; et t. 10, col. 345, nov. édit.)

CITTA DI PIÈVE, *civitas plebis*, petite ville sur le *Chiana* dans l'Ombrie, dépendante de l'évêché de Chiusi jusqu'au pontificat de Clément vii, qui l'éri-

gea en siège épiscopal en 1601. L'église collégiale fut érigée aussi en cathédrale sous l'invocation des saints martyrs Gervais et Protais. Le Chapitre consiste en un archidiacre et treize chanoines, avec quelques prébendiers, et un nombre suffisant de clercs pour l'office divin. Il y a trois paroisses dans la ville, cinq monastères d'hommes, un de religieuses, un séminaire, un hôpital et un mont-de-piété. Quoique Clément viii ait fait de cette ville un évêché, son successeur, Paul v, a été cependant le premier qui y ait nommé un évêque. Citta di Piève est sous la métropole de Rome. (*Ital. sacr.*; tom. 1, pag. 585.)

Évêques de Citta di Piève.

1. Fabrice Pauluci, de Forli, d'une illustre famille, désigné par Clément viii, et placé par Paul v le 3 août 1605, mourut à Rome dans l'année du jubilé 1625.

2. Fr. Celse Zanès, du Florence, de l'observance de Saint-François, succéda à Fabrice le 19 février 1625. Il abdiqua en 1629.

3. Sébastien Ricci, nommé par Urbain viii, mourut en 1638.

4. Sébastien Carcarasius, nommé par le même, mourut à Rome le 24 janvier 1643.

5. Fr. Reginald, de Saint-Lucar, de l'Ordre de Saint-Dominique, maître du sacré palais, nommé par le même au mois de février 1643. Il a tenu sept synodes, orné magnifiquement sa

cathédrale, donné sa bibliothèque aux chanoines, soulagé les curés qui avaient à peine de quoi vivre. Nous avons de lui de très-savans ouvrages. Plusieurs sont restés manuscrits dans les bibliothèques Barberine, du Vatican et dans celle qu'il a donnée à son Église. Il mourut au mois d'octobre 1671.

6. Charles-François Mut, nommé par Clément x le 22 février 1672. Il siégea trente-huit ans, et mourut au mois de septembre 1710. Il était parent du précédent.

7. Fauste Guidotti, auparavant avocat de la Rote, nommé le 26 janvier 1711.

CITTA DUCALE, ville de l'Abbruzze ultérieure dans le royaume de Naples, bâtie par Robert, duc de Calabre, fils de Charles II, roi de Naples, le 15 décembre 1308. Il lui donna le nom qu'elle porte. Elle était autrefois du diocèse de Riéti; mais Alexandre VI l'en détacha pour en faire un évêché, le 24 juin 1502, et y nomma Matthieu Ursin, de Rome, pour évêque. Jules II la rendit à son premier évêque le 8 novembre 1505, et il l'en détacha encore, pour toujours, peu de temps après. Il érigea la collégiale en cathédrale, y établit deux dignitaires, l'archiprêtre et le prévôt, onze chanoines et quelques clercs. Il y a dans la ville trois monastères d'hommes et un de filles. Les capucins sont hors de la ville.

Voici les noms des évêques qui y ont siégé.

Evêques de Citta Ducale.

1. Matthieu de Magnano des Ursins, Romain, nommé par Alexandre VI.

2. Jacques Alfaridius, de Léonissa, nommé par Jules II, le 17 octobre 1508, siégea trois ans.

3. Jacques de Maximis, de Rome, évêque de Sorano, mourut en 1524.

4. Félix, mort en 1573.

5. Pompilius Péroutus, transféré à Guardia le 4 mai 1580.

6. Valentin de Valentinis, mort en 1593.

7. Jean-François Burgard, transféré à Belcastro en 1598.

8. Fr. Jean-Georges de Padella, Espagnol, de l'Ordre de Saint-Dominique, mort en 1609.

9. Pierre Paul Quintaval, mort en 1627.

10. Nicolas Bénignin, de Todi, chanoine de Sainte-Marie au-delà du Tybre, nommé par Urbain VIII, mourut en 1632.

11. Pomponius Vénulus, élu la même année, et mort en 1655.

12. Salusto Chérubin, du diocèse de Riéti, nommé par Innocent x le 8 janvier 1656.

13. Jean-Charles de Valentinis, nommé le 9 janvier 1658, mourut le 21 août 1681.

14. François de Giangirolamis, de Riéti, nommé le 2 janvier 1682, mourut le 1^{er} octobre 1685.

15. Philippe Tani, Romain, moine et abbé de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation

du Mont-Cassin, nommé le premier avril 1686, mourut en 1712.

16. Pierre-Jacques Pichi, prêtre de Pésaro, nommé le 22 mai 1613. (*Italia sacra*, tome 1, page 604.)

CITTA NOVA, ville d'Italie dans l'Istrie. Elle est située sur le rivage de la mer, et fut bâtie après la ruine de la ville d'Émonie, dont elle est éloignée de quelques milles, ainsi que d'un demi-mille de la rivière de Quieto. Son mauvais air est cause qu'elle est mal peuplée. Elle se soumit aux Vénitiens le 9 novembre 1270. Son évêché est fort ancien. Nous verrons un de ses évêques assister au concile d'Aquilée, sous le pape Damase. Du temps du pape Nicolas V on unit cette église à celle de Venise. Paul II les sépara ensuite. La cathédrale, située dans l'ancienne Émonie, est dédiée à la sainte Vierge, et est bien bâtie ; elle n'a qu'un archidiacre à la tête de quatre chanoines qui font aussi les fonctions curiales. Le diocèse est peu étendu, et ne comprend que trois villes. L'évêque est suffragant d'Aquilée. (*Ital. sacr.*, tom. 5, pag. 226.)

Evêques de Citta Nova.

1. Maxime assista au concile d'Aquilée, sous le pape Damase, en 381.

2. Florius.

3. Patrice, souscrit au concile de Gradro en 579.

4. Maurice.

5. Eustache, au concile de C. P., 870.

6. Firmin, en 933.

7. Jean, siégeait en 961.

8. Jean II, en 1029.

9. Azzon, en 1031.

10. Nicolas, en 1089.

11. Adam, en 1146.

12. Jean III, en 1158.

13. Widon Margonus, de Venise, en 1161.

14. Jean IV, en 1184.

15. Clément, en 1188.

16. Olderic, en 1194.

17. Gérard, en 1227.

18. Boniface, en 1257.

19. Nicolas, en 1270.

20. Gilles, en 1281.

21. Simon I^{er}, en 1290.

22. Simon II, en 1290.

23. Cantion, en 1300.

24. Natalis, siégeait en 1340.

25. Jean V, siégeait en 1348.

26. Guillaume, en 1361, mourut peu de temps après son ordination.

27. Jean VI Grandi, de Padoue, mort en 1364.

28. Marin Michel, de Venise, chanoine de Ravenne, mort en 1376.

29. Nicolas, de Agrigento, ordonné et mort en 1376.

30. Ambroise, en 1377.

31. Thomas.

32. Philippe.

33. Paul, en 1394.

34. Jean de Trieste, en 1402. (Temps de schisme, où il est difficile de suivre la succession.)

35. Léonard, patriarche d'Alexandrie, nommé commendataire par Boniface IX.

36. Jean de Montine.

37. Thomas Paruta.

38. Fr. Thomas Thomasini, Vénitien, de l'Ordre de Saint-Dominique, élu le 1^{er} juin 1410, fut transféré par le même pape à Pola, etc., en 1420.

39. Antoine Corario, cardinal, évêque de Porto, appelé communément le cardinal de Bologne, eut cette église en commende jusqu'en 1421.

40. Daniel Carius, de Trévise, transféré à Parenzo en 1426.

41. Philippe Paruta II, noble vénitien, transféré un mois après à Torcello; et le patriarche de C. P. eut cette église en commende.

42. Mauroceni, noble vénitien, élu en 1426 le 26 novembre, mourut l'année suivante.

43. Dominique Michel, patriarche de Grado, succéda à Mauroceni, comme administrateur, en.....

44. Laurent Justiniani, nommé par Nicolas V au mois d'octobre 1451.

45. Massée Conlasini, nommé à Venise et à Citta-Nova, qui lui était unie, en....., mourut le 26 mars 1460.

46. André Bondulmesio, succéda la même année.

47. Grégoire Corario, nommé et mort en 1484.

48. Jean Barocci, nommé et mort en 1465.

49. Massée Gérard, en 1466. Paul II sépara de Venise Citta Nova, et y nomma....

50. François Contaréni, de Venise, en 1466.

51. Augustin, en 1491.

52. Nicolas Donat, de Venise, transféré à Aquilée le 4 novembre 1495.

53. Antoine Foscharenus, de Venise, mort en 1521.

54. Fr. Antoine Marcellus, de Venise, de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque de Patras, mourut en 1528.

55. François Pisani, cardinal de Venise, administrateur perpétuel en 1528.

56. Jacques Benéti, de Venise, en 1530, siégea deux ans.

57. Alexandre Ursus, de Bologne, mourut à Rome en 1561.

58. Matthieu Prioli, Vénitien, assista au concile de Trente, et fut transféré à Vicence en 1665. François Pisani reprit son administration.

59. Fr. Jérôme Vielmi, de Venise, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque d'Argol, transféré à cette église, mourut, après avoir siégé douze ans, en 1582.

60. Antoine Saracenus, noble vicentin, siégea vingt-quatre ans.

61. François Manini, d'Utine, mort en 1519.

62. Eusèbe Caïmus, d'Utine, siégea vingt ans, et mourut en 1640.

63. Jacques-Philippe Thomasin, de Padoue, succéda à Eusèbe, et mourut en 1654.

64. Georges Darmini, transféré de Caorle le 30 août 1655, siégea quinze ans.

65. Jacques Brutti, de Justinople, chanoine, nommé le 1^{er} juin 1671, siégea treize ans.

66. Nicolas Gabrielli, chanoi-

ne d'Aquilée, sa patrie, nommé le 19 juin 1684, abdiqua au mois de février 1717.

67. Daniel Sansoni, transféré de Caorle le 14 juin 1717.

CITTA NOVA, bourg ou village de la Maroche Trévisane, à six lieues de Trévigni, du côté de l'orient. C'était autrefois une ville épiscopale dépendante du patriarche de Grado. On l'avait bâtie des ruines d'Héracléa, qui était dans une île voisine. Voici les évêques qu'elle a eus jusqu'à sa réunion, ou l'extinction de son siège. (*Ital. sacr.*, tom. 10, col. 67.)

1. Jean, ordonné en 877.

2. André, en 1119.

3. Aure, en 1127, au concile de Grado.

4. Bonfils, en 1152.

5. Azon, en 1254.

6. Fr. Barthélémi, en 1273.

7. Augustin, de l'Ordre de ce Saint, en 1284.

8. Fr. Pierre, nommé par Clément v en 1310. Il était dominicain. Il mourut à Avignon en 1311.

9. Fr. Pierre, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par le même en 1311.

10. Fricquien, moine bénédictin, abbé de Saint-Grégoire de Venise, mort en 1342.

11. Fr. Marc, de Novare, dominicain, mourut en 1347.

12. Dominique Gaffaro, de Venise, succéda à Marc.

13. Pierre Fedano, transféré à Massano en 1380.

14. Léonard Delphin, de Venise, en 1380.

15. Fr. Gilbert Georges, de Venise, dominicain, nommé par Urbain vi en 1388, mourut en 1403.

16. Fr. Donat de Murano, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Boniface ix en 1403.

17. Ange Corario 1^{er}, de Venise, reçut cette Église en commendé. Il fut depuis pape, et déposé.

18. Fr. Antoine Corario II, dominicain, succéda à son oncle en 1406.

19. Pierre Nani, de Venise, transféré à Torcello le 18 avril 1418.

20. Jean Contaréno, de Venise, élu patriarche de C. P., administrateur le 18 avril 1418.

21. Fr. Antoine de Tivoli, de l'Ordre de Saint-François, en 1427.

22. Marc, transféré à Tarentaise en 1433. Depuis ce temps-là il n'y a plus eu d'évêque sur ce siège.

CITTIN, l'un des martyrs que l'on appelle *Scillitains*, peut-être parce qu'ils étaient de *Scilla* ou *Scillite*, ville de la métropole de Carthage, et qui, selon quelques auteurs, sont les premiers qu'on connaisse qui ont perdu la vie en Afrique pour Jésus-Christ. Ces généreux chrétiens furent arrêtés l'an 200, sous le règne de l'empereur Sévère, et conduits à Carthage pour y être jugés par le proconsul Saturnin, qui, les trouvant invincibles, les fit mettre dans des entraves de bois, et les condamna ensuite à avoir la tête tranchée. Ils remer-

cièrent Dieu tout haut de ce jugement, qui fut exécuté le 17 de juillet, jour auquel ils sont honorés dans l'Eglise. Leurs corps furent enterrés à Carthage, et l'on bâtit une église à leur honneur sur leur tombeau, dans laquelle saint Augustin prononça le sermon qui est le cent cinquante-cinquième de la nouvelle édition. On ne doit pas les confondre avec les martyrs appelés *Massiliens* ou *Maxullains*, de la ville de Massyle, ou Maxule, dans la province Proconsulaire, dont la fête est marquée au 22 de juillet dans l'ancien calendrier de Carthage, ou au 20 dans le Martyrologe romain. Leurs actes, qui sont censés véritables, ont été donnés par Baronius à l'an 202, n. 1, et par le père Ruinart, dans son Recueil. (Tillemont, *Mém. eccl.*, tom. 3. Baillet, 17-juillet.)

CIUDAD RODRIGO, *Rodericopolis*, petite ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Compostelle, est située sur la rivière d'Agueda, vers les frontières du Portugal, à quinze lieues de Salamanque. On croit que c'est l'ancienne Mirobriga. Elle ne contient que deux mille feux, partagés en huit paroisses. La cathédrale a un Chapitre composé de sept dignités, vingt chanoines, sept prébendiers, etc. Il y a dans la ville neuf maisons religieuses des deux sexes, et trois hôpitaux. Le diocèse ne contient que soixante-trois paroisses, partagées en trois archidiaconés.

Evêques de Ciudad-Rodrigo.

1. Léonard.
2. Lombard.
3. Bernard.
4. Michel, environ l'an 1234.
5. Pierre, environ l'an 1254.
6. Léonard II.
7. Martin.
8. Pierre.
9. Antoine.
10. Alphonse.
11. Alphonse II, dominicain, mort l'an 1307.
12. Jean I^{er}, mourut l'an 1332.
13. Alphonse III, mort en l'an 1384.
14. Alphonse IV.
15. Ferdinand.
16. Jean II.
17. Jérôme. I^{er}, mort en l'an 1396.
18. Gonzale I^{er}, mort en l'an 1403.
19. Alphonse Emmanuel, mort l'an 1428.
20. Pierre Dias.
21. Alphonse V, mort en l'an 1436.
22. François, dominicain, mort l'an 1440.
23. Alphonse VI, Palenzoëla. Il fut ambassadeur auprès du roi de Portugal; il est mort l'an 1464.
24. Alphonse VII, docteur en Droit canon dans l'Université de Salamanque, fondateur de l'hôpital de Saint-Charles des Espagnols à Rome, où il mourut l'an 1485.
25. Alphonse VIII Palenzoëla, cordelier, confesseur de Sa Majesté catholique, ensuite ambas-

sadeur d'Angleterre, fut transféré à l'église d'Oviédo.

26. Diègue Muros, premièrement évêque de Tuy, où il fut extrêmement éprouvé par toutes sortes d'afflictions, passa à l'église de Ciudad-Rodrigo, où il mourut l'an 1493.

27. Jean Ortéga, mort l'an 1495.

28. Diègue de Paralta, transféré à l'évêché de Pampelune.

29. Valérien Ordogniès, transféré à l'évêché d'Oviédo.

30. François de Bobadilla, de la maison de Moya, transféré à Salamanque.

31. François Ruys, cordelier.

32. Jean Tavera.

33. Louis Marliano, Flamand.

34. Pierre Porto-Carréro ; il fut élu archevêque de Grenade l'an 1525.

35. Gonzale Maldonado, professeur du Droit canon dans l'Université de Salamanque, fut élu archevêque de Tarragone, et mourut l'an 1530.

36. Pierre Mandriquez, depuis archevêque de Compostelle et cardinal.

37. Pierre de Pacheco, depuis évêque de Pampelune, de Jaën et de Siguença, cardinal, et viceroy de Naples. Il est mort à Rome l'an 1560.

38. Antoine Ramires, depuis évêque d'Oranse et de Ségovie.

39. François de Navarra, depuis Evêque de Badajoz.

40. Jean d'Afebéra, mort l'an 1569.

41. Pierre Ponce de Léon, inquisiteur, depuis évêque de Pla-

cense et grand-inquisiteur ; il est mort l'an 1573.

42. Diègue Govarronias, depuis évêque de Ségovie, et président de Castille ; il est mort l'an 1577.

43. Diègue Simancas, transféré à l'évêché de Badajoz.

44. André Perez.

45. Pierre Guevara.

46. Bernard Rojas, depuis cardinal et archevêque de Tolède.

47. Jean Maldonado.

48. Martin Salvatiera, premier évêque de Ségovie ; il est mort l'an 1604.

49. Pierre Ponce de Léon, dominicain, depuis évêque de Badajoz.

50. Jean de Lacroix.

51. Antoine Idiaquez, recteur de l'Université de Salamanque, transféré à l'évêché de Ségovie.

52. Jérôme Ruys Camargo, professeur de l'Université de Salamanque.

53. Dom F. Alphonse de los Rios, mathurin, d'abord évêque de la Havana dans l'Amérique, puis de cette Église, fut transféré à l'archevêché de Grenade.

54. Dom Jean d'Andoya et Sotomajor, mourut le 13 novembre 1678.

CIUS, ancienne ville de Bithynie, ainsi appelée parce qu'elle fut bâtie par Cius, compagnon d'Hercule, dans l'expédition des Argonautes. Pline en fait mention, aussi bien que Strabon qui la nomme *Prusiade*, parce qu'elle fut rétablie par *Prusia*, qui bâtit la ville de *Pruse*. C'était un siège épiscopal au diocèse du

Pont, sous la métropole de Nicomédie. On dit que c'est aujourd'hui un village nommé *Chioux*, sur le chemin de Constantinople à Bourse. Cette ville a été métropole dans le douzième siècle.

Evêques de Cius.

1. Cyrille, au concile de Nicée.

2. Adamantius, se retira du concile de Sardique avec les Ariens à Philippopole.

3. Théosèbe, voulut empêcher que saint Cyrille ne commençât le concile d'Ephèse avant l'arrivée de Jean d'Antioche et des Orientaux.

4. Bassus, au brigandage d'Ephèse.

5. Hédiste, au concile de Constantinople, sous Mennas. Il y est seulement qualifié d'évêque.

6. Théognie, au sixième concile général.

7. Jean 1^{er}, aux canons *in Trullo*.

8. Léon, au septième concile général.

9. Eustathe, persécuté pour les saintes images, mourut confesseur.

10. Jean II, au huitième concile général.

11. Épiphane, au concile de Photius.

12. Constantin, siégeait en l'an 997.

13. Georges, en 1143.

14. N.... assista au concile de Luc Chrysoberge, patriarche de Constantinople.

15. Michel, à un autre concile, sous le même.

16. Jean III, sous le patriarche Georges Xiphilin. (*Or. christ.*, tom. 1, pag. 631.)

CIVITATE, ville épiscopale de Sardaigne, située sur la côte, entre le nord et le levant de l'île, à l'endroit où était autrefois la ville de Phausiana, et où l'on voit aujourd'hui un petit bourg appelé Terra-Nova. Elle était sous la métropole de Pise au douzième siècle; mais elle fut soumise ensuite immédiatement au Saint-Siège. La cathédrale était sous l'invocation de saint Simplicius évêque et martyr. Un archi-prêtre et quatre chanoines formaient le Chapitre de cette église, qui a été unie à celle d'Ampuries au commencement du seizième siècle.

Evêques de Civitate.

1. Bernard, siégeait en 1173.

2. N...., assista au concile national tenu à Bonarcada vers l'an 1263.

3. Laurent, dominicain de Viterbe, nommé en 1330. On le trouve aussi parmi les évêques de Civitate, dans le royaume de Naples; mais l'auteur de *Sardiana sacra* prétend qu'il faut l'attribuer à Civitate de Sardaigne.

4. Bernard de Rubeis, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Laurent en 1344.

5. Raymond, transféré à l'église de Mariana en Corse, l'an 1351.

6. Thomas Scotatus ou Sferatus, de l'Ordre de Saint-François, élu en 1351, passa à l'Eglise.

de Cagli, dans le duché d'Urbino en Italie, l'an 1353.

7. Gérard, du même Ordre des Frères-Mineurs, siégea en 1353.

8. Benoît, vers l'an 1388 jusqu'à l'an 1401, suivant Vicus.

9. André, transféré au siège d'Ajazzo en Corse, en 1422.

10. Sancius, transféré au siège de Minerbino, dans le royaume de Naples, en 1432.

11. Augustin, mort vers l'an 1443.

12. Antoine Fontanes, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé en 1443.

13. Roderic de Sessa, docteur en théologie du même Ordre, siégea trente ans ; savoir, depuis l'an 1460 jusqu'à l'an 1490.

14. Pierre Stornell. Après la mort de ce prélat, l'évêché de Civitate fut uni à celui d'Ampurias. (*Sard. sacr.*, pag. 275.)

CIVITATE, ville d'Italie dans la Pouille, autrefois épiscopale, et suffragante de Bénévent. Grégoire XIII en transféra le siège à San-Séverino, après qu'elle eut été ruinée, en 1580. Voici les évêques qui y ont siégé :

1. Amelcérius, en 1062.

2. Roger, assista au concile de Bénévent en 1705.

3. Landulphe, au concile de Melphi, sous Urbain II, en l'an 1092.

4. Robert, au concile de Lafran, sous Alexandre III, en l'an 1179.

5. N...., en 1255.

6. Pierre, en 1303.

7. Jean I^{er}, en 1310.

8. Hugues, en 1318.

9. Fr. Laurent, de Viterbe, dominicain, nommé par Jean XXII en 1330.

10. Jules II, en 1347.

11. Chrétien, élu en 1347, transféré à Fricenti en 1349.

12. Matthieu, en 1349.

13. Raimond, transféré à Murano en 1353.

14. Étienne mort en 1367.

15. Fr. Jean, de Viterbe, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu en 1367.

16. Benoît.

17. Pierre, succéda à Benoît.

18. Jean, élu le 10 juillet 1400, mort en 1412.

19. Jacques Minutuli, chanoine de Naples, nommé administrateur par Jean XXIII.

20. Jacques Caraccioli, de Naples, administrateur. Cette église fut unie par Eugène IV à celle de Lucéra en 1439, au mois d'octobre. Cette union ne dura pas.

21. Nicolas, nommé par Sixte IV en 1478.

22. Pierre succéda en 1483.

23. Thomas de Nole, dominicain, en 1500.

24. Pancrace Rotundi de Fracata, le 19 janvier 1504, mourut quelques mois après.

25. Robert Tibaldesci, le 23 juin 1505.

26. Antoine de Monte d'Arezzo, évêque de Bethléem, transféré le 21 août 1517.

27. Gaspard de Monte, mort en 1545.

28. Luc Gauric, de Gifoni,

au royaume de Naples, siégea cinq ans, et abdiqua.

29. Gérard Rambaldi, élu le 30 mars 1550, mourut en 1561.

30. François Alciati, de Milan, élu le 5 septembre 1561, abdiqua en l'an 1580 que Grégoire XIII unit ce siège à San-Séverino.

CIVITA-VECCHIA, ville maritime, à onze lieues au couchant de Rome, avait anciennement un évêché qui a été uni à celui de Viterbe. Son ancien nom est *Centumcellæ*. Il y a trois maisons religieuses. L'église des dominicains est la seule paroisse de cette ville. On y voit aussi un hôpital, gouverné par les religieux de Saint-Jean de Dieu ou de la Charité. Voici les évêques qui ont siégé à Civita-Vecchia avant que cette Église fût unie à celle de Viterbe.

1. Épictetus I^{er}, assista au concile d'Arles, tenu par le pape Sylvestre I^{er} contre les Donatistes, en 314.

2. Épictetus II, Arien qui sacra, avec deux autres évêques de la même secte, l'anti-pape Félix, en 355.

3. Paschase, assista au concile de Rome en 487.

4. Molensius, en 499, sous le pape Symmaque.

5. Carosus, en 531.

6. Laurent, siégeait sous le pape Damas.

7. Dominique assista aux conciles de Rome en 595 et 601.

8. Martin, au concile de La-tran en 649.

9. Pierre, à celui de Rome en 826.

10. Dominique, aux conciles de Rome et de Ravenne, tenus, le premier en 853, et le second en 861.

11. Valentin, siégeait vers l'an 940.

12. Pierre, se trouva au concile de Rome en 1015.

13. Azon, en 1037.

14. Richard, occupait le même siège en 1093. (*Italia sacra*, tom. 10, col. 55, nov. édit.)

CLAIR ou **CLER** (saint), abbé à Vienne en Dauphiné, naquit au commencement du septième siècle en un lieu qui porte maintenant son nom, sur le bord du Rhône, près de Vienne, du temps de Clotaire II. Il perdit son père en bas âge, et sa mère le mit dans le monastère de saint Ferréol, où il se distingua de telle sorte entre quatre cents religieux qu'on y comptait pour lors, que saint Cadold, évêque de Vienne, l'établit abbé de celui de Saint-Marcel. Il fut aussi chargé bientôt après de la direction de celui de Sainte-Blandine, où sa mère s'était retirée dans la compagnie de vingt-quatre veuves comme elle, et il gouverna l'un et l'autre avec autant de sagesse que d'exactitude. Il reçut le don des miracles et celui de prophétie, qui lui fit prédire dans sa dernière maladie les ravages que les Sarrasins et les autres barbares de l'Afrique devaient faire dans le pays, sous le septième évêque, d'après celui qui gouvernait alors l'Église de Vienne. Trois jours après sa mort, sainte Blandine

lui apparut, et lui marqua le jour de sa mort. Il se fit aussitôt porter à l'église, où, étendu sur un cilice, il ne cessa de prier et de chanter les louanges de Dieu jusqu'au troisième jour qu'il rendit le dernier soupir en récitant le Psautier avec les religieux. Il fut environné d'une clarté extraordinaire à sa mort, et une odeur de même nature accompagna son corps jusqu'au tombeau, qu'il avait choisi dans l'église de sainte Blandine et de ses quarante-huit compagnons, martyrs. On croit qu'il mourut le 1^{er} de janvier vers l'an 660. Sans parler des autres miracles qu'il fit après sa mort, un paralytique fut guéri à la vue de tout le monde en touchant son cercueil. Sa vie, écrite par un auteur très-sincère qui vivait cent ans après lui, se trouve dans Surius, Bollandus et le père Mabillon. (Baillet, 1^{er} janvier.)

CLAIR (saint), prêtre et martyr en Vexin. On croit communément qu'il y a eu deux Saints de ce nom sur la rivière d'Epte, dans le Vexin, au diocèse de Rouen. On dit que le premier était prêtre des idoles, et si âgé qu'il en avait perdu la vue, lorsque saint Nicaise vint prêcher dans le pays; qu'il se convertit à sa prédication avec sainte Pienche; qu'il recouvra la vue dans les eaux du Baptême; et qu'après avoir rendu les derniers devoirs à saint Nicaise et à ses compagnons, qui furent martyrisés sur le bord de la rivière, il mourut lui-même pour

la foi. On ajoute que son corps fut porté depuis ce temps, partie à Melun sur la Seine, partie à Pontoise dans l'église de Saint-Mellon. Le second saint Clair avait passé d'Angleterre, lieu de sa naissance, sur la côte de la Basse-Normandie, au neuvième siècle, du temps de Charles-le-Chauve. Il fut fait prêtre à Coutances, et vint prêcher dans le Vexin, où il fut assassiné par les intrigues d'une femme dont il n'avait pas voulu seconder la passion. On célèbre sa fête le 4 de novembre, qu'on croit être le jour de sa mort. L'histoire de ce Saint ou de ces deux Saints, supposé qu'il y en ait eu deux de ce nom dans le Vexin, est extrêmement incertaine et obscure. (Baillet, 4 novembre.)

CLAIR (saint), prêtre en Touraine, était né en Auvergne de parents riches et nobles au milieu du quatrième siècle. Il quitta tout pour servir Dieu sous la discipline de saint Martin, qui l'éleva à la prêtrise après l'avoir formé dans son monastère de Marmoutier. Au bout de quelques années, Clair bâtit un petit hospice pour lui assez près du monastère du saint évêque, et il y reçut plusieurs des frères qui voulurent s'y retirer. Il mourut quelques jours avant saint Martin, dont il avait toujours suivi les conseils et les exemples avec une grande exactitude. Saint Sulpice Sévère, qui avait été son ami et son compagnon dans le monastère de Saint-Martin, fit transporter son corps dans une

des églises qu'il fit bâtir à Toulouse, où il s'était retiré. Il demanda des vers à saint Paulin pour orner le tombeau qu'il lui avait fait élever, et saint Paulin lui envoya trois épitaphes magnifiques qui contenaient les éloges de saint Clair. Le Martyrologe romain moderne marque sa fête au huitième jour de novembre. (Sulpice Sévère, ch. 25 de la *Vie de saint Martin*, et lettre 2. Saint Paulin, dans trois *Lettres à Sévère Sulpice*, et dans ses *Epitaphes* pour saint Clair. Baillet, 8 novembre.)

CLAIR ou CLARS (saint), d'Aquitaine, martyr, était Africain d'origine, et évêque régional ou évêque des nations, c'est-à-dire l'un de ces évêques apostoliques qui allaient prêcher partout où l'esprit de Dieu les poussait sans avoir aucun siège fixe. Il vint en Aquitaine, où après avoir prêché dans le Limousin, le Périgord, l'Albigeois, il couronna son ministère par le martyre à Lectoure, qui se glorifie d'avoir de ses reliques, aussi bien que Bordeaux, Auch, Périgueux, Sarlat en Périgord, Limoges, Tulle, Cahors, Rhodes, Alby, Conlogne, bourgade entre Toulouse et Lectoure, et enfin Toulouse même. C'est tout ce que l'on peut dire de moins improbable touchant ce Saint, dont les actes ne sont point du tout certains. On peut les voir dans les Bollandistes, au premier jour de juin. (Baillet, 4 nov.)

CLAIRE, vierge et mère des religieuses de Saint-François,

naquit à Assise en Ombrie l'an 1193. Son père, Favorin Sciffo, était le soutien de la maison des Sciffo et de celle des Fiumi, deux des plus considérables du pays, soit pour les biens, soit pour la noblesse, et sa mère Hortolane se distinguait par sa rare piété. Prévenue de la Grâce dès ses plus tendres années, Claire avait l'humeur douce, l'esprit docile, le cœur droit et ennemi du déguisement, toutes les inclinations portées à la vertu. Elle aimait le jeûne, la prière, l'aumône, veillant le plus qu'elle pouvait pour prier, et se retranchant de sa nourriture en faveur des pauvres. Ayant ouï parler de la vie admirable que menait saint François d'Assise, elle fut le trouver pour le consulter sur les moyens de se consacrer entièrement à Dieu. Elle en reçut de grandes lumières, et il lui inspira le dessein de faire pour les personnes de son sexe ce que lui-même avait déjà commencé pour les hommes. Le 18 de mars, qui était le jour des Rameaux de l'an 1212, elle reçut l'habit religieux, c'est-à-dire un sac serré d'une corde, des mains du saint patriarche, dans l'église de Notre-Dame-des-Anges, et ne put jamais être arrachée de l'autel du convent des bénédictines de Saint-Paul, où elle s'était réfugiée, malgré la violence que lui firent ses parens pour la tirer de cet asile. Une sœur de Claire, nommée Agnès, s'étant jointe à elle, saint François leur conseilla de se retirer

dans une maison de la ville d'Assise, tenant à l'église de Saint-Damien, qu'il avait fait réparer; et ce fut dans cette église que commença l'Ordre des religieuses de Saint-François, comme celui des religieux avait commencé dans l'église de la Portioncule. Il s'y forma bientôt une nombreuse communauté, dont saint François établit sainte Claire supérieure perpétuelle, avec la qualité d'abbesse. Ce lui fut un titre pour embrasser ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible dans le monastère. Elle servait les sœurs à table, à l'infirmerie, partout où elles avaient besoin de secours. Elle porta la pauvreté jusqu'au point non-seulement de renoncer à tout revenu, mais encore d'interdire les grandes provisions, voulant qu'on se contentât du nécessaire pour chaque jour, et même qu'on n'apportât au monastère que des restes et des morceaux comme pour les autres pauvres mendiants. Outre les pratiques qui lui étaient communes avec ses sœurs, comme de marcher toujours nu-pieds, sans socques, ni sandales, de coucher sur la dure, de jeûner toute l'année, hors le dimanche, de garder un silence perpétuel hors les devoirs indispensables de la nécessité ou de la charité; elle portait alternativement deux cilices, dont l'un était de crin de cheval serré d'une corde de treize nœuds, et l'autre de peau de porc, dont les soies, coupées fort court, lui entraient continuellement com-

me autant de pointes dans la chair

Pendant le Carême ordinaire et celui de saint Martin, qui durait jusqu'à Noël, elle ne vivait que de pain et d'eau, et ne prenait rien les lundis, les mercredis et les vendredis. Elle fut plusieurs années sans avoir d'autre lit que la terre nue, ni d'autre chevet qu'un fagot de sarment ou un morceau de bois. Il coulait de ses paroles une onction qui gagnait les cœurs. Sa prière était toujours fervente, souvent trempée de larmes, et suivie de prodiges sur les corps et sur les âmes. Elle supporta avec une patience héroïque de grandes infirmités qui durèrent près de vingt-neuf ans. Etant sur le point de mourir, elle dicta, à l'imitation de son père saint François, un testament pour léguer à toutes ses filles spirituelles dans tous les âges, la pauvreté religieuse comme l'héritage propre de son Ordre. Elle mourut ensuite le onzième d'août de l'an 1253, âgée de soixante ans environ, dont elle en avait passé près de quarante-deux dans la vie monastique. L'an 1255, le pape Alexandre IV la canonisa, et mit sa fête au 12 d'août. Son corps repose dans une église d'Assise, qui fut dédiée en son nom l'an 1265. (Surius. Baillet, 12 d'août.)

CLAIRE (Martin), jésuite, né à Saint-Valery en Picardie, l'an 1612, entra dans la société en 1639, et s'y appliqua particulièrement aux belles-lettres,

qu'il enseigna avec honneur. Il mourut à La Flèche le 25 mai 1690, et laissa, 1° *Hymni ecclesiastici novo cultu adornati*, à Paris, chez Cramoisy, 1673, in-8°. 2° *Auctarium novæ hymnorum editionis*, à Paris 1674, in-8°. 3° *Hymni ecclesiastici novo cultu adornati, editio secunda, accuratior, et alterâ pars auctior*, à Paris, 1676, in-12, avec une dissertation de *verâ et propriâ Hymnorum ratione*, où l'auteur examine si les hymnes ecclésiastiques doivent être en vers rime. (Voyez le *Journal des Savans* du 4 janvier 1677.)

CLAIRFAI, *Clarum-Fagetum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, de la congrégation d'Arrouaise, fondée par Hugues, comte de Saint-Pol, l'an 1140, à cinq lieues d'Amiens, près de Douleux et de Corbie. Elle fut brûlée par les Espagnols en 1636. (*Gallia christ.*, tom. 10.)

CLAIRE-FONTAINE, *Clarus-Fons*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans un bourg du même nom, entre la forêt de Montfort et celle de Dourdan, au diocèse de Chartres. Elle fut fondée par Simon de Montfort en 1100. Les chanoines réguliers l'ont possédée jusqu'en 1627, que les Augustins déchaussés s'y introduisirent. Elle fut rendue par arrêt du parlement de 1640 aux chanoines réguliers de la congrégation de France; mais quelques années après elle retourna aux Augustins déchaussés, qui l'occupèrent

sans extinction du titre abbatial. (*Gallia christ.*, t. 8, col. 1315.)

CLAIRE-FONTAINE, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située dans la Franche-Comté, au diocèse de Besançon, bailliage d'Amont, siège de Vesoul. Elle était fille de Morimond, et fut fondée l'an 1133. (*Dictionn. universel de la France.*)

CLAIRE-FONTAINE. (Voyez VILLIERS-COTTERÊTS.)

CLAIR-LIEU, *Clarus-Locus*, abbaye régulière de l'Ordre de Cîteaux, située dans la Lorraine, au bailliage français, à deux lieues de Nancy, diocèse de Toul. Elle a été fondée par Matthieu, duc de Lorraine, l'an 1151.

CLAIRMARAIS ou **CLERMARES**, *Claramoricum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans l'Artois, diocèse de Saint-Omer. Elle prend son nom des marécages où elle était située, à une petite lieue de Saint-Omer. Thierry, comte de Flandres, fonda cette abbaye vers l'an 1140, et saint Bernard y mit pour premier abbé Geofroi ou Godefrol, prieur de Clairvaux. L'abbé de Clairmarais avait séance aux États d'Artois. (*Gall. christ.*, tom. 3, col. 523.)

CLAIRTÉ-DIEU, *Claritas-Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, en Touraine, au diocèse de Tours, près de Saint-Christophe, fondée vers le milieu du treizième siècle par Pierre, évêque de Wington en Angleterre.

CLAIRVAUX, *Clarevallense cænobium*, était une abbaye célèbre, chef d'Ordre en France,

dans la province de Champagne, à cinq lieues et dans le diocèse de Langres, près de la rivière d'Aube. Saint-Bernard y fut envoyé comme premier abbé l'an 1115 par Étienne, abbé de Cîteaux. Thibaud IV, comte de Champagne, la dota considérablement, mais n'en fut point le fondateur. Clairvaux était une fille de Cîteaux, élective et régulière, (Pierre de Celles, lib. 3, *epist.* 12. Nicolas Clairvaux, *epist.* 37 et 45. Sainte Marthe, *Gallia christ.*, tom. 3, p. 253. Voyez aussi l'*Histoire de Cîteaux*, à l'an 1115, ch. 2, n. 4.)

CLAMECI, petite ville qui fait partie du Nivernais, n'est célèbre que par son faubourg, que l'on nomme Bethléem, et qui était la résidence de l'évêque de Bethléem *in partibus infidelium*. (V. AUXERRE et BETHLÉEM.)

CLANCULAIRE, *Clancularius*. Les Clanculaires ou Occultes, sont certains Anabaptistes qui croient qu'ils peuvent déguiser leur foi, et qu'il n'y a jamais d'obligation de la confesser. On les appelle aussi hortulaires ou jardinaires ou frères jardiniers, parce qu'ils ne s'assemblent point dans les églises, mais dans leurs jardins. (Florimond de Raimond, liv. 2, ch. 15, n. 3. Sander, hér. 196.)

CLANDESTIN, *clandestinus*. Ce mot vient de *clam*, qui signifie à l'insu, en cachette, à la dérobée. Une chose clandestine est celle qui se fait secrètement et sans solennité, à l'insu

de ceux auxquels la connaissance en appartient et contre la loi. Les mariages clandestins sont ceux qui se font sans que le curé y soit présent et deux témoins avec lui. Ces sortes de mariages sont nuls depuis le concile de Trente. (Voyez **EMPÊCHEMENTS DE MARIAGE**.)

CLANÉE ou **CLANEUS**, ville épiscopale de la seconde Galatie, au diocèse de Pont, sous la métropole de Pessinonte, a eu les évêques suivans.

1. Salomon, au sixième concile général, où il professa la foi catholique.

2. Nicéphore, au septième concile général.

CLAPIERS (François), seigneur de Vauvenargues, célèbre jurisconsulte du seizième siècle, était conseiller de la Chambre des comptes et Cour des Aides de Provence. Il en a recueilli les arrêts sous ce titre : *Conclusiones et centuriz causarum*, à Lyon, en 1589. Il est encore auteur d'un traité de *Provincia Phocensis Comitibus*, imprimé à Aix en Provence en 1584, in-8°, et à Lyon, en 1616. (Moréri, édition de 1759.)

CLARENDON, ville et comté d'Angleterre. L'an 1164, on y tint un concile ou conciliabule, dans lequel on établit des maximes conformes aux droits d'Angleterre, et contraires aux libertés de l'Eglise. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéri, souscrivit à ces articles qu'on appelait *coutumes royales*, vaincu par les importunités des autres

évêques et des grands du royaume ; mais il conçut ensuite une douleur si vive de sa complaisance, qu'il n'osa s'approcher du saint autel qu'il n'eût reçu l'absolution du pape Alexandre II. (Baronius, à l'an 1164. Vilkins, *Concile Angl.*, tom. 1.)

CLARENINS, congrégation de l'Ordre de Saint-François. Elle a pris son nom de la Clarène, petite rivière de la Marche d'Ancône. Ange de Cordon, religieux de l'observance qui se joignit ensuite aux ermites célestins, se retira lorsqu'ils furent dispersés près de la rivière de Clarène, où il rassembla quelques disciples dès l'an 1302. Sa congrégation ne fut approuvée qu'en 1317, après qu'il eut réfuté les calomnies de ses ennemis, et elle s'étendit beaucoup en Italie jusqu'à l'an 1472. Les clarenins, qui avaient été jusqu'alors sous la juridiction des Ordinaires, se partagèrent alors en deux partis. Les uns voulurent s'unir, et s'unirent en effet aux frères-mineurs ; les autres s'obstinèrent à conserver le premier état ; mais ceux-ci mêmes furent contraints en 1510, par Jules II, à s'incorporer avec les observantins ou avec les conventuels. Ils préférèrent les premiers, à qui ils s'unirent sans quitter leurs observances, et formèrent une province particulière. Enfin saint Pie V les supprima entièrement en 1566, et voulut qu'ils fussent confondus avec les anciens profès de l'observance. (Wading, *Annal. minor.* Hélyot,

Histoire des Ord. monastiques, tom. 7, ch. 8.)

CLARIO ou CLARO, en latin *Clarius* (Isidore), naquit l'an 1495 dans le château de Chia-via, près de Bresse en Italie. Il fut d'abord religieux du Mont-Cassin, où il apprit les belles-lettres, les langues grecque et hébraïque, l'Écriture-Sainte, et s'acquît une grande réputation par sa science et son éloquence. Paul III lui donna l'évêché de Fuligno dans l'Ombrie, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 28 mai 1555. Comme il savait bien le grec et l'hébreu, il entreprit deux ouvrages considérables sur l'Écriture-Sainte ; l'un de réformer la version vulgate de toute la Bible ; l'autre de faire des notes littérales sur les endroits qui pouvaient avoir quelque difficulté. Il assure qu'il a corrigé plus de huit mille passages. Ses notes sur l'ancien Testament sont la plupart tirées des annotations de Munster ; celles qu'il a faites sur le nouveau sont plus morales. Il suit le sens du texte grec, et les explications des Pères grecs. On a donc de cet auteur, 1° une version de la Bible ; 2° un traité sur la correction du texte de la Vulgate, 3° des notes littérales sur les endroits difficiles de la Bible, dont la meilleure édition est de Venise, en 1564. 4° *Scholia in Canticum canticorum*. 5° *In sermonem de monte, orationes* 69. 6° *In Evangelium Lucæ, orationes* 59. 7° *Orationes diversæ in epist. Pauli*, etc. 8. Discours de la jus-

tification de l'homme et de la gloire, prononcés dans le concile de Trente, et imprimés dans les harangues de ce concile. 9° Discours des richesses et de la réunion de l'Église, à Milan, 1540. 10° Une excellente traduction latine du livre de saint Nil, de *christiana Philosophia*, qui se trouve au tome 9 de l'*Amplissima collectio* des pères dom Martène et Durand. Clarius était un des plus savans hommes de son temps. Il écrivait nettement et avec une grande facilité. Ses ouvrages sur la Bible sont des plus solides, des plus utiles et des plus érudits qui aient été faits en ce genre. (Le Mire, de *Script. sæc. sexti-decimi*. De Thou, *Hist.*, lib. 16. Richard Simon, *Histoire critique du vieux Testament*. Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, part. 5, et *Table des auteurs ecclésiastiques du même siècle*, pag. 1067.)

CLARIUS, moine de Fleury, passa à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens. Il assista au concile de Beauvais de l'an 1120, comme député de Daimbert, archevêque de Sens, et d'Arnaud, abbé de Saint-Pierre. C'est ce Clarius qui est l'auteur de la chronique de Saint-Pierre-le-Vif à Sens. Il la commence en 446, et la finit à la mort d'Arnaud son abbé. Le reste, c'est-à-dire depuis l'an 1124 jusqu'en 1184, est d'une autre main. (Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 22, pag. 66.)

CLARK ou CLERICUS (Samuel), Anglais très-versé dans les langues orientales, natif de Warwick, archi-imprimeur de l'Université d'Oxford, et préfet de la bibliothèque Bodléienne. Il vivait vers le milieu du dix-septième siècle, et a beaucoup contribué à la perfection de la Polyglotte d'Angleterre. Il prit un soin particulier de l'hébreu, du chaldaïque et du persan. Il est auteur de la traduction des Évangiles persans. Il avait dessein de donner un septième tome de la Polyglotte, et ce travail est fort avancé; mais il l'a abandonné faute de librairie qui voulût le mettre au jour. Il devait y faire entrer le commentaire chrétien de Buxtorf sur les versions chaldaïques; plusieurs versions arabes; un autre *targum* d'Esther, etc. Il a écrit *Tractatus de Prosodiâ arabicâ*, à Oxford, 1661. Il mourut en 1669. (Walton, in *Prolegom.*)

CLARKE (Samuel), habile docteur et savant philosophe anglais, naquit à Norwich, capitale de la province de Norfolk, le 11 octobre 1675, d'un père qui était alderman de cette ville. Il étudia à Cambridge, où il fit paraître beaucoup de dispositions pour la philosophie, les mathématiques, la théologie, les belles-lettres et la critique. En 1699, Jean Moore, évêque de Norwich, le choisit pour son chapelain, et le produisit à la cour, où il fut chapelain ordinaire du roi d'Angleterre. Il fut aussi docteur en théologie, mi-

CLA

l'église de Saint-James
ministère, et maître de
l'école de Wignore à Leices-
ter le 17 mai 1729.
sa cinquante-quatrième
année de sa vie naturelle,
il parlait toute la délicatesse
de son latin, et était fort
à la critique. Il prê-
chait aussi avec honneur. C'était
un homme doux et
communicatif, qui mérita l'es-
time des étrangers et de ses com-
patriotes; un avant judicieux
et éclairé, qui écrivait avec beau-
coup de pureté, de précision et
de clarté. Ses ouvrages sont é-
crits pour la plupart en anglais,
et le plus grand nombre a été
traduit en français. Ils ont tous
été recueillis et publiés à Lon-
dres en 1738, en quatre volumes
in-folio, qui renferment entre
autres : 1° des Paraphrases sur
les quatre Evangiles, avec le tex-
te et des notes critiques. 2° Des dis-
cours concernant l'existence et
les attributs de Dieu, les obli-
gations de la religion naturelle,
la vérité et la certitude de la ré-
vélation chrétienne, pour servir
de réponse à Hobbes, à Spinoza,
à l'auteur des *Oracles de la Rai-
son*, etc., contenus en seize ser-
mons. Pierre Ricotier, ministre
ou pasteur de l'église française
de Menin, a traduit en français
cet excellent ouvrage, qui a été
réimprimé plusieurs fois avec
des augmentations, et dont la
meilleure édition est celle d'Ams-
terdam, en 1727, trois volumes
in-8°. On y trouve un discours
concernant la connexité des pro-

CLA

phéties de l'ancien
et de leur applica-
tion à Christ, etc. C'est
aux fondemens de
par Collins. 3° Tra-
ctés sur le Baptême,
l'ordination et la Pénitence,
des exhortations à la
4° Lettre à M. Docteur
répond à tous les
a employés dans sa
forme de lettres con-
tinentales de l'âme, et
pose le jugement
sur cette matière. 5°
lettres pour servir
l'auteur des Remarques
lettre écrite à M. Docteur
réflexions sur le livre
intitulé : *Amynton*
de la vie de Milton
d'écrits entre feu M.
le docteur Clarke.
1717, sur la philo-
sophie, la religion,
ajouté des lettres é-
crites par le docteur
Clarke sur la né-
cessité, par un
de l'Université de
avec des réponses
Clarke. 7° Dix-sept
divers sujets inté-
rieurs du dogme de la Trinité
enseigné dans l'E-
vangile divisé en trois
tous les textes du
tament qui se rappor-
tent à la doctrine. 8° Les pri-
ères et les sacrements
sages de la liturgie
anglicane, sont recueillis
parés et expliqués. 9°
au docteur Wels sur
ques. 10° Réplique
à des objections faites par Rob-

par un auteur anonyme au traité intitulé, *le Dogme de la Trinité tel qu'il est enseigné dans l'Ecriture ou la Doctrine de l'Ecriture sur la Trinité*. 11° Trois lettres écrites à un ecclésiastique de la Province. 12° Sermons au sujet d'une fondation d'une école de charité, prêché le 28 avril 1725, dans l'église de Saint-James de Westminster. 13° La physique de M. Rohaut, traduite en latin et enrichie de Notes de M. Newton et de M. Clarke, qui en est le traducteur. 14° Observations sur la seconde défense du docteur Waterland. 15° Le Plaidoyer modeste continué, ou Réponse au même sur la Trinité. 16° Lettre à M. R. N., sur son argument sur l'Ecriture. 17° Lettre à l'auteur de la doctrine véritable de l'Ecriture sur la tradition, continuée et justifiée. 18° Des Sermons. 19° Une explication du Catéchisme de l'Eglise, etc. M. Hoadley, évêque de Winchester, a mis à la tête du Recueil des ouvrages de M. Clarke une préface où il donne un abrégé de la vie de l'auteur, l'histoire de ses ouvrages et son caractère. On peut consulter cette préface, de même que le *Journal des Savans*, 1709, 1711, 1713, 1714, 1717, 1721, et le *Mercure de France*, novembre 1729.

CLARO ou CLARUS (Julius), natif d'Alexandrie en Italie, était fils de Louis Claro, célèbre jurisconsulte, et fut lui-même fort habile dans la jurisprudence civile et canonique. Philippe II,

roi d'Espagne, l'ayant choisi pour être du conseil d'Italie, il mourut à Carthage le 13 avril 1575. On a de lui : 1° *Opera juridica*. 2° *Receptorum sententiarum opera omnia*. 3° *Volume in quo omnium criminum materia sub acceptis sententiis copiosissime tractatur*. Il y a plusieurs éditions de ces ouvrages : celle de Francfort, de 1636, est très-estimée. (Denis-Simon, *Biblioth. des Aut. de Droit*.)

CLARTÉ, *claritas*. La clarté, par rapport à la résurrection future, sera une qualité surnaturelle qui rejaillira de l'âme sur le corps du bienheureux, et qui le rendra clair, lumineux, transparent comme un crystal très-pur : cette qualité brillera particulièrement sur le visage du bienheureux, et sur les organes de son corps qui auront souffert pour Dieu.

CLAUBERGE (Jean), savant professeur de philosophie et de théologie à Duisbourg, naquit à Solingen le 24 février 1622, et mourut le 31 janvier 1665. On a publié tous ses ouvrages en deux volumes in-4o, à Amsterdam, en 1691. Le meilleur de tous est une excellente logique intitulée, *Logica vetus et nova*. (Henri Christian Hennius, *Vie de Clauberge*, mise au-devant de ses ouvrages.)

CLAUDE, empereur Romain, dont il est parlé en quelques endroits de l'Ecriture, succéda à Caius Caligula l'an 41, et mourut l'an 54 de Jésus-Christ. Il donna à Agrippa toute la Judée, et à

Hérode son frère le royaume de Chalcide. Il confirma aux Juifs d'Alexandrie le droit de bourgeoisie, et les maintint partout dans l'exercice de leur religion. Ce fut vers la quatrième année de son règne qu'arriva la famine prédite par le prophète Agabus. L'an 9 aussi de son règne, et 49 de Jésus-Christ, il fit chasser les juifs et les chrétiens de Rom. (*Act.*, 11, 28, et 18, 2.)

CLAUDE (saint), martyr à Rome, et compagnon de saint Nicostrate, Castore, Victorin et Symphorien, était géôlier. Saint Nicostrate le convertit et le fit baptiser chez lui avec sa femme Symphrose et ses deux fils Félix et Félicissime, dont l'un était hydropique, l'autre couvert d'ulcères, mais qui furent guéris par le baptême. Saint Claude souffrit le même martyre que ses compagnons. (*Voyez* CASTORE et NICOSTRATE.)

CLAUDE(saint), frère de saint Astère et de saint Néon, martyr en Cilicie, était natif comme eux de la ville d'Ege ou Egée en Cilicie. Leurs père et mère, qui les avaient élevés dans la religion chrétienne, étant morts, ils se virent à la discrétion d'une belle-mère, qui, pour se maintenir dans la possession de leurs biens dont elle s'était emparée, les déféra comme chrétiens. Ils furent arrêtés par ordre du magistrat; et lorsque Lysias, proconsul de Cilicie, faisant la visite de la province, vint à Ege au mois d'août de l'an 285, on les lui présenta avec les autres qui

étaient prisonniers pour cause de christianisme. Claude fut interrogé comme l'aîné des trois frères, et battu de verges pour sa généreuse réponse. On le pendit ensuite au chevalet, et on lui mit le feu sous les pieds. On lui coupa la chair des talons par petits morceaux, et on les lui présenta à demi-grillés devant le nez et la bouche. On le déchira avec des ongles de fer, des pointes de pots cassés, et l'on appliqua des torches ardentes sur ses plaies. Claude souffrit tout sans se plaindre, en disant que c'était autant de moyens pour sauver son âme, et qu'il comptait pour un grand profit d'endurer et de mourir pour Jésus-Christ. Astère, le second des frères, fut interrogé ensuite; et comme il ne répondit pas avec un moindre courage que Claude, on lui serra les côtes, on le déchira avec les pates et les ongles de fer; on lui mit des charbons ardents sous les pieds; on le frappa de verges et de nerfs de bœufs, mais toujours inutilement. Néon confessa et souffrit de même. Ils furent ensuite condamnés tous les trois à être crucifiés hors de la ville, et jetés en proie aux oiseaux. C'est ainsi qu'ils consommèrent leur martyre le 23 d'août de l'an 285. Leurs actes proconsulaires, c'est-à-dire tirés du greffe des proconsuls ou gouverneurs de la province, sont très-authentiques, et traduits du grec original. Baronius, Surius et dom Thierry Ruinart les ont publiés; le premier dans ses *Annales* à l'an

285; le second dans son Recueil des vies des Saints; le troisième parmi les Actes sincères des martyrs. (Baillet, 23 août.)

CLAUDE (saint), évêque de Besançon, puis abbé de Condat, autrement St.-Ouyan-de-Joux, aujourd'hui Saint-Claude, était de l'illustre-famille qui reçut en fief de l'abbaye d'Agæne, dans le dixième siècle, la seigneurie de Salins, dont elle a pris le nom à la suite, et qui était la plus noble de la province. Il commença de bonne heure à partager tout son temps entre l'étude, la prière, les œuvres de charité et les bonnes entretiens. A l'âge de vingt ans il fut fait chanoine de la cathédrale de Besançon, et il remplit tous les devoirs de cet état avec la plus édifiante exactitude. Il ne mangeait pour l'ordinaire qu'une fois le jour, hors les dimanches et les fêtes, et il joignait les veilles aux jeûnes, aussi bien que l'humilité et toutes les autres vertus qui firent penser à lui pour le siège épiscopal de Besançon, après la mort de l'évêque Gervais. Il se retira chez ses parens pour éviter le coup, et il ne l'évita pas. Mais il est très-difficile de fixer le temps précis de son épiscopat. Les uns le placent depuis 683 jusqu'en 690, et les autres depuis 686 jusqu'en 693 inclus. Cependant, tout le monde convient qu'il se démit de l'épiscopat après sept ans de siège, pour retourner à sa chère abbaye de Saint-Ouyan-de-Joux, où il fut un modèle de retraite, de pénitence et d'humilité jusqu'à sa

mort, arrivée l'an 696, selon le père Mabillon et les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia christiana*. M. Dunod croit qu'il fut en même temps archevêque de Besançon et abbé de Saint-Ouyan, comme firent plusieurs autres saints prélats, entre autres saint Remi et Aurélien, archevêques de Lyon et abbés de Saint-Ouyan dans le neuvième siècle. Le père Chifflet, qui ne pense pas qu'il ait été abbé de Saint-Ouyan et archevêque de Besançon en même temps, le fait vivre jusqu'en 703. Son corps fut déposé dans l'église de St.-Ouyan où il demeura caché en terre jusqu'à l'an 1243 qu'il fut découvert, et transféré dans une chaise d'argent, où il se conserve encore aujourd'hui. Son culte est devenu si célèbre depuis ce tems à l'abbaye de St.-Ouyan, qu'elle a pris le nom de *Saint-Claude* avec la ville qui s'y est formée, et qu'on y va de tout côté. On fait sa fête le 6 de juin. C'est tout ce que l'on peut dire de plus plausible de saint Claude, dont on n'a écrit la vie que dans le douzième siècle, c'est-à-dire cinq cents ans depuis sa mort. (Henschenius. Dom Mabillon, dans les *Act. Bénéd.* Le père Chifflet, dans ses *Illustrationes Claudianæ*, qui se trouvent dans Bollandus au 6 de juin. Baillet, *Vie des Saints*, 6 juin. M. Dunod, *Histoire de l'Eglise de Besançon*, pag. 65.)

CLAUDE (sainte), vierge et martyre, l'une des sept vierges

qui furent martyrisées avec saint Théodote d'Ancyre, en Galatie.

Voyez THÉODOTE.

CLAUDE D'ESPENCE. *Voyez* ESPENCE.

CLAUDE DE SAINCTES. *Voyez* SAINCTES.

CLAUDE, évêque de Turin, était originaire d'Espagne, où il fut mis, dans sa jeunesse, sous la discipline de Félix, évêque d'Urgel. Il passa en France quelque temps avant la mort de Charlemagne, servit dans la cour de Louis-le-Débonnaire en qualité de prêtre du palais, et fut chargé ensuite du soin de l'école que Charlemagne y avait établie. Louis-le-Débonnaire le nomma à l'évêché de Turin, où, par un zèle outré pour la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le culte des images, il alla jusqu'à effacer, briser et ôter toutes les images et toutes les croix des églises de sa juridiction; faisant même, par divers écrits, l'apologie de sa conduite, qu'il soutint avec hauteur jusqu'à sa mort, arrivée avant celle de Louis-le-Débonnaire, et par conséquent avant l'an 840, qui fut l'année de la mort de cet Empereur. Les écrits de Claude de Turin sont : 1° Un commentaire sur la Genèse, divisé en trois livres, et composé en 814, 2° Un sur l'Exode, divisé en quatre livres, et écrit en 821. 3° Un sur le Lévitique, en 823. 4° Des commentaires sur le livre de Ruth; un sur l'Evangile de saint Matthieu, qu'il dédia en 815 à Juste, abbé de Charroux; un sur toutes les

Épîtres de saint Paul. Il écrivit aussi contre le culte des saintes images, et contre les pèlerinages, s'éloignant en ces deux points de l'esprit et de la discipline de l'Eglise. De tous ces ouvrages, on n'a rendu public que son *Commentaire sur l'Épître aux Galates*, imprimé dans le quatorzième tome de la Bibliothèque des Pères, à Lyon, en 1677; un fragment de sa Préface sur saint Matthieu, qu'Ussérius a fait imprimer dans son *Rocueil des Lettres hybernoises*, croyant par erreur que Claude de Turin était Écossais d'origine. Dom Mabillon a donné dans ses *Analectes* la préface du Commentaire sur le Lévitique, avec le commencement et la fin de l'ouvrage, et de suite la préface du Commentaire sur l'Épître aux Éphésiens, avec les premières lignes de cet ouvrage. Ce Père dit avoir vu dans la bibliothèque de la cathédrale de Laon un manuscrit du Commentaire sur saint Matthieu; qu'il avait en main le Commentaire sur le Lévitique, et que l'on trouvait dans la bibliothèque de Fleury le Commentaire sur les Épîtres de saint Paul, en deux volumes. On attribue encore à Claude de Turin un *Chronologie* selon l'hébreu, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 814; elle est imprimée dans le premier tome de la Bibliothèque des manuscrits du père Labbe. Tritième cite d'autres ouvrages sous le nom de Claude de Turin; mais il l'a confondu avec Claude Clé-

ment, Écossais. (Mabillon, *la Analectis*, pag. 90 et suiv. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacr. et eccl.*, t. 18, p. 572 et suiv.)

CLAUDE (Jean), ministre de Charenton, l'un des plus savans hommes de la religion prétendue réformée dans le seizième siècle, naquit l'an 1619 à Sauvetat dans l'Agenois. François Claude son père, ministre protestant, l'éleva avec beaucoup de soin, et lui inspira le goût des belles-lettres et de la théologie. Après avoir achevé ses études à Montauban, il fut reçu ministre en 1645, et exerça d'abord son ministère à la Treyne. Il enseigna ensuite à Nîmes pendant huit ans; mais le ministère lui ayant été interdit dans tout le Languedoc par arrêt du conseil, il vint à Paris pour tâcher de faire lever cette défense. C'est dans ce voyage qu'il commença une Réponse au livre de la Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie. Claude, ne pouvant rien obtenir de la cour, alla à Montauban, dont il fut ministre. Quatre ans après, le Roi lui donna ordre d'en sortir; il revint à Paris, et fut ministre de Charenton depuis 1668 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685: alors il se réfugia en Hollande, où le prince d'Orange lui donna une pension. Il mourut à La Haye le 15 janvier 1687. On a de lui plusieurs ouvrages; savoir: 1° Réponse aux deux traités intitulés: *la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, 1668, et plusieurs fois réim-

primée depuis. 2° Réponse au père Nouet, Jésuite, qui avait écrit contre lui sur le même sujet, à Amsterdam, 1668. 3° Une autre réponse en deux volumes in-8°, en 1691, au grand ouvrage de la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie, défendu par M. Nicole. 4° Un sermon prononcé à Charenton sur le trentième verset du chapitre 4 de l'épître de saint Paul aux Ephésiens: *No-lite contristare spiritum sanctum Dei*, etc. 5° Défense de la Réformation, ou Réponse au livre de M. Nicole, intitulé: *Préjugés légitimes contre les calvinistes*, en 1675. 6° Cinq Sermons sur la Parole des noces, contenue dans le chapitre 22 de l'Evangile selon saint Matthieu, en 1675. 7° Une Lettre touchant l'épiscopat, en 1680. 8° L'examen de soi-même pour se bien préparer à la communion, en 1682. 9° Un sermon prononcé à Charenton, sur la section cinquante-troisième du catéchisme. 10° Une Réponse au livre de M. Bossuet, intitulé: *Conférence avec Monsieur Claude*, ministre de Charenton, 1683. 11° Considérations sur les Lettres circulaires de l'assemblée du clergé de France, et une réponse à ces mêmes lettres. 12° Les Plaintes des protestans cruellement opprimés dans le royaume de France, en 1686 et en 1713. M. Claude a toujours été regardé comme le chef et l'âme de son parti en France. Il avait une éloquence mâle et vigoureuse, un style

cuel et serré, beaucoup d'érudition, et une adresse admirable à mettre en œuvre toutes les fautes de la logique. On convient aussi qu'il était intègre et irréprochable dans ses mœurs. Heureux si ces talents et ces bonnes qualités eussent été consacrés à la défense de la véritable foi! (Voyez sa vie, écrite par M. de La Deroize.)

CLAUDE (Saint-), ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans la Franche-Comté et dans la ville qui porte son nom. Elle fut fondée dans un lieu du Mont-Jura, nommé *Comdat*, au confluent de l'*Albière* et de la *Brienne*, entre de hautes montagnes et d'affreux précipices, à six lieues de Genève. Les deux frères saint Romain et saint Lupicien en jetèrent les fondemens au commencement du cinquième siècle; par leur demeure dans cette solitude, dans laquelle ils attirèrent un grand nombre de solitaires comme eux, qui y vécurent éparés dans des cellules séparées. Saint Oyan (*Augeus*) les ayant rassemblés, leur fit embrasser la vie cénobitique, et fut proprement le premier abbé du ce célèbre monastère, qui prit son nom quelque temps après sa mort, arrivée en 510. Les reliques de saint Claude, qui, après en avoir été élu abbé au septième siècle, fut élevé à la dignité d'évêque de Besançon, et qui y mourut après avoir abdicqué l'épiscopat, firent changer de nom au douzième siècle à cette abbaye, qui

prit alors le nom de *Saint-Claude*. La règle de saint Benoît y a été observée, mais le relâchement s'y était introduit depuis qu'on avait établi l'usage, au milieu du sixième siècle, d'exiger des preuves d'une ancienne noblesse de tous les religieux qui y étaient reçus. Il y avait vingt-quatre places monachales, outre les offices claustraux qui étaient très-considérables. Ils furent sécularisés et réduits au nombre de vingt chanoines, qui faisaient les mêmes preuves de noblesse pour être reçus. L'abbaye a été érigée en évêché, après diverses difficultés, en 1741. Elle était auparavant du diocèse de Lyon, et l'abbé jouissait de grands privilèges. (Dom Valisette, *Géograph. historique*, etc., tom. 8, pag. 152.)

CLAUDIA ou CLAUDIE, dame romaine, convertie par saint Paul. (2 *Timoth.*, 4, 21.)

CLAUDIA, une des sept villes de Méléthène, dans l'Arménie Mineure, qui furent renversées au treizième siècle. Ptolémée la met sur l'Euphrate, et dit qu'elle appartenait à la préfecture Lavicienne. Marius Niger veut qu'elle s'appelle aujourd'hui *Castamena*. Cependant la situation de l'une paraît un peu différente de l'autre. Quoi qu'il en soit, on vante beaucoup les monastères de Modlox et de Barsuma, qui sont aux environs de Claudia, dont voici deux évêques :

1. Thomas, siégeait au onzième siècle.
2. Denis, siégeait en 1253.

CLAUDIENISTES, *Claudianistes*, certains Donatistes qui se séparèrent des autres, et qui firent bande à part. Ils prirent leur nom d'un nommé Claude, comme il paraît par l'épître synodale d'un conciliabule qu'ils firent dans une caverne de Suse. (S. Aug., sur le psaume 56.)

CLAUDIEN-MAMERT. *Voy. Mamert.*

CLAUDIOPLE, *Claudiotopolis*, métropole de l'Honoriade Pontique, ainsi appelée par le jeune Théodose, du nom de l'empereur Honorius son oncle. C'est l'ancienne Bithynium qu'on croit être le village nommé aujourd'hui *Castramona* vers la mer Noire. Elle fut ruinée par les barbares avant le douzième siècle, et l'on transféra sa dignité à Ponto-Héracée. Il faut que ce soit l'empereur Claude qui lui ait donné le nom de Claudiotopolis. On voit, par la lettre de la province Honoriade à l'empereur Léon, que ce siège était métropolitain au temps du concile de Chalcédoine. Constantin Porphyrogénète la nomme métropole des Mariandynéo. C'était apparemment le nom des peuples qui habitaient ce pays avant qu'on l'eût appelée Honoriade.

Evêques de Claudiotople,

1. Autonome, martyr, dont les Grecs font la fête le 12 mai.

2. Gallicrates, sous l'empereur Jovien.

3. Géronce, siégeait en 394.

4. Olympe, dans les souscriptions latines du concile d'Éphèse.

5. Caloger, au brigandage d'Éphèse.

6. Cartérius, auquel écrivit l'empereur Léon sur la mort de saint Protère.

7. Hypace, souscrit à la relation du concile de Constantinople au patriarche Jean, sur Sévère d'Antioche.

8. Épictète, au concile de Mennas.

9. Vincent, sous-diacre de l'Église romaine, souscrivit à la constitution du pape Vigile sur les trois Chapitres.

10. Cyprien 1^{er}, au sixième concile général.

11. Nicétas, au septième concile général.

12. Cyprien II, au huitième concile général.

13. Ignace, auquel sont adressées la cent quinzième et la cent vingt-huitième lettres de Photius, dont il était partisan.

14. Jean 1^{er}, en 1027, sous le patriarche Alexis.

15. N..., en 1066, sous Jean Xiphilin.

16. Jean II, en 1082, sous l'empereur Alexis Comnène.

17. Grégoire, se trouva au concile qui condamna Côme Attique, patriarche, pour l'hérésie des Bogomiles.

18. Jean III, en 1166.

19. Jean IV, grand ennemi des Latins, vers l'an 1190.

20. N..., en 1221. (*Oriens christ.*, tom. I, pag. 568.)

CLAUDIOPOLIS, ainsi nommée de ce que l'empereur Claude y conduisit une colonie, ville épiscopale de la province d'Isau-

ne au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie. Elle est citée, selon Ptolémée, dans la Catalogne en Cappadoce, proche le mont Taurus. Les *Notices* et les *Actes* des conciles la mettent dans la nouvelle Isaurie, ayant été auparavant du diocèse de Pont. Voici ses évêques :

1. Étienne, au concile de Nicée.

2. Callicrates, souscrivit à la profession de foi que les demi-Ariens présentèrent à l'empereur Jovien, dans laquelle ils reconnaissent la consubstantialité.

3. Montan, au premier concile général de Constantinople.

4. Géraon, souscrit à l'opposition que firent les Orientaux au concile d'Éphèse.

5. Théodore, au brigandage d'Éphèse. Il se rétracta au concile de Chalcédoine.

6. Jean, au concile de Constantinople, sous le patriarche Épiphane, 520. (*Oriens chrét.*, tom. 2, pag. 1028.)

CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou **VICTORINUS**, rhéteur de Marseille, vivait vers l'an 425 ou 430. Gennade dit qu'il mourut sous l'empire de Théodose ou de Valentinien. Ce fut un des plus célèbres poètes de son temps. On a de lui trois livres de vers hexamètres, adressés à son fils *Æthérius*, et une épître aussi en vers à la suite de ce poème. L'épître adressée à l'abbé Salomon est contre les mœurs corrompues du siècle de *Claudius*, et le poème décrit l'histoire de la *Gente*, depuis la création du monde jusqu'à la ruine de Sodome.

Quelques uns lui donnent encore deux poèmes que d'autres attribuent à Victorin de Petaw. (Gennade, t. 8, *Bibl. SS. PP. Dom. Rivet, Hist. de la France*, t. 2.)

CLAUSE, *caput, clausula, conditio*, article d'un contrat, charge ou condition d'un testament. La clause est proprement une stipulation ou un pacte particulier et accessoire, opposé à une convention générale et principale, lequel en explique, étend ou restreint le sens et l'effet. Ce qui provient de la liberté que les hommes ont d'opposer, aux contrats qu'ils passent, telles clauses possibles et légitimes qu'ils jugent à propos, lesquelles sont obligatoires, et font partie du contrat, lorsqu'on les ajoute au contrat même, dans le temps qu'il se passe entre les contractans. suivant la règle *Pacta dant legem contractibus*. Il y a des clauses de différentes sortes. Les unes sont codicillaires, les autres dérogatoires, pénales ou résolutoires. (V. ces mots. V. aussi **CONTRAT**, **TESTAMENT**.)

CLAUSE S'IL VOUS APPERT, est toujours insérée dans les lettres de justice, et elle attribue la connaissance du fait au juge auquel les lettres sont adressées ; comme dans les lettres de rescision pour dol, le juge doit connaître du dol ; et à moins qu'il ne soit prouvé, le juge doit débouter l'impétrant de l'entérinement des lettres par lui obtenues.

CLAUSE INJURANTE, est celle sous laquelle une ordonnance enjoint quelque chose et annule tout ce

qui serait fait au contraire ; elle est conçue en ces termes, *à peine de nullité*.

CLAUDE DE CONSTITUT DE PRÉCAIRE. Voyez CONSTITUT.

CLAUDE, se dit aussi des conditions et de certaines expressions insérées dans les bulles et autres titres. On croit que c'est Innocent IV, en 1253, qui s'est servi le premier de la clause, *non obstantibus*. On rapporte à Boniface IX celle de *motu proprio*.

CLAUSES insérées dans les rescrits de la cour de Rome. Régulièrement, les clauses mises à la fin de ces rescrits se rapportent aux clauses qui les précèdent, *Clausula in fine posita, ad procedentia regulariter refertur*. Les clauses superflues n'altèrent pas la validité de l'expédition. *Superflua non solent vitare rescripta nec testamenta.* (Arg., L. Testamentum, c. de Testam.)

Une clause qu'on a accoutumé d'insérer dans un rescrit est toujours sous-entendue, et son omission ne rend pas le rescrit nul. (Fagnan, in c. accepimus de estat. et qualif., n. 5, 9.)

Les clauses insérées dans les rescrits de cour de Rome ne sont ni toutes reçues en France, ni toutes rejetées. On distingue à cet égard les rescrits dont les clauses sont contraires aux maximes du royaume, d'avec ceux où les clauses ne sont mises que par une manière de style particulier aux officiers de la cour de Rome.

Les rescrits de la première sorte sont reçus, et les clauses rejetées, si la substance dudit

rescrit est d'ailleurs conforme aux règles ; et en général l'on peut dire que quand les rescrits de Rome sont utiles à l'État ou à l'Eglise, on les reçoit en France, quoiqu'on y condamne la doctrine et les usages supposés dans les formules de ces actes, et dans les clauses qui y sont contenues. Le clergé et les cours séculières ne manquent jamais de restreindre leur acceptation par des modifications sur ces clauses ; mais il y a certaines de ces clauses qui font rejeter les bulles, quelque favorables qu'elles puissent être d'ailleurs au bien de l'Eglise et de l'Etat ; telles sont celles où nos souverains sont menacés d'être excommuniés, ou d'être privé de leurs Etats. Dans les arrêts d'enregistrement, les cours ne spécifient pas toujours en détail les clauses qu'elles ne reçoivent point ; elles ne mettent souvent qu'une réserve générale.

Quant aux rescrits de l'autre sorte, nos Rois et les tribunaux du royaume en tolèrent le style, quoique souvent contraire à leurs droits, et cela pour entretenir la paix et l'union avec le pape, mais sans que ces clauses de style produisent jamais l'effet que leur premier auteur pouvait avoir en vue.

On distingue encore, sur le même sujet, les rescrits qui concernent le public ou le royaume en général, d'avec ceux qui ne regardent que les intérêts des particuliers qui les ont sollicités. La règle précédente s'applique

aux premiers ; à l'égard des autres, les clauses que l'on y trouve de contraires à nos maximes, *pro non scriptis habentur*, on les met au nombre de celles, *quæ vitiantur et non vitiant* : ce qui n'empêche pas que les particuliers qui ont obtenu ces rescrits ne jouissent de tout l'effet de la grâce, puisque les clauses qui peuvent offenser notre jurisprudence ne mettent aucun obstacle à l'exécution de ce qui y est conforme ; que si les clauses n'ont rien de contraire à l'usage ni aux maximes du royaume, les particuliers sont obligés de s'y conformer. (M. Durand de Mailane, *Dictionn. de Droit canonique*, au mot **CLAUSE**.)

CLAUSTRAL, *claustralis*, *cœnobiticus*. On appelle *claustral* ce qui appartient au cloître. Un prieur claustral est le régulier qui gouverne le monastère, à la différence du prieur commendataire qui en perçoit seulement une partie des fruits, et qui n'a point de juridiction sur les religieux. Les offices claustraux étaient dans les anciennes abbayes, certaines charges auxquelles les abbés nommaient les religieux à leur gré. Telles étaient les charges d'aumônier, de chambrier, de céliér, de sacristain, etc. Ces offices devinrent dans la suite des titres de bénéfices, dont la plupart sont supprimés aujourd'hui, et réunis à la mense conventuelle dans les monastères réformés.

CLAUZONNE, *Clausonna*, abbaye de l'Ordre de Saint-Ber-

noît, en Dauphiné, diocèse de Gap. Il y avait autrefois seize religieux, et leurs biens étaient situés en Provence, mais le comte de Lesdiguières s'en empara, et les fit passer à MM. de Beaune, ses parens. On y voyait une église souterraine qui méritait l'attention des curieux. L'abbé de Clauzonne était grand-vicaire né de l'évêque de Gap. (*Dictionn. géograph.*, etc., par M. l'abbé Expilly.)

CLAVARIUS (Fabien), Génois, entra dans l'Ordre des Augustins, dont il devint procureur-général. Il mourut en 1569, après avoir publié en 1560 un traité de *Cambis*. Il a aussi corrigé le traité de *Usuris et Restitutionibus*, d'Horace Gérard, Augustin, natif de Sienna. (Denys-Simon, *Biblioth. hist. des Auteurs de Droit*.)

CLAVASIUS ou **CLAVASIO**. Voyez **ANGE DE CLAVASIO**.

CLAVER (Martin), religieux de Saint-Augustin dans les Philippines, est auteur d'une histoire de son Ordre.

CLAVIGNY (Jacques de la Marieuse de), chanoine de Bayeux et abbé de Gondam, Ordre de Cîteaux, au diocèse d'Agen, dans le dix-septième siècle, a donné, 1^o la Vie de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre, 1675. 2^o Prières tirées des Psaumes que David a faits pour lui, comme roi, 1690. Cet ouvrage est dédié au Roi, de même que le précédent. 3^o Du luxe, selon les sentimens de Tertullien,

saint Basile et saint Augustin, dédié à madame la maréchale de La Mothe, gouvernante des enfans de France. 4^e Traduction libre, ou l'esprit des Psaumes dont l'Eglise se sert aux vêpres du dimanche, dédié à M. l'évêque de Bayeux. Il mourut en 1702. (Moréri, édition de 1759.)

CLAVIUS (Christophe), jésuite allemand, né à Bamberg, se rendit très-habile dans les mathématiques, et fut regardé comme l'Euclide de son siècle. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome où il travailla à la correction du calendrier romain, et où il mourut le 6 février de l'an 1642, âgé de soixante-quinze ans. On a imprimé ses ouvrages en cinq volumes, dont le cinquième contient : *Romani calendarii, à Gregorio XIII restituti explicatio. Computus ecclesiasticus. Novi calendarii romani apologia et appendix ad apologiam.* (Vossius, de scient. Math. Alegambe, de Script. societ. Jesu.)

CLAZOMÈNE, ville épiscopale, attribuée autrefois à la Lydie. Elle était située sur la mer, au rapport de Scyllax, et au même endroit que Chytri. La crainte des Perses obligea ses habitans, dit Pausanias, de se retirer dans une ville voisine, qu'Alexandre-le-Grand joignit au continent par des terres rapportées : ce qui en fit une péninsule. Son évêché est de la province et du diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. On dit

que l'empereur Alexis Comnène ayant érigé Smyrne en métropole, lui attribua le siège de Clazomène, dont nous connaissons les deux évêques suivans ; savoir :

1. Eusèbe, qui assista au premier concile d'Éphèse, et vingt ans après à celui de Chalcédoine.

2. Macaire, qui se trouva et souscrivit au huitième concile général. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 729.)

CLÉDONISME, *cladonismus*, espèce de divination qui vient d'un mot grec qui signifie *rumor*, bruit. Le clédonisme était une divination que les anciens tiraient de la prononciation de certaines paroles, croyant qu'elles portaient malheur. Ils s'imaginaient, par exemple, que le mot d'*incendia* prononcé dans un repas était de mauvais augure. (Cicéron, liv. 1, de Divinat.)

CLEF, *clavis*. On appelle clef de l'Eglise dans un sens métaphorique, ou puissance des clefs, le pouvoir spirituel de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer le ciel, de gouverner l'Eglise.

De l'origine des clefs de l'Eglise.

L'origine des clefs de l'Eglise est toute céleste. Ce fut Jésus-Christ même qui les donna à saint Pierre en lui disant : « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel ; et ce que vous lierez sur la terre, sera

» lié dans le ciel. » (*Matth.*, 16, 19.)

Des différentes sortes de clefs de l'Église.

On distingue deux sortes de clefs de l'Église, la clef de la puissance et celle de la science. La clef de la puissance, c'est le pouvoir de lier et de délier particulièrement dans le tribunal de la Pénitence, qui se donne par le caractère sacerdotal. La clef de la science, c'est le pouvoir d'interroger les pénitens qui se confessent, d'entendre et de discerner leurs péchés. Ces deux puissances ne sont pas distinguées réellement, et ne font, en effet, qu'une même et seule puissance, dans laquelle l'esprit aperçoit des rapports différens.

Des effets des clefs de l'Église.

Le premier effet des clefs de l'Église, c'est de remettre les péchés quant à la coulpe dans le sacrement de Pénitence. Le second, de remettre la peine éternelle et une partie de la peine temporelle du péché. Le troisième, de lier quant à la coulpe et quant à la peine; quant à la coulpe indirectement, en déclarant que le coupable est indigne d'absolution; quant à la peine directement, par l'imposition des pénitences que le coupable est obligé d'accepter. Le quatrième, de porter et de lever les censures. La concession des indulgences est aussi un effet de la puissance des clefs

Du Ministre des clefs de l'Église.

Le premier et principal ministre des clefs de l'Église, c'est Jésus-Christ, comme Dieu et comme homme. Comme Dieu, il a la puissance d'autorité; comme homme, il a la puissance d'excellence qu'il a méritée par sa Passion. Les autres ministres des clefs sont les seuls prêtres, s'il s'agit de la puissance de l'Ordre; mais s'il s'agit de la puissance de la juridiction extérieure, par laquelle on peut imposer et lever certaines peines ecclésiastiques dans le for extérieur, les clercs, quoique non prêtres, en sont capables; mais non pas les femmes, quoique supérieures de monastères, comme abbesses, etc. (*Voyez CONFESSEUR, CONFESSION, ORDRE.*)

CLÉMANGIS ou DE CLAMINGES (Nicolas), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le diocèse de Châlons, était fils de Pierre, médecin de Châlons. Il eut un frère (Étienne) grand-maître du collège de Navarre, et vint à l'âge de douze ans à Paris dans ce collège, où il fit toutes ses études. Il eut pour maître Jean Gerson, Pierre de Nogent, et Gérard Machet. Il réussit principalement dans l'éloquence et dans la poésie, et fut créé recteur de l'Université l'an 1393. Ce fut vers ce temps-là qu'il se mit à écrire, et le premier de ses ouvrages fut une lettre qu'il adressa au roi Charles vi sur le schisme de l'Église, dans la-

quelle il lui ouvre trois voies pour le faire cesser. Il écrivit ensuite sur le même sujet au pape Clément VII; et après la mort de ce pape, aux cardinaux. Benoît XIII, qui succéda à Clément VII, le fit venir auprès de lui; il défendit fortement son parti, et écrivit au roi Charles VI pour le dissuader de la soustraction d'obéissance. Il fut soupçonné d'avoir composé la lettre que Benoît XIII écrivit contre le Roi et le royaume de France, datée du mois de mai de l'an 1407, quoiqu'il se fut retiré deux mois auparavant de la cour de ce pape à Gênes, et qu'il fût ensuite revenu en France prendre possession d'un canonicat et de la trésorerie de l'église cathédrale de Langres, dont il avait été pourvu pendant son séjour à Avignon. Il eut beau se défendre d'avoir écrit cette lettre, on l'en crut auteur, et il fut obligé de se cacher dans le couvent des chartreux de Walfonds ou de Fontaines-aux-Bois. Ce fut dans cette retraite qu'il composa la plupart de ses traités et de ses lettres, sans avoir voulu retourner à la cour du pape Benoît, quoiqu'il l'en eût fait solliciter fortement. Ayant obtenu sa grâce du Roi, il revint à Langres où il fit un long séjour. Il fut depuis chantre de l'église de Bayeux, et enfin, il se retira sur la fin de sa vie, dans le collège de Navarre où il mourut avant l'an 1440. Il est enterré dans la chapelle sous la lampe avec cette inscription : *Qui lampas fuit*

Ecclesie, sub lampade jacet. On a de lui, 1^o cent trente-sept lettres. 2^o Un traité de *corruptio Ecclesie statu*, et un poème sur le même sujet, dans lequel il déplore le schisme de l'église, et exhorte le pape Benoît XIII à l'éteindre. 3^o Un traité de la perte et du rétablissement de la justice, adressé à Philippe, duc de Bourgogne. C'est un ouvrage plus politique que théologique. Il parut à Vienne en 1481. 4^o Deux traités en forme de conférence sur l'infailibilité du concile général. Il y propose ses doutes et ses difficultés sans rien résoudre; et il dit qu'il est prêt de se rétracter ou de réformer ce qu'il a dit sur cette matière s'il se trouve contraire à la vérité, ou qu'il cause du scandale. Il faut joindre à ces traités le livre de l'étude théologique donné par le père dom Luc d'Acchéry dans le septième tome du *spicilege*. Il est adressé à Jean de Piémant, bachelier en théologie, qui l'avait consulté s'il se ferait docteur. Il y explique l'objet et la fin des études d'un théologien. Des cinq autres traités de Clémangis, imprimés parmi ses ouvrages, il y en a trois de morale; savoir, le Discours sur la parabole de l'enfant prodigue, le Traité de l'avantage de la solitude, et celui du profit de l'adversité. Les deux autres concernent deux points importants de discipline. Le premier, pour montrer qu'il n'est pas à propos d'établir de nouvelles fêtes; et le second contre la simonie des

peints. Sur le premier, il fait les mêmes observations qu'on fait aujourd'hui ; et les indécences qui se commettent dans la célébration des fêtes lui font souhaiter qu'on les retranche plutôt que de les augmenter. Dans le second, il déclame fortement contre la coutume de quelques évêques de son temps, qui prenaient et exigeaient de l'argent pour la collation des Ordres, sous prétexte d'expédition de lettres ou autrement. Le recueil des lettres de Clémangis en contient cent trente-sept, toutes écrites avec beaucoup d'élégance et de pureté et pleines d'instructions chrétiennes, morales et politiques, de peintures des vices et des vertus, de traits d'histoire, de questions de critique, d'avis salutaires et de complimens. Lydus, ministre protestant a donné au public les ouvrages de Clémangis, et ils ont été imprimés en Hollande par Elzévir, l'an 1613, in-4°.

Clémangis est un auteur digne d'être lu et estimé. S'il est quelquefois trop véhément dans ses satires, il est agréable dans ses descriptions, poli dans ses narrations, riche et noble dans ses pensées, choisi dans ses termes, heureux dans ses applications, sage dans ses avis. Sa latinité est plus pure et plus élégante que celle des écrivains de son temps, et il ne cède presque rien à beaucoup d'anciens pour l'éloquence. (Cave. Dupin, Gervé-

nlans, et *Biblioth. ecclésiast. du quinzième siècle.*)

CLÉMENCE, *clementia*. La clémence est une vertu qui porte à pardonner les offenses et à modérer les châtimens, autant que la raison peut le permettre. La clémence ne se dit proprement que de Dieu, de souverains et des supérieurs. La cruauté est opposée à la clémence par défaut, et la trop grande douceur par excès.

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Havre-de-Grâce le 9 octobre 1717, chanoine de Rouen, s'est fait connaître par des ouvrages savans et solides, où le christianisme est défendu avec dignité et avec force : tels que la défense des livres de l'ancien Testament contre la philosophie de l'Histoire, 1768 et 1776, in-8°, et l'authenticité des livres tant du nouveau que de l'ancien Testament démontrée, et leur véridicité défendue spécialement contre l'auteur de la Bible ; enfin, expliquée par les aumôniers du roi de Prusse, 1782, in-8°. On sait que ces prétendus aumôniers du roi de Prusse ne sont autres que Voltaire. Ce dernier ouvrage décèle autant d'érudition que de critique : il est écrit d'une manière vigoureuse et avec tout le laconisme que la chose comporte. Sous ces considérations, on le préfère à celui que M. Contant de La Molette a écrit pour réfuter la même production de Voltaire. « En reconnaissant, » dit un critique, dans M. Con-

» tant un grand nombre de
 » bonnes observations, il faut
 » convenir qu'un étalage sou-
 » vent inutile de science hé-
 » braïque, et des discussions
 » grammaticales, semblent y
 » prendre la place des raison-
 » nemens les plus victorieux que
 » la matière fait naître comme
 » d'elle-même, et qu'en géné-
 » ral sa manière n'a ni la pré-
 » cision, ni la dignité, ni la lo-
 » gique de M. Clémence. » On
 a encore de lui, les *Caractères
 du Messie vérifiés en Jésus de
 Nazareth*, Rouen 1776, deux
 vol. in-8°. Clémence mourut le
 6 août 1792.

CLÉMENT (dom Charles),
 bénédictin de la congrégation de
 Saint-Maur, né à Painblanc, dio-
 cèse d'Autun, a fait profession
 en 1723. Il a fait la seconde
 partie de l'*Art de vérifier les
 Dates*, avec dom Ursin Durand.
 Dom Maur d'Antine, avait fait
 la première partie. Il a aussi
 travaillé au Recueil des Lettres
 des Papes avec dom Durand, et
 a ensuite beaucoup travaillé avec
 dom Clément à l'Histoire litté-
 raire de France, commencée et
 continuée jusqu'au neuvième
 volume par dom Rivet. On a
 encore de dom Clément : Let-
 tre à un ami de province sur
 le désir qu'il témoigne de voir
 une réponse à la lettre contre
 l'Art de vérifier les Dates.

CLÉMENT (saint), pape,
 premier du nom, disciple des
 apôtres et martyr, était Romain
 de naissance, et fils d'un nom-
 mé Faustin; selon plusieurs, ou

juif, selon d'autres, qui expli-
 quent littéralement ce qu'il dit
 de lui-même dans sa première
 lettre, qu'il était fils de Jacob.
 Il fut converti par les apôtres
 qu'il suivit pour les aider dans
 le ministère évangélique. C'est
 ce qui l'a fait appeler, par les
 saints Pères des premiers siècles,
 le disciple des apôtres, leur coad-
 juteur, et apôtre lui-même.

Le pape Zozime dit qu'il fut
 instruit dans l'école de saint
 Pierre, et saint Jean Chrysos-
 tôme assure qu'il fut depuis l'un
 des compagnons ordinaires des
 voyages de saint Paul, comme
 saint Luo et saint Timothée.
 C'est de lui dont cet apôtre fait
 l'éloge dans son Épître aux Phi-
 lippiens, chap. 4, en disant que
 son nom est écrit au livre de
 Vie, et qu'il a travaillé avec lui
 pour la prédication de l'Évan-
 gile. Il succéda à saint Lin dans
 le siège apostolique, le 24 sep-
 tembre de l'an 67, gouverna
 neuf ans deux mois dix jours,
 abdiqua le 3 décembre de l'an
 76. Le siège vaqua deux mois
 quatorze jours. Saint Clet lui
 succéda le 16 février de l'an 77
 On ne sait rien de certain tou-
 chant les autres actions de sa
 vie, ni le genre de sa mort. Il
 était cependant regardé comme
 martyr dès la fin du quatrième
 siècle, puisque Rufin lui en
 donne le titre, et que le pape
 Zozime dit qu'il a consacré par
 le martyre la foi qu'il avait ap-
 prise de saint Pierre, et qu'il
 avait enseignée aux autres. Il y
 avait une église à Rome en l'hon-

neur de saint Clément, du temps de saint Jérôme, et l'on mit son nom dans le canon de la Messe aussi dès le même temps, à ce que l'on peut croire. Mais on ne sait rien du lieu de sa mort ni de sa sépulture; ce qui rend incertain tout ce que l'on dit des différentes translations de ses reliques. Les Grecs l'honorent le 24 de novembre, et les Latins le 25. On attribue divers ouvrages à saint Clément : les uns sont de lui, les autres n'en sont pas. Il n'y a que deux Épîtres aux Corinthiens qui soient véritablement de lui, avec cette différence que la première en est indubitablement, au lieu que la seconde n'en est pas si certainement, parce qu'elle n'est point citée par les anciens. La première fut écrite par saint Clément, au nom de l'Église de Rome à celle de Corinthe, au sujet d'un trouble excité par quelques chrétiens qui ne voulaient pas se soumettre à leurs pasteurs légitimes. On leur met devant les yeux le bonheur de la paix, et on les exhorte avec beaucoup de douceur, d'onction, de prudence et de charité; mais aussi avec beaucoup de zèle et de force à faire revivre l'union en rentrant dans leur devoir, et en pratiquant l'humilité, l'obéissance, la soumission aux pasteurs. Cette lettre, l'un des plus beaux monumens de l'antiquité, est citée par saint Irénée, liv. 3, chap. 3; par Clément Alexandrin, l. 1, Stromat., pag. 289, par Origène, par Eusèbe, par

saint Jérôme, etc. La seconde, qui n'a pas la même autorité, est une exhortation à la pénitence et aux autres vertus chrétiennes. Les ouvrages faussement attribués à saint Clément, sont, 1° les Constitutions apostoliques, livre ancien, où l'on a ajouté et changé selon les temps, et qui contient quelques erreurs. 2° Les Récongnitions ou Reconnaissances, ainsi nommées parce qu'on suppose que saint Clément reconnut son père et ses frères. On le nomme aussi quelquefois les Voyages ou l'Itinéraire de saint Pierre, et les Actes de saint Pierre; c'est un livre ancien, mais apocryphe, plein d'erreurs et de fables, aussi bien que les Clémentines qui sont peut-être la seconde partie des Récongnitions, et qui consistent en dix-huit entretiens ou homélies. 3° Le livre intitulé : *la Doctrine des Apôtres*, et un autre intitulé : *les Préceptes de saint Clément*. 4° Les Voyages ou l'Itinéraire de saint Pierre, qui sont le même ouvrage que les Récongnitions, et l'*Épitome*, ou abrégé de ces livres. 5° Quelques Sermons sur le juste jugement et la Providence. 6° Cinq décrétales. 7° Les Révélations, ou l'Apocalypse de saint Pierre. 8° Les Actes du martyre de saint Clément. (Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, tom. 2. Dupin, *Biblioth. ecclésiast.*, t. 1, Baillet, 23 novembre. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 1, pag. 598 et suiv.)

CLÉMENT II, nommé Suid-

ger ou *Singer* ou *Swidger*, était Saxon et évêque de Bamberg, lorsqu'il fut élu pape au concile de Sutri, le 25 décembre de l'an 1046. Il couronna l'empereur Henri III et son épouse Agnès, fille de Guillaume IV, duc de Guyenne. Il tint un concile à Rome contre les simoniaques, et pour remédier à plusieurs autres abus. Il gouverna neuf mois quinze jours, et mourut le 9 octobre de l'an 1047. Le siège vaqua vingt-neuf jours. Benoît IX lui succéda le 8 novembre 1047. On lui attribue une épître écrite à Jean, archevêque de Salerne. (Léon d'Ostie, liv. 2, ch. 81. Baronius, à l'an 1046, 1047. Saint Antonin, Volaterran, Sigebert, Ciaccinius, etc.)

CLÉMENT III, Romain, nommé auparavant *Paulin* ou *Paul Scholari*, cardinal et évêque de Preneste, fut élu le 19 décembre de l'an 1187. Il fit publier une croisade contre les Sarrasins, et travailla pour apaiser les troubles qui s'élevèrent en Sicile après la mort du roi Guillaume. Il gouverna trois ans trois mois et sept jours, et mourut le 25 de mars de l'an 1191. Le siège vaqua deux jours. Célestin III lui succéda le 28 du même mois. On lui attribue quelques épîtres. (Baronius, à l'an 1188, 1191. Du Chêne. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.*)

CLÉMENT IV, natif de Saint-Gilles-sur-le-Rhône, s'appelait *Guy-le-Gros*. Il porta d'abord les armes, étudia ensuite, devint

habile jurisconsulte, se maria, embrassa l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, fut archidiacre, évêque du Puy en Velay, archevêque de Narbonne, cardinal - évêque de Sabine en 1261; et pape le 5 février de l'an 1265. Il donna l'investiture du royaume de Sicile à Charles, frère de saint Louis, et le fit couronner à Rome l'an 1266. Il se comporta toujours avec beaucoup de douceur et de modestie, et un désintéressement si rare à l'égard de ses parens, que loin de les charger de bénéfices, il obligea un de ses neveux, qui en possédait trois, d'en quitter deux. Il offrit une si petite dot à ses deux filles, qu'il avait eues étant marié dans le monde, qu'elles aimèrent mieux se faire religieuses que de se marier, et ne voulut jamais donner plus de trois cents livres pour le mariage d'une de ses nièces. Il mourut à Viterbe le 29 novembre de l'an 1268, après avoir gouverné trois ans neuf mois vingt-cinq jours. Le siège vaqua deux ans neuf mois deux jours. Grégoire X lui succéda le 1^{er} septembre 1271. On a de lui divers ouvrages : *Quæstiones juris; de Recipiendarum causarum ratione; epistolarum volumen*, etc. (Saint Antonin, ép. 3, tit. 20, ch. 1. Générard et Onuphre, en la *Chronique*. Platine et Ciaccinius, en sa vie. Sponde, à l'an 1265. Sainte Marthe, *Gall. christ.*, tom. 1, pag. 385; et tom. 3, pag. 917.)

CLÉMENT V, nommé *Ber-*

trand de Goth ou de Gouth, fils de Béraut, seigneur de Gouth, était de Gascogne. Le pape Boniface VIII le fit successivement chanoine de Bordeaux, évêque de Cominges, et archevêque de Bordeaux en 1300. Après la mort de Benoît XI, il fut élu pape par les cardinaux assemblés à Pérouse le 21 juillet de l'an 1305. Il fut couronné à Lyon dans l'église de Saint-Just, en présence du roi Philippe-le-Bel, dont il était ennemi auparavant, mais qui, dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, lui promit qu'il le ferait pape s'il voulait lui accorder six choses qu'il lui demanda, dont la cinquième qu'il ne lui déclara point pour lors, était de condamner la mémoire de Boniface VIII, d'absoudre ceux qui avaient attenté sur la personne de ce pape, et de lui permettre de lever des décimes sur les églises de son royaume pendant cinq ans. Clément exécuta ses promesses, et tint, l'an 1311, un concile général à Vienne en Dauphiné, où les hérétiques béguards furent condamnés, les Templiers abolis, la discipline de l'Eglise réformée, et la guerre sainte résolue. Il transféra aussi le Saint-Siège de Rome à Avignon, où il demeura plus de soixante-dix ans; ce que les Italiens appellent la captivité de Babylone. Il mourut le 20 avril 1314, après avoir gouverné huit ans neuf mois. Le siège vqua deux ans trois mois dix-sept jours. Jean XXII lui succéda. Il fit faire une compilation des dé-

crets du concile de Vienne, auquel il avait présidé, et de ses épîtres ou constitutions, qui ne parut sous le nom de *Clémentines*, que pendant le pontificat de Jean XXII. (Villani, liv. 8, ch. 80. Sponde. Bzovius. Rainaldi, in *Annalibus*. Trith., Possev., Génébrard, Du Chêne, etc.)

CLÉMENT VI, nommé *Pierre Rogier*, fils de Guillaume, seigneur de Roziers dans le territoire de Malemont en Limousin, fut d'abord religieux de la Chaise-Dieu, puis docteur de Paris, prieur de Saint-Bâle près de Nîmes, abbé de Fescan, évêque d'Arras, archevêque de Rouen et de Sens, cardinal, enfin pape le 9 mai de l'an 1342. Ce pontife était savant et zélé. Il travailla pour la réunion des Grecs et des Arméniens, et fit tous ses efforts pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière. Il réduisit le jubilé de l'année sainte, de cinquante en cinquante ans, et donna aussi, à ce que l'on croit, aux rois très-chrétiens la permission de communier sous les deux espèces. On lui attribue des sermons, un discours de la canonisation de saint Yves, et quelques autres ouvrages. Il mourut le 1^{er} décembre 1352; après avoir gouverné dix ans six mois vingt-trois jours. Le siège ne vqua point, et Innocent VI lui succéda le jour même de sa mort, (Sponde, Ciaconius, Gesne, Possevin, etc.)

CLÉMENT VII, nommé auparavant *Jules de Médicis*, était fils posthume de Julien de Mé-

dicis, tué à Florence par les Pazzi en 1478. Le pape Léon x, son cousin, le fit cardinal en 1513, et lui donna les Archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, etc. Il fut élu pape après Adrien vi le 19 novembre 1523. Il reçut une ambassade du roi d'Éthiopie, et célébra le jubilé l'an 1523; mais ce qui rend son pontificat plus remarquable, c'est cette longue suite de malheurs qui l'affligèrent avec toute l'Église. L'Allemagne se vit tout en feu par les erreurs de Luther; l'Angleterre secoua l'obéissance du Saint-Siège par le schisme de Henri viii, qui, fâché de ce que le pape l'avait excommunié pour avoir épousé Anne de Boulen, à la place de Catherine d'Aragon, sa légitime épouse, se déclara chef de l'Église de son royaume; Rome fut prise et pillée par l'armée de Charles-Quint, contre lequel Clément s'était ligué avec les Français et les Vénitiens, et lui-même fut obligé de se sauver incognito, après sept mois de captivité. Il mourut le 25 septembre 1534, après avoir gouverné dix ans dix mois sept jours. Le siège vauqua sept jours. Paul iii lui succéda le 3 octobre. On a diverses lettres de lui. (Paul Jove, en ses *Éloges* et en l'*Histoire*. Ciacconius. Papyre Masson. Onuphre, en sa vie. Générard, dans sa *Chron.* Sponde, 1523, 1534.)

CLÉMENT VIII, nommé auparavant *Hypolite Aldobrandin*, était originaire de Florence, natif de Fano dans l'État ecclésiast-

tique, et frère de Jean Aldobrandin, cardinal et grand-pénitencier. Il fut auditeur de Rote et référendaire du pape Sixte v qui le fit cardinal. Il succéda à Innocent ix le 30 janvier 1592. Il commença par visiter les paroisses, les monastères, les autres lieux de piété de la ville de Rome, et travailla beaucoup à régler le clergé. Il fit ensuite une constitution contre les duels, et tourna tous ses soins vers le roi Henri iv qu'il réconcilia à l'Église en lui donnant l'absolution de l'hérésie le dimanche 17 septembre 1595, après avoir ordonné des prières de quarante heures dans toutes les églises de Rome, pendant lesquelles il alla deux fois nu-pieds à l'église de Sainte-Marie-Majeure, faisant les stations en pleurant, sans donner la bénédiction au peuple. Il reçut aussi l'archevêque de Livonie, qui fit abjuration du luthéranisme, et plusieurs envoyés de Russie, pour renoncer au schisme des Grecs. Il s'appliqua fortement à réconcilier les princes chrétiens qui étaient en guerre, et la paix de Vervins fut conclue entre la France et l'Espagne le 2 de mai 1598; par les soins du cardinal Alexandre de Médicis, son légat, qui fut depuis son successeur. Il réunit au Saint-Siège le duché de Ferrare, comme fief de l'Église, après la mort du duc Alphonse. Au jubilé de l'année sainte 1600, sa charité se répandit jusque sur trois cent mille pèlerins, et il eut la joie de voir

la conversion d'un grand nombre de Turcs et d'hérétiques. Ce fut aussi à la fin de son pontificat que commencèrent les fameuses congrégations de *auxiliis*, touchant la grâce et le libre-arbitre, qui ne furent terminées que sous Paul v, son successeur. Il mourut le 5 mars 1605, après avoir gouverné treize ans un mois et sept jours. Le siège vauqua vingt-six jours. Léon xi lui succéda le 1^{er} avril, 1605. Il écrivit plusieurs lettres fort touchantes aux évêques de France, pour les engager à travailler à l'extirpation des hérétiques. (Sponde, depuis l'an 1592 jusqu'en 1605. Ciaconius, *in supplement.*)

CLÉMENT IX, auparavant nommé *Jules Rospigliosi*, naquit l'an 1599, d'une famille noble de Pistoie dans les Etats du grand-duc de Florence. Il fut auditeur de la légation du cardinal Barberin, neveu d'Urban viii, nonce en Espagne pendant onze ans, cardinal-secrétaire d'Alexandre viii, et son successeur sur le trône pontifical le 20 juin 1667. Il déchargea ses peuples des tailles et des subsides, donna des évêques au Portugal, qui en étaient privé depuis long-temps par les intrigues des Espagnols, ménagea la paix qui fut conclue entre la France et l'Espagne, à Aix-la-Chapelle, en 1668, fit la réconciliation connue sous le nom de *la paix de Clément IX*, touchant la condamnation du livre et des propositions de Jansénius. Il cano-

nisa saint Pierre d'Alcantara, de l'Ordre de Saint-Erancis, et sainte Madeleine de Pazzi, carmélite. Il mourut le 9 décembre de l'an 1669, par la douleur que lui causa la perte de la ville de Candie, malgré les secours qu'il lui avait procurés et donnés lui-même. Il avait gouverné deux ans cinq mois dix-neuf jours. Le siège vauqua quatre mois dix-neuf jours. Clément x lui succéda le 29 avril 1670. De Choisy, *Hist. eccl.*, t. 11, l. 34.)

CLÉMENT X, nommé auparavant *Emile Altieri*, était d'une ancienne famille de Rome. Clément ix étant au lit de la mort le fit cardinal le 29 novembre 1669, dans le pressentiment qu'il lui succéderait sur la chaire de Saint-Pierre; ce qui arriva en effet le 29 d'avril de l'an 1670. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter le souverain pontificat. Il était âgé pour lors de quatre-vingt-huit ans, et grand ennemi du faste et du tumulte. Il gouverna six ans deux mois vingt-trois jours, et mourut le 22 juillet 1676. Le roi de Monomotapa et celui de Congo se firent chrétiens sous son pontificat, et la mission de Ceylan y fleurit aussi. Le siège vauqua un mois vingt-neuf jours, et Innocent xi lui succéda le 21 septembre 1676. (De Choisy. *Hist. ecclés.*, t. 11, l. 34, ch. 4.)

CLÉMENT XI, nommé auparavant *Jean-François Albani*, vint au monde à Pésaro dans le duché d'Urbin, le 22 juillet 1649. Le chevalier Charles Al-

bani, son père, avait été fait sénateur romain par Urbain VIII. Pour lui, il fut d'abord chanoine de Saint-Laurent in *Damaso*, ensuite vicaire de saint Pierre, gouverneur de Riéti et d'Orviète, secrétaire des brefs, cardinal, enfin pape le 23 novembre de l'an 1700, après avoir refusé cette dignité pendant trois jours, par ses prières et par ses larmes. Il s'appliqua d'abord au gouvernement de l'Eglise, et à ménager quelque accommodement entre l'Empereur et le Roi de France, qui allaient commencer la guerre au sujet de la succession d'Espagne, après la mort de Charles II, il donna, l'an 1713, la bulle *Unigenitus* contre le nouveau Testament du père Quesnel. Ce pape était savant, pieux, charitable. On peut voir sa vie au commencement d'un recueil en deux volumes in-fol., imprimé à Rome et à Francfort en 1729, qui renferme ses discours, ses homélies, ses brefs, ses lettres et ses bulles. Il mourut le 19 mars de l'an 1721, après avoir gouverné vingt ans trois mois vingt-cinq jours. Le siège vqua un mois dix-neuf jours. Innocent XIII lui succéda le 8 de mai 1721.

CLÉMENT XII, nommé *Laurent Corsini*, né le 7 d'avril 1652, d'une illustre famille de Florence en Toscane, fut déclaré préfet du tribunal de la Grascia le 13 février 1690, nonce apostolique à la cour de Vienne, le 1^{er} avril suivant, et archevêque de Nicomédie, le 10 du même

mois. Il n'alla point à Vienne, parce que l'Empereur ne voulut point l'agréer. Le pape Clément XI le continua dans la charge de trésorier de la chambre apostolique, qu'il avait eue en 1696. et le fit cardinal le 17 mai 1706. Après la mort de Benoît XIII il fut élu pape le 12 juillet 1730. Il indiqua le 11 septembre de la même année, un jubilé universel pour implorer le secours de Dieu dans le gouvernement de l'Eglise. Il donna un grand nombre de bulles durant son pontificat; plusieurs touchant les affaires de la Chine, et une en faveur de la doctrine de saint Thomas, qui commence *Verbo Dei*, et qui est datée du 28 août 1733. Il mourut le 6 février 1740, après avoir gouverné neuf ans six mois vingt-cinq jours. Le siège vqua six mois dix jours. Benoît XIV lui succéda le 17 août.

CLÉMENT XIII, auparavant Charles Rezzonico, fils de Jean-Baptiste Rezzonico, noble vénitien, et de Victoire Barbarigo, d'une très-ancienne maison de Venise, naquit dans cette ville le 7 mars 1693. A l'âge de dix ans, il fut envoyé à Bologne pour y faire ses études au collège des nobles. Après qu'il eut achevé son cours de philosophie, il revint à Venise pour y étudier le Droit civil et la théologie. Il alla ensuite prendre le bonnet de docteur en l'Université de Padoue. En 1715 il se rendit à Rome, et l'année suivante il fut fait protonotaire apostolique du

nombre des participans. En 1721 on le nomma gouverneur de Riéti et de Fano. En 1729 il devint auditeur de Rote; et en 1737 le pape Clément xii le nomma cardinal. Il fut pourvu de l'évêché de Padoue en 1743, et élu pape le 6 juillet 1758.

CLÉMENT XIV (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli), naquit d'un médecin à Saint-Archangelo, bourg près de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de dix-huit ans il entra dans l'Ordre des Mineurs conventuels; et après avoir professé la théologie en différentes villes d'Italie, il vint, à l'âge de trente-cinq ans, enseigner cette science à Rome, au collège des Saints-Apôtres. La finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère le firent aimer de Benoît xiv : sous le règne de ce pontife, il devint consultant du Saint-Office, place importante à Rome. Clément xiii le décora de la pourpre en 1759. Ce pape étant mort en 1769, le conclave fut très-orageux. Enfin le Sacré-Collège, décidé par le cardinal de Bernis, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife, le 19 mai 1769. Jamais pape n'avait été élu dans des temps plus difficiles. Un esprit de vertige, répandu de toutes parts, attaquait et le trône et l'autel. Clément xiv chercha d'abord à se concilier les Souverains; il envoya un nonce à Lisbonne; il supprima la lecture de la bulle *In cœna Domini*, qui déplaisait aux princes; il négocia avec l'Espagne et la

France. Il donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteignit la Compagnie de Jésus. Clément xiv ne survécut pas longtemps à cette suppression; il mourut le 22 septembre 1774.

CLÉMENT, surnommé *Alexandrin*, prêtre d'Alexandrie et docteur de l'Eglise (*Titus Flavius Clemens*), était, selon saint Épiphane (*Hæres.* 32, n° 9), Athénien de naissance, ou, selon d'autres, originaire d'Alexandrie. Il fut disciple de saint Pantène, et son successeur dans l'emploi de maître ou de recteur de la célèbre école d'Alexandrie, vers l'an 189 de Jésus-Christ, et il y a tout lieu de croire qu'il était déjà prêtre. Il eut pour disciple Origène, qui fut dans la suite chef dans la même école; et saint Alexandre, évêque de Jérusalem et martyr. L'empereur Sévère ayant publié un édit contre les chrétiens, en la dixième année de son règne, de Jésus-Christ 202, la violence de la persécution obligea Clément d'abandonner son emploi, et, selon toutes les apparences, le séjour même d'Alexandrie. On ne sait point en quel lieu il se retira. Il paraît seulement que vers l'an 210 il était dans la ville de Fléviade en Cappadoce, où saint Alexandre, son disciple, était alors évêque, mais prisonnier, pour avoir confessé publiquement le nom de Jésus-Christ durant la persécution de Sévère.

L'an 211, saint Asclépiade, ayant été élu évêque d'Antio-

che après la mort de saint Sérapion, saint Alexandre écrivit aux prêtres et aux fidèles de cette église, pour leur témoigner sa joie de cette élection, et leur envoya sa lettre par Clément, dont il fait l'éloge. C'est tout ce que nous savons de ses actions. Il fleurit sous le règne de Sévère et sous celui d'Antonin Caracalla, son successeur. L'année de sa mort est incertaine; mais on peut la mettre au plus tard en 217, temps auquel l'empereur Caracalla fut tué. Saint Alexandre, dans une de ses lettres à Origène, parle de Clément comme d'un homme mort depuis quelque temps.

C'est une question; savoir, s'il faut admettre Clément d'Alexandrie dans le Martyrologe, et l'honorer comme Saint. Les Grecs ne l'honorent pas comme tel, et Usuard semble être le premier des Latins qui ait inséré son nom dans les Martyrologes. On l'a retranché du romain, on l'a inséré dans le Bréviaire de Paris, et il paraît qu'il est libre à un chacun de donner ou de refuser le titre de saint à cet illustre auteur ecclésiastique, selon sa dévotion, l'Église ne le commandant ni ne le défendant point. Cependant le pape Benoît XIV, d'heureuse mémoire, après avoir balancé les raisons pour et contre, décide qu'il n'est point à propos d'innover en ce point, et d'admettre cet ancien Père dans les fastes de l'Église. On peut voir la dissertation de ce savant pape sur cette

question, dans la longue préface en forme de lettres apostoliques, adressée au roi de Portugal, et placée à la tête du Martyrologe romain donné en 1749.

Clément d'Alexandrie composa les ouvrages suivans, comme nous l'apprenons d'Eusèbe et de saint Jérôme qui en ont fait le catalogue : 1° les huit livres des Stromates. 2° Huit livres d'hypotyposes ou d'instructions. 3° Une exhortation aux Gentils. 4° Trois livres appelés *le Pédagogue*. 5° Un livre intitulé : *Qui est le riche qui se sauve?* 6° Un petit ouvrage de la Pâque. 7° Une dissertation sur le jeûne. 8° Une autre dissertation sur la médisance. 9° Une exhortation à la patience. 10° Un livre intitulé : *la Règle ecclésiastique, contre les Juifs*, dédiée à Alexandre, évêque de Jérusalem. 11° Un livre de la continence et un autre du mariage. Il ne nous reste que quatre de ces ouvrages; savoir, l'exhortation aux Gentils, le petit traité *qui est le riche qui se sauve?* *Le Pédagogue* et les Stromates.

L'exhortation aux Gentils est un discours pour détourner les païens de leur religion, et les engager à embrasser celle de Jésus-Christ. Pour parvenir à ce but, l'auteur commence par faire voir le ridicule des fables d'Amphion, d'Arion, d'Orphée, de Bacchus et autres semblables, qui faisaient la matière ordinaire des chansons et des poésies dramatiques des païens; il

leur inspire un grand mépris pour toutes les fictions des dieux et des héros débitées par les poètes, et les exhorte à n'écouter que la vérité seule, qui, toute éclatante de lumière, est descendue du ciel pour dissiper nos ténèbres, ôter les sujets de haines qui étaient entre Dieu et les hommes, et leur apprendre la voie de la justice. Il insiste sur la vanité du culte des idoles, et montre que les oracles n'étaient que des prestiges. Il entre dans le détail de l'origine des dieux, tellement multipliés par la licence des poètes et l'ignorance des peuples, qu'il n'y avait pas jusqu'à l'impudence qui n'eût ses autels à Athènes. Il fait ensuite une peinture très-vive de la vie que ces dieux prétendus ont menée sur la terre, et montre par le récit de leurs crimes, que les païens n'auraient pu en choisir de plus indignes de la qualité de dieu. Il conclut en les exhortant à se convertir au vrai Dieu, à croire en Jésus-Christ, à embrasser sa doctrine, à suivre ses lois et ses conseils. Les motifs qu'il emploie pour les y engager, sont l'exemple des Ninivites, qui, par leur pénitence, évitèrent la ruine de leur ville. La rapidité avec laquelle l'Évangile s'est établi dans tout le monde, l'excellence des maximes que Jésus-Christ nous a enseignées, ses miracles, ses souffrances pour racheter les hommes, la gloire éternelle qu'il destine à ceux qui lui seront fidèles.

Dans le petit traité *qui est le riche qui se sauve? Quisnam dives ille sit qui salvatur*, ou *Homilia de divitum salute*? l'auteur prouve qu'il suffit de faire un bon usage de ses biens pour être sauvé, sans qu'on soit obligé de les quitter.

Le Pédagogue ou Précepteur est un ouvrage tout de morale, divisé en trois livres que l'on a depuis distribués en chapitres.

Dans le premier livre, Clément explique d'abord ce qu'il entend par son Pédagogue. C'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la vertu, et à le faire passer de l'état des enfans à celui des hommes parfaits. Le maître qu'il nous propose n'est autre que Jésus-Christ, auquel seul la qualité de Pédagogue convient proprement et souverainement, et qui en fait les fonctions en instruisant, en réglant les mœurs, en pardonnant les péchés, etc.

Dans le second livre, il descend dans le détail des actions humaines, donne des règles de tempérance, de sobriété, de modestie, en posant pour principe que la fin du manger ne doit point être le plaisir, mais la nécessité. Il blâme ceux qui garnissent leur table de viandes, de poissons ou de légumes qu'ils font venir à grands frais des pays éloignés, et qui, par sensualité, ôtent la force au pain en séparant ce qui nourrit et ce qui soutient davantage. Pour la boisson, il conclut de ces paroles à Timothée : « Usez d'un

» peu de vin à cause de votre » estomac et de vos fréquentes » maladies ; » que l'eau est la boisson naturelle et la plus commode pour ceux qui sont en santé. Il croit cependant que l'usage du vin est permis, et il le prouve même contre les Encratites, par l'exemple de Jésus-Christ, qui bénit du vin dans la dernière cène. Il défend tout ce qui sent le luxe dans les meubles et la vaisselle, et regarde cet amas de vases d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses comme un spectacle qui ne sert qu'à enchanter les yeux. On ne doit rechercher dans les meubles que l'utilité et non la magnificence. Un couteau, pour être enrichi de clous d'argent ou garni d'ivoire, n'en coupe pas mieux ; et une lampe achetée chez l'orfèvre n'éclaire pas plus que celle que l'on prend chez le potier. Les instrumens de musique et les chansons profanes doivent être bannis des repas bien réglés, et on n'y doit permettre que des cantiques spirituels. On ne doit rire que peu, modestement et sans éclater. Un ris modeste est une marque d'honnêteté et de pudeur ; mais quand il est trop libre et trop éclatant, c'est une marque d'intempérance. Les mauvaises plaisanteries, les paroles et les actions ridicules pour exciter les autres à rire, les discours libres et deshonnêtes sont interdits au chrétien. Il prendra son sommeil dans un lit qui ne soit ni trop précieux ni trop mol, propre à le ga-

rantir de la chaleur pendant l'été, et du froid pendant l'hiver. Ses vêtemens seront simples, éloignés du faste, uniquement pour la nécessité de se couvrir, et de se garantir de l'incommodité des saisons.

Clément examine, dans le troisième livre, en quoi consiste la véritable beauté, et dit qu'il n'y en a point d'autre que celle qui est intérieure. C'est donc à embellir l'âme et à la parer des ornemens de la vertu qu'il faut mettre tous ses soins ; mais il est indigne d'une honnête femme de parer son corps avec tant d'art, et encore plus d'un homme. Il blâme dans les femmes leur application continuelle à rendre la chair molle et délicate, à changer la couleur naturelle de leurs cheveux, à se peindre les joues, les yeux et les sourcils, tandis qu'elles négligent le soin de leurs maisons et de leurs domestiques. Dans les hommes, il reprend le trop grand soin de se couper les cheveux, de se peigner, de se raser, de se parfumer, et dit que par là ils tombent dans la mollesse et deviennent tout efféminés. Il condamne aussi la multitude d'esclaves que l'on voyait dans certaines maisons ; les chiens, les oiseaux que les femmes nourrissaient au lieu des pauvres. La magnificence de leurs bains, le trop fréquent usage qu'elles en faisaient, et le peu de pudeur qu'elles y gardaient, même devant les hommes. Il conseille aux hommes les

exercices du corps, et aux femmes les ouvrages de fil, de laine, et tout ce dont leurs maris ont besoin, le pain, la cuisine, et le reste du ménage et du service domestique. Il condamne tous les jeux de hasard, les spectacles du cirque et du théâtre qui sont une source de corruption pour les mœurs. Il finit son Pédagogue par une prière qu'il adresse au Verbe divin, pour lui demander le secours de sa grâce.

L'ouvrage intitulé *Stromates* ou *Tapisseries*, est ainsi appelé, parce qu'il contient plusieurs pensées recueillies de différens endroits et ramassées ensemble; ce qui fait une variété semblable à celle d'un pré, d'une terre, d'un jardin où l'on trouve toute sorte d'herbes, de fleurs et de fruits qu'on peut cueillir à son choix. Clément dit qu'il garde cette méthode à dessein, afin qu'en mêlant ainsi différentes matières, il ne découvre pas nos mystères à ceux qui n'y sont point initiés, en sorte néanmoins que les autres puissent les comprendre et en profiter. Cet ouvrage est divisé en huit livres; mais on croit que le huitième est un fragment de quelque autre écrit de l'auteur, et que ce qui devait faire ce huitième livre était perdu dès le siècle de Photius.

Le principal sujet de ce premier livre des *Stromates* est de montrer l'utilité de la philosophie humaine à un chrétien, quand ce ne serait que pour

la réfuter avec connaissance de cause : il dit qu'elle a servi aux Grecs pour les préparer à l'Évangile, comme la loi aux Hébreux. Il rapporte l'origine des sciences et des arts, et l'histoire de la philosophie chez les Grecs et les autres peuples, et montre que celle des Hébreux est la plus ancienne de toutes.

Dans le second livre l'auteur montre, contre les disciples de Basilide et de Valentin, que la foi n'est pas naturelle à de certains hommes, mais qu'elle vient de leur choix; que de la foi vient la pénitence; qu'il y en a une première pour ceux qui ont vécu dans l'ignorance de la gentilité, et une seconde que Dieu, par sa bonté, accorde aux fidèles qui sont tombés dans quelque péché. Il traite ensuite du mariage, dont il soutient la sainteté contre les philosophes qui le rejetaient.

Dans le troisième livre, il continue cette matière, et réfute les hérétiques, tels que les Nicolaïtes, les disciples de Carpocrate, les Marcionites et les autres qui combattaient le mariage.

Dans le quatrième livre, il traite du martyre, et combat deux sortes d'hérétiques, dont les uns disaient que le vrai martyre était la connaissance du vrai Dieu; mais que celui qui le confessait aux dépens de sa vie était homicide de soi-même, et les autres s'empressaient à se livrer eux-mêmes à la mort, en haine du Créateur.

Le cinquième livre des Stromates est principalement employé à montrer que les Grecs avaient pris des Barbares, et en particulier des Hébreux, toute leur sagesse et la manière de l'enseigner.

Il commence, dans le sixième livre, à donner l'idée de son Gnostique et de la vertu chrétienne, dont il dit : « que le » véritable Gnostique sait tout » et comprend tout par une connaissance certaine; que cette » science ou gnose, d'où il prend » son nom, est le principe de » ses desseins ou de ses actions, » et s'étend même aux objets qui » sont incompréhensibles aux » autres, parce qu'il est disciple » du Verbe, à qui rien n'est incompréhensible. Il n'est plus » sujet aux passions, si ce n'est » à celles qui sont nécessaires » pour l'entretien du corps, » comme la faim et la soif. Il » s'est rendu maître de celles » qui peuvent troubler l'âme, » comme la colère et la crainte, » et n'admet pas même celles » qui paraissent bonnes, comme » la hardiesse, la jalousie, la » joie, le désir. Son âme est » dans une consistance solide, » exempté de tout changement. » Ainsi le Gnostique est plutôt » délivré de ses passions qu'occupé à les modérer. »

Dans le septième livre, Clément montre que le gnostique est seul véritablement pieux. Il prend un soin continu de son âme, et sert Dieu de toutes manières. Il ne l'honore pas seule-

ment en certains lieux déterminés, ni en certains jours de fête; mais toute sa vie et en tout lieu où il trouve des gens de sa créance, ou même seul, parce qu'il croit que Dieu est partout. Toute sa vie est une fête; il loue Dieu en labourant, en naviguant, en tout état; il s'exerce à l'oraison continuelle et mentale; il fait aussi du bien, autant qu'il peut, à tous les hommes. S'il est constitué en autorité, comme Moïse, il gouverne ceux qui lui sont soumis pour leur salut. Il a toutes leurs vertus, du courage, la fermeté, la grandeur d'âme, la libéralité, la magnificence; ce qui fait qu'il n'est touché ni des plaintes du vulgaire, ni de son estime ou de ses flatteries. Il est tranquille, prudent, modéré, tempérant; riche, parce qu'il ne désire rien et a besoin de peu; juste, bienfaisant, fidèle.

Le huitième livre des Stromates contient les préceptes de dialectique et de métaphysique, pour établir, contre les Pyrrhoniens, qu'il y a des connaissances certaines, et donner les moyens de les acquérir.

Endroits remarquables de Clément d'Alexandrie, touchant le dogme, la morale et la discipline.

Les endroits les plus remarquables de la doctrine de Clément d'Alexandrie, touchant le dogme, la morale et la discipline, sont que les écrivains sacrés des deux Testaments n'ont rien écrit que par l'inspiration

du Saint-Esprit (*Exhort. ad Gentes*, pag. 66); que la crainte et l'amour font la différence des deux Testaments (lib. 1, *Strom.*, pag. 409 et 410); que la tradition est un autre canal, par lequel la doctrine de Jésus-Christ nous a été communiquée (ibid., pag. 322); qu'il y a trois personnes en Dieu, qu'il nomme Trinité, et qui sont Dieu (lib. 5, *Strom.*, pag. 598); que Jésus-Christ est Dieu; que l'homme est libre, et qu'il a besoin du secours de la Grâce pour faire le bien; que la grâce ne nécessite point le libre-arbitre; que l'effet du sacrement du Baptême est de nous purifier de nos péchés; que la Confirmation est le sceau du Seigneur, et l'Eucharistie la propre chair du Verbe incarné; que les secondes noces sont permises; que les chrétiens célébraient les divins mystères pendant la nuit, et qu'ils avaient aussi des heures réglées, pendant le jour, pour prier; savoir, tierce, sexte et none; qu'ils se tournaient à l'Orient pour prier, et qu'ils levaient la tête et les mains au ciel en priant; qu'ils faisaient même quelque mouvement des pieds en répondant à la conclusion de la prière; qu'ils jeûnaient deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi; que tous les hommes naissent avec le péché originel. (Lib. 3, *Strom.*, pag. 468.)

Sentences spirituelles de Clément d'Alexandrie.

Les principales sentences spi-

rituelles de Clément sont : 1. La possession des richesses est odieuse, lorsqu'elle excède les besoins et les nécessités de la vie. L'acquisition en est pénible, la conservation difficile et l'usage incommode. (*Pedag.*, lib. 2, c. 3.)

2. On doit prendre le sommeil comme un relâchement passager du corps, et pour se délasser un peu du travail, en sorte qu'il soit facile de se réveiller. (Ch. 9.)

3. Le but et la fin du mariage doit être de mettre des enfans au monde, et de les faire devenir bons par une louable éducation; car l'usage du mariage qui n'a pour but que la volupté est contraire à ses lois, à la justice et à la raison. (Ch. 10.)

4. La coutume des Lacédémoniens, touchant les parures des femmes, est admirable; ils ne permettaient qu'aux seules femmes publiques de porter de l'or et des habits trop ajustés, et interdisaient aux honnêtes femmes le soin de se parer, qu'ils souffraient dans les femmes débauchées. (Ibid.)

5. La justice et la raison sont nos vraies richesses; on possède toutes choses en possédant Dieu même, qui est un trésor éternel. (Liv. 3, ch. 6.)

6. Comme lorsqu'on a tiré l'eau d'un puits qui est plein de sources, elle y revient bientôt aussi abondante qu'elle y était auparavant; de même le fonds de l'aumône, qui est une abondante source de bénédictions, et qui abreuve ceux qui ont soif, s'augmente et se remplit bientôt

après qu'il s'est épuisé ; et l'on peut aussi les comparer aux mamelles où le lait s'amasse d'autant plus abondamment qu'on l'en tire davantage. (Ch. 7.)

7. C'est une chose admirable qu'une femme qui s'occupe à garder et gouverner sa maison, qui est la joie de toute sa famille ; en sorte que les enfans ne se plaisent qu'en leur mère, le mari dans sa femme, et la femme dans son mari, et tous ensemble en Dieu seul. (Ch. 11.)

8. Soyez persuadé que plus nous recevons de connaissance et de lumière, plus nous sommes en danger de notre salut, si nous n'y travaillons avec plus de soin.

9. Le sacrifice agréable à Dieu est de retrancher de son cœur les affections des choses corporelles et des vices ; et c'est en quoi consiste le véritable culte de Dieu. (Liv. 5.)

10. L'homme spirituel prie en tout lieu, mais non dans le dessein de faire paraître qu'il prie. Il priera donc en marchant, en parlant, en se reposant, en lisant, et enfin dans tout ce qu'il fait avec délibération ; et quand même il ne serait que penser à Dieu au fond de son âme, et invoquer le Père dans le secret de son cœur par des gémissimens ineffables, il doit s'assurer que Dieu est prêt de l'exaucer avant qu'il ait achevé sa prière.

Les œuvres de Clément d'Alexandrie se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont aussi été imprimées en grec à Florence, l'an 1550, par les

soins de Petrus Victorius, et traduites par Gentien Hervet, dont la traduction a été imprimée à Florence par le même en 1551. Elles ont encore été imprimées depuis à Paris en 1566, 1572, 1590, 1592 ; à Bâle, 1566 ; à Amsterdam, 1613. Il y en a eu plusieurs autres éditions, dont la plus belle et la plus correcte est celle de Paris, 1629. Nous avons en français le Pédagogue et le traité *quel riche sera sauvé ?* avec les opuscules de plusieurs Pères grecs, à Paris, chez Pralard, en 1696, in-8°. M. Cousin, président en la cour des monnaies, a donné aussi en français l'exhortation aux Gentils, in-12, à Paris, 1684.

De tous les écrits des anciens, il n'y en a point où l'on trouve plus d'érudition que dans ceux de Clément d'Alexandrie. Ils sont pleins de passages des auteurs sacrés et profanes, et il y développe ce qu'il y a de plus mystérieux dans les lettres saintes, et de plus curieux dans les sciences humaines. Aussi l'a-t-on regardé comme le plus excellent maître de la philosophie chrétienne, comme le plus savant de tous les auteurs ecclésiastiques, et comme un homme sacré qui a surpassé tout le monde par la multitude et la sublimité de ses connaissances. On ne peut en effet rien de plus profond ni de plus élégant que son exhortation aux Gentils. Le Pédagogue est un excellent abrégé de la morale chrétienne, et Photius dit de ces deux ouvrages, que le style en

est fleuri et élevé, mais accompagné de beaucoup de modération et de douceur. Les Stromates sont travaillés avec moins d'art, et le style en est plus négligé, presque toujours sans ordre et sans suite. Clément ne s'éloigne pas de la doctrine de l'Eglise dans celui des Hypotyposes ou Instituts, dont Eusèbe ne nous a conservé que quelques fragments; il enseigne, au rapport de Photius, beaucoup d'erreurs non-seulement contraires à la doctrine de l'Eglise, mais encore à celle qu'il établit dans ses autres ouvrages. Aussi les attribue-t-on à quelque hérétique de la secte des gnostiques, espèce de demi-chrétiens qui faisaient un mélange impur de la philosophie de Platon et de la religion chrétienne, et qui corrompaient souvent les ouvrages des écrivains accrédités, pour y fourrer leurs erreurs. (Eusèbe, lib. 1, ch. 2; lib. 2. ch. 1, 9, 15; lib. 6, ch. 14. Photius. Baron. Possevin. Dupin, troisième siècle, tom. 1, pag. 18. Richard Simon, *Critique de Dupin*, tom. 1, pag. 18. Baillet, *Vies des Saints*, t. 3, 4 décembre. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiast.*, tom. 2, pag. 244 et les suiv.)

CLÉMENT (saint), évêque d'Ancyre et martyr. Les Grecs en font la fête le 23 de janvier, comme de l'un des plus célèbres martyrs de l'Eglise. Mais ses Actes que Bollandus nous a donnés en latin sont supposés, et Baronius les a regardés comme un pur roman. Ils renferment beau-

coup de faits absolument contraires à la vérité de l'histoire publique des temps auxquels on suppose qu'il a vécu. C'est un enchaînement de prodiges extraordinaires et de supplices affreux, et soufferts avec une patience plus qu'humaine pendant vingt-huit ans de provinces en provinces, dont cependant il n'est fait aucune mention ni dans les historiens, ni dans les saints Pères de l'Eglise, qui ont parlé de beaucoup d'autres saints martyrs moins célèbres. (Baillet, 23 janvier.)

CLÉMENT, martyr, *Titus Flavius Clemens*, était neveu de l'empereur Vespasien, et fils de Flavius Sabinus, son frère unique. Il épousa Flavie Domitille, nièce de l'empereur Domitien, dont il eut deux enfans que Domitien destinait pour lui succéder à l'empire. Clément fut fait consul l'an 95; et comme il était chrétien, il fut accusé d'athéisme ou d'impiété, comme parle Dion, auteur païen, qui ajoute que ce crime en fit condamner alors beaucoup d'autres encore qui avaient embrassé les mœurs de juifs. Les païens ne distinguaient point le christianisme du judaïsme dans ce temps-là; et c'était être athée dans leurs esprits de ne pas reconnaître leurs dieux, et impies de ne point participer à leur idolâtrie et à leurs superstitions. Domitien fit donc mourir Clément au sortir de son consulat, vers le mois de juillet ou celui d'août de l'an 95. Suétone dit

que ce fut un soupçon très-léger, sans s'expliquer davantage. Mais on n'en sait point d'autre raison que celle de la religion. (Baronius. Pearson, dans ses *Œuvres posthumes*, publiées par M. Dotwel. Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 2.)

CLÉMENT, dit l'Ecossois, parce qu'il était d'Ecosse, vivait dans le huitième siècle en Allemagne. Il fut condamné dans un concile tenu à Lestines ou Lep tine ou Liptain, l'an 743 (*Conc. Liptinense*), et dans un autre tenu à Rome l'an 745, pour plusieurs erreurs. Il disait que Jésus-Christ, descendant aux enfers, avait délivré tous ceux qui y étaient retenus, fidèles et infidèles, chrétiens et idolâtres. Il introduisait le judaïsme, en permettant aux chrétiens d'épouser la veuve de leur frère. Il méprisait les Pères et les lois de l'Eglise, en soutenant que malgré ces lois il pouvait être évêque, quoiqu'il eût eu deux enfans adultérins. Ce fut saint Boniface, archevêque de Mayence et légat du Saint-Siège, qui le fit condamner et qui le déféra au pape Zacharie. (Voyez l'Épître neuvième de ce pape; et Baronius, à l'an 742 et 745.)

CLÉMENT, prêtre anglais, chanoine régulier de Saint-Augustin vers l'an 1170, composa des commentaires sur l'Écriture; une concordance des Évangélistes, et quelques ouvrages d'astronomie. (Pitseus, *de Script. Angl.*)

CLÉMENT (Jean), Anglais, fut

précepteur des enfans de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre. Il composa des poésies, et traduisit, du grec en latin, les Épîtres de saint Grégoire de Nazianze, des homélies de Nicéphore Calixte, etc. (Pitseus, *ib.*)

CLÉMENT (Claude), jésuite, natif d'Ornans-sur-la-Louve, dans la Franche-Comté, entra dans la société en 1612. On l'envoya en Espagne, où il enseigna avec réputation. Il mourut en 1642, et laissa, 1° quatre livres de la manière de dresser une bibliothèque générale et particulière, avec une description de la bibliothèque de l'Escurial, et une exhortation à l'étude et à la lecture des livres, à Lyon, 1635, in-4°. 2° *Oratio de majestate Ecclesie Lugdunensis*. 3° *Vita Clementis IV.* (Alegambe, *Bibl. societ. Jesu*. Le père Colonia cite encore d'autres ouvrages de ce jésuite, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, t. 2, pag. 330.)

CLÉMENT (Laurent), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, natif d'Ornans, fit profession à Saint-Vincent de Besançon, le 11 juin 1652, et mourut à Prague en Bohême, dans l'Abbaye de Montferrat, le 2 mars 1670. Il composa en latin la vie de sainte Gertrude, abbesse d'Elpidie, et la mit à la tête d'une édition des insinuations de cette Sainte, qu'il fit imprimer in-12, à Salzbourg, en 1662. (Dom Calmet, *Bibl. lorr.*)

CLÉMENT (Nicolas), né à

Toul, eut la première place de garde de la bibliothèque du Roi, et mourut à Paris en 1712, selon Moréri, ou le 16 juin 1716, âgé de soixante-quatre ou soixante-cinq ans, selon dom Calmet. On a de lui l'ouvrage intitulé, *Défense de l'antiquité de la ville et du siège épiscopal de Toul*, contre la préface du livre intitulé : *Système historique des évêques de Toul*, etc., par l'abbé Riguët, grand-prévôt de l'église de Saint-Dié. M. Clément a pris dans sa défense le nom du sieur d'Antimon. Il prétend montrer dans cet ouvrage que Toul a toujours été le siège épiscopal des Leuquois, contre l'abbé Riguët et l'abbé Hugo, qui croient qu'il avait d'abord été à Gran. Quelques-uns attribuent à M. Clément l'arrangement de la bibliothèque de M. Le Tellier, archevêque de Reims, imprimée en 1693, sous le titre de *Bibliotheca Telluriana*, et qui a servi de modèle à la plupart de celles qui ont paru jusqu'ici; mais c'est Antoine Faure, docteur de Sorbonne, et vicaire-général de M. Le Tellier, qui est le principal auteur de cette bibliothèque. M. Clément y mit la dernière main; il avait un talent particulier pour ces sortes d'ouvrages, qu'il a porté à sa perfection dans les catalogues de la bibliothèque du Roi; il a travaillé à l'arranger et à l'augmenter avec une application infatigable. On peut voir l'éloge de M. Clément par dom Bernard

de Mautfaucou, à la tête des *Hexaples d'Origène*. (Dom Calmet, *Bibl. lorr.*)

CLEMENT (Denis-Xavier), aumônier du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, prédicateur du Roi, doyen de l'église collégiale de Ligny, de l'académie de Nancy, né à Dijon le 6 octobre 1706. Nous avons de lui, 1° Entretiens de l'âme avec Dieu, tirés des paroles de saint Augustin, 1740, in-16. 2° Oraison funèbre de la reine de Sardaigne, 1741, in-12. 3° Sermon sur la dédicace de l'église des Petits-Pères, 1741, in-12. 4° Sermon sur la consécration de la paroisse de Saint-Sulpice, 1746, in-12. 5° Discours sur la Politique, 1746, in-12. 6° Oraison funèbre de la reine de Pologne, 1747, in-4°. 7° Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde, 1748 et 1752, in-12. 8° Panégyrique de la bienheureuse mère Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, 1752, in-18. 9° Pratique de Dévotion en l'honneur de saint Jean Népomucène, in-18. 10° Panégyrique du bienheureux Alexandre Sauli, théatin, 1743, in-12. 11° Exercice de l'âme pour se disposer aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, 1771, in-12. 12° Élévation de l'âme Dieu, ou prières tirées de la sainte Écriture, pour toutes les différentes situation de la vie, 1754, in-18. 13° Sermon pour la fête séculaire de l'établissement de l'institut de l'adoration perpétuelle du Saint-

Sacrement. M. l'abbé Clément a encore donné d'autres Sermons, dont on peut voir les extraits dans le *Journal chrétien*. (Voy. aussi le *Dictionnaire des Prédicateurs*, au mot CLÉMENT.)

CLÉMENT de Metz, *sanctus Clemens Metensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Vannes, située anciennement hors les murs de la ville de Metz en Lorraine. La tradition porte que ce ne fut d'abord qu'une simple chapelle, que saint Clément, premier évêque de Metz et l'apôtre du pays, fit bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Elle devint dans la suite si célèbre, que les premiers évêques de Metz la choisirent pour le lieu de leur sépulture. Urbicius, évêque de Metz, l'agrandit considérablement, et lui donna le nom de Saint-Félix de Nole; elle porta aussi celui de Saint-Clément. Cette église a été desservie par des chanoines séculiers jusque vers l'année 938 qu'Adalbéron, premier évêque de Metz, y fit venir des religieux bénédictins du monastère de Luxeuil. L'abbaye de Saint-Clément était située autrefois à cinq cents pas de la ville, mais le duc de Guise, la croyant nuisible à la défense de la place, la fit raser en 1522. Elle fut superbement bâtie dans la ville près de Saint-Vincent, dont elle n'était séparée que par les jardins. (*Galila christ.*, tom. 3, vet. édit.)

CLEMENTIANUS (Honorius. Voyez VENANCE. (Fortunatus.)

CLÉMENTIN. Les Augustins appellent *Clémentin*, un religieux qui vit particulier après neuf ans de supériorité, parce qu'un des papes appelé Clément défendit, par une bulle, qu'un religieux Augustin fût supérieur plus de neuf ans de suite.

CLÉMENTINES, *clementinæ*. C'est la partie du Droit canon qui renferme les décrétales du pape Clément v et les canons du concile de Vienne, publiée par l'autorité de Jean xxii en 1317.

On appelle aussi *Clémentines*, un recueil de pièces anciennes attribuées fausement à saint Clément 1^{er}, pape. Il est rempli de pièces apocryphes, de fables et d'erreurs. M. Cotelier l'a donné dans son recueil des anciens monumens de l'Eglise. (*Dupin, Biblioth. ecclésiast.*, trois premiers siècles.)

CLÉOBIENS, *Cleobiani*, hérétiques de l'Eglise naissante de Jérusalem, qui eurent pour chef un certain Cléobe ou Cléobule, disciple d'un nommé Thébutès, et compagnon de Simon, chef des Simonien. Les Cléobiens niaient l'autorité des prophètes, la toute-puissance de Dieu, et la résurrection; ils attribuaient la création du monde aux anges, et prétendaient que Jésus-Christ n'était pas né d'une vierge. (*Const. apost.*, liv. 6, chap. 8, *præf.* Hégésippe, dans Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, liv. 4, ch. 22. Théodoret, *Hæret. fabul.*, l. 2. Nicéphore, *Histoire ecclésiast.*, lib. 4, cap. 7.)

CLÉONIQUE (saint), martyr et compagnon de saint Basilisque le Soldat, qui souffrit à Comanes dans la province de Pont, fut pendu à un gibet, après plusieurs tourmens, l'an 306. (*Voy. BASILISQUE.*)

CLÉOPATRE. L'Écriture parle de plusieurs princesses de ce nom. La première est la fille d'Antiochus-le-Grand, et épouse de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte. (*Dan.*, 11, 17.) La seconde est la fille de cette première, qui épousa Ptolémée Philométor, son propre frère. Il en est parlé dans le premier verset du chapitre 11 du livre d'Esther. La troisième est la fille de la précédente, qui épousa premièrement Alexandre Ballès, roi de Syrie, et ensuite Démétrius Nicanor, aussi roi de Syrie. La quatrième est la sœur et femme de Ptolémée Physcon. Elle fit alliance avec Alexandre-Jannée, roi des juifs.

CLÉOPATRIS, ville épiscopale de la première Égypte, sous le patriarche d'Alexandrie, fut appelée Arsinoé, du nom de la sœur et de la femme du roi Ptolémée Philadelphie, qui la fit bâtir. Pline la dit éloignée de Pelouse de cent vingt-cinq mille pas. Elle est nommée Cléopatriss dans les Notices, et on l'appelle aujourd'hui *Sercena* ou *Sersia*. On ne sait pourquoi, étant près de la mer Rouge, elle est censée de la première Égypte. Voici ses évêques :

1. Isaac, Mélétiens, se joignit aux Eusébiens contre saint Atha-

nase. Ischyrras dit, dans un libelle qu'il donna à ce Saint, qu'il fut frappé, lui et ses compagnons, par Isaac de Cléopatriss, pour parler mal de lui.

2. Ophelle, ordonné par Théophile d'Alexandrie, comme il le dit lui-même, *homil. Pasch.*, 3.

3. Alexandre, assista et souscrivit au concile d'Éphèse.

4. Théophile, au brigandage d'Éphèse, en 449. Il ne voulut pas condamner Eutiches au concile de Chalcédoine.

5. Raphaël, jacobite. (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 527.)

CLÉOPHAS, oncle et disciple de notre Seigneur Jésus-Christ, était frère de saint Joseph, l'époux de la sainte Vierge, dont il épousa la sœur, nommée Marie, aussi bien qu'elle. Il en eut des enfans, que l'Écriture appelle frères du Seigneur, selon l'usage des juifs, chez qui les cousins-germains se traitaient de frères. Ainsi Cléophas était doublement oncle de Jésus-Christ, et doublement beau-frère de la sainte Vierge. Saint Épiphane dit qu'il était fils de Jacob, comme saint Joseph (Épiph. *hær.* 78, c. 8,); et plusieurs croient qu'il fut père de saint Siméon, le second évêque de Jérusalem; de saint Jacques-le-Mineur, apôtre; de saint Jude, de José ou Joseph, suivant l'opinion, de ceux qui pensent qu'Alphée, dont saint Jacques est appelé fils dans l'Évangile, n'était autre que Cléophas même, qui aurait eu deux noms, comme plusieurs juifs de ce temps-là; outre qu'il paraît

qu'Alphée et Cléophas ne sont que le même nom prononcé différemment. Quoi qu'il en soit, Cléophas eut le bonheur d'entendre les paroles de Jésus-Christ, de voir ses miracles et sa personne, de croire en lui et d'être son disciple. Il fut encore assez heureux pour jouir de sa présence après sa résurrection, dans l'apparition dont il voulut bien l'honorer avec un autre disciple dans le bourg d'Emmaüs. On ne sait plus rien de Cléophas depuis cet événement. Les Grecs l'honorent comme apôtre le 30 d'octobre, et les Latins le 25 de septembre. (Saint Luc, ch. 24. Eusebe, *Hist.*, l. 3. Tillemont, *Mémoires ecclésiast.*, t. 1, art. 2, not. 2. Baillet, 25 septembre.)

CLERAC, *Clariacum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans la petite ville du même nom, sur le Lot, au diocèse d'Agen. On ignore absolument en quel temps elle a commencé. Quelques-uns lui donnent pour auteur Pépin, père de Charlemagne. Cette abbaye fut désolée par les Albigeois au treizième siècle. Les calvinistes la renversèrent de fond en comble au seizième siècle, brûlèrent tous ses titres, et démolirent tous ses plus anciens monumens. Depuis ce désastre, elle demeura, ou plutôt elle languit quelque temps dans l'obscurité, jusqu'au moment où le roi Henri IV, ayant uni ses revenus au Chapitre de Saint-Jean-de-Latran de Rome, elle tomba entièrement, et il n'y resta plus

aucun religieux. On y mit seulement quelques clercs gagés, qui y faisaient l'office. (*Diction. universel de la France. Gallia christ.*, tom. 2, col. 941.)

CLERC, *Clericus*. Le mot de clerc se prenait autrefois pour savant, docteur. Il se prend aujourd'hui pour tous les ecclésiastiques en général, depuis les tonsurés jusqu'aux prélats; en ce sens, il est opposé à laïque ou *lai*. Il se prend aussi plus particulièrement pour celui qui n'a que la simple tonsure ou les Ordres mineurs; et en ce sens il est opposé à celui qui a les Ordres sacrés.

De l'origine et de la dignité des Clercs.

La première origine des clercs remonte jusqu'à l'ancien Testament. (*Nam.*, 18, 20. *Deuteron.*, 18.) Lorsqu'on fit le partage de la terre promise aux Israélites, Dieu dit à Aaron, aux prêtres et aux lévites qu'ils ne partageraient point avec les autres, parce qu'il serait lui-même leur portion, leur héritage, comme ils seraient réciproquement le sort, le partage, l'héritage du Seigneur, *Cléros* en grec, gens consacrés à son service et vivant de ses offrandes. C'est de là que les clercs de la nouvelle loi ont pris leur nom, parce que le Seigneur est leur sort ou héritage, et qu'ils sont l'héritage du Seigneur, au service duquel ils se consacrent totalement, comme ils le marquent expressément lorsqu'ils prennent la tonsure,

qui est l'entrée de la cléricature, en récitant ces paroles du psaume 15. *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei, tu es qui restituisti hereditatem meam mihi.* Telle est l'origine et la dignité des clercs; dignité supérieure à celle des puissances de la terre les plus éminentes et les plus redoutables. (Saint Chrysostôme, de *Sacerdotia*.)

Des devoirs des Clercs.

Les devoirs des clercs sont répandus dans tout cet ouvrage sous un grand nombre de titres particuliers qui les regardent. Nous ne laisserons pas de rapporter ici les choses principales que les conciles leur ordonnent ou leur défendent.

Le premier devoir du clerc, qui lui est marqué par son nom, et l'abrégé de tous les autres, c'est de ne s'attacher qu'à Dieu seul, et de n'avoir d'autre soin que celui de son service. *Cui portio Deus est, nihil debet curare nisi Deum.... quod enim ad alia officia confertur, hoc religionis cultui, atque huic nostro officio decerpitur.* (Ambros., lib. de *fuga seculi*, cap. 2.)

II. Les clercs doivent porter l'habit ecclésiastique et la tonsure conformes aux Ordres qu'ils ont reçus et aux statuts de leurs diocèses. (*Concil. Trid.*, sess. 14, de *Reform. Concil. Mediolan.*, 1, cap. 23.) L'habit ecclésiastique par rapport aux bénéficiers et à ceux qui sont dans les Ordres sacrés, était l'habit long. (*Voy. HABIT CLÉRICAL*.)

III. Ils doivent aussi garder une grande frugalité et une exacte modestie dans leurs tables, leurs meubles, et tout ce qui sert à leur usage. (*Concil. Carthag.*, 4, can. 15, et *Concil. Trid.*, sess. 25, cap. 1, de *Reform.*.)

IV. Les conciles leur défendent les jeux de hasard, la chasse, les danses, les spectacles, les festins, la crapule, l'ivrognerie, la fréquentation des femmes et des cabarets, le port des armes, le négoce, la gestion des affaires temporelles en qualité d'intendants, de fermiers, etc., les arts mécaniques, et un grand nombre d'offices séculiers, tels que ceux de juge, d'avocat, de notaire, de procureur, de tuteur, de curateur, de médecin, de chirurgien, etc. (*Concil. Trid.*, sess. 22, ch. 21, de *Reform. Concil. Aquensa*, 1585. *Concil. Metchliniense*, 1607. *Concil. Narbonense*, 1609, etc. *Voyez* aussi les théologiens moraux, et entre les autres, Van-Espen, dans son *Droit ecclésiastique*, et le père Alexandre, dans sa *Théologie dogmatique et morale*.)

Les clercs ont des immunités et des privilèges, qu'on peut voir aux mots IMMUNITÉS, PRIVILÈGES. Ils sont sujets aussi à un grand nombre de peines canoniques ou ecclésiastiques, comme la suspension, l'interdit, l'excommunication, la déposition, la dégradation. (*Voyez* ces titres.)

CLERCS ACÉPHALES. On nommait ainsi les clercs qui ne voulaient plus vivre en commun avec l'évêque, comme ils y vivaient.

auparavant, à la différence des clercs chanoines, qui continuèrent la vie commune avec l'évêque.

CLERCS DE LA VIE COMMUNE. Congrégation de clercs ou de chanoines réguliers, nommés aussi *frères de la vie commune*. Ce fut Gérard Groot ou le Grand, natif de Deventer, ville des Pays-Bas et du diocèse d'Utrecht, qui les rassembla dans sa maison vers la fin du quatorzième siècle. Après sa mort, qui arriva l'an 1384, Florend Radivivius, l'un de ses premiers disciples, mit ces clercs en congrégation, et ils se répandirent dans la Frise, la Westphalie, la Gueldre, le Brabant, la Flandre. Les papes Eugène IV et Pie II leur accordèrent des privilèges. Beaucoup de leurs maisons ont été données à d'autres Ordres, ou changées en séminaires. (Jean Busch., *Chron. canonic. Reg. capituli videsim.* Le Mire, *Regul. et constit. cléricor. in congreg. vivent.* Le père Hélyot, *Hist. des Ord. monast.* t. 2, pag. 339.)

CLERCS RÉGULIERS. Il s'éleva dans le seizième siècle un nouveau genre de prêtres vivant en communauté, sous le titre de Clercs réguliers, qui formèrent différentes sociétés ou congrégations, dont les unes exigeaient des vœux solennels; les autres seulement des vœux simples; d'autres n'en demandaient aucun. Ces différentes congrégations convenaient donc en plusieurs choses, et différaient en d'autres. Elles convenaient, en

ce que les membres qui les composaient vivaient en commun sous des supérieurs et sous une discipline uniforme; qu'ils portaient presque le même habit, qui était celui des prêtres séculiers du temps de leur fondation, et qu'ils avaient un même objet général, qui était le salut du prochain. Ces congrégations différaient entre elles par rapport à certains de leurs engagements, qui n'étaient pas les mêmes en toutes. Les théatins, par exemple, qui étaient les premiers clercs réguliers n'étaient point chargés de l'instruction de la jeunesse, ne faisaient que les trois vœux ordinaires, et récitaient l'office divin au chœur. Les jésuites, qui formaient une autre congrégation de clercs réguliers, embrassaient l'instruction de la jeunesse, comme une partie essentielle de leur institut; ils ne disaient point l'office divin au chœur; et aux trois vœux ordinaires, ils en ajoutaient d'autres, tels que ceux d'élever la jeunesse, d'aller dans les missions aux ordres du pape, de ne jamais chercher de supériorité dans la compagnie ni de dignité dans l'Église, de rendre toujours la pauvreté plus étroite plutôt que de la négliger, de n'accepter aucune dignité dans l'Église que par obéissance, d'obéir au général, s'ils étaient évêques; ce qui a encore lieu actuellement que les jésuites reprennent en France, etc. Les clercs réguliers des infirmes faisaient un vœu spécial d'assister les

malades, et les clercs réguliers des écoles pies, d'instruire les enfans des pauvres.

Les théatins, comme on vient de le dire, étaient les premiers clercs réguliers : ils furent institués en 1524. Ce nom de théatins leur vient de Jean-Pierre Caraffe, évêque de Théate, un de leurs fondateurs ; mais ils ne prenaient dans leurs actes que le titre de clercs réguliers, et ils étaient connus en Italie sous ce nom ; au lieu que les autres clercs réguliers ajoutaient à ce nom général quelque distinctif particulier : les jésuites, par exemple, s'appelaient clercs réguliers de la compagnie de Jésus ; les barnabites, clercs réguliers de Saint-Paul, etc. Les autres clercs réguliers étaient ceux du bon Jésus, de la mère de Dieu, de Saint-Mayeul ou Somasques, les ministres des infirmes ou du bien mourir, des écoles pies ou pieuses. Les clercs réguliers mineurs, les oratoriens, les doctrinaires, les Lazaristes formaient aussi des congrégations ou sociétés de clercs réguliers. (*Voyez tous ces articles.*)

CLERC (Antoine Le), sieur de La Forest, né à Auxerre le 23 septembre 1563, d'une famille qui descendait en ligne directe de Jean Le Clerc, chancelier de France en 1420, se trouva, en qualité de capitaine pour les calvinistes dont il avait embrassé les opinions, au siège de la Ganache, où il fut blessé le 4 janvier 1589. Dans la suite, étant

tombé malade à Tours, une dame qui le soignait lui persuada de rentrer dans le sein de l'Eglise ; ce qu'il fit en prononçant son abjuration à Paris en 1595, entre les mains de Michel Ancelin, curé de la Madeleine. Comme il possédait bien la langue grecque, le cardinal du Perron se servit utilement de lui pour interpréter les passages des Pères grecs, qu'il devait examiner dans la conférence indiquée à Fontainebleau avec du Plessis-Mornay. Le Clerc était également versé dans la connaissance des auteurs profanes, et dans celle de l'Ecriture-Sainte. La reine Marguerite de Valois le fit maître des requêtes de son hôtel, et il brilla dans les conférences que cette princesse faisait tenir en sa présence, et qui roulaient sur les matières d'érudition. Le Clerc était comme le directeur de cette espèce d'académie ; il aimait et protégeait non-seulement les savans, mais encore tous les hommes distingués par leurs vertus ; car il n'éclatait pas moins par sa rare piété et la multitude de ses bonnes œuvres, que par son goût pour les sciences et l'étendue de ses connaissances, prenant part, avec un zèle digne d'admiration, à presque tout le bien qui se fit de son temps en matière d'établissements, de fondations, de réformes, etc. Il fut étroitement lié avec saint François de Sales, saint Vincent de Paule, le père Michaélis, dominicain, et beaucoup d'autres personnes éminentes en piété. Si la reine

Marguerite mourut chrétienne-ment le 27 mars 1615, elle fut redevable, après Dieu, de cette mort précieuse au zèle actif de Le Clerc, qui mourut lui-même en odeur de sainteté à Paris, sur la paroisse de Saint-Sulpice, le samedi 23 janvier 1628. Il fut inhumé dans l'église des pénitens de Picpus; où l'on prononça son Oraison funèbre, et où on lit son épitaphe. Ses ouvrages imprimés sont, 1° des explications de quelques endroits de l'Écriture-Sainte, que M. l'abbé Lebeuf croit être le livre intitulé : *De mundi opere divinâ solertiâ perfectio*, 1618, in-8°. 2° Un Commentaire latin, imprimé in-4°, à Paris en 1603, où il développe une infinité de choses obscures dans les usages des anciens Romains. 3° Défense des Puissances de la terre contre Mariana, à Paris, 1610, in-8°. 4° Des Lettres de piété à des Ecclésiastiques, accompagnées de méditations et de maximes, imprimées avec sa vie en 1644. On lui attribue encore quelques vers latins, et l'édition d'Antonius Augustinus et de Fulvius Ursinus, *de Romanorum gentibus et familiis*, qui parut à Lyon en 1592, in-4°. (Voyez sa vie, imprimée jusqu'à quatre fois à Paris en 1644, in-8°, et ailleurs, sous le titre de *Séculier parfait*. Voyez aussi l'Éloge d'Antoine Le Clerc par M. l'abbé Lebeuf, au tom. 2 de ses *Mémoires concernant l'Histoire ecclésiast. et civ. d'Auxerre*, pag. 508 et suiv.)

CLERC (Jacques Le). On a de

lui un traité du Purgatoire contre les hérétiques, imprimé à Paris en 1629. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 1811.)

CLERC (Joseph Le), capucin du dix-septième siècle, était de Paris. On a de lui, 1° *Introduction à la vie spirituelle*, à Poitiers en 1616, et à Paris en 1630. 2° *Pratique intérieure des principaux exercices de la vie chrétienne*, à Paris, 1626. 3° Soixante exhortations pour des religieux bénédictins, sous le titre de *Calvaire*, ibid. 4° *Traité de la perfection séraphique*, ibid. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, p. 1908.)

CLERC (Laurent Josse Le), troisième fils du célèbre graveur Sébastien Le Clerc, naquit à Paris le 22 août 1677, entra dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, fut reçu licencié en théologie en 1704, professa la théologie au séminaire de Tulle pendant trois ans, et à celui d'Orléans pendant treize autres années, et mourut au séminaire des Sulpiciens de Lyon, le 6 mai 1736, âgé de près de cinquante-neuf ans. On a de lui, 1° des remarques sur différents articles du Dictionnaire de Moréri, édition de 1718, imprimées en trois volumes in-8° à Orléans, en 1719, 1720 et 1721. 2° Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle, à La Haye (Lyon), 1732, in-12. 3° *Bibliothèque des Auteurs cités dans le Dictionnaire de Richelot*. 4° Une dissertation sur l'auteur du sym-

bole *Quicumque*, qu'il soutient être de saint Athanase; c'est une brochure in-12. 5^e Lettre pour servir d'éclaircissemens aux articles 82 et 88 des *Mémoires de Trévoux*, des mois d'août et septembre 1735; dans les mêmes *Mémoires*, mai, 1736. 6^e Lettre de M^{ss}, prêtre du diocèse de Riez, à M^{ss}, chanoine d'Arles, sur ce qui est dit des saints Fauste de Riez et Césaire. d'Arles, dans l'*Histoire littéraire de la France*, tom. 3; c'est une apologie de Fauste de Riez, qui se trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, de juillet 1736, seconde partie. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* y ont répondu dans l'Avertissement du tome quatre de leur ouvrage. M. Le Clerc a eu beaucoup de part à l'édition du Moréri de 1725. Il a aussi laissé quelques ouvrages manuscrits, comme une histoire des Papes, etc. (Moréri, édit. de 1759.)

CLERC (Paul Le), jésuite, né à Orléans, le 19 juin 1657, est mort à Paris le 29 décembre 1740, et a laissé, 1^o la *Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, imprimée in-16 à la Flèche en 1686. 2^o *Réflexions sur les quatre fins dernières*. 3^o *Réflexions sur les obstacles et les moyens du salut*, in-16. 4^o *Considérations chrétiennes pour tous les jours du mois*, in-16. 5^o *Vérités et pratiques chrétiennes*, avec des exemples propres surtout à former les mœurs des jeunes gens. 6^o Les véritables motifs de confiance que doivent avoir les fidèles dans

la protection de la sainte Vierge. 7^o *Abrégé de la vie de saint François Régis*. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Paris et ailleurs. (Moréri, édition de 1759.)

CLERC (Jean Le), habile professeur de belles-lettres, d'hébreu et de philosophie à Amsterdam, et l'un des plus savans et des plus laborieux critiques de son siècle, naquit à Genève, le 29 mars 1657, d'Etienne Le Clerc, médecin. professeur d'hébreu, et conseiller-d'Etat à Genève. Jean Le Clerc fit paraître dès son enfance beaucoup de dispositions pour les belles-lettres et pour les sciences. Ayant achevé ses études à Genève, il voyagea en France, en Angleterre et en Hollande. Il fixa son séjour à Amsterdam en 1683, s'y maria en 1691 à la famille du fameux Grégorio Leti, et y mourut le 8 janvier 1736, à soixante-dix-neuf ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, et on ne peut lui refuser d'avoir été extrêmement laborieux, d'avoir eu beaucoup d'érudition, une fécondité presque incroyable, et une facilité étonnante pour écrire sur toutes sortes de matières; mais plusieurs de ses ouvrages se sentent de la précipitation avec laquelle il les faisait, de la vanité qui les lui faisait faire, de la trop grande variété de ses travaux littéraires, de son avidité pour la nouveauté, de son entêtement, de ses préventions, et de la témérité étrange avec laquelle il donnait

ses sentimens faux et hérétiques sur les livres sacrés dont il détruisait l'inspiration divine et les prophéties qui regardent le Messie, et dont il corrompait les passages qui prouvent la trinité et la divinité de Jésus-Christ. Ses ouvrages sont : 1° *Liberii à sancto amore epistolæ theologicae, in quibus varii Scholasticorum errores castigantur ; Irenopoli, typis Phylalationis, en 1680 ou 1681, in-12, quoique le titre porte 1679. Ce livre, qui fut imprimé chez Henri Desbordes, libraire, demeurant alors à Saumur, ne tend qu'à détruire les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et à établir la tolérance en matière de religion.* 2° *Davidis Clerici, in Genevensi academia olim linguarum orientalium Professoris, quæstiones sacrae, in quibus multa Scripturæ loca variaque linguarum sanctarum idiomata explicantur. Accesserunt singularis argumenti diatribæ Stephani Clerici ; edidit et annotationes adjecit Joannes Clericus ; à Amsterdam, in-8°, deux volumes.* 3° Entretiens sur diverses matières de théologie, divisée en deux parties : la première, où l'on examine particulièrement les questions de la grâce immédiate, du franc-arbitre et du péché originel, est de Charles Le Cane, ministre français à Honfleur en Normandie. La seconde partie, qui traite de l'incertitude de la métaphysique et de la prédestination, est de Jean Le Clero ; Amsterdam, 1685,

in-12. L'explication des chapitres-9, 10 et 11, de l'épître aux Romains, que Le Clero donne dans la seconde partie, est tirée de l'ouvrage du docteur Hammond, Anglais. 4° Sentimens de quelques théologiens de Hollande sur l'histoire critique du vieux Testament, composée par Richard Simon, à Amsterdam, 1685, in-8°, et avec une nouvelle préface, à Amsterdam, 1711, in-8°. 5° *Origeni Adamantio, synopses novorum Bibliorum polyglottorum auctori, S. P. D. Critobulus, Hieropolitanus.* C'est une lettre datée du 2 novembre 1684, à Richard Simon qui avait fait imprimer, en 1684, à Utrecht, sous le nom d'*Origenes Adamantius*, une pièce intitulée : *novorum Bibliorum polyglottorum synopsis*, où il donnait le projet d'une nouvelle bible polyglotte, et invitait les savans à lui communiquer leurs lumières. 6° Défense des sentimens de quelques théologiens de Hollande sur l'histoire critique du vieux Testament, contre la réponse du sieur de Bolleville (c'est-à-dire, Richard Simon) ; Amsterdam, 1686, in-8°. 7° Bibliothèque universelle et historique, Amsterdam, in-12, vingt-cinq volumes, avec la table qui fait le vingt-sixième. Le Clero commença ce journal en 1686, et le finit en 1693. 8° *Davidis Clerici orationes, computus ecclesiasticus et poemata : accesserunt Stephani Clerici dissertationes philosophicae ; à Amsterdam,*

1687, in-8°. Jean Le Clerc y mit sa préface. 9° Critique du neuvième livre de l'Histoire de M. Varillas, où il parle des révolutions arrivées en Angleterre en matière de religion, par M. Burnet, traduit de l'anglais en français, à Amsterdam, 1686, in-8°, avec une préface du traducteur, et à Amsterdam en 1688. M. Le Clerc publia en 1687 une défense de cette critique, et en 1689, trois sermons du même M. Burnet, docteur en théologie, qui a été depuis évêque de Salisbury. 10° *Thomæ Stanleii historia Philosophiæ orientalis; recensuit, ex anglicâ linguâ in latinam transulit, notis in oracula chaldaica, et indice philologico auxit Joannes Clericus*, à Amsterdam, 1690, in-12, et avec la traduction du reste de cet ouvrage par Olearius, à Leipsick, 1711, in-4°, et dans les *Opera philosophica* de Le Clerc, en 1697. 11° Lettre à M. Jurieu sur la manière dont il avait traité Épiscopus dans son tableau du Socinianisme, à Amsterdam, in-8°. Cette brochure est une apologie d'Épiscopus, professeur de la secte des remontrants, contre les accusations de Jurieu. 12° Le Dictionnaire historique de Moréri, sixième édition, à Amsterdam, 1691, in-fol., quatre tomes. Le Clerc a eu soin de cette édition, et fait les additions et corrections. Il eut aussi soin des éditions de 1694 et de 1698, à Amsterdam, aussi en quatre volumes. Il procura encore l'édition

de 1702, à laquelle il ajouta six ou sept cents articles nouveaux. 13° *Logica, sive ars ratiocinandi*, Amsterdam, 1692, in-8°. 14° *Abdias Propheta, cum paraphrasi et commentario*, 1690, in-4°, avec une préface où l'auteur traite du temps auquel a vécu Abdias, de l'occasion et de l'accomplissement de sa prophétie. 15° *Genesis sive Moysis, Prophetæ, liber primus, ex translatione Joannis Clerici, cum ejusdem paraphrasi perpetuâ, commentario philologico, dissertationibus criticis quinque, et tabulis chronologicis*, Amsterdam, 1693, in-fol. 16° *Moysis, Prophetæ, libri quatuor, Exodus, Leviticus, Numeri et Deuteronomium, ex ejusdem translatione, cum paraphrasi, dissertationibus et tabulis chronologicis*, Amsterdam, 1696, in-fol., et avec le premier, revus et augmentés, à Amsterdam, 1710, in-fol., et à Tubinge, 1733; mais cette édition est très-fautive. Quatrième édition, augmentée sur le manuscrit de l'auteur, Amsterdam, 1733, in-fol. 17° *Prima commata capituli primi evangelii sancti Joannis, paraphrasi et animadversionibus illustrata*, à Amsterdam, 1695, in-8°. 18° Des ouvrages philosophiques dont la cinquième édition est de 1722, en quatre volumes in-8°. 19° *Ars critica, in qua ad studia linguarum latinæ, græcæ et hebraicæ, via munitur, veterumque emendatorum, spuriorum scriptorum à genuinis dignoscendorum, et judi-*

candi de eorum libris ratio traditur, Amsterdam, 1696, deux volumes in-8°; et 1700, corrigé et augmenté; en 1712, en trois volumes in-8°; en 1730, trois volumes in-8°. C'est un des bons ouvrages de l'auteur, mais dans lequel il y a cependant beaucoup à reprendre. 20° la vie d'Armand-Jean cardinal de Richelieu, Cologne (Amsterdam), 1695, in-12, deux volumes, 1696; et à Amsterdam, 1714. Cet ouvrage est superficiel, froidement écrit, dépourvu de détails et de plusieurs remarques essentielles. 21° Réflexions sur ce qu'on appelle bonheur et malheur en matière de loteries, sur le bon usage qu'on en peut faire, Amsterdam, 1696, in-8°; et traduites en flamand, à Rotterdam, 1699, in-8°. 22° Traité de l'incrédulité, où l'on examine les motifs et les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne, avec deux lettres où l'on en prouve directement la vérité, Amsterdam, 1696, in-8°; et traduit en flamand, à Rotterdam, 1697, in-8°. Nouvelle édition augmentée principalement d'un avis à ceux qui doutent de la religion chrétienne, ou qui ne la croient pas véritable; à Rotterdam, 1714, in-8°. Cet ouvrage est bon et solide, quoiqu'il ne soit pas sans défaut. 23° *Compendium historiarum universalis, ab initio mundi, ad tempora Caroli Magni, Imperatoris, conscriptum à Joanne Clerico*, Amsterdam, 1698, in-8°; et à

Leipsick, 1707 in-8°. Cet ouvrage ne méritait pas une seconde édition, ni la traduction française qui parut à Amsterdam en 1750, in-8°. 24° *Novum - Testamentum J. C. D. N. ex editione vulgata, cum paraphrasi et adnotationibus Henrici Hammundi, ex angelicâ lingua in latinam transtulit, suisque animadversionibus illustravit, castigavit, Joannes Clericus*, Amsterdam, 1698, deux volumes in-fol.; et à Leipsick, 1714, avec quelques additions et un assez grand nombre de notes nouvelles. 25° Une nouvelle édition des *Patres apostolici*, de Jean-Baptiste Cotelier, Amsterdam, 1698 et 1724, deux volumes in-fol. Cette édition, publiée par Le Clerc, est fort augmentée, tant de pièces originales que de dissertations, de notes de plusieurs savans, et de celles de l'éditeur qui y a joint aussi deux dissertations de sa façon; l'une sur les Constitutions apostoliques, l'autre sur les Epîtres de saint Ignace; l'une et l'autre contre Wisthon, partisan de l'arianisme. 26° *Parrhaziana*, ou pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique, avec la défense de divers ouvrages de M. L. C. (Le Clerc), par Théodose Parrhaze (Le Clerc lui-même), Amsterdam, 1699, in-8°, un volume. et 1702, deux vol. 27° *Harmonia evangelica, cui subjecta est historia Christi ex quatuor evangeliiis concinnata. Accesserunt tres dissertationes de annis*

Christi, deque concordia et auctoritate evangeliorum, Amsterdam, 1699, in-fol.; et à Altorfs, sous le titre de Lyon, 1700, in-4°, avec une préface de Jean-Michel Langius, et le retranchement du texte grec qui est dans l'édition d'Amsterdam. Cet ouvrage occasiona une dispute entre M. Le Clerc et les jésuites qui travaillaient aux *Mémoires de Trévoux*. Le père Despineul, dans l'extrait qu'il donna de l'Harmonie, dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier et février 1701, taxa, avec raison, l'histoire de Jésus-Christ de n'être qu'un tissu d'interprétations calviniennes et sociniennes, également forcées et grossières. M. Le Clerc tâcha de répondre à cette accusation dans une addition faite aux mêmes Mémoires que l'on réimprimait alors par ses soins à Amsterdam. Son écrit est intitulé : *Réflexions sur l'Article 8*, où il est parlé de l'Harmonie évangélique, de M. Le Clerc. Les journalistes de Trévoux répondirent à ces réflexions par un long avertissement qu'ils mirent à la tête des mois de mai et juin suivans. Dans l'édition de Hollande, Le Clerc accompagna cet avertissement de ses remarques. Le père Despineul fit aussi une réponse aux réflexions de M. Le Clerc : celui-ci répliqua dans les Mémoires de janvier et février 1702. Le père Despineul donna une seconde réponse critique à M. Le Clerc, suite des mémoires d'août 1702, à Trévoux, 1702, in-12; et Le

Clerc y opposa encore ses réflexions, qu'il inséra dans les mêmes Mémoires de l'édition d'Amsterdam. Dans le mois de mars 1703 de la même édition, l'on donna aussi les difficultés proposées au R. P. Despineul sur sa seconde réponse critique, sous le nom de Jonston. Le père Despineul y opposa dans les *Mémoires de Trévoux*, juin 1703, une réponse à M. Jonston sur les difficultés qu'on lui a proposées. Le Clerc joignit quelques notes à cette pièce dans l'édition des Mémoires faits à Amsterdam. Ce fut par là qu'il termina de sa part cette dispute; mais le père Despineul donna encore une troisième réponse critique à M. Le Clerc, Trévoux, 1704, in-12. 28° *Epistolæ criticae et ecclesiasticae in quibus ostenditur usus artis criticae.... accesserunt epistolæ de Hammundo et critica, ac dissertatio in qua quaeritur an semper sit respondendum calumniis Theologorum*, Amsterdam, 1700, in-8°; 1712 et 1730, in-12. 29° Nouvelle édition des dogmes théologiques du père Pétau, jésuite, Amsterdam, 1700, six volumes in-fol. Le Clerc a fait la préface et les notes, et s'est déguisé sous le nom de *Theophilus Alethinus* : on trouve dans cette édition les autres traités théologiques du père Pétau. 30° *Quaestiones hieronymianæ, in quibus expenditur Hieronymi nupera editio Parisiana, multaque ad criticam sacram et profanam pertinentia agitantur*, Amster-

dam, 1700, in-8°. 31° Nouvelle édit. des *Mémoires de Trévoux*, depuis janvier 1701 jusqu'à juin 1705 inclusivement, avec des remarques et des articles nouveaux de l'éditeur, Amsterdam, neuf volumes in-8°. 32° Bibliothèque choisie, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, Amsterdam, in-12, vingt-sept vol. dont le premier est de 1703, et le dernier de 1713. 33° *Appendix Augustiniana*, à Anvers (ou plutôt Amsterdam), 1703, in-fol., pour servir de suite à l'édition des ouvrages de saint Augustin faite par le libraire Pierre Mortier. Ce recueil contient le poème de saint Prosper, les dissertations du père Garnier, jésuite, sur l'histoire du pélagianisme, les commentaires de Pélagie sur les Épîtres de saint Paul, des préfaces et des notes d'Erasme, de Vivès, de Sirmond, de Noris et de Le Clerc sous le nom de *Phereponus*. Les remarques de Le Clerc sont pleines d'aigreur et de faussetés contre saint Augustin et sa doctrine. M. Muratori l'a fait voir dans son livre de *Ingeniorum moderatione*, etc., donné sous le nom de *Lamindus Pritanius*. 34° Préface de la nouvelle édition de l'ouvrage du père Pétau, de *Doctrinâ temporum*, Amsterdam, 1703, trois volumes in-fol. Le Clerc prit soin de cette édition. 35° Le nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ, traduit sur l'original grec, avec des remarques où l'on explique le texte, et où l'on rend raison de la ver-

sion, Amsterdam, 1703, deux volumes in-4°; plus, une feuille donnée après coup pour corriger les fautes qu'on avait fait remarquer à M. Le Clerc, ou qu'il avait remarquées lui-même. Cette traduction et les notes déplurent également aux catholiques et aux calvinistes à cause du socinianisme affecté dans cet ouvrage. Le Clerc fit de vains efforts pour se justifier, 1° dans les éclaircissemens qu'il donna en forme de lettre datée du 24 mai 1702; 2° dans un avis inséré dans sa Bibliothèque choisie, tom. 3. 36° *Geographia sacra ex veteri et Novo-Testamento desumpta et in tabulâ concinnata, auctore Nicol. Sanson. Accesserunt in indicem geographicum notæ Joannis Clerici, cujus etiam præfata est præfatio*, Amsterdam, 1704, in-fol. 37° *Atlas antiquus sacer, ecclesiasticus et profanus, collectus ex tabulis geographicis Nicol. Sansonis, ejus filiorum, aliarumque celebrium geographorum: tabulas ordine collocavit et emendavit Joannes Clericus*, Amsterdam, 1705, in-fol. 38° *Onomasticon urbium et locorum sacre Scripturæ*, etc., composé en grec par Eusèbe, traduit, corrigé et augmenté par saint Jérôme, et publié en 1631 par le jésuite Bonfrénius; nouvelle édition par Le Clerc, qui mit cet ouvrage en meilleur ordre et en meilleure forme, revit le texte, et ajouta ses notes, Amsterdam, 1707, in-fol. 39° Nouvelle édition de tous les ouvrages d'Érasme, avec

des notes de Le Clerc et autres, Amsterdam, 1707, in-fol., dix volumes. 40° *Veteris Testamenti libri historici, Josue, Judices, Ruth, Samuel, Reges, Paralipomena, Esdras, Nehemias et Esther, ex translatione Joannis Clerici, cum ejusdem commentario philologico, dissertationibus criticis, tabulis chronologicis*, Amsterdam, 1708, in-fol. 41° Lettres à M. Bernard sur l'apologie de Frédéric-Auguste Gabillon, moine défréqué, Amsterdam, 1708, in-8°. 42° Nouvelle édition de Sulpice Sévère avec des notes, à Leipzig, 1709, in-8°. 43° Nouvelle édition du livre latin de Grotius, *de veritate Religionis christianæ*, avec des notes et un écrit *de eligendâ inter Christianos dissidentis sententiâ*, Amsterdam, 1708, in-8°; avec quelques nouvelles notes, 1717, in-8°; à La Haye, 1724, in-12, avec deux livres contre l'indifférence des religions. Cet écrit, et celui du choix qu'on doit faire entre les divers sentimens qui partagent les chrétiens, ont été traduits en français, et imprimés à la suite de la nouvelle édition de la traduction du traité de Grotius de la vérité de la Religion, par Pierre-le-Jeune, à Amsterdam, 1728, et non dans la traduction du même ouvrage de Grotius, publiée à Paris en 1724 (non 1729), comme le dit le père Nicéron dans ses *Mémoires*, tom. 40. Cette traduction de Paris est de M. l'abbé Goujet. 44° Préface mise au-devant du

recueil des ouvrages du père Vavasseur, jésuite, Amsterdam, 1709, in-fol. 45° *Joannis Clerici vita et opera ad annum 1711, amici ejus opusculum, philosophicis Clerici operibus subjiciendum*, Amsterdam, 1711, in-8°. Le Clerc est lui-même auteur de cet ouvrage. 46° *Oratio funebris in obitum Philippi à Limborch, sacre Theologiæ, apud Remonstratenses Professoris, defuncti die 30 Aprilis an. 1712*, à Amsterdam, 1712, in-4°. 47° Bibliothèque ancienne et moderne, pour servir de suite aux bibliothèques universelle et choisie, Amsterdam, vingt-neuf volumes in-12, en comptant la table. Le premier est de 1714, et le vingt-huitième de 1727. 48° *Historia ecclesiastica secunda, primorum à Christo nato sæculorum; veteribus monumentis deprompta*, Amsterdam, 1716, in-4°. 49° Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas, trois volumes in-fol., depuis l'an 1560 jusqu'en 1728, à Amsterdam, le premier volume en 1723, les deux autres en 1728. L'explication des médailles est de Limiers. 50° *Veteris Testamenti libri hagiographi, Jobus, Davidis Psalmi, Salomonis Proverbia, concionatrix et Canticum canticorum, ex translatione Joannis Clerici, cum ejusdem commentario philologico in omnes memoratos libros, et paraphrasi in Jobum et Psalmos*, Amsterdam, 1731, in-folio. 51° *Prophetæ ab Esaia ad Malachiam usque, ex ejusdem*

translatione, et cum commentario philologico, et paraphrasi in Esaiam, Jeremiam, ejus lamentationes et Abdiam. On y a joint une dissertation de Jean Smith sur la prophétie, et un essai de Le Clerc sur la poésie des Hébreux, Amsterdam, 1731, in-fol. 52°. Deux lettres de M. Le Clerc à M. Bayle, sur des nouvelles littéraires, dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans*, tom. 6. Ces lettres sont de 1684. 53°. On trouve aussi plusieurs écrits de la composition de M. Le Clerc, que lui-même a insérés dans ses différens journaux. Ceux qui en seront curieux pourront consulter la liste qu'en a donnée M. Drouet dans son édition de Moréri, 1759.

CLERCQ (le père Chrétien Le), missionnaire récollet de la province de Saint-Antoine de Pade en Artois, a donné : 1°. Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésiens, porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada, dédié à madame la princesse d'Epinaï, in-12. 2°. Dictionnaire de la langue des Gaspésiens, qu'il a laissé à Québec pour l'instruction des religieux de son Ordre. 3°. Premier établissement de la foi dans la nouvelle France, contenant la publication de l'Evangile, l'histoire des colonies françaises, et les fameuses découvertes depuis le fleuve Saint-Laurent, la Louisiane et le fleuve

Colbert jusqu'au Mexique, achevées sous la conduite de feu M. de La Salle, par ordre du Roi, avec les victoires remportées en Canada par les armes de Sa Majesté sur les Anglais et les Iroquois en 1690, in-12, deux volumes.

CLERGÉ, *Clerus, Cleri sacer ordo*. C'est le corps des ecclésiastiques tant séculiers que réguliers. (*Voyez* HIERARCHIE, ORDRE, EVÊQUE.)

Le clergé est reconnu pour le premier corps et le premier des Ordres du royaume; et en cette qualité il est maintenu dans tous les droits, honneurs, rangs, séances, présidences et avantages dont il a joui ou dû jouir jusqu'à présent. Ce sont les termes de l'édit d'avril 1695, article 45, tom. 6 des *Mémoires du Clergé*, pag. 242.

Sur les immunités du Clergé.

Voyez IMMUNITÉS.

Sur les assemblées du Clergé.

Voyez ASSEMBLÉES.

CLÉRI (Michel), religieux de l'Ordre de Saint-François, de la province d'Ultonie en Irlande, étudia à Louvain, d'où il fut renvoyé en Irlande par le père Hugues Ward, alors chargé d'écrire les vies des Saints de ce royaume, pour y amasser des manuscrits et autres secours propres à ces sortes d'ouvrages. Il mit quinze années entières à chercher, à transcrire et à abréger quantité de pièces, dont il envoya des copies à son confrère, après le décès duquel ces matériaux furent mis en œuvre et

donnés au public par le père Colgan, avec ses propres recherches et celles de quelques autres habiles gens, sous le titre d'*Acta Sanctorum Hiberniæ*. On a encore du père Cléri des Annales historiques, divisées en trois parties. La première est une relation succincte des rois d'Irlande. La seconde renferme les généalogies des Saints d'Irlande. La troisième traite des premières peuplades d'Irlande, des différentes conquêtes qu'en ont fait successivement diverses nations depuis le déluge, et des événements considérables qui y sont arrivés depuis l'an 278 après le déluge, jusqu'à l'an de Jésus-Christ 1171. Cet ouvrage est resté manuscrit. Le père Cléri est aussi auteur en partie d'un ouvrage en deux volumes in-4°, qu'on nomme quelquefois *Annales de Donnégale*, d'un couvent de cette ville, où elles furent écrites, et quelquefois *Annales des quatre Maîtres*, à cause des quatre auteurs qui travaillèrent à cette compilation. (Moréri, édition de 1759.)

CLÉRIC (Pierre), jésuite, né à Béziers, enseigna pendant vingt-deux ans la rhétorique à Toulouse avec une grande réputation, et y remporta huit fois le prix de poésie à l'académie des jeux floraux de cette ville. Il y mourut aussi le 16 mars 1740, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge. On a de lui, entre autres ouvrages, l'Oraison funèbre de M. le duc de Bourgogne, en prose latine.

CLERMONT, *Clarusmons*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans le Maine, au diocèse du Mans, à trois lieues de Laval. Elle fut fondée en 1230 par Edme d'Anjou, veuve de Guy, septième comte de Laval. La reine Bérengère, étant veuve, fit aussi beaucoup de bien à ce monastère. (La Martinière, *Dictionn. géogr.*)

CLERMONT-TONNERRE (François de), évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des Ordres du Roi, l'un des quarante de l'Académie Française, mort en 1701. Nous avons de cet illustre prélat, 1° Sermon de discipline ecclésiastique, prononcé dans l'église de la maison professe des jésuites de Paris, le dimanche de la Quinquagésime. 2° Harangue du clergé de France, assemblé à Saint-Germain-en-Laye, faite au Roi à Trianon. 3° Mandement pour la publication du jubilé. 4° Mandement pour avertir les ecclésiastiques, réguliers, religieuses et fidèles de la ville et diocèse de Noyon, de la visite qu'il y fit. 5° Mandement pour la conduite des jeunes clercs. 6° Lettre pastorale en forme de préservatif pour conserver le clergé et les fidèles de son diocèse dans le saint exercice d'une véritable et solide piété, contre les maximes pernicieuses du quiétisme. 7° Mandement de doctrine et de discipline, pour régler le culte et l'exposition du Saint-Sacrement dans toutes les églises du diocèse de Noyon. 8° Mande-

ment pour remercier le Dieu de la paix. 9° Ordonnances synodales de l'Eglise et diocèse de Noyon, publiées en 1698. 10° Mandement pour la publication de la constitution de N. S. P. Innocent XII, du 12 mars 1699, portant condamnation du livre intitulé : *Explication des maximes des Saints sur la vie intérieure*. 11° Mandement pour l'exécution de la déclaration du feu roi Louis XIII, et des ordres nouveaux de Sa Majesté en faveur du culte de la sainte Vierge, et spécialement de la solennité et décence de la procession publique et annuelle de la fête de l'Assomption. 12° Lettre pastorale aux curés du diocèse de Noyon, touchant la conduite des nouveaux réunis, en 1700. M. de Clermont mourut en 1701. (Voyez les éloges qu'en ont faits M. de Malezieu, qui lui succéda à l'Académie Française, et M. l'abbé Regnier des Marais.)

CLERMONT - TONNERRE (François de.), évêque, duc de Langres, pair de France, neveu du précédent, prononça devant le plus célèbre auditoire de la France, dans l'église de Saint-Denis, l'oraison funèbre de monseigneur Philippe, fils de France, frère du Roi, duc d'Orléans. (*Journal des Savans*, 1701, pag. 421 de la première édition; et 378 de la seconde.)

CLEROMANCIE, *cleromantia*. Ce mot vient de κληρος, sort, et de μαντα, divination. C'est une espèce de divination qui se fait

par le jet des dez ou des osselets, dont on considère les points ou les marques. Elle était en usage à Bura en Achaïe. Il y avait dans cette ville un temple et un oracle d'Hercule. Ceux qui voulaient consulter l'oracle pour savoir l'avenir, commençaient par prier l'idole. Ils jetaient ensuite quatre dez; le prêtre en considérait les points et annonçait ce qu'il s'imaginait devoir arriver.

CLET (saint), pape, monta sur le siège apostolique le 6 février de l'an 77, gouverna six ans deux mois dix jours, mourut le 26 avril de l'an 83. Le siège vqua quatre mois douze jours. Saint Anaclet lui succéda le 7 de septembre de l'an 83. Les décrétales qu'on lui a supposées plus de sept cents ans après sa mort, et qui portent encore son nom, ne sont pas de lui.

CLICHI, *Clipiacum*, petit village près de Paris, où les premiers rois de France avaient une maison de plaisance. Il s'y est tenu plusieurs conciles. Le premier, l'an 628; le second, l'an 633, touchant les fugitifs et l'asyle de saint Denis; le troisième, l'an 636; le quatrième, l'an 659. Clovis II y confirma l'exemption de l'abbaye de Saint-Denis. (Hard., tom. 3. Le Cointe, *Annal. franc.*, ad an. 659.)

CLICTHOUE (Josse), *Jodocus Clithoveus*, de Nienport en Flandre, l'un des plus fameux controversistes du seizième siècle, après avoir fait ses premières études à Louvain, fit son cours de philosophie au collège du car-

dinal Le Moine, à Paris, sous Jacques Lefèvre d'Étaples, et l'enseigna lui-même dans ce collège. Il se fit recevoir ensuite de la maison de Navarre, et prit le bonnet de docteur le 3 décembre 1506. Il est un des premiers théologiens de Paris qui aient écrit contre Luther. Tous les auteurs du temps lui ont donné de grands éloges à cause de son érudition et de sa piété. Il mourut à Chartres, où il était chanoine théologal, le 22 septembre 1543. Ses ouvrages sont : 1° *L'Anti-Luther*, imprimé à Paris en 1523 ; et à Cologne en 1525, divisé en trois parties. Il combat dans la première l'esprit de révolte que Luther établit sous l'apparence d'une liberté évangélique, et il y prouve que l'Eglise a le pouvoir d'établir des lois qui obligent les chrétiens, sous peine de péché mortel. Il défend dans la seconde la célébration de la messe, et soutient que tous les chrétiens ne sont pas prêtres, comme Luther le prétendait. Dans la troisième, il réfute ce que dit Luther des vœux monastiques. 2° Un traité pour la défense de l'ancien usage de célébrer la messe, de la continence et du célibat des prêtres ; de la loi de l'abstinence et des jeûnes, à Paris, 1526. 3° Une défense du concile tenu à Paris en 1528, auquel il avait eu beaucoup de part, intitulée : *Abrégé des vérités qui regardent la foi, contre les assertions erronées de Luther*. 4° Un traité contre les propositions de Luther, con-

traire à la doctrine catholique, 1523. 5° Un traité de l'Eucharistie contre Œcolampade, à Paris, 1526. Un autre du culte des Saints. Un autre intitulé : *Eclaircissement ecclésiastique*, où il explique ce qui regarde l'office de l'Eglise. Une préface du Traité de Lefèvre d'Étaples, sur les trois Madelaines, avec une Apologie de cet ouvrage, à Paris, en 1519. *Propugnaculum Ecclesie adversus Lutheranos*, à Paris, in-fol., 1526. Des sermons, des homélies, etc. Cet auteur est un de ceux de son temps qui ont traité la controverse avec plus d'érudition et de solidité. Il réfute les erreurs et ménage les personnes. Il savait l'Écriture et les Pères, et il ne lui manquait, pour être parfait théologien, que la critique et la science des langues. (Sponde, in *Annalib.* Valère André, *Biblioth. belge.* Possevin, in *App.* Dupin, seizième siècle, part. 4.)

CLIDOMANTIE, *clidomantia*, de κλέις, κλειδος, une clef ; et μαντεία, divination. C'était une espèce de divination qui se faisait par des clefs.

GLIENT, *cliens*, quasi *colens*. Client, chez les Romains, se disait de ceux qui se mettaient sous la protection des plus puissants citoyens, qui devenaient par là les patrons de leurs cliens, *patroni*. Les cliens devaient le respect à leurs patrons, et les patrons devaient à leurs cliens la défense et la protection. Les cliens donnaient aussi leurs suf-

frages à leurs patrons quand ils briguaient quelque magistrature; les aidait dans leurs affaires temporelles, et en recevaient réciproquement du secours dans leurs propres besoins. Le patron ne pouvait rendre témoignage contre son client.

CLIENT, s'est dit autrefois des vassaux à l'égard de leurs seigneurs, et Budée rapporte l'origine des fiefs aux patrons et clients des Romains. Aujourd'hui client ne se dit proprement que des parties à l'égard de leurs avocats, et quelquefois à l'égard de leurs juges.

CLIENTELLE, *clientela*. C'était, chez les Romains, la protection que les grands donnaient aux citoyens inférieurs.

CLIMATÉRIQUE, année climatérique, *annus climactericus, scansilis*. Ce mot vient de *κλίμαξ*, échelle ou degré. L'année climatérique est une année qui se compte de sept en sept ou de neuf en neuf; c'est chaque septième ou chaque neuvième année. Les années 49, 56, 63 sont des années climatériques. On dit que les années climatériques sont fatales aux hommes et aux États. C'est une erreur toute pure par rapport aux États, parce qu'il n'y a aucune connexion entre les années climatériques et certains malheurs qui arrivent à ces États, et qui dépendent de la disposition des causes secondes, et surtout de la volonté libre des hommes, comme les guerres, par exemple, et d'autres calamités pareilles. Les

malheurs qu'on peut citer et qui sont arrivés à certains royaumes dans les années climatériques ne prouvent rien. On pourrait sans doute en citer autant qui sont arrivés hors ces années; et quand on n'en citerait point tant, il serait aisé et bien naturel de dire que ces malheurs sont arrivés dans ces années plutôt que dans d'autres, non point à cause de ces années mêmes, qui n'ont ni vertu ni influence auxquelles on puisse les attribuer, mais suivant le cours ordinaire de la nature, la disposition des causes secondes, l'ordre ou la permission de la Providence. Pour ce qui est des maladies et de la mort, que l'on prétend arriver plus souvent dans les années climatériques, il faut distinguer. On attribue ces mauvais effets, ou à l'influence de certaines planètes que l'on suppose dominer sur le corps de l'homme chacune à son tour, ou à un nombre précis d'années répétées comme par degrés. Si l'on attribue ces effets, comme a fait Marsile Ficin, à la maléfique planète de Saturne, qui domine sur le corps de l'homme dans l'année climatérique, c'est une chimère. Comment prouver que la planète de Saturne domine sur le corps de l'homme à chaque année climatérique? En le supposant, quelle est l'étendue de son pouvoir, et jusqu'à quel point l'exerce-t-elle? A-t-elle des règles constantes, invariables, indépendantes des autres causes, dans ses malignes in-

leences ? Si l'on attribue les mauvais effets prétendus des années climatiques au nombre même et à la combinaison de ces années, la chose est encore plus fautive et plus superstitieuse. Entre-t-il dans le bon sens que je serai plus dangereusement malade ou que je mourrai plus tôt, parce que la maladie me prend à quarante-neuf, et non pas à cinquante ans, à soixante-trois, et non pas à soixante-deux ? Quelle illusion ! quelle folie ! Pline s'en moquait, tout païen qu'il était (lib. 7, c. 49). Les anciens qui ont écrit des années climatiques, sont Platon, Cicéron, Macrobie, Aulugelle. Les modernes sont Magin, Argolus, Claude Saumaise, de *Annis climactericis*. (Voyez aussi *Act. Sanct.*, jan., tom. 2, pag. 274.)

CLING ou CLINGIUS (Conrad), Allemand de nation, de l'Ordre des Frères Mineurs, prédicateur à Erford, vivait en 1545 et 1550. On a de lui, 1° *Locorum communium sacrae Theologiae Sylva*, à Cologne, en 1552 ; et à Paris, 1563. 2° Le Catéchisme romain, divisé en quatre livres, à Cologne, 1570. 3° Deux livres pour l'interim, à Cologne, 1563. 4° De la sûreté de la conscience des Catholiques en matière de foi, *ibid.* (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du seizième siècle*, p. 1164. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 1, p. 275.)

CLINIQUE, *clinicus*, du grec *κλινω*, *lit.* Ce mot a trois significations dans l'antiquité. Il si-

gnifie, 1° les médecins, parce qu'ils étoient toujours auprès du lit des malades ; 2° les malades simplement ; 3° les malades qui recevaient le baptême dans leur lit par aspersion.

CLIPSTON (Jean), carme anglais, mort vers l'an 1378, a écrit : *Expositorium sacrarum biblicorum. Exempla sacrae Scripturae. Questiones in Magistrum sententiarum. Sermones*, etc. (Lucius, in *Biblioth. carm.* Pitseus, de *Script. Angl.*)

CLIVIO (Martin), bénédictin anglais, a écrit des homélies et quelques autres ouvrages. On ignore le siècle où il a vécu. (Pitseus.)

CLOCHE, *campana*, instrument de métal suspendu dans un lieu élevé, qui sert principalement pour appeler les chrétiens à l'église.

De l'origine et de l'usage des Cloches.

Les grands - prêtres des juifs portaient des sonnettes attachées au bas de leurs robes. (*Exod.*, 28, 33.) Les Romains se servaient aussi de sonnettes pour avertir le peuple de l'heure des bains, du marché, et des autres choses publiques. Ils les appelaient *timinnabula*, à cause du bruit éclatant qu'elles faisaient. Ces sonnettes étaient bien différentes sans doute de nos cloches d'aujourd'hui ; mais comme les art se perfectionnent peu à peu, on conjecture avec fondement que c'est de ces sortes de sonnettes que nous est venue l'inven-

tion des cloches, telles que nous les avons aujourd'hui. On croit communément que c'est saint Paulin, évêque de Nole, qui inventa les cloches, ou du moins qui les introduisit le premier dans son église. Mais ce sentiment n'est point du tout probable, puisque ce saint évêque n'en dit pas un seul mot dans l'exacte description qu'il a faite de son église à Sulpice-Sévère, quoiqu'il n'y omette rien des choses mêmes les plus communes, et que le nom de cloche a été inconnu presque dans les deux siècles postérieurs à celui de saint Paulin. L'on cite la règle de saint Jérôme, où il est parlé d'une cloche pour assembler les moines; mais cette règle n'est pas de saint Jérôme, elle est d'un auteur qui a vécu fort long-temps après lui. La règle de saint Benoît parle du signal de l'office, *signum divini officii*; mais elle ne dit pas que ce signal fût une cloche. Bède, qui a vécu dans le septième et le huitième siècle, est le premier auteur qui parle des cloches, et qui leur donne le nom de *campana*. (Bède, *Hist.*, I. 4, c. 23.) Il y a donc apparence que ce fut à la fin du septième siècle que l'on commença à fonder de grandes cloches qu'on appela *campanæ*, pour les distinguer des sonnettes dont on se servait auparavant, ou tout au plus au commencement du même siècle, selon l'opinion de ceux qui en attribuent le premier usage au pape Sabinien, qui succéda à saint Grégoire-le-Grand en 604.

Les cloches servent à appeler les fidèles à l'église pour la messe, les heures canoniales, le sermon, etc., à sonner pour les morts et les mourans, pour l'élévation du Saint-Sacrement, et quand on le porte aux malades: pour l'*Angelus*, le matin, à midi et le soir. Jusqu'à l'empereur Constantin, il n'y avait point de signal pour convoquer les fidèles, c'était l'évêque ou le diacre qui les avertissait du temps et du lieu de l'assemblée. Depuis cet Empereur on s'est servi de différens instrumens, comme trompettes, cornes, chaudières de cuivre et d'airain, planches de bois, cresselles, etc. (Bocquillot, *Liturg. sacr.*, pag. 364.)

De la bénédiction des Cloches.

Baronius, les auteurs des cérémonies religieuses et M. de La Combe disent que la coutume de bénir les cloches fut introduite sous le pontificat du pape Jean XIII, soit parce que ce pape bénit le premier les cloches, en donnant son nom à celle de Saint-Jean-de-Latran en 965, comme l'assure Baronius, soit parce que l'empereur Othon, après son couronnement, donna lui-même son nom à la grosse cloche de Saint-Jean-de-Latran, comme le dit M. de La Combe. Mais il est certain que cet usage est beaucoup plus ancien, puisqu'on trouve la formule de cette bénédiction dans les rituels antérieurs d'un siècle à Jean XIII, avec ce titre, *ad signum Ecclesie benedicendum*; et que Char-

lemagne, dans son capitulaire de 789, ch. 18, défend de baptiser les cloches : *ut clocas non baptisent.* (Ménard, Notes sur le Sacrement, pag. 207. Le cardinal Bona, *Liturg.*, lib. 1, c. 22. Bocquillot, *Liturg. sacr.*, p. 570.)

C'est l'évêque qui fait ordinairement la bénédiction des cloches en cette manière, 1^o étant revêtu d'un pluvial blanc, et arrivé avec le clergé près de la cloche, il s'assied dans le fauteuil qui lui est préparé, instruit le peuple sur la sainteté de l'action qu'il va faire, se lève ensuite pour chanter avec le chœur les psaumes marqués dans le rituel.

2^o Il exorcise et bénit le sel et l'eau qu'il mêle ensemble, en faisant trois signes de croix, prend l'aspersoir, le trempe dans l'eau bénite, lave la cloche dedans et dehors, aidé par ses ministres.

3^o Il forme la figure de la croix sur le milieu de la cloche en dehors avec l'huile des infirmes. Il forme ensuite sept autres croix avec les mêmes huiles sur l'extérieur de la cloche ; il en fait quatre avec le saint-chrême en dedans, et à égale distance, consacre la cloche au nom de la sainte Trinité, et nomme un Saint sous l'invocation duquel la cloche est bénie, pour distinguer chaque cloche par le nom du Saint qui lui est donné ; c'est ce qui a fait en particulier nommer cette cérémonie Baptême ; expression improprie et populaire, le terme de

baptême étant déterminé par l'usage de l'Eglise, à ne signifier que le sacrement de la régénération.

4^o On met de l'encens, de la myrrhe et de la pastille dans un encensoir sous la cloche, afin qu'elle en soit parfumée. On chante l'Evangile ; le célébrant se tourne vers la cloche, fait sur elle le signe de la croix, et termine ainsi la cérémonie. (*Catéchisme de Montpellier*, p. 644.)

Des effets de la bénédiction des Cloches.

Les effets de la bénédiction des cloches consistent à leur donner la force de garantir des embûches du démon, d'éloigner les spectres, de dissiper les orages, de toucher le cœur des fidèles et d'y exciter la dévotion par la vertu de l'Esprit-Saint, etc. (*Voyez les RITUELS.*)

De l'application allégorique de ces cérémonies aux Pasteurs.

Les cloches sont l'image des pasteurs qui ont succédé aux apôtres, dont il est dit que le son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre. (*Rom.*, 10, 18.) Cela posé, voici l'application allégorique des cérémonies de la bénédiction des cloches à la personne des pasteurs.

1^o On lave la cloche en dedans et en dehors. Avant que d'être élevé à la dignité de pasteur de l'église, il faut être entièrement lavé de ses péchés.

2^o On fait sept onctions avec l'huile des infirmes sur la cloche.

en dehors : ce qui peut signifier les sept dons du Saint-Esprit figurés par l'huile sainte; dons que les pasteurs doivent avoir reçus pour les communiquer aux autres. On fait ensuite quatre onctions au-dedans de la cloche avec le saint-chrême. Cela peut marquer la force et l'étendue de la charité dont les pasteurs doivent être tous pénétrés, pour faire entendre leurs voix aux quatre coins de la terre, s'il le faut, et produire tous les autres effets figurés par ceux de la cloche.

3° On fait brûler des parfums sous la cloche après les onctions. Cela marque que les pasteurs qui ont reçu l'onction sainte doivent porter dans leur cœur les prières des fidèles figurées par les parfums, pour les présenter à Dieu.

4° On chante l'Évangile où il est dit que Marie écoutait la parole de Dieu aux pieds de Jésus-Christ. Ce qui peut faire entendre qu'une des principales fonctions des pasteurs est d'assembler les peuples à l'église pour y écouter la parole de Dieu, et qu'ils doivent l'écouter eux-mêmes, la méditer, s'en nourrir aux pieds des autels, pour la dispenser aux autres. (*Le Catéchisme de Montpellier*, pag. 645. *Voyez* aussi *Durand, de Ritibus*, et tous les *Rituels*.)

De ceux qui doivent sonner les cloches.

Anciennement, la fonction de sonner les cloches appartenait

aux prêtres, à l'imitation des enfans d'Aaron, auxquels Dieu avait commandé dans l'ancienne loi de sonner de la trompette pour assembler le peuple hébreu. Saint Benoît veut que ce soit l'abbé ou un autre religieux exact, commis par lui, qui ait soin d'assembler la communauté à l'église. (*Saint Benoît, Regl.*, ch. 47.) Charlemagne; dans ses capitulaires, ordonne que ce soient des prêtres qui sonnent les cloches pour les heures canoniales. (*Carol. Mag.*, liv. 6, ch. 168.) L'Ordre romain, les anciens *Rituels*, le quatrième concile de Carthage ne font point mention des cloches et ne parlent que de clefs, quand il s'agit de la matière de l'ordre des portiers, parce que ce n'était point à eux à sonner les cloches. Encore aujourd'hui, chez les chartreux, tous les prêtres sonnent la cloche alternativement. Il serait à souhaiter, comme une chose très-conforme à l'esprit de l'Eglise, que ce fussent des clercs revêtus de surplis qui sonnassent les cloches, ainsi que cela se pratique à Notre-Dame de Paris. Dans les lieux où la chose est impraticable, on devrait du moins empêcher les irrévérences qui se commettent trop souvent à ce sujet par les jeunes gens sans piété à qui on laisse le soin de sonner. On doit aussi à plus forte raison ne jamais souffrir que des filles ou femmes se mêlent de cette fonction, ce qui arrive cependant, et ce qui est un très-grand désordre. (*Voyez* le cardinal

bon, *Liturg.*, libr. 1, ch. 22, p. 265. Le *Catéchisme de Montpellier*, pag. 646. Du Cange, au mot CAMPANA, et le recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'Eglise, avec les cérémonies de leur bénédiction, à l'occasion de celle qui fut faite à Paris le 3 juin 1756, à l'abbaye de Panthemon, en présence et au nom de monseigneur le Dauphin et madame Adélaïde de France, et le mardi 14 septembre suivant, à l'abbaye-aux-Bois, en présence et aux noms de monseigneur le prince de Condé et de madame la princesse son épouse, à Cologne, 1757, in-12.)

Des abus qu'il faut éviter dans l'usage des cloches.

1°. Il faut éviter de faire quelque superstition quand on fond le métal des cloches.

2°. De les sonner pour des usages profanes.

3°. De les sonner sans aucune règle, et contre les statuts des évêques, quand il y a quelque mort.

4°. Ne point carillonner sur elles des airs profanes, c'est-à-dire des airs déterminés par l'usage à être chantés avec des paroles profanes.

5°. Éviter une superstition qui règne dans certains pays, à ce que dit M. Thiers, et qui consiste à lier la cloche avec la ceinture d'une femme prête à accoucher, et de la faire sonner trois coups, afin que cette femme accouche heureusement. (*Traité*

des Superstit., tom. 1, liv. 5, ch. 4.)

Du nombre des cloches

Il n'y eut d'abord qu'une seule cloche dans une église; ensuite on en eut plusieurs pour marquer la différence des offices et des fêtes. Cet usage ne fut pas sans contradiction de la part du clergé, par rapport aux religieux mendiants. Le pape Jean xxii, à l'instance du clergé, leur défendit d'avoir plus d'une cloche en chaque couvent pour les divins offices, sans permission expresse du Saint-Siège, dans les lieux où l'on n'avait point voulu souffrir qu'ils en eussent plusieurs. (*Extrav.*, liv. 1, tit. 4, ch. un. de *Officio Custod.* Bocquillot, *Liturg. sac.*, pag. 372.)

CLOCHER, se prend ou pour une paroisse, ou pour une église, ou pour un bâtiment élevé qui fait partie d'une église, dans lequel on suspend les cloches, *aris campani turris, turris campanaria*. Quand le clocher est bâti sur le chœur de l'église, il doit être entretenu et réparé par les décimateurs, mais non pas les cloches. L'entretien des cloches, de la charpente qui les soutient, et des cordes qui servent à la sonnerie, est de droit commun à la charge des fabriques et des habitants, et non pas des gros décimateurs. Il y a sur cela un arrêt du 3 mars 1690, pour la paroisse d'Azay. L'émolument de la sonnerie, dans les paroisses, appartient de droit commun à la fabrique; mais il faut s'en

tenir aux usages. (La Combe et Denisart, au mot CLOCHES.) Le fondeur qui a fourni le métal des cloches, dont il n'est pas payé, peut les faire vendre, même après qu'elles sont bénites. (Arrêt du 27 février 1603. Charondas, liv. 13, rép. 7.)

CLOHER, ville épiscopale d'Irlande dans le comté de Tirone, à huit lieues de la ville d'Armach, dont son évêché est suffragant. Les auteurs latins la nomment *Cloceria*, *Clogeria* et *Clogaria*. Elle est située sur une petite colline, au pied de laquelle passe la rivière de Blakwater. On prétend que saint Patrice en a été le premier évêque. Jacques Waræus nous a donné la liste des évêques qui y ont siégé. Leurs noms barbares, la plupart sans date, nous empêchent de les rappeler ici. Il y en a quarante-trois jusqu'à celui qui suit :

44. Chrétien O-Morgair, frère de saint Malachie, mort en 1139.

45. Édan O-Kelley, siégea quarante-deux ans, et mourut en 1182.

46. Melissa O-Carroll, transféré à Armach, mourut allant à Rome en 1184.

47. Chrétien O-Macturan, siégea sept ans.

48. Melisa, succéda à Macturan, et siégea quatre ans.

49. Tigernach, chanoine de Saint-Augustin, mourut en 1218.

50. Donat O-Fidabra, transféré à Armach en 1227.

51. Néhémie O-Brogan, mourut en 1240.

52. David O-Brogan, frère du précédent, mort en 1267.

53. Michel, archidiacre, élu par le Chapitre; l'élection ne fut point confirmée par l'archevêque d'Armach, qui nomma un autre Michel nommé Mac-Autsair, son official. Celui-ci siégea dix-sept ans.

54. Matthieu Mac-Catasaid, chancelier d'Armach, fut élu étant en cour de Rome, et ordonné le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul en 1287. Il siégea vingt-huit ans, et mourut en 1316.

55. Gélase O-Banan, mort en 1319.

56. Nicolas Mac-Catasaid, archidiacre, élu la même année, mourut en 1356.

57. Bernard Mac-Camæil, archidiacre, nommé par Innocent VI, mourut de la peste en 1361.

58. Matthieu Mac-Catasaid, archidiacre, neveu de Matthieu ci-dessus, élu par le Chapitre, siégea peu de temps.

59. Odon O-Néal, chancelier d'Armach, mourut en 1370.

60. O-Corcroin, moine de Cîteaux, pourvu par le pape.

61. Arture Mac-Camæil, archidiacre, ordonné en 1389, siégea quarante-trois ans, et répara l'église cathédrale et la maison épiscopale, endommagées par le feu.

62. Pierre Maguire, archidiacre, mourut en 1483, après avoir siégé trente-quatre ans.

63. Edmond Curcæus ou de Courcy, de l'Ordre des Frères-Mineurs, transféré à Ross ou Rosailthir en 1494.

64. Nehémie Clonin, de l'Ordre de Saint-Benoît, nommé par Alexandre VI le 24 janvier de l'an 1502, résigna l'année suivante.

65. Patrice O-Conally, abbé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Clunes, nommé par Jules II en 1504, mourut peu de temps après.

66. Eugène Mac-Cameil, doyen, nommé par le même, mourut en 1515.

67. Patrice Culin, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu en 1519, mourut en 1534.

68. Hugues O-Cervallan, nommé par Paul III, sur la présentation d'Henri VIII, à qui il prêta serment en 1542.

69. Milèbe Magrach, de l'Ordre de Saint-François, nommé par Pie V, changea de religion sous la reine Élisabeth.

CLOISEAULT (Charles-Edme), né à Clameci dans le Nivernais, entra l'an 1684 dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut supérieur du séminaire de Châlons-sur-Saône, et grand-vicaire de la même ville, où il mourut le 3 novembre 1728. On a de lui ; 1^o la vie de saint Charles Borromée, traduite en français de l'italien de Giussano, à Lyon, 1685, in-4^o. 2^o La vie de François de St.-Pé, prêtre de l'Oratoire, 1696, in-12. 3^o Méditations des prêtres devant et après la Messe,

pour se disposer à la célébrer dignement et avec fruit, Lyon, 1725, in-12. 4^o Méditations d'une retraite ecclésiastique de dix jours, à l'usage des curés, ibid., in-12. Il a laissé quelques autres ouvrages manuscrits. (Moréri, édit. de 1759.)

CLOITRE, *claustrum*, *peristylum*, bâtiment carré qui fait la principale partie des lieux réguliers d'un couvent. Il est placé d'ordinaire entre l'église, le Chapitre, le réfectoire et au-dessous du dortoir. On faisait autrefois la lecture spirituelle en commun dans cette partie du cloître qui touchait à l'église, c'est-à-dire au nord, d'où vient que cette partie était vitrée. Cet usage subsiste encore dans quelques monastères, comme à La Trappe. Lantfranc marque, dans la troisième section de ses constitutions, que c'était au cloître que les moines s'entretenaient à certaines heures du jour. Selon les constitutions de quelques Ordres on y doit garder le silence. On enterrait autrefois les religieux de plusieurs communautés dans le cloître, et on y fait encore aujourd'hui les processions.

CLOÎTRE, se dit aussi de tous les monastères d'hommes et de filles.

CLOÎTRE, se dit encore des maisons appartenant aux Chapitres, que les chanoines tenaient à vie, et qui étaient fermées comme des cloîtres.

CLON ou **CLONEY**, petite ville épiscopale d'Irlande dans la Lagenie, en latin, *Clona* et

Cluanum. Elle est du comté de Corck, environ à une lieue, de la côte et à quatre d'Youghal. Elle députe au parlement. Son évêché est suffragant de Cashel. Colman, fils de Lenin, disciple de saint Finbarr, évêque de Corck, y siégea le premier dans le sixième siècle, et mourut le 4 novembre en 604. Il est regardé comme le fondateur de cette église. Nous n'avons pas une succession fort exacte des évêques de Clon avant l'entrée des Anglais en Irlande. Voici ceux que Jacques Varée a recueillis de divers monumens. Après Colman.

2. O-Molvain, mort en 1094.
3. Néhémie O-Moriertach, siégeait en 1140, mourut en 1149.

4. O-Dubery, mort en 1159.

5. O-Flanagan, en 1167.

6. Matthieu, siégeait lorsque les Anglais se mirent en possession de l'Irlande, sous Henri II, et mourut en 1192.

7. Laurent O-Sulliran, mort à Lismore en 1204.

8. Daniel, mourut en 1222

9. Florent, archidiacre..... confirmé en 1224.

10. Patrice, moine de Cîteaux et prieur du monastère de Fermoy, élu en 1226.

11. David Mac-Kelley, transféré à Cashel en 1237.

12. Alain O-Sullivan, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, siégea huit ans, et fut transféré à Lismore.

13. Daniel, mort en 1264.

14. Reginald, archidiacre de

Downe, transféré de Downe en 1265.

15. Alain O-Lonergan, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1283.

16. Nicolas de Effingham, mourut en 1320, après trente-six ans de siège.

17. Maurice O-Solehan, archidiacre, siégea treize ans.

18. Jean de Cumba, moine de Cîteaux et abbé, mort en 1335.

19. Jean Brid, abbé de Louth-Parch dans le diocèse de Lincoln en Angleterre, succéda....

20. Jean Wittooch, doyen, mort en 1361. Le siège vqua deux ans.

21. Jean de Swaffian, carme, transféré à Bangore dans la principauté de Galles, en 1376.

22. Richard Wic, carme, déposé pour crime en 1394.

23. Gérald Canton, augustin, siégeait en 1407.

24. Adam Pay, mort en 1430.

25. Jourdain, chancelier de Lemerik, nommé évêque de Corck et de Clon, unis ensemble par Martin V le 25 septembre 1430.

26. Gérald Fits Richard, mort en 1479.

27. Guillaume Roch, résigna en 1490.

28. Taddée Mac-Carsy, pourvu par Innocent VIII.

29. Gérald, résigna en 1499.

30. Jean, fils d'Edmont, la même année.

31. Jean Bennet, mort en 1536.

32. Dominique Tirrey, nommé par Henri VIII, siégea vingt

ans sans être pourvu par le pape, qui en nomma plusieurs autres inutilement.

33. Roger Striddy, nommé par Marie le 18 septembre 1557.

34. Richard Dixon, ordonné en 1570.

35. Mathieu Scheyn, mort en 1582.

CLONFERT ou **CLONFORT**, ville de la province de Connacie en Irlande, dans le comté de Galbourai; en latin, *Clonfortis*. Elle est située près du confluent de Shennon et de la Suke, et n'a rien de remarquable que son évêché, qui est suffragant de l'archevêché de Toam. Saint Brendan y avait fait bâtir un monastère en 558. Il en fut abbé. Il y a apparence que ce fut de son temps qu'on bâtit aussi la cathédrale de Clonfert, dont le premier évêque fut Mœna, mort en 571, du vivant de saint Brendan, qui fut abbé jusqu'en 577 qu'il mourut le 16 mai. Pour ce qui regarde les évêques qui ont succédé, il est difficile de dire quelque chose de certain jusqu'à l'invasion des Anglais. On compte cinq évêques depuis l'érection de ce siège jusqu'au suivant :

6. Gilla Mac-Aiblen, mort en 1166.

7. Pierre O-Mordai, moine de Cîteaux, abbé de Bueil, mort en 1171.

8. Melisa Mac-Award, mort en 1173.

9. Malgallen, mort en 1186.

10. O-Cormacain, mort en 1204.

11. Thomas, mort en 1248.

12. Cormao O-Lomlin, mort en 1259.

13. Thomas O-Kelley, mort en 1263.

14. Jean, Italien, nonce du pape, transféré à Bénévent en 1296.

15. Robert, moine de l'église de Christ de Cantorbéry, nommé par Clément IV, siégea onze ans.

16. Grégoire O-Brog, élu sous Édouard II, mourut en l'an 1319.

17. Robert Le Petit, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu la même année, déposé deux ans après, et transféré à Énagdowne le 6 novembre 1325.

18. Jean O-Lean, archidiacre de Toam, sous Édouard II, mourut en 1336.

19. Thomas O-Kelley, siégeait en 1347.

20. Maurice O-Kelley, transféré à Toam en 1394.

21. David Corre, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par le pape.

22. Thomas O-Kelley, transféré à Toam en 1438.

23. Jean Heyn, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Eugène IV, siégea environ quatre ans.

24. Thomas de Burgo, de l'Ordre de Saint-Dominique, mourut en 1446.

25. Corneille O-Mulledy, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Nicolas V, transféré à Émeley dans le comté de Tiperrari.

26. Corneille O-Cunlis, du

même Ordre, transféré d'Émeley en 1448, résigna.

27. Matthieu Macraih, siègeait en 1482, et mourut à Kilbough en 1507.

28. David de Burgo, nommé par Jules II, 1508, mourut l'année suivante.

29. Denis, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par le même en 1509.

30. Richard Nangle, augustin, nommé par Henri VIII.

31. Roland de Burgo, doyen, nommé par Clément VII, reconnut la suprématie d'Henri VIII, et fut transféré à Elfin dans le comté de Roscomen.

32. Étienne Kerovan, nommé par la reine Élisabeth, etc.

CLOPPER (Nicolas), chanoine régulier d'Eyndhove, dans les Pays-Bas; vers la fin du quinzième siècle, est un auteur absolument inconnu aux bibliothécaires de tout genre, sans en excepter les ecclésiastiques, les historiens et les nationaux. Le seul ouvrage que l'on connaisse de sa façon est une chronique ou histoire universelle, intitulée : *Florarius temporum*. On ne saurait dire si cet ouvrage a jamais été imprimé, parce que les deux seuls auteurs qui l'indiquent ne le disent pas. Le premier de ces auteurs est celui de la *Chronique anonyme* allemande de Cologne, imprimée en cette ville, chez Jean Hoelhoff, en 1489, 1490, 1494 et 1499, in-fol. Le second est Pierre Scriverius, professeur de Leyde, qui l'indique en ces termes dans sa *Laure-crans voor*

Laurens Coster, p. 87. Nicolaus Clopper, *Canunnick tot Eindhoven*, anno 1472, in *florario temporum*, sans s'expliquer plus au long. (Prosper Marchand, *Dictionn. hist.*, tom. 1, pag. 193.)

CLOS. On nomme clos les héritages renfermés par une enceinte de murs ou de haies. En général, il est libre à tout propriétaire d'enclore et de fermer son héritage soit de haies, de fossés ou de murs; mais dans quelques coutumes, comme dans celle d'Amiens, art. 195, il fallait une permission du seigneur. Cette permission était aussi nécessaire pour la clôture des héritages enclavés dans les capitaineries royales. (Voyez le Code des chasses, et M. Denizart, au mot Clos.)

CLOTERIUS ou **CLOTTERIUS** (Anastase), capucin allemand du dix-septième siècle, se rendit recommandable par la pureté de ses mœurs. Il fut prédicateur, maître des novices, gardien et définiteur de la province Romaine. On a de lui : 1° *de Sacris ritibus, secundum morem sanctæ romanæ Ecclesiæ*, à Cologne, 1688. 2° *Thymiana devotionis*, 1674. M. Dupin, que nous avons cité à l'article de Cloterius, rapporte les titres de ces ouvrages en français. Le P. Jean de Saint-Antoine les rapporte en latin, sans dire, ni l'un ni l'autre, en quelle langue ils ont été écrits. Au reste, il paraît que M. Dupin s'est trompé, 1° en nommant Cloterius *Ananis* au lieu d'*Anastase*; 2° en fixant l'impression du

premier ouvrage de cet auteur à l'année 1684, au lieu de 1688; et celle du second ouvrage à l'année 1675, au lieu de 1674. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 1, pag. 60.)

CLOTILDE (sainte), reine de France, *Chrotildis* et *Chrodchildis*, était fille de Chilperic, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons, qui la retint auprès de lui après avoir fait mourir Chilperic, son père, sa mère et deux de ses frères. L'esprit, la douceur, la beauté, toutes les rares qualités de Clotilde, lui firent une réputation qui passa jusqu'à Clovis, roi des Français, qui la demanda en mariage à Gondebaud, et qui l'épousa, l'an 493, à Soissons. La nouvelle épouse qui était chrétienne, et qui n'avait consenti à son mariage avec Clovis qu'à condition qu'il se ferait chrétien lui-même, le fit souvenir avant toutes choses de sa promesse; et en attendant qu'il l'accomplît, elle sut adoucir son humeur naturellement farouche, et prendre un ascendant sur son esprit, dont elle n'usa que pour accorder des grâces et répandre des bienfaits sur tout le monde. Les pauvres en particulier y avaient la meilleure part, se montrant plus accessible aux plus indigens et aux plus misérables. Elle jeûnait cependant, elle pleurait, elle priait et faisait prier de tout côté pour la conversion de son mari, qui, sans se convertir encore, permit que l'on baptisât le pre-

mier fruit de son mariage. L'enfant mourut aussitôt après le baptême, et Clotilde supporta cette épreuve avec les reproches de son mari sans le moindre murmure. Elle eut un second fils nommé Clodomir, qu'elle fit encore baptiser, et qui tomba peu de temps après dangereusement malade. Elle obtint sa guérison d'une manière miraculeuse, qui calma la colère de Clovis, indigné de ce second accident, mais qui ne le convertit pas encore. Sa conversion n'arriva qu'après la victoire inespérée qu'il remporta sur les Suèves et les Bavares près de Strasbourg. Ses troupes ayant pris la fuite dans une bataille sanglante qu'il avait livrée à ces peuples, et courant risque de tomber lui-même entre les mains de ses ennemis, il eut inutilement recours à ses dieux. Il leva ensuite les yeux au ciel, et promit de reconnaître le Dieu de Clotilde, et de se faire baptiser, s'il lui donnait la victoire. Aussitôt les choses changèrent de face: les fuyards se rallièrent et défirent les ennemis. Clotilde, avertie de ces heureuses dispositions du Roi son époux, en fit rendre de solennelles actions de grâces à Dieu par tous les catholiques du royaume, et se hâta de le faire instruire et baptiser par saint Remi, évêque de Reims. Depuis ce précieux moment, Clotilde n'eut plus qu'un même esprit et un même cœur, que les mêmes sentimens et les mêmes exercices de piété avec le Roi son

époux, jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva au mois de novembre de l'an 511, et qui fut suivie de la retraite de la Reine auprès du tombeau de saint Martin de Tours, pour y vivre dans les pratiques de la piété chrétienne. Elle fut obligée de venir à Paris pour rétablir la paix entre les Rois ses fils Clodomir, Childebert et Clotaire. Clodomir étant mort, elle se vit chargée de l'éducation des trois fils qu'il laissa. Mais Childebert et Clotaire ayant conspiré leur perte, firent prier la Reine de les leur envoyer, sous prétexte qu'ils voulaient les placer sur le trône de leur père. Quand ils les eurent en leur disposition, ils envoyèrent présenter à la Reine une épée nue et des ciseaux pour lui donner le choix de la mort ou de la tonsure de ses petits-fils. Elle répondit, tout hors d'elle-même, qu'elle aimait mieux voir ses petits-fils morts que de les voir moines et privés de la couronne de leur père. Cette parole coûta la vie à deux de ses fils, et l'obligea de retourner à Tours où elle passa ses jours dans la prière, la pénitence et les œuvres de charité. Elle mourut en 537 ou 540, ou 543, ou 548, ou 549, ou enfin 555. Son corps fut apporté à Paris, et enterré auprès de celui de Clovis son mari, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'on appelle aujourd'hui de Sainte-Geneviève, que le prince avait commencée, et qu'elle avait achevée. On rapporte plusieurs miracles opérés

à son tombeau, qui firent exposer son corps à la vénération des fidèles. Il a été renfermé dans une châsse d'argent qu'on avait coutume de porter avec celle de sainte Geneviève dans les processions générales de la ville, et il s'y est conservé jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, excepté la tête et quelques ossements qui se trouvaient partagés entre l'abbaye du Trésor, qui était un monastère de religieuses dépendant des Vaux de Cernay, au diocèse de Rouen, les Prémontrés de Valsery au diocèse de Soissons, et les chanoines d'Andely, petite ville du Vexin normand, à sept ou huit lieues de Rouen. Le Martyrologe romain moderne fait mention de sainte Clotilde au troisième jour de juin, d'autres au 1^{er} septembre, où elle est appelée sainte Rhotilde. Sa vie se trouve dans l'histoire de Grégoire de Tours, rapportée dans les Bollandistes, avec les remarques de Henschénius. Dom Luc d'Achéry et dom Mabillon en ont publié une vie à part dans les Actes des Saints Bénédictins. (Baillet, 3 juin.)

CLOTURE, *claustra*. Nous prenons ici le mot de clôture pour l'obligation des religieux et des religieuses de ne point sortir de leurs monastères, et de n'y introduire personne qu'à certaines conditions que nous allons expliquer dans cet article. La clôture, prise en ce sens, n'est pas moins ancienne que l'état religieux, puisqu'aussitôt qu'il y a eu des personnes qui se sont

engagés à garder la continence, on leur a ordonné la clôture plus ou moins étroite, comme un moyen nécessaire pour se conserver purs à l'abri des dangers inséparables du commerce du monde. Saint Basile défend aux moines et aux vierges de sortir du monastère sans nécessité et hors les temps marqués pour cela. Saint Césaire défend absolument à ces dernières de sortir de leurs monastères jusqu'à la mort. (Basil., de *Instit. monach.* Césarius, in *Regulâ ad Virg.*, cap. 1.)

De la Clôture des religieux en particulier.

La clôture des religieux les oblige non pas à demeurer toute leur vie dans les monastères sans en sortir, excepté dans des cas

extraordinaires comme les religieuses, mais 1° à n'en point sortir sans raison, ni sans permission du supérieur; 2° à n'y introduire aucune personne du sexe. Il y a depuis long-temps une défense générale aux filles et aux femmes d'entrer dans des monastères d'hommes, comme il paraît par la bulle de Pie v, du 24 octobre 1566, et par celle de Grégoire xiii, du 13 juin 1575, dans lesquelles ces deux papes prononcent excommunication contre les filles et les femmes, de quelque rang qu'elles puissent être, qui, sous prétexte de quelques indults apostoliques, entrent dans les monastères d'hommes. Grégoire xiii prononce la même peine contre les religieux qui les admettent sous ce prétexte. (Voyez Pontas, au mot EXCOMMUNICATION.)

CLOTURE DES RELIGIEUSES.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Des Lois canoniques et civiles sur la Clôture des Religieuses.*
- § II. *De l'Essence de la Clôture des Religieuses.*
- § III. *Des Terrains compris dans la Clôture, et des suites de son obligation.*
- § IV. *De la situation et forme des bâtimens des monastères, de leurs grilles, des tours, des parloirs, du chœur, des sacristies, du confessionnal, etc.*
- § V. *Des Erreurs et des Abus sur la Clôture dans les cas de brèches ou de renversement des murs extérieurs, et de construction de nouveaux bâtimens.*
- § VI. *Des Dangers des parloirs et des entretiens avec les séculiers.*
- § VII. *De l'Étendue de la défense des sorties des monastères des Religieuses, et des entrées dans ces mêmes monastères.*
- § VIII. *Des Inconvéniens des sorties des Religieuses hors de leurs monastères.*
- § IX. *Des Raisons légitimes des sorties des Religieuses hors de leurs monastères.*
- § X. *Des Conditions auxquelles on doit accorder aux Religieuses de sortir de leurs monastères.*
- § XI. *Des Entrées nécessaires dans les monastères, et des Précautions qui doivent les accompagner.*
- § XII. *Des Entrées non nécessaires, et dès-lors illicites et défendues.*
- § XIII. *Des Cas d'exceptions des défenses générales d'entrer dans la Clôture des Religieuses.*
- § XIV. *Des Conditions essentielles pour la validité des permissions d'entrer dans la Clôture.*
- § XV. *Des Abus des entrées dans la Clôture.*
- § XVI. *Des Peines portées contre les personnes qui violent la Clôture.*
- § XVII. *Des Prétextes qu'on oppose aux lois de la Clôture.*

§ I^{er}.

Des lois canoniques et civiles sur la clôture des religieuses.

La retraite est extrêmement nécessaire aux vierges chrétiennes qui vivent dans la piété,

particulièrement à celles qui sont consacrées à Dieu par les vœux solennels de religion. C'est pour cela que l'Église, qui les a regardées dans tous les temps comme une portion précieuse du troupeau de Jésus-Christ, son

époux, leur a toujours fort recommandé la solitude et l'éloignement du siècle et de toutes les personnes mondaines, dont les approches ne peuvent que troubler l'heureux repos des âmes sacrées qu'elles habitent, et profaner ces sanctuaires augustes de la Divinité. C'est pour cela encore que les puissances ecclésiastique et civile, de concert, ont fait des lois si expresses et si sévères, si multipliées et si soutenues, pour ordonner une clôture étroite aux religieuses, tant en Orient qu'en Occident. Nous avons sur cela le témoignage de saint Basile, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Isidore de Damiette, de saint Césaire et de saint Aurélien d'Arles, de saint Grégoire-le-Grand, de saint Donat, archevêque de Besançon, de saint Grégoire de Tours, de Théodulphe d'Orléans, qui ont fait des réglemens pour les religieuses, ou qui ont eu occasion de parler de leur clôture ; comme aussi les constitutions canoniques des souverains pontifes, et les décrets d'un grand nombre de conciles ; savoir : de Carthage, tenu en 397 ; d'Épône en 517 ; d'Orléans en 549 et 815 ; de Tours en 567, 813 et 1583 ; de Mâcon en 582 ; de Séville en 619 ; de Constantinople *in trullo* ; c'est-à-dire dans le dôme ou salon du palais impérial, en 692 ; de Ver ou Verneuil en 755, composé de presque tous les évêques des Gaules ; de Frioul en

791 ; d'Arles et de Châlons-sur-Saône en 813 ; de Mayence en 813, 847 et 1549 ; d'Aix-la-Chapelle en 816 ; de Paris en 829 ; de Trosli en 909 ; de Sens en 923 et 1528 ; de Rouen en 1072, 1522 et 1581 ; de Reims en 1148 et 1585 ; d'Oxford en 1222 ; de Londres en 1263 et 1268 ; de Cologne en 1280, 1310 et 1536 ; de Wurtzbourg en 1287 ; de Milan en 1288, 1565, 1569, 1579 et 1582 ; de Bayeux en 1300 ; de Ravenne en 1314 et 1317 ; de Frisinghen en 1440 ; de Sens en 1460 et 1466 ; de Lyon en 1510 ; de Valence en 1522 ; de Bourges en 1528 et 1584 ; de Trente en 1545 ; de Trèves en 1549 ; de Narbonne en 1551 et 1609 ; de Tolède en 1566 ; de Cambrai en 1570 et 1586 ; de Malines en 1570 ; de Bordeaux en 1583 et 1624 ; d'Aix en Provence et de Mexico en 1585 ; de Toulouse en 1590 ; d'Avignon en 1594 et 1725 ; enfin d'Aquilée en 1596.

Quant aux constitutions des souverains pontifes, et aux autres lois ecclésiastiques qui ont paru sur la clôture des religieuses depuis la fin du treizième siècle, celle qui leur a servi de base est la fameuse décrétale *Periculoso* du pape Boniface VIII, insérée au liv. 1, tom. 16, de *Statu regul.*, in 6, et donnée vers l'an 1298. En voici l'extrait : « Voulons, dit ce pape, pourvoir d'un remède salutaire à l'état dangereux et détestable de certaines religieuses, qui, rejetant effrontément

» toutes les lois de la bienséance
 » et de la modestie religieuse ,
 » osent quelquefois courir çà et
 » là hors de leurs monastères par
 » les maisons des personnes sécu-
 » lières, et souvent, à l'opprobre
 » de la religion et au grand scan-
 » dale du plus grand nombre des
 » fidèles, reçoivent dans leurs
 » mêmes monastères des person-
 » nes suspectes, avec une griève
 » offense de Dieu à qui elles ont,
 » de leur plein gré, consacré
 » leur virginité à l'opprobre de
 » la religion, et au grand scan-
 » dale du plus grand nombre
 » des fidèles; par notre présente
 » constitution, qui vaudra et sub-
 » sistera à perpétuité, nous or-
 » donnons à toute et chacune
 » les religieuses présentes et à
 » venir, de quelque religion et
 » ordre qu'elles soient, ou en
 » quelque endroit du monde
 » qu'elles habitent, de demeurer
 » désormais dans leurs mo-
 » nastères sous la loi d'une per-
 » pétuelle clôture; en sorte qu'il
 » ne soit ni puisse être permis
 » à aucune religieuse, tacite-
 » ment ou expressément pro-
 » fesse, pour quelque cause ou
 » raison que ce puisse être, de
 » sortir dans la suite du mo-
 » nastère, à moins que peut-
 » être quelqu'une d'entre elles
 » ne fût évidemment travaillée
 » de telle et si grande maladie,
 » qu'elle ne pût demeurer avec
 » les autres, sans grand dan-
 » ger ou scandale; et qu'au-
 » cune personne malhonnête ou
 » suspecte, ni même aucune per-
 » sonne honnête et sans repro-

» che, ne puisse jamais, en
 » aucune manière, sinon pour
 » une cause raisonnable et ma-
 » nifeste, et avec la permission
 » spéciale de qui il appartient-
 » dra, entrer chez elles ou les
 » approcher; afin que, séparées
 » de la vue du monde, elles
 » puissent servir Dieu avec plus
 » de liberté; et qu'éloignées des
 » occasions de se licencier, elles
 » lui conservent avec plus de
 » soin leurs cœurs et leurs corps
 » en toute sainteté. Et, parce
 » qu'il ne suffit pas de faire une
 » loi, s'il n'y a en même temps
 » des personnes pour la faire
 » observer exactement, nous or-
 » donnons très-sévèrement et
 » commandons, en vertu de la
 » sainte obéissance, par la ter-
 » reur du jugement de Dieu et
 » sous la malédiction éternelle,
 » à tous les patriarches, primats,
 » archevêques et évêques, de
 » pouvoir, le plus tôt qu'ils
 » pourront commodément, cha-
 » cun dans leurs villes et leurs
 » diocèses, aux monastères de re-
 » ligieuses qui leur sont soumis
 » par leur autorité propre, et à
 » ceux qui sont immédiatement
 » soumis à l'église romaine, par
 » autorité apostolique, et aux
 » abbés et autres prélats, tant
 » exempts que non exempts, de
 » quelques Églises, Ordres et
 » monastères que ce soit, de
 » pouvoir avec soin aux cou-
 » vens de religieuses qui leur
 » sont soumis, d'une clôture
 » convenable, si elle n'y est
 » pas, aux frais des monastères
 » mêmes, ou par le secours des

» aumônes des fidèles qu'ils leur
 » procureront, et d'y renfermer
 » les religieuses aussitôt qu'ils
 » le pourront commodément,
 » s'ils veulent éviter la force de
 » l'indignation de Dieu et de la
 » nôtre, réprimant les contra-
 » dicteurs et rebelles par cen-
 » sures ecclésiastiques, nonobs-
 » tant tout appel, en invoquant
 » même pour cela, s'il en est
 » besoin, le secours du bras sé-
 » culier. »

Avant le milieu du quator-
 zième siècle, le pape Benoît XII
 a renouvelé et confirmé cette
 sage décrétale par sa bulle *per*
universum. Le concile de Trente
 l'a aussi confirmée, et en a fait
 de même une règle de conduite
 pour tout le monde chrétien :
 » Le saint concile, disent les
 » Pères de cette auguste assom-
 » blée, renouvelant la constitu-
 » tion de Boniface VIII qui com-
 » mence *Periculoso*, commande
 » à tous les évêques, sous la
 » menace du jugement de Dieu
 » qu'il prend à témoin, et de
 » la malédiction éternelle, que,
 » par l'autorité du siège apos-
 » tolique, ils aient un soin
 » tout particulier de faire réta-
 » blir la clôture des religieuses
 » aux lieux où elle se trouvera
 » avoir été violée, et qu'ils tien-
 » nent la main à la conserver
 » en son entier dans les mai-
 » sons où elle se sera mainte-
 » nue; réprimant par censures
 » ecclésiastiques et par autres
 » peines, sans égard à aucun
 » appel, toutes personnes qui
 » pourraient y apporter oppo-

» sition ou contradiction, et
 » appelant même pour cela, s'il
 » en est besoin, le secours du
 » bras séculier.... Ne sera per-
 » mis à aucune religieuse de sor-
 » tir de son monastère après sa
 » profession, même pour peu
 » de temps et sous quelque pré-
 » texte que ce soit, si ce n'est
 » pour quelque cause légitime
 » approuvée par l'évêque, non-
 » obstant tous indults contrai-
 » res. Ne sera non plus permis
 » à quelque personne, de quel-
 » que naissance, condition, sexe
 » ou âge qu'elle soit, d'entrer
 » dans l'enclos d'aucun monas-
 » tère sans la permission par
 » écrit de l'évêque ou du supé-
 » rieur, sous peine d'excommu-
 » nication qui en sera encourue
 » dès-lors effectivement; et cette
 » permission ne sera donnée par
 » l'évêque ou par le supérieur
 » que dans les cas nécessaires,
 » sans qu'aucun autre la puisse,
 » en aucune autre manière, don-
 » ner en vertu d'aucune faculté
 » ou indult qui ait été jusqu'ici
 » accordé, ou qui puisse être à
 » l'avenir. »

Ce décret du concile de Trente,
 dressé en 1563, renouvelle et
 confirme la décrétale *Periculoso*
 sans aucune restriction, il a donc
 la même étendue, et il porte
 comme elle sur toutes les reli-
 gieuses présentes et à venir, de
 quelque religion et de quelque
 Ordre ou institut qu'elles soient,
 non-seulement sur celles qui se
 trouveront avoir été en clôture,
 mais encore sur celles qui n'y
 sont pas et n'y ont jamais été. Il

défend de même, généralement et indistinctement, à toutes religieuses d'en sortir, sans cause légitime, et aux externes d'y entrer hors les cas nécessaires; ainsi la conformité est entière.

Mais, dira-t-on, le concile de Trente n'ordonne pas aux évêques de mettre et établir la clôture partout et dans toutes les maisons des religieuses, mais seulement de la rétablir où elle aura été violée, et de la maintenir là où elle aura été conservée. Ainsi les religieuses qui sont exemptes de la clôture, ou par fondation, ou par privilège, ou par usage et possession, ne sont pas comprises dans ce décret du concile, et par conséquent on ne peut pas, en vertu de ce même décret, les obliger à la clôture.

On répond que puisque le concile de Trente renouvelle et confirme la décrétale *Periculoso*, il faut que son décret ait la même étendue que la décrétale, et qu'il porte comme elle sur toutes les religieuses professes; autrement le concile ne renouvellerait pas la décrétale; il ne la confirmerait pas, mais au contraire il la restreindrait et la limiterait: ainsi son décret renfermerait deux contradictoires; savoir, qu'il faut enfermer toutes les religieuses, et qu'il ne faut pas les enfermer toutes; car, en exécutant la décrétale qu'il confirme, il les faut toutes enfermer; et en suivant l'explication de l'objection, il ne faudrait enfermer que celles qui l'ont été. Une pareille contra-

dition peut-elle être attribuée au concile de Trente? D'ailleurs, ce saint concile défend expressément à toute religieuse professe de sortir de son cloître, et à toute personne d'y entrer, sous peine d'excommunication. C'est dans ces deux points que consiste essentiellement la clôture. Puis donc que le concile de Trente établit clairement ces deux points, et qu'il renouvelle la décrétale *Periculoso*, dont toute la disposition qui, comprend généralement toutes les religieuses, se réduit encore à ces deux points, il n'y a nulle différence entre la décrétale du pape et le décret du concile. Ce que Boniface VIII défend, le concile le défend; l'un et l'autre excluent, dans les mêmes termes, toutes sorties des religieuses et toutes entrées dans leurs monastères: *nemini et nulli*. Il ne s'ensuit pas que le concile ait parlé improprement, en disant d'abord que les évêques doivent avoir soin de rétablir la clôture là où elle aura été violée, et de la maintenir là où elle aura été conservée; car le concile a regardé l'avenir comme font tous les législateurs: il a ordonné que la décrétale *Periculoso* serait renouvelée et confirmée, et que, par conséquent, toutes les religieuses professes seraient obligées de garder une perpétuelle clôture. Que s'en suit-il de là? que toutes celles désormais qui, après le décret du concile et le renouvellement de la décrétale, ne seront pas en clôture, seront

des un violément de la clôture, inhérente et attachée à leur état, de la même manière que le célibat est inhérent et attaché à l'état des sous-diacres, des diacres, des prêtres et des évêques. La clôture est violée dans tous les monastères qui ne l'ont pas encore prise, parce qu'étant attachée à ces monastères par la décrétale *Periculoso* et le décret du concile de Trente, elle n'y est cependant pas gardée. Aussi le concile s'est-il servi du futur *violata fuerit*, pour nous marquer que le violément de la clôture consistera désormais dans le violément et l'inobservation de son décret. Le véritable sens de ses paroles est comme s'il disait : si l'on viole désormais quelque part la loi de la clôture : *sicubi in posterum violata fuerit lex clausuræ*; et ce qui suit le prouve invinciblement, car sans cela il ne serait pas vrai de dire qu'il ne sera permis à aucuns religieux de sortir de son monastère après avoir fait profession. En effet, si le concile avait fait un semblable décret, qu'il ne soit permis à aucun régulier de posséder aucun bien, même en commun, *neni regularium liceat aliquid ne quidem in communi possidere*, ne lui donnerait-on pas une explication forcée et violente, en disant véritable que cela ne doit s'entendre que des réguliers qui ont renoncé à tout propre, comme les capucins ? L'explication que l'objection voudrait donner à ces paroles, *neni*

sanctimonialium liceat post professionem exire a monasterio, n'est ni moins violente ni moins contraire à l'esprit du concile.

Ce n'est pas par un mot qui paraît ambigu qu'il faut chercher le sens de l'Écriture-Sainte et des lois de l'Église. Quand le sens de l'Écriture et l'intention du législateur sont clairs, il ne faut pas les expliquer par un mot obscur ou équivoque; il faut au contraire expliquer le mot obscur ou équivoque par le sens clair de l'Écriture et l'intention du législateur. C'est la règle que saint Jérôme nous donne pour expliquer l'Écriture-Sainte : « Ne croyons pas, dit-il, que l'Évangile soit dans les paroles, mais dans le sens; non pas dans l'écorce, mais dans la moelle; non pas dans les feuilles du discours, mais dans la vérité » et dans la racine de la raison. » C'est la règle que le canon *Humanæ caus.* 22, q. 1, q. 5, tiré du chapitre 7 du vingt-sixième livre des morales de saint Grégoire-le-Grand, nous donne, en nous avertissant que l'intention du législateur ne doit pas être assujétie aux paroles, mais plutôt que les paroles doivent être assujéties à l'intention du législateur : *Non debet intentio verbis desservire, sed verba intentioni*. C'est la règle enfin que les canonistes nous donnent, en expliquant ce même décret du concile de Trente. On doit, disent-ils, bien plus peser l'intention du législateur que ses paroles : *mens legislatoris est potius*

attendenda quàm verba. Navarre, in c. *statui*, n. 44. Bonacina, de *clausura*, q. 1, punct., n. 2.

Mais supposons que ce décret du concile de Trente a besoin d'interprétation, et d'une interprétation authentique, qui ait la même force que le texte, et à laquelle tout le monde soit obligé de se soumettre, ce sera sans doute au pape, chef et souverain pontife de l'Eglise, à nous la donner. En effet, l'interprétation authentique du concile de Trente, en ce qui regarde les mœurs et la discipline, est réservée au pape, de l'aveu de tous les catholiques. Pie IV, par sa bulle *Alius*, du 2 août 1564, a établi pour cela à Rome un tribunal auquel le pape préside; il a été confirmé par Pie V en 1566, et par Sixte V en 1588. Or, sans parler des autres papes, voici ce que Pie V et Grégoire XIII nous ont dit du décret de ce concile sur la clôture des religieuses. Pie V, par sa bulle *Circa pastoralis officii*, du 29 mai 1566, renouvelant le chapitre *Periculoso*, et le décret du concile de Trente, oblige expressément à la clôture toutes les religieuses qui n'y ont jamais été, et qui n'y sont pas obligées par leur institut, même les tierçaires. Et cette bulle a été publiée dans le royaume, comme il paraît par les conciles de Reims et de Tours, en 1583; de Bourges en 1584; d'Aix en 1585; de Toulouse en 1590....., qui en ont ordonné l'exécution. Le même pape, pour

confirmer cette première bulle, en a donné une autre le 1^{er} février 1570, qui commence par ces mots : *Decori et honestati*.

Grégoire XIII, animé du même zèle que son prédécesseur, pour mettre toutes les religieuses en clôture, a donné, sur la fin de décembre. 1572, sa bulle *Deo sacris*; il y cite celle de Pie V, et reconnaît qu'elles ont été faites en confirmation et en exécution du décret du concile de Trente. Sa réponse aux Pères du concile provincial de Rouen, en 1581, montre bien aussi qu'il ne faut excepter de la loi de la clôture aucunes religieuses, pas même celles qui n'y ont jamais été.

Le père Alexandre, dominicain, emploie de même l'autorité de la constitution *Periculoso*, de Boniface VIII, celle des décrets du concile de Trente, des papes Pie V et Grégoire XIII, et du concile de Rouen en 1581, pour prouver que les religieuses, par une suite de leurs vœux de religion, sont obligées, sous peine de péché mortel, de se soumettre à la clôture, quand les évêques et autres supérieurs la leur prescriront, quoiqu'elle n'ait jamais été en usage dans leur maison.

Ainsi le sens de ce mot *retablir*, dans le décret de Trente, s'entend, selon ces papes, de celui d'*établir*, pour les monastères où la clôture n'a point encore été prescrite, faute de s'être conformées à la décrétale *Periculosa*. C'est pourquoi le concile d'Aix de 1585, en copiant le décret du

concile de Trente, au lieu de *restituer*, a mis *instituer*, qui était son vrai sens, et par-là il a levé l'équivoque.

L'assemblée de Melun en 1579, qui a toujours été regardée en France comme un concile nationale, a, dans le chapitre de la *réforme des religieuses*, copié le décret du concile de Trente, touchant leurs *sorties* des monastères, et les *entrées* des externes dans ces saints lieux, défendant les unes et les autres sous peine d'*excommunication*, qui sera encourue par le seul fait.

Voici un règlement dressé par la chambre ecclésiastique des États-généraux, aux assemblées à Paris en 1614, art. 33. « La » vigilance pastorale des arche- » vêques et évêques se doit soi- » gnusement étendre sur les » monastères et maisons sacrées » des filles et religieuses vouées » au service de Dieu; et pour- » tant, en exécution des saints » décrets, ils procureront avec » effet, et sans délai, que dans » six mois après la publication » du présent règlement, la clô- » ture soit mise et gardée par » tous lesdits monastères et dans » les maisons abbatiales d'iceux; » soit qu'autrement elle y ait » été ou non, et soit qu'iceux » monastères soient aux champs » ou dans les villes; et au cas que » quelques monastères soient » sous la juridiction et visite de » quelque autre supérieur régulier ou séculier, lequel, dans » les six mois, n'ait effectivement

» établi ladite clôture, l'évêque » diocésain l'établira, sans pré- » judice néanmoins des filles, » qui, pour éducation et insti- » tution, pourront demeurer » dans lesdits monastères, et en » sortir quand les parens le vou- » dront.

» Les évêques, dit aussi le cler- » gé de France en 1625, empêcheront, tant qu'il leur sera possible, que la clôture des monastères de religieuses ne soit violée. Les ordonnances qu'ils feront pour la clôture, et pour empêcher l'entrée des monastères, seront inviolablement observées. Cela a été renouvelé en 1635, 1645, 1665, 1670 et 1675. »

Le premier monument de l'autorité civile, par rapport à la clôture des religieuses, est l'ordonnance de Henri III, aux états de Blois en 1579, touchant la clôture confirmée par Louis XIII, dans son ordonnance du mois de janvier 1629, article 4. Voici les termes de l'ordonnance de Blois : « Admonétons les archevêques, » évêques, et autres supérieurs » de religieuses, de vaquer soigneusement à remettre et entretenir la clôture des religieuses; à quoi faire ils contraindront les désobéissans. » par censures ecclésiastiques et autres peines de droit, notwithstanding opposition ou appellation quelconque. Enjoignons à nos officiers leur prêter toute aide et confort; et ne pourra aucune religieuse, » après avoir fait profession »

» sortir de son monastère pour
 » quelque temps et sous quel-
 » que couleur que ce soit, si ce
 » n'est pour quelque cause légi-
 » time qui soit approuvée de l'é-
 » vêque ou supérieur, et no-
 » n obstant toutes dispenses et
 » privilèges au contraire. Com-
 » me aussi ne sera loisible à
 » personne, de quelque qualité,
 » sexe ou âge qu'il soit, d'en-
 » trer dans la clôture desdits
 » monastères sans la licence par
 » écrit de l'évêque ou supé-
 » rieur, excepté dans les cas né-
 » cessaires seulement, sur les
 » peines de droit. »

Les bons auteurs français dé-
 cident que cette ordonnance
 doit être exécutée aux sens de
 la bulle *Circa pastoralis*, et de
 la décrétale *Periculoso*, qu'il
 faut faire observer, disent-ils,
 à toutes les religieuses, quand
 d'ailleurs elles n'y seraient pas
 obligées. La raison est que la loi
 de la clôture est renfermée im-
 plicitement dans la règle et les
 vœux de religion, comme un
 moyen de garder la vertu de
 chasteté. (Voyez Théveneau,
 lib. 2, tom. 10, art. 8. Tonduti
 de Saint-Léger, lib. 5, q. can.
 et reg., cap. 21. Dumoulin,
 notes sur le comm. de Chassa-
 neus, de la coutume de Bourg.
 Thiers, part. 1, chap. 11. Syl-
 vius, resol. var. 5, clausura,
 art. 1.)

L'arrêt de règlement de la
 Cour des grands-jours, séance
 à Clermont, du 30 octobre 1655,
 porte, « que l'ordonnance de
 » Blois pour la clôture des mo-

» nastères de religieuses sera
 » exécutée, et, suivant icelle,
 » incessamment procédé à la
 » clôture d'iceux; jusqu'à ce
 » défenses à elles de recevoir
 » aucunes novices : si dans un
 » an la clôture n'y est faite, il
 » sera procédé par saisie de leurs
 » revenus. Pourront pour ce
 » les évêques ordonner ce qu'ils
 » jugeront convenable, nonobs-
 » tant tous privilèges et exemp-
 » tions, même des monastères
 » situés dans le territoire de
 » ceux qui prétendent avoir ju-
 » ridiction quasi épiscopale. »

Le parlement de Dijon a dé-
 claré, le 18 août 1685, n'y avoir
 abus dans l'ordonnance de M. le
 cardinal Le Camus, évêque de
 Grenoble, qui enjoignait aux
 religieuses de Montfleury de se
 mettre en clôture. Elles se plai-
 gnaient, disant que ce prélat vou-
 lait changer leur état, qu'elles
 n'avaient jamais eu intention de
 s'obliger à la clôture, et qu'elles
 avaient fait profession dans la
 pensée de vivre comme elles
 avaient vu vivre les anciennes
 religieuses de cette maison. Mais
 les juges crurent que ces raisons
 ne méritaient aucune considéra-
 tion, non plus que l'interven-
 tion qu'avait formée toute la
 noblesse du Dauphiné en faveur
 de ces religieuses, la plupart
 filles de la première qualité :
 tant il parut constant au par-
 lement de Bourgogne, qu'en
 vertu des ordonnances cano-
 niques et civiles, les évêques
 peuvent et doivent obliger à la
 clôture, même malgré elles, les

religieuses de leurs diocèses qui n'y ont jamais été, fussent-elles exemptes de la juridiction de l'ordinaire, comme l'étaient les dominicaines de Montfleury.

Les monumens que nous venons de rapporter, et plusieurs autres que nous pourrions y ajouter, prouvent invinciblement l'ancienneté et l'étendue des lois canoniques et civiles touchant la nécessité de la clôture pour les religieuses. Toutes, sans aucune exception, sont donc obligées de s'y soumettre, et même de faire avec prudence ce qui peut dépendre d'elles pour l'introduire dans leurs monastères, si elle n'y est point établie. C'est un des premiers devoirs des religieuses particulières qui se trouvent dans ces sortes de monastères. Elles doivent aussi observer la clôture autant qu'elles le peuvent, ne converser qu'au parloir avec les externes, et ne sortir jamais de l'enceinte de leurs monastères, quelque sollicitation qu'on leur en fasse. Quant aux religieuses pourvues de prieurés en titre, mais sans communautés, elles sont obligées de se retirer dans les abbayes d'où dépendent ou doivent dépendre ces prieurés, ou dans quelques autres maisons de leur Ordre, de concert avec les supérieurs majeurs et sous leur obéissance; faute de quoi elles seraient dans une prévarication continuelle des règles de la clôture, et par conséquent indignes d'absolution. Tels étaient le sentiment et l'in-

tention des Pères du concile de Sens, tenu en 1528. « Nous ordonnons, disent-ils, décr. 12, que les religieuses, de quelque Ordre qu'elles soient, qui demeurent dans des prieurés qui n'ont pas des revenus suffisans pour entretenir une communauté où l'on fasse tous les exercices de régularité, seront renvoyées dans les abbayes ou monastères d'où dépendent ces prieurés, avec application de leurs revenus auxdites abbayes ou monastères. » Pour ce qui est des religieuses d'une communauté que les puissances ont jugé à propos d'éteindre, nous disons, en suivant toujours les mêmes principes, que s'il ne restait que deux religieuses dans cette communauté, une abbesse, par exemple, et une autre religieuse, quoiqu'âgées toutes les deux de soixante ans et plus, elles seraient obligées, ou de se retirer dans un monastère de leur Ordre, ou si elles restent dans cette communauté, d'y garder ce qu'elles peuvent de leur règle, et en particulier la clôture *active et passive*, ne sortant point et ne souffrant point que les externes entrent dans leur maison, hors les cas de nécessité, puisqu'il n'y a aucune loi ecclésiastique ou civile qui déclare qu'alors il n'y a plus de clôture. Il est vrai que, selon la règle du droit canon, il faut être trois pour former un Chapitre : *tres faciunt capitulum*; parce que, dans le cas d'une élection ou autre

délibération, il faut qu'il puisse y avoir partage inégal de voix, afin que s'il n'y a pas unanimité, le parti de la pluralité l'emporte sur l'autre : mais rien n'empêche que deux religieuses ne vivent en commun, qu'elles ne disent ensemble leur office et qu'elles ne gardent la clôture *active et passive*. Nous en disons autant de deux religieuses qui, étant sorties de leur monastère sous prétexte d'en établir ou d'en reformer un ailleurs, mais y trouvant des oppositions insurmontables, y restent néanmoins avec la charge de recevoir les loyers des grandes pensionnaires qui y font leur ménage, comme dans un hôtel garni, et de veiller à une certaine police de la maison. Ces deux religieuses, étant ainsi sans communauté et sans clôture régulière, sont absolument hors de leur état, et obligées de s'en retourner au plus tôt dans leur monastère de profession. Il faut encore porter le même jugement des religieuses dont le monastère aurait été pillé et brûlé par les ennemis, ou enfin détruit en quelque autre manière. Ces religieuses, en ce cas, seraient obligées de se retirer dans quelques monastères de leur institut, si elles le pouvaient, ou dans des monastères d'un autre institut, si elles le pouvaient encore. Mais si elles ne trouvaient à se retirer dans aucun monastère, elles devraient au moins mener la vie la plus régulière qu'il leur serait possible, dans les maisons de leurs parens

ou de leurs amis qui voudraient les recevoir, et surtout réciter exactement leur bréviaire.

Pour ce qui regardait les Chapitres de chanoinesses séculières, tels que ceux de Remiremont, de Bouxières, d'Épinal et de Poussai en Lorraine; de Saint-Pierre et de Sainte-Marie dans la ville de Metz; de Nivelles, de Mons, de Maubeuge, d'Andenne, de Denain, et de beaucoup d'autres endroits des Pays-Bas et de l'Allemagne, on doit dire que, quoiqu'ils aient été originairement de vrais monastères de religieuses, leur état primordial a changé, et que leur dernier état a été censé permis dans l'Église. On ne pouvait donc les obliger ni aux vœux de religion, ni à la clôture, et il fallait les regarder comme des chanoinesses semblables aux chanoines séculiers, dit M. Gibert, *Instit. eccles. et benefic.*, tom. 1, tit. 75. Aussi les décrets de Boniface VIII, du concile de Trente, de Pie V et des autres papes, qui ont fait de la clôture une loi générale, ne portent que sur les religieuses, et non sur les lieux ou les maisons dans lesquels il y a eu autrefois des religieuses; et comme les chanoinesses des derniers temps n'étaient plus religieuses, mais des dames séculières qui ont été substituées aux anciennes religieuses, la loi de la clôture ne les regardait point. Il n'en est pas de même de plusieurs autres Chapitres ou communautés qui se sont parés du titre de *chanoinesses*, et vivaient en séculières, quoiqu'elles

eussent fait les trois vœux solennels de religion. Elles étaient vraiment religieuses, et par conséquent obligées à la loi de la clôture.

§ II.

De l'essence de la clôture des Religieuses.

La clôture des religieuses consiste essentiellement, 1° à ne jamais sortir du monastère sans des raisons bien légitimes, fondées sur une nécessité véritable et urgente, et sans la permission par écrit de l'évêque, même pour les religieuses soumises aux réguliers; 2° l'essence de la clôture consiste en ce que les religieuses, même les plus mitigées, de quelque Ordre et institut qu'elles soient, ne peuvent jamais laisser entrer aucune personne dans leur monastère. sans permission par écrit de l'évêque, ou du supérieur régulier, et sans une nécessité évidente et très-grande, comme parlent les saints canons, dont Louis XIV a ordonné l'observation dans l'édit de 1695, art. 19; et Louis XV, dans la déclaration de 1742.

Les religieuses ne peuvent donc point aller là où sont les externes, ni les externes là où sont les religieuses, comme l'a déclaré la congrégation des cardinaux, interprètes du concile de Trente. Il n'y a donc point d'endroit mitoyen qui puisse être commun aux uns et aux autres. Voilà le principe d'où il faut partir pour décider quantité de questions. Mais le terme qu'il n'est pas per-

mis d'outre-passer, n'est pas un point mathématique qu'il y ait du péché de passer de quelques points. C'est à un homme éclairé, ré, sage et prudent à en décider, eu égard à l'intention et autres circonstances.

§ III.

Des terrains compris dans la clôture, et des sujets de son obligation.

On comprend, sous le nom de clôture, tout l'espace qui est environné et renfermé des murs du monastère, et où habitent et vont communément les religieuses. C'est ainsi que l'a entendu le pape Nicolas IV, dans sa bulle *Exiit qui seminat*, de 1278, pour l'Ordre de Saint-François. Ainsi les externes violeraient la clôture en entrant au-dedans de ces murs, c'est-à-dire dans les cours, jardins, et autres endroits contigus du monastère, où les religieuses vont travailler ou se promener, et à plus forte raison dans le chœur, la sacristie intérieure, etc.

De ce principe il suit, 1° que les religieuses qui sortent de l'enceinte de leurs murs violent la clôture, ainsi que les externes qui y entrent.

2°. Les religieuses qui vont sans permission, de nuit ou de jour, dans les endroits enfermés de murs, et qui sont compris dans l'enceinte de la clôture, ne violent pas la clôture, quoiqu'elles transgressent les réglemens particuliers du monastère.

3°. Les portières ne doivent ni regarder ce qui passe au de-

hors, ni parler à personne du dehors, cela leur étant défendu, entre autres par le concile de Milan, tenu en 1565, et présidé par saint Charles Borromée. Plus, les ordonnances synodales de Grenoble, en 1690, déclarent, « que les personnes de l'un et de l'autre sexe qui parleront aux religieuses, sans qu'il y ait une grille ou fenêtre entre deux, si ce n'est avec la permission légitime, ensemble les religieuses qui les admettront, encourront l'excommunication de fait. » Les portières, dit le père Petitdidier, dans son *Traité de la Clôture*, part. 2, art. 1, « ne peuvent s'y arrêter long-temps (sur la porte), ni s'y entretenir avec personne, tant parce que le lieu n'est pas propre, que parce qu'elles n'en ont pas de permission; car elles ne doivent le faire que dans un parloir, au travers d'une grille, et non par l'ouverture d'une porte. Cet abus est contre le précepte de la clôture, qui défend non-seulement l'entrée dans les couvens, mais encore l'approche de la personne des religieuses. » *Nulli personarum ingressus vel accessus pateat ad easdem*, dit le pape Boniface VIII, *C. Periculoso*. Elles n'encourent pourtant pas la censure, continue cet auteur, « pourvu qu'elles ne mettent pas les pieds hors de la porte, et qu'elles n'y laissent pas entrer les personnes de dehors; car le concile de Trente, prononçant cette censure, se sert du mot de *sortir*

« pour les religieuses, *exire a monasterio*; et d'*entrer* pour les externes, *intra septa monasterii ingredi*. »

L'approche de la personne des religieuses étant ainsi défendue, c'est donc avec bien de la sagesse que des réglemens épiscopaux défendent aux religieuses d'embrasser leurs parentes et amies aux portes du monastère, même quand elles s'ouvrent à des occasions de nécessité. On est donc encore bien plus condamnable de les faire ouvrir exprès pour cela. (Statuts de Cominge en 1641, de Sens en 1674. Éveillon, *Traité des Excomm.*, ch. 15, art. 4.)

Il n'est pas permis non plus aux religieuses de passer de la clôture dans l'église extérieure, pour parer les autels aux veilles de grandes solennités, avec la précaution de tenir les portes fermées contre les séculiers. Cela est formellement contre l'essence de la clôture, et expressément condamné par un grand nombre d'évêques exacts, et d'habiles théologiens. (Ordonnance de Grenoble, tom. 2, article 14; de Toulouse, 1704. Les Constitutions des religieuses de la Miséricorde, approuvées par M. le cardinal de Noailles, 1717. Éveillon, Lamet et Fromageau.) Grégoire XIII a aussi défendu aux religieuses de sortir pour aller fermer les parloirs du dehors, ou extérieurs; ce doit être la même règle pour la sacristie; il y a des servantes ou tourières externes pour cela, comme pour plusieurs autres choses.

C'est le sentiment de plusieurs auteurs, qu'une personne externe qui, pour se divertir et surprendre les religieuses tournières, se placerait dans le tour, puis le ferait tourner et se présenterait du côté de ces religieuses, quand elles ouvriraient le volet qui est de leur côté, violerait la clôture et encourrait l'excommunication. Il en serait de même d'une religieuse qui en ferait autant de son côté, sans néanmoins sortir du tour, qui est le terme de la clôture. (Comitol., *Respons. Moral.*, lib. 4, art. 43. Gibal. tit. *Portel. Dub. V. Clausur.* Conférences d'Angers, 1753, sur les *Cas réservés*.) C'est pour prévenir de semblables inconvéniens que les auteurs de règles de religieuses ont sagement ordonné que, hors le cas de nécessité, le tour sera toujours accroché du côté des religieuses, à l'endroit où il est dit ouvert; qu'il y aura en outre un volet par-dessus exactement fermé, et que ce tour sera partagé par des planches fixes, en sorte qu'une petite personne ne puisse y entrer. C'est donc encore contre les règles et contre l'intention des supérieurs de faire passer par ces tours des pensionnaires ou des domestiques pour entrer dans le monastère, ou en sortir dans les cas nécessaires, et cela sous prétexte d'épargner à la supérieure et aux portières la peine d'ouvrir les portes. Ce prétexte n'est point légitime; les portes sont faites pour passer toutes les personnes et les choses

qui ne peuvent passer par le tour, et le tour n'est destiné que pour les choses qui doivent y passer, mais non pour les personnes.

§ IV.

De la situation et forme des bâtimens des monastères, de leurs grilles, des tours, des parloirs, du chœur, des sacrifices, du confessionnal, etc.

Les évêques, dans les conciles et dans leurs ordonnances particulières, la congrégation des cardinaux établie pour les affaires des réguliers, aussi bien que les instituteurs, fondateurs ou réformateurs de religieuses, ont marqué en détail et avec étendue la forme de leurs bâtimens, de leurs grilles, des tours, des parloirs, des sacrifices, etc. Voici en abrégé ce qu'ils ont prescrit :

1°. Autant qu'il sera possible, les monastères seront tellement situés que les religieuses ne puissent voir immédiatement dans les rues, et que les séculiers ne puissent les voir dans leurs chambres ou leurs jardins. Si par nécessité, les appartemens des religieuses ou leurs greniers ont ainsi des vues immédiates sur les rues, ou sur des maisons séculières, elles ne se présenteront jamais à ces fenêtres pour regarder ce qui se passe au dehors, et même on y mettra des espèces de hottes qui empêchent de recevoir la clarté autrement que par le haut, ou des jalousies dont les ouvertures n'aient qu'un pouce de diamètre, afin que les personnes de dehors ne puissent

voir ce qui se passe dans l'intérieur du monastère, ni les religieuses ce qui se passe au dehors. Les réglemens faits en 1589 et 1592, par la congrégation des évêques et des réguliers, y sont exprès :

2°. A cet effet, le chœur des religieuses prendra ses jours sur la clôture ; il sera séparé de l'église ou chapelle extérieure par un mur, dans lequel il y aura une grande grille en fer, dont les mailles n'auront qu'environ deux pouces de diamètre. Au milieu de cette grille ou à côté, il y aura une petite ouverture pour la communion, dont le volet sera d'un fer médiocrement épais, et se fermera exactement à la clef, chaque fois après cette cérémonie. En dedans de la grille du chœur, il y aura aussi des volets qui se fermeront à la clef, et ne s'ouvriront que pendant les offices divins ; et même alors on tirera un petit rideau, afin d'empêcher les externes de voir les religieuses au chœur, et on ne l'ouvrira que pour l'élévation des saints mystères, pour la bénédiction et l'exposition du saint sacrement pendant les sermons, les cérémonies de vêtue, de profession, et semblables ; mais alors les religieuses tiendront leur voile baissé jusqu'au dessous du menton.

3°. Dans chaque monastère il n'y aura pas plus de deux parloirs ; ils seront construits de telle façon, que la partie qui est du côté des religieuses ne prenne

point jour sur le dehors du monastère, et celle du côté des externes, sur le dedans. Pour en faire la séparation, il y aura dans chacun deux grilles bien scellées dans le mur, dont une au moins sera de fer ; elles seront éloignées l'une de l'autre de six pouces au moins. Les mailles de chaque grille n'auront que deux pouces en carré, ou même un pouce et demi. Les réglemens de la congrégation que nous avons cités portent que les grilles seront toutes deux de fer ; qu'elles seront éloignées de deux palmes ; que les mailles en seront si étroites, que la main d'une jeune fille ne puisse y passer, et que de la grille il sorte deux clous de fer pointus, en sorte que les externes ne puissent en approcher le visage. Les chambres des parloirs intérieurs et extérieurs seront toujours fermées, excepté quand il s'y trouvera quelques religieuses, avec la permission de la supérieure.

4°. Le cabinet qui servira de confessionnal sera fermé, de même que les parloirs. On y placera une petite grille de fer, dont les mailles soient si étroites, qu'on ne puisse y passer un doigt ; il y aura par-dessus une double toile épaisse, clouée sur un châssis dormant de bois ; ou une plaque de fer-blanc percée de petits trous, sur laquelle il y aura une petite toile, clouée de même sur le châssis. Dans les occasions pressantes où le confessionnal étant occupé, il faudrait confesser dans un parloir, on ne le

fera jamais, à moins qu'il n'y ait entre le confesseur et la pénitente, soit religieuse ou pensionnaire, un châssis de toile assez épaisse, pour qu'on ne puisse voir au travers, ni être aperçu.

5° Dans le mur de la chambre des tourières, il y aura un tour de bois fort, revêtu de bandes de fer, d'une grandeur convenable, accommodé de façon qu'on ne puisse voir au travers, surtout au dedans, par-dessus, ni par-dessous, ni aux côtés. Il roulera sur un pivot bien solide; il sera partagé par une ou deux planches bien clouées, ou tenues dans des rainures, afin que personne ne puisse y passer; il y aura un crochet en dedans, afin qu'on ne puisse le tourner sans la permission des tourières; il y aura aussi un volet au-dedans, que l'on fermera à deux clefs, de jour et de nuit. Il y aura aussi au-dessous ou à côté, à un demi-pied de terre, une ouverture longue d'environ quatre ou cinq pieds, et haute de cinq ou six pouces, pour y passer des choses qui ne pourraient passer par le tour. Cette ouverture sera munie d'un volet et de deux serrures, qui le fermeront très-exactement. La petite grille qui sera à la chambre des tourières, aura un châssis couvert d'une toile, et il ne s'ouvrira que pour voir des marchandises et choses semblables; ou pour parler aux domestiques de choses nécessaires, ou à quelques personnes qui n'auraient que quelques mots à dire. Il y aura de même

à la sacristie un tour et un tiroir, pour passer les ornemens des prêtres et de l'église; à côté il y aura une ouverture large de trois pouces, et haute suffisamment pour y passer les devans d'autels. Les infirmeries seront placées de façon qu'elles prennent jour sur l'église; on y mettra une jalousie, afin que les infirmes et les convalescentes puissent entendre la messe, sans cependant voir les séculiers ni en être vues.

Les portes qui donnent sur les dehors seront très-épaisses, sans fente ni autre ouverture par laquelle on puisse voir du dehors ou du dedans, et les portières n'y paraîtront que le voile baissé. La porte ordinaire de clôture sera beaucoup moins grande que celle qui sera destinée pour passer les voitures qui amèneront dans la cour les grosses provisions; et lorsque les choses pourront être transportées par les tonnières externes, aidées des sœurs converses, on ne laissera point entrer d'autres externes pour les porter au-dedans du couvent ou les y aller chercher.

Pour ce qui est des murailles des jardins, cours et basse-cours, qui forment la clôture, la plupart des réglemens faits là-dessus, ordonnent qu'elles auront au moins vingt pieds de hauteur, et défendent d'y appuyer des apprentis, des arbres en éventail, ni des treilles, et d'en approcher des arbres à haut-vent qu'à la distance de dix à quinze pieds.

Les habitations des domestiques externes ne seront point

contiguës au monastère, ou du moins elles seront beaucoup surpassées par les murs de la clôture, afin qu'on ne puisse passer d'un toit à l'autre. Si ces habitations sont sous celles des religieuses, il y aura entre deux une voûte ou un bon plafond. Le corps de logis destiné pour le logement des pensionnaires sera entièrement séparé de celui des religieuses, et n'aura aucune communication, du côté des lieux réguliers, que par une porte qui sera toujours fermée à la clef, et dont la préfète et la tourière auront une clef, en sorte que les pensionnaires ne puissent aller dans les appartemens des religieuses, ni celles-ci entrer chez les pensionnaires, sans permission expresse de la supérieure.

§ V.

Des erreurs et des abus sur la clôture, dans les cas de brèche ou de renversement des murs extérieurs et de construction de nouveaux bâtimens.

Les religieuses ne peuvent aller là où vont les externes, ni les externes là où vont les religieuses, quoique les portes du monastère soient ouvertes; d'où il suit qu'il en est de même quand quelque mur de clôture est ouvert, rompu, ou même tout-à-fait renversé. C'est le sentiment de Sylvius, de Gibert, de Pontas, du rédacteur des conférences d'Angers, et de beaucoup d'autres bons auteurs appuyés sur cette maxime, qu'il ne nous appartient pas de juger là où la loi ne le fait pas. (Sylvius, *Resol.*,

var. 5, *Monasterium*. Gibert, *Institut.*, partie 1, chapitre 63, Pontas, au mot *MONASTÈRE*. Conférences d'Angers, sur les *Cas réservés*.)

Les Pères du concile tenu à Avignon en 1725 l'ont bien compris : « Puisqu'on voit, disent-ils, s'accroître tous les jours l'opinion erronée de plusieurs qui croient qu'on ne viole pas la clôture des monastères de religieuses quand l'entrée en est libre, soit parce que la porte se trouve ouverte par hasard, ou parce qu'une partie des murs est renversée, le concile voulant en même temps guérir cette erreur et prévenir les dangers qui en résultent, déclare, pour la sûreté des consciences, que, selon l'intention des souverains pontifes, tous ceux qui ont ainsi violé la clôture dans les cas susdits ont encouru les censures et autres peines portées par le Droit. C'est pourquoi il exhorte, dans le Seigneur, tous les prédicateurs à faire connaître aux fidèles combien la susdite opinion est frivole et erronée, et à leur inspirer le respect dû à la clôture des vierges consacrées à Dieu; de même que tous les prêtres chargés de la direction ou confession des religieuses, à les avertir qu'elles encourent les mêmes censures et autres peines, si elles consentent ou oonnivent à la violation de la clôture dans les cas susdits. »

Cela a été aussi expressément marqué dans les ordonnances synodales ou statuts de beaucoup de diocèses du royaume, entre autres de Cahors en 1638 et 1673, de Cominges en 1641, d'Agen en 1673, de Toul en 1617 et 1711, de Châlons-sur-Marne en 1684, de Grenoble en 1690, de Paris en 1697, d'Autun en 1705, de Sisteron en 1710, d'Avignon en 1712, de Lectoure en 1728, etc.

C'est donc une erreur populaire de croire que la brèche d'une muraille peut donner légitimement lieu à la rupture de la clôture. Il en est de même dans les cas de construction de nouveaux bâtimens, soit d'une église ou d'un dortoir, et de tout autre, dans l'intérieur du monastère, qui donne lieu à l'ouverture de la clôture. Dans tous ces cas, soit de brèche, soit de construction, les raisons qui ont fait ordonner la clôture et prohiber l'approche des religieuses ne subsistent pas moins que s'il n'y avait ni brèche, ni construction nouvelle. Cependant, pour retenir les esprits indisciplinés, dans ces cas de brèche et de construction de nouveaux bâtimens, les religieuses doivent fermer au plus tôt ces ouvertures avec des planches, en attendant qu'on les rétablisse en maçonnerie.

§ VI.

Des dangers des parloirs et des entretiens avec les séculiers.

Dans les premiers siècles de l'établissement des communau-

tés de religieuses, on ne connaissait point l'usage des parloirs. Quand il fallait, pour des choses nécessaires, parler à des externes, c'était, dans la plupart des monastères, la supérieure qui le faisait à la porte, accompagnée de quelques unes de ses sœurs; les autres n'y paraissaient jamais, comme nous l'apprenons de saint Basile, *Instit. des Monast.*, chap. 5. Saint Césaire et saint Aurélien ont fait les premiers, mention d'un *parloir* où on lisait la règle du monastère à celles qui désiraient d'y demeurer, et où l'on parlait aux externes qui venaient pour affaires, ou pour saluer la supérieure ou d'autres. (*Reg.*, c. 55, et recap., art. 8. *Reg.*, c. 1 et 14.)

L'amour du silence et la crainte des dangers inséparables des entretiens des gens du monde doivent porter les religieuses à les éviter scrupuleusement. « Que » dire, en effet, avec des gens » de cette sorte, dit l'auteur » des *Principes de la Perfection chrétienne et religieuse*, » pag. 2, chap. 3 ? L'entretien » roule uniquement sur des » choses profanes et inutiles; » ce ne sont, pour l'ordinaire, » que paroles oiseuses, fables » amusantes, contes divertissans. C'est déjà un mal, selon » saint Ambroise, *Exhort. aux vierges*, n. 72 et 73, que des » vierges passent le temps à dis- » courir et à soutenir une conversation, parce que c'est une » chose qui n'est pas selon la » décence de leur état, et qui

» ne convient point au sérieux
 » de leur vocation. *Quàm inde-*
 » *corum est virgines loqui et ve-*
 » *tere sermones !* Mais il y a
 » d'autres dangers à courir. On
 » rencontrera de ces hommes
 » qui font le métier de plai-
 » sans, qui s'épuisent en poli-
 » tesses, qui s'étudient à se ren-
 » dre agréables, qui laissent
 » souvent échapper des paroles
 » peu mesurées.... A quoi bon
 » s'exposer à des visites de cette
 » nature, pour n'en remporter
 » avec soi que les folies que les
 » enfans du siècle auront dé-
 » bitées à un parloir ? »

Mais ce n'est pas seulement la fréquentation des gens du monde qui a ses dangers pour les vierges chrétiennes; celle des clercs, soit séculiers, soit réguliers, n'en est point exempte. De là, tant de canons et de réglemens qui la défendent.

Le concile d'Epaone tenu en 517, can. 38, veut que « hors
 » les cas des saintes fonctions de
 » religion, les jeunes ecclésiastiques, ni les jeunes religieux
 » n'aient aucun accès auprès des
 » religieuses, s'ils ne sont leurs
 » proches parens. » On peut voir de semblables réglemens dans un grand nombre de conciles. Tels sont ceux de Mâcon en 581, de Séville en 619, de Nicée en 781; d'Arles, de Tours, de Châlons-sur-Saône en 813; de Paris en 829; de Mayence en 847 et 1549; de Milan en 1565, 1579 et 1582; d'Aix en 1585; les statuts d'Evreux de 1664, et de Carcassonne de 1713; les déclara-

tions de la congrégation des cardinaux interprètes du concile de Trente, en 1587, 1590, 1605, 1617, 1624 et 1628.

Plusieurs saints instituteurs d'Ordres ont aussi absolument interdit le parloir à leurs religieuses, excepté pour leurs plus proches parens, une ou deux fois l'année, voilées, et autant de fois à voile levé. D'autres ont voulu qu'elles ne parlassent jamais aux externes que derrière une toile bien épaisse, quelques unes même, que par une personne tierce : la plupart, qu'elles eussent toujours un grand voile épais, baissé jusqu'à la ceinture, et les manches de leurs robes rabattues sur leurs mains. (*Voyez le livre intitulé, du Voile des Religieuses, et de l'usage qu'on en doit faire, dédié à madame l'abbesse de Chaiseaux, et imprimé à Lyon en 1678.*

« Mais, se demande un auteur, que dire des religieuses qui prétendent avoir droit de fréquenter les parloirs et les grilles, pour y apprendre les sciences humaines, la musique, la peinture, les instrumens ? »

« Il est visible, répond-il, qu'elles sont dans l'aveuglement, et qu'il vaudrait mieux pour elles qu'elles n'eussent jamais mis le pied dans les cloîtres que d'y introduire ces abus, et que les supérieurs de telles personnes doivent attendre les dernières marques de la colère de Dieu si elles n'y apportent des re-

» mède prompts et efficaces. »
 (-Hermant, *Tradit. de l'Église*
sur le silence.)

§ VII.

*De l'étendue de la défense des sorties
 des monastères de religieuses, et des
 entrées dans ces mêmes monastères.*

La défense des sorties des monastères de religieuses s'étend généralement à toutes les religieuses, sans en excepter celles qui s'appuient sur la coutume, ou qui sont issues de sang royal; et la défense d'entrer dans ces mêmes monastères s'étend aussi généralement à toutes sortes d'externes, de quelque sexe, âge et condition qu'ils soient, s'il n'y a nécessité et permission. C'est la disposition du décret du concile de Trente, que nous avons rapporté, et qui a été confirmé pour les sorties des religieuses, en 1566 et 1570, par le pape Pie v; et pour les entrées des externes, par Grégoire viii, dans ses bulles *Ubi gratia*, du 15 juin 1575, et *dubiis*, du 23 décembre 1581, où il a révoqué toutes les permissions accordées précédemment à des femmes, mêmes comtesses, marquises ou duchesses, et à toutes autres, comme aussi à des hommes de pareil état de condition. Il y déclare encore que l'excommunication est encourue tant par les personnes qui entrent que par les abbesses et toutes autres personnes, de quelque nom qu'on les appelle, qui font ou laissent entrer, sous prétexte de ces permissions données, hors les cas

de nécessité. D'où l'on conclut que les portières et les autres religieuses qui contribuent à ces entrées encourrent l'excommunication.

Tout cela a été renouvelé par Paul v, dans sa bulle *Monialium*, du 10 juillet 1612, par Grégoire xv, dans sa bulle *Instructabili*, du 5 février 1623; par Urbain viii, dans sa bulle *Sacro-sanctum*, du 27 octobre 1614; et enfin par Benoît xiv, dans sa bulle *Salutare*, du 3 janvier 1742, où il comprend, dans la révocation des permissions accordées antérieurement par qui que ce soit, même par les souverains pontifes romains, pour quelque cause que ce soit, toutes personnes de quelque rang et condition qu'elles soient, même les cardinaux et les légats du Saint-Siège, et ne réserve que les ordinaires des lieux et les autres supérieurs des monastères qui y ont juridiction, mais seulement pour les cas nécessaires.

Pour ce qui est de ceux auxquels il appartient de donner, aux religieuses même exemptes, la permission de sortir de leurs monastères dans les cas nécessaires, nous disons que ce sont les archevêques ou évêques diocésains, comme il conste par la déclaration de Louis xv, du 10 février 1742, enregistrée au grand-conseil le 2 mars suivant, et au parlement de Paris le 29 janvier 1745, qui a enfin terminé la contestation mûe à ce sujet entre les évêques et les

supérieurs réguliers. On y lit, art. 2 : « Voulons que l'article 19 » de l'édit de 1695 soit exé- » cuté selon sa forme et teneur, » et en conséquence faisons très- » expresses défenses à toutes » religieuses des monastères, » exempts. et non - exempts, » d'en sortir, sous quelque pré- » texte que ce soit, et pour » quelque temps que ce puisse » être, si ce n'est pour cause » légitime et jugée telle par » l'archevêque ou évêque dio- » césain, et en vertu de sa per- » mission par écrit, sans que les » dites religieuses puissent sortir » de leurs cloîtres, sous pré- » texte de permissions par elles » obtenues de leurs supérieurs » réguliers : nonobstant les- » quelles permissions il pourra » être procédé, s'il y échet, » suivant les saints canons et » les ordonnances, contre les » religieuses qui se trouveront » hors de leurs monastères, sans » avoir obtenu la permission par » écrit de l'archevêque ou évê- » que diocésain, ou de leurs » grands - vicaires, à qui ils » auraient donné pouvoir d'ac- » corder de pareilles permis- » sions, nonobstant tous privi- » lèges et exemptions, de quel- » que nature qu'ils soient, et à » l'égard de tous les Ordres mo- » nastiques, ou congrégations » régulières, même de l'Ordre » de Fontevault, de Saint-Jean- » de Jérusalem, ou autre de » pareilles qualités. »

« Il suit de là, dit M. Dela- » combe, que la sortie des re-

» ligieuses n'est pas comprise » dans le cas d'exemption. Il y » a plus, cette sortie intéresse » la police des diocèses, dont » les réguliers, même exempts, » sont responsables aux évê- » ques quand ils la violent. »

Mais ceci n'empêche pas de recourir aussi au supérieur ré- gulier, comme le dit Pie dans sa bulle *Decorî*. Ainsi les religieu- ses exemptes ont besoin, pour sortir, de deux consentemens ; savoir, de celui de l'évêque du lieu, et de celui du supérieur régulier. Cela a été décidé dans les congrégations des cardinaux, comme l'assure Miranda, q, 5, art. 3. Elles ont encore besoin de la permission de l'évêque du diocèse où elles doivent aller, ainsi que l'a ordonné formelle- ment le clergé de France en 1625, dans les *réglemens concernant le gouvernement des personnes régulières*, art. 33 ; ce qui a été renouvelé en 1635, 1645, 1655, 1665, 1670 et 1675.

Quant à l'entrée des externes dans l'intérieur des monastères de religieuses, autrefois la per- mission des évêques était néces- saire sans aucune distinction : mais présentement il n'y a que celles qui sont soumises à leur juridiction qui soient obligées de recourir à eux à ce sujet. Pour les exemptes, la permission des supérieurs majeurs de l'Ordre suffit. « Ces monastères sont » dans le diocèse comme s'ils n'y » étaient pas, dit encore M. de » Lacombe ; et tout ce qui s'y » fait est commis à la vigilance

- » des supérieurs réguliers, suivant le concile de Trente, sess. 25, de *Regul.*, chap. 9. »

Le concile de Trente et l'édit de Blois, parlant des permissions d'entrer dans les monastères de filles, sans distinguer les exempts des non-exempts, portent l'alternative, de l'*exempt* ou du *supérieur* ; mais l'édit de 1695 s'exprime en ces termes : « et qu'aucune personne séculière ne puisse y entrer sans la permission des archevêques, ou évêques, à l'égard de ceux qui sont exempts. »

§ VIII.

Des inconvéniens des sorties des religieuses hors de leurs monastères.

« Le cloître est comme le centre des personnes religieuses, et le lieu naturel où elles doivent vivre et mourir, dit le savant M. Thiers, part. 1, chap. 28. C'est pour cela que saint Bernard et le bienheureux Yves de Chartres le comparent tantôt au Paradis terrestre où nos premiers pères vivaient dans l'innocence; tantôt à un tabernacle sacré où l'on vit à l'ombre des ailes de Dieu; tantôt à une arche où, comme dans celle de Noé, elles peuvent facilement se sauver du déluge et de la corruption du monde. De sorte qu'une religieuse hors de sa clôture est comme un arbre hors de terre, comme Adam et Eve hors du Paradis terrestre..., comme un poisson hors de l'eau..., comme

- » une brebis hors de sa bergerie, ou écartée du troupeau et en danger d'être dévorée des loups. »

Les religieuses, en prenant le grand air, prennent aussi l'esprit du monde qui éteint en elles l'esprit de Dieu. Livrées à la dissipation, elles ne cherchent qu'à se distraire et à se divertir. Déchargées du joug de la régularité, elles sont de toutes les parties de plaisir; et on les voit trop souvent s'émanciper en discours et en manières qui font murmurer ceux mêmes des séculiers qui semblent leur applaudir. De quelque côté qu'elles puissent tourner leurs pas, elles ne rencontrent partout que des pièges et des précipices qui les attendent; et ce qu'elles rapportent de leurs sorties, c'est la tiédeur, la sécheresse, l'ennui, le dégoût de la piété, de la simplicité, de la régularité, de l'ordre, du silence, du recueillement, de la prière, de la mortification, de la pénitence. L'uniformité des exercices religieux leur devient à charge; mille images importunes de ce qui a frappé leurs sens les troublent et les tourmentent au point de ne pouvoir plus se recueillir ni reprendre l'esprit de ferveur et de prière.

§ IX.

Des raisons légitimes des sorties des religieuses hors de leurs monastères.

Les raisons légitimes des sorties des religieuses hors de leurs

monastères se réduisent aux besoins corporels et aux besoins spirituels.

Une nécessité absolue, rare, urgente, extrême, indispensable et inévitable, nécessité d'ailleurs qui regarde non le bien particulier de quelque religieuse, mais le bien commun du monastère : voilà ce qui seul peut autoriser les sorties des religieuses, au jugement des papes, des conciles et des nouveaux législateurs d'Ordres.

Le saint pape Pie v, dans sa bulle *Decorî* de 1570, avec les conciles de Béziers en 1581, de Mexico en 1585, de Toulouse en 1590, et de Malines en 1607, ont déclaré, après le pape Urbain iv, que les religieuses peuvent sortir de leur monastère lorsqu'il y arrive *un grand incendie*. « Pour cela, dit M. Thiers » après d'autres, p. 1, c. 18, » il faut que l'incendie soit tel » qu'il ne laisse pas aux religieuses de quoi se loger commodément, et faire les exercices de la religion, et qu'elles ne puissent demeurer dans leurs cloîtres, sans se mettre en danger de perdre la vie ; » car s'il n'avait ravagé, par exemple, qu'une partie des lieux réguliers, que leur église ou leur chœur, et qu'elles pussent, sans une incommodité considérable, suppléer à ce défaut, en se resserrant davantage dans les logemens qui leur resteraient, ou en faisant d'une salle une église, et d'une chambre voisine un chœur,

» jusqu'à ce que les édifices fussent rétablis dans leur premier état, il n'y a pas difficulté qu'elles contreviennent aux réglemens ecclésiastiques si elles sortaient de la clôture, et qu'elles encourraient l'excommunication. »

Les théologiens et les canonistes ajoutent au cas d'un *grand incendie* celui d'un *débordement extraordinaire des eaux*, qui arrive par des pluies excessives, ou la fonte des neiges et des glaces, et qui menace de ruine le monastère, et de mort les personnes qui l'habitent. Ce danger étant violent, certain, ou du moins probable, et provenant d'une cause extérieure, comme parlent les docteurs, les religieuses peuvent sortir de leur cloître pour l'éviter, ainsi qu'il est marqué dans plusieurs règles. (Thiers, p. 1, c. 23. Roderio, q. 59, art. 2. Barbosa, *de Offic. et pot. Episc.* alleg., 102.)

Une *incursion des ennemis*, prévue ou imprévue, d'où il résulterait de grands risques pour les biens ou les personnes des religieuses si elles ne se retireraient de leurs monastères, c'est encore un cas pour en sortir. Il a été ainsi déclaré par un concile de Lyon en 583, canon troisième, et par celui de Verneuil en 755, canon sixième, par Urbain iv et par quelques règles de religieuses. Pour éviter ces risques à l'avenir, le concile de Trente, sess. 25, *de Reg.*, c. 6, et plusieurs autres de ceux qui l'ont suivi, ont sagement or-

donné de transférer dans les villes les monastères de religieuses bâtis dans les campagnes. L'édit du roi Henri IV, en 1606, art. 4, y est conforme.

Dans ce cas d'*incursion des ennemis*, auquel il faut ajouter celui du *renversement des principaux bâtimens* du monastère, par vétusté ou autrement, quand ils sont pressans comme les précédens, il n'est pas nécessaire d'avoir préalablement la permission de l'évêque diocésain, surtout s'il ne réside pas dans le même lieu; et il suffit que les religieuses l'avertissent au plus tôt, pourvu qu'en attendant ses ordres elles se retirent dans quelque lieu assuré et convenable à des personnes de leur état, comme dit le pape Urbain VI dans sa règle.

Le bien de *toute une communauté* demande aussi que si, par quelque événement extraordinaire, un *air contagieux* avait infecté tout le monastère, les religieuses puissent en sortir pour quelque temps; mais non précisément parce que l'air y serait mal sain par sa situation.

Entre les besoins corporels qui font une *nécessité* de sortir de la clôture, on compte quelquefois les *maladies des particulières*. Le pape Boniface VIII, c. *Periculo*, déclare que la loi de la clôture souffre dispense, dans le cas auquel une religieuse serait travaillée de telle et si grande maladie, qu'elle ne pourrait rester dans son monastère sans grand danger et scandale. *Nisi forte*

tanto et tali morbo earum aliquam laborare constaret, quod non possit cum aliis, absque gravi periculo seu scandalo, commorari. Ce qui donne lieu à un auteur moderne de faire avec d'autres les réflexions suivantes :

« 1^o, dit-il, l'exception mise par » Boniface, et la permission de » sortir de la clôture; dans une » maladie dangereuse, est moins » en faveur de la malade que » des autres religieuses qui » pourraient contracter sa maladie. 2^o Si la malade peut » rester dans l'enclos en un lieu » écarté, sans qu'il y ait grand » danger pour les autres de contracter son mal, et sans que » cela cause du trouble, ou des » péchés dans la communauté, » on ne doit pas la faire sortir » de la clôture, parce qu'elle » n'est pas dans le cas dont parle » le pape. 3^o Les maladies, quelque dangereuses qu'elles soient » pour la malade, si elles ne le » sont pas pour les autres, n'autorisent pas à faire sortir la » malade de la clôture; autrement on pourrait le faire dans » toutes les maladies mortelles; » ce qui est faux. » (Petitdidier, part. 2, art. 6. Gibal, chap. 1, § 3.)

Mais quelles sont les espèces de maladies pour lesquelles on peut permettre à une religieuse de sortir de son monastère ?

Pie V les restreint à la lèpre et à l'épidémie dans sa bulle *Decori* de 1570, c'est-à-dire, les maladies considérables qui peuvent se communiquer : d'où l'on

doit conclure qu'une religieuse ne peut sortir pour une maladie qui ne serait pas en même temps *considérable et contagieuse* ; que si l'on dit que la bulle *Decor* de Pie V n'est pas reçue dans le royaume, il est aisé de répondre que les conciles tenus en France postérieurement à cette bulle ont adopté ses dispositions, et défendu à toute moniale de sortir de son cloître, à moins qu'elle n'y soit forcée par une *extrême nécessité reconnue par l'évêque, qui soit trouvée conforme, et nullement contraire aux décrets de ce souverain pontife*. C'est ainsi que s'expliquent les conciles de Bordeaux, tenus en 1583, de Bourges en 1584, de Toulouse en 1590, et de Narbonne en 1609; d'Aix en 1585, et de Malines en 1607. Les règles des différens Ordres ou monastères de religieuses s'expliquent aussi fortement que les papes et les conciles, ou même n'admettent aucune exception. « Nous défendons, » disent les constitutions des religieuses de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, « à toutes moniales de sortir de la clôture, même sous prétexte de maladie.

» Quoique l'Eglise ne commande ordinairement que les choses qu'on peut accomplir sans se mettre en danger de mort, » portent les réglemens dressés par le cardinal de Bérulle, conjointement avec les autres supérieurs, pour les carmélites espagnoles qui vinrent s'établir

en France, « quelquefois néanmoins on est obligé d'observer la loi au péril même de la vie, et principalement quand la conservation du bon état de tout un Ordre en dépend. Aussi bien plusieurs papes et docteurs déclarent unanimement que ce ne sont pas là des causes légitimes à une religieuse de sortir de son monastère; et ils ajoutent qu'il est plus expédient de mourir un peu plus tôt en donnant à ses sœurs un exemple de parfaite clôture, que de prolonger sa vie en sortant, et donnant aux autres sujet de prendre une liberté qui est très-préjudiciable au bien de tout l'Ordre. »

On peut voir encore les constitutions ou statuts des religieuses feuillantines, ceux des bénédictines du Val-de-Grâce, des chanoinesses régulières de Saint Étienne de Reims, des religieuses de l'Ordre de Prémontré, des bénédictines d'Auxerre, des ursulines du diocèse de Tours, qui excluent nettement les cas de maladies autres que des *contagieuses*. Enfin, toutes les autres règles en disent autant implicitement.

Ces autorités, entre plusieurs autres qu'on pourrait apporter, montrent que la bulle *Decor* est reçue et approuvée en France, et que si elle ne s'y observe pas exactement partout, cela ne préjudicie pas à sa réception, et prouve seulement qu'on s'est relâché dans beaucoup d'endroits sur ce point de discipline. Si l'on

dit avec quelques auteurs que *les lois humaines n'obligeant pas, quand on risque de perdre la vie en les observant*, on peut permettre à une religieuse de sortir de la clôture pour toute maladie dangereuse et incurable dans son monastère, pourvu qu'un médecin de probité juge qu'elle pourra être guérie par le moyen des eaux ou de l'air natal : on répond, avec d'autres auteurs, que la bulle de Pie v n'exprimant que des cas qui concernent le bien commun, telles que les maladies contagieuses, elle est censée exclure le bien particulier tel que la santé d'une religieuse, qui sera toujours une raison insuffisante de sortir. S'il s'agissait du risque que courrait une religieuse de mourir d'une mort violente en restant dans la clôture, dans ce cas rare et extraordinaire, dit Roderique, où il s'agit non-seulement de conserver sa vie, mais encore d'ôter à un meurtrier l'occasion d'accomplir son dessein sanguinaire, un supérieur ne pourrait empêcher une religieuse de sortir de la clôture : il devrait même la prévenir et l'inviter à sortir, si elle ne le demandait pas; mais il s'agit ici du risque de mourir d'une mort naturelle et ordinaire, provenant d'une maladie : or, dans ce cas, le bien commun de la clôture est préférable à la vie d'une religieuse particulière, qui doit d'ailleurs plutôt se réjouir que s'affliger de ce que son engagement à la clôture abrégera ses

jours, et hâtera la consommation du sacrifice qu'elle a fait aux pieds des autels, lors de l'émission de ses vœux. Ceux et celles qui entrent dans les Ordres monastiques les plus austères s'attendent bien d'y abréger leurs jours. Il en doit être de même des religieuses qui se renferment dans la clôture, que l'on sait être le plus ordinairement contraire à la santé de beaucoup de personnes.

On doit comprendre, parmi les personnes obligées à la clôture, les novices non professes; en sorte qu'elles seraient censées coupables du violement de la clôture, en sortant, sous quelque prétexte raisonnable, sans la permission de l'évêque; car, quoiqu'elles ne soient point encore obligées à la clôture par vœu, elles y sont néanmoins obligées par forme d'épreuve, de même qu'à vivre dans la dépendance des supérieurs, et à se conformer à toutes les pratiques de leur état, dont la clôture est une des principales. Pour ce qui est de savoir si une novice qui rentre-rait dans son monastère, après en être sortie avec les permissions requises, et sans avoir quitté l'habit, serait obligée de recommencer de nouveau son noviciat, les uns l'assurent absolument, les autres le nient absolument aussi, d'autres enfin prennent un milieu en ceci, et disent qu'il faudrait compter à cette novice le temps qu'elle a passé dans les exercices du novi-

ciat avant sa sortie, le joindre avec celui qu'elle y passera après son retour, jusqu'à ce que ces deux temps fassent une année entière. Cela paraît conforme à l'intention du concile de Trente, qui a ordonné une année de probation, afin que la communauté, voyant les novices pendant tout ce temps dans les épreuves, puisse mieux juger de leur vocation. C'est ainsi que le père Alexandre, après Fagnan, a entendu la déclaration des cardinaux et les décisions du 25 février 1567, et du 12 du même mois 1590. (*Epist. 67, apud eund. Théolog.*)

La clôture des religieuses étant, comme il est démontré, un grand bien dans l'Eglise, et qui empêche une infinité de maux et de scandales, un bien général et commun qui intéresse la république chrétienne, il suit, 1° qu'on ne doit pas faire difficulté de laisser mourir quelques religieuses plutôt qu'elles ne seraient mortes si elles étaient sorties de leurs cloîtres pour aller aux bains publics, ou prendre l'air natal. Quelque dure que puisse paraître cette décision aux yeux des religieuses trop amatrices de la vie et qui n'ont pas l'esprit de leur état, M. Éveillon, *Traité des Excommunications*, nous fournit des preuves qu'elle est juste, solide et raisonnable.

» Pour montrer, dit-il, que telle » était l'intention de Pie V, le » compilateur des bulles rap- » porte que ce pape étant requis » avec beaucoup d'instance, par

» des personnes de grande qua-
» lité, de permettre à une reli-
» gieuse malade, de Naples, de
» sortir de son monastère pour
» aller aux bains, les refusa; et
» Guttieris, qui a été longues
» années grand-vicaire d'un évê-
» ché d'Espagne, dit n'avoir ja-
» mais voulu donner permission
» audit cas d'infirmité particu-
» lière, quoiqu'il en ait été sou-
» vent requis avec importunité;
» et rapporte que le père Fran-
» çois de Gonzague, général de
» l'Ordre de Saint-François en
» 1580, ayant été supplié d'ac-
» corder telle licence à une reli-
» gieuse de grande maison, ja-
» mais ne le voulut faire, croyant
» n'en avoir pas le pouvoir. Un
» grand religieux m'a raconté
» un exemple bien sensible d'une
» religieuse de l'Annonciation
» d'Agen, sur la maladie de la-
» quelle les médecins ayant pro-
» noncé que si elle ne sortait du
» monastère, elle mourrait; et
» que si elle allait prendre l'air,
» ou les bains, infailliblement
» elle guérirait: le général de
» l'Ordre étant requis de donner
» à cette religieuse dispense de
» sortir, répondit en un mot sur
» l'alternative des médecins,
» *moriatur*, qu'elle meure. »

Les réglemens particuliers des religieuses de l'ordre de Cîteaux, des carmélites, des annonciades, des filles de la Visitation, et de plusieurs autres Ordres, défendent positivement aux religieuses d'aller aux bains et aux eaux. On ne doit donc pas taxer de cruauté ou d'une dureté exces-

sive les prélats et autres supérieurs qui, dans ces cas, ne veulent point permettre aux religieuses de sortir de la clôture, puisque, vu les inconvénients qui en résultent, ils peuvent les obliger à rester dans leur cloître, au risque de perdre la vie, pour l'honneur de la religion et le bien général qui résulte de l'exacte observation de la loi de la clôture.

Il suit, 2^e qu'une religieuse professe ne peut être autorisée à sortir de son cloître, sous prétexte d'aller soulager ses père et mère dans leurs infirmités ou leur pauvreté. Les religieuses ont renoncé à leurs parens par leur profession, et leurs parens ont renoncé à elles; c'est un renoncement réciproque qui rompt les liens de la nature. Il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, et tout ce que peuvent faire des religieuses consacrées à Dieu par les vœux solennels, c'est de recommander à leurs communaux leurs parens pauvres et infirmes, ou à d'autres personnes en état de les soulager, si leurs supérieures le leur permettent.

Il suit, 3^e que les abesses, prieures ou autres religieuses ne peuvent sortir de leur monastère ni pour suivre des procès, ni pour visiter les bâtimens des fermes et autres biens du couvent, ni pour voir si les ouvriers exécutent bien le plan d'une église ou de quelque autre édifice dépendant du monastère, et pour examiner si les maçons, charpentiers et semblables ou-

vriers travaillent fidèlement. Il est nécessaire que les religieuses de chaque monastère aient pour cela, comme pour l'administration de leurs affaires temporelles au-dehors, quelques personnes de probité et intelligentes, sur lesquelles elles puissent se reposer de tous ces soins incompatibles avec leur état.

Pour ce qui est des raisons légitimes des sorties des religieuses, qui se tirent des besoins spirituels, voici les cas mentionnés dans le Droit et chez les meilleurs auteurs;

1^o Quand une religieuse veut de bonne foi passer dans un autre monastère, pour y pratiquer une observance plus étroite que celle qui se pratique dans sa maison de profession.

2^o Quand une religieuse est choisie ou nommée pour aller faire la charge d'abesse, de prieure, ou de maîtresse des novices dans quelque monastère différent de celui où elle a fait profession. Mais alors ces religieuses doivent aller le droit chemin au monastère de leur destination, sans s'arrêter nulle part, sinon en cas d'infirmité. Les abesses ou prieures nommées ne peuvent donc demeurer dans le monde en attendant qu'elles aient leurs bulles, ou même qu'elles soient bénites. Quant à la bénédiction d'une abesse, il lui faut deux dames assistantes, selon le pontifical romain; mais il n'est pas nécessaire que ce soient deux abesses, puisqu'il est certain que ce pontifical ne parle

que de deux matrones ou dames âgées, qui accompagneront l'abbesse élue dans cette cérémonie. *Associata à duabus matronis senioribus.* Il est donc inutile que deux abbesses d'autres monastères sortent de chez elles pour assister à cette cérémonie : il suffit que ce soient deux dames séculières, ou même deux anciennes religieuses du monastère qui accompagnent leur abbesse, soit que la bénédiction se fasse dans son église, soit qu'elle se fasse dans une autre église. Que si la cérémonie se fait dans son église, ce qui est plus convenable, ces religieuses sortiront et rentreront avec elle : si ce sont des dames séculières, elles la recevront à la porte, et l'y reconduiront sans entrer dans le monastère. Le prélat n'y entrera pas non plus, puisque la cérémonie doit se faire dans les dehors.

3° Il est permis aux religieuses de sortir de la clôture, lorsqu'il s'agit d'aller établir la réforme dans quelque monastère du même Ordre et du même institut, et que l'évêque, les supérieurs et la communauté le jugent convenable pour le bien du corps, comme le dit Urbain iv dans sa règle pour les Claristes. Celles de Fontevault, des Annonciades, du Val-de-Grâce, et d'autres, permettent aussi expressément les sorties dans le même cas.

4° Les religieuses, avec l'agrément des évêques et des autres supérieurs, peuvent encore sortir de leur cloître pour fon-

der d'autres maisons de leur Ordre, à l'imitation de sainte Thérèse, de la bienheureuse mère de Chantal, etc. Barbosa dit que, selon une déclaration des cardinaux, il faut la permission du Saint-Siège, dans les cas de fonder un nouveau monastère, d'en réformer un ancien et d'y aller remplir une charge. Mais Sylvius révoque en doute l'existence de cette déclaration ; d'ailleurs, il y a, dit-il, une pratique contraire, estimée légitime par plusieurs docteurs qu'il cite, *résol. var., verb. Clausura.*

§ X.

Des conditions auxquelles on doit accorder aux religieuses permission de sortir de leurs monastères.

Lorsqu'une religieuse se trouvant dans un des cas de nécessité, tels que nous les avons expliqués, de sortir de son monastère, les évêques ne peuvent lui en accorder la permission qu'aux conditions suivantes, savoir :

1° Qu'elle aura toujours à sa compagnie une ou deux de ses sœurs, prudentes et sages, et des plus anciennes, ou d'honnêtes matrones qui lui serviront d'anges tutélaires, et seront témoins de sa conduite. C'est ainsi que l'ont ordonné le concile de Constantinople tenu en 692, can. 46 ; ceux de Trèves et de Mayence en 1549, et plusieurs autres.

2° Qu'elles marcheront toutes ensemble, et qu'elles demeureront également toutes ensemble,

dans les lieux où elles s'arrêteront quelque temps, pendant leurs voyages, sans se partager en diverses bandes, pour éviter le scandale qui pourrait arriver de leur désunion.

3^e Que, comme l'ordonne le bref de Grégoire xv, du 6 décembre 1621, elles ne marcheront que dans une voiture fermée, et du moins la voile baissée dans le chemin, gardant la modestie, l'humilité, la sobriété, et les autres vertus qui les distinguent des personnes du siècle, afin de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. 4^e Que ces religieuses, comme le dit le pape Pie v dans sa bulle *Decori*, ne s'arrêteront point hors du monastère plus que le temps nécessaire; qu'elles ne se serviront point de ces sorties pour faire des courses inutiles, et que, soit en allant ou en retournant, elles iront le droit chemin, autant qu'il sera le plus convenable.

§ XI.

Des entrées nécessaires dans les monastères, et des précautions qui doivent les accompagner.

Les entrées nécessaires dans les monastères, et les précautions qui doivent les accompagner, se réduisent aux suivantes, selon l'usage présent. 1^o Les supérieurs et les visiteurs peuvent entrer, non pour entendre les sœurs, car cela se doit faire au parloir, mais pour examiner la clôture de la maison et des lieux réguliers, recevoir les comptes, et voir l'état des archives; et alors ils se-

ront accompagnés du confesseur ordinaire, et de quelques autres ecclésiastiques d'une sagesse et d'une prudence hors de tout soupçon: ils ne se quitteront point de vue; et depuis ce moment de leur entrée jusqu'à leur sortie, il y aura toujours plusieurs religieuses avec eux: il ne resteront dans la clôture qu'autant qu'il sera nécessaire, et ils se donneront bien de garde d'y manger, ni d'y interroger les sœurs chacune en particulier. Cette visite ne se fera ordinairement que tous les ans, ainsi que l'ordonne le concile de Trente, et elle pourra durer environ quatre jours.

2^o. Le confesseur entrera pour administrer les sacrements aux malades, pour les exhorter, les consoler, et les préparer à la mort, et pour dire la messe dans l'oratoire de l'infirmerie, pourvu que ce soit afin d'y communier quelque infirme qui ne pourrait aller à l'église à cet effet, ni au confessionnal pour s'y confesser ou y être portée. C'est ce qu'a décidé la congrégation des cardinaux le 13 septembre 1586, et ce qu'enseigne Gavant, *Man. epist. verb. Monial. claus.* (Roder. Mirand, Pelioz. tom. 1, tr. 10, c. 5, sect. 3). Hors ces cas, le confesseur pèche contre les lois de la clôture, et il est d'autant plus coupable, qu'il est par son emploi chargé du maintien de la régularité dans le monastère. Des conciles et les auteurs de plusieurs siècles exigent que, par bienséance, il n'entre

jamais que revêtu d'un surplis avec l'étole, qu'il ne quittera que quand il sera sorti.

3° Les médecins, chirurgiens et autres de cette qualité entreront pour secourir les religieuses et les pensionnaires dans leurs maladies, quand elles ne peuvent aller au parloir, ou y être transportées. On en usera à leur égard de même qu'à l'égard des confesseurs, excepté que les religieuses présentes entendront tout ce qui sera dit de part et d'autre.

4° Des ecclésiastiques en petit nombre entreront pour enterrer les défuntés, avec les mêmes précautions que les visiteurs, de même que les fossoyeurs. Il ne doit entrer alors que ceux qui sont absolument nécessaires pour la cérémonie des funérailles, dit un statut des dominicains en 1583. *Ingrediantur solum qui necessarii sunt.* « Les autres qui ne » serviront qu'à faire cortège, et » à former un clergé et une procession, sont ici superflus, » parce que la procession l'est » elle-même, et que les religieuses souffriraient en cela, » dit un bon écrivain moderne, » dans ses *Principes de la perfection chrétienne et religieuse*, » c. 16, a. 6. »

5° Les voituriers entreront avec leur attelage, lorsqu'ils amèneront du bois, du grain, du vin et autres choses qui ne peuvent pas être aisément transportées par une ou deux personnes, sur des hottes ou sur un brancard. Si les servantes ne

peuvent faire ces transports, on emploiera des porte-faix.

6° Les fermiers entreront pour délivrer leurs grains sur les greniers, et les acheteurs en gros pour le voir mesurer, s'ils ne veulent pas se fier à la livraison qu'on en ferait en leur absence.

7° On en dit autant des architectes que les religieuses ont besoin de consulter pour quelque changement ou réparation à faire dans les bâtimens.

8° Les maçons, les charpentiers, les couvreurs, les serruriers, les vitriers, les menuisiers et autres ouvriers de l'un et l'autre sexe, qui viennent de bonne foi, entreront pour travailler aux ouvrages véritablement nécessaires de la maison, de la cave, ou du jardin, que les religieuses ne peuvent faire commodément, et ce, dans tous les cas prévus ou imprévus et subits.

9° Les procureurs ou agens et pourvoyeurs, que l'on suppose plus connaisseurs que les religieuses sur les ouvrages, pourront, selon les règles de saint Césaire, de saint Aurélien, de saint Donat et d'autres plus modernes, entrer dans la clôture avec les artisans, les voituriers et les manœuvres, pour veiller à ce qu'on ne les trompe pas pour les ouvrages qui se font dans l'intérieur du monastère. Voilà les espèces de personnes dont les entrées sont estimées nécessaires, aux conditions suivantes; savoir, que ces personnes seront d'une sagesse et d'une probité reconnue; qu'elles ne

s'amuseront nulle part ; qu'elles ne s'écarteront pas ; qu'autant qu'il sera possible elles iront en droiture dans les endroits où elles ont affaire, et qu'elles s'en retourneront de même, étant toujours accompagnées de deux ou trois anciennes religieuses choisies par la supérieure, sans que les autres religieuses puissent avoir aucune conversation avec ces externes.

Les commissaires apostoliques, les notaires et les autres personnes nécessaires pour l'installation d'une abbesse ou d'une coadjutrice, ou autre supérieure bullée, peuvent aussi entrer dans la clôture des religieuses, parce que, comme dit M. Thiers, pag. 2, ch. 8, les formalités *de droit* le demandent en ces rencontres. Mais souvent, à cette occasion, combien d'entrées inutiles ou même pernicieuses, qui apportent la dissipation dans la maison !

§ XII.

Des entrées non nécessaires, et dès lors illicites et défendues.

S'il est des entrées dans la clôture des religieuses permises par le droit, parce qu'elles sont nécessaires, il en est d'autres qui sont illicites et défendues, parce qu'on ne les juge point nécessaires, même d'une nécessité morale. Telles sont celles qui suivent :

1° L'entrée de la mère ou des sœurs d'une religieuse moribonde, pour lui faire les derniers adieux et l'exhorter à bien

mourir. Ces vues de piété, quoique bonnes en elles-mêmes, ne suffisent point pour justifier une action qui est défendue par tant de lois respectables. La moribonde a dans les autres religieuses tous les secours qui peuvent lui convenir ; et peut-être même que la vue de ses parentes la troublerait, ou l'attendrait excessivement, et diminuerait par-là le mérite de son sacrifice. C'est pourquoi une congrégation des cardinaux a déclaré, le 13 septembre 1585, qu'un évêque ne peut point en ce cas donner permission d'entrer dans la clôture.

2° L'entrée des parentes ou amies d'une religieuse ou d'une pensionnaire, pour assister à ses funérailles : cette assistance étant inutile pour le soulagement de l'âme de la défunte.

3° La mère ou les proches parentes d'une fille qui se fait religieuse ne peuvent point non plus entrer dans le chœur ou l'église intérieure du monastère, pour assister à la vêture ou à la profession de cette fille. La même congrégation des cardinaux, du 13 septembre 1585, a décidé que ce dernier prétexte était encore moins plausible que celui d'une mère qui désire d'entrer pour voir sa fille malade. Il en faut dire autant d'une mère qui dirait qu'elle ne peut consentir que sa fille se fasse religieuse, à moins qu'on ne lui permette d'entrer dans le monastère pour en examiner les bâtimens. Ce prétexte n'est qu'une couverture de la curiosité de la mère, et

d'une curiosité d'autant plus vaine, que si la fille a de la vocation, il n'importe que la maison où elle se sent appelée, plaise ou déplaise à la mère. Il faut encore porter le même jugement d'une fille qui dirait que, pour se faire religieuse, elle voudrait voir auparavant la nourriture, les occupations, les logemens, les façons de faire des religieuses. Elle aura le temps d'examiner tout cela quand elle sera postulante ou même novice. Le temps des épreuves est destiné à cet examen.

4° Les dames du monde, avant d'entrer à demeure comme pensionnaire dans un monastère, ne peuvent, ni d'autres externes en leur nom entrer précieusement afin de voir si les appartemens leur conviennent. Elles peuvent apprendre la qualité de ces appartemens, ou par les séculières qui les ont habités précédemment, ou par les religieuses, ou par une carte topographique ou plan de leurs bâtimens, etc.

5° Les procureurs ou avocats des religieuses ne peuvent entrer dans leurs monastères pour y visiter les archives, et en voir les titres, papiers, etc. On doit leur apporter ces titres et papiers au parloir.

6° Il n'est pas permis d'entrer dans la clôture, ni pour présider aux élections des supérieures, ni pour examiner les postulantes et les novices, ni pour donner l'habit ou recevoir les vœux, ni pour administrer la Confirmation, prêcher la

communauté, bénir les abbesses, acquitter une fondation, porter le Saint-Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu, bénir la maison ou quelque chambre, enseigner la musique ou à toucher de l'orgue. Toutes ces sortes d'entrées et d'autres semblables sont défendues par les conciles, les congrégations des cardinaux et les bons auteurs. On peut voir le concile de Trente, sess. 25, de *Régul.*, chap. 7; la congrégation des cardinaux, le 22 juin 1595; les conciles de Tours, 1583; de Toulouse, 1590; de Milan; 1569, 1579 et 1582; la congrégation des cardinaux, 1566, du 4 septembre; et celle de 1583, le synode de Cambrai, etc.

7° C'est un abus énorme, scandaleux et digne de larmes, de faire entrer dans les monastères des filles ou des femmes du monde, et à plus forte raison des hommes, pour y chanter en musique les leçons du premier nocturne des matines de Noël, et des trois derniers jours de la semaine-sainte, avec le *Miserere* de laudes, ou pour faire l'accompagnement avec des basses de viole. C'est outrager Dieu que de prétendre le glorifier en violant, d'une manière si étrange, les saintes lois de la clôture, pour satisfaire la vanité des chanteuses et la curiosité des assistans. On doit condamner aussi les religieuses qui, à la vérité, ne font point entrer d'externes, mais qui font afficher aux carrefours de la ville : *Tels*

CLO

jours, à l'office des Ténèbres, telles religieuses d'un monastère chanteront les Lamentations de Jérémie, abus vraiment lamentable. Convient-il donc à des vierges chrétiennes de faire parade de leur voix, et d'attirer dans nos temples, comme à l'opéra ou quelque autre spectacle du siècle, une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe qui ne s'y rendent que pour les profaner par leurs immodesties, et y trouver ce qui peut flatter leurs oreilles?

8° Il n'est pas permis de laisser entrer dans la clôture des filles ou femmes dévotes, pour apprendre d'une habile pharmacienne l'art de faire des sirops et des distillations, afin d'en faire ensuite pour les pauvres. Cette raison, quoique pieuse et plausible, est d'autant plus insuffisante, que ces filles ou femmes dévotes peuvent apprendre ces sortes de choses, soit chez des pharmaciens laïques, soit chez des religieuses non oléitrées et chargées du soin des hôpitaux et de semblables établissemens.

9° C'est encore un abus très-condamnable de faire entrer dans les monastères des religieux du même ou d'un autre Ordre, pour garder pendant la nuit le corps d'une religieuse défunte. Le concile de Milan, de 1565, défend à toutes personnes externes de passer la nuit dans le monastère, sous quelque prétexte que ce soit, à peine d'excommunication, qu'elles encourront par le

CLO

seul fait, de même que la supérieure qui l'aura permis.

§ XIII.

Des cas d'exception des défenses générales d'entrer dans la clôture des religieuses.

1° Autrefois les souverains, les princes et les princesses du sang royal gardaient la loi de la clôture comme les autres, et n'entraient point dans les monastères. On ne voit aucune exception à leur égard dans l'antiquité. Cependant les canonistes ayant observé que les personnes du sang royal ne sont point censées comprises dans les lois humaines, qui ne les expriment pas, on a prétendu qu'elles pouvaient entrer dans la clôture des religieuses; et il paraît que telle a été l'intention de Grégoire XIII dans sa bulle *Ubi gratia*, du 15 juin 1575, et de Paul V, dans celle qui commence, *Monialium statui*, du 10 juillet 1612, puisqu'ils nomment les comtesses, les marquises et les duchesses auxquelles ils défendent l'entrée des monastères, sans parler des personnes de sang royal. Il faut donc convenir que le Roi, la Reine, les Enfans de France, les princes et princesses de leur sang, peuvent entrer avec leur suite dans les monastères de religieuses, sans pécher contre les lois de l'Eglise.

2° Quoique les fondateurs et fondatrices et leurs ayant-cause ne se trouvent point exceptés de la loi de clôture dans les saints

canons, divers auteurs croient qu'on peut user d'exception envers eux, et voici à leur égard les dispositions des bulles de Benoît XIV, qui a aboli et révoqué tous les privilèges anciens concernant la clôture des religieuses, par sa bulle *Salutare*, du 3 janvier 1742, tandis que dans sa bulle *Regularis disciplinæ*, du même jour, pour la clôture des hommes, il conserve aux femmes des *fondateurs* ou *instigés bienfaiteurs*, et de ceux qui ont été ou sont tenus pour tels, le droit d'y entrer; mais « à » condition qu'elles auront obtenu du Saint-Siège la confirmation de cette concession constatée par l'évêque du lieu, et qu'elles ne courront pas çà et là dans les corridors, les chambres, les salles et les offices et autres lieux, et n'y mangeront pas, mais seulement qu'elles iront à l'église ou oratoire pour entendre la messe, ou y faire d'autres œuvres de piété. » Quoiqu'il ne paraisse point d'inconvénient dans des entrées où l'on observerait ces conditions, le pape n'a pas voulu conserver ce prétendu droit aux *fondatrices* ou *bienfaitrices* des monastères de religieuses, ou il l'aurait marqué, ainsi qu'il l'a fait pour les monastères d'hommes.

§ XIV.

Des conditions essentielles pour la validité des permissions d'entrer dans la clôture.

Le concile de Trente, sess. 25,

de *Regul.*, ch. 5, marque clairement deux conditions essentielles pour que les permissions d'entrer dans les couvens de religieuses soient valides : la première, qu'il y ait une véritable nécessité; la seconde, que ces permissions soient données par écrit.

Hors les cas de nécessité, les entrées, quoiqu'avec permission, sont donc illicites. Les conciles postérieurs à celui de Trente et différentes règles de religieuses, réduisent tellement toutes les entrées au cas d'une nécessité véritable et évidente, que, sans cela, les évêques eux-mêmes et les autres supérieurs de religieuses ne peuvent entrer dans la clôture, ainsi que l'a déclaré expressément le concile d'Aquilée en 1596. On peut voir aussi là-dessus la décision de la congrégation des cardinaux, du 9 août 1575; et la bulle *Dubitis*, de Grégoire XIII, du 23 décembre 1501, et la bulle *Salutare*, de Benoît XIV.

Une véritable et évidente nécessité est donc la règle unique que doivent suivre les supérieurs pour entrer dans la clôture des religieuses, comme pour accorder aux autres la permission d'y entrer, et parce qu'il y a plusieurs sortes de nécessités auxquelles se réduisent tous les cas des entrées permises, il est nécessaire de les expliquer ici, en distinguant, d'après saint Thomas, les théologiens et les canonistes, quatre sortes de nécessités; savoir : l'extrême, la

très-grande, la grande et la morale.

La *nécessité extrême et urgente*, c'est quand il y va de la vie, du salut de l'âme, ou de la ruine du monastère, s'il n'y est remédié par l'aide des externes : par exemple, pour éteindre un incendie qui ne peut être éteint par les religieuses ; pour confesser ou médicamer une religieuse qui est tombée subitement dans une maladie tendant à la mort.

La *très-grande nécessité* est celle qui tend probablement à l'extrémité, s'il n'y est remédié au plus tôt par les externes, comme une maladie violente et dangereuse, la rupture des portes, des serrures et des murailles de la clôture par des brigands ou par les eaux.

La *grande nécessité* est celle qu'on peut supporter à la rigueur, mais avec une grande peine et incommodité : par exemple, une religieuse est fort malade, mais sans danger de mort ; absolument elle pourrait se passer de médecin, mais elle souffrirait beaucoup et long-temps ; une cheminée est tombée, on pourrait à la rigueur s'en passer, néanmoins avec une grande incommodité.

La *nécessité morale* est celle qu'on peut souffrir sans un grand détriment, mais non sans des peines et incommodités que les personnes prudentes, expérimentées et de bonne conscience jugent communément que l'on n'est pas obligé de souffrir : par

exemple, une religieuse qui a la fièvre peut absolument aller au confessionnal pour s'y confesser, ou au parloir pour s'y montrer au médecin et recevoir ses avis ; mais il est probable qu'en prenant l'air sa fièvre augmentera, ou qu'il lui surviendra quelque mal. Le verrou d'une porte est détaché, ou quelques ferremens d'une porte sont tombés ; les sœurs pourraient les fermer avec des chevilles ou de quelque autre manière ; mais cela ne serait ni solide ni commode. Les censiers et fermiers entrent pour délivrer leurs grains sur les greniers ; il leur faut de l'assistance pour mesurer et pour recevoir ces grains ; il serait méseant aux religieuses de se dévoiler pour aider ces villageois : il y a donc *nécessité morale* de faire entrer alors quelques domestiques fidèles et intelligens. Il en est de même dans les cas ci-dessus rapportés ou semblables.

L'instruction des jeunes filles à titre d'écolières externes ou de pensionnaires, et les retraites spirituelles des personnes plus âgées, avec le soin des malades, ont paru si importans à l'Église, et se faire si utilement dans les monastères de religieuses qui peuvent s'en charger par leur institut, ou par privilège du Saint-Siège, qu'on regarde ces avantages comme faisant aussi une *nécessité morale*, et que l'entrée des externes dans la clôture ne la viole point par conséquent.

La seconde condition essentielle pour la validité des permissions d'entrer dans la clôture, c'est qu'elles soient données par écrit, selon le décret du concile de Trente et l'édit de Blois, sans quoi elles seraient nulles. Il est encore nécessaire que ces permissions soient par écrit, afin qu'elles se donnent avec plus de réflexion, et qu'il y ait pour le supérieur moins de risque d'être surpris. Ces permissions seront générales pour tous les besoins communs ordinaires que l'on peut prévoir ; mais il y en aura de spéciales pour les cas extraordinaires.

C'est aux évêques seuls qu'il appartient de donner permission d'entrer dans la clôture ou d'en sortir, comme on le prouve entre autres par le concile de Milan, tenu par saint Charles en 1582, et par la déclaration de Louis xv du 10 février 1742. Ainsi, quoique les grands-vicaires des évêques soient ordinaires, ils ne peuvent donner ces permissions lors même qu'il y a nécessité, à moins qu'ils n'en aient un pouvoir *spécial et par écrit* de leur évêque, soit dans leurs lettres de grand-vicariat ; ou dans quelque autre acte séparé.

§ XV.

Des abus des entrées dans la clôture.

Les maux et les abus des entrées dans les cloîtres des religieuses sont presque innombrables, comme une funeste expérience ne le prouve que trop.

Nous n'en donnerons ici qu'un léger échantillon, mais qui suffira pour en inspirer un juste éloignement à toutes les personnes sages et judicieuses. 1° Ces sortes d'entrées donnent occasion aux externes de faire perdre bien du temps aux religieuses et de les dissiper.

2° Elles donnent lieu à ces externes d'apporter en dedans les affaires du dehors, et au dehors les affaires du dedans. L'un et l'autre sont d'une dangereuse conséquence, et souvent troublent la paix, le repos et la tranquillité des monastères.

3° Elles font presque toujours quelque brèche à la régularité : du moins elles détournent plusieurs religieuses de leurs exercices, même de communauté.

4° Les personnes externes veulent tout voir et tout savoir ; elles critiquent ce qui n'est point de leur goût ; elles proposent aux religieuses leurs idées sur des changemens à faire : les unes les adoptent, les autres les combattent ; de là les schismes et les divisions.

5° Chaque entrée gêne toujours un grand nombre de religieuses, pour une ou deux à qui elle fait plaisir.

6° Les externes se scandalisent aisément des imperfections qu'elles remarquent dans les religieuses, et les religieuses se scandalisent réciproquement des défauts des externes.

7° Les séculières introduisent insensiblement, dans les mo-

nastères qu'elles fréquentent, le dégoût de la simplicité, de la pauvreté, de la régularité; d'où il arrive que les religieuses perdant peu à peu l'esprit de leur état, tombent enfin dans un relâchement total.

8^e Lorsqu'il y entre plusieurs personnes à la fois, comme elles sont curieuses d'aller par toute la maison et d'entrer dans les cellules, on manque presque nécessairement à ce qui se doit pratiquer; savoir, que les portières ou d'autres religieuses sages, du nombre des anciennes, conduisent et gardent à vue les personnes qui entrent dans la clôture. C'est pour obvier à ces abus et à beaucoup d'autres que l'Église a fait des ordonnances si sages et si sévères touchant la clôture des religieuses.

S. XVI.

Des peines portées contre les personnes qui violent la clôture.

Les peines portées contre les personnes qui violent la clôture consistent dans l'excommunication et les autres censures ecclésiastiques. On a commencé, au sixième siècle, à prononcer l'anathème contre les religieuses qui sortaient de leur monastère, comme il paraît par les conciles de Poitiers en 589, et de Lyon en 585. Dans le huitième siècle, saint Lulle, archevêque de Mayence, excommunia une abbesse qui avait permis à deux religieuses de sortir de leur maison. La décrétale *Periculosus* de

Boniface VIII a enjoint aux ordinaires des lieux, de contraindre, par les censures ecclésiastiques, toutes les religieuses à vivre en clôture. Les conciles qui l'ont suivi ont renouvelé la même peine, et celui de Ravenne, en 1313, y a ajouté la prison.

Pie V, dans sa bulle *Decoris*, du 1^{er} février 1570, ne s'est pas contenté de prononcer l'excommunication contre les religieuses qui sortent de leurs monastères, hors les cas de maladies contagieuses et semblables: il a encore puni de même les supérieurs qui leur donnent la permission de sortir, les personnes qui les accompagnent, et celles qui les reçoivent, laïques ou ecclésiastiques, parentes ou non. Ce qui s'entend, dit Bonacina avec d'autres auteurs, lorsque, par là, on coopère à leur sortie du monastère, ou qu'on leur donne lieu de n'y pas rentrer; car on se rendrait très-coupable en favorisant de la sorte le violement de la clôture. (Bonacina, *de Claus.*, quest. 1, pag. 4.)

La congrégation des cardinaux interprètes du concile de Trente a déclaré aussi, que si des supérieurs réguliers, en vertu de leur permission, et sans y faire intervenir celle de l'évêque diocésain, attentent de faire sortir de la clôture des religieuses qui leur sont soumises, ils doivent être punis comme violateurs de la clôture. Voilà ce qui regarde la sortie des religieuses hors de leur clôture.

L'entrée des externes dans la clôture a été punie de même de l'excommunication et autres censures dès le huitième siècle, c'est-à-dire au concile de Frioul, assemblé par le patriarche d'Aquilée en 791, sans faire exception des ecclésiastiques, des religieux et autres personnes de piété, quoiqu'elles fussent à l'abri de tout soupçon. « Nous avons jugé » à propos, disent les Pères de » ce concile, can. 12, d'ordonner par ce décret inviolable, » que les monastères de religieuses seront étroitement fermés, sans que personne puisse » y être admis qu'en cas de nécessité indispensable. Les prêtres, les diacres, les autres ecclésiastiques, les archimandrites ou abbés, n'y pourront » aussi entrer sous prétexte de les visiter ou d'y prêcher, à moins qu'ils n'en aient la permission de l'évêque du lieu. » Que les évêques mêmes ne s'imaginent pas qu'il leur soit permis d'y entrer, s'ils ne sont accompagnés de leurs prêtres ou de leurs clercs, ainsi que la bienséance et l'honnêteté le demandent..... Si quelqu'un est assez téméraire pour oser contrevenir à ces défenses, que nous avons faites d'une voix unanime, il sera réprimé par les peines canoniques, suivant la qualité de sa faute; savoir, par l'excommunication ou l'anathème, ou même il perdra son grade, et sera arraché du sein de l'Eglise. Après cela, faut-il être étonné si l'on trouve la peine de l'ex-

communication prononcée contre les simples fidèles, violateurs de la loi de la clôture, par Boniface VIII, par les souverains pontifes ses successeurs, et la plupart des conciles qui l'ont suivi? Celui de Trente, ceux qui ont été tenus depuis, et l'assemblée de Melun, déclarent aussi que l'excommunication s'encourt par le seul fait.

Grégoire XIII, par sa bulle *Ubi gratia*, du 13 juin 1575, après avoir révoqué toutes les permissions d'entrer dans les monastères de religieuses et de religieux, accordés par lui ou par ses prédécesseurs..., à des comtesses, marquises, duchesses, et autres femmes de quelque qualité et condition qu'elles soient, il leur défend de se servir à l'avenir de ces permissions, sous peine d'excommunication, encoure par le seul fait; de même qu'aux abbesses, abbés et autres supérieurs de l'un et de l'autre sexe, de laisser entrer qui que soit, sous prétexte de ces permissions, à peine d'excommunication, d'être privés de leurs dignités, bénéfices et offices, et d'être déclarés incapables d'en tenir aucun à l'avenir.

Des auteurs, entre autres Suarez et Gibalin, pour éluder la force de cette bulle, ont prétendu qu'elle n'a lieu que contre les femmes qui prétendraient avoir droit du Saint-Siège d'entrer dans les monastères, en vertu de leurs permissions, quoique révoquées, et même malgré les supérieurs, ce qui ferait un

scandale, et non contre celles qui ne se prévalent pas d'un semblable privilège.

Mais il est certain qu'on doit entendre cette bulle de Grégoire XIII dans le même sens que celle de Pie V, *Regularium personarum*, du 24 octobre 1566. Or, Pie V ayant appris l'interprétation forcée qu'on donnait à sa bulle *Regularium personarum*, a déclaré par une réponse à une consultation qui n'a pas été promulguée, et ensuite par la bulle *Decet Romanum Pontificem*, du 16 juillet 1570, que son intention était de comprendre dans sa bulle *Regularium*, non-seulement les femmes qui avaient eu des indults et des facultés pour entrer dans les monastères d'hommes, ou qui prétendaient en avoir, mais encore toutes les autres femmes en général et en particulier, sans exception. Cela a fait changer de sentiment à Suarez, et devrait faire penser de même tous les auteurs modernes qui ne peuvent prétendre cause d'ignorance de la bulle *Decet Romanum Pontificem*, puisqu'elle a été insérée dans le bullaire imprimé à Rome en 1617, à la suite de la bulle *Regularium personarum*, et qu'elle se trouve dans les privilèges accordés aux Ordres mendiants, recueillis par Confictius.

Nous convenons cependant que le pape y excepte, 1° les cas des messes, des offices, et des processions qui se font dans les cloîtres des monastères, les enterremens et les services qu'on

y fait pour les morts, auxquels il permet aux femmes d'assister avec les autres fidèles. 2° Les cas où le grand concours du peuple empêche d'entrer ou de sortir commodément par la porte de l'église, dans lesquels il accorde pareillement aux femmes d'entrer et de sortir librement avec les hommes par la porte du cloître, pourvu qu'elles ne s'écartent pas du droit chemin qui conduit hors du monastère.

Ainsi, quoi qu'il en soit du sens de la bulle *Regularium* de Pie V, et de celle *Ubi gratia* de Grégoire XIII, pour ce qui concerne l'entrée dans les couvens d'hommes, il est constant que celle de ce dernier pape, en ce qui concerne l'entrée dans les monastères de religieuses, s'étend à toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui n'ont point de permissions, comme à celles qui ont ou qui prétendent avoir des indults, et qu'elles encourrent également l'excommunication. La raison en est que cette discipline est des plus anciennes, et unanimement établie, comme on l'a vu, et que tous les monastères ont dû s'y soumettre au moins depuis la décrétale *Periculoso* et le décret du concile de Trente, sous les peines y portées. D'ailleurs, ces bulles *Regularium* et *Ubi gratia* ne font que renouveler un droit commun, réglé sur le point de la clôture; ce qui doit suffire pour empêcher d'en contester le sens et l'autorité.

Enfin, la bulle *Ubi gratia*

déclare formellement que toutes les personnes qui, *sans nécessité*, entreront dans la clôture des religieuses, même avec la permission des *supérieurs ordinaires*, encourront la peine de l'*excommunication*. Ainsi, elle a lieu contre d'autres que contre celles qui *prétendraient* avoir d'ailleurs droit, ou un privilège du Saint-Siège.

Voilà pour les *entrées* sans permissions ou avec des permissions révoquées. Il y a plus; Grégoire xv, par sa bulle *Inscrutabili* du 5 février 1622, et Urbain viii, par celle dite *Sacrosanctum* du 27 octobre 1624, ayant déclaré que les permissions mêmes des souverains pontifes ne vaudront qu'autant qu'elles seront *agréées par la communauté*, il s'ensuit aussi que les personnes qui entreraient sans cet agrément, quoiqu'avec la permission des supérieurs, encourraient l'*excommunication*.

Mais ce ne sont pas seulement les personnes qui entrent dans la clôture qui encourent les *peines canoniques*; ce sont encore celles qui les *font* ou les *laissent* entrer, selon les conciles de Milan en 1565, de Cambrai en 1604, et de Narbonne en 1609, conformément aux bulles de Grégoire xiii, de 1575 et 1581. Paul v, dans sa bulle *Monialium*, du 10 juillet 1612, a aussi déclaré la même chose.

Ainsi, outre les religieuses qui sortent de leur monastère, sans nécessité et sans permission par écrit, et ceux qui y coopèrent,

il y a six sortes de personnes frappées de l'*excommunication* pour violement de la clôture.

- 1° Ceux et celles qui entrent sans nécessité et permission.
- 2° Ceux et celles qui entrent en vertu de permissions même du Saint-Siège, mais révoquées ou non agréées par la communauté.
- 3° Les abbés, abbesses et autres supérieurs ou supérieures qui font entrer ou admettent dans la clôture les personnes dont les permissions ont été révoquées.
- 4° Ceux et celles qui entrent en vertu des permissions qu'ils ont des évêques ou autres supérieurs, mais sans une véritable nécessité.
- 5° Les supérieurs réguliers, dès la première fois qu'ils entrent dans les monastères, sans une véritable nécessité, et même les évêques dans les pays où la bulle *Dubius* de Grégoire xiii, et la bulle *Salutare* de Benoît xiv sont reçues.
- 6° Les religieuses qui admettent dans la clôture qui que ce soit, supérieurs ou autres, sans une vraie nécessité.

Néanmoins, le père Florent estime, suivant l'opinion commune des docteurs, et surtout de Navarre, que comme dans les bulles il y a ces mots, *qui osent ou présument entrer*, par lesquels on entend ceux et celles qui savent la loi, la méprisent, et ne veulent pas s'y soumettre, il semble que l'*excommunication* ne tombe point, 1° sur ceux qui ignorent la loi, ou qui, par simplicité et curiosité, et sans malice ni mauvais dessein, en-

trent dans la clôture, parce qu'ils ont trouvé la porte ouverte ou un mur renversé. 2° Sur ceux qui, par inadvertence, et aidant à quelque ouvrage, entrent un ou deux pas. 3° Sur ceux qui savent la loi, mais qui, voyant qu'on ne l'observe pas au vu des supérieurs, sont assez peu instruits de la discipline de l'Eglise pour croire qu'elle est abrogée. 4° Sur ceux qui ont une permission du Saint-Siège qu'ils ne savent pas être révoquée. 5° Sur ceux qui entrent avec permission, mais sans nécessité, croyant pourtant bonnement que leur entrée est nécessaire. 6° Sur ceux qui entrent de bonne foi, croyant que cela est permis; en sorte que s'ils savaient qu'il y a une défense, ils n'entreraient pas. 7° Sur les personnes simples qui ont déposé leurs doutes, en voyant beaucoup de personnes graves et savantes entrer dans la clôture. Cependant ils doivent se faire absoudre à *cautèle*, c'est-à-dire, pour la sûreté de leur conscience, selon l'avis du père Alexandre, *epist.* 59, *Append. ad Theol*; sur quoi il faut observer que l'absolution de ces censures encourues par le violement de la clôture des religieuses appartient en France aux évêques, les bulles qui la réservent au pape, n'étant point reçues dans ce royaume, ainsi que le remarque Cabassut, *Theor. et Prax.*, l. 5, ch. 24, n. 4. Les évêques du royaume, dit Pontas, se sont conservés dans ce pouvoir, fon-

dés sur la pleine juridiction qu'ils ont de droit, à l'égard de la clôture des religieuses, même exemptes, par la constitution de Boniface VIII, par le concile de Trente, et par la dix-huitième bulle de Grégoire XV du 5 février 1622. La pratique y est conforme, à en juger par les Rituels, les statuts et les listes des cas réservés des différens diocèses du royaume, publiés depuis plus de deux siècles.

§ XVII.

Des prétextes qu'on oppose aux lois de la clôture.

On oppose bien des prétextes aux lois de la clôture, mais tous plus ou moins frivoles et insuffisants, comme il sera aisé de s'en convaincre par la réfutation que nous en allons faire.

On dit donc, 1° qu'il y a des religieuses qui, par leur fondation, ont la liberté de sortir de leur monastère et d'y recevoir des externes; 2° qu'il y en a aussi qui n'ont point fait vœu de clôture, et qui ne seraient jamais entrées dans leur monastère, si elles avaient prévu qu'on pourrait les y obliger; 3° qu'il y aurait à craindre des extrémités beaucoup plus fâcheuses que la violation de la clôture, si on voulait l'introduire dans les monastères de ces sortes de religieuses, et qu'on ne peut pas les y obliger malgré elles; 4° qu'il n'est pas croyable que l'Eglise puisse et veuille imposer généralement, sous de si grandes peines, une loi aussi gênante

que celle de la clôture, et qu'il y aurait de la simplicité à se persuader qu'elle excommunie en effet pour une bagatelle semblable au violement de la clôture, tel qu'il arrive en une infinité de cas, comme, par exemple, lorsqu'on fait passer par le tour des petits enfans de l'un et de l'autre sexe, lorsqu'on saigne ou que l'on panse des pauvres par un motif de charité, sur le seuil de la porte d'un monastère, ou si l'on veut, entre les deux portes qui séparent la clôture de ce qui ne l'est pas, etc.

On répond, à la première difficulté, que le concile de Rouen tenu en 1581 l'ayant proposée au pape Grégoire XIII, ce pape, après avoir consulté les cardinaux, répondit qu'il fallait exécuter le décret du saint concile de Trente et les bulles des souverains pontifes touchant la clôture, lesquels avaient révoqué tous les privilèges, et dérogé aux fondations contraires à la clôture : *Executioni demandentur decreta concilii Tridentini et bullæ summorum Pontificum, quibus sublata sunt omnia privilegia et fundationes*. La bulle de Pie V, du 29 mai 1566, est aussi expresse sur cette matière.

On répond à la seconde difficulté, que la clôture est contenue implicitement dans la règle et dans les vœux comme un moyen très-propre pour les observer : d'où Sylvius conclut que quand des religieuses auraient fait profession sous la clause expresse de ne point garder la clô-

ture, l'évêque aurait encore, en ce cas, droit de les y contraindre, à moins qu'elles n'eussent donné qu'un consentement purement conditionnel à leur vœu, et qu'elles n'eussent eu intention formelle d'en suspendre l'effet par cette condition, parce que, comme le dit de Miranda, leur vœu serait invalide jusqu'à l'accomplissement de la condition, et ne les rendrait pas par conséquent véritablement religieuses.

On répond à la troisième difficulté, que l'Église, regardant et ordonnant la clôture comme nécessaire aux religieuses, toutes sans exception sont obligées de s'y soumettre sous peine de damnation. Voilà la plus grande extrémité qu'il y ait à craindre pour des religieuses. On peut donc les obliger malgré elles à embrasser la clôture; et non-seulement le pape, dit le savant Dumoulin, mais même les princes souverains peuvent et doivent contraindre les religieuses de garder la clôture, vu qu'elle est de la règle, et qu'on doit les obliger à observer les règles prescrites par les supérieurs légitimes. *Potest cogere et debet, quia clausura est de regulâ, et ad regulam servandam, debent arctari, licet non in excedentibus regulam.* (Dumoulin, *Not. sur la coutume de Bourgogne.*)

On répond, à la quatrième difficulté, que la loi de la clôture est en effet très-grave et très-importante; que l'Église la juge telle et l'ordonne expressément sous les plus grandes peines à

toutes les religieuses; que le violement de cette loi si grave et si importante ne peut passer pour bagatelle que dans l'esprit des mondains, qui méprisent tout, et que c'est avec autant de justice que de raison que l'Église frappe de son glaive spirituel ceux et celles qui ne craignent pas de lui désobéir en ce point, et dans tous les cas soumis à ses conciles. Le concile de Trente a trouvé bon d'étendre la défense d'entrer dans les monastères de religieuses jusqu'aux petits-enfants, et cette disposition est très-sage; car, comme le dit un auteur moderne, si ces petits enfans « ne sont pas capables de » faire du mal par eux-mêmes, » ils peuvent en occasionner. S'il » était permis, on en ferait entrer tous les jours, et le moindre mal qu'ils causeraient, ce » serait la perte du temps, bien » des immodesties, des badineries, des dissipations, et d'autres irrégularités. Celles qui les » font entrer péchent, et encourrent les censures. Les religieuses et les autres personnes qui » ont un peu d'expérience savent qu'il y a en toutes ces » choses encore de bien plus » grands dangers et de plus facheuses suites à craindre. » (Petitdidier, part. 2, art. 10.)

Pour ce qui est de saigner et de panser les pauvres par un motif de charité, nous convenons que c'est une œuvre de miséricorde très-louable en soi; mais cette œuvre, quoique bonne et excellente de sa nature, de-

vient mauvaise et criminelle, loin d'être méritoire, dans les religieuses qui l'exercent contre les lois de la clôture et de leur état, parce que, comme nous l'apprend la théologie morale, pour qu'une action soit méritoire et agréable à Dieu, il faut qu'elle soit bonne à tous égards, c'est-à-dire, non-seulement par rapport à l'objet et à l'intention, mais encore par rapport aux circonstances. Or, les œuvres de charité dont il s'agit, se font dans les lieux défendus par l'Église; elles ne sont donc point bonnes par rapport aux circonstances; ce qui néanmoins serait nécessaire pour qu'elles fussent méritoires et agréables à Dieu. D'ailleurs le bien commun doit l'emporter sur le bien particulier : or, la pratique exacte de la clôture est un bien commun de la religion, au lieu que de panser les pauvres, ou d'exercer des œuvres semblables de miséricorde, n'est qu'un bien particulier qui ne doit jamais prévaloir et préjudicier aux constitutions de l'Église, qui regardent le bien commun de la religion.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure, il faut conclure que la loi de la clôture des monastères de religieuses, est une des plus anciennes, des plus universelles, des plus respectables et des plus nécessaires de la discipline régulière; que la supérieure immédiate de ces maisons n'a aucun droit d'en dispenser, ni pour les sorties ni

pour les *entrées*, et que les supérieurs majeurs, soit délégués ou ordinaires, ne le peuvent que dans les termes des saints canons, c'est-à-dire, pour des *causes manifestement raisonnables*, dit le pape Boniface VIII, dans des *cas nécessaires*, dit le concile de Trente; pour des *causes urgentes*, dit Grégoire XIII: qu'enfin, soit les religieuses qui sortent de leur couvent, ou qui y introduisent ou laissent entrer des externes de l'un ou de l'autre sexe; soit ces externes qui y entrent hors les cas d'une véritable nécessité, et sans permission, se rendent coupables d'un péché très-grief, et encourrent par le *seul fait l'excommunication réservés*.

Nous ajouterons ici le précis de l'ordonnance de M. le cardinal de Noailles, du 27 septembre 1697, en forme de règlement général pour les religieuses.

1. Il est ordonné aux monastères de présenter leur supérieur ou visiteur.

2. Les supérieurs, supérieures et conseillères, ou discrètes des couvens de religieuses de notre diocèse, examineront soigneusement les filles qui se présenteront pour être religieuses, afin de connaître si elles sont appelées de Dieu à cet état, et si elles s'y portent de leur propre et libre volonté, ou si elles n'y sont pas induites par quelques persuasions humaines, ou même par quelques menaces ou contraintes; auxquels cas nous défendons auxdits supérieurs et

supérieures, sous les peines et censures portées par le saint concile de Trente, de les recevoir, et déclarons que les parens, tuteurs et tous autres qui contraindront et induiront, par voies illicites, lesdites filles à embrasser la vie religieuse, ou qui même y contribueront par leur présence, aide, conseils ou autrement, encourront l'excommunication portée par le même concile.

3. Défendons aux mêmes supérieures, et à toutes religieuses vocales, de faire aucune convention illégitime pour la réception des filles, et de passer à cet effet des contrats qui tiennent en quelque manière de l'avarice ou de la simonie; et, afin qu'elles aient l'instruction nécessaire pour éviter ces désordres, si souvent condamnés par les saints canons, nous ordonnons aux supérieurs d'informer exactement, tant lesdites supérieures que religieuses vocales, des intentions et de la doctrine de l'Eglise sur cette matière; et pour empêcher les abus qui pourraient se glisser dans tous les contrats que passeront à l'avenir lesdites religieuses, nous défendons à toutes supérieures, discrètes et vocales, d'en arrêter aucun à l'avenir, qu'elles ne les aient communiqués à leurs supérieurs.

4. Et comme les pensions particulières que les parens donnent à leurs filles les rendent ordinairement propriétaires, et les engagent à violer leur vœu de

pauvreté, quelque prétexte qu'elles prennent de ne les posséder et employer que par la permission des supérieures, nous défendons à toutes supérieures d'en souffrir aucunes qu'elles ne soient mises dans le dépôt commun du monastère, pour être employées, comme les autres biens, aux besoins de la communauté. Et pour ôter le prétexte ordinaire de ces pensions, nous recommandons aux supérieures de veiller à ce que leurs religieuses aient en tout temps, de santé ou de maladie, tout ce qui leur sera nécessaire. Les présens en argent seront aussi mis dans le dépôt commun.

5. Et d'autant que les abus ci-dessus marqués viennent pour l'ordinaire du peu d'économie et de la mauvaise administration du temporel des maisons, défendons à toutes supérieures, discrètes et autres religieuses, de faire aucune dépense considérable sans la participation de leur supérieur; et si l'affaire est importante, sans notre permission par écrit. Enjoignons auxdites supérieures et autres officiers qu'il appartiendra, de représenter tous les ans l'état de tout le temporel de leurs maisons, et les comptes de recette et de dépense de toute l'année, en bonne forme, audit supérieur qui les examinera soigneusement; et après les avoir arrêtés et signés, ordonnera ce qu'il jugera nécessaire pour la conservation et fidèle administra-

tion du temporel de la communauté.

6. Défendons de recevoir aucune fille à l'habit et à la profession, qu'elle n'ait été auparavant examinée et agréée par le supérieur particulier de la maison, qui avertira celle qui aura été admise à la vêtue de ne s'y présenter qu'avec un habit simple et modeste, sans frisure, étoffe d'or ou d'argent, et sans pierreries, à quoi la supérieure tiendra la main. Comme aussi nous ordonnons, conformément au saint concile de Trente, à toutes supérieures, soi-disant exemptes ou non exemptes, de nous donner avis de la fin de l'année du noviciat de chaque novice, un mois avant qu'elle soit expirée, afin que, suivant les saints canons, la novice soit examinée par nous, ou par un député de notre part; duquel examen nous voulons que l'acte soit au moins signé de la novice et de celui qui aura fait l'examen, et soit enregistré dans un livre qui sera destiné à cet effet dans chaque maison religieuse.

7. Enjoignons aux supérieurs et visiteurs de faire la visite des monastères dans le temps porté par les constitutions; et en cas que lesdites constitutions ne prescrivent pas de la faire tous les ans, ou tous les deux ans, voulons au moins qu'elle soit faite une fois tous les trois ans, leur recommandant de tenir la main, conjointement avec les supérieures, à l'exacte obser-

vance de la clôture, des vœux, des règles, constitutions et coutumes légitimes de chaque maison religieuse, et de travailler avec vigueur et prudence à leur rétablissement, s'ils'y était glissé quelque relâchement; recommandons aussi aux supérieurs et visiteurs de nous rendre compte au moins une fois tous les uns de l'état des maisons dont ils sont chargés.

8. Défendons, sous peine d'excommunication, à toutes supérieures et religieuses, de sortir de la clôture de leur monastère, ou d'y donner entrée à aucune personne séculière, sous quelque prétexte que ce soit, sans notre permission par écrit, à l'exception toutefois des personnes nécessaires aux besoins du monastère, comme il sera marqué article 20. Déclarons que nous n'entendons point que les supérieurs et visiteurs, par nous commis pour la conduite des monastères, accordent aux personnes séculières aucunes permissions, d'y entrer, autres que celles qui sont énoncées, dans ledit article 20.

9. Faisons aussi défenses à tous supérieurs et supérieures, de recevoir dans les monastères de ce diocèse aucune religieuse des autres diocèses, sans l'obédience de leur ordinaire et notre permission par écrit. Ordonnons aux religieuses qui y sont reçues, avec les obédiences et permissions susdites, de garder exactement les réglemens de la maison où elles seront reçues,

comme de ne point aller au parler sans permission et sans assistante; de ne donner ou recevoir aucune lettre qui ne soit vue de la supérieure; d'assister à l'oraison, à la messe de communauté et à l'office, et de garder les heures de la maison et le silence; en sorte qu'elles soient en toutes choses sujettes à l'obéissance de la supérieure et à la discipline du monastère.

10. Enjoignons, sous peine d'excommunication, en confirmant notre ordonnance du quinzième juillet dernier, à toutes religieuses des monastères de notre diocèse qui seraient maintenant hors de leurs communautés, dans des maisons séculières, soit à la ville soit à la campagne, sans avoir notre permission par écrit, de rentrer incessamment dans leurs dites maisons, et aux religieuses des autres diocèses qui se trouvent à présent dans celui-ci et demeurent dans lesdites maisons séculières, de nous représenter aussi incessamment leur obédience, pour leur accorder ladite permission, s'il convient leur assigner un monastère où elles puissent se retirer, ou quelque autre communauté, et leur marquer quelque ecclésiastique, séculier ou régulier, auquel elles soient tenues de s'adresser pour leur conduite spirituelle; et à faute d'avoir, par les unes et par les autres, satisfait dans un mois à notre présente ordonnance, après qu'elle leur aura été dûment signifiée, ou qu'elle

sera suffisamment venue à leur connaissance, nous les déclarons avoir encouru de fait la même peine d'excommunication.

11. Nous n'entendons pas d'imposer aux religieuses hospitalières une clôture plus étroite que celle qui leur est prescrite par leurs constitutions, que nous voulons aussi être exactement gardées, et même rétablies en leur première force et vigueur; si dans les maisons particulières il s'était introduit quelques relâchemens, ordonnons aux religieuses qui demeurent dans les hôpitaux ou maladreries des autres villes, bourgs ou villages de notre diocèse, et qui sont en nombre suffisant pour faire corps de communauté, et vivre selon la régularité requise, de nous représenter incessamment les lettres de leur établissement; et en cas que nous les trouvions valables, leur enjoignons de se mettre en clôture incessamment, et de rétablir les lieux selon le besoin: leur faisant expresses défenses de sortir de ladite clôture plus avant que la salle des malades ou des pauvres, et seulement pour leur service; que si les lieux de leur maison ne peuvent être rétablis, ou que ce rétablissement demande un trop long temps, ou qu'elles ne soient en nombre suffisant, comme il est dit ci-dessus, nous leur ordonnons de se retirer dès à présent dans le monastère de leur profession, ou dans quelque autre, avec les permissions néces-

saires; et au cas qu'elles n'eussent pas obéi à la présente ordonnance, trois mois après qu'elle leur aura été dûement signifiée, ou sera suffisamment venue à leur connaissance, nous les déclarons pareillement avoir encouru de fait la même peine d'excommunication.

12. Tous les parloirs des monastères seront fermés d'une double grille, scellée dans le mur, d'abord qu'ils en pourront faire la dépense. L'une des grilles pourra être de bois, où la coutume n'est pas qu'elles soient toutes deux de fer. Il y aura de plus des volets de bois, ou des châssis garnis de toile noire clouée, qui fermeront à clef sur la grille du dedans, lorsqu'il n'y a personne au parloir. Pour le confessionnal, il n'y aura qu'une grille de fer scellée dans le mur, à laquelle on joindra en dedans un châssis de bois qui ne puisse s'ouvrir, garni d'une double toile noire clouée, ou d'une plaque de fer-blanc trouée, avec une toile simple; et où les supérieures négligeraient le soin de cet article, ordonnons aux supérieurs ou aux visiteurs de les y obliger par toutes voies dues et raisonnables, comme aussi de veiller soigneusement à ce qu'il n'y ait aucun parloir intérieur, ni chambre dans le monastère, qui ait vue sur quelque rue ou maison voisine, d'où l'on puisse parler, donner ou recevoir des lettres; que les murs de clôture soient en bon état; que les portes de clôture, tous les

tours et parloirs soient bien fermés.

13. L'expérience faisant voir que le parloir est une cause de dissipation presque inévitable, nous exhortons, en notre Seigneur, les religieuses qui auront quelque zèle de leur salut d'éviter les parloirs autant qu'il leur sera possible. Nous recommandons aussi aux supérieures de ne permettre aux religieuses d'y aller que par raison de nécessité ou de charité, de n'y demeurer qu'autant que la même raison le demandera, et de n'y jamais manger.

14. La supérieure nommera une compagne pour assister les religieuses qui iront au parloir, si ce n'est lorsque par sa permission elles communiqueront de leur conscience avec quelque ecclésiastique séculier ou régulier, ou pour quelque autre cause légitime.

15. Défendons à toutes supérieures et religieuses de se confesser à aucun prêtre séculier ou régulier qu'il n'ait notre approbation par écrit pour entendre les confessions dans notre diocèse; déclarons que l'approbation commune et générale ne suffit pas pour ce regard. Voulons aussi que la supérieure, ni autres religieuses, ne puissent employer ni appeler personne, même de ceux que nous aurons approuvés pour les monastères, qu'elle n'en ait donné avis au supérieur, et qu'il ne soit agréé de lui, à moins qu'il ne nous plût d'en disposer autrement,

dans quelque rencontre particulière, par un pouvoir spécial accordé par écrit.

16. Les supérieurs et visiteurs pourvoiront les monastères qui leur sont commis d'un confesseur ordinaire, d'un âge avancé, de probité et capacité reconnues, après en avoir toutefois conféré avec la supérieure et les discrètes ou conseillères. Ils auront pareillement soin d'en procurer d'extraordinaires trois ou quatre fois l'année; et toutes les religieuses seront obligées de se présenter devant l'un d'eux, soit au moins pour lui demander sa bénédiction. Le confesseur ordinaire ne liera jamais de conversation au parloir avec les religieuses.

17. Outre ces confesseurs extraordinaires, les supérieures pourront encore en accorder quelquefois, avec la permission du supérieur, aux religieuses particulières qu'elles auront en avoir un véritable besoin.

18. Défendons aux supérieures de permettre à aucun prédicateur, séculier ou régulier, de prêcher dans leurs églises ou parloirs, si elles ne sont assurées qu'ils ont notre approbation par écrit.

19. Nous exhortons les religieuses à faire tous les ans une retraite spirituelle.... Elles pratiqueront pour cela tout ce qui est prescrit dans leurs constitutions; elles prendront conduite en ces exercices, ou de la supérieure du monastère, ou de quelques religieuses commises par

elle pour cet effet, ou de quelque prêtre, soit séculier, soit régulier, dont la probité, capacité, prudence et expérience soient connues du supérieur qui en fera le choix, après en avoir conféré avec la supérieure ; et il aura soin de les avertir de conduire les filles dans cette retraite, suivant l'esprit de l'institut.

20. Nous défendons à toutes sortes de personnes, de quelque sexe ou condition qu'elles puissent être, sous peine d'excommunication, qui s'encourra de fait, d'entrer au dedans de la clôture des maisons religieuses, à l'exception de celles auxquelles l'ont permet ordinairement d'y entrer pour les besoins de la maison ou des religieuses ; comme aux confesseurs, pour administrer les sacrements aux malades, et pour les assister à la mort ; aux médecins, chirurgiens et autres personnes nécessaires pour les secourir en leurs maladies ; aux maçons, menuisiers, charpentiers, jardiniers et autres ouvriers, pour travailler aux ouvrages nécessaires de la maison ; aux supérieurs et visiteurs, pour faire la visite de la clôture ou tenir le Chapitre de la visite dans les monastères où l'on en use ainsi : en toutes lesquelles entrées nous voulons que chaque monastère observe exactement toutes les choses ordonnées dans leurs constitutions, soit pour faire accompagner ceux qui entrent, soit pour toutes les autres circonstances des entrées. Défendons aux religieuses et à

toutes autres personnes de faire entrer par le tour aucun petit garçon ni fille, de quelque âge que ce soit : comme aussi défendons de faire entrer les tailleurs, maîtres à chanter, joueurs d'instrumens, frotteurs, ou autres personnes que celles spécifiées ci-dessus, nonobstant tout prétexte ou usage contraire que nous déclarons abusif.

21. Faisons aussi très-expresse défenses aux supérieures de souffrir que, sous prétexte de quelque permission tacite, ou de quelque usage toléré, que nous révoquons par cette présente ordonnance, les parens ou amis des novices, nouvelles professes, ou autres religieuses, entrent dans le chœur ou autre lieu de clôture, pour des cérémonies de vêtures, professions, ou autres solennités.

22. Ordonnons aux supérieurs et supérieures d'empêcher que l'on entre au dedans des monastères, lorsque quelque mur de clôture est tombé, ou que l'on refait quelque bâtiment renfermé dans la clôture, si ce n'est que les religieuses aient fait un retranchement pour se séparer des ouvriers ; hors lequel cas lesdits supérieurs et supérieures déclareront aux personnes séculières qui voudront entrer, et aux religieuses qui pourraient y consentir, que ces entrées sort des infractions de la clôture. Nous ordonnons que, lorsqu'il arrivera dans lesdits monastères ou dans les murs de clôture quelque ruine de cette nature,

l'on travaille incessamment à la réparer; et qu'en attendant on y fasse un retranchement de bois capable de conserver la clôture.

23. Nous n'entendons pas toutefois, par les défenses ci-dessus, révoquer les permissions d'entrer dans les monastères, accordées aux fondatrices ou insignes bienfaitrices, fondées en contrats, approuvées par nos prédécesseurs, par nous ou nos grands-vicaires; lesquelles fondatrices néanmoins, lorsqu'elles entreront dans la clôture, ne pourront se faire accompagner de plus grand nombre de personnes que celui qui est porté dans leursdits contrats; ne pourront même lesdites fondatrices et bienfaitrices faire entrer dans la clôture les personnes qu'elles ont pouvoir, par leurs contrats, d'y faire entrer, que lorsqu'elles y entreront elles-mêmes; que si lesdites personnes viennent à sortir avant lesdites fondatrices ou bienfaitrices, elles ne pourront les faire rentrer, ni d'autres en leur place, le même jour.

24. Ne sont pareillement comprises dans les défenses les femmes ou filles qui pourraient être reçues dans les monastères en qualité de pensionnaires, à l'égard desquelles seront observés les réglemens que nous donnerons ci-après.

25. Les communautés des religieuses qui ont des maisons dans leurs cours extérieures, hors la clôture du monastère, ne loueront lesdites maisons qu'à

des personnes de vie réglée et édifiante, dont nous chargeons leur conscience.

26. Défendons très-expressement à toutes supérieures d'accorder aucune porte de communication auxdites locataires, même aux filles et femmes, dans leur jardin ou autres lieux de la clôture, sous quelque prétexte que ce soit, de fondation ou de bienfait, sans notre permission expresse et par écrit.

Réglemens pour les pensionnaires.

1. Les monastères qui par leurs règles peuvent recevoir des pensionnaires, ne recevront, sans notre permission par écrit, aucunes petites filles plus jeunes que de six à sept ans, et les rendront à leurs parens quand elles auront seize ans: si toutefois quelques unes avaient été élevées dès leur jeunesse dans le monastère, et y avaient demeuré avec édification, elles pourront y être laissées jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans au plus, et néanmoins de l'avis et avec la permission du supérieur.

2. Nous défendons aux supérieures desdits monastères de recevoir au nombre des grandes pensionnaires aucune fille au-dessus de dix-huit ans, femmes mariées ou veuves, pour pensionnaires, sans avoir communiqué au supérieur, et obtenu notre permission par écrit.

3. Toutes lesdites pensionnaires seront obligées de garder

la clôture pendant leur demeure dans le couvent, et n'en pourront sortir, non plus que les personnes qui les servent, que rarement et pour affaires qui seront jugées nécessaires par la supérieure, et jamais découcher sans la permission par écrit du supérieur. Défendons auxdites pensionnaires d'aller aux comédies, opéra et bals, sous quelque prétexte que ce soit, même en compagnie de leurs pères et mères.

4. Elles n'iront point au parloir à l'heure de l'office divin ou autres qui puissent troubler la régularité, sans une nécessité pressante, et sans être accompagnées d'une religieuse choisie par la supérieure, si ce n'est qu'elle juge à propos, pour de justes raisons, et à l'égard de certaines personnes, d'en user autrement; et on ne leur permettra point de manger au parloir, surtout avec des hommes.

5. Elles ne pourront aussi envoyer aucune lettre au-dehors, ni en recevoir, sans permission de la supérieure, à moins que d'en avoir dispense du supérieur; elles se mêleront encore moins, ni les personnes qui les servent, d'en recevoir pour les religieuses ou d'en envoyer de leur part. Lesdites pensionnaires, grandes ou petites, coucheront toujours séparément.

6. Nous ordonnons aux supérieures de loger les pensionnaires, autant qu'il se pourra, dans un corps-de-logis séparé des lieux réguliers, et jamais

dans le dortoir des religieuses. Les pensionnaires n'auront point de commerce avec les religieuses, sinon avec celles qui seront commises par la supérieure pour leur conduite.

7. Nous enjoignons aux religieuses lorsque les parens désireront que leurs filles apprennent à chanter ou à jouer de quelques instrumens, d'examiner soigneusement les mœurs et la conduite de celui que l'on proposera pour les enseigner. Il serait bien plus à propos que cela se fit par une fille ou par une femme; à quoi nous exhortons les supérieures de tenir la main autant qu'il sera possible. Mais on ne leur montrera jamais des airs licencieux, capables d'exciter des passions et d'altérer l'innocence.

6. Elles prendront garde de ne rien faire qui puisse préjudicier au bon ordre et à la discipline régulière du monastère; et en cas qu'elles viennent à y manquer, nous enjoignons aux supérieures d'y remédier promptement.

9. Les religieuses tiendront la main à ce que les grandes pensionnaires ne portent ni pierrieres, ni habits trop magnifiques; qu'elles soient toujours modestement vêtues.

10. Quant aux petites pensionnaires, les couvens qui leur donnent les petits habits, soit de leur Ordre, soit quelque autre habit modeste, continueront d'en user selon leurs constitutions et louable coutume; mais pour les

maisons où on leur laisse les habits séculiers...., nous exhortons les supérieures et maîtresses des pensionnaires de procurer qu'elles soient toutes habillées simplement et modestement, chacune selon leur condition.

11. Défendons aux religieuses de permettre aux pensionnaires, sous prétexte de récréation, de faire des déclamations, ces sortes d'exercices ne servant qu'à dissiper et à faire perdre beaucoup de temps aux religieuses, et étant occasion aux pensionnaires de prendre un esprit de vanité contraire à la modestie dans laquelle on doit les élever. On ne leur permettra point aussi, en quelque temps que ce soit, de jouer entre elles aux cartes, ni aux autres jeux de hasard.

12. Quoique tous ces réglemens extérieurs soient nécessaires, ils seraient pourtant inutiles pour la fin qu'on doit avoir dans l'éducation des enfans, si l'on ne travaillait principalement à remplir leur esprit et leur cœur de la connaissance et de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ; *en quoi il nous a lui-même appris que consistait la vie éternelle.* Il faut donc de bonne heure les instruire solidement des principes de la religion, et principalement de ce qui regarde la vie de Jésus-Christ, où il sera facile de leur faire remarquer et les mystères et toute la morale de la religion chrétienne.

On aura soin aussi de leur enseigner à se bien disposer pour

recevoir les sacremens, et les fréquenter avec respect; et on les tiendra occupées, en leur montrant à travailler à des ouvrages sérieux et utiles. Ces instructions doivent être le fondement de toutes les autres; et elles sont nécessaires à toutes les filles chrétiennes, en quelque état qu'elles soient appelées. Voy. le traité du père Florent Boulanger, récollet de la province de Saint-Denis, sur la clôture des religieuses, qui a paru à Paris au commencement du xvii^e siècle : celui de Joseph Gibalin, qui a paru en 1648, sous ce titre : *de Clausurâ regularium* : celui de M. Thiers, imprimé en 1681, et surtout celui de M. Cerrier, chanoine régulier de la congrégation de Notre-Sauveur, et prieur-curé de Saint-Hilaire-en-Barrois, imprimé à Paris, chez Desprez, en 1664, in-12, sous ce titre : *Histoire et pratique de la clôture des religieuses, selon l'esprit de l'Eglise et la jurisprudence de France, dédiée à nos seigneurs les archevêques et évêques de France.* C'est un excellent ouvrage dont on ne saurait trop recommander l'usage, qui est muni d'approbations très-flatteuses, et qui a été annoncé avec les plus grands éloges dans les différens journaux.

CLÔTURE DE COMPTE, est la perfection du compte, laquelle arrive lorsqu'il est arrêté par les parties; ensorte que l'oyant ou le rendant compte puisse agir en conséquence, et en cas d'inexé-

cution et faute de paiement, faire assigner celui qui se trouve devoir quelque chose à l'autre.

CLÔTURE D'INVENTAIRE. *Voyez* INVENTAIRE.

CLOUD ou **CLODULFE** (saint), évêque de Metz, *Clodulfus, Flondulfus, Flodalphus*, était fils de saint Arnoul et de la bienheureuse Dode; frère d'Ansegise, que l'on regarde comme la souche de la seconde race de nos Rois. Il fut élevé dans la piété chrétienne, et mis à la cour des rois d'Austrasie. Il fut marié, selon plusieurs auteurs, et eut, entre ses autres enfans, le duc Martin, le plus célèbre de tous. Saint Godon ou Gon, évêque de Metz, étant mort vers l'an 656, le clergé et le peuple souhaitèrent d'avoir Cloud pour leur pasteur, dans l'espérance de voir revivre les vertus du père dans le fils. Ils ne furent point trompés dans leur attente, et saint Cloud remplit toutes les fonctions de l'épiscopat avec un zèle infatigable. Continuellement attentif aux différens besoins de son troupeau, il leur dispensait également le pain spirituel de l'âme, par la prédication de la parole de Dieu, et la nourriture du corps, par les abondantes aumônes qu'il répandait dans le sein des pauvres. C'est ce qu'il fit assidûment et sans relâche pendant l'espace de quarante ans et vingt-cinq jours qu'il fut évêque. Il mourut dans une heureuse et sainte vieillesse, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Le Martyrologe

de l'église de Metz fait mention de lui sous le nom de saint Flondulphe, au 8 de juin, aussi bien que le romain et les autres modernes. Son corps fut enterré auprès de celui de saint Arnoul, son père, aussi évêque de Metz. Il en fut ôté le 6 septembre de l'an 959, puis transporté l'onzième du mois de décembre suivant au prieuré de Lay en Lorraine, près de la ville de Nancy, où il fut long-temps conservé dans une châsse d'argent doré, excepté le chef qui était demeuré dans l'église de Saint-Arnoul de Metz.

L'an 1621, Antoine de Lenoncourt, primat de Rancy et prieur de Lay, détacha un os de l'épine du dos de saint Cloud, et le donna au couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, à Paris, le deuxième jour de septembre. Il y ajouta ensuite un os de saint Pierre, vingt-cinquième évêque de Metz, d'où vient qu'on y fait l'office de saint Cloud le 8 juin, sous le rit des fêtes doubles. La vie de saint Cloud, écrite par un auteur du neuvième ou dixième siècle deux cents ans environ après sa mort, se trouve au dixième tome des Actes des Saints Bénédictins, avec les notes du père Mabillon; et dans Bollandus, avec celles de Henschénius. On peut voir aussi Meurisse, dans son *Histoire des Evêques de Metz*. Le père Lecoite, dans ses *Annales*. (Baillet, 8 juin.)

CLOUD (saint), prêtre du diocèse de Paris, *Chlododius*

était fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils du grand Clovis et de sainte Clotilde. Ayant perdu son père l'an 524, on le sauva du massacre que Clotaire, son oncle, roi de Soissons, fit lui-même de ses deux frères Thibaud et Gonthaire. Il n'avait pour lors qu'environ huit ans; mais lorsqu'il fut en âge de penser solidement, il se coupa lui-même les cheveux, et embrassa la cléricature. Il y fit sa principale occupation de l'étude de l'Écriture-Sainte, de la prière et du chant des psaumes, de l'aumône et de la pénitence. Il était vêtu de l'étoffe la plus grossière, et couchait sur la terre nue, couvert d'un simple cilice. Peu content de ces pratiques austères, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Séverin, qui vivait reclus dans une cellule aux environs de Paris; mais comme il n'y était point assez caché à son gré, il s'en alla en Provence, d'où il revint à Paris, n'ayant pu parvenir au repos et à l'obscurité qu'il cherchait. L'évêque Eusèbe, prédécesseur de saint Germain, l'ordonna prêtre. Il exerça pendant quelque temps dans l'Église de Paris, et se retira ensuite à deux petites lieues de là, dans le village de Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir un monastère, dans lequel il acheva de se sanctifier avec quelques personnes de piété, et finit sa sainte carrière le septième jour de septembre, vers l'an 560. Son corps se conserve encore aujourd'hui

dans une châsse précieuse au-dessus du grand autel de la collégiale des chanoines de Saint-Cloud, qui a succédé au monastère que notre saint avait fait bâtir à Nogent, qui a aussi été changé en une petite ville qui s'appelle Saint-Cloud, du nom du Saint. On fait sa fête le 7 de septembre. (Grégoire de Tours, troisième livre de l'*Histoire des Français*; et Frédéric, son continuateur. Dom Mabillon, *premier Siècle Bénédictin*, pag. 137. *Vie de Saint-Cloud*, imprimée à Paris, l'an 1696. Baillet, 7 septembre.)

CLOVESHOVIE ou **CLOVEHOW** ou **CLOWESHOWEN**, vulgairement **CLYFF**, *Cloveshovia*, lieu dans l'ancien royaume des Merciens en Angleterre. Il s'y est tenu divers conciles.

Le premier, l'an 742. Ételd, roi des Merciens, s'y trouva, et y confirma les privilèges accordés à l'Église par le roi Vitred.

Le second, l'an 747, en présence du même Roi et de Cutbert, archevêque de Cantorbéry, qui y présida. On y fit trente-un canons. Les quatre premiers recommandent aux évêques la piété, l'union, le zèle, le soin et la visite de leurs diocèses. Le huitième défend aux prêtres de se mêler des affaires séculières; et le neuvième, de rien recevoir pour le baptême des enfans. Le onzième leur recommande l'uniformité dans l'exercice du ministère. Le quinzième leur ordonne de réciter tous les jours

les sept heures canoniales. Le vingt-unième défend l'ivrognerie aux clercs. Le vingt-deuxième et le vingt-troisième recommandent l'usage de la communion aux ecclésiastiques et aux laïques. Le vingt-quatrième veut qu'on éprouve les laïques avant que de les recevoir à l'habit monastique. Le vingt-cinquième recommande l'aumône. Le trentième défend aux moines de demeurer avec les laïques. (Regia, 17. Labbe, 6. Hardouin, 3. Spelman, *Concil. Angl.* Vilkins, tom. 1.)

Le troisième concile fut tenu l'an 800, en présence de Cénolfe, roi des Merciens. Atelard, archevêque de Cantorbéry, y présida. On y fit des lois pour la conservation des biens de l'Eglise. (Spelman, *Concil. Angl.* Vilkins, tom. 1. Regia, 20. Lab., 7, Hard., 4.)

Le quatrième, l'an 803, en présence du même Roi et du même président, au sujet de l'Eglise de Cantorbéry. On lui rendit, par ordre du pape Léon III, les privilèges dont Offa, roi des Merciens, l'avait dépouillé. (Ibidem.)

Le cinquième, l'an 820. Cénédrite, abbesse et fille de Cénolfe, roi des Merciens, y fit satisfaction à Wilfrid, archevêque de Cantorbéry, des terres que son père avait prises à l'Eglise de Cantorbéry. (Spelman, *Conc. Angl.*)

Le sixième, l'an 822, sur le même sujet. (Ibidem.)

Le septième, l'an 824, sur les

mœurs et sur les biens de quelques églises. (Ibidem.)

CLUAN, ville presque ruinée d'Irlande, dans la province d'Ulster, en latin *Cluana* et *Colomacnoisa*. Elle est située sur la rivière de Shannon, vers le milieu de ce royaume, où il y avait autrefois une abbaye, dont l'église fut érigée en cathédrale vers l'an 549. Dans le concile que tint en Angleterre le cardinal Paparo, en 1152, comme légat du pape, ce siège est compté sous le nom de Cinani, entre les suffragans de Toam. L'archevêque d'Armagh a disputé longtemps ce siège, et l'a enfin obtenu en cour de Rome. La succession de ses évêques ne nous est bien connue que depuis que les Anglais sont entrés en Irlande. Jacques Warée en compte dix jusqu'à....

11. Moriartach O-Melidor, mort en 1188, après avoir résigné. Il était au concile de Paparo.

12. Tigernac O-Mælevin, mort en 1172.

13. Mureach O-Murechan, mort en 1213.

14. Edan O-Matly, mort en 1220.

15. Méléonius O-Modein, siégea dix ans.

16. Hugues O-Malone, mort en 1236.

17. Thomas, siégea seize ans.

18. Thomas O-Quin, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1252, siégea vingt-sept ans. Le siège vaqua deux ans.

19. Gilbert, ordonné en 1281, résigna en 1288.

20. Guillaume O-Dusti, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1297.

21. Guillaume O-Findan, siègea deux ans, et le siège vaqua quelques années.

22. Donald O-Brun, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1303.

23. Louis O-Daly, mort en 1337.

24. Henry, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mort en 1367.

25. Richard, moine.

26. Philippe siègeait en 1388.

27. Milon Cory, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Boniface IX, siègea peu de temps.

28. O-Chalcor, mort en l'an 1397.

29. Pierre, moine de Cîteaux, mort en 1411.

30. Philippe O-Meil, mort en 1422.

31. David Brendog, moine de Cîteaux, nommé par Martin V, mort en 1424. Le siège vaqua après lui quelques années.

32. Cormac Mac-Coglan Docen, mort en 1442.

33. Jean Oldais de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1444.

34. Jean, mort en 1486.

35. Vauthier Blake, chanoine d'Énagdowne, nommé par Innocent VIII, mort en 1508.

36. Quintin, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1538.

37. Richard Hogan, transféré de Killalo, mort la même année.

38. Florence Gerawan, de l'Ordre des Frères-Mineurs,

nommé par Paul III, mourut en 1554.

39. Pierre Wal, mort en 1568. Depuis ce temps le siège de Cluan fut uni à celui de Meath. (*Voyez MEATH.*)

CLUGNY ou CLUNI, *Cluniacum*, *ad Graunam*. C'est une petite ville de France dans la Bourgogne, et dans le Maconnais sur la Grône à quatre lieues de Mâcon.

CLUGNY ou CLUNI était aussi une abbaye célèbre qui était dans la ville de Clugny, et qui était chef de toute la congrégation qui en portait le nom. Cette abbaye fut fondée en 910, sous la règle de saint Benoît, par Bernon, abbé de Gignac, secouru de Guillaume I^{er}, duc d'Aquitaine, fils de Bernard, comte d'Auvergne. Saint Odon succéda à Bernon, etc. Ce fut saint Hugues, sixième abbé, qui fit bâtir l'église qui était une des plus grandes de France. Elle avait la figure d'une croix primatiale. L'abbaye de Clugny était si vaste autrefois, qu'en 1245, après le premier concile de Lyon, Innocent IV y logea, accompagné du patriarche d'Antioche et de celui de Constantinople, de douze cardinaux, trois archevêques, quinze évêques, plusieurs abbés, tous avec leur suite, sans que les religieux fussent obligés de quitter aucun lieu régulier, quoique saint Louis, la reine Blanche, sa mère, le duc d'Artois, son frère et sa sœur, l'empereur de Constantinople, les fils des rois d'Aragon et de Cas-

tille, le duc de Bourgogne, six comtes et plusieurs autres seigneurs s'y trouvaient en même temps.

La congrégation de Clugny a donné trois souverains pontifes à l'Eglise, Grégoire VII, Urbain II, Paschal II, et grand nombre de cardinaux et de prélats. Saint Odilon, qui en était abbé vers le dixième siècle, réforma plusieurs anciens monastères, et en érigea beaucoup de nouveaux. Il y eut une seconde réforme en 1621, qui y fut introduite par dom Jacques de Veni d'Abrouzes, alors grand-prieur, et depuis abbé régulier de Clugny. Ceux qui embrassèrent cette réforme vécurent à peu près comme les bénédictins des congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur. Ceux qui ne voulurent pas s'y soumettre vécurent comme les anciens bénédictins, et furent pour cette raison appelés *Anciens*. (Pierre de Blois, *epist.* 79. Rodolphe Glaber, liv. 3, *Histor.*, ch. 5. Baronius, *A. C.*, 1245, n. 28. Sainte-Marthe, *Gallia christ.*, tom. 3, pag. 271 et suiv. De Thou, liv. 31.)

CLUGNY ou CLUNY (François de), né à Aiguemortes en Languedoc, le 4 septembre 1637, de Gui de Clugny, seigneur de Coulombie, lieutenant de roi au gouvernement d'Aiguemortes, et d'Anne de Conseil, fille de François de Conseil, seigneur de La Condamie, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, à l'âge de quatorze ans. Il

enseigna avec réputation dans divers collèges, et fut ensuite envoyé à Dijon, où il passa le reste de ses jours depuis l'an 1665, dans l'exercice du saint ministère, prêchant, catéchisant, et s'appliquant surtout à la direction pour laquelle il avait reçu du ciel un talent particulier. Il mourut dans cette même ville, en réputation de sainteté, le 21 octobre 1694, dans la cinquante-septième année de son âge. On a de lui des ouvrages de piété qui ont été recueillis et imprimés en 10 vol. in-12, sous ce titre : *Par un Pêcheur*; titre bien conforme à l'humilité de l'auteur qui n'était pas en effet moins humble que mortifié, pénitent et austère. Ces ouvrages sont, *la Dévotion des Pêcheurs*; *le Manuel des Pêcheurs*; *Sujets d'Oraisons pour les Pêcheurs*. (Voyez *la Vie de François de Clugny*, imprimée en 1688 à Lyon, de même que ses ouvrages, depuis 1685 jusqu'en 1696.)

CLUSIUS (Rodolphe), dominicain de Luxembourg, fut un théologien et un prédicateur célèbre. Il mourut vers l'an 1630 à Cologne, où il faisait sa demeure ordinaire, et où il s'occupait principalement à revoir et à faire imprimer les ouvrages de ses confrères. On a de lui des sermons pour tous les dimanches de l'année et pour les fêtes des Saints, intitulés : *Dormi securus*, imprimés pour la première fois en 1612, in-4°. Il a fait aussi imprimer les Sermons de

Jacques de Voragine, avec ses Sermons de la sainte Vierge, et la somme des Vertus et des Vices de frère Guillaume Serault, de Lyon; à Mayence, in-4°. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 468.)

CLYNN (Jean), né à Kilkenni, en Irlande, se fit religieux de Saint-François, et fut premier gardien du couvent de Carrig, fondé en 1336 par Jacques, comte d'Ormond, sur les rives du fleuve Suir. On a de lui : 1° des Annales abrégées depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1315; depuis 1315 jusqu'en 1349; des Annales fort étendues et fort exactes. 2° *De Regibus Angliæ ab Hengisto ad Eduardum III*, lib. 1. 3° *De Custodiis ordinis sui in Angliâ et Hiberniâ*. 4° *Catalogus sedium episcopalium Angliæ, Scotiæ et Hiberniæ*. 5° *De Franciscanorum cænobis et eorum distinctionibus*, lib. 1. On croit que Clynn mourut en 1349. (Wadding. Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibliothèque franciscaine universelle*, tom. 2, pag. 144.)

CLYPÉA, ville épiscopale d'Afrique dans la province Proconsulaire, suivant la notice. Crescent, évêque de Clypéa, assista au concile de Carthage, sous Boniface, en 525; et Étienne souscrivit à la lettre synodale des évêques de cette province dans le concile de Latran, sous le pape Martin. La ville de Clypéa est distinguée par Ptolémée, Hirtius, Pline, Pômporius-Méla, Solin, Silius Itali-

cus, Flore, etc. Polybe et Flore observent qu'elle fut la première d'Afrique qui vint au pouvoir des Romains, sous Régulus. (*Confér. de Carth.*, premier jour, chap. 133, n. 166. On l'appelle aujourd'hui *Quippia* ou *Cupia*, et les Arabes *Aclibia*.)

CLYSMA, dans le fond du golfe arabique, est un château ou fort ainsi nommé, qui est le siège d'un évêque de la seconde Augustamnique d'Égypte : on l'appelle aujourd'hui *Kolsum*, nom que les arabes donnent à la mer Rouge, qui n'en est pas éloignée. La religion chrétienne y était déjà bien établie du temps des Romains, comme nous le voyons par le martyre de saint Athanase, qui y souffrit sous Dioclétien. Il y a eu les évêques suivans :

1. Pœmen, souscrivit à la lettre des évêques du diocèse d'Égypte à l'empereur Léon.

2. Étienne, au cinquième concile général.

3. Athanase, marqué dans le calendrier des Ethiopiens, le 12 juillet.

CNIDE, ville épiscopale de Carie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Aphrodisiade. Elle fut bâtie par les Grecs dans une péninsule, dans le golfe appelé aujourd'hui *di S. Pietro*. Pline dit qu'elle est sur un promontoire, qu'on l'appelait anciennement *Tropia*, *Pegusa* et *Stradia*; Strabon ajoute qu'on la nommait aussi *Bipolis*, comme étant composée de deux villes, dont l'une était dans le conti-

nent de Carie, l'autre dans une île voisine, mais qui joignait la première par un pont. Toutes les Notices disent *Cnide*, dont voici trois évêques :

1. Jean, qui assista au concile de Chalcédoine.

2. Évandré, au cinquième concile général.

3. Staurace, au septième concile.

COA. Il est dit, au troisième livre des *Rois*, chap. 10, verset 28, que l'on amenait à Salomon des chevaux de Coa : ce que les uns entendent de la ville de Coa dans l'Arabie heureuse, et d'autres dans la ville de Co en Égypte, capitale du canton nommé Cynopolitain.

COACTIF, *coactivus, cogendi vim habens*. Ce terme a lieu dans le Droit pour marquer ce qui a la force de contraindre par des peines temporelles ou spirituelles. Une loi est directive seulement lorsqu'elle ne fait que commander une chose, sans prescrire aucune peine contre les transgresseurs. Elle est coactive lorsqu'elle prescrit des peines spirituelles ou temporelles contre les réfractaires. (*Voy. Lois.*)

COADJUTEUR, *coadjutor*. Un coadjuteur en général est un prêtre adjoint à un prélat pour lui aider à faire ses fonctions ; c'était aussi plus particulièrement celui qui avait droit de succéder au bénéficiaire qu'il aidait dans ses fonctions.

De l'origine des Coadjuteurs.

Le père Thomassin dit que les

coadjutoreries étaient en usage dès les premiers siècles de l'Église, et d'autres ajoutent que l'Église a pris cet usage de l'Empire romain, dans lequel on donnait des aides ou coadjuteurs aux magistrats, comme le rapporte Symnaque, lib. 10, epist. 56. (Thomass., *Discipline de l'Église*, part. 2, liv. 2, chap. 22 et 23.)

Des qualités des Coadjuteurs.

Les coadjuteurs doivent avoir les qualités requises pour être titulaires ; ainsi les coadjuteurs des évêques doivent être évêques *in partibus* ; autrement ils ne pourraient pas faire les fonctions épiscopales.

De ceux qui ont le droit de faire des Coadjuteurs.

Comme le Droit commun est contraire aux coadjuteurs, il n'y a que le pape qui puisse les faire. En France, il faut trois conditions pour faire un coadjuteur ; la nomination du Roi, l'acceptation du pape, et le consentement du prélat auquel on veut le donner.

Des raisons pour lesquelles on peut faire des Coadjuteurs.

Les coadjutoreries étaient odieuses, parce que c'étaient des voies indirectes de transmettre les bénéfices comme par succession héréditaire ; ce qui a toujours été condamné par l'Église. Cependant, comme il peut y avoir de bonnes raisons pour en admettre quelques unes, on

en voit plusieurs exemples dans l'histoire ecclésiastique ; d'où vient que le concile de Trente qui les défend, ajoute que si la nécessité des églises cathédrales et des monastères, ou une utilité manifeste requièrent un coadjuteur, on ne l'accordera point sans grande connaissance de cause, et qu'il n'ait toutes les qualités requises par les canons. (*Conc. Trid.*, sess. 25, de *Reform.*, cap. 7.) Les raisons qui peuvent former cette nécessité ou cette utilité dont parle le concile, sont la caducité d'un évêque qui ne peut plus faire ses fonctions, le mérite d'un sujet qui rendra de grands services à l'Eglise, la crainte des brigues et d'autres raisons semblables, toujours prises des avantages de l'Eglise, et non pas de ceux du sujet qu'on veut favoriser. (*Voy. COADJUTORERIE.*)

COADJUTORERIE, qualité ou charge de coadjuteur ou de coadjutrice. Autrefois, par un abus pernicieux, on accordait des coadjutoreries à des enfans, avec la clause (*donec ingressus fuerit, jusqu'à ce qu'il puisse entrer dans l'administration du bénéfice*) ; à des personnes qui n'étaient point dans les Ordres, avec la clause (*donec accesserit*) ; à des personnes absentes, avec la clause (*cum regressus*.) On en accordait aussi pour toute sorte de bénéfices. Aujourd'hui en France, depuis le concile de Trente, les coadjutoreries sont restreintes aux évêchés seulement. On les toléra quelque

temps pour les autres bénéfices dans les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et dans la province de Bretagne. On ne les y souffrit pas long-temps. Les bulles de coadjutorerie portaient provision et collation de bénéfice par expectative ; en sorte qu'il n'était pas besoin de nouveau titre pour y succéder. (*Fagnan*, sur le troisième livre des *Décretales*, part. 2, sur le chapitre *Nulla de Concess. præbend.* *Garcias, de Benef.*, part. 4, cap. 5, n. 23, 24 et 71. Arrêt du Parlement de Paris du 25 février 1642, dans le *Journal des Audiences*. Arrêt du Parlement de Bretagne du 3 octobre 1791. Voyez aussi les *Mémoires du Clergé*, tom. 2, pag. 522 et les suiv. La Combe, au mot **COADJUTEUR** et **COADJUTORERIE**.)

COADJUTRICE, était une religieuse nommée pour aider une abbesse dans ses fonctions, et pour lui succéder.

COBLENTZ, *Confluentes*, *Confluentia*, ville d'Allemagne dans l'archevêché de Trèves, sur le confluent de la Moselle et du Rhin, qui appartient aujourd'hui à la Prusse. Il y a eu trois conciles. Le premier, l'an 860. La paix y fut conclue entre Louis de Germanie, Lothaire, roi de Lorraine, et les fils de Charles-le-Chauve. (*Regia*, 22. *Lab.*, 8. *Hard.*, 5.)

Le second concile fut tenu par l'ordre de Charles-le-Simple, roi de France, et de Henri, roi de Germanie, l'an 922. Il y eut huit évêques qui y firent huit

canons, dont il ne nous reste plus que cinq. Le premier défend les mariages entre les parens jusqu'à la septième génération. Le cinquième défend aux laïques qui ont des chapelles d'en percevoir les dîmes par leurs mains, et ordonne que les prêtres les percevront et les emploieront à l'entretien et aux luminaires des églises, et à la nourriture des hôtes et des pauvres. Le sixième soumet les moines à la juridiction des évêques diocésains. Le septième condamne d'homocide celui qui vend un chrétien. Le huitième défend à ceux qui donnent des biens à quelque église d'ôter les dîmes que ces biens doivent à l'église dont ils dépendaient auparavant. (Regia, 26. Labbe, 9, Hard., 6.)

Le troisième concile fut tenu l'an 1012, sur l'évêque de Metz et les autres rebelles au roi Henri. (Mansi, tom. 1, pag. 1227.)

COCCÉIENS, sectaires de Hollande, ainsi nommés de Jean Cocceïus ou Cok, professeur en théologie dans l'académie de Leyde, qui était très-savant dans la langue hébraïque, dont il a fait un assez bon dictionnaire. Il lisait l'Ecriture avec un soin continuel, ce qui le fit appeler *Scripturarius*. Il trouvait presque partout Jésus-Christ et l'Antechrist dans les prophéties de l'ancien et nouveau Testament. Il est le premier, dit M. Stoupp, qui a découvert et enseigné la différence du gouvernement de l'Eglise avant la loi,

sous la loi et après la loi. Selon lui, la Jérusalem céleste qui est décrite dans l'Apocalypse représente la condition de l'Eglise telle qu'elle doit être, glorieuse sur la terre, et non celle qui doit triompher dans le ciel. Ces sentimens et d'autres semblables furent cause que Voëtius et Desmarets traitèrent Cocceïus de novateur, d'hérétique et de socinien, quoiqu'il ait combattu le socinianisme avec force dans ses commentaires sur l'Ecriture. Cocceïus mourut à Leyde le 5 novembre 1669, âgé de soixante-six ans. Il a fait un grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis en 1675 et 1689, en huit volumes in-folio, 1706. On a encore donné deux autres volumes in-folio. (Voyez Juncourt, *Entretiens sur les Cocceïens*; et le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 8.)

COCCINUS (Jean-Baptiste), jurisconsulte vénitien, mort en 1641, a laissé : 1° Décisions de la Rote de Rome, imprimées à Lyon en 1623, et à Venise, 1624 et 1647. 2° La vie de saint Thomas de Villeneuve, à Lyon, 1634. 3° Un traité de l'Election du Pape, et un autre de la Pénitence majeure. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1988.)

COCCIUS (Jodocus ou Josse), jésuite, né à Trèves, enseigna la philosophie et la théologie, et fut confesseur de l'archiduc Léopold. Il mourut le 25 octobre 1622, et laissa : *Theologicarum thesium*, lib. 3. *Dago-*

bertus Rex, argentinensis episcopatus fundator, etc. (Alegambe, de *Script. societ. Jesu.*)

COCCHIUS (Josse), luthérien converti et chanoine de Juliers, a fait un ouvrage en deux gros volumes in-folio, imprimé à Cologne en 1599 et 1600, intitulé : *Trésor catholique*. C'est un recueil des témoignages des Pères et des décisions des conciles sur des matières de controverse. (Dupin, seizième siècle, pag. 5.)

COCHELET (Anastase), religieux carme de la province de France, né à Mézières en Champagne, fut docteur de Paris et provincial de sa province. Il signala souvent son zèle contre les hérétiques, tant par ses discours que par ses écrits en France et dans les Pays-Bas, et mourut à Reims en 1624. On a de lui : 1° *L'Enfer de Calvin*, contre Jean Polyandre ; Anvers, 1608 et 1610, in-8°. 2° *Le Cimetière de Calvin* contre le même Polyandre ; Anvers, 1610, in-8°. 3° *Répétitions du saint sacrifice de la Messe en forme d'homélies*, contre du Plessis-Mornay ; Anvers, 1601, in-8°. 4° *Réponse à l'abjuration de la vraie Foi*, que les calvinistes font en apostasiant de la foi catholique, apostolique et romaine ; Anvers, 1604, in-8°. (*Biblioth. carmelit.*, tom. 1, col. 64.)

COCHIN (Henri), avocat célèbre, né à Paris le 10 juin 1687, puisa le goût et les règles de l'art de bien dire dans les plus fameux orateurs anciens et mo-

dernes. Il fut reçu au serment d'avocat le 5 juillet 1706, et s'attacha d'abord au grand-conseil, où il plaida avec éclat sa première cause à l'âge de vingt-deux ans : il n'en avait que trente lorsqu'il passait déjà pour un des plus habiles canonistes. Il n'eut pas sitôt paru au Parlement, en 1727, qu'il enleva tous les suffrages, et que l'on conçut une si haute opinion de ses talens et de sa capacité, qu'il se trouva chargé des affaires les plus importantes de toute nature, et consulté de toute la France jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 24 février 1747. M. Pierre-Jean Besnard, avocat au parlement, a donné ses *Ouvrages* en dix volumes in-4°, terminées par une table générale des matières. Elles contiennent des plaidoyers, des mémoires, des consultations, des remarques sur différens points de Droit et de coutume. M. Cochin unissait à une profonde connaissance de toutes les parties de la jurisprudence, de l'histoire et des autres sciences, un esprit fin et délié, un jugement solide, une élocution facile et naturelle, mais cependant toujours noble, concise, claire et nerveuse. Il avait un talent particulier pour la réplique sans préparation, et pour réduire quelque cause que ce fût à un point unique de controverse, débutant toujours par le moyen victorieux, et le faisant reparaitre sous différens jours dans toute la suite de son plaidoyer, et dans la discussion des autres moyens.

A la place de la satire, de la malignité, de l'ironie, on voit régner dans tous les discours de cet illustre orateur l'amour de la justice, le zèle pour les bonnes mœurs, le respect pour la religion et les règles de l'Eglise. Voyez son éloge dans la préface que l'éditeur de ses ouvrages a mise en tête du premier volume.

COCHIN (Jaques-Denis), docteur de Sorbonne, fondateur de l'hospice qui porte son nom, à Paris, naquit dans cette ville le 1^{er} janvier 1726. Il annonça d'abord du goût pour l'état ecclésiastique, et même il voulut, à seize ans, entrer dans les chartreux. Ses parens lui ayant fait observer que sa trop grande jeunesse serait un obstacle à sa réception, il renonça à ce projet; mais il se mit sous la direction de J. Bruté, curé de Saint-Benoît. Après avoir reçu le sacerdoce, il fut, en 1755, second vicaire de Saint-Etienne-du-Mont, et en 1756, à l'âge de trente ans, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. C'est alors que son zèle parut dans tout son éclat, et que sa charité envers les pauvres fut excessive. Ce fut en 1780 qu'il conçut l'idée de fonder un hospice pour les pauvres du faubourg Saint-Jacques: il eut la consolation de le voir achevé avant sa mort arrivée le 3 juin 1783. Nous avons de lui, 1^o des *Prônes*, 4 vol. in-12. 2^o des *Exercices de retraite*, in-12. 3^o *Œuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort.

COCHLÉE (Jean) naquit à Nuremberg, ou plutôt à Wundestein, ville de Franconie, l'an 1480, si l'on en croit son épitaphe, qui porte qu'il mourut le 10 janvier 1552, âgé de soixante-douze ans. Il fut pendant quelque temps doyen de l'église de Notre-Dame à Francfort-sur-le-Mein. Obligé de sortir de ce lieu par la violence des hérétiques, il se retira à Mayence où on le fit chanoine de St-Victor. Oléarius dit qu'il avait été auparavant chanoine à Worms, où il avait commencé à lever l'étendard contre Luther. Il se transporta ensuite à Breslaw en Silésie, où il fut revêtu d'un autre canonicat. Ce fut là qu'il mourut, selon Aubert Le Mire, en 1552. Simler dit qu'il mourut dans la ville de Vienne en Autriche, l'année que nous venons de marquer. Il a publié lui-même le catalogue de ses ouvrages, outre les disputes et les conférences qu'il eut avec Luther et avec les hérétiques de différentes sectes. Il composa, contre les deux lettres de cet hérétique au pape Léon x, une oraison qui commence par une imitation des paroles de la seconde Catilinaire de Cicéron : *Quo usque tandem abutere, Catilina saxonice, patientiâ nostrâ*, le 20 janvier à Francfort, 1521. Le 6 juin de la même année, il fit une défense de la lettre d'Emser touchant les vingt-cinq ans de siège de saint Pierre à Rome, contre ce que Luther avait répondu sur ce sujet à la lettre d'Emser. L'année

suivante, il adressa aux princes de l'Empire un discours contre Luther, dans lequel il leur représente combien cet hérétique est dangereux. Un curé de la ville de Miltemberg, du diocèse de Mayence, ayant enseigné publiquement des erreurs, Jean Cochlée fit un discours contre lui. Il publia encore la même année un traité de la Grâce des Sacremens contre le premier article de Luther. En 1523, étant à Rome, il dressa un mémoire intitulé : *Des deux voies pour éteindre le schisme*, de Luther. La même année Cochlée publia en latin les traités du Baptême des enfans, du Foyer du Péché, de la Grâce des Sacremens, et deux réponses de Faber contre Luther; et en allemand, une glose ou commentaire sur cinquante-quatre articles tirés des discours de Luther, et l'Histoire d'Albert Kranto. En 1524, Cochlée, étant à Nuremberg, écrivit un traité de l'obligation qu'il y a de résister aux nouvelles sectes; la même année, il publia la consolation de l'Allemagne contre Luther; une exhortation de Rome à l'Allemagne, et une réponse à la lettre des luthériens. En 1525, étant à Cologne, il fit un traité du libre-arbitre contre Melancthon; un traité de saint Pierre et de Rome contre Vélenus; la réfutation de cinq cents articles tirés de trente-six sermons de Luther; un discours contre le livre de Luther, et une lettre adressée à l'évêque de Strasbourg. En 1526, Cochlée vint à

la diète de Spire, et y donna un avis contre l'écrit qui avait été publié sous le nom de *Largyrophilax* ou du *Trésorier*, qui combattait les privilèges des ecclésiastiques, et un traité assez ample contre les nouveautés de Luther. En 1527, il traduisit en latin le libelle que Luther avait fait contre la lettre du roi d'Angleterre, et fit un avertissement pour le réfuter. En 1528, étant à Mayence, il adressa un avertissement aux cantons de Berne contre la forme des disputes qui avait été prescrite par l'assemblée, et fit encore quelques autres ouvrages en allemand. En 1529, étant à Dresde, il publia un livre intitulé : *Luther à sept têtes*, qui contient les variations de cet hérétique, et il attaqua en même temps Zuingle par un écrit intitulé : *Réponse à la demande zainglienne, touchant le corps et le sang de Jésus-Christ*. En 1530, étant à Augsbourg, au mois de septembre, il y fit un recueil des propositions de Luther et de Melancthon, qui étaient contraires aux articles de la confession qui y fut faite. Il publia aussi deux écrits contre les corrupteurs des livres du décret et des constitutions ecclésiastiques, et quelques ouvrages allemands. En 1531, un avertissement fidèle et pacifique contre les avis séditeux de Luther, et une réponse à la demande de Melancthon contre le cardinal Campegge. En 1532, étant à Mayence, il dressa une instruction pour les visiteurs catholiques, et donna

au public le *Commentaire sur les Psaumes de Brunon*, évêque de Wirtzbourg. En 1533, il fit plusieurs écrits en allemand. Les quatre Philippiques contre Melancthon, et un écrit sur cette question, *S'il est à propos que les laïques lisent le nouveau Testament en langue vulgaire*. En 1534, il opposa un traité de Luther contre la messe les six livres du pape Innocent III, du sacré Mystère de l'Autel, avec le traité du même pape, du Mépris du Monde, et les deux livres d'Isidore, des Offices ecclésiastiques, etc. Cochlée met encore, entre ses ouvrages de la même année, un traité du Culte des Saints et des images, et un écrit contre la nouvelle réforme de Berne. En 1535, il fit un dialogue des moyens de faire cesser dans un concile général les discordes de l'Allemagne, touchant la religion et la foi; un écrit contre le second mariage d'Henri VIII, roi d'Angleterre; une réponse à l'accusation formée par Luther contre le cardinal de Mayence; et un écrit intitulé : *Congratulation de Jean Cochlée*. En 1536, il donna le pronostic du siècle futur par l'évêque de Tolède; une lettre de Nicolas I^{er}, et un traité de l'invocation des Saints en allemand. En 1537, un recueil de trente autorités de l'Écriture-Sainte, des Pères, des lois et des canons, pour l'autorité du concile de Trente, avec soixante-dix propositions pour les confirmer; une réfutation des nouveaux articles des luthériens,

dressés pour leurs visiteurs, un discours de la consécration du chrême, tiré d'un pontifical manuscrit de l'an 1057; une histoire de Jean Husen, Allemand; une instruction de la vérité contre la fausse légende; un traité de la donation de Constantin; une information contre le Catéchisme d'Ambroise Dumoulin. En 1538, il fit imprimer en allemand plusieurs ouvrages de controverse. En 1539, cent cinquante-trois propositions contre les soixante-dix que Luther avait avancées dans un traité qu'il avait fait contre les Antinomiens, et la défense de son livre contre le mariage d'Henri VIII, que Richard Morisin, Anglais, avait attaqué, intitulée : *Balai de Jean Cochlée pour secouer les araignées de Morisin*. En 1540, un écrit adressé à l'empereur pour détourner ce prince de faire aucun accommodement avec les luthériens; un autre contre le mariage du landgrave de Hesse avec une seconde femme, que Luther et les principaux de sa secte avaient permis; un troisième en allemand et en latin sur le septième article de la confession d'Augsbourg; un traité de l'ordination des évêques et des prêtres, et de la consécration de l'Eucharistie; une cinquième Philippique contre Melancthon. En 1541, étant à Ratishonne dans le temps du colloque et de la diète, il publia trois écrits, l'un le 18 juin, par lequel il justifie les catholiques de ce qu'ils veulent attendre la décision du futur concile, sans

rien régler auparavant; le second est une lettre touchant une conférence particulière qu'il avait eue avec l'électeur de Brandebourg, qui roule sur trois points : sur l'Eglise, sur le sacrifice de la messe, et sur l'invocation des Saints. Le troisième est une traduction d'un fragment d'un commentaire grec sur le canon de la messe touchant la consécration. En 1542, il publia un traité de l'autorité de l'Ecriture canonique, et de celle de l'Eglise catholique, adressé à Bullinger contre deux livres de cet auteur imprimés en 1538, et dédiés au roi d'Angleterre. C'est sans contredit l'ouvrage le mieux travaillé de ce controversiste. Un traité du Purgatoire contre Osiander, et un extrait en allemand du jugement du clergé et de l'Université de Cologne, touchant le livre de Bucer. En 1544, il fit contre les lutériens une sixième Philippique contre Melancthon et Bucer; une défense des cérémonies de l'Eglise contre les livres d'Ambroise Morban; un traité des nouvelles versions de l'ancien et du nouveau Testament; quatre moyens de s'accorder sur la confession d'Augsbourg, contre les Zuingliens; un traité de l'invocation des Saints, de leur intercession, de leurs reliques et de leurs images, contre Bullinger; une réplique à la longue réponse du même; un traité du sacerdoce et du sacrifice de la nouvelle loi, contre deux sermons de Wolfgang Musculus; une histoire de la vie

de Théodoric, roi des Goths et d'Italie; et un écrit allemand de l'ancienne manière de prier. L'an 1545, il répondit à un écrit de Bucer, adressé à la diète de Worms, par lequel il demandait un concile national, et attaquait l'autorité du pape aussi bien que les sacremens et les cérémonies de l'Eglise, offrant de prouver ce qu'il avançait dans une dispute. Cochlée accepta le défi qui n'eut point lieu. Un Essai contre les quatre conjectures d'André Osiander sur la fin du monde; une réplique à l'anti-Cochlée de Musculus, touchant le sacerdoce et le sacrifice de la nouvelle loi, avec une réponse à l'Antibole de Bullinger, et deux additions contre le traité que Bucer avait publié contre Barthélemi Latomus; un traité contre le hibou du nouvel Evangile; un traité de la vénération des reliques contre Calvin; un écrit sur l'*interim* contre le même; et en allemand la Défense du Sacerdoce et du sacrifice. En 1546, étant à Ratisbonne pendant la conférence, il fit des notes sur les écrits des protestans, des anti-thèses contre les vingt-une propositions de Melancthon, soutenues à Wirtemberg, et un mémoire dans lequel il propose sept moyens pour parvenir à l'union; un long écrit contre le livre de Bucer; une réponse et une discussion de tous les articles de la confession d'Augsbourg; une réfutation de la censure de Calvin sur les actes du concile de Trente; une histoire des Hussites, en

douze livres, imprimée à Mayence en 1549, in-folio; ouvrage rare et curieux; un traité des vœux monastiques contre Calvin, en 1550, et quelques autres; mais le plus considérable de tous les écrits de Cochlée est l'ouvrage intitulé : *les Actes et les écrits de Martin Luther*, qui est un abrégé exact et fidèle de tout ce qui s'est fait et écrit en Allemagne, touchant les contestations sur la religion, depuis le commencement de la dispute jusqu'à la fin de 1546. Cet ouvrage, qui couronne tous les autres, a été fait à Ratisbonne, et imprimé en 1549 in-folio. Il est peu d'auteurs qui aient combattu si constamment et d'une manière si désintéressée que Cochlée. Il savait bien l'état des questions de controverse, la doctrine de l'Eglise et celle des hérétiques de son temps; ce qui lui donnait la facilité de les convaincre de variation et de contradiction. Il se sert quelquefois de termes durs et d'invectives contre eux. Il avait quelque goût de l'antiquité sans être fort habile dans la critique. Il écrivait facilement, mais d'un style assez négligé. Sur les sentimens, il était rigide défenseur de la doctrine et des usages de l'Eglise, et ennemi des accommodemens dans lesquels on voulait se relâcher sur quelques-uns de ces points. (Le Mire, *de Script. sac.* 16. Bellarmin, *de Script. eccles.* Possevin, *in App. sacr.* Simler, *in Append.* Sponde, *in Annal.* Dupin, *Biblioth.*, seizième siècle, part. 4.

Baillet, *Jugemens des Savans.*)

COCQ (Jean Le), avocat général du Roi en sa cour de parlement de Paris, vers l'an 1592, a laissé un recueil d'arrêts intitulé : *Questiones Joannis Galli.*

COCQ (Renaud Le), natif de Vire en Normandie, fut professeur du collège de Lisieux à Paris. On a de lui : *le parfait Géographe*, ou l'Art d'apprendre aisément la géographie et l'histoire, en 1687 et 1695.

COCQ (Florent De), Flamand, de l'Ordre des chanoines réguliers de Prémontré, dans l'église de Saint-Michel d'Anvers, et lecteur en théologie, a donné : 1° *Principes de la Théologie morale et spéculative*, à Cologne, en trois volumes, en 1683; et en quatre vol. en 1689. 2° *Quatre traités de la Justice et du Droit*, et de ses annexes, à l'usage du for sacramental et contentieux, dont la troisième édition est de Malines, en 1741. 3° *Conversion véritable et apostolique*, où l'on explique la justification du pécheur par la conversion de saint Paul, et par la doctrine des Pères, à Liège, 1683. 4° *Réponse aux accusations*, à Louvain, en 1694. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2671.)

COCQUELIN (Nicolas), docteur de la maison et société de Sorbonne, chancelier de l'église de Paris, et ancien curé de Saint-Merry, censeur royal des livres, mourut au mois de janvier 1695. On a de lui les *Psaumes de David*, et les *Cantiques* qui se disent

tous les jours de la semaine dans l'office de l'Église, traduits en français avec le latin à côté, et un abrégé des Vérités et des Mystères de la Religion chrétienne, à Paris, in-12, et in-8°. Les Mercuriales du temps de Nicolas Cocquelin le font encore auteur de *la Morale d'Épictète*, du *Traité des Puissances*, et d'un recueil de pièces sur la dignité et les droits du chancelier de l'Université de Paris. Enfin, dans le *Journal des Savans* du 17 juin 1688, édition de Hollande, pag. 251 et suivantes, on a imprimé un discours prononcé en latin par M. Cocquelin, comme chancelier de l'Université de Paris, lors de la présentation de ceux qui devaient recevoir le bonnet de docteur. Ce discours est suivi d'une pièce de vers latins, composés par le même, à la louange de Louis XIV.

COCQUELINES (Charles). C'est l'éditeur du grand bullaire, sous ce titre : *Bullarum, privilegiorum ac diplomatum romanorum Pontificum amplissima collectio; cui accessere Pontificum omnium vitæ, notæ et indices opportuni, operâ et studio Caroli Cocquelines*; douze volumes in-fol. (*Journal des Savans*, 1743, pag. 374.)

CODE, *codex*, compilation, recueil des lois, des ordonnances, des constitutions des Empereurs et des Rois. Grégoire et Hermogène, deux savans jurisconsultes, ayant recueilli les constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Constantin,

on nomma ces deux recueils le *Code Grégorien* et le *Code Hermogénien*. L'empereur Théodose-le-Jeune en fit un autre qui fut appelé *Code Théodosien*, où il recueillit toutes les constitutions des Empereurs depuis Constantin jusqu'à lui. Il a été long-temps perdu en Occident. M. Cujas l'a rétabli et donné au public. Godefroi a fait un Commentaire sur ce Code, et M. de Marville, professeur à Valence, l'a fait imprimer en six tomes l'an 1665. Alaric, roi des Goths, fit faire en 506 une nouvelle compilation du Droit romain, tirée de ces trois Codes, Grégorien, Hermogénien et Théodosien, qu'il publia sous le nom de *Code Théodosien*. Ce Code d'Alaric fut long-temps en usage, et fit tout le Droit romain qui s'observait en France. Enfin l'empereur Justinien donna commission à Tribonien de composer un nouveau Code, qui comprend tout ce qu'il y a de bon dans ceux de Grégoire, d'Hermogène, de Théodose, avec quelques nouvelles constitutions de Justinien même qui changent un peu l'ancienne jurisprudence. C'est ce qu'on appelle le *Code de Justinien*, publié en 528 et 534, qui fait la troisième partie du corps du Droit civil ou romain. L'empereur Frédéric fit observer ce droit dans ses États : ce qui a été suivi en Italie et en Allemagne, et l'est encore dans une partie de la France, surtout dans les provinces méridionales.

CODE DES LOIS ANTIQUES, est un

recueil qui comprend les lois des Visigots, un édit de Théodoric, roi d'Italie, les lois des Bourguignons, la loi Salique et celle des Ripuariens.

CODE, se dit aussi de plusieurs recueils des ordonnances des rois de France, comme le code Henri, le code Néron, le code Michault, ou le code Louis XIII, et le code Louis XIV, ou simplement le code Louis par excellence, qui renferme les ordonnances de Louis XIV sur la réformation de la justice civile et criminelle, de la marchandise, etc. Tel est aussi le code actuel qui renferme les ordonnances et décrets de S. M. Louis XVIII.

On dit encore le *code civil*, le *code criminel*, vérifié en 1670, qu'on appelle aussi la *nouvelle ordonnance*, le *code marchand*, le *code de la marine*, le *code des eaux et forêts*, le *code noir*, ainsi nommé parce qu'il traite des esclaves noirs que l'on tire de la côte d'Afrique, etc. etc. (Voyez DROIT.)

CODÉCIMATEURS. C'étaient plusieurs seigneurs qui percevaient les dîmes d'une même paroisse. Les codécimateurs étaient tenus solidairement de payer la portion congrue au curé qui n'avait point de gros, ou un supplément, si le gros ne montait pas à trois cents livres. Ils devaient aussi cent cinquante livres pour le vicaire, quand l'évêque le jugeait nécessaire. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, au mot CODÉCIMATEURS.)

CODÉTENTEUR, celui qui

retient une chose avec une ou plusieurs autres personnes.

CODICILLAIRE, *codicillaris*, qui est contenu dans un codicile. Clause codicillaire, est une clause que l'on insère pour l'ordinaire dans les testaments, afin de leur donner force, sinon comme testaments, par le défaut de quelques solennités requises, au moins comme un codicile et comme un acte de dernière volonté. Cette clause fait donc valoir le testament comme un *stdei-commis*, en sorte que l'héritier *ab intestat* est obligé de restituer l'hérédité à l'héritier institué par le testament même qui manque de formalités requises à sa validité; la loi ayant plus d'égard à la dernière volonté du testateur qu'à ces sortes de formalités. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit*, au mot CLAUSE CODICILLAIRE.)

La clause codicillaire est conçue en ces termes ou autres équipollens : *Si cette dernière volonté ne vaut pas comme testament, je veux qu'elle vaille du moins comme codicile, et de la meilleure manière qu'elle pourra valoir.* Cette clause peut être mise dans toute sorte de testaments, soit nuncupatifs ou solennels. (Duperrier, liv. 1, question dernière.)

L'origine de la clause codicillaire a été une suite naturelle des formalités embarrassantes que le Droit romain exigeait pour la validité d'un testament, et qui faisaient que les plus habiles avaient souvent sujet de

douter de la validité de leurs testamens. Cette clause fut reçue si favorablement chez les Romains, que, quoiqu'elle ne fût pas exprimée dans le testament, elle était néanmoins quelquefois suppléée, comme lorsqu'on remarquait que le testateur avait une extrême envie que sa dernière volonté subsistât. Parmi nous, la clause codicillaire ne se supplée point: il faut qu'elle soit exprimée disertement. (Henrys, tom. 1, chap. 6, quest. 5; et tom. 2, liv. 5, quest. 24, 25 et 44.)

CODICILLE, *codicillus*. C'est une dernière volonté moins solennelle qu'un testament ou un écrit par lequel on ajoute ou l'on change quelque chose à un testament, soit sous seing-privé, soit devant des personnes publiques. Il faut cinq témoins pour un codicille. Dans les commencemens, les codicilles suivaient toujours les testamens. Dans la suite on en fit avant les testamens, et ils avaient leur effet, pourvu qu'ils fussent confirmés par le testament. On en fit même sans testament, et on les adressait aux légitimes héritiers. Le codicille diffère du testament, en ce que le codicille ne peut contenir d'institution d'héritier, et n'est pas sujet à toutes les formalités des testamens. Dans les pays coutumiers, les testamens ne sont, à proprement parler, que des *codicilles*, parce que c'est la coutume elle-même qui institue les héritiers. Il est permis de faire plusieurs

codicilles, et alors les derniers n'annulent point les premiers comme font les testamens, à moins qu'on ne connaisse que telle a été la volonté du défunt, ou qu'il n'y ait contradiction dans les codicilles, comme si dans un second codicille on donnait à une personne une chose qu'on aurait donnée à une autre personne dans un premier codicille. En ce cas, le second codicille annulerait le premier. Lucius Lentulus fut le premier qui mit les codicilles en usage; car, en mourant dans l'Afrique, il fit des codicilles qu'il avait confirmés par son testament, par lesquels il pria l'empereur Auguste de faire quelque chose. Auguste accomplit sa volonté; et ayant appris des savans qu'il consulta que l'usage des codicilles serait très-utile aux citoyens qui, étant dans les pays étrangers, et ne pouvant point faire de testament, feraient au moins des codicilles, il confirma cet usage qui devint fort fréquent ensuite. (Justinien, lib. 2, *Instit.*, tit. 25, de *codicillis*, et abrégé des mêmes instituts rapporté dans le tome 8 de la *Morale la Grenoble*, pag. 232, édit. de 1710.)

Ceux qui n'ont pas la faculté de tester ne peuvent faire de codicilles, et un testament nul ne peut être valide par un codicille qui le rappelle. Les codicilles étant des suites et des dépendances du testament, ne sont pas valables quand le testament est nul. (Henrys, tom. 3, liv. 5, ch. 1, quest. 5. Domat, liv. 4,

CODINUS (Georges), europa-late, c'est-à-dire un de ces officiers qui avaient soin du palais de l'empereur de Constantinople, vivait, à ce que l'on croit, vers la fin du quinzième siècle. Il a composé divers ouvrages, entre autres un recueil de l'origine de Constantinople, un livre des officiers du palais de la même ville, et des emplois de la grande église, qui ont été traduits en latin par Georges Douza et François Junius. Ils sont imprimés à Paris en grec et en latin en 1615. Ses antiquités de Constantinople ont été imprimées depuis à l'imprimerie royale, avec des notes de Pierre Lambécus, bibliothécaire de l'Empereur, et ses autres ouvrages avec les Notes du père Goar.

CODOMAN (Laurent), né à Hoff dans le Voigtland en Saxe, mourut en 1590. On a de lui, 1° *Supputatio præteritorum annorum mundi et septuaginta hebdomadarum Danielis, ex Historiis sacris et hñicisque sumpta*, à Leipsick, 1572, in-8°. 2° *Annales sacræ Scripturæ, ubi origo olympiadum*, à Wittemberg, en 1581, in-4°.

CODONATAIRE, associé, conjoint avec un ou plusieurs autres dans une donation qu'on leur a faite à tous ensemble. La condition des codonataires est égale.

CODURC (Philippe), né à Annonay en Vivarais, de parens de la religion prétendue réformée, s'étant converti après avoir été ministre à Nîmes, s'appliqua à l'étude de l'Écriture-Sainte. Son

premier ouvrage est un excellent commentaire sur le livre de Job, qui parut en 1651, in-4°, dans lequel il a fait paraître combien il était savant dans les langues orientales. Ce commentaire est fort littéral, et explique chaque terme du texte hébreu, en y joignant la paraphrase judaïque, les autres versions et les explications des rabbins, particulièrement celle d'Aben-Esra. Il a aussi quelques Notes sur les seize, dix-septième et dix-huitième versets du ch. 9 de l'Épître aux Hébreux. Il a traduit les livres de Job et de Salomon en français, suivant le texte hébreu, et fait des notes ou observations sur les endroits les plus difficiles, in-8°, à Paris, 1647; et in-4°, 1657. En 1645, il fit imprimer une dissertation sur le sacrifice de la Messe, et la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Nous avons enfin de lui une diatribe sur la justification des Saints, et une dissertation sur la généalogie de Jésus-Christ, et dans laquelle il concilie les deux évangélistes qui la rapportent. Africanus croyait, 1° que saint Matthieu avait suivi la généalogie légale, et saint Luc la généalogie naturelle; 2° que la branche de Salomon s'était fondue dans celle de Nathan, ce qui fait que ces deux généalogies conviennent dans les personnes de Zorobabel et de Salathiel; 3° que Jacob et Héli étaient frères; 4° que Marie et Joseph étaient d'une même race. Mais

M. Codurc prétend, 1^o que saint Matthieu n'a pas suivi la généalogie naturelle; et la preuve qu'il en donne, c'est que tous les Rois que cet évangéliste met de suite n'étaient pas fils l'un de l'autre. Car Salathiel ne descendait pas, selon la nature, de David par Salomon. Ainsi, les quatorze personnes qui sont depuis Salomon jusqu'à Salathiel n'étaient pas les ancêtres naturels de Salathiel, mais seulement ses prédécesseurs, auxquels ils succédait, parce que la branche de Salomon était éteinte dans les descendans de Josias, comme on voit dans les livres des Rois et des Paralipomènes, et dans les prophètes Jérémie, ch. 22, et Ézéchiël, ch. 21; au lieu que les dix-neuf qui sont dans saint Luc, depuis David jusqu'à Salathiel, étaient ses pères naturels. Or, il n'y a point d'apparence que ces deux évangélistes aient depuis changé leur manière de faire la généalogie. Ainsi il n'est pas à croire que saint Luc ait suivi depuis la généalogie légale, et saint Matthieu la naturelle, comme Africanus l'a pensé. Il est vrai qu'au défaut des descendans naturels, les plus proches parens succédaient aux droits de royauté et aux biens de la race éteinte, comme le dit Africanus. Suivant cette loi, Jéchonias, dernier de la famille de Salomon, étant mort sans enfans, Salathiel, qui descendait de David par Nathan, frère de Salomon, était son héritier et son successeur, et en ce sens-là, son fils,

comme il est dit au chap. 3 des Paralipomènes. Car souvent les noms de fils dans la généalogie des Rois, est pris en ce sens; c'est ainsi que Sédécias est appelé dans le même endroit fils de Jéchonias, quoiqu'il fût son oncle. Ézéchias est aussi dit fils d'Achas dans le même sens; car Achas mourut à trente-six ans, et Ézéchias en avait alors vingt-cinq. Or, il n'y a point d'apparence qu'Achas ait eu un fils à l'âge de onze ans; Salathiel était de même fils naturel de Néri, et fils, selon la loi, de Jéchonias, parce qu'il était son héritier. Zorobabel était fils naturel, et, selon la loi, de Salathiel, parce qu'il avait reçu de lui la naissance et les biens. Les deux évangélistes omettent Pédaïas, qui, dans les Paralipomènes, est entre Salathiel et Zorobabel, parce qu'ils ont suivi Esdras et Aggée. Abiud et Réza étaient fils de Zorobabel. Éliacim l'ainé succéda au droit de royauté de son père; mais Mathath descendit de Zorobabel par Réza; en sorte que la branche d'Abiud étant éteinte en la personne d'Éléazar, Mathath succéda à ses droits, et eut deux enfans, Jacob et Ely. Jacob étant mort sans enfans, Joseph, fils d'Ely, lui succéda, et est ainsi fils de Jacob, selon la loi, et d'Ely, selon la nature. Pour expliquer la parenté de la Vierge Marie, Codurc suppose qu'elle était fille de Jacob, oncle de Joseph, à qui elle fut donnée en mariage à son plus proche parent, suivant l'ordonnance de

la loi, parce que Jacob ne laissait point d'enfans mâles. Codurc ayant ainsi expliqué les principales difficultés de cette généalogie, en résout quelques autres de moindre conséquence. Cet auteur mourut en 1660. Il était habile dans les langues, bon critique, judicieux interprète; il mérite d'être lu. (Dupin, *Bibl. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2.)

COEFFETEAU (Nicolas), célèbre controversiste, à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, naquit l'an 1574 dans la province du Maine, au château de Loir, selon quelques auteurs, ou à Saint-Calais, selon d'autres. Il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et prit l'habit dans le couvent de Sens en 1588, à l'âge de quatorze ans. Il s'y distingua bientôt par ses grands talens qu'il fit paraître, et qui furent les présages de cette haute réputation qu'il mérita depuis. Il n'avait pas encore achevé ses études, qu'on le jugea capable d'enseigner les autres. Il parcourut sa licence dans les années 1598 et 1599, et fut ensuite un des quatre professeurs de théologie de la maison de Saint-Jacques; ce qui ne l'empêcha pas de s'appliquer à la prédication, et de mériter que le roi Henri IV ne le choisît pour son prédicateur ordinaire, l'an 1602. Il fut élevé successivement à plusieurs supériorités dans son Ordre. La reine Marie de Médicis, mère de Louis XIII, et veuve du roi

Henri IV, le nomma à l'évêché de Lombès, ensuite à celui de Saintes. MM. de Sainte-Marthe l'assurent ainsi; mais je croirais plutôt, dit le père Échard, qu'on lui donna alors une pension sur ces évêchés; au moins il paraît, par une lettre que lui écrivit dans ce temps même le cardinal du Perron, pour le féliciter (qu'il n'était pas encore évêque possédant et jouissant, ce sont les paroles de ce cardinal); peut-être aussi veut-on parler de l'évêché de Dardanie que Paul V lui conféra en 1617, à la prière de Louis XIII, pour administrer le diocèse de Metz, dont l'évêque était encore jeune. Quoiqu'il en soit, il gouverna ce diocèse avec tant de prudence, que, quoiqu'il fût rempli d'un grand nombre de calvinistes, il ne s'en trouva que très-peu quatre ans après, c'est-à-dire en 1621, que le Roi le nomma à l'évêché de Marseille, mais il ne put en prendre possession, ayant été prévenu de la mort en 1623, le 21 d'avril, âgé d'environ quarante-neuf ans. Il est enterré dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Jacques, dans la chapelle de Saint-Thomas. Le cardinal du Perron l'estimait particulièrement. M. Péroult, de l'Académie Française, a fait son éloge, et a fait graver son portrait dans l'ouvrage qu'il a composé des Hommes illustres de France. Vaugelas le regarde comme le père de la langue française, et le modèle de ceux qui veulent écrire et parler poliment le français. M. Dupin ajoute

qu'on peut voir dans ses ouvrages la différence qu'il y a entre un habile homme qui traite les matières de controverse avec dignité et avec majesté, et quantité de controversistes vulgaires dont les écrits sont aussi méprisables que ceux de Coeffeteau sont dignes de louanges. Voici ce que nous avons de lui, 1^o Réponse à l'avertissement adressé par le sérénissime roi de la Grande-Bretagne, Jacques, à tous les princes et potentats de la chrétienté, Paris, 1610, in-8^o. 2^o Apologie pour la réponse à l'avertissement du sérénissime roi de la Grande-Bretagne, contre les accusations de Pierre Dumoulin, ministre de Charenton, Paris, 1614, in-8^o. 3^o Les merveilles de la sainte Eucharistie, discourses et défendues contre les infidèles, Paris, 1605, et 1608, in-8^o. 4^o Examen ou réfutation du livre de la toute-puissance et de la volonté de Dieu, par Pierre Dumoulin, ministre de Charenton, ibid., 1617, in-8^o. Tous ces ouvrages furent imprimés depuis in-fol., avec un nouveau traité des noms de l'Eucharistie, chez Cramoisi, en 1622, sous ce titre : *Œuvres du révérend père en Dieu François-Nicolas Coeffeteau, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, etc. 5^o Réponse au livre intitulé : *le Mystère d'iniquité du sieur Duplessis, où l'on voit fidèlement déduite l'histoire des souverains Pontifes, des Empereurs et des Rois chrétiens, depuis saint Pierre jusqu'à notre siècle*, Paris, 1614, in-fol. Trois

livres apologétiques pour la défense de la monarchie de l'Eglise romaine contre la république de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalate, Paris, 1624, in-fol., 2v. Outre ces ouvrages, nous avons encore du père Coeffeteau, 1^o Examen du livre de la confession de foi, publiée sous le nom du roi de la Grande-Bretagne (Jacques 1^{er}), traduit du latin du cardinal du Perron, Paris, 1604, in-8^o. 2^o La défense de la sainte Eucharistie, et la présence réelle du corps de Jésus-Christ contre la prétendue apologie de la Cène, publiée par Pierre Dumoulin, Paris, 1607, in-8^o, et 1617. 3^o Le sacrifice de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, Paris, 1608, in-8^o. On trouve à la fin les merveilles de la sainte Eucharistie. 4^o Réfutations des faussetés contenues en la deuxième édition de l'apologie de la Cène de Pierre Dumoulin, Paris, 1609, in-8^o. Examen du livre du sieur Duplessis contre la Messe, par Jacques Davy, évêque d'Évreux, cardinal du Perron et archevêque de Sens, publié par François-Nicolas Coeffeteau, évêque de Dardanie, Évreux, 1620, in-8^o, 2 vol. Voici ses ouvrages philosophiques et théologiques : l'Hydre défaite par l'Hercule chrétien, Paris, 1603 ; Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets, Paris, 1615, 1622, 1623, 1626, in-8^o ; et traduit de l'anglais, Londres, 1621, in-8^o ; premier Essai des questions théologiques traitées.

en notre langue, selon le style de saint Thomas et des autres scholastiques, par le commandement de la reine Marguerite, duchesse de Valois, Paris, 1607, in-4; Tableau de la pénitence de la Madelaine, Paris, 1620, in-12; Tableau de l'innocence et des grâces de la bienheureuse Vierge Marie, reine des anges et des hommes, Paris, 1621, in-12; Oraison funèbre prononcée au service solennel fait en l'église de Saint-Benoît à Paris, pour Henri IV, roi de France et de Navarre, imprimée avec quelques autres pièces sur le même sujet, par les soins de G. Du Peyrat, aumônier du Roi, Paris, 1611, in-8; la Marguerite chrétienne, dédiée à la reine Marguerite, Paris; la Montagne sainte de la tribulation, qui est un traité des afflictions et de leurs remèdes, composés en italien par le père Jacques Assinati, et mis en français par le père Nicolas Coeffeteau, Paris, 1606, in-12, Lyon, 1620. Il montre dans cet ouvrage comme dans les suivans, toute la pureté de la langue française, dont il est regardé comme le père. Histoire de Poliarque et d'Argenio, abrégée et traduite du latin de Jean Barclay, par Nicolas Coeffeteau, et avec le Promenoir de la reine à Compiègne, Paris, 1601, in-8°, Rouen, 1641, in-12; Histoire romaine, contenant tout ce qui s'est passé de plus remarquable depuis le commencement de l'empire d'Auguste jusqu'à celui de Constantin-le-Grand, avec

l'Épitome de L. Florus, depuis la fondation de la ville de Rome, jusqu'à la fin de l'empire d'Auguste, Paris, 1621, in-fol., et 1647.

Outre ces ouvrages qui sont parfaitement bien écrits en notre langue, savans, solides, et dignes d'être lus par tous ceux qui se mêlent de controverse, cet infatigable auteur avait entrepris de traduire en français le nouveau Testament sur le texte grec. On conservait, dans la bibliothèque des Jacobins de la rue St-Honoré, son manuscrit ou sa version des dix-huit premiers chapitres de l'Évangile selon saint Matthieu, de tout le livre des Actes des Apôtres, de l'Épître aux Romains, et de la première aux Corinthiens. Il avait aussi écrit plusieurs lettres sur des sujets intéressans. (Le père Échard, *Scriptor. Ord. Præd.*, tom. 2. Dupin, *Biblioth. ecclésiast. du dix-septième siècle*. Le père Touron, *Hommes illustres de Saint-Dominique*, tom. 5.)

COEFFETEAU (Guillaume), frère de Nicolas Coeffeteau, a composé des commentaires sur quelques psaumes et sur d'autres livres de l'Écriture-Sainte, et d'autres petits traités sous ce titre : *Florilegium*, imprimé en 1667. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

COEFFURE ou COIFFURE, couverture, ornement de tête. Il se prend plus ordinairement pour l'ajustement de tête des femmes, et la manière dont elles se coiffent. Elles pèchent

souvent en cela. On peut voir un traité contre le luxe des coiffures, imprimé à Paris, chez Cousterot, en 1694. On prouve dans ce traité que le luxe des coiffures est contre la nature, soit qu'on la regarde en elle-même, soit qu'on la considère comme ouvrage de Dieu, soit enfin qu'on l'envisage comme perdue par le péché du premier homme, ou comme réparée par la grâce de Jésus-Christ. (Voyez PARURE.)

COËLÈ, ville épiscopale dans la Chersonèse de Thrace, province d'Europe, au diocèse de Thrace, sous la métropole d'Héraclée, a eu les évêques suivans :

1. Cyrille, souscrit aux actes du concile d'Éphèse. Il administrait en même temps l'Église de Callipolis.

2. Théotecne, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon, et au concile de Chalcédoine.

3. Léonide, au septième concile général.

Il paraît que ce siège fut transféré à Madyte. (Voyez MADYTE.)

COELHO DO AMARAL (Nicolas), Portugais, religieux de la Trinité, mort le 6 juillet 1555, a laissé une chronologie, imprimée à Conimbre en 1554.

COELHO (Simon), né à Lisbonne en 1514, de Gaspard Coelho, commandant de la cavalerie portugaise de Safim en Afrique, et de Jeanne Sobrinho, entra dans l'Ordre des Carmes à Lisbonne le 15 août 1543, et pris ensuite le degré de docteur à Sienne en Italie. Il fut provin-

cial en 1584, et mourut en odeur de sainteté le 15 mai 1606. Il avait composé la Chronique des Carmes en quatre volumes, dont on n'a imprimé que le premier. Ses autres ouvrages sont : *Apolo-gie de l'Ordre des Carmes contre le père Roman. Dialogue de la vie active et contemplative*, etc. (Moréri, édition de 1759.)

COENOMUYA ou COENOMYIAN ou CYNOMYA ou CYNOMUIA, mélange de toute sorte de mouches (*Psal.*, 77 et 104.) Les Septante lisent *mouche de chien*, qui est un insecte très-dangereux qui s'attache principalement aux chiens.

COERCITIF, est le pouvoir de contraindre quelqu'un à faire son devoir : *Qui jus coercendi habet*. Un magistrat a la coercition ou la puissance coercitive sur les habitans de sa juridiction ; un supérieur de monastère sur ses religieux.

COERCITION, *coercitio*, droit de contraindre ou d'obliger par force quelqu'un à faire son devoir. Les supérieurs ecclésiastiques et laïques, séculiers et réguliers, ont le droit sur leurs inférieurs, et sont obligés de s'en servir, selon l'étendue de leur pouvoir, les règles de la prudence et de leur état, la nature des fautes et les différentes dispositions des coupables.

COËTERNEL, *coæternus*. Attributs des personnes de la très-sainte Trinité. Le Fils et le Saint-Esprit sont *coéternels* au Père. (Voy. ÉTERNITÉ et TRINITÉ.)

COETMALOUAN, *Silva Mélonis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans la Bretagne, au diocèse de Quimper. Elle fut fondée l'an 1142, par Alain-le-Noir, comte de Penthièvre et de Richemont.

CO-ÈVÊQUE, *co-episcopus*, Évêque avec un autre. Walafride-Strabo dit qu'il y a eu autrefois des évêques qui avaient des co-évêques, qu'ils chargeaient des fonctions convenables à leur état. (*De rebus eccl.*, c. ult.)

Les évêques qui font aujourd'hui les fonctions épiscopales des prélats d'Allemagne, et qu'on appelle suffragans, sont de vrais co-évêques.

COFFIN (Charles), né à Buzance, bourg du diocèse de Reims, le 4 octobre 1676, fit sa rhétorique avec distinction au collège du Plessis à Paris. Il devint principal du collège de Beauvais en 1713, et fut élu recteur de l'Université en 1718. Il illustra son rectorat en obtenant du Roi le vingt-huitième effectif du prix du bail général des postes et messageries, pour mettre l'Université en état de donner ses leçons gratuitement. Il mourut à l'âge de plus de soixante-douze ans, au mois de juin 1749. Ses œuvres ont paru en 1755, en deux volumes in-12, qui contiennent les discours qu'il a prononcés en différentes occasions, et toutes ses poésies. Ses discours sont admirés des connaisseurs, et ses hymnes prouvent bien qu'il avait saisi

le vrai goût de cette sorte de poésie. On y trouve une heureuse application des grandes images et des endroits sublimes de l'Écriture, beaucoup d'onction et une simplicité digne des premiers siècles de l'Église. (Moréri, édition de 1759.)

COFIDÉJUSSEURS, sont ceux qui ont tous répondu solidaiement de la dette du principal obligé. (*Voyez FIDÉJUSSEURS.*)

COGGESHLE (Radulphe, Raoul ou Rodolphe), Anglais, religieux de l'Ordre de Cîteaux, mort en 1228 ou peu de temps après, dans le monastère de Goggeshale, dont il fut abbé, a laissé : 1° Des additions à la Chronique de Radulphe ou Raoul-le-Noir, depuis l'an 1113 jusqu'à l'onzième année de Henri III, fils du roi Jean. 2° Une chronique de la Terre-Sainte, que l'on trouve dans le cinquième tome de l'*Amplissima collectio veterum scriptorum et monumentorum* des pères Martenne et Durand, sous le titre : *De expugnatione Terræ-Sanctæ per Saladinum libellus*. L'auteur était à Jérusalem dans le temps des ravages que Saladin fit dans la Terre-Sainte, et il ne raconte presque que ce qu'il avait vu lui-même. 3° *Super quibusdam visionibus liber unus*. 4° *Chronicon anglicanum ab anno 1065 ad annum 1200*. 5° *Libellus de motibus anglicanis sub Joanne Rege*. 6° Des sermons et autres écrits. (Balée et Pitséus, de *Script. Angl.*)

COGNAC, ville de France en

Angoumois, sur la Charente, *Campiniacum* ou *Compiniacum* ou *Conacum*. On y a tenu plusieurs conciles.

Le premier fut célébré par Gérard, archevêque de Bordeaux, avec les évêques de sa province, le lundi d'après l'octave de Pâques de l'an 1238. On fit trente-neuf canons. Les trois premiers contiennent des excommunications pour diverses sortes de cas. Le cinquième défend aux curés d'être vicaires dans d'autres églises. Le huitième défend à tous les juges ecclésiastiques de lever des excommunications portées pour des offenses, sans obliger de faire satisfaction. Le neuvième ordonne aux évêques de faire observer dans leurs diocèses les sentences d'excommunication portées par leurs collègues, comme si eux-mêmes les avaient portées. Le onzième excommunie les juges laïques qui obligent les ecclésiastiques de plaider devant eux. Le douzième et le treizième défendent aux prêtres et aux moines de faire l'office d'avocats ou de procureurs, si ce n'est pour leurs églises ou pour les pauvres. Le quatorzième ordonne que la cour donnera des avocats aux pauvres. Le dix-huitième veut que ceux qui demeurent quarante jours dans l'excommunication soient condamnés à dix livres d'amende, ou à quelque autre peine équivalente. Le dix-neuvième ordonne que ceux qui prennent ou qui maltraitent des clercs ne soient jamais admis

aux Ordres sacrés, ni aux bénéfices, non plus que leurs descendants jusqu'à la troisième génération. Le vingtième défend aux abbés de donner de l'argent aux moines et aux chanoines réguliers pour leur nourriture et leur entretien, et de recevoir quelque chose pour l'entrée en religion, et ordonne que si la maison n'est pas assez riche pour entretenir un grand nombre de religieux, on en diminue le nombre. Le vingt-deuxième défend aux moines de sortir de leur monastère sans permission et de manger dehors. Le vingt-quatrième défend aux moines et aux chanoines réguliers de porter des manteaux. Le vingt-cinquième veut que si les uns ou les autres ont quelque chose en propre, on les prive de la sépulture ecclésiastique à la mort. Le vingt-huitième défend aux moines qui ont l'administration des biens du monastère d'être caution, ou d'emprunter plus de vingt sols. Le vingt-neuvième leur défend, sous peine d'excommunication, de manger de la viande chez les laïques. Le trente-unième défend aux moines et aux chanoines réguliers de demeurer seuls dans des prieurés ou dans des granges. (Lab., 11. Hard., 7.)

Le second concile fut tenu l'an 1254. On y fit trente-neuf canons sur la discipline. Les dix-sept premiers ne sont presque qu'une répétition de ceux du concile précédent. Le dix-huitième excommunie les prêtres

qui gardent des femmes suspectes dans leurs maisons ou ailleurs, après qu'ils ont été avertis. Le dix-neuvième qui regarde les jeûnes et les abstinences, défend de manger de la chair, excepté le seul jour de l'Ascension. Le vingtième recommande aux prêtres d'excommunier ceux qui mangent de la chair pendant le carême, et en particulier le premier dimanche. Le vingt-troisième défend à tous les laïques de se placer dans le chœur avec les clercs pendant l'office divin. Le vingt-quatrième ordonne aux femmes prêtes à accoucher de se confesser et de communier. Le vingt-sixième veut qu'on excommunique ceux qui fréquentent les foires et les marchés les jours de fête et de dimanche. Le trentième veut que les prêtres défendent aux femmes, sous peine d'excommunication, de mettre leurs enfans coucher dans leurs lits, et les renvoie à l'évêque ou au pénitencier, si ces enfans viennent à mourir par leur faute ou celle des autres. Le trente-huitième défend aux clercs qui sont mariés d'exercer la juridiction ecclésiastique. (Lab., 11.)

Le troisième concile fut tenu l'an 1260, par Pierre de Rocidavalle, archevêque de Bordeaux. On y fit dix-neuf statuts. Le premier fait défense de tenir des assemblées nocturnes qu'il nomme des vigiles, dans les églises et les cimetières. Le deuxième ordonne d'abolir la coutume qu'on avait de danser dans l'église le jour des Saints-Innocens

et de choisir, ce jour-là, des gens à qui on donnait le nom d'évêques. Le septième défend, sous peine d'anathème, la guerre des coqs, qui était une espèce de jeu qui se pratiquait dans les écoles. Le quinzième et le seizième défendent d'enterrer hors les paroisses sans la permission du curé. Le dix-huitième et le dix-neuvième renouvellent les constitutions touchant les dîmes, et enjoignent aux curés, sous peine d'excommunication, de se mettre en possession des novales. (Labbe, 11.)

Le quatrième, l'an 1262, par le même archevêque. On y fit sept statuts. Le premier interdit les lieux dans lesquels on retiendrait de force les ecclésiastiques. Le troisième enjoint aux barons et aux autres seigneurs, aussi bien qu'aux juges, sous peine d'excommunication, de contraindre ceux qui méprisent les excommunications de rentrer dans la communion de l'Eglise. Le cinquième déclare qu'on doit contraindre les ecclésiastiques de faire l'office à portes fermées pendant l'interdit, et défendre aux paroissiens d'aller à l'office dans une église interdite. Le sixième défend aux archidiacres, aux archi-prêtres et aux doyens de faire desservir leurs bénéfices par des vicaires. (Labbe, 11, Hard., 7.)

COGNAT, *cognatus*. Ce mot se dit de ceux qui ont entre eux le lien de parenté qu'on appelle *Cognition*. (Voyez **COGNATION**.)

COGNATION, *cognatio*. Lieu

de parenté entre tous les descendants d'une même souche et d'une même tige, tant par les mâles que par les femelles; à la différence de l'*agnation* qui ne comprend que les descendants par les mâles.

Dans le Droit romain, *cognation* signifie seulement le lieu de parenté qui est entre ceux qui descendent d'une même souche par les femmes, et cognats, ceux qui ont entre eux ce lieu de parenté. (*Voyez EMPÊCHEMENS DE MARIAGE.*)

COGNATUS ou **COUSIN** (Jean), chanoine de la cathédrale de Tournai, dans le dix-septième siècle, a donné, 1^o des Fondemens de la Religion, c'est-à-dire de la connaissance naturelle de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la justice de Dieu, à Douai, 1597. 2^o De la prospérité et de la perte de Salomon, *ibid.*, 1599, 3^o Deux tomes d'histoire de Tournai, en français, *ibid.*, 1619. 4^o Histoire des Saints de Tournai, *ibid.*, en 1621. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, p. 1925.)

COGOLIN (Joseph de Cuers de), natif de Toulon, des académies de Nancy, de Berlin et de Rome, est auteur d'un poème contre le matérialisme, en 1756. Il mourut à Lyon le 1^{er} janvier 1760, âgé de cinquante-sept ans.

COHELLIUS (Jacques). On a de lui, la Notice des Cardinaux, ou de leur longue dispute, prééminence, à Rome, 1653. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2205.)

COHÉRITIERS, sont plusieurs héritiers du défunt; qui viennent conjointement à sa succession. (*Voyez HÉRITIERS.*)

COIMBRE ou **CONIMBRE**, *Conimbria* et *Conimbrica*, ville épiscopale du royaume de Portugal sous la métropole de Lisbonne, et capitale de la province de Beira, est située à trente-cinq lieues de Lisbonne vers le nord, et à sept lieues de la côte, sur une élévation qui s'étend jusqu'à la rivière de Mondégo, qui la coupe en deux. Elle est environnée de collines chargées d'oliviers, de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Cette ville est belle et grande; ses rues et ses places sont ornées de fontaines, et on y compte cinq mille maisons partagées en sept paroisses, sans y comprendre deux mille écoliers qui étudient ordinairement dans l'Université de cette ville; fondée en 1553, et l'une des plus célèbres d'Espagne. La cathédrale, dédiée sous le nom de l'Assomption de la Vierge, est magnifique. Son Chapitre est composé de sept dignités, vingt-quatre chanoines et vingt prébendiers ou autres bénéficiers. Il ya vingt-une maisons religieuses d'hommes dans la ville, en y comprenant les collèges réguliers de l'Université, dont les principaux sont ceux du Saint-Esprit, des bénédictins, des bernardins et des chanoines réguliers de Sainte-Croix, qui y ont leur général. Les dominicains, outre le collège de Saint-Thomas, y ont le couvent

de Saint-Dominique ; les observantins de Saint-François y ont aussi un couvent et un collège.

Le diocèse de Coimbre contient trois cent quarante-trois paroisses partagées en trois archidiaconés.

Evêques de Coimbre.

1. Dom Michel.
2. D. Cresconius.
3. D. Gonçalves.
4. D. Maurice, d'abord évêque de Coimbre, fut transféré à Brague.
5. D. Bernard.
6. D. Pèdre.
7. D. Martin.
8. D. Tiburce.
9. D. Égas.
10. D. Etienne.
11. Jean Garcias Manrique.
12. D. Alphonse de Noveira.
13. D. Pierre Fernandez Cabeza de Vaca, doyen de l'Eglise de Tolède, devint évêque de Coimbre après Alphonse de Noveira.
14. D. Ferdinand, donna le couvent de Vilar aux chanoines de Saint-Jean, l'an 1439.
15. D. Alvare Ferreira.
16. D. Jean Galbaon, comte d'Arganille, fut transféré à Brague.
17. D. Georges de Almeida.
18. D. Jean Suarez, passa de l'Eglise d'Alveira à celle de Coimbre.
19. D. Gaspard Delcasal.
20. D. Manuel de Meneses.
21. D. Alphonse Castelbranco.
22. Alphonse de Hurtado de

Mendoza, transféré à Brague, et ensuite à Lisbonne.

23. D. Martin Alphonse Mexia.

24. D. Jean Emmanuel.

25. D. Georges de Melliot, d'abord évêque de Miranda, fut transféré à Coimbre l'an 1632.

COINTE (Charles Le), savant prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en Champagne le 4 novembre 1611, fut reçu à dix-huit ans, par M. le cardinal de Bérulle, instituteur et premier supérieur général de cette congrégation. Ayant enseigné la rhétorique pendant plusieurs années, il s'appliqua enfin à l'étude de l'histoire, et principalement à celle de France, dont il donna les annales en latin en huit volumes in-fol. Le premier, qui commence à l'an 235, avant lequel le nom des Français ne se trouve en aucune histoire, parut en 1665; il finit en l'année 561, et comprend ainsi l'histoire de trois cent vingt-six années; mais depuis l'an 235 jusqu'à l'an 496 que Clovis fut baptisé, comme la religion chrétienne n'était pas encore bien établie en France, il s'en trouve si peu de choses dans les anciens, que, quelque soin que le père Le Cointe ait pris de rechercher ce qu'ils en ont dit, tout ce qu'il a ramassé n'est qu'une simple chronologie; de sorte qu'il n'y a dans ce volume que l'histoire de soixante-cinq années, depuis le baptême de Clovis jusqu'à la mort de Clotaire, qui soit amplement traitée. Le second volume fut publié la même année; le troisième en

1668, et les autres, jusqu'au nombre de sept, dans les années suivantes. Le huitième et dernier, qui finit à l'an 845, ne parut qu'après sa mort en 1684, et fut achevé d'imprimer par les soins du père Dubois son ami, qui en a fait la préface, et la vie du père Le Cointe. Cette histoire contient les décrets des conciles de France avec des explications; le catalogue des évêques et leurs vies; les fondateurs et les privilèges des monastères; les vies des Saints, les questions de doctrine ou de discipline, et tout ce qui peut regarder l'histoire ecclésiastique de France. Il y joint aussi bien des choses qui concernent l'état et la monarchie. Le père Le Cointe s'était déjà distingué à Munster, où il accompagna, en 1645, M. Servien, secrétaire et plénipotentiaire; il y rencontra M. Chigi, nonce du pape, qu'il visitait quelquefois de la part de M. Servien. Ce nonce ayant été fait cardinal, et ensuite pape, sous le nom d'Alexandre VII, l'honora d'une de ses lettres, en réponse de celle que le père Le Cointe lui avait écrite lorsqu'il fut élu pape, pour le faire souvenir qu'il lui avait dit à Munster que son mérite l'éleverait au souverain pontificat. On a encore deux harangues latines de cet auteur, prononcées à Angers, et imprimées dans la même ville en 1641, in-4°; la première, sur la naissance de Philippe, duc d'Anjou, second fils de Louis XIII, né le 21 septembre 1640; la seconde,

sur la division du Portugal et de la Castille, et l'union de la France et du Portugal. Les annales du père Le Cointe sont très-estimées: c'est un ouvrage d'un travail immense et d'une grande recherche, quoiqu'il soit trop diffus, et que la compilation en fasse la principale partie. (Dupin, *Bibliothèque ecclés.*, part. 4, dix-septième siècle. Richard Simon, *Critique de la Biblioth. de Dupin*, tom. 2, pag. 362. Le père Nicéron, *Mém.*, tom. 4 et 10.)

COIRE, grande et belle ville de Suisse, capitale du pays des Grisons, et nommée par les Allemands *Churr*, et par les Latins *Curia Rhetorum*. Elle est située au pied de deux montagnes, sur la petite rivière de Plessur, qui se rend à une demi-lieue de là dans le Rhin. Elle fut libre et impériale jusqu'en 1498, lorsqu'elle est entrée dans les lignes grises: depuis ce temps elle se gouvernait par son conseil, comme la plupart des villes suisses. La régence et presque tous les habitans y sont de la religion protestante depuis l'an 1529; il s'y trouve aussi plusieurs calvinistes français.

L'évêché de Coire; suffragant de Mayence, est très-ancien; il comprend les trois fameuses ligues des Grisons, nommées la ligue Haute, la ligue Caddée ou de la maison de Dieu, et la ligue des dix Communautés. Son évêque est prince de l'Empire, compris sous le cercle de Suabe, où il reprit voix et séance en 1642,

ayant long-temps négligé son droit à cause des troubles de religion. Il ne fournit aucun contingent; il n'assiste aux diètes que quand il veut, et il a recours aux Suisses, avec lesquels il est allié, lorsqu'il croit qu'on lui fait quelque tort. Son revenu est très-médiocre, car on dit qu'il ne monte qu'à 13000 livres par an. Il ne laisse pas de battre monnaie, et d'avoir ses officiers héréditaires, et beaucoup de puissans vassaux qui relèvent de son Église.

L'évêque fait sa résidence avec son Chapitre dans le quartier dit de la Cour, où les habitans sont tous catholiques. Il est séparé de la ville de Coire, et placé sur une hauteur enfermée de murailles. Il est élu par son Chapitre, mais il doit être natif du pays. Il doit jurer de ne rien faire contre les intérêts des trois ligues, de ne rien aliéner de ses domaines, de ne jamais résigner ou permuter son évêché sans leur consentement.

Le Chapitre de la cathédrale est composé de vingt-quatre chanoines, et les docteurs y sont reçus comme nobles. Les dignités sont celles de prévôt, doyen, chantre, écolâtre, trésorier, sextier, et l'abbé mitré de Sainte-Croix, dans le diocèse de Coire. L'église cathédrale est dédiée à la sainte Vierge; l'architecture en est très-gothique. Il y avait aussi autrefois à Coire deux couvens, l'un de dominicains, et l'autre de religieux de l'Ordre des Prémontrés; mais ils ont été

anéantis : on a fait du premier un collège, où on enseigne les humanités et la philosophie; les revenus de l'autre qui était fort riche, et dédié à saint Luce, qu'on prétend avoir été premier évêque de cette ville, ont été employés en partie pour l'entretien dudit collège, en partie pour l'évêque et pour l'hôpital.

Il y a beaucoup plus de protestans dans ce diocèse que de catholiques; ils y ont cependant une entière liberté; mais il y a fort peu de monastères. Le principal est l'abbaye de Disentis, de l'Ordre de Saint-Benoît, dont l'abbé est prince souverain de l'Empire. Nous suivrons la tradition du pays dans la succession des évêques de cette ville, que nous donnons d'après l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique d'Allemagne*, tome. 1, pag. 159.

Evêques de Coire.

1. Saint Luce, dit-on, le premier roi des îles Britanniques qui ait été chrétien, est aussi le premier évêque de Coire. On ne fait aucun détail de ce qu'il a fait après son baptême, et on croit qu'il mourut en un lieu où l'on a depuis bâti la ville de Gloucester; cependant on le dit évêque de Coire, et on assure qu'il y fut martyrisé à coups de pierre par les païens. Cette circonstance dit M. Baillet, a paru si peu vraisemblable au cardinal Baronius, qu'il ne l'a point voulu souffrir dans le *Martyrologe romain*. Il pourrait bien y avoir eu à Coire quelque évêque nom-

mé Luce, que la suite des temps et l'ignorance auraient fait confondre avec le Roi breton.

2. Saint Valentin, que l'Eglise de Pavie reconnaît aussi pour son évêque, mourut vers l'an 340.

3. Saint Gaudence, dont on fait la fête le 3 août.

4. Saint Asinron, se trouva l'an 450 au concile de Chalcedoine; sa fête se célèbre le 19 janvier.

5. Prurice.

6. Claudien.

7. Ursicin.

8. Lidoine.

9. Eddon.

10. Saint Valentin, fonda à Coire une abbaye qu'il dédia à saint Luce. Conrad de Bibereck, un de ses successeurs, y mit des religieux de Prémontré vers l'an 1150.

11. Paulin.

12. Théodore.

13. Verendaire.

14. Constance, comte de Bregents.

15. Ruthard.

16. Adelbert, moine bénédictin et abbé de Pfessers-Munster en Suisse, mort en 754.

17. Paschal, comte de Bregents, avait auparavant été marié avec Ésopeie, comtesse de la Rhétie. Il mourut l'an 760.

18. Victor, fils de Paschal, fonda des biens de son père l'abbaye de Cazes ou Kaiz, pour des religieuses nobles de l'Ordre de Saint-Benoît. Sa mère Ésopeie s'y retira, et Vespole, sœur de Victor,

en fut la première abbesse. Victor mourut vers l'an 765.

19. Vigile, de la même famille des comtes de Bregents, mourut vers l'an 772.

20. Saint Urcisin, moine bénédictin et abbé de Disentis, au pays des Grisons, mort vers l'an 774.

21. Tellon, comte de Bregents, moine et abbé de Disentis, mort en 784.

22. Constantin, mort en 813.

23. Remi, mort en 820.

24. Victor, moine et abbé de Pfessers-Munster, mort en 822.

25. Verendaire, mort en 844.

26. Hesson, mort en 879.

27. Luitward ou Rothaire, mort l'an 887.

28. Dietholphe, mort en 913.

29. Waldon, mort en 951.

30. Hartbert, mort en 976.

31. Hildebald ou Luitholphe, chancelier de l'empereur Othon II, mort en 995.

32. Waldon II.

33. Henri.

34. Robert, mort en 1004.

35. Ulric, comte de Lenzbourg, mort en 1024.

36. Hartman de Plantayr, moine bénédictin de l'abbaye de Einsedel en Suisse, mort en 1039.

37. Thietmar, comte de Montfort, mort en 1039.

38. Henri, comte de Montfort, moine de l'abbaye de Ruchenaw, mort en 1078.

39. Norbert, comte d'Adegss et d'Ochenwart, grand-prévôt d'Augsbourg, fut déposé en 1085, et ses ordinations furent déclara-

rées nulles, à cause qu'il tenait le parti de l'anti-pape Gui de Crème. Il fonda ensuite l'abbaye de Saint-Walric à Habach en Bavière (qui est à présent une église collégiale), et il y passa le reste de ses jours.

40. Herbert, prévôt de la cathédrale de Strasbourg, mort en 1085 sans avoir été ordonné.

41. Éberhard, moine bénédictin de l'abbaye de Kempten, fut obligé d'abdiquer.

42. Ulric, comte de Montfort, mort en 1089.

43. Gui, chanoine de la cathédrale d'Augsbourg, mort en 1122.

44. Conrard, comte de Pi-brach, chanoine de Constance, d'Augsbourg et de Coire, fonda l'abbaye de Roggenbourg, de l'Ordre des Prémontrés, près d'Ulm, et mourut en 1150.

45. Conrard II.

46. Saint Adelgot ou Algot, religieux de Clairvaux et disciple de saint Bernard, fut abbé et réformateur des abbayes de Disentis, de Sainte-Luce, de Marienberg, de Kazen et Schennitz, et enfin évêque de Coire, où il mourut en 1160.

47. Eginon, baron de Ehrenfels, mort en 1174.

48. Bernon.

49. Ulric, comte de Tegerfelden, moine bénédictin et abbé de Saint-Gall, résigna en 1182.

50. Brunon, baron de Ehrenfels, mort vers l'an 1184.

51. Henri, baron de Arben, moine bénédictin et abbé de

Einsidel et de Pfessers-Munster, mort l'an 1201.

52. Reinaire, mort en 1209.

53. Arnould, comte de Mersch, mort en 1221.

54. Henri, comte de Réalta, mort en 1225.

55. Albert, baron de Guttin-gen, élu en concurrence avec le précédent, mourut la même année.

56. Rudolphe, baron de Guttingen, moine et abbé de Saint-Gall, mort en 1226.

57. Bertaud, comte de Helfestein, fut tué en 1233.

58. Ulric, comte de Kybourg, moine de l'abbaye de Einsidel, mort en 1237.

59. Géron, fut obligé de quitter.

60. Wolcand, seigneur de Thunn et de Newbourg, mourut en 1257.

61. Henri, comte de Montfort, mourut en 1272.

62. Conrard, baron de Beaumont, mort en 1282.

63. Frédéric, comte de Montfort, eut la guerre contre Rodolphe, comte de Habsbourg; qui le fit prisonnier et l'enferma en 1283 dans le château de Werdenberg. Frédéric voulut se sauver en se laissant glisser par une corde faite de ses linceuls, mais la corde se rompit, et il se tua en 1285.

64. Berthauld, comte Heiligenberg, mourut en 1298.

65. Hugues, comte de Montfort, mourut dans la même année.

66. Sigefroy, comte de Gey-

lenhausen, quitta l'évêché pour finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Luce, sous la règle de Prémontré. Il y mourut en l'an 1321.

67. Rodolphe, abbé commendataire de Saint-Gal et évêque de Constance dès l'an 1318, fut aussi élu trois ans après évêque de Coire; mais il n'y fut pas paisible, ayant été excommunié par le pape Jean xxii, pour avoir adhéré à l'empereur Louis de Bavière. Il mourut en 1331, et ne fut inhumé en terre sainte que vingt ans après son décès.

68. Herman, baron d'Eschenbach, moine bénédictin et abbé de Pfessers-Munster, mourut en 1324.

69. Jean Pfeifferhart, auditeur de Rote à Rome et chanoine de Coire, mourut en 1331.

70. Ulric, comte de Lensbourg, docteur en théologie et religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, mourut en 1355.

71. Pierre Géliton, Bohémien, chancelier de l'empereur Charles iv, a été successivement évêque de Coire, qu'il résigna l'an 1369, puis de Lutomissie en Bohême, ensuite archevêque de Magdebourg en 1376, et enfin évêque d'Olmütz, où il mourut en 1387.

72. Frédéric de Erdingen, chancelier de l'archiduc Léopold; passa de l'évêché de Coire à celui de Brixen en 1377. Il mourut en 1396.

73. Jean Scaldesman, né dans la Suabe, docteur en Droit et chancelier de Rodolphe, archi-

duc d'Autriche, a été premièrement évêque de Kurg, ensuite de Brixen en 1377; mais dans cette même année il permuta cet évêché avec celui de Coire, où il mourut en 1389.

74. Barthélemy, chanoine de Coire, fut obligé de quitter.

75. Hartman, comte de Werdenberg, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, obtint en 1404, de Modeste, comte de Milan, la vallée de Valteline, si renommée pour son excellent vin. Il mourut en 1416.

76. Jean, comte de Walenrode, chevalier de l'Ordre Teutonique, archevêque de Riga en Livonie, et évêque de Coire en 1417, se trouva au concile de Constance, où il obtint l'évêché de Liège du pape Martin v, mais il mourut en 1419.

77. Jean Abondius, comte de Baden, dit baron de Munzingen, obtint en 1417 l'archevêché de Riga, des Pères du concile de Constance, où il se trouva. Il mourut en 1440.

78. Conrad, comte de Rothenberg, résigna en 1441, et devint grand-prévôt de Constance.

79. Henri, baron de Howen, évêque de Constance, acquit aussi l'administration de Coire, qu'il résigna en 1452. Il mourut dix ans après.

80. Léonard Wismayr, docteur en Droit, chanoine de Brixen, curé de la ville de Tirol et chancelier de l'empereur Frédéric iii, n'ayant pu réussir pour l'évêché de Brixen, auquel il avait été élu, obtint en 1452 celui de

Coire, et deux ans après celui de Gurc. Il mourut en 1459.

81. Ortlieb, baron de Brandis, mourut en 1491.

82. Henri, baron de Howen, chanoine de Strasbourg, résigna en 1513.

83. Paul Ziegler, baron de Barr, fut chassé par ses sujets qui se révoltèrent aussi contre l'empereur Maximilien 1^{er}. Paul devint prévôt d'Oettingen en Bavière, et mourut en 1541.

84. Luce Iter, auparavant prévôt de la cathédrale de Coire, mourut en 1549.

85. Thomas de la Plante, mourut en 1565.

86. Barthélemy de Salisch, élu par quelques chanoines, fut obligé de céder l'évêché par ordre du pape Pie IV.

87. Béatus de Porta, résigna en 1581.

88. Pierre Rascher, mourut en 1601.

89. Joachim Opser, abbé de Saint-Gall, avait été élu coadjuteur du précédent, mais il ne voulut pas succéder, et mourut en 1594.

90. Jean Flug d'Apremont, mourut en 1627, trois jours après avoir résigné.

91. Joseph Mohr ou Morel, mourut en 1635.

92. Jean Flug d'Apremont, neveu du précédent, prévôt de Coire et camérier d'honneur du pape Urbain VIII, élu le 1^{er} février 1636, mourut en 1661.

93. Georges d'Iéterich, grand-doyen de Constance, avait été

élu coadjuteur du précédent. Il mourut devant lui.

94. Ulric de Monte, élu en 1661, mourut en 1692.

95. Ulric de Foderspiol, succéda le 28 avril 1692.

COLAIA, père de Phadaia. (2. Esdr., 11, 7.)

COLARBASIENS, *Colarbasiani*. Les Colarbasiens étaient des hérétiques du second siècle, dont le chef fut Colarbarse, disciple de Valentin. Ce Colarbarse enseignait, entre autres choses, que la génération et la vie des hommes dépendaient des sept planètes. Il disait aussi que la plénitude et la perfection de la vérité et de la religion étaient renfermées dans l'alphabet grec, et que pour cela Jésus-Christ était nommé *alpha* et *omega*. Baronius, après Philastre, croit que Colarbarse est le même que Bassus; mais saint Augustin, Théodoret et saint Jean Damascène, ne sont point de cet avis. (Saint Irénée, liv. 1, chap. 10. Tertull., *de Præscript.*, ch. 53. Saint Aug., *Hér.*, chap. 14 et 15. Saint Épiph., *Hér.*, 35. Baronius, *A. C.*, 175. Dupin, *Biblioth. ecclésiast.*, trois premiers siècles.)

COLBASA, ville épiscopale de la deuxième Pamphylie, sous la métropole de Perges. Elle a eu ses évêques, quoique les notices n'en aient point fait mention. Triphon en était un; il se trouva au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas.

COLBERT (Jacques-Nicolas), fils du grand Colbert, docteur

de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec et archevêque de Rouen, naquit à Paris en 1654, et mourut dans cette même ville en 1707, âgé de cinquante-trois ans. Son zèle, sa charité, sa science le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissi, frère du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Furstenberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome, après l'élection d'Alexandre VII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de lettres, de mandemens, d'instructions pastorales, dont quelques unes sont très-violentes et lui font peu d'honneur. Colbert, non content d'écrire alors contre les évêques, attaqua le pape et publia contre Clément XII une *Lettre pastorale*, datée du 21

avril 1734. Il mourut en 1738, à soixante-onze ans. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. Son *Catéchisme* qui est, à bien des égards, un très-bon ouvrage, et la plupart de ses *Instructions pastorales*, ont été condamnés à Rome, et quelques unes de ces dernières par l'autorité séculière.

COLBERT (Michel), parent du ministre de ce nom, entra fort jeune dans l'Ordre de Prémontré, fit ses cours de théologie en Sorbonne, où il fut reçu docteur. Il remplit successivement dans son Ordre les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de sa douceur et de ses talens pour l'administration, M. Le Scellier, son abbé général, qui méditait son abdication, résolut de faire son possible pour qu'il fût son successeur dans la prélature de l'Ordre; et, dans un Chapitre où il donna sa démission, il fit en sorte qu'il fût élu; mais cette élection ne s'étant point faite avec toutes les formes convenables, une partie des *capitulans* y fit opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert, par le crédit du ministre son parent, obtint ses bulles de Rome. On a de Colbert : 1° *Lettre d'un Abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8°. 2° *Lettres de consolation* adressées à madame Plot sa sœur; qui venait de perdre son mari, premier président du parlement de Rouen. L'abbé Colbert, après avoir gouverné son Ordre pendant trente-deux ans,

mourut à Paris le 29 mars 1702, à l'âge de soixante-neuf ans, et fut inhumé dans la chapelle du collège qu'il avait fait construire.

COLÉGATAIRES, sont ceux à qui une même chose a été léguée conjointement. La chose ainsi léguée se divise également entre les colégataires ; mais si l'un seulement des deux accepte le legs, et que l'autre ne le demande pas, la portion de ce dernier accroît à celui qui a accepté le legs par droit d'accroissement ; ce qui est fondé sur une présomption de la volonté du testateur : car en léguant ainsi, il est censé avoir eu intention que chacun des légataires prit sa part dans la chose léguée, en cas qu'il la voulût prendre et qu'il en fut capable, sinon que la totalité parvint à celui qui l'accepterait. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, aux mots **COLÉGATAIRES** et **ACCROISSEMENT**.)

COLÈRE, *ira*. La colère, en général, est une émotion de l'âme qui porte à rejeter ce qui déplaît. Quand la colère est réglée par la religion et la raison, ce qui arrive lorsqu'on n'est ému d'une façon modérée que pour empêcher un mal ou pour procurer un bien, ce n'est point un péché, c'est une juste colère, c'est zèle et indignation. Quand on est ému d'une façon immodérée, même pour une bonne fin, et à plus forte raison pour une mauvaise fin, la colère est un péché plus ou moins grand, selon la nature et le principe de l'émotion déréglée. Les princi-

pes de ces émotions, c'est l'orgueil, la sensualité, la curiosité, l'avarice et les autres passions semblables, puisque nous sommes naturellement portés à repousser violemment tout ce qui s'oppose à ces sortes de désirs.

Des circonstances qui font de la colère un péché mortel ou véniel.

La colère est un péché mortel quand elle est trop violente, quand elle est opiniâtre et invétérée, quand elle est injurieuse à Dieu ou pernicieuse au prochain, quand elle est accompagnée de haine, de désir de vengeance, de scandale, et enfin de quelque autre circonstance incompatible avec la charité. Elle n'est que péché véniel lorsqu'elle est légère, passagère, imparfaite par le défaut d'une pleine liberté, et qu'elle n'éteint pas la charité par quelque raison que ce puisse être. (Saint Thomas, 2, 2, q. 158, art. 3 ; et q. 180, art. 3.)

Des filles ou des effets de la colère.

On appelle filles de la colère les péchés que la colère produit le plus souvent, et qui en sont les suites ordinaires ; savoir, les divisions, les inimitiés, les procès, les querelles, les injures, les imprécations, le désir de se venger et de nuire, l'indignation, le blasphème, etc.

Des remèdes de la colère.

Les remèdes de la colère sont le mépris sincère de soi-même,

et de tous les objets des passions, au sujet desquels on se laisse souvent emporter à la colère; la prière, le silence, la méditation, des actes fréquens de douleur, de patience, de charité, de fortes résolutions de se réprimer dans les occasions qu'on doit prévoir, l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, etc.

COLETI (Nicolas), de Venise. Nous avons de lui : *SS. Conciliorum et decretorum collectio nova, seu collectio Conciliorum à PP. Labbe et G. Cossartio, societ. Jesu, primum vulgata, deinde emendatior et amplior recusa Nicol. Coleti. operâ. M. Coleti* a fait entrer dans cette édition, faite à Venise, non-seulement tout ce qui composait les grandes collections que le père Labbe, M. Baluze et le père Hardouin ont données, mais encore tout ce qui s'est trouvé de Conciles ou de statuts synodaux répandus dans les différens recueils, donnés au public depuis la grande collection du père Hardouin. Le père Mansi a donné un supplément à cette collection de M. Coleti.

COLETTE (sainte), réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, naquit à Corbie en Picardie le 13 janvier 1380, de Robert Boillet, charpentier, et de Marguerite Moyon, qui avait pour lors plus de cinquante ans. Elle fut nommée Colette; c'est-à-dire, petite Nicole, au baptême, à cause de la dévotion que ses parens avaient à saint Nicolas. Elle fut élevée dans l'amour

des humiliations et de la pénitence, qu'elle porta au point d'effacer entièrement sa beauté naturelle, en sorte qu'elle fut toute sa vie pâle, maigre et dé faite. A ses autres exercices, qui consistaient principalement dans la prière, la mortification, la charité envers les pauvres et les malades, elle joignit l'étude des livres saints qui la mit en état de faire des conférences spirituelles aux filles et aux femmes qu'elle avait soin d'assembler; ce qui produisit de grands fruits de piété dans la ville d'Amiens. Après la mort de ses parens, ayant distribué aux pauvres le peu de biens qu'ils lui avaient laissé, elle se fit successivement béguine, urbaniste, bénédictine; mais parce qu'elle ne trouva point dans tous ces états la régularité ou l'austérité qu'elle cherchait, elle prit l'habit du tiers Ordre de Saint-François, dit de la Pénitence, et s'enferma dans une retraite écartée qu'elle obtint de l'abbé et des habitans de Corbie, pour y vivre en recluse. Elle y fit les trois vœux de religion, avec celui de la clôture perpétuelle, entre les mains du même abbé, et après y avoir passé trois ans dans des mortifications étranges, elle obtint dispense de sa clôture, alla trouver Pierre de Lune qu'elle regardait, avec la plupart des Français, comme le pape légitime, lui demanda permission de prendre l'habit de Sainte-Claire, et d'en faire observer la règle sans aucune modification dans toutes

les maisons de filles de l'Ordre de Saint-François. De retour à Corbie avec le bref du pape prétendu qu'elle avait été trouver à Nice en Provence, Colette ne put rien exécuter en France par les oppositions qu'elle y trouva; ce qui la fit aller en Savoie où elle établit bientôt sa réforme, qui passa de là en Bourgogne, en France, dans les Pays-Bas, au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. Ce ne fut pas sans des peines et des travaux immenses dont elle alla recevoir la récompense dans le ciel, le lundi 6 mars de l'an 1446, jour de sa mort qui arriva à Gand en Flandre dans la soixante-sixième année et cinquante-deux jours de son âge, où son corps est toujours demeuré dans l'église de son couvent, appelée la petite Béthlém. On en a une relique à Corbie en Picardie, et une autre à la paroisse de Saint-Gilles d'Abbeville. La plupart des Martyrologes, hors le romain, font mention de la bienheureuse Colette, et le pape Urbain VIII donna permission en 1625, à tout l'Ordre de Saint-François et à tout le royaume de France, de célébrer publiquement sa mémoire. La vie de la bienheureuse Colette, écrite en français par Pierre de Vaux, dit de Reims, son dernier confesseur, et traduite en latin par Étienne Julliac, cordelier, docteur de la Faculté de Paris, se trouve dans les continuateurs de Bollandus. (Baillet, 6 mars.)

COLGAN (Jean), franciscain

irlandais, a donné les Actes des Saints d'Hibernie, imprimés en plusieurs volumes à Louvain, vers l'an 1650. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2202.)

COLIA, père d'Achab, faux prophète. (*Jérém.*, 29, 27.)

COLIN (Henri), curé de Notre-Dame de Namur. On a de lui : 1^o un écrit contre le père Hévrart, récollet, pour prouver que tous les paroissiens sont obligés d'assister à la messe de paroisse, sous peine de péché. 2^o Réponse à la lettre d'un ecclésiastique..... touchant l'obligation d'assister à la paroisse, à Namur, 1708, in-8^o. Cette réponse est précédée d'une préface dans laquelle l'auteur convient que les religieux mendiants sont très-utiles à l'Église, lorsqu'ils demeurent dans les bornes de leur institution. Il tire ses preuves de quelques passages de saint Thomas et de saint Bonaventure. Saint Thomas dit, 2, 2^a q., 188, a. 2, ad. 2, que l'institution des religieux mendiants est de soulager les prélats et les autres pasteurs sous leur autorité dans la prédication et la conduite des âmes. Nous sommes, dit saint Bonaventure, comme ces pauvres qui ramassent les épis et les raisins que les moissonneurs laissent échapper; c'est-à-dire les âmes, pour qui les pasteurs, à qui il appartient de les conduire, ne suffisent pas. Les Ordres mendiants, dit-il encore, sont établis pour suppléer au défaut du clergé dans la prédication et

dans la conduite des âmes, sans diminuer en rien les droits du clergé, *tract. quare fratres minores prædicent*. Si le père Hévrart et les religieux de sa façon, continue M. Collin, avaient les sentimens de ces Saints, qui sont les plus grands ornemens et les plus grands défenseurs des Ordres mendiants, s'ils étaient animés de leur esprit, ils auraient plus de respect pour les ordonnances des prélats, etc.

Après, suit le corps de l'ouvrage qui est divisé en dix chapitres. L'auteur y expose l'état de la question qui se termine à savoir, « si les chrétiens sont » obligés en conscience d'assister à leur paroisse pour y entendre la parole de Dieu, lorsque cela se peut faire commodément. » M. Collin prétend que cette question a été décidée par ce passage du concile de Trente : « Que l'évêque avertisse soigneusement le peuple » que chacun est obligé d'aller » entendre la parole de Dieu » dans sa paroisse, lorsque cela » se peut faire commodément. » Et la meilleure partie de son ouvrage roule sur le sens qu'on doit donner à ce passage. Le reste est employé à répondre aux objections du père Hévrart. (*Journal des Savans*, 1708, pag. 142 de la première édition, et 129 de la seconde.)

COLLIN (M. l'abbé), de l'Académie Française. Nous avons de lui, 1° un discours qui remporta le prix d'éloquence de l'année 1705. Le sujet était : *La*

justice et la vérité sont les plus fermes appuis du trône des Rois. Le discours de M. Collin porte le caractère d'une éloquence vive, noble, élevée, soutenue d'une grande justesse et d'une beauté d'expressions très-convenable au sujet. 2° Un discours sur ce *qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus chrétiennes*. L'auteur le prouve par ce que la seule pratique des vertus chrétiennes peut calmer nos passions qui sont les causes de nos misères, et changer en des sources de joie et de consolation les plus grands maux de cette vie. Il décrit, avec un beau tour de style et une grande pureté de langage, les vains efforts que l'homme a faits pour parvenir au bonheur, et l'inutilité des moyens que les philosophes lui ont proposés à cet égard. 3° Un discours pour le prix de 1711, dont le sujet était, *que Dieu est la confiance de ceux qui mettent leur protection en lui*. On trouve dans ce discours une suite de pensées naturelles qui suivent les unes des autres, et forment un tout bien lié. 4° Un discours qui remporta le prix de l'année 1714, dont le sujet était : *la nécessité de connaître la religion et de la pratiquer*. 5° Un discours qui remporta le prix de l'année 1717 ; le sujet était, *que les Rois ne peuvent bien régner s'ils ne sont instruits de leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes, selon les instructions que Charlemagne donna à son fils*,

et Louis XIV au Roi son arrière petit-fils. 6° Traduction du *Traité de l'Orateur*, de Cicéron; avec des notes, et un discours préliminaire du traducteur, contenant d'excellentes instructions sur ce qui concerne l'art oratoire, et sur le choix des harangues, des plaidoyers, des sermons qu'il faut lire pour se former à l'éloquence: on trouve à la fin des trois discours qui ont remporté, chacun dans leur temps, le prix d'éloquence, au jugement de l'Académie Française: l'Épître dédicatoire à M^{re} le Dauphin est claire, précieuse, convenable. C'est un volume in-12, imprimé à Paris, chez Debure l'aîné en 1757. (*Journal des Savans*, 1706, pag. 12 de la première édition, et p. 10 de la seconde; 1708, pag. 82 de la première édition, et 76 de la seconde; 1712, pag. 126 de la première édition, et 109 de la seconde; 1715, p. 468 de la première édition; 1718, p. 120 de la première édition; 1738, p. 43 de la première édition.)

COLLADO (Diégo ou Didace), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Miajadas ou Mezzadas en Espagne, dans l'Estramadure, prit l'habit religieux vers l'an 1600 dans le couvent royal de Saint-Etienne de Salamanque. Il se consacra aux missions de la Chine et du Japon, et mourut dans un naufrage en revenant à Manille, l'an 1638. On a de lui: 1° des Sermons en espagnol, imprimés à Alcalá. 2° Une Histoire d'Espagne, ibid.

3° Des effets de l'aumône, ibid. 4° Un mémorial présenté au roi d'Espagne en 1631. 5° Une Histoire du Japon depuis l'an 1601 jusqu'à l'an 1622. 6° Grammaire et Dictionnaire japoniques, et des moyens de confesser en japonais, à Rome, 1632. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 497.)

COLLATAIRE, celui à qui un collateur donnait un bénéfice ecclésiastique. (*V. BÉNÉFICE, BÉNÉFICIER, COLLATEUR, COLLATION.*)

COLLATÉRAL, *transversus cognationis gradus, collateralis*. En terme de Droit et de généalogie, les collatéraux sont les parens qui sortent d'une même souche, et qui ne sont point au rang des ascendans ni descendans, et dont l'une ne descend point de l'autre, mais qui sont comme à côté, tels que les frères, oncles, tantes, neveux, nièces, cousins, cousines. Ils sont appelés collatéraux, parce qu'au lieu que les ascendans et les descendans sont dans une même ligne qui les lie successivement l'un à l'autre, les frères et sœurs, et tous les autres plus éloignés, sont entre eux les uns à côté des autres, chacun dans sa ligne, sous les ascendans qui leur sont communs.

La ligne collatérale, *linea transversa*, est celle qui est à côté de la directe. C'est dans cette ligne collatérale que sont les frères, les cousins, neveux, oncles, tantes, etc.

COLLATEUR, celui qui donnait des bénéfices, qui y pour-

voyait, *beneficii ecclesiastici Collator*.

De ceux qui avaient droit de conférer des Bénéfices.

On divisait en deux classes les collateurs des bénéfices. On mettait, dans la première, les collateurs généraux, ainsi nommés de l'étendue des droits de leur place, dans la disposition des bénéfices; c'est-à-dire; le pape dans toute l'Eglise, les évêques dans leurs diocèses, et les souverains dans leurs États. On mettait dans la seconde classe les collateurs particuliers, dont le pouvoir ne s'étendait qu'à la collation des bénéfices dont ils étaient considérés comme fondateurs, ou desquels la disposition leur appartenait par concession ou autres titres particuliers.

1. Le pape était le collateur de tous les bénéfices, même des électifs par prévention, excepté les consistoriaux, et ceux qui étaient à la nomination des patrons laïques.

2. Selon le droit commun, et le premier usage de l'Eglise, les évêques étaient les seuls collateurs ordinaires de tous les bénéfices de leurs diocèses.

3. Selon l'usage qui avait lieu avant nos troubles, les collateurs ordinaires étaient tous ceux qui conféraient en leur propre nom, à quelque titre que ce fût, et non par commission.

4. Le Roi était le collateur de plein droit des bénéfices simples dont il était le patron; et pour

les bénéfices consistoriaux, il en avait la nomination, et le pape la collation nécessaire; c'est-à-dire qu'il était obligé, en vertu du concordat, de conférer à celui qui était nommé par le Roi.

5. Quoique pour l'ordinaire les patrons laïques n'eussent que la présentation des bénéfices dont ils étaient les patrons, il y en avait cependant plusieurs qui en étaient les collateurs de plein droit, par indult du Saint-Siège. (Pontas, supplém., p. 1, au mot *Collation*, cas 3.)

6. Quand les collateurs ordinaires négligeaient d'user de leurs droits pendant six mois, le supérieur pouvait conférer par dévolution; savoir, l'évêque au défaut d'un collateur inférieur; le métropolitain au défaut de l'évêque, et ainsi de degré en degré. Cependant si le collateur donnait des provisions d'un bénéfice après les six mois écoulés, elles étaient bonnes, pourvu qu'elles fussent antérieures à celles des supérieurs qui sauraient le prévenir. (Ainsi jugé par un arrêt célèbre du 18 mars 1745.)

7. La collation étant un acte de juridiction volontaire ou gracieuse, elle pouvait être faite hors le territoire du bénéfice du collateur; et il ne pouvait pas être contraint, en collation libre, de conférer un bénéfice malgré lui. (*Voyez BÉNÉFICE, COLLATION, DÉVOLUTION, VACANCE.*)

8. Les collateurs du royaume qui avaient des bénéfices dépendans de leur collations, situés

hors le royaume, étaient obligés de suivre la disposition des lois qui étaient en vigueur dans les lieux où les bénéfices étaient situés. Ainsi, par rapport aux bénéfices situés hors le royaume, ils ne pouvaient être grevés d'expectatives qui n'y étaient pas en usage, quand même c'eût été l'indult du parlement. C'était le sentiment de Dumoulin et de Vaillant. Louet, sur la règle de *Infirm.*, n. 281, soutenait le contraire, *sed malè*, disait M. Guy du Rousseaud de La Combe, dans son recueil de *Jurisprudence canonique et bénéficiale*, au mot *Collateur*, sect. 2, num. 3. Mais aussi, ajoutait le même auteur, il est vrai de dire, et c'est une maxime qu'un collateur étranger, et dont le chef-lieu du bénéfice était situé hors du royaume, était censé collateur français par rapport aux bénéfices dépendans de sa collation, qui étaient situés dans le royaume; et il était et devait être grevé, sur ces bénéfices situés en France, des expectatives qui y étaient en vigueur. Il était sujet à l'indult du parlement comme les autres collateurs, parce que, disait Dumoulin, le pape Paul III, qui avait accordé l'indult, savait bien qu'une partie de la Savoie était soumise au Roi; à cette raison particulière à l'espèce qu'il donnait, il en joignait une autre générale, c'est que *in juribus feudalibus inspicitur consuetudo loci servientis et non dominantis*, sur la coutume de Pa-

ris, § 7, *in fin.*, et § 53, n. 11; et sur la règle de *infirm.*, n. 281.

De ceux à qui les Collateurs devaient conférer les Bénéfices.

1. Les collateurs étaient obligés de conférer les bénéfices aux sujets qui en étaient les plus dignes, et cela sous peine de péché mortel, s'il s'agissait d'un bénéfice à charge d'âmes, ou d'un autre équivalent. Le concile de Trente l'a décidé formellement touchant l'épiscopat. *Monet* (sancta synodus)... *mortaliter peccare, nisi quos digniores et ecclesie magis utiles ipsi judicaverint, non quidem precibus, vel humano affectu, aut ambientium suggestionibus, sed eorum exigentibus meritis præfici diligenter curaverint*, sess. 24, ch. 1, et ch. 18. De là les meilleurs théologiens concluaient que c'était un péché mortel de conférer à un sujet moins digne un bénéfice à charge d'âmes, ou un autre aussi important à l'Église, tels qu'étaient les dignités, et quelquefois les canonicats d'une cathédrale. La raison était que de préférer le moins digne au plus digne, c'était faire tort à l'Église et aux fidèles qui recevaient beaucoup de préjudice d'un ministre ou mauvais, ou moins bon que celui qu'on eût pu leur donner. (S. Thom., 22, quæst. 63, art. 2, *in Corp.*)

2. Les collateurs pouvaient préférer aux autres leurs amis, leurs parens, ceux qui étaient de l'endroit où était le bénéfice à conférer, pourvu qu'ils sus-

sent aussi dignes que les autres, et que cela pût se faire sans scandale.

3. Par le sujet plus digne, on n'entendait pas toujours celui qui avait ou plus de vertu ou plus de science, mais celui qui, possédant la science et la vertu dans un degré compétent, était plus en état, tout bien considéré, de rendre service à l'Eglise dans les circonstances où l'on se trouvait. (Pontas, au mot *Collateur*.)

4. Les collateurs ne pouvaient promettre un bénéfice qui n'était pas encore vacant. Plusieurs conciles le défendent. *Nulla ecclesiastica ministeria, seu etiam beneficia, vel ecclesiarum tribuantur alicui, seu promittantur, antequam vacent.* (Conc. Later., sub Alex. III, in cap. Nulla 2, de concess. prebend., etc., l. 3, tit. 8.) La raison qu'en donnent les Pères de ce concile, était, de peur qu'on ne parût souhaiter la mort de son prochain; et ils ajoutent que les pape-mêmes avaient condamné par leurs lois une conduite si mauvaise.

5. Les collateurs ne pouvaient donner un bénéfice à celui qui le leur avait demandé, avant qu'il fût vacant. La disposition de la vingt-deuxième règle de la chancellerie déclarait une telle provision nulle, comme étant l'effet d'une avarice et d'une ambition détestable.

6. Par le concordat, les collateurs ordinaires et les patrons ecclésiastiques étaient obligés de

conférer à des gradués nommés et choisis parmi les plus anciens tous les bénéfices ecclésiastiques qui vquaient par mort dans les mois de janvier et de juillet, et à des gradués, de même ceux qui vquaient par mort dans les mois d'avril et d'octobre, avec la liberté de choisir ceux qu'ils voulaient.

7. Les collateurs qui avaient donné un bénéfice à un sujet moins digne devaient restituer à l'église à laquelle ils faisaient tort, en procurant, autant qu'il était en eux, qu'elle fût bien servie.

8. Les collateurs ne pouvaient ni par eux-mêmes, ni par leurs vicaires, se conférer un bénéfice dépendant de leur collation. *Differentia debet esse inter presentantem et presentatum, dantem et recipientem, baptisatum et baptisantem.* Innocent III, cap. per nostras extr. de jure patron.

9. Les collateurs ecclésiastiques ne pouvaient varier; et s'ils conféraient à un incapable ou indigne, ils perdaient le droit de conférer de nouveau pour cette fois. (Rébuff., sur le concordat, tit. de collat. § si quis vero verbo dispositiones.)

10. Les collateurs pouvaient canoniquement conférer un bénéfice, à la charge que si celui à qui ils le conféraient était pourvu d'un autre bénéfice, il s'en démettrait.

11. Les collateurs par dévolu ne pouvaient conférer avant la dévolution arrivée; et quand même elle était arrivée, ils de-

vaient mettre dans la collation, *jure devoluto*, de peur qu'ils ne semblassent vouloir conférer *jure ordinario*. (Dumoulin, *de infirm.*, n. 67.)

12. Les collateurs excommuniés dénoncés ne pouvaient conférer valablement ni par eux-mêmes, ni par d'autres, parce qu'ils étaient privés de leurs droits et retranchés de la communion de l'Église et du corps des fidèles par l'excommunication publique. (Pontas, *Collation*, cas. 9 et 10.)

13. Les collateurs du royaume qui avaient des bénéfices dépendans de leur collation, situés hors le royaume, étaient obligés de suivre la disposition des lois qui étaient en vigueur dans les lieux où les bénéfices étaient situés. (Dumoulin. Vaillant. La

Combe, au mot *Collateur*, pag. 147. Voyez PATRON, PATRONAGE, DÉVOLUTION, PRÉMUTATION, RÉSIGNATION. Voyez aussi les *Mémoires du Clergé*, tom. 10, p. 1782; t. 12, p. 2. M. Pialès *Traité des Collations et provisions des bénéfices*, imprimés à Paris, chez Claude Briasson. 1754.)

COLLATIF, *collativus*, bénéfice qui pouvait être conféré.... Un bénéfice purement *collatif* était celui qui dépendait du collateur seul, qui le conférait à qui il voulait, pourvu que ce fût un sujet capable. Un bénéfice électif *collatif* était celui qui était conféré par les personnes mêmes qui élisaient, sans que leur élection eût besoin d'être confirmée par aucun supérieur.

COLLATION.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. De la Nature de la Collation et de ses Espèces.

§ II. De la Forme de la Collation.

§ I^{er}.

De la nature de la collation et de ses espèces.

Collation, en matière bénéficiale, se prenait ou pour le droit de conférer un bénéfice, ou pour la provision même du bénéfice.

La collation, prise en ce dernier sens, était la concession d'un bénéfice vacant, faite par le collateur à un sujet capable.

Il y avait deux sortes de colla-

tions, la *libre*, et la *nécessaire*.

La collation *libre* ou *volontaire* était celle qui dépendait de la volonté du collateur, qui pouvait donner le bénéfice au sujet qu'il voulait, pourvu qu'il fût capable.

La collation *nécessaire* ou *forcée* était celle que le collateur était obligé d'accorder au sujet qui lui était nommé ou présenté par ceux qui avaient droit de nomination ou de présentation.

§ II.

De la forme de la collation.

1. Toute collation devait se faire par écrit, la verbale ne suffisait point, et l'écrit devait marquer que le collateur la faisait de son propre mouvement, et à cause du mérite du sujet. (Rebuff, *in praxi parte prim. tit. Requisita ad coll. bon.*, n. 25. Barbosa, *in appendic. ad tract. de offic. epis. Formula*, 67.)

2. L'acte de collation devait contenir l'adresse du collateur au sujet pourvu; le droit en vertu duquel se faisait la collation, les qualités du sujet qui était pourvu, le nom de celui dont la mort ou la résignation faisait vaquer le bénéfice, le genre de vacance, les qualités et le diocèse du bénéfice, la collation en faveur du sujet, la date, le sceau, la signature de la minute par le collateur, les témoins qui devaient être deux en nombre, gens connus, domiciliés, non parens ni alliés dans le degré de cousin-germain, ni des collateurs, ni des collataires. (Rebuff. Barbosa, *ibid.* Van Espen, *Juris eccles.*, tom. 2, pag. 818.)

3. L'acte de collation devait être fait devant notaire, excepté quand c'étaient des évêques qui conféraient. (LaCombe, *Jurisp. canonig.*, au mot *Collation*, sect. 3.)

4. Les collateurs et patrons n'étaient pas obligés de garder des minutes des actes de collation

ou de présentation qu'ils faisaient; ce défaut ne pouvait jamais faire présumer ni nullité ni fraude de leur part. (Arrêt du grand-conseil du 6 mars 1727.)

COLLATION, *collatio*, *cœnula*, petit repas qu'on fait au soir les jours de jeûne. Anciennement, qu'on ne faisait qu'un repas sur le soir, aux jours de jeûne, la collation était entièrement inconnue. Depuis qu'on eut avancé le repas, elle s'introduisit insensiblement, et ce furent les moines qui y donnèrent occasion. Ils avaient coutume de faire une lecture dans le Chapitre avant complies. Ils appelaient cette lecture *collation*, parce qu'on y lisait les collations ou conférences des saints Pères. *Legat unus collationes vel vitas Patrum*, dit la règle de saint Benoît, c. 42. Dans les commencemens, on allait du Chapitre droit au chœur pour y chanter complies. Dans la suite, après avoir commencé la lecture dans le Chapitre, on alla au réfectoire pour la continuer, et l'on se contenta d'abord d'y boire un coup pendant la continuation de la lecture. On y mangeait insensiblement, et l'on y fit le petit repas qu'on a nommé *collation*, de la lecture ainsi appelée. Telle est l'origine de la collation qui est en usage aujourd'hui dans les temps de jeûne parmi les fidèles, et qui n'y était pas encore dans le treizième siècle, où vivait saint Thomas.

Cette collation est donc per-

mise ou tolérée par l'Église, à condition, 1^o que ce ne soit point un repas; 2^o qu'on ne mange que très-peu, et seulement ce qui est nécessaire pour se soutenir et s'acquitter des devoirs de son état, jusqu'au repas du lendemain; 3^o qu'on ne mange point de choses défendues à la collation; sur quoi il faut s'en tenir à l'usage reçu et autorisé par les évêques des diocèses où l'on vit. Il y a eu un temps où il n'était pas permis de manger du pain à la collation. On se contentait de quelques confitures ou de quelques fruits. (Saint Antonin, 2. part., *summ. Theol.*, tit. 6, c. 2, v. 9. Pontas, au mot *Jeûne*, cas. 17 et 18. Claude de Vert, *Cérém. de l'Égl.*, t. 2, p. 110. *Catechisme de Montpell.*, c. 6, du cinquième commandement de l'Église, sur les jeûnes.)

COLLATIONNER, c'est comparer une copie avec son original, pour voir s'ils sont conformes. Pour qu'une copie fasse foi, il faut qu'elle ait été collationnée, parties présentes ou appelées.

COLLATIONNER, signifie aussi vérifier s'il ne manque point de feuilles à un livre, par le moyen des signatures à l'égard des cahiers, et des chiffres à l'égard des feuilles.

COLLE, petite ville d'Italie dans la Toscane. Les Latins l'appellent *Collis*, nom qu'elle a tiré de sa situation sur une colline. Elle est dans le Florentin près de la rivière d'Elza, du côté de l'occident, et son évêché, érigé

par Clément VIII en 1592, est sous la métropole de Florence.

Evêques de Colle.

1. Usimbard, de Collé même, nommé par Clément VIII en 1592, mourut en 1612.

2. Côme, des comtes de Gérardesch, petit-neveu de Léon XI, chanoine en archiprêtre de Florence, nommé en 1613, au commencement de février, mourut en 1634.

3. Thomas Salviati, de Florence, transféré à Arezzo au mois de janvier 1638.

4. Robert Strozzi, de Florence, transféré à Fiesoli le 12 juin 1645.

5. Jean B. Bonacursius, de Florence, élu en 1645, mort en janvier 1681.

6. Pierre Petra ou de Petris, Camaldule, nommé le 28 juillet 1681, mourut au mois de novembre 1703.

7. Dominique Balbus Nerilius, de Mantoue, prêtre du Mont-Olivet, nommé le 15 septembre 1704, siégeait encore en 1717. (*Italia sacra*, tom. 3, pag. 203.)

COLLECTAIRE, *collectarius liber*, *collectarium*. Autrefois le collectaire était un livre qui renfermait généralement toutes les oraisons appelées *collectes*; car, comme il y avait un livre des Évangiles, un autre des Épîtres, il y en avait aussi un des collectes. Les Bollandistes prétendent que le mot de collectaire s'est pris aussi pour ce que nous appelons *diurnal*. Aujourd'hui le col-

lectaire est un livre qui renferme les capitules et les oraisons qui se disent aux heures canoniales. (*Act. SS. Mart.*, t. 3. p. 756.)

COLLECTE, *collecta*. Le mot de collecte se prend, 1° pour une quête de deniers qu'on donne par aumône. C'est dans ce sens qu'il est pris au chapitre 16 de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens. (*Collecta quia colligitur pecunia*.) 2° Pour les levées que les princes faisaient sur leurs peuples pour quelque dessein pieux, comme pour le secours de la Terre-Sainte. Le pape Alexandre III ordonna une collecte de cette nature dans un concile qu'il tint à Reims l'an 1164. 3° Pour l'assemblée des chrétiens. 4° Pour le sacrifice de la messe qui se faisait dans ces assemblées. 5° Plus particulièrement après le *Gloria in excelsis*, parce qu'elle était la première qui se disait après que le peuple était assemblé, et que le prêtre parle au nom de tout le peuple, dont il ramasse, pour ainsi dire, les vœux et les desirs par ce mot *Oremus* (prions), après lequel tout le monde priait autrefois quelque temps en silence, lequel était suivi de l'oraison qu'on nomme collecte, dans laquelle le prêtre recueillait les vœux du peuple pour les présenter à Dieu. Cela se pratiquait aussi dans l'Ordre de Clugny, et nous en voyons un vestige dans le *Flectamus genua*, et le *Levate* des messes des jours de jeûne. Anciennement, et cela se pratique encore à Paris, selon

le nouveau missel, on ne disait le *levate* (levez-vous), qu'après que le peuple avait prié à genoux quelque temps en silence. Alors on se levait pour entendre debout la collecte. 6° Le mot de collecte se prend en général pour toutes les oraisons qu'on dit à la messe ou à l'office. Les collectes se diversifient, selon la différence des solennités, des mystères et des temps de l'année. (Cardinal Bona, sur la *Liturgie*, livre 2, chap. 5, n. 3. *Catéchisme de Montpellier*, pag. 587, édition in-4° de 1714. *Instruction dogmatiques*..... sur le sacrifice de la messe, in-8°, 1743, p. 272.)

Les collectes ne sont point de la première antiquité ; on n'en trouve point avant les papes Gélase et saint Grégoire, qui les ont les premiers introduites dans leurs sacramentaires.

On commençait anciennement la messe par les lectures mêlées de répons, comme le vendredi-saint. On y inséra ensuite des collectes, dont la première, qui se récitait sur le peuple, *super collectam plebem*, appartenait plutôt au retour de la station qu'on venait de faire, qu'au sacrifice qu'on allait commencer. (*Traité de la Messe et de l'Office divin*, seconde édition, à Paris, 1714, p. 30. Voyez *MESSÉ*.)

COLLECTEUR, celui qui était nommé par les habitants d'une paroisse pour asseoir et lever la taille, *tributorum coactor*. Les collecteurs étaient obligés, sous peine de péché mortel et de restitution, de garder la justice et

l'égalité dans l'imposition de la taille, en taxant chacun selon ses facultés. Ils étaient aussi solidairement tenus de payer aux receveurs des tailles le montant des impositions portées par le rôle, sauf à eux à se faire payer par les taillables. Voyez le livre intitulé : *Code des tailles*, imprimé à Paris en 1713. (Voyez aussi le *Dictionnaire des Arrêts*, au mot COLLECTEURS, et les édicts des mois de janvier et d'octobre 1713; les déclarations des 1^{er} août 1716, 24 mai 1717; et 9 août 1723; l'arrêt du conseil, du 7 juillet 1733.)

COLLECTION, *collectanea*, *exceptiones*, *excerpta*. Recueil de passage ou d'autres endroits qu'on fait dans la lecture des livres, pour servir à quelque dessein.

COLLECTION, *collectio*, assemblage, compilation, recueil de plusieurs ouvrages, de plusieurs pièces d'un même ou de différents auteurs.

COLLÈGE, *collegium*. Nom qu'on donne à l'assemblée de certains corps ou sociétés. Les Romains appelaient *collège* toute communauté de personnes unies ensemble pour les fonctions de l'État ou de la religion, des arts libéraux ou mécaniques. (Valère-Maxime, de *Institutis*. Cicéron, Épître 5 à son frère Quintus, liv. 2. Tite-Live, liv. 2.)

Chez les chrétiens, on dit : le collège des apôtres, le sacré collège ou le collège des cardinaux, le collège des chanoines, le collège des électeurs, etc. Le mot

de collège, pris en ce sens, vient, selon Papias, à *societate Collegarum*, de l'union de plusieurs personnes constituées dans la même dignité, et occupées des mêmes fonctions.

COLLÈGE, *gymnasium Litterarum*. Lieu établi pour enseigner publiquement les lettres divines et humaines, grammaire, philosophie, théologie, etc. Les juifs, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, toutes les nations policées ont eu et ont encore des collèges pour l'instruction de la jeunesse, qui ont presque toujours été entre les mains des ministres de la religion. C'était les Mages en Perse, les Gymnosophistes aux Indes, les Druïdes dans les Gaules qui enseignaient. Quand le christianisme fut établi en France, les monastères devinrent presque autant de collèges dans lesquels on instruisait les enfans. (Charlemagne, *Capitular.*, l. 1, c. 22.)

Le concile de Trente, sess. 5, cap. 1, de *Ref.*, ordonne qu'il sera fait leçon d'Écriture-Sainte dans les collèges publics, et que ceux qui seront chargés de faire ces leçons seront examinés et approuvés par l'évêque. Le concile de Bourges, en 1584, a confirmé ce règlement. Par deux arrêts du conseil d'état du Roi, rendus en 1695 et 1696, l'évêque de Sisteron était maintenu dans le droit d'approuver, et même d'avoir le choix libre des régens des collèges des villes de son diocèse, et d'en établir où il jugerait à propos; ordre aux ré-

gens qu'il avait établis d'observer les réglemens qui leur étaient donnés par lui ou par les grands-vicaires. (*Mém. du Clergé*, t. 1, pag. 1042 et suiv.)

Le concile de Toulouse, en 1590, défend aux personnes du sexe, même sous prétexte de service, l'habitation des collèges; et l'article 71 de l'ordonnance de Blois, défend à tous principaux, même de petits collèges, d'y loger ni recevoir autres personnes qu'étudiants et écoliers. Par l'article 77 de la même ordonnance, aux charges de supérieurs, senieurs et maîtrises des collèges, ne pouvaient être élus ni institués gens pourvus de bénéfices qui avaient charge d'âmes et requiéraient résidence. Par l'article 72, seront tenus les principaux et supérieurs des collèges de résider en personne et de faire les charges auxquelles les statuts les obligent. Ne souffriront aucuns boursiers demeurer plus de temps qu'il est porté par les statuts, sur peine de privation de leurs principalités, et de s'en prendre à eux pour la restitution des deniers. Par l'article 73, ne pourront lesdits principaux bailler à ferme leurs principalités, ni prendre argent des régens pour leur donner classe, sur peine de privation de leurs charges et privilèges. Par l'article 74, il est défendu à tous principaux, régens et pédagogues de s'entreprendre de solliciter procès. Par l'article 80, il leur est défendu de permettre aux écoliers de

jouer farces, tragédies, comédies, fables, satires, ni autres jeux contenant lascivités, injures, invectives, ni aucun scandale contre aucun état public ou personne privée, sur peine de prison et de punition corporelle. (*Mémoires du Clergé*, tom. 1, pages 871, 873.)

COLLÉGIALE, église collégiale, *ecclesia collegialis*, *collegiata*. C'est une église où il y a un Chapitre de chanoines, mais sans siège épiscopal. Il y a des collégiales qui sont de fondation royale, dont le Roi confère les prébendes, et d'autres qui sont de fondation ecclésiastique. Les unes et les autres se règlent sur les cathédrales pour le service divin. (*Voyez* CHANOINE, CHAPITRE.)

COLLÉGIENS, *collegio ad scripti*. Sectaires de Hollande, ainsi appelés, parce qu'ils s'assemblent en particulier. Dans leurs assemblées, qui se tiennent tous les premiers dimanches de chaque mois, chacun a la liberté de parler, de prier, de chanter, d'expliquer l'Écriture. Ils ne communient jamais dans leur collège; ils s'assemblent seulement deux fois l'année, de toute la Hollande, à Rinsbourg, qui est un village à deux lieues de Leyde, où ils font la communion. Ce n'est pas un ministre particulier, c'est le premier venu qui la donne. Les Collégiens se sont formés des Arminiens et des Anabaptistes. Ils donnent le baptême en plongeant tout le corps dans l'eau, comme ces derniers.

Tous ces Collégiens sont Soci-niens ou Ariens, autrement Unitaires.

COLLET. Ce mot vient du latin *collare*. C'est une partie de l'habillement qui se met autour du cou. Il était inconnu aux anciens qui portaient le cou nu. Henri I^{er} s'en est servi le premier. Ses ancêtres n'en portaient point, excepté Charles-le-Sage qu'on représente avec un collet d'hermine.

COLLET, est aussi un ornement de linge qu'on met sur le collet de l'habit pour la propreté. (*Voy. RABAT.*)

COLLET (Philibert), avocat au parlement de Dombes, né le 15 février 1643, à Châtillon-lès-Dombes dans le Bressan, entra chez les jésuites qu'il quitta à l'âge de vingt-deux ans, pour voyager. Après avoir parcouru la France et l'Angleterre, il revint dans sa patrie où il se maria en 1676, et mourut le 30 mars 1718, à soixante-dix-neuf ans commencés. On a de lui : 1° un traité des Excommunications, à Dijon, 1683, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. 2° Un traité de l'Usure, à Lyon, 1690, in-8°; et à Paris en 1692. 3° Entretiens sur les dîmes, aumônes et autres libéralités faites à l'Eglise, sans nom d'auteur ni de ville, ni d'imprimerie; mais imprimés à Lyon, in-12, et ensuite à Paris en 1693, et dédiés à M. l'avocat général Talon. 4° *Historia rationis*, à Lyon, in-12, en 1695. 5° Entretiens sur le clôturé des

religieuses, à Dijon en 1697, in-12. 6° Deux lettres concernant la critique de l'histoire de Dombes, in-4°. 7° Explication des statuts, coutumes et usages observés dans la province de Bresse, Bugey, Valromai et Gex, à Lyon, in-folio, en 1698. 8° Plusieurs manuscrits, entre autres, la critique de l'Histoire de Bresse de Guichenon, et de quelques mémoires de Trévoux; Histoire de Dombes; Histoire naturelle de Bresse; Géorgiques ou Géorgettes : ce sont des dialogues satiriques contre un mandement de M. de Saint-Georges, archevêque de Lyon. (Papillon, *Vie de Collet*, an t. 3, première partie des *Mémoires de littérature et d'histoire*, à Paris, chez Simart.)

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Ternai dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : 1° *Vie de saint Vincent de Paule*, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-8° avec quelques additions. 2° *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. 3° *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753. La même abrégée, 1 vol. in-12, 1762. 4° *Vie de saint Jean de La Croix*, 1769, 1 vol. in-12. 5° *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol.

in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru en 1788 une édition corrigée et augmentée par M. Compans, 2 vol. in-8°. Cette édition est bien préférable à la première. 6° *Traité des Indulgences et du Jubilé*, 2 vol. in-12, 1770. 7° *Traité de l'Office divin*, 1 vol. in-12, 1763. 8° *Traité des saints Mystères*, 2 vol. in-12, 1768 ou 1817, avec additions par un professeur du séminaire de Paris. 9° *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1 volume, in.12, 1770. 10° *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience de Pontas*, 2 volumes in-4°, 1764 et 1770. 11° *Lettres critiques sous le nom du prieur de Saint-Edme*, 1 vol. in-8°, 1774. 12° *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Ouvrage de peu de conséquence. 13° *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°. 14° *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 et suiv. 15° *Eadem, breviori formâ*, 4 vol. in-12, 1768. 16° *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768. 17° *Les devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769. 18° *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1765. 19° *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763. 20° *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12. 21° *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. petit in-12, 1763. 22° *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770. 23° *Sermons et Discours ecclésiastiques*, 2 vol.

in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. 24° *Méditations pour servir aux retraites*, 1 volume in-12, 1769. 25° *La Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. En général, ses ouvrages sont estimables par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre.

COLLIER, ornement que portent les chevaliers des Ordres militaires, qui s'étend bien avant sur leur manteau, et dont ils mettent la figure autour de leurs armes *Torques, torquis*. C'est une chaîne d'or émaillée, souvent avec plusieurs chiffres, au bout de laquelle pend une croix ou une autre marque de leur Ordre. Le premier Empereur qui a mis un collier autour de ses armes a été Maximilien, et le premier Roi en France, a été Louis XI.

COLLIER, Ordre du Collier ou de Saint-Marc, ou de la Médaille. C'est un Ordre de chevalerie que le doge et le sénat de la république de Venise confèrent à leurs sujets, ou même aux étrangers qui se sont distingués par leurs belles actions dans les armées. Les chevaliers de cet Ordre ne sont point obligés à faire preuve de noblesse. Ils n'ont point d'habit particulier. Ils portent seulement le collier ou la chaîne d'or, avec une médaille sur laquelle est représenté le lion de Saint-Marc, tenant entre ses pattes un livre ouvert où sont ces paroles :

Pax tibi Marce Evangelista meus. (Justiniani, *Histoire des Ordres militaires*. Francisc. Mennius, *Deliciae equest. Ord.* Scoonebeck, *Hist. des Ordres militaires*. Le père Hélyot, *Histoire des Ordres monast.*, t. 8, pag. 364.)

COLLIER (Jérémie), savant théologien anglais, né à Sturbridge, le 25 septembre 1650, prit les degrés, fut ordonné prêtre, desservit quelques paroisses, et obtint la place de lecteur de Grays-Enn à Londres; mais il ne la put remplir longtemps, ayant refusé de se soumettre au gouvernement, et de faire le nouveau serment; il composa même des écrits pour défendre sa conduite. Il mourut le 26 avril 1726, à soixante-seize ans. Il avait une grande connaissance des antiquités sacrées et profanes. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° plusieurs écrits contre les non-conformités. 2° Essais sur différens sujets de morale. 3° Un traité qui prouve que Dieu n'est point auteur du mal. 4° Un Dictionnaire historique, géographique et généalogique, en quatre volumes in-fol. 5° Une Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, principalement de l'Angleterre, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la fin du règne de Charles II, avec un abrégé de l'Histoire ecclésiastique d'Irlande, en deux volumes in-fol. Tous ses ouvrages sont écrits en anglais. (*Supplé-*

ment français de Bâle. Journal des Savans, 1709 et 1717.)

COLLIN ou KOELLIN (Conrad), de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Ulm, ville du cercle de Souabe, fut un homme très-attaché à l'étude. Il enseignait la théologie à Heidelberg dès l'an 1507. Il alla ensuite à Cologne, où le doyen de l'Université le pria de donner au public les leçons particulières qu'il avait faites sur saint Thomas, et engagea même Cajétan, alors général de l'Ordre, de lui en faire un commandement exprès. Il fut ensuite revêtu de l'office d'inquisiteur dans les provinces de Mayence, de Trèves et de Cologne. Il mourut dans cette dernière ville le 26 août 1536. Il avait composé des commentaires scholastiques sur la première seconde de saint Thomas, dont il s'est fait plusieurs éditions à Cologne, 1512, in-fol. On y trouve au commencement les trois lettres qui le portèrent à faire imprimer cet ouvrage. Altamura dit qu'il a aussi écrit sur la première partie, sur la seconde, et sur la troisième partie de saint Thomas. Si cela est, il faut que ce dernier commentaire soit demeuré manuscrit. Nous avons encore de lui vingt-sept quolibets en forme de dialogue sur les principaux points de la théologie morale, à Cologne 1523, in-4°. Il fit aussi deux traités contre les noces de Luther, l'un imprimé à Cologne en 1527, in-4°; l'autre à Tübinge, in-8°, en 1530. Le con-

tinuateur de Trithème dit qu'il devait mettre au jour beaucoup d'autres ouvrages, si la mort ne l'avait pas prévenu. (*Voy. Ca-jétan, opusc., tom. opuscul. 31. Lusitanus, Altamura. ad annum 1517. Simlérus. Possevin. Bel-larmin. Échard, Script. Ord. Præd., tom. 2, pag. 100.*)

COLLIN (Marnès), fit imprimer à Pont-à-Mousson, en 1607, in-4°, les coutumes générales de Bassigny, adressées au duc Charles III, (D. Calmet, *Bibl. lorr.*)

COLLIN (Ambroise), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Bar-le-Duc le 28 août 1710, a fait profession dans l'abbaye de Saint-Léopold à Nancy, le 15 mai 1729. Dom Calmet, abbé de Senones, l'appela en 1745 pour présider à une académie qu'il voulait établir dans son abbaye. Dom Collin y donna des leçons du Droit canon et de la Théologie positive, et y composa un écrit complet du Droit canonique. Il a aussi fait des collections sur les saints Pères, et particulièrement sur saint Épiphané; plusieurs pièces en vers, tant en latin qu'en français. il a travaillé aussi à une vie des Saints à l'usage du diocèse de Toul, selon le plan formé par M. Begon, évêque de cette église. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

COLLIN (M.), ancien vicaire perpétuel de Saint-Martin-des-Champs, dans l'Église de Paris, a donné la vie de la vénérable servante de Dieu, Marie Lumague, veuve de M. Pollalion, gentil-

homme ordinaire du Roi, institutrice des Filles de la Providence, sous la conduite de saint Vincent de Paule, morte en odeur de sainteté en 1657, avec les pièces justificatives enrichies de son portrait, in-12, Paris, 1744, chez Cl. Jean-Baptiste Hérissant. L'auteur de cet ouvrage s'est proposé d'écrire et de donner au public tout ce qu'il a pu rassembler de l'histoire de la vie d'une pieuse veuve, qui a travaillé pendant qu'elle a vécu à se sanctifier elle-même, et à sanctifier un grand nombre de filles et de femmes, soit en les retirant des désordres où elles étaient tombées, soit en prenant de sages précautions pour les empêcher d'y tomber, soit en faisant entrer dans le sein de l'Église plusieurs filles ou femmes qui avaient eu le malheur de naître ou de se trouver engagées dans l'hérésie. La maison de la Providence, la communauté de l'Union chrétienne, ou l'institut des dames de Saint-Chaumont, qui formait alors une sorte de congrégation composée de plus de vingt maisons; la maison de la Propagation de la Foi et les Nouvelles-Catholiques. Ces quatre maisons qui reconnaissaient madame Pollalion pour leur fondatrice, et qui lui devaient leur premier établissement, furent toujours regardées comme le fruit de la charité de cette respectable veuve, et des mesures qu'elle prit, avec l'aide et les conseils des personnes éclairées, pour procurer à toutes les

personnes qu'elle recevait dans ces maisons, des retraites propres à les mettre également à ouvert et contre les dangers et contre les besoins de la vie, et pour conserver dans l'Eglise le plan des conversions et des œuvres de piété que Dieu lui avait inspiré. (*Journal de Savans*, 1744, pag. 510.)

COLLIN (le sieur), a donné : *Abrégé chronologique de l'Histoire universelle, sacrée et profane*, traduite du père Petau, jésuite, avec diverses augmentations depuis la création du monde jusqu'à l'an 1632, et un supplément jusqu'à l'an 1683, in-12, trois volumes. Le traducteur a ajouté à l'ouvrage du père Petau un détail succinct de tous les événemens remarquables, tant anciens que modernes, et un abrégé de l'Histoire de toutes les nations. (*Journal des Savans*, 1682, pag. 330.)

COLLINA (le père Boniface), camaldule, a donné la *vita di san Romualdo, fondatore della religione camaldolese*, Bologne, 1748, in-4°, deux volumes. La vie de saint Romuald a été composée par divers auteurs, et en particulier par saint Pierre Damien; mais aucun ne l'avait écrite avec autant de détail et d'exactitude que le père Collina. Le bel ordre qui y règne, et le grand nombre des faits nouveaux dont il l'a enrichie, l'ont fait recevoir très-favorablement. (*Journal des Sav.*, 1742, p. 759.)

... **COLLINS** (Henri), dominicain du couvent de Bruxelles,

et docteur de Douai, enseignait en 1692 à Louvain, en qualité de premier régent du collège des Frères-Prêcheurs de cette ville. On a de lui des thèses sur la grâce efficace par elle-même, selon la doctrine de saint Thomas, imprimées in-12 à Louvain, et la défense de ces mêmes thèses. (Le père Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 732.)

COLLINS (Antoine), savant anglais, né à Heston dans le comté de Middlesex, à dix milles de Londres, au mois de juin 1676, d'une famille noble et riche, devint trésorier du comté d'Essex. Il fit l'usage le plus criminel des grands talens dont le ciel l'avait orné, et il ne les employa qu'à ébranler, s'il l'eût pu, les fondemens de la religion, en les attaquant avec fureur et de toute la force de son génie, dans des écrits dangereux et pleins d'opinions impies, qui lui attirèrent plusieurs adversaires. Il déclara néanmoins avant sa mort, arrivée à Harley-Squarre le 13 décembre 1729, « qu'il avait » toujours pensé que chacun de » vait faire tous ses efforts pour » servir de son mieux Dieu, son » prince et sa patrie, et que le » fondement de la religion con- » sistait dans l'amour de Dieu » et du prochain. » Mais cette trop faible rétraction ne suffit pas pour sauver sa mémoire de l'exécration publique. Il était au reste d'un caractère bienfaisant, qui le portait non-seulement à ouvrir sa bibliothèque riche et curieuse à ses antagonistes, mais

encore à leur indiquer les livres et les argumens propres à le réfuter. Ses principaux ouvrages sont : 1^o Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain. 2^o Plusieurs écrits sur les articles de la religion anglicane. 3^o Discours sur la liberté de penser; ouvrage qui a fait grand bruit. 4^o Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, ou paradoxes métaphysiques sur le principe des actions humaines. L'auteur s'efforce inutilement d'établir dans ce pernicieux ouvrage le matérialisme, par un amas de principes absurdes, de sophismes ridicules, de paralogismes grossiers, qui ne peuvent imposer qu'aux ignorans et aux libertins. 5^o Discours sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne, avec une apologie de la liberté d'écrire. 6^o Modèle des prophéties littérales. C'est une suite du livre précédent, réfuté par différens auteurs, surtout par le docteur Jean Rogers, dans son livre intitulé : *Nécessité de la révélation divine*. Il y a encore eu du même nom, Jean Collins, savant mathématicien anglais, surnommé le *Mersenne anglais*; et l'abbé Collins, qui est auteur d'une excellente traduction française de l'orateur de Cicéron, avec des notes utiles, et une préface qui est un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique, où il porte des jugemens sur nos plus illustres orateurs chrétiens.

(Voyez la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, tom. 4, part. 1, pag. 234. *Critique désintéressée des journaux littéraires*, tom. 1, pag. 244. M. l'abbé Ladyocat, *Dictionnaire historique*; et le *Dictionn. historique, littéraire et critique*.)

COLLIUS (François), né dans le territoire de Milan, fut grand pénitencier de la cathédrale de cette ville en 1630. Il soutint, avec le plus grand applaudissement, des thèses de théologie dans le concile de Milan, où étaient saint Charles Borromée. le cardinal Paul Émile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV, et seize évêques. Collins se distingue moins encore par sa science que par la piété la plus tendre; on rapporte même à cette occasion que plusieurs personnes l'ont vu ravi en extase pendant qu'il célébrait la très-sainte messe. Il entreprit de faire un ouvrage sur le salut ou la damnation de plusieurs personnes illustres, qu'il intitula : *De animabus Paganorum*. Ce traité est imprimé en deux volumes in-4^o, à Milan; le premier en 1622, et le second en 1633. Son dessein est d'examiner l'état où sont présentement les âmes des païens, par des conjectures tirées de la connaissance qu'ils ont eue des choses divines, de leur vie et de leurs mœurs, de leurs sentimens et de leurs écrits, et des témoignages des auteurs ecclésiastiques et profanes. Le premier tome est divisé en cinq

livres : il y traite en général des forces que les païens ont pu avoir par leur libre-arbitre pour faire des bonnes et mauvaises actions. Il dérive le nom de païen du mot *Pagas* d'où vient *Paganus*, peuple obscur qui menait une vie cachée à la campagne, et qui n'était ni soldat, ni homme de guerre. Mais en traitant du salut des âmes des païens, il prend ce nom dans une signification plus générale, pour tous ceux qui ont vécu dans l'état de la nature corrompue, sans pratiquer la loi de Moïse, ni appartenir extérieurement à la loi de grâce, et sans avoir les lumières de la foi. Il examine ensuite si les païens ou les infidèles peuvent faire par eux-mêmes, et par les seules forces du libre-arbitre quelques bonnes œuvres. Il suit le sentiment de saint Thomas qui enseigne que toutes les œuvres des infidèles ne sont pas des péchés, et il répond aux passages de saint Paul, que ces œuvres faites sans grâce peuvent être bonnes moralement, quoiqu'elles ne servent de rien pour la béatitude, ni pour effacer les péchés; ces œuvres sont toujours le fruit d'une grâce naturelle qui attire doucement l'homme à faire ce qui est juste et honnête en éclairant son esprit et en excitant sa volonté; mais elles ne peuvent être, en aucune manière, une disposition à mériter la grâce surnaturelle. Il croit cependant qu'il est de la miséricorde et de la providence de Dieu de

donner aux païens, qui répondent à ces grâces naturelles, la lumière de la foi, et les autres grâces qui leur sont nécessaires pour parvenir à la béatitude éternelle, et que cette grâce est toujours préparée à ceux qui vivent moralement bien. Il n'est donc pas impossible, dit-il, qu'il n'y ait eu quelques païens sauvés : mais par quelle foi et par quels sacrements ? L'auteur suppose, comme un principe incontestable, que la foi en Jésus-Christ a toujours été nécessaire pour le salut; mais il suffit, dit-il, que cette foi soit implicite, et il la fait consister dans la ferme espérance que Dieu sauverait les hommes de la manière qu'il l'avait révélée à leurs ancêtres, ou à ceux qu'il en avait instruits. Il croit aussi que le péché originel ne pouvait être remis aux enfans sans quelque sacrement ou signe extérieur de la foi de leurs parens, et que ceux qui en étaient munis étaient transportés dans les limbes quand ils mouraient avant l'usage de raison. Quand aux adultes, il soutient que non-seulement le péché originel, mais aussi leurs péchés actuels leur étaient remis par la foi et par la charité surnaturelles. Sur ce principe, il conclut que Melchisédech, prince chananéen, prêtre du Très-Haut, Gentil et descendu des Gentils, a été sauvé, aussi bien que Job et ses trois amis, les sages femmes égyptiennes. Il n'ose décider du sort de Balaam. Il lui paraît seulement vraisem-

blable que la reine de Saba jouit de la béatitude. Il aurait bien voulu sauver aussi le fameux Mercure Trismégiste, quoiqu'il n'en soit point parlé dans l'Écriture, parce que ses livres lui faisaient voir qu'il avait connu plusieurs articles de la vraie religion ; mais malheureusement ils sont supposés : ainsi sa preuve tomba d'elle-même. Orphée connaissait le vrai Dieu, mais il a enseigné l'idolâtrie ; Homère a inventé la fable ; Numa Pompilius apprit à sacrifier aux démons. Il n'est pas certain que les sept sages de la Grèce aient vécu selon les maximes qu'ils avaient prescrites. Pythagore était magicien. Il n'y a donc guère d'apparence que tous ces gens-là aient été sauvés. Enfin Héraclite, Anaxagore, Socrate, Platon ont bien connu Dieu, mais ils n'ont pas vécu d'une manière conforme à l'idée qu'ils en avaient : leur salut est bien incertain. Il commence le second tome par Aristote ; il ne voit pas que les conjectures que l'on apporte pour son salut soient convaincantes. Ensuite vient Diogène ; il avait quelque apparence de vertu, mais, dans le fond, c'étaient des vices cachés. Caton d'Utique était un orgueilleux ; Sénèque a eu des sentimens très-élevés de la Divinité ; il était presque chrétien ; mais il a cru l'âme mortelle, et il est mort en impie. Épictète était religieux à l'égard de Dieu, charitable envers les hommes ; ses maximes sont conformes à celles de l'Évangile ; mais il a préféré

le culte des faux dieux à la religion chrétienne qu'il n'a pu ignorer. Apollonius de Thyane était un imposteur. Plotin admettait la métempsychose, et adorait les démons ; ainsi tous ces philosophes sont damnés. Nabuchodonosor fit un édit par lequel il défendit de blasphémer contre le Dieu d'Israël. Il est dit de lui, dans Daniel, qu'après avoir passé sept ans avec les bêtes farouches, en punition de ses crimes, il loua et glorifia le Dieu du ciel. Il y a toute apparence qu'il lui a fait miséricorde. Darius avait beaucoup de penchant pour la religion des juifs ; mais n'ayant pas cessé d'adorer les idoles, il faut croire que Dieu l'a abandonné. Cyrus délivra les juifs de la captivité, mais on ne remarque en lui ni foi, ni bonnes mœurs. Tibère mit Jésus-Christ au rang des dieux, mais il est mort chargé de crimes. Trajan était un prince juste et de bonnes mœurs, mais il lui manquait la foi en Jésus-Christ qu'il devait connaître. Pour ce qui regarde les Mages, Collius assure qu'il sont sauvés : il pense de même de la Sybille Étrusque, en supposant qu'elle était la bru de Noé. Enfin, il traite dans le dernier livre du Salut ou de la damnation de quelques personnes qui ont été certainement dans la véritable religion, et du salut desquelles on a douté, comme d'Adam et d'Ève qui ont fait pénitence ; de Caïn mort dans le désespoir, d'Énoch qui, après avoir vécu

dans l'innocence pendant trois cent soixante années, fut enlevé : de Samson , que saint Paul met entre ceux des anciens qui ont en la foi ; de Salomon , a qui Dieu , sans doute , a fait miséricorde. Origène ne peut être exempté d'hérésie , selon Collius ; et ayant été anathématisé de son vivant et après sa mort , on ne doit pas croire qu'il soit sauvé. Pour ce qui regarde Tertullien , on est seulement en doute s'il est revenu de ses égaremens. On voit par cette analyse que Collius s'était formé un système assez singulier sur le salut et la damnation des uns et des autres. Son ouvrage, moins rare depuis la nouvelle édition que Malatesta en a donnée en 1740, en deux volumes in-4°, est bien écrit, et renferme beaucoup d'érudition, mais il ne s'accorde pas avec les dogmes universellement reçus par tous les catholiques. Il a encore composé un traité du sang de Jésus-Christ sous ce titre : *de Sanguine Christi, libri 5, in quibus de illius natura, effusionibus ac miraculis dissertitur. Colonia, apud Grevenburg, 1612, in-4°, et iterum Mediolani, in typogr. Ambrosiana, 1617, in-4°*. Cette dernière édition est la meilleure. Enfin, Collius a donné encore : *Conclusiones in sacra theologia numero 1165, una cum variorum doctorum opinionibus. Mediolani, apud Pontium et Picatum, 1609, in-4°*. Ce dernier ouvrage, bien différent de ceux qu'on voit tous les jours sous

ce titre, et très-important. (Dupin, *Biblioth. ecclési.* dix-septième siècle, part. 1.)

COLLOCATION, *collocatio, dispositio*. Action, jugement par lequel on colloque, on met en un certain ordre, en un certain rang, en un certain lieu. Cette expression est quelquefois d'usage. On dit que les créanciers qui sont mis en ordre sont payés suivant leur *collocation* ; que la *collocation* est d'un tel jour ; qu'on a obtenu une sentence de *collocation*. On dit aussi, d'une personne béatifiée, que l'on poursuit sa *collocation* au nombre des Saints.

COLLOQUE, conférence, dispute entre personnes savantes pour terminer un point de religion ; *colloquium*. Ce terme n'est d'usage que pour signifier le colloque de Poissy, ville de l'île de France, qui se tint l'an 1561 pour la réunion des calvinistes à l'Eglise catholique. Le roi Charles ix, la reine Catherine de Médicis, avec la famille royale ; les cardinaux de Bourbon, de Tournon, de Châtillon, de Lorraine, d'Armagnac et de Gaise s'y trouvèrent ; Théodore de Bèze s'y trouva aussi, avec plusieurs autres ministres de sa secte, et y parla le premier avec un emportement qui fut blâmé par ceux même de son parti. Ce colloque fut rompu et n'eut point de succès. (And. Du Chêne. Sponde.)

COLLOT, curé de Chevreuse, est auteur du livre intitulé : *Conversations sur plusieurs sujets de*

morale, propres à former les jeunes filles à la piété, 1736.

COLLUSION, *collusio pravaricatio*. La collusion est une intelligence secrète entre deux personnes qui plaident et qui font des procédures simulées au préjudice d'un tiers. Il y a un titre dans le Droit de *collusione detegenda*. La collusion est une injustice qui oblige solidairement ceux qui colludent à réparer tout le tort qu'ils ont fait à la personne au préjudice de laquelle ils ont usé de collusion. En matière bénéficiale, la confidence est une espèce de collusion, dont la peine était la privation du bénéfice possédé par confidence, et l'incapacité à en posséder aucun. (*Voyez CONFIDENCE.*)

COLLUTHIENS, *colluthiani*, disciple de Colluthé, prêtre et curé d'une paroisse d'Alexandrie, au commencement du quatrième siècle. Arius ayant commencé à répandre son venin à Alexandrie, le patriarche saint Alexandre essaya d'abord de le ramener par la douceur. Cette condescendance ne plut point à Colluthé : il se sépara, fit schisme vers l'an 315 ou 316, tint des assemblées à part, entreprit même d'ordonner des prêtres, comme s'il eût été évêque, disant qu'il avait besoin de cette autorité pour combattre Arius avec plus d'avantage. Il joignit bientôt l'hérésie au schisme, en enseignant que Dieu n'avait point créé les méchans, et n'était point auteur des peines et

des afflictions de cette vie. Colluthé fut condamné, et les prêtres qu'il avait ordonnés furent déposés dans un concile qu'Ozsius tint à Alexandrie l'an 319. Il rentra dans son devoir, et eut cependant quelques disciples qui se mêlèrent avec les Méléciens et les Ariens contre saint Athanase. (Saint Épiphane, *hér.* 69. Saint Augustin, *hérés.* 85. Philastre, *Hérés.*, ch. 8. Baronius, *A. C.*, 315, n. 28 et 29. Dom Bernard de Montfaucon, *Vie de saint Athanase.*)

COLLYRIDIENS, hérétiques qui s'élevèrent dans le quatrième siècle, vers l'an 375. Ce nom leur fut donné du mot grec *κολυδοx*, *gâteau*, parce que dans le culte qu'ils rendaient à la sainte Vierge, qu'ils honoraient comme une divinité, ils lui offraient des gâteaux par le ministère des femmes. Cette superstition passa de la Thrace et de la Scythie dans l'Arabie, où la plupart des femmes s'assemblaient en un certain temps de l'année, ornaient un chariot avec un siège carré qu'elles couvraient d'un linge, présentaient un gâteau, l'offraient au nom de Marie, et en prenaient toutes leur part. (Saint Épiphane, *hérés.* 79. Sandère, *hérés.* 92. Baronius, *A. C.*, 375, n. 50. Hermant, *Hist. des Hér.*, t. 2, p. 97.)

COLMAN, *Colomannus*, martyr en Autriche, était d'Irlande. Il fut pris pour un espion, comme il passait par l'Autriche, en allant à la Terre-Sainte par dévotion. On l'emmena prisonnier

à Stockeraw, petite ville de la Basse-Autriche sur le Danube, où après lui avoir fait souffrir mille indignités et mille cruautés inouïes par les fouets, le froissement des membres, les brûlures, le déchirement de la peau avec des tenailles toutes rouges, etc., on le condamna à être pendu entre deux voleurs le 13 oct. 1012. Les corps des voleurs furent mangés par les bêtes, tandis que celui de l'innocent Colman demeura entier, et même que le bois sec de son supplice reprit racine et poussa de la verdure, selon Erchenfroy, abbé de Melck, et Dithmar, évêque de Meersbourg, auteurs contemporains et non récusables. Ce prodige et plusieurs autres que Dieu fit pour attester l'innocence de Colman, portèrent enfin les peuples à réparer l'outrage qu'ils lui avaient fait. On alla processionnellement le dépendre au bout de dix-huit mois, et on le transporta solennellement dans l'église de Stockeraw, où de nouveaux miracles portèrent Henri, marquis d'Autriche, à le faire transférer à Melck, dans l'église collégiale; qui fut donnée depuis aux bénédictins. C'est surtout depuis cette translation, qui fut faite le 7 d'octobre de l'an 1015, qu'on a célébré la fête du Saint comme d'un martyr. Elle est marquée au 13 d'octobre dans le Martyrologe romain. L'Autriche a mis saint Colman au rang de ses patrons. Sa vie écrite par Erchenfroy, abbé de Melck en Basse-Autriche, qui

vivait de son temps, se trouve dans le second tome de la bibliothèque de l'Empereur, avec les remarques de Lambécius. Dithmar, évêque de Meersbourg, auteur du même temps, en parle aussi à la fin du septième livre de sa Chronique. (Baillët, 13 octobre.)

COLOGNE, ville d'Allemagne, est située sur le Rhin entre Bonn et Dusseldorff, à cent lieues de Paris et à cent quatre-vingt-quatre de Vienne. Elle passe pour une des plus considérables de l'Allemagne. On la nomme en latin *Colonia Agrippina*, parce que Agrippa, gendre de l'empereur Germanicus, y fit faire des fortifications pour garantir les Ubiens, peuples alliés des Romains, de l'invasion des autres peuples de l'Allemagne. C'est de là que lui vient le nom de *civitas Ubiorum*. On la nomme aussi quelquefois *civitas sancta*, à cause du grand nombre de reliques des Saints qu'elle possède. Elle est libre et impériale, sous le cercle électoral du Rhin, et la capitale de l'archevêché de Cologne. On peut juger de sa grandeur par le grand nombre de ses églises; car elle a dix-neuf paroisses, environ soixante monastères, et trois cent soixante-cinq églises. Elle est fortifiée à l'antique par de belles murailles flanquées d'environ quatre-vingts grosses tours, et entourée par trois fossés. Elle a, de l'autre côté du Rhin, un faubourg appelé *Duyts*, qui est fortifié, où les juifs ont une synagogue. Les

luthériens et les calvinistes n'ont aucun libre exercice de leur religion dans Cologne; mais ils ont leur temple à *Mutheim*, une demi-lieue au-dessous de cette ville.

La grande église qu'on appelle le Dôme, est dédiée à saint Pierre et aux trois Rois. Elle est imparfaite; il n'y a que le chœur qui soit achevé; les deux tours du frontispice ne le sont pas non plus. On voit derrière le chœur de cette église une chapelle où l'on conserve dans une châsse d'argent, garnie de pierres précieuses, de perles et de rubis, les corps des trois Rois qui adorèrent Jésus-Christ à sa naissance. Ils y furent portés, dit-on, par les soins de Renauld, archevêque de cette ville, en 1164. On montre près de cette chapelle l'endroit où sont enterrées les entrailles de Marie de Médicis, reine de France, qui mourut à Cologne le 3 juillet 1642, après y avoir demeuré environ dix-huit mois. On a plaisanté sur cette circonstance assez singulière, qu'une mère de trois Rois et trois Rois se rencontrent dans une même ville. Les suffragans de l'archevêque de Cologne sont les évêques de Liège, de Munster et d'Osnabruck, autrefois aussi de ceux d'Utrecht et de Minden, lorsqu'ils subsistaient. L'archevêque, en qualité d'électeur, est archichancelier de l'Empire pour l'Italie, sans pourtant faire aucune fonction de cette charge. Il couronne les Empereurs et les Rois des Romains lorsque la céré-

monie se fait dans son diocèse; et alternativement avec l'électeur de Mayence, lorsque le couronnement se fait hors de leurs États. Ils convinrent ainsi l'an 1657. C'est le plus puissant des électeurs ecclésiastiques; il peut mettre un bon nombre de troupes sur pied, et l'électeur régnant entretient actuellement douze à quinze mille hommes. Il porte les titres de duc de Westphalie et d'Angrie, qui lui furent donnés l'an 1180. par l'empereur Frédéric Barberousse, lorsqu'il eut mis au ban de l'Empire Henri-le-Lion, duc de Saxe. Il possède encore les comtés d'Arensberg, de Hochstaden, de Bechlinckhuyssen, etc. Son diocèse est d'une fort grande étendue; il comprend même quelques places des Pays-Bas, et bien loin dans la Westphalie.

Le Chapitre métropolitain de cette église est composé de soixante chanoines, dont vingt-quatre sont capitulaires et trente-six domiciliaires. Ils sont tous princes, comtes, etc., à l'exception de huit docteurs presbytéraux, qui, sans faire preuve de noblesse, entrent dans le nombre des capitulaires. Ceci fut réglé l'an 1474 par le pape Sixte IV. Les dignités sont le grand-prévôt, le doyen, sous-doyen, l'écolâtre, l'ancien et le nouveau diacre et le trésorier. Ils peuvent tous, par un ancien privilège, officier avec la mitre. Le Chapitre jouit d'une grande autorité: l'électeur ne peut entreprendre la guerre ou des affaires impor-

tantes à l'État sans son consentement. Il peut au contraire assembler ses États de l'électorat malgré l'électeur. Le palais de ce prince à Cologne n'est pas fort considérable ; et quoiqu'il soit seigneur de la ville , il n'y fait pas sa demeure ordinaire. Quand il vient à Cologne, il n'y peut demeurer que trois jours de suite, s'il n'a une plus ample permission des bourgeois. C'est pour cela qu'il réside ordinairement à Bonn, ville très-régulièrement fortifiée à quatre lieues de là.

Il y a à Cologne une ancienne et célèbre Université, fondée en 1388; et, outre la métropole, dix églises collégiales; savoir:

1. Saint-Géréon, qui est très-illustre, ayant un prévôt, un doyen, quinze chanoines nobles et douze presbytéraux.

2. Saint-Severin, de trente chanoines.

3. Saint-Cunibert, de vingt-quatre.

4. Saint-André, de vingt-quatre.

5. Les SS. Apôtres, de trente.

6. Notre-Dame *ad gradus*, de vingt.

7. Saint-Georges, de dix-neuf.

8. Notre-Dame au Capitole, où il y a des chanoines et des chanoinesses nobles, de même qu'à Sainte-Ursule et à Sainte-Cécile.

On y voit aussi dix-neuf paroisses, divers hôpitaux, trente chapelles principales, trente-sept monastères, dont quatre célèbres abbayes de religieux de

l'Ordre de Saint-Benoît, qui sont Saint-Pantaléon, Saint-Martin, Notre-Dame-à-Duytz et Braweiller, outre plusieurs autres fort considérables dans le diocèse.

Archevêques de Cologne.

1. Saint Martenne, vivait du temps de Constantin-le-Grand. Ce prince le nomma, avec Rhéticius d'Autun et Marin d'Arles, pour finir la cause des Donatistes. Il alla pour ce sujet à Rome au concile que tint le pape Melchiade en 313, où les Donatistes furent condamnés, et Cécilien absous; mais les schismatiques refusant de se soumettre, et demandant une plus ample information, on tint un concile à Arles en 314, auquel assista saint Materne. (*Voy. Concile d'Arles.*)

2. Euphrate, que quelques-uns assurent avoir été déposé dans un concile de Cologne en 346, pour être tombé dans l'arianisme; mais ces actes ont été inconnus aux anciens historiens, et MM. Fleury, Tillemont et Dupin les tiennent pour apocryphes. Au reste, Euphrate était un homme savant qui assista au concile de Sardique en 347, par lequel il fut député pour demander à l'empereur Constance qu'il rendit S. Athanase à son Eglise.

3. Saint Severin, différent de celui de Bordeaux, connu, par révélation, la mort de saint Martin de Tours en 398.

4. Saint Evergisle, de Tongres, disciple de saint Severin, fut tué par des barbares auxquels il annonçait l'Evangile vers l'an 439,

selon le père Le Cointe. Il est inhumé à sainte Cécile.

5. Saint Aquilin, ou Solin et Solan, siégeait vers l'an 455. Le père Le Cointe dit 509.

6. Simonée, vers l'an 500.

7. Domitien, souscrit au concile d'Auvergne en 535.

8. Charentin, en 570. Fortunat en fait un grand éloge, l. 3, c. 27.

9. Ébregesile, dont parle Grégoire de Tours, l. 10, *Histoire*, c. 15; *de Glor. Mart.*, c. 62 et 63, siégeait en 590.

10. Remède, vers l'an 612.

11. Saint Chunibert, tirait son origine des ducs d'Austrasie. Il fut élu unanimement par le peuple et par le clergé en 623, et assista l'année suivante, ou plutôt en 625 au concile de Reims. Il mourut en 663 ou 664, après quarante ans d'épiscopat.

12. Bocald, succéda à saint Chunibert.

13. Étienne, siégea jusqu'en l'an 690.

14. Aldewin, succéda à Étienne.

15. Gison, siégeait en l'an 695, sous les rois Clovis III et Childeric III.

16. Annon, siégeait en 707.

17. Faramond, mort en 712.

18. Raginfrède, en 735.

19. Agilulphe, abbé de Stavelo et de Malmédy. Le pape Zacharie lui écrivit pour le féliciter sur son orthodoxie et sur le respect qu'il témoignait pour le Saint-Siège. Baronius croit que cette lettre est de 748. Agilulphe, qui avait toujours conservé ses abbayes, se retira dans une en 750,

et fut tué par des scélérats dans la forêt d'Ardenne en 770. Il est honoré comme martyr.

20. Heldegair ou Hildegger, succéda en 750, et fut tué par les Saxons, dont Pépin ravageait le pays, lorsqu'il allait traiter de la paix avec eux. Il est regardé comme bienheureux martyr.

21. Hildebert, eut un démêlé avec saint Boniface, légat apostolique, au sujet de l'Église d'Utrecht, que cet évêque prétendait lui appartenir et dépendre de lui. S. Boniface, auquel Carloman avait recommandé cette Église après la mort de saint Willebrod, voulut y mettre un évêque; Hildebert s'y opposa et en porta ses plaintes au pape Étienne qui venait en France; ce qui se passa en 753. Il mourut en 761.

22. Berthelin, siégeait, selon le père Le Cointe, en 761, et mourut en 771.

23. Ricolf, en 771. Il siégea jusqu'en 793.

24. Hildebald, archi-chapelain du palais et apocrisaire du pape Hadrien, siégeait en 794, qu'il assista au concile de Francfort. Il alla au-devant du pape Léon qui venait à Haderborn voir le roi Charles. Il l'accompagna aussi à son retour jusqu'à Rome, et fut chargé par ce prince d'informer des crimes dont Paschal et ses adhérens prétendaient le convaincre. Il assista encore au concile de Mayence en 813. Charlemagne voulut l'avoir toujours auprès de lui, et Louis-le-Débonnaire ne le traita pas avec

moins de distinction. On ignore le jour de sa mort, que quelques-uns mettent en l'an 818, le 3 de septembre.

25. Habalde ou Hadabalde, ou Hagebalde, ou Hildebod, et Hadalbod, et Hildebald, succéda en 818. Il assista au concile de Thionville en 821, à celui de Mayence en 828, et à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle en 836. Il paraît qu'il mourut en 846 ou environ, et qu'il y eut après lui une longue vacance du siège, qu'on peut attribuer aux ravages que les Normands ou Danois firent à Cologne.

26. Gonthier, archi-chapelain de l'empereur Lothaire, élu vers l'an 857, fut déposé et excommunié l'an 863 par le pape Nicolas, pour avoir approuvé le divorce de l'empereur Lothaire, d'avec sa femme Teutberge, pour épouser Valrade. Il mourut après l'an 870. Il fut remis dans la communion de l'Eglise. (Fleury, *Hist. eccl.*, tom. 11.)

(27. Hugues, fils du comte de Conrad, et d'Adelaïde, fille de Louis-le-Débonnaire, cousin du roi Charles, abbé du monastère de Saint-Bertin, de Saint-Germain d'Auxerre, et de Saint-Vast d'Arras, nommé par Lothaire en 864, à la place de Gonthier, quoiqu'il ne fût que sous-diacre, ne reçut point l'ordination épiscopale, mais laissa son Eglise, vers l'an 866, à Hilduin, frère de Gonthier, qui n'était que simple clerc.

28. Hilduin, fut fait évêque en 866. Il porta son frère à la ré-

volte contre le pape Nicolas 1^{er}, et fut enveloppé dans la même punition. C'est, pour cela que quelques catalogues ne le mettent pas au nombre des évêques de Cologne.

29. Willibert nommé en 869, ordonné l'année d'ensuite par Luitbert, archevêque de Mayence, par ordre du roi Louis, et contre la volonté de Charles-le-Chauve, présida au concile de Cologne en 873, et dédia son église, ou qu'il avait fait bâtir, ou qu'il avait réparée. Il présida aussi avec Leutbert, archevêque de Mayence, à un autre concile de la même ville en 887, et à celui de Mayence en 888. Il mourut le 11 septembre 890.

30. Hérیمان, surnommé *le Pieux*, élu en 890, tint un concile à Coblenz en 922, avec l'archevêque de Mayence et six évêques. Il mourut en 925.

31. Vicfrède, assista en 948 au concile d'Ingelheim, où les rois Otton et Louis étaient présents. Flodoard met sa mort le 7 juillet 953.

32. Brunon 1^{er}, fils de Henri, roi de Germanie, frère du grand Othon, empereur, et de Hauduide, mère de Hugues Capet, oncle d'Othon II, aussi empereur, abbé commendataire de Laurheim, de l'Ordre de Saint-Benoît, fut élu en 953. Il fut gouverneur de la haute et de la basse Lorraine, et vicaire-général de l'Empire. Il fonda les abbayes de Saint-Pantaleon, de Saint-Martin et de Saint-André, aujourd'hui collégiales à Cologne.

Il se rendit célèbre par ses vertus et par son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Il mourut le 6 octobre 965, âgé de quarante ans, et fut mis au nombre des Saints. L'Église célèbre sa fête le jour de sa mort.

33. Folmar ou Wolmar, élu en 965, mourut quatre ans après.

34. Géron, fut tiré du clergé du second Ordre de Cologne pour succéder à Folmar. Il était issu des ducs de Lusace, et neveu de l'empereur Othon 1^{er}. Il fonda l'abbaye de Gladbach dans le pays de Clèves, et mourut l'an 976 au mois de juin. Il était sujet à un grand mal de tête, dont il était quelquefois si accablé pendant plusieurs jours, qu'il paraissait comme mort sans aucun sentiment. Ce fut dans une pareille circonstance qu'on l'inhumait, et on attribue cette malignité à Varin qui suit, et qui désirait lui succéder au plus tôt. On prétend qu'il demanda du secours dans son tombeau quand il fut revenu de son assoupissement, et qu'on entendit distinctement sa voix.

35. Varin, lui succéda avec le consentement du clergé et du peuple, quoique coupable de la mort de son prédécesseur. On dit qu'il alla à Rome en demander pénitence, et que pour toute satisfaction on l'obligea à réparer le monastère de Saint-Martin qui tombait en ruine : on ne sait si ce n'est pas encore pour la même raison qu'il se fit moine.

Il mourut le 21 septembre en 985, la même année qu'il se fit moine.

36. Évergère, succéda à Varin en 985. Il est regardé par quelques historiens comme complice de la mort effroyable de Géron. Il voulut avoir dans son diocèse le monastère de Gladbach, et en transféra pour cela l'abbé et les moines dans le monastère de Saint-Martin ; pour les terres et les dépendances, il les distribua à ses soldats. Il fut cependant obligé de remettre les choses comme elles étaient auparavant ; seulement il obtint de l'évêque de Liège que ce monastère serait de sa dépendance. Il pillait aussi d'autres églises, et en donna les terres à rente à ses soldats. Dieu le punit de ce sacrilège ; les entrailles lui crevèrent, et il mourut sans confession au mois de juillet 998 ; d'autres mettent sa mort plus tard.

37. Saint Héribert, comte de Rottembourg, grand-prévôt de Worms et chancelier de l'empereur Othon 1^{er}, célèbre par les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, fut élu comme par inspiration et confirmé par l'Empereur, et ordonné à Cologne vers la fin de l'année en 999. L'empereur Henri conçut contre lui des soupçons désavantageux, et voulut se venger des mépris qu'il croyait en avoir essayés ; mais jugeant qu'il s'était trompé, il lui demanda excuse et se réconcilia avec lui. Le saint tomba malade à Nuis, appela l'abbé

de Saint-Martin, reçut l'extrême-onction, et ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ, se fit porter à Cologne, et y mourut le 16 mars 1021. Grégoire VII le mit au nombre des Saints.

38. Pilegrin, entra dans l'épiscopat d'une manière singulière. L'empereur, dit Guillaume de Malmesbury, étant à la chasse, s'égara, et vint à l'entrée du bois seul, où il trouva un prêtre difforme, et qui avait plus l'air d'un monstre que d'un homme. L'Empereur, feignant d'être un simple soldat, lui demanda une messe, qu'il se mit en devoir de dire; et ce prince, pensant en lui-même que Dieu étant le principe de toute beauté, ne pouvait pas avoir formé un homme si laid, le prêtre en étant venu à ces paroles du trait, *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus*, comme s'il eût voulu reprendre la négligence du serviteur, dit d'une voix fort élevée : *ipse fecit nos*, etc.; ce qui fit croire à l'Empereur qu'il devinait sa pensée, et il le fit malgré lui évêque de Cologne. Quoiqu'il en soit, il fut élu en 1021. Il assista au concile de Francfort en 1027, et mourut en 1036.

39. Hérیمان II, surnommé *le Noble et le Pieux*, fils d'Ézon, comte palatin, et de Matilde, fille de l'empereur Othon II, élu en 1036, assista au concile de Mayence en 1049 ou 1050. L'Empereur y était présent, aussi bien que le Pape Léon IX, qui y présida, et qui créa cardinaux sept chanoines de Cologne en 1052.

Il baptisa Henri, fils de l'Empereur, et mourut en 1055.

40. Saint Annon II, d'une illustre famille saxonne ou allemande, frère de Wessel, archevêque de Magdebourg, prévôt de Gotslar, abbé de Saint-Cornelis-Munster, de Starelo, de Willich, fonda les églises collégiales de Notre-Dame et de Saint-Georges à Cologne, et dota plusieurs abbayes. Il mourut en odeur de sainteté en 1075.

41. Hildolf, clerc de l'empereur Henri IV, et chanoine de Gotslar, nommé par ce prince, qui le fit ordonner en 1075 par Guillaume d'Utrecht. Il fut excommunié par le pape Grégoire VII, qui le rétablit après avoir fait pénitence. Il assembla un concile à Cologne, où un homme qui, ayant blasphémé contre Dieu et saint Annon, perdit les deux yeux qui lui sortirent de la tête, et étant revenu à lui-même, fut miraculeusement guéri. Il mourut en 1079.

42. Sigevin, archidiacre et doyen du collège de Saint-Pierre, siégeait en 1085, assista au concile de Mayence qui excommunia Grégoire VII, et mourut le 14 mai 1089.

43. Herman III, surnommé *le Riche*, fut ordonné, suivant la prédiction de saint Annon, évêque de Cologne en l'année 1089, couronna à Aix-la-Chapelle Conrad II, qui avait été si attaché à Grégoire VII, qu'il fit la guerre à son propre père. Il mourut en 1099.

44. Frideric, issu des ducs de

Carinthie, fonda et dota plusieurs monastères. Il assista à trois conciles à Cologne, sous les légats du Saint-Siège, où l'empereur Henri fut condamné. Il mourut en 1131.

45. Brunon II, de Altena, fils du comte Odolf, neveu d'un autre Brunon, archevêque de Trèves, grand-prévôt de Cologne et de Coblenz, et doyen de Saint-Géréon, après avoir refusé l'archevêché de Trèves, pour lequel il avait été élu unanimement du clergé et du peuple, se chargea de l'évêché de Cologne par la seule faveur du roi Lothaire, quoique le clergé et le peuple eussent élu Godefroi, prévôt de Xanten. Brunon consulta saint Bernard sur ce qu'il avait à faire, et lui avoua qu'il n'était nullement digne d'être évêque. Ce saint le renvoya à saint Norbert, qui étant plus proche, pouvait aussi lui donner de meilleurs conseils. Malgré cela, il accepta l'évêché, et fut ordonné en 1132 par Guillaume, cardinal de Palestrine, légat en Allemagne. Il mourut en 1137.

46. Hugues de Sponheim, doyen de la grande église, succéda à Brunon, et mourut au bout de quelques mois.

47. Arnold I^{er}, comte de Gueldre et de Zutphen; on dit aussi Arnoul, chancelier de l'empereur Conrad et prévôt de Saint-André de Cologne, succéda à Hugues en 1138. Il assista à Aix-la-Chapelle au couronnement de Conrad. Il mourut en 1150, et, selon quelques-uns, en 1151.

48. Arnold II, comte de Woda, frère de Burchard et de Louis, comtes du même lieu, chancelier de l'empereur Conrad et archichancelier de Frédéric, prévôt de Saint-Pierre de Cologne, fut élu en 1151; mais il ne voulut consentir à son élection qu'après en avoir obtenu l'agrément de Conrad. Eugène III lui envoya ses bulles, et l'Empereur le fit duc. Il couronna l'année suivante Frédéric, surnommé Barberousse, dans l'église d'Aix-la-Chapelle. Il mourut en 1156.

49. Frédéric II, de Altena, fils du comte Adolphe et neveu de Brunon II, succéda à Arnold. Il était prévôt de Saint-Georges à Cologne, et fut sacré à Rome par le pape Adrien IV. Il mourut à Pavie l'an 1159, après avoir siégé un peu plus d'un an.

50. Reinaud, comte de Dassel, grand-prévôt de Hildesheim et chancelier de l'empereur Frédéric II. C'est lui qui apporta de Milan à son Église, en 1162, le précieux trésor des têtes des Rois. Il a tenu le parti des anti-papes Victor III et Paschal III. Il se trouva dans les armées de l'Empereur qui persécutait le pape Alexandre III dans l'Italie, et mourut de la peste en 1167.

51. Philippe I^{er}, de Heinsberg, grand doyen de Cologne et chancelier de Frédéric II, rentra sous l'obéissance du pape au concile de Latran en 1179, et mourut dans les armées de l'Empereur qui assiégeait Naples en 1191.

52. Brunon III, comte de Al-

tena et de Monte ou de Berg, grand-prévôt de Cologne, fut élu en concurrence avec Lothaire, prévôt de Bonn, qu'on fit abdiquer par force, quoique son élection fût canonique. Il était si âgé et si incapable de gouverner, qu'il abdiqua, ayant à peine été un an sur ce siège, en 1192.

53. Adolphe 1^{er}, de Altena, fils du comte Évrard et proche parent du précédent, grand-prévôt, fut élu en 1193. Il y eut de son temps un schisme dans l'empire ; les uns portant Philippe, duc de Suède, frère de Henri ; les autres, Othon, fils d'Henri Léon ; duc de Bavière et de Saxe. Adolphe s'attacha à Philippe ; ce qui fut cause que les légats du pape le déposèrent et l'excommunièrent en 1205.

54. Brunon IV, comte de Seyne, prévôt de Bonn, fut élu unanimement pour remplacer Adolphe en 1205 ; ce qui occasiona bien des guerres et des homicides. Philippe mit le siège devant Cologne qui ne voulait pas le reconnaître ; mais il ne put prendre cette ville. Il força Nuis, qu'il donna à Adolphe. Brunon fut ordonné pendant ce temps-là par deux évêques anglais, les Allemands, pour ne pas s'exposer au ressentiment de Philippe, refusant de lui prêter leur ministère. Les deux armées des compétiteurs à l'empire étant venues aux mains, Othon fut vaincu, et Philippe victorieux : ce dernier prit Brunon, qu'il garda chargé de chaînes pendant

un an dans une étroite prison ; il reçut satisfaction de la ville de Cologne qui s'était révoltée contre lui. Adolphe fut absous de son excommunication ; et par ce moyen Brunon recouvra la liberté. Ils allèrent ensuite tous les deux à Rome plaider leur cause devant le pape, qui confirma Brunon sur son siège. Ce dernier mourut dans son château de Blankenberg, quelque temps après son retour, en 1208.

55. Thierzy de Heinsberg, grand-prévôt de la métropole et des Saints-Apôtres de Cologne, fut élu vers la fête de Noël 1208, en présence d'Othon, qui commandait seul par la mort de Philippe. Il fut ordonné en 1209 ; mais il se comporta si mal, que le peuple de Cologne demanda au pape la permission d'élire un autre évêque, et on élut celui qui suit.

56. Engelberg, comte de Altena, grand-prévôt de Cologne, comme aussi de Saint-Severin et de Saint-Georges, élu le 22 février 1216, fut fort zélé pour la discipline ecclésiastique ; ce qui lui attira la haine de Frideric, comte d'Isembourg, qui le perça de quarante-sept coups d'épée l'an 1225, le 7 septembre, jour auquel on fait sa fête.

57. Henri de Molenarc, prévôt de Bonn, fit faire le procès aux meurtriers de son prédécesseur, le comte Frideric fut roué vif à Cologne, et ses frères, évêques de Munster et d'Osnabruk, qui étaient complices du meurtre, furent dépouillés de leurs digni-

tés. Il assista à deux conciles qui se tinrent à Mayence en 1230. Il mourut en 1237.

58. Conrad ^{1er}, comte de Hochsteden, grand-prévôt de la métropole. Il jeta les fondemens d'une nouvelle cathédrale, l'ancienne ayant été brûlée, comme il paraît par une bulle d'Innocent iv. Il mourut après avoir été presque toujours en guerre avec la ville de Cologne, qu'il soumit enfin en 1261.

59. Engelbert II, grand-prévôt de Cologne, comte de Valkenberg, élu en 1262, contribua à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, qui fut fait Empereur après une longue vacance de l'Empire en 1273. Il fut peu heureux à défendre les libertés de l'Eglise. Guillaume, comte de Juliers, le fit prisonnier pendant trois ans, dans une bataille qu'il gagna contre lui. Ses citoyens le tinrent aussi en prison durant plus de six ans. Pour s'en venger, il se ligua avec son frère le comte de Valkembourg, le duc de Limbourg, le comte de Clèves et plusieurs nobles du pays; ils assiégèrent Cologne tous ensemble en 1268, et n'entrèrent dans la ville que pour être tués ou faits prisonniers. Engelbert en mourut de chagrin en 1274.

60. Sigefroi de Westerbourg, d'une illustre famille au-delà du Rhin, fut élu par le seul prévôt de la grande église, nommé Pierre de Vienne, contre le sentiment de tous les autres électeurs, qui élurent Conrad du

Mont, prévôt de Sainte-Marie *ad gradus*. Sigefroi fut confirmé par le pape Grégoire x qui était au concile de Lyon, et reçut l'ordination et le *pallium* des mains de ce pontife, qui cassa aussi l'élection de Conrad; il avait été prévôt de Mayence. Il fit toujours la guerre étant évêque : il défit le comte d'Arusberg qui se souleva avec son fils contre lui; le comte de Juliers, dont il ravagea le pays. Il fut fait prisonnier par Adolphe, duc de Mons, qui l'obligea de lui céder une partie de ses terres; mais Sigefroi ayant pris ce prince à son tour, lorsqu'il y pensait le moins, il le fit périr dans une cage de fer, où il l'enferma tout nu, frotté avec du miel, et exposé aux mouches dans les plus grandes ardeurs de l'été, sans vouloir entendre d'accommodement. Il siégeait encore en 1297. Rimer dit qu'il rebâtit tout à neuf son église cathédrale. Il mourut en 1298, et fut inhumé à Bonn, parce que la ville de Cologne était alors interdite.

61. Vichold, noble seigneur de Westphalie, doyen de la grande église et prévôt..., élu dans un âge très-avancé, plutôt par la faveur des courtisans que par l'inclination du Chapitre, fut confirmé par le pape Boniface viii en 1298. Il fit la cérémonie du couronnement d'Albert, roi des Romains, et de son épouse, à Nuremberg. Il publia quelques bons réglemens pour son diocèse; mais il fit la guerre comme ses prédécesseurs, et

mourut, cassé de vieillesse, le 3 avril 1304.

62. Henri II, de Virnembourg, grand-prévôt de Cologne, fut élu après la mort de Vicbold en concurrence de plusieurs autres, particulièrement de Guillaume de Juliers, prévôt de Saint-Servais à Maestricht, dont l'élection fut d'abord confirmée par Boniface VIII; les autres, savoir Renaud de Vesterbourg, prévôt de Bonn, et Henri, plaidèrent devant le pape pour soutenir leur droit; mais Henri l'emporta et fut ordonné à Rome. Il assembla un concile à Cologne en 1306, contre les Bèguards. Il couronna empereur, à Aix-la-Chapelle, Henri, comte de Luxembourg, en 1309. Il s'engagea ensuite dans plusieurs guerres, où il éprouva la vicissitude des armes, et il mourut en paix en 1331.

63. Valram, de la maison de Juliers, âgé de vingt-huit ans, fut nommé par Jean XII à la sollicitation de son frère, ce pape ayant rejeté la demande que lui faisait le Chapitre d'Adolphe de La Mark, évêque de Liège. Il gouverna d'abord en paix; mais la guerre qu'il soutint contre Louis de Bavière l'épuisa si fort, que pour échapper à ses créanciers il se retira en France, et y demeura inconnu jusqu'à ce qu'il mourut en 1349.

64. Guillaume de Gennep, chanoine de Cologne et prévôt de Soest, nommé en 1349 par Clément VI, mourut en 1362.

65. Jean I^{er}, de Virnembourg, doyen de l'Eglise de Cologne,

fut nommé par le Chapitre malgré la réserve du pape, qui ne voulut pas le confirmer. Il devint ensuite évêque de Munster et d'Utrecht.

66. Adolphe II, comte de La Marck, évêque de Munster, fut fait archevêque de Cologne par le pape Urbain V; mais il quitta l'archevêché l'année suivante, pour épouser Marguerite, fille et héritière de Gérard, comte de Juliers et de Berg.

67. Engelbert III, de La Mark, transféré de l'évêché de Liège par Urbain V à celui de Cologne, mourut en 1368.

68. Conon, archevêque de Trèves, était coadjuteur du précédent. Il fut postulé par le Chapitre; le pape y consentit; mais il ne voulut pas quitter son archevêché, et se contenta du titre d'administrateur. Il mit les chanoines dans la disposition d'élire son neveu, et se retira à Trèves. Il mourut à Coblenz au mois de juin 1388.

69. Frideric III, comte de Saarwerden, fut élu par les capitulaires, quoique l'empereur Charles IV eût fait beaucoup d'instances pour son neveu Jean de Luxembourg, évêque de Strasbourg. Frideric fut créé cardinal l'an 1385, par le pape Urbain VI, qui fonda aussi l'Université de Cologne en 1388. Il mourut à Bonn l'an 1414.

70. Thierry, comte de Meurs, prévôt de Bonn, eut pour concurrent Guillaume, comte de Ravensberg, évêque de Paderborn. Il s'accommodèrent en

1424, à condition que Guillaume épouserait la nièce de Thierry, et qu'il lui céderait l'évêché de Paderborn et son droit sur le siège de Cologne. Thierry fut aussi évêque de Halberstad. Il soutint plusieurs guerres contre les hérétiques de Bohême, et mourut le 18 février 1462, après avoir siégé quarante-huit ans.

71. Rupert ou Robert de Bavière, grand-prévôt de l'Eglise de Strasbourg, élu le 30 mai 1463. Il eut plusieurs difficultés avec son Chapitre, qui en vint jusqu'au point de lui dénoncer qu'il le forcerait d'abdiquer. Ladessus, Frideric, comte palatin, dénonça à son tour au Chapitre, que puisque son frère avait été élu sans qu'il y pensât, il ne souffrirait pas qu'on l'obligeât à se retirer. Mais s'apercevant que les mauvais conseils qu'on donnait à Rupert étaient la cause du mécontentement du Chapitre, il mit auprès de lui des personnes prudentes et sages, et un bon général d'armée avec des soldats expérimentés, avec le secours desquels il se fit rendre de force ce qu'on ne voulait pas lui donner de bonne grâce. Cependant, bien loin de suivre les avis de son frère, il se comporta encore si mal, que ses propres sujets se révoltèrent contre lui, et qu'on en vint à une guerre ouverte. Il assiégea Nuis avec le secours de Charles de Bourgogne; et, ayant levé le siège, ses troupes l'abandonnèrent. Il se retira dans la haute Allemagne, où il tomba entre les mains de Henri,

landgrave de Hesse, qui le fit prisonnier. Il mourut au bout de deux ans en 1480, et fut enterré à Bonn.

72. Herman IV, de Hesse, fils de Louis de Hesse-Cassel et d'Anne de Saxe, chanoine de Cologne, prévôt d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Géréon, administrateur de Cologne dès 1473, succéda à Robert en 1480, et fut désigné en outre administrateur de Paderborn. Il couronna l'empereur Maximilien 1^{er} le 20 septembre 1508. On le nomma le *Pacifique*.

73. Philippe II, comte de Dhyn et d'Obbersteyn, grand-doyen de Cologne, élu le jour de saint Briet 1508, mourut en 1515, homme aussi charitable envers les pauvres que magnifique envers son Eglise.

74. Herman V, comte de Wyed, administrateur de Paderborn, élu en 1515, se montra d'abord fort zélé pour la religion catholique et pour le bien de son diocèse, où il tint un concile provincial l'an 1536; mais étant séduit ensuite par Bucer et Melancthon, chefs des luthériens, il voulut introduire leur secte dans son diocèse, sous prétexte de réforme. Le pape Paul III et l'empereur Charles-Quint le chassèrent de son siège en 1547. Il mourut en 1552, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

75. Adolphe III, comte de Schawenbourg, grand-prévôt de Liège, para les maux causés par son prédécesseur. Il assembla un concile de sa province en

1549; il se trouva à celui de Trente en 1552, et mourut en 1556.

76. Antoine, comte de Schawenbourg, frère d'Adolphe, lui succéda en 1556, et mourut deux ans après.

77. Jean Gebhard, comte de Mansfeld, élu en 1558, mourut en 1562.

78. Fridéric IV, comte de Wied, grand-doyen de Cologne, résigna en 1567, et mourut l'année suivante.

79. Salentin, comte d'Isembourg, auparavant doyen de Saint-Géréon à Cologne; il fut aussi administrateur de Paderborn; mais il quitta ses dignités en 1577, pour épouser Antoinette d'Arenbergh.

80. Gebhard Truchses, baron de Waldpurg, grand-prévôt d'Augsbourg, doyen de Strasbourg et chanoine de Cologne, se fit luthérien l'an 1581, et se maria en secret avec Agnès, comtesse de Mansfeld, chanoinesse de Gorrisheim près de Dusseldorf; puis il fit insister fortement à la diète d'Augsbourg pour la liberté de conscience dans son diocèse; mais le sénat de Cologne et le Chapitre métropolitain s'y opposèrent si généreusement, que l'électeur leva ensuite le masque. Appuyé de quelques princes protestans, il surprit la ville de Bonn, pillà les trésors de son Eglise, et épousa publiquement Agnès, le 4 février de l'an 1585. Le pape Grégoire XIII et l'empereur Rodolphe II le privèrent alors de

ses dignités. Il fit encore quelques efforts pour se maintenir, mais il fut chassé de son pays, et mourut enfin misérablement en Hollande l'an 1589; il était neveu du cardinal d'Augsbourg, nommé Othon Truchses.

81. Ernest de Bavière, fils d'Albert et d'Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand I^{er}, chanoine de Mayence et de Wrizebourg, élu à douze ans évêque de Frisingue, et postulé à l'administration des évêchés, de Munster et d'Hildesheim en 1585, évêque de Liège, archevêque de Cologne et abbé de Stavelo, recouvra peu à peu les terres que son prédécesseur avait aliénées ou prises, et l'obligea enfin de passer dans un pays étranger. Les papes et l'empereur l'employèrent dans d'importantes affaires pour le bien de l'Eglise et de l'Etat, qu'il procura toujours. Il mourut à Arensberg en 1612, âgé de cinquante-huit ans.

82. Ferdinand de Bavière, fils de Guillaume V et de Renée de Lorraine, prévôt de Cologne et chanoine de Trèves, coadjuteur d'Ernest son oncle, lui succéda en 1612; il fut fait évêque de Liège, d'Hildesheim, de Munster, administrateur de Stavelo, et mourut à Arensberg en Westphalie le 13 septembre 1650. Il eut pour l'aider dans ses fonctions épiscopales Paul Stravius, évêque de Joppé.

83. Maximilien-Henri de Bavière, coadjuteur de son oncle dès 1643, dans l'archevêché de

Cologne, en 1649 dans l'évêché de Liège, dont il était grand-doyen, prévôt de Magdebourg, de Saint-Géréon à Cologne, de Berghtholsgraden, abbé de Stavelo, et chanoine dans les principales Eglises d'Allemagne, fut sacré à Bonn en 1651 par Fabio Chisy, nonce à Cologne, qui fut ensuite pape sous le nom d'Alexandre VII en 1683. Il fut fait encore évêque de Munster en 1683, et mourut cinq ans après.

84. Joseph-Clément de Bavière, né le 6 décembre 1671, devint coadjuteur de Frisingue et de Ratisbonne, et l'an 1688 archevêque de Cologne, n'étant âgé que de dix-sept ans. Le cardinal Égon de Furstenberg, évêque de Strasbourg et grand-doyen de Cologne, avait un parti considérable dans ce Chapitre, où il avait été coadjuteur par quelques-uns l'an 1686; mais le pape Innocent XI cassa cette élection, malgré les protestations du roi de France. Se prince Joseph-Clément fut aussi élu en 1694 évêque de Liège. Il fut sacré archevêque de Cologne à Lille, le 1^{er} mai 1707, par M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, assisté des évêques d'Arras, d'Ypres, de Saint-Omer et de Namur. Il eut pour coadjuteur Clément de Bavière son neveu. (*Gallia christ.*, tom. 3, p. 620 et suiv.)

Conciles de Cologne.

Le premier fut tenu l'an 346, sous le pape Jules 1^{er}; Maximin, évêque de Trèves, y présida, et

Euphratas, évêque de Cologne, qui niait la divinité de Jésus-Christ, y fut déposé. (*Regia et Lab.*, tom. 2; *Hard.*, tom. 1.) Ce concile paraît supposé à plusieurs savans, et les actes de saint Servat, évêque de Tongres, qui le citent, sont faux. (*Voyez Dupin, Bibl. ecclésiast.*, tom. 2, pag. 834.)

Le second, l'an 782, par l'ordre et en présence de Charlemagne; on ne sait à quel sujet. (*Baron.*, *ad hunc annum. Regia*, 18. *Lab.*, 6.)

Le troisième, l'an 870; touchant la discipline. (*Regia*, 22. *Lab.*, 8.)

Le quatrième, l'an 873, sur la discipline. Wilbert, archevêque de Cologne, y présida (*Labbe*, 9. *Hardouin*, 6.)

Le cinquième, l'an 877, où on approuva la fondation d'un monastère de religieuses faite par Alfride, évêque d'Hildesheim. (*Mansi*, tom. 1.)

Le sixième, l'an 887, contre les ravisseurs des biens de l'Eglise, les oppresseurs des pauvres, et les mariages incestueux. (*Regia*, 24. *Lab.* 29. *Hard.*, 6.)

Le septième, l'an 965, en faveur du Chapitre de Saint-Martin de Liège. (*Martenne, collectio nova*, tom. 7.)

Le huitième, l'an 1056 et non 1055, comme le dit M. l'abbé Lenglet dans ses *Tables chronologiques*. Ce fut le pape Victor qui le fit assembler pour la réconciliation de Baudouin et de Godefroy, tous deux comtes de Flandre, avec Henry IV, roi d'Al-

lemagne, et non roi de France, comme le dit le même auteur. (Ibid., Regia, 15. Labbe, 9, Hardouin, 6.)

Le neuvième, l'an 1076, par Hidulphe ou Hilduin ou Hildebald, archevêque de Cologne. Il s'y présenta un certain impie pénitent, qui assura avec serment, et confirma par plusieurs témoins, qu'il avait eu les deux yeux miraculeusement arrachés pour ses blasphèmes contre Dieu et saint Annon, et qu'il avait été guéri miraculeusement après avoir invoqué ce Saint. (*Gallia christ.*, tom. 3, pag. 669.)

Le dixième, l'an 1115, contre l'empereur d'Allemagne Henri v. (Labbe, 10. Hardouin, 6.)

Le onzième, l'an 1116, sur le même sujet. On y excommunia le même prince. (Regia, 26. Labbe, 10. Hard., 6.)

Le douzième, l'an 1118, sur le même sujet. (Ibidem.)

Le treizième, l'an 1132, où Brunon fut fait évêque de Cologne. (Mansi, tom. 2.)

Le quatorzième, l'an 1260, le 12 de mars. Conrad, archevêque de Cologne, y présida. On y fit quatorze réglemens pour les clercs, et vingt-huit pour les moines. Le premier est contre les clercs concubinaires. Il leur défend d'assister aux noces de leurs enfans, ni de leur rien léguer. Le second leur défend l'avarice et la marchandise. Le troisième ordonne que les clercs sauront au moins lire et chanter les louanges de Dieu. Le septième ordonne aux chanoines de faire

réparer leurs dortoirs et d'y coucher, afin d'être toujours prêts à assister à matines, et à s'acquitter de leurs autres devoirs. Les autres réglemens qui regardent encore les clercs, sont sur quelques offices de chanoines. Les autres statuts recommandent aux moines la célébration de l'office divin, la pauvreté, la continence, la forme des habits, les jeûnes, les abstinences, selon la règle. (Lab., 11.)

Le quinzième, l'an 1266, sur la discipline. Engilbert, archevêque de Cologne, y présida, et l'on y fit quarante-cinq capitules sur la juridiction ecclésiastique, contre ceux qui frappent des clercs, contre les incendiaires et les ravisseurs des biens de l'Église, contre ceux qui retiennent les dîmes, contre ceux qui tirent les ecclésiastiques devant les juges séculiers, contre ceux qui empêchent qu'on ne tienne les synodes, contre ceux qui célèbrent dans les lieux interdits, etc. (Ibidem.)

Le seizième, l'an 1280. Sifroi, archevêque de Cologne, y présida, et l'on y fit dix-huit canons. Le premier traite de la conduite et de la modestie des clercs. Il leur défend les jeux de hasard, les armes, et veut qu'ils récitent tous les jours l'office de la sainte Vierge, outre le canonical. Le troisième défend aux moines et aux moniales d'avoir aucun pécule, sous peine d'excommunication. Le quatrième regarde le Baptême, et le cinquième la Confirmation. Le

sixième ordonne qu'on ne recevra pas le sacrement de l'Extrême-Onction avant l'âge de quatorze ans. Le septième porte qu'avant de célébrer la messe, il faut avoir dit *matines* et *prima*, et s'être confessé, si l'on en a la commodité. Le huitième défend aux prêtres de dire les messes qu'ils imposent par pénitence. L'onzième ordonne, sous peine d'excommunication, qu'on portera à l'église paroissiale le corps de celui qui aura choisi sa sépulture dans une maison religieuse, pour le transporter ensuite dans le lieu de sa sépulture. (Lab., 11. Hard., 7.)

Le dix-septième, l'an 1300. Vibold, archevêque de Cologne, y préside, et l'on y fit vingt-deux statuts. Le second veut que les doyens donnent les noms des curés qui ne résident pas. Le cinquième porte que les clercs laisseront les biens ecclésiastiques par leurs testaments à l'Église ou aux pauvres, et non à leurs parents; mais qu'ils disposeront, comme ils voudront, des autres biens qu'ils ont par héritage ou par industrie. Le sixième ordonne aux prêtres d'avertir les clercs et les laïques de ne pas attendre à la mort à faire leurs testaments. Le douzième est contre les usuriers. Le treizième est contre les quêteurs. (Lab., 11, Hard., 7.)

Le dix-huitième, l'an 1306, contre les Bégards.

Le dix-neuvième, l'an 1310. Henri, archevêque de Cologne, l'assembla par les ordres du pape

Clément v. On y fit vingt-huit canons. Le premier ordonne, sous peine d'excommunication, d'annuler toutes les lois et toutes les coutumes contraires aux libertés de l'Église. Le troisième défend aux avoués des Églises de ne rien exiger pour leurs fonctions. Le dixième défend d'imposer aux clercs des pénitences qui les rendent infâmes. L'onzième ordonne qu'on ne laissera lire les Épitres et les Évangiles qu'à ceux qui sont dans les Ordres sacrés. Le douzième défend, sous peine d'excommunication, à qui que ce soit, d'accepter de bénéfice-cure qu'il ne soit installé par l'évêque ou par son archidiacre. Le seizième porte que les sonneurs sauront lire, afin de répondre aux prêtres, et qu'ils seront revêtus d'aubes pendant l'office divin. Le dix-septième ordonne que les doyens ruraux et les curés auront soin de faire pourvoir les églises d'ornemens convenables. Le vingt-unième défend de faire des imprécations ni déclamations contre qui que ce soit dans l'Église, sans la permission de l'évêque. Le vingt-troisième ordonne qu'à l'avenir on commencera l'année à la fête de Noël, suivant la coutume de l'Église romaine. Le vingt-huitième ordonne aux religieux et religieuses, sous peine d'excommunication *ipso facto*, de remettre leurs péculs dans le mois, et de garder les clôtures, suivant la constitution de Boniface VIII, qui commence *Periculoso*. (Lab., 11. Hard., 7.)

Le vingtième, l'an 1322, par le même Henri. On y étendit à toute la province les statuts synodaux d'Engilbert, archevêque de Cologne. (Ibidem.)

Le vingt-unième, l'an 1423, par Thierry, archevêque de Cologne. On y fit onze canons. Le second excommunie les seigneurs qui défendent à leurs sujets d'avoir commerce avec les ecclésiastiques, ou de leur rendre les respects qu'ils leur doivent. Le cinquième fait défense de nommer d'autres personnes que des prêtres pour prêcher les indulgences, et pour ramasser les aumônes. Le sixième défend aux chanoines et autres clercs, sous peine d'être privés pendant huit jours des distributions, de causer pendant l'office. Le onzième ordonne la célébration de la fête de Notre-Dame-de-Pitié. (Labb., 12.)

Le vingt-deuxième, l'an 1452, par le cardinal Nicolas de Cusa, légat en Allemagne, pour le pape Nicolas v. On y statua qu'on tiendrait le concile provincial à Cologne, de trois ans en trois ans, tous les ans le synode dans chaque diocèse; qu'on lirait dans ces synodes, l'ouvrage de saint Thomas d'Aquin, sur les articles de foi et les sacrements de l'Eglise; que les juifs, tant hommes que femmes, portaient une marque qui les ferait connaître; que les clercs porteraient l'habit long et les cheveux coupés jusqu'au-dessus des oreilles, etc. (Labb., 13. Hard., 9.)

Le vingt-troisième, l'an 1470,

par l'archevêque Robert, touchant la juridiction de l'Eglise, et la manière de procéder. (Ibidem.)

Le vingt-quatrième, l'an 1491, par l'archevêque Herman de Hess, qui renouvela tous les statuts des conciles précédents.

Le vingt-cinquième, l'an 1536, par l'archevêque Herman de Meurs, qui tomba quelque temps après dans l'hérésie de Luther. Ce concile est divisé en quatorze articles, et chaque article contient de très-sages décrets sur la discipline et les cérémonies de l'Eglise. Le premier article traite du devoir des évêques, et renferme trente-six canons. Le second parle de l'office public et particulier de l'Eglise, de la conduite des clercs, et contient trente-deux canons. Le troisième concerne les églises cathédrales et collégiales avec leurs desservans, et contient trente-un canons. Le quatrième renferme dix-huit canons sur les curés, les vicaires et les prédicateurs. Le cinquième traite des devoirs et des mœurs des curés, en huit canons. Le sixième, de la manière dont ils doivent prêcher la parole de Dieu, en vingt-sept canons. Le septième de l'administration des sacrements, en cinquante-deux canons. Le huitième, qui a sept canons, pourvoit à la substance des pasteurs. Le neuvième parle des constitutions et des coutumes de l'Eglise, en vingt-un canons. Le dixième concerne les moines. Il a dix-neuf canons. Le onzième,

qui a huit canons, parle des hôpitaux et des autres pareils établissemens. Le douzième traite des écoles, des imprimeurs et des libraires, en neuf canons. Le treizième regarde la juridiction contentieuse des ecclésiastiques, en quatorze canons. Le quatorzième parle des synodes et des visites, en vingt-quatre canons. (Regia, 35. Labb., 14. Hard., 9. *Idem*, in-fol., *Colonia*, 1537.)

Le vingt-sixième, l'an 1549, par Adolphe, archevêque de Cologne. On y fit plusieurs statuts pour la réforme de l'Eglise. On y ordonne le rétablissement des écoles, l'examen des écoliers sur la foi et sur les mœurs; l'institution des théologaux et des professeurs en théologie; la proclamation des bans des ordinans; le choix judicieux des ministres de l'Eglise; la résidence des doyens, des abbés, des supérieures de chanoinesses; les visites des diocèses sans vexation; la réforme des abus des officialités; la communion sous une seule espèce; la décence et le bon ordre des processions, etc. (Regia, 35. Lab., 14. Hard., 7.)

COLOMB ou COLM, COLMKIL, COLUMCILLE, et par corruption COLUMBAN (saint), *Columba*, *Columbus*, *Calumbanus*, naquit en Irlande le 7 décembre de l'an 521, d'une des meilleures noblesses de toute l'île. Il quitta de bonne heure le sein de sa famille et tous les avantages du siècle, pour se donner à Dieu, sous la conduite d'un abbé de

grande vertu, nommé Finnen, qui fut fait évêque de Clunard en Irlande quelque temps après. Colomb fit de si grands progrès dans la piété sous la direction de cet habile maître, qu'on le jugea digne d'être prêtre l'an 546, et qu'il fonda aussitôt le monastère de Diarou Dair-maigh, près de la ville de Derrey, aujourd'hui Durrog dans l'Ulster ou l'Ultonie, province d'Irlande. Il en bâtit encore d'autres dans les provinces de Connaugh ou Connacie, de Meath ou Médie, et passa dans la petite île de Hy ou Jona, au nord d'Irlande, où il instruisit les habitans et bâtit un monastère célèbre. Il alla ensuite, avec douze de ses disciples, dans les montagnes d'Ecosse prêcher l'Evangile aux Pic-tes.

Il y fit un grand nombre de conversions, y bâtit plusieurs églises, et travailla pendant plus de trente ans à déraciner l'idolâtrie et les vices de toute l'Ecosse, avec un succès qui lui mérita le titre d'apôtre du pays. Il se délassait des fatigues de la prédication en copiant les livres de l'Ecriture-Sainte, et il en était au dixième verset du trentetroisième psaume, lorsqu'un pressentiment de sa mort lui fit dire : *Cessons d'écrire, et que mon successeur Balthen continue*. Il alla aux vêpres, se coucha sur la terre nue, car il n'avait point d'autre lit, exhorta ses disciples à l'union entre eux, se trouva encore le premier à l'église à l'heure de matines, et

rendit l'esprit en priant devant l'autel, avant que l'office fut commencé, le 9 de juin de l'an 597, ou, selon d'autres, le 16 de mars de l'année suivante. Son corps fut enterré dans son monastère de Hy, d'où plusieurs ont prétendu qu'il avait été transféré à Downe, et ensuite à Glas-senburg. Mais ces translations sont incertaines. On fait sa fête le 9 de juin. Sa vie, écrite en trois livres par saint Adamnan, l'un de ses successeurs, qui vivait cent ans après lui, se trouve au cinquième tome des leçons antiques de Caucisius et dans Surrius. On peut voir aussi Bède, dans son *Histoire*, liv. 3, ch. 4. Ussérius, dans ses *Antiquités des Eglises britanniques*. M. Bulteau, ch. 46, n. 4 du deuxième livre de son *Hist. Bénéd.* Dom Mabillon, au premier *Siècle Bénédicte*. Les Bollandistes et Baillet, 9 juin.

COLOMB. L'Ordre de Saint-Colomb, que Bède appelle aussi *Colomban*, était autrefois fort étendu en Irlande; car il avait plus de cent abbayes ou monastères qui en dépendaient, dans toutes les îles britanniques. Le principal monastère ou chef-d'Ordre était à Dair-maigh ou à Derry, aujourd'hui Londonderry, ou, selon la plus commune opinion, dans l'île de Hu ou de Hy ou de Jona, qui depuis a été appelée, du nom de ce Saint, *Ycolm-kil*, au nord de l'Irlande, peu loin d'Écosse. Il se trouve une règle en vers irlandais, que saint Colomb avait dictée, et qui fut

en usage non-seulement dans l'île de Hy, mais encore dans les autres monastères d'Écosse, qu'il fonda ou qui furent bâtis par ses disciples. Cet Ordre fut réuni à celui des chanoines réguliers. (Ussérius, de *Antiquit. ecclés. britannic.* Bulteau, *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*. Alleman, *Hist. monastique d'Irlande*. Dom Mabillon, *Annal. Ord. sancti Bened.*, tom. 1. Le père Hélyot, *Histoire monastique*, etc., tom. 2, c. 20, pag. 142.)

COLOMBAN (saint), abbé de Luxeuil, naquit en Irlande vers l'an 566, dans la province de Lagenie ou Leinster, qu'il quitta pour aller, dans une autre province d'Irlande, se mettre sous la conduite d'un homme vénérable nommé Silen; il entra ensuite dans le monastère de Bancor, le plus célèbre d'Irlande; mais le désir de se détacher de plus en plus du monde lui fit prendre la résolution de passer en France vers l'an 590 avec douze autres religieux de son monastère. Il était alors dans la trentième année de son âge. Il s'établit d'abord dans un vieux château nommé *Anagrates*, aujourd'hui Anegrai, situé dans le désert de la Vosge; mais ne pouvant loger tous les disciples qui venaient à lui, attirés par l'odeur de ses vertus, il bâtit à huit milles d'Anegrai le célèbre monastère de Luxeuil, et ensuite un autre à une lieue de ce dernier, qu'il nomma *Fontaines* à cause de l'abondance des eaux. Théo-

torio, roi d'Austrasie, l'ayant exilé à la sollicitation de la reine Brunehaut, il alla trouver le roi Clotaire, fils de Chilpéric, qui régnait alors sur les Français de Neustrie, à l'extrémité de la Gaule, sur la côte de l'Océan. Il passa ensuite dans les États du roi Théodebert, et s'établit à Zug, dont il convertit une partie des habitans qui étaient idolâtres. De là il passa à Bregents, où il demeura environ trois ans, c'est-à-dire, jusque vers l'an 612 qu'il alla en Italie, et s'établit en un lieu nommé *Bobbio*, dans le désert de l'Apennin, vers l'an 613. Il bâtit en ce lieu, qui est près de la Trébia, un monastère qui subsiste encore. Il bâtit aussi un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge sur une montagne voisine, avec une caverne de sa grandeur où il se retirait pendant le Carême, pour y vivre dans le jeûne et dans la prière, ne revenant au monastère que le samedi et les jours de fêtes. Il mit un moine auprès de l'oratoire devant lequel il fléchissait souvent les genoux (car c'était la coutume des gens de piété en Irlande de faire au moins cent genuflexions par jour.) Saint Colomban mourut à Bobbio le 21 novembre 615. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

1° Une règle pour ses religieux, qui est très-sage et très-instructive. On peut la diviser en deux parties, dont la première regarde la pratique des vertus essentielles à un moine ; la seconde, les pénitences qu'on

lui doit imposer pour ses fautes. Les vertus essentielles à un moine sont l'obéissance prompte, sans contrariété ni murmure ; le silence, qui ne doit être rompu que pour des choses utiles ou nécessaires ; la pauvreté, le dénuement et le mépris des richesses ; l'humilité, la chasteté de corps et de cœur ; l'assiduité à la prière, l'abstinence, la mortification et la discrétion qui tient le juste milieu entre les deux extrémités. L'autre partie de la règle de saint Colomban est le Pénitentiel, c'est-à-dire, les corrections des fautes ordinaires des moines. Il distingue deux sortes de péchés : les péchés mortels que l'on confessait aux prêtres, et les moindres péchés que l'on confessait à l'abbé ou à d'autres qui n'étaient pas prêtres, avant que de se mettre à table ou au lit. Les corrections ordinaires sont les coups de fouet, six pour les fautes légères ; pour les autres à proportion, quelquefois jusqu'à deux cents, mais jamais plus de vingt-cinq à la fois. On compte pour une faute légère, qui était punie de six coups de fouet, de ne pas répondre *amen* à la bénédiction de la table ; de parler sans nécessité pendant le repas ; de ne pas faire le signe de la croix sur sa ouillère, sur sa lampe ; car les moines en faisaient sur tout ce qu'ils prenaient.

2° Un second Pénitentiel. Fleming l'a donné le premier sur un manuscrit de Bobbio, où il est attribué à saint Colomban.

Il est conforme d'ailleurs à celui dont nous venons de parler, en ce qui regarde les moines. Il est vrai qu'il comprend les peines canoniques pour toutes sortes de personnes, clercs, moines, laïques, et pour toutes sortes de crimes : ce qui ne paraît pas être du fait d'un supérieur de monastère. Mais il faut remarquer que ce Pénitentiel est moins un nouveau règlement de discipline qu'un recueil des pénitences imposées par les anciens Pères, soit dans leurs écrits, soit dans les conciles. Saint Colomban n'est pas le seul qui ait fait un semblable recueil. Saint Cuméen, abbé d'Irlande dans le même siècle, en composa un dans le même goût que celui de saint Colomban, excepté qu'il est plus diffus et plus détaillé, et qu'il y cite plusieurs fois les conciles et les décrets du siège apostolique ; ce que ne fait pas saint Colomban qui se contente de rapporter les peines pour chaque crime, sans marquer par qui elles avaient été réglées, si ce n'est en général, en disant qu'il va rapporter les pénitences que les saints Pères ont prescrites pour chaque péché.

3°. Un discours ou instruction sur l'unité de Dieu et la Trinité des personnes. Un autre sur la mortification des vices et l'acquisition des vertus. Un autre sur le mépris du monde et l'amour des biens éternels. Un sur les travaux de la vie présente ; deux sur la nature de la vie présente ; deux sur l'aveuglement

des mondains et le désir de la félicité éternelle ; un sur le jugement dernier ; un sur les moyens d'éviter la colère du souverain juge ; un sur l'amour de Dieu et du prochain ; un sur la composition et la vigilance ; un sur la Fontaine de vie qui est Jésus-Christ ; un en forme de lettre à un jeune homme auquel il recommande d'être simple dans la foi, docte dans la science des mœurs, tardif à se fâcher, aimable aux gens de bien, doux envers les infirmes, sobre, chaste, patient, libéral, fort et constant dans les tribulations, infatigable dans les œuvres de charité ; un sous le titre d'*Exhortation aux frères assemblés* ; un en forme d'exhortation, dans lequel, en faisant un parallèle de la rapidité avec laquelle les choses du monde passent, avec l'éternité des biens de l'autre vie, il donne du mépris pour les unes, et de l'amour pour les autres. Il y a une dixième instruction qui, dans le manuscrit de Bobbio, se lit après le second Pénitentiel, à cause que le sujet n'était pas le même que celui des précédentes, et à cause de quelque différence de style. On l'a quelquefois attribuée à Fauste de Riez. Elle est très-courte et ne contient que les passages de l'Écriture où il est parlé des huit péchés capitaux, et des vertus qui leur sont opposées. Car les anciens comptaient huit péchés capitaux ; savoir, la gourmandise, la fornication, la cupidité, la colère,

la tristesse, la paresse, la vaine gloire et l'orgueil.

4^e Cinq lettres, dont la première; suivant l'ordre chronologique, quoique la dernière dans l'impression, est adressée à saint Grégoire, pape. Le motif de cette lettre est de défendre l'usage d'Irlande, de célébrer la Pâque le quatorzième de la lune. Saint Colomban y prend le nom de *Bargoma*, ou plutôt de *Barjona*, fils de la Colombe, par allusion au nom de Colomban ou Colomba qu'il portait. Elle est écrite avec beaucoup de liberté, et toutefois avec respect. On l'a imprimée diverses fois, et toujours avec une grande quantité de fautes qui la défigurent entièrement.

La seconde lettre est adressée aux évêques de Gaule assemblés en concile, vers l'an 602, et roule aussi sur la question de la Pâque. Saint Colomban renvoie, pour le fond de la question, à la réponse qu'il avait faite à ces évêques trois ans auparavant, aux trois lettres qu'il avait écrites au pape, et au mémoire qu'il avait adressé à l'évêque Arigius.

La troisième lettre est au pape Boniface IV. Saint Colomban lui demande qu'il lui soit permis de s'en tenir, sur l'observation de la Pâque, à la tradition de ses anciens, au cas qu'elle ne soit point contraire à la foi; et pour engager le pape à lui accorder sa demande, il lui fait entendre que faisant corps à part dans la solitude avec ses moines, il n'é-

tait point obligé à se conformer à l'usage des provinces où il n'était pas né.

La quatrième lettre est adressée aux moines qu'il avait laissés à Luxeuil en partant pour son exil en 610. Il l'écrivit de Nantes, au moment qu'il allait s'embarquer pour passer en Irlande, et ne comptant plus de les revoir. Il les exhorte à la patience en la persécution que le roi Théodoric et la reine Brunehaut leur faisaient souffrir, et surtout à l'union entr'eux, disant que s'ils n'avaient pas un même cœur et une même volonté, il était plus expédient qu'ils se séparassent de demeure.

La cinquième lettre est adressée au pape Boniface IV, en faveur des défenseurs des trois Chapitres; et à la demande d'Agilulf, roi des Lombards, qui les avait pris sous sa protection. On voit par cette lettre que le saint abbé n'était point au fait de la question, et qu'il n'en savait que ce que les schismatiques lui en avaient appris. Cette lettre est semée de termes peu ménagés, qui avaient échappé à un zèle plus ardent qu'éclairé. Il en fait par avance ses excuses au pape, comme de tout ce qui aurait pu le choquer dans une autre lettre adressée à un nommé *Agrippin*, qui l'avait aussi contraint d'écrire sur l'affaire des trois Chapitres. Il donne dans cette lettre l'explication de son nom en grec, en hébreu et en latin; et, au lieu que dans les autres il prend le nom de Co-

tumba, ici il prend le nom de *Palumbus*, pigeon ramier.

5° Plusieurs poèmes très-instructifs et très-utiles. Il y en a un qui est adressé à Hunald, que quelques exemplaires nomment *Secte*, disciple de saint Colomban. Il est précédé d'une petite préface en vers acrostiches, où saint Columban se nomme lui-même, et où il met aussi le nom d'Hunald en cette sorte : *Columbanus Hunaldo*. Il y en a un autre à Fédolius; un sur la femme. C'est une antithèse entre les maux que la première femme a causés au genre humain, et les avantages que la seconde, c'est-à-dire la sainte Vierge, lui a procurés; un intitulé : *Monostichon*. Chaque vers de ce poème renferme une sentence ou une maxime de morale; et c'est ce que signifie le mot de *Monostichon*.

6° Saint Colomban avait encore composé d'autres ouvrages qui sont perdus; savoir : un commentaire sur les Psaumes, qu'il composa étant encore jeune et avant que d'entrer dans le monastère de Bancor; un écrit contre les Ariens; une lettre au roi Théodoric, et une au roi Clotaire; deux à saint Grégoire, pape, sur la Pâque; une aux évêques des Gaules, et une contre Agrippin sur l'affaire des trois Chapitres; un mémoire qu'il avait adressé à Arigé.

Saint Columban avait étudié l'antiquité profane et ecclésiastique, et appris, dans les écrits des meilleurs maîtres, à parler et

à écrire avec élégance et avec noblesse, soit en prose, soit en vers. Mais il réussissait surtout dans la morale. Ses discours en ce genre sont vifs, pressans, animés, naturels, persuasifs et pleins d'onction. Ses lettres ont moins d'agrémens; le tour en est plus embarrassé, le style plus enflé et plus guindé.

Nous n'avons que deux éditions complètes de ses œuvres : l'une dans les *Collectanea sacra* de Fleming, cordelier hibernais, imprimées à Augsbourg en 1621, in-8°, et réimprimées à Louvain en 1667, in-folio; l'autre dans le douzième tome de la *Bibliothèque des Pères*, à Lyon, en 1677. Avant ce temps-là Golstad avait rendu publique la règle de saint Colomban, avec quelques autres de ses opuscules. Son édition est de Lille en 1604, et comprend d'autres anciens monumens sous le titre de *Paraneticorum veterum*. Cette règle se trouve aussi dans le *Florilegium Sanctorum Hiberniæ* de Thomas Messinghani, à Paris, en 1624; dans le *Corona lucida* de Stengel; et dans le Code des règles de saint Benoît d'Aniane, par Holstenius, à Paris en 1663. La lettre au pape saint Grégoire n'est point dans le recueil de Fleming, mais on l'a mise dans le neuvième livre de celle de ce pape de la nouvelle édition, où elle est la cent vingt-septième. (Voyez Jonas, moine de Bobbio, dans la *Vie de saint Colomban*. Sigebert, de *Script. eccles.* Surius *ad diem* 21 novembre. Stengelius,

in *Cor. luc.* Baronius. Possev. LeMire. Dom Mabillon, *Annal.*, tom. 1 et tom. 2. *Act. Ord. S. Bened.* Cave, Dupin, septième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecclés.*, tom. 17, pag. 482 et les suiv.)

COLOMBAN (Corneille-Wrank), de Dendermonde, chanoine de Gand, et ensuite bénédictin, élu abbé de Saint-Pierre en 1597, mourut le 15 août 1615, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et laissa : 1° Le Marteau des Calvinistes sur l'Eucharistie, tiré de saint Chrysostôme, de saint Ambroise et de saint Cyprien, à Anvers, en 1607. 2° La Consolation des Ames du Purgatoire. 3° Traité des Sacramens de l'Eucharistie. 4° Discours sur les miracles et les éloges de la Vierge, en flamand, à Gand, 1612. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1923.)

COLOMBE, vierge et martyre à Sens, confessa généreusement la foi de Jésus-Christ, et fut couronnée par le martyre l'an 273, au premier voyage que l'empereur Aurélien fit dans les Gaules, ou l'année suivante, le 31 de décembre, à moins qu'on ne fasse remonter son martyre sous l'empereur Valérien, à l'an 259, auquel Aurélien, qui la condamna, était actuellement gouverneur de la province de Sens, ou même de toute la Gaule Celtique. Ses reliques se conservaient à Sens, dans l'abbaye qui portait son nom, et non pas à Rimini en Italie, comme quelques uns le

prétendent. C'est tout ce que l'on sait de sainte Colombe, dont les actes, rapportés dans le Recueil de Montbrice, n'ont point d'autorité. (Baillet, 31 décembre.)

COLOMBE, vierge et martyre à Cordoue en Espagne, dans le neuvième siècle, se mit sous la discipline de sa sœur Elisabeth, abbesse du monastère de Tabane, à deux lieues de la ville. Elle y édifia long-temps cette communauté par sa douceur, son humilité, sa modestie, sa régularité, sa pénitence, jusqu'à ce que ne pouvant plus résister à la force de l'attrait qui la poussait à l'oraison et à une solitude entière, elle obtint la permission de se renfermer dans une cellule écartée, pour s'y appliquer uniquement à la contemplation des choses du ciel. Elle vivait dans ce saint commerce avec Dieu, lorsque les Maures obligèrent les religieuses de Tabane de se réfugier à Cordoue. Elle n'y fut pas long-temps sans se sentir intérieurement pressée d'aller se présenter au martyre. Elle courut au lieu où l'on rendait la justice sans consulter personne, y publia les louanges de Jésus-Christ, y cria contre les impostures de Mahomet, et l'impiété de sa secte ; ce qui lui fit trancher la tête l'an 853. Son corps fut jeté dans la rivière de Guadalquivir, et retrouvé six jours après par des religieux qui le rapportèrent secrètement au village de Fraggelles, près de Cordoue, où il fut enterré dans l'église de sainte

Eulalie. On fait sa fête le 17 septembre, qui est le jour de sa mort. Son histoire est au ch. 10 du troisième livre du *Mémorial* de saint Euloge de Cordoue, auteur contemporain, et témoin de la plupart des choses qu'il y rapporte. M. Bulteau en parle aussi dans son *Hist. bénéd.*, liv. 5, chap. 81. (Baillet, 17 septembre.)

COLOMBE (Bienheureuse), vierge de l'Ordre de Saint-Dominique, vint au monde à Riéti, ville de l'Etat ecclésiastique dans le duché de Spolète. Elle n'avait que dix ans lorsqu'elle fit à Dieu le sacrifice de sa virginité, et elle le soutint avec un courage invincible, soit contre les importunités de ses parens qui voulaient la marier, soit contre les tentations et les attaques du démon. Ayant embrassé la vie religieuse dans le tiers-Ordre de Saint-Dominique, elle se dévoua tout entière à la pénitence. Elle portait un rude cilice avec des cercles et des chaînes de fer. Elle couchait sur la terre nue, et quelquefois sur des épines, lors même qu'elle avait la fièvre. Elle prenait la discipline trois fois toutes les nuits, et visitait souvent l'église les pieds nus, même l'hiver. Elle ne vivait ordinairement que de pain et d'eau; et elle en vint jusqu'à se retrancher entièrement l'usage du pain, se contentant de quelques fruits qui n'étaient pas mûrs. Elle priaît continuellement, et s'attachait surtout à contempler la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

qui lui fit de grandes grâces dans l'oraison, et qui lui accorda le don de prophétie avec celui des miracles, avant et après sa mort, qui arriva à Pérouse où elle avait fondé un couvent sous le nom de sainte Catherine de Sienne, l'an 1502, dans sa trente-quatrième année. Urbain VIII approuva son culte, et Benoît XIII permit d'en faire la fête le 20 de mai, jour de sa mort, à tout l'Ordre de Saint-Dominique, et aux villes de Pérouse et de Riéti.

COLOMBE, pigeon, *columba*. Oiseau domestique, déclaré pur par la loi de Moïse. Noé fit sortir la colombe de l'Arche pour savoir si les eaux du déluge s'étaient retirées. Elle revint d'abord à l'Arche, n'ayant pu trouver où asseoir son pied. Il la renvoya une seconde fois, et elle revint portant en son bec un rameau d'olivier vert. Il la renvoya une troisième, et elle ne revint plus, parce que le déluge était cessé. (*Gen.*, 8, 8.) Quand une femme juive allait au temple après ses couches, elle devait offrir au Seigneur un agneau et une colombe, ou une tourterelle, ou bien un jeune pigeon, ou un petit de tourterelle. Que si la personne était pauvre, au lieu d'un agneau elle offrait deux pigeons ou deux tourterelles : il n'importait de quel sexe ils fussent. (*Levitic.*, 12, 8, *Num.*, 6, 10.) La sainte Vierge offrit deux pigeons ou deux tourterelles. L'agneau était offert en holocauste, et le pigeon en hostie pour le péché. Le prêtre lui tor-

daît la tête et le cou. Il lui faisait avec les ongles une ouverture, pour faire couler le sang aux côtés et au pied de l'autel, jetait les plumes et le jabot à l'orient de l'autel, au lieu où l'on mettait les cendres qu'on ôte de l'autel; ensuite il rompait les ailes de l'oiseau; et sans diviser l'hostie avec le fer, il la mettait sur le feu de l'autel où elle était entièrement consumée.

La colombe est le symbole de l'innocence, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la fidélité. L'épouse du Cantique est souvent comparée à la colombe. Le Saint-Esprit parut en forme de colombe sur la tête du Sauveur, lorsqu'il fut baptisé par saint Jean. (*Matt.*, 3, 16; et 10, 16.) Jésus-Christ recommande à ses disciples la ruse du serpent et la simplicité de la colombe. L'Écriture, en quelques endroits, semble attribuer à la colombe de la réflexion et de la méditation, *meditabor ut columba*. (*Isaïe*, 38, 14.) Cela doit s'entendre de ses gémissemens. La colombe et la tourterelle gémissent et roucoulent. C'est pour cela que la colombe est aussi le symbole des gémissemens et des prières que l'Église adresse à Jésus-Christ. Le cardinal Bellarmin a composé trois livres du gémissement de la colombe, ou du bonheur des larmes, dans lesquels il traite de la nécessité, des sources et du fruit des larmes. Jérémie parle en plusieurs endroits du glaive de la colombe. (*Jérém.*, 46, 16; 50, 16.) On

doit entendre par-là un ennemi, un destructeur, un ravageur, tel que Nabuchodonosor; c'est le sens le plus naturel du mot hébreu *Jona*. (*Dom Calmet, Dictionnaire de la Bible*, au mot *Colombe*.)

Les Syriens adoraient les colombes aussi-bien que les poissons, parce qu'ils croyaient que Sémiramis avait été changée en colombe comme Derceto sa mère le fut en poisson. Les Samaritains, qui étaient des Assyriens, adoraient aussi une colombe sur le mont *Garizim*, si nous en croyons les juifs. (*Maïemonide*, sur la *Mischne*, traité *Berachot*, c. 8.)

Colombe, dans les églises des chrétiens. Anciennement, chez les Grecs et les Latins, il y avait au milieu des ciboires ou dais qui couvraient l'autel, une colombe d'or ou d'argent suspendue, dans laquelle on conservait l'Eucharistie. Il en est parlé dans l'acte 5 du cinquième concile général de Constantinople, dans la vie de saint Basile, dans le Testament de Perpétue, cinquième évêque de Tours après saint Martin, où elle est appelée *Columba ad repositorium*, pour la distinguer de celles qui n'étaient que représentatives. (*Bocquillot, Litur. sacr.*, pag. 107. *Moléon, Voyage liturg.*, p. 103.) Les luthériens mettent des figures de colombe dans leurs baptistères et sur les chaires des prédicans. Cet usage excita du bruit en Allemagne, et occasiona des écrits pour et contre.

COLOMBE, Ordre de la Colombe. Ordre de chevalerie fondé en 1379 par Jean 1^{er}, ou en 1399 par Henri III, fils de Jean 1^{er}, roi de Castille, ou enfin par Pierre. Les chevaliers portaient, pour marque de leur Ordre, une colombe d'or émaillée de blanc, la tête en bas. Ils faisaient vœu de chasteté conjugale; ils devaient communier tous les jeudis, défendre la foi catholique, protéger les veuves. Cet Ordre, qui ne se conférait qu'à des personnes de considération, ne dura pas long-temps. (Favin, liv. 6, pag. 1229. L'abbé Justiniani, tom. 2, c. 64. Le père Hélyot, *Ord. monast.*, etc., t. 8, c. 42, pag. 293.)

COLOMBE (la), *Columba*, abbaye régulière et réformée de l'Ordre de Cîteaux, fille de Preuilly. Elle était située dans un bourg qui en portait le nom près de la rivière de Chauderet, sur les lisières des diocèses de Limoges et de Bourges. Elle était d'abord autrefois tout entière de ce dernier; ensuite elle fut de celui de Limoges. L'église était bâtie dans le Limosin; mais une partie des jardins et enclos était dans le Berry, assez près de la Marche. Cette abbaye fut commencée d'être bâtie le 15 juin 1146. On y fit venir des moines de Preuilly, auxquels on donna quelques biens pour en faire achever les bâtimens. On cite entre ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de La Tremouille, qui par la suite en furent les restaurateurs et la dotèrent ri-

chement; on y voyait les tombeaux de plusieurs d'entre eux devant la chapelle de la Vierge, surnommée pour ce sujet la *Chapelle de La Tremouille*. (*Dictionnaire univ. de la France. Gallia christ.*, tom. 2, col. 629.)

COLOMBE (Brusson), prêtre de Fréjus, a donné : *Traité du péché originel et actuel, et des vertus*, à Avignon, 1528. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 997.)

COLOMBE (Jean de), jésuite, a donné : 1^o deux volumes sur l'Écriture-Sainte, à Lyon, 1656. 2^o Notre-Dame-de-Manosque en Provence, *ibid.*, 1638. 3^o Quatre livres des évêques de Viviers, *ibid.*, 1651. 4^o Les Nuits de Blanchelande, où est rapportée l'histoire de plusieurs archevêques et évêques, *ibid.*, 1660. 5^o Traité pour montrer que Jean Monluc, évêque de Valence, n'a point été hérétique, *ibid.*, 1640. (Dupin, *ibid.*, dix-septième siècle, pag. 222.)

COLOMBE (Jérôme), de Pérouse, a donné : 1^o *Disquisitions sur la puissance de Jésus-Christ*, où il explique en quelle manière les planètes et les astres lui obéissent, à Bologne, en 1619. 2^o *La hiérarchie angélique et humaine*, en huit livres, à Lyon, en 1647. 3^o *Deux livres du gouvernement de l'Église*. 4^o *Exposition en vers sur le Cantique des Cantiques*, à Urbain VIII. 5^o *Les Psaumes de David*, en vers italiens. (Dupin, *ibid.*, pag. 1794.)

COLOMBE-LEZ-SENS (sainte),

sancta Columba propè Senonas, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située près de la ville de Sens. Il y avait la réforme de la congrégation de Saint-Maur. Les auteurs ne conviennent pas sur le temps de la fondation de cette abbaye. Les uns la mettent en 620, par Clotaire II, roi de France; les autres en 936. Il est sûr cependant qu'elle existait avant cette dernière époque; car le concile de Savonnières près de Toul, tenu l'an 859, en fait mention. Ce monastère était beau et magnifique; l'église a été consacrée par le pape Alexandre III. On y voyait dans la nef le tombeau de saint Loup, archevêque de Sens, et ses reliques y étaient conservées dans une très-belle chasse d'argent qui était dans le trésor, ainsi que celles de sainte Colombe et de saint Flavet. Les reliques de Thibaud I^{er}, comte de Champagne, y étaient aussi dans une chasse de bois. Raoul, roi de France, et Richard, duc de Bourgogne, choisirent leur sépulture dans cette église. Ce n'est pas une petite gloire à l'abbaye de Sainte-Colombe d'avoir servi d'asile à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, lorsque cet illustre prélat fut obligé de sortir de son diocèse. (*Gallia christ.*, tom. 3, veteris edit. La Martinière, *Dictionn. géogr.*)

COLOMBET (Claude), habile jurisconsulte du dix-septième siècle, et professeur en Droit dans la Faculté de Paris, a donné: 1^{re} nne édition des œuvres de Cu-

jas en six vol. in-folio, Paris, 1634. 2^o Des Paratitiles sur le Digeste, et un abrégé de la Jurisprudence romaine, divisé en sept parties, à l'imitation des *Pandectes de Justinien*, avec son rapport à l'usage de la France. 3^o *Synoptica institutionum imperialium descriptio per definitiones et divisiones*, in-12. (Taisand, dans ses *vies de Jurisconsultes*, in-4^o, édit. de 1737, pag. 129.)

COLOMBIER, *columbarium*, lieu bâti pour y nourrir et entretenir des pigeons. On en distingue de deux sortes; savoir, les colombiers à pied qui sont bâtis en forme de tour et qui ont des boulines ou paniers à tenir pigeons depuis le haut jusqu'au rez-de-chaussée, et les volières ou colombiers sur piliers et sur solives, qu'on appelle aussi *volets* et *fuyés*, qui n'ont point de boulines depuis le haut jusqu'en bas; mais qui, étant bâtis sur piliers ou sur solives, ont un cellier ou une étable dessous. Quoique les colombiers fussent préjudiciables à plusieurs particuliers, ils furent cependant permis, à cause de la coutume universelle, et parce qu'ils tournent à l'avantage du public en général. Mais autrefois ils n'étaient pas permis à tout le monde indifféremment; il n'y avait que ceux à qui les lois, l'usage, une prescription légitime les accordaient. Dans la plupart des Coutumes de France, le droit du colombier n'était pas un droit féodal. La Coutume de Paris, art. 69, don-

naît droit de colombier à pied au seigneur haut-justicier qui avait censive. L'article suivant ne donnait ce droit au seigneur non haut-justicier que quand il avait fief, censive et terre en domaine jusqu'à cinquante arpens. A l'égard des colombers non à pied, tout particulier pouvait en avoir, si ce n'est dans les coutumes qui défendaient toutes sortes de colombers, pourvu qu'il fût propriétaire de 50 arpens de terres labourables, situés aux environs de sa maison et sur le territoire où était la volière. En Normandie, le droit du colombier était attaché au plein fief de Haubert. Il n'était pas permis de bâtir un colombier sur une roture. On pêchait donc quand on bâtissait des colombers sans qu'on eût droit de le faire, et on était obligé à restitution envers ceux à qui les pigeons causaient du dommage. On pêche aussi, et on était obligé à restitution quand on mettait des amorces dans son colombier pour attirer les pigeons des autres; mais non pas quand on ne donne qu'une meilleure nourriture à ses propres pigeons, ou qu'on place son colombier dans un lieu plus commode. Ceux qui tuent les pigeons des personnes qui ont droit d'avoir des colombers sont obligés à restitution. Il en est de même, selon plusieurs théologiens, de ceux qui connaissent ces sortes de voleurs et qui ne les découvrent pas, lorsqu'il y a des munitaires publiés contre eux. Les pigeons qui sont trois ou quatre jours de suite

sans retourner à leur colombier sont censés avoir quitté la coutume d'y retourner, et recouvrent leur première liberté; ce qui fait qu'ils appartiennent à celui qui s'en empare le premier. Au reste, il faut remarquer que le droit de colombier était personnel, et qu'aucun seigneur ne pouvait le concéder à qui que ce fût; s'il l'accordait, les habitants avaient le droit de s'y opposer. (M. Collet, *Moral.*, t. 1, p. 139 et suiv. Voyez aussi MM. de Ferrière et Denisart, au mot COLOMBIER.)

COLOMBIERE (Claude de La), jésuite, né à Saint-Symphorien, à trois lieues de Lyon, se distingua dans le ministère de la chaire, et se fit écouter avec fruit pendant deux ans à la cour d'Angleterre; il mourut à Paray en Bourgogne, âgé de quarante ou quarante-un ans, le 15 février 1682, avec la réputation d'un religieux de piété et d'esprit. Il était en commerce de lettres avec le célèbre Patru, qui en parlait comme d'un des hommes de son temps qui saisissait le mieux les finesses de notre langue. On a de lui, 1^o des Sermons en quatre volumes in-8^o, et un cinquième volume contenant des réflexions morales et les harangues latines qu'il prononça en professant la rhétorique à Lyon, imprimés dans cette ville en 1684, chez Anisson; et à Paris, chez François Muguet. Ils ont été mis en bon français par un Père de la même compagnie, et réimprimés en six vol.

in-12, en 1757, à Lyon, chez Pierre Brayset Ponthus. 2° Des Réflexions chrétiennes. 3° Deux volumes de Lettres spirituelles avec une retraite, in-12 Lyon; 1725. 4° Un livre publié en 1726, qui contient l'office, les prières et les pratiques de la solennité du sacré cœur de Jésus, dont le père de La Colombière a été l'introduit. Ce prédicateur avait l'esprit fin et délicat, et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style. Il avait surtout le cœur vif et sensible; c'est l'onction du père Cheminai, mais avec plus de feu; l'amour de Dieu l'em brassait. Tout dans ses sermons respire la piété la plus tendre et la plus vive. Il y en a peu qui aient ce mérite dans un degré égal, et qui soient, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus dévots sans petitesse. (M. l'abbé Trublet, *Réflexions de l'Eloquence*, pag. 76. Le père Colonia, jésuite, *Histoire littéraire de Lyon*, t. 2. Le *Dictionnaire des Prédicateurs*, pag. 78 et 79.)

COLOMBIN ou COLOMBINI (S. Jean), instituteur de l'Ordre des Jésuites, était l'une des plus nobles et des plus illustres familles de Sienne. Il épousa une demoiselle de qualité, dont il eut un fils et une fille, et passa par toutes les charges de la ville jusqu'à la première magistrature. Il fut converti par la lecture de la vie de sainte Marie Égyptienne, que sa femme lui donna un jour pour l'amuser en attendant que le dîner fût prêt. Depuis ce moment, il résolut de

se consacrer uniquement au service de Dieu, commença à fréquenter les églises, à faire de grandes aumônes, et à pratiquer la pénitence avec une ardeur incroyable, ne couchant que sur des ais de bois, portant un rude cilice, et se déchirant le corps à coups de disciplines. Il fit de sa maison un hôpital où il servait les pauvres et les malades sans se rebuter jamais, et il ne rougit pas d'y porter un jour sur ses épaules un lépreux couvert d'ulcères infects qu'il avait trouvé à la porte de l'église. S'étant associé François Vincent, noble vénitien, il parcourut les bourgs et les villages d'une grande partie de la Toscane, prêchant la pénitence, et fonda l'Ordre des Jésuites, ainsi nommés parce qu'ils prononçaient souvent le nom de Jésus. Il mourut à Sienne le 31 juillet de l'an 1367, jour de sa fête. (Baillet, 31 juillet. *Voy. JÉSUITES*.)

COLOMBNA, ville épiscopale du diocèse de Moscovie sur l'Occa, un peu avant que cette rivière se jette dans le Wolga, à dix grandes lieues de Moscow sa métropole. On lui a uni l'Église de Kochire dans le duché de Rezan. Voici ses évêques que nous connaissons :

1. Afrane, en 1498.

2. Vassien, en 1520. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1316.)

COLOMBS ou COULOMBS, *Columba*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située sur la rivière d'Eure, près de Nogent-le-Roi, au diocèse de Chartres.

On ignore le temps de sa fondation, mais on sait qu'elle existait dès le 9^e siècle, et qu'ayant été détruite par les Normands, elle fut rebâtie vers l'an 1024, par Roger, évêque de Beauvais, fils du comte de Chartres et de Blois. Après la mort de ce prélat, Odolric, évêque d'Orléans, son héritier et neveu, confirma tout ce que son oncle avait fait en faveur du monastère de Colomb; il en augmenta même les biens, et y rétablit la dignité abbatiale qu'on avait abolie. Cette abbaye fut d'abord fort nombreuse, et devint si célèbre après son rétablissement, que des personnes même du sexe, de la première condition, s'y retirèrent pour y vivre dans les exercices de la pénitence. Elle demeura dans cet état florissant jusqu'au quatorzième siècle, qu'elle fut ruinée pendant les guerres des Anglais; en sorte que l'an 1447 il n'y avait qu'environ douze religieux qui y vivaient dans une grande pauvreté. Elle fut ravagée encore en 1567 par les calvinistes, qui pillèrent les ornemens et détruisirent ou brûlèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. Mais enfin les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui furent introduits dans ce monastère en 1648, n'oublièrent rien pour le réparer et pour le mettre sur l'ancien pied. (*Gall. christ.*, tom. 8, col. 1248, nov. édit.)

COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur-général des barnabites, né à Paris le 12 avril 1712, et mort dans la même ville

en 1788, est connu par les ouvrages suivans : 1^o *Plan raisonné de l'éducation publique pour ce qui regarde la partie des études*, Avignon et Paris, 1762, in-12. M. Barbier croit que cette brochure n'est pas de lui. Ce livre parut au moment de la suppression des jésuites. 2^o *Vie chrétienne*, ou *Principes de la sagesse*, 1774, 2 v. in-12. 3^o *Dictionnaire portatif de l'Écriture-Sainte*, en 1775, in-8^o. C'est une description topographique, chronologique, historique et critique des royaumes, provinces, villes, etc., dont il est fait mention dans la Vulgate. Cet ouvrage avait déjà été publié sous le titre de *Notices sur l'Écriture-Sainte*. 4^o *Manuel des Religieux*, 1778, in-8^o. 5^o *Eternité malheureuse, ou le supplice éternel des réprouvés*, traduit du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12. Dans une longue préface il s'élève avec force contre les incrédules et les philosophes modernes.

COLONIA, ville épiscopale de la troisième Cappadoce, au diocèse de Pont, sous la métropole de Mocèse. Elle avait anciennement un autre nom, mais il ne nous a pas été possible de le savoir. On l'appela Taxara dans la suite; ses évêques sont :

1. Euphrase, au concile de Nicée.
2. Bosphore, à qui saint Basile écrivit sa quatre-vingt-sixième lettre en 374.
3. Daniel, au premier concile d'Éphèse.

4. Aristomaque, au concile de Chalcédoine.

5. Alexandre, au concile sous Mennas, en 538.

6. Conon, aux canons in *Trullo*.

7. Constantin, au concile de Photius, sous Jean VIII. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 413.)

COLONIA, autre ville épiscopale de l'Arménie première, au diocèse de Pont, sous la métropole de Sébaste. Procope, qui en fait mention, dit que c'était anciennement un vieux château que Pompée eut soin de bien fortifier, après qu'il eut soumis cette province, et que l'empereur Justinien fit rétablir de son temps. Elle est vis-à-vis de Malatiath sur l'Euphrate. Ses évêques ont été :

1. Euphrone.

2. Eustathe, qui souscrivit la lettre de sa province à l'empereur Léon.

3. N....

4. Jean, vers l'an 481.

5. Proclus, hérétique sévérien, en 518.

6. Callinique, assista au sixième concile général. (*Oriens chr.*, tom. 1, pag. 413.)

COLONIA (Dominique de), jésuite, né à Aix en Provence le 25 août 1660, entra dans la société à l'âge de quinze ans en 1675, et passa presque toute sa vie dans le collège de Lyon, où il enseigna la rhétorique, la théologie positive et la langue hébraïque. Il fut un des premiers académiciens de l'académie établie dans cette ville en 1725, et

il y mourut le 12 septembre 1741, dans sa quatre-vingt-deuxième année. On a de lui, 1° *Ludovico Magno ob captam inspectante hoste Namurcum, panegyricus, Lugduni*, 1693, in-4°. 2° *Laudatio funebris Camilli de Neuville de Villeroy, archiepiscopi Lugdunensis*, à Lyon, 1694, in-4°. 3° Oraison funèbre de Claude de Saint-Georges, archevêque de Lyon, à Lyon, 1714. 4° *Antiquités profanes et sacrées de la ville de Lyon*, 1701, in-12 et in-4°, 1702. La seconde édition est plus estimée que la première. 5° *Panegyrique du B. Jean-François Régis, abrégé de sa vie, avec neuf méditations sur ses vertus*, à Lyon, 1717, in-12. 6° *Neuvaine de saint François-Xavier, contenant le panegyrique de ce Saint avec neuf méditations sur ses vertus*, in-12, à Lyon, 1710. 7° *De arte rhetorica libri quinque lectissimis veterum auctorum perpetuis exemplis illustrati*, à Lyon, 1710, in-8°. L'édition de Lyon, 1739, qu'on dit être la dix-neuvième, passe pour plus correcte et plus complète que les autres. 8° Oraison funèbre de la princesse Anne, palatine de Bavière, princesse douairière de Condé, à Trévoux, 1723, in-4°. 9° *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens*, 2 vol. in-12, à Lyon, 1718; ouvrage estimé, plein de recherches et d'érudition. 10° *Discours lu dans l'assemblée publique de l'académie de Lyon le 29 avril 1727*,

sur un projet de l'histoire littéraire de la ville de Lyon, dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le père de Moletz, de l'Oratoire, t. 6, part. 2. 11° Histoire littéraire de la ville de Lyon, avec une bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes, distribués par siècles, à Lyon, 1728 et 1730, 2 vol. in-4°. 12° Bibliothèque janséniste, ou catalogue alphabétique des principaux livres jansénistes, ou suspects du jansénisme, avec des notes critiques, dont la troisième édition, en 2 vol., est de 1739, sous le titre de Bruxelles. Cet ouvrage fut mis à l'index en 1749. 13° Instruction sur le Jubilé de l'église primatiale de saint-Jean de Lyon, à l'occasion du concours de la Fête-Dieu, avec celle de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste, à Lyon, 1734, in-12. 14° Décoration du feu d'artifice que MM. les comtes de Lyon font dresser sur la Saône, à l'occasion de leur quatrième jubilé, avec une explication suivie des images symboliques, par lesquelles on expose, d'une manière sensible, ce qu'il faut savoir et ce qu'il faut pratiquer pour gagner ce jubilé, à Lyon, 1734, in-8°. (*Voyez les Mémoires de Trévoux*, du mois de novembre 1741, et le *Moréri*, édition de 1759.)

COLONNE (Jean), archevêque de Messine, de l'illustre maison des Colonne, légat du pape, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Rome vers

le commencement du treizième siècle, puisqu'il nous apprend lui-même, que pendant son enfance, il avait connu saint Dominique pendant qu'il expliquait les saintes Écritures dans le sacré palais. Son oncle paternel, Jean Colonne, appelé le cardinal de Sainte-Praxède, célèbre par les grands services qu'il a rendus à l'Église, surtout en qualité de légat des papes Honoré III et Grégoire IX, l'envoya étudier à Paris avec un précepteur et un gouverneur. Il y fut si touché des sermons du B. Jourdain de Saxe, qui prêchait pour lors à Paris, qu'il y embrassa l'Ordre de Saint-Dominique vers 1226 ou 1227, âgé d'environ 20 à 24 ans, et y persévéra, malgré les efforts du cardinal son oncle, qui n'oublia rien, pas même l'autorité du pape Grégoire IX, pour l'en faire sortir. Le fervent novice trouva le secret d'éluder les ordres et les excommunications du souverain pontife, en les prévenant par sa fuite tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre, jusqu'à ce que sa constance, ayant changé en admiration la colère de son oncle, ce cardinal loua enfin et approuva lui-même le dessein de son neveu. Il fit des progrès rapides dans la science et dans la piété, prêcha, enseigna la théologie avec succès, et fut deux fois provincial de la province de Toscane ou Romaine; la première fois en 1236, et la seconde en 1247. Le pape Alexandre IV le fit archevêque de Messine en 1255,

et lui donna en même temps la qualité de légat apostolique, dans l'espérance qu'il rendrait le calme à cette Église agitée par les successeurs de l'empereur Frédéric II; ce qu'il exécuta heureusement. Il abdiqua vers la fin de 1263, non pour passer à l'Église de Nicosie, comme plusieurs l'ont dit et écrit, mais pour se retirer dans un couvent de son Ordre à Rome, où il vécut encore plusieurs années, occupé à mettre la dernière main à ses premiers ouvrages, ou à en écrire de nouveaux. Le Saint-Siège continuait cependant à l'honorer toujours de sa confiance, et le successeur d'Alexandre IV l'établit son vicaire à Rome : cette charge n'était pas encore affectée, comme elle l'a été depuis, aux seuls cardinaux. Une ancienne inscription que l'on voyait jadis dans l'église des dominicains de Sainte-Sabine porte qu'en 1263 Jean Colonne, archevêque de Messine, et alors vicaire du pape Urbain IV, consacra dans la même église un autel en l'honneur de saint Pierre, martyr, et accorda diverses indulgences au peuple. Tous les historiens assurent qu'il mourut dans une heureuse vieillesse, et aucun ne marque l'année de sa mort. On ne peut la placer qu'après l'an 1280, puisque, par ses propres écrits, il paraît qu'il a survécu au B. Albert-le-Grand, décédé le quinzième jour de novembre de cette année. Fontana, *Theatr., dom.*, pag. 85 et 91, est tombé dans un anachronisme grossier,

en disant que Jean Colonne, fait archevêque de Messine par Alexandre IV en 1255, fut transféré à l'Église de Nicosie, sous le pontificat du pape Innocent VI, l'an 1380; c'est-à-dire cent cinquante ans depuis sa consécration, et plus de soixante-dix ans après sa mort. Ses ouvrages sont : 1° *Mare historiarum*, manuscrit. C'est une chronique, où sont rapportés les principaux événements de chaque siècle, depuis la création du monde jusqu'au règne de saint Louis, roi de France. Il y en a deux exemplaires dans la bibliothèque du Roi, dont l'un porte ce titre : *Mare historiarum, compositum à F. Joanne de Columpna, Romano, ordinis Fratrum Prædicatorum*. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un livre français intitulé : *la Mer des Histoires*, imprimé en 2 vol. in-fol., à Paris, chez Pierre Le Rouge, en 1488-1516; et enfin chez Galliot Dupré, en 1536. 2° *De viris Illustribus ethnics et christianis*. Si l'on en croit les nouvelles littéraires de Leipsick, ce livre était sous presse en 1721. Le père Échard a tiré de cet ouvrage une de ses preuves contre M. de Launoy, pour assurer au docteur Angélique sa Somme de théologie, par le témoignage de Jean Colonne, auteur non seulement contemporain de saint Thomas, mais son ami particulier; il l'avait vu entrer dans l'Ordre, et il a vécu encore plusieurs années après lui. 3° *Des Lettres*. 4° Un traité du malheur

des gens de Cour, et un autre de la Gloire du Paradis., si l'on en croit Prosper Mandosius, *Bibl., rom.*, centur. 7, n. 33, qui ne dit pas où l'on trouve ces ouvrages manuscrits. (Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 1, pag. 418 et suiv. Le père Tournon dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 1, pag. 509 et suiv.)

COLONNE (Gilles), *Ægidius Romanus*. (Voyez GILLES DE ROME.)

COLONNE (Raoul de), chanoine de Chartres, vivait vers l'an 1290. On a de lui un traité de la translation de l'Empire. (Dupin, *Table des Auteurs eccl. du treizième siècle*, pag. 654.)

COLONNE (Marc-Antoine), cardinal et bibliothécaire apostolique, mort le 13 mars 1597. On lui attribue un traité de l'origine et du droit des revenus ecclésiastiques, imprimé à Venise en 1576; et un autre de l'eau bénite, imprimé à Rome en 1586. Mais ces traités sont d'Antonio Marsilio, dit *Colonne*, de Bologne, à qui le cardinal Marc-Antoine remit l'archevêché de Salerne, que le pape Pie IV lui avait donné. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, pag. 1375, et aux additions 2884.)

COLONNE (Ascanie), cardinal, fils de Marc-Antoine, duc de Palliano, était savant et aimait les gens de Lettres. Il mourut en 1608. On a de lui des lettres et des harangues. On lui attribue aussi un jugement sur

ce que le cardinal Baronius a écrit touchant la monarchie de Sicile, et une Sentence contre les évêques vénitiens, opposés à l'interdit de Paul V, à Rome et à Ferrare, 1606. (Le Mire, *de Script. sæculi sæcili - decimi*. Dupin, *Table des Auteurs eccl. du dix-septième siècle*, p. 1493.)

COLOPHON, ville épiscopale d'Ionie, où quelques-uns prétendent qu'était né Homère. Elle est située entre Éphèse et Smyrne. Hérodote la met dans la Lydie, et l'appelle Colopon. Lysimaque détruisit l'ancienne Colophon pour augmenter Éphèse, lorsqu'il faisait la guerre à Antigonus. Ce fut proche de là que s'éleva la nouvelle. Elime dit qu'elle est sur le bord de la mer, arrosée par le fleuve Halèse. On l'appelle aujourd'hui Belvédère. Ses évêques sont :

1. Sosthènes. Les Grecs disent que c'est celui dont parle saint Paul au commencement de sa première lettre aux Corinthiens.

2. Tychique, dont saint Paul, disent les mêmes, fait mention dans son Épître à Tite, c. 7, v. 12.

3. Eustathe, qui assista au concile d'Éphèse.

4. Alexandre, pour lequel Étienne d'Éphèse souscrivit à l'action sixième du concile de Chalcédoine.

Cette Église est de la province et du diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 724.)

COLOQUIL (saint), dont on a des reliques dans l'Église de Sens, où on le prend pour un Anglais

et pour un Roi, et où sa fête, marquée au 16 de mars, est remise au 9 de juin. C'est peut-être le même que saint Colomb; c'est au moins le même nom latin : *Columba Cellensis*. (Baillet, le 9 juin, à la fin de la *Vie de saint Colomb*.)

COLOQUINTE ou **COURGE SAUVAGE**, dont le fruit, semblable à l'orange pour la figure et la grosseur, est extrêmement amer. Le serviteur d'Élisée ayant apprêté des coloquintes pour le repas des prophètes, tous s'écrièrent que c'était un poison mortel. Élisée jeta de la farine dans le pot où étaient les coloquintes; elles perdirent leur amertume, et on en mangea sans peine. (4. Reg., 4, 39.)

COLORBASIENS, sorte de gnostiques ainsi nommés de Colorbasus, qui avait enchéri pardessus le fanatisme des autres gnostiques. Il disait que la vie des hommes consistait dans les vingt-quatre lettres et les sept planètes; que tous ceux qui aspiraient au salut devaient être baptisés en son nom, aussi bien qu'au nom de Jésus-Christ, etc. (Saint Epiph., *hær.* 35. Pratéole.)

COLOSSES, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée. C'était une grande ville au temps d'Hérodote; Xerxès y passa avec toute son armée. *Colossa*, on l'appelle aujourd'hui *Chone*; *Chonæ* ou *Chonna*. Photius l'érigea en métropole, et elle a encore aujourd'hui ce titre parmi les Grecs;

elle est entre Sardes au couchant d'été, et Cabyre au levant d'hiver, à soixante milles d'Apamée, et à vingt-un de Laodicée. Nous voyons par l'Épître de saint Paul que son disciple Éphras avait fondé cette Église, dans laquelle Philémon et son esclave Onésime qu'il affranchit, se distinguaient par leur foi et par leur piété.

Évêques de Colosses.

1. Epaphras, dont le Martyrologe romain fait mention le 14 des calendes d'août.

2. Philémon, dans la maison duquel se tenait l'assemblée des fidèles.

3. Epiphane, pour lequel Numénius de Laodicée souscrivit au concile de Chalcédoine.

4. Côme, aux canons *in Trullo*.

5. Dosithée, au septième concile général.

6. Samuel, un de ceux que Photius envoya à Rome pour gagner les bonnes grâces du pape, et qu'il récompensa du titre d'archevêque.

7. Constantin, se trouva au concile du patriarche Alexis, sur les noces au second degré.

8. Nicolas, à celui que Michel Cérulaire assembla, et qui anathématisa les légats du pape Léon ix.

9. N.... au concile du patriarche Xiphilin, en 1066.

10. N...., à un autre concile, sous le patriarche Eustrate, où l'on annula les mariages de deux

cousins avec la mère et la fille, en 1080.

11. Nicéas, siégeait au commencement de l'empire de Manuel Comnène. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 813.)

COLOZZA, ville de la haute Hongrie, située sur le Danube, dans le comté de Bath, à huit ou dix milles de Sigheln Colozsa et ad statuas colossas. Elle est le siège d'un archevêché qui a eu sous lui huit suffragans. Les archevêques de Colozza avaient droit de couronner les rois d'Hongrie. Les Turcs s'en sont rendus les maîtres dans le siècle précédent, et la possèdent encore. (*Hist. et description du royaume d'Hongrie*, liv. 3.)

COLUMBI (Jean), jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, et mort à Lyon le 11 décembre 1679, après avoir enseigné la théologie et l'Écriture-Sainte, a laissé : 1° *Virgo Romigera, seu manusensis*, à Lyon, 1638, in-12. C'est l'éloge historique d'une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui est en grande vénération à Manosque. 2° *De rebus gestis valentinorum et diensium Episcoporum*, à Lyon, 1652, in-4°. 3° *Liber singularis, quod Joannes Molancius, Episcopus valentinus et diensis, non fuerit hæreticus*, à Lyon, 1640, in-4°, et sous ce titre : *Liber singularis, quod Pius IV, non damnaverit hæreseos Romæ Joannem Monlucium, valentinum et diensem Episcopum, neque Pius V, damnationem ejus à Pio IV, Romæ, promul-*

gandi, curaverit in Gallia, à Lyon, 1651, in-4°. 4° *De rebus gestis Episcoporum vivariensium libri quatuor*, à Lyon, 1651, in-4°. 5° *De rebus gestis Episcoporum vasionensium libri quatuor*, à Lyon, 1656, in-4°. 6° *Commentaria in sacram Scripturam, ab initio Geneseos, usque ad finem librorum Regum, in quibus litteralis sensus editionis Vulgate perpetuo elicitur, et clarè ac breviter, cum moralis sparsim et mystico traditur à verbis ipsius, LXX. Interpretum, textus hebraici, et veterum Patrum. Accesserunt indices duo valde accurati*, à Lyon, 1656, in-fol. 7° *Dissertatio de Blancalendâ cenobio, et Lucernâ in pago abrinensi*, à Lyon, 1659, in-4°. 8° *De Manusœa urbe provincie, libri tres*, à Lyon, 1659 et 1663, in-12. 9° *Guillelmus junior, Comes Forcalquerii*, à Lyon, 1663, in-12. 10° *Opuscula varia*, Lyon, 1668, in-fol. Cette collection renferme entre autres une dissertation de *Cartusianorum initis*, dans laquelle le père Columbi fait tous ses efforts pour appuyer la fable qui attribue la conversion de saint Bruno au fait extraordinaire par lequel on suppose que Raimond, *Diocre*, chanoine de Paris, mit la tête hors de la bière pendant qu'on chantait pour lui l'office des morts, et cria tout haut : Je suis accusé, je suis jugé, je suis condamné. (Le P. Le Long, *Bibl. des hist. de France*. Le P. Colonia, jésuite, *Hist. litt. de Lyon*, t. 2, in-4°.)

COLUMBUM ou **COLOMBO**, ville de l'Inde en-deçà du Gange, avec une bonne citadelle dans la partie occidentale de l'île de Ceylan, et capitale du royaume de ce nom. Elle est éloignée de Candea de vingt-huit lieues au couchant d'hiver, et de quarante-trois du promontoire dit Commarin, au levant. Cette île de Ceylan paraît être la même que les anciens appelaient *Taprobane*. Les Indiens la nomment *Tenarisim*, c'est-à-dire, terre de délices, et les Arabes, *Ceylan-dive* ou *Ceylan*, éloignées d'environ soixante lieues du promontoire Commarin, au levant. Elle peut avoir deux cent cinquante lieues de contour. Elle contient le royaume de Candea ou de Cingalof, et celui de Colombo, dont la ville de même nom appartient aux Hollandais. Son évêque était suffragant de Soltatia, comme nous l'apprenons d'une lettre de Jean xxii adressée à Jean de Core, élu archevêque de cette ville, en date du 14 février 1350. (Voyez *apud Rain.*, tom. 15, *ad hunc ann.*, n. 57.)

Nous ne connaissons qu'un évêque de cette ville, appelé Jourdain. Il était de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et prêchait la foi en Perse, lorsqu'en 1321, le 9 avril, quatre Frères-Mineurs nommés Thomas, Jacques et Pierre, prêtres, et Démétrius de Thepheli, convers, leur interprète, souffrirent le martyre dans la ville de Thana. La lettre que Jourdain écrivit sur ce sujet

aux Frères-Prêcheurs et aux Frères-Mineurs, de Tauris, de Deagorge et de Morge, est rapportée par le père Échard, t. 1, *Script.*, pag. 549.)

Jourdain vint trouver Jean xxii à Avignon en 1329, et ce pape le créa évêque de Columbi, et lui donna le *pallium* à porter à son métropolitain. Ensuite il s'en retourna avec une nouvelle recrue de missionnaires tirés des deux Ordres des Frères-Prêcheurs et des Frères-Mineurs. Nous ignorons ce qui s'est passé depuis, et quels successeurs il a eu.

COLUMNA (Landulphe de), chanoine de Chartres, dans le quatorzième siècle, composa une histoire des papes, qu'il dédia à Jean xxii. (Vossius, *Hist. lat.*, lib. 2, cap. 30, 40 et 64.)

COLUMNNA, siège épiscopal de la Mauritanie Césarienne en Afrique. (*Notic.*, n. 12.)

COLVENERIUS ou **COLVENCER** (Georges), né dans un village près de Louvain, le 21 mai 1564, fut reçu docteur en théologie à Louvain en 1609. Il devint prévôt de l'église de Saint-Pierre de Douai, et chancelier de l'Université de la même ville. Il vivait encore en 1648. On a de lui : 1° Notes sur l'histoire de Flodoard, de l'Église de Reims, à Paris, 1639. 2° Notes sur les exemples et miracles de Thomas de Chantpré, à Douai en 1605. 3° Calendrier de la Vierge, ibid., 1638. 4° Notes sur les chroniques de Baudry, de Cambrai et d'Arras, ibid, 1615. 5° Continuation de la chronique de Risthou,

ibid., 1595. 6^e Edition des œuvres de Raban. 7^e Miracles de la confrairie de Notre-Dame-des-sept-Douleurs, ibid., 1629. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1883.)

COLYBES, *colyba*, offrande de grains et de légumes cuits, que les Grecs font à l'honneur des Saints et pour les morts, de cette manière; ils font légèrement cuire du blé, et le mettent en petits monceaux sur des plats. Ils mettent dessus différens légumes, comme pois broyés, noisettes sans écorce, grains de raisin qu'ils partagent en différens compartimens séparés les uns des autres par des feuilles de persil. Ils récitent une oraison dans laquelle ils prient Dieu de bénir ces fruits et ceux qui en mangeront, parce qu'ils sont offerts à sa gloire, à l'honneur d'un tel saint, et en mémoire des fidèles trépassés. Ils lui demandent tous les secours nécessaires au salut, et la vie éternelle pour ceux qui les offrent, et ils le demandent par l'intercession de la sainte Vierge, du saint dont ils font commémoration, et de tous les Saints. On a coutume de bénir et de distribuer des colybes aux fidèles le premier samedi de carême; parce que les Grecs tiennent que cet usage vient de ce que Julien l'Apostat ayant fait profaner au commencement du Carême, par le sang des victimes immolées aux idoles, le pain et les autres denrées qui se vendaient au

marchés de Constantinople, le patriarche Eudoxe ordonna aux chrétiens de ne manger que des colybes ou du froment cuit. Balsamon rapporte cependant l'origine de cet usage à saint Athanase. Il y a un office des colybes qui contient plusieurs oraisons pour les morts. Cette cérémonie des colybes n'a rien de vicieux ni dans le fond, ni dans les circonstances. On y offre à Dieu des fruits de la terre; on le prie de les bénir, on implore son secours pour les vivans et pour les morts; rien dans tout cela qui soit contraire à l'esprit de l'Eglise, et c'est sans fondement que quelques théologiens latins se scandalisèrent autrefois de cet usage. Gabriel, archevêque de Philadelphie, en fit l'apologie dans un petit traité grec, que M. Simon a traduit en latin, avec des notes, et qui a été imprimé dans ces deux langues, à Paris en 1671. Cet archevêque dit que les colybes sont les symboles de la résurrection des morts; que les divers assaisonnemens qu'on y fait entrer marquent les différentes espèces de vertus, et rapporte beaucoup d'autres significations mystiques. (*Voy. aussi le père Goar, Eucolegé*, pag. 661. Léo Allatius, *de Eccl. occid. et orient. perpet. cons.*, l. 3, c. 18. Ducange, *Gloss. grec*, sur le mot *Kolybon*.)

COLYBRASSUS, ville épiscopale de la première Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sides, a eu pour évêques :

1. Longin, qui assista au premier concile général de C. P.

2. Nessius, au premier concile d'Ephèse.

3. Tates, aux canons *in Trullo*.

COMACHIO, *Comaclium*, *Comaclum* et *Comacula*, ville d'Italie dans la Romagne et dans le duché de Ferrare, avec titre d'évêché, à trois milles de la côte de la mer Adriatique au couchant, et vingt de Ravenne au nord. On la dit fort ancienne, quoique ni Strabon, ni Plin n'en aient fait aucune mention. On prétend aussi qu'elle était fort ample et fort riche, et que, sous les règnes des Goths et des Lombards, elle mettait en mer un grand nombre de vaisseaux qui la rendaient très-commerçante. Les Vénitiens, piqués contre Albert, fils de Bérenger, roi d'Italie, la détruisirent en 932. Elle est aujourd'hui presque déserte au milieu d'un lac qui peut bien avoir douze milles de circuit. On y pêche beaucoup de poisson, particulièrement des anguilles qu'on sale, et qui rapportent un grand revenu au pape, par le débit qui s'en fait dans toute l'Italie. Les ducs d'Est s'en emparèrent, après qu'elle eut été ruinée par les Vénitiens, et y firent plusieurs ornemens. Enfin Clément VIII en prit possession. La guerre qui survint depuis entre l'empereur Joseph et Philippe V, roi d'Espagne, la remit sous l'empire, mais Charles VI la restitua au pape Benoît XIII en 725. Elle avait un évêque au commencement du

sixième siècle, comme nous verrons ci-après. Son église cathédrale est dédiée à saint Cassien, martyr, et desservie par un archi-prêtre qui fait aussi les fonctions curiales, quatorze chanoines, quatre mansionnaires et environ cent prêtres, avec quelques clercs inférieurs. Il n'y a dans la ville que deux monastères, l'un de capucins, l'autre de carmes déchaussés, qui sont aux deux extrémités. L'évêque est suffragant de Ravenne. (*Ital. sacra*, tom. 2, col. 481.)

Evêques de Comachio.

1. Pacat, se trouva aux conciles de Rome de 500, 502, sous le pape Symmaque.

2. Vincent, siégeait en 702.

3. Vital, en 827. Il assista au concile de Mantoue pour l'affaire de Paul, patriarche d'Aquilée, contre l'évêque de Grado.

4. Cyprien, siégeait en 861.

5. Etienne, en 879.

6. Bernard, en 962.

7. Georges, au concile de Ravenne sous Gerbert, en 997.

8. Jean, dont Pierre Damien conte une histoire qui a bien l'air d'une fable. (*Voyez* l. 5, epist. 16.) On dit qu'il siégeait en 1050.

9. Adelbert, en 1086.

10. Henri, siégeait en 1151.

11. Jean, mort en 1205.

12. Donat, siégea long-temps.

13. N....., en 1243.

14. Botius, en 1253.

15. Michel, en 1270.

16. Honorat, en 1283.

17. Fr. Pierre Monicellus, de

Ferrare, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu en 1304, mourut en 1327. Il alla au concile de Ravenne en 1317.

18. Supérantius, prévôt de l'Eglise de Ferrare, nommé par Jean xxii, et transféré à..... en 1329.

19. Fr. François de Boatheris, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mourut à Bologne, d'où il était, en 1333.

20. Fr. Barthélemi, de Bologne, du même Ordre, évêque de Segni, mort évêque de cette ville en 1348.

21. Fr. Pacius, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en allant à son Eglise.

22. Fr. Remi, de l'Ordre de Saint-Augustin, succéda à Pacius.

23. Fr. Guillaume-François, de Gascogne, du même Ordre, siégea douze ans, et fut transféré à Sienne.

24. Thibault, en 1370.

25. Blaise, nommé par l'antipape Clément vii en 1382.

26. Fr. Simon Salterellus, de Florence, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, maître du sacré palais, nommé en 1385, transféré à Trieste en 1396.

27. Pierre Bon, abbé de Saint-Barthélemi hors - de - Ferrare, mort en 1402.

28. Jacques Bertucii de Obiziis, de Padoue, prévôt de l'Eglise de Sienne, siégea deux ans, et fut transféré à Adria.

29. Jean de Strata, d'Imola, transféré à Forli.

30. Fr. Albert Benedicti de Bonchristianis, de Florence, de l'Ordre des Servites, élu en 1418, mourut en 1432. Il avait été évêque de Forli.

31. Maynard de Contrariis, de Ferrare, nommé administrateur.

32. François de Folianis, chanoine de Reggio, prévôt de Modène, et abbé commendataire de Saint-Pierre-de-Sale, élu le 28 juillet 1460.

33. Philippe Zobale, de Reggio, abbé commendataire de Saint-Prosper, mort en 1487.

34. Maldure d'Est, administrateur neuf ans.

35. Thomas Turchius, de Ferrare, mort en 1514.

36. Ghilin de Ghillinis, d'Alexandrie de La Paille, assista au concile de Latran, mort en 1549.

37. Alphonse Rosseti, de Ferrare, coadjuteur du précédent, assista au concile de Trente en 1563, et passa au siège de Ferrare.

38. Hercule Sacratius, de Ferrare, coadjuteur du précédent, mourut en 1591.

39. Horace Girald, de Ferrare, élu en 1592, mourut à Ferrare en 1617.

40. Alphonse Sacratius, de Ferrare, résigna en 1625.

41. Camille Morus, de Ferrare, évêque de Termini, transféré à ce siège, mourut le 10 mai 1630.

42. Alphonse Pandolphe, chanoine et théologal de l'Eglise de Ferrare, nommé par Ur-

bain viii, mourut à Ferrare en 1648.

43. Jules César Boréas de Lugo, succéda à Alphonse le 21 juin 1649, et siégea six ans.

44. Sigismond, des comtes d'Isée, de Césène, succéda à Jules César le 31 août 1655. Il posa la première pierre de sa nouvelle cathédrale en 1659, et mourut au mois de septembre 1670.

45. Nicolas, des comtes d'Arcauo, de Césène, nommé le 22 décembre 1670, après avoir déjà gouverné plusieurs autres églises, mourut au mois de janvier de 1714.

46. François Béatini, de Faenza, nommé le 16 avril de la même année, siégeait encore en 1717.

COMANE, ville épiscopale de la première Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sides. Ptolémée met cette ville entre Baris et Pergen, dans l'ancienne Pisidie. Elle a été aussi appelée *Manua*.

Elle a eu deux évêques qui sont, Zotique qui alla à Apamée, pour examiner avec Julien, évêque de cette ville, le génie et le caractère de Maximille, compagne de Montan; et Côme, qui souscrivit au sixième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1009.)

COMANE, ville épiscopale de la seconde Arménie, au diocèse de Pent, sous la métropole de Malatiath. Elle était autrefois de la Cappadoce, selon Ptolémée.

Elle est dans une vallée de Lanti-Taurus, et on y voyait autrefois un temple de Bellone, Strabon dit qu'il y avait aussi un grand nombre d'hommes inspirés, et que la ville était fort belle. Voici les évêques qu'elle a eus :

1. Zotique, martyr, au 21 juillet.

2. Basilisque, martyr, au 3 mars.

3. Elpide, au concile de Nicée.

4. Léonce, semi-Arien, du temps de l'empereur Jovien.

5. Héraclius, au concile de Chalcedoine.

6. Hormizès, appelé aussi Hormisdas, du temps de l'empereur Léon.

7. Théodore, au cinquième concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 448.)

COMANE, autre ville épiscopale du Pont Polémoniaque, au diocèse de Pont, sous la métropole de Néocésarée, appelée autrefois Manteium. Elle était consacrée à Diane, au rapport de Strabon. L'Iris la traverse par le milieu. Le Martyrologe romain et le ménologe des Grecs font mémoire au 22 mai de saint Hermias, soldat, qui, conduit à Comane, sous l'empereur Antonin, convertit son bourreau qui lui avait fait souffrir de grand tourmens, et reçut avec lui la couronne du martyre. Cette ville a eu les évêques suivans :

1. Alexandre, dit le Charbonnier, ordonné par Grégoire Thaumaturge.

2. Prothyme, souscrivit à la première action du concile d'Éphèse.

3. Pierre, souscrit à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

4. Jean 1^{er}, au sixième concile général.

5. Théodore, au septième concile général.

6. Jean 11, sous le pontificat du pape Étienne IV. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 516.)

COMAR ou **CIMAR**, ville du Turquestan, dont les habitans se nommaient Comares, au rapport de Ptolémée. Il y a encore une autre ville qui porte ce nom Comar et celui de Comorin, dans la côte du Malabar, où Marc Paul dit qu'il a vu des chrétiens, des juifs et des païens. Son évêque est sous la métropole de Linde et au diocèse de Chaldée.

1. N...., se trouva à l'élection et à l'ordination du catholique Barsumas.

2. Sébarjésus, ordonné par Élie III. (*Biblioth. orient.*, t. 2, pag. 450.)

COMBE (Gui du Rousseau de La), reçu au serment d'avocat au parlement de Paris le 7 décembre 1705, et mort en 1749, a donné : 1° Un recueil de Jurisprudence civile du pays de Droit écrit et coutumier, 1 vol. in-4°, dont la seconde édition, plus ample que la première, est de 1746. 2° Une nouvelle édition du Praticien universel de Couchat, augmentée d'un petit traité sur l'exécution provisoire

des Sentences et Ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requête, 1738. 3° Une nouvelle édition des arrêts de Louet, augmentée de plusieurs arrêts. 4° Un nouveau traité des matières criminelles en 1736, in-4°. 5° Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale, par ordre alphabétique ; avec les pragmatiques, concordats, bulles et indults des papes, ordonnances, édits et déclarations de nos Rois ; arrêts et réglemens intervenus sur cette matière dans les différens tribunaux du royaume jusqu'à présent, un volume in-fol., imprimé en 1748 et en 1755, à Paris, chez Paulus-du-Mesnil ; ouvrage excellent, tiré des Mémoires de feu M. Fuet, aussi avocat au parlement : nous en avons fait très-souvent usage dans ce Dictionnaire. 6° Commentaire sur les nouvelles ordonnances concernant les donations, les testamens, le faux, les cas prévôtaux, ouvrage posthume.

COMBE (Nicolas - Gui) du Rousseau de La), fils du précédent, et avocat comme lui, est auteur d'un recueil d'arrêts in-4°, imprimé en 1743, et d'un abrégé chronologique de l'Histoire ancienne, in-8°, imprimé en 1756.

COMBEFIS (François), un des plus habiles hommes du siècle dernier, était de Marmande sur la Garonne, au diocèse d'Agen. Il vint au monde

en 1605 ; et à l'âge de dix-neuf ans, sachant parfaitement les langues grecque et latine ; il entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont il prit l'habit à Bordeaux au mois de juillet 1624. Après avoir fait ses études de philosophie et de théologie, il eut ordre de ses supérieurs d'enseigner ces sciences à ses confrères, et il s'acquitta dignement de cet emploi à Bordeaux même, ensuite à Saint-Maximin, et enfin au couvent de son Ordre de la rue Saint-Honoré à Paris, où il arriva en 1640. Le goût qu'il avait pour la langue grecque le détermina à en faire son occupation la plus ordinaire dans son noviciat, et même dans le cours de ses études ; il se faisait un devoir de ne passer aucun jour sans lire les Pères grecs ; il en traduisait les plus beaux passages ; il faisait ses remarques, et souvent il retouchait le texte qui lui paraissait avoir été altéré : il n'est donc pas étonnant qu'il ait donné un si grand nombre d'ouvrages des Pères grecs au public, et dont la République des Lettres lui aura toujours des obligations immortelles. Les principaux auteurs, dont il nous a donné des fragmens ou des traités entiers, sont Joseph, saint Hyppolite le martyr, saint Méthodius, saint Clément d'Alexandrie, saint Irénée, saint Épiphane, Sévère de Gabal, saint Nil, Arsène, Hipérichius, Nicéas le Patricien, Nicéas de Paphlagonie, Photius, Alexandre de Lycople, Didyme

d'Alexandrie, Manuel Calécas, Jean de Cyparisse, Grégoire Palamas, Constantin Porphyrogénète, Procope, saint Germain, patriarche de Constantinople, saint Nicéphore, aussi patriarche, avec d'autres pièces anonymes qu'il a traduites et expliquées par des commentaires. Il en publia quelques unes à Paris en 1664, in-4°, sous le nom de Recueil de pièces concernant l'Histoire de Constantinople, et il fit des autres un volume in-folio, qui parut à Paris en 1678, sous le titre d'*Augmentation de la Bibliothèque des Pères grecs*. Il avait déjà donné en 1644 ses notes sur les ouvrages d'Amphiloque d'Icône, de saint Méthode de Patare et d'André de Crète, et quelques épîtres nouvelles de saint Chrysostôme, qu'il avait tirées de la bibliothèque du Roi. En 1645 il mit au jour les défenses des notes et des scholies de saint Maxime sur saint Denis l'Hierarchique. Ce qu'il fit sur quelques homélies de saint Astère et de quelques autres anciens parut avec son histoire des Monothélites l'an 1648, en grec et en latin, en deux volumes, et ses notes sur la Chronographie de Théophane, et sur les vies des Empereurs par Léon, furent imprimées en 1665. Sans parler du gros recueil des Sermons des Pères, qu'il a appelé *Bibliothèque des Prédicateurs*, et qui parut avec une augmentation en deux parties l'an 1672, en huit volumes. En 1660, il avait donné des Actes grecs et

latins de trois martyrs nouveaux, savoir, saint Hyacinthe, Bacchus et Élie; et en 1664 il fit une édition de neuf pièces qui concernent l'Histoire de Constantinople, sous le titre de *Manipules des origines des choses* qui concernent Constantinople. En 1674, il publia l'édition des Œuvres de saint Maxime en deux volumes in-folio, dont il avait conféré le grec avec quantité de manuscrits, et fait une nouvelle version. Nous avons encore de lui un Ecclésiaste grec, ou des Sermons des pères grecs en latin, en un gros volume in-8°, imprimé à Paris en 1674. Le père Combefis s'était si fort appliqué à l'étude des Pères grecs, que peu de gens le surpassaient dans l'intelligence de leurs ouvrages. Il avait aussi une industrie particulière pour déterrer les manuscrits; et, quoiqu'au sentiment de nos plus judicieux critiques, il n'eût pas toujours tout le discernement qu'on aurait souhaité, on ne laisse pas de tirer beaucoup d'utilité de ses notes et de sa critique; aussi le clergé de France crut-il devoir lui marquer combien il était satisfait de ses travaux, en lui donnant une pension de cinq cents livres, et l'augmentant peu de temps après d'une pareille somme; honneur qui n'avait point encore été fait à aucun régulier. Enfin, le dernier ouvrage du père Combefis est la révision des Œuvres de saint Basile, qui parut en 1679, in-8°, deux volumes. Il avait un

attachement particulier pour ce Père, dont il avait tâché d'imiter l'innocence et la sainteté pendant toute sa vie, et il ne souhaitait de la prolonger que pour voir entre les mains du public les notes et les corrections qu'il avait faites sur toutes les éditions qui avaient paru jusqu'alors. Il mourut la même année le 23 mars, dans la soixante-quatorzième année de son âge, dans le couvent de son Ordre de la rue Saint-Honoré, où il a passé la meilleure partie de sa vie. On l'y regardait comme un des plus saints écrivains ecclésiastiques. « Nous admirions tous, dit le père Échard, témoin oculaire de ces rares exemples de vertu, nous admirions tous un homme souverainement estimé de tout ce qu'il y avait de distingué dans l'Eglise ou dans l'empire des Lettres; si vil cependant à ses yeux, qu'il ne demandait qu'à savoir sans être connu, si dur à lui-même, qu'il ne mangeait que très-peu et ne buvait jamais de vin; observant les jeûnes et les abstinences de sa règle, quoiqu'avec une santé très-faible et un corps très-délicat; veillant bien avant dans la nuit et se levant tous les jours à deux heures du matin pour lire et écrire sans discontinuer dans sa cellule, après avoir récité son office et fait l'oraison mentale dans l'Eglise; travaillé d'ailleurs des vives douleurs de la pierre qui le consumèrent enfin. (Le père Échard, *Script. Ord. Præd.*,

1. 2, pag. 678 et suiv. Baillet, *Jugement des Savans. Journal des Savans*, 21 août 1679. Dupin, *Biblioth. ecclésiast.*, siècle dix-septième, pag. 3.)

COMBELONGUE, *Comba-Longa*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, et fille de la Case-Dieu, à deux lieues de Saint-Lizier, au diocèse de Conserans. On croit qu'elle fut fondée l'an 1131 par Arnaud d'Autriche Palias, seigneur autrefois de soixante différens châteaux. Cette abbaye fut d'abord assez célèbre; mais elle a été si maltraitée par les protestans, qu'à peine a-t-elle suffi dans les derniers temps pour deux ou trois religieux (*Gall. christ.*, t. 1, col. 1143.)

COMBES (Jean de), avocat du Roi au présidial de Riom, a donné au public en 1584 un *Traité des tailles et autres subsides*, et de l'institution et origine des offices concernant les finances. Ouvrage clair, curieux, et d'une judicieuse critique.

COMBET (Claude), dominicain, de la ville et du couvent de Lyon, où il mourut vers l'an 1685, était bachelier de l'Université de Paris, et célèbre prédicateur de son temps. On a de lui, 1° Une Oraison funèbre de Louis XIII dédiée au cardinal de Richelieu, et prononcée au service solennel de ce prince, en l'église collégiale de Bourg-en-Bresse le jour de Saint-Louis : elle fut imprimée à Lyon en 1643, in-4°. 2° Une Oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche, prononcée et imprimée

à Vannes en Bretagne en 1666, in-4°. (Le père Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 704.)

COMBET, avocat, né à Besançon, a donné en 1755 : *Clarissimi viri Nicolai Marquisii J. U. doctoris, et in Universitate bisuntina regii Antecessoris, laethalis oratio*.

COMBI, siège épiscopal de la province de Lycie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Myre. Elle était située, suivant Ptolémée, au couchant de la Syrie, vers la Carie, Ses évêques connus sont :

1. Jean, souscrit aux canons in *Trullo*.

2. Constantin I^{er}, au septième concile général.

3. Constantin II, au concile de Plotius.

COMEA, ville épiscopale de Mésie, au diocèse de Thrace, sous la métropole de Marcianople, dont nous ne connaissons qu'un évêque, nommé Marius, qui assista au concile de Nicée. (*Concil.*, ed. Labb.)

COMÉDIE. (Voyez SPECTACLES.)

COMÉDIENS, *comædi, histriones*. Les comédiens sont des personnes infâmes que l'Église déclare publiquement excommuniés tous les dimanches au prône des messes de paroisse, conformément aux décrets des anciens conciles; *placuit, quando agunt, à communione separari*, dit le premier concile d'Arles en parlant d'eux, can. 5. De là il s'ensuit, 1° qu'ils sont dans un état de damnation ;

2° qu'on ne peut leur accorder ni l'absolution, ni la communion, soit pendant la vie, soit à la mort, ni la sépulture ecclésiastique, à moins qu'ils ne quittent absolument leur profession; 3° qu'on ne peut rien leur donner sans un grand péché, hors le cas d'une extrême nécessité: *donare res suas histrionibus, vitium est immane; nisi forte aliquis histrio esset in extrema necessitate, in qua esset ei subveniendum.* (Saint Augustin, cité par saint Thomas, 2, 2. *quest.* 168, art. 3, *ad.* 3. Pontas, au mot *Comédie*, cas 2 et 3.)

COMES-CHARRORUM. Dans la notice grecque ancienne on voit un évêché de Phénicie vers le mont Liban, appelé *Chonachara*, comme dans les souscriptions du concile de Chalcédoine. Je crois qu'il faut lire, *Come-Charram* ou *village de Charram*. Il paraît que l'anonyme de Ravenne a lu ainsi, puisqu'il écrit *vicum Charra*. Le père Lequien remarque, dans un manuscrit de La Hoguette, archevêque de Sens, une petite ville nommée *Charan*, dans la Césyrie, dont la Phénicie du Liban étant une partie, Théodore Abucaras en était alors évêque. Ptolémée appelle Goaria une ville de Palmyrène : ne serait-ce pas celle que nous appelons *Come-Charram*? Il pourrait se faire que *Hauran*, voisine de Damas et d'Hémath, dont parle Ezéchiel, ch. 47, v. 16, fût la même. Saint Jérôme nous apprend que *Hauran* est une

ville de Damas, dans le désert que les Syriens nomment *Haurin*, et les Arabes *Huran*. Le pays voisin était appelé de ce nom *Haramite*. Quoi qu'il en soit, il y a eu un siège épiscopal de la seconde Phénicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. En voici quelques évêques :

1. Géronce, au concile de Nicée.

2. Dadas, représenté au concile de Chalcédoine par Théodore, métropolitain de Damas.

3. Jeann, envoyé en exil pour l'hérésie de Sévère, en 518.

4. Théodore Abucaras, suivant le manuscrit dont nous venons de parler.

COMESTOR ou **LE MAN-GEUR.** (*Voy. PIERRE COMESTOR.*)

COMIERS (Claude), chanoine de la cathédrale d'Embrun sa patrie, fut aussi prévôt du Chapitre de Ternant en Dauphiné, et eut les titres de docteur en théologie et de protonotaire apostolique. Il travailla au *Journal des Savans* pendant les années 1676, 1677 et 1678; et étant devenu aveugle, il entra aux Quinze-Vingts de Paris, où il prit le titre d'*aveugle-royal*, et où il mourut entre 1694 et 1700. On a de lui, entre autres ouvrages qui ne sont pas de notre sujet : 1° Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'Eglise romaine, à Paris, en 1678. 2° La Pratique curieuse ou les Oracles des Sybilles, en 1694 et en 1717. 3° Traité des prophéties, vati-

cinations, prédictions et pronostications, dans *le Mercure* d'août 1689; cet écrit, divisé en sept articles, et principalement contre les prétendues prophéties du ministre Jurieu. 4° Calendrier perpétuel et invariable, tant pour l'année civile que pour l'année ecclésiastique, dans *le Mercure* de mars 1693.

COMITIBUS (Blaise de), savant théologien milanais, de l'Ordre des Frères-Mineurs conventuels, fut pendant quinze ans régent du collège de son Ordre à Prague en Bohême, puis directeur du grand séminaire et théologien de l'archevêque de cette ville, où il mourut en 1685, sans avoir eu le temps de faire imprimer un cours entier de philosophie et de théologie qu'il avait composé. On en a publié après sa mort : 1° *Pars prima, I sententiarum, de Deo trino et uno*, à Prague, 1682. 2° *Pars secunda, I sententiarum de intellectu, scientia, providentia, praedestinatione et reprobatione*, ibid. 3° *Pars prima, II sententiarum de creatione, statu innocentiae, Angelis*, etc., ibid., 1688. (*Biblioth. scriptor. Mediolan.*)

COMITIN (le père Jean-Baptiste), jésuite. Nous avons de lui : *Selectae de fide controversiae*, in-8°. Ce livre traite de six principales questions qui sont en contestation entre les catholiques et leurs adversaires; du culte et de l'invocation des Saints; du Purgatoire, de l'Écriture et des traditions; de l'É-

glise, de l'Eucharistie et de la liberté. A la fin de ses controverses il y a cinq dissertations, dont trois traitent de l'état de la nature pure, de celui des enfans morts sans baptême, et de celui des corps bienheureux. Les deux autres contiennent une allégorie du Phénix avec Notre-Seigneur. (*Journal des Savans*, 1566, pag. 164 de la seconde édition.)

COMITOLUS (Paul), était Italien, né à Pérouse. Il entra fort jeune dans la société des jésuites, n'ayant encore que quatorze ans. Il y fit un grand progrès dans les belles-lettres, et particulièrement dans l'étude de la langue grecque. Il enseigna ensuite la rhétorique, puis l'Écriture-Sainte, et la théologie morale. Nous avons de lui les ouvrages suivans : 1° Une chaîne des plus illustres auteurs sur le livre de Job, à Lyon, 1586, et à Venise, 1587, in-8°. 2° Un traité apologétique du Saint-Siège, adressé aux Vénitiens. 3° La réfutation d'un écrit composé par sept théologiens de cette république, contre l'interdit apostolique. 4° Les conseils ou réponses morales, à Lyon, 1609, in-4°. 5° Un traité des contrats, ibid., 1615. 6° Cent trente privilèges de la sainte Vierge, en italien, à Pérouse, 1615, in-4°. Il mourut dans cette dernière ville le 18 février 1626. (Alegambe, *Bibl. script. societ. Jesu.*)

COMMACO, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, qu'il

eu ses évêques sous la métropole de Perges ; savoir :

1. Hèphestius, soûcrivit avec ceux de sa province à la lettre synodale adressée à l'empereur Léon.

2. Jean, au rapport synodal de C. P. au patriarche Jean, au sujet de Sévère et de ses compagnons hérétiques.

COMMANDEMENS de Dieu et de l'Eglise. Voyez DÉCALOGUE.

COMMANDERIE, revenu affecté aux chevaliers des Ordres militaires. Il y a des commanderies de rigueur qu'on obtient en son rang ; et les autres de grâce que le grand-maître donne par avance aux chevaliers qu'il juge à propos. Les commanderies des Ordres de Malte, de Saint-Lazare et des Mathurins n'étaient pas des bénéfices, mais de simples administrations.

Le pape ne peut les conférer, ni le Roi y nommer. Elles ne sont point sujettes aux mandats ni indults, ni expectatives, ni aux règles des bénéfices. (Dumoulin, sur le style de Parlement, art. 5, q. 249. Pontas, au mot Chevaliers de Malte, cas 1.)

Les commanderies de l'Ordre hospitalier du Saint-Esprit de Montpellier, quoique titres de bénéfices perpétuels et non révocables par aucun supérieur, ne pouvaient être conférées en commande, et devaient être remplies par les religieux profès du même Ordre. (Arrêt du grand conseil, du 14 mai 1720.)

Les commanderies régulières

de Saint-Antoine-de-Viennois, qui sont électives confirmatives, ne sont point sujettes à la nomination du Roi, non plus que les commanderies de l'Ordre de Malte. (Arrêt du conseil du 9 septembre 1585. (Voy. MALTE.)

COMMANDEUR, chevalier et religieux profès d'un Ordre militaire, pourvu d'une commanderie. (Voyez MALTE)

COMMANDEUR, chevalier d'un Ordre militaire qui jouit d'une commanderie et qui se dit religieux ; qui en suit les statuts, et qui est cependant marié par indult du pape. Tels sont en Espagne les commandeurs des Ordres de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, et en France les chevaliers de Saint-Lazare. C'est par un semblable privilège que les rois d'Espagne sont grands-maîtres des trois Ordres militaires de leur royaume ; savoir, de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara.

COMMANDEUR, est aussi un ecclésiastique agrégé par honneur dans quelque Ordre de chevalerie. Il y a plusieurs prélats commandeurs.

Les commandeurs du Saint-Esprit ne sont que des commandeurs titulaires, sans aucune commanderie réelle.

COMMANDITE ou COMMENDITES, espèce de société qui se fait entre marchands, dont l'un prête seulement son argent sans faire aucune fonction d'associé, *intra cum quibusdam solius pecuniarum mutuo beneficio societas*. Les commandites sont permises,

pourvu que les associés partagent également le péril et le profit, à proportion de leurs peines ou de leur argent. Les associés en commandite ne sont obligés que jusqu'à la concurrence de leur part, selon l'ordonnance de 1673.

COMMANVILLE (l'abbé de), a donné des vies des Saints, et l'histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers, par tables géographiques et chronologiques, à Paris, en 1700.

COMMÉMORAISON ou **COM-MÉMORATION**, souvenir qu'on a de quelqu'un; ce que l'on fait en l'honneur de sa mémoire. *Memoria, mentio, commemoratio*. En terme de liturgie et de bréviaire, la commémoration est une mémoire que l'on fait des fêtes et des fêtes, dont on ne peut faire l'office tout entier, à cause d'une plus grande fête qui arrive le même jour. Cette mémoire se fait par une antienne, un verset et une oraison, qu'on dit à vêpres et à laudes

en l'honneur du Saint ou de la fête dont on fait commémoration. Dans les *Memento* de la messe, on fait commémoration des personnes auxquelles on applique en particulier le fruit de la messe.

COMMENDATAIRE, *commendatarius*. C'était autrefois un économe auquel on confiait l'administration d'un bénéfice jusqu'à ce qu'il y eût un titulaire. Les évêques qui prenaient soin des églises sans pasteurs étaient appelés évêques commendataires, ou visiteurs, en Occident. Dans l'Eglise d'Afrique, on les nommait intercesseurs ou intervenans.

COMMENDATAIRE, était aussi en France un clerc séculier qui était pourvu par le pape d'une abbaye ou d'un prieuré, avec permission d'en percevoir les fruits pendant sa vie. En ce sens, l'abbé commendataire est opposé à l'abbé régulier. (*Voyez* **COMMEDE**.)

COMMEDE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. De l'Origine des Commendes.
- § II. De l'Abus des Commendes.
- § III. De l'Usage des Commendes avant nos troubles.
- § IV. Des Droits de ceux qui avaient des Commendes.
- § V. Des Devoirs de ceux qui avaient des Commendes.

§ I^{er}.

De l'origine des Commendes.

Commende vient du mot latin *commendare*, qui signifie

donner en garde. En ce sens, l'usage des commendes est très-ancien dans l'Eglise. Quand un bénéfice était vacant ou par l'absence ou par la mort du titulaire

re, on en donnait la garde et l'administration à un économe, jusqu'à ce qu'il fût pourvu d'un pasteur. Cet économe était ou laïque ou évêque ou simple ecclésiastique. S'il était laïque, il n'avait que l'administration du temporel, et jouissait d'une partie du revenu pendant le temps de son administration; s'il était ecclésiastique, il gouvernait pour le spirituel et pour le temporel. Telle est l'origine des commendes qui étaient en usage dès le quatrième siècle de l'Église, puisque saint Athanase dit de lui-même, selon Nicéphore, livre 11, qu'on lui avait donné en commende, c'est-à-dire, qu'on lui avait donné à gouverner une Église, outre celle d'Alexandrie dont il était évêque. Du temps de saint Grégoire-le-Grand, vers l'an 586, les commendes étaient fort fréquentes pendant l'absence ou la maladie des pasteurs ou la vacance de leurs sièges par mort, par violence, etc. Le registre de ce saint pape est plein de ces sortes de commendes ou de commissions qu'il donnait aux évêques, pour prendre soin des Églises vacantes.

§ II.

De l'abus des Commendes.

Les commendes, qui étaient louables dans leur origine, parce qu'elles n'avaient point pour but l'utilité des commendatai-

res, mais celle des églises qu'on leur donnait en garde, dégénérèrent en abus. Dès le huitième siècle, on donna les évêchés, les cures et les monastères en commende perpétuelle. Long-temps avant, les commendataires laïques s'étaient emparés des biens des églises dont on leur avait confié la garde. Dans le concile de Thionville, tenu en 844, où présida Drogon, évêque de Metz, en présence des trois frères Lothaire, Louis, et Charles-le-Chauve, on exhorta ces princes à remettre des abbés dans les monastères donnés à des laïques qui avaient usurpé le nom d'abbés, d'où est venu le nom d'abbés-comtes, *abba-comites* vel *abbi-comites*, comme le dit le continuateur d'Aimoin, moine de l'abbaye de Fleury, *de gest., franc.*, l. 5, c. 24, et M. Ducange, dans son Glossaire, sur le mot *Abbi-Comites*.

Les papes et les conciles se sont élevés en différens temps contre les commendes perpétuelles à l'égard de toutes sortes de personnes, ecclésiastiques ou séculières. Clément v les annula toutes, même à l'égard des cardinaux, par sa constitution de l'an 1305, *in extrav. 2. de præbend. in extrav. commun.* Le concile de Trente les a prosrites, sess. 25, *de reform.*, cap. 1; et sess. 27, c. 4. Mais ces défenses n'eurent point d'effet, et les commendes subsistèrent encore avant nos troubles.

§ III.

De l'usage des Commendes avant nos troubles.

Les commendes n'étaient autre chose que la possession d'un bénéfice régulier que le pape donnait par dispense à un ecclésiastique séculier, à l'effet de disposer des fruits de ce bénéfice pendant sa vie. Les commendes étaient donc de vrais titres de bénéfice que le pape donnait à un clerc séculier nommé par le Roi, s'il s'agissait de la France, pour en percevoir les fruits pendant sa vie. Ces sortes de commendes étaient contraires aux canons, parce qu'elles avaient pour but l'avantage des commendataires et non celui de l'Eglise. C'est pour cela qu'il n'y avait que le pape qui pût conférer les bénéfices en commende, parce qu'il n'y avait que lui qui pût dispenser des canons, tant pour l'incapacité des personnes à qui l'on donnait les commendes, que pour l'incompatibilité des bénéfices qui étaient accordés en commende.

Il y avait commende *libre* et *décrétée*. La commende *libre* était lorsqu'un bénéfice donné en commende pouvait continuer sur le même pied par la résignation, la démission du commendataire, ou retourner en règle. La commende *décrétée* était lorsque dans les provisions données par le pape d'un bénéfice régulier, il y avait clause que le bénéfice retournerait en règle par

la démission, résignation ou décès du titulaire : *cedente vel decedente*.

§ IV.

Des droits des Commendataires.

Les bulles des commendes accordaient aux commendataires les mêmes droits qu'aux titulaires pour le spirituel et pour le temporel, *curam monasterii ac regimen et administrationem tibi in spiritualibus et temporalibus placere committendo*. Mais ces expressions ne sont que de style, et les commendataires n'avaient que les droits honorifiques et les fruits du bénéfice, sans aucun pouvoir sur les religieux, ni administration spirituelle, pour ce qui regardait la règle et la discipline monastique, excepté les cardinaux qui étaient commendataires hors la France,

Il y avait cependant une certaine juridiction spirituelle *comme épiscopale* dans certains monastères exempts, que les abbés commendataires devaient faire exercer par des prêtres séculiers, parce que les moines étaient incapables, par leur profession et par le droit commun, d'exercer aucune fonction à charge d'âmes sur les séculiers, dit Fagnan, qui se fonde sur cette décrétale : *Monachi viventes in congregatione ex eorum instituto prohibentur de jure curam animarum personarum secularium exercere*. (Voy. Fagnan, de capell. monach., c. in Ecclesiis.)

Des devoirs des Commendataires.

1. Les commendataires étaient obligés d'observer les règles communes à tous les ecclésiastiques, pour ce qui est de la modestie dans les habits, les cheveux, la table, la conversation et enfin toute la conduite. Ils devaient même montrer plus de régularité que les simples ecclésiastiques, parce qu'ils tenaient le milieu entre les clercs séculiers et les réguliers, et qu'ils approchaient davantage de ces derniers par leur titre d'abbés ou de prieurs. (Concile de Rouen, 1581.)

2. Quand leur manse n'était point séparée de celle du monastère, ils étaient obligés d'entretenir le même nombre de religieux, pour le service divin, que s'il y avait eu un abbé régulier. C'est la clause renfermée dans les bulles de commende. *Volumus quod propter hujusmodi commendam divinus cultus, ac solitus Monachorum et Ministrorum numerus in dicto monasterio nullatenus minuat: sed illius ac dilectorum filiorum conventus ejusdem congruè supportentur onera consueta.*

3. Si leur manse était séparée, et qu'ils eussent pris le second tiers pour les charges, ils devaient s'en acquitter avec une entière fidélité, fournissant tout ce qui était nécessaire pour le service divin, faisant orner ou réparer l'église comme il convenait, etc.

4. Ils devaient faire l'aumône, particulièrement aux pauvres des lieux où étaient situés leurs bénéfices, de tout ce qui leur restait après un honnête entretien, réglé non sur leur naissance ou leurs autres qualités mondaines, mais sur la simplicité de l'état ecclésiastique qu'ils professaient.

5. Ils devaient s'intéresser au bien spirituel et temporel de leurs monastères, procurer, autant qu'il était en eux, que la régularité s'y observât, loin d'y mettre obstacle, en conserver les droits, les meubles et les immeubles, loin de les aliéner, vendre, donner ou dissiper. Tels étaient les principaux devoirs des commendataires. S'ils les observaient fidèlement, ils ne méritaient que des éloges, et nous sommes bien éloignés de penser comme l'auteur d'un livret intitulé : *L'Abbé Commendataire*, imprimé à Cologne en 1673, sous le nom emprunté du sieur de Bois-Franc, qui, de son plein pouvoir, les damnait tous sans exception, à moins qu'ils ne renonçassent à leurs commendes. Les commendes ne sont point injustes de leur nature. Le concile de Trente et les conciles tenus depuis se sont contentés de faire des vœux pour le rétablissement de l'ancienne discipline à cet égard. Et pour le chapitre 21 du concile de Trente, sess. 25, de *Réform.*, qui paraît ne pas approuver que les abbayes soient possédées en commendes, les canonistes ne

le regardaient que comme un conseil, et non comme une prohibition. Le mot *confidit* est le fondement de cette interprétation. On assure que la congrégation du concile l'a ainsi décidé. (*Voyez Van Espen, jur. eccles. univers.*, tom. 1, cap. 7, p. 365, *Les Mémoires du Clergé*, t. 4, p. 1090, 1115, 1260 et suiv.; tom. 8, pag. 131; tom. 12; pag. 1000 et suivantes. M. de La Combe, *Recueil de Jurisprud.*, au mot *Commende*. M. Piales, *Traité des Commendes*, etc., imprimé à Paris chez Briasson, Desnat et Saillant.)

COMMENDER. C'est donner un bénéfice en commende.

COMMENSAUX. On en distingue de deux sortes; savoir, les commensaux de la maison du Roi et des maisons royales, et les commensaux ecclésiastiques. Les premiers étaient les officiers des maisons du Roi, de la Reine, des enfans de France, et autres princes du sang qui avaient ce qu'on nommait une maison en titre d'office, dont l'état s'envoyait à la Cour des Aides. Ils jouissaient de plusieurs privilèges; ils avaient droit de *committimus* au grand et au petit sceau; ils étaient exempts de tailles, de corvées personnelles, de guet et de garde, et la plupart d'entre eux étaient même exempts des droits de francs-fiefs.

Les commensaux ecclésiastiques, c'est-à-dire les aumôniers, chapelains, clercs de chapelle, etc., étaient réputés présens dans

les Chapitres et aux offices des églises dans lesquelles ils possédaient des bénéfices pendant le temps de leur service à la Cour; ils percevaient en conséquence la rétribution attachée à la présence.

Ce droit des commensaux était néanmoins limité, de manière qu'il ne pouvait y avoir que deux exempts de la résidence en douze chanoines. (*Voyez la déclaration de 1727, et les arrêts du grand conseil, l'un du 26 juillet 1725, contre le Chapitre de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, à Paris, l'autre du 11 décembre 1748, contre le Chapitre de Vernon.*)

COMMENTAIRE, commentarium, interprétation, glose, addition qu'on fait à un auteur pour l'expliquer.

COMMENTAIRE, signifie aussi quelques histoires écrites par ceux qui y ont eu la plus grande part, comme les commentaires de César, de Montluc, etc.

COMMENTATEUR, celui qui écrit pour expliquer les endroits obscurs et difficiles d'un livre, ou pour y faire les additions et supplémens de ce qui y manque.

COMMERCE, négoce, trafic d'argent ou de marchandises, qu'on fait à dessein de profiter sur les remises, la vente ou l'échange qu'on en fait, *commercium*. Le commerce est licite en soi et ne devient mauvais qu'à raison des circonstances qui peuvent l'accompagner. Les circonstances qui rendent le commerce illicite sont, 1^o la fin qu'on s'y propose, eomme l'a-

varice, la cupidité, le désir d'accumuler pour satisfaire ses passions; 2° la matière du commerce, comme lorsqu'on trafique ce qui ne peut entrer dans le commerce ou par sa propre nature, telles sont les choses saintes; ou par la défense qui en est faite, telles sont les choses que les lois défendent de trafiquer; 3° le lieu où le commerce se fait, tels sont l'église, le cimetière et tous les autres endroits destinés au service de Dieu; 4° le temps, tels que les jours de dimanches et de fêtes; 5. la circonstance des personnes rend aussi le commerce illicite. C'est ainsi que le commerce est défendu, sous peine d'anathème, aux religieux, aux bénéficiers et à tous les ecclésiastiques qui sont dans les Ordres sacrés, par cette décrétale d'Alexandre III, can. 6, *ne Clerici vel Monachi*, etc., *secundum instituta prædecessorum nostrorum sub interminatione anathematis prohibemus ne Monachi vel Clerici causâ lucri negotientur*. (Pontas. Delamet et Fromageau. *Dictionnaire des cas de conscience*, au mot COMMERCE.)

Par arrêt du 12 juillet 1721, rendu, toutes les chambres assemblées, il est fait défenses à toutes communautés séculières ou régulières de permettre qu'il soit fait en leurs maisons ou couvens des magasins de marchandises de quelque nature que ce soit, à peine de saisie de leur temporel et de privation de leurs privilèges.

L'arrêt rendu le 4 août 1745

sur la requête de l'évêque de Boulogne, pour le régime et administration de son diocèse, porte que les curés, vicaires et autres personnes constituées dans les Ordres sacrés, ne pourront faire aucun commerce de marchandise de chevaux ou autres animaux, ni se charger d'aucune recette des biens séculiers, ni faire valoir ou affermer en leur nom, ou sous des noms empruntés, aucune terre, si ce n'est leur propre bien ou les dîmes de leur paroisse.

COMMÈRE, *matrina*, femme ou fille qui ont tenu avec quelqu'un un enfant sur les fonts de baptême. Celui qui a été le parrain d'un enfant est le compère de celle qui en a été la marraine, et la marraine est la commère du parrain. Le père et la mère de l'enfant sont compères et commères de ceux qui ont été parrains ou marraines de leurs enfans. (Voy. MARRAINE. PARRAIN, EMPÊCHEMENT DE MARIAGE.)

COMMINATOIRE, signifie la menace qu'on fait de quelque peine dans une loi, mais qu'on n'exécute point à la rigueur. Une censure comminatoire, par exemple, est celle dont le supérieur menace les contrevenans à ses lois, mais qu'on n'encourt point par le seul fait, et sans une nouvelle sentence du supérieur. (Voyez CENSURE.)

COMMIS, est celui à qui le supérieur a donné quelque charge, quelque emploi, quelque manquement ou recouvrement à

faire. Les commis de ceux qui sont chargés des deniers royaux ou publics sont contraignables par corps envers ceux qui les ont préposés ; et, pour ce qu'ils leur doivent de leur gestion et manquement, ils ne peuvent se servir de compensation envers eux.

Ainsi jugé par arrêt rendu en la Cour des Aides le 16 mars 1674, rapporté dans le *Journat du Palais*, (*Voy. COMMISSIONNAIRE.*)

Les commis des fermes du Roi devaient être catholiques, apostoliques et romains, âgés au moins de vingt-cinq ans, non parens, ni alliés, ni domestiques du fermier, ni intéressés dans la ferme. (*De Ferrière, Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot *Commis.*)

COMMISE, terme de jurisprudence féodale, qui vient de *commisum*, qui signifie *confiscation*. Commise était donc la confiscation d'un fief en faveur du seigneur féodal. Un fief tombait en commise, c'est-à-dire qu'il était commis ou acquis au seigneur féodal, et qu'il lui appartenait de plein droit par le forfait ou la violence du vassal envers le Seigneur, et par le désaveu, c'est-à-dire par le refus que faisait le vassal de tenir un fief mouvant du seigneur ; selon ce vieux proverbe, *qui fief dente, fief perd* ; mais il fallait pour cela que le désaveu fût fait en jugement et par personne capable d'opérer la commise, c'est-à-dire par une personne qui fût seigneur et propriétaire incommutable du fief, qui fût majeur

et jouissant de ses droits. (*Voy. le 4^e titre du 39^e livre du Digeste* ; l'art. 43 ; titre 1^{er} de la *Coutume de Paris*. Bacquet, des *Droits de Justice*, ch. 2. De Ferrière, sur l'art. 43 de la *Coutume de Paris*, et dans son *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot *Commise.*)

COMMISSAIRE, *commissarius*, est en général celui qui est commis ou délégué pour quelque fonction particulière. Le commissaire ne doit point passer les bornes de sa commission ; et il est obligé à restitution envers ceux auxquels il cause du dommage par sa faute.

COMMISSAIRE ENQUÊTEUR ET EXAMINATEUR, est un officier de judicature créé par le Roi pour certaines fonctions. Ces sortes de commissaires avaient rang et séance dans les bailliages et autres sièges après le dernier des conseillers, lors des référés qui étaient par eux faits dans les cas où il était besoin de l'ordonnance des juges, et lorsqu'ils rapportaient ils avaient voix délibérative. Une de leurs principales fonctions était de veiller à ce qui regarde la police et le bon ordre en toutes choses, soit pour contenir les gens de mauvaise vie dans leur devoir, et chasser les vagabonds, soit pour protéger les pauvres ; et procurer aux gens de bien la sûreté et la paix. (*De Ferrière, Distion. de Droit.*)

COMMISSAIRE DES PAUVRES, *pauperum quæstor ararius*. C'est un bourgeois que l'on commet pour recueillir les deniers de la

taxe faite par le bureau général des pauvres, et qui a soin d'un certain nombre d'entre eux qu'on lui a marqué.

COMMISSAIRE du grand bureau des pauvres. C'est un bourgeois qui, après avoir exercé comme il convient la charge de commissaire des pauvres, a droit de voix active et passive dans le grand bureau des pauvres, et peut devenir directeur d'hôpital.

COMMISSAIRE, dans quelques Ordres religieux, signifie celui qui est commis par le supérieur majeur pour terminer les différends qui naissent dans leurs couvens.

COMMISSAIRE DU ROI aux assemblées du clergé, (*Voyez les Mémoires du Clergé*, t. 8, p. 614 et suivantes.)

COMMISSAIRES APOSTOLIQUES, sont des ecclésiastiques qui jugent l'appel des sentences des officiaux primatiaux. Le concile de Trente, sess. 25, ch. 10, *de Ref.*, a confirmé le décret du pape Boniface VIII, qui ordonne que les commissaires apostoliques soient constitués en dignité, ou possédant un personnat ou chanoines d'une église cathédrale. (*Voyez les Mémoires du Clergé*, tom. 7, pag. 249, 1450 et suiv.)

COMMISSION, pouvoir qu'on donne à une personne d'exercer une charge ou de prononcer quelque jugement en certaines occasions. En ce sens la commission s'est opposée à *titre*, et n'est point perpétuelle.

COMMISSION ROGATOIRE, est celle qu'un juge envoie à un autre

juge dont il n'est point le supérieur, pour le prier de faire dans son ressort quelque instruction nécessaire pour un procès qu'il a à juger, ou pour le prier de permettre un ajournement dans son ressort.

COMMISSION *in partibus*, est celle que le pape donne à quelques délégués pour faire juger sur les lieux ou aux environs une affaire dont on a appelé à lui. (*Voyez Délégué.*)

COMMISSION, péché de commission, est une action par laquelle on transgresse un précepte. Jurer, tuer, sont des péchés de commission par lesquels on viole les préceptes qui défendent l'homicide et le jurement. Le péché de commission est opposé à celui d'omission, qui consiste à omettre quelque action qu'on est obligé de faire, comme d'entendre la messe les jours de fête et de dimanche, de jeûner les jours de jeûne, etc. (*Voyez Péché.*)

COMMISSION, charge qu'on donne à quelqu'un de rendre un service, de faire un message, un négoce, une emplette. (*Voyez COMMISSIONNAIRE.*)

COMMISSIONNAIRE, toute personne commise par une autre pour lui rendre quelque service, pour lui faire des messages, des emplettes, des envois, etc. Tout commissionnaire est obligé d'apporter la même exactitude à s'acquitter des commissions dont il s'est chargé, qu'un homme sage et diligent a coutume d'en apporter dans ses propres affaires.

C'est pourquoi il est tenu à restituer le dommage qu'il fait souffrir par sa faute à celui qui le commet, quand même il le servirait gratuitement. La raison est qu'on est libre de se charger d'une commission ou de la refuser; mais quand une fois on s'en est chargé, on doit la remplir avec soin, et l'on est responsable du tort que l'on cause par sa négligence. (Pontas, au mot *Restitution*, cas 40. Voyez *MANDATAIRE*.)

Un commissionnaire qui se charge de commissions par amitié, ne peut, sans injustice, se payer secrètement de ses services, sous prétexte du temps et des peines qu'ils lui coûtent, et s'il le fait, il est tenu à restitution. La raison est qu'une commission qu'on accepte et qu'on exécute sous le titre d'amitié doit se faire gratuitement, et qu'en se payant secrètement on trompe ses commettans qui ne l'entendent pas ainsi, et qui pourraient chercher des commissionnaires qui les serviraient gratuitement s'ils savaient qu'on les trompe, en leur faisant payer des services qu'on paraît leur rendre sans aucun intérêt. (Pontas, au mot *Achat*, cas 17.)

Un commissionnaire peut recevoir ce qui lui est donné gratuitement par les personnes chez lesquelles il fait ses emplettes, pourvu que ce qu'on lui donne ne lui soit effectivement donné qu'à sa seule considération, et ne fasse aucun tort à ceux qui le commettent. La raison est qu'il

n'y a point d'injustice en ce cas, et que les marchands chez qui il achète sont maîtres de lui donner, comme lui d'accepter, n'y ayant point de loi qui le défende. Cela est pourtant dangereux dans la pratique, en ce que les marchands qui assurent qu'ils diminuent du juste prix de la marchandise par la seule considération du commissionnaire et pour le gratifier, n'en diminuent rien en effet, et le vendent au même prix à toute autre personne.

Un commissionnaire ne peut se charger de mauvaises commissions, telles que sont celles de porter des lettres qui renferment des intrigues d'amour, des défis pour se battre, etc.; ces choses et d'autres semblables étant mauvaises de leur nature. (Pontas, au mot *Domestique*, cas 5.)

Un commissionnaire qui vend au-dessus ou qui achète au-dessous du prix qu'on lui a spécifié ne peut retenir ce profit, parce qu'il n'a aucun titre pour le retenir, et qu'il appartient à celui qui l'emploie. On excepte les cas où le commissionnaire aurait amélioré la chose par son industrie; qu'il l'aurait vendue d'avantage que le prix qui lui a été fixé par sa diligence; qu'il serait convenu avec le maître qu'il retiendrait le surplus du prix fixé. Dans tous ces cas, le commissionnaire peut retenir le surplus du prix qui répond à son industrie, à sa diligence, à ses conventions avec le maître de la

chose, pourvu que ce surplus n'excède pas la juste valeur de cette chose ; car en ce cas il serait obligé de restituer l'excédant de cette juste valeur, non au maître de la chose vendue, mais à l'acheteur. (M. Collet, *Moral.*, tom. 1, pag. 617.)

COMMISSOIRE. Une clause commissoire est celle qui, n'étant point accomplie, emporte la nullité du contrat. Par exemple, si l'on s'engage à retirer un héritage dans un certain temps fixé par le contrat, la *clause est commissoire*. Le temps précis marqué par le contrat étant expiré, l'héritage est censé confisqué et ne peut plus être retiré.

COMMISSOIRE, en matière bénéficiale, se dit de la clause *in forma dignum*. On appelle un *bénéficiaire* pourvu en *forma commissoire* celui dont les provisions portaient la clause *in forma dignum*, laquelle marquait que l'impétrant serait renvoyé à l'ordinaire, pour juger s'il était digne du bénéfice par l'examen de ses mœurs et de sa science.

COMMITTIMUS, mot latin qui signifie *nous commettons*. En terme de palais, le *commitimus* est un droit ou privilège que le Roi accorde à certaines personnes ou communautés, de plaider en première instance aux requêtes de l'hôtel ou du palais, en toutes leurs affaires pures personnelles, possessoires ou mixtes, tant en demandant qu'en défendant, et d'y faire renvoyer ou évoquer celles qui seront pen-

dantes devant d'autres juges, pourvu qu'elles ne soient point encore contestées, et que l'on n'y ait point procédé. Il y a le *commitimus* du grand sceau et celui du petit sceau. Le *commitimus* du grand sceau est celui qui s'étend partout le royaume, à condition que pour porter une affaire d'un parlement à un autre, il faut qu'il s'agisse de mille livres et au-dessus. Le *commitimus* du petit sceau ne s'étend et ne peut être exécuté que dans le ressort d'un parlement. Il a lieu quand il s'agit de deux cents livres et au-dessus.

Ceux qui ont de droit de *commitimus* au grand sceau sont les princes du sang, les autres princes reconnus en France, les ducs et pairs, les officiers de la couronne, les chevaliers et officiers de l'Ordre du Saint-Esprit, les deux anciens chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, les conseillers au conseil qui servaient autrefois, les agens-généraux du clergé pendant leur agence, les doyens, dignités et chanoines de Notre-Dame de Paris, etc. Ceux qui ont droit de *commitimus* au petit sceau sont les officiers du parlement, plusieurs communautés, chapitres, collèges, etc.

COMMITTIMUS, signifie aussi les lettres qu'on expédie au grand et au petit sceau pour l'exécution de ce privilège. L'usage des *commitimus* a commencé l'an 1367. Les *commitimus* étaient originairement des commissions

par lesquelles le Roi renvoyait les affaires des Officiers de sa maison devant les maîtres des requêtes du Palais. (*Voyez* De Ferrière et Denisart, au mot *COMMITIMUS*)

COMMODAT, *commodatum*.

Le commodat est une espèce de prêt par lequel on donne gratuitement une chose, meuble ou immeuble, à une personne pour un certain usage et pour un certain temps, à condition que, ce temps expiré, elle rendra la même chose en individu, et non pas une semblable. 1° Le commodat est un prêt gratuit, en quoi il diffère du loyer, par lequel on accorde l'usage d'une chose moyennant une certaine somme. 2° C'est un prêt qui accorde l'usage d'une chose, mais qui n'en transfère point le domaine, comme le prêt qu'on appelle *mutuum*. 3° C'est un prêt qui accorde une chose pour un temps et un usage déterminé; au lieu que le prêt appelé *précaire* ne détermine ni le temps, ni le lieu, ni l'usage de la chose prêtée. 4° En vertu du commodat, la chose prêtée doit être rendue en elle-même et dans son individu. Le *mutuum* exige seulement qu'on rende une chose semblable à celle qui a été prêtée. (François Genet, *Morale de Grenoble*, tom. 1, pag. 580. *Voyez* COMMODATEUR et COMMODATAIRE.)

COMMODATAIRE, celui qui a reçu le prêt appelé commodat, *commodatarius*. Le commodataire est tenu, 1° non-seulement de dol ou de négligence consi-

dérable, mais de la faute la plus légère, parce que le commodat est purement gratuit et tout entier en faveur du commodataire. 2° Il est tenu même du cas fortuit lorsqu'il retient la chose prêtée au-delà du temps convenu, ou qu'il la fait servir à des usages contraires à ses conventions; autrement, et lorsqu'il ne commet aucune faute à son sujet, il n'en est point responsable. 3° Il est obligé de conserver la chose prêtée comme la sienne propre, de faire les menues dépenses qu'elle exige, et de la rendre au temps marqué. (Pontas, au mot *Prêt*, *Commodatum*, cas 1 et suiv.)

COMMODATEUR, celui qui fait le prêt appelé *commodat*. Le commodateur ne peut redemander la chose prêtée avant le temps dont il est convenu, selon cette maxime de Droit : *Contractus.... legem ex conventionibus accipiunt. Leg. depositum. 2, §. 6, ff. Depositum vel contra, l. 16, tit. 3*. C'est aussi la décision du pape Grégoire ix, *cap. cum gratia de commodato*. Il en donne pour raison que nous ne devons pas être trompés par le service qu'on nous fait; mais qu'au contraire nous en devons être soulagés; ce qui n'arriverait pas si l'on nous obligeait à rendre la chose qu'on nous a prêtée avant le temps dont nous sommes convenus, puisque nous serions trompés pour lors et que nous en souffririons aussi quelquefois du préjudice. Le commodateur peut ce-

pendant exiger la chose prêtée avant le temps marqué dans plusieurs circonstances, 1° quand elle court risque entre les mains du commodataire ; 2° quand il la détériore, ou qu'il s'en sert à d'autres usages que ceux dont il est convenu ; lorsque le commodateur souffre un dommage considérable par le défaut de la chose prêtée, quand même le commodataire en devrait souffrir un pareil de sa part par la privation anticipée de cette chose, parce qu'il n'est pas juste que le commodateur souffre un dommage considérable du plaisir qu'il fait gratuitement, et que dans le conflit d'un dommage égal des deux parts, la condition du commodateur qui prête gratuitement est préférable à celle du commodataire, qui reçoit seul tout l'avantage du commodat, que le commodateur n'aurait pas fait sans doute s'il eût prévu qu'il en eût dû souffrir un dommage considérable. Hors ces cas ou d'autres semblables, le commodateur pèche en exigeant la chose prêtée avant le temps marqué, et il est obligé à restitution envers le commodataire du tort qu'il lui cause, s'il lui en cause en effet. (V. Genet, *Théologie morale de Grenoble*, t. 1, pag. 582. Pontas, au mot *Prêt*, *Commodatum*, cas 1.)

Le commodateur est aussi obligé, sous peine de restitution, de découvrir au commodataire le défaut dangereux de la chose qu'il lui prête. Il doit

aussi courir le risque des cas fortuits par rapport à la chose prêtée, parce qu'il en est le maître, et que *res perit Domino*. Il doit encore faire les grosses dépenses qu'exige la chose prêtée, et le commodataire est tenu aux petites et ordinaires.

COMMODIANUS ou COMMODIEN, auteur peu connu du quatrième siècle. Etudiant les belles-lettres, dit Gennade, il lut aussi les livres des chrétiens. Ce lui fut une occasion favorable pour embrasser la foi. S'étant donc fait chrétien, et voulant offrir à Jésus-Christ, auteur de son salut, un présent digne d'un homme d'étude, il écrivit en forme de vers un traité contre les païens, dont le style est peu élevé ; et parce qu'il n'avait fait que parcourir légèrement nos auteurs, il a plus aisément détruit la doctrine des païens qu'établi celle des chrétiens. C'est pourquoi il parle des récompenses divines d'une manière basse et grossière, suivant en cela le sentiment de Tertullien, de Lactance et de Papias ; mais sa morale est excellente, et il porte les hommes à embrasser une pauvreté volontaire. Voilà ce que Gennade nous apprend de cet auteur, qui a vécu au commencement du quatrième siècle, du temps du pape saint Sylvestre. Il s'appelle lui-même Commodianus, et par allusion Gazæus, et se donne la qualité de mendant de Jésus-Christ. Son ouvrage est intitulé : *Instructions*, et est composé en

façon de vers, où il n'a gardé ni mesure, ni cadence. C'est une espèce d'acrostiche, dont chaque ligne comprend un sens achevé. Son style est dur, et se sent du pays d'où il était né, je veux dire de l'Afrique. On y remarque cependant, comme dans Tertullien et saint Cyprien, une élévation assez peu commune et des traits d'une érudition dans l'antiquité grecque et latine qui font qu'on le lit avec plaisir; mais il y enseigne plusieurs erreurs qui l'ont fait mettre par le pape Gélase au nombre des livres apocryphes. Il soutient, par exemple, que les anges apostats s'étant laissés séduire à la vue des femmes, en devinrent amoureux, et engendrèrent les gens dont parle l'Écriture : sentiment qu'il avait tiré du livre d'Énoch, *Instruction* 19, 43, 44. Il soutient aussi le sentiment des Millénaires, et il croit que le monde ne durera que six mille ans. Ce traité a été longtemps enseveli dans l'obscurité, et n'a été trouvé que de nos jours. Le père Symond l'ayant copié sur un ancien manuscrit, M. Rignault se servit de cette copie pour la faire imprimer séparément en 1650. Outre les éditions qu'on en a faites à Toul en 1650, in-4°, et à Paris en 1648 et 1666, in-fol., toutes les trois avec les notes de M. Rignault, il a été imprimé en 1709 à Virmberg, par les soins de Léonard Scuthrtzfleischius, in-4°, qui y a ajouté un glossaire pour l'intelligence de quantité de ter-

mes difficiles et peu latins qui s'y rencontrent; et des notes sur cet auteur, tirées de la bibliothèque d'Ézéchiél Spanheim. En 1711, M. Davies le fit imprimer à Cambridge, in-8°, avec Minuce Félix, enrichis l'un et l'autre de plusieurs notes de sa façon, et de celles de M. Rignault. (Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 4, pag. 181. Gennade, *de Script. ecclésiast.* Géladius, *in decret. de apocryph.* Cave. Dupin, *Biblioth. ecclésiast.* tom. 1.)

COMMUN, dans l'Écriture, se dit pour *profane*, pour *souillé*. Manger avec des mains communes, c'est manger sans avoir lavé ses mains.

COMMUN, en terme de jurisprudence, se dit des choses que plusieurs personnes possèdent ensemble par indivis, dont les unes et les autres ont également droit de se servir.

COMMUN, en termes de bréviaire, se dit d'un office général qui convient à tous les Saints d'une même classe, et qui fournit les psaumes, leçons, hymnes, antiennes, oraisons, au défaut de l'office propre, *officium commune*. Il y a le commun des apôtres, des martyrs, des confesseurs, etc.

COMMUNALISTES ou **FILLEULS**. On appelle ainsi des prêtres qui font une espèce de corps ou communauté dans presque toutes les paroisses des diocèses de Clermont et de Saint-Flour, et qui de temps immémorial, quoiqu'ils n'aient ja-

mais eu de lettres-patentes, ont usurpé la plus grande partie des fonctions des curés, jusqu'à porter l'étole aux processions, donner la bénédiction au prédicateur, chanter les grand'messes, administrer les Sacrements, et se dire *co-curés*. Ces communalistes ont été réprimés et réduits à leurs justes bornes par un arrêt du parlement de Paris, du 29 janvier 1726, donné contre eux en faveur du curé de Notre-Dame de Mauriac, qui a été étendu aux autres paroisses du diocèse de Clermont par une ordonnance de l'évêque de Clermont, du 29 novembre 1726. (Lacombe, *Jurisprud. canoniq.*, au mot COMMUNALISTES.)

COMMUNAUTÉ, est une société d'hommes qui habitent en un même lieu, et qui ont les mêmes lois et les mêmes usages. Les communautés sont ecclésiastiques ou laïques. Les communautés ecclésiastiques peuvent se réduire à trois espèces; savoir, les communautés séculières, ainsi nommées, parce qu'elles sont composées d'ecclésiastiques qui vivent dans le siècle, chacun en son particulier, comme les Chapitres des Eglises cathédrales et collégiales; les communautés régulières, composées de religieux, qui font des vœux solennels, et qui vivent en commun sous des supérieurs et sous une règle approuvée par l'Eglise et par l'Etat, comme les couvens; les communautés ecclésiastiques, qui, sans vœux solennels, vi-

vent en commun pour servir l'Eglise sous l'autorité des évêques, telles que sont quelques congrégations, les séminaires, les missionnaires, etc. Les communautés laïques se forment en différentes manières, comme par l'exercice d'une même charge, la profession du même art, la demeure fixe dans un même lieu, etc. Ainsi, communauté se dit des monastères, des hôpitaux, des collèges, des confréries, de tous les corps établis en société par lettres-patentes ou par autorité de la justice, pour faire observer les règles de l'art, du métier, de la profession. Il n'y a que les communautés approuvées par lettres-patentes, vérifiées par les Cours, qui soient capables de legs et de dons. (Ricard, *des Donations*, part. 1, n. 601.) Quand on fait des legs à des communautés qui en sont incapables, telles que celles des capucins et des autres religieux qui suivent à la rigueur la règle de saint François, on exécute le legs quand il peut être converti en une espèce qu'ils peuvent posséder licitement. (Lacombe, *Jurisprudence can.*, au mot COMMUNAUTÉS.)

Suivant la déclaration du 21 novembre 1629, et celle de juin 1659, il ne peut se faire aucun établissement nouveau de collèges, monastères, communautés religieuses ou séculières, même des ~~Ouvrages~~ ci-devant établis, ou sous prétexte d'hospice, sans lettres-patentes bien et dûment vérifiées. L'édit du mois de dé-

cembre 1666, vérifié au parlement, excepte les séminaires de ces formalités. Le consentement des villes et des habitans, celui des seigneurs est encore nécessaire pour les établissemens nouveaux des communautés. (Déclar. du 7 juin 1659. Arrêts du Conseil-privé de 1633 et 1639. *Voyez les Mémoires du Clergé*, tom. 4, p. 470; tom. 6, p. 383 et suiv.)

COMMUNAUTÉ, société de quelques particuliers qui mettent ensemble leurs biens ou leurs travaux pour négocier. (*Voyez Société.*)

COMMUNAUTÉ, société de biens qui sont communs entre le mari et la femme. L'effet de la communauté est que le mari et la femme sont communs en biens-meubles et conquets immeubles faits durant le mariage. Cependant les droits du mari sur les biens de la communauté sont bien plus grands que ceux de la femme. (*Voyez les articles MARI et FEMME*, sous lesquels on traite au long cette matière.)

COMMUNAUX, *agri communes*, terres qui appartiennent à une communauté d'habitans où ils ont certains droits comme de faire paître leurs bestiaux. (*Voy. COMMUNES.*)

COMMUNE ERREUR. (*Voy. ERREUR.*)

COMMUNE RENOMMÉE, est la voix publique qui sert de preuve en plusieurs occasions. Elle ne suffit pas pour faire punir un homme soupçonné d'avoir commis un crime. On ne doit pas

même l'arrêter, s'il n'y a une accusation formée par une partie civile ou par le procureur du Roi. On fait preuve de l'âge par commune renommée, quand les registres des baptêmes ont été perdus. La commune renommée sert aussi à faire preuves des facultés d'un défunt, au défaut d'inventaire, en faisant une information par la commune renommée de ce qu'il peut avoir laissé d'effets lors de sa mort. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, au mot **COMMUNE**.)

COMMUNE USAGE, est un droit qui s'est introduit imperceptiblement sans aucune loi, et qui cependant en a l'autorité. (*Voy. COUTUME.*)

COMMUNES, *agri communes*. Ce sont des terres qui consistent en prés, varennes, bois, et qui appartiennent à des villes, bourgs, villages, où les habitans ont droit d'envoyer paître leurs bestiaux, couper du bois pour leurs usages, et s'en servir dans leurs autres besoins. Les communes appartiennent à tous en commun, et à personne en particulier. Elles ne sauraient être aliénées, et si elles l'étaient, les habitans pourraient y rentrer de plein droit.

Les usages et pâtis des communes doivent servir à tous les habitans, de manière qu'ils en usent en commun, sans qu'aucun d'eux puisse provoquer les autres au partage, à l'effet que chacun en ait une part et portion destinée à son usage séparément de celle des autres; car

l'action de partage ne peut avoir lieu dans ces sortes de choses, dont la jouissance ne peut en aucune manière être changée par les particuliers. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, au mot COMMUNES. Voyez aussi le *Dictionnaire des Arrêts*, au même mot, et l'ordonnance des Eaux et Forêts, tit. 24 des bois, prés, marais, landes, pâtis, etc.)

COMMUNICANS, *communicantes*. On nomma ainsi, dans le seizième siècle, les Anabaptistes qui, à l'exemple des Nicolaïtes, pratiquaient la communauté des femmes et des enfans.

COMMUNICANTES. C'est la troisième prière du canon de la messe. (Voyez MESSA.)

COMMUNICATION. En théologie, communication d'*idiomes*, est la communication réciproque qui se fait dans Jésus-Christ, de la nature divine et de la nature humaine, ~~et~~ des noms, des attributs, des propriétés de ces deux natures, tant à l'égard d'elles-mêmes, que par rapport à leur supposé commun, c'est-à-dire, à la personne de Jésus-Christ qui les renferme. *Mutua ac reciproca prædicatio naturæ divinæ et humanæ, et nomen, attributorum, proprietatum utriusque naturæ, tam de se invicem, quam de earum supposito, nempe Christo Domino.*

La communication d'*idiomes* en Jésus-Christ est fondée sur l'unité de personne et la multiplicité de natures. Il n'y a

qu'une personne en Jésus-Christ, savoir, la personne divine, et il y a deux natures, la divine et l'humaine; Jésus-Christ est donc Dieu et homme tout ensemble; la divinité et l'humanité lui conviennent donc avec leurs propriétés et leurs dénominations; car les dénominations qui signifient les natures ou leurs propriétés, sont dénominations des supposés. Ces mêmes propriétés conviennent entre elles, et peuvent se dire les unes des autres, selon les règles qu'on va expliquer. Voilà la communication d'*idiomes* en Jésus-Christ, qui est un point de foi établi contre Nestorius dans le concile d'Éphèse. Les Nestoriens le combattaient, en niant la communication d'*idiomes*, même *in concreto*, comme on parle dans l'école, c'est-à-dire, à raison de la personne divine. Les luthériens, par un excès contraire, ont soutenu la communication d'*idiomes*, même *in abstracto*, c'est-à-dire, qu'ils l'ont étendue à l'humanité de Jésus-Christ, prétendant que sa nature humaine était proprement en elle-même immortelle, immense, etc. Voici les règles qu'il faut suivre pour éviter ces deux écueils.

Première règle.

Les noms abstraits de la nature divine peuvent se dire identiquement ou *substantiellement* de la personne de Jésus-Christ, mais non pas les noms abstraits, de la nature humaine. Par exemple, on peut dire de la personne de

Jésus-Christ, que c'est la Divinité, la toute-puissance, mais non pas l'humanité, la mortalité, etc., parce que la personne divine est réellement une même chose avec la nature divine, mais non pas avec la nature humaine.

Deuxième règle.

Les noms abstraits d'une nature et de ses propriétés, ne peuvent pas se dire de l'autre nature ni de ses propriétés, parce que ces deux natures et leurs propriétés sont distinguées. Ainsi on ne peut pas dire *la divinité est l'humanité, la divinité est passible, mortelle, etc.; l'humanité est impassible, immortelle, etc.*

Les noms concrets substantifs, qui expriment la nature et le sujet, peuvent se dire de Jésus-Christ et d'eux-mêmes, parce que les noms concrets signifient proprement le sujet. Ainsi l'on dit *Jésus-Christ est Dieu. Jésus-Christ est homme; Dieu est homme, l'homme est Dieu.*

Les noms concrets adjectifs dérivés des substantifs, comme *dioin, humain*, ne doivent pas se dire de Jésus-Christ, parce qu'ils n'expriment point la nature entière. Ainsi l'on ne doit pas dire, en parlant de Jésus-Christ, que *Deus factus est humanus*, ni que *homo factus est divinus, Dominicus, deifer.*

Cinquième règle.

Les noms adjectifs absolus se disent de Jésus-Christ et d'eux-mêmes, réciproquement. Ainsi l'on dit, *Jésus-Christ est mortel,*

immortel; celui qui était immortel est devenu mortel.

Sixième règle.

Les noms adjectifs d'une nature ne peuvent point se dire de l'autre, ni de ses parties. L'on ne peut pas dire, par exemple, que *la Divinité est née, qu'elle a souffert*. La raison est que les deux natures ont toujours été distinguées en Jésus-Christ.

Septième règle.

Les noms adjectifs, qui ne signifient ni propriété, ni action, ni passion, mais de simples défauts, ne peuvent pas se dire de Jésus-Christ, ni du Verbe. Ainsi on ne peut pas dire, *le Verbe est changé par l'Incarnation.*

Huitième règle.

Les noms concrets, qui expriment une propriété de la nature humaine, ne peuvent s'attribuer à la personne de Jésus-Christ, avec la particule reduplicative de la divinité, ni ceux qui expriment une propriété de la nature divine avec une particule reduplicative de l'humanité. Ainsi on ne peut pas dire, *Jésus-Christ, comme Dieu, a souffert; Jésus-Christ, comme homme, est tout-puissant, immense, etc.*

Neuvième règle.

Quand les auteurs ecclésiastiques disent que le Verbe est *chair*, ils prennent le terme abstrait *chair* pour le concret *homme*. Quand ils disent que la nature du Verbe s'est incarnée, ou

que la Divinité a été crucifiée, Dieu. (Voyez les Théologiens, ils prennent le terme abstrait dans le *Traité de l'Incarnation*, pour le terme concret.)

COMMUNION.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Des différentes Acceptions du mot de Communion.*
- § II. *De la Communion eucharistique.*
- § III. *De la Communion sous les deux espèces.*
- § IV. *De la Communion pascale.*
- § V. *De la Communion des enfans.*
- § VI. *De la Communion des malades.*
- § VII. *De la Communion des insensés, des évergumènes, des sourds et muets de naissance, des criminels, des pécheurs.*
- § VIII. *Des Effets de la bonne et mauvaise Communion.*
- § IX. *Des Dispositions à la Communion.*
- § X. *Des Cérémonies de la Communion.*
- § XI. *Des Superstitions ou abus de la Communion.*
- § XII. *De la Communion qu'on fait pour les autres, soit morts, soit vivans.*

§ I^{er}.

Des différentes acceptions du mot de Communion:

Le mot de communion se prend, 1^o pour la créance uniforme de plusieurs personnes qui les unit sous un même chef, dans une même Eglise. 2^o Pour la société de tous les membres de l'Eglise, militante sur la terre, souffrante dans le Purgatoire, triomphante dans le ciel; 3^o pour le commerce de suffrages, de prières, de mérites, de bonnes œuvres, qui règne entre tous les membres de l'Eglise; 4^o pour l'union des fidèles entre eux par

le moyen des Sacremens, de la grâce, de la charité, de tous les dons surnaturels; 5^o pour l'union des églises particulières entre elles, qu'elles entretenaient autrefois par des lettres qu'elles s'écrivaient mutuellement, et qu'on appelait lettres de communion; 6^o pour la réconciliation à l'Eglise; 7^o pour le sacrement de Pénitence, qu'on a quelquefois appelé *communication*, *communion*, parce qu'il rétablissait les pénitens dans le droit de communier, qu'ils avaient perdu par le péché; 8^o Pour la participation à la sainte Eucharistie.

§ II.

De la Communion eucharistique.

La communion eucharistique est la participation au corps et au sang, à l'âme et à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie. La communion eucharistique est ou réelle, ou spirituelle, ou ecclésiastique, ou laïque. La communion réelle est celle par laquelle on reçoit véritablement et par la bouche du corps une hostie consacrée. La communion spirituelle consiste dans le désir de communier réellement, quoiqu'on ne reçoive pas actuellement le corps de Jésus-Christ. La communion ecclésiastique, c'est la communion telle que les prêtres la reçoivent. La communion laïque, c'est la communion telle que les laïques la reçoivent. On appelait autrefois *communio étrangère*, une certaine peine à laquelle les canons condamnent les évêques et les clercs coupables de certaines fautes. Cette peine consistait en ce que l'on n'accordait la communion à ces clercs que comme on la donnait aux clercs étrangers. Un prêtre, par exemple, réduit à la communion étrangère, avait le dernier rang parmi les prêtres et avant les diacres, comme l'aurait eu un prêtre étranger, qui aurait passé avec des lettres testimoniales de son évêque.

§ III.

De la Communion sous les deux espèces.

On entend par la communion sous les deux espèces, la communion qui se fait en recevant l'espèce du pain et l'espèce du vin. La communion sous les deux espèces n'est ni commandée ni défendue par Jésus-Christ. aux laïques et aux ecclésiastiques qui ne sacrifient pas, puisqu'on ne trouve ni précepte, ni défense à ce sujet, ni dans l'Écriture, ni dans la tradition. Ces paroles de Jésus-Christ, chap. 6 de saint Jean, *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous*; ces paroles, dis-je, ne renferment point un précepte de communier sous les deux espèces, 1° parce que la particule conjonctive *et* doit se prendre pour la particule disjonctive *ou, vel*, comme il arrive souvent dans l'Écriture, et en particulier dans le vingt-neuvième verset du chap. 11 de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, ces paroles de l'apôtre, *celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit son jugement*, devant s'entendre dans le sens disjonctif, *ou, vel*, puisqu'il est évident que celui qui communierait indignement sous une seule espèce ne mangerait pas moins son jugement que s'il communiait sous les deux; 2° parce que quand la particule *et* n'aurait point ici la force de la disjonc-

tive ou , on pourrait accomplir ces paroles par la communion sous une seule espèce , puisque le corps et le sang de Jésus-Christ y sont renfermés , et que Jésus-Christ n'a point commandé de recevoir sa chair et son sang par ces deux actions distinctes , *manger et boire séparément les deux espèces* ; et qu'au contraire , il a attaché l'effet de l'Eucharistie à l'une ou l'autre espèce indifféremment , lorsqu'il a dit : *celui qui me mangera vivra à cause de moi ; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement.* (Joan., 6, 58, 59.) Pour ce qui est de ces autres paroles de Jésus-Christ , présentant le calice à ses apôtres , *buvez-en tous* , elles ne regardaient que les apôtres qui en burent tous , comme le dit saint Marc , ch. 14 , et qui accomplirent ainsi le précepte de leur maître.

Quoiquela communion sous les deux espèces n'ait jamais passé pour nécessaire , elle a été en usage et même commandée en certains temps et en certains lieux dans l'Eglise. Pendant les quatre premiers siècles , les fidèles communiaient , même publiquement , sous une seule ou sous les deux espèces , selon leur volonté. Dans le cinquième siècle , vers l'an 445 , le pape saint Léon-le-Grand commanda aux fidèles de prendre les deux espèces , quand ils communieraient publiquement , afin de découvrir les Manichéens qui ne communiaient que sous l'espèce du pain , parce qu'ils détestaient le vin , comme l'ouvrage du mauvais principe , et qui

se cachaient en se présentant à la sainte Table avec les catholiques , à la faveur de la liberté qu'ils avaient de ne communier que sous une seule espèce. Cette discipline de communier sous les deux espèces , établie par saint Léon , ne fut point universelle , et ne dura qu'autant que l'hérésie des Manichéens en Occident. Après le cinquième siècle , on en revint à l'ancienne liberté de communier , même publiquement , sous une ou deux espèces. Dans la suite , l'usage du calice s'abolit insensiblement et comme par degrés , sans aucune ordonnance de l'Eglise , jusqu'au temps de Pierre de Dresde et Jean Hus , qui excitèrent des troubles sur cela en Bohême , prétendant que l'usage du calice était absolument nécessaire. Le concile de Constance , commencé l'an 1414 , reprima ces hérétiques , en défendant aux ministres de l'autel , sous peine d'excommunication , de communier les fidèles sous l'espèce du vin. Tel est l'usage présent de l'Eglise : on ne communie plus que sous la seule espèce du pain. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle. Les prêtres sont obligés de communier sous les deux espèces quand ils disent la messe ; mais quand ils communient sans dire la messe , ils ne peuvent recevoir que l'espèce du pain. A Rome , le diacre et le sous-diacre de la messe papale communient sous les deux espèces. La même chose se faisait à l'abbaye de Cluny et à celle de Saint-Denis en France ,

par les diacres et par les sous-diacres qui servaient à l'autel les fêtes et les dimanches, par tous les religieux de Cluny, le jour de l'ouverture du Chapitre général de leur Ordre, par les Rois de France, le jour de leur sacre, etc. Le concile de Bâle accorda aussi aux peuples du royaume de Bohême la communion sous les deux espèces. Pie IV, ayant usé de la même indulgence envers quelques peuples d'Allemagne, fut obligé de révoquer cette concession par l'abus qu'on en fit.

Les raisons qui ont porté l'Eglise à ordonner la communion sous une seule espèce sont, 1° la coutume générale qui s'en était introduite par tout l'Occident. Il était juste de faire une loi d'une coutume si sagement introduite. 2° Le respect pour la sainte Eucharistie, qui était souvent profanée par l'effusion du sang de Jésus-Christ à terre, malgré toutes les précautions qu'on prenait pour l'empêcher. 3° La difficulté d'avoir du vin en certaines provinces. 4° Le grand nombre d'abstèmes qui ne pouvaient pas même souffrir l'odeur du vin. 5° Le dégoût qu'on avait de boire dans une même coupe, ou de sucer les uns après les autres à un même chalumeau. 6° L'opiniâtreté des hérétiques, qui prétendaient que les deux espèces étaient nécessaires au salut. Voilà les principales raisons qui ont engagé l'Eglise à abroger la communion sous les deux espèces; et tout fidèle est obligé de croire :

1° Que l'Eglise a eu droit de retrancher l'usage du calice; qu'elle l'a fait pour de justes raisons, et qu'elle pourrait le rétablir si elle voulait, n'étant qu'un point de discipline soumis à sa disposition; 2° que la communion sous une seule espèce renferme toutes les grâces nécessaires au salut, puisque cette seule espèce contient Jésus-Christ tout entier; 3° que la communion sous les deux espèces n'est nécessaire pour le salut, ni de nécessité de moyen, ni de nécessité de précepte divin. (Voyez le concile de Bâle, celui de Constante et celui de Trente, sess. 24; le traité de la communion sous les deux espèces, de M. Bossuet; et celui du P. Thomassin; la Théologie morale de Grenoble, de M. Genet; la Théorie et pratique des Sacramens, t. 1, p. 361. M. Collet, Moral., t. 9, pag. 260 et suiv.)

S IV.

De la Communion pascale.

Dans la ferveur de l'Eglise naissante, il n'y avait point de précepte ecclésiastique de communier; mais les fidèles communiaient tous les jours de leur propre mouvement. Cette première ferveur s'étant ralentie, il fallut obliger les chrétiens à communier. Le concile d'Agde, dans le sixième siècle, leur ordonna de communier trois fois l'année; savoir, le jour de Noël, de Pâque et de la Pentecôte. Le quatrième concile de Latran, tenu sous Innocent III l'an 1215,

par son canon, *omnis utriusque sexus*, restreignit ce précepte à la communion annuelle, faite dans sa paroisse pendant la quinzaine de Pâques, à commencer depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à celui de Quasimodo inclusivement.

En vertu de ce précepte, observé depuis ce temps dans toute l'Eglise, tous les fidèles qui ont atteint l'âge de discrétion sont obligés, sous peine de péché mortel, de la privation de l'entrée de l'Eglise pendant leur vie, et de la sépulture ordinaire des chrétiens après leur mort, de communier une fois l'année, pendant la quinzaine de Pâques, à leur propre paroisse, ou à l'église qui leur tient lieu de paroisse, à moins qu'ils n'aient une permission expresse de leurs évêques ou de leurs curés, pour communier ailleurs, ou que leurs confesseurs ne jugent à propos, de leur différer l'absolution, pour les disposer à la communion, à laquelle ils ne sont pas suffisamment préparés.

La cathédrale, selon l'usage ordinaire, ne tient pas lieu de paroisse, mais les évêques peuvent étendre le temps paschal, et il y a des diocèses où tout le Carême est réputé temps paschal, par rapport à la communion.

On excepte de cette règle, quant à l'obligation de communier dans sa paroisse, 1° les chevaliers de Malte, lors même qu'ils demeurent ordinairement dans l'étendue de quelque paroisse particulière hors de leurs

commanderies, parce qu'ils sont de vrais religieux, exempts de la juridiction des évêques et soumis aux seuls supérieurs de leur Ordre. 2° Les domestiques qui demeurent dans le dedans des lieux réguliers des monastères de religieux et religieuses, qui sont de leur famille et qui vivent sous leur obéissance; mais non pas ceux qui demeurent au-dehors des monastères dans les basses-cours. (Sylvius, *Resolut. var.*, verbo *Exemptio*. Pontas, *Supplém.*, part. 1, au mot CHEVALIER, cas. 1, et au mot MONASTÈRE, cas. 1.) Quand une personne a deux domiciles, elle doit faire sa communion paschale dans l'une des deux paroisses où elle se trouve à Pâques. (Saint Antonin, Paludanus, Pontas, au mot COMMUNION, cas 27.)

Les pèlerins et les autres voyageurs satisfont au précepte de la communion paschale, en communiant dans la paroisse du lieu où ils se trouvent.

Quand une personne prévolt qu'elle ne pourra pas communier à Pâques, elle doit prévenir le temps paschal en communiant auparavant. La raison est que quand on ne peut pas accomplir un précepte quant à l'accessoire, on doit au moins l'accomplir quant à la substance; or, de communier à Pâques précisément n'est que l'accessoire du précepte qui ordonne la communion, et la substance de ce précepte est de communier une fois l'année, *semel in anno*, dit le quatrième concile général de

Latran. *Singulis annis*, dit le concile de Trente. (Sylvius, in 3. part. summ. S. Thomæ, q. 80, art. 11, *quæsito* 3.)

Quand une personne a négligé de communier à Pâques, l'obligation de communier continue pour elle, après le temps pascal, et elle doit s'en acquitter au plus tôt, sous peine d'un nouveau péché mortel, parce qu'il n'en est pas du précepte de communier à Pâques comme de celui d'entendre la messe un jour de fête ou de jeûner un jour de jeûne. Le précepte d'entendre la messe, ou de jeûner les jours commandés est une charge attachée à ces jours, *onus diei*, lesquels étant passés, le précepte cesse; au lieu que l'obligation de communier n'est pas fixée au temps pascal, comme une charge de la quinzaine, après laquelle cette obligation cesse; cette quinzaine pascale n'est que l'accessoire du précepte de la communion; c'est le terme au-delà duquel on ne peut différer la communion sans péché; mais supposé qu'on l'ait différée, l'obligation de communier subsiste toujours quant à la substance, parce que le principal subsiste quoique l'accessoire ait passé. Or, le principal de la communion pascale, c'est de communier une fois l'année, et l'accessoire, c'est de communier dans la quinzaine de Pâques. (Navarre, *Manuale*, cap. 21, n. 45. Sylvius, in 3 part. summ. S. Thomæ, q. 80, art. 11, *quæsito* 4.)

Quand une personne a com-

munié pour satisfaire au précepte dans sa paroisse, elle ne peut pas communier par dévotion le jour même de Pâques dans un couvent. (Navarre, Azorius, Sylvius, etc.)

Il y a même des diocèses, comme à Paris et à Langres, où cela a lieu pendant toute la quinzaine de Pâques. (*Rituel paris.* pag. 63.)

On ne satisfait pas à la communion pascale par une communion sacrilège. Le pape Innocent XI en 1679, et le clergé de France en 1700, ont condamné la proposition suivante qui avançait cette erreur : *Præcepto communionis annuæ satisfit per sacrilegam corporis Domini manducationem.*

§. V.

De la Communion des enfans.

On donnait autrefois la communion aux enfans dans l'Eglise grecque et dans la latine. Cet usage qui subsiste encore aujourd'hui chez les Grecs, a cessé chez les Latins dès le douzième siècle. L'usage présent de l'Eglise latine est de ne donner la communion aux enfans que quand ils sont parvenus à l'âge de discrétion. Cet âge n'est pas déterminé au juste par l'Eglise; il est laissé à la prudence des pasteurs, qui doivent admettre les enfans à la communion lorsqu'ils les trouvent bien réglés et suffisamment instruits pour communier utilement. Supposé ces dispositions, on doit les faire communier dès l'âge de dix ou onze ans,

selon saint Thomas, in 4, dist. 9, q. 1, *quest. 4 in corp.*, et saint Charles Borromée, *Act. eccl. médiol.*, part. 4; *Instruct. de sacr.*, tom. 1, pag. 601. On peut même, supposé toujours les dispositions suffisantes, les faire communier dès l'âge de sept à huit ans, lorsqu'ils sont à l'article de la mort. (*Conférence d'Angers*, juillet 1704, q. 4, q. 390.)

§ VI.

De la Communion des malades.

Il y a des malades qui sont en danger de mort, et d'autres qui, sans être en danger, sont retenus chez eux par quelque infirmité, sans qu'ils puissent aller à l'Église. Les malades qui sont en danger de mort, sont obligés de communier par le précepte divin. On ne doit cependant pas les communier quand ils ont des vomissemens. Quand ils ont communiqué avant la quinzaine de Pâques, on doit encore les faire communier pendant la quinzaine, selon le *Rituel de Paris*, pag. 73. Les malades qui ont reçu la communion en viatique à jeun, peuvent communier dès le lendemain, soit qu'ils soient à jeun ou non; mais quand une fois ils ont communiqué sans être à jeun, ils ne peuvent plus communier que dix jours après, à moins qu'ils ne soient à jeun. C'est la disposition du *Rituel de Paris*. (*Voyez Tolet, Sylvius. Pontas*, au mot COMMUNION, cas 12.)

Les malades qui sont retenus

à la maison sans danger de mort sont obligés de communier à jeun au moins une fois l'année. On doit les exhorter à le faire plus souvent; et s'ils sont suffisamment disposés pour la communion fréquente, saint Charles exhorte les curés à les faire communier souvent. (*Concil. médiolan.*, 4 part., 2.)

Plusieurs docteurs prétendent que si une personne tombait en péril de mort le jour même qu'elle aurait communiqué, on ne devrait pas lui administrer le saint Viatique, parce que, disent-ils, il n'est pas permis de communier plusieurs fois en un jour. D'autres soutiennent qu'on doit donner le Viatique en ce cas, parce que la défense de communier plusieurs fois dans un même jour regarde l'usage ordinaire, et non pas le cas de mort. Chacun doit suivre la coutume de son Église.

§ VII.

De la Communion des insensés, des évergumènes, des sourds, des muets de naissance, des criminels condamnés à mort, des pécheurs.

1^o Les insensés de naissance ne doivent communier ni pendant la vie, ni à la mort. Ceux qui ont des intervalles libres, dont ils profitent pour s'instruire, s'exciter à la dévotion, et acquérir toutes les dispositions nécessaires pour communier utilement, doivent communier pendant la vie et à la mort, quand même ils seraient retombés dans leur folie à l'heure de la

mort, pourvu qu'ils aient demandé la communion auparavant, et qu'il n'y ait aucun danger d'irrévérence pour la sainte Eucharistie; ce qui demande de grandes précautions. (*Quatrième concile de Carthage*, can. 76. Saint Thomas, 3 part., q. 80, dans le corps de l'article 9. Pontas, au mot COMMUNION, cas 20.)

2° Les énergumènes doivent être traités, par rapport à la communion, pendant la vie et à la mort, comme les insensés. (Saint Thomas, in 4, distinct. 9, q. 1, art. 5, quæstiunc. 3, in *Argum. sed contra*.)

3° On peut, après avoir consulté l'évêque, donner la communion aux sourds et aux muets de naissance, qui sont de bonnes mœurs et suffisamment instruits.

4° En Allemagne et en Italie, on donne la communion aux criminels condamnés à mort; en France, on ne leur donne pas.

5° On ne doit point donner la communion aux pécheurs occultes, quand ils la demandent secrètement, et qu'on peut la leur refuser sans scandale; mais quand ils la demandent publiquement, on doit la leur accorder, parce qu'autrement ce serait les diffamer, et qu'ils ont droit à leur réputation, tant qu'ils ne sont point connus pour pécheurs publics.

6° On ne doit point accorder la communion aux pécheurs publics, quoiqu'ils la demandent publiquement. Les pécheurs publics sont, 1° ceux qui, pour leurs

crimes ou par leur profession criminelle, sont notés d'infamie par les lois, ou par la sentence du juge, tels que les comédiens et autres acteurs de théâtres, les usuriers condamnés comme tels, et enfin tous ceux qui sont déclarés criminels par le juge ecclésiastique ou laïque. Ce sont, 2° ceux dont les crimes sont tellement connus, qu'on ne peut ni les nier, ni les excuser sous aucun prétexte. Selon le droit commun, on doit refuser même publiquement la communion à ces deux sortes de pécheurs publics, c'est-à-dire, à tous ceux qui sont tels, soit d'une publicité de droit, soit d'une publicité de fait. Mais parce qu'en France on ne reconnaît pour pécheurs publics que ceux qui sont déclarés tels par une sentence juridique, le ministre qui donne la communion ne doit pas la refuser aux pécheurs publics de la seule publicité de fait, sans avoir consulté son évêque. (De Sainte-Beuve, tom. 3, cas 15.) On excepte de cette règle les filles et les femmes qui se présenteraient à la sainte Table, avec des nudités manifestement scandaleuses. Le prêtre doit passer ces sortes de personnes sans les communier, comme l'ont souvent ordonné les évêques de France dans leurs mandemens ou dans leurs rituels. (*Théorie et Pratique des Sacramens*, tom. 1, pag. 298. Pontas, au mot COMMUNION, cas 4. Genet, *Theolog. moral.*, tom. 3, pag. 310.)

Des effets de la bonne et de la mauvaise Communion.

1° La bonne communion nous unissant étroitement à Jésus-Christ, qui se donne à nous par forme d'aliment, produit dans nos âmes les mêmes effets qu'une viande exquisite produit dans le corps. Elle répare les forces spirituelles de l'âme, elle la soutient, elle l'éclaire, elle augmente la vie spirituelle de la Grâce, elle la réjouit saintement en versant des consolations secrètes dans toutes ses puissances, elle fait en quelque sorte qu'elle devient une même chose avec Dieu. 2° Elle affaiblit le penchant que nous avons au mal, diminue l'ardent de la concupiscence, donne des forces pour combattre toutes les tentations et pratiquer toutes les vertus. 3° Elle unit les fidèles entre eux, faisant qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme par l'union qu'ils ont tous avec Jésus-Christ. 4° Elle est en nous le principe de l'immortalité, le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse, en ce qu'elle donne à nos corps un droit particulier à la vie et à la résurrection future, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* (Joan., 6, 55.)

Les effets de la mauvaise communion sont l'aveuglement de

l'esprit, l'endurcissement du cœur, la force des passions, l'esprit de diversion, le mépris des choses saintes, le dégoût de la vérité, de la piété, de toutes sortes de biens, le penchant à tout mal, l'abandon de Dieu, l'impénitence finale. Saint Paul dit que Dieu punit quelquefois les mauvaises communions par des maladies corporelles et des morts précipitées. (1^{re} *Cor.*, 11, 30.)

§ IX.

Des dispositions à la Communion.

Il y a deux sortes de dispositions à la communion. Les unes regardent le corps, et les autres l'âme.

Les dispositions du corps consistent dans l'extérieur le plus modeste, le plus respectueux, le plus recueilli qu'il est possible, et à être à jeun depuis minuit; en sorte qu'au moins depuis le milieu de la nuit qui précède le jour de la communion, jusqu'à ce qu'on ait communiqué, l'on n'ait rien pris qui puisse se digérer à l'ordinaire, ni par manière d'aliment, ni par manière de boisson ou de médecine. On excepte, 1° les malades qui communient en viatique, auxquels on donne la communion après qu'ils ont mangé. 2° Les personnes qui avalent casuellement quelque reste de viande qui est demeurée dans la bouche, ou quelques gouttes de vin ou d'eau dont on a lavé sa bouche, parce qu'on ne l'avale pas en forme d'aliment, ni de breuvage, ni

de médecine, mais en forme de salive, dit saint Thomas, 3 part., q. 80, art. 8, ad. 4.

Le précepte de communier à jeun est de tradition apostolique, ayant été établi par les apôtres pour honorer le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ en le faisant entrer dans la bouche des fidèles avant tout autre chose. (*Voyez JEUNE, MESSZ, § VIII.*)

La pollution involontaire, soit qu'elle arrive durant le jour ou durant la nuit, n'est pas un obstacle à la communion, non plus que l'usage du mariage, lorsqu'il a pour but d'avoir des enfans, ou de rendre le devoir conjugal. Il serait pourtant à souhaiter que les personnes mariées gardassent la continence d'un mutuel consentement le jour de leur communion, et même quelques jours auparavant; et plusieurs Pères en ont parlé comme d'une obligation. (*Voyez saint Jérôme, epist. 50, ad Pammach. Saint Thomas, 3 part., q. 80, art. 7, ad secundum. Saint Charles Borromée, Act., pag. 4, de sacram. Euchar. Genet, Théolog. morale, t. 5, pag 350.*)

Les dispositions de l'âme nécessaires à la communion consistent dans la pureté de l'âme, qui doit être plus ou moins grande, à proportion qu'on communie plus ou moins fréquemment, selon les règles suivantes, tirées des meilleurs auteurs.

Première règle.

Pour communier quelquefois pendant l'année, et surtout pour satisfaire au devoir paschal, il suffit de n'avoir aucun péché mortel sur la conscience, et il n'est pas nécessaire d'avoir entièrement satisfait pour la peine due à ses péchés, ainsi que l'enseignaient quelques théologiens, que le pape Alexandre VIII condamna. Le concile de Trente, sess. 13, ch. 7 et 8, ne demande point d'autre disposition pour communier avec fruit, que d'être en état de grâce, et de s'approcher du sacrement avec foi, humilité, respect et charité. (*Catéchisme de Montpellier, § 7, des dispositions qu'il faut avoir pour communier, p. 393, édit. in-4°.*)

Deuxième règle.

Pour communier souvent, comme tous les huit jours, il faut de plus détester tous les péchés, soit mortels, soit véniels, sans conserver aucune attache pour aucun d'eux; combattre ses passions, et avoir un grand désir de communier.

Troisième règle.

Pour communier plusieurs fois la semaine, il faut s'avancer tous les jours dans la victoire de ses passions, et dans la pratique des bonnes œuvres, à proportion de la communion plus ou moins fréquente qu'on souhaite.

Quatrième règle.

Pour communier tous les jours, il faut pratiquer une mortification continuelle, et s'exercer avec un grand courage dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, n'avoir d'attache à rien, veiller continuellement à la garde de ses sens, de son esprit et de son cœur, vivre dans une étroite union avec Dieu par la pensée de sa présence, et par l'exercice intérieur de son amour. C'est sur ces règles répandues dans tous les bons livres, qu'un sage directeur accordera la communion plus ou moins fréquente à ses pénitens, dont il consultera aussi l'âge, l'emploi, les devoirs, le caractère d'esprit. (On peut voir, entre les autres, saint François de Sales, dans la seconde partie de sa *Philotée*, ch. 20. Le père Louis de Grenade, surtout dans son second Sermon sur la fête du corps de Jésus-Christ. Le père Avrilton, dans son ouvrage intitulé : *Méditations et sentimens sur la sainte Communion ; les conférences d'Angers sur l'Eucharistie*. M. Collet, *Moral.*, tom. 9, pag. 209 et les suiv.)

§ X.

Des cérémonies de la Communion.

Les cérémonies de la communion regardent ou le prêtre qui la donne, ou le fidèle qui la reçoit.

1° Le prêtre qui donne la communion commence par

communier ceux qui sont les premiers du côté de l'Épître. Il fait le signe de la croix avec l'hostie sur la personne qu'il communie, et ne retire la main qu'après que l'hostie est entièrement dans la bouche de cette personne. Il doit aussi tenir toujours sous la sainte hostie, ou la patène, ou le couvercle du ciboire, jusqu'à ce qu'elle soit tout entière dans la bouche du communiant, pour éviter les profanations qui sont presque inévitables sans cette précaution, par la chute des fragmens de l'hostie. (*Voyez un petit livre intitulé : Dissertation eucharistique touchant la façon prescrite par les rituels pour administrer sans péril la très-sainte Communion.*)

2° Si le prêtre qui donne la communion, laisse tomber une hostie ou une particule d'hostie, il la relèvera avec respect, couvrira l'endroit où elle sera tombée, raclera le pavé, dont il jettera les raclures dans le sacraire, et lavera bien la place. Si l'hostie tombe sur la nappe ou sur le voile, etc., il coupera ou il lavera cet endroit, et jettera l'eau dans le sacraire : si elle tombait sur l'habit du communiant, on marquera la place et on la lavera. Si elle tombait en dedans du chœur d'un monastère de religieuses, une d'entre elles la recueillera sur la patène, ou la mettra sur un morceau de papier blanc, et la rendra de cette façon par la grille au célébrant. On marquera l'en-

droits; les religieuses le raclent et le lècheront, et on jettera la raclure dans la piscine.

3° Les communians s'approchaient autrefois de la sainte Table inclinés profondément. Dans l'Eglise de Jérusalem et dans celle de Constantinople, ils recevaient l'Eucharistie debout. Le ministre ne la leur mettait pas dans la bouche, mais il la mettait sur la main nue des hommes, et, sur celle des femmes, couverte d'un linge que l'on appelait *linge dominical*. Aujourd'hui, la personne qui communie doit être à genoux, les yeux modestement baissés ou dévotement fixés sur la sainte hostie, la tête droite, avançant la langue jusqu'à la lèvre inférieure, sans cependant la faire sortir de la bouche, et tenant la nappe sur les deux mains. Elle reçoit ainsi la sainte hostie sur la langue, qu'elle ne doit pas retirer avant que le prêtre ait retiré sa main, prenant garde de ne point la toucher avec ses lèvres. Elle se retire ensuite respectueusement, s'abstenant de tousser, cracher, de soupirer, ce qui pourrait faire tomber quelque particule de la sainte hostie. Elle ne doit pas laisser fondre l'hostie dans la bouche, mais l'avaler avant qu'elle soit fondu. Si l'hostie vient à s'attacher à son palais, elle la détachera doucement sans y porter les doigts, par le moyen de la langue humectée de salive. (*Voyez tous les Rituels et Missels.*)

§ XI.

Des superstitions ou abus de la Communion.

Il y a un grand nombre de superstition ou d'abus qui peuvent se glisser dans la communion. En voici quelques uns des principaux :

1° Ne vouloir communier qu'avec une grande hostie, ou avec plusieurs hosties, sous prétexte de recevoir des grâces plus abondantes.

2° Affecter de communier un jour plutôt qu'un autre, ou de la main de certain prêtre, dans la pensée que la communion de ce jour ou de ce prêtre sera plus avantageux.

3° Communier plusieurs fois en un même jour

4° Ne vouloir pas communier sans avoir dormi auparavant, ou si l'on a le pied droit sur le pied gauche, les yeux fermés, la tête penchée du côté gauche, et les mains serrées sur l'estomac.

5° Ne vouloir point cracher même long-temps avec la communion, ni travailler le jour qu'on a communiqué, quoique ce jour soit un jour ouvrable, de peur de manquer de respect pour la sainte Eucharistie. Ne vouloir pas marcher les pieds nus ce jour-là, croyant qu'il y a péché à le faire. Ne vouloir pas non plus manger que long-temps après la communion, ou bien, par un excès contraire, ne vouloir pas jeûner un jour de com-

munion, lors même qu'il est jour de jeûne, de peur de trop tourmenter un corps qui a été honoré de la présence de Jésus-Christ, ou de peur de faire jeûner Jésus-Christ lui-même. On peut cracher et manger sans scrupule un quart-d'heure après la communion, et moins encore lorsqu'il y a nécessité. Le canon *Tribus*, que Gratien attribue à saint Clément, et qui défend à ceux qui ont communie de ne manger que plusieurs heures après, est abrogé. (Saint Thomas, *in quartum. dist. 8, q. 1, art. 4, quæstiunc. 3*. Saint Antonin, 3. part., tit. 13, cap. 6, § 9. Sylvius Pontas, au mot *Communion*, cas 13.)

6° Se servir de la sainte hostie pour les maléfices ou pour apaiser les vents, les orages, les tempêtes, etc.; ce qui a été condamné par les conciles. On doit dire la même chose des incendies, débordemens, etc.

7°. Donner une hostie non consacrée à un pécheur qui demande la communion, ou à un mourant qui a des nausées. Tremper une hostie consacrée dans du vin ou dans une autre liqueur pour la faire avaler plus aisément. La porter à un malade qui n'est pas en état de la recevoir, pour la lui faire voir seulement. La donner à une autre personne qui est dans la maison en état de la recevoir, à la place du malade qui en est incapable. La donner à un mort, comme cela se pratiquait autrefois.

8° Communier par bienséance, par intérêt, par hypocrisie, par quelque autre méchant motif.

9° Le Rituel de Paris, p. 58, défend au célébrant de diviser la grande hostie pour en donner une parcelle à un laïque qui se présente pour la communion, lorsqu'il n'y en a point d'autre, si ce n'est pour donner le Viatique à un moribond, ou pour quelque autre raison considérable; mais saint Antonin, Suarez, Gavantus, et beaucoup d'autres théologiens ne trouvent aucune difficulté à cette pratique, lorsqu'il y a une cause raisonnable d'en agir ainsi, parce que cette conduite n'est défendue par aucune loi de l'Eglise, et ne blesse point le respect dû au sacrement. (3. part., disp. 85, sect. 2; part. 3, tit. 10, n. 3, litt. A.)

§ XII.

De la Communion qu'on fait pour les autres, soit morts, soit vivans.

Les communions qu'on fait pour les autres, c'est-à-dire, qu'on offre à Dieu à leur intention, et pour leur obtenir des grâces, ne leur profitent point directement *et ex opere operato*, comme on parle dans l'école; parce que l'aliment corporel ou spirituel, tel que l'Eucharistie, ne profite directement qu'à celui qui le reçoit, mais elles leur profitent indirectement *et ex opere operantis*, comme les aumônes, les prières et les autres bonnes œuvres, qui sont méritoires d'un mérite de congrui-

té, lorsqu'on les fait pour les autres, et qui leur obtiennent des grâces en vertu de l'application qui leur en est faite. C'est donc avec justice qu'une congrégation de cardinaux, tenue du temps du pape Alexandre VIII, condamna l'opinion de ceux qui blâmaient la coutume de communier pour les morts, comme le rapporte Louis Habert, tom. 5 de sa *Théologie morale*, pag. 575. Cependant les auteurs des *Cérémonies religieuses*, tom. 2, pag. 97, d'après M. Thiers, rangent les communions qui se font pour les morts ou pour les vivans au nombre des superstitions inutiles, sans aucune distinction : en quoi ils ont tort sans doute.

COMO, ville épiscopale d'Italie, dans l'état de Milan, capitale du Comax, en latin *Comum*. Elle est située assez proche du lac de ce même nom, partie en plaine et partie sur une éminence. On prétend que cette ville fut bâtie par les Gaulois lorsque Brennus les mena en Italie. Les Romains s'en rendirent les maîtres l'an 466 de Rome, et en firent une colonie, et l'augmentèrent dans la suite en maisons et en citoyens; ce qui la fit appeler *Novo-Como*. Elle leur fut soumise jusqu'à l'irruption des Goths et des Lombards. Après, elle voulut goûter le gouvernement républicain; mais se défiant de ses forces, elle se donna à Azzon, duc de Milan, aux Sforce, et enfin aux Français, jusqu'à ce que l'Espagne s'en mit

en possession. Elle est à présent du royaume Lombard-Vénitien. Les auteurs disputent beaucoup entre eux sur le temps que cette ville reçut la religion chrétienne. Les uns veulent que saint Barnabé en ait été le premier apôtre; d'autres disent que saint Ermagore d'Aquilée, disciple de saint Marc, y a mis le premier évêque. Nous ne déciderons rien sur un sujet aussi peu éclairci, et nous nous contenterons de commencer la succession des évêques par saint Félix, de Rome, que tout le monde reconnaît pour premier évêque de ce siège.

La cathédrale, dédiée autrefois par Félix à saint Carphore, martyr, l'est présentement à l'Assomption de la sainte Vierge. Elle est très-bien bâtie, et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire au culte divin. Son Chapitre est composé de trois dignitaires; savoir, d'un archidiacre, d'un archi-prêtre et d'un prévôt, de dix-sept chanoines divisés en trois Ordres; en prêtres, diacres et sous-diacres. Il y a douze paroisses dans la ville, plusieurs couvens de l'un et de l'autre sexe. Le diocèse est grand, et renferme trois cent trente-cinq paroisses, cinquante-deux monastères d'hommes, et vingt-cinq de filles, avec une partie du pays des Grisons. L'évêque est suffragant d'Aquilée.

Evêques de Como.

1. Saint Félix, Romain, dis-

ciple de saint Ambroise, en 379, mort le 8 octobre 391.

2. Saint Provin, Français et élève de saint Ambroise, succéda à saint Félix, et siégea vingt-neuf ans.

3. Saint Amant, en 420, mourut en 448.

4. Saint Abundius, ordonné en 450, fut envoyé par saint Léon, pape, en Orient, pour combattre l'erreur d'Eutiches, en quoi il réussit parfaitement bien. Il mourut en 469.

5. Saint Consul, Grec de nation, siégea vingt-cinq ans, et mourut le 2 juillet 495.

6. Saint Exupérance, disciple de saint Abundius, mourut le 12 juin 512.

7. Saint Eusèbe, de Côme même, mourut le 22 mai 525.

8. Saint Eutiche, mort le 5 juin 532.

9. Saint Eupile, d'Afrique, d'autres le disent Allemand, siégea trois ans, et mourut en 535.

10. Saint Flavien, disciple du précédent, élu en 535, mourut en 560.

11. Saint Prosper, mort en 565, le 2 mars.

12. Saint Jean Orcus, de Côme, mort en 568.

13. Saint Agrippin, de Cologne, mort en 586.

14. Saint Rubien, mort en 591.

15. Saint Adelbert, mort en 615.

16. Saint Adelbert, mort en 628.

17. Saint Victorin, de Nicomédie, mort en 644.

18. Saint Jean II, siégea seize ans.

19. Saint Jean III, mort en 668.

20. Saint Octavien, de Côme, mort en 680.

21. Saint Benoît, de Côme, en 692.

22. Saint Flavien, de Thèbes, mourut en 700.

23. Dieudonné, Lombard, en 721.

24. Causoalde, 742.

25. Angelbert, en 750.

26. Lupus, de la famille des rois lombards, en 762.

27. Théodulphe, Lombard, en 770.

28. Adelenge, en 776, que le royaume des Lombards passa à Charles Martel.

29. Pierre, Français, en 818.

30. Léon I^{er}, en 845.

31. Péricliu, Français, en 850.

32. Almaric, Français, abbé du monastère de Bobio, mort vers l'an 865.

33. Agilbert, Français, Parisien, mort en 891.

34. Luitard I^{er}, mort en 901.

35. Valpurt, mort en 916.

36. Luitard II, mort en 918.

37. Pierre II, mort en 921.

38. Azzon, mort en 943.

39. Ubald, siégeait en 952.

40. Adelège, mort en 995.

41. Pierre III, mort en 1003.

42. Hébrard, mort en 1010.

43. Albéric, bâtit la cathédrale dans la ville, et la dédia à

la sainte Vierge, montant au ciel. Il mourut en 1031.

44. Litiger, mort en 1049.

45. Bennon, mort en 1061.

46. Raynald de Peris, de Côme, mort en 1092.

47. Guy, mort en 1120.

48. Ardizon, siégea jusqu'en l'an 1154.

49. Henri 1^{er}, assista au concile de Roncailles en 1158, et mourut en 1163.

50. Anselme, de Côme, se trouva au concile de Latran en 1179, et mourut la même année.

51. Ardizzon II, de Verceil, prévôt de la cathédrale, mort en 1204.

52. Guillaume de La Tour-Mendrit, mourut en 1226.

53. Ubert Sala, du Montferlat, archi-prêtre de Verceil, nommé par Grégoire IX, mourut en 1252.

54. Léon II, archidiacre de Côme, mort en 1253.

55. Raimond Turrein, archi-prêtre de Modicia, fut pris les armes à la main par les Gibelins, et fut transféré ensuite à Aquilée en 1273.

56. Jean IV, Avocatus, chanoine de la cathédrale, tenait pour les Gibelins, et fut chassé de son siège. Othon, de Milan, l'ayant rétabli, il mourut en 1296.

57. Fr. Léon Rambertenge, de l'Ordre des Frères-Mineurs, de Côme, mort en 1325.

58. Fr. Benoit de Asinago, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Jean XXII. Il eut un compétiteur élu par le Chapitre

qu'il eut bien de la peine à dompter; mais enfin il l'emporta, soutenu par le pape. Il mourut en 1339.

59. Beltramin Paravicini, théatin, ou plutôt évêque de Chiéti, transféré à Bologne, après un an de siège, en 1340.

60. Boniface, de Modène, évêque de cette ville, succéda à Beltramin, et mourut en 1351.

61. Bernard-François, de Clermont, moine de Cîteaux, abbé de Saint-Abunde de Côme, fut transféré à Ferrare, siégea six ans.

62. André de Advocatus, de Côme, mort en 1364.

63. Étienne Gatti de Castano, diocèse de Milan, mort en l'an 1369.

64. Henri de Sessa, évêque d'Ascoli et de Bresce, transféré par Urbain V, mourut en 1384.

65. Beltrame Brossano, mort en 1396.

66. Luchin Brossano, archi-prêtre de Sainte-Marie-du-Mont, au diocèse de Milan, mort en 1408.

67. Fr. Antoine Turchio, ab-diqua en 1420.

68. François Bossius, de Milan, mort en 1435.

69. Jean Barbavaria, siégea deux ans.

70. Gérard Landriani, de Milan, transféré de Lodi par Eugène IV, qui le fit cardinal, mourut à Viterbe en 1446.

71. Bernard Landriani, oncle du précédent, évêque d'Asti, siégea jusqu'en 1451.

72. Antoine Pusterla, de Milan, mourut en 1457.

73. Martin Pusterla, frère du précédent, mourut en 1461.

74. Lazare Scarampe, d'Asti, nommé par Pie II, siégea quatre ans.

75. Brandi de Châtillon, Milanais, mort en 1487.

76. Antoine Trivulce, Milanais, cardinal, mort en 1508.

77. Scaramutia Trivulce, fait cardinal par Léon X, mourut le 5 août 1527.

78. Antoine Trivulce, frère du précédent, lui succéda. Il était évêque d'Asti et coadjuteur de Como.

79. César Trivulce, mort en 1548.

80. Bernard de La Croix, évêque de Casal et ensuite d'Asti, transféré à la place de César, mourut à Rome le 15. d'août 1566.

81. Jean-Antoine Ulpis, de Côme, assista au concile de Trente, et mourut en 1588.

82. Fr. Félicien de Niguarda, de l'Ordre de Saint-Dominique, assista au concile de Trente, fut fait évêque d'Ascalon par Grégoire XIII, transféré ensuite à Saint-Agathe, d'où Sixte V le transféra encore à Côme. Il mourut en 1595.

83. Philippe Archinte, Milanais, nommé par Clément VIII, abdiqua en 1621.

84. Aurèle Archinte, neveu du précédent, mort en 1622.

85. Fr. Didier Scalea, de Crémone, de l'Ordre de Saint-Dominique, fait cardinal par Paul V

et évêque de Melphi, et transféré par Grégoire XV à Côme, siégea jusqu'en 1626.

86. Lazare Caraffini, de Crémone, évêque de Melphi, transféré à Côme la même année, mourut au mois de juin 1665.

87. Jean-Ambroise Turriani, nommé le 15 décembre 1665, mourut en octobre 1679.

88. Charles Cicery, transféré d'Alexandrie le 13 mai 1680.

89. Étienne-Joseph Ménati, transféré de Cyrène le 17 septembre 1694, mourut l'année d'après, le 5 août.

90. François Bonésana, nommé le 14 novembre 1695, mourut en 1709.

91. Joseph Olgiati, transféré de Parme le 26 janvier 1711. (*Ital. sacr.*, tom. 5, pag. 255.)

COMPACT, terme de Droit qui signifie deux choses, savoir, la bulle de Paul IV, qui concernait les cardinaux au sujet des bénéfices, et l'accord fait entre le Saint-Siège, et la nation bretonne, aussi touchant les bénéfices.

1° COMPACT, signifie la bulle ou l'indult de Paul IV du 25 mai 1555, ensuite des conventions faites entre les cardinaux assemblés dans le conclave pendant la vacance du Saint-Siège, que l'on appelle communément le compact. Cet indult contient plusieurs dispositions favorables aux cardinaux, après lesquelles il est dit que dans le diocèse dans lequel ils seront collateurs ordinaires, ils pourront conférer librement tous les bénéfices

ecclésiastiques qui appartiennent à leur collation, tant conjointement que divisément, nonobstant toutes réserves, avec promesse de ne point déroger à la règle *de infirmis resignantibus*, au préjudice de l'indult des cardinaux dans les vingt jours des résignations. Outre cet indult général du compact accordé à tous les cardinaux, le pape en accordait encore d'autres particuliers à ceux qui les lui demandaient, non-seulement pour les décharger de la prévention, mais encore pour conférer les bénéfices dépendans des abbayes dont ils étaient pourvus, soit de commende, soit de règle en commende. (La Combe, au mot **CARDINAL**, pag. 106, distinct. 2; et pag. 108, distinct. 5.)

2° **COMPACT**, signifie un accord fait entre le Saint-Siège d'une part, et la nation bretonne de l'autre, par lequel tous les collateurs ordinaires avaient droit de conférer les bénéfices qui vquaient pendant quatre mois, qui sont les derniers de chaque quartier de l'année; c'est-à-dire, mars, juin, septembre et décembre, et les huit autres mois appartenaient au pape, qui, au moyen de cet accord, s'était départi du droit de concours et de prévention. (La Combe, au mot **ALTERNATIVE**, pag. 43, dist. 2.)

COMPAGNIE, nom collectif qui se dit de plusieurs personnes assemblées en un même lieu, *caetus, conventus*.

COMPAGNIE, se dit aussi de certains corps illustres établis par

l'autorité souveraine, pour rendre la justice, tels que les parlemens, et des assemblées qui se font avec permission du prince, pour des exercices honnêtes ou pieux.

COMPAGNIE, signifie aussi quelques sociétés ecclésiastiques ou religieuses, mais en particulier la société des jésuites. Le nom de compagnie de Jésus a été attribué à l'Ordre des jésuites par les papes, qui l'ont confirmé, et par le concile de Trente.

COMPAGNIES, mauvaises compagnies. Rien n'est plus dangereux pour le salut que la fréquentation des mauvaises compagnies. Aussi est-on obligé de les fuir avec soin, à moins qu'on ne soit assez fort dans la vertu pour ne point se laisser corrompre, et qu'il n'y ait lieu d'espérer, qu'en les fréquentant on contribuera à leur conversion. C'est la règle que donne saint Thomas touchant la fréquentation des pécheurs. *Peccatoribus perseverantibus et poenitere non lentibus non oportet communicare. De illis vero, de quibus speratur, distinguendum est ex parte illius qui habitat: quia aut est firmus aut infirmus. Si infirmus, habitare cum eis non debet. Si firmus, competens est, ut cum eis habitet, ut eos ad Deum convertat.* (Saint Thomas, in cap. 9; *Matth.*, ante med.)

COMPARITION ou **COMPARUTION**, présentation en justice. La comparution est ou personnelle, et c'est lorsqu'elle se fait en personne; ou par procureur,

et c'est lorsqu'on commet une personne pour comparaître en sa place.

COMPARUIT. Ce terme, qui signifie littéralement qu'on a *comparu*, se prend substantivement dans les livres de Droit pour un acte délivré par un juge, qui certifie la comparution de la personne à laquelle il délivre le *comparuit*.

COMPATIBILITÉ, se dit des charges et des bénéfices qu'on pouvait posséder ensemble. Deux bénéfices simples étaient compatibles ensemble, et un bénéfice simple était compatible avec une cure; mais deux cures étaient incompatibles. (*Voy. BÉNÉFICE, INCOMPATIBILITÉ.*)

COMPENSATION, *compensatio*. La compensation, dans le sens que nous la prenons ici, est une action par laquelle une personne se paie par ses mains d'une somme qui lui est due. Il n'est pas permis, régulièrement parlant, d'user de compensation de son autorité privée, non qu'on pèche contre la justice en le faisant, ni qu'on soit obligé à restitution, puisqu'on ne prend que ce qui est dû; mais parce qu'on agit contre l'ordre du Droit, qui veut qu'on s'adresse aux juges établis pour se faire payer. (Saint Thomas, 2. 2. q. 66, art. 5, *ad tertium*.)

Quoique la compensation ne soit point permise, ordinairement parlant, elle le devient cependant aux cinq conditions suivantes : 1° quand la chose est due certainement; 2° quand on

ne peut l'avoir autrement que par la compensation; 3° quand il n'y a point de danger de scandale ou d'infamie, ni pour celui qui use de compensation, ni pour d'autres qui pourraient être taxés de vol à son occasion; 4° quand on ne prend que ce qui est dû; 5° quand on prend des mesures efficaces pour que la chose qui est due ne soit pas payée deux fois.

Par le défaut de cette première condition, les domestiques, et généralement toutes les personnes qui se sont engagées librement pour un certain prix dont ils sont convenus, ne peuvent point user de compensation, sous prétexte que leur salaire ne répond point à leurs peines; parce qu'étant convenus librement d'un prix, tout ce qu'ils prennent de plus est injuste. C'est pour cela que la proposition suivante a été justement condamnée par Innocent XI et par plusieurs Universités : *Famuli et famulæ possunt occulte heris suis subripere ad compensandam operam suam, quam majorem judicant salario quod acceperunt*.

Par le défaut de la seconde condition, tous ceux qui peuvent avoir ce qui leur est dû par la voie de la justice, ou tout autre moyen légitime, ne peuvent user de compensation, quoiqu'ils ne pèchent pas contre la justice en le faisant. Il en est de même de ceux qui emploient l'équivoque, le mensonge, etc., pour se compenser.

Par le défaut de la troisième condition, une personne ne peut se compenser elle-même lorsqu'elle s'expose au danger de passer pour voleuse, ou d'y faire passer d'autres qu'on accusera à son occasion, ou de scandaliser ceux qui sauraient qu'elle emploie ce moyen pour se payer.

Enfin, on ne peut prendre par la compensation que ce qui est dû actuellement, et non pas ce qui sera dû dans la suite, ni quand il y a lieu de craindre qu'on ne soit payé deux fois. (*Voyez* M. Collet, *Moral.*, t. 1, pag. 477.)

COMPÈRE, *patrinus*, celui qui tient un enfant sur les fonts de Baptême. Il est compère de la femme ou de la fille avec laquelle il tient l'enfant. Il est aussi compère à l'égard des père et mère de l'enfant, et il contracte une alliance spirituelle avec eux, qui est un empêchement diriment du mariage. Cette alliance ne se contracte que par le sacrement même du baptême, et non par les cérémonies qui l'accompagnent, ou que l'on supplée après que l'enfant a été ondoyé à la maison. (*Voyez* EMPÊCHEMENT DE MARIAGE.)

COMPÉTENCE, qualité qui donne à un juge le pouvoir de juger, et à une partie le pouvoir d'agir, ou droit qu'ont des juges ordinaires de connaître de toutes sortes d'affaires entre les parties qui sont sujettes à leur juridiction.

COMPÉTENCE, en matière criminelle, est le droit qu'a un

juge de connaître d'un délit. La règle générale est que tous crimes doivent être jugés et punis aux lieux où ils ont été commis, pourvu que le juge du lieu ait *jus gladii*. La compétence criminelle se règle aussi par la qualité du délit et par celle du délinquant, etc. (*Voy.* Julius Clarus, leg. 5, § finali quæst. 35. De Ferrière et Denisart, au mot **COMPÉTENCE**.)

COMPÉTENT, se dit de celui qui a droit de juger ou d'accuser. Les juges ordinaires des lieux sont compétens pour juger ceux qui n'ont point de privilège qui les exempte de leur juridiction. Les marais sont les seules parties compétentes pour accuser leurs femmes d'adultère. Quand les juges ne sont pas compétens, tels que les laïques à l'égard des clercs pour les cas non privilégiés, ceux qui sont cités à leur tribunal doivent demander leur renvoi par-devant leurs juges compétens, qui sont leurs officiaux.

COMPÉTENT, se dit aussi de la portion qui est due à quelqu'un en une chose où il a droit. Partie compétente d'une somme, d'une terre, etc.

COMPÉTENT, *competens*, Selon l'ancienne discipline de l'Eglise, il y avait un degré ou Ordre de catéchumènes qu'on appelait compétens, du latin *competens*, *competere*, qui signifie demander plusieurs ensemble, parce qu'ils étaient plusieurs qui demandaient ensemble le baptême, ou parce qu'ils y étaient

suffisamment disposés et sur le point de le recevoir. On admettait les compétens par le signe de la croix et l'imposition des mains. On leur expliquait le symbole, et tous les mystères qu'on cachait avec soin aux infidèles. Les compétens étaient aussi nommés *élus, electi*, c'est-à-dire, choisis pour recevoir bientôt le baptême. L'Ordre des compétens était ou le second ou le troisième, ou le quatrième Ordre du catéchuménat, selon les différens partages qu'on en fait. (Van Espen, *Jur. ecclés.*, tom. 1, cap. 3, de *Ritib. Baptismi*, pag. 437.)

COMPIEGNE, *Compendium*, ville de France, sur le confluent de l'Aine et de l'Oise, dans le diocèse de Soissons. Elle a été autrefois le séjour des Rois, et il s'y est tenu plusieurs conciles.

Le premier, l'an 756, comme le prouve le père Labbe, par un diplôme de Chrodegang, évêque de Metz, touchant un privilège qu'il accorda à l'abbaye de Gorze qu'il avait fondée, et qui fut confirmé dans ce concile, qui fut tenu sous Pepin, roi de France. On y fit dix-huit canons. Le premier ordonne qu'on sépare ceux qui se sont mariés étant parens au troisième degré, mais qu'on laisse ensemble ceux qui ne le sont qu'au quatrième après les avoir mis en pénitence; le troisième porte qu'un mari peut redemander sa femme lorsqu'elle a pris le voile sans son consentement; les cinq suivans

regardent aussi le mariage; le neuvième déclare valide le Baptême donné par un prêtre qui n'a point été baptisé, pourvu qu'il observe la forme de l'Eglise; le douzième porte que celui qui a servi de parrain à son beau-fils ou à sa belle-fille, dans le sacrement de Confirmation, se séparera de sa femme, sans qu'il lui soit permis d'en épouser une autre; la même peine est portée contre la femme; le seizième ordonne qu'une femme qui a épousé un homme lépreux, en peut épouser un autre de son consentement; de même qu'un mari sain qui a épousé une femme lépreuse, en peut épouser une autre. (Regia, 17. Lab., 6. Hard., 3.)

Le second, l'an 758. Tassilon, duc de Bavière, y prêta serment de fidélité au roi Pepin pour son duché, qu'il tenait de lui. C'est ce que dit Adon de Vienne, dans sa *Chronique*, mais Eginart rapporte tout cela à l'année précédente 757, aussi bien que le père Mansi, tom. 1, pag. 607. (Regia, 17. Labb., 6.)

Le troisième, l'an 833. L'empereur Louis-le-Débonnaire y fut mis en pénitence. (Regia, 21. Labb., 7. Hard., 4.)

Le quatrième, l'an 877, contre les idolâtres.

Le cinquième, l'an 1085, par Renaud, archevêque de Reims, en faveur des abbayes de Saint-Corneille de Compiègne, et de Saint-Acheul d'Amiens. On y exempta l'abbaye de Saint-Corneille de la juridiction de l'évê-

que de Soissons; et Rorico, évêque d'Amiens; Ingelran, comte d'Amiens; Eustache, lieutenant de ce comte, donnèrent du bien à saint Achcul. (Lab., 10. Hard., 6.)

Le sixième, l'an 1256. (*Gall. christ.*, tom. 3, pag. 89, in *instrumentis*.)

Le septième, l'an 1270. Jean de Courtenay, archevêque de Reims, y commanda d'excommunier les usurpateurs des biens de l'Eglise, et d'interdire les lieux où ils auraient mis les biens enlevés. (Regia, 28. Lab., 11. Hard., 7.)

Le huitième, l'an 1277. Pierre Barbet, archevêque de Reims, y présida, et l'on y traita des moyens de rétablir et de conserver la paix entre les chanoines et la cathédrale de Reims et l'archevêque. (Lab., 11. Hard., 7.)

Le neuvième, l'an 1301. On y fit sept statuts qui regardent la juridiction ecclésiastique. (Lab., 11, pag. 2, Hard., 7.)

Le dixième, l'an 1304. Robert de Courtenay, archevêque de Reims, y présida. L'on y fit cinq statuts. Le second défend de mettre les clercs à la taille. Le cinquième porte que tous les ecclésiastiques de la province de Reims se contenteront d'un pottage et de deux mets seulement dans leurs repas, si ce n'est lors qu'il s'y trouvera des personnes de considération, comme des Rois, ducs, comtes, barons, etc. (Ibid.)

Le onzième, l'an 1329. Guillaume de Brie, archevêque de

Reims, y présida. L'on y fit sept canons. Le troisième de la juridiction des clercs.

Le père Mansi met encore un concile à Compiègne l'an 871, dans lequel Hincmar, archevêque de Reims, excommunia les fauteurs de Carloman, qui s'était révolté contre son père Charles-le-Chauve. Tom. 1, pag. 1013.

COMPILATEUR, auteur qui a recueilli plusieurs ouvrages de même ou de différente nature en un seul corps; ce qui s'appelle compilation. Gratien est un compilateur du Droit canon; Baroni, de l'Histoire ecclésiastique; le père Labbe, des Conciles; Du Chêne des anciens historiens français, etc.

COMPLAINTÉ, *vindicarum petitio, postulatio*, est une action possessoire par laquelle le possesseur d'un héritage ou droit réel, qui est troublé en sa possession, s'en plaint et demande d'être maintenu dans sa possession, et que défenses soient faites de l'y troubler. On distingue deux sortes de plaintes; la complainte en matière profane, et la complainte en matière bénéficiale.

La complainte en matière profane, qui s'appelle complainte en cas de *saisine* et de *nouvelleté*, est une complainte en cas de trouble en notre possession; car, *saisine* signifie possession, et *nouvelleté* signifie le trouble et l'innovation qui se fait en notre possession. Quand le possesseur d'un héritage ou d'un droit réel est troublé et empêché en sa

possession et jouissance, il peut intenter action en cas de *saisine* et *nouvelleté*, dans l'an et jour du trouble à lui fait. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, au mot COMPLAINTÉ.)

La complainte en matière bénéficiale est une action possessoire par laquelle celui qui vivait en possession d'un bénéfice, de fait ou de droit seulement, se plaignait du trouble qui lui était fait par un autre qui prétendait droit au même bénéfice, et concluait à ce qu'il y fût maintenu, avec défenses à la partie adverse de l'y troubler, et que pour l'avoir fait, elle fût condamnée à ses dépens, dommages et intérêts. La complainte en matière bénéficiale, comme en matière profane, devait être intentée dans l'an du trouble, selon l'art. 61 de l'ordonnance de 1539. C'était une maxime en France, que la connaissance des complaintes et des causes possessoires, en matière bénéficiale et autres spirituelles, appartenait au juge royal privativement au juge d'Eglise, qui ne pouvait connaître que du pétitoire. (Louet. Brodeau, lettre B, somm. 2.)

Quand le possesseur d'un bénéfice avait été jugé, il n'était pas permis de se pourvoir au pétitoire devant le juge d'Eglise, qui ne pouvait non plus prendre connaissance du pétitoire avant que le possesseur fût jugé. Quand plusieurs contendants prétendaient au bénéfice, la complainte ne se divisait pas; il fallait plaider avec toutes les parties. (La Combe,

Jurisprud. can., au mot *Complainte*, pag. 154. Voyez *Possessoire*, *RECRÉANCE*, *RÉGALÉ*, *SÉQUESTRE*.)

COMPLÈMENT DE BÉATITUDE, *complementum beatitudinis*. C'est un surcroît accidentel de béatitude, ajouté à la béatitude essentielle qui consiste dans la claire vision de Dieu. Tel sera l'éclat et les autres qualités des corps glorieux après la résurrection générale.

COMPLICE, celui qui a participé au crime, qui l'a favorisé, *criminis socius*, *particeps*, *consocius*. Un complice est obligé solidairement à la réparation du tort qu'il a fait conjointement avec ses complices. S'il a seulement reçu une partie des choses qui ont été prises sans sa participation, il n'est obligé qu'à la restitution de ce qu'il a reçu. Il est aussi obligé de déclarer ses complices au juge qui l'interroge. (Voyez *CRIMINEL* et *RESTITUTION*.)

Les complices ne font foi l'un contre l'autre, mais indices seulement pour parvenir à tirer preuve par le moyen de la question, si ce n'est quand il s'agit de certains crimes, comme de lèse-majesté, sacrilège, conjuration, fausse monnaie, hérésie et assassinat. Les complices en ces cas font pleine foi l'un contre l'autre. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot *COMPLICE*.)

COMPLIE, *completa*, *completorium*, prière du soir qui

est la dernière partie de l'Office du bréviaire. Saint Benoît établit dans sa règle qu'on ajouterait aux heures ordinaires de l'office l'heure de complie, soit qu'il en ait été le premier auteur, comme plusieurs le croient, soit qu'elle eût déjà été instituée dans quelques endroits, comme d'autres le veulent. On commence complie par une courte leçon tirée de l'Ecriture qui répond à la lecture spirituelle des conférences ou des vies des Pères que les moines faisaient dans le cloître ou dans le Chapitre. Quand le prieur voulait faire finir la lecture, il disait : *Tu autem* ; et le lecteur finissait, en disant : *Tu autem, Domine, miserere nostri*. Le célébrant donnait la bénédiction *adjutorium*, etc. On allait à l'église où l'on examinait sa conscience ; et quand le célébrant faisait le signal, chacun disait tout bas le *confiteor* et le *miserere*, un à un avec son voisin, l'un récitant le *confiteor*, et l'autre répondant *miserere tui*, d'où vient qu'on dit encore le *confiteor* d'une voix basse, à prime et à complie. Le verset *converte nos* suivait le *miserere*, d'où vient qu'il y a des ordinaires où il est marqué de l'omettre quand on ne dit point *confiteor*. A Rome on le chante d'un ton bas, et on n'élève sa voix qu'à *Deus in adjutorium*. Saint Benoît ne prescrivait que trois psaumes sans antienne pour complie, et une hymne qui change.] L'oraison *visita quesumus*, ne se disait point par les

religieux dans l'Eglise, mais dans le dortoir après complie. C'était le supérieur qui la disait sur ses religieux avant qu'ils se couchassent. En effet, ces paroles, *habitationem et insidias inimici repelle*, ne conviennent pas à l'Eglise où les religieux ne couchaient pas, mais au dortoir. Au lieu de *visita*, on trouve dans le Sacramentaire de saint Grégoire, et dans tous les bréviaires, une autre oraison qui commence par ces mots : *Illumina quesumus, Domine*, etc. Autrefois on disait complie à Paris immédiatement avant que de se coucher. Saint Louis la faisait dire après son souper. La bénédiction après complie est prescrite dans le concile d'Aix-la-Chapelle ; mais les antiennes qu'on dit à la sainte Vierge viennent de là dévotion de quelques particuliers, et ne font point partie de l'office. Les Grecs n'ont point de complie ; les vêpres sont le dernier office du jour chez eux, d'où vient qu'elles sont appelées *completorium*, dans un canon du concile in *Trullo*, qu'on a mal traduit par *complie*. (Grand-Colas, *Traité de l'Office divin*, p. 355.)

Le père de Boncrueil a donné sur cette partie de l'office divin, un ouvrage intitulé : *l'Esprit de l'Eglise dans la récitation de cette partie de l'office qu'on appelle Complies*. Cet ouvrage, qui est en forme de dialogue entre le maître et le disciple, a été composé pour certaines personnes de piété qui vont souvent

dans une célèbre église de Paris, où l'on chante tous les soirs solennellement complies. C'est un vol. in-12, imprimé à Paris, chez André Cailleau, en 1734; il consiste en une explication de toutes les prières qui composent cet office. Voici quelques exemples de la méthode de l'auteur :

Le Disciple. « Pourquoi donc ne-t-on le nom de complies à cette partie de l'office ? »

Le Maître. « Le nom de complies étant dérivé du mot latin qui signifie *accompli*, cet office est ainsi appelé parce qu'on le chante lorsque le jour est accompli est terminé, ou parce qu'il est le complément et le terme des prières de l'Eglise. »

Le Disciple. « Les complies ont-elles toujours fait une partie de l'office divin ? »

Le Maître. « Non ; ce n'était proprement que la prière que l'on faisait avant de se coucher : ainsi on ne les chantait point solennellement, on ne les disait point en commun, et chacun les récitait en son particulier.

» Nous en avons une preuve convaincante dans les réglemens du Chapitre de l'illustre église de Notre-Dame de Paris, qui sont imprimés à la fin du petit ouvrage que Denis-le-Chartreux a fait, de *vita Canonicorum*. Il est dit que les chanoines, avant que de se coucher, se retireront dans leur oratoire ou dans l'église, et qu'ils réciteront les prières de com-

» plies. *Antequam lecto decumbant quisque recedat in suo oratorio, vel in ecclesia, et recitet preces quæ dicuntur completorium.* Encore aujourd'hui les chartreux ne disent point complies à l'église, mais dans leur oratoire particulier. »

Le Disciple. « Comment nous prouverez-vous que les complies n'ont pas toujours fait partie de l'office divin ? »

Le Maître. « C'est que saint Basile, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, et plusieurs auteurs ecclésiastiques qui nous font l'énumération des heures canonicales nous parlent de l'office de la nuit, de la prière du point du jour (qui sont nos laudes), de tierce, de sexte, de none, de vêpres, et ne font jamais mention de complies. »

Le Disciple. « Qui a été le premier instituteur de complies ? »

Le Maître. « Le cardinal Bona, dans son Traité de la divine Psalmodie, nous apprend que saint Benoît a été le premier qui a introduit cet usage dans ses monastères ; ce qu'il prouve par le quarantième chapitre de sa règle où ce saint patriarche ordonne que d'abord après vêpres, les jours de jeûnes, et les autres jours après le souper, tous les moines s'assemblent dans un même lieu, et que l'un d'entre eux lise les Conférences de Cassien, ou la vie des Pères du désert, ou quelque autre

» livre propre à les édifier, après
 » quoi ils réciteront complies,
 » et acheveront ainsi l'office
 » divin. »

Le disciple fait ici à son maître une question qu'il n'est pas facile de résoudre. Il demande quand est-ce que les complies ont terminé l'office divin ? et le maître répond qu'on ne peut aisément fixer le temps où chaque église a suivi cet usage ; il prétend que tout ce qu'on peut dire de certain là-dessus, c'est que la pratique dont il s'agit a passé insensiblement d'une église à l'autre, et que peu à peu elle est devenue générale. Il observe que l'on voit cet usage établi dans l'Eglise de Paris au milieu du quatorzième siècle ; sur quoi il cite le continuateur de Nangis, qui dit qu'en 1358, le royaume étant tombé dans une horrible confusion par la perte de la bataille de Poitiers et par la prison du roi Jean, le régent du royaume fit faire des défenses dans tout Paris de sonner les cloches depuis vêpres jusqu'au lendemain, pour ne pas troubler ceux qui faisaient la garde ; ce qui donna occasion aux chanoines de réciter leurs matines après complies, la seule cathédrale continuant à les chanter à minuit, selon la coutume. *Tunc Canonici post completorium, suas cantabant celeriter matutinas, quas antea consueverant hora noctis mediâ signis solemniter pulsatis devotius perorare.*

Mais qu'est-ce qui a donné occasion de chanter ainsi complies et

d'en faire une partie de l'office ?

Notre auteur croit que c'est la négligence des fidèles, tant clercs que laïques, qui, croyant avoir satisfait à leur devoir en assistant à l'heure de vêpres, et se trouvant fatigués pour s'être trop livrés à des occupations séculières, allaient se plonger dans le sommeil sans le prévenir par la prière du soir. Voilà, selon notre auteur, la raison pourquoi l'Eglise a fait des complies une prière publique : c'est qu'elle a voulu engager par là les fidèles à sanctifier le repos de la nuit.

Une difficulté se présente ici, c'est que dans plusieurs monastères et dans plusieurs Chapitres l'on chante complies immédiatement après vêpres, et par conséquent long-temps avant l'heure du sommeil. Notre auteur dit d'abord là-dessus que cette pratique est un abus directement opposé à l'esprit de l'Eglise, qui souhaite que chaque office soit récité à l'heure qui lui convient ; mais ensuite, comme s'il craignait de s'être trop avancé, il tâche d'adoucir sa décision en disant, 1° que ce qui peut excuser ceux qui chantent ainsi complies immédiatement après vêpres, c'est que, n'étant plus renfermés dans des cloîtres, et ne vivant plus en communauté, ils ne pourraient s'assembler commodément pour chanter complies à l'heure convenable ; 2° qu'on doit présumer de leur dévotion, qu'ils ne manquent pas de prier ou de faire des lectures de piété avant que de

se coucher, et qu'ainsi ils se rapprochent de l'esprit de l'Eglise dont ils semblent s'être un peu éloignés.

Après ces réflexions, l'auteur entre dans le détail de l'office dont il s'agit, et il en explique toutes les parties. Il explique, par exemple, ce que c'est que la demande que le chantre fait à l'officiant en lui adressant ces paroles qui commencent l'office : *Jube, Domine, benedicere*; ce que c'est que cette bénédiction même, qui consiste à souhaiter à tous ceux qui sont présents que le Dieu tout-puissant leur accorde une nuit tranquille et une fin parfaite; ce que signifient ces paroles qui suivent la bénédiction, et qui sont tirées du premier chapitre de la première épître de saint Pierre : *Fratres, sobrii estote*, etc. *Chers frères, soyez sobres et veillez, car le démon votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant*, etc. Viennent ensuite toutes les autres parties de l'office de complies, et l'auteur n'en laisse aucune sans essayer d'en marquer le sens et l'esprit.

Pour donner un exemple de la manière édifiante et instructive dont il s'en acquitte, nous rapporterons l'explication qu'il donne des paroles précédentes : *Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens circuit quaerens quem devoret, cui resistite fortes in fide*. (Première épître de saint Pierre, chap. 5.) Le disciple demande d'où vient qu'on

fait cette lecture dès le commencement de complies, vu que cela paraît contraire à l'ordre gardé dans les autres parties de l'office divin. Le maître répond que cette lecture confirme ce qui a été remarqué plus haut, savoir, que saint Benoît est le premier instituteur de complies; en sorte que lorsqu'on lit cet endroit de l'épître de saint Pierre, si propre au temps de la nuit, c'est sur le modèle de la lecture que les religieux de Saint-Benoît faisaient avant que de réciter les psaumes de complies; mais si ce que dit notre auteur est véritable, il semble qu'on devrait donc lire tout le chapitre de cette épître pour se conformer à l'esprit de ce législateur, qui voulait que la lecture fût au moins de quatre ou cinq pages. Notre auteur se fait l'objection lui-même, et il répond que pour s'accommoder à la faiblesse du grand nombre, qui se plaint de la longueur de l'office, on s'est contenté de ces deux versets où saint Pierre recommande de se tenir en garde contre les embûches du démon. Le disciple, satisfait de la réponse, n'insiste pas davantage; mais il veut savoir ce que c'est que cette sobriété recommandée ici par saint Pierre, *sobrii estote, soyez sobres*. Le maître lui répond que la sobriété dont il s'agit n'est pas simplement celle qui retient l'homme dans les bornes qu'il doit garder sur le boire et sur le manger; qu'il suffit, pour être sobre de la sorte, de consulter

sa santé, et de suivre les lumières de la raison; mais que la sobriété dont parle saint Pierre dans cette occasion consiste principalement à s'abstenir non-seulement de tous les plaisirs criminels ou dangereux, mais à ne goûter que ceux qui ne sont pas défendus qu'autant que la nécessité et l'esprit de pénitence le peuvent permettre, et à imiter sur ce point la sage conduite de ces généreux soldats qui, marchant contre les Madiannites sous la conduite de Gédéon, se contentèrent de boire un peu d'eau dans le creux de la main, sans se pencher à terre pour se désaltérer entièrement.

Outre la sobriété, saint Pierre recommande la vigilance. Le disciple, à l'occasion de ce second point, demande comment on peut garder la vigilance pendant le sommeil et si c'est que l'on puisse tout à la fois veiller et dormir? Le maître répond que l'épouse du Cantique montre à accorder cette contradiction apparente lorsqu'elle dit : *Je dors et mon cœur veille*. Puisqu'en effet « il est une vigilance intérieure que le sommeil ne doit » jamais interrompre; en sorte » que lorsque nos sens sont assoupis, et que nous sommes » forcés par la nature de satisfaire à cette fâcheuse nécessité » nos pensées et nos désirs ne » doivent point cesser de s'éveiller vers Dieu. » Le maître cite là-dessus saint Ambroise, et dit que, selon ce Père, « notre » sommeil doit être semblable à

» celui de la sainte Vierge; que » la sainte Vierge, pendant » qu'elle dormait (car c'est ainsi qu'il entend le mot *insomnis*, dont se sert S. Ambroise), » repassait les lectures qu'elle avait » faites dans les livres saints; » qu'elle reprenait alors les méditations dont elle s'était occupée; qu'elle se préparait à » à exécuter les entreprises qu'elle » avait formées pour le salut » des pécheurs; qu'elle réglait » par avance toutes les actions » de la journée. *Frequenter insomnis aut lecta repetit, aut gerenda prænuntiat.* »

Ces remarques sont suivies de quelques autres sur l'usage qui s'observe dans toutes les Eglises, de réciter au commencement de complies l'Oraison Dominicale et le *Confiteor*; après quoi notre auteur vient aux quatre psaumes qui composent proprement le corps de cet office; savoir, au psaume quatrième, aux dix premiers versets du trentième, au psaume quatre-vingt-dixième, et au cent trente-troisième. Il indique d'abord, en général, les raisons pour lesquelles l'on a fait choix de ces quatre psaumes entre un si grand nombre d'autres, et il observe que c'est que ces psaumes ont du rapport au repos de la nuit. Raisons qu'il explique ensuite au long à mesure qu'il explique chacun de ces psaumes. (*Journal des Savans*, 1734, pag. 651 de la première édition.)

COMPONCTION, *compunctio, pia tristitia*. Ce mot vient de

pungere, compungere, piquer, et signifie, 1° un vil et amer regret d'avoir offensé Dieu, semblable à un trait qui perce l'âme et qui la pénètre, 2° une disposition douloureuse, un sentiment pieux de tristesse, de peine, de dégoût, fondé sur les tentations et les misères de cette vie, le risque continuel que l'on court de s'y perdre, l'éloignement de Dieu, l'aveuglement et les péchés des hommes, et d'autres motifs surnaturels à peu près semblables.

COMPONENDE, office de cour de Rome dépendant du dataire, où l'on envoie toutes les suppliques reçues et signées qui doivent payer, afin de les taxer. C'est cet officier qui met la taxe qu'on lui paie avant que de retirer l'expédition de la supplique.

COMPONENDE, se prend aussi pour le droit ou taxe qui se paie aux officiers de cour de Rome, pour l'expédition des bulles.

COMPOSTELLE ou **SAINT-JACQUES DE GALICE**, en latin *Compostella*, ville archiépiscopale et capitale de la Galice en Espagne, est située dans une agréable plaine entourée de montagnes qui forment une coquille parfaite, au milieu d'une presqu'île formée par deux petites rivières, à six lieues de la côte occidentale, et à seize de la septentrionale de l'Océan. On rapporte l'origine de cette ville et celle de son église de Saint-Jacques, si célèbre par le concours des pèlerins, à un roi d'O-

viédo qui la fit bâtir en 835. Le pape Urbain II transféra à la fin du onzième siècle l'évêché d'*Iria Flavia* à Compostelle, dont le pape Calixte II érigea l'église en métropole l'an 1120. Cette église est belle, somptueuse, et d'une superbe architecture. Son Chapitre consiste en vingt dignitaires qui ont droit de porter la mitre les jours de fêtes, en quarante-trois autres chanoines, et en vingt chapelains. La ville de Compostelle où l'ordre de Saint-Jacques a pris naissance, contient trente mille familles, partagées en quatorze paroisses, sept maisons religieuses d'hommes, trois de filles, quatre hôpitaux, dont l'un appelé *royal* fut fondé par le roi don Ferdinand-le-Catholique. Les jésuites y ont un beau collège, et la direction d'un séminaire hibernais. Il y a de plus une Université érigée en 1532 avec trois collèges, parmi lesquels est le collège major appelé de *Fonseca* où se trouve l'Université, dont le bâtiment est magnifique. Le diocèse de Compostelle comprend douze cent quatre-vingt-treize paroisses, partagées en cinq archiprêtres et une vicairie. L'archevêque a le privilège de faire porter devant lui la croix et de donner les ordres dans le couvent royal de l'Incarnation de Madrid. Il est seigneur de la ville de Compostelle et de l'ancienne *Iria Flavia*, appelée maintenant *el Patron*, excepté les impôts et droits qui appartiennent aux comtes de Saint-Jean, et vi-

comtes de Saint-Vincent, de l'ancienne et illustre maison de Calderon et Valdès. Le Chapitre de l'Eglise cathédrale est très-renommé en Espagne, surtout par ses grandes aumônes et sa musique qui lui coûte annuellement vingt-quatre mille ducats.

Les Espagnols prétendent avoir le corps de saint Jacques, apôtre et patron d'Espagne, avec ceux de deux de ses disciples, dans la cathédrale, et célèbrent actuellement, par concession du pape Benoît xiv, l'apparition du même saint Jacques à la bataille de *Clavijo*, avec un office particulier accordé par la sacrée congrégation des rites. L'abbé du grand monastère de Saint-Martin est chanoine de l'église cathédrale, sans autre obligation que celle d'assister au chœur aux fêtes solennelles.

Succession chronologique des évêques et archevêques de Compostelle.

1. Théodémire, mort l'an 840.
2. Rodrigue Lovera, mort en 843.
3. Ataulphus, mort en 852.
4. Sinenandus, mourut l'an 920, après avoir fondé plusieurs monastères.
5. Gudeindus, mort l'an 931.
6. Herménégilde, mort l'an 938.
7. Saint Rosend, fut d'abord évêque de Domio, et ensuite de Compostelle. Il quitta son siège pour se retirer dans le monastère

de Cella-Nova, Ordre de Saint-Benoît, où il est mort.

8. Pelage Vasquez, transféré de l'évêché de Lugo à celui de Compostelle.

9. Pierre Martinez, bénédictin, siégea neuf ans.

10. Jean Diez, mourut l'an 1206.

11. Instruarius, mort en l'an 1222.

12. Gresconius, mort en l'an 1240.

13. Gudesteus, mort martyr.

14. Diègue Pélæz.

15. Pierre, bénédictin, abbé de Cella-Nova, mourut en odeur de sainteté.

16. Dalmace, Français de nation, de l'abbaye de Clugny, mort l'an 1090.

17. Diègue Gelmirez, bénédictin, fonda plusieurs couvens. De son temps, le pape Calixte II érigea Compostelle en métropole l'an 1120. Diègue mourut l'an 1152.

18. Pélage, mort l'an 1156.

19. Diègue Manic.

20. Bérenger, archidiacre de Salamanque et chancelier du roi Alphonse VII, fut transféré de l'Eglise de Salamanque à celle de Compostelle. Il mourut l'an 1168.

21. Bernard, mort l'an 1198.

22. Pélage Raimond, mort l'an 1214.

23. Martin Martinez, mort en 1256.

24. Pélage Oscende.

25. Pierre Suarez.

26. Pierre Munie, d'abord

évêque de Léon, puis de Compostelle.

27. Bernard II, mort l'an 1278.

28. Jean Arias, siégea deux ans.

29. Egeas I^{er}, évêque de Coimbre, fut nommé à Compostelle, mais il n'en prit point possession, ayant été prévenu par la mort.

30. Jean Fernandez, mort en 1282.

31. Gonsalve Fernandez, mort en 1285.

32. Rodrigue Gonzalez, dominicain, confesseur du roi Alphonse, appelé *le Savant*, mourut l'an 1304.

33. Rodrigue del Padron, mort l'an 1316.

34. Bérenger, dominicain, général de son Ordre, et professeur dans les Universités de Toulouse et de Paris, mourut l'an 1325.

35. Jean Fernandez, Français de nation, mort en 1331.

36. Pierre, passa du siège de Palence à celui de Compostelle.

37. Gomez Manrique, fut transféré du siège de Palence à Compostelle, et mourut l'an 1365.

38. Suévus Gomez, de Tolède.

39. Alphonse de Moscoso, de la maison d'Altamira, mort l'an 1378.

40. Jean Garcias Manriquez, archidiacre de Talavère, évêque d'Orense, et puis de Compostelle.

41. Lopez de Mendosa, natif de Séville, transféré de Mondonedo à Compostelle l'an 1440,

mourut l'an 1445. C'était un prélat distingué par sa science.

42. Alvare d'Osorna, précepteur du roi Henri III, d'abord évêque de Mondonedo, puis de Léon, ensuite de Cuença, et enfin de Compostelle où il mourut en 1448. Il avait assisté au concile de Bâle avec grand éclat.

43. Rodrigue de Luna, mort en 1460.

44. Alphonse ou Ildephonse I^{er}, de Fonséca, transféré du siège d'Avila à celui de Compostelle, et de ce dernier à celui de Séville, mort en 1486. Il avait été vice-roi d'Espagne et de Castille.

45. Alphonse II, de Fonséca, grand savant, I^{er} évêque de Mondonedo, fut transféré à Compostelle où il mourut regretté des pauvres en 1508.

46. Alphonse III, de Fonséca, transféré à l'archevêché de Tolède, après avoir fondé l'Université de Compostelle, et à Salamanque le collège appelé *de l'Archevêque*, un des six principaux collèges majeurs du royaume d'Espagne.

47. Jean Tavera, recteur de l'Université de Salamanque, chanoine et grand-vicaire de Séville, d'abord évêque de Ciudad Rodrigo, puis de Léon, ensuite d'Osma, devint archevêque de Tolède, où il mourut en l'an 1545.

48. Pierre Sarmiento, chanoine de Tuy, puis évêque de cette même ville, ensuite de Badajoz et de Palence, devint archevêque de Compostelle et

cardinal de l'Eglise de Rome. Il mourut à Lucques en Italie.

49. Gaspard d'Avaloz, d'abord évêque de Guadix, puis évêque de Grenade, et enfin de Compostelle, mourut cardinal en odeur de sainteté.

50. Pierre Emmanuel, évêque de Léon, puis de Zamore, ensuite archevêque de Compostelle, où il mourut regretté des pauvres, le 6 septembre 1549.

51. Jean de Tolède Alvarez, fils de Frideric de Tolède, duc d'Alva, marquis de Coria, chevalier de la Toison-d'Or, et capitaine-général de l'armée espagnole dans la guerre contre les Maures, et de dame Isabelle de Zuniga Pimentel, de la très-illustre maison de Béjar, né à Madrid le 11 juillet 1488, après avoir pris l'habit dans l'Ordre de Saint-Dominique, fut envoyé au collège de Saint-Grégoire de Valladolid, où il fit de brillans progrès dans la piété et les lettres. Il enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissement. Le roi d'Espagne ne tarda pas à lui offrir un évêché que le modeste religieux refusa alors constamment; mais peu après il fut obligé d'accepter l'évêché de Cordoue l'an 1523, et fut ensuite transféré à Burgos par le pape Paul III en 1537, où il mérita le titre de *père des pauvres*. Le même pape lui donna le chapeau de cardinal en 1538. Il fut nommé ensuite à cet archevêché qu'il gouverna jusqu'au 19 sep-

tembre 1557, qu'il mourut à Rome en odeur de sainteté.

52. Gaspard de Zuniga, de la très-illustre maison de Miranda, professeur en théologie de l'Université de Salamanque, fut envoyé au concile de Trente par le royaume d'Espagne, et devint archevêque de Compostelle et cardinal.

53. Christophe de Valtedano, grand-ycaire de l'évêché de Badajoz, inquisiteur de Tolède, évêque de Palence, puis archevêque de Compostelle, se distingua par ses libéralités et la profusion de ses aumônes envers les pauvres. Il mourut très-aimé et regretté de tout le monde en 1579.

54. François Blanco, Père du concile de Trente, docteur et professeur en théologie dans l'Université de Valladolid, d'abord évêque d'Orense, puis de Malaga, et ensuite archevêque de Compostelle, mort en 1581.

55. Jean de Lemos, professeur en Droit canon dans l'Université de Salamanque, et évêque de Mondonedo, mourut archevêque de Compostelle en 1582.

56. Alphonse Velazquez, professeur de philosophie et de théologie dans l'Université d'Alcala, chanoine de Tolède, évêque d'Osma, et enfin archevêque de Compostelle.

57. Jean de Saint-Clément, chanoine de Badajoz, d'abord évêque d'Orense, et puis transféré à l'archevêché de Compostelle où il mourut l'an 1602.

58. Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur, fut nommé évêque de Guadix, ensuite de Ségovie, et mourut archevêque de Compostelle en 1614.

59. Jean-Bertrand de Guevara, premier évêque de Pati dans l'île de Sicile, transféré à Compostelle où il mourut en 1622.

60. Louis-Fernandez de Cordoue, d'une noble, et illustre maison, d'abord-doyen de cette Eglise, évêque de Salamanque, puis archevêque de Compostelle, et ensuite de Séville où il mourut le 23 septembre 1626.

61. Augustin Antolinez, de l'Ordre de Saint-Augustin, professeur en théologie dans les Universités de Valladolid et de Salamanque, où il fit connaître ses grands talens, mourut archevêque de Compostelle en 1627.

62. Joseph Gonzalez, dominicain, natif de Villadierna, professeur en théologie dans l'Université de Valladolid, prédicateur et confesseur de Philippe III, d'abord évêque de Palence, puis de Pampelune, et archevêque de Compostelle, fut transféré à Burgos l'an 1630.

63. Augustin de Spinola, issu de la très-illustre maison des marquis de Balbasses, fils de dom Ambroise de Spinola, général des troupes de Sa Majesté Catholique, et conseiller-d'Etat, et de l'Ordre de la Toison-d'Or, d'abord évêque de Tortosa dans la Catalogne, puis transféré à l'archevêché de Grenade le 27 février 1627, ensuite à Compostelle en 1630, et enfin à l'arche-

vêché de Séville en 1645. Il devint cardinal, et mourut dans son palais patriarcal, le 12 février 1649. La vie de ce prélat fut imprimée in-fol. en 1650.

64. Ferdinand d'Andrade et Soto-Major, natif de Villa-Garcia dans le royaume de Galice, d'abord évêque de Palence, ensuite de Burgos en 1632, fut transféré à Compostelle en 1644; et mourut en 1650.

65. Jean Giron.

66. Pierre Carillo d'Albornoz, natif de Burgos, vice-roi et capitaine-général de la province de Gallice, et archevêque de Compostelle.

67. François Blanco.

68. D. F. Antoine de Monroy, de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Mexico dans la nouvelle Espagne, d'une très-illustre famille, docteur et professeur en théologie de la même Université, qualificateur du Saint Office, fut élu général de son Ordre en 1677, et devint ensuite archevêque de Compostelle. Il gouverna sagement jusqu'au 8 novembre 1715 qu'il mourut en odeur de sainteté.

69. D. François Salcedo, transféré à Séville.

70. D. Michel Herrero Esgueva, natif de Valladolid, docteur et professeur en théologie de cette Université, mourut le 27 mai 1727.

71. D. Joseph Yermo et Santibanez, docteur, professeur en théologie, et chancelier de l'Université d'Alcala, appelé le *Chrysostôme d'Espagne*, à cause

de ses talens supérieurs pour la chaire, d'abord évêque d'Avila le 22 mai 1720, jusqu'au 3 du même mois 1728 qu'il fut transféré à Compostelle, où il mourut généralement regretté, le 6 mai 1745. Ce prélat publia un excellent ouvrage in-fol. pour la défense du siège apostolique.

72. Dom Emmanuel Isidore Orosco Manrique de Lara, natif de Madrid, de la noble et ancienne maison de Mortara, fut nommé à l'évêché de Jaën en 1739. Il fut ensuite grand-inquisiteur d'Espagne, et enfin archevêque de Compostelle où il mourut très-estimé de son Chapitre, le 10 janvier 1746.

73. Dom Cajétan Gil Taboada, natif du village de Trasdosa dans l'évêché de Lugo, chanoine de Compostelle, inquisiteur, administrateur de l'hôpital royal, évêque de Lugo, et ensuite transféré à cette Eglise en 1747. Il tint un synode, et mourut le 10 mars 1751.

74. Dom Barthélemy Rajoi et Lojada, né au village de Puente-Cume dans l'archevêché de Compostelle, savant canoniste et jurisconsulte, comme le prouvent les savans mémoires qu'il a publiés, fut envoyé par le Chapitre de Compostelle à la cour de Madrid. Il fit connaître ses talens avec tant d'avantage, que le roi d'Espagne le nomma chanoine commissaire-général de la croisade, et archevêque de Compostelle la même année. Ce digne prélat justifia un choix si honorable par la régularité de

sa conduite, et son extrême attention à remplir toutes les fonctions épiscopales. Sage, prudent, zélé, défenseur intrépide des immunités ecclésiastiques, et de tous les droits de sa dignité, père et ami des pauvres, protecteur des Ordres religieux, et si religieux lui-même, que, malgré la multitude de ses occupations, il assistait régulièrement au chœur: il a fait les délices de tous les gens de bien dans le gouvernement de son diocèse, à l'utilité duquel il consacra une partie de ses biens, en faisant construire dans sa patrie une belle maison destinée à l'éducation de la jeunesse. (Mémoire fourni par M. dom François Nolasque Calderon et Valdès, vicomte de Saint-Jean; traduit par M. l'abbé Giron, docteur en Droit civil et canon de l'Université de Paris, et protonotaire apostolique.

Conciles de Compostelle en Espagne.

Le premier fut tenu l'an 900. L'abbé Césaire y fut consacré archevêque de Tarragone. (Regia, 24. Labb., 11, Hard. 6.)

Le second, l'an 1056. Cresconius, archidiacre de Compostelle, y présida, et l'on y ordonna, entre autres choses, que tous les évêques et tous les prêtres diraient la messe tous les jours, et que les clercs porteraient le cilice les jours de jeûne et de pénitence. (Regia, 25. Labb., 9, Hard., 6.)

Le troisième, l'an 1114, sous

Didace Germirez, évêque de Compostelle. On y fit vingt-cinq réglemens. Le premier, touchant les églises. Le second, touchant les maisons des nobles et des roturiers, les gages et les calomnies. Le troisième regarde les juges, et le quatrième les pauvres. Le cinquième et le sixième sont contre les traîtres et les voleurs. Le septième est sur les caractères. Le neuvième sur les dimanches. Le dixième sur les placets et les autres écrits. Le douzième sur le Carême. Le seizième sur les vicaires. Le dix-huitième sur les biens de ceux qui sont décédés. Le vingtième sur le respect des églises. Le vingt-quatrième sur les clercs. Le vingt-cinquième sur les mesures. (Le cardinal d'Aiguirre, tom. 3, pag. 322. Hard., tom. 6.)

COMPRÉHENSEUR, *comprehensor*. Le compréhenseur est le Saint qui jouit de la claire vision de Dieu pour une éternité dans le ciel. Ce mot est opposé à celui du voyageur, *viator*, qui signifie le chrétien qui voyage encore sur la terre son exil, et qui n'est point arrivé au ciel sa patrie : il vient du latin *comprehendere*, dont saint Paul se sert pour exprimer la victoire d'un athlète, qui remporte le prix à la course, et qui l'applique par métaphore à un homme qui entre en possession de la gloire. (Saint Paul, 1. Cor., 9, 24. *Philipp.*, 3, 12 et 15.)

COMPRÉHENSION, *comprehensio*. 1° C'est une action de l'esprit par laquelle il conçoit

parfaitement une chose. 2° C'est la connaissance d'une chose autre qu'on peut la connaître. Les bienheureux ne comprennent point Dieu de cette première façon ; ce qui demanderait une faculté et une action infinie de leur part, Dieu étant infini ; mais ils les comprennent de la seconde manière, c'est-à-dire, qu'ils le voient clairement et sans figure ; qu'ils le connaissent autant qu'il est possible à des intelligences finies, aidées de la lumière de gloire ; qu'ils le connaissent tout entier, quoique non totalement et selon tous ses rapports qui sont infinies, *totum sed non totaliter*, comme disent les théologiens.

COMPROMIS, *compromissum*, accord par lequel on donne pouvoir à des arbitres de juger des procès ou d'autres différends, et l'on promet de s'en tenir à leur sentence. Un compromis est, ou à raison des parties qui compromettent, ou à raison des arbitres, ou à raison des causes pour lesquelles on fait un compromis. Un esclave ne peut faire de compromis sans l'aveu de son maître, ni un pupille sans son tuteur, ni une femme sans son mari. On ne peut par un compromis prendre pour arbitre un esclave, un pupille, un sourd, un muet, ni celui qui est juge naturel de l'affaire pour laquelle on fait un compromis, ni celui qui a intérêt dans l'affaire, ni un mineur de vingt-un ans commencés, ni un laïque dans une cause purement

ecclésiastique, à moins qu'on ne l'ait choisi conjointement avec une personne ecclésiastique, par autorité du supérieur ecclésiastique. Les choses pour lesquelles on ne peut faire de compromis sont une restitution en entier, une cause de mariage, une affaire criminelle, une question d'État, les droits spirituels d'une église, et généralement les choses où il s'agit plutôt de l'intérêt du public que des particuliers, parce qu'il n'est pas au pouvoir des particuliers de toucher à ce qui regarde le public.

Pour que le compromis soit valide et régulier, il faut, 1° qu'il soit écrit et signé des parties; 2° qu'il fixe le temps dans l'espace duquel les arbitres rendent leur sentence; et un compromis sans fixation de temps serait nul; 3° qu'on y exprime la soumission des parties au jugement des arbitres.

Le compromis finit quand le terme est expiré, quoique la sentence n'ait pas été rendue par la transaction des parties ou par la mort de l'une des parties, à moins qu'il n'ait été autrement convenu : un pouvoir général ne suffit pas pour compromettre au nom d'autrui; il en faut un spécial. (De Ferrière et Denisart, au mot COMPROMIS.)

COMPROMIS, en matière bénéficiale, est un accord fait entre ceux qui avaient droit d'élection, par lequel ils transmettaient à un ou plusieurs de leurs corps ou étrangers le pouvoir d'élire au bénéfice ou à la di-

gnité vacante, s'obligeant d'approuver leur choix, pourvu que la personne élue eût les qualités propres au bénéfice ou à la dignité. L'usage de l'élection par compromis est fort ancien. Ceux de Naples ayant élu pour évêque un sous-diacre de l'Église romaine qui le refusa, saint Grégoire manda qu'il fallait procéder à une nouvelle élection, et que s'ils ne trouvaient chez eux aucun sujet capable, ils députassent trois personnes de leur corps pour venir faire une élection canonique à Rome, au nom de tout le peuple de Naples. Depuis ce temps on se servit beaucoup du compromis, soit pour terminer, soit pour prévenir les divisions dans les élections. (Saint Grégoire, lib. 2, *epist.* 15. De Ferrière, *Introd. au Droit ecclés.*, tom. 2, p. 86. Gibert, *Instit. eccl. et bénéfic.*, pag. 348. Voy. COMPROMISSAIRE, ARBITRE.

COMPROMISSAIRE, *compromissarius*, celui que l'on choisit par compromis pour arbitre d'une affaire, d'une élection, etc. Le nombre des compromissaires doit être impair, afin que l'élection soit plutôt faite; par la même raison un suffit : ils sont obligés de suivre la forme du compromis; s'ils s'en écartent, l'élection est nulle, étant d'eux en ce cas, comme des arbitres et des procureurs, qui doivent, sous peine de nullité, s'en tenir aux termes de l'acte qui les constitue ou arbitres ou procureurs. (Gibert, *Instit. eccl.* p. 348.

Le pouvoir des compromis-saires ne peut être révoqué lorsqu'ils ont commencé de procéder, mais il le peut être auparavant. Le Chapitre a droit d'examiner si l'élu par les compromis-saires a les qualités requises. Les compromis-saires doivent être élus et approuvés par tous ceux qui ont voix dans l'élection; et l'opposition d'un seul annulerait le compromis qui doit se faire *vice omnium*, ainsi que parle Innocent III, président au quatrième concile général de Latran, en 1215. Le compromis serait nul aussi, s'il était fait par des religieux assemblés dans un Chapitre général, qui n'auraient qu'une procuration ordinaire pour élire, parce qu'une telle procuration ne donne point le pouvoir ni de compromettre ni de transiger, (Gibert, *ibidem*. Rebuffe, in *Concordat.*, tit. de *election. derogat.* Cabassut, *Jur. canon. theor. et prax.*, lib. 2, c. 24, n. 11. Pontas, au mot ÉLECTION, cas. 5. Voy. ARBITRE.)

COMPTABLES, sont ceux qui gèrent ou qui ont géré les affaires de quelques particuliers, qui ont reçu les deniers et les effets qui lui appartiennent, dont ils sont obligés de rendre compte sitôt que leur gestion est finie; comme tuteurs, procureurs, curateurs, fermiers. Ceux-là même qui ont rendu leur compte sont toujours réputés comptables, encore que le compte soit clos et arrêté, jusqu'à ce qu'ils aient payé le reliquat, s'il est dû, et remis toutes les pièces justifica-

tives. (Ordonnance de 1667, titre 29 de la reddition des comptes, art. 1.)

Les comptables ou administrateurs du bien d'autrui sont irréguliers et incapables de recevoir les Ordres, selon le droit commun, jusqu'à ce qu'ils aient rendu leurs comptes sans reliquat. (*Concil. Carthag.*, cap. 1, de *Obligat. ad rat.*, etc.) Ceux qu'on appelait autrefois *curiaux* ou *décursions*, et dont la personne, ainsi que les biens, étaient engagés au public, par les spectacles et les divertissemens qu'ils étaient obligés de lui donner, étaient aussi déclarés irréguliers par les canons. (*Can. legem.*, dist. 53, in *summ.*) Les lois civiles défendaient à ces *décursions* et autres officiers comptables d'entrer dans l'état religieux sans la permission du Prince; et l'on voit que, dans plusieurs Ordres religieux, les constitutions défendent de recevoir des comptables ou débiteurs. Il n'est pas bien décidé que les comptables soient irréguliers dans ce royaume. M. Gibert, en son *Traité des usages de l'Église gallicane*, pag. 881, dit seulement qu'un homme qui est dans cette situation doit la découvrir de bonne foi à son évêque, pour en obtenir dispense à tout événement, et que si ses comptes sont de dure digestion, on ne doit pas l'ordonner. (M. Durand de Mail-lane, *Dictionn. de Droit canon*, au mot COMPTABLE.)

COMPTABLES, FINANCIERS ou GENS D'AFFAIRES, étaient ceux qui ma-

niaient ou qui avaient manié les deniers publics ou ceux du Roi. Ils étaient obligés de résider es lieux de leur établissement, et d'avoir des registres-journaux. (*Voyez* l'édit du mois de juin 1716, qui les condamne à la peine du quadruple lorsqu'ils faisaient des omissions dans leurs comptes, soit par onbli ou par ignorance. L'article 7 du même édit prononce, contre les comptables qui ne tiendraient pas leur registre dans la forme qu'il prescrit, *la peine de dépossession de leurs charges, emplois ou commissions.*

COMPULSOIRE, est la recherche d'une pièce pour en faire copie. Ainsi, compulser est contraindre par autorité de justice une personne publique à nous délivrer l'expédition d'un acte dont il garde la minute, et dont nous avons intérêt d'avoir la communication. Les compulsoires ne peuvent se faire que par autorité de justice; ainsi il faut qu'ils soient permis par arrêt ou sentence, ou au moins par ordonnance d'un juge compétent.

COMPUT, *computus*, *compu-*

tatio, terme de chronologie, qui ne se dit que des supputations des temps qui servent à régler le calendrier et les fêtes de l'Eglise, comme le cycle solaire, le nombre d'or, l'épacte, l'indiction romaine, les calendes, ides, quatre-temps, etc. Scaliger dit que c'est Julius Firmicus qui a pris le premier le terme de *computus* en ce sens, lequel signifiait un *chapelet* dans la basse latinité.

COMPUTISTE, *computator*, celui qui travaille au comput et à la composition du calendrier.

COMTE PALATIN, dignité dont les empereurs d'Allemagne et les papes favorisent certaines personnes. Le pouvoir de ces comtes s'étend à donner le degré de docteur, créer des notaires, légitimer des bâtards, donner des couronnes de laurier aux poètes, anoblir des roturiers, donner des armoiries, autoriser des adoptions et des émancipations, accorder des lettres de bénéfices d'âge, etc. Les comtes palatins n'ont aucun pouvoir en France. M. Pithou en a fait l'article dix-neuvième de nos libertés.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

VIII.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins 3.-J., n°. 14.

BIBLIOTHÈQUE
SACRÉE,
OU
DICTIONNAIRE UNIVERSEL
HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE
DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de toute la chrétienté, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES
RICHARD ET GIRAUD,
DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M DCCC XXII.



AVIS DES EDITEURS.

Nos Souscripteurs ont dû être étonnés des longs retards qu'éprouvait notre édition du *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, et quelques uns même nous ont fait part de leurs craintes à ce sujet. Nous pouvons les rassurer aujourd'hui, non par des promesses, mais par des effets, en leur envoyant ce volume qui sera suivi des autres à de très-courts intervalles, certains que nous sommes de n'avoir plus à lutter contre des obstacles aussi étrangers au mérite de cet ouvrage, qu'ils étaient indépendans de notre volonté. Des corrections critiques, des améliorations que nécessite la succession des temps ont déjà recommandé notre travail; nous continuerons dans le même esprit, mais avec sobriété, en ne donnant du nôtre que ce qui sera reconnu indispensable, afin de reproduire l'œuvre de nos savans dominicains dans toute son intégrité. Leur unique but a été d'accélérer et de perfectionner l'instruction des ministres du sanctuaire; jeunes et vieux, en leur épargnant des recherches souvent inutiles, et toujours préjudiciables à un temps qu'ils peuvent employer, soit à l'exercice de leurs fonctions, soit à l'étude des autres parties de la science de leur état, cette science si variée et si étendue, qu'aucun Dictionnaire possible ne la contiendra jamais à lui seul.

Nous croyons devoir rappeler ici à nos Souscripteurs ce que l'interruption de notre travail pourrait leur avoir fait oublier; savoir, que cet ouvrage ne contient d'articles biographiques que ceux qui ont trait à la religion, soit dans la personne des écrivains qui y sont cités, soit dans ceux de leurs ouvrages qui se rapportent plus ou moins directement au dogme et à la morale de l'Évangile. Pour tout le reste, nos auteurs nous renvoient aux plus érudits biographes qui les ont précédés; nous faisons de même, en y ajoutant, selon les circonstances, mais plus rarement, nos biographes modernes.

Un autre avantage de ce Dictionnaire, sur lequel nous n'avions pas encore insisté, est la partie du Droit civil et canonique, devenue de nos jours du plus haut intérêt, parce que si tout a été bouleversé dans notre France, de manière à rendre cette partie momentanément superflue, il n'en a pas été de même

chez les nations étrangères, catholiques ou non. C'est un trésor dont nous sommes dépositaires, et que nous leur offrons avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont liées avec nous par des lois communes en ce genre, qu'elles sont éclairées avec nous, et nous avec elles, par des docteurs qui nous sont communs. Aurait-on oublié que les veilles de tant de célèbres jurisconsultes n'ont pas été seulement consacrées à un peuple, mais à toute l'Europe civilisée par la religion, et que de là elles ont reflué sur toutes les contrées du monde chrétien? Ce serait cependant trop abandonner, que de ne pas revendiquer, pour notre Église renaissante, l'utilité de ce dépôt. Dans tout gouvernement légitime, il est aussi permis à des sujets de s'adonner, en commun et pour la vie, à l'exercice des vertus évangéliques, que de contracter des engagements temporels et indissolubles. Il sera toujours licite à des chrétiens opulens de détacher quelques portions de leurs biens pour la réédification des autels de la religion, l'entretien de ses ministres et le soulagement des pauvres. Or les uns et les autres chercheraient en vain de meilleures lois que celles qui leur sont exposées dans notre collection, et nous les leur présentons toutes faites, sans les modifications que subissent de siècle en siècle les ouvrages sortis de la main des hommes, et qui n'ont besoin que de l'assentiment, ou de la sanction du législateur.

Nous avons annoncé, dans notre premier *Prospectus*, que notre dessein était d'opérer, dans l'ordre alphabétique de ce Dictionnaire, un changement analogue à celui qui est survenu dans l'Église de France. Nous avons dit que la nomenclature des églises particulières qui la composent serait renvoyée aux derniers volumes, et terminerait le Dictionnaire; et nous avons eu d'autant plus de raison d'en agir ainsi, qu'il nous était impossible, en commençant notre travail, de prévoir, au juste, l'époque où le sort de ces mêmes églises serait enfin décidé. Nous donnerons donc cette nomenclature, sans laquelle notre édition tomberait d'elle-même, privée qu'elle serait de cette partie si intéressante pour nous, Français et catholiques, sous le triple rapport de l'histoire, du Droit canon, des *Capitulaires* et autres réglemens de nos rois.

À ce changement que nous avons jugé nécessaire, nous en ajoutons un autre, quoique moins important, mais non moins essentiel au succès de notre entreprise. Nous avons cru devoir rassembler sous la lettre *S* tous les abrégés de Sermons que l'on trouve épars dans les volumes de la précédente édition.

La Constitution prétendue civile du Clergé, que nous venons d'insérer purement et simplement dans ce volume, reparaitra dans le nouveau Catalogue des Églises pour servir de ligne de démarcation entre les anciennes et les nouvelles. Nous la reproduirons alors avec des notes critiques telles qu'on doit les attendre de Théologiens demeurés soumis au vicaire de Jésus-Christ, et restés par conséquent fidèles à l'unité catholique. Un autre avantage que nous nous réservons, est celui de solliciter de la bonté de nos évêques les renseignemens nécessaires sur les droits actuels de leurs églises, ou créés, ou sauvés du naufrage général.

Enfin, si nous avons entrepris de refondre, sans altération, cet immense travail, c'est que nous avons cru y voir le temps présent conserver pour l'avenir les monumens du temps passé. La révolution qui a détruit nos institutions religieuses, n'a pas atteint l'esprit qui les avait formées. D'ailleurs, et philosophiquement parlant, il serait aussi insensé de prétendre qu'un établissement sacré ou profane existera toujours, parce qu'il existe, qu'il le serait de soutenir qu'il ne renaîtra jamais, parce qu'il n'existe plus. Ce sont des sorts jetés dans l'urne, et qui, soit qu'ils y restent, ou qu'ils en sortent, n'en demeurent pas moins sous la main directrice et toute-puissante de notre Dieu *.

* *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur.*
(Prov., 16, 23.)



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

CONANTIUS, évêque de Palenza, souscrivit en 633 au quatrième concile de Tolède; en 636 il assista au cinquième concile de la même ville, et au sixième en 638. Il mourut après avoir gouverné son Église avec beaucoup de prudence. On lui attribue un livre de prières tirées des Psaumes et des hymnes pour chanter dans l'Église; mais il n'est rien resté de ses ouvrages. (Gennade, *de Script. eccles.* Cave. Dupin, septième siècle.)

CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE MARIE, fête qu'on célèbre le 8 décembre dans l'Église latine, et qui a commencé, selon quelques uns, vers la fin de l'onzième siècle, sous saint Anselme, dans l'Église de Cantorbéry, ou selon d'autres, dans l'abbaye du Bec au diocèse de Rouen, dans le temps que le même saint Anselme était prieur de ce monastère. L'empereur Manuel Comnène la fit observer de précepte dans tout l'Empire d'Orient dès le milieu

du douzième siècle. Pour l'Occident, elle y fut d'observation libre et arbitraire jusqu'en 1439 que le concile de Bâle fit une constitution pour la prescrire par toute l'Église. En 1476 et 1483, Sixte IV l'ordonna aussi par deux constitutions solennelles.

Pour ce qui est du motif de l'institution de cette fête, les uns croient, et c'est le sentiment commun, qu'on a dessein d'honorer la pureté de la conception de la sainte Vierge, et qu'elle ne peut être matière de culte dans l'Église, si elle n'a été toute sainte et exempte de la tache originelle, commune à tous les enfans d'Adam; les autres pensent qu'on veut simplement honorer la sanctification de Marie et le choix que Dieu a fait d'elle pour la rendre mère de son Fils, quelle qu'ait été la conception, pure ou non; d'où vient qu'autrefois on l'appelait sa *sanctification*, et non pas la conception. Quoique l'Église favorise le sen-

de la conception immaculée, elle ne l'a point décidée, et ce n'est point un article de foi. (*Voyez* péché originel. *Voyez* aussi le père Thomassin, liv. 1, ch. 10; et liv. 2, ch. 5 de la *Célébration des Fêtes*. Thiers, de la *Diminution des Fêtes*, ch. 50. Baillet, 8 décembre.)

CONCEPTION DE CHILÉ ou **CHILI**, *Conceptio*, ville épiscopale de l'Amérique méridionale, sous la métropole de Lima, et capitale du second corrégiment de l'audience de Chili, est située sur la côte de la mer du Sud, au fond d'une rade et d'une baie fort agréable. L'évêché, qui avait d'abord été établi à Impériale en 1564, y fut transféré après que les Indiens eurent ruiné cette dernière ville, en 1603. Le Chapitre de la cathédrale est composé d'un doyen, d'un archidiacre et de deux chanoines. Il y a dans la ville des jésuites, des dominicains, des franciscains, des augustins, des pères de la Merci, et des religieux de la Charité, qui ont soin de l'hôpital.

Évêques de la Conception de Chilé.

1. Antoine de Saint-Michel, cordelier, transféré à Quito.
2. Augustin Cisnéros, nommé l'an 1587.
3. Diègue de Guaga, cordelier, ne prit pas possession.
4. Réginald de Lisavaga, dominicain, nommé l'an 1613.
5. Charles Marcel, transféré à Truxillo.

6. Louis-Jérôme d'Orc, cordelier, nommé l'an 1620.

CONCEPTION DE LA VÉGA (La), ville presque ruinée de l'île espagnole sur la côte septentrionale, dans l'Amérique, érigée l'an 1511 ou 1513 en évêché, unie depuis à l'archevêché de Saint-Domingue.

CONCEPTION, Ordre religieux de filles, fondé par Béatrix de Silva, Portugaise. Le pape Innocent VIII l'approuva l'an 1489, lui donna la règle de Cîteaux et le soumit à l'évêque. Après la mort de Béatrix, ses compagnes suivirent la règle de sainte Claire, sans changer ni le nom de *Conception immaculée*, ni leur premier habit. En 1501, Alexandre VI les mit sous la conduite des religieux de Saint-François, et en 1511, Jules II leur donna une règle particulière. (Le Mire, *Orig. des Relig.*, liv. 5, chap. 13. Sponde, *A. C.*, 1584, n. 9.)

CONCEPTION, Ordre militaire qui a été fondé de nouveau, ou ajouté à celui de la milice chrétienne, par Ferdinand, duc de Mantoue. Le pape Urbain VIII le confirma l'an 1624, et donna la croix au duc de Nevers; mais depuis il n'y a plus eu de chevalier de cet Ordre. (Sponde, *A. C.*, 1619, n. 14.)

CONCESSION, en termes de chancellerie, est la seconde partie de la signature, qui consiste en la signature même du pape ou de son délégué, par *fiat* ou par *concessum*. Après ce seing du pape ou du cardinal-préfet,

viennent, dans la signature, les clauses sous lesquelles la grâce est accordée.

CONCESSION, *concessio*, permission, privilège, octroi de quelque grâce que fait un supérieur à un inférieur. Concession signifie aussi la chose même qui est accordée. Le pape fait des concessions d'indulgences plénières, et les évêques de quarante jours seulement.

CONCESSUM. Terme familier en matière de provisions de cour de Rome. Dans les signatures signées par le cardinal délégué du pape, on voit *concessum ut petitur*; dans celles qui sont signées par le pape, on voit *fiat ut petitur*.

CONCHES, *Conchæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située près de la petite ville de ce nom, au diocèse d'Évreux. Elle fut fondée en 1035 par Roger, seigneur de Toesny, qui y fut enterré. Cette abbaye ayant été brûlée en 1357, les religieux obtinrent de Charles V un asile dans la ville, et y demeurèrent jusqu'à l'an 1383 qu'ils retournèrent à leur premier établissement. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui y furent introduits en 1630, étaient curés primitifs des trois paroisses de Conches. Leur église, solidement bâtie en croix, était dédiée à saint Pierre et à saint Paul. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 637.)

CONCILE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Définition et de la Division des Conciles.*
- § II. *De l'Origine et de l'Institution des Conciles.*
- § III. *De la Nécessité et de l'Utilité des Conciles.*
- § IV. *De l'Autorité des Conciles.*
- § V. *Des Conditions nécessaires aux Conciles œcuméniques.*
- § VI. *De la Convocation et de la Confirmation des Conciles.*
- § VII. *Des Personnes qui doivent assister aux Conciles, et de leurs Privilèges.*
- § VIII. *Des Cérémonies des Conciles.*
- § IX. *Du Nombre des Conciles généraux.*
- § X. *Des Collections des Conciles.*

§ I^{er}.

De la définition et de la division des Conciles.

Le concile, en général, est une assemblée légitime des pasteurs de l'Église, pour régler les affaires

qui regardent la foi, les mœurs, la discipline. Il y a quatre sortes de conciles; savoir, l'œcuménique ou général, le national, le provincial, et le diocésain.

Le concile œcuménique, ou général, ou plénier, est celui

qui représente le corps de l'Église universelle, et qui, par cette raison, doit être convoqué de toutes les parties du monde catholique, pour que tous les évêques catholiques puissent s'y trouver s'ils le veulent, quoiqu'il ne soit pas nécessaire, pour son œcuménicité, qu'ils s'y trouvent tous.

Le concile national est une assemblée des évêques ou archevêques du royaume ou d'une nation, à laquelle préside un patriarche ou un primat. Tels sont la plupart des conciles de Tolède, de Carthage, d'Orléans, et le sixième de Paris, en 829.

Le concile provincial est une assemblée des évêques d'une province ecclésiastique, à laquelle préside l'archevêque ou le métropolitain.

Le concile ou synode diocésain, est une assemblée des curés d'un diocèse, à laquelle préside l'évêque du diocèse.

Il y a des conciles qui sont plus que nationaux, sans être œcuméniques, tels sont ceux que les papes assemblaient autrefois de tout l'Occident, dans les grandes contestations qui intéressaient l'Église en général, avant d'envoyer aux Orientaux leurs sentimens sur les matières sur lesquelles ils avaient été consultés. C'est ainsi que Félix III assembla un concile contre Acarius; Célestin, contre Nestorius; saint Léon, contre Eutiches; Martin et Agathon, contre les Monothélites; Étienne IV, contre les Iconoclastes, etc.

Il y a aussi des conciles qui sont plus que provinciaux sans être nationaux; tels sont ceux où les évêques d'un patriarchat, même de plusieurs, s'assemblaient par députés. Telles furent les assemblées faites contre saint Jean Chrysostôme; le concile de Constantinople, sous Memnas et Agapet; celui qu'on appelle *in Trullo*, du nom du palais de l'Empereur, dans lequel il fut célébré, etc.

Enfin, il y a quelques conciles qui sont appelés généraux, parce qu'ils ont été approuvés par les papes et les évêques d'Occident, quoiqu'ils n'aient été composés que d'évêques de l'Orient. (La Combe, *Jur. canon.*, au mot CONCILE.)

§ II.

De l'origine et de l'institution des Conciles.

Les conciles sont d'institution divine, dans la nouvelle aussi bien que dans l'ancienne loi. Les Hébreux avaient leur sanhédrin, ou grand consistoire, ou concile, composé de soixante-dix sénateurs qui avaient le pouvoir d'interpréter la loi et d'en fixer le sens; et c'était Dieu qui avait ordonné à Moïse d'établir ce consistoire. (*Num.*, 11, 16. *Deuteron.*, 17, 8.) Jésus-Christ, le suprême législateur dont Moïse n'était que la figure, a établi à plus forte raison, dans son Église, un sénat qui a droit de juger infailliblement en matière de religion. De là ces paroles des apôtres assemblés dans

le concile de Jérusalem , qui attribuent au Saint-Esprit lui-même leur décision : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (Act., 15, 28.)

§ III.

De la nécessité et de l'utilité des Conciles.

Les conciles , soit généraux ou particuliers , sont très-utiles , mais ils ne sont pas absolument nécessaires , ordinairement parlant , puisque l'Église dispersée n'étant pas moins infaillible que l'Église assemblée , elle peut terminer les questions qui s'élèvent. On peut dire cependant que les conciles deviennent en quelque sorte nécessaires dans plusieurs circonstances extraordinaires , comme lorsqu'il s'agit de finir un schisme entre plusieurs papes contendans , de s'assurer de l'élection douteuse d'un pape , etc. (Bellarmin , lib. 1, *de Conciliis* , ch. 9, 10 et 11.)

§ IV.

De l'autorité des Conciles.

Les conciles sont , ou généraux , ou particuliers. Les conciles particuliers n'ont par eux-mêmes , ni une autorité infaillible , ni une puissance universelle. Ils ne l'ont que quand ils ont été confirmés et acceptés par les papes et par les autres Églises du monde chrétien. Jusqu'à ce temps , ils n'ont d'autorité qu'à proportion du nombre des évêques qui y ont assisté , et de l'étendue de leur juridiction , qui

n'oblige que ceux qui y sont soumis.

Les conciles œcuméniques et généraux ont par eux-mêmes une autorité suprême et infaillible , tant pour ce qui regarde la foi , que pour ce qui regarde les mœurs , et certains points généraux de discipline communs à toute l'Église , comme de faire la pâque le même jour partout ; ce qui fut ordonné par le premier concile général de Nicée ; de s'abstenir de la communion sous les deux espèces ; ce qui fut réglé dans le concile de Trente. Cette infaillibilité des conciles œcuméniques leur vient de ce qu'ils représentent toute l'Église qui est infaillible , selon les promesses de Jésus-Christ. Mais jusqu'où s'étend l'autorité des conciles généraux ? Sont-ils supérieurs aux papes ? Ont-ils quelque puissance directe ou indirecte sur les souverains ou sur leur royaume ? Peuvent-ils déposer les Rois , et dispenser leurs sujets du serment de fidélité ? Chacun sait la diversité des sentimens touchant ces questions , qui se représentent encore à la lettre *pape*.

Tout ce qui est dans les conciles généraux , comme les préambules des décrets , les raisons , les argumens , les preuves , n'appartient pas à la foi. Il n'y a de foi que les symboles et les canons , pris dans le sens naturel des termes. Tous les canons mêmes ne renferment pas des articles de foi ; car il y a de quatre sortes de canons. Les premières

contiennent en effet des articles de foi. Les seconds définissent des vérités qui s'ensuivent des articles de foi. Les troisièmes établissent des faits non révélés. Les quatrièmes portent des lois pour la police et le gouvernement de l'Eglise. La marque principale qui sert à distinguer l'article de foi de celui qui ne l'est pas, c'est lorsqu'un point est proposé comme dogme qui doit être cru par les fidèles, sous peine d'anathème et d'hérésie. (Melchior Canus, *de Loc. Theol.*, c. 5, l. 50.)

§ V.

Des conditions nécessaires aux Conciles œcuméniques.

Les conditions nécessaires aux conciles œcuméniques regardent, ou la convocation, ou la célébration, ou l'événement.

1°. Pour qu'un concile soit œcuménique, il faut que tous les évêques du monde chrétien y soient appelés comme étant tous juges de la foi, par l'institution divine, et qu'aucun n'en soit exclus, s'il n'est hérétique ou excommunié.

2°. Il n'est pas nécessaire que tous les évêques du monde s'y trouvent effectivement ; il suffit qu'il y en ait un nombre compétent pour représenter l'Eglise universelle. Mais combien doit-il y en avoir ? C'est ce qu'on ne peut décider au juste. Bellarmin croit qu'il faut qu'il y en ait au moins quelques uns de la plus grande partie des provinces de la chrétienté ; en sorte que si le concile

se tient en Orient, il en faut beaucoup de l'Orient, et quelques uns de l'Occident.

3°. Il faut que pour l'événement du concile, tout s'y passe dans les règles, sans menaces, sans violences, et avec une entière liberté de suffrages. Voilà les trois conditions nécessaires à l'œcuménicité d'un concile ; c'est-à-dire que pour qu'un concile soit œcuménique, il faut que tous les évêques y soient appelés, qu'il s'y en trouve un nombre raisonnable des différentes parties de l'Eglise, et qu'ils y jouissent d'une liberté entière ; d'où il résulte qu'il peut y avoir des conciles œcuméniques dans leur convocation, qui ne le soient pas dans la célébration, ni dans l'événement : tel a été celui d'Ephèse, surnommé le *brigandage d'Ephèse*, où tout se passa par violence. Mais comment connaîtra-t-on qu'un concile a tous ces caractères ? Bellarmin répond qu'on ne le connaît que par une certitude humaine à la vérité, mais indubitable cependant, et comparable à l'évidence naturelle. C'est ainsi que l'on connaît tous les faits historiques généralement reçus, et que nul homme de bon sens ne s'avise de révoquer en doute. (Bellarmin, lib. 2, *de Concil.*, cap. 9.)

§ VI.

De la convocation et de la confirmation des Conciles.

Le pape a droit de convoquer les conciles généraux, d'y pré-

sider par lui-même ou par ses légats, de les approuver et de les confirmer. Tout cela lui appartient en qualité de chef de l'Eglise universelle.

Les conciles nationaux sont convoqués par les patriarches ou primats ; les provinciaux , par les métropolitains ; les diocésains par les évêques ; tous avec le consentement , la permission et la protection des souverains , dans les États desquels ils se tiennent.

Les mêmes prélats qui ont droit de convoquer les conciles , ont droit d'y présider et de proposer les questions qui doivent s'y traiter ; ce qui n'empêche pas que les autres évêques qui y assistent ne puissent proposer aussi ce qu'ils jugent à propos.

§ VII.

Des personnes qui ont voix aux Conciles et de leurs privilèges.

Les seuls évêques ont le droit radical et foncier de se trouver aux conciles comme témoins , juges et législateurs. Eux seuls y ont voix délibérative ou décisive , par leur caractère , parce qu'eux seuls ont la juridiction spirituelle dans le for extérieur , comme une suite de leur mission divine , et que seuls ils représentent essentiellement l'Eglise , selon cette maxime de saint Cyprien , *epist. ad Jubaian : Ecclesia est in Episcopo.*

Les cardinaux , les abbés et les généraux d'Ordre se trouvent aussi aux conciles , et ils y ont

voix délibérative , mais ce n'est qu'en vertu de la coutume par rapport aux cardinaux ; et pour les abbés et les généraux d'Ordre , c'est en vertu des privilèges qui leur ont été accordés. Quant aux autres prêtres séculiers ou réguliers qu'on y appelle , ils n'y sont que comme docteurs et conseillers , pour examiner , instruire , dresser les matières , et n'y ont que voix consultative. Si quelquefois ils y ont eu voix délibérative , ce ne fut que par grâce de la part des conciles.

L'usage le plus universel , pour ce qui est du rang et de la façon d'opiner dans les conciles , était que les évêques des principales Eglises tinssent le premier rang et opinassent les premiers , et ensuite les autres évêques , suivant le temps de leur ordination ; ce qui a duré jusqu'après le pontificat d'Alexandre III , vers la fin du douzième siècle , que les cardinaux eurent rang au-dessus des évêques. (*Voyez les preuves de cet usage dans les conciles de Carthage et dans celui de Tolède , en 633.*)

§ VIII.

Des cérémonies du Concile général.

1°. On en fait la convocation par des lettres et des envoyés , et souvent on avertit des matières qu'on y doit traiter.

2°. Avant l'ouverture du concile , on ordonne des jeûnes et des prières.

3°. Le jour de l'ouverture , le pape prononce un discours de—

vant l'autel, indique les causes de la convocation du concile, récite la prière *adsumus, Domine sancte Spiritus*. On chante ensuite les litanies, l'évangile *si peccaverit Frater tuus*, le *Veni Creator*. Les Pères prennent leur rang, on prononce le décret de convocation, et l'on chante le *Te Deum*.

4°. L'ordre de ceux qui ont voix délibérative dans le concile est tel :

1. Le pape, sur un trône dans le fond de la salle du concile; les deux diacres assistans, sur deux sièges à ses côtés.

2. Le collège des cardinaux.

3. Les patriarches.

4. Les primats.

5. Les archevêques.

6. Les évêques.

7. Les abbés.

8. Les généraux d'Ordres religieux. Tous ceux-là ont voix délibérative dans le concile; et l'usage le plus ordinaire est de terminer les questions à la pluralité des voix que l'on compte par tête, et non par nation, comme on fit au concile de Constance. Il doit y avoir dans la salle du concile un autel pour dire la messe, et sous la table de l'autel, les reliques de quelque Saint. (*Cérémonial romain*, liv. 1, fol. 59 et suiv., édit. de 1516.)

§ IX.

Du nombre des Conciles généraux.

Les Italiens ne comptent que dix-neuf conciles généraux; savoir, deux de Nicée, quatre de

Constantinople, un d'Éphèse, un de Chalcédoine, cinq de Latran, deux de Lyon, un de Vienne, un de Florence, un de Constance, le dernier de Trente. Les Français y en ajoutent deux, celui de Pise et celui de Bâle; ils n'admettent pas comme général le cinquième concile de Latran. (*Voyez ces conciles sous leurs lettres.*)

§ X.

Des collections des Conciles.

Il s'est fait, dès les premiers temps de l'Église, des collections ou recueils des Canons et des Conciles, chez les Grecs et chez les Latins. On compte quatre principales anciennes collections grecques, et autant au moins de latines, sans y comprendre celle des Canons des Apôtres.

La première collection grecque, vers l'an 385, est celle d'Étienne, évêque d'Éphèse, ou de Sabin, évêque d'Héraclée, l'un des chefs de la secte des Macédoniens. L'auteur, quel qu'il soit, qui était Macédonien, et qui vivait au commencement du cinquième siècle, a donné la collection de ce qui s'est passé dans les synodes, depuis celui de Nicée jusqu'à son temps.

La seconde collection grecque parut sous le titre de *Codex canonum Ecclesie universæ*, peu après le concile de Chalcédoine. Il ne faut pas confondre, comme a fait le cardinal du Perron dans sa réponse au roi de la Grande-Bretagne, le Code de l'Église orientale, donné par M. du

Tillet, avec celui de l'Église universelle, recueilli par Justel.

La première collection des canons qui ait eu force de loi à Rome a été celle de Denys-le-Petit, selon le père Constant, n. 45 de sa préface sur la nouvelle édition des lettres des papes. Pour ce qui est des nouvelles collections des conciles, il y en a de générales qui renferment tous les conciles généraux et particuliers; et de particulières qui ne renferment que les conciles tenus dans quelques royaumes particuliers.

Les collections générales des conciles sont celle de Jacques Merlin, imprimée à Paris en 1524; deux du père Crabe, religieux de l'Ordre de Saint-François à Cologne en 1538 et 1551; une de Jovérius; une de Surius, en 1567; celle de Venise en 1585, de l'imprimerie de Dominique Nicolin, par les soins du père Dominique Bollandus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs; celle de Rome en 1608; trois de Binius en 1606, 1618, 1636; celle du Louvre, 1644, en trente-sept volumes; celles des pères Labbe et Cossart, jésuites, qui est de 17 volumes, achevée en 1672; celle de M. Baluze, qui ne renferme qu'un volume, en 1683; celle du père Hardouin, en 1715.

Les collections particulières des conciles sont celle des conciles de Rome, par Luc Holsténius, en 1662; celle des conciles d'Afrique, par le père Garnier, en 1673; celle des conciles de France, par le père Sirmond, en 1629; celle des conciles d'Espa-

gne, par Garcias Loaisa, en l'an 1593, qui ne va que jusqu'au commencement du huitième siècle, par le cardinal d'Aguirre, imprimée à Rome en 1693; celle des conciles du Pérou, sous le titre de *Lima Limata*, par François Haroldus, cordelier, 1673; celle des conciles d'Angleterre, par Henri Spelman, en 1639; celle des conciles d'Allemagne, qui consiste dans l'édition des Capitulaires de Charlemagne, par Beatus Rhenanus, en 1531, dans la seconde partie du tome 2 des *Antiquités d'Allemagne*, imprimée en 1606 à Francfort, par les soins de Melchior Goldast, et dans les constitutions impériales du même auteur, tome 1, dans l'*Histoire de Mayence*, de Nicolas Serarius, en 1604. On n'a point de collection faite expressément des conciles d'Allemagne, comme on en a de France, d'Espagne, etc.

Outre ces collections, il y en a d'autres qui contiennent à part les conciles d'une province; telles sont les collections des conciles de Normandie, de Tours et de Narbonne. Il y a aussi plusieurs Sommes ou abrégés des conciles; telles sont les Sommes de Carranza, de Cantarin, etc. Enfin nous avons l'édition des conciles du père Labbe, augmentée et réimprimée à Venise, en vingt-un volumes, l'an 1732, par les soins de Nicolas Colet, et un supplément à cette édition, par Jean Dominique Mansi, clerc régulier de la congrégation de la Mère-de-Dieu, dont le pre-

mier volume in-fol. a paru à Lucques en Italie l'an 1748.

Toutes ces collections ont de grands avantages ; mais elles ne sont pas sans défauts, à cause des écueils presque sans nombre qui se rencontrent dans l'exécution, et qui feront toujours regarder un ouvrage exact en ce genre comme un chef-d'œuvre de littérature. (Voyez Salmon, *Traité de l'étude des Conciles et de leurs collections*, à Paris, 1724.

CONCILIABULE, *conciliabulum*, *conventiculum*, assemblée de prélats, irrégulière, illicite, tumultueuse, qui n'a pas été convoquée légitimement. On appelle aussi *conciliabules* toutes les assemblées des hérétiques.

CONCINA (Daniel), dominicain italien, naquit dans le Frioul, sur une terre des seigneurs Savorniani, nobles vénitiens, vers l'an 1686. Il fit profession dans l'Ordre de Saint-Dominique, et dans la congrégation du B. Jacques Salomon, le 16 mars 1708. Son humilité l'éloigna toujours des charges, et il a passé toute sa vie à enseigner, à écrire et à prêcher. Les plus grandes villes d'Italie l'ont entendu avec admiration : Rome entre les autres, où il a prêché sept Carêmes entiers, dont un dans la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, et deux dans celle de Saint-Pierre-du-Vatican. Son mérite lui attira l'estime et la faveur des souverains pontifes Clément XII et Benoît XIV. L'amour de la saine doctrine et son zèle à la défendre contre les

opinions relâchées, ont fait son caractère particulier. C'est le ressort qui a mis en œuvre ses talens, et qui lui a fait produire quarante volumes d'ouvrages théologiques. Il est mort à Venise, dans les plus grands sentimens de piété, le 21 février 1756. Voici le catalogue de ses principaux ouvrages.

1. *Commentarius historico-apologeticus, in duas dissertationes distributus, quarum anticriticis animadversionibus refellit quæ adversus paupertatis disciplinam à divo Patriarcha Dominico in suo ordine constitutam, intemperatiore critice scriptis prodiderunt continuatores Bollandi in commentariis nuper in acta ejusdem Patriarchæ editis. Altera eamdem disciplinam à laxioribus P. Raphaelis de Ponasio interpretamentis vindicat. Accedunt de origine disciplinæ regularis primum in ordine Prædic. per B. Raimundum de Vincis, XXIII magistr. gener. ejusd. ordin. instauratæ dissertatio historica et quæstiuncula moralis de regularibus personatis*, à Venise, 1736, in-4°

2. *Præfatio ad lectorem et animadversiones critico-morales in menda Pontasiana, cum auctario duorum casuum qui in hoc Dictionn. desiderabantur*. C'est l'examen et la critique du Dictionnaire de Pontas, édit. d'Augsbourg, 1733.

3. *Disciplina apostolico-monastica dissertationibus illustrata, et in duas partes distributa, in quarum primâ de voto pau-*

pertatis vitâ communi circumscripto, in alterâ de ceteris ejusdem disciplinæ capitibus disse-ritur. Accedunt selecta quædam veterum Theologorum monumen-ta, à Venise, in-4°, 1739.

4. *Le Carême appelant du for contentieux de quelques nou-veaux casuistes au tribunal du bon sens et la bonne foi du peuple chrétien, sur le précepte du jeû-ne, etc., en italien, à Venise, 1739, in-4°.*

5. *La discipline ancienne et moderne de l'Église romaine sur le saint jeûne du Carême, expri-mée dans deux brefs de N. S. P. le pape Benoît XIV, avec des observations historiques, criti-ques et théologiques, en italien, à Venise, 1742, in-4°.*

6. *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'his-toire du probabilisme et du ri-gorisme, dans lesquelles on dé-veloppe les subtilités des proba-bilistes modernes, et on leur op-pose les principes de la théolo-gie chrétienne, en italien, à Ve-nise, 1743, 2 vol. in-4°.*

7. *Epistolæ theologico-mora-les ad illustriss. Episcop. NN. adversum librum inscriptum : Dissertatio in casus reservatos Venetæ diæceseos, à Venise, 1744, in-4°.*

8. *In rescriptum Bened. XIV, Pont. Max. ad postulata septem Archiepiscopi Compostellæ je-junii legem spectantia, commen-tarius theologicus, à Venise, en 1745, in-4°.*

9. *Defensio concil. Trident. et apostolicarum constitutionum*

Ecclesiæ romanæ in causâ pau-pertatis monasticæ, adversus duos libros inscriptos : Vita claustralis et vindiciæ regula-rium, à Bologne, 1745, in-4°.

10. *Observations critiques et morales pour la défense de l'his-toire du probabilisme et du ri-gorisme, contre le livre intitulé : Justification de plusieurs person-nages et d'autres sujets considé-rables, à Lucques, 1743 et 1745, en italien, in-4°.*

11. *Examen théologique du livre intitulé : Essai d'un sup-plément théologique, moral et critique, dont a besoin l'histoire du probabilisme et du rigorisme, 1745, in-4°, en italien.*

12. *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle, à Lucques, 1746, in-4°, en italien.*

13. *Exposition du dogme que l'Église propose de croire sur l'usure, contre le livre intitulé : De l'emploi de l'argent, à Naples, 1746, in-4°, en italien.*

14. *In Epistolam encyclicam Benedicti XIV, adversus usu-ram commentarius, etc., à Ro-me, 1746, in-4°.*

15. *Usura contractûs trini dis-sertationibus historico-theologi-cis demonstrata, etc., à Rome, 1746.*

16. *Mémoires historiques sur l'usage du chocolat les jours de jeûne, à Venise, 1748, en ita-lien.*

17. *Theologia christiana dog-matico-moralis, à Rome, 1749, en 12 vol. in-4°, à Venise, chez Simon Occhi.*

18. *De spectaculis theatralibus christiano cuique, tum laïco, tum clerico vetitis dissertationes duæ. Accedit dissertatio tertia de Presbyteris personatis*, à Rome, 1752, in-4°.

19. *De la Religion révélée contre les athées, les déistes, les matérialistes et les indifférens*, à Venise, 1754, in-4°, en italien.

20. *Sur le théâtre moderne, etc.*; ouvrage écrit en italien et dédié au pape, pour réfuter le marquis Scipion Maffei, et le père Bianchi, cordelier, lesquels avaient attaqué le livre du père Concina, de *Spectaculis*.

21. *Ad R. P. Carolum Nocetium, epistolæ octo de singularibus argumentis in ejusdem libro inscripto: Veritas vindicata, contentis, Accedunt opiniones laxæ quamplurimæ ex variis Casuistis collectæ*, à Venise, en 1755, in-4°; ouvrage anonyme.

22. *La Vie du cardinal Ferrari, dominicain*, en italien.

23. *Instruction des Confesseurs et des Pénitens*, pour administrer et fréquenter le sacrement de Pénitence, à Venise, 1753, in-4°, en italien.

24. *De sacramentali absolute impartienda aut differenda recidivis consuetudinariis, dissertatio theologica ad eminentiss. principem Nerium, card. Corsinium*, Rome, 1755, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français et imprimé à Paris en 1756. On y a joint la lettre circulaire des dominicains de Venise sur la mort du père Concina. On voit,

par tous les ouvrages de ce religieux célèbre, qu'il était en même temps historien, orateur, jurisconsulte, théologien, philosophe, et qu'il joignait à une grande âme, supérieure à toute crainte, un esprit juste, pénétrant, élevé, étendu, une imagination vive et féconde, un jugement solide, une vaste érudition, un coup d'œil admirable pour découvrir l'erreur, et un zèle ardent pour la combattre.

CONCLAVE, assemblée de tous les cardinaux qui sont à Rome pour faire l'élection du pape. Dans les premiers temps de l'Église, c'était le clergé romain qui faisait l'élection du pape; dans la suite, les princes d'Italie s'arrogeaient le droit tantôt d'approuver et de confirmer les papes, tantôt de les instituer et de les déposer à leur gré. Enfin les cardinaux, depuis l'élection de Célestin II qui parvint au pontificat en 1143, se sont conservés dans la possession d'élire les papes. Honoré III, élu pape l'an 1216, ordonna que l'élection se ferait dans un conclave.

CONCLAVE, lieu où s'assemblent les cardinaux pour faire l'élection du pape. Quoique Grégoire X et Clément V aient ordonné que le conclave se tiendrait où le dernier pape serait décédé, il se tient toujours à Rome dans le palais du Vatican. C'est un assemblage d'autant de cellules qu'il y a de cardinaux présents à l'élection. Chaque cellule est faite de bois de sapin,

et n'a que vingt-deux pieds de long sur vingt de large. Elles sont toutes numérotées, et se tirent au sort. Chaque cardinal fait mettre ses armes sur la cellule qui lui est échue. Le conclave est fermé et gardé en dedans et en dehors avec une telle exactitude qu'on n'y laisse pas même entrer les provisions de bouche, sans que les prélats qui gardent les tours les examinent avec soin, pour voir si l'on n'y glisse pas quelques billets de la part des personnes intéressées à l'élection du pontife.

On doit entrer au conclave onze jours après la mort du pape. Avant d'y entrer, on dit une messe du Saint-Esprit dans la chapelle Grégorienne, ainsi nommée parce que Grégoire XIII la dédia à saint Grégoire de Nazianze. Un prélat prononce un discours latin pour exhorter les cardinaux à choisir une personne digne de remplir la chaire du prince des apôtres. Lorsque le conclave est fermé, il n'y reste que les cardinaux et deux conclavistes pour chaque éminence. Le dernier des maîtres des cérémonies va trois fois dans une heure par tout le conclave, et sonne une clochette le matin à six heures, et l'après-dinée à deux, pour appeler les cardinaux *ad capellam Domini*, c'est-à-dire, à la chapelle du scrutin, qui est celle de Sixte IV, où le scrutin se tient deux fois le jour. Les ecclésiastiques séculiers et réguliers de Rome doivent aller tous les jours en procession à

Saint-Pierre, et faire le tour du Vatican en chantant le *Veni Creator*, pour l'élection du pontife, tant que dure le conclave. (Papebr., *Proptylæum ad Act. SS.*, *maii conatus chronico-histor. P. II*, pag. 55, 69 et 128. Coraro, *Relation de la Cour de Rome*. Aimon, *Tableau de la Cour de Rome. Idée du Conclave*, imprimée en 1676. *Histoire des Conclaves*, par M. le baron de Huissen.)

CONCLAVISTE, domestique qu'un cardinal choisit pour le servir, et qui s'enferme avec lui dans le conclave. Chaque cardinal a deux conclavistes, l'un d'église et l'autre d'épée. Ces conclavistes doivent être domestiques du cardinal auquel ils sont attachés, et à son service au moins depuis un an. Quelquefois on en accorde un troisième aux cardinaux princes et aux cardinaux vieux ou infirmes. L'emploi des conclavistes consiste à être renfermés dans un recoin de la cellule des cardinaux et à faire tout ce qui regarde leur service. Les conclavistes ont plusieurs privilèges : ils peuvent résigner jusqu'à une certaine somme les pensions qu'ils ont sur les bénéfices, et cette somme est réglée par le pape élu ; ils ont le droit de bourgeoisie en telle ville de l'État ecclésiastique qu'ils veulent choisir. Ils ont aussi une somme d'argent que le pape élu leur fait distribuer. (*Idée du Conclave*, imprimé en 1676.)

CONCLUSIONS, sont les finis

que l'on prend dans un exploit et dans une requête contre le défendeur ou la partie adverse. Ce sont aussi les avis et réquisitions que donnent les procureurs ou avocats du Roi.

CONCLUSIONS. Les mêmes post-communions que nous disons aujourd'hui à la messe sont appelées *conclusions* dans le Sacramentaire de saint Grégoire.

CONCOMITANCE, *concomitantia, societas, communio*. Terme de théologie qui signifie accompagnement, union. Le sang de Jésus-Christ est dans la sainte Eucharistie par concomitance sous les accidens du vin, et non pas la force des paroles de la consécration, c'est-à-dire, que les paroles de la consécration n'opérant que ce qu'elles signifient, ces paroles, *hoc est corpus meum*, ne signifiant que le corps, ne mettent que le corps sous les accidens du pain par leur propre vertu et par la force des termes; mais parce qu'un corps vivant et parfait, tel que celui de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, est nécessairement accompagné de son sang, c'est pour cela qu'on dit en théologie que le sang de Jésus-Christ est par concomitance sous les accidens du pain. Il en est de même à l'égard des accidens du vin.

CONCOMITANT, *concomitans*. On appelle en théologie la grâce *concomitante* ou *coopérante*, une grâce actuelle qui accompagne nos actions, et qui concourt avec nous pour nous faire agir d'une façon surnatu-

relle et méritoire. (V. GRACE.)

CONCORDANCES, *Bibliorum concordantiæ*. Les concordances de la Bible sont des dictionnaires qui renferment, par ordre alphabétique, tous les mots de la Bible, et qui sont très-utiles, soit pour trouver les passages dont on ne sait qu'une partie et s'assurer du livre et du chapitre où ils se trouvent, soit pour voir, en les conférant, leurs significations. Il y a des concordances hébraïques, chaldaïques, syriaques, grecques, latines, allemandes, etc.

Les meilleures concordances hébraïques sont celles de Buxtorff, imprimées à Bâle en 1632; celles de Marius à Calasio, de l'Ordre de Saint-François, imprimées à Rome en 1621; celles du rabbin Mardochee Nathan, qui commencèrent à être imprimées chez Daniel Bomberge, et qui furent achevées en 1524.

M. Vincent-Alexandre Constantine, jeune auteur romain de beaucoup d'espérance, a fait imprimer à Rome une nouvelle concordance hébraïque en forme de dictionnaire, sous ce titre : *Concordantiæ Bibliorum hebraicorum, sive lexicon linguæ sanctæ, nunc primum græcarum latinarumque versionum lectionibus auctum, notisque grammaticis, historicis, chronologicis, geographicis illustratum*, à Vincentio Alexandro Constantio..., *accedit index dictionum quarum radices inventu difficiliores visæ sunt ordine alphabetico digestus, earum themate postposito*, t. 1,

Rome, 1758, *sumptibus Caroli Losii, ex typograph. Josephi et Philippi de Rubeis, apud Panthéon*. Ce premier volume, qui est de 823 pages, sans compter la dédicace et la préface, renferme toute la lettre HE et le commencement du VAOU. Nous avons aussi la continuation de cet ouvrage, qui ne contient que deux volumes in-4°, assez gros.

Les concordances grecques du vieux testament sont celles de Conrad Kirker, réimprimées en deux vol. in-fol. à Anvers et à Utrecht en 1718, par les soins d'Abraham Trommius. Les concordances grecques du nouveau Testament sont celles de Xixte Betulcius, à Bâle en 1546. Les mêmes, augmentées et corrigées par Henri Etienne, à Genève en 1609 et 1624. Les mêmes, à Wittemberg en 1638, corrigées par les soins d'Érasme Schmid. Cette édition est la meilleure de toutes, après celle qui a été faite à Gotha, ville de la Thuringe en Allemagne, capitale du duché de Gotha, l'an 1717. Il y a aussi une concordance grecque et latine du nouveau Testament, par le père de La Noue, in-nime.

Les concordances latines sont les premières de toutes. On doit leur invention à Hugues de Saint-Cher ou de Saint-Thierry, premier cardinal de l'Ordre de Saint-Dominique, qui employa, dit-on, à cet ouvrage cinq cents religieux de son Ordre, et qui mourut l'an 1262. Voici les meilleures et les plus estimées :

Concordantiæ majores, Lugduni, in-4°. *Giunte Gryphii*, 1540, in-fol. Basilæ, 1543.

Magnæ concordantiæ à Francisco Arola recognitæ, in-4°, Lugduni, Gryphii, 1551.

Concordantiæ utriusque Testamenti, studio Roberti Stephani, in-fol., Paris., 1555.

Concordantiæ utriusque Testamenti per Joan. Benedict., Paris., 1562, in-fol.

Concord. sanctæ Scripturæ, æconomia methodica à Georg. Bulloco, Antuerpiæ, 1572.

Concord. Bibliorum Plantini, in-8°, 1581.

Concord. Bibliorum Plantini, in-4°, 1583 et 1599.

Concordantiæ Biblior., in-4°, Lugduni, apud Juntas, 1586.

Concordantiæ Bibliorum maximæ, Francofurti, apud Vecchios, 1600.

Concordantiæ Bibliorum cum annotationibus Francisci Lucae Brugensis, Antuerpiæ, 1606, in-4°. Antuerpiæ, Lugduni, Venetiis, 1612. Lugduni, 1615. Parisiis, Dyonisii de La Noue, 1635, 1638.

Eadem recognitæ ab Huberto Phalesio, benedictino, assigienensi, in-4°; Antuerpiæ, Moreti, 1642. Lugduni, in-4°, en 1649, 1652. Paris., apud societ., 1656.

Eadem recognitæ ab Huberto Phalesio, in-8° majori, Coloniz Agrippinæ, 1684. Lugduni, en 1687.

Concordantiæ Bibliorum Petri de Boso, Paris., 1611.

Concordantiæ Bibliorum ma-

jores, per Gaspar de Zamora, in-fol., Romæ, Janneti, 1627.

Les concordances morales de l'Écriture sont, *Sylva allegoriarum D. Hyeromini Lauret., benedictini*, Lugduni, 1622.

Loci communes P. de Balinghem, S. J., in-fol.

Concordantiæ Bibliorum morales cum annotationibus sancti Antonii de Padua, edente Luca Vadingo, in-4°. Romæ, Ciaccioni, 1624; Colonæ, 1647.

Concordantiæ morales et historice Bibliorum, auctore Petro Eulard, in-4°; à Antuerpiæ, en 1625.

(Voyez la *Bibliothèque sacrée* du père Le Long, t. 1, pag. 454,

et celle du P. Calmet, qui est à la tête de son *Dictionnaire de la Bible*, pag. 87.)

CONCORDANTIEL, qui comprend des concordances, qui est fait à la manière des concordances. On emploie ce terme pour désigner certains ouvrages de grammaire qui comprennent des concordances, c'est-à-dire toutes les significations des mots et tous les endroits où ces mots se trouvent. Nous avons un Trésor de la langue sainte, par Guillaume Robertson, intitulé : *Lexicon concordantiel de la Bible*, hébreu et latin. *Thesaurus Lingue sanctæ*, etc., sive *Concordantiale lexicon hebræo-latino Biblicum*.

CONCORDAT.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Des Concordats en général entre bénéficiers.*
- § II. *Du Concordat entre Léon X et François I^{er}.*
- § III. *Du Concordat germanique.*

§ I^{er}.

Des Concordats en général entre bénéficiers.

On appelle concordats en matière de bénéfice, les conventions ou pactions, transactions que l'on faisait touchant les résignations, permutations, et généralement toutes les matières ecclésiastiques, contentieuses ou obligatoires. Tous concordats en matière bénéficiale devaient être homologués en cour de Rome, à cause de la simonie qui pouvait s'y rencontrer, n'étant point permis aux particuliers de disposer

de leurs bénéfices avec certaines rétentions ou promesses.

Les concordats des abbés commendataires avec leurs religieux pour la partition des biens, se rompaient facilement par leurs successeurs, s'ils n'étaient autorisés par le pape, parce que ces sortes de transactions étaient des aliénations qui ne pouvaient être valables sans la permission des supérieurs. Il y avait même des cas où les abbés pouvaient rompre les concordats de leurs prédécesseurs, quoiqu'ils eussent été approuvés par le pape, et c'est lorsqu'ils étaient lésés; ce

qui pouvait arriver lorsque les abbés s'accommodaient secrètement avec les religieux. (Alexandre III, tit. de *Transact.*, c. 8. Conc. Trid., de *Reform.*, sess. 6, c. 4.)

§ II.

Du Concordat entre Léon X et François I.

Le concordat entre Léon X et François I^{er} est un traité qui a été fait le 16 d'août 1516, entre Léon X et François I^{er}, à Bologne en Italie. Ce concordat abolit la pragmatique-sanction, et contient différens réglemens touchant les bénéfices.

1^o. Il porte que le Roi nommera dans les six mois, à compter du jour de la vacance du siège, à tous les évêchés, archévêchés et abbayes, une personne âgée au moins de vingt-sept ans commencés, et qui sera docteur ou licencié en théologie, ou docteur en l'un et l'autre Droit, s'il s'agit d'un évêché, pour être pourvu de l'église vacante par le pape. Les princes du sang, les personnes de haute qualité et les religieux d'une grande érudition, qui, suivant les statuts de leurs Ordres, ne peuvent pas prendre de degrés, sont exceptés, et peuvent être nommés aux évêchés sans avoir les grades susdits.

2^o. Le pape renonce à toutes les grâces expectatives générales ou spéciales sur les bénéfices de France.

3^o. Le pape pourra seulement une fois, pendant son pontificat,

8.

accorder des lettres en forme de mandat pour un bénéfice, quand un collateur en aura dix à conférer ; et pour deux bénéfices, quand le collateur en aura cinquante, pourvu cependant que le même collateur ne soit pas grevé de deux prébendes dans la même église cathédrale ou collégiale.

4^o. Les causes doivent être terminées sur les lieux par les juges à qui il appartient de droit, par coutume ou par privilège, d'en connaître, à l'exception des causes majeures qui sont exprimées dans le Droit.

5^o. Il est fait défenses d'appeler *omisso medio*, même devant le pape.

Le concordat souffrit beaucoup de difficultés de la part du parlement, du clergé et de l'Université, et ne fut enregistré au parlement de Paris que par l'ordre du Roi, le 22 mars 1517.

§ III.

Du Concordat germanique.

Le concordat germanique fut fait le jour des calendes d'avril 1447, entre le pape Nicolas I^{er} et l'Empereur Frédéric III, et les princes d'Allemagne ; il contient quatre parties.

Dans la première, le pape retenait la collation de tous les bénéfices mentionnés dans l'extravagante *Execrabilis* de Jean XXII, qui défendait de posséder deux dignités, personats, offices et cures, lesquels bénéfices étaient déclarés vacans de droit par incompatibilité ; et dans l'extra-

vagante *ad Regimem* de Benoît XII, ce pape se réservait expressément la provision de tous les bénéfices vacans *in curia*, et à deux journées de Rome, sans excepter les cardinaux : il se réservait aussi les bénéfices vacans par la promotion aux dignités.

La seconde partie contenait les élections qui avaient besoin de la confirmation du Saint-Siège.

La troisième comprenait les bénéfices collatifs qui se conféraient alternativement par le pape et par les collateurs ordinaires, le pape commençant au mois de janvier. Les premières dignités des églises cathédrales et collégiales étaient exceptées et conférées par ceux à qui il appartenait de droit. Le roi de France, par indult d'Alexandre VII et de Clément IX avait tous les droits du pape sur les pays réunis ou conquis d'Allemagne.

La quatrième partie parlait des annates et du paiement qui en devait être fait. (La Combe, *Jurisprud. canon.*, au mot CONCORDAT.)

Le concordat français et le concordat germanique étaient des titres solennels qui formaient le droit public des églises qui y étaient soumises.

CONCORDE, prêtre et martyr, vivait dans le second siècle, sous les empereurs Antoine et Marc-Aurèle. Son père, nommé Gordien, qui était prêtre romain de grande vertu, l'avait élevé dans la religion chrétienne. La persécution le fit retirer à la campagne avec un ami pour ser-

vir Dieu plus librement. Sa réputation le décéla bientôt et le fit déférer à Torquat, gouverneur de la province, qui était alors à Spolète. Ce magistrat, après avoir employé les promesses et les menaces pour l'abattre, le fit fustiger, étendre sur le chevalet, où on lui disloqua les membres, et jeter ensuite dans un cachot, pour l'y faire mourir de faim. Il y envoya au bout de trois jours deux soldats et un prêtre chargé d'une idole, avec ordre de n'en point sortir que Concorde n'eût sacrifié ou perdu la tête. Il cracha sur l'idole, ce qui fut cause que l'un des soldats lui coupa la tête sur-le-champ. On l'honore le premier jour de janvier, qu'on croit être celui de sa mort. Les Espagnols disent, sans le prouver, qu'ils ont ses reliques dans un monastère de Girone en Catalogne. Ses actes, quoiqu'anciens, ne sont pas originaux. (Surius. Bollandus. Tillemont. Baillet, 1^{er} janvier.)

CONCORDE, livre fameux chez les luthériens : c'est une compilation, publiée en 1579, de toutes les pièces les plus authentiques qui concernent le luthéranisme.

CONCORDE entre la Raison et la Foi, livre composé par M. Huet, évêque d'Avranches.

CONCORDES ÉVANGÉLIQUES, livres composés des propres termes des quatre évangélistes, qui en font voir l'union, le consentement uniforme, la parfaite concordance. Voici le catalogue des principales.

Novum opus, seu harmonia quatuor Evangeliorum, græcè; *Parisiis, Bibl. Memmiana.*

Concordia Evangelistarum græca; Paris., *Biblioth. Achillis de Harlay.*

Harmonia quatuor Evangelistarum persicè; Florentiæ, *Bibl. Medicæa Palatina*, cod. 16. D'Herbelot, in *Catalog. manusc.*

Concordia quatuor Evangelistarum cum commentario. *Bibl. ecclesiarum anglie*, cod. 1343.

Pleniorius sive harmonia Evangel. jussu Ludovici Pii, Imperat. conscripta, germanicè; Lipsiæ, *Bibl. Paulina*, Fellerus, p. 79.

Textus quatuor Evangelistarum historica seriè concatenatus, etc., auctore anonymo gallo; *Parisiis*, Moreau, 1709.

Dion. Amelotte, vita Christi aut unitas quatuor Evangelistarum; *Parisiis*, gallicè, 1669, et latinè, 1670.

J. André, historia J. C., sive harmonia quatuor Evangelistarum, in-12; Paris., 1670.

Ant. Arnauld, *Historia et concordia evangelica studio theologi Parisiensis*, in-12; Paris., 1653, 1660 et alibi.

Joan. Baazii, *Harmonia Evangelica*, in-4º; Calmaris, 1627.

Sebastiani Barradii, *Concord. Evang. cum commentar.*, 4 vol. fol. Conimbricæ, 1599 et alibi.

Benz. Beauport, *Monotessaron Evangeliorum, cum exposit gallicè*, in-8º; Paris., 1552, 1560.

Thomæ Beauvainis, *Evangelica concordia*, etc. 4 vol. in-fol.; Paris., 1583.

Cæsaris Becilli, *Connexio Evangelior.*, etc.; Romæ, 1625.

Laurentii Brancatii de Laurea, *Vita et opera Jesu-Christi*, etc., in-12; Romæ, 1695.

Francisci Carriere, *Medulla Bibliorum*, seu *Concordia Evangelica*, in-16; Lugduni, 1660.

Ludovici de Carrière, *Concordia Evangelica*, etc., 2 v. in-12; Remis, Godard, 1711.

Matthæi à Castro, *Epitome Concordiæ Jansenianæ*, in-8º; Antuerpiæ, 1593.

Joannis Clerici, *Harmonia Evang.*, etc., in-fol.; Amstelodami, 1699; Londini, 1700.

Lud. Coulon, *Harmonia quatuor Evangelistarum circa passionem J. C., cum notis gallicè*, in-12; Paris., 1645.

Joann. Charlier Gersonii, *Monotessaron*, seu *unum è quatuor Evangeliiis*, in-8º; Colon., 1546 et inter opera Gersonii.

Cornelii Jansenii Gandav., *Concordia Evang.*, in-8º; Lovanii, 1549; eadem cum commentario, in-fol., ibid., 1572, 1577, 1617 et alibi.

Bernardi Lamy, *Historia sive Concordia quatuor Evangelist.*, in-12; Paris., 1689; eadem cum commentario, in-4º, ibidem, 1699.

Sebastiani Le Roux, *Concordia quatuor Evang.*, cum annotationib., in-8º; Paris., 1699. gallicè, in-8º.

Nicolai Toinard, *Evangeliorum harmonia græco-latina*, etc., in-fol.; Paris., Andr. Cramoisy, 1707.

Harmonia seu Concordia Evangel. complectens vitam J. C., ad Normam Nicolai Toinard, cum ejus notis, gallicè, in-12; Paris., 1717.

CONCORDIA, ville épiscopale d'Italie dans l'État des Vénitiens, sur le Romatino, à trente milles d'Aquilée. On l'appelait anciennement *Julia Concordia*, comme il paraît par plusieurs inscriptions qu'on y voit encore aujourd'hui. Attila la ruina entièrement, et il n'y resta qu'une église dédiée à saint Étienne, avec quelques maisons voisines. L'évêché est très-ancien, et soumis dès son érection à la métropole d'Aquilée. Il jouit de grands privilèges que les empereurs lui ont accordés, et particulièrement Othon-le-Grand. L'évêque y exerçait autrefois la puissance temporelle et spirituelle, aussi bien que dans toute l'étendue du diocèse, et prenait le titre de prince, de comte ou de marquis. Il fait aujourd'hui sa résidence à Porto-Gruario, à cause du mauvais air qu'on respire à Concordia; mais il est obligé d'y aller plusieurs fois l'année avec son clergé, pour y faire l'office. Il y a apparence que cette ville a reçu la foi lorsqu'elle a été prêchée aux peuples des environs. Nous ne soutenons pourtant pas que saint Hermagore en ait été le premier apôtre. Le Chapitre de la cathédrale est composé de douze chanoines, dont le doyen et le prévôt sont dignitaires, trois mansionnaires, autant de chapelains qui font l'office divin pendant une grande

partie de l'année dans l'église de Saint-André de Porto-Gruario. Le diocèse de Concordia était très-étendu : on y comptait cent dix-huit paroisses, divisées en seize vicariats ruraux, et un grand nombre de monastères de l'un et de l'autre sexe. Il y avait à Porto-Gruario trois paroisses, cinq couvens de religieux, un hôpital, etc. (*Italia sacra*, t. 5, pag. 323.)

Évêques de Concordia.

1. Clarissime, assista au concile de Grado en 579.
2. Augustin, siégeait en 590, selon Paronius.
3. Jean, se retira à Cahorle en 606. (*Voy. Sigon*, liv. 2.) Nous ignorons les autres.
4. Pierre.
5. Anselme, souscrivit au concile de Mantoue en 827.
6. Tomigare, siégeait lorsque le pape Serge II créa roi des Lombards Louis, fils de Lothaire. (*Anast. le Biblioth.*)
7. Albéric, en 961.
8. Benhort, en 996.
9. Crescent, en 1015.
10. Robert, 1031.
11. Jean.
12. Runnus.
13. Ruinus.
14. Othon, en 1119.
15. Gentius, 1148.
16. Gui, 1149.
17. Chonon ou Conus.
18. Gervic ou Gervais, ou Gérard.
19. Jonathas, siégeait en l'an 1186.
20. Romule, en 1188.

21. Wolderic , en 1205.
22. O... , en 1216.
23. Albert , mourut en 1218.
24. Frédéric , 1227.
25. M.... Guillaume , doyen d'Aquilée et chapelain d'Innocent iv, élu en 1250, mourut la même année.
26. Guarnier , était élu évêque de Ceneda. Innocent iv le nomma en 1251 à Concordia ; il y mourut aussi l'année suivante.
27. Tison , élu évêque de Belluno et de Feltri , transféré par le même pape en 1252.
28. Albert , en 1265.
29. Falchor , en 1293.
30. Jacques , en 1294.
31. Artique , mourut en l'an 1330.
32. Gui , évêque de Pola , transféré par Jean xxii en 1331 , mourut en 1333.
33. Fr. Ubert , prieur du monastère de Sainte-Marie de Reno , mort au bout d'un an.
34. Gui de Guisiis , évêque de Modène , transféré en l'an 1334 , mourut en 1347.
35. Constantin , prévôt de Saint-Étienne d'Aquilée , mort en 1348.
36. Pierre , évêque de Melphi , succéda à Constantin.
37. Gui Abaisio , de Bologne , élu en 1369 , transféré à Cervia.
38. Ambroise de Ponte , Vénitien , en 1386.
39. Augustin , mort en 1393.
40. Antoine Panciara , de Porto-Gruario , archidiacre , transféré à Aquilée.
41. Antoine à Ponte , de Venise , évêque de Sebenico , trans-

- féré en l'an 1402 , alla en Terre-Sainte , et fut pourvu , par Grégoire xii , du patriarchat d'Aquilée en 1409.
42. Henri Strasolde , chanoine d'Aquilée , élu en 1409.
43. Daniel Scot , de Trévisé , neveu du pape Eugène par sa sœur , évêque de Parenzo , transféré à Concordia en 1433. Il mourut à Padoue le 11 juillet 1443.
44. Jean B. de Lignamine , de Padoue , chanoine de Vérone , élu en 1443 , mourut en 1453.
45. Antoine Filliette , mort en 1455.
46. Leonellus Cherigattus , évêque de Trau en Dalmatie , transféré en l'an 1488 par Innocent viii.
47. François Argentinus , de Venise , mort cardinal en 1511.
48. Jean Argentinus , neveu de François , siégea jusqu'en l'an 1540.
49. Marin , cardinal Grimani , administrateur.
50. Pierre Quirini , mort en 1485.
51. Marin , de la même famille , mort la même année.
52. Matthieu Sanutti , Vénitien , élu le 26 août de la même année , siégea trente ans.
53. Matthieu Sannuti , petit-neveu du précédent , siégea vingt-six ans , et mourut en 1641.
54. Benoît Capelle , Vénitien , archevêque de Zara en Dalmatie , transféré la même année à Concordia , mourut en 1667.
55. Barthélemi Gradenici , de Venise , nommé le 14 novembre

1667, transféré trois mois après à Trévise.

56. Augustin Premuli, de Crème, nommé par Clément ix le 9 avril 1668, mourut au mois d'octobre 1692.

57. Paul Valaresse, nommé en 1693, siégeait encore en 1719.

CONCORDOIS, hérétiques; les mêmes que les Bagnolais. (*Voyez* BAGNOLAIS.)

CONCOURS, par rapport aux provisions des bénéfices, se disait lorsqu'il y avait plusieurs provisions d'un même bénéfice faites le même jour à diverses personnes; car pour lors ces provisions concouraient ensemble, et s'annulaient mutuellement, parce qu'il était impossible que le bénéfice appartint à plusieurs titulaires. Cette nullité n'avait point lieu dans les concours des provisions obtenues sur différens genres de vacance: par exemple, quand l'un était pourvu par résignation, et l'autre par mort, parce que la nullité résultant du concours des dates de provisions n'avait été introduite que pour empêcher les courses ambitieuses des bénéfices. En cas de concours de date entre les provisions du Roi et d'un autre collateur, la collation du Roi devait prévaloir, quoique celle du collateur contint l'heure, parce qu'on ne marquait pas l'heure dans les collations royales, non plus que dans les lettres patentes. (Brodeau sur Louet, lett. M, som. 10. La Combe, *Jurisp. canon.*, au mot CONCOURS. (*Voyez* DATE.)

CONCOURS, se dit aussi des bé-

néfices qui se donnaient au plus digne sujet entre ceux qu'on avait examinés à ce dessein. Le concile de Trente, sess. 24, de *Reform.*, c. 18, ordonne que toutes les cures, même vacantes en cour de Rome par démission, sans aucun égard pour qui que ce soit, seraient conférées au concours. Voici comment cela se pratiquait. L'évêque commençait par nommer un desservant avec portion congrue, pour faire le service jusqu'à ce que la cure fût conférée. Dans dix ou vingt jours au plus il présentait les sujets qui devaient être examinés, après avoir fait publier le concours, s'il le jugeait à propos. Les sujets étaient examinés par trois examinateurs synodaux au choix de l'évêque, ou du grand-vicaire, lequel assistait aussi à l'examen. Les examinateurs juraient auparavant, sur les saints Évangiles, de n'avoir en vue que le bien de l'Église. S'ils recevaient des présens, ils étaient excommuniés par le seul fait, de même que ceux qui les leur donnaient. Les uns et les autres ne pouvaient être absous qu'après s'être démis des bénéfices qu'ils avaient eus lorsqu'ils avaient commis la simonie, et demeuraient inhabiles à en acquérir d'autres. Le jugement des examinateurs était exécuté nonobstant l'appel. Si la cure était de patronage ecclésiastique, l'évêque joignait d'autres personnes au présenté par le patron, et il instituait celui que les examinateurs jugeaient le plus digne; mais quand la cure était

de présentation laïque, le concours n'avait pas lieu.

Le concours avait lieu en Italie, en Flandre, en Lorraine et dans les autres endroits où le concile de Trente était reçu. Il avait lieu aussi dans quelques pays conquis ou réunis à la France, tels que ceux de Bugey, Varromey, Gex, Metz, Artois, excepté, pour ce dernier pays, les cures qui étaient à la pleine collation des abbés.

Les cures de petit revenu et les vicairies perpétuelles étaient exemptes de concours. (Pie v., *Constitution de 1567*; Gibert, *Instit. eccl. et bénéfic.*, p. 730, tit. 22.) Cela doit s'entendre des lieux où la constitution de Pie v était reçue; car pour les lieux où elle n'était pas reçue, comme dans le Brabant, les vicairies perpétuelles étaient sujettes au concours. (Van Espen, *Jur. eccl.*, tom. 2, p. 833.) Quand les cures étaient de patronage mixte, en sorte que le patron ecclésiastique et laïque présentaient tous les deux ensemble, elles n'étaient pas soumises au concours; mais si le patron ecclésiastique et le laïque présentaient chacun à son tour, les cures étaient sujettes au concours quand le patron ecclésiastique présentait et non quand c'était le laïque. (Van Espen, *Jur. eccl.*, tom. 3, p. 835. Voy. aussi les *Mém. du Clergé*, tom. 2, p. 272; t. 12, pag. 1422 et les suivantes. Voyez encore la déclaration du 11 août 1742, pour la Bretagne, et celle du 29 juillet 1744, pour le diocèse d'Arras, qui se trouvent dans le

troisième volume du *Code des Curés*, édition de 1753.

Par l'article 86 de l'ordonnance de Blois, les régence ou chaires vacantes en Droit canon et civil, devaient être données au concours; et, pour cet effet, on devait notifier la vacance aux plus prochaines et fameuses Universités du parlement, auxquelles il y avait exercice de la dite Faculté, assignant jour certain et compétent pour ouvrir la dispute.

Au rapport de Gonzalès, c'était l'usage des églises cathédrales et collégiales d'Espagne de donner des prébendes théologiques au concours, quand même elles eussent vaqué dans les mois du pape. (*Mémoires du Clergé*, tom. 3, pag. 1142.)

CONCRET. Terme qui signifie proprement un sujet avec sa forme ou sa qualité, comme homme, saint, noir, blanc, etc. Il est opposé au terme d'*abstrait*, qui marque la forme ou la qualité, sans le sujet, comme *humanité*, *sainteté*, etc.

CONCUBINAGE, *concubinitus*. Ce mot se prend en différents sens. Il signifie, 1° toute conjonction illicite, comme l'adultère, l'inceste, etc. 2° Il signifie plus particulièrement la simple fornication. 3° Il se prend dans l'antiquité, tant sacrée que profane, pour un mariage légitime, quoique moins solennel, avec une femme pauvre et de basse condition. Le concubinage pris dans le second sens était permis par les lois romaines; mais

il est illicite , scandaleux parmi les chrétiens. (*V. FORNICATION.*) Le concubinage pris dans le troisième sens pour un vrai mariage , quoique moins solennel , était permis dans l'ancienne loi , et usité par les plus saints personnages , tels que Abraham , Jacob , etc. (*Voyez CONCUBINE.*)

Suivant l'assemblée de Melun en 1579 , le concubinage est , après l'hérésie et la simonie , le crime qui cause les plus grands maux à l'Église. Les évêques ne doivent rien négliger pour l'en déraciner. Les curés doivent dénoncer au synode les concubinaires. C'est un des articles du règlement de la même assemblée. (*Mémoires du Clergé* , tom. 4 , pag. 108.)

CONCUBINAIRE , *concupinaris* , celui qui vit conjugalement avec une femme qui n'est point son épouse. Le concile de Trente (sess. 24 , cap. 8 , de *Reform.*) veut qu'on frappe d'anathème les concubinaires qui ne se corrigent pas après un triple avertissement , de quelque condition qu'ils soient. Pour les clercs concubinaires , ils doivent être privés de leurs bénéfices et de leurs offices , et rendus inhabiles à en posséder après la troisième monition. (Conc. Trid. , sess. 25 , c. 14.) S'ils récidivent , ils sont excommuniés. (Fleury , *Instit. au Droit eccl.* , tom. 2 , p. 124.) Quant aux juges du crime de concubinage des clercs , il est constant que le juge d'église en doit et en peut connaître. Il peut même , selon le Droit canonique des

décrétales , procéder contre les laïques mariés ou non accusés de concubinage. C'était la discipline de l'ancienne Église de France , qu'on trouve établie dans les *Capitulaires* ; mais notre jurisprudence présente y était contraire , et les cours séculières ne souffraient pas même que le juge d'église fit le procès aux concubines des ecclésiastiques , à moins qu'elles ne fussent religieuses. (*Mém. du Clergé* , t. 6 , p. 104 ; tom. 7 , pag. 522 , 615 et suiv.)

Les mariages des concubinaires contractés à l'article de la mort sont nuls , quant aux effets civils , par l'édit de Louis XIII , de 1639. (Févret , de *Abusu* , l. 5 , cap. 2 , n. 43.)

CONCUBINE , *concupina*. Ce terme se prend , 1° pour une femme qui , quoiqu'elle ne soit pas mariée avec un homme , vit avec lui comme si elle était sa femme ; 2° pour une femme véridable , légitime et unique , mais de moindre condition que celui qui l'épouse , et pour cela épousée par un mariage moins solennel que les autres et qui enferme cependant les mêmes obligations , et n'en diffère que par le nom et la qualité de femme , qu'on ne donne point à la concubine ; 3° pour une femme du second rang et subordonnée à la femme principale , à la maîtresse du logis , à la matrone.

La loi divine n'a jamais permis les concubines dans le premier sens ; et les lois romaines qui les permettaient ont été abolies par la constitution 91 de

Léon, surnommé *le Sage*, dont le titre est : *Ut concubinam habere non liceat*.

Les concubines, prises dans le second sens pour des femmes véritables et uniques, ont été ou permises ou tolérées par l'Eglise. Le dix-septième canon du premier concile de Tolède porte, que celui qui a une femme et une concubine doit être excommunié ; mais qu'il ne faut pas excommunier celui qui n'a qu'une femme, ou une concubine.

Les concubines prises dans le troisième sens pour des femmes du second rang, subordonnées aux femmes principales, étaient permises dans l'ancienne loi. Ainsi Abraham avait pour femme Sara, et pour concubines Agar et Cethura. David avait sept femmes et dix concubines. Salomon avait sept cents femmes et trois cents concubines. (2. Reg., c. 3, v. 2, 3, 4, 5 ; c. 20, v. 3. 3. Reg., cap. 11, v. 3.) Les enfans des concubines n'hértaient pas des biens du père ; mais le père pou-

vait de son vivant les pourvoir et leur faire des présens.

Les lois romaines qui permettaient les concubines prises dans le premier sens autorisaient en même temps les donations qui leur étaient faites par leurs concubins, pourvu qu'elles ne fussent pas universelles. Mais dans nos mœurs, le concubinage étant regardé avec tant de raison comme un désordre contraire à la sainteté de la religion et à l'honnêteté publique, on a pros crit toutes donations faites entre personnes qui vivaient dans le crime, à moins qu'elles ne fussent très-modiques. On distinguait donc deux donations, celles qui emportaient aliénation des biens du concubinaire, et celles qui n'étaient faites que pour tenir lieu d'alimens à la concubine. Les premières étaient déclarées nulles, mais non pas les secondes, lorsqu'elles n'étaient pas excessives, selon la jurisprudence ordinaire. (Voyez MM. de Ferrière et Denisart, au mot CONCUBINAGE.)

CONCUPISCENCE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *Des différentes sortes de Concupiscence.*

§ II. *Des Causes et des Effets de la mauvaise Concupiscence.*

§ I^{er}.

Des différentes sortes de Concupiscence.

1. Le nom de concupiscence se prend quelquefois en bonne part dans l'Ecriture pour l'amour de

la science et de la sagesse. (*Sapient.*, 6, 18, 21.)

2. La concupiscence se prend plus souvent en mauvaise part pour l'appétit déréglé qui nous porte vers les biens sensibles, et surtout pour les désirs de la

chair. Saint Jean dit que tout ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, pour marquer l'amour déréglé du plaisir, des richesses, des honneurs. (*Joan.*, ep. 1, c. 2, v. 16.)

3. La concupiscence, prise pour ce penchant qui nous porte vers les biens sensibles, est vicieuse à la vérité, mais elle n'est pas un péché formel et proprement dit, comme l'a défini le concile de Trente contre les calvinistes, qui prétendaient que la concupiscence était un péché proprement dit, et cela pour excuser l'homme, en disant que le péché lui était naturel, nécessaire, indispensable. (*Concil. Trid.*, sess. 5, c. 5.)

4. Quand saint Paul appelle la concupiscence *péché*, cela doit s'entendre du péché improprement dit, en tant qu'elle est la cause et l'effet du péché. (*Conc. Trid.*, ibidem.)

§ II.

Des causes et des effets de la mauvaise Concupiscence.

La concupiscence n'est point de Dieu comme le voulaient les Pélagiens, puisqu'elle porte au mal, ce qui répugne à la sainteté de Dieu; elle est du monde, du démon, du péché originel, et elle porte au péché; c'est la source de tous les maux qui se commettent sur la terre. On peut cependant lui résister, et l'on n'est coupable que quand on

cède à ses impulsions. Lorsqu'on y résiste, au contraire, elle devient une occasion de mérite, et c'est pour cela que Dieu la laisse subsister après le baptême dans les plus justes mêmes, afin de leur donner lieu de combattre, et de mériter en combattant. Excepté Jésus-Christ et sa sainte mère, les plus parfaits d'entre les Saints y ont été sujets jusqu'à la mort, et c'est sans fondemens que les Quiétistes en exemptent leurs parfaits. (*Voyez PÉCHÉ.*)

L'Écriture appelle sépulcres de concupiscence le lieu où les Hébreux campèrent dans le désert, où ils arrivèrent après être décampés de Sinaï, parce qu'ils y enterrèrent les vingt-trois mille hommes qui furent frappés de Dieu, pour avoir murmuré et demandé des caillies. (*Num.*, 11, 34.)

CONCUPISCIBLE. L'appétit concupiscible, *appetitus concupiscibilis*. C'est celui qui nous porte à souhaiter le bien. Il est opposé à l'appétit irascible, qui nous porte à éviter et à repousser le mal.

CONCURRENCE, en terme de jurisprudence, est une égalité de droit, d'hypothèque, de privilège, *juris æqualitas*. On colloque les concurrens en même rang, pour ce qui est du paiement et des distributions. On appelle aussi concurrence le droit qui appartient à deux juges de connaître d'un crime, auquel cas il est libre de s'adresser indifféremment à l'un d'eux.

CONCURRENCE D'OFFICE, en termes de bréviaire, se dit lorsque plusieurs fêtes se suivent immédiatement, en sorte que les secondes vêpres de la première concourent avec les premières vêpres de la seconde fête. (*Voy. les Rubriques.*)

CONCUSSION, *crimen repetundarum*, exaction d'un officier public qui se fait payer de plus gros droits que ceux qui lui sont dus, soit qu'il les exige ouvertement, soit que par artifice il mette les particuliers dans une espèce de nécessité de les lui payer.

Les officiers coupables de ce crime, que l'on appelle *concessionnaires*, ne sont pas seulement obligés à la restitution de tout le tort qu'ils ont fait, ils sont encore sévèrement punis par la police séculière; et sous les règnes de Philippe-le-Bel, de Louis x et de Charles vii, la concussion et le pécumat ont été punis du dernier supplice.

Aujourd'hui la peine des concessionnaires est arbitraire en France, et plusieurs d'entre eux n'ont été condamnés qu'à une peine pécuniaire, d'autres à l'amende honorable, d'autres au bannissement ou aux galères, d'autres enfin à la mort; ce qui dépend des circonstances. (*Voy. les titres du Digeste et du Code, ad legem juliam repetundarum; l'ordonnance de François 1^{er}, de l'année 1545, art. 1; celle de Moulins, art. 23; celle d'Orléans, art. 43, 77, 132; celle de Blois, art. 94, 114, 157, 280.*)

Les juges qui reçoivent des présens des parties, pour l'expédition ou retard du jugement d'une affaire, sont déclarés concessionnaires par les ordonnances.

Tels sont aussi les greffiers, notaires, procureurs, sergens, commis, qui exigent pour les fonctions de leurs charges ou emplois ce qui ne leur est pas dû, et qui ne s'en tiennent point à ce qui leur est attribué par les lois ou réglemens qui les concernent.

Le crime de concussion est public, et l'accusation en peut être poursuivie contre celui qui est coupable, soit pendant que dure sa charge, soit après qu'il en est sorti, soit par celui contre lequel il aura été commis, soit par toute autre personne. Lorsque celui qui est soupçonné de ce crime s'enfuit, cela suffit pour qu'il soit présumé l'avoir commis. Ce crime ne se prescrit point parmi nous, non plus que chez les Romains. Il ne s'éteint pas non plus par la mort de celui qui en était coupable, et on peut agir contre ses héritiers quant à la répétition du gain injuste que le défunt a fait par rapport à sa charge ou à son emploi. (*Voy. les dictionnaires de M. Brillou et de M. de Ferrière, au mot CONCUSSION.*)

CONDAMNATION, jugement qui condamne. Une condamnation judiciaire ne doit se faire ni sans accusation ou quelque chose d'équivalent, ni sans monition, ni sans les preuves requises au jugement qu'on veut

porter. (Navarre, *Consil.* 5, n. 1, de *Appellation.*, lib. 2; et *Consil.* 4, de *Sentent. excomm.*, l. 5; et *Rubrica de Judiciis*, n. 51, tom. 3.)

CONDAMNATION A MORT, ne doit se faire que quand il y a quelque loi qui prononce cette peine contre l'accusé, et que l'accusé est convaincu, par des preuves claires et évidentes, qu'il a commis le crime contre lequel la loi prononce la peine de mort; autrement, quand il n'y a contre lui que des preuves imparfaites, le juge doit prononcer un plus amplement informé, ou le condamner à une moindre peine. (De Ferrière, au mot CONDAMNATION.)

CONDAMNÉ A MORT, est déchu de son état et des effets civils, à moins qu'il n'y ait appel de la sentence de condamnation; auquel cas la validité ou invalidité des actes que le condamné passe pendant le temps intermédiaire dépend de l'événement; c'est-à-dire, s'il vivra jusqu'au temps du jugement souverain, et de ce qui sera prononcé sur l'appel de la sentence de condamnation. Ainsi, le condamné à mort par sentence, depuis confirmée par arrêt, rend non-valables tous les actes qu'il a faits dans le temps intermédiaire, et le fait déchoir des successions qui lui sont échues depuis la sentence. Il faudrait dire le contraire, si le condamné était mort pendant l'appel, ou que par le jugement intervenu sur l'appel il eût été absous.

Quand nous disons que le con-

damné à mort était déchu de son état, cela ne doit s'entendre que quand le jugement qui le condamne à mort lui avait été prononcé. S'il mourait avant, il mourait *integri status*; son état n'avait souffert aucun changement, et les dispositions qu'il avait faites de ses biens étaient valables; ses héritiers légitimes y avaient droit, et le Roi ni aucun seigneur haut-justicier ne pouvaient prétendre la confiscation. La partie civile pouvait seulement se pourvoir pour ses dommages et intérêts. (V. Charondas, en ses *Mémorables*, au mot ARRÊT, et De Ferrière, au mot CONDAMNÉ A MORT.)

Ceux qui, après avoir été condamnés, obtiennent des lettres de grâce, rentrent dans tous leurs droits, à moins que les lettres mêmes ne contiennent des dispositions contraires.

Les Français qui étaient condamnés à mort et exécutés hors le royaume, étaient considérés en France de la même manière que les accusés qui décèdent avant leur condamnation, et par conséquent leurs biens n'étaient pas confisqués; ils passaient à leurs héritiers naturels. (Ricard et Denisart, au mot CONDAMNÉS.)

CONDAMNÉ A MORT NATURELLE OU CIVILE PAR CONTUMACE. (Voyez CONTUMACE.)

CONDÉ (Nicolas), Lorrain, né à Clermont en Argonne l'an 1609, entra chez les jésuites le 2 mai 1622, et y fit profession des quatre vœux le 22 juillet 1622. Il passa la plus grande partie de

sa vie à prêcher, et mourut le 5 octobre 1654. On a de lui, 1^o une oraison funèbre de Louis XIII, prononcée à Paris, et imprimée à Dijon en 1643, in-4°. 2^o L'Année chrétienne dans son parfait accomplissement, ou l'emploi de cette vie aux conquêtes de l'éternité, pour supplément aux œuvres du révérend père Suffren, à Paris, 1649, in-4°, avec l'éloge du révérend père Suffren à la tête. 3^o La vie du révérend père Charles de Lorraine, de la compagnie de Jésus, grand prince, grand évêque, grand religieux, à Paris, 1652, in-12. (Dom Calmet, *Biblioth. lorraine.*)

CONDESCENTE, action par laquelle celui qui est nommé tuteur se décharge sur un parent plus proche ou plus habile, pour gérer la tutelle en sa place, *tutela liberatio*. L'action en condescence a lieu en parité de degré; et l'on juge à bonne cause la condescence du puîné sur son aîné, lorsque l'aîné attend une plus grande part en la succession du mineur.

CONDITION, *conditio*. Ce terme se prend, 1^o pour la qualité d'une chose qui la rend bonne ou mauvaise, parfaite ou imparfaite; 2^o pour la naissance d'une personne; 3^o pour l'état ou la profession d'une personne; 4^o pour les articles d'un traité; 5^o pour les clauses ou charges, obligations qu'on stipule dans toutes sortes de contrats. (*Voy. CONTRATS, EMPÊCHEMENTS DE MARIAGE.*)

Une condition *sans laquelle, conditio sine quâ non*, se dit en parlant d'un accident ou d'une circonstance qui n'est pas dans l'essence de la chose, mais qui est cependant nécessaire afin que la chose soit produite. L'ouverture d'un volet n'est pas de l'essence de la lumière; c'est cependant une condition sans laquelle la lumière n'éclairera point la chambre. La foi et la contrition ne sont point de l'essence du sacrement du Baptême, mais ce sont des conditions sans lesquelles le baptême ne produira point la grâce dans les adultes. (*Voyez SACREMENT.*)

CONDITIONNEL, ce qui est sujet à quelque clause, ce qui emporte quelque condition, quelque supposition, ce qui n'est pas pur, simple, absolu, *conditionale, conditionatum*. On dit en théologie, en parlant des décrets et de la science de Dieu, décret conditionnel, science des *conditionnelles*; c'est-à-dire des vérités *conditionnelles*. (*Voyez ATTRIBUT, DÉCRET, SCIENCE.*)

CONDONAT, OBLAT. On appelait autrefois *condonats* deux sortes de moines. Les premiers étaient ceux qui demeuraient auprès des monastères de religieuses dont ils recevaient les choses nécessaires à la vie, et auxquelles ils administraient les Sacrements. Les seconds étaient ceux qui desservaient les cures dépendantes des abbayes où ils avaient fait profession. (Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. 1, pag. 151 et 845.)

CONDORMANT, *Condormiens.*

Nom de secte. Il y en a eu deux de ce nom. Les premiers Condormans étaient des hérétiques du treizième siècle qui ne parurent que dans l'Allemagne. Ils s'assemblaient dans un lieu près de Cologne, où ils adoraient une image de Lucifer, qui fut brisée par la sainte Eucharistie qu'un ecclésiastique porta dans ce lieu. On les appela *Condormans*, parce qu'ils couchaient tous ensemble; hommes, femmes, jeunes, vieux, enfans. Leur chef, qui était un homme de Tolède, périt dans un naufrage comme il passait en Angleterre. Les autres Condormans étaient des Anabaptistes du seizième siècle, qui faisaient coucher dans une même chambre plusieurs personnes de différens sexes, sous prétexte de charité évangélique. (Sander, *her.* 199. Pratéole, liv. 3, c. 28. Sponde, à l'an 1233.)

CONDREN (Charles de), né au village de Vaubuin près de Soissons, le 15 décembre 1588, de parens illustres par leur naissance et par leurs emplois, s'éloigna de leur compagnie le plus tôt qu'il lui fut possible, et témoigna dès sa jeunesse un grand attachement à l'étude de la théologie, malgré ses parens. Il fut reçu dans la maison de Sorbonne, et prit le bonnet de docteur en théologie de la faculté de Paris en 1615. Il entra dans l'Oratoire le 17 juin 1617, et s'y distingua bientôt, surtout par sa tendre piété, et par ses rares talens pour la direction des âmes. Il

eut sous sa conduite plusieurs personnes choisies qui aspiraient à la perfection, entre autres M. de Donadieu, évêque de Cominges; M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice; le père Claude Bernard. Il fut aussi confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims, et celui de Lyon. Le père de Berulle l'appliqua à établir quelques maisons de l'Oratoire, et le fit premier supérieur de celle de Saint-Magloire en 1622. Après la mort de M. de Berulle, arrivée en 1629, il fut élu général de sa congrégation, et remplit cette place avec beaucoup de prudence et de sagesse. Il n'a voulu donner aucun ouvrage pendant sa vie, quoiqu'il travaillât assiduellement pour lui; mais après sa mort, on fit imprimer quelque petits traités de controverse et de morale, sous ce titre: *Discours et Lettres*, etc., Paris, 1643 et 1648. Le père Amelot nous a donné sa vie, où l'on peut voir combien il était rempli de l'esprit de Dieu et de la science des Saints. Le *Sacerdoce de Jésus-Christ*, que le père Quesnel a donné au public en 1677, et qui a été réimprimé pour la troisième fois en 1697, est aussi de ce saint prêtre. Il mourut à Paris le 7 janvier 1641, âgé de cinquante-deux ans, et fut inhumé dans l'église des Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, qui était la première maison de la congréga-

tion. On a encore du père de Condren les Actes de la première et seconde assemblée de la congrégation de l'Oratoire, convoquée à Paris en 1631 et 1634, imprimés in-4°. (Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, part. 2; et *Table de ces mêmes Auteurs du dix-septième siècle*, pag. 1985.)

CONEL ou CAUNE, en latin, *Conceus* (Georges), Écossais, sortit jeune de son pays, et passa en Italie, où après avoir demeuré quelque temps à Modène, il alla à Rome sous le pontificat de Paul v. Urbain viii l'envoya nonce auprès de Marie-Henriette, reine d'Angleterre, où il travailla avec succès pour la gloire de la religion. Il revint à Rome trois ans après, et y mourut le 10 janvier 1640, à l'âge de quarante-deux ans. On a de lui, la vie et martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse, à Rome, 1624; de *Institutione Principis; de Duplici statu Religionis apud scoos*, à Rome, 1628; les Preuves de la foi catholique, en trois livres, avec une hymne de la Vierge, à Bologne, 1631. (Le Mire, de *Script. seculi septimidecim* Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1975.)

CONFALON, *confalo*, *confalonis societas*. Confrairie établie par Clément iv ou par quelques citoyens romains en 1264 ou 1267, qui prit son nom du mot italien *confalone*, qui signifie un étendard, une bannière, à cause qu'elle portait la bannière de la sainte Vierge sa patronne. Gré-

goire xiii la confirma en 1576, lui donna beaucoup de privilèges et l'érigea en archiconfrairie l'an 1583. Le dessein principal de cette association fut de délivrer les chrétiens captifs chez les Sarasins. Sixte v fixa un revenu pour cette délivrance. Il y a aussi à Lyon une confrairie de pénitens du *Confalon*, associée à celle de Rome, et fondée, selon quelques uns, par Maurice de Peyrat, chevalier de Saint-Michel, ou selon d'autres, dès l'an 1418. (Sponde, ann. 1274, 1576, 1583.)

CONFECTEUR, *confector*, à *conficiendis bestiis*. Les confecteurs étaient des gladiateurs qui se louaient pour combattre et tuer les bêtes de l'amphithéâtre. (Voyez BESTIAIRE.)

CONFÉRENCE, se dit des disputes réglées et publiques qui se sont faites quelquefois par l'autorité des puissances, entre les catholiques et les hérétiques. Telles sont la conférence de Carthage, entre les catholiques et les Donatistes; une autre entre les catholiques et les Ariens, l'an 499; une autre entre les catholiques et les Sévériens, l'an 533; une autre de Rome, l'an 809.

La conférence de Carthage fut tenue dans cette ville l'an 411, par l'ordre de l'empereur Honorius. Les évêques catholiques s'y trouvèrent au nombre de deux cent quatre-vingts, et les Donatistes au nombre de cent cinquante-neuf. Saint Augustin, qui fut chargé du poids de la dispute par les catholiques, con-

fondit solennellement les Donatistes, qui demeurèrent, malgré leur défaite, presque tous obstinés, quoique la plupart des évêques catholiques leur offrisent de partager leurs sièges avec eux, ou même de les leur céder absolument, s'ils voulaient renoncer au schisme. (Regia, 4. Labb., 2. Hard., 1. Baluze.)

La conférence entre les catholiques et les Ariens, de l'an 499, fut tenue en présence de Gondebaud, roi arien, de Bourgoigne. Saint Avit, évêque de Vienne, y parla pour les catholiques, et convainquit le roi même, sans cependant le convertir, ni pouvoir l'amener au point de renoncer publiquement à l'erreur dont il reconnaissait la fausseté dans son âme. (Dom Luc d'Achéry, t. 5, *Spicilèg.*)

La conférence entre les catholiques et les Séveriens fut tenue à Constantinople l'an 533, du temps et par les soins de l'empereur Justinien. Le fruit de cette conférence fut la conversion de l'évêque Philoxène, et d'un grand nombre de clercs et de moines qui avaient été séduits. (Regia, 11. Labb., 4. Hard., 2.)

La conférence de Rome fut tenue l'an 809, dans l'église de

Saint-Pierre, entre les députés de Charlemagne et le pape Léon III, sur la particule *Filioque*, ajoutée au symbole contre l'avis de ce pape. (Regia, 20. Labb., 7. Hard., 4.)

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES, se prennent, ou pour les assemblées mêmes et les entretiens que des ecclésiastiques ont ensemble sur les matières de religion, particulièrement de morale, ou pour les résultats de ces conférences, ou pour les livres qui les renferment. Les conférences ecclésiastiques sont très-utiles lorsqu'elles se font avec ordre et selon les règles établies par les évêques dans les diocèses desquels elles se tiennent. Il y a un grand nombre de bonnes conférences ecclésiastiques. Telles sont celles de Paris, sur l'usure et sur le mariage; de Luçon, de Périgueux, de la Rochelle, d'Angers, etc.

CONFÉRER UN BÉNÉFICE, était en donner les provisions; les collateurs pouvaient seuls conférer des bénéfices; ceux qui n'étaient que patrons ne pouvaient que nommer ou présenter aux bénéfices, et non pas les conférer. (*Voyez* COLLATEUR et COLLATION.)

CONFESSEUR.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du Nom de Confesseur.*
 § II. *Du Pouvoir des Confesseurs.*
 § III. *Des Qualités des Confesseurs.*
 § IV. *Des Devoirs des Confesseurs.*

§ I^{er}.*Du nom de Confesseur.*

Le nom de confesseur se prend, dans les auteurs ecclésiastiques, 1^o pour martyr ; 2^o pour celui qui a confessé la foi devant les tyrans sans rien souffrir ; 3^o pour celui qui a confessé et souffert quelques tourmens à cause de sa confession ; 4^o pour ceux qui, après avoir bien vécu, sont morts en opinion de sainteté ; 5^o pour les Saints distingués des apôtres, évangélistes, martyrs, docteurs ou vierges ; 6^o pour les chantes et psalmistes ; parce que, dans le langage de l'Écriture, *confiteri*, c'est chanter les louanges de Dieu ; 7^o pour les prêtres séculiers ou réguliers qui administrent le sacrement de Pénitence. (Saint Cyprien, ep. 7, 9, 10, 15, 30, 35, 52. Baron., tom. 1, janv., pag. 84.)

§ II.

Du pouvoir des Confesseurs, comme ministres du sacrement de Pénitence.

Deux sortes de pouvoirs sont absolument nécessaires aux confesseurs pour la validité de la confession ; le pouvoir de l'Ordre, inséparable du caractère

sacerdotal, qui se donne à tous les prêtres dans leur ordination, et celui de la juridiction. L'ordination donne aux prêtres le pouvoir intérieur et surnaturel qui est requis du côté du ministre, pour remettre les péchés. La juridiction donne ce qui est requis du côté des fidèles, savoir, l'autorité de les juger quand ils s'accusent de leurs péchés ; car, quoique tous les prêtres reçoivent le pouvoir d'absoudre des péchés dans leur ordination, ils ne reçoivent pas des sujets sur lesquels il puissent exercer ce pouvoir ; et ces sujets ne leur sont donnés que par la juridiction qui est ou ordinaire, ou déléguée, et qui se prend de l'évêque, ou de quelque autre personne privilégiée. (*Voyez CURE, ÉVÊQUE, ABSOLUTION, JURIDICTION, PÉNITENCE, CAS RÉSERVÉS.*)

La nécessité de ce double pouvoir, pour la validité de la confession, est fondée sur le vingt-unième canon du concile de Latran, tenu sous Innocent III ; sur celui du concile de Trente, sess. 14, chap. 7 ; sur le décret d'Eugène IV ; sur l'autorité de saint Thomas et des autres théologiens ; sur la nature même de l'absolution, qui, étant un acte

judiciaire ou de justice, suppose nécessairement, dans le confesseur qui est juge, la juridiction sur des sujets, puisqu'il est évident qu'il ne pourrait point porter de jugement, prononcer de sentences obligatoires, s'il n'avait point de sujets sur lesquels il eût autorité, et qui fussent obligés de lui obéir. *Quoniam natura et ratio iudicii illud exposcit, ut sententia in subditos duntaxat feratur, persuasum semper in Ecclesia Dei fuit, nullius momenti absolutionem eam esse debere, quam sacerdos in eum profert in quem ordinariam aut subdelegatam non habet jurisdictionem, quod verissimum esse eadem sacra synodus confirmat.* (Concil. Trid., sess. 14, chap. 6.) Voici les conséquences de ce principe :

1. Quiconque n'est pas prêtre, ou qui l'étant n'a pas la juridiction ordinaire ou déléguée du supérieur légitime, ne peut confesser valablement.

2. Les confesseurs qui ont la juridiction ordinaire ou déléguée n'en peuvent user valablement que sur leurs sujets ; le pape, sur tous les fidèles de l'Eglise universelle ; l'évêque, sur ses diocésains ; le curé, sur ses paroissiens ; les supérieurs réguliers, sur leurs religieux ; les aumôniers des armées, sur les soldats des régimens dont ils sont aumôniers.

3. Les curés ne peuvent être appelés par leurs confrères pour confesser dans leurs paroisses, à moins qu'ils ne soient approu-

vés pour tout le diocèse, selon le droit commun. Ils le peuvent cependant en vertu de la coutume et du consentement tacite des évêques qui sont toujours les maîtres de révoquer ce consentement. (Drouin, *de re Sacrament.*, tom. 2, pag. 171.)

4. Les vicaires d'une annexe ne peuvent pas, sur la réquisition du curé, entendre valablement les confessions des paroissiens du principal lieu, sans une permission particulière de l'évêque, parce que leur juridiction est bornée à leurs annexes. (*Théor. et pratiq. des Sacrem.*, tom. 2, pag. 261.)

5. Les réguliers ne peuvent ni confesser les séculiers sans être approuvés des évêques, ni étendre leurs approbations d'un diocèse à un autre, comme si, étant approuvés dans un diocèse, ils étaient censés l'être dans tous les autres. Il ne suffit pas qu'ils demandent l'approbation ; il faut qu'ils l'obtiennent sans en excepter, ni les professeurs en théologie, ni même les généraux d'Ordre. (*Conc. Trid.*, sess. 23, ch. 15. *Clergé de France*, 1645. Alexandre VII, bref du 26 févr. de l'an 1659.) Voyez RELIGIEUX.

6. Tout confesseur approuvé peut confesser les personnes des autres diocèses qui viennent se présenter à lui de bonne foi, et non par fraude, pour éviter les confesseurs de leurs diocèses. Ainsi les pèlerins, les voyageurs peuvent se confesser où ils se trouvent, parce qu'ils sont soumis aux ordinaires des lieux

où ils se rencontrent sans dol, pour la réception des Sacrements. (*Théor. et pratiq. des Sacrem.*, tom. 2, pag. 263.)

7. Tout confesseur approuvé peut absoudre les étrangers, même des cas réservés dans leurs diocèses, mais non pas de ceux qui sont réservés dans le diocèse du confesseur. La raison est que la réserve n'est pas attachée aux coupables, mais aux confesseurs. C'est une limitation du pouvoir des confesseurs qui dépendent en cela de leurs propres évêques, et non des évêques étrangers. (*Conduite des Confes.*, pag. 228, 229, 230.)

8. Les confesseurs, qui ne sont pas curés, ne peuvent confesser leurs pénitents dans les diocèses où ils ne sont pas approuvés. La raison est que la juridiction ordinaire, telle que celle des curés, peut être exercée en tout lieu sur les sujets qui sont soumis à cette juridiction dans les choses qui se font *sine strepitu judicii*, comme la confession; mais non pas la juridiction déléguée. (*Théor. et pratiq. des Sacrements*, pag. 263.)

9. Un confesseur approuvé pour un monastère de filles, n'est pas censé approuvé pour un autre. Un confesseur extraordinaire qu'on leur donne pour une fois, ne peut pas non plus les confesser une seconde fois sans une nouvelle délégation. (*Conduite des Confes.*, p. 228.)

10. Un confesseur qui a eu les cas réservés pour un temps limité peut, après ce temps fini, achever les confessions des cas réservés qu'il a commencées pendant qu'il durait. Celui qui a eu une délégation générale dans un diocèse pour absoudre des cas réservés, commuer les vœux, dispenser des empêchemens de mariage, etc., ne perd pas son pouvoir à la mort du prélat qui l'a délégué, mais il le conserve jusqu'à la révocation de son successeur. La raison est qu'étant des grâces spéciales faites au délégué, elles ne doivent pas finir par la mort des prélats qui les ont accordées, selon ces paroles de Boniface VIII, dans le chapitre [*Si cui de præbendis in sexto*] *huiusmodi concessio (quam cum specialem gratiam contineat, decet esse mansuram) non expirat etiam re integrâ, per obitum concedentis*. Il n'en est pas de même d'une délégation particulière pour l'absolution de quelques personnes en particulier, ou quelque autre fonction de la juridiction spirituelle; ces sortes de délégations finissent par la mort de l'évêque lorsqu'elles ne sont point encore commencées, parce qu'elles ne sont pas tant des grâces accordées au délégué, que des commissions dont on lui donne l'exécution, *nudum ministerium*. (Cabassut, liv. 3, ch. 8, n. 14. *Conduite des Confes.*, pag. 231 et 232.)

§ III.

Des qualités des Confesseurs.

Saint Charles, dans son premier concile de Milan, renferme les qualités des confesseurs dans la science, la piété, le zèle et la charité, la prudence et la patience.

1. Tout confesseur doit avoir une science, sinon éminente, au moins médiocre et compétente. On appelle science *éminente*, celle qui met un confesseur en état de résoudre sur-le-champ toutes sortes de difficultés. On appelle science *compétente*, celle qui met un confesseur en état, non de résoudre sur-le-champ les grandes difficultés, mais d'en résoudre au moins sûrement plusieurs de celles qui sont ordinaires, d'examiner les autres, et de les bien décider, par le moyen des livres, ou de la consultation. Ainsi, pour qu'un confesseur possède cette science médiocre et compétente, il faut qu'il sache, 1° les parties essentielles du sacrement de Pénitence, et les conditions requises à chaque partie pour la validité du Sacrement. 2° Ce qui est péché ou ne l'est pas; ce qui est péché mortel, et ce qui n'est que véniel; les circonstances qui changent l'espèce du péché; celles qui l'aggravent, ou qui le diminuent notablement; les péchés qui obligent à restitution du bien ou de l'honneur, et à la réconciliation; ceux qui se commettent contre les commande-

mens de Dieu et de l'Eglise; ceux qui sont renfermés dans les péchés capitaux; ceux qui se commettent dans les différentes conditions des personnes qu'ils confessent; ceux qui sont réservés au pape ou à l'évêque; ceux qui ont des censures annexées; l'effet des censures et des irrégularités; les empêchemens qui rendent le mariage nul ou illicite. 3° Les marques par lesquelles on peut connaître quand les confessions précédentes sont invalides; quand les pénitens doivent être absous, différés ou refusés; la manière de les examiner sans leur apprendre le mal qu'ils ne connaissent pas. 4° Les remèdes, les avis qu'il faut donner aux pénitens, et les devoirs de leurs états. 5° Les pénitences qui conviennent au nombre et aux espèces de péchés. 6° Les exercices de piété propres à prévenir la rechute, et à faire avancer les pénitens dans la vertu. (*Conduite des Confes.*, pag. 5 et suiv.)

2. Un confesseur doit être pieux, et cette piété doit briller dans la pureté de ses mœurs, la régularité de sa conduite et sa ferveur dans le service de Dieu, dans la prière, la méditation, la lecture des bons livres, et généralement dans tout ce qui a rapport à la vertu et à la religion.

3. Le confesseur aura une charité sans bornes, qui, lui faisant regarder ses pénitens comme ses propres enfans dans l'ordre de la Grâce, l'engagera à travailler à leur salut avec les

soins, la vigilance, la tendresse, le zèle d'un père ; mais zèle éclairé, sage, également éloigné d'une lâche condescendance et d'une rigueur excessive.

4. Le confesseur a besoin d'une prudence singulière pour interroger et donner des avis à propos, appliquer les règles générales aux cas particuliers, traiter les pénitens d'une manière conforme à leur âge, leur sexe, leur état, leurs dispositions, prescrire les remèdes convenables à chaque maladie des âmes, ne point rassurer celles qu'on doit effrayer, ni effrayer celles qu'il faut rassurer et consoler ; ne pas se perdre lui-même, en voulant sauver les autres.

5. Le confesseur a besoin aussi d'une très-grande patience pour supporter l'ignorance, la grossièreté, les faiblesses, la lenteur, les autres défauts des pénitens, et toutes les peines du ministère.

§ IV.

Des devoirs des Confesseurs.

1. Le confesseur ne se mettra jamais dans le tribunal qu'après avoir fait quelques réflexions sur la sainteté de l'action qu'il va faire, et demandé à Dieu la grâce de la bien faire, par quelques prières vocales ou mentales, ne se proposant que le salut des âmes dans cette action.

2. Il n'entendra les confessions que dans le confessionnal, devant lequel il y aura une bougie allumée lorsqu'on ne verra pas clair.

3. Il sera toujours assis mo-

destement, et jamais debout dans le confessionnal, avec un habit décent et conforme aux réglemens de son évêque, s'il est séculier, ou de son Ordre, s'il est religieux, ayant le visage couvert, et ne regardant ni ceux qu'il confesse, ni ceux qui sont autour du confessionnal.

4. Il recevra tous ceux qui se présenteront, sans préférence ni distinction, les écoutant chacun à son rang, si ce n'est les personnes incommodées ou pressées qu'il pourra faire passer avant les autres, quoiqu'avec beaucoup de prudence et de discrétion.

5. Il remarquera si les pénitens s'approchent avec la modestie convenable ; s'ils se placent comme il faut, ne tournant point le visage vers le confesseur, mais à côté ; s'ils font le signe de la croix, s'ils demandent la bénédiction, s'ils ont bien le confiteor, afin de les avertir de ce qu'ils omettraient.

6. Il laissera s'accuser eux-mêmes les pénitens qui n'ont pas besoin d'être interrogés, et ne les interrompra pas.

7. Il interrogera les pénitens qui ont besoin de l'être, soit parce qu'il ne les connaît pas encore, comme il arrive lorsqu'il les confesse pour la première fois, parce qu'il y a lieu de douter qu'ils ne savent pas leur catéchisme. Dans ces cas et d'autres semblables, le confesseur est obligé d'interroger ses pénitens sur leurs péchés, leurs prières, leur catéchisme, puisqu'il est

leur juge, leur maître, leur père, et que ces qualités lui imposent cette obligation.

8. Il ne fera point d'interrogations inutiles et curieuses, ne se servira que de termes honnêtes, prenant garde d'apprendre à leurs pénitens le mal qu'ils ignorent, surtout sur le sixième précepte, commençant toujours à les interroger par les simples pensées sur cette matière, et n'avancant qu'à proportion de l'ouverture qu'on lui donne.

9. Il ne fera jamais paraître, ni dégoût, ni horreur pour les pénitens, quelque horribles que soient les crimes dont ils s'accusent.

10. La confession achevée, il donnera aux pénitens les avis convenables, leur proposera les motifs de contrition qu'il jugera les plus propres à les toucher, leur imposera une pénitence proportionnée, et leur donnera ou différera l'absolution suivant leurs dispositions; mais il ne renverra jamais tout-à-fait aucun pénitent, dans l'espérance que s'il ne réussit pas un jour, il pourra réussir une autre fois à le toucher et à le convertir. (*Conduite des Confes.*, pag. 267 et suiv. (Voyez ABSOLUTION, CONFESSION, EXAMEN, PÉNITENCE.)

CONFESSION, *confessio*. Ce terme a grand nombre de significations. Il signifie, 1° louange, *Confitemini Domino*, veut dire louez le Seigneur; 2° profession

de foi, liste, dénombrement, déclaration des articles de la foi qu'on professe; 3° la prière du *Confiteor*, que le prêtre dit au commencement de la messe ou pendant l'office, et la récitation de cette prière; 4° le lieu où le prêtre récitait cette prière avant de commencer la messe; 5° le siège où le confesseur entendait les confessions, et la pénitence qu'il imposait; 6° un lieu dans les églises qui était ordinairement sous le grand autel, où reposaient les corps des saints martyrs, et dans lequel on descendait par quelques degrés; d'où vient qu'on l'appelait quelquefois *descente*; c'est ainsi qu'on appelle encore la *confession des saints apôtres*, le lieu où reposent à Rome les corps de saint Pierre et de saint Paul; 7° un lieu enrichi devant ou derrière l'autel, d'où l'on voit au-dessous la place ou la sépulture d'un Saint ou d'une Sainte; 8° un ornement de ce lieu où reposaient les reliques des Saints. 9° un oratoire; 10° L'habit monastique, parce que c'est un habit de pénitence dont la confession fait partie; 11° la confession des péchés, soit générale, soit particulière et détaillée, telle qu'elle se pratiquait autrefois, et qu'elle se pratique encore aujourd'hui chez les juifs le lundi, le jeudi, tous les jours de jeûne, et quand ils sont malades; 12° la confession sacramentelle usitée parmi les chrétiens.

CONFESSION SACRAMENTELLE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De l'Essence et de l'Existence ou Institution de la Confession.*
 § II. *De la Nécessité de la Confession.*
 § III. *De l'Utilité de la Confession.*
 § IV. *De la Matière de la Confession.*
 § V. *Du Ministre de la Confession.*
 § VI. *Du Sujet de la Confession.*
 § VII. *Des Propriétés ou Conditions de la Confession.*
 § VIII. *Des Confessions générales.*

§ I^{er}.

De l'essence et de l'existence ou institution de la Confession.

La confession est une accusation et une déclaration que le pénitent fait de ses péchés à un prêtre, qui a juridiction sur lui, pour en recevoir la pénitence et l'absolution. (*Catéch. du Concile de Trente.*)

La confession, prise en ce sens, a toujours existé dans l'Eglise, comme étant d'institution divine. On prouve cette vérité par l'argument de discussion, c'est-à-dire par l'autorité de l'Ecriture et des Pères, et par l'argument de prescription, c'est-à-dire par le consentement unanime de toutes les Eglises.

Argument de Discussion.

1. Jésus-Christ parle en ces termes aux apôtres et à leurs successeurs, dans le vingtième chapitre de saint Jean. *Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à*

ceux à qui vous les retiendrez.

Par ces paroles, Jésus-Christ établit les apôtres et leurs successeurs, dans le sacerdoce, *juges et médecins; juges*, pour prononcer une sentence d'absolution ou de condamnation, pour lier ou délier, remettre ou retenir les péchés des pénitents; *médecins*, pour guérir leurs lèpres ou leurs maladies spirituelles. Or, les prêtres ne peuvent faire la fonction de juges et de médecins, si les pénitents ne leur accusent leurs péchés, et ne leur découvrent leurs maladies spirituelles par la confession, puisque sans cela ils ne pourront ni juger, ni appliquer de remèdes; car on ne juge pas sans connaissance de cause, on ne remédie, on ne guérit pas quand on ignore les maladies; donc Jésus-Christ a institué la confession lorsqu'il a établi les apôtres et les autres prêtres, *juges et médecins* des fidèles, par rapport à leurs péchés.

2. Les saints Pères des premiers siècles s'expliquent clairement

sur l'existence de la confession. Tertullien, dans son ouvrage de *la Pénitence*, ch. 9, enseigne que la pénitence est composée de trois parties, la confession, la contrition, la satisfaction. *Satisfactionem confessione disponi, confessionem poenitentia nasci, poenitentia Deum placari.*

Saint Cyprien, dans son épist. 12, distingue plusieurs sortes de péchés tant secrets que publics, et il ajoute qu'on n'est reçu à la communion, que quand on a fait pénitence de tous ces péchés; pénitence qui s'imposait par le ministre de l'Eglise, en conséquence de la confession du coupable. Le même Père parle ainsi dans son traité de *Lapsis in persecutione*: *Quanto.... meliores sunt, qui quamvis nullo sacrificii facinore constricti, quoniam tamen de hoc vel cogitaverunt, hoc ipsum apud Sacerdotes Dei dolenter et simpliciter confitentes, exomologesim conscientiae faciunt, animi sui pondus exponunt..... confiteantur singuli, quaeso vos fratres, delictum suum..... dum admitti confessio ejus potest, dum satisfactio et remissio facta per Sacerdotes apud Dominum grata est.*

Paulin, auteur de la vie de saint Ambroise, écrit que ce saint archevêque pleurait avec les pénitents qui lui confessaient leurs péchés, et qu'il leur gardait un secret inviolable; ce qui prouve que les péchés dont ils s'accusaient étaient ordinairement des péchés secrets et cachés.

Saint Basile, dans ses lettres à Amphiloche, marque en particulier les peines qui doivent être imposées à certains péchés de luxure très-secrets, comme l'inceste au premier et au second degré, qui ne pouvaient être connus aux prêtres qui les punissaient que par la confession volontaire des coupables.

Saint Jérôme, dans le liv. 3 de son *Commentaire*, sur le ch. 16 de saint Matthieu, expliquant ces paroles de Jésus-Christ, *et tibi dabo claves regni coelorum*, dit que l'évêque et le prêtre, après avoir ouï les différentes espèces de péchés, sait qui sont ceux qui doivent être liés, et qui sont ceux qui doivent être déliés par l'absolution: *Cum peccatorum audierit veritates, scit qui ligandus sit, quive solvendus.*

Saint Léon-le-Grand déclare que les prêtres ne doivent pas exiger la confession publique des péchés secrets, et qu'il suffit que le coupable les accuse par une contrition secrète: *Cum reatus conscientiarum sufficiat solis Sacerdotibus indicari confessione secretâ.* (Epist. 80, ch. 5.)

Saint Augustin, dans son livre des cinquante *Homélies*, homil. 27 et hom. 49; saint Césaire d'Arles, homil. 14; saint Grégoire-le-Grand, homil. 26, sur le ch. 20 de saint Jean. Les Pères des sept, huit et neuvième siècles ont parlé de la même manière de la confession. On peut voir sur cela le Pénitentiel de

Théodore, archevêque de Cantorbéry; la règle de Chrodegang, évêque de Metz, pour ses chanoines; le capitulaire de Théodulphe, évêque d'Orléans; les capitulaires de Charlemagne; le concile de Tours en 813, le concile sixième de Paris, en 829, etc.

Argument de Prescription.

Toutes les Églises du monde croyaient, dans le seizième siècle, l'institution divine de la confession, telle qu'elle se pratique dans l'Église romaine, puisque le concile de Trente, dans l'Occident, condamna comme hérétique la doctrine contraire à cet article; et que dans l'Orient, Jérémie, patriarche de Constantinople, condamna les luthériens, qui, quoiqu'ils admissent l'usage de la confession secrète, prétendaient néanmoins qu'il n'est pas nécessaire d'accuser les circonstances qui changent l'espèce du péché. Or, la croyance de l'Église universelle du seizième siècle, touchant la confession, était la croyance même de l'Église universelle des premiers temps, venue jusqu'au siècle, par le canal d'une tradition qui n'a point été interrompue, selon ce principe de Tertullien dans son livre des prescriptions : *Quod apud multos unum est, non erratum, sed traditum*; et celui de saint Augustin, dans son quatrième livre contre les Donatistes, ch. 24 : *Quod universa tenet Ecclesia nec conciliis institutum, sed semper retentum est, non nisi auctoritate*

apostolicè traditum rectissimè creditur. On a donc toujours cru dans l'Église que la confession était d'institution divine. Les protestans ont donc tort de dire, après le ministre Daillé, que la confession doit son origine au quatrième concile de Latran, sous Innocent III. Il est vrai que ce concile a ordonné que les fidèles se confesseraient une fois tous les ans à leur propre prêtre; mais ce commandement n'est pas une institution de la confession, c'est une détermination de la confession instituée par Jésus-Christ, et par conséquent une détermination du précepte divin de se confesser, que le concile de Latran a supposé déterminé à la confession annuelle. (*Voyez le Traité de la Confession contre les erreurs des Calvinistes*, par dom Denis de Sainte-Marthe, Paris, chez Roulland, 1685.)

§ II.

De la nécessité de la Confession.

1. La confession de tous les péchés mortels est nécessaire de précepte divin à tous ceux qui ont péché mortellement après le Baptême. C'est un article de foi défini en ces termes dans le concile de Trente, sess. 14, can. 6 : *Si quis negaverit confessionem sacramentalem vel institutam, vel ad salutem necessarium esse jure divino : aut dixerit modum secretè confidenti soli Sacerdoti quem Ecclesia catholica ab initio semper observavit, alienum esse ab ins-*

titutione et mandato Christi, et inventum esse humanum, anathema sit.

2. La confession annuelle est de précepte ecclésiastique qui oblige tous les fidèles parvenus à l'âge de discrétion, suivant le vingt-unième canon du quatrième concile de Latran, renouvelé dans le concile de Trente : *Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe étant parvenu à l'âge de discrétion, confesse seul fidèlement tous ses péchés à son propre prêtre, au moins une fois l'an, et prenne soin d'accomplir de tout son pouvoir la pénitence qui lui aura été enjointe, et qu'il reçoive avec révérence, au moins à la fête de Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, si ce n'est que suivant l'avis de son propre prêtre, pour quelque cause raisonnable, il jugedît qu'il dût s'en abstenir pendant quelque temps; autrement que l'entrée de l'Eglise lui soit défendue pendant sa vie, et qu'après sa mort il soit privé de la sépulture chrétienne.*

Objections contre la nécessité de la Confession.

On objecte, 1° que l'Écriture promet le pardon à tout homme contrit et pénitent, sans parler de confession; 2° que la condition des chrétiens sera pire que celle des juifs, supposé la nécessité de la confession; 3° le fait de Nectaire, patriarche de Constantinople, qui abolit la confession auriculaire à Constantinople, selon Socrate et Sozomène; 4° l'autorité de saint Jean Chry-

sostôme, successeur de Nectaire dans le patriarchat de Constantinople, qui assure qu'il suffit de se confesser à Dieu seul pour obtenir la rémission de ses péchés : *Jubet (Deus) sibi soli rationem reddere, et sibi confiteri.* (Hom. 11, in psal. 1, et hom. 21, ad populum Antiochen.)

On répond, 1° que l'Écriture promet le pardon à tout homme contrit et pénitent, selon les règles de la pénitence que Dieu a établies; or, une de ces règles de pénitence établies de Dieu, c'est la confession.

2°. La nécessité de la confession, dans la loi nouvelle, ne rend pas la condition des chrétiens pire que celle des juifs, tant parce que ce joug est beaucoup moindre que l'appareil insurmontable des sacrifices, des Sacremens, des purifications, et enfin de toutes les cérémonies légales des juifs, que parce que ce joug est rendu léger, doux, consolant pour les grâces qui y sont attachées.

3°. Nectaire n'abolit point à Constantinople la confession auriculaire et secrète, il abolit seulement l'usage de la confession publique de certains péchés secrets. Origène nous apprend (homil. 11, in psalm. 37) que c'était l'usage autrefois de confesser certains péchés secrets devant l'assemblée des fidèles par l'ordre ou le conseil du prêtre auquel on les avait confessés en particulier. Une dame de Constantinople, s'étant laissée abuser par un diacre, confessa

publiquement cette faute ; ce qui causa un grand scandale au peuple, et ce qui fut cause que Nectaire abolit non la confession secrète, mais la confession publique, qui seule pouvait causer du scandale. Il abolit le pénitencier public par l'avis duquel on se confessait publiquement : *Nectarius.... Presbyterum illum qui præpositus erat pœnitentibus, primus ex Ecclesiâ sustulit*, dit Sozomène, lib. 7, *Histor.*, chap. 16 ; *Eudæmon, ecclesiæ Presbyter Nectario suasit, ut pœnitentiarum quidem Presbyterum expungeret*, dit Socrate, lib. 5, *Histor.*, ch. 19.

4°. L'homélie 21 de saint Jean Chrysostôme ne regarde pas les fidèles baptisés, mais les cathécumènes qui se disposaient au Baptême, comme le prouve le titre de cette homélie qui porte : *Catechesis ad illuminandos*. Pour les autres passages qu'on pourrait objecter du même Père ; il faut dire qu'ils doivent s'entendre ou de la confession publique, ou de la pénitence et de l'examen de fautes légères et quotidiennes qui n'exigent pas la confession, et qui peuvent se remettre par plusieurs autres moyens ; puisque ce saint docteur, successeur immédiat de Nectaire, approuve la confession secrète dans plusieurs autres de ses ouvrages, et en particulier dans ses livres du Sacerdoce, et dans son homélie de la Femme samaritaine, où il s'exprime ainsi : *Imitemur hanc mulierem samaritanam, et ob propria pec-*

cata non erubescamus, sed Deum timeamus.... Qui enim homini detegere peccata erubescit..... neque confiteri vult... in die illâ non uno aut duobus, sed universo orbe spectante traducetur.

Règles pratiques touchant la nécessité de la Confession.

Première règle.

Tout fidèle parvenu à l'âge de discrétion est obligé, par le précepte divin, de confesser tous les péchés mortels qu'il a commis depuis le Baptême, et ce précepte divin de la confession oblige par lui-même, 1° selon plusieurs théologiens, dont le sentiment est au moins le plus sûr dans la pratique, aussitôt, moralement parlant, qu'on est tombé dans le péché mortel, c'est-à-dire aussitôt qu'on a la commodité de se confesser ; 2° à l'article de la mort, et dans tout danger moral de mourir sans confession. Tel est le danger des femmes prêtes à accoucher, des soldats prêts à combattre, de ceux qui entreprennent un voyage périlleux sur mer ou sur terre. Ces personnes, et généralement toutes celles qui prévoient être bientôt dans un danger probable de mort, sont obligées de se confesser par le précepte divin. (M. Collet, *Moral.*, tom. 10, pag. 704.)

Deuxième règle.

Le précepte divin de la confession oblige par accident, c'est-à-dire à raison d'un autre

précepte, toutes les fois qu'on est obligé d'être en état de grâce, comme lorsque par office on administre quelque sacrement, ou qu'on en reçoit quelqu'un de ceux qu'on appelle *Sacramens des vivans*. (*Conc. Trid.*, sess. 13, cap. 7.) Il faut dire la même chose toutes les fois que la confession est un moyen nécessaire pour éviter quelque péché mortel et surmonter quelque tentation considérable.

Troisième règle.

Tout fidèle est obligé, par le précepte ecclésiastique, de se confesser une fois l'année, quand même il n'aurait commis que des péchés véniels. Le canon *omnis utriusque* l'ordonne ainsi, puisqu'il est général, et qu'il ne fait aucune distinction du péché mortel d'avec le véniel; et c'est la doctrine expresse de saint Thomas dans son commentaire sur le 4^e liv. des *Sentences*, dist. 17, q. 3, art. 1, quæstiunc. 3 : *Ex vi sacramenti non tenetur aliquis venialia confiteri, sed ex institutione Ecclesiæ, quando non habet alia quæ confiteatur.*

Quatrième règle.

Le précepte de la confession oblige celui qui est coupable de quelque péché mortel, lorsqu'il y a lieu de craindre qu'il ne l'oublie, ou qu'il n'ait pas de confesseur dans l'année pour se confesser. (*Catéchisme du Concile de Trente*. Saint Antonin, pag. 2, tit. 9, ch. 13, § 4.)

Cinquième règle.

Quoique l'Église n'ait pas déterminé le temps de la confession annuelle, la coutume générale est de la faire dans la quinzaine de Pâques, et on doit le faire dans ce temps, quand même on ne serait coupable que de péchés véniels. (*Concile de Bourges*, de l'an 1584. Saint Thomas, *quodlib.* 1, quæst. 6, art. 11.)

Sixième règle.

On ne satisfait pas au précepte de la confession annuelle par un sacrilège. Alexandre VII, par son décret du 14 septembre 1666, et l'assemblée du clergé de France, en 1700, ont condamné cette proposition qui disait le contraire : *Qui facit confessionem voluntariè nullam, satisfacit præcepto Ecclesiæ.*

Septième règle.

Quand on n'a point fait la confession annuelle prescrite par le canon *omnis utriusque sexus*, on est obligé, selon le sentiment le plus sûr et le plus probable, de se confesser au plus tôt l'année suivante. On est aussi obligé à prévenir le temps de Pâques, lorsque l'on prévoit qu'on ne pourra se confesser à Pâques, quand on ne l'a point fait pendant l'année, parce qu'il en est du précepte de la confession annuelle comme d'une dette que le débiteur est obligé de payer le plus tôt qu'il peut, lorsqu'il a laissé passer le temps du paiement, ou lorsqu'il prévoit qu'il

ne pourra payer à l'échéance. (M. Collet, *Moral.*, tom. 6, pag. 606 et 607.)

§ III.

De l'utilité de la Confession.

La confession est très-utile et renferme de grands avantages. Elle sert à apaiser la colère de Dieu et à satisfaire à sa justice, à remettre les péchés, à rendre à l'âme sa première beauté et son ancienne vigueur. Elle console les pénitens, elle les éclaire, elle les soutient et les encourage à se corriger de leurs mauvaises habitudes et à pratiquer la vertu. (Tertullien, lib. *de Pœnitent.*, cap. 9 et 10. Saint Augustin, in *psal.* 66. Saint Thomas, in *4 Sentent.*, dist. 17, quæst. 3, art. 5. Concile de Trente, sess. 14, c. 4. *Catéchisme romain*, part. 2, de *Confess.*, § 49.)

§ IV.

De la matière de la Confession.

La matière nécessaire de la confession, c'est-à-dire les choses qu'il est nécessaire de confesser, ce sont tous les péchés mortels commis après le Baptême, parce que dans la loi nouvelle la confession a été établie par l'autorité divine pour la rémission de ces sortes de péchés, et que l'absolution du prêtre suppose nécessairement la confession de ces mêmes péchés.

La matière suffisante de la confession, c'est-à-dire les choses dont on peut se confesser et avoir l'absolution, ce sont les

péchés véniels qu'on peut expier par d'autres voies que par le sacrement de Pénitence, mais qu'on peut aussi confesser utilement, si l'on veut, pour en être absous. Les péchés véniels sont cependant matière nécessaire dans la circonstance de la confession annuelle, puisqu'on est obligé de les confesser, si l'on n'est coupable d'aucun péché mortel, afin de satisfaire au précepte de la confession annuelle qui oblige ceux mêmes qui n'ont que des péchés véniels. On peut aussi confesser les péchés soit mortels, soit véniels, dont on a déjà reçu l'absolution; et la douleur nouvelle que l'on en conçoit, quoiqu'elle ait le même objet que la douleur passée, est véritablement matière prochaine du sacrement; de sorte qu'étant jointe avec la forme qui consiste dans l'absolution, elle produit avec elle la grâce sanctifiante qui ne ressuscite point le pénitent, puisqu'il est déjà vivant, mais qui augmente sa justice et sa vie, et diminue la peine temporelle due aux péchés remis dans les confessions précédentes.

§ V.

Du ministre de la Confession.

Le ministre de la confession sacramentelle est le seul prêtre approuvé par le supérieur légitime; et lorsqu'on lit des confessions faites aux laïcs, comme la coutume en était assez fréquente autrefois dans le cas de

nécessité où on ne pouvait avoir de prêtre, on ne doit pas croire que ce fussent des confessions sacramentelles; ce n'était, du côté de ceux qui se confessaient, qu'une pratique d'humilité qui pouvait attirer la miséricorde de Dieu comme les autres bonnes œuvres; et du côté de ceux qui recevaient la confession, ce n'était qu'un secours de suffrages et de prières qu'ils faisaient à Dieu pour ceux qui s'humiliaient devant eux. (Albert-le-Grand, in 4 Sentent., dist. 17, art. 58. *Théorie et Pratique des Sacrements*, tom. 2, pag. 121.)

Le ministre de la confession annuelle, c'est, sans exclure le pape ni l'évêque, le curé seul; car c'est du curé seul que doit s'entendre le mot de *propre prêtre*, dont parle le canon *omnis utriusque sexus*, du concile de Latran; et c'est ainsi que l'ont entendu saint Thomas, in *Supplement.*, 3^e part., q. 8, art. 5. Martin IV, dans sa bulle de 1281, qui commence: *Ad uberes*; Benoît XI, dans sa bulle, *Inter cunctos*; Sixte IV, Extrav. *Vices illius*; les conciles de Béziers, de 1246; d'Arles, de 1275, etc. En effet, le canon oppose le *propre prêtre* à l'étranger; donc si par le *propre prêtre* on ne doit pas entendre le *curé seul*, mais tout prêtre approuvé, soit qu'il ait la juridiction ordinaire, soit qu'il n'ait que la juridiction déléguée, le prêtre étranger sera celui qui n'aura aucune juridiction, ni ordinaire, ni déléguée, celui qui ne sera point du tout

approuvé; et lorsque le concile de Latran dit que celui qui voudra se confesser à un prêtre étranger en obtiendra la permission de son propre prêtre, cela voudra dire que tout prêtre approuvé pourra donner permission de se confesser à d'autres prêtres qui ne seront point du tout approuvés, qui n'auront aucune juridiction, ni ordinaire, ni déléguée; ce qui est absurde. (Drouin, de *re Sacrament.*, tom. 2, pag. 173.)

Voici l'usage de France touchant le ministre de la confession annuelle. Il y a des Églises où les évêques entendent que tous les confesseurs approuvés indéfiniment pourront confesser, même pour la confession qui est de précepte, sans la permission des curés; et, dans ces églises, la confession annuelle faite à tout prêtre approuvé est bonne. Il y en a d'autres où le dimanche des Rameaux le curé, publiant au prône le canon *omnis utriusque sexus*, donne la permission générale à tous ses paroissiens de se confesser à tout prêtre approuvé; et cette permission générale suffit pour que chacun puisse se confesser licitement à tout prêtre approuvé. Enfin, il y a des églises où la pratique constante est de demander et d'obtenir la permission des curés; et dans ces églises, les confessions faites à d'autres prêtres qu'aux curés sont invalides et illicites. (*Théorie et Pratique des Sacrements*, tom. 2, pag. 123.)

Le sujet de la confession, c'est-à-dire la personne qui peut et qui doit se confesser, est tout chrétien parvenu à l'âge de discrétion où il est capable de pécher et où il pèche en effet. De là il s'ensuit, 1^o qu'une personne impeccable ne serait pas un sujet capable de confession; 2^o que les confessions que l'on faisait autrefois avant le Baptême n'étaient point sacramentelles, puisque le Baptême est la porte et le premier des Sacramens, et qu'on n'en peut recevoir aucun validement avant lui.

Le pénitent doit se confesser de vive voix à un prêtre présent; non par écrit, ni par signe, ni par interprète, ni par lettres à un confesseur absent; autrement sa confession est nulle. (Saint Thomas, *in 4 Sentent.*, dist. 17, quæst. 3, art. 4, quæstiunc. 3; et *quodlib.* 1, quæst. 6, art. 1. Sylvius, le père Alexandre, Pontas, au mot CONFESSION, cas 51 et 52, etc.)

Il est vrai qu'on trouve dans l'histoire beaucoup d'exemples de confessions et d'absolutions faites et données par lettres à des absens, comme on le voit par la lettre de Robert, évêque du Mans, écrite en 872 aux évêques assemblés près d'Angers à la cour de Charles-le-Chauve, dans laquelle il confesse ses péchés, au moins en général, et en demande l'absolution à ces

évêques qui lui répondent par une lettre qui porte pour titre : *Epistola-absolutionis*; par plusieurs lettres de Grégoire VII, et une entre autres à Remedius, évêque de Lincoln en Angleterre, dans laquelle il lui envoie l'absolution; mais ces confessions et ces absolutions n'étaient point sacramentelles, elles n'étaient que cérémonielles. L'absolution n'était que déprécatoire, ou elle ne tombait point sur les péchés, mais seulement sur les peines des péchés; c'était proprement une indulgence ou une remise des peines temporelles dues aux péchés. Enfin, en supposant que ces confessions et ces absolutions fussent sacramentelles, l'usage en a été aboli par Clément VIII, dans sa bulle du 20 juillet 1602, dans laquelle il a condamné, au moins comme fausse, téméraire, scandaleuse, l'opinion de certains auteurs qui soutenaient qu'on pouvait se confesser par lettres à un prêtre absent; et a défendu, sous peine d'excommunication *ipso facto*, réservée au Saint-Siège, d'enseigner une telle doctrine publiquement ou en particulier.

On excepte les muets et les étrangers qui ignorent la langue du pays où ils se trouvent. Ceux-ci peuvent se confesser par signe, ou par interprète, ou par écrit, à un prêtre présent, parce qu'on ne peut exiger l'impossible de personne. (Le père Alexandre, *Théol.*, tom. 1, pag. 559. Pontas, au mot CONFESSION, cas 51 et 52.)

§ VII.

Des propriétés ou conditions de la Confession.

On compte ordinairement seize conditions de la confession renfermées dans ces vers :

*Sit simplex, humilis confessio, pura,
fidelis,
Atque frequens, nuda, discreta, libens,
vereunda,
Integra, secreta, lacrymabilis, accelerata,
Fortis, et accusans, et sit parere parata.*

*De la simplicité, pureté, fidélité,
ou sincérité de la Confession.*

La confession doit être simple, pure, fidèle, ou sincère et véritable, c'est-à-dire qu'il faut confesser précisément ses péchés tels qu'ils sont, sans les augmenter ni les diminuer, en termes clairs et sans narrations vaines, superflues, étrangères au sujet ; et de là il s'ensuit qu'un pénitent qui cache un péché mortel qu'il a commis, ou qui s'accuse d'un péché mortel qu'il n'a point commis, pèche mortellement. La raison est qu'il trompe en matière importante le juge établi de la part de Dieu pour connaître l'état de sa conscience, et lui donne occasion d'errer, tant à l'égard de l'absolution que de la satisfaction. Il en est de même, et pour la même raison, de celui qui, par excuses ou par l'omission des circonstances, fait qu'un péché mortel ne paraît que véniel au confesseur. Il en est de même

aussi d'une personne qui cache volontairement les circonstances qui font qu'une action mortelle en soi n'est que vénielle, ou n'est point du tout péché ; à moins que la grande simplicité de cette personne ne l'excuse.

De l'humilité de la Confession, et des autres conditions renfermées dans ces mots : lacrymabilis, verecunda, fortis, accusans, accelerata, frequens, libens, discreta, parere parata.

1. La confession doit être humble dans la posture du pénitent et dans sa manière de s'accuser, n'attribuant ses péchés qu'à lui-même, sans les rejeter sur les autres.

2. La confession doit se faire avec pleurs, c'est-à-dire que le pénitent doit avoir une véritable contrition de ses péchés. (*Voyez CONTRITION.*)

3. La Confession doit se faire avec une pudeur modeste, et cependant avec force et courage ; ce qui est marqué par le mot *fortis*, et qui fait qu'on n'en cache aucun par une fausse timidité, et qu'on ne les excuse point, mais qu'on les accuse tels qu'ils sont, *accusans* ; avec la volonté d'exécuter les ordres d'un sage confesseur, *parere parata*.

4. On ne doit pas différer sa confession de jour en jour, mais la faire le plus tôt qu'il est possible, après qu'on a eu le malheur de pécher mortellement, *accelerata* ; la faire même souvent et autant que les devoirs de

l'état le permettent, que les besoins spirituels et les autres circonstances l'exigent, en suivant l'avis d'un confesseur éclairé, *frequens*; la faire volontiers et sans contrainte, en s'y portant de soi-même comme à un remède excellent contre les maladies de l'âme, et une source d'un grand nombre de grâces, *libens*; la faire cependant avec discrétion, sans y employer trop de temps, sans y mêler des entretiens frivoles ou contraires à la charité du prochain.

De l'intégrité de la Confession.

Les théologiens distinguent, par rapport à la confession, deux sortes d'intégrité, la matérielle et la formelle. L'intégrité matérielle comprend l'accusation de tous les péchés mortels, sans en excepter un seul, pour quelque raison que ce puisse être. L'intégrité formelle comprend l'accusation de tous les péchés mortels dont on se souvient après un examen diligent; en sorte qu'on n'en omette aucun de propos délibéré, ou au moins sans une juste raison, telle qu'on va l'expliquer.

1. L'intégrité matérielle n'est pas nécessaire à la validité de la confession, parce qu'elle est souvent impossible, soit physiquement, comme lorsqu'une personne perd tout d'un coup l'usage de la parole ou qu'elle ne peut se rappeler ses péchés malgré tous ses efforts; soit moralement, comme lorsqu'un pénitent est obligé de se séparer de

son confesseur à cause de quelque danger considérable qui les menace l'un ou l'autre avant d'avoir achevé sa confession.

2. L'intégrité formelle est nécessaire et suffisante pour la validité de la confession, c'est-à-dire qu'il est nécessaire et qu'il suffit d'accuser tous les péchés mortels dont on se souvient après un examen exact, et tel qu'on a coutume d'apporter à une chose d'une grande importance. Pour donner à sa confession cette intégrité formelle, il faut déclarer les circonstances qui changent l'espèce du péché, et celles qui, sans en changer l'espèce, augmentent considérablement sa malice. La raison est que ne point confesser les circonstances qui changent l'espèce du péché, c'est ne point confesser tous ses péchés, parce que ces circonstances font qu'il y a plusieurs péchés dans une même action; et que ne point confesser les circonstances qui augmentent considérablement la malice du péché, c'est ne point faire connaître toute la gravité du péché, et ne point se montrer tel qu'on est au confesseur, et lui donner occasion d'errer dans l'imposition de la pénitence et l'application des autres remèdes propres à la guérison du pénitent.

3. Pour l'intégrité de la confession, il faut aussi accuser les péchés mortels douteux, soit que le doute tombe sur le droit, c'est-à-dire, soit que l'on doute s'il y a une loi qui défende l'ac-

tion qu'on a faite, ou bien si l'action commise est un péché mortel; soit que le doute tombe sur le fait, c'est-à-dire soit que l'on doute si l'on a effectivement commis l'action qui est péché mortel. La raison est que, dans une matière de cette importance, on doit prendre le parti le plus sûr, et que sans cela on s'expose au danger de commettre un sacrilège.

4. On ne peut diviser sa confession en accusant une partie de ses péchés mortels à un prêtre et une partie à un autre, mais on est obligé de les accuser tous à un prêtre, sous peine d'invalidité de la confession, tant parce qu'on ne peut recevoir l'absolution d'un péché mortel sans qu'on la reçoive en même temps de tous les autres, n'étant pas possible qu'on soit ami et ennemi de Dieu en même temps, que parce que le confesseur qui n'aurait entendu qu'une partie des péchés ne pourrait prononcer la forme de l'absolution qui renferme le pardon de tous les péchés. (Sylvius, *in Sup.*, 3 part., *sum. sancti Thom.*, quæst. 20, art. 2, quæsitio 3.)

5. Si un homme qui aurait des cas réservés confessait tous ses péchés à un même confesseur qui n'a point pouvoir d'absoudre des cas réservés, plusieurs enseignent que ce confesseur pourrait l'absoudre absolument parlant des cas non réservés, en le renvoyant au supérieur pour les cas réservés, parce que, dans cette circonstance, l'absolution

d'un tel confesseur, jointe à la volonté du pénitent d'aller se confesser au supérieur pour les cas réservés, remettrait ces cas réservés, parce qu'elle ne ferait qu'une même absolution morale avec celle du supérieur, et un même sacrement. C'est le sentiment de saint Antonin, de Durand, de Dominique Soto, de Paludanus, de Major, de Navarre, de Tolet, du père Alexandre, etc. Cependant l'usage de renvoyer au supérieur pour tous les péchés réservés et non réservés, ou d'obtenir de lui la permission d'absoudre des cas réservés, est beaucoup plus sûr et plus conforme à la discipline présente; c'est même le seul qu'il soit permis de suivre, et on pécherait si on ne le suivait pas; l'absolution serait même invalide, selon Pontas, après Sylvius. (*Voyez* Pontas, au mot CAS RÉSERVÉS, 16.)

6. Quand un pénitent ne peut expliquer son crime sans faire connaître son complice, il doit chercher, s'il le peut, un confesseur à qui son complice soit inconnu; mais s'il ne le peut, les uns disent qu'il n'est pas permis au pénitent, en ce cas, de découvrir la personne de son complice, mais qu'il doit taire la circonstance qui la ferait connaître, quoique cette circonstance change l'espèce de son péché, pour ne pas diffamer le complice dans l'esprit du confesseur. Les autres disent que le pénitent doit déclarer cette circonstance, parce que l'intégrité

de la confession , qui est une partie du sacrement de Pénitence , est à préférer au danger que le complice court d'être dif-famé dans l'esprit du confesseur; danger d'ailleurs qui n'est pas fort considérable , puisque le confesseur est obligé à un secret inviolable. L'auteur des conférences d'Angers dit que ces deux opinions sont probables , et qu'aucune des deux ne doit être regardée comme une loi certaine qu'on soit obligé de suivre. Il embrasse néanmoins la seconde comme plus probable, et se fonde sur l'autorité de saint Thomas , qui assure que quoique le pénitent ~~doive~~ conserver , autant qu'il peut, la réputation de son prochain, il est plus obligé de purger sa conscience : *Homo in confessione debet famam alterius custodire quantum potest ; sed suam conscientiam magis pur-gare debet.* (Saint Thomas, sur le quatrième des Sentences , dist. 16, quest. 3, art. 2 , ques-tiunc. dernière, dans la *Réponse à la cinquième Objection*. Conférences d'Angers sur la Pénitence, pag. 148 et 149. M. Collet ajoute que c'est aujourd'hui le sentiment commun des théologiens. *Moral.*, tom. 11, p. 62.)

Du secret de la Confession.

Le secret de la confession est de droit naturel , divin et ecclé-siastique. Il est de droit naturel, puisqu'il est fondé sur la justice qui nous oblige à garder un secret qui nous est confié à cette condition , et sur la charité qui

nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent à nous-mêmes , et qui nous ordonne de de travailler au salut éternel de notre prochain ; salut que les confesseurs empêcheraient certainement par le violement du secret de la confession , loin de le procurer, puisqu'il est certain qu'ils rendraient par cette conduite la confession odieuse , et qu'ils en détourneraient les fidèles. Il est de droit divin , de même que le sacrement de Pénitence , 'puisque Jésus-Christ , en établissant ce sacrement , a établi la loi du secret , sans lequel l'institution du sacrement eût été inutile , personne n'en voulant approcher à des risques aussi évidens que ceux de l'infamie publique et de la mort même, dans le cas de la révélation de ses crimes les plus atroces. Enfin , il est de droit ecclésiastique , puisque le quatrième concile de Latran condamne les confesseurs qui violent le secret, à une pénitence perpétuelle dans quelque monastère.

Le secret de la confession est donc absolument nécessaire ; mais parce qu'il oblige et les confesseurs et les pénitens , nous allons donner les règles que les uns et les autres doivent observer à cet égard.

Règles des Confesseurs touchant le secret de la Confession.

Première règle.

Le secret de la confession étant

de droit naturel, divin et ecclésiastique, un confesseur ne peut, sous aucun prétexte, révéler la moindre faute qu'il a entendue dans la confession, sous peine de péché mortel, de déposition et de pénitence perpétuelle dans un monastère. (Quatrième concile de Latran.)

Deuxième règle.

Un confesseur interrogé par un juge sur un crime qu'il ne sait que par la voie de la confession, ne peut le faire connaître, ni directement, ni indirectement, quand il devrait souffrir la mort, parce que la révélation du secret de la confession, étant de sa nature un sacrilège en matière grave, il n'est jamais permis de le révéler, ni pour le bien de l'Eglise, ni pour celui de l'État. *Nec verbo, nec facto, nec nutu, nec aliquo signo licet in aliquo casu revelare confessionem, quia est sacrilegium*, dit saint Thomas, quodlib. 12, quæst. 10, art. 1. Ce confesseur peut même et doit jurer avec serment qu'il ne sait pas ce qu'on lui demande, parce qu'il ne le sait pas comme homme, mais comme Dieu, et qu'aucune puissance humaine n'a droit de l'interroger en cette qualité : *Illud autem quod confessione scitur, est quasi nescitum, cum non sciat aliquis ut homo, sed ut Deus*. (Saint Thomas, 2. 2., q. 10, art. 1, et dans le Supplément, q. 11, art. 1.)

Troisième règle.

Un confesseur n'est pas seule-

ment obligé au secret par rapport aux péchés et à leurs circonstances, mais aussi par rapport à tout ce qu'il sait par la voie de la confession qui pourrait faire la moindre peine au pénitent ou à une tierce personne. Ainsi il ne peut pas dire, par exemple, que son pénitent est pauvre ou chargé de dettes, qu'il est eunuque, illégitime, qu'il a une maladie secrète ou tout autre défaut naturel, qu'il est ignorant, scrupuleux, difficile, grossier, etc. Il ne peut pas non plus révéler les péchés du complice de son pénitent, ni rien qui puisse lui être préjudiciable.

Quatrième règle.

Un confesseur ne peut, sans violer le secret de la confession, s'entretenir des péchés de son pénitent avec un autre confesseur qui a entendu la confession du même pénitent.

Cinquième règle.

Un confesseur ne peut non plus parler hors la confession, au pénitent même, des péchés qu'il a confessés, sans sa permission ni sans nécessité, quoiqu'il ne viole pas le secret de la confession s'il lui en parle ; mais il le peut dans la confession même pour le bien du pénitent, et tant que celui-ci est dans le tribunal, quand ce serait après l'absolution.

Sixième règle.

Le secret de la confession ayant été principalement établi

en faveur des pénitens , et les pénitens étant libres de se relâcher de leurs droits lorsqu'il n'y a rien à craindre , ni pour l'honneur du sacrement , ni pour une tierce personne , le confesseur peut , du consentement libre et exprès de son pénitent , faire un usage légitime de sa confession , et en parler aux personnes qu'il lui désignera pour le bien même et l'avantage du pénitent , et jamais à son préjudice .

Septième règle.

Un confesseur ne peut jamais se servir des connaissances acquises par la confession , dès qu'il y a sujet de craindre ou même de soupçonner que l'usage qu'il en ferait pourrait donner lieu à la révélation directe ou indirecte des péchés des pénitens .

Huitième règle.

Un confesseur ne peut se servir non plus des connaissances acquises dans la confession pour la conduite extérieure , ou pour le gouvernement . Cette règle est prescrite par le décret du pape Clément VIII , du 16 mai 1594 , conçu en ces termes : *Tam superiores pro tempore existentes , quàm confessarii , qui postea ad superioritatis gradum fuerint promoti , caveant diligentissimè , ne ad notitiâ quam de aliorum peccatis in confessione habuerunt , ad exteriorem gubernationem utantur* . Cette règle a lieu lors même qu'il n'y a aucun danger de révélation , soit di-

recte , soit indirecte , lorsque l'usage que l'on ferait des connaissances acquises dans la confession serait préjudiciable au pénitent , ainsi que l'a déclaré la congrégation tenue à Rome le 18 novembre 1682 , qui défend à tous les confesseurs de suivre l'opinion contraire . Il suit de là qu'un collateur qui aurait résolu intérieurement , et sans avoir manifesté son intention à personne , de donner un bénéfice à un sujet qu'il n'en connaîtrait indigne , que par la confession qu'il lui aurait faite depuis , ne pourrait rétracter sa bonne volonté à son égard , parce qu'une telle conduite rendrait la confession odieuse aux pénitens , et serait contraire à la promesse explicite ou implicite que font les confesseurs de ne faire aucun usage préjudiciable aux pénitens , de la connaissance qu'ils leur donnent de leurs péchés .

Neuvième règle.

Un confesseur ne peut s'informer des complices de son pénitent , sous prétexte de travailler à les corriger . Il peut cependant et il doit même obliger son pénitent à les dénoncer , lorsqu'il faut empêcher quelque mal considérable , qu'on ne peut empêcher autrement , soit que ce mal regarde la république ou quelque particulier . La raison est qu'un confesseur est obligé d'avertir son pénitent de son devoir , et même de l'y contraindre par le refus de l'absolution .

Dixième règle.

La loi du secret ne lie pas seulement le confesseur par rapport aux vivans, mais aussi à l'égard des morts.

Onzième règle.

Les confesseurs ne doivent point louer quelques uns de leurs pénitens avec une affectation qui donne lieu de conclure que les autres ne sont pas si saints, ou même qu'ils sont pécheurs.

Douzième règle.

Un interprète dont on se sert pour se confesser à une personne qui lit ou qui entend par hasard ou autrement la confession d'un autre, celui à qui il la raconte, et généralement tous ceux qui savent les péchés de quelqu'un par la seule voix de la confession, sont obligés au secret. La raison est que ces connaissances ayant rapport à la confession, elles participent au secret qui lui est dû, et qu'agir autrement, ce serait la rendre odieuse.

*Règles des Pénitens, touchant le secret de la Confession.**Première règle.*

Quoiqu'un pénitent ne soit pas tenu au secret, comme le confesseur, la justice et la charité l'obligent néanmoins à taire ce qu'il ne pourrait révéler sans déshonorer le sacrement, ou sans faire un tort injuste à son confesseur, comme font ceux qui

publient en raillant les questions sages et prudentes qu'on leur a faites, les pieux avis qu'on leur a donnés, les pénitences salutaires qu'on leur a imposées.

Deuxième règle.

Un pénitent peut et doit même dénoncer à l'évêque un confesseur contagieux qui l'aurait sollicité au crime ou voulu engager dans l'erreur, lorsqu'il ne peut empêcher le mal par une autre voie, et qu'il a lieu de croire que cette voie lui réussira. Cette règle est fondée spécialement sur la bulle du pape Benoît xiv, du 1^{er} juin 1741, qui commence par ces mots, *sacramentum penitentiae*, et qui renouvelle toutes les autres que les papes ont données sur le même sujet; telles que celles de Pie iv, du 16 avril 1561; de Grégoire xv, du 30 août 1622, etc. C'est en vertu de ces bulles que les pénitens sont obligés de dénoncer ces sortes de confesseurs partout où elles sont reçues; et dans les pays tels que la France, où elles ne sont pas reçues, les pénitens sont obligés à ces sortes de dénonciations, en vertu de la loi de la charité, qui ordonne d'empêcher des maux aussi considérables, quand on le peut. (Voyez l'ouvrage du père Laurent Cozza, de l'Ordre des Frères Mineurs, imprimé à Rome en 1709, sous le titre suivant : *Dubia selecta circa sollicitationem*.)

Troisième règle.

Une personne à qui on aurait

donné un secret sous le sceau de la confession pécherait à la vérité contre la fidélité et contre l'obligation naturelle de garder le secret, si elle venait à le révéler; mais elle ne violerait pas le sceau de la confession, parce qu'il n'y a point de secret naturel qui puisse l'égaliser, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'imposer une telle obligation, qui est une obligation sacrée et relative aux sacrements et à la religion. C'est pourquoi on ne doit, ni donner, ni recevoir un tel secret; et quand on l'aurait reçu, on pourrait le révéler dans tous les cas où on peut révéler les autres secrets. (*Voyez* Dominique Soto, dans son *Traité du Secret*, imprimé à Douai en 1623; Jérôme Onuphre, théologien de Rome, dans son *Traité du Sceau de la Confession*, publié à Milan en 1611; Jean Malderus, docteur de Louvain et évêque d'Anvers, dans son *Traité du Sceau de la Confession*, imprimé à Anvers en 1626; M. Lochon, dans son *Traité du Secret de la Confession*, imprimé à Paris, chez Simart, en 1708, et dans l'*Addition à ce traité*, imprimée en 1710; M. Lenglet du Fresnoy, dans son *Traité historique et dogmatique du Secret inviolable de la Confession*, seconde édition, à Paris, chez Charles-Étienne Hochereau, en 1725; M. Collet, *Moral.*, t. 12. *Voyez* aussi les *Maximes sur le Ministère de la Confession*, par le père Martin, minime.)

§ VIII.

Des Confessions générales.

Il est nécessaire de faire une confession générale de tous ses péchés mortels toutes les fois que les confessions précédentes ont été nulles ou invalides, 1° quand faute d'examen, ou d'un examen suffisant, ou par une ignorance grièvement coupable, le pénitent a oublié quelque péché mortel; 2° quand il n'a pas eu la douleur nécessaire pour obtenir la rémission de ses péchés; 3° quand il n'a point eu la ferme résolution de ne plus tomber dans le péché mortel, qu'il n'en a point quitté les occasions prochaines, et qu'il a conservé de l'attache pour quelque'un d'eux; 4° quand il a cédé à dessein et par malice, ou par honte, ou par crainte un péché mortel, ou qu'il croyait mortel, où le nombre des péchés mortels, ou les circonstances qui changeaient l'espèce des péchés mortels, ou celles qui les aggravaient notablement dans la même espèce; 5° quand il est retombé aussi fréquemment et aussi facilement dans les péchés mortels qu'il avait confessés; 6° quand il n'a point fait par sa faute la pénitence enjointe par le confesseur; 7° quand il a ignoré les choses nécessaires au salut; 8° quand il n'a accusé que des péchés qu'il n'avait point commis, parce qu'il n'a donné qu'une matière fausse qui a rendu le sacrement nul; 9° quand il a

divisé sa confession, disant une partie de ses péchés à un confesseur, et le reste à un autre ; 1° quand il s'est confessé à un prêtre qui n'avait point pouvoir de l'absoudre, ou qui ne s'est point servi de la forme prescrite et valable pour l'absoudre. (Saint Charles, dans ses *Instructions pour les Confesseurs*. Les conférences d'Angers, sur la Pénitence, pag. 116 et les suivantes. *Le Directeur des Ames pénitentes*, pag. 274. M. Collet, *Moral.*, tom. 11, pag. 757.)

Hors ces cas ou d'autres semblables, qui rendent les confessions générales ou nécessaires ou utiles, il n'est point à propos de les permettre aux pénitents, particulièrement aux scrupuleux, qui n'y trouvent point la paix qu'ils y cherchent avec inquiétude, et qui n'en ont pas plutôt fait une, qu'ils en veulent recommencer une autre au préjudice de la tranquillité de leur âme, et de telles des confesseurs.

CONFESSIONNAL, *Confessionale, confessarii sedes, sacrum poenitentiae tribunal*. C'est le siège ou tribunal du confesseur lorsqu'il entend les confessions ; il est composé d'un siège pour le confesseur, d'un prie-Dieu de chaque côté, d'une ou de deux fenêtres treillissées, et de deux petits volets pour les fermer. Il est bon de mettre les cas réservés au-dessus de la fenêtre du confesseur, et vis-à-vis du pénitent, une image du crucifix ou de quelque mystère de la Passion. Les confession-

naux doivent être ouverts par le devant et placés à la vue de tout le monde, non dans des coins reculés. On ne doit point confesser ni hors le confessionnal, surtout les personnes du sexe, excepté les malades et les sourds, ni, tant que l'on peut, pendant la nuit ; et lorsqu'on y est obligé, il faut toujours avoir de la lumière devant ou aux environs du confessionnal.

CONFESSIONNISTES, *Confessionistæ*. Ce sont les luthériens qui suivent la confession d'Augsbourg.

CONFIDENCE BÉNÉFICIALE. C'était une paction illicite de jouir en tout ou en partie des fruits d'un bénéfice sous le nom d'autrui, sans en posséder le titre, ou de le conserver pour quelqu'un. On la commettait en deux manières : 1° quand on procurait un bénéfice à quelqu'un, à condition qu'il le donnerait à un parent ou à un ami après un certain temps ; que la condition fût exprimée ou non ; 2° quand on procurait un bénéfice à quelqu'un à condition qu'il garderait le titre, mais qu'il en donnerait les fruits en tout ou en partie à un autre.

La confiance était défendue sous les mêmes peines que la simonie, parce que c'était un trafic indigne des bénéfices qui étaient quelque chose de saint. Les papes et les conciles déclaraient les confidentiaires déchus *ipso jure* de leurs bénéfices obtenus par cette voie, et excommuniés *ipso facto*, obligés à res-

tituer les fruits perçus, incapables d'obtenir d'autres bénéfices; on pouvait encore les priver de ceux qu'ils avaient acquis canoniquement avant la simonie commise. (Pius iv, in *bullâ Romanum* 85, editâ die 17 octob. 1564. Pius v, in *bullâ Intolerabilis*. Sixtus v, in *bullâ Divinâ* 47, an. 1586, et in *bullâ Pastoralis* 61, 1587. Concile de Rouen de l'an 1501. Conciles de Bourges de l'an 1584.)

Il y avait, selon les mêmes bulles, quatre conjectures de confidence, 1° lorsqu'après la résignation le résignant continuait de percevoir les fruits du bénéfice; 2° si le résignataire donnait procuration au résignant ou à ses proches de passer les baux du bénéfice et d'en recevoir les fruits; 3° si le résignant faisait tous les frais des provisions et autres expéditions de son résignataire; 4° si celui qui avait obtenu le bénéfice pour un autre, ou s'y était employé, s'ingérait ensuite dans la disposition des choses qui concernaient le bénéfice. (*Voyez CONFIDENCIAIRE, SIMONIE.*)

CONFIDENCIAIRE, *confidenciarius*. Ce terme marque les personnes qui avaient part à la paction illicite qu'on appelle confidence, et se dit tant de celui qui prêtait son nom pour posséder le titre d'un bénéfice, et en laisser le revenu ou la disposition à un autre, que de celui à qui on prêtait son nom.

On n'était pas *confidenciaire*, ni quand on remettait purement

et simplement un bénéfice entre les mains du collateur, quoique dans l'espérance qu'il l'eût donné à un parent ou à un ami, ni lorsqu'on le priait de le lui donner, pourvu qu'il n'y eût eu aucun pacte ni exprès ni tacite avec le collateur. (Le P. Alexandre, *Theol. dogm. et morali*, tom. 2, pag. 45. Pontas, au mot *CONFIDENCE*, cas 9.)

Lorsqu'un clerc était pourvu d'un bénéfice par une confidence dont il était coupable, il était obligé dans le for intérieur de remettre son bénéfice entre les mains du pape; parce que la disposition d'un bénéfice, quoique simple, reçu par confidence, était réservée au Saint-Siège par les bulles de Pie iv et de Pie v. S'il avait ignoré la confidence, et qu'il vint à la connaître avant les trois ans de possession, il était obligé de se démettre de son bénéfice, parce qu'il n'en était pas canoniquement pourvu; mais il pouvait demander de nouvelles provisions au pape, avec une condotation des fruits qu'il avait perçus; et en cas qu'il les obtint, il aurait pu garder son bénéfice, et aurait été déchargé de l'obligation de restituer les fruits qu'il en avait tirés depuis le temps qu'il le possédait. Mais s'il ne venait à connaître la confidence qui avait été commise par ceux qui lui avaient procuré le bénéfice qu'après trois ans d'une possession paisible, il pouvait retenir en conscience le bénéfice; parce que quoique la possession triennale

ne fût d'aucun secours à ceux qui avaient commis une simonie réelle, ni à ceux qui étaient coupables de confiance, elle servait pourtant à ceux qui en étaient innocents, et qui avaient ignoré pendant trois ans la simonie ou la confiance que d'autres avaient commise sans leur participation. (Cabassut, *Jur. can. théor. et prax.*, t. 5, cap. 8, n. 3. Rebuffe, *Tract. de pacific. possess.*, n. 41. Navarre. Bail. Bonacina, etc.) Voy. CONFIDENCE, SIMONIE.

CONFINS des héritages, des paroisses et des territoires, sont les limites et extrémités où les héritages, paroisses ou territoires finissent. Les confins se peuvent prouver par trois moyens, qui

sont les bornes, les titres et les témoins. (Voyez Coquille, en ses *Instituts au Droit français*, titre des *Servitudes réelles*.)

CONFIRMATEUR, celui qui avait droit de confirmer une élection. La confirmation se faisait autrefois par celui à qui la consécration de l'élu appartenait. Le confirmateur ne pouvait suppléer le défaut d'une élection, lorsque ce défaut était contre le Droit commun ou particulier, dont il n'avait pas pouvoir de dispenser; mais si le défaut était contre un droit dont le confirmateur avait pouvoir de dispenser, il pouvait suppléer le défaut de l'élection. (Gibert, *Institut. eccl.*, pag. 358. Voy. CONFIRMATION.

CONFIRMATION.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du Nom et de la Nature de la Confirmation.*
- § II. *De la Matière de la Confirmation.*
- § III. *De la Forme de la Confirmation.*
- § IV. *Du Ministre de la Confirmation.*
- § V. *Du Sujet de la Confirmation.*
- § VI. *Des Effets de la Confirmation.*
- § VII. *Des Dispositions requises pour recevoir la Confirmation.*
- § VIII. *De la Nécessité de la Confirmation.*
- § IX. *Des Cérémonies de la Confirmation.*

§ I^{er}.

Du nom et de la nature de la Confirmation.

La confirmation est appelée, 1^o imposition des mains (*Act.*, c. 8); 2^o Onguent sacré (Théodoret, in cap. 1, *Cantic. cant.* 3);

3^o sacrement du Chrême (S. Augustin, l. 2, *contra Iulianum*); 4^o Chrême saint et céleste, Chrême du salut (*Concil. Laodic.*, can. 7; et saint Léon, serm. 4, *de Nativ. Domini*); 5^o signe du Seigneur, signe spirituel, signe de la vie éternelle

(saint Ambroise, lib. *de initiandis*, cap. 7); 6^e perfection et confirmation; et tous ces noms sont fondés ou sur la matière, ou sur les effets de la Confirmation, comme il sera facile de le voir par ce que nous en allons dire.

La Confirmation est un sacrement de la nouvelle loi, qui perfectionne les baptisés et qui leur donne le St.-Esprit avec une force particulière, pour croire et pour professer leur foi aux dépens de leur vie, s'il le faut. C'est un point de foi défini en ces termes par le concile de Trente, sess. 7, can. 1, de *Confirmat.* : *Si quis dixerit Confirmationem baptisatorum otiosam cœceremoniam esse, et non potius verum ac proprium sacramentum..... anathema sit.* Ce point de foi se prouve par l'Écriture et par la tradition.

Preuve de l'Écriture.

On lit au chap. 8 des Actes, v. 14, 15, etc. : *Cum audissent Apostoli, qui erant Jerosolymis, quod recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum et Joannem : qui cum venissent, oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum Sanctum : nondum enim in quemquam illorum venerat ; sed baptisati tantum erant in nomine Domini Jesu. Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum.* On voit par ce passage que la Confirmation a les trois qualités requises aux sacremens de la nouvelle loi. C'est un signe

extérieur et sensible, composé de l'imposition des mains et de la prière ; voilà la première qualité requise à un sacrement. C'est un signe saint et sanctifiant qui produit la Grâce et qui donne le Saint-Esprit : voilà la seconde. C'est un signe institué par notre Seigneur Jésus-Christ, puisque lui seul peut communiquer à des créatures matérielles la vertu de produire la Grâce, et que les apôtres n'auraient pas eu tant de soin d'appliquer le signe de la Confirmation aux baptisés, s'ils n'en avaient reçu l'ordre et l'institution de Jésus-Christ ; voilà la troisième condition nécessaire aux sacremens de la nouvelle loi.

Preuve de la Tradition.

On a toujours cru dans l'Église que la Confirmation était un véritable sacrement. C'est ce qu'il est facile de prouver par une foule de passages des Pères qui ont vécu dans tous les siècles depuis les apôtres. Nous en rapporterons quelques uns, et nous indiquerons les autres.

1. Saint Irénée, qui vivait dans le second siècle de l'Église, et qui était disciple de saint Polycarpe qui l'était lui-même de l'apôtre saint Jean, écrit, lib. 4, cap. 75, que ceux auxquels les apôtres imposaient les mains, comme il est dit au ch. 8 des Actes, recevaient le Saint-Esprit qui était pour eux un pain de vie : *Quibuscumque imponebant Apostoli manum, accipiebant Spiritum Sanctum, qui erat*

esca vitæ. Selon saint Irénée, l'imposition des mains, dont il est parlé au ch. 8 des *Actes*, produisait donc la grâce du Saint-Esprit : c'était donc un signe pratic de la Grâce, ou, ce qui est une même chose, c'était un sacrement.

2. Tertullien parle ainsi, c. 8, lib. de *Resurrectione carnis* : *Caro abluitur ut anima emaculetur ; caro ungitur, ut anima consecratur ; caro signatur ut et anima muniatur : caro mandis impositiones adumbratur, ut et anima spiritu illuminetur ; caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur*. Tertullien renferme dans ces paroles les trois sacremens de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie qu'on donnait autrefois ensemble dans l'Eglise.

3. Saint Cyprien, dans sa lettre 73, ad *Jubaianum*, après avoir parlé de ce que firent les apôtres saint Pierre et saint Jean à l'égard des Samaritains nouvellement baptisés, en leur imposant les mains, ajoute : *Quod nunc quoque apud nos geritur, ut qui in Ecclesiâ baptisantur, præpositis Ecclesiæ offerantur, et per nostram orationem ac manuum impositionem Spiritum Sanctum consequantur et signaculo dominico consummentur*. Saint Cyprien reconnaît donc que le même rit usité par les apôtres à l'égard des nouveaux baptisés était en usage de son temps dans l'Eglise. C'est ce que reconnaissent les autres Pères dans tous les siècles, depuis Jé-

sus-Christ jusqu'à nous ; saint Cyrille de Jérusalem, *catech.* 3, de *Confirmatione* ; saint Chrysostôme, *homil.* 18, in *Act. Apost.* ; saint Jérôme, *Dialog. contr. Luciferian* ; saint Augustin, *tract.* 6, in *epist. S. Joan.* ; Innocent 1^{er}, ch. 3, ad *Decentium* ; saint Grégoire, pape, *epist.* 12 ; Bède, in cap. 8, *Act.* ; saint Isidore de Séville, lib. 2, de *Offic.*, cap. 26 ; Théodulphe, évêque d'Orléans, lib. de *ordine Baptismi*, cap. 17 ; Amalarius, lib. 1, de *Offic.*, cap. 27 ; Walafride Strabo, lib. de *Rebus eccl.*, cap. 26 ; Jonas, évêque d'Orléans, lib. 1, de *Institut. laicali* ; Bertram ou Ratramn, lib. 4, *contra Græcorum opposita*, cap. 7, etc.

OBJECTIONS.

Le ministre Daillé, dans son *Traité de la Confirmation*, objecte, 1^o que l'Esprit-Saint dont il est parlé au ch. 8 des *Actes*, doit s'entendre des grâces extraordinaires, telles que le don des miracles, et non pas de la Grâce sanctifiante que les Samaritains avaient déjà, puisqu'ils étaient baptisés ; 2^o que les anciens Pères ne parlent point de la Confirmation ; 3^o que la confirmation n'est qu'une simple cérémonie du Baptême.

RÉPONSES.

1. On répond à la première objection, que l'Esprit-Saint dont il est parlé au ch. 8 des *Actes* doit s'entendre des grâces ex-

traordinaires et de la Grâce sanctifiante tout ensemble , par rapport aux premiers fidèles. Comme les miracles étaient nécessaires pour l'établissement de l'Eglise dans ses commencemens, il arriyait souvent que les premiers chrétiens recevaient le don des miracles en recevant le Saint-Esprit par l'imposition des mains des apôtres, ce qui n'empêchait pas qu'ils ne reçussent aussi la Grâce sanctifiante, c'est-à-dire l'augmentation de la Grâce sanctifiante qu'ils avaient déjà reçue dans le Baptême, comme on la reçoit dans tous les Sacremens, qu'on appelle Sacremens des vivans, parce qu'ils supposent la Grâce vivifiante qu'ils augmentent dans ceux qui les reçoivent. Les miracles n'étant plus nécessaires après l'établissement de l'Eglise, la Confirmation ne produit plus que la Grâce sanctifiante, comme elle la produit encore aujourd'hui.

2. On répond à la seconde objection, que la plupart des anciens Pères parlent de la Confirmation, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture de leurs ouvrages, et que s'il y en a quelques uns qui n'en parlent pas, ce n'est qu'un argument négatif qui n'est d'aucun poids lorsqu'on le met en parallèle avec les témoignages positifs des autres Pères, que nous avons en foule. D'ailleurs, combien d'ouvrages des anciens Pères ne sont point venus jusqu'à nous ? Dans ceux qui y sont parvenus, combien d'omissions ? Il est peu de

Pères qui parlent en particulier de tous les articles de la religion ; et de ce que chacun d'eux garde le silence sur quelques uns, ou parce que son dessein n'est pas d'en parler, ou pour d'autres raisons, il ne s'ensuit pas, ni qu'il les ignore, ni qu'il les nie.

3. On répond que les Pères distinguent la Confirmation du Baptême, et en parlent comme d'un sacrement absolument différend ; ce qui est clair par leurs textes.

§ II.

De la matière de la Confirmation.

Il y a trois sentimens parmi les théologiens touchant la matière essentielle de la Confirmation. Selon le premier, la matière essentielle de la Confirmation, est la seule imposition des mains ; c'est celui du père Sirmond, jésuite, sur le premier ou second canon du premier concile d'Orange ; et de M. de Sainte-Beuve, dans son *Traité de la Confirmation*. Selon le second sentiment, l'onction du saint chrême est la seule matière essentielle de la Confirmation : c'est celui de saint Thomas, 3. p. q. 72, art. 1 ; et de plusieurs autres scolastiques. Selon le troisième sentiment, qui est suivi par Bellarmin, Maldonat, Yzambert, Cabasut, etc., l'imposition des mains et l'onction du saint chrême sont également essentielles à la Confirmation.

Les défenseurs de ce dernier sentiment prouvent que l'impo-

sition des mains est la matière essentielle de la Confirmation : 1° parce que l'Écriture dit expressément que les apôtres donnèrent le Saint-Esprit à ceux de Samarie par l'imposition des mains ; 2° parce que les saints Pères de tous les siècles n'attribuent pas moins clairement la descente du Saint-Esprit, et tous les autres effets de la Confirmation, à l'imposition des mains ; tels sont Tertullien, lib. 8, de *Resurrectione carnis* ; saint Cyprien, dans sa lettre 73 ; saint Augustin, dans le quinzième livre de *la Trinité*, etc. ; 3° parce que l'Église grecque et la latine se servent encore aujourd'hui de l'imposition des mains, soit séparément de la chrismation, soit conjointement avec elle. Les mêmes auteurs prouvent que la chrismation est aussi matière essentielle de la Confirmation, parce qu'on s'en est toujours servi dans l'Église en conférant ce sacrement, sans en excepter les apôtres, quoique l'Écriture ne le dise pas. La raison qu'ils en donnent est que la chrismation se trouve établie dans toute l'Église peu de temps après les apôtres, comme ayant la vertu de conférer le Saint-Esprit. C'est ainsi que Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, liv. 5, du *Baptême* ; liv. 2, contre les *Lettres de Petilien*, serm. 83 ; et les autres Pères en parlent. On a donc lieu de croire que les apôtres mêmes s'en sont servis, selon cette règle de saint Augustin, liv. 4, du *Baptême*,

ch. 24. *Quod universa tenet Ecclesia, nec Conciliis institutum, sed semper retentum est, non nisi autoritate apostolicâ traditum rectissimè creditur.*

Si on leur objecte Innocent III qui dit, lib. 1, *Decretal.*, tit. 15, cap. [*cùm venisset, extra, de sacra unctione*] *per frontis chrismationem, manus impositio designatur* ; Eugène IV, qui dans son décret touchant les Arméniens dit, *loco manuum impositionis datur in Ecclesiâ Confirmatio* ; la coutume des Grecs, qui ne se servent point de l'imposition des mains pour confirmer leurs néophytes ; ils répondent à l'autorité d'Innocent III que ses paroles n'excluent pas l'imposition des mains et la renferment plutôt. *Per frontis chrismationem*, dit-il, *manus impositione designatur, quæ alio nomine dicitur Confirmatio* ; et ailleurs il dit : *sacramentum Confirmationis, chrismando renatos, soli debent Episcopi per manuum impositionem conferre.*

Ils répondent à Eugène IV, que ce souverain pontife ne dit pas que l'on donne la Confirmation à la place de l'imposition des mains en ce sens, que l'imposition des mains ait été abolie, et que la seule chrismation lui ait succédé ; mais dans le sens que le même sacrement qui s'appelait autrefois plus ordinairement *imposition des mains*, se nomme plus communément *Confirmation*, il oppose nom à nom, façon de parler à façon de parler,

et non pas *rit à rit* ; car , outre que la substance d'un sacrement , telle qu'est la matière , ne peut pas être changée par l'Église , c'est que depuis Eugène IV on ne s'est pas moins servi de l'imposition des mains pour conférer le Saint-Esprit , et pour rendre les fidèles parfaits chrétiens , comme on peut le voir par les pontificaux qui sont encore en usage aujourd'hui , et par les conciles qui se sont tenus depuis Eugène IV , tels que celui de Mayence en 1569 , can. 17 ; celui de Reims en 1583 ; celui de Narbonne en 1609 , etc. 67

Ils répondent à la troisième difficulté que les Grecs se sont servis autrefois de l'imposition des mains dans l'administration du sacrement de Confirmation , comme on le voit par le huitième canon du premier concile de Nicée ; par Firmilien , dans sa lettre à saint Cyprien ; par Théodoret , sur le ch. 6 de saint Paul aux Hébreux ; par plusieurs anciens Eucologes , cités par le père Morin dans le neuvième chapitre de son livre de la Pénitence , et qu'ils s'en servent encore aujourd'hui , soit qu'elle consiste dans l'extension de la main , accompagnée de la prière par laquelle le ministre de la Confirmation invoque le Saint-Esprit comme force *ad robur* , sur les nouveaux baptisés , soit qu'elle consiste dans la Confirmation même , qui renferme une imposition de main , dans laquelle l'Église a jugé à propos de réunir celle qui se faisait autrefois

séparément ; en quoi elle n'a point passé son pouvoir , parce qu'elle n'a rien changé dans la substance , mais seulement dans la manière accidentelle de l'imposition de la main , qui subsiste dans la chrismation , quant à la substance , puisqu'on ne peut faire l'onction qu'on n'impose la main sur le front de la personne que l'on confirme.

Du chrême de la Confirmation.

1. On appelle chrême , dans le style ecclésiastique , un onguent composé d'huile et de baume , qui sert aux onctions que l'on fait dans le Baptême et dans la Confirmation. (*Voyez CHRÊME.*)

2. L'huile d'olive est essentielle au chrême de la Confirmation ; et si on se servait de quelque autre huile , comme de noix , d'amande , etc. , pour le composer , il ne serait point matière valide du sacrement de Confirmation. La raison est qu'il n'y a que l'huile d'olive qui soit appelée proprement et simplement huile. On ne se sert des autres qu'au défaut et par imitation de celui-ci : *Hoc oleum (olivæ) propriè dicitur oleum , et maxime habetur in usu ubi haberi potest. Quilibet autem alius liquor ex similitudine hujus oleum nominatur : hec est in usu communis , nisi in supplementum , et ideo hoc oleum solum assumitur in usum hujus et quorundam aliorum sacramentorum.* (Saint Thomas , 3^e p. , q. 72 , A. 2 , ad 3.)

3. Le mélange du baume avec l'huile est nécessaire de nécessité de précepte ecclésiastique, puisqu'il est certain que l'Eglise ordonne de faire le saint chrême avec de l'huile et du baume; mais il n'est pas également certain qu'il soit nécessaire de nécessité de précepte divin, ni de nécessité de sacrement, parce que plusieurs théologiens le nient, en apportant pour raison que dans les cinq premiers siècles de l'Eglise on ne se servait point de baume pour la Confirmation, puisque les auteurs de ce temps-là, soit grecs, soit latins, n'en font aucune mention, et que les premiers qui en ont parlé sont Grégoire de Tours, et saint Grégoire, pape, sur la fin du 6^e siècle.

4. Le chrême doit être béni ou consacré. Les pontificaux et les eucologes font une expresse mention de cette bénédiction, et l'on en voit l'usage établi dès le troisième siècle. On peut voir là-dessus Tertullien, lib. *de Baptismo*; saint Cyprien, *epist.* 70; saint Optat de Milève, lib. 7; saint Basile, lib. *de Spiritu Sancto*, cap. 27^e, où il dit : *Consecramus aquam baptismatis, et oleum unctionis*; saint Cyrille de Jérusalem, *catechesi* 3 *mystagogica*; saint Augustin, tract. 118, in *Joan.*; Innocent 1^{er}, *epist. ad Decentium*, etc. Il n'est pourtant pas certain que la bénédiction du chrême soit de l'essence du sacrement. Plusieurs théologiens le nient, et l'Eglise ne l'a point décidé.

5. Le chrême doit être béni par l'évêque; mais comme l'Eglise n'a point défini que la bénédiction en elle-même fût de l'essence de la Confirmation, elle ne l'a point défini non plus par conséquent de la bénédiction faite par l'évêque.

6. La raison pour laquelle Jésus-Christ a voulu choisir l'imposition des mains et la chrismation pour la matière de la Confirmation, c'est qu'il n'y en a point de plus propre pour marquer les effets de ce sacrement. L'imposition des mains marque la protection spéciale de Dieu sur ceux que l'on confirme. L'huile, par ses qualités grasses et fluides, marque l'abondance de la Grâce qui coule de Jésus-Christ par l'Esprit-Saint sur les confirmés; elle marque aussi la force; car on oignait autrefois les athlètes, et le baume qui jette une si bonne odeur, et qui préserve de la corruption, signifie l'odeur des vertus que doit répandre celui qui reçoit ce sacrement, et l'incorruptibilité de son âme, qui ne doit plus être sujette à la contagion du siècle, ni à la pourriture d'aucun vice.

7. On ne sait pas au juste quand Jésus-Christ a institué le sacrement de Confirmation. Les uns veulent que ce soit le jour de la cène, d'autres le jour de la Pentecôte, d'autres pendant cet espace de temps qui s'écoula depuis la résurrection jusqu'à l'Ascension. C'est dans ce temps qu'il promet souvent à ses apô-

tres de leur donner le Saint-Esprit, et qu'il institua de grands mystères, du nombre desquels pourrait bien être la Confirmation : *Hi dies qui inter Resurrectionem, Ascensionem que fluxerunt non otioso transiere decursu, sed magna in eis confirmata sunt sacramenta, magna revelata mysteria.* (Saint Léon, *serm. 8, de Ascensione.*)

8. On ne sait pas non plus certainement laquelle des deux impositions des mains qui se font dans l'administration de la Confirmation est essentielle à ce sacrement. Les uns disent que c'est l'extension de la main qui accompagne la prière que l'évêque fait dans l'Église latine sur ceux qu'il confirme tout au commencement de la cérémonie. Les autres, que c'est l'imposition des mains renfermée dans la chrismation même, et qui en est inséparable. Il n'y a rien de décidé.

Règles pratiques touchant la matière de la Confirmation.

Première règle.

Il faut observer exactement tout ce que l'Église ordonne dans l'administration de la Confirmation ; et si l'on avait omis quelque chose que l'on doutât être essentiel au sacrement, il faudrait le recommencer sous condition. Si donc on avait confirmé ou par la seule imposition des mains, ou par la seule chrismation, ou avec de l'huile sans baume, ou avec du chrême qui

ne fût pas du tout béni, ou qui ne fût pas béni par l'évêque, dans tous ces cas il faudrait recommencer le sacrement sous condition, parce qu'il est douteux s'il serait valide ; et qu'en matière de sacrements, il faut prendre le parti le plus sûr.

Deuxième règle.

Lorsqu'on donne la Confirmation, on ne doit la donner qu'à ceux qui étaient présents à l'oraison que l'évêque fait en étendant la main vers ceux qu'il va confirmer, puisqu'il est douteux si ce n'est pas cette extension qui est l'imposition de mains essentielle à la Confirmation ; d'où vient que la plupart des évêques prennent la sage précaution de faire partager en plusieurs rangs ceux qu'ils doivent confirmer lorsqu'il y en a beaucoup, et de faire successivement sur chaque rang toute la cérémonie de la Confirmation.

Troisième règle.

On doit consacrer le chrême tous les ans le jeudi-saint, et le donner *gratis* aux prêtres qui sont obligés de l'aller chercher tous les ans, de le garder exactement sous la clef sans en donner à personne, et de brûler l'ancien.

§ III.

De la forme de la Confirmation.

Il y a deux formes partielles de la Confirmation chez les Latins. La première, qui répond à l'imposition des mains, consiste

dans l'oraison que l'évêque prononce en étendant les mains vers ceux qui doivent être confirmés. La seconde, qui répond à la chrismation, consiste dans ces paroles : *Signo te signo crucis, et confirmo te chrismate salutis, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*. Il n'est point décidé, ni si ces deux formes sont essentielles au sacrement, ni laquelle des deux l'est, supposé qu'il n'y en ait qu'une, ni quelles paroles précisément sont absolument nécessaires ; et quand Eugène IV dit dans son décret pour l'instruction des Arméniens, que ces paroles, *je te marque du signe de la croix, etc.*, sont la forme du sacrement de Confirmation, on peut l'entendre avec plusieurs théologiens de la forme accidentelle et intégrant ; de même que quand il dit que la matière de la Confirmation est le chrême composé d'huile et de baume, on peut l'entendre aussi de la matière accidentelle, et non de la matière essentielle. On doit conclure de là que le ministre de la Confirmation doit réciter toutes les prières et prononcer toutes les paroles qui sont contenues dans le pontifical ; et s'il lui arrivait d'omettre, ou la prière qui accompagne l'extension de la main vers ceux qu'il doit confirmer, ou les paroles qui accompagnent la chrismation, il devrait tout recommencer sous condition. (Le père Alexandre, *de Confirmat.*, t. 1 ; *Theolog.*, in-fol., p. 305.)

La forme qui répond à la

chrismation, chez les Grecs, consiste dans ces paroles, *signaculum donationis Spiritus Sancti*, en sous-entendant, selon la propriété de la langue grecque, surtout dans les propositions pratiques, *tibi confertur aut applicatur*. Cette forme est valide, puisque l'Eglise romaine ne la condamne pas, et qu'elle souffre que les évêques grecs s'en servent à Rome même, en donnant aux leurs le sacrement de Confirmation.

§ IV.

Du ministre de la Confirmation.

1. Il est de foi que l'évêque seul est le ministre ordinaire de la Confirmation. Le concile de Trente l'a ainsi décidé contre les hérétiques dans le troisième canon de la sess. 7 : *Si quis dixerit sanctæ Confirmationis ordinarium Ministrum non esse solum Episcopum, sed quemvis simplicem Sacerdotem, anathema sit*. Cette décision est appuyée sur le ch. 8 des *Actes* ; sur la lettre de saint Cyprien à Jubaïen ; sur le ch. 26 du quinzième livre de la Trinité de saint Augustin ; sur la lettre du pape Innocent I^{er} à Decentius ; et celle de saint Grégoire-le-Grand à Janvier, évêque de Cagliari, etc.

2. Il est fort probable que les simples prêtres peuvent être les ministres extraordinaires du sacrement de la Confirmation avec la permission du Saint-Siège. C'est le sentiment de saint Thomas et de son école, qui semble

avoir prévalu depuis douze siècles, quoiqu'il y ait encore des théologiens qui soutiennent le contraire, après Hugues de St.-Victor, Estius, Sainte-Beuve, etc. Saint Grégoire-le-Grand, sur la fin du sixième siècle, par sa seconde lettre à Janvier, évêque de Cagliari, permit aux prêtres de Sardaigne de donner la Confirmation; et la même permission a souvent été accordée aussi à de simples prêtres par d'autres papes depuis saint Grégoire; savoir, par Nicolas IV, Urbain IV, Jean XXII, Eugène IV, Léon X, Adrien VI, au rapport de Waddingue et du cardinal Palavicin, dans son Histoire du Concile de Trente, ch. 7. D'ailleurs, les simples prêtres grecs donnent la Confirmation depuis très-long-temps, comme on peut le démontrer par les Eucologes dont ils se servent depuis près de mille ans; et l'Église romaine ne les a jamais condamnés, puisqu'elle les a reçus avec tous leurs usages et leurs rites, toutes les fois qu'il a été question de leur réunion, comme on peut le voir dans le second concile de Lyon et dans celui de Florence. Mais est-ce à raison du caractère épiscopal que le pouvoir ordinaire de confirmer appartient aux seuls évêques, ou bien à raison de la juridiction? Est-ce à raison du caractère sacerdotal que le pouvoir extraordinaire de confirmer appartient aux simples prêtres, ou à raison de la juridiction accordée par le pape? Ce n'est ni à raison du caractère, ni à raison

de la juridiction, c'est à raison de l'institution divine qui nous est marquée dans la pratique de l'Église; c'est ainsi que répondent plusieurs théologiens d'après Alexandre de Halès, 4^e p., q. 9, memb. 5, A. 1, § 3, qui obvient par cette réponse à un grand nombre de difficultés.

§ V.

Du sujet de la Confirmation.

1. Nulle personne non baptisée n'est un sujet capable de recevoir la Confirmation, parce que le Baptême est la porte nécessaire et l'introduction aux autres Sacremens; mais toute personne baptisée, et les enfans mêmes qui n'ont point encore l'usage de raison, peuvent la recevoir validement, parce qu'étant nés spirituellement par le Baptême, ils sont capables de l'effet de la Confirmation, qui consiste à rendre parfaite cette naissance spirituelle. (Saint Thomas, 3^e part., q. 72, art. 8.)

2. Pendant les douze premiers siècles, lorsque l'évêque était présent, l'on a, dans l'Occident, conféré ordinairement la Confirmation aux enfans immédiatement après le Baptême; mais dans la suite on jugea qu'il convenait de ne la donner qu'aux personnes qui auraient atteint l'âge de discrétion; et c'est en conséquence qu'on ne donne aujourd'hui la Confirmation qu'aux personnes qui ont sept ans accomplis. L'évêque peut cependant confirmer des enfans avant

cet âge, pour des causes justes, comme lorsqu'un enfant est en danger de mort, ou que l'évêque prévoit qu'il ne pourra venir de long-temps dans les lieux où il y a des enfans qui n'ont pas encore cet âge. (Innocent 1^{er}, dans sa Décrétale à Decentius. *Catéchisme du concile de Trente*, pag. 5, de *Sacram. Confirm.*, § XIII, 1 et 5. Concile de Milan.)

3. Dans l'Orient on a toujours donné, et on donne encore à présent la Confirmation aux enfans aussitôt après le Baptême; et l'Eglise romaine approuve cet usage. C'est la remarque du père Goar, dans ses notes sur le rituel des Grecs.

§ VI.

Des effets de la Confirmation.

La Confirmation produit deux effets; savoir, la grâce et le caractère. C'est un article de foi défini par le concile de Trente, sess. 7, de *Confirm.*, et appuyé sur l'Ecriture et les Pères, aux endroits que nous avons cités.

1. La Confirmation produit la grâce habituelle et l'actuelle. Cette grâce habituelle et sanctifiante n'est point cette première grâce qui justifie l'impie; c'est celle qui le suppose justifié par le Baptême, et qui augmente cette première justice, qui l'affermir et qui la perfectionne par la plénitude de l'Esprit-Saint; d'où vient que les saints Pères l'appellent *Grâce de consommation*, de *perfection*, d'*accroissement* et de *force*. Cette grâce

habituelle a un rapport particulier aux tentations, soit intérieures, soit extérieures du monde, de la chair, du démon; elle est accompagnée d'un droit qui lui est propre pour obtenir dans le temps les grâces actuelles nécessaires à la victoire de tous les ennemis du salut. La grâce actuelle de la Confirmation est aussi une grâce qui perfectionne la grâce baptismale, et qui donne une force particulière aux baptisés pour confesser hardiment le nom de Jésus-Christ, et pour supporter les injures, les mépris, les affronts, les persécutions, et généralement tout ce que les hommes, les démons, ou leurs propres faiblesses peuvent mettre en œuvre pour ébranler leur foi ou leur vertu. Les dons et les fruits du Saint-Esprit sont une suite de la grâce de la Confirmation. (*Voy. ESPRIT-SAINT.*)

2. Le second effet de la Confirmation, c'est le caractère, qui fait qu'on ne peut la réitérer. (*Voy. CARACTÈRE.*)

§ VII.

Des dispositions requises pour recevoir la Confirmation.

Pour recevoir avec fruit la Confirmation, il faut être en état de grâce, c'est-à-dire qu'il faut avoir conservé l'innocence de son Baptême, ou l'avoir réparée par la Pénitence, parce que la Confirmation n'est pas un sacrement des morts, mais un sacrement des vivans, qui, par

conséquent, ne doit être reçu que par des personnes qui sont en état de grâce. Il faut aussi savoir les choses dont la connaissance est nécessaire à tous les chrétiens, telles que sont les articles de foi contenus dans le symbole, les commandemens de Dieu et de l'Église, l'Oraison Dominicale, et ce qui regarde le sacrement de Confirmation. Il est encore à propos d'être à jeun ; mais ce n'est pas un précepte comme il l'était dans les douze premiers siècles de l'Église, pendant lesquels il fallait être à jeun, soit pour donner, soit pour recevoir la Confirmation, ce qui subsistait encore du temps de Pierre Lombard, ou du Maître des Sentences ; comme il nous l'apprend en ces termes : *Hoc sacramentum, tantum à jejunis accipi, et à jejunis tradi debet.*

§ VIII.

De la nécessité de la Confirmation.

La Confirmation n'est pas nécessaire de nécessité de moyen, parce qu'on peut être sauvé sans elle, pourvu qu'on soit baptisé ; mais elle est nécessaire de nécessité de précepte divin et de précepte ecclésiastique. Le précepte divin se tire, 1^o du soin extrême que les Apôtres avaient de confirmer tous ceux qu'ils baptisaient ; car une attention si grande suppose que Jésus-Christ leur avait commandé de donner le sacrement de Confirmation, et aux fidèles de le recevoir. 2^o Il y a un précepte divin d'user du moyen particulier que Jésus-

Christ a établi pour rendre les fidèles parfaits chrétiens, et pour les fortifier contre les ennemis de leur salut ; et ce moyen, c'est la Confirmation ; 3^o les mêmes raisons qui prouvent que l'Eucharistie est nécessaire de nécessité de précepte divin, comme force et comme aliment, prouvent aussi la nécessité de la Confirmation. On peut voir le précepte ecclésiastique dans le concile d'Elvire, can. 38 ; dans le sixième concile de Paris, liv. 1, can. 33 ; dans le quatrième de Milan ; dans celui de Sens de 1524 ; dans celui de Rouen de 1581, etc. ; dans saint Cyprien, qui dit, epist. 70, ad Januar : *Ungi quoque necesse est eum qui baptisatus sit, ut accepto chrismate.... esse unctus Dei, et habere in se gratiam Christi possit* ; dans saint Hilaire d'Arles, homil. de Pentecoste ; dans saint Grégoire-le-Grand, lib. 12, ep. 21.

2. Il y a un précepte particulier de l'Église qui défend de recevoir la tonsure sans être confirmé, et qui subsistait dès le milieu du troisième siècle. Il a été renouvelé en ces termes par le concile de Trente, sess. 23, ch. 4 : *Prima tonsura non initientur qui sacramentum Confirmationis non receperint*. Ce précepte est fondé sur la nature de l'état ecclésiastique qui, étant un état de perfection, demande que ceux qui l'embrassent par la tonsure, soient eux-mêmes parfaits chrétiens ; or, on n'est tel dans le sens des Pères, que

par la Confirmation. On doit aussi confirmer les postulantes religieuses, avant de leur donner le voile, lorsqu'elles ne le sont pas, et généralement tous les adultes, avant de les admettre à la première communion, si ce n'est dans le danger de mort.

Règles pratiques touchant la nécessité de recevoir la Confirmation.

Première règle.

Le précepte divin de recevoir la Confirmation oblige dans le danger de mort, et dans le temps de persécutions ou de violentes tentations, surtout contre la foi. C'est pourquoi ceux qui négligent de se faire confirmer dans ces circonstances pèchent mortellement, parce qu'ils s'exposent au danger de sortir de cette vie sans avoir la perfection du christianisme commandée par Jésus-Christ, ou de succomber aux persécutions ou aux tentations, faute de recourir au moyen principal auquel Dieu a attaché la Grâce pour résister.

Deuxième règle.

Le précepte ecclésiastique oblige de recevoir la Confirmation, lorsque l'évêque est présent, et prêt à la donner, ou qu'on peut l'aller trouver, quoique non sans peine, au lieu où il la donne; et c'est pécher que de ne point la recevoir dans ces circonstances, sans une juste cause. La

raison est que ne point recevoir le sacrement de Confirmation dans ces circonstances, c'est ou le mépriser, ou le négliger, puisque le péché de négligence consiste à ne pas se donner les soins requis et les mouvemens nécessaires pour arriver à une fin à laquelle on est obligé d'arriver. C'est sur ce principe que la faculté de théologie de Paris condamna en 1631 la proposition suivante : *Omnes Theologi dicunt Confirmationem non precipi, nisi cum commodè haberi potest, vel, ut alii dicunt, quando commodissimè, quando sine ullo vel minimo pro suis incommodè.*

Troisième règle.

Les pères et mères sont obligés de conduire leurs enfans à l'évêque qui donne la Confirmation, et ils pèchent grièvement s'ils y manquent. Les anciens canons imposaient trois années de pénitence aux pères et mères pour cette négligence. (Saint Charles, dans ses Instructions.)

§ IX.

Des cérémonies de la Confirmation.

Il y a des cérémonies qui précèdent la Confirmation; d'autres qui l'accompagnent; d'autres qui la suivent.

Les Cérémonies qui précèdent la Confirmation.

1. Ceux qui doivent être confirmés peuvent avoir des parrains et des marraines qui les présen-

tent à l'évêque, et qui les soutiennent, pour signifier leur état d'enfance et de faiblesse dans la vie spirituelle ; mais ce n'est plus guère l'usage. Cette présentation fait qu'il se contracte dans la Confirmation une alliance semblable à celle qui se contracte dans le Baptême ; en sorte que le parrain ne peut épouser la mère de son filleul, ni la marraine le père de sa filleule.

2. Ils doivent laver leur front, et apporter avec eux des bandes de lin propres et nettes, pour lier leur front après qu'on y aura fait l'onction du saint chrême. Dans plusieurs endroits, ces bandes ne sont point nécessaires, parce que les ministres de l'évêque essuient le front des confirmés avec du coton.

3. On change le nom de la personne qui doit recevoir la Confirmation, lorsqu'il est ridicule ou indécent, ou que la personne le souhaite par dévotion pour quelque Saint, pourvu qu'il n'y ait point de fraude.

Cérémonies qui accompagnent la Confirmation.

1. Ceux qui doivent être confirmés étant à genoux aux temps et aux lieux marqués par l'évêque qui en peut disposer comme il veut, l'évêque assis, ou debout, étend les mains sur eux, et récite une oraison par laquelle il invoque le Saint-Esprit, comme force.

2. L'évêque trempe le pouce de la main droite dans le saint chrême dont il forme un signe

de croix sur le front de celui qu'il confirme, en disant : *Je vous marque du signe de la croix, et je vous confirme du chrême du salut*, etc. Le saint-chrême appliqué en forme de croix sur le front, qui est le siège de la hardiesse, de la crainte et de la honte, apprend aux confirmés à confesser hardiment leur foi, à craindre Dieu, à ne point rougir de la croix de Jésus-Christ, de ses maximes, de son Évangile ; mais à s'en glorifier et à rougir du monde, des passions, du péché.

Cérémonies qui suivent la Confirmation.

1. L'évêque, après avoir fait l'onction du chrême, donne un léger soufflet sur la joue de celui qu'il a confirmé, en disant : *la paix soit avec vous*. Il n'est point fait mention de ce soufflet dans les sacramentaires un peu anciens, et on ignore le temps précis de son institution. Ce soufflet tient lieu du baiser de paix qui accompagnait autrefois les diverses cérémonies de l'Église. Il sert aussi à faire souvenir le confirmé qu'il a reçu la Confirmation, et qu'il doit être prêt à souffrir toute sorte d'affronts et de peines pour le nom de Jésus-Christ.

2. On conservait autrefois les bandes qui avaient servi à lier le front des confirmés pendant sept jours, et cet usage a duré jusqu'au douzième siècle. Pendant le quatorzième et le quinzième siècles, on ne les gardait que deux ou trois jours ; pendant le

seizième siècle, on ne les gardait que vingt-quatre heures. Aujourd'hui on ne les garde presque nulle part, et presque partout on essuie le front de ceux qui ont été confirmés aussitôt après la Confirmation. (*Voyez* les différens théologiens qui traitent de la Confirmation, et entre les autres, M. de Sainte-Bauve, Vuitasse, le père Alexandre, et le père Drouin. M. Collet, *Mor.*, tom. 8.)

CONFIRMATION, jugement rendu par le supérieur immédiat en faveur d'une élection. L'élu confirmé pouvait, en vertu de sa confirmation, administrer l'église à laquelle il avait été élu, et exercer tout ce qui appartenait à la puissance de sa juridiction. Il avait même ce droit en certains cas avant la Confirmation ; 1^o lorsqu'il y avait une grande distance de l'église vacante à Rome, et qu'il n'y avait point de contestation touchant l'élection ; 2^o lorsqu'il ne tenait pas à l'élu, qu'il n'obtint la Confirmation, comme lorsqu'il en était empêché par la guerre, la peste, etc. La raison de ces deux exceptions était afin que l'Église ne demeurât pas trop longtemps sans que quelqu'un l'administrât comme titulaire, et que si quelque autre percevait les revenus de l'Église vacante, cette perception finît plus tôt. Pour pouvoir administrer en vertu de la Confirmation, il fallait avoir des lettres qui en fissent foi, et les signifier aux Églises et prendre possession en

certain cas. Autrement tout ce qu'on faisait était nul. Il n'y avait point de temps déterminé pour confirmer les élections.

Le confirmateur devait citer les personnes intéressées, et notamment le compétiteur, s'il y en avait quelqu'un, et les opposans, s'il y en avait aussi. Il ne devait rien recevoir même de ce qui lui était volontairement offert pour la Confirmation, et s'il exigeait quelque chose, la Confirmation était nulle ; il était privé pour toujours du droit de confirmer, et il encourait l'excommunication majeure par le seul fait, de laquelle il ne pouvait être absous que par le pape, excepté en danger de mort. (Gibert, *Instit. eccl.*, pag. 354.)

CONFISCATION, adjudication au fisc, *bonorum alicujus fisco adjudicatio*. La confiscation était l'adjudication qui se faisait au profit du Roi, ou des seigneurs hauts-justiciers, des biens d'un homme condamné à mort. La confiscation avait donc lieu lorsqu'un homme était condamné à mort. Chez les Romains, tous les biens d'un homme accusé et poursuivi criminellement étaient irrévocablement confisqués, s'il ne comparaisait dans le temps qui lui était prescrit. En France, il y avait cette différence entre la condamnation d'un criminel présent et d'un absent, que la condamnation du présent s'exécutait à l'heure même sur sa personne et sur ses biens ; au lieu que la condamnation par contumace d'un absent qui ne

comparaissait pas, n'avait son effet sur les biens du condamné, pour les confiscations et pour les amendes, qu'après cinq ans, qui ne commençaient à couler que depuis que la sentence avait été exécutée par effigie; d'où il s'ensuivait que le condamné par contumace pouvait jouir de ses biens pendant ces cinq ans, et recueillir les successions qui pouvaient lui échoir, lesquelles par la même raison semblaient devoir être acquises à ses héritiers, lorsqu'il venait à mourir dans les cinq ans. Telle était la jurisprudence ordinaire du royaume, fondée sur l'ordonnance de Charles ix, faite à Moulins au mois de février de l'an 1566, et sur celle de l'an 1670, tit. *des défauts et contumaces*, art. 29. Il s'ensuivait aussi de là, qu'une personne qui avait procuration d'un criminel condamné par contumace, pour administrer ses biens, pouvait le faire et lui en rendre compte pendant les cinq ans que les ordonnances lui accordaient. Ils'ensuivait encore qu'un dépositaire devait rendre pendant le même temps, à un criminel condamné par contumace, une somme qu'il lui avait donnée en-dépôt, quoique ses biens fussent confisqués par arrêt du parlement, puisque cette confiscation n'avait lieu qu'après les cinq ans accordés par les ordonnances du royaume. Cependant M. Pontas, qui pose ces principes et qui décide en faveur du criminel condamné par contumace et de ses héri-

tiers, au mot *Héritier*, cas 7, conclut contre lui au mot *Dépôt*, cas 20, en disant qu'un dépositaire était obligé de remettre au fisc du prince, même pendant les cinq ans, une somme qui lui avait été déposée par un criminel absent qui en avait grand besoin, et se fonde sur les lois romaines qu'il disait n'être pas suivies en France à cet égard.

La confiscation avait été reçue par toutes les nations, et admise en France dès les premiers temps de la monarchie; de manière que l'on tint pour maxime, dans presque toutes nos coutumes, que *qui confisque le corps confisque les biens*. Il y avait cependant des provinces, comme celles du Lyonnais, du Mâconnais, du Forez, du Beaujolais, de l'Angoumois, où la confiscation n'avait pas lieu; et dans ces provinces, le juge ne la pouvait pas ordonner, mais il devait adjuger au Roi ou au seigneur haut-justicier une amende modérée à prendre sur les biens du condamné. (De Ferrière et Denisart, au mot CONFISCATION. Voy. aussi M. Bretonnier, dans son Recueil alphabétique. Charondas, liv. 7, rep. 115. Papon, liv. 24, tit. 13. Dumoulin, sur la Coutume de Paris; et de Ferrière, sur l'art. 183 de la même Coutume.)

CONFISCATION DE MARCHANDISES, est une adjudication au profit du Roi, ou de ceux qui sont à ses droits, des marchandises qu'on veut faire passer sans payer les droits établis. Cette confiscation

a lieu, 1° quand les choses que l'on veut faire passer sont de contrebande; c'est-à-dire, quand le commerce en est défendu, ou que le transport n'en est pas permis d'un lieu à un autre; 2° quand on les vend sans en avoir la permission; 3° quand elles sont défectueuses; 4° toutes les fois qu'il y a contravention d'une ordonnance ou d'un règlement qui prononce la confiscation. (De Ferrière, au mot CONFISCATION.)

CONFISCATION. Il en est parlé dans plusieurs textes du Droit canon. (*C. accusatoribus*, 3, q. 5; *C. vergentis*; *C. excommunicavimus de hæreticis*.) La première de ces décrétales ordonnait que les biens des hérétiques seraient confisqués respectivement au profit de chaque seigneur où ils se trouveraient assis; l'autre disait que les biens des clercs hérétiques ne seraient pas comme ceux des hérétiques laïques, mais qu'on en ferait l'application aux églises où ils avaient eu des bénéfices.

Suivant les principes mêmes des ultramontains, l'Église n'avait point de fisc, le juge ecclésiastique ne pouvait ordonner de confiscation de biens; il pouvait seulement, selon eux, condamner à des peines pécuniaires applicables à telle œuvre pie qu'il lui plairait.

En France, la confiscation avait lieu contre les clercs comme contre les laïques; on ne faisait à cet égard aucune distinction des biens patrimoniaux, de ceux

qui étaient provenus de l'Église. (M. Durand de Maillane, *Dict. de Droit can.*, au mot CONFISCATION.)

Le juge d'église n'ordonnait jamais de confiscations : *quia ecclesia nec territorium nec fiscum habet*. Il ne prononçait que quelques amendes à titre d'aumône. S'il prononçait quelque autre peine pécuniaire, telle qu'elle fût, sans application, le fisc en profitait. (Ducasse, *Jurisdict. eccl.*, p. 2, c. 12, n. 3.)

CONFITEOR. Ce terme qui, dans le langage de l'Écriture, signifie plus ordinairement, je loue, je rends grâces, je rends gloire, est déterminé maintenant pour signifier la prière qui renferme une accusation générale des péchés, que l'on récite avant de se confesser. On la dit aussi au commencement de la messe, à prime, à complies, etc. Il y avait des églises où le prêtre se tournait autrefois vers le peuple durant tout le *confiteor* de la messe. (Claude de Vert, *Cérém. de l'Église*, t. 1, pag. 156.) Il y en avait aussi où on disait le *confiteor* à la sacristie, en prenant les ornemens, en marchant à l'autel, à la porte du chœur. (Ibidem, tom. 3, pag. 2, 3, 4, etc.)

CONFLIT DE JURIDICTION, signifie la contestation qui s'élève entre les officiers de différentes juridictions, qui prétendent que la connaissance d'une affaire leur appartient; ce qui fait qu'une partie se trouve distraite entre deux juridictions

différentes pour la même affaire. (Voyez JURIDICTION.)

CONFORMISTE, qui est conforme. Ce terme se dit, en matière de religion, des personnes qui suivent la même doctrine autorisée par les lois d'un État. Ainsi on appelle *conformistes*, en Angleterre, tous ceux qui suivent la doctrine autorisée par les lois de l'État ou de l'Église anglicane; et l'on appelle *non-conformistes*, tous ceux qui ne la suivent pas, tels que les luthériens, les Presbytériens, les Anabaptistes, etc.

Non-conformiste, en matière de crime, est la même chose que Sodomite.

CONFORMITÉ, RAPPORT, CONVENANCE. *Non-conformité*, en Angleterre, signifie une différence de culte et de doctrine dans la religion. On appelle aussi en Angleterre *conformité occasionnelle*, un acte de religion qui consiste à se réunir à l'Église anglicane pour un temps, et à participer à sa communion, lorsque l'occasion le demande; par exemple, lorsqu'il s'agit d'être élu membre du parlement. (Claude de Vert, *Cérémon. de l'Église*, tom. 2, pag. 184.)

Le péché de *non-conformité*, c'est la sodomie.

CONFRACTORIUM, antienne chantée par le chœur, tandis que le prêtre fait la fraction de l'hostie à la messe. (Le Brun, *Explic. de la Messe*, tom. 31, pag. 212.)

CONFRAIRIE, *sacrum soda-*

litium, sacra sodalitas, confraternitas.

1. Les confrairies sont des sociétés de personnes qui s'unissent et qui s'assemblent pour faire quelques exercices de religion et de piété. Les confrairies n'ont pas été inconnues aux païens, comme il paraît par la loi 1, ff. de *Collegiis illicitis*, et elles sont anciennes dans l'Église. Le concile de Nantes de 895 en parle, can. 15. Il en est aussi parlé dans la vie de saint Martial, écrite par un de ses disciples. Le but des confrairies est d'attacher plusieurs personnes ensemble par un lien spirituel de fraternité, pour s'aider mutuellement par les prières, les exemples, les conseils, et s'appliquer aux œuvres particulières de piété ou de charité, qui sont propres à la confrairie que l'on embrasse. Il y a des confrairies laïques qui sont soumises à la direction des laïques, et des confrairies ecclésiastiques qui sont sous la direction des prêtres séculiers ou réguliers. Les unes et les autres ont souvent des chapelles dans les paroisses ou les couvens, pour faire leurs offices devant ou après celui de la paroisse, et non en même temps.

2. On ne peut ériger aucune confrairie sans la permission de l'évêque diocésain, qui doit les visiter et en retrancher les abus, même lorsqu'elles sont établies chez les réguliers exempts. (*Concil. Trid.*, sess. 22, ch. 8, de *Reform.* Saint Charles, cinquième concile de Milan, pag. 3,

tit. 18. Barbosa, in *Collectaneis*, ad cap. 8, *Conc. Trid.*, num. 24.) Les juges séculiers ne peuvent prendre connaissance du service divin, ni du fait des confrairies, comme de leurs statuts et réglemens. (*Mém. du Clergé*, tom. 5, pag. 1522.)

3. On ne reconnaît en France aucunes confrairies, si elles ne sont autorisées par lettres-patentes enregistrées aux parlemens dans le ressort desquels elles sont établies. (Alexandre, lib. 7. Balde, sur la loi de *sed quod pauperib.*, cod. *Episcop. et Cleric.*)

4. Les deniers et revenus de toutes confrairies, la charge du service divin déduite, doivent être appliqués à l'entretien des écoles et autres aumônes (Ordonnance de 1560, art. 10. Il en est de même des biens des confrairies supprimées, que l'on applique aux hôpitaux. (Arrêt de la grand'chambre du 5 janv. 1732.)

5. Quoique les confrairies soient bonnes en elles-mêmes, il s'y glisse souvent des abus condamnés par les conciles, les ordonnances de nos Rois, et les arrêts des parlemens. Tels sont les sermens qu'on y exige, et les repas ou festins et banquets que l'on y fait. Le concile de Sens, en 1528, et l'art. 7 de l'ordonnance de Roussillon du mois de janvier 1563, les défendent. On doit aussi ranger parmi les abus des confrairies, la fausse assurance que l'on pourrait concevoir de son salut sous ce prétexte; et, en conséquence de

cette fausse assurance, la facilité de pécher, de négliger ses devoirs essentiels et capitaux, de s'absenter de la messe de paroisse, etc. Ce serait encore un abus énorme de se figurer qu'en se mettant d'une confrairie, on ne mourra ni de mort subite, ni sans recevoir les Sacremens. (*Voyez* Van Espen, *Jur. eccles.*, tom. 2, et les *Mém. du Clergé*, tom. 5, pag. 1575; tom. 6, pag. 1429 et suiv.)

Quoique les confrairies ne soient pas des bénéfices, leurs biens sont censés biens d'Église, et par conséquent ne peuvent être aliénés sans une juste cause, et sans les formalités requises en la vente des biens d'Église. (De Ferrière, au mot CONFRAIRE.)

CONFRONTATION, est la représentation à l'accusé des témoins qui ont déposé contre lui, laquelle se fait après le récolement, *ut testes reum agnoscant, et quasi condemnent.*)

CONGRÉGANDINE. Nom que l'on donnait en quelques endroits aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame, instituées par le père Fourrier, chanoine régulier, curé de Matincourt en Lorraine.

CONGRÉGANISTE, *sodalis B. M. Virginis*. Homme ou femme qui est de quelque congrégation instituée en l'honneur de la sainte Vierge. (*Voy.* CONGRÉGATION, CONFRAIRE.)

CONGRÉGATION, se dit 1^o de plusieurs sociétés de prêtres et de religieux; 2^o de l'assemblée de plusieurs personnes pieuses

en forme de confrairie, érigée en l'honneur de la sainte Vierge; 3^e des cardinaux commis par le pape, et distribués en plusieurs chambres pour exercer certains offices. Il y a quelques unes de ces congrégations qui sont fixes et ordinaires; d'autres, que les papes établissent extraordinairement pour discuter quelques affaires, et qui cessent après la discussion. Chaque congrégation a son chef ou président et son secrétaire. Il n'y a que le président qui signe les lettres et les actes de la congrégation. Il y avait autrefois seize congrégations; savoir :

I.

La Congrégation du Pape.

Sixte v l'institua pour y préparer les matières bénéficiales les plus difficiles, qui doivent ensuite être misés en délibération dans le consistoire, en présence du pape; d'où vient qu'on l'appelle *congrégation consistoriale*. Cette congrégation, qui est composée de quelques cardinaux, prélats et théologiens, dont le nombre n'est pas fixé, a pour chef le cardinal doyen, quand il demeure à Rome; et, en son absence, un autre cardinal au choix du pape. Elle se tient ordinairement quelques jours avant le consistoire, chez le doyen ou chez quelque autre cardinal de cette congrégation. Les matières qu'on y traite ordinairement sont les nouvelles érections des archevêchés et des

églises cathédrales, les réunions, les suppressions et les résignations des évêchés, les coadjutories, les aliénations des biens ecclésiastiques; enfin, les taxes et les annates de tous les bénéfices qui sont à la collation du pape.

II.

La Congrégation du Saint-Office.

Elle fut instituée par Paul III, et augmentée par Paul IV et Sixte V. Elle est ordinairement composée de douze cardinaux, assistés de plusieurs prélats, et de plusieurs théologiens de divers Ordres séculiers et réguliers, qu'on appelle *consulteurs* et *qualificateurs* du Saint-Office, parmi lesquels il y a toujours eu un cordelier et trois dominicains; savoir, le général de l'Ordre, le maître du sacré palais, et le commissaire du saint-office.

Cette congrégation connaît des hérésies et de tout ce qui regarde la foi, de l'apostasie, de la magie, des sortilèges et autres maléfices, de l'abus des Sacrements, et de la condamnation des livres pernicious. On tenait assemblée pour cela tous les mercredis à la Minerve, chez le général des dominicains, et tous les jeudis devant le pape qui est le chef de cette congrégation. Il n'y a que les cardinaux qui aient voix délibérative dans cette congrégation, et c'est toujours le plus ancien cardinal du saint-office qui en est le secrétaire.

III.

La Congrégation de propaganda fide.

Elle est composée de dix-huit cardinaux, d'un secrétaire d'État du pape, d'un protonotaire apostolique, d'un référendaire, de l'assesseur et du secrétaire du saint-office, qui s'assemblent le premier lundi de chaque mois devant le pape, et plusieurs autres fois chaque semaine au collège de la Propagation de la foi. Le but de cette congrégation est de chercher tous les moyens possibles de faire fleurir la religion catholique dans toutes les parties du monde.

IV.

La Congrégation pour expliquer le Concile de Trente.

Cette congrégation fut d'abord établie par Pie IV, non pour l'explication, mais pour l'exécution du concile de Trente. Sixte V lui donna droit d'interpréter les points de discipline, en se réservant à lui-même ceux de la foi par sa bulle *Immensa* 74, in bull. R., de l'an 1588. Cette congrégation qui se tient une fois la semaine, le jeudi ou le samedi, chez le plus ancien des cardinaux dont elle est composée, a pour chef tel cardinal que le pape veut choisir. Les expéditions de cette congrégation sont signées par le préfet, et munies de son sceau. On ne les publie pas comme ayant force de lois générales, parce qu'elles

regardent certains cas particuliers qui font qu'on ne doit les appliquer qu'aux mêmes cas revêtus des mêmes circonstances. (Bertrandus Loth, in *Resolutionib. belgicis*, tract. 2, art. 10.)

V.

La Congrégation de l'Index.

Elle est composée de plusieurs cardinaux, et d'un secrétaire de l'Ordre de Saint-Dominique, de plusieurs théologiens, religieux pour la plupart, qu'on appelle *consulteurs*, auxquels on donne des livres à examiner, pour en faire leur rapport à la congrégation, dans laquelle ils n'ont point voix délibérative. Cette congrégation qui se tient devant le pape, ou chez le plus ancien cardinal, a droit d'examiner généralement tous les livres qui regardent, ou la foi, ou les mœurs, ou la discipline ecclésiastique, ou la société civile, et d'en porter son jugement, soit pour les supprimer absolument, soit pour les corriger, soit pour n'en permettre la lecture qu'avec précaution, et à de certaines personnes. Ce fut le pape Pie V qui confirma l'établissement de cette congrégation commencée dans le concile de Trente. Les députés de cette congrégation peuvent donner permission à tous les catholiques du monde de lire les livres défendus; et les peines qu'elle ordonne contre ceux qui les lisent ou qui les gardent sans permission, c'est l'excommunica-

tion majeure , pour les livres hérétiques ou suspects d'hérésie ; et pour ceux qui sont interdits par d'autres raisons , c'est le péché mortel , et d'autres châtimens laissés à la volonté des évêques.

VI.

La Congrégation des Immunités.

Elle est composée de plusieurs cardinaux au choix du pape , d'un auditeur de Rote , d'un clerc de chambre , de plusieurs prélats référendaires , dont l'un est secrétaire. Elle se tient chez le plus ancien cardinal tous les mardis , et connaît les immunités et exemptions ecclésiastiques , et de toutes les atteintes qu'on y peut donner , de quelque part qu'elles puissent venir. Ce fut le pape Urbain VIII qui l'établit au sujet des différends survenus entre les juges ecclésiastiques et séculiers , dans les procès criminels ou civils intentés contre les clercs , dont la connaissance pouvait appartenir aux ecclésiastiques et aux séculiers.

VII.

La Congrégation des Évêques et des Réguliers.

Cette congrégation , composée de quelques cardinaux choisis par le pape , et d'un prélat qui en est secrétaire , a droit de régler tous les différends qui naissent entre les évêques et leurs diocésains , aussi bien que ceux

qui s'élèvent entre les religieux de tous les Ordres monastiques.

VIII.

La Congrégation pour l'examen des Évêques.

Cette congrégation , établie par Grégoire XIV , est composée de huit cardinaux , six prélats , dix théologiens de divers Ordres séculiers et réguliers , entre lesquels il doit y avoir quelques docteurs en Droit canon , tous choisis par le pape qui les fait assembler les mardis ou vendredis dans son palais , quand il y a des sujets à examiner. Tous les évêques d'Italie sont obligés de paraître devant ces examinateurs qui les interrogent en présence du pape , sur les questions de théologie et de Droit canon qu'ils jugent à propos. Tous les neveux des cardinaux , et tous ceux qui sont élevés au cardinalat avant d'être évêques , sont dispensés de cet examen.

IX.

La Congrégation des mœurs des Évêques.

Cette congrégation , établie par le pape Innocent XI , est composée de trois cardinaux , de deux évêques , de quatre prélats , et d'un secrétaire qui est auditeur du pape , qui examine à la rigueur les attestations de vie et de mœurs des évêques proposés , et qui ne les admettent à l'épiscopat que

quand leur conduite est irréprochable.

X.

La Congrégation pour la résidence des Evêques.

Cette congrégation, composée de trois cardinaux et de trois prélats, avec un secrétaire, se tient chez le préfet qui est ordinairement le cardinal vicaire-général du pape. Elle oblige à la résidence, ou elle en dispense, selon qu'elle le juge convenable, tous les évêques et tous les abbés d'Italie; et, s'ils refusent d'obéir à ses ordres, elle a droit de les priver du revenu de leurs bénéfices, et de les suspendre de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils soient rétablis par le pape, ou par son vicaire-général.

XI.

La Congrégation pour les Monastères à supprimer.

Cette congrégation, établie par Innocent x, est composée de huit cardinaux, et de quelques religieux de tous les Ordres, députés par les généraux. Elle juge des monastères qui doivent être supprimés ou unis à d'autres; des prétentions des fondateurs, bienfaiteurs et de leurs héritiers; des suppliques qu'on lui présente pour la fondation de quelque nouveau monastère.

XII.

La Congrégation de la Visite apostolique.

Cette congrégation, composée

des mêmes cardinaux que la précédente, et de plus, du cardinal vicaire-général du pape, et du cardinal vice-régent, nomme des commissaires pour faire la visite apostolique que le pape est obligé de faire en qualité d'archevêque de Rome, dans les six évêchés suffragans de cette capitale, mais qu'il ne peut faire à cause de ses autres occupations plus importantes, qui regardent l'Eglise universelle.

XIII.

La Congrégation des Reliques.

Elle est composée de six cardinaux et de quatre prélats, entre lesquels sont le cardinal-vicaire, et le préfet de la sacristie du pape. Elle examine les reliques qu'on trouve dans les catacombes, et les autres lieux souterrains de Rome; et lorsqu'elle les juge véritables, le préfet les déclare digne de la vénération des fideles, et leur donne des noms quand on ne peut reconnaître ceux des Saints auxquels elles appartiennent. On les remet ensuite entre les mains du vicaire et du sacristain du pape, pour les distribuer à ceux qui en demandent.

XIV.

La Congrégation des Indulgences.

Cette congrégation, composée de cardinaux et de prélats, dont le nombre n'est point fixe, examine les raisons de ceux qui de-

mandent des indulgences, et les accorde au nom du pape.

XV.

La Congrégation des Rits.

Cette congrégation; établie par Sixte v, n'était d'abord composée que de cinq cardinaux. Outre les cardinaux, dont le nombre dépend du pape, il y a aujourd'hui plusieurs prélats, dont l'un est secrétaire; le maître du sacré palais, le sacristain du pape, un ou plusieurs maîtres de cérémonies, et plusieurs religieux, professeurs en théologie. Ce qui regarde la célébration de la messe et des offices divins, l'administration des Sacrements, les rubriques du Missel et du Bréviaire, les rites ou cérémonies de l'Eglise, la béatification et la canonisation des Saints, les droits des églises pour ce qui est des processions et des autres fonctions publiques, tout cela est du ressort de cette congrégation qui se tient une fois le mois chez le plus ancien de ses cardinaux qui en est le préfet.

XVI.

La Congrégation de la Fabrique des églises.

Elle fut instituée par Clément viii, pour avoir soin de la fabrique de l'église de Saint-Pierre; ce qui ne l'empêche pas de prendre soin des autres églises de Rome. Il y a huit cardinaux quatre prélats, et plusieurs au-

tres officiers qui s'assemblent deux fois le mois chez le plus ancien cardinal de leur congrégation. Elle a non-seulement droit de connaître, par appellation, des différends qui naissent, au sujet de la fabrique de saint Pierre, entre les marchands, ouvriers, etc., mais aussi d'appliquer à Saint-Pierre les legs qui ne peuvent être exécutés selon la volonté des testateurs. (*Voyez* le cardinal de Luca, dans sa *Relation de la cour de Rome*; et Aimon, dans son *Tableau de la cour de Rome.*)

CONGRÈS, essai qui se faisait autrefois en France, par ordre du juge ecclésiastique ou laïque, en présence de chirurgiens et de matrones, pour éprouver si un homme était impuissant, aux fins de dissoudre un mariage, *congressus*. Cet usage infâme n'a jamais pu être ni ordonné ni souffert, ni pratiqué sans crime, tant parce qu'il est contraire à toutes les règles de l'honnêteté, de la pudeur et des bonnes mœurs, que parce que c'est une preuve incertaine de la virilité ou de l'impuissance d'un homme, comme le prouve Venette dans un ouvrage trop connu. C'est pour cela que le parlement de Paris l'a entièrement aboli par son arrêt du 18 février 1677, sur les conclusions de M. d'Aguesseau, pour lors avocat-général, et depuis chancelier de France. (*Journ. du Pal. Journ. des Aud. Cabassut, Jur. can. theor. et prax.*, l. 3, c. 25, n. 6 et seq.)

CONGRUISTE, *congruista* ; celui qui tient le système de la congruité dans les matières de la Grâce. (*Voyez* CONGRUITÉ.)

CONGRUITÉ, *congruitas*. Ce terme a lieu dans les matières de la Grâce. Le système de la congruité, ou de la grâce congrue, ou des congruistes, consiste à tirer l'efficacité de la Grâce, de sa congruité ou convenance, avec la volonté de l'homme considérée dans certaines circonstances choisies où la Grâce est donnée. Dieu connaît parfaitement la nature de la Grâce ; il connaît la volonté de l'homme, et toutes les circonstances où elle peut être placée ; il sait qu'en lui donnant la Grâce dans telle ou telle circonstance, elle y consentira infailliblement ; il lui donne en effet la Grâce dans telle circonstance ; la volonté de l'homme consent à cette grâce donnée dans cette circonstance ; cette grâce est efficace en vertu de sa congruité avec la volonté de l'homme placée dans cette circonstance. Tel est le système de la grâce congrue, ou de la grâce efficace par congruité. (*Voyez* GRACE.)

CONINCK (Gilles), jésuite flamand et disciple de Lessius, fut un des plus savans hommes de sa compagnie. Il enseigna long-temps et avec beaucoup d'honneur dans la chaire de théologie de Louvain où il mourut le 31 mai de l'an 1636. Il a laissé divers ouvrages : un commentaire et des disputes sur la

doctrine de saint Thomas, sur les Sacramens et les censures, Anvers, 1616, deux tomes in-fol. ; un traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, ibid., 1621 ; de la Trinité, de l'Incarnation, etc. (Alegambe, *Bibl. Script. societ. Jesu.*)

CONINGTON (Jean), provincial de l'Ordre de Saint-François en Angleterre, mourut à Cambridge en 1330, et laissa un livre contre Ockam, où il défend la puissance du pape ; un commentaire sur les Psaumes de la Pénitence ; *sermones solemnes in quadragesimam sancti Gregorii ; de Magistro sententiarum ; de Christo Domino*, etc. (Pitæus, in *Vit. illustr. Angl.*)

CONJECTURE, *conjectura* ; *conjectatio*, vraisemblance, raisonnement fondé sur des probabilités, sans certitude ni démonstration. La conjecture tient comme le milieu entre la certitude et le sophisme ; en sorte qu'elle renferme quelque chose de plus que le sophisme, et qu'elle a quelque chose de moins que la certitude. Le sophisme trompe, séduit sans rien prouver. La certitude montre la vérité, en faisant que l'esprit s'y attache fortement. La conjecture présente la même vérité à l'esprit, mais de façon qu'il n'en est pas convaincu, parce que n'étant fondée que sur des motifs qui ne sont pas tout-à-fait certains, elle ne peut produire qu'une opinion probable qui n'exclut pas le doute du contraire. (*V. CRITIQUES et INDICES.*)

CONJOINTS, sont ceux qui sont unis par le lien du mariage, et sont appelés mari et femme. Avant la célébration du mariage, il leur est libre partout de se faire toutes sortes de donations; mais après le mariage ils ne pouvaient plus se rien donner, même par disposition à cause de mort, en la plus grande partie du pays coutumier. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*, au mot **CONJOINTS**.)

Les conjoints sont appelés à la succession l'un de l'autre à l'exclusion du fisc, quand le prédécédé n'a point laissé de parens; cela est de droit commun; mais il y avait des coutumes qui avaient des dispositions contraires. (M. Denisart, *Collect. de Jurisp.*, tom. 1, au mot **CONJOINTS**.)

CONJURATION, *conjuratio*, *abjuratio*. Ce terme se prend, 1° pour des paroles, caractères ou cérémonies magiques dont se servent les magiciens pour évoquer ou chasser les esprits malins et les choses nuisibles; 2° pour l'invocation du démon, dont on veut apprendre quelque chose. Il y a toujours péché mortel à se servir de l'une ou l'autre de ces conjurations, à moins qu'on ne se serve quelquefois de la dernière, par une inspiration particulière de Dieu, qui est très-rare, et dont on ne doit point se flatter. La raison qu'en donne saint Thomas, est qu'on peut bien repousser les démons en les conjurant par la vertu du nom

de Dieu, pour empêcher qu'ils ne nous nuisent quant à l'âme ou au corps, mais qu'il n'est pas permis de les conjurer pour en apprendre, ou en obtenir quelque chose, parce que cela ne peut se faire sans avoir une espèce de société avec eux : *Possumus demones abjurando per virtutem divini nominis, tanquam inimicos repellere, ne nobis noceant spiritualiter vel corporaliter... non tamen licitum est eos adjurare ad aliquid ab eis addiscendum vel... per eos obtinendum, quia hoc pertineret ad aliquam societatem cum ipsis habendam; nisi forte ex speciali instinctu, vel revelatione divini aliqui sancti ad aliquos effectus demonum operatione utantur : sicut legitur de beato Jacobo, qui per demonem fecit Hermogenem ad se adduci.* (Saint Thomas, 2. 2. q. 90, art. 2, in corp.)

CONLIE ou **COULAINÉ**, *Colonia Villa*, lieu de l'évêché du Mans, province ecclésiastique de Tours. Il y eut un concile l'an 843. (*Concilium coloniense, seu in Villa Colonia.*)

CONNER, ville ou plutôt village du royaume d'Irlande, dans l'Ultonie; elle est du comté de Downe, sur le lac de Cone. C'est une ville épiscopale, et son évêché est suffragant d'Armagh. Son premier évêque fut OEngus Mac-nisius, mort selon quelques uns en 507, et, selon d'autres, en 514. On a peu de connaissance de ses successeurs jusqu'en 1124 ou 1100, que les Anglais entrèrent en Irlande. C'est de là que

nous commencerons la succession des évêques de Conner. Varræus en compte cinq avant ceux qui suivent :

6. Malachie O-Marquib, ordonné par Celse d'Armagh en 1124.

7. Patrice O-Bainan, assista au concile que tint le cardinal Paparon en 1152, et mourut dans l'île de Jona en 1174.

8. Néhémie, siégeait en 1172, d'où il paraît que son prédécesseur avait abdiqué deux ans avant sa mort.

7. Reginald, siégeait en 1183.

10. Chrétien O-Kerny, abbé du monastère de Sainte-Colombe de Dery ou Londonderry, mourut en 1210.

11. Eustache, archidiacre, en 1225.

12. Adam, abbé de Wardun dans le comté de Bedford en Angleterre, élu en 1241, mourut en Angleterre en 1244.

13. Isaaq de Château-Neuf, sur la rivière de Tyne en Angleterre, siégea douze ans.

14. Guillaume de Port-Royal, ordonné en 1257, mourut trois ans après.

15. Guillaume de Hay, élu en 1260, mort en 1663.

16. Robert Fleming, mourut en 1274.

17. Pierre de Dunath, siégea dix-huit ans.

18. Jean, ordonné en 1293.

19. Richard, siégeait en 1320.

20. Jacques de Couplith, confirmé par le Roi le 26 juil. 1321.

21. Jean de Eglescliff, de l'Ordre de Saint-Dominique,

nommé par Jean xxii en 1322, transféré à Landaff en 1323.

22. Jacques O-Kerney, transféré du siège d'Enaghdowne par Jean xxii, siégea vingt-sept ans, et mourut en 1351.

23. Guillaume Mercier, archidiacre de Dery, ordonné en 1353, mourut en 1375.

24. Paul, curé de Saint-Colmanell de Atholrill, élu en 1376.

25. Jean, élu en 1411.

26. Eugène, assista au concile d'Armagh en 1427.

27. Corneille, dont on ne sait que le nom.

28. Jean, qui engagea le pape Eugène iv à unir ensemble les deux Églises de Conner et de Downe, malgré les représentations de Jean Preney, archevêque d'Armagh. (*Voyez DOWNE.*)

CONON, martyr d'Icône en Asie, aujourd'hui appelé Cogny, était un grand serviteur de Dieu. Il fut d'abord marié; mais après la mort de sa femme, qui arriva bientôt, il se retira avec un fils qu'il avait eu d'elle, et passa plusieurs années avec lui dans les exercices de la vie ascétique. Il fut arrêté des premiers an 275, par l'ordre de Domitien, officier de l'empereur Aurélien, qui l'avait envoyé en Asie pour persécuter les chrétiens. Il confessa courageusement la foi de Jésus-Christ avec son fils. Le juge les fit appliquer à diverses sortes de tourmens. On les coucha sur la grille de fer rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile; on les plongea dans l'huile bouillante;

on les pendit par les pieds sur une fumée d'odeur forte, on leur coupa les mains avec une scie de bois; et lorsqu'après tous ces tourmens le juge parut vouloir leur donner quelque relâche, ils levèrent les yeux et les bras au ciel, demeurèrent quelque temps en prières, firent comme ils purent le signe de croix sur eux-mêmes, et expirèrent aussitôt. Les chrétiens enterrèrent leurs corps. On prétend qu'ils furent transportés vers le huitième ou le neuvième siècle en Italie, et qu'on les honore aujourd'hui dans une église de leur nom à Acerre, ville de la terre de Labour, à trois lieues environ de Naples, sur le chemin de Bénévent. On fait leur fête à Acerre le 3 de juin, et ailleurs le 29 mai. Leurs actes, quoique sincères, ne sont point originaux, et paraissent écrits vers le quatrième siècle, durant la paix de l'Église. (Bollandus. Tillemont, *Histoire de la persécution d'Aurélien*. Baillet, 29 mai.)

CONON, disciple de Jean Philoponus, fleurit vers l'an 601. Il se déclara d'abord pour son maître dans la dispute qu'il eut en présence de Jean, patriarche de Constantinople, contre Paul et Étienne, hérétiques eutychiens. S'étant ensuite brouillé avec lui, parce qu'il ne voulait pas reconnaître comme lui trois natures ou substances parfaitement égales en Dieu, il fit une secte à part dont il s'établit le chef, et à laquelle il donna son nom. Il condamna les écrits de

Philoponus, et composa un discours contre son traité de la Résurrection. (Photius, cod. 23. Dupin, septième siècle.)

CONON ou CUNON, pape, originaire de Thrace et né en Sicile, succéda à Jean v le 21 octobre 686, gouverna onze mois, et mourut le 21 septembre 687. Le siège vauqua deux mois vingt-trois jours. Sergius lui succéda.

CONONITES, hérétiques du sixième siècle, ainsi nommés de Conon, archevêque d'Alexandrie, qui admettait trois dieux. (Nicéphore, lib. 18, cap. 50.)

CONQUES, *Conchæ*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans un bourg du même nom, au diocèse de Rhodéz. Si l'on en croit la chronique de Conques, l'on peut faire remonter les commencemens de ce monastère jusqu'à l'an 371, que les païens ou plutôt Goths ariens firent mourir un millier de moines. On y trouve aussi que ce monastère ayant été détruit, Clovis-le-Grand, en marchant contre Alaric, le fit rétablir et fortifier, et qu'ensuite il devint florissant sous la règle de Saint-Benoît; que vers l'an 730, il fut une seconde fois renversé par les Sarrasins, qui massacrèrent les religieux, en enlevèrent toutes les chartres et les brûlèrent; que ses ruines furent encore relevées et réparées par le roi Pepin qui y fit venir Dadon, personnage d'une grande sainteté. Ce saint homme établit à Conques une congrégation de moines qui étaient entretenus

aux dépens du trésor royal. L'empereur Charlemagne enrichit ensuite et avantagea cette maison de plusieurs dons et privilèges, de même que Louis-le-Pieux, et Pepin, roi d'Aquitaine. Le père Le Cointe, tom. 7 de ses *Annales*, croit que l'abbaye de Conques existait dès le temps des rois Mérovingiens. Il paraît, par une charte de Louis Auguste, qu'elle a été non-seulement rétablie, mais même rebâtie à neuf avant le règne de ce prince, et que dès son commencement elle fut toujours soumise à la règle de Saint-Benoît; et ce n'a été que sous Paul III qu'elle a été sécularisée et changée en collégiale. Ce Chapitre était composé d'un prévôt, de sept autres dignités et de douze chanoines. (*Dict. univ. de France. Gallia christ.*, t. I, col. 235, nov. edit.)

CONQUÊTS, en général, signifie les biens acquis conjointement avec un autre; ce qui faisait que parmi nous, en pays coutumier, nous appelions *conquêts* tous les biens meubles et immeubles acquis par les conjoints communs en biens, et dont la propriété ne dérivait pas d'une cause antérieure et d'un droit échu à l'un d'eux avant le mariage. Ainsi, tout ce que le mari et la femme acquéraient, soit conjointement, soit séparément, était conquêt, et par conséquent commun entre eux. L'immeuble possédé par des conjoints, dont on ne connaissait pas l'origine, était encore présumé être un conquêt de communauté.

Les conquêts tombaient dans la communauté conjugale, et étaient communs entre l'un et l'autre des conjoints; d'où il s'ensuit qu'ils se partageaient également, advenant la mort de l'un ou de l'autre, entre le survivant et les héritiers du prédécédé, au cas que la femme acceptât la communauté.

Les immeubles qui advenaient aux conjoints par succession, tant en ligne collatérale qu'en ligne directe, et ceux qui leur advenaient par donation en ligne directe, n'étaient point conquêts, mais ils étaient propres à celui des conjoints à qui ils advenaient. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratiq.*, au mot *Conquêts*.)

L'immeuble acquis avant le mariage par l'un ou l'autre des conjoints, n'était pas un conquêt, lors même que le prix en avait été payé depuis et aux dépens de la communauté. Un tel immeuble appartenait toujours à celui des conjoints qui l'avait acquis; mais lors de la dissolution, il était dû récompense à l'autre conjoint de ce qui avait été pris dans le coffre commun pour payer le prix de cet immeuble. (Denisart, *Collection de Jurisprud.*, au mot *Conquêts*.)

CONRAD (saint), évêque de Constance en Suabe, eut pour père Henri, comte d'Altorff, au commencement du dixième siècle. Noting, évêque de Constance où ses parens le faisaient élever, voyant ses progrès dans la science et dans la piété, le fit passer par les degrés de la cléri-

cature jusqu'au diaconat, et le chargea du soin des affaires de son Eglise. Le Chapitre le choisit pour son prévôt, et il faisait toutes les fonctions d'un vrai pasteur en instruisant les clercs et les laïques, en soulageant les pauvres et les malades, en visitant les paroisses, lorsque Noting étant venu à mourir l'an 934, le clergé et le peuple de Constance le choisirent unanimement pour leur évêque. Il fallut le traîner sur le siège épiscopal, et il y parut infatigable à prêcher la parole de Dieu, à rendre la justice, à régler les mœurs, à corriger les abus, à réparer et orner les églises. Il en bâtit aussi trois nouvelles, outre un hôpital qu'il dota pour nourrir et vêtir les pauvres et les étrangers, et pour en entretenir douze à perpétuité en l'honneur des apôtres de Jésus-Christ. Il fut toujours étroitement uni avec saint Ulric d'Ausbourg, fit trois fois le pèlerinage de la Terre-Sainte, eut le don de prophétie et celui des miracles. On met au nombre de ceux-ci, qu'ayant avalé une araignée qui était tombée dans le calice, il la rendit toute vive quelques heures après sans aucune incommodité. Il prédit à saint Gebhard qu'il serait son successeur dans l'épiscopat, mais non pas immédiat. Il mourut le 26 de novembre de l'an 976, après avoir gouverné son Eglise avec la vigilance d'un véritable pasteur pendant l'espace de quarante-deux ans. Le pape Calixte II le canonisa l'an

1123. Sa vie, écrite par Udalric ou Ulric, l'un de ses successeurs, cent cinquante ans après sa mort, est dans Surius. (Baillet, 26 novembre.)

CONRAD, évêque d'Utrecht en 1075, avait été précepteur de l'empereur Henri IV. On lui attribue divers ouvrages, et entre autres un traité intitulé : *Apologia de unitate Ecclesie conservanda, et schismate inter Henricum IV, imper., et Gregor. VII, pont. max.* D'autres attribuent ce traité ou à Vaneric, évêque de Verceil, ou à Walrame, évêque de Naumbourg en Saxe. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

CONRAD, moine du monastère de Bruvilliers, dans le diocèse de Cologne, a écrit vers l'an 1096 la vie de saint Wolphelin, abbé de cette abbaye, mort en 1091, donnée par les Bollandistes au 22 avril.

CONRAD D'ESTERBACK, de l'Ordre de Cîteaux, vers l'an 1230, a composé un traité de l'origine de cet Ordre, divisé en six livres, donné par le père Tissier, dans le premier tome de sa *Bibliothèque des Auteurs de l'Ordre de Cîteaux*. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle.*)

CONRAD D'HALBERSTAD, au treizième siècle, ajouta à la concordance de la sainte Ecriture, que Hugues de Saint-Cher avait faite, les particules indéclinables. Il composa aussi quelques Opuscules, des Sermons et des commentaires sur la Bible,

dont Trithème a fait mention.

CONRAD DE SHEURN, surnommé *le philosophe*, moine allemand, vers l'an 1240, écrivit une chronique, et plus de 50 volumes. (Vossius. *Similar.*)

CONRAD DE LICHTENAU, abbé d'Ursperg, de l'Ordre de Prémontré, dans le diocèse d'Augsbourg, au treizième siècle, a composé une chronique depuis Bélus, roi d'Assyrie, jusqu'à l'an 1229, tirée de divers auteurs. Elle contient plusieurs choses remarquables touchant l'histoire d'Allemagne de son temps, et des siècles précédens. Il fut fait abbé d'Ursperg en 1215, et mourut en 1240.

CONRAD, évêque-coadjuteur de Mayence, vers l'an 1250, a écrit, *Chronicon rerum Moguntinarum*, depuis l'an 1140 jusqu'à l'an 1250. (Possevin, *in Append.*)

CONRAD DE MARPURG, religieux allemand, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, a écrit vers l'an 1230 une histoire de la vie et des miracles de sainte Élisabeth, princesse de Thuringe, dont il avait été confesseur, adressée au pape Grégoire ix, donnée par Allatius dans son recueil imprimé à Cologne en 1653.

CONRAD D'ALZEY, dans le Palatinat, du diocèse de Mayence, au quatorzième siècle, a composé un volume de la Conception très-pure de la sainte Vierge, un livre de figures, un livre de poésies et des lettres.

CONRAD DE MUR, premier

chantre et chanoine de l'Eglise de Zurich, vers l'an 1273, a écrit un traité des Sacrements, la vie des papes, *Cathedrale romanum*, etc. (Vossius, lib. 2, *Histor. lat.*, cap. 6.)

CONRAD DE SAINT-ULRIC ou ULDARIC, écrivit en 1340 une histoire universelle. On lui attribue d'autres ouvrages historiques. (Vossius. Possevin.)

CONRAD, chanoine de Ratisbonne, et docteur de Paris au quatorzième siècle, auteur de plusieurs livres de philosophie morale.

CONRAD DE RODEMBERG, abbé du monastère de Saint-Jean de Richenaw, de l'Ordre de Saint-Benoît, avait écrit en l'honneur de la Vierge un gros volume intitulé : *de la Vigne du Seigneur des armées*, parce qu'il se servait, pour la louer, d'une parabole d'une grappe de raisin. Il avait encore écrit l'exercice des novices et une préparation avant la messe; un discours sur la ruine de son Ordre; un autre sur les causes de cette ruine; et un troisième, du soin pastoral, et plusieurs conférences tenues dans les Chapitres de son Ordre. Cet auteur mourut vers l'an 1486, le 25 décembre.

CONRAD SUMMENHART, Suédois, professeur en théologie, et l'un des plus grands hommes de l'Université de Tubinge, fleurit en 1490. Il était né en 1465, et il mourut de la peste en 1511. Nous avons de lui un traité divisé en deux parties, pour montrer que Dieu a voulu se faire

homme, que le Messie promis dans la loi et par les prophètes a dû être Dieu et homme tout ensemble. Tubinge, 1494. Douze Abus de l'état monastique; un discours adressé aux Pères bénédictins assemblés pour la célébration d'un Chapitre dans le monastère d'Herschow, ibid., 1498; un ouvrage divisé en sept parties, sur les contrats, en ce qui concerne le for intérieur, Haguenau, 1515, in-fol.; Venise, 1580; enfin, des commentaires sur les quatre livres des Sentences, Bâle, 1517.

CONRAD DE ZABERNE, au quizième siècle, a fait quelques traités sur le chant, et des Sermons.

CONRAD, d'Ast en Piémont, trentième général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut élu en 1462, se démit en 1465, et mourut en 1470. Il était habile canoniste et savant théologien. On a de lui : *Commentaria in jus canonicum, summa casuum conscientiae*; et quelques autres autres ouvrages que l'on garde dans la bibliothèque des dominicains de Bologne. (Léandre-Alberti, lib. 5.)

CONRAD DE PLAISANCE, ermite de Noto en Sicile, tiers-Ordre de Saint-François, était un gentilhomme de Plaisance, qui avait une extrême passion pour la chasse. Il fit mettre un jour le feu à des ronces qui l'empêchaient de poursuivre du gibier dans un bois fort épais. Les flammes, poussées par le vent, brûlèrent toute la forêt. Un mal-

heureux de la populace fut condamné à être pendu, comme coupable de l'incendie. Conrad déclara que c'était lui qui l'avait causé, et s'offrit de réparer le dommage avec tout son bien. Cet événement lui ouvrit les yeux sur la vanité du monde. Il convint avec sa femme Euphrosine qu'elle se ferait religieuse de Sainte-Claire, tandis qu'il prendrait l'habit du tiers-Ordre de Saint-François, dans un lieu appelé *Corvolare*, qu'il quitta bientôt pour se retirer en Sicile, dans la ville de Noto où il mena d'abord son pain en servant les pauvres de l'hôpital de Saint-Martin. Il se retira depuis sur une montagne où il mena la vie d'un ermite très-austère. Il ne mangeait que du pain, ou des herbes, lorsque le pain lui manquait, ne buvait que de l'eau et couchait sur la terre nue. Dieu l'éprouva encore par de rudes et de longues tentations, et récompensa son courage à y résister du don des miracles et de celui de prophétie. Il mourut comblé de mérite le 19 de février de l'an 1351. Son corps est à Noto, un de ses bras à Plaisance, et quelques autres portions de ses reliques à Palerme et à Avola. Le pape Paul III permit de l'honorer comme un bienheureux, dans toute la Sicile, par un bref du 30 octobre de l'an 1544; et le pape Urbain VIII étendit cette permission à tout l'Ordre de Saint-François, par un bref du 12 de septembre de l'an 1625. On fait sa

fête le 19 de février. (Bollandus. Baillet, 19 février.)

CONRADIN (B.), de l'Ordre de Saint-Dominique, était issu d'une noble et ancienne famille de Bresse, et naquit vers la fin du quatorzième siècle, sous le pontificat du pape Boniface ix. Sa patrie, comprise depuis dans les États de Venise, faisait alors partie du duché de Milan. Ses illustres parens eurent un très-grand soin de le faire élever dans la crainte de Dieu, et le pieux jeune homme, prévenu de la Grâce, se rendit si docile à leurs instructions, qu'il se conserva toujours pur et sans tache au milieu des périls et des tentations d'un siècle très-corrompu. Après avoir fait ses premières études dans la ville de Bresse, son père, nommé Virgile Bornada, l'envoya étudier le Droit civil et canonique dans l'Université de Padoue. L'opulence de sa maison ne put l'amollir, ni les exemples contagieux de cette multitude de jeunes gens qui vivaient au gré de leurs passions, et qui ne rougissaient pas même du crime, ne purent ébranler sa vertu. Pendant cinq années qu'il fréquenta les écoles de Padoue, il se fit également estimer de ses maîtres, tant par les belles qualités de son esprit que par celles de son cœur, et respecter de tous ses condisciples, de ceux même qui auraient voulu le trouver moins retenu et plus complaisant. Mais au milieu de tous ces applaudissemens, le jeune Conradin ne pensa qu'à

assurer son salut par la retraite. Appelé à la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique, il en demanda l'habit, et le reçut en 1413. Il sembla dès-lors moins marcher que courir ou voler dans les sentiers de la perfection. Il était difficile de voir un religieux plus mort au monde ou plus détaché de lui-même, plus obéissant, plus modeste, ni en même temps plus charitable et plus mortifié. C'était un exemple de vertu et un sujet continuél d'admiration pour toute la communauté. Avec des dispositions si saintes, il prononça ses vœux dont il fut le parfait observateur le reste de sa vie. Dès qu'il fut honoré du caractère sacerdotal, on lui permit de suivre l'ardeur de son zèle et l'esprit de sa vocation dans le ministère de la parole. Il était naturellement éloquent; mais ses discours, quoiqu'ils fussent pleins de force et d'onction, faisaient encore moins d'impression sur les cœurs que l'odeur de ses vertus, et on assure que ses prédications n'étaient jamais sans fruit. On l'obligea plusieurs fois à prendre la conduite de ses frères, lui dont toute l'ambition était d'obéir et de faire de la volonté de ses supérieurs la règle de sa conduite. Sa sagesse et sa prudence parurent dans un nouvel éclat. Les plus avancés trouvaient toujours dans ses exemples ce qu'ils devaient pratiquer pour s'élever à une haute perfection. La charité et la douceur tempéraient la vivacité de son zèle, et quelque

attentif qu'il fût à prévenir ou à corriger les plus légères transgressions, il avait toujours le secret de rendre ses corrections aimables, par la manière dont il les faisait; aussi forma-t-il un bon nombre de saints ministres et de parfaits disciples de Jésus-Christ. Il était très-éclairé dans la conduite des âmes, et la tendre compassion qu'il avait pour les plus grands pécheurs le faisait pleurer si amèrement, qu'il les forçait à pleurer et à gémir eux-mêmes sur leurs désordres. La peste, après avoir ravagé une partie de l'Italie, commençait à faire sentir ses coups dans le Bolognais où notre bienheureux se trouvait pour lors. Il s'employa avec tant de charité au soulagement de ce pauvre peuple, que son exemple attira un grand nombre de fidèles ministres qui se consacrèrent aux mêmes offices de charité. Ce fléau n'était pas encore passé, que le feu de la guerre s'alluma dans le même pays. Conradin eut beaucoup à souffrir en cette occasion; car la ville de Bologne, à l'exemple de plusieurs autres, ayant mis des troupes sur pied contre le pape, le serviteur de Dieu ne craignit pas de reprocher aux habitans l'injustice de leurs démarches violentes et précipitées, et de leur représenter, avec une généreuse liberté, ce qu'ils devaient au siège apostolique, et ce qu'ils se devaient à eux-mêmes; il eut même le courage de publier l'interdit que le pape avait jeté sur cette ville désobéissante. Dès lors

on le traita en ennemi; on le renferma dans une étroite prison pendant plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture; on délibéra en plein sénat si on ne le ferait point mourir; on le délivra néanmoins par la crainte du peuple. Mais comme cet innocent persécuté continuait à leur reprocher leur désobéissance et leur indocilité, ils firent enlever tous les vivres du couvent, et les distribuèrent aux soldats; de sorte que toute la communauté aurait péri par la faim sans une protection particulière de la Providence. Peu contents de ces mauvais traitemens, ils le firent enlever, et le renfermèrent de nouveau dans un obscur cachot, et résolurent de l'y faire périr, en empêchant qu'on ne lui donnât aucune sorte de nourriture. Dieu le conserva encore miraculeusement. Enfin, la paix étant rétablie, il fut mis en liberté. Les deux partis parurent se réjouir également, et le peuple en fit une espèce de fête. Il n'y eut que Conradin qui s'affligea d'avoir ainsi perdu l'occasion de finir sa vie par le martyre. Hélas! disait-il, *le festin des noces était prêt; j'avais été appelé, et je n'en ai pas été trouvé digne.* On ne douta pas que cette paix si désirée ne fût le prix de ses prières, de ses sages conseils et de ses vives exhortations. Le pape Martin v en parut si persuadé, qu'il voulut l'agréger au collège des cardinaux; dignité que l'humble religieux refusa avec autant de

constance que d'humilité et de modestie. Après tous ces troubles, il reprit avec une nouvelle ardeur et de nouveaux fruits les fonctions ordinaires du saint ministère ; mais la peste ayant recommencé ses ravages, il se livra de nouveau au service des malades ; et il devint enfin la victime de sa charité : Dieu, qui voulait récompenser ses travaux, permit qu'il en fût attaqué. Il rendit saintement son âme à Dieu le premier jour de novembre 1429, âgé de trente-un ans, selon l'opinion de plusieurs auteurs, ou de trente-six, selon d'autres, qui mettent sa naissance en 1392. On prétend que le ciel l'a honoré de plusieurs miracles. Il est certain que l'odeur de ses héroïques vertus lui a fait attribuer le titre de *bienheureux*, que les écrivains lui donnent communément, quoique nous ne sachions pas que l'Eglise lui ait décerné un culte. (Léander Albert, *de vir. illustr.*, lib. 5, fol. 249. Le P. Touron, dans ses *Hommes illustr.*, t. 3.)

CONRADUS LEONTORIUS, c'est-à-dire Conrard de Léonbergh en Souabe et dans le duché de Wirtemberg, naquit en cette ville l'an 1460. Après ses humanités, il se fit moine de l'Ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Mulbrunn, située dans le duché de Wirtemberg ; et dès 1490 il était secrétaire du général de son Ordre. S'étant fortement appliqué à l'étude, il se distingua par des écrits de divers caractères ; il vivait encore le

15 d'octobre 1520, et mourut dans le voisinage de Bâle, en un lieu nommé *Arcta-Vallis*, où il y avait apparemment quelque maison de son Ordre, quoique dans la liste des couvens de l'Ordre de Cîteaux, mise au bout de la *Bibliotheca Cisterciensis* de de Visch, on n'en voie aucun de ce nom. Le père Le Long, dans sa *Bibliothèque sacrée*, pag. 252 et 253, a mal-à-propos fait un imprimeur de Conrard Léontorius, en ces termes : *Biblia latina, cum postillis Nicolai de Lira*, etc., Nurembergæ, Conradi Leontorii, 1481, in-fol. Conrard Léontorius était l'éditeur et non l'imprimeur de cette édition, ainsi que de quelques autres. Il se pourrait seulement qu'il eût été l'un des correcteurs de l'imprimerie des Amerbachs, célèbres imprimeurs de Bâle ; quoique ni Chevillier, ni Zeltner, ni Maître n'aient connu cette particularité, puisque Léontorius ne se trouve point dans leurs listes des illustres correcteurs.

Les écrits de Léontorius sont : 1° selon Trithème, *volumen epistolarum ad diversos*, lib. 1 ; 2° *Orationes variae* ; 3° *Carmina multa* ; 4° *Quædam alia* ; 5° selon les abrégiateurs de Gesner, *in quædam opera Baptistæ Mantuani commentarii Parisiis extusi* ; 6° selon de De Visch, *Notæ ad privilegia ordinis Cisterciensis*, à Joanne Cistercii *Abbate publicatæ*, souvent employées et citées par Ange Manriquez, annaliste de cet Ordre ;

7° une lettre à Reuchlin , dans laquelle Léontorius loue fort le *Capnion seu de verbo mirifico dialogor*, lib. 3; 8° une autre lettre pareille , adressée à Jacques Wimpheling , dans laquelle il en expose le sujet et les différentes parties , et en fait encore un bel éloge ; 9° une révision , correction et augmentation de la *Glose ordinaire* de Walafridus Strabo , sur toute l'Écriture-Sainte , intitulée : *Textus biblicus , cum glossâ ordinariâ , primum quidem à Walafredo Strabone Fuldensi collectâ , tum novis Patrum explicationibus locupletata ; cum glossâ interlineari Anselmi Laudunensis ; cumque postillâ et moralitatibus Nicolai de Lyra , Pauli Burgensis Episcopi additionibus*, et Matthiæ Thoringi *repticis : omnia ex ipsis originalibus revisa et correctâ , ac ex editione Conradi Leontorii* ; à Nuremberg , chez Antoine Koburger , en 1496 , en 6 vol. in-fol. ; à Engetal , dans la vallée d'Engaddi , entre 1498 et 1500 , en 7 vol. in-fol. ; à Bâle , chez Froben , en 1498-1502 , en 6 vol. in-fol. ; dans un lieu voisin de Bâle , nommé *Areta* ou *Aria Vallis ultra Birsam-Basileanam*, en 1506-1508 , en 8 vol. in-fol. ; à Lyon , chez Jacques Mareschal , en 1520 ; et puis en 1528 , en 7 volumes in-fol. , etc. ; 10° *Postillæ Hugonis de Sancto Charo , cardinalis , in universâ bibliâ , secundum quadruplicem sensum , litteralem , allegoricum , moralem , et anagogicum* ; à Bâle , pour

Antoine Coburger , imprimeur de Nuremberg , par Jean Amerbachs , Jean-Pierre de Lagendorf , et Jean Froben , en 1504 , 6 vol. in-fol. Léontorius , qui prit soin de cette édition , y joignit au commencement du premier tome deux pièces de sa façon : 1° F. Conradi Leontorii , *carmen in repertorium (præcedens) alphabeticum apostillarum utriusque Testamenti Domini Hugonis cardinalis , et ejusdem Leontorii exhortatio ad lectorem de isto repertorio*. Cette première pièce finit par cette date , *ex Arid Valle ultra Basileanam Birsam*, 16 calend. novemb. 1503 ; 2° Conradi Leontorii , *Mulbrunnensis , allocutio ad amplissimum et ornatissimum Antonium Coberger , civem Nurembergensem*, datée de Colmar , la veille des nones de novembre 1503. A la fin du sixième volume , il y a encore une pareille lettre de Léontorius au même Coberger , à la recommandation de l'ouvrage , et à la louange de lui et d'Amerbachs ; 2° une révision et nouvelle édition des *opera sancti Ambrosii Mediolanensis Archiepiscopi , ex recensione atque curâ fratris Conradi Leontorii , Mulbrunnensis* , à Bâle , chez Jean-Pierre Lagendorf , en 1506 , en 2 vol. in-4°. Cette édition a cela de particulier , qu'elle est accompagnée d'un *registrum florissimum*, c'est-à-dire d'une ample table des principales matières traitées dans les œuvres de saint Ambroise ; 12° une révision et nouvelle édition des *divi Aurelii*

Augustini, *Hipponensis Episcopi, ad Marcellinum de civitate Dei contra paganos*, libri 22 : *opus dignissimum, humanarum divinarumque litterarum disciplinâ clarissimè refertum, cum commentariis Thomæ Valois et Nicolai Trivèthe, necnon additionibus Jacobi Passavantii, atque theologicis veritatibus Francisci Maronis, ex editione F. Conradi Leontorii, Mulbrunnensis. A la fin du volume on lit : Nuper Lugduni, ære et impensis providi viri Joannis Koburger, Nurembergensis Bibliopole, per calyographiæ gnarum Jacobum Sacon, ejusdem civitatis civem, impressum, anno millasimo quingentesimo, mensis octobris die 15, ad communem studentium utilitatem, laudem verò Dei, qui est benedictus in secula.* C'est un fort gros vol. in-fol. Les bibliothécaires ne font aucune mention de ces quatre derniers ouvrages de Léontorius. (Prosper Marchand, *Dictionn. histor.*, tom. 1, p. 206 et suiv.)

CONRI (Florent), en latin, *Conrius*, religieux franciscain, de l'étroite Observance, né dans la Connatie, fut pendant quelques années provincial de son Ordre en Irlande, et nommé ensuite archevêque de Tuam par le pape Clément VIII, qui lui avait ordonné d'assister de ses conseils les chefs du secours que le roi d'Espagne Philippe II envoyait aux catholiques irlandais, contre l'oppression de la reine Élisabeth. Les Espagnols ayant été battus à Kinsale, Conri fut

nommément proscrit, et se retira dans un lieu de sûreté. Il mourut à Madrid, dans un couvent de son Ordre, le 18 novembre 1629, âgé de soixante-neuf ans, extrêmement estimé et regretté ; car c'était un prélat d'un vrai mérite, très-capable et bon théologien. Il avait pendant sa vie engagé le roi d'Espagne à fonder à Louvain un couvent aux Observantins irlandais, qu'on nomma de St.-Antoine de Padoue ; et ce fut par reconnaissance que les religieux de ce couvent firent transporter en 1654 les os de Conri dans leur église, où ils lui érigèrent un monument du côté de l'Évangile. Nous avons de cet illustre prélat, 1° *de sancti Augustini sensu circa beatæ Mariæ conceptionem*, à Anvers, 1619, in-4° ; 2° *Tractatus de statu parvulorum sine Baptismo decedentium ex hac vitâ juxta sensum beati Augustini*, à Louvain, 1624 et 1625 ; et à Rouen, 1643, in-4° ; 3° le Miroir de la vie chrétienne : c'est un catéchisme en irlandais, imprimé à Louvain en 1626, in-4° ; 4° *Compendium doctrinæ sancti Augustini circa gratiam*, à Paris, 1634 et 1646, in-4° ; 5° *de Flagellis fustorum juxta mentem sancti Augustini*, à Paris, 1644 ; 6° *Tractatus de gratia Christi*, 1646 ; 7° *Peregrinus Jerichontinus. Hoc est de naturâ humanâ feliciter institutâ, infeliciter lapsâ, miserabiliter vulneratâ, misericorditer restauratâ*, à Paris, 1641 et 1644 ; 8° une longue

lettre écrite en espagnol, touchant les cruautés que la chambre des communes en Irlande exerçait sur les chefs du parti catholique dans ce pays. (Waddingue. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franc.*, tom. 1, pag. 351.)

CONSANGUINITÉ, *consanguinitas*, *cognatio*, parenté, liaison qui est entre des personnes sorties du même sang, de la même souche commune et prochaine, ou dont l'un sort de l'autre par la voie de la génération. 1° La consanguinité est une liaison entre personnes sorties d'une même souche prochaine, parce que ceux qui descendent d'une même souche éloignée ne sont pas pour cela parens; autrement, tous les hommes le seraient, puisqu'ils ont tous une même souche éloignée; savoir, Adam. La consanguinité ne s'étend donc pas à l'infini; elle se termine au septième degré inclusivement, excepté pour la succession à la couronne,

qu'elle se perpétue à l'infini. 2° La consanguinité est entre personnes dont l'une sort de l'autre par la voie de la génération; ainsi un père est consanguin de ses enfans, et des enfans de ses enfans jusques à l'infini, pour ce qui est de l'empêchement du mariage. (*Voyez EMPÊCHEMENS DE MARIAGE.*)

CONSANGUINS, *consanguinei*. Ce terme signifie les parens qui sont de même sang, dans qui le même sang coule.

Les frères consanguins sont ceux qui sont nés de même père, par oppositions à frères utérins, qui sont nés seulement d'une même mère. Ainsi on appelle frères consanguins ceux qui sont nés d'un même père et non pas d'une même mère; ceux qui sont nés d'une même mère et non pas d'un même père sont appelés frères utérins; ceux enfin qui sont nés d'un même père et d'une même mère sont appelés germains.

CONSCIENCE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De la Nature et de la Division de la Conscience.*

§ II. *De la Conscience droite.*

§ III. *De la Conscience erronée.*

§ IV. *De la Conscience scrupuleuse.*

§ V. *De la Conscience douteuse.*

§ VI. *De la Conscience probable.*

§ I^{er}.

De la nature et de la division de la Conscience.

La conscience, selon la force du mot, est la science du cœur, dit saint Antonin, 1^{re} part., tit. 3, cap. 10, § 1. On peut la définir un jugement actuel pratique, qui dicte ce qu'il faut faire ou éviter, et ce qu'il aurait fallu faire ou omettre en particulier; car elle ne regarde pas seulement les actions présentes et futures, elle regarde encore les actions passées, pour les approuver ou les condamner. C'est la règle intérieure, prochaine et immédiate des actes humains, qui fait l'application des principes et des lois dans les cas particuliers.

La conscience se divise principalement en conscience droite, ou bonne et véritable, erronée ou fausse, scrupuleuse, douteuse et probable.

§ II.

De la Conscience droite.

La conscience droite ou véritable est celle qui dicte qu'une chose est permise ou non, lors-

qu'elle l'est en effet, ou qu'elle ne l'est pas. Si elle dicte qu'une chose est précepte, on l'appelle conscience qui commande, *præcipiens*. Si elle dicte qu'une chose est défendue, on l'appelle conscience qui défend, *prohibens*. Si elle dicte qu'une chose est de conseil, on la nomme conscience qui conseille, *consulens*. Enfin, si elle dicte qu'une chose n'est ni défendue ni commandée, mais permise, elle se nomme conscience qui permet, *permittens*.

Règles pratiques touchant la Conscience droite.

Première règle.

On est toujours obligé d'agir selon la conscience droite qui commande ou qui défend. La raison est qu'on est toujours obligé de faire ce qui est commandé, et de s'abstenir de ce qui est défendu; or, agir selon la conscience droite qui commande ou qui défend, n'est autre chose que de faire ce qui est commandé, et de s'abstenir de ce qui est défendu; on est donc toujours obligé d'agir selon la

conscience droite qui commande ou qui défend.

Deuxième règle.

On n'est pas obligé d'agir selon la conscience qui conseille; autrement les conseils deviendraient des préceptes.

§ III.

De la Conscience erronée.

La conscience erronée ou fautive est celle qui dicte qu'une chose licite est défendue, ou qu'une chose défendue est licite. Si la conscience erronée ne peut connaître qu'elle erre, son erreur est invincible. Si elle peut et si elle doit le connaître, son erreur est vincible.

Règles pratiques touchant la Conscience erronée.

Première règle.

On ne pèche pas en agissant selon la conscience erronée, et on pèche en agissant contre, lorsque l'erreur est invincible. La raison de la première partie de cette règle est que l'ignorance invincible exempte de péché, parce qu'elle empêche la liberté qui est absolument nécessaire au péché. La raison de la seconde partie de cette règle est qu'en agissant contre la conscience invinciblement erronée, on veut et l'on fait le péché, puisque l'on fait volontairement ce que l'on croit qui est péché. L'on agit aussi contre ce principe de l'apôtre, *ad Rom.*, c. 14 : *Omne*
8.

quod non est ex fide; peccatum est, dont le sens est que tout ce qui est contre les lumières, la persuasion, le jugement, en un mot le *dictamen* de la conscience, est péché. (Saint Thomas, *prima 2æ.*, q. 14, a. 5, et *quodlib.* 8, art. 13.)

Deuxième règle.

On pèche, soit qu'on agisse selon la conscience erronée vincible, soit qu'on agisse contre; puisque si l'on agit selon la conscience en ce cas, on suit une erreur qu'on peut et qu'on doit vaincre; et que si l'on agit contre, on pèche contre la lumière et la persuasion intérieure. Il faut donc, pour éviter le péché en ce cas, déposer la conscience erronée et s'en former une droite, soit en examinant la chose plus mûrement, soit en consultant, etc.

Troisième règle.

Le péché contre la conscience erronée invincible est mortel ou véniel, selon que la conscience le dicte. La raison est qu'en ce cas le péché est tel qu'on veut le commettre, et qu'on veut le commettre tel que la conscience le dicte; mortel, si elle le dicte mortel, et véniel, si elle ne le dicte que véniel, puisqu'on ne veut le commettre que suivant les lumières et le jugement de la conscience.

Quatrième règle.

On pèche mortellement lorsqu'on agit contre la conscience

erronée qui dicte qu'une chose est péché, sans déterminer si c'est un péché mortel ou véniel seulement. La raison est qu'on fait librement ce qui peut être péché mortel, et qu'on s'expose par conséquent au danger de le commettre, et qu'on est censé vouloir le commettre quel qu'il puisse être. (Les théologiens de Salamanque. Sylvius, etc.)

Cinquième règle.

On doit préférer la conscience droite et la conscience invinciblement erronée au commandement du supérieur. En sorte que si l'on croit véritablement, ou par une erreur invincible, que ce que le supérieur commande soit contraire à la loi de Dieu ou de l'Eglise, on doit en ce cas suivre les lumières de sa conscience contre le commandement du supérieur. La raison est qu'il faut obéir à Dieu préférablement aux hommes, et que ne pas suivre les lumières de sa conscience en ce cas, serait préférer le commandement de l'homme à celui de Dieu, en faisant une chose que l'homme commande, tandis qu'on est persuadé que Dieu, ou l'Eglise, la défend. (S. Bernard, lib. de *Præcept. et Dispens.*, c. 9. Le père Alexandre, *Theolog. dogm. et moral.*, tom. 2, in-fol. ; de *Peccat.*, pag. 223. Regia, 7. M. Collet, *Moral.*, tom. 2, pag. 727.)

§ IV.

De la Conscience scrupuleuse.

La conscience scrupuleuse est

celle qui, quoique moralement certaine de la bonté d'une action, craint cependant qu'elle ne soit mauvaise sur de faibles conjectures et des raisons légères et sans fondement. Les causes des scrupules sont intérieures ou extérieures. Les causes intérieures sont une complexion froide, mélancolique, et par conséquent sujette à la crainte ; l'amour-propre et l'attachement à son propre sens ; le défaut de jugement et de science pour distinguer ce qui est péché de ce qui ne l'est pas, ou le péché mortel du véniel ; une certaine subtilité d'esprit à trouver des raisons de douter, et une grande faiblesse à les résoudre. Les causes extérieures sont la lecture des livres qui ne sont point proportionnés à la capacité des lecteurs ; la ruse et la tentation du démon qui veut par là troubler les âmes timorées et leur faire abandonner le chemin du salut, en les jetant, s'il peut, dans le désespoir ; la conduite de Dieu sur certaines âmes choisies qu'il veut humilier, exercer, purifier, conduire enfin à la perfection par les peines d'esprit et par les scrupules.

Règles pratiques touchant la Conscience scrupuleuse.

Première règle.

Il faut mépriser les scrupules et agir contre, non en les retenant, mais en les déposant moins par raisonnement que par acquiescement aux lumières d'un

sage supérieur, ou de toute autre personne vraiment éclairée et timorée. Et c'est en ce sens, comme le remarque Fagnan, in cap. *Ne innitaris, de constitut.*, n. 251, qu'on doit entendre cette maxime de Gerson, *debent scrupulosi audacter contra scrupulos operari; alias nunquam pacem habebunt.*

Deuxième règle

On doit préférer l'obéissance qui est due au confesseur à la conscience scrupuleuse, et c'est là le plus sûr remède contre les scrupules; une obéissance aveugle à un confesseur éclairé. *Stet scrupulosus consilio viri docti, nec apud se examinet utrum bene an male consuluerit; sed cæcâ veluti obedientiâ et obtemperet, sicut etiam debet Confessario, in iis quæ circa scrupulos occurrunt, credere.* Isambert, in prim. disp., 2. disp., ult. art. 21 de tract. act. intern. per ordinem ad Conscientiam scrup. (Voyez le père Colomban Gilotte, religieux pénitent du tiers-Ordre de Saint-François, dans son traité intitulé : *le Directeur des Consciences scrupuleuses*, dernière édition. Voy. SCRUPULES, SCRUPULEUX.)

§ V.

De la Conscience douteuse.

La conscience douteuse est celle qui demeure en suspens et comme dans l'équilibre entre deux opinions contraires, sans pouvoir se déterminer à l'une plutôt qu'à l'autre, parce qu'elle

se trouve balancée par des raisons qui lui paraissent égales des deux côtés.

Règles touchant la Conscience douteuse.

Première règle.

Celui qui doute si une action est bonne ou mauvaise, pèche en faisant cette action, tant que son doute subsiste; en sorte que s'il doute que cette action est mortelle, il pèche mortellement; et s'il doute que cette action est vénielle, il pèche véniellement. La raison est, 1° qu'en agissant dans le doute, il n'agit pas *ex fide*, c'est-à-dire par une persuasion intérieure que son action est bonne, et qu'il pèche par conséquent selon la maxime de saint Paul, *omne quod non est ex fide, peccatum est*. La raison est, 2° qu'il s'expose au danger de pécher, et qu'il pèche par conséquent en agissant dans le doute si son action est bonne ou mauvaise, puisque c'est pécher que de s'exposer au danger; 3° il pèche mortellement s'il doute que l'action est mortelle, parce que sa volonté se porte au moins interprétativement vers le péché de la même manière que le doute qu'il en a; or, le doute se porte vers le péché mortel. Il pèche donc mortellement en agissant dans le doute si son action est mortelle.

Deuxième règle.

Celui qui doute si une action est bonne ou mauvaise, et qui

ne peut déposer son doute, est obligé, s'il agit, de prendre le parti le plus sûr et le plus éloigné du péché. La raison est que, dans une affaire aussi importante que celle du salut, on est obligé de fuir le danger, l'ombre même du péché, et enfin choisir toujours ce qu'il y a de plus certain et de moins dangereux, selon cette maxime du Droit répétée partout : *In dubiis semitam debemus eligere tutiorem. In dubiis pars tutior tenenda est.*

§ VI.

De la Conscience probable.

La conscience probable est celle qui juge prudemment et avec une certitude morale qu'une action est bonne. Si cette sorte de conscience est fondée sur des motifs intrinsèques, c'est-à-dire sur des raisons tirées de la nature même de la chose, on dit qu'elle est probable intrinsèquement. Si elle est fondée sur des motifs extrinsèques, tels que le témoignage des auteurs, on l'appelle probable extrinsèquement.

Règles touchant la Conscience probable.

Première règle.

Il est permis de suivre une opinion probable intrinsèquement ou extrinsèquement, lorsqu'après un mûr examen il ne s'en présente point d'autre plus probable. La raison est qu'on a pour lors une certitude morale de la bonté de son action, laquelle

suffit pour être exempt de péché. *Certitudo quæ requiritur in materia morali, non est certitudo evidentiæ, sed probabilis conjecturæ.* (Saint Antonin, p. 1, tit. 3; cap. 10, § 10.)

Deuxième règle.

Il n'est point permis de suivre une opinion moins probable qui favorise la liberté, dans le concours d'une autre opinion qui favorise la loi.

Preuves de cette règle par l'autorité.

1. L'Écriture nous dit d'aimer Dieu et d'observer ses commandemens de tout notre cœur (*Deutéron.*, c. 6; *Luc.*, c. 10); de ne pas nous exposer au danger (*Ecclis.*, c. 5); de fuir jusqu'à l'apparence du mal (*1^{re}. ad Thessal.*, c. 5); de marcher par la voie étroite qui conduit à la vie (*Math.*, c. 7). Or, celui qui suit une opinion moins probable, dans le concours d'une autre plus probable n'aime pas Dieu, et il n'observe pas ses commandemens de tout son cœur, puisqu'il fait librement ce qu'il croit plus probablement devoir offenser Dieu; il s'expose visiblement au danger de pécher; il marche dans la voie large qui flatte la cupidité; il agit donc directement contre ce que l'Écriture lui prescrit; il n'est donc point permis de suivre une opinion moins probable, dans le concours d'une plus probable.

2. Saint Augustin, lib. 3, c. 16, *contra Academicos*, ré-

fute les philosophes qui prétendaient, qu'on ne pèche pas en faisant ce qui paraît probable. S. Thomas, *quodlib.* 9, art. 15, dit qu'il est dangereux de déterminer s'il est permis d'avoir plusieurs bénéfices, parce que les théologiens ne sont point d'accord là-dessus, et il assure, *quodlib.* 8, qu'un bénéficiaire pèche en gardant plusieurs bénéfices, s'il doute qu'il puisse les garder, à cause des sentimens contraires des théologiens. Or, celui qui suit une opinion moins probable, dans le concours d'une plus probable, doute certainement, puisque les raisons qui lui dictent qu'il fait mal sont plus fortes que celles qui lui dictent qu'il fait bien; il pèche donc; selon saint Thomas, qui a été suivi par tous les théologiens jusqu'au seizième siècle, si l'on en croit Antoine de Cordouc, de l'Ordre de Saint-François, in *Questionario theol.*, lib. 2, q. 3.

3. Le pape Innocent x a condamné ces quatre propositions :

1°. *Non est illicitum in sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore sacramenti, relicto tutiore, nisi id veteri lax, etc.*

2°. *Probabiliter existimo Judicem posse judicare juxta opinionem etiam minus probabilem.*

3°. *Generatim dum probabilitate sive intrinsecâ, sive extrinsecâ, quatumvis tenui, modo à finibus probabilitatis non exeat, confisi aliquid agimus, semper prudenter agimus.*

4°. *Ab infidelitate excusabitur infidelis non credens, ductus opinione probabili.*

Preuves par la raison.

1. Pour agir licitement, il faut avoir une certitude morale de la bonté de son action; c'est un principe certain, avoué par tous les bons théologiens, et même par toutes les personnes sensées qui écoutent la saine raison. Or, celui qui suit une opinion moins probable, dans le concours d'une plus probable, n'a pas une certitude morale de la bonté de son action; il a au contraire une certitude morale de la malice de son action, puisqu'il la croit plus probablement mauvaise, et qu'il ne peut ne point en porter ce jugement : *Il est plus probable que cette action est mauvaise.* Il n'agit donc pas licitement en suivant une opinion moins probable.

2. Une opinion probable cesse de l'être dans le concours d'une plus probable, parce que l'opinion plus probable ruine le fondement de la moins probable qui lui est contraire; elle détruit donc sa probabilité; l'opinion moins probable, en présence d'une plus probable, cesse donc d'être plus probable; elle est absolument improbable et fautive, puisque n'étant probable qu'autant qu'elle est appuyée sur un solide fondement, de l'aveu même des probabilistes; et le fondement sur lequel elle était appuyée d'abord, considérée en elle-même, se trouvant absolument

ruiné par celui de l'opinion plus probable qui lui est contraire, et qu'on lui oppose, elle cesse d'être probable, et devient fautive dans cette opposition. On ne peut donc point la suivre, puisque, de l'aveu de tout le monde, on ne peut suivre une opinion qui n'est pas même probable.

3. Suivre l'opinion la moins probable, c'est pécher directement contre les règles de la prudence et de la conscience, puisque la prudence et la conscience dictent également que dans une affaire de la dernière importance, telle que le salut, il faut choisir le plus probable. Hé! qui ne taxerait d'imprudence, de folie même, un homme qui de deux alimens choisirait celui qu'il croirait plus probablement être empoisonné et devoir lui donner la mort? Un voyageur serait-il prudent, qui de deux chemins prendrait celui où il serait plus probable que des voleurs l'attendraient pour lui ôter la vie?

Objections contre la seconde règle.

Les défenseurs de la probabilité objectent, 1° que le joug de Jésus-Christ est léger, et sa loi une loi d'amour, de douceur et de liberté; 2° qu'un grand nombre d'auteurs plus anciens que le concile de Trente, ont soutenu le probabilisme d'après saint Augustin, epist. 82; 3° que les souverains pontifes ont quelquefois suivi l'opinion moins probable dans les dis-

penses qu'ils ont accordées; 4° que c'est agir prudemment que de suivre une opinion moins probable, par préférence à une autre plus probable.

RÉPONSES.

1. On répond à la première objection, que la douceur du joug et de la loi de Jésus-Christ ne consiste pas à lâcher la bride à toutes les passions à la faveur du probabilisme, mais à faciliter l'accomplissement des préceptes les plus durs, et à les faire paraître doux et légers par une abondance de grâces, d'amour, de charité : *Quidquid durum est in præceptis, ut sit lenis, charitas facit.* (Saint Augustin, serm. 96.)

2. Saint Augustin, ni les auteurs qui ont parlé d'après lui, n'ont point soutenu qu'il fût permis de suivre une opinion probable par préférence à une plus probable; mais seulement qu'il était permis de suivre une opinion probable qui n'était point combattue par une plus probable, et c'est aussi la réponse qu'il faut donner à ce grand nombre de théologiens que l'on dit avoir défendu le probabilisme dans le seizième et le dix-septième siècle. Ils croyaient que l'opinion moins probable restait vraiment probable, quoique combattue par une plus probable, et même qu'elle était plus probable à l'égard de ceux qui la suivaient, quoiqu'elle le fût moins à l'égard des autres. Voici les paroles de saint Augustin dans sa lettre quatre-vingt-

deuxième : *Alios ita lego, ut quantumlibet sanctitate doctrinæque præpollent, non idcirco verum putem quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi vel per autôres canonicos, vel probabili ratione, quod à vero non abhorreant, mihi persuadere poterunt.* Saint Augustin, pour se décider, ne s'en rapporte ni à la doctrine, ni à la sainteté d'un auteur; il demande, ou l'autorité de l'Écriture, ou une raison probable qui le persuade; il ne soutient donc pas le probabilisme selon lequel on peut se décider sur le témoignage d'un auteur grave, quoiqu'opposé aux autres. Il demande aussi une raison persuasive et conforme à la vérité. Or, une raison moins probable, comparée à une plus probable, n'est ni persuasive, ni conforme à la vérité; elle est fautive au contraire, et absolument incapable de persuader un homme sensé. Saint Augustin n'admet donc pas le probabilisme; il le combat plutôt dans l'endroit même qu'on prétend lui être favorable.

3. Les souverains pontifes ont suivi dans certaines dispenses les opinions qu'ils ont cru plus probables.

4. Rien n'est plus imprudent que de suivre une opinion moins probable par préférence à une plus probable, parce que l'opinion plus probable détruisant la probabilité de l'autre, comme lui étant opposée, n'étant pas possible qu'elles soient vraies toutes les deux, puisque l'une affirme ce que l'autre nie; suivre

l'opinion moins probable, c'est agir sans fondement et sans raison, et par conséquent c'est agir très-imprudemment.

Troisième règle.

Lorsque deux opinions sont également probables, et que l'une favorise la loi, l'autre la liberté, on est obligé de suivre celle qui favorise la loi, et qui est la plus sûre. Cette règle est fondée sur les mêmes raisons que la précédente, et que les deux touchant la conscience douteuse, parce que l'esprit doute nécessairement en ce cas, étant balancé par des raisons contraires également probables.

OBJECTIONS.

On objecte ces règles du Droit :

1° *In dubio melior est conditio possidentis*; 2° *cum sunt partium jura obscura, reo favendum est potius quam actori*; 3° *odia restringi, favores convenit ampliari*; 4° *in obscuris minimum, id est, minus rigorosum est sequendum.*

RÉPONSE.

On répond que ces maximes ont lieu dans les faits, dans le for extérieur et contentieux, dans les matières de justice, et cela par une raison qui fortifie la règle que nous établissons. Car, pourquoi la justice favorise-t-elle le possesseur dans le doute, et prend-elle le parti le plus doux, lorsqu'il s'agit de punir un coupable? parce que ce parti est le plus sûr dans ces circonstances. Dans le doute si un

bien appartient à celui qui le possède, ou si un homme est coupable, il est plus sûr de ne point dépouiller le possesseur, et de ne point punir le sujet que l'on doute être coupable, parce qu'en agissant autrement on s'expose au danger de commettre une injustice envers l'un et l'autre; et, par conséquent, la disposition du Droit qui veut que dans le doute on suive le parti le plus doux, parce qu'il est le plus sûr et le moins dangereux, fortifie la règle qui dit que quand deux opinions sont également probables, et par conséquent douteuses, il faut choisir la plus sûre.

Quatrième règle.

Il est permis de suivre une opinion plus probable, quoique moins sûre. La raison est, 1^o qu'en suivant une opinion plus probable, on agit prudemment, parce qu'on n'est point dans le doute, et qu'on est moralement certain de la bonté de son action. La raison est, 2^o qu'une opinion plus probable est vraiment sûre, quoiqu'il y en ait d'autres plus sûres, parce que le plus sûr n'est pas opposé au sûr, et ne le détruit pas, comme le plus probable est opposé au moins probable. Il est plus sûr, par exemple, pour le salut, d'embrasser les conseils évangéliques; mais cependant le seul accomplissement des préceptes est sûr, et suffit pour être sauvé. *Eligere viam tutiorem, consilii est, non præcepti... non*

ergo de necessitate oportet tutiorem eligere, quando etiam alia via potest eligi tuta. Sicut enim diversæ viæ tendunt ad unam civitatem, licet una tutior aliâ sit: sic ad civitatem istam alius sic, alius sic vadit, et tutè, licet aliquis tutiori modo. (Saint Antonin, pag. 1, tit. 3, de Consuetudinibus, cap. 10, § 10.)

Cinquième règle.

Il n'est pas permis de suivre une opinion, plus probable et moins sûre que la contraire, lorsque l'excès de probabilité est faible et léger; mais il faut, pour qu'on puisse la suivre, que cet excès soit considérable, et capable de fonder un jugement ferme et moralement certain, propre à calmer un homme prudent et timoré. La raison est qu'un petit excès de probabilité est réputé pour rien, et que dans une cause égale, ou presque égale, il faut préférer la loi de Dieu à la liberté de l'homme. L'excès de probabilité nécessaire pour agir licitement en ce cas est donc un excès notable, formé par un poids d'autorité ou de raison visiblement prépondérant à l'opinion contraire, après un mûr et sérieux examen. (Le père Gisbert, in *Antiprobabilismo*, pag. 138. M. Collet, *Moral.*, tom. 2, pag. 795.)

Sixième règle.

L'autorité d'un homme docte et pieux ne suffit pas pour rendre une opinion probable et sûre dans la pratique. Les deux pro-

positions qui disaient le contraire ont été condamnées par la plupart des évêques de France dans les censures de l'apologie des Casuistes, et par les facultés de théologie de Paris, de Louvain, etc. 1° *Omnem probabilitatem ; sive extrinsecam, sive intrinsecam, in conscientia satisfacere putamus* ; 2° *Autoritas unius probi et docti reddit opinionem probabilem*. Mais, dira-t-on, cette règle donne lieu à une infinité de scrupules, et condamne un grand nombre de personnes très-chrétiennes, qui, dans le doute si une chose est permise ou non, consultent leur curé ou leur confesseur dont elles suivent tranquillement les avis.

Cette difficulté est juste, et la règle qui y donne lieu demande explication. La personne qui doute est savante ou ignorante. Si elle est savante et qu'elle puisse se décider elle-même par un examen sérieux, elle doit le faire. Si, après cet examen, elle continue à douter, elle doit consulter un homme vraiment docte et pieux, dont elle suivra l'avis, supposé même qu'il réussisse à lui faire déposer son doute, ou par ses raisons, ou par son autorité. Car, si la personne qui consulte continue à douter après la consultation, elle suivra la seconde règle de la conscience douteuse, qui est de prendre le parti le plus sûr dans le doute. Si la personne qui doute est ignorante, elle s'en tiendra à l'avis de son curé ou de son con-

fesseur, à moins qu'elle ne les croie avec fondement gens ignorans eux-mêmes, ou relâchés. En ce cas, elle en consultera quelque autre plus savant et plus pieux, si elle peut ; et si elle ne le peut, elle se tournera vers Dieu par une humble prière, et fera ce qu'elle croira être le mieux ; et pour lors, quand elle choisirait ce qui est mal en effet, son péché ne serait que matériel, parce que son ignorance serait involontaire et invincible. Ainsi, quoique l'autorité d'un homme docte et pieux ne suffise pas pour rendre probable et sûre une opinion qui serait d'ailleurs fautive, comme étant contraire à l'Écriture, à la raison, au témoignage d'autres auteurs plus doctes et plus pieux, elle suffit cependant pour qu'on puisse suivre son avis en sûreté de conscience, lorsqu'on n'a point de doute qu'il se trompe ; et, par conséquent, la règle qu'on vient d'établir ne donne point lieu aux scrupules et à l'anxiété, par rapport aux personnes qui suivent l'avis d'un homme docte et pieux, lorsqu'elles n'ont pas de raison de douter de la vérité de son avis ; ou bien, ce qui revient au même, l'autorité d'un homme docte et pieux suffit, non pour rendre une opinion probable en elle-même, mais pour la rendre probable et sûre, relativement à certaines personnes qui n'ont point de doute sur la décision d'un tel homme, et qui n'ont pas de meilleur moyen de s'instruire. (Voyez, entre les autres

théologiens, le cardinal de Lauréa, *Tract. de recto usu opinionum probabilium*. Le père Thyrsus Gouzalès, général de la compagnie de Jésus, dans un ouvrage intitulé : *Fondement de la Théologie morale, ou Traité théologique du droit usage des opinions probables*. (Les pères Ferdinand Rebellus, Paul Comitulus, et Jean Gisbert, de la même société, qui ont vivement combattu le probabilisme; les pères Baron, Contenson, Alexandre, dominicains; *la Théologie morale de Grenoble*, tom. 1, p. 31 et suiv. M. Collet, *Moral.*, t. 2. *Traité de la Conscience*, p. 718 et les suiv.)

CONSCIENTIEUX, c'est le nom que l'on donna à d'anciens hérétiques qui ne reconnaissaient pour règle et pour législateur que la conscience. Cette erreur fut renouvelée dans le dix-septième siècle par un Allemand nommé Matthias Koutzen, qui de cette erreur passa à l'athéisme. (*Voy. l'Examen du Fanatisme*, tom. 1.)

CONSÉCRATEUR, celui qui consacre, *Consecrator*. Il se dit en particulier d'un évêque qui en consacre un autre nouvellement élu. (*Voy. CONSÉCRATION.*)

CONSÉCRATION, *consecratio*. Ce terme signifie généralement toutes les cérémonies et les actions par lesquelles on destine certaines choses ou certaines personnes au culte et au service de Dieu; en sorte que de profanes qu'elles étaient, elles deviennent saintes et sacrées. C'est en ce sens

que l'on dit la consécration d'un autel; d'un calice, d'une église, d'un évêque, etc. (*Voyez ces mots.*)

CONSÉCRATION, se dit plus particulièrement de l'action par laquelle le prêtre qui célèbre la messe change le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Voyez EUCCHARISTIE.*)

CONSEIL, *consilium*. Avis qu'on donne à une personne sur quelque affaire. Quiconque donne un mauvais conseil qui cause du tort au prochain, est obligé à réparer le tort qu'il a causé par son conseil, soit qu'il l'ait donné de bonne foi ou non, 1° quand il est obligé de le donner d'office, comme un avocat, un procureur, un médecin, un confesseur, etc. ; 2° quand il reçoit un honoraire pour le donner, quoiqu'il n'y soit pas obligé d'office; 3° quand il ne reçoit rien, et qu'il n'y est pas obligé d'office, supposé qu'il se présente lui-même, en se disant plus propre et plus savant que les autres pour donner conseil; 4° lors même qu'il a révoqué son conseil, quand il l'a accompagné de raisons qui ont persuadé et déterminé la personne à faire du tort au prochain malgré la révocation du conseil qu'on lui en avait donné. La raison est que dans tous ces cas, celui qui a donné conseil est la cause efficace et coupable du tort qui a été fait, et que toute cause efficace et coupable d'un tort fait à quelqu'un est obligée à réparer ce

tort. Ce qui doit s'entendre respectivement aux différentes sortes de fautes, qu'on appelle en Droit *fautes notables* ou *très-notables*, *légères* ou *très-légères*. Au contraire, une personne ne serait pas obligée à réparer le tort qui suivrait d'un mauvais conseil qu'elle donnerait dans la bonne foi, lorsqu'elle n'est point tenue d'office de le donner, ni qu'elle ne reçoit rien pour le donner, ni qu'elle ne s'offre point à le donner, mais qu'elle le donne précisément comme elle le pense pour le mieux, et qu'on l'exige d'elle. La raison est, qu'en ce cas, elle est cause purement innocente du tort qui suit de son conseil, et que ceux qui l'ont exigé doivent s'imputer à eux-mêmes de ce qu'ils l'ont suivi. (*Voyez* RESTITUTION.)

CONSEILS ÉVANGÉLIQUES.

Ce sont certaines actions excellentes et parfaites que l'Évangile nous propose, et auxquelles il nous exhorte, mais qu'il ne nous ordonne pas; en quoi ils diffèrent des préceptes qui sont d'obligation étroite. Les préceptes sont nécessaires au salut; les conseils le facilitent, ils y conduisent, mais ils n'y sont pas absolument nécessaires, puisqu'on peut être sauvé sans les accomplir. Les principaux conseils évangéliques sont la chasteté, la pauvreté et l'obéissance par lesquels on fait le sacrifice de son corps, de ses biens et de sa volonté. On sacrifie son corps par la chasteté, pour vivre dans une perpétuelle continence. On sacrifie ses biens par

la pauvreté, qui est un renoncement aux richesses de la terre. On sacrifie sa volonté propre par l'obéissance, pour suivre la volonté du supérieur auquel on se soumet. (*Voyez*, sur tout cela, saint Augustin, livre des *Mœurs de l'Église cathol.*, ch. 31; *Manuel à Laurent*, ch. 121; *Livre de la sainte Virginité*, ch. 31; la Lettre vingt-quatrième ou deuxième de saint Paulin à Sulpice Sévère. Saint Jean Climaque, *Échelle sainte*, degré 4. Saint Jérôme, *lettre à Rustique*. Cassien, conférences 2 et 4. Saint Thomas, 2^e 2^e, q. 184, art. 3, *ad primum*; et q. 186, art. 7, *in corp.*)

CONSEILLERS, officiers royaux de judicature, *consilarii*. Il y avait des conseillers clercs ou ecclésiastiques. Ils furent créés par Charles ix l'an 1573. L'édit d'érection, qui fut enregistré au parlement le 24 septembre de la même année, portait qu'il y aurait un *conseiller clerc* dans chaque présidial du royaume, pour veiller aux droits de l'Église et en empêcher l'usurpation. Telle était la fin de l'érection de ces sortes d'offices; ce qui les rendait légitimes, et ce qui les avait fait autoriser par les papes. Ces offices étant donc légitimes et utiles à l'Église, les bénéficiers qui en étaient pourvus pouvaient non-seulement les exercer sans aucun péché, ils jouissaient encore du revenu de leurs bénéfices, quoiqu'ils ne résidassent pas, et percevaient le gros de ces mêmes bénéfices sans assister au

chœur, s'ils étaient chanoines ; pendant qu'ils vaquaient aux fonctions de leurs charges , et non autrement. *Istud quoque tenendum, eos qui sunt simul canonici et consiliarii curiæ parliamenti, dum curiæ intersunt, jurisdictione fungentes, potiri quidem suarum fructibus præbendarum; sed privari distributionibus, quæ solis reservantur clericis, qui divinis intersunt officiis.* (Cabassut, *Jur. can. theor. et prax.*, liv. 2. Voyez aussi de Sainte-Beuve, tom. 3, cas 49. Pontas, au mot DISTRIBUTION, cas 8; et au mot ECCLESIASTIQUE, cas 4, où il remarque que les conseillers clercs n'étaient pas tenus de faire le stage d'un an comme les autres chanoines, et qu'ils étaient obligés à la résidence pendant les vacations du parlement, sous peine de perdre leurs gros fruits, suivant l'arrêt de 1595, rapporté par Chenu, tom. 2, tit. 1, ch. 10.)

Les conseillers clercs préchaient en assistant à l'instruction d'un procès criminel, ou à l'exécution de la sentence; mais ils n'encourraient pas l'irrégularité, à moins, ou qu'ils ne prononçassent la sentence, ou qu'ils n'y coopérassent efficacement, ou qu'en assistant à l'exécution du coupable, ils ne l'autorisassent ou n'y donnassent quelque sorte de secours. La raison est qu'il était bien défendu aux clercs de se mêler de causes criminelles, et d'assister à la mort des coupables, par le dix-neuvième canon du second concile de Mâcon, tenu en 585,

confirmé par le quatrième concile général de Latran, tenu en 1215 sous Innocent III; mais que l'irrégularité n'était portée que contre ceux qui prononçaient un jugement *in causâ sanguinis*; c'est-à-dire de mort ou de mutilation, ou bien qui autorisaient ou qui aidaient l'exécution du coupable. C'est ce qu'enseigne Innocent IV dans son commentaire sur les Décrétales, *in cap. Sententiam*, où, expliquant le mot *intersit* du concile de Latran, il dit : *Hoc non facit irregularem, nisi intersit auctoritatem præstans vel auxilium.* (V. Pontas, au mot, IRRÉGULARITÉ, cas 50.)

CONSENS. C'est une petite note qui portait qu'un tel procureur constitué par la procuration *ad resignandum*, qui était le correspondant du banquier, avait consenti à la résignation et à l'expédition de la présente signature, et que l'original de la procuration était demeuré à la chancellerie, ou à la chambre apostolique.

Le jour du consensus était le jour que la résignation du bénéfice était admise en cour de Rome, et que le correspondant du banquier avait rempli et signé la procuration qu'il lui avait envoyée, avec le serment accoutumé dont il était fait mention sur le dos des provisions qu'on expédiait en conséquence, lorsqu'elles étaient de la même date.

CONSETEMENT, acquiescement, approbation d'une chose, *consensus*. (Voyez CONTRAT.)

CONSERVATEUR, JUGE-CONSERVATEUR, était celui qui était établi pour conserver les privilèges accordés à certains corps, ou pour juger de leurs différends. Il y avait pour l'ordinaire deux conservateurs dans chaque Université ; savoir, le conservateur des privilèges apostoliques, qui veillait à la conservation des privilèges accordés par les papes aux Universités, et le conservateur des privilèges royaux, c'est-à-dire de ceux qui avaient été accordés par les Rois. Le conservateur apostolique connaissait des matières spirituelles entre personnes ecclésiastiques. Le conservateur royal connaissait des causes spirituelles et mixtes des régens, des écoliers, des suppôts de l'Université, et même du possesseur des bénéfices. Les appellations des ordonnances des conservateurs ressortissaient au parlement.

Le conservateur apostolique de l'Université de Paris était toujours un prélat qu'elle choisissait, et qui avait autrefois juridiction sur toutes personnes contre lesquelles il procédait par voie de censures, en ce qui regardait les privilèges de l'Université ; mais cette juridiction avait cessé depuis les guerres de la ligue, quoique les officiers en subsistassent toujours. La charge de conservateur des privilèges royaux de l'Université de Paris fut donnée au prévôt de Paris par Philippe Auguste en 1200, et il la conservait encore avant nos troubles. (V. UNIVERSITÉ.)

CONSERVATEURS APOSTOLIQUES ; étaient aussi des juges délégués par le Saint-Siège, qui exerçaient une juridiction contentieuse, et qui jugeaient les différends de ceux qui étaient exempts de l'ordinaire. Ces juges devaient être ecclésiastiques et naturels Français, et ils ne devaient pas être *sub districtu dominio vel jurisdictione ejus ad cujus defensionem et causas judex delegatur*, parce qu'il y aurait eu lieu de craindre qu'il n'eût pu exercer sa commission avec liberté ; ainsi, selon l'opinion commune, l'évêque suffragant n'aurait pas pu être juge-conservateur de son métropolitain. Ces juges, comme mandataires, ne pouvaient juger que des causes comprises dans leur pouvoir, c'est-à-dire des procès concernant les droits des églises qui jouissaient des privilèges et exemptions, et non des causes de mariage, administration de sacramens, etc. Ils ne pouvaient pas non plus subdéléguer, parce que les rescrits conservatoires étaient odieux, comme étant introduits au préjudice de la juridiction des ordinaires. (Claude de Ferrière, *Introduction au Droit ecclésiastique*, etc., tom. 2, pag. 116, au mot CONSERVATEURS.)

CONSIGNATAIRE, dépositaire d'une somme consignée, *sequester, depositarius*. (Voyez DÉPÔT, DÉPOSITAIRE.)

CONSIGNATION, *depositio* ; action par laquelle on dépose en main sûre des deniers, ou des

papiers. Quand un créancier refuse de recevoir dans le temps et le lieu convenus la somme qui lui est due, le débiteur peut la consigner entre les mains d'un notaire; et s'il le fait avec la permission du juge et toutes les formes requises, la consignation lui tient lieu de paiement, quand même la somme consignée viendrait à périr par cas fortuit ou par la malice du notaire. Si au contraire le débiteur fait la consignation de son autorité privée et sans les formes requises, il n'est point libéré, supposé que l'argent qu'il a consigné périsse. (Pontas, au mot DETTE, cas 7.)

CONSISTANS, pénitens de la quatrième classe. (V. PÉNITENS.)

CONSISTOIRE, le collège des cardinaux, le sénat, le conseil du pape, *sacrum pontificis consilium consistorium*. Il y a trois sortes de consistoires; le public, le secret, le demi-secret. Le consistoire public s'assemble dans la grande salle du palais de Saint-Pierre, où on reçoit les princes et les ambassadeurs des souverains. Le pape y préside en habits pontificaux, sur un trône à peu près carré, et large d'environ douze palmes; la palme est une mesure d'Italie d'environ huit pouces. Les cardinaux évêques et les cardinaux prêtres se placent à droite au-dessous du trône; les diacres à gauche, ayant tous le visage tourné vers le pape; les archevêques et autres prélats s'asseyent sur les degrés du trône; au plus bas degré les sous-diacres, auditeurs, etc.,

à terre. Les neveux du pape et quelques autres princes romains se tiennent aux deux côtés du trône, d'où vient qu'on les appelle princes du trône. Les ministres des Souverains sont placés à la droite du trône, entre les degrés et la muraille. On traite dans le consistoire public des causes judiciaires, de la canonisation des Saints, etc. Le consistoire secret se tient dans une chambre écartée du sacré palais, qu'on appelle la chambre du *Papegai*. Il n'y a que les cardinaux qui y sont admis, pour délibérer sur les affaires de l'État ou de l'Église. On y propose aussi les évêchés; on y préconise les évêques, on y accorde le *palium*, etc. Le consistoire demi-secret se tient ordinairement pour des affaires qui concernent particulièrement l'État ecclésiastique. Telles sont les disputes que le pape peut avoir avec les puissances; et pour lors il n'y a que les personnes intéressées qui parlent dans ce consistoire. (Cérémonial romain de l'année 1516.)

CONSISTOIRE, signifie aussi, parmi ceux de la religion P. R., un conseil ou assemblée des ministres et des anciens pour régler leurs affaires, leur police et leur discipline. (*Calvinistarum concilium*.)

CONSISTORIAL, qui regarde le consistoire, qui passe par le consistoire. On appelait les évêchés et les abbayes bénéfices consistoriaux, parce qu'il fallait les proposer au consistoire, payer

l'annate au pape, et prendre des bulles.

Il y avait des avocats et autres officiers consistoriaux. Les avocats consistoriaux avaient de beaux privilèges, comme de donner des lettres de docteur *in utroque jure*, etc.

CONSUMMATION. Ce terme se prend dans l'Écriture, non-seulement pour la fin et la perfection d'une chose, mais encore pour le dernier malheur. *Nunquid iratus est nobis, usque ad consummationem ?* Êtes-vous fâché contre nous, jusqu'à nous perdre sans ressource ? (1. Esdr., 9, 14.)

CONSORCE ou **CONSORCIE**, vierge dont le martyrologe romain marque la fête au 22 de juin, était, à ce que l'on dit, fille de saint Eucher, évêque de Lyon. Quand son père se sépara d'avec sa femme sainte Galle, Consorce suivit sa mère dans la retraite, et continua après sa mort à servir Jésus-Christ, sans prendre néanmoins le voile de la profession religieuse dans aucun monastère. Elle mourut dans l'état de virginité et dans l'exercice de la pénitence vers l'an 468, ou même beaucoup plus tard. Sa vie, très-suspecte aux savans, se trouve dans les *Actes du premier siècle bénédictin*. (Baillet, 22 juin.)

CONSTANCE, *constancia*. La constance est une vertu qui donne à l'âme une espèce d'immutabilité dans le bien : qui la rend ferme, tranquille, inébranlable à toutes les peines et à

tous les obstacles : elle tient le milieu entre l'inconstance, qui est une légèreté d'âme qui fait qu'on abandonne le bien sans sujet, et l'opiniâtreté, qui est une fermeté déraisonnable et déplacée. (*Voyez* EMPÊCHEMENT DE LA CRAINTE.)

CONSTANCE, ville d'Allemagne dans la Suabe, est située sur un lac de même nom, que les anciens ont nommé *Lacus venetus, Brigantinus et Podamicus*, à cause de la ville de Brogents et du château de Podmen qui en sont proches. Le Rhin, qui sort de ce lac, sépare la ville du faubourg de Petershausen, et il y a un troisième quartier qui comprenait l'abbaye de Creutzingen. On croit qu'elle a reçu son nom de *Constancius Chlore*, père du grand Constantin, qui y fit élever une forteresse pour arrêter les courses des Allemands. Elle a été une ville libre et impériale jusqu'à l'an 1548, lorsque l'empereur Ferdinand la mit au ban de l'Empire à cause du refus qu'elle faisait de recevoir l'*interim*. Depuis ce temps-là, la maison d'Autriche y tenait garnison sous titre de protection. Les Suédois l'assiégèrent en 1633 sans pouvoir la prendre. Constance était le siège d'un évêché suffragant de Mayence, qu'on croit être si ancien, qu'on le fait remonter jusqu'au temps des apôtres. Son diocèse était le plus grand de l'Allemagne, et d'une si grande étendue, qu'outre la cathédrale, il contenait vingt-deux collégiales, environ trois

cent cinquante monastères, dont il y en avait quarante-neuf avec titre d'abbayes, et environ dix-huit cents paroisses, divisées en soixante-six doyennés, lesquels comprenaient ensemble, en 1415, jusqu'à 1,700 prêtres. Les abbayes du diocèse étaient des plus considérables d'Allemagne; on en comptait vingt-cinq de l'Ordre de Saint-Benoît, six de Prémontré, treize de Cîteaux, et cinq de celui de Saint-Augustin.

L'évêque de Constance était prince souverain de l'Empire; il avait sa chancellerie, ses officiers héréditaires, mais il n'avait aucune juridiction temporelle dans la ville. Il résidait tantôt à Mersbourg, sur le lac de Constance, et tantôt au faubourg de Petershausen. Il jouissait aussi des revenus de l'abbaye de Reichenaw sur le lac, de celle de Waldsassen et de la prévôté d'OEningen. On dit que ses revenus montaient annuellement à 20,000 écus. Il était chancelier de l'Université de Fribourg en Brisgaw, laquelle avait été transférée à Constance en 1677, depuis que Fribourg avait été pris par les Français. Ce prélat était pareillement directeur du cercle de Suabe, conjointement avec le duc de Wirtemberg. L'Église cathédrale, dédiée à saint Étienne, est magnifique, avec une tour fort élevée. Le Chapitre était composé de vingt-quatre chanoines, qui avaient séance au chœur et voix en Chapitre, et de quatre postulans, qui attendaient la première place vacante;

il conférait lesdites prébendes conjointement avec le pape, chacun dans ses mois; mais les nouveaux pourvus devaient attendre cinq ans avant que de recevoir les fruits de leurs prébendes. Personne n'en était exclu, pourvu qu'il fût noble, ou docteur, ou licencié, et qu'il fût né dans le diocèse de Mayence ou dans les diocèses suffragans de cette métropole. Ses dignités étaient celles de prévôt, de doyen, de chantre et de trésorier.

La ville de Constance est devenue célèbre par le concile général qui y fut tenu depuis 1414 jusqu'en 1418; il déposa le pape Jean xxiii; le pape Grégoire xii renonça au pontificat, et Martin v fut élevé à cette dignité, quoiqu'il y eût encore un troisième pape, Benoît xiii, connu sous le nom de *Pierre de Lune*, qui ne voulut jamais renoncer à cette dignité. On y condamna aussi les hérésies de Jean Wiclef, de Jean Hus et de Jérôme de Prague. Les deux derniers y furent brûlés. Il s'est trouvé à ce concile vingt-neuf cardinaux, quatre patriarches, cent soixante évêques, et plus de cinq cent soixante-quatre abbés et docteurs, outre l'empereur Sigismond, etc.

Avant de donner la succession des évêques de ce siège, il faut remarquer qu'il fut d'abord établi à Windick, et alors dépendant de Besançon; ensuite transféré à Constance.

Evêques de Windich.

1. Saint Bêat, qu'on dit avoir été envoyé par saint Pierre.
2. Saint Paterne, martyr.
3. Bubulce, souscrivit au concile d'Épaone en 517.
4. Grammat, au concile d'Autvergne en 535, au quatrième d'Orléans en 541, et au cinquième en 549.
5. Maxime, Maxence ou Maximin, à Windich et à Constance.

Evêques de Constance.

Maxime transféra de Windich le siège épiscopal à Constance vers l'an 570.

6. Rudolfe ou Rodulfe.
7. Ursin ou Ursicin.
8. Martin.
9. Gaudence, siégeait en 611.
10. B. Jean 1^{er}, disciple de saint Gall, que quelques uns confondent avec Gaudence, fut nommé par ce Saint même. Il mourut en 646.
11. Boson, vers l'an 649.
12. Pictavius.
13. Sévère ou Severn, en 668, selon le père Le Cointe.
14. Jean II, ou Hannon.
15. Astrope.
16. Audoin ou Audone, mort en 736.
17. Rudolte ou Rodulfe, vers l'an 738.
18. Ernfride, abbé de Reichenaw, en 748.
19. Sidoine ou Sidone, en 757.
20. Jean III, moine de Reichenaw, abbé de cette abbaye et évêque de Constance, siégea vingt-un ans.

21. Éginon, élu en 781, mourut en 813.

22. Wolfléose ou Wolphéo, moine de Saint-Gall, vers 822.

23. Salomon 1^{er}, élu en 831 ou 832, assista au concile de Mayence en 847, et mourut en 871.

24. Bathegon, siégeait en 873 ou 874, et mourut en 877.

25. Saint Gebhard 1^{er}, mourut en 881.

26. Salomon II, siégeait en 885, et mourut en 891.

27. Salomon III, comte de Ramschwaog, auparavant moine et abbé de Saint-Gall et de Kempten, et chapelain de l'empereur Louis IV, mourut vers l'an 919.

28. Noting, moine de Saint-Gall, en 919, mourut en 935.

29. Saint Conon, comte d'Altorff, prévôt de la cathédrale de Constance, succéda en 935, et mourut vers l'an 975.

30. Gaaminolfe, mort en 980.

31. Gebhard II, comte de Brengens, fut tiré du sein de sa mère après sa mort. Il fonda l'abbaye de Petershausen, de l'Ordre de Saint-Benoît, de laquelle il voulut être le premier abbé. Il mourut en 995.

32. Lambert, moine et abbé de Petershausen, siégea vingt-trois ans; il assista au concile de Rome sous Grégoire V, et de Francfort en 1006. Il mourut en 1018, après avoir relevé sa cathédrale qui tombait en ruine.

33. Ruthard ou Rudhard, chapelain de l'empereur, élu unanimement, mourut en Italie, où il accompagnait ce prince au siège de Troja en 1022.

34. Heymon ou Haimon, mort en 1026.

35. Warman, comte de Dillingen et de Kybourg, mourut en 1034.

36. Éborhard, frère du précédent, suivit l'empereur Henri III lorsqu'il alla se faire couronner à Rome, et y mourut en 1046.

37. Thierry, archi-chapelain de l'empereur Henri III et prévôt d'Aix-la-Chapelle, fut nommé par ce prince en 1047. Il mourut en 1051.

38. Rumold ou Rumald, prévôt de Goslar, ensuite moine d'Einsedal en Suisse, mourut en 1069.

39. Charles, que d'autres appellent Carloin, landgrave de Thuringe, chanoine de Magdebourg, obtint l'évêché de Constance par simonie en 1070. Son clergé l'accusa de ce crime et de plusieurs autres. Sigefroi tint à ce sujet un concile à Mayence le 15 août 1071, où Charles fut obligé de remettre à l'empereur le sceau et le bâton pastoral ; il retourna à Magdebourg sans avoir été ordonné.

40. Othon 1^{er}, nommé par le Roi et ordonné aussitôt : il fut excommunié ensuite par le pape en 1074, et mourut à Bâle en 1081.

41. Gebhard III, duc de Zeringen, fils de Berthand, duc de Bavière, moine bénédictin de l'abbaye de Hersaugen, fut élu en l'an 1081, ou, comme dit M. Fleury, 1084. Il assista au concile de Quedlembourg en 1085.

Le pape Urbain II le fit son légat en Allemagne ; mais peu de temps après il fut chassé de son évêché par l'Empereur qui y plaça de son autorité Arnould qui suit. Gebhard y rentra ensuite, et mourut l'an 1110.

42. Arnolf 1^{er}, ou Arnould, comte de Heyligemberg, moine de l'abbaye de Saint-Gall, et parent de l'empereur Henri IV, fut intrus dans cet évêché l'an 1092, et il en fut chassé ensuite par ceux de Constance. Il devint archevêque de Ravenne où il mourut l'an 1116.

43. Udalric 1^{er}, comte de Kybourg et de Dillingen, fut nommé par l'empereur Henri V, duquel il reçut l'investiture ; ce qui fut cause que le pape Pascal ne voulut point consentir à son ordination. Il ne fut sacré que quelque temps après par l'archevêque de Milan, que Gélase commit à cet effet. Il fonda l'abbaye de Creutzlingen pour des chanoines réguliers, et mourut en 1127 ou 1128.

44. Uldaric II, baron de Castell, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, quitta son évêché en 1138 pour reprendre la vie monastique.

45. Herman de Arbona, eut un compétiteur nommé Brunngond, qui fut obligé de se désister par ordre du pape Innocent II. Il eut le bonheur de recevoir saint Bernard à Constance, et mourut en 1166.

46. Othon II, comte de Habsbourg, duc de Zeringen, cha-

noine de Constance et prévôt de Saint-Maurice à Augsbourg, siégea quatre ans.

47. Berthold, élu en 1169, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en l'an 1179, et mourut la même année, le 22 mai.

48. Herman II, de Fridingen, siégea douze ans.

49. Diethelme, baron de Weissembourg et de Krenchingen, moine et abbé de Reichenaw, siégea quinze ans, et mourut en 1206, au mois de janvier.

50. Wernher, baron de Staufen en Brisgaw, élu vers l'an 1206, mourut en 1210.

51. Conrad II, comte d'Andegs, baron de Tegerfeld, élu en 1214, mourut en 1234.

52. Henri I^{er}, comte de Tann ou Tannek, mort le 25 d'août en 1248, après avoir siégé seize ans.

53. Eberhad II, de Waldpurg, mort en 1274.

54. Rodulphe I^{er}, fils de Rodulphe, comte de Habsbourg, prévôt de cathédrale de Bâle et chanoine de Constance, fut sacré par le pape Grégoire X, à Avignon, en 1274, et mourut en 1294.

55. Frédéric I^{er}, comte de Zoltern, grand-prévôt d'Augsbourg, élu par la plus grande partie du Chapitre, pendant que l'autre élut Henri de Kligenberg. Frédéric céda à son compétiteur un mois après. Quelques uns disent qu'il siégea quatre ans, et qu'il résigna à Henri en 1298. Il mou-

rut en 1300; d'autres disent en 1304.

56. Henri II, de Kligenberg, abbé commendataire de Reichenaw, chancelier des empereurs Rodolphe et Albert, évêque de Frisingen, compétiteur du précédent, fut ordonné le dimanche de *Lactare* de l'an 1304 par l'archevêque de Mayence. Le roi Albert le considéra beaucoup. Il mourut le 12 septembre 1306.

57. Gerhard de Benar ou de Senar, Français, de la ville d'Avignon, prélat domestique du pape Clément V. La ville de Constance fut brûlée de son temps. Il mourut en 1318.

58. Rodolphe II, comte de Montfort, abbé commendataire de Saint-Gall, obtint avec l'évêché de Constance celui de Coire. Il fut excommunié par le pape Jean XX, parce qu'il tenait le parti de l'empereur Louis de Bavière. Rodolphe mourut en 1331, et n'obtint la sépulture ecclésiastique que vingt ans après sa mort.

59. Nicolas I^{er}, de Kensingen ou Trawenfeld, fut élu en concurrence avec Albert, marquis de Bade et de Hochberg, qui céda son droit et devint évêque de Frisingue. Un jour qu'il revenait de campagne, les barons des Tenges l'attaquèrent; et après avoir tué et maltraité une partie de sa suite, ils le firent prisonnier dans le château de Heuve, d'où il ne sortit qu'au bout de six mois à la prière des grands du pays. Il en nourrit jusqu'à trois mille, dans un temps de

disette. Il mourut à Cassel en 1344.

60. Udalric III, ou Ulric, doyen de l'église de Constance, élu en 1344, était un homme simple, mais prudent. On lui demanda un jour pourquoi il amassait tant d'argent; il répondit que l'argent terminait plus de procès et d'inimitiés que la justice. Il mourut le 26 novembre 1351.

61. Jean III, de Windeck ou de Windlow, fut assassiné, pendant qu'il était à table, par quelques seigneurs de ses vassaux, le jour de Sainte-Agnès, 1355.

62. Udalric IV, de Fridengen, élu unanimement, aima mieux céder que de payer le droit de la Chambre apostolique.

63. Henri III, baron de Brandis, fils de Volfang et de la comtesse de Montfort, moine et abbé d'Einsidel en Suisse, conseiller de l'empereur Charles IV, élu unanimement, siégea vingt-cinq ans, et mourut en 1383 à Chinzénaw, dans le château de Gotliebe, d'où il fut transporté en sa cathédrale.

64. Manegeld de Brandis, neveu du précédent, abbé de Reichenau, élu le 27 janvier 1384 par la moindre partie des chanoines; les autres ayant élu Nicolas de Rissembourg, qui fut aussi confirmé par le pape, voulant aller livrer combat à son compétiteur, tomba mort de son cheval l'an 1385.

65. Nicolas II, de Rissembourg, fut obligé par son Chapitre de quitter l'évêché de Cons-

tance l'an 1388. Le pape Urbain VI lui conféra l'évêché d'Olmütz. Mais il trouva aussi dans celui-ci un compétiteur Jean, marquis de Moravie, avec lequel il fut obligé de s'accommoder. Il obtint en échange la prévôté de la cathédrale de Constance.

66. Buchard I^{er}, de Hoven, grand-prévôt de Constance, fut élu par tout le Chapitre, et prit possession le 19 août 1388. Il mourut en 1398, après qu'une partie de la ville eut été consummée par le feu.

67. Frédéric II, de Nellenbourg, chanoine de Strasbourg, élu en 1398, céda dix jours après ayant aperçu que l'Eglise était chargée de dettes.

68. Marquard de Bandeck, élu pour succéder à Frédéric, mourut en 1407.

69. Albert Blarer, surnommé de Gisperg, de Constance même, et prévôt du Chapitre, résigna au suivant en 1411.

70. Othon III, de Hochber et Rottel, succéda à Albert à l'âge de vingt-trois ans. Le concile de Constance fut tenu de son temps. Il résigna après avoir siégé vingt-quatre ou vingt-cinq ans, à celui qui suit....

71. Frédéric III, comte de Zollern, chanoine de Strasbourg et abbé commendataire de Reichenaw, élu en 1433 ou 1434, abdiqua en 1436.

72. Henri IV, de Howen, doyen de Strasbourg et prévôt de Constance, élu le 4 d'août 1436, et confirmé huit jours

après par Eugène IV, qui était à Bâle. Cinq années après, il devint administrateur de l'évêché de Coire; mais il fut obligé de le quitter l'an 1452, et mourut dix ans après.

73. Burchard II, comte de Randeck, gardien de l'Eglise de Constance, élu en 1462, mourut en 1466, le 13 avril.

74. Herman III, de Landenberg, grand-doyen de Constance, mort en 1477.

75. Louis de Freyberg, auparavant coadjuteur de Constance, succéda en 1477; mais comme il était désagréable à plusieurs du Chapitre, il fut obligé de quitter l'évêché, et demanda de tenir l'abbaye de Weingarten en commende, ou comme prévôté séculière; mais l'empereur s'y opposa, et Louis mourut à Rome l'an 1484, pendant qu'il y poursuivait son procès.

76. Othon IV, élu par un parti opposé à Louis, siégeait dès 1482, et mourut en 1491.

77. Thomas Ferflower de Ceyl, docteur en Droit et grand-prévôt de Constance, précepteur de l'empereur Maximilien, chancelier de Frédéric, fut élu à la recommandation de ce dernier le 22 mars 1491, et mourut le 25 avril 1496.

78. Hugues de Hohen-Landenberg, grand-doyen de Constance, siégeait en 1506. Il rétablit le monastère de Petershausen, et en réforma plusieurs autres dans la ville, qu'il augmenta et qu'il agrandit de son

temps. L'empereur Maximilien assembla les États à Constance vers l'an 1527. Le changement de religion l'obligea de se retirer à Uberling avec tout son clergé, où le sénat et le peuple le reçurent très-honorablement. Enfin, en 1530, il résigna à son Chapitre l'épiscopat, se retenant la petite ville de Marckdoff, avec ses dépendances, pour pension. Érasme, dans sa lettre 725, l'appelle un prélat doux, homme de bien et intègre.

79. Balthazard Merckle, natif de Waltkirchen, dans la Forêt-Noire, était devenu par son savoir vice-chancelier de l'Empire, grand-prévôt de Constance et de Notre-Dame à Munich, et évêque d'Hildesheim l'an 1528. L'année suivante, il fut transféré à Constance, et mourut à Trèves en 1531, âgé de cinquante-deux ans.

80. Hugues, le même dont nous venons de parler, fut rappelé par le Chapitre après la mort de Balthazard, et mourut le 7 janvier 1532.

81. Jean IV, comte de Lupf et Stulingen, élu le 3 février, résigna en 1537, et mourut dans le château de son père en 1551.

82. Jean V, comte de Wèse, né au pays de Juliers, auparavant archevêque de Lundén en Danemarck, et évêque de Roschilde, ayant été chassé de son évêché par les luthériens, fut élu évêque de Constance en 1536, à l'instance de l'empereur Charles-Quint. Il augmenta considérablement les revenus de son

évêché par l'union des abbayes de Reichenaw, de l'Ordre de Saint-Benoît; de Waldsassen, de l'Ordre de Cîteaux; et d'Oeningen, de celui de Saint-Augustin. Ce qui se fit vers l'an 1543, et l'évêque mourut en 1547 ou 1548.

83. Christophe Mezler de Andelberg, docteur en Droit, vicaire et official de Constance et de Coire, élu unanimement au mois de juillet 1548, eut un suffragant sous le titre d'évêque d'Ascalon, appelé Jacques Éliner. Il mourut le 11 septembre 1561.

84. Marc Sitticus, comte d'Altaemps ou Hoheneimbs, neveu du pape Pie IV, fils de Théodore, et de Claire de Médicis, sœur de ce pontife, fit son apprentissage de la guerre sous la discipline de Jean-Jacques de Médicis, général d'armée en Italie. Devenu chevalier de Saint-Jacques d'Espagne, il prit le parti de l'Église, selon le conseil de son oncle, qui le fit évêque de Cassano en 1561, et l'envoya nonce en Allemagne, auprès de l'empereur Ferdinand, ensuite cardinal, puis évêque de Constance, etc. Il rebâtit magnifiquement le palais épiscopal, et résigna en faveur du suivant au mois de février 1589.

85. André d'Autriche, fils aîné de Ferdinand, archiduc d'Autriche, et de Philippine Welzère, d'Augsbourg, fait cardinal par Grégoire XIII en 1576, et évêque de Constance et de Bresse par Sixte V, gouverneur des Pays-Bas à la place d'Albert,

qui alla en Espagne. Il mourut à Rome en 1600.

86. Jean-Georges de Halweil, nommé en 1601, mourut en 1603.

87. Jacques Fugger, en 1604, mourut en 1626.

88. Sixte de Prasberg, de Summeraw, chanoine d'Augsbourg et de Saltzbouurg, grand-prévôt de Constance, en fut nommé évêque le 2 mars 1626, et mourut en 1628.

89. Jean VI, Truchses, de Waldbouurg, évêque en 1628, mourut le 15 décembre 1644.

90. François-Jean de Prasberg, de Summeraw, chanoine d'Augsbourg et de Constance, vicaire-général et suffragant de ce dernier siège, sous le titre d'évêque de Tricale, succéda au précédent le 7 février 1645, et mourut en 1689, âgé de soixante-dix-sept ans.

91. Marquard Rodolphe, de Rodt, chanoine, chantre et grand-doyen, élu le 14 avril 1689, mourut en 1704.

92. Jean-François Schenck, de Stauffenberg, chanoine et chantre de Constance, capitulaire des Églises d'Augsbourg et de Wirtzbouurg, élu évêque de Constance en 1704, et dix ans après accordé par le pape, le 9 août 1714, pour coadjuteur à Augsbourg. (*Gallia christ.*, nov. edit., tom. 5, pag. 891.)

Conciles de Constance.

Le premier fut célébré l'an 1044. Le roi Henri IV, d'Allemagne, qui fut empereur de-

puis, y donna la paix à tous ses États. (Labbe., 9. Hard., 6.)

Le second l'an 1094. Gebhard de Zaringen, troisième de ce nom, évêque de Constance, et légat du pape Urbain II, convoqua ce concile, touchant la discipline ecclésiastique. On y fit des lois sévères contre l'incontinence des prêtres et la violence des simoniaques. On y ordonna aussi que l'on jeûnerait la première semaine de Carême, la semaine de la Pentecôte, et que l'on fêterait, non toute la semaine de Pâques comme c'était la coutume de plusieurs diocèses, mais trois jours seulement, et trois à la Pentecôte. (Regia, 26, Labbe., 10. Hard., 6.)

Le troisième, l'an 1414, qui dura jusqu'à l'an 1418. Ce concile général fut assemblé par le pape Jean XXIII, de concert avec l'empereur Sigismond, pour terminer le schisme qui affligeait l'Eglise depuis plus de trente ans; et qui était causé par la pluralité des papes. C'était pour lors Pierre de Lune qui avait pris le nom de Benoît XIII; Ange de Corario, Vénitien, qui s'était fait nommer Grégoire XII, et Balthazar Cossa, nommé Jean XXIII. C'était ces trois concurrens qui entretenaient le schisme pour lors; et ce fut pour l'éteindre qu'on assigna le concile général de Constance, à la fête de la Toussaints de l'an 1414. Il ne commença cependant que le 16 du mois de novembre. L'empereur Sigismond s'y rendit la veille de Noël, et y chanta l'E-

vangile en habit de diacre, à la messe de minuit célébrée par le pape Jean XXIII. Il y eut deux cent cinquante évêques et quarante-cinq sessions. La seconde session se tint le 2 de mars de l'an 1415. Jean XXIII y renonça à la papauté, en cas que Grégoire et Benoît en fissent de même. Mais il prit la fuite pendant la nuit, et se retira au château de Schaffhouse. La troisième session se tint le lundi 25 de mars. Le cardinal de Florence y lut une déclaration faite au nom du concile, contenant, 1° que le concile est légitimement convoqué, commencé et célébré; 2° que la retraite du pape ne le dissout point; 3° que le concile ne doit point être séparé ni transféré, si ce n'est pour une cause raisonnable approuvée par le concile. La quatrième session se tint le 30 du même mois. On y déclara que le synode assemblé légitimement au nom du Saint-Esprit, qui compose le concile général et représente toute l'Eglise catholique militante, tient sa puissance immédiatement de Jésus-Christ, et que toute personne, même le pape, est obligé de lui obéir dans ce qui regarde la foi, l'extirpation du schisme et la réforme générale de l'Eglise, dans ses membres et dans son chef. C'est ainsi que le portent la plupart des éditions des Actes du concile de Constance, plusieurs manuscrits de cette session, même du temps du concile, tous les manuscrits de la session suivante; et Gerson, dans

deux discours qu'il prononça dans le concile. La cinquième session se tint le samedi 6 d'avril. On y déclara, dans le deuxième article, que toutes les personnes, même de condition papale, qui n'obéiraient pas à ce concile général, seraient mises en pénitence. Dans le sixième, que le pape était tenu de renoncer au pontificat, dans tous les cas où sa renonciation pourrait apporter un grand bien à l'Église et procurer l'union; et que le pape était tenu de s'en rapporter sur ce point à la déclaration du concile. Dans le septième, que si le pape étant requis par le synode de renoncer au pontificat pour le bien de la paix, ne le veut pas faire ou le diffère, il doit être dès lors considéré comme déchu du pontificat, et on doit lui refuser l'obéissance. La sixième session fut tenue le 17 d'avril, et la septième, le 2 de mai. On y procéda contre le pape Jean xxiii, et contre les erreurs de Wiclef. Les autres sessions, jusqu'à la treizième, furent contre le même pape. Dans la treizième, on condamna d'hérésie ceux qui blâment la coutume de communier sous une seule espèce. La quinzième session fut employée à faire le procès à Jean Hus. On fit dans la seizième divers réglemens touchant les personnes des prélats, et les actes du concile. Dans la dix-neuvième, on traita de la cause de Jérôme de Prague et des autres hérétiques. Dans la vingtunième, on condamna Jérôme

de Prague. Dans la vingt-troisième, on commença le procès de Pierre de Lune, qui fut condamné définitivement dans la trente-septième. Dans la trente-neuvième, on fit un décret qui ordonnait de tenir un autre concile général, cinq ans après celui de Constance; un troisième, sept ans après la fin du second; et à l'avenir qu'il s'en tiendrait toujours un de dix ans en dix ans. On y fit aussi deux autres constitutions; l'une par laquelle on défendit de transférer malgré eux des prélats à d'autres Églises; l'autre par laquelle on abolit le droit que le pape s'attribuait de jouir des dépouilles des prélats décédés, et des exactions de droits de visite et de procuration. Dans la quarantième, on publia un décret par lequel on ordonnait que le pape futur travaillerait avec le concile à la réforme de l'Église, dans son chef et dans ses membres. Dans la quarante-unième, tenue le 8 de novembre, on nomma les députés qui devaient être joints aux cardinaux, pour faire l'élection du pape, et le jeudi suivant, qui était le jour de la fête de saint Martin, Othon Colonne, cardinal-diacre, du titre de Saint-Georges, fut élu pape d'une voix unanime, et prit le nom de Martin v, à cause du jour de son élection. Il présida à la quarante-deuxième session, où l'empereur Sigismond et le duc de Bavière furent déchargés de la garde de Balthazard Cossa. Dans la quarante-troisième session, le pape

Martin v publia quelques constitutions pour la réforme de l'Église : 1° il révoque toutes les exemptions accordées par les papes depuis la mort de Grégoire xi ; 2° il ordonne un nouvel examen des unions ; 3° il défend d'appliquer au profit du pape ou de la chambre apostolique les revenus des Églises vacantes ; 4° il condamne la simonie dans les élections , postulations , collations ; 5° il annule toutes les permissions accordées par les papes , de posséder des bénéfices qui requièrent un des Ordres sacrés , sans être obligé de le recevoir ; 6° il défend d'imposer des décimes ou d'autres charges sur les églises ou personnes ecclésiastiques , si ce n'est pour un grand bien qui concerne l'Église universelle du consentement des cardinaux et des prélats des lieux. Dans la quarante-quatrième session , on lut la constitution de l'indiction du futur concile à Pavie. Dans la quarante-cinquième et la dernière , qui se tint au mois de l'an 1418 , le pape ferma le concile , en faisant lire une constitution par laquelle il permettait à tous ceux qui avaient assisté au concile de retourner chez eux. (Reg., 29. Labb., 12. Hard., 7. Herman Van der Hart, *Acta concil. Constantiensis*, 6 vol. in-fol., 1698. Bourgeois du Chastenot, *Hist. du Concile de Constance*, in-4°, Paris, 1718. Dupin, quinzième siècle.)

CONSTANCE, *Constantia*, ville épiscopale de la province

d'Arabie , au diocèse d'Antioche , sous la métropole de Bostres. C'est tout ce que nous apprennent la notice d'Hiéroclès , et les actes des conciles qui marquent les noms de deux de ses évêques :

1. Chilon , au concile de Nicée. 2. Solème , à celui de Chalcedoine.

CONSTANCE, *Constantia*, ville épiscopale de Mésopotamie , au diocèse d'Antioche , sous la métropole d'Amide , bâtie par l'empereur Constance la même année qu'il rebâtit et fortifia Amide dont elle est éloignée d'environ sept cent stades au midi. Il ne faut pas confondre avec cette ville celle de Constantine de l'Osrhoène. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Théopompus , dont Baronius parle à l'année 715.

CONSTANCE, ville épiscopale sous le patriarchat d'Antioche , dans laquelle nous trouvons deux évêques latins au quatorzième siècle , sans savoir positivement sa situation.

1. Pierre , de l'Ordre des Frères-Mineurs , nommé par Clément vi le 31 juillet 1346. (Waddingue, *Annal.*, tom. 3.)

2. Jean Lupi , de l'Ordre des Carmes. (*Specul. Carm.*)

CONSTANCE, évêque de Pérouse et martyr , naquit à Pérouse même dans un temps où il y avait déjà un grand nombre de chrétiens. Ses vertus le firent nommer évêque de la ville d'où il fut mené prisonnier à Assise , ou dans quelque autre ville voi-

sine, et décapité pour la foi près d'Ispello, ou de Foligny. Son culte est fort ancien dans l'Italie où il y a encore une église de son nom auprès de Pérouse, et un canton de pays auprès de Foligny, qui s'appelle la *Contrée de St.-Constance*. On suppose deux translations de son corps, l'une de Foligny à Pérouse, et l'autre de Pérouse à Magdebourg, mais fort incertaines toutes les deux. On fait sa fête le 29 janvier. C'est tout ce qu'on peut dire de plus certain des trois vies de saint Constance, publiées par Bollandus, qui ne sont ni originales, ni beaucoup dignes de foi. (Baillet, 29 de janvier.)

CONSTANCE (saint), sacristain de Saint-Étienne, près d'Ancone en Italie, vivait dans le sixième siècle. C'était un homme entièrement détaché du monde, et qui n'avait d'ardeur que pour le ciel. Sa pauvreté était grande, et son humilité profonde. Il en donna des preuves à un paysan qui était venu de loin pour le voir. Cet homme l'ayant trouvé monté sur une échelle, qui accommodait ses lampes, dans une attitude fort méprisable en apparence, commença à se moquer de lui et à l'injurier. Constance descendit aussitôt de son échelle, embrassa celui qui l'insultait, et le remercia du jugement équitable qu'il portait de lui. Le Martyrologe romain fait mention de saint Constance le 23 de septembre. Son histoire est au cinquième chapitre du premier livre des Dialogues de saint Gré-

goire-le-Grand. (Baillet, 24 septembre.)

CONSTANCE, et non pas *Constantin*, comme le nomme Vossius, était prêtre de Lyon, sa patrie, et non pas évêque, comme l'a cru saint Isidore de Séville. Il était d'une famille illustre, et passa pour un des plus beaux esprits du cinquième siècle, où il vivait. Il orna de vers hexamètres les collatéraux de l'autel de la belle église que saint Patient avait fait bâtir à Lyon. Saint Sidoine, évêque de Clermont, son ami, l'ayant engagé à se rendre en Auvergne, pour consoler et réunir son peuple, que les ravages des Visigots avaient dispersé, il eut le bonheur d'y réussir en ramenant le peuple à Clermont, et en le réunissant pour la défense commune. On croit que Constance vécut au moins jusqu'à l'an 468, qu'il publia la vie de saint Germain d'Auxerre, à la prière de Censorius, évêque de la même ville. Cette vie, qu'on trouve dans Surius au 31 juillet, et que M. d'Andilly a traduite en français, est généralement estimée. Éric, moine de Saint-Germain-d'Auxerre, l'a mise en vers; et le père Labbe nous a donné ce poème dans sa *Bibliothèque des Manuscrits*, tom. 1, pag. 531. Quelques uns croient aussi que la vie et l'építaphe de saint Just, évêque de Lyon, mort vers l'an 390, sont de la composition de Constance. Il est encore auteur de deux lettres, dont l'une est adressée à saint Patient, et l'autre

tre à Censorius. Constance n'y prend point d'autre qualité dans l'inscription que celle de pécheur ; ce qui prouve sa profonde humilité. Il joignit à cette rare vertu beaucoup d'esprit, et les charmes victorieux d'une éloquence si persuasive, que quand il parlait publiquement sur une affaire, son sentiment l'emportait toujours sur celui des autres, et lors même qu'il était d'un avis différent. Il avait aussi le jugement fin et délicat, mais grave et solide, et un don particulier pour consoler les affligés, et réunir les esprits divisés. (M. de Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. 8, pag. 546. Dupin, *Bibliothèque ecclésiast. du cinquième siècle*. Dom Rivet, *Histoire littéraire de France*, tom. 2, pag. 643 et suivantes. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiast.*, tom. 15, pag. 120 et 121.)

CONSTANS (Germain), avocat en parlement et juge-garde de la Monnaie de Toulouse, donna en 1657 un traité de la Cour des Monnaies et de l'étendue de sa juridiction, en un vol. in-fol.

CONSTANT (David), professeur en théologie dans l'académie de Lausanne, naquit dans cette ville le 16 mars 1638, et y remplit dans la suite la première classe du collège. Ce fut pendant qu'il occupait ce poste qu'il donna *Florus*, les *Offices de Cicéron* et les *Colloques d'Érasme*, avec des notes estimées. De ce poste il passa à la chaire de la morale et de la langue grecque. Pendant qu'il la remplissait, il publia

quelques *Dissertations curieuses sur la femme de Loth, sur le buisson de Moïse, sur le serpent d'airain, et sur le passage de la mer Rouge*, en latin. Il donna aussi un *Abrégé de Politique*, dont la meilleure édition est de 1687, avec son *Système de Morale théologique*, en vingt-cinq dissertations. Après l'an 1700, ou cette année même, on lui donna la chaire de théologie, dont il remplit les fonctions jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il mourut le 27 février 1733, âgé de quatre-vingt-quinze ans moins dix-sept jours. (*Supplément français de Bâle*. Moréri, édit. de 1759.)

CONSTANTIA, métropole de Chypre. (Voyez SALAMIS.)

CONSTANTIEN, que plusieurs nomment mal *Constance*, d'une noble famille d'Auvergne, se mit sous la conduite de saint Mesmin, dans le monastère de Micy, vers l'an 518. Il y trouva son compatriote saint Frambaud ou Frambourg, avec lequel il se retira dans le pays du Maine vers l'an 535, pour y vivre en anachorètes. Frambourg s'avança vers le bois de Nuz, tirant sur le couchant, se fit une cabane près de la rivière de Mayenne. Constantien s'en fit une entre la même rivière et celle de la Sarthe, de l'autre côté de la forêt, dans le territoire de Javron. Saint Innocent, évêque du Mans, le fit prêtre, et lui assigna un canton proche de sa solitude, pour y faire des missions évangéliques. Il convertit un grand nombre de

personnes par sa douceur, sa patience, sa charité, sans que ces occupations extérieures lui fissent rien perdre de son esprit de retraite et de prière. Le roi Clotaire 1^{er}, passant par le Maine en 560, pour porter la guerre en Bretagne où l'on appuyait la révolte de son fils Chramne, le visita et se recommanda à ses prières. Constantien lui prédit la victoire, et bâtit un monastère des bienfaits de ce prince. Il mourut saintement quelques années après, et Dieu attesta sa sainteté par des miracles. On fait sa fête le 1^{er} de décembre, qui est celui de sa mort, selon les historiens. Il y en a qui disent que son corps fut dissipé par les Normands, et d'autres qu'il fut transporté dans l'abbaye des bénédictins de Breteuil, bourg du diocèse de Beauvais. D'autres croient qu'il n'y a dans cette abbaye que le chef de saint Constantien. Sa vie, écrite par un auteur presque contemporain, sur le rapport de ses disciples, est mise en abrégé dans les histoires du Maine, de Courvoisier et Bondonnet; dans les *Annales ecclesiast. de France*, du P. Le Cointe. (Baillet, 1^{er} décembre.)

PAPES.

CONSTANTIN, pape, natif de Syrie, succéda à Sisinnius le 25 mars 708. L'empereur Justinien-le-Jeune, surnommé *Rhinotmate*, l'ayant prié de passer en Orient pour régler quelques affaires de religion, le reçut magnifiquement, et lui baisa les pieds avec

beaucoup de respect à Nicomédie. A son retour, il s'opposa vigoureusement à Philippique ou Bardant, qui avait envahi l'empire, et condamna en l'an 712 les propositions erronées de Jean, moine hérésiarque, placé sur le siège de Constantinople par Philippique, au préjudice de Cyrus, patriarche légitime et orthodoxe, que cet usurpateur de l'empire en avait injustement chassé. Le pape Constantin mourut le 9 avril 715, après avoir gouverné saintement l'espace de sept ans et quinze jours. On lui attribue une lettre à Édaldus, archevêque de Vienne, que l'on trouve dans la bibliothèque de Fleury; mais dom Ceillier dit qu'il n'en connaît qu'une, qu'il écrit à Barthuvalde, archevêque de Cantorbéry, touchant la fondation du monastère de Covesham. (Anastase et Platine, dans sa Vie. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 18, pag. 40.)

CONSTANTIN, anti-pape, frère de Toton ou Teuton, duc de Népi en Toscane, se fit installer sur le siège pontifical après la mort de Paul 1^{er}, l'an 767. Il fut obligé de s'enfuir de Rome en 768, et condamné dans un concile l'année suivante. (Baronius, *A. C.* 767, 768 et 769.)

CONSTANTIN-LE-GRAND, empereur, *Flavius Valerius Constantinus*, mérite de tenir place entre les auteurs ecclésiastiques, aussi bien que Charlemagne. Il était fils de Constance Chlore et d'Hélène, et naquit

le 27 février vers l'an 274, à Naisse, ville de la Dardanie, lorsque son père fut fait César et envoyé dans les Gaules. Il demeura comme en otage auprès de Dioclétien; et quand ce prince eut abdiqué l'empire, Maximien Galère, sous prétexte d'affection, le retint sur le même pied auprès de lui. Mais prévoyant que cet empereur et ses collègues avaient dessein de se défaire de lui pour envahir la part de l'empire de son père Constance qui ne pouvait plus vivre que peu de temps, il s'échappa des mains de ces tyrans, prit la poste et vint en grande diligence trouver son père en Angleterre, ayant fait tuer tous les chevaux publics des lieux où il passait, afin d'empêcher ses ennemis de courir après lui. Constance était déjà malade, et mourut peu de temps après au milieu de ses enfans, à York en Angleterre, le 25 juillet de l'an 306. Constantin fut aussitôt proclamé empereur par les soldats qui avaient suivi Constance; mais il se contenta du titre de César. Il visita les provinces qui lui étaient soumises, et repoussa les Barbares qui voulaient passer le Rhin; ensuite il s'avança vers l'Italie, prit de force toutes les villes qui s'opposèrent à son passage, et défit par trois fois les troupes de Maxence; enfin ce tyran, étant venu au-devant de lui près de Rome avec une grande armée, fut entièrement vaincu, et périt par la chute d'un pont sur lequel il passait pour se sauver. Eusèbe rapporte que Constantin l'avait

assuré qu'il avait vu alors dans le ciel une croix lumineuse avec cette inscription : *C'est par ce signe que tu vaincras tes ennemis*; et que Jésus-Christ lui ayant apparu ensuite pendant qu'il dormait, lui avait commandé de faire faire un étendard en forme de croix; qu'il obéit à cette révélation, et qu'après sa victoire il mit cet étendard en trophée au milieu de Rome, avec cette inscription : *Par ce signe salutaire, qui est la marque de la véritable puissance, j'ai délivré votre ville de la domination des tyrans, et j'ai rétabli le sénat et le peuple dans leur ancienne splendeur*. On ne peut douter qu'au moins en ce temps Constantin fût chrétien. A Milan, il donna sa sœur à l'empereur Licinius, et tous deux, de concert, accordèrent à leurs sujets la liberté de religion; permirent aux chrétiens le libre exercice de la leur, et voulurent qu'on leur restituât les lieux où ils avaient coutume de s'assembler. Licinius, malgré cet accord, recommença la persécution; et Constantin lui ayant déclaré la guerre, le défit avec toute son armée, l'envoya à Thessalonique, où, comme il formait une nouvelle révolte, il le fit étrangler. Par là Constantin se vit seul empereur de l'Orient et de l'Occident.

Les guerres et les affaires de l'Empire n'empêchaient cependant pas Constantin de prendre part à ce qui regardait les chrétiens. Ayant reçu des plaintes de la part des Donatistes contre Cé-

cilien et contre d'autres évêques africains, il leur donna des juges hors d'Afrique, et fit assembler pour ce sujet le concile de Rome, sous Miltiades. Ensuite les Donatistes s'étant encore plaints de ce jugement, il fit assembler le concile d'Arles, où ils furent de nouveau condamnés. Mais n'étant pas encore contents de ce jugement, ils en appelèrent à Constantin même qui les condamna en dernier ressort; écrivit contre eux en Afrique, fit informer contre Sylvain qui avait été de leur parti, et leur fit ôter leurs temples. La nouvelle doctrine d'Arius lui donna aussi lieu de faire éclater son zèle. Il s'efforça d'abord d'apaiser cette division, et pour cela il écrivit à Alexandre et à Arius d'une manière très-touchante et très-forte, les assurant qu'il avait retardé son voyage en Orient dans la crainte d'y trouver les esprits en discorde, et les priant de lui ouvrir, par leur bonne intelligence, l'entrée de l'Orient, qu'ils lui avaient, pour ainsi dire, fermé par leur différend. Le fameux Osius, évêque de Cordoue, fut chargé de cette lettre qui ne termina rien; au contraire, les esprits s'animant encore davantage, Constantin crut que le meilleur moyen de les apaiser était d'assembler un concile général d'Orient et d'Occident, et d'y faire décider la question qui partageait les chrétiens. Il l'indiqua à Nicée en Bithynie, où il voulut être présent. Il exhorta les évêques à la paix. Ils convinrent tous d'une même doctrine;

ils dressèrent un symbole; tous y souscrivirent, à l'exception d'un petit nombre. Arius fut envoyé en exil, et on brûla les livres de cet hérésiarque. Constantin traita magnifiquement les évêques, et les renvoya comblés de présents. Il fit ensuite découvrir le sépulcre de Jésus-Christ à Jérusalem; il y fit bâtir une magnifique église, aussi bien qu'à Bethléem, et sur la montagne des Olives. On prétend qu'il découvrit la croix de Jésus-Christ, qu'on assure avoir fait pour lors plusieurs miracles, quoiqu'Eusèbe n'en dise rien. Ce fut vers le même temps qu'il fit bâtir la fameuse ville de Constantinople.

Cependant Constantin n'était pas encore baptisé, et il n'est pas nécessaire ici de réfuter la fable du baptême administré par saint Sylvestre à cet empereur; il ne fut baptisé que quelques jours avant sa mort par Eusèbe de Nicomédie, dans un faubourg de cette ville, comme nous l'assurent d'un commun consentement Eusèbe de Césarée, saint Athanasie, saint Jérôme, saint Ambroise, Socrate, Sozomène, Théodoret, évêque, et tous les autres anciens. Sa mort arriva peu de jours après, c'est-à-dire le 22 mai, fête de la Pentecôte de l'an 337. Il avait régné trente ans neuf mois et vingt-sept jours. Cet empereur a été un des plus grands princes qui aient jamais été, soit qu'on considère sa conduite et sa politique, soit qu'on jette la vue sur ses grandes actions, soit enfin qu'on se représente les grands

services qu'il a rendus à l'Église. Quelques uns l'accusent d'avoir été Arien, mais c'est à tort : tant qu'il a vécu, il n'a cessé de maintenir la foi du concile de Nicée, et il n'a jamais voulu souffrir qu'on lui ait donné aucune atteinte. Il est vrai qu'il favorisait quelques évêques qui étaient du parti d'Arius, et qu'il exila injustement saint Athanase ; mais ne sait-on pas que les princes les mieux intentionnés sont souvent surpris par ceux qui les approchent, et trompés dans la confiance qu'ils donnent à ceux qui leur font la cour, pour leur en imposer sous des dehors affectés de zèle et d'attachement à leur service ?

Pour donner quelque idée de la capacité de cet empereur, et du progrès qu'il avait fait dans les sciences ; il suffit de rapporter ce qu'en dit Eusèbe au liv. 3 de la vie de cet empereur, ch. 2. Il composa, dit-il, des harangues pour l'instruction de ses sujets ; et l'ordre qu'il tenait dans ses discours était de les commencer par la réfutation de l'erreur des païens, qui adoraient plusieurs dieux ; ensuite il s'étendait sur les preuves de l'unité de Dieu, et de la providence par laquelle il gouverne l'univers ; il expliquait après cela les motifs qui l'avaient porté à descendre sur la terre, et les circonstances de la vie qu'il y avait menée ; il passait à la description du jugement, et épouvantait ses auditeurs par la véhémence de ses discours contre les avarés, les

emportés, les voluptueux, les menaces du jugement de Dieu et de la punition de leurs crimes. Le même Eusèbe rapporte, au chap. 12 du livre 3, une courte harangue de Constantin aux Pères du concile de Nicée pour les exhorter à la paix. On peut joindre à cette harangue la prière qu'il prescrivit à ses soldats avant de combattre, rapportée dans le livre 4, et l'instruction qu'il donna à un avaré de sa cour, qui se trouve au chap. 30 du même livre. Mais le plus considérable de ces monumens est sans doute le grand discours adressé à l'assemblée des fidèles, qu'Eusèbe a traduit en grec et mis à la fin de sa vie. L'exorde de ce discours est sur la Pâque, sur la bonté du Sauveur, et sur l'ingratitude des hommes. Il le finit par une apostrophe à l'Église. Dans le corps du discours, il combat l'idolâtrie et la multiplicité des dieux. Il montre qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, créateur de toutes choses, père du Verbe, qui est engendré de lui, sans qu'il en souffre de diminution, et qui est uni avec lui. Il combat le destin ; il établit la providence et la liberté, et réfute les erreurs des philosophes. Il fait connaître les avantages que les hommes ont reçus de l'incarnation du fils de Dieu. Il dit que son avènement a été prédit par les prophètes, à l'autorité desquels il ajoute la prédiction de la Sybille, dont il tâche de montrer la vérité par le témoignage de Virgile. Il décrit la fin malheureuse des empereurs

qui avaient persécuté l'Église, et il finit en disant que nous devons attribuer à Dieu tout le bien que nous faisons; et, avant de rien entreprendre, avoir recours à lui par la prière, comme au principe de tout bien. Tout ce discours est élevé et digne de la majesté d'un empereur tel que Constantin. Je pourrais ici rapporter les constitutions de cet empereur en faveur des Églises et des personnes ecclésiastiques; mais on les peut voir dans le Code Théodosien, où elles sont encore aujourd'hui. Je ne parlerai que de ses lettres, dont voici le catalogue et les argumens, la date et les endroits où elles se trouvent. Lettre de Constantin à Melchias, évêque de Rome, pour y assembler un concile sur l'affaire de Cécilien, écrite en 313, dans Eusèbe, liv. 10 de l'*Hist.*, c. 5, et au premier tome des *Conc.*, col. 1405; à Oélianus, vicaire d'Afrique, au sujet du concile d'Arles. Pre Pithou est le premier qui nous l'ait donnée. Elle est dans le t. 1^{er} des *Conc.*, c. 1421; à Chreste, évêque de Syracuse, par laquelle il lui mande de se trouver au concile d'Arles, écrite en 314, dans Eusèbe, livre 10 de son *Hist.*, c. 15. Lettre de Constantin aux évêques du concile d'Arles, à la fin d'Optat, édition de Paris, et tome 1^{er} des *Conc.*, col. 1420; à Probatien, proconsul d'Afrique, pour faire arrêter un Donatiste nommé Ingentius, et le lui envoyer, écrite l'an 315. Saint Augustin rapporte cette lettre dans l'épître 68; et dans

le livre 3, contre Cresconius, chap. 17. Elle se trouve encore tome 1^{er}, *Conciles*, col. 1439. Lettre à Celse, vicaire d'Afrique, écrite sur la fin de 315, dans laquelle Constantin lui recommande d'avertir les évêques des deux partis qu'il viendrait bientôt pour les juger, et de leur conseiller de demeurer en paix en attendant. Il témoigne dans cette lettre la joie qu'il aurait de trouver tous les esprits réunis, à la fin d'Optat, et tome 1^{er}, *Conc.*, col. 1440. Lettre aux évêques d'Afrique et au peuple catholique, sur le schisme des Donatistes, ibid. Lettre à Cécilien, évêque de Carthage, pour la distribution des aumônes qu'il faisait aux pauvres d'Afrique, écrite l'an 312, rapportée par Eusèbe, liv. 10, *Hist.*, cap. 6 et 7. Lettre à Anulin, sur l'immunité des clercs, ibid.; à Eunalius, vicaire d'Afrique, par laquelle il lui fait savoir le jugement qu'il a rendu en faveur de Cécilien contre les Donatistes, récitée dans la conférence de Carthage, ch. 516. Il y en a un fragment dans saint Augustin, au liv. 3, contre Cresconius, ch. 71. Elle a été écrite l'an 316. Lettre aux évêques de Nicomédie, par laquelle il témoigne qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour procurer la paix à l'Église; mais que n'en ayant pu venir à bout, il faut attendre que Dieu y apporte remède. Cette lettre est à la fin d'Optat. Lettres à saint Athanase, l'une en faveur d'Arius, l'autre pour le prévenir sur les pièges que lui tendaient

ses ennemis. Elles sont dans la seconde apologie de ce Saint. Lettre à Jean, chef des Mélétiens, au sujet de leur union avec saint Athanase, *ibid.* Lettre aux évêques du synode de Tyr, pour les inviter de venir à Constantinople, *ibid.* Autre lettre aux évêques de Nicomédie, par laquelle il leur accorde une place pour bâtir une église en la place de celle que les Donatistes avaient prise de force, et décharger les ecclésiastiques des charges publiques. Lettre à Eusèbe pour la construction des églises aux frais de l'empereur, écrite l'an 324, liv. 2 de la vie de Constantin, ch. 48. Lettre à l'évêque Alexandre et au prêtre Arius, sur le sujet de leur différend, dans laquelle il les exhorte à la paix, en l'an 324, *ibid.*, ch. 64. Lettre à tous les évêques sur les décisions du concile de Nicée, liv. 3 de la vie de Constantin, ch. 17. Lettre à Alexandre sur le même sujet; aux Égyptiens sur le même sujet, *ibid.*; à Alexandre sur le même sujet, *ibid.* Lettre contre Arius, dont Socrate fait mention au livre 1^{er} de son *Hist.*, ch. 9, rapportée à la fin de l'histoire de Gélase de Cizique. Lettre aux Nicomédiens contre Eusèbe et Théognis, rapportée en partie par Théodoret au liv. 1^{er} de son *Histoire*, ch. 20, et entièrement par Gélase de Cizique. Lettre à Macarius, évêque de Jérusalem, pour la construction d'une église dans cette ville. (Eusèbe, liv. 3 de la vie de Constantin, ch. 30. Lettre à Sapor, roi de Perse, en

faveur des chrétiens, *ibid.*, l. 4, ch. 9 et suiv.) Il y a dans Eusèbe, Socrate et Théodoret d'autres lettres de ce prince. Les édits qu'il avait faits en faveur de la religion sont dans le code Théodôsiusien.

On ne doit pas mettre au nombre des édits de cet empereur celui de la donation qui porte son nom, et par lequel on suppose qu'il a donné à l'évêque de Rome et à ses successeurs la souveraineté de la ville de Rome et des provinces de l'empire d'Occident, parce que cet acte est si visiblement supposé, qu'il est impossible d'en soutenir l'authenticité. 1^o Aucun des anciens n'a fait mention de cette prétendue libéralité de Constantin envers l'Église. Eusèbe et tous les autres qui remarquent exactement tous les bienfaits de cet empereur envers les chrétiens, et spécialement envers les évêques, n'en disent pas un mot. 2^o Les papes même qui se sont le plus distingués par leur reconnaissance envers les rois et les empereurs qui ont fait du bien à leur siège, ou qui ont défendu avec plus de vivacité leur patrimoine temporel, n'ont jamais allégué cette prétendue donation qui cependant leur eût été fort avantageuse. 3^o. Tout y respire le faux. La date; on la fixe au quatrième consulat de Constantin avec Gallicadus. Or, ce fut avec Licinius que cet empereur fut pour la quatrième fois consul; ce qui arriva en 315, temps auquel Constantin n'était pas encore

baptisé, même dans l'opinion de ceux qui croient qu'il fut baptisé par saint Sylvestre à Rome. L'auteur de cette pièce tombe encore dans une autre erreur ; il y fait mention de Constantinople, ou plutôt il remarque que la ville de Byzance portait déjà ce nom ; ce qui n'est arrivé que vers l'an 325. Il ajoute qu'il fut dès lors permis aux papes de se servir d'une couronne d'or semblable à celle des rois et des empereurs. Or, en ce temps, les rois et les empereurs ne se servaient point de couronne, mais de diadème. L'histoire fabuleuse du baptême de Constantin par saint Sylvestre y est aussi rapportée ; et on y raconte, contre toute vérité, qu'il y avait alors cinq églises patriarcales, dont celle de Constantinople était la seconde. 4°. Il ne faut être que médiocrement versé dans l'histoire, pour savoir que du vivant de Constantin, et long-temps après sa mort, la ville de Rome et l'empire d'Occident ont toujours été sous la puissance des empereurs ; que les papes même les ont reconnus pour souverains, et que ce qu'ils possèdent aujourd'hui de puissance et d'autorité temporelle vient originellement de la piété et de la magnificence du roi Pepin, et de l'empereur Charlemagne. Constantine, fils de Constantin, avait un gouverneur à Rome nommé Léonce. Ce fut lui qui se saisit de la personne du pape Libère, et qui le fit conduire à Milan où l'Empereur ne pouvant l'obliger

à souscrire à la condamnation de saint Athanase, l'envoya en exil à Bérée, ville de Thrace. Prétex-tat gouvernait la ville de Rome du temps de l'empereur Valentinien, et ce fut lui qui maintint le pape Damase contre Ursicin, antipape, et qui relégua celui-ci dans les Gaules. Symmaque, pour Honorius, apaisa le schisme d'Eulalius contre Boniface. On remarque que ce pape, en remerciant l'Empereur de la protection qu'il lui avait accordée, emploie expressément ces mots : « Dans votre ville impériale. » *In urbe vestrae mansuetudinis.* Quand ensuite les Barbares commencèrent à s'emparer de l'Italie, les empereurs y envoyèrent des généraux d'armée pour la défendre comme un pays qui leur appartenait. Mais, malgré tous leurs efforts, Théodoric, roi des Ostrogoths, s'en étant emparé, se la rendit tributaire, et gouverna la ville de Rome avec une puissance aussi absolue qu'était celle des empereurs romains. Ses successeurs, Athalaric et Théodabat, se maintinrent dans cette possession jusqu'à ce qu'ils furent chassés, du temps de Justinien, par Bélisaire, capitaine romain, qui prit de force la ville de Rome ; après quoi toute l'Italie devint soumise aux empereurs grecs. On y établit ensuite des exarques qui demeuraient ordinairement à Ravenne, et auxquels les papes, aussi bien que le peuple, étaient soumis dans le temporel. Les Lombards s'étant ensuite emparés de l'Italie, et n'y

ayant plus de secours à attendre de l'empereur grec, qui se trouvait embarrassé dans d'autres guerres, les papes Grégoire VI et Zacharie furent obligés d'avoir recours à Charles Martel, maire des Français, qui força Luitprand, roi des Lombards, de remettre aux Grecs l'exarchat de Ravenne, qu'ils perdirent enfin sans pouvoir y rentrer. Alors le pape Étienne eut recours au roi Pepin qui, étant venu assiéger Pavie, obligea le roi Astolphe de demander la paix qui lui fut accordée à condition que non-seulement il rendrait à l'Eglise romaine tous les fonds et les terres qu'elle possédait en Italie, mais aussi qu'il lui céderait l'exarchat de Ravenne, et les villes du duché de Rome. Depuis ce temps, les papes en ont joui, quoique souvent traversés par les Lombards et les Grecs qui se le disputaient à l'envi. Ce n'a été que sous Charlemagne et ses successeurs qu'ils en ont été paisibles possesseurs. Ce n'est donc point à Constantin, mais à nos rois, que les papes sont redevables des fondemens de leur souveraineté. Nous voudrions pouvoir dire quel est l'auteur de la supposition, et quel a été le motif pour lequel on l'a fabriquée. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce prétendu acte est plus ancien qu'Hincmar qui le cite dans son *épître* 3, chap. 13, et qu'Isidore Mercator l'a mis dans sa collection. Le pape Léon IX l'allègue aussi dans son *Épître* à Michel Cérularius; Anselme, Yves de

Chartres et Gratien l'ont inséré dans leurs collections. Enfin Balamon, auteur grec, en rapporte une partie dans ses commentaires sur le *Nomocanon* de Photius. Baronius et ceux qui l'ont suivi, ont soupçonné les Grecs de cette supposition, prétendant qu'ils avaient contrefait ce monument pour établir l'antiquité du patriarcat de Constantinople et pour faire croire que l'Eglise de Rome devait sa grandeur à l'empereur Constantin; mais, outre qu'il n'y a pas d'apparence que les Grecs eussent supposé un acte contraire à leur droit prétendu sur l'Italie, cet écrit se trouve cité par les Latins deux cents ans avant qu'il fût connu aux Grecs. Le Père Morin croit que c'est un ouvrage de Jean, diacre de l'Eglise de Rome qui vivait en l'an 963; mais cela ne peut être, puisqu'il a été cité auparavant par Hincmar. M. de Marca soutient que les papes ont fabriqué ce monument, d'intelligence avec nos rois, afin de s'opposer aux empereurs grecs qui redemandaient l'exarchat de Ravenne, comme leur appartenant. Mais quelle apparence que les papes et nos rois aient eu recours à cette fourbe qu'il est facile de découvrir, ayant d'ailleurs de bonnes raisons à opposer aux Grecs, pour leur montrer que l'exarchat de Ravenne ne leur appartenait plus. Les meilleurs de nos critiques l'attribuent à Isidore Mercator, grand et célèbre fabricant de ces sortes de pièces; et je crois qu'on peut s'arrêter à

cette dernière conjecture, comme la plus probable. On trouve cette pièce, et toutes ses différentes éditions, dans le premier vol. des *Conciles*, du père Labbe. Nous éviterons d'omettre ici un bon mot de l'ambassadeur de Venise à Rome. Le pape Jules II lui ayant demandé à voir le titre du droit que la république avait sur le golfe Adriatique, il lui répondit finement : *S'il plaisait à Sa Sainteté de faire apporter l'original de la donation que Constantin avait faite au pape Sylvestre de la ville de Rome, et des autres terres de l'État ecclésiastique, il y verrait au dos la concession de la mer Adriatique faite aux Vénitiens.* (Eusèbe, Sozocrate, Sozom., Zonare, Eutrope, Baron., an. 1306 et seq. Le père Morin, *Discipline de l'Église*. M. de Marca, *de Concord. Imper. et Sacerd.* Le P. Alex., *Select. histor.* C. Dupin, quatrième siècle.)

CONSTANTIN PORPHYROGENÈTE, empereur de Constantinople, mérite aussi d'être au rang des auteurs ecclésiastiques. Il était habile, aimait les gens de lettres ; et s'adonna à l'étude des sciences. Nous avons de lui une Histoire de l'image de Notre-Seigneur, envoyée au roi Abgare, et apportée d'Édesse à Constantinople l'an 944. Cette pièce a été donnée par le père Combefis dans son Recueil d'auteurs sur l'Histoire de Constantinople, imprimé à Paris en 1654. Il a fait aussi la vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul. Elle se trouv

dans le recueil d'Allatius. Meursius avait déjà donné, en 1517, quelques traités politiques de cet empereur ; savoir, un traité de l'administration de l'Empire, adressé à son fils Romain ; un livre de Tactique ; deux livres des Dignités de l'empire d'Orient, et dix-sept Nouvelles. Il avait aussi fait des Pandectes historiques et politiques, tirées de tous les historiens, et divisées en cinquante-trois titres, dont il ne nous en reste que deux ; savoir, le vingt-septième qui contient les extraits des ambassades, donné en grec par Hoeschelius, imprimé à Augsbourg en 1603, et en latin à Paris en 1609 ; et le cinquantième sur les Vertus et les Vices, donné par M. Henri Valois, et imprimé à Paris en 1634.

CONSTANTIN HARMONOPULE, juge de Thessalonique, était de Sebaste, et fleurit vers 1150, lorsque parut l'hérésie des Bogomiles, comme il le dit lui-même. Il savait parfaitement le Droit, dont il nous a laissé des monuments dans un dictionnaire qu'il avait composé de cette science, et qui parut en grec à Paris en 1540, et à Lyon en 1556, grec et latin, avec les notes de Jean Mexico, et de Denis Godefroy, à Genève, 1587, in-4°. Nous avons encore de lui un recueil de canons, rapporté dans le Droit canon, grec et romain, par Lewenclavius, tom. 1 ; et un traité des Sectes hérétiques, grec et latin, *ibid.* ; p. 547, et dans le premier tome de l'addition de Fronton du Duc à la Bibliothèque des Pères.

CONSTANTIN MANASSÈS, a fleuri en Grèce en 1150. Il a écrit un abrégé d'histoire, adressé à Irène, sœur de l'empereur Manuel Comnène, femme d'Andronic, depuis le commencement du monde jusqu'au règne d'Alexis Comnène; c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1081. La version de cette chronique, faite par Lewentavius, a été imprimée à Bâle en 1573. Le grec nous a été donné par Meursius, à Amsterdam, l'an 1616, et elle a été imprimée en grec et en latin avec les notes de Lewentavius, de Meursius, d'Allatius et de Fabrot, à Paris, en 1655, in-fol.

CONSTANTIN MÉLITIENIOT, archidiacre de J. Veccus, patriarche de Constantinople en 1276, défendit fortement la cause de l'union avec les Latins, que soutenait Veccus contre Constantin Acropolite Lagothète. Il souffrit même avec lui pour la foi, et mourut en exil dans une petite ville de Bithynie. Il composa un traité de l'union ecclésiastique entre les Latins et les Grecs, et un autre assez étendu de la procession du Saint-Esprit. L'un et l'autre nous ont été donnés par Léon Allatius, dans sa *Grèce orthodoxe*, tom. 2, pag. 642 et 765.

CONSTANTIN DE MÉDICIS, évêque d'Orviette, légat du pape Alexandre IV près de l'empereur des Grecs, naquit à Florence de l'illustre maison de Médicis. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans le tems qu'on travaillait à la canonisation de ce saint patriarche, et fut formé par ses

premiers disciples aux exercices de la piété chrétienne, et aux fonctions de l'apostolat. Alexandre IV l'ayant nommé à l'évêché d'Orviette, cette dignité, sans rien changer à la rigueur de ses pénitences, donna à sa charité de nouveaux moyens de se répandre par les secours spirituels et corporels qu'il procura à tous ses diocésains. Il y avait à peine deux ans qu'il goûtait la douceur de son gouvernement, lorsque le souverain pontife, voulant se servir de ses talens pour des affaires d'une autre conséquence, l'envoya vers l'empereur Théodore dans le dessein de réunir l'Eglise grecque avec la romaine. Il partit d'Italie en 1256, avec la qualité de légat apostolique; mais il mourut en Grèce l'année suivante. On a de lui, la vie de Saint-Dominique qui se trouve dans le premier tome des *Script. Ord. Prædic.*, du père Echard, pag. 25 et suiv. (Voyez le père Touron, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 1, pag. 166 et suiv.)

CONSTANTIN (Fulvius), professeur de Pérouse, mort en 1596, a laissé: *Comment. in Institut.*, et des *Conseils*.

CONSTANTIN. Les chevaliers de l'Ordre Constantin, appelés aussi *Angéliques*. (Voy. ANGÉLIQUES.)

CONSTANTINA, ville épiscopale de l'Osroène, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Edesse. On l'appelait autrefois *Nicephorium* et *Tela*, parce qu'elle était située sur une col-

line. On l'a nommée aussi *Maximianopolis*, de ce que l'empereur Maximien Galère l'avait rétablie et exemptée de trois ans de tribut, après que les Perses l'eurent entièrement désolée. Un tremblement de terre l'ayant totalement renversée, le grand Constantin la fit encore rebâtir, et voulut qu'elle prit son nom. Justinien la fortifia, et y fit conduire des eaux dont elle manquait. Elle est appelée *Constantia* dans quelques Notices; mais c'est une faute de copiste qui aura confondu *Constantina* de l'Ostroëne avec *Constantia* de Mésopotamie. Elle a eu les évêques suivans :

1. Sophrone, au concile de Chalcédoine.

2. Paul, chassé de son siège pour n'avoir pas voulu souscrire à l'énotique de Zénon.

3. Barhadades, siégeait sous l'empereur Anastase. Il découvrit que les juifs avaient concerté de livrer la ville aux Perses qui l'assiégeaient. Il exhorta les habitans à se bien défendre, et les aspergea avec de l'eau bénite. Il donna l'Eucharistie à ceux qui la lui demandaient, pour leur ôter tout prétexte de quitter leur poste pour l'aller recevoir à l'église. Il sut même gagner les bonnes grâces de Cabades, général des Perses. Procope raconte qu'il en usait familièrement avec le Roi. Il siégeait l'an 506.

4. Jean, hérétique sévérien, assista en 512 au concile de Siodon, et fut envoyé en exil par l'empereur Justien. Les jacobites

en font la fête comme d'un martyr.

5. Thomas, souscrivit au cinquième concile général.

6. N....., dont parle Théophauste Simocata, l. 3, *Hist.*, c. 2.

• CONSTANTINE. Voy. CIRE.

CONSTANTINO (François-Marie), jurisconsulte de Rome. On a de lui, *Observationes forenses practicabiles, sive Commentaria ad varia capita statutorum almæ urbis, quibus multa nedum ipsis statutis, verum-etiam juri communi accommodata, explanantur et dilucidantur*, à Rome 1701, 2 vol. in-fol. Ce traité des statuts les plus importants de Rome, commence par quelques remarques sur ce qu'on appelle statuts en général. On demande qui a le pouvoir d'en faire? Par qui ce pouvoir est accordé, et en quelle occasion? Comment l'usage peut en introduire, ou en abolir? Les principes connus sur cette matière sont expliqués à la tête de l'ouvrage, en cinq articles différens. On trouve ensuite le chapitre huitième des statuts de Rome. Ce chapitre regarde le devoir des juges; et comme le sujet est vaste et important, l'auteur s'y arrête beaucoup dans son commentaire. Il examine à cette occasion, sur le chapitre douzième des mêmes statuts, les causes qui peuvent rendre un juge suspect et révocable. Il dit qu'à Rome un plaideur, pour exclure son juge, n'a qu'à affirmer avec serment qu'il lui est suspect, pourvu que cela se fasse dès l'en-

trée du procès ; car si la contestation est engagée, il faut prouver les faits de *suspicion*.

La raison qu'il donne de la facilité qu'on a au premier cas, de refuser un juge sans preuve, c'est qu'il vaut mieux, dit-il, déférer sur cela, sans autre examen, à l'inquiétude des parties, que d'entrer dans des discussions peu honorables aux juges, et peu propres à soutenir la haute idée que l'on doit avoir de leur caractère.

Il explique après cela le chapitre treizième, qui oblige les magistrats de Rome, lorsqu'ils quittent leurs charges, à comparaître dix jours de suite devant les syndics de la ville, pour essuyer publiquement les plaintes et les reproches de leurs prévarications, et être condamnés à en réparer le tort.

Il passe de là au chapitre quarante-quatrième qui défend les présens aux juges, et ne leur permet de recevoir que ce que la loi leur donne. Elle exige même qu'ils fassent grâce de leurs droits aux personnes qui sont hors d'état de les payer.

Après avoir parlé en général de la loi et des juges, notre auteur entre dans l'explication détaillée de plusieurs matières de Droit et de pratique qu'il examine toujours par rapport aux statuts de Rome. Le premier volume traite des rescissions ou restitutions en entier ; des reconventions ou compensations ; des interrogatoires sur faits et articles, des enquêtes, des péremp-

toires, des actes sous signature privée et de la manière de les faire reconnaître en justice ; des donations en faveur de mariage ; des causes sommaires ; des défauts ou contumaces ; du privilège des clercs ; des différentes juridictions de la ville de Rome ; des diverses sortes de contrats ; des compromis, et des sentences arbitrales ; des partages entre cohéritiers ; des chemins publics et des servitudes ; des retraits ; de l'aliénation des biens des mineurs ; des banqueroutes ; des lettres de change.

Le second volume traite des lots, de l'augment de la dot ; et, à cette occasion, de la renonciation des filles aux successions futures des pères et mères, moyennant une certaine somme donnée en les mariant. Si ces renonciations peuvent exclure d'une partie même de la légitime, ou si elles ne vont qu'au retranchement de ce qui excède, c'est une question assez agitée parmi les auteurs. Le nôtre décide que, pourvu que la dot soit considérable, il n'est pas nécessaire qu'elle remplisse absolument la légitime. Il parle ensuite des substitutions ou fidéicommiss. Il remarque, entre autres choses, que, sur cette matière, il ne faut pas confondre les conditions avec les dispositions. Souvent le testateur nomme des personnes pour marquer la condition sous laquelle il dispose, sans que pour cela il ait envie de faire une disposition en leur faveur. Un testateur, par exem-

ple, qui substitue à son héritier, en cas qu'il meure sans enfans, n'appelle pas les enfans de l'héritier au fidéicommiss; il ne les nomme que pour faire cesser le fidéicommiss, s'il y en a de vivans au moment de la mort de leur père, ou pour le faire valoir, s'il n'y en a point. C'est ce qui a donné lieu à la maxime, *que les enfans mis dans la condition, ne sont pas dans la disposition*; mais comme en matière de fidéicommiss, tout dépend de la volonté du testateur; s'il y a quelques conjectures qui fassent connaître qu'il a voulu substituer les enfans, quoiqu'il ne les ait pas compris dans la condition, on les appelle alors au fidéicommiss. Ces conjectures sont infinies. L'auteur en cite les exemples les plus ordinaires. On présume facilement que le testateur a voulu disposer en faveur des enfans, lorsqu'il est d'une noblesse ancienne; lorsqu'on a accoutumé dans sa famille de substituer et de disposer en faveur des descendans; lorsqu'il a fait plusieurs degrés de substitution; lorsqu'il a préféré les mâles aux filles; lorsqu'il y a défenses expresses d'aliéner; lorsqu'il y a charge de porter le nom et les armes, etc. Il suffit que trois de ces conjectures ou autres semblables se trouvent ensemble, pour prouver la volonté du testateur à cet égard.

L'auteur fait entrer aussi dans son traité les mariages, les successions, les prescriptions, les tutelles, les divisions de personne

et de biens. (*Journal des Savans*, septembre, 1707, pag. 571 et suivantes.)

CONSTANTINOPLE, ville dont la situation est aussi agréable à la vue qu'elle est avantageuse pour commander à tout l'univers. Elle est située sur une pointe de terre avancée vers le Bosphore de Thrace, de laquelle il n'y a qu'un trajet de demi-heure jusqu'en Asie. Nous laissons à d'autres à parler de sa beauté, de sa grandeur, de sa magnificence, de ses édifices, et particulièrement de ses temples. Nous avons à décrire l'antiquité de son épiscopat, la prééminence de son patriarchat, ses prérogatives, les changemens qui sont survenus dans son gouvernement ecclésiastique, son schisme avec l'Eglise romaine, et l'état présent où la religion chrétienne y est réduite.

Cette ville s'appelait autrefois Byzance; on ne l'a appelée Constantinople que depuis les embellissemens qu'y fit faire l'empereur Constantin-le-Grand, après qu'il l'eût choisie pour y tenir sa cour, comme au milieu de tout l'univers dont il pouvait alors se flatter d'être le souverain. Son évêque était soumis à la métropole d'Héraclée; il devint ensuite archevêque. Enfin, cette ville étant parvenue au point d'être égalée à Rome, il prétendit ne point reconnaître de supérieur, appuyé sur le troisième canon du second concile général tenu en 381, par lequel on lui accorde le premier rang, après l'évêque de Rome, et immédiatement avant

les évêques d'Alexandrie et d'Antioche. Ce canon ne diminuait pas les droits du métropolitain d'Héraclée, auquel il appartenait toujours d'ordonner l'évêque de C. P., comme il n'en donnait aucun à celui-ci sur les autres diocèses. Cependant il se crut en droit, au siècle suivant, d'étendre son autorité sur les diocèses de Thrace, du Pont et de l'Asie, auxquels le patriarche Attique joignit l'Illyrie orientale en se la faisant attribuer par une loi de Théodose-le-Jeune, en 421. Il faut remarquer les termes de cette loi : *Ecclesiae C. P. quae Romae veteris praerogativa laetatur*. Le pape Boniface 1^{er} se récria aussitôt contre cette innovation, et Théodose lui donna toute la satisfaction qu'il souhaitait. Anatolius, autre patriarche, prétendit aussi avoir les mêmes droits; mais l'empereur Justinien réprima son ambition, et conserva au pape le gouvernement de toute l'Illyrie.

Le canon 28 du concile de Chalcédoine n'excita pas moins l'ambition des évêques de C. P. Les affaires qui regardaient la foi étant terminées, et la plupart des évêques ayant pris congé, les clercs de C. P. sollicitèrent ceux qui restaient encore, et en particulier les légats du pape saint Léon, à faire quelques décrets en faveur de la ville impériale. Dans cette assemblée où les légats ne se trouvèrent point, on dressa ce vingt-huitième canon qui, outre la seconde place accordée à l'évêque de C. P. après

le pontife romain, lui permet encore d'ordonner tous les métropolitains, tant des diocèses du Pont, de l'Asie et de la Thrace, que des nations barbares et éloignées. Les légats s'opposèrent fortement à ce canon, aussi bien que plusieurs évêques d'Illyrie, et jamais le pape saint Léon ne voulut l'approuver, quelque instance que lui firent les évêques qui en étaient les auteurs, et l'empereur Marcien. On peut voir les lettres de ce pontife à l'empereur, à l'impératrice Pulchérie, et à Anatolius, patriarche; en effet, ce canon donna lieu aux ennemis de la foi, de rejeter ce concile et de mépriser ses autres décrets. On aurait cependant tort d'en conclure que l'autorité du pape n'est pas telle que le prétendent les théologiens de la communion romaine, comme a fait un auteur de ces derniers temps, trompé apparemment par Blondel,

Acace de C. P. entreprit de faire revivre ce canon en 472, et voulut soumettre à son siège ceux d'Alexandrie et d'Antioche; mais ce fut en vain, les papes s'y opposèrent, et il n'a enfin prévalu que par force, et parce que les empereurs grecs l'ont emporté par violence. Cependant, après la prise de C. P. par les Français et les Vénitiens en 1204, Innocent III voulut bien que le patriarche latin eût le second rang après lui. Les patriarches de C. P. n'en demeurèrent pas là. Ils voulurent au sixième siècle prendre le titre d'œcuméniques ou d'univer-

sels, Pélagé II et saint Grégoire-le-Grand reprirent cette hardiesse. L'empereur Phocas obligea même le patriarche Cyriaque de renoncer à ce titre ; mais lorsque sous l'empire d'Héraclius qui avait succédé à Phocas, les évêques de C. P. eurent embrassé le monothélisme, ils ne gardèrent plus de mesure, et poussèrent leur ambition jusqu'à ne vouloir plus reconnaître de supérieur. Ils en vinrent même jusqu'au point de s'élever au-dessus des papes de Rome, et de leur disputer la primauté, prétendant que Rome avait cessé d'être la capitale du monde, et que les empereurs ayant établi leur siège à C. P., les évêques de ce siège surpassaient en autorité les autres évêques, autant qu'elle surpassait en dignité les autres villes. Nous exceptons du nombre de ces orgueilleux patriarches Taraise qui assista au septième concile général, et Ignace qui se trouva au huitième.

Non-seulement ces évêques prétendaient que les églises des pays barbares leur étaient soumises en vertu du vingt-huitième canon du concile de Chalcédoine ; ils entreprirent même, sous l'empereur Léon l'Isaurien, d'enlever au pontife de Rome et de s'attribuer la Calabre, la Sicile, et toutes les provinces de l'Illyrie orientale ; Photius, au neuvième siècle, s'attribua la nouvelle Bulgarie qui était une portion de l'Illyrie. S'ils augmentèrent encore leur patriarcat d'un autre diocèse de Bulgarie

en 1204. Enfin ils attirèrent à eux les Blaches et les Russes, auxquels ils inspirèrent leurs sentimens sur la foi et leur discipline. Ils faisaient plus, ils ordonnaient tous les métropolitains de leur juridiction, et les obligeaient à une taxe ; ils assemblaient de leur chef des conciles pour y traiter des affaires de tout le diocèse ; ils se faisaient rapporter les jugemens prononcés par les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, pour les revoir et juger de nouveau. Ils jouissaient du droit de *stauropege*, c'est-à-dire de planter une croix au lieu où l'on devait construire un autel, même dans les diocèses des autres patriarches, comme ils admettaient parmi eux des clercs étrangers, et qu'ils ne faisaient aucune difficulté de leur conférer les Ordres ; ils les dégradèrent aussi quand il leur plaisait, et les renvoyaient. Il n'y avait qu'eux qui s'ingérassent à faire le saint-chrême dans toute leur dépendance. L'ambition des patriarches de C. P. fut la cause de la séparation de cette Église d'avec l'Église romaine. Les papes ne pouvant souffrir le titre arrogant d'œcuméniques que prenaient ces évêques, leur en firent souvent des reproches, et en particulier saint Grégoire, comme nous l'avons déjà dit ; tout cela fut inutile. Ces superbes évêques continuèrent comme ils avaient commencé. Ils tentèrent même de surprendre le St.-Siège, et représentèrent au pape qu'ils ne se disaient œcuméniques, que dans

leur diocèse, que comme le pape prétendait l'être dans toute l'Église; et le moine Glabert nous apprend qu'ils envoyèrent à Rome des députés chargés de présens pour le pape et pour ceux qui pourraient le faire entrer dans un accommodement à ce sujet. Mais tout le monde sentit le piège, et le fit apercevoir au pontife romain qui ne l'aperçut pas du premier abord. Jean xviii siégeait alors à Rome, et Eusthrate était sur le siège de Constantinople. Ce dernier effort n'ayant pas réussi, ouvrit la porte au schisme, et l'Église d'Orient se sépara pour toujours de celle d'Occident. Michel Cérulaire témoigna quelque désir de se réunir; Léonix lui fit entendre qu'il fallait avant toutes choses qu'il cessât d'opprimer les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, et de prétendre sur eux une autorité qu'il n'avait pas, en se disant le seul et universel évêque de tout l'Orient. Nous faisons à dessein cette remarque contre ceux qui voudraient faire entendre que le schisme est venu d'une autre cause.

Il semble que Dieu ait voulu punir cette Église de l'orgueil de ses patriarches. Les Sarrasins et autres peuples barbares la désolèrent dans le neuvième et le dixième siècle, et ravagèrent les plus belles provinces de l'Empire grec; ils tentèrent alors diverses réunions avec l'Église latine, pour en obtenir du secours; mais comme il n'y avait que de la politique et de l'intérêt humain

dans ce retour apparent, tout cela ne put réussir. Les Turcs vinrent ensuite, et réduisirent et l'église et l'Empire d'Orient sous un même esclavage, par la prise de Constantinople, l'an 1453.

Les patriarches de Constantinople étaient élus dans les premiers siècles par le clergé de leur Église, et par les métropolitains et les évêques qui se trouvaient à la ville impériale dans le temps de leur élection; mais les empereurs ne furent pas long-temps sans en abuser par la nomination; et même dès qu'ils en avaient le moindre sujet de mécontentement, ils les faisaient déposer, et en mettaient un autre à leur place. Ils se servaient même à leur égard d'une espèce d'investiture, puisqu'ils les mettaient en possession de leur dignité, en leur donnant le bâton pastoral, et leur disant ces paroles : « Dieu » qui m'a fait Empereur, vous » fait patriarche : au nom du Père, du Fils, etc. »

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, la ville étant presque déserte, ce prince songea à la repeupler, et ramassa tant qu'il put les habitans des villes voisines qui avaient échappé à la fureur du soldat; il invita même les chrétiens, et leur dit que voulant leur donner des marques de sa bienveillance, il souhaitait qu'ils élussent un patriarche d'entre eux pour présider comme auparavant aux affaires de leur religion : ils élurent donc Georges-le-Scholastique qui s'appelait Gennede, et le présen-

tèrent à l'Empereur qui lui fit tous les honneurs que méritait sa nouvelle place ; et s'étant informé de la manière dont les empereurs en usaient autrefois avec celui qui était élu, il lui donna le bâton pastoral, et le fit accompagner, monté sur un cheval bien caparaçonné, des principaux seigneurs de sa cour, jusqu'à son église. Isidore, Joseph et Marc qui suivirent, furent aussi pareillement honorés. Mais les choses changèrent bientôt de face ; les Trébisentins qui occupaient une partie de la ville, voulant avoir un patriarche de leur nation, cherchèrent à supplanter Marc, pour mettre en sa place un nommé Siméon, leur compatriote ; ils offrirent pour cela au fils du Sultan mille écus d'or, et de là est venu le tribut appelé *poscessum* qui s'est augmenté à mesure qu'il s'est trouvé des gens qui ont ambitionné cette place qui ne se donne plus depuis ce temps-là qu'au plus offrant ; jusqu'à là que le chevalier Ricault, Anglais, assure avoir vu offrir 35,000 écus, monnaie d'Angleterre, pour cette dignité. Ce n'est pas encore tout, il faut donner aux courtisans, aux eunuques et à mille canailles, ou l'on court risque d'être supplanté par un autre. Mais le patriarche aussi vend tout à son tour, ou pour se soutenir dans son poste, ou pour s'indemniser de ce qui lui en a coûté. Il vit avec une vingtaine de moines qui sont ses officiers, et qui font

toute sa suite. Avec cela, il a la hardiesse de se dire N., par la miséricorde de Dieu, archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique ou universel.

Son église patriarchale était autrefois celle de Sainte-Sophie, bâtie par l'empereur Justinien, et qui fut desservie du temps des empereurs d'Orient par plus de cinq cents ecclésiastiques, et avait un million de revenus. Les Grecs la disent un chef-d'œuvre, quoiqu'elle ne soit pas, à beaucoup près, si belle, ni si grande que Saint-Pierre de Rome. Les Turcs en ont fait leur principale mosquée. Sa cathédrale est aujourd'hui une église de la Panogia, c'est-à-dire de la sainte Vierge, qui est fort obscure et fort pauvre, vers le quartier du port. Son palais patriarchal est tout proche, et a encore moins d'apparence. C'est là qu'il vit avec ses religieux, et qu'il fait la plus mince figure qu'il peut, pour ne point exciter la jalousie de ceux qui ne cherchent qu'à le piller. Il y a encore, outre cela, dans Constantinople, environ quarante églises de chrétiens grecs, quatre de chrétiens arméniens, et deux de latins ; l'une appelée de Saint-Nicolas, où sont des religieux de Saint-Dominique, et l'autre de Sainte-Marie, desservie par des religieux latins, selon l'ordre du vicaire patriarchal latin, résidant à Péra où l'on voyait aussi des jésuites et des cordeliers.

Succession des évêques de Constantinople.

Les Grecs, pour faire croire que leur Église était plus ancienne que celle de Rome, ont supposé comme un fait certain que l'apôtre saint André en avait été le premier évêque, et lui ont donné tels successeurs qu'ils ont jugé à propos. Ils ont produit pour cela un écrit de Dorothee, évêque de Tyre et martyr, qui compte depuis cet apôtre jusqu'à environ son temps, vingt-trois évêques qui ont siégé les uns après les autres; mais on a fait voir que cet écrit est supposé, et que c'est l'ouvrage d'une main hardie et entreprenante qui a cru en imposer au public pour donner quelque couleur aux prétentions de son Église. Nous suivrons ici l'ordre qu'a gardé le père Lequien, *Oriens christ.*, tom. 1, p. 205.

1. Philadelphie, ayant gouverné l'Église de Byzance en qualité de simple prêtre pendant vingt ans, sous le métropolitain d'Héraclée, en fut ordonné évêque sous l'empire de Sévère et son fils Antonin Caracalla, par conséquent vers l'an 210 ou 211, et siégea trois ans.

2. Eugène, vingt-cinq ans, depuis la troisième année de l'empire de Gordien jusqu'en 240 de Jésus-Christ.

3. Ruffin, siégea depuis 282 ou 283 de Jésus-Christ, sous l'empire de Numérien, jusqu'en l'an 291.

4. Métrophane, était sur ce siège avant que l'hérésie d'Arius

parût. Quelques-uns veulent que ce Métrophane ait été le premier évêque de Byzance.

5. Saint Alexandre, auquel écrivit saint Alexandre d'Alexandrie sur la condamnation d'Arius. Il assista au concile de Nicée, et mourut en 340, après avoir siégé vingt-trois ans.

6. Saint Paul 1^{er}, chassé trois fois de son siège par Constance pour la foi catholique, et trois fois rétabli, souffrit enfin la mort à Cucuse en 350, ayant été étranglé par les Ariens.

7. Eusèbe, de Nicomédie, envahit ce siège en 340, lorsque Paul en fut chassé la première fois. Il assista l'année suivante au concile d'Antioche, et mourut en 341 ou 342.

9. Macédonius 1^{er}, subrogé une seconde fois à Paul par les Ariens en 341 ou 342, chassé ensuite par l'ordonnance du concile de Sardique et l'autorité du pape Jules 1^{er} en 347, qui rétablissaient Paul; mais ce dernier ayant encore été exilé pour la troisième fois, Macédonius remonta sur ce siège d'où enfin les Ariens le chassèrent eux-mêmes dans leur conciliabule de Constantinople.

12. Eudoxe, succéda à Macédonius au mois de janvier 360, et mourut en 370.

13. Évagre, élu par les catholiques, fut ordonné par saint Eustache, patriarche d'Antioche, qui demeurait secrètement à Constantinople, revenant d'exil, sous l'empereur Jovien. Mais les Ariens élurent Démophile qui était évêque de Borée de Thrace,

et firent si bien que l'empereur Valens fit sortir de la ville Éva-gre et son ordonnateur, quel qu'il ait été, ou Eustathe, ou un autre ; car il est probable qu'Eusathe était mort en 361.

14. Démophile, demeura tranquille possesseur du siège de Constantinople, et y fut confirmé par Valens en 370 ; mais Théodose-le-Grand, venant à Constantinople au mois de novembre 380, il fut obligé de prendre la fuite.

15. Saint Grégoire le théologien, appelé communément de Nazianze, se trouvant à Constantinople après la mort de Valens, pour y rétablir la foi catholique en 379, y fit de grands progrès. Le second concile général crut qu'il fallait un aussi savant homme sur le siège de Constantinople, et le nomma pour évêque ; mais il quitta peu de temps après, et retourna dans son pays. Maxime, disciple de l'école Cynique, travailla à se mettre en sa place pendant qu'il occupait ce siège ; mais ce fut en vain. Quand Démophile fut mort, en 386, les Ariens lui substituèrent Marin et Dorothee.

16. Nectaire, remplaça saint Grégoire en 381, et mourut le 27 septembre 397.

17. S. Jean Chrysostôme 1^{er}, prêtre de l'église d'Antioche, si célèbre par son éloquence et par ses écrits, fut ordonné par Théophile d'Alexandrie, le 26 février 398, déposé dans le conciliabule du Chesne par les intrigues de l'impératrice Eudoxie, et en 403

rétabli aussitôt, à la demande du peuple, déposé encore l'année suivante dans un autre conciliabule, exilé deux mois après, premièrement à Cucuse, ensuite à Pytiunte, enfin à Comane sur le Pont-Euxin, mourut en chemin, accablé de fatigues et de maux, le 14 septembre 407. (*Voyez sa vie.*)

18. Arsace, succéda à Jean le 26 juin 404, et mourut l'année suivante, le 11 de novembre.

19. Attique, succéda à Arsace du vivant de Jean, et mourut le 10 octobre 425. Dorothee, évêque des Ariens, étant mort à Constantinople le 8 octobre 407, ils lui substituèrent un nommé Bardas, homme de la même faction.

20. Sisinnius 1^{er}, siégea après Attique, le 28 février 426, et mourut l'année suivante le 24 décembre.

21. Nestorius, auteur d'une nouvelle hérésie, appelé pour son éloquence par Théodose à Constantinople, fut ordonné le 10 avril 428. Il avança hardiment que la sainte Vierge n'avait point mis au monde un Dieu, mais un homme rempli de l'esprit du Verbe-Dieu. Il fut condamné par contumace dans le concile d'Éphèse en 431, le 22 juin, et déposé, et enfin exilé à Oasis où il mourut.

22. Maximien, succéda le 25 octobre de la même année, et mourut le 12 avril 434.

23. Proclus, ordonné évêque de Cyzique, fit les obsèques de son prédécesseur en qualité d'ar-

archevêque de Constantinople, et mourut le 24 octobre 446 ou 447.

(Voyez PROCLE.)

24. Flavien, succéda la même année. Comme il tenait l'année suivante un concile, Eusèbe, évêque de Dorylée, lui déféra la nouvelle hérésie de l'Archimandrite Eutiches, qui n'admettait en Jésus-Christ qu'une même nature. Eutiches y fut mandé, et ne voulant pas rétracter ses erreurs, il fut proscrit et condamné; mais aussi pour récompense Flavien fut déposé par Dioscore d'Alexandrie dans le faux concile d'Éphèse, le 28 août 449, et relégué à Hipepe, petite ville de Lydie où il mourut. (Voyez FLAVIEN DE CONSTANTINOPLÉ.)

25. Anatolius, fut mis sur le siège de Constantinople en 449, par les intrigues de Dioscore. Nous avons dit ce que fit cet archevêque dans le concile de Chalcedoine, pour augmenter les droits de son siège, par le vingthuitième canon. Il mourut en l'an 458.

26. Gennade, succéda la même année, et mourut en l'an 471.

27. Acace, successeur de Gennade, persuada à l'empereur Zénon de donner son *Hénoticon*; il communiqua avec Pierre Monge d'Alexandrie et Pierre Le Foulon d'Antioche. On l'attendit pendant cinq ans à récipiscence; mais voyant qu'il ne se corrigeait pas, Félix III l'excommunia dans deux conciles de Rome, en 483 et 484. Il mourut en 489.

28. Flavitas ou Flavien, mou-

rut le quatrième mois de son installation.

29. Euphémios qui le suivit, fut chassé de son siège par l'empereur Anastase, pour la foi de Chalcedoine, en 496, et exilé à Euchaire où il mourut vers l'an 515.

30. Macédonius II, élu patriarche en 496, fut aussi déposé et exilé pour la même raison en 511.

31. Timothée, ennemi du concile de Chalcedoine, succéda à Macédonius, et mourut en 517 ou 518.

32. Jean II. La paix se fit entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, sous son pontificat, par la médiation de l'empereur Justin.

33. Épiphanes, siégea après lui. De son temps le pape Jean, envoyé vers l'empereur Justin par Théodoric, roi d'Italie, vint à Constantinople en 525; il fut reçu très-honorablement par Épiphanes; mais Jean ne voulut conférer avec lui qu'après être convenu qu'il aurait la première place, comme évêque de Rome.

34. Anthime I^{er}, hérétique, évêque de Trapèze, envahit le siège de Constantinople en 535; mais dix mois après, le pape Agapet, qui vint à Constantinople, le chassa de son trône, et l'excommunia dans un concile qu'il assembla.

35. Mennas, élu en 536, et ordonné par Agapet, célébra après la mort de ce pontife un autre concile qu'il avait indiqué. Il eut de grands démêlés avec le pape

Vigile à Constantinople, au sujet des trois chapitres qu'il voulait faire condamner, et dont ce pape paraissait prendre la défense. Il mourut le 25 août 552.

36. Eutichius, successeur de Mehnas, présida au cinquième concile, au défaut du pape Vigile, qui ne voulut pas s'y trouver. L'empereur Justinien le déposa en 564 ou 565, le 12 avril, et le reléqua à Amaçée; mais il recouvra son siège le 3 octobre 577, et mourut le 6 avril 582.

37. Jean III, Scholastique, fut mis à la place d'Eutichius, déposé en 565, et mourut en 577. Alors Eutichius fut rappelé.

39. Jean IV, succéda à Eutichius, rétabli le 12 avril 582. On l'appelait *le Jeûneur*. Il s'arrogea le titre de patriarche œcuménique; ce qui donna occasion à une grande contestation entre saint Grégoire et lui. Il mourut le 2 septembre 595.

40. Cyriaque, mourut au mois d'octobre 606.

41. Thomas 1^{er}, après que le siège eut vaqué quelque temps, succéda en 607 le 22 février, et mourut le 20 mars 610.

42. Sergius, célèbre par la protection qu'il donna au monothélisme, fut élu patriarche le 18 avril 610. Il conseilla à l'empereur Héraclius de publier son *ecthèse* qui imposait silence sur les deux volontés et les deux opérations en Jésus-Christ. Il mourut la même année 638.

43. Pyrrhus, hérita de Sergius son siège et son hérésie. Il fut ordonné vers le commencement de

janvier 639, et confirma, dans un concile qu'il assembla, l'*ecthèse* d'Héraclius. Au mois d'octobre 641 il s'éleva contre lui dans la ville un bruit qui le faisait auteur de la mort de Constantin, fils d'Héraclius, arrivée quatre mois après celle de son père; on l'accusait de l'avoir empoisonné, de concert avec Martine sa belle-mère. Il s'enfuit de la ville, et Paul fut mis à sa place. Il eut à Carthage en Afrique une conférence avec saint Maxime, abbé, sur les deux volontés en Jésus-Christ; de là il alla à Rome où il abjura son erreur, qu'il reprit depuis à Ravenne; et en retournant à Constantinople il trouva Paul mort sur la fin de 654, et il fut rétabli sur son siège au mois de mai, ou de juin suivant.

44. Paul II, Monothélite, succéda à Pyrrhus quand il eut pris la fuite en 641. Il fut condamné par le pape Théodose, et ensuite dans le concile de Latran; sous Martin 1^{er}, en 649. Il mourut en 654 le 26 décembre, lorsque le pape Martin fut conduit à Constantinople, et cruellement tourmenté par ordre de l'empereur Constant.

46. Pierre, admettait en Jésus-Christ trois volontés, une substantielle avec les Monothélites, et deux naturelles avec les Orthodoxes.

47. Thomas II, élu après une vacance de six mois, siégea deux ans et sept mois, c'est-à-dire depuis le 17 avril 667 jusqu'au 25 novembre 669 qu'il mourut.

48. Jean v, élu la même année, mourut en 674.

49. Constantin 1^{er}, siégea deux ans et trois mois. Les Bollandistes disent avoir vu trois catalogues, dans lesquels on marque que Constantin Pogonat le chassa de son siège. Il faut donc que cela soit arrivé en 676.

50. Théodore 1^{er}, en 676, regardé comme orthodoxe par Taraise, fut déposé en 678, rétabli en 683, et mourut en 686.

51. Georges 1^{er}, subrogé à Théodore, déposé en 678, assista au sixième concile général en 680, et y souscrivit. Il mourut en 683.

53. Paul m, succéda à Théodore en 686, et souscrivit aux canons *in Trullo* en 692. Il mourut la même année, ou la suivante.

54. Callinique 1^{er}, siégea depuis 692 ou 693 jusqu'en 705 que l'empereur Justinien le déposa, lui fit crever les yeux, et l'envoya en exil à Rome, parce qu'il était partisan du tyran Léonce auquel il avait fait couper le nez, et qu'il avait envoyé en exil.

55. Cyrus, substitué à Callinique en 705, fut déposé en 711, ou 712, par l'empereur Philippique.

56. Jean vi, nommé par Philippique en 711, ou 712. Comme cet empereur proscrivait le sixième concile général, il crut, avec quelques autres, que pour ne pas l'irriter, il fallait céder au temps; mais Philippique ayant été détrôné, et Anastase mis à

sa place, ils écrivirent en 713 au pape Constantin, s'excusèrent sur la nécessité de ménager alors l'esprit de l'Empereur, témoignèrent leur douleur, demandèrent d'être reçus à la communion du Saint-Siège. Il mourut en 715.

57. Germain 1^{er}, évêque de Cyzique, élu le 11 août 715, siégea quatorze ans et quelques mois; mais Léon l'Isaurien étant monté sur le trône et ayant déclaré la guerre aux images, comme il vit que rien ne pouvait faire changer de sentiment à ce prince, il abdiqua le 22 janvier 730, et s'en alla finir ses jours dans sa maison paternelle, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

58. Anastase 1^{er}, disciple de Germain, lui succéda en 730. Il suivit le parti de l'Empereur, et mourut en 753.

59. Constantin II, élu dans un concile de trois cent trente-huit évêques, assemblé en 754 contre les saintes images par l'empereur Constantin Copronyme, quoiqu'Iconoclaste, encourut si fort la haine de ce prince, qu'il le déposa en 766, et l'envoya en exil l'année suivante, où il lui fit trancher la tête.

60. Nicéas 1^{er}, nommé par le même empereur en 766, suivit les mêmes sentimens, et mourut en 780, le 6 février.

61. Paul iv, succéda le 20 février 780. Comme il n'osait se déclarer ouvertement pour les saintes images, et qu'il avait peine à se voir séparé de la communion des autres sièges patriar-

chaux, il abdiqua sa dignité, et se retira dans un monastère où il finit chrétiennement ses jours au commencement de septembre 784.

62. Taraise, de l'état laïque, fut élevé à la dignité de patriarche le 25 décembre 784. Il donna ses soins pour la tenue du septième concile général au sujet des saintes images. Ce concile se tint à Nicée en 787. Il mourut le 25 février 806.

63. Nicéphore, élu le 12 avril 806, siégea environ neuf ans. Il fut exilé par Léon l'Arménien le 13 mars 815, et mourut en 829.

64. Théodore, subrogé à Nicéphore le 1^{er} avril 815, anathématisa dans un concile les Pères du septième concile général. Il mourut en 821.

65. Antoine 1^{er}, surnommé Byrso-Depsas, élu la même année, mourut en 832.

66. Jean VII, ou Jannes, nommé par l'empereur Théophile, et ordonné le 21 avril 832, fut déposé par Théodore, veuve de l'Empereur qui avait de la dévotion aux saintes images, et relégué dans un monastère en 842.

67. Methodius 1^{er}, élu la même année le 12 février, tint un concile pour rétablir le culte des saintes images, et il mourut le 14 juin 846.

68. Saint Ignace, élu malgré lui le 4 juillet 846, fut un des plus grands patriarches de ce siège qu'il tint jusqu'en 857 que l'empereur Michel le relégua, le 23 novembre, dans un monas-

tère de l'île de Térébynthe. Photius envahit alors son siège, et le tint jusqu'au 25 septembre 867. Mais Basile le Macédonien, empereur depuis deux jours, le chassa et le relégua au monastère de Scopen, et rétablit saint Ignace le 23 novembre. Il convoqua même en 869 le huitième concile général pour juger lequel des deux d'Ignace ou de Photius était le vrai patriarche. Le concile décida pour Ignace qui mourut le 23 octobre 877.

69. Photius, ordonné patriarche le 25 décembre 857, assembla un synode en 859, dans lequel il déposa Ignace, comme ayant été ordonné contre les canons; il en tint encore un autre en 861, et un troisième où il fut assez hardi pour excommunier le pape Nicolas 1^{er}. Quand saint Ignace fut rétabli, il sut si bien se retourner, qu'il gagna les bonnes grâces de l'empereur Basile qui le rappela d'exil, et que trois jours après la mort de ce Saint, il remonta sur son siège le 26 octobre de l'an 877. Le pape Jean VIII, trompé par ses artifices, consentit même qu'il assemblât un concile où ayant demandé pardon pour le passé, il fut rétabli dans la communion de l'Eglise. Ce concile se tint en 879. Il y fut déclaré que Photius avait été injustement déposé. Le pape Jean désapprouva depuis ce concile, et punit ses légats qui y avaient assisté, par des censures ecclésiastiques. Léon dit le Sage, après la mort de Basile, chassa encore une fois Photius

en 886, et le relégua dans un monastère où il finit ses jours en 891.

72. Étienne 1^{er}, frère de l'empereur Léon, fut subrogé à Phôtius en 886. Il siégea six ans et quelques mois, et mourut en 893 au mois de mai.

73. Antoine II, surnommé Cauleas, mourut le 12 février 895.

74. Nicolas 1^{er}, appelé le Mystique, eut de grands démêlés avec l'empereur Léon au sujet de son mariage avec Zoë. Ce prince le déposa en 906, et l'envoya dans l'île d'Hière. Cependant, il le rappela étant au lit de la mort en 911, et il continua de siéger jusqu'au 15 mai 925.

75. Euthyme 1^{er}, subrogé à Nicolas en 906, siégea jusqu'à la mort de Léon en 911, qu'Alexandre, frère de Léon, régent de l'empire, le relégua pour rendre à Nicolas sa place.

77. Étienne II, succéda à Nicolas au mois d'août 925, et mourut en 928, le 18 juillet.

78. Tryphon, élevé sur le siège patriarchal de Constantinople le 14 décembre 928, en descendit par le même artifice qu'il y était monté, et se retira dans le monastère d'où il était sorti, au mois d'août 931.

79. Théophilacte, fils de Lecapenus, après que le siège eut vaqué un an et cinq mois, fut nommé patriarche le 2 février 933, âgé de seize ans. Il mourut en 956 le 27 février.

80. Polyeucte, moine, nommé

le 3 avril 956, mourut le 7 janvier 970.

81. Basile 1^{er}, surnommé *Scamandrenus*, moine, élu la même année, le 12 février, siégea jusqu'en 974, qu'ayant été faussement accusé auprès de l'empereur Tzimisce, ce prince le renvoya dans son monastère.

82. Antoine III, surnommé *Studite*, subrogé à Basile en 974, abdiqua sa dignité en l'an 978 ou 979.

83. Nicolas II, surnommé *Chrysoberges*, après que le siège eut vaqué trois ou quatre ans, y fut placé en 982 ou 983, et mourut en 995.

84. Sisinnius II, nommé la même année, fit un réglemeut en 997 contre les mariages incestueux, et mourut en 999.

85. Sergius II, succéda à Sisinnius en 999, et mourut en 1019.

86. Eustathe, nommé en 1019 ou 1020, mourut en 1025.

87. Alexis, nommé en 1025, mourut le 20 février 1043.

88. Michel 1^{er}, dit *Cerulaire*, auteur du schisme d'Orient, monta sur le siège de Constantinople le 25 mars 1043. Il indisposa tellement l'esprit des Grecs contre l'Église romaine, qu'ils s'en séparèrent totalement. Il fut déposé cependant et relégué en 1058 ou 1059 par Isaac Comnène.

89. Constantin III, surnommé *Lichudes*, succéda à Cerulaire, et mourut en 1063.

90. Jean VIII *Xiphilin*, élu au

mois de décembre la même année, mourut en 1075.

91. Côme 1^{er}, abdiqua cette dignité le 8 mai 1081, après avoir siégé près de six ans.

92. Eustrate Garidas, élu la même année, fut déposé en l'an 1084.

93. Nicolas III le grammairien, moine, élu en 1084, mourut en l'an 1111.

94. Jean IX, surnommé Hiéromnemon, élu en 1111, mourut en 1134.

95. Léon Stypiota ou Stypes, siégea depuis l'an 1134 jusqu'en 1143.

96. Michel II Oxytes, élu en 1143, abdiqua en 1146.

97. Côme II Attique, nommé par l'empereur Manuel, à qui étant devenu suspect, ce prince le fit déposer en 1147, le 26 février.

98. Nicolas IV Musalan, siégea jusqu'en 1151 qu'il abdiqua, au mois de mars ou d'avril.

99. Théodore II, subrogé à Côme, mourut en 1153.

100. Néophyte le Reclus, *Inclusus*, élu et non ordonné, fut chassé du palais patriarchal dont il s'était emparé, et où il fit sa demeure pendant l'espace de cinq mois.

101. Constantin IV, surnommé Chiliarenus, siégea deux ans, c'est-à-dire, depuis 1154 jusqu'en 1156.

102. Lucas Chrysoberges, paraît avoir occupé ce siège depuis 1156 jusqu'en 1158, ou 1159.

103. Michel III Anchilianus, mort en 1177.

104. Chariton, ne siégea que onze mois, et mourut en 1178.

105. Théodose Borradiotes, élu en 1178, abdiqua en 1183.

106. Basile II Camaterus et Philacopulus, siégea deux ans et demi, et fut chassé par Isaac l'Ange en 1186.

107. Nicéas II Montanes, chassé aussi en 1189, ou 1190.

108. Léonce Thootocites, siégea sept mois, et fut aussi chassé par le même empereur en 1190, ou 1191.

109. Dosithée, patriarche de Jérusalem, transféré à Constantinople en 1190, ou 1191, fut déposé dans un concile, et s'en retourna à Jérusalem en l'an 1192, ou 1193.

110. Georges II Xiphilin, succéda à Dosithée, et tint un concile en 1197. Il mourut l'année suivante.

111. Jean X Camatère, élu la même année, siégea cinq ans huit mois sept jours, c'est-à-dire jusqu'en 1204, que la ville de Constantinople étant prise, le 12 d'avril, par les Français et les Vénitiens, il se retira à Dimotuc, ville de Thrace. Innocent III le sollicita inutilement de rentrer dans la communion de l'Eglise romaine. Il mourut en 1206, après s'être démis de sa dignité, au mois de février.

112. Michel IV Autorianus ou Sautorianus, fut substitué à Nicée où demeurerait l'empereur grec Théodore Lascaris, le 20 mars 1206. Il couronna ce prince, et mourut en 1212, le 25 août.

113. Théodore III, Irenicus, ou

Gopas, le siège ayant vaqué dix mois et demi, fut élu au mois de juillet 1213, et ordonné le 28 ou 29 septembre. Il mourut le dernier janvier 1215.

114. Maxime 1^{er}, élu le 3 juin 1215 ou 1216, selon les Bollandistes, siégea six mois.

115. Manuel 1^{er} Sarantenus, siégea cinq ans sept mois, depuis 1215 jusqu'en 1221.

116. Germain II, succéda à Manuel, et mourut vers l'an 1240.

117. Methodius II, siégea trois mois seulement, et mourut la même année.

118. Manuel II Charitopule, après une vacance de près de quatre ans, élu en 1244 ou 1245, mourut vers l'an 1255.

119. Arsène 1^{er} Autorianus, après une vacance de quelques mois, élu à la fin de 1255, abdiqua cette dignité en 1260 qu'il reprit en l'an 1261, vers le mois d'août, ou de septembre, lorsque l'empereur Michel Paléologue eut repris possession de Constantinople le 25 juillet 1261. Arsène fut déposé et exilé en 1266. Il mourut au mois de septembre 1273.

120. Nicéphore II, succéda à Arsène en 1260, et mourut quelques mois après.

122. Germain III, succéda à Arsène, déposé en 1266, et abdiqua en 1267.

123. Joseph 1^{er}, élu à la fin de 1267, quitta le palais patriarchal le 11 janvier 1274, parce qu'il s'opposait à l'union des deux Églises, dont on devait traiter dans le concile de Lyon. On lui

donna pour successeur l'année suivante Jean Beccus; mais après la mort de l'empereur Michel, qui arriva le 11 décembre 1282, son fils Andronic, peu porté pour la réunion, rétablit Joseph à la fin de décembre. Il mourut au commencement de mars l'année suivante.

124. Jean II Beccus ou Veccus, ayant lu avec attention quelques écrits faits contre le schisme des Grecs, l'abjura, et se réunit. Il eut beaucoup à souffrir de la part des schismatiques. Il fut substitué à Joseph le 26 mai 1275, et ordonné le 2 juin. Il siégea jusqu'au 26 décembre 1282 qu'il abdiqua sous Andronic, et mourut en 1288.

126. Grégoire II, de Chypre, dit à Grégora, s'accommoda au temps, et succéda à Beccus le 11 avril 1283. L'Empereur l'obligea de se démettre au mois de juin 1289.

127. Athanase 1^{er}, élu la même année le 14 octobre, abdiqua quatre ans après, le 16 octobre 1293, et reprit sa dignité le 23 juin 1303, qu'il quitta encore en 1311.

128. Jean XII Cosmas, de Sozople, substitué à Athanase la première fois qu'il abdiqua en 1293, abdiqua lui-même en 1303, ou, suivant les Bollandistes, en 1304.

130. Niphon 1^{er}, succéda à Athanase qui abdiqua encore en 1311, et fut déposé en 1315.

131. Jean XIII Glycys, élu en 1316, abdiqua le 11 mai 1320, et se retira dans un monastère.

132. Gerasime 1^{er}, succéda immédiatement à Glycys en 1320, et mourut le 20 avril de l'année suivante.

133. Ésaïe, après une vacance de deux ans sept mois et onze jours, monta sur le siège de Constantinople le 30 novembre 1323, et mourut en 1333.

134. Jean XIV Aprenus, élu la même année, fut déposé au mois de février 1347.

135. Isidore 1^{er} Bouchiras, élu en 1347, siégea deux ans et quelques mois, et mourut en 1349.

136. Calliste 1^{er}, élu en 1350, déposé en 1354, rétabli en 1355, ou 1356, mourut en 1362.

137. Philothée, succéda à Calliste, déposé en 1354. La crainte de Jean Paléologue le fit fuir en 1355, et Calliste reprit sa place. Celui-ci étant mort en 1362, Philothée remonta sur le siège, et mourut en 1376.

139. Macaire, siégea deux ans sept mois et quinze jours, et mourut en 1378, ou 1379.

140. Nil, siégea huit ans, et mourut vers l'an 1387.

141. Antoine IV, siégea aussi huit ans, et mourut en 1395 ou 1396.

142. Calliste II Xantopule, ne fut sur ce siège que trois mois.

143. Matthieu 1^{er}, qui siégeait avant septembre 1398. Il mourut vers l'an 1410.

144. Euthyme II, siégea cinq ans et cinq mois, et mourut en 1416.

145. Joseph second, succéda la même année le 21 mai, et assista au concile de Florence, et

y mourut en 1439, en laissant un écrit de sa main, par lequel il déclarait qu'il consentait à l'union. Il fut inhumé à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle; de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

146. Métrophanes II, élu après le retour de l'empereur grec à Constantinople, le 4 mai 1440, fut très-zélé pour l'union, et en conséquence odieux aux Grecs schismatiques. Il mourut en l'an 1443.

147. Grégoire III, surnommé Mamma et Mélissène, après une longue vacance, fut élu vers le milieu de l'an 1445, et siégea jusqu'en 1451 qu'il abdiqua et se retira à Rome, où il mourut en 1459.

148. Gennade II, appelé aussi Georges-le-Scholastique, après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, le siège étant vacant par l'abdication de Grégoire III, fut élu à la manière accoutumée, du consentement de Mahomet II qui lui donna l'investiture, comme faisaient auparavant les empereurs grecs. Il retourna au schisme des Grecs qu'il avait quitté à Florence, puis il renonça à sa dignité, et se retira dans le monastère de Prodrome vers le mois de septembre 1457.

149. Isidore II, succéda à Gennade, et siégea peu de temps.

150. Josaphat 1^{er}, surnommé Cusas ou Coccas, fut exilé par le Sultan en 1460.

151. Marc 1^{er} Xilocarabes, chassé par les Grecs mêmes, du

consentement du Sultan , auquel ils firent pour cela présent de mille écus d'or.

152. Siméon de Trébizonde , que les Grecs mirent à la place de Marc , fut déposé à son tour par le Sultan qui fit monter sur ce siège un certain Denis qui abdiqua. Siméon eut encore le secret d'éloigner Marc 1^{er} , ayant payé au fisc deux mille écus d'or ; ce qui n'empêcha pas le Sultan de le chasser encore une fois.

153. Denis 1^{er} , subrogé à Siméon , siégea huit ans , et se retira dans un monastère. Il fut rétabli ensuite après Niphon 11 , et il abdiqua encore.

154. Marc 11 Eugénique , substitué à Denis , fut accusé de s'être fait circoncirer ; et quoiqu'il se lavât de cette superstition , il fut déposé dans un concile , et Siméon reprit sa place.

156. Raphaël 1^{er} Servius , succéda à Siméon encore une fois déposé. Les Turcs le mirent en prison , parce qu'il ne payait pas le tribut qu'il avait promis. On lui permit ensuite de mendier en portant une chaîne à son cou. Il mourut peu de temps après.

157. Maxime 11 Manuel , siégea six ans après la mort de Raphaël. Mahomet 11 mourut aussi de son temps , le 3 mai 1481.

158. Niphon 11 , déposé par Bajazet , rétabli après Maxime 11 , et encore chassé. Il siégeait en 1491.

160. Maxime 111 Manassès , subrogé à Denis quand il se retira dans un monastère , siégea six ans , et fut ensuite déposé.

162. Joachim , succéda à Niphon 11 , encore déposé , et fut déposé lui-même par Bajazet , et ensuite rétabli.

163. Pacôme 1^{er} , fut nommé au refus de Niphon 11 qui se retira en Valachie après sa seconde déposition , et substitué à Joachim. Il fut déposé par Selim , rétabli après la mort de Joachim , et empoisonné vers l'an 1513.

166. Théolepte 1^{er} , métropolitain des Joannines , siégea depuis 1513 jusqu'en 1520.

167. Jérémie 1^{er} , déposé , rétabli , mourut le 23 décembre 1523.

168. Joannice 1^{er} , successeur de Jérémie , déposé , fut rejeté par le peuple et excommunié par les quatre patriarches d'Orient , mourut peu de temps après.

170. Denis 11 , succéda à Jérémie , et siégeait en 1543.

171. Josaphat 11 , déposé dans un synode du mois de janvier 1565.

172. Métrophanes 111 , substitué à Josaphat , déposé , abdiqua en 1572 , le 4 mai , reprit sa dignité le 24 décembre 1579 , et mourut le 6 d'août de l'année suivante.

173. Jérémie 11 , élu le 5 mai 1572 , fut d'abord déposé , et Métrophanes rétabli au mois de décembre 1579 ; mais ce dernier étant mort l'année suivante , Jérémie remonta sur le siège le 24 décembre 1580. Ensuite , calomnié devant le Sultan , il fut mis en prison , et peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. Les

ambassadeurs de France et de Venise obtinrent qu'il serait transporté dans l'île de Rhodes. Enfin il fut rappelé, et reprit son siège pour la troisième fois depuis 1585 jusqu'en 1594 qu'il mourut.

176. Pacôme II Batistas, envahit le siège de Constantinople la seconde fois que Jérémie fut déposé; mais les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche le chassèrent en 1585.

177. Théolepte II, succéda à Pacôme ainsi chassé. Il fut ordonné le 10 mars 1585, déposé quelque temps après, et Jérémie II recouvra sa dignité pour la dernière fois.

179. Matthieu II, succéda, après la mort de Jérémie, en 1594. Il siégea dix-sept ou dix-neuf jours, et abdiqua. Étant rappelé, il siégea encore quatre ans, et fut déposé vers l'an 1600. On le rappela encore au bout d'un an, et il mourut en 1601, ou 1602, après dix-sept jours.

180. Gabriel I^{er}, succéda à Matthieu, après son abdication, en 1594, et mourut cinq mois après.

181. Théophane, succéda à Gabriel, et siégea sept mois. Méléce Piga ou Pegar, patriarche d'Alexandrie, desservit l'Église de Constantinople un an, et Matthieu fut rétabli.

183. Néophyte I^{er}, substitué à Matthieu déposé pour la seconde fois, fut aussi déposé par l'ordre de Mahomet III, et Matthieu reprit sa place une troisième fois; ensuite Raphaël. Néophyte, ré-

tabli en 1605, ou 1606, siégea cinq ans, et fut encore exilé par le Sultan. Le siège vauqua deux ans; et, pendant cet intervalle, Cyrille Lucaris, patriarche d'Alexandrie, desservit l'Église de Constantinople.

185. Raphaël II Méthymnée, substitué à Matthieu, mort en 1602 ou 1603, envoya un légat à Rome avec des lettres d'obédience. Il fut exilé en 1605 ou 1606, et Néophyte fut rétabli.

187. Thimothee II, successeur de Néophyte, siégea huit ans, et fut empoisonné en 1617.

188. Cyrille Lucaris, de l'île de Crète, passa du patriarcat d'Alexandrie au siège de Constantinople, par l'intrigue de l'ambassadeur d'Hollande à la Porte, le 5 novembre 1621. Le sultan Osman le relégua dans l'île de Rhodes l'année suivante. Rappelé depuis par la faction et les présens de cet ambassadeur, il siégea tranquillement huit ans, après lesquels il fut encore exilé à l'île de Ténédos par l'ordre d'Amurat. Il siégea un an et deux mois; chassé encore, et rétabli, il reprit son siège pour un an. On le renvoya dans l'île de Rhodes. Il recouvra son siège dont il fut possesseur encore un an et cinq mois. Mais les Grecs, irrités de ce qu'il prenait le parti des calvinistes de France, firent si bien auprès du grand-visir, qu'il fut relégué pour la dernière fois au château de Lémocopie, sur le Pont-Euxin. Il fut étranglé en chemin, et inhumé hors de l'église sur le rivage de la mer.

189. Grégoire IV, succéda à Lucaris pendant son premier exil, en 1622, et fut exilé lui-même, et étranglé après trois mois de siège.

190. Anthyme II, métropolitain d'Hadrianople, succéda à Grégoire, et ne siégea que trois jours, après lesquels Cyrille remonta sur ce siège.

192. Cyrille II Contarentus, métropolitain de Berthée, substitué à Lucaris, fut chassé au bout de huit jours; ensuite il prit la place de celui-ci déposé pour la quatrième fois, et fut encore déposé deux ans après. Enfin remonta sur ce siège, lorsque Cyrille Lucaris fut exilé pour la cinquième fois, il siégea un an et sept mois, et Amurat le relégua à Tunis où il fut étranglé par l'ordre de ce sultan en 1639.

194. Athanase II Patellarius ou Patellarus, succéda à Lucaris déposé pour la troisième fois, et fut relégué dans l'île de Chio, après vingt-deux jours de siège. Il y était en 1634. Il se trouve encore patriarche en 1651, pendant quatorze ou quinze jours; mais il fut obligé de quitter, parce que les évêques ne voulaient point le reconnaître.

197. Néophyte II, disciple de Cyrille Lucaris, substitué à Cyrille II déposé pour la seconde fois, abdiqua au bout d'un an.

200. Parthenius I^{er}, succéda à Cyrille II, relégué en Afrique le 4 juillet 1639. Il siégea cinq ans deux mois, après lesquels il fut déposé et empoisonné en 1644. Il condamna les sentimens calvi-

nistes de Cyrille Lucaris dans deux synodes, en l'an 1641 et 1642.

201. Parthénius II Keslines ou Cuscines, exilé deux ans après, c'est-à-dire, en 1646. Étant rappelé, il siégea encore deux ans et six mois, puis exilé et étranglé en 1650, au mois de mai.

202. Joannique II, successeur de Parthénius II, quand il fut exilé la première fois en 1646, après un an et onze mois de siège, s'enfuit et se cacha. Rétabli en 1650 au mois de mai, après le second exil de Parthénius, il siégea encore un an et treize jours et s'enfuit de même, et se cacha. Encore rétabli en 1652, il siégea onze mois, après lesquels il fut mis en prison par le Questeur turc, et il abdiqua.

205. Cyrille III Spanus, substitué à Joannique II fuyant, la seconde fois en 1651, fut envoyé en exil, et chassé au bout de dix-huit ou vingt jours. Il remonta sur son siège en 1657; mais ce ne fut que pour quatorze jours. Il fut relégué dans l'île de Chypre.

207. Paisius I^{er}, substitué à Athanase II, exilé pour la seconde fois en 1651. Il siégea neuf mois, et s'enfuit à Lesbos, sa patrie. Il fut rappelé et déposé encore, après onze mois, en 1656. Il devint enfin évêque de Cyzique et d'Éphèse.

211. Parthenius III, Parthénaces, substitué à Paisius en 1656, siégea huit mois, et fut pendu par ordre du préfet de la ville, la même année, ou au

commencement de la suivante.

212. Gabriel II, élu trente jours après, siégea deux mois, ou, et fut déposé pour son ignorance. On le fit évêque de Pruse en Bythynie où il fut pendu.

213. Parthénios IV Chumchumis, métropolitain de Pruse, élu patriarche en 1657 le 3 avril, abdiqua en 1660. Il reprit son siège en 1665, et peu après il en fut chassé. Il le reprit encore en 1670, ou 1671, et il fut relégué au bout d'un an dans l'île de Rhodes. Il en fut rappelé en 1676, ou 1677, le 22 mars. Il siégea un an et six mois. On le mit en prison, et on lui donna pour vicaire l'évêque d'Anchiale. Il reprit le trône patriarchal le 16 mars 1687, et revint à Constantinople le 12 juillet; mais les évêques et les clercs le firent pourvoir de l'église de Bedon, à laquelle il se fixa.

214. Denis III Spanuts, métropolitain de Larisse, transféré à Constantinople le 29 de juillet 1660, après l'abdication de Parthénios qui, étant de retour, l'obligea à se retirer dans la Laure du mont Athos où il mourut en 1696.

216. Clément, métropolitain d'Icône, chassa Parthénios le 9 septembre 1665, et le fit reléguer dans l'île de Ténédos, et se mit à sa place; mais sa translation ne fut point admise, et les évêques ne voulurent point le reconnaître.

217. Méthodius III, métropolitain d'Héraclée, substitué à Clément, siégeait encore en l'an

1670; mais il fut contraint de céder à Parthénios qui reprit ce siège pour la troisième fois, et il se retira à Chio dans un monastère.

219. Denis IV, surnommé Museslymes, métropolitain de Larisse, substitué à Parthénios, chassé pour la troisième fois, vint à Constantinople avec des lettres du Sultan, et prit possession le 7 novembre 1671. Il donna l'année suivante, au mois de janvier, le témoignage authentique de sa croyance et de celle de l'Eglise d'Orient, contraire aux erreurs des calvinistes, que trois de ses prédécesseurs signèrent conjointement avec lui à Constantinople; savoir, Paisius, Denis III et Méthode III. Il fut chassé en 1673, et rétabli après que Parthénios eut été chassé pour la quatrième, le 29 juillet 1677. Il fut chassé de rechef au mois de juillet 1678. Il recouvra sa dignité le 30 juillet 1682, et il en fut ensuite dépouillé par par Parthénios qui reentra pour la cinquième fois le 16 de mars 1684. Il la reprit pour la quatrième fois, et en fut encore chassé; et ne se contentant point de l'évêché de Chalcedoine qu'on lui avait donné pour se fixer, il revint au siège de Constantinople pour la cinquième fois en 1693. Enfin, l'année suivante 1694, il fut déposé pour toujours.

220. Gerasime II, métropolitain de Ternobe, obtint ce siège du grand-seigneur à Andrinople le 25 juillet, après la déposition

de Denis. Gerasime à son tour fit place à Parthénios IV.

223. Athanase III, fut fait patriarche, et disparut.

224. Jacques, métropolitain de Larisse. Après bien des changemens, il abdiqua.

230. Callinique II, évêque de Pruse, élu, chassé et rétabli, siégea jusqu'en 1702. M. Avedic Vertabied, originaire de Tocat, ville d'Arménie, fut patriarche de Constantinople quelques mois ou quelques jours. Il vint en France au commencement de ce siècle, et demeura à Paris cinq ans et quelques mois sur la paroisse de Saint-Sulpice. Il abjura le schisme, et mourut le 21 juillet 1711. Il est inhumé dans le chœur de cette église.

231. Néophyte III, métropolitain d'Andrinople, succéda à Callinique déposé, et qui fut rétabli peu de temps après.

235. Gabriel III, élu le 30 septembre 1702, siégea cinq ans et deux mois, et mourut en 1707.

236. Néophyte IV, métropolitain d'Héraclée, succéda à Gabriel, et fut chassé peu de temps après.

237. Cyprien, métropolitain de Césarée, succéda à Néophyte en 1707 ou 1708.

238. Athanase IV, métropolitain d'Héraclée, succéda à Cyprien.

239. Cyrille V, métropolitain de Cyzique, siégea après Athanase.

240. Côme II, archevêque du mont Sinai, successeur de Cyrille, retourna au mont Sinai

après avoir abdicqué le patriarcat.

241. Jérémie III, métropolitain de Césarée, succéda à Côme en 1720. Les nouvelles d'Hollande ont annoncé sa déposition dans le temps; mais il fut rétabli et relégué au mont Sinai le 31 décembre 1726.

242. Paisius II, était patriarche en 1732.

243. Séraphin, siégeait le 25 mai 1733, etc.

Constantinople n'était d'abord qu'un évêché suffragant d'Héraclée, sous le nom de Byzance. Nous avons dit que Constantin en fit le siège de l'empire au commencement du quatrième siècle, et lui donna son nom et celui de nouvelle Rome. Dieu dont les secrets sont impénétrables, permit que cet Empire se détruisît peu à peu. Les Sarrasins et autres peuples barbares lui donnèrent de terribles atteintes dans le neuvième et le dixième siècle, et ravagèrent ses plus belles provinces. Les empereurs qui jusque-là s'étaient prêtés à favoriser l'ambition des patriarches de cette capitale, et qui entretenaient le schisme avec l'Eglise romaine, se crurent obligés, pour en obtenir quelques secours, de tenter avec elle diverses réunions. Mais comme il n'y avait que de la politique et de l'intérêt humain dans ce retour apparent, tout cela ne put réussir.

Les Français cependant et les Vénitiens étant en quartier d'hiver à Zara, et n'attendant que

l'été pour ouvrir la campagne , et agir de concert contre les ennemis de la foi , le prince Alexis , âgé de quinze ans , fils d'Isaac l'Ange , empereur des Grecs , que son frère Alexis-le-Vieux avait fait déposer , après lui avoir crevé les yeux , vint au camp des croisés , et les engagea à s'approcher de Constantinople à la faveur de certaines conditions qu'il leur proposa. L'armée des Français était de vingt mille fantassins et de huit mille chevaux , et celle des Vénitiens consistait en soixante galères , soixante-dix bâtimens de transport , et environ cent vingt vaisseaux armés en guerre. Ces deux armées s'étant avancées en bon ordre vers la ville , l'une par terre et l'autre par mer , l'attaquèrent et la prirent après huit jours de siège au mois de juillet 1203. Alexis ayant pris la fuite après avoir régné huit ans trois mois et dix jours , Isaac , frère du tyran , fut aussitôt délivré de prison , et proclamé empereur avec son fils Alexis , et ratifia toutes les conditions dont ce jeune prince était convenu avec les Français et les Vénitiens , pour les engager à le remettre sur le trône.

Pendant que les deux armées attendaient autour de la ville l'effet des promesses d'Isaac et d'Alexis , les Français dans leur camp , et les Vénitiens sur leurs vaisseaux , une grande sédition s'émut parmi les Grecs qui souffraient avec peine qu'on envoyât aux alliés d'aussi fortes sommes d'argent. L'auteur de la sédition

était Alexis Ducas , surnommé Murtzuphuli , que le jeune Alexis avait revêtu depuis peu de la dignité de protorestiaire.

Les séditeux , vers la fin de janvier 1204 , en vinrent jusqu'au point d'accabler d'injures les deux empereurs , puis proclamèrent malgré lui empereur un jeune homme nommé Nicolas Canabus. Alexis appela à son secours le marquis de Montferat , son parent , et les troupes croisées ; mais Ducas l'ayant prévenu le jeta dans une noire prison ; et s'étant revêtu de la pourpre , il fit arrêter aussi Canabus , tenta deux fois d'empoisonner Alexis , et enfin l'étrangla de ses propres mains , six mois huit jours après qu'il fut remonté sur le trône. Peu content de ce paricide , il chercha à se signaler encore par un combat contre les Français ; il fit une sortie sur eux , mais ils le reçurent si bien , que ses troupes furent taillées en pièces , la ville prise avec l'étendard royal , et l'image de la Vierge que les empereurs de Constantinople avaient coutume de porter avec eux dans les combats ; Murtzuphle prit la fuite , aussi bien que Théodore Lascaris qui s'était déjà revêtu des ornemens impériaux. Baudouin , comte de Flandre , fut élu empereur , et le patriarche grec s'étant retiré à Nicée , on élut un patriarche latin dont*il nous reste à parler , comme de ses successeurs.

Patriarches latins de Constantinople.

1. Thomas Mauréoceni , Vénitien.

lien, élu en 1204. Innocent III eut quelque difficulté pour le confirmer; mais il passa par dessus en considération de Baudouin. Il n'en fut pas de même quand il apprit que ce patriarche était convenu avec les Vénitiens de ne conférer les bénéfices de sa dépendance qu'à ceux de cette nation; il cassa ce concordat le 21 juin 1206.

2. Gervais ou Évrard, succéda à Thomas qui mourut en 1211.

3. Matthieu ou Matthias, qui couronna empereur, Robert, le 25 mars 1221.

4. Jean, archevêque de Besançon, ayant refusé cette dignité, le pape y nomma Simon, archevêque de Tyr qui mourut en 1232 ou 1238.

5. Nicolas, transféré de Spolète à Constantinople. Les affaires des Latins commencèrent à aller mal sous son pontificat.

6. Pantaléon Justiniani, fut obligé de quitter son siège l'an 1261, que les Grecs reprirent Constantinople.

7. Pierre 1^{er}. Quoique les Latins ne siègassent plus à Constantinople, on continua toujours d'y mettre un patriarche pour les autres provinces et églises d'Orient, qui avaient des évêques de ce rit. Pierre mourut en 1301.

8. Léonard, nommé par Boniface VIII qui se réserva la nomination, et à ses successeurs, de tous les patriarchats d'Orient, depuis que les schismatiques y ont siégé.

9. Nicolas II, vers l'an 1314.

10. Pierre II de Bolonésio,

évêque d'Aversa, patriarche commendataire.

11. Cardinalis, en 1335.

12. Got Battaglina, de Rimini, fait cardinal en 1338, mourut en 1345.

13. Henri, succéda à Got quand il fut fait cardinal.

14. Étienne, archevêque de Bénévent, fait patriarche par Clément VI en 1346.

15. Guillaume 1^{er} Pustrella, succéda à Étienne, mort la même année 1346.

26. Georges, après la translation de Pustrella à Milan, siégea jusqu'en 1364.

17. Pierre III, surnommé Thomas, dont Philippe Mazzerre, chancelier du roi de Chypre, nous a donné la vie, était si pauvre qu'il mendiait son pain en faisant ses études. Il devint bientôt maître, et enseigna la logique à Agen en France. S'étant fait religieux carme, il enseigna la théologie à ses jeunes confrères, prit le bonnet de docteur à Paris; et étant devenu procureur-général de son Ordre, il se vit dans la nécessité de fréquenter la cour romaine qui résidait à Avignon. Le pape et les cardinaux reconnurent bientôt son mérite; Innocent VI le nomma évêque de Lipari en Sicile; Urbain V le transféra à l'île de Crète, et en 1364, au patriarchat de Constantinople. Il mourut à Famagouste le 6 janvier 1365.

18. Guillaume II, auquel succéda.....

19. Paul, vers l'an 1366. II

travailla fortement pour la réunion.

20. Ugolin, de Malabranca, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, était d'Orviette. Il fut fait général de son Ordre, et siègea vers l'an 1372.

21. Jacques, originaire de cette partie d'Italie qu'on nomme la Campagne proche le château de Ithro, dont il porta le nom, fut fait cardinal par Clément vii, anti-pape, en 1378, étant déjà patriarche de Constantinople, après avoir été nommé à plusieurs autres sièges. Il mourut en 1387.

22. Guillaume iiii, nommé par le même en 1379, et déposé par Urbain vi.

23. Matthieu ii, nommé par Boniface ix. On dit qu'il était dominicain. Il était surnommé Bandelli. On conserve quelques uns de ses ouvrages manuscrits dans la bibliothèque des Frères-Prêcheurs de Bologne en Italie. Il mourut en 1404.

24. Ange Corario, fait pape sous le nom de Grégoire xii, transféré par Boniface ix, de Castellane ou de Venise, au patriarchat de Constantinople.

25. Antoine Corario, neveu du précédent, cardinal.

26. François i^{er}, patriarche de Grado, assista au concile de Pise en 1409, fut transféré par Alexandre v au siège de Constantinople, fait cardinal par Jean xxii, nommé évêque-cardinal de Sabine par Martin v, et mourut à Rome en 1427, le 6 du mois de décembre.

27. Jean i^{er}, succéda à François, devenu cardinal en 1411, et assista au concile de Cons-tance.

28. Jean ii, de Roche-Taillée près de Lyon, nommé par Martin v. Il avait été official de Rouen, archevêque de Besançon et de Rouen, cardinal. Il mourut le 24 mars 1437. Il est inhumé dans l'église de Lyon.

29. François ii, d'une famille patricienne de Venise, neveu d'Eugène iv, fait cardinal par son oncle en 1431, camérier, vice-chancelier de l'Eglise romaine, patriarche de Constantinople et archevêque de Besançon, en 1437. Il mourut à Rome le 5 septembre 1453.

30. Jean iii.

31. Grégoire.

32. Isidore. Pie ii fait mention de ces trois patriarches dans un diplôme rapporté par Odoric Rainald, en 1459. (*Num.*, 84.)

33. Bessarion, nommé par le pape Pie ii. Il était cardinal. (*Voyez* BESSARION.)

34. Pierre iv, mourut en 1474. Il était de l'Ordre des Frères-Mineurs. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 794.)

Conciles de Constantinople.

Le premier, qui fut un conciliabule des Ariens, se tint l'an 336, contre Marcel d'Ancyre, évêque en Galatie, grand ennemi des Ariens. (*Regia et Labbe*, tom. 2.)

Le second, qui fut un conciliabule contre Paul, évêque catholique de cette ville, l'an

340. (Fabricius, *in Synodico*.)

Le troisième, aussi concilia-bule, contre saint Athanase, l'an 351.

Le quatrième, aussi concilia-bule, l'an 359, par les Acaciens et les Ariens, contre les demi-Ariens. (Regia, 3. Labbe, 2. Hard., 1. Baluze.)

Le cinquième, l'an 362. Il s'y trouva soixante-douze évêques, et l'on y déposa Macédonius, évêque de cette ville, pour ses erreurs contre le Saint-Esprit. (Hard., tom. 1.)

Le sixième, l'an 381. C'est le second concile général qui fut célébré sous le pape Damase et sous l'empereur Théodose, pour confirmer le concile de Nicée et reconnaître la divinité du Saint-Esprit, attaquée par Macédonius. Il s'y trouva cent cinquante évêques, parmi lesquels il y avait un grand nombre d'illustres confesseurs qui avaient été persécutés pour la foi par les empereurs ariens. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, présida ce concile. On déposa Maxime, philosophe cynique, archevêque de Constantinople, et l'on mit à sa place saint Grégoire de Nazianze. On renouvela ensuite le canon du concile de Nicée qui veut que l'ordination des évêques de chaque province se fasse par ceux de la province même, ou par les prélats voisins qu'on y voudrait appeler; et l'on donna au patriarche de Constantinople le premier rang après celui de Rome, parce que Constantinople devait être regardée comme la nouvelle

Rome. L'on y ajouta aussi ces mots au symbole de Nicée, touchant la divinité du Saint-Esprit: *Seigneur vivifiant qui procède du Père et du Fils, qu'on doit adorer avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes*. On y fit aussi sept canons qui ont été long-temps rejetés par les évêques d'Occident et par plusieurs papes très-saints, tels que saint Léon et saint Grégoire-le-Grand, mais qui ont enfin été reçus et mis dans le Code de l'Eglise universelle. Le premier confirme la foi de Nicée et prononce anathème contre les hérétiques qui lui sont contraires, tels que les Eunoméens, les Anoméens, les Ariens, etc. Le deuxième canon, qui est divisé en quatre parties, contient des réglemens pour les évêques touchant leur juridiction. Le troisième accorde à l'archevêque de Constantinople le premier rang après celui de Rome. Le quatrième déclare que Maxime n'a point été évêque, et que ses ordinations sont nulles. Le cinquième approuve le tome des Occidentaux et ceux d'Antioche qui reconnaissent une même divinité dans les trois personnes de la Trinité. Par ce tome des Occidentaux, il faut entendre, ou la lettre synodique du pape Damase, envoyée au concile d'Antioche tenu l'an 378, ou la définition de foi du concile de Nicée, confirmée à Sardique par les Occidentaux. Le sixième règle la forme des jugemens ecclésiastiques. Le septième ordonne que les Ariens, les Macédoniens, les

Sabbatians, Novatians, Tessaradécrites, Tétrarites et Apollinaristes qui se présentent à l'Eglise, seront reçus par l'onction du Saint-Esprit et du chrême, dont on les oindra au front, aux yeux, aux mains, etc., en disant : *Ceci est le sceau du Saint-Esprit*. Pour les Eunoméens, les Sabelliens, etc., il veut qu'on les baptise comme les païens, après les préparations accoutumées. (Regia, 3. Labb., 2. Hardouin, 1.)

Le septième, l'an 382, contre Eunomius. (Baluze, in Collect.)

Le huitième, l'an 383, pour rendre la paix à cette Eglise. (Ibid.)

Le neuvième, l'an 394, sur le différend de deux évêques concurrents à l'évêché de Bostra. (Regia, 3. Labb., 2. Hard., 1.)

Le dixième, l'an 400, sur les crimes d'Antonin, évêque d'Éphèse. (Ibidem.)

Le onzième, l'an 403, pour saint Chrysostôme. (Fabricius.) L'an 404, il y eut un conciliabule dans lequel saint Jean Chrysostôme, qui avait été rappelé à Constantinople par l'empereur Arcadius, depuis sa déposition dans le conciliabule du Chesne, fut déposé une seconde fois. (Mansi, *Supplementi Concil.*, tom. prim.)

Le douzième, l'an 426, sous l'empereur Théodose. L'on y consacra Sisinnius archevêque de Constantinople, à la place d'Atticus, et l'on y condamna les Messaliens. (Baluze, *Nov. Collect.*)

Le treizième, l'an 428. Nestorius y fut élu patriarche de Constantinople à la place de Sisinnius. (Ibidem.)

Le quatorzième, l'an 431. Maximien, prêtre et solitaire d'une grande vertu, y fut fait archevêque de C. P., à la place de l'impie Nestorius, déposé au concile d'Éphèse de la même année. (Socrate, liv. 7, c. 34. Baronius, à l'an 431 et 434. (Le même Maximien tint un synode l'année suivante 432, pour accorder l'église d'Alexandrie et d'Antioche. (Mansi, tom. 1.)

Le quinzième, l'an 438, pour la foi catholique. (Fabricius.)

Le seizième, l'an 439, sur la primauté prétendue par l'Eglise d'Antioche. Saint Cyrille, dans ses lettres à l'évêque d'Antioche, parle d'un concile tenu à Constantinople touchant Athanase, évêque de Perte, que le père Mansi place entre l'année 440 et 444, tom. 1, pag. 322.

Le dix-septième, l'an 447. Eutyches y fut condamné par saint Flavien, archevêque de Constantinople. (Hard., 1.)

Le dix-huitième, l'an 449. Ce ne fut qu'un conciliabule en faveur d'Eutyches.

Le dix-neuvième, l'an 450. Anatole, patriarche de C. P., y signa, avec d'autres évêques, une formule de foi contre Nestorius et Eutyches, en présence des légats du pape saint Léon, et la lui envoya. (Regia, 7. Labbe, 3. Hard., 1.)

Le vingtième, l'an 451, sur la conversion des Eutychiens.

(Regia, 8. Labbe, 4. Hard., 2. Baluze.)

Le vingt-unième, l'an 459, contre les simoniaques et les Eutychiens. (Ibidem.)

Le vingt-deuxième, l'an 478, contre Pierre Le Foulon ou Gnaphée, eutychien et faux évêque d'Antioche. (Regia, 9. Hard., 2.)

Le vingt-troisième, l'an 492, par Euphémus, patriarche de Constantinople. On y reçut le concile de Chalcédoine. (Baluze.)

Le vingt-quatrième, l'an 496. Ce fut un conciliabule assemblé par l'ordre de l'empereur Anastase. L'on y confirma l'*hénotic* de l'empereur Zénon; on y déposa Euphémus, patriarche de C. P., défenseur du concile de Chalcédoine, et l'on mit à sa place Macédonius. (Baluze.)

Le vingt-cinquième, l'an 497, aussi conciliabule, dans lequel Macédonius condamna les défenseurs du concile de Chalcédoine. (Baluze.)

Le vingt-sixième, l'an 499. L'empereur Anastase y fit anathématiser le concile de Chalcédoine, et tous ceux qui reconnaissaient deux natures en Jésus-Christ. (Baluze.)

Le vingt-septième, l'an 518, sous l'empereur Justin. Il s'y trouva quarante évêques. L'on y reçut le concile de Chalcédoine, et l'on y condamna les Sévériens et les Eutychiens; ce qui fut approuvé par le pape Hormisdas qui fit en même temps ôter des dyptiques les noms d'Euphémus, de Macédonius et d'Acace, que le concile y avait fait établir.

(Regia, 10. Labbe, 4. Hard., 2.)

Le vingt-huitième, l'an 520, par Épiphane, patriarche de cette ville, touchant son ordination. Le concile en écrivit une lettre au pape Hormisdas. (Regia, 10. Labbe, 4.)

Le vingt-neuvième, l'an 531, sur les droits du patriarche de C. P., au sujet de l'ordination d'Étienne, évêque de Larisse en Thessalie, dont le patriarche de C. P. s'attribuait l'ordination, aussi bien que celle des autres évêques d'Orient. (Baluze.)

Le trentième, l'an 536. Le père Mansi met deux conciles de C. P. à cette année dans la cause d'Anthime, patriarche qui y fut déposé. (Tom. 1, pag. 415.)

Le trente-unième, l'an 538, contre les Origénistes. (Garnier, de *quintâ Synodo.*)

Le trente-deuxième, l'an 548. Le pape Vigile y présida et y condamna les trois Chapitres, c'est-à-dire, trois fameux écrits qui furent déferés à l'Église, comme remplis des blasphèmes de Nestorius. (Regia, 11. Labbe, 5. Hard., 2.)

Le trente-troisième qui est le cinquième général, l'an 553, sous le pape Vigile et sous l'empereur Justinien. Eutychius, patriarche de C. P., y présida. Apollinaire, patriarche d'Alexandrie, Domnus, patriarche d'Antioche, et d'autres évêques d'Orient, s'y trouvèrent en tout au nombre de cent cinquante-cinq. Le pape Vigile qui était à C. P., ne voulut pas s'y trouver, tant parce qu'il n'était composé que

des évêques d'Orient, que parce qu'il ne voulait pas aigrir davantage les évêques d'Occident, fort scandalisés de ce qu'il avait condamné les trois Chapitres dans le concile de C. P. de l'an 548. Le concile ne laissa pas de passer outre, et de condamner les trois Chapitres; ce qui faisait la principale cause de sa convocation, et ensuite les erreurs d'Origène et tous ceux qui les soutenaient.

Le pape Vigile, après bien des difficultés, approuva enfin ce concile par un décret qu'il adressa à Eutychius, patriarche de C. P.; et depuis ce temps l'Eglise grecque et latine l'ont regardé comme œcuménique. (Regia, 12. Labbe, 5. Hard., 3. Baluze.)

Le trente-quatrième, l'an 560. C'est un conciliabule d'Eutychiens, sectateurs de Julien d'Halicarnasse. (Fabricius, tom. 11, *Bibliothecæ græcæ*.)

Le trente-cinquième, l'an 587. Grégoire, évêque d'Antioche, y fut justifié d'un faux crime qu'on lui imputait. (Regia, 13. Labbe, 5. Hard., 3.)

Le trente-sixième, l'an 633. Conciliabule des Monothélites. (Ibidem.)

Le trente-septième et le trente-huitième, l'an 639, deux conciliabules des Monothélites. On y confirma l'*ecthèse*, ou édit de l'empereur Héraclius en faveur des Monothélites. (Ibidem.) Il y en eut aussi deux autres des mêmes hérétiques, l'an 655 et 656, contre saint Maxime. (Mansi, tom. 1, pag. 487.)

Le trente-neuvième, l'an 680.

C'est le sixième général. L'ouverture s'en fit le 7 de novembre de cette année 680, sous le pontificat du pape Agathon, dans une salle du palais de l'empereur Constantin Pogonat ou Barbu, qui s'y trouva en personne. Georges, patriarche de Constantinople, et les autres évêques, au nombre de cent soixante-dix, condamnèrent les Monothélites, et déclarèrent qu'il y avait en Jésus-Christ deux volontés, la divine et l'humaine, sans qu'il y eût pour cela rien d'opposé et de contraire en sa personne, parce que la volonté humaine était toujours parfaitement soumise aux ordres de la volonté divine. Le pape saint Léon II, qui succéda à Agathon, confirma les actes du concile. (Regia, 16. Labbe, 6. Hard., 3.)

Le quarantième, l'an 692. Ce fut Callinicus, patriarche de C. P., soupçonné de favoriser les Monothélites, qui persuada à l'empereur Justinien de le faire assembler sans consulter le Saint-Siège; ce qu'il fit dans une chapelle du palais qui s'appelait *trulle*, qui veut dire une voûte élevée en forme de dôme, ce qui a fait nommer ce concile *in Trullo*. On le nomma aussi *Quini-sextum* (quini-septe), comme qui dirait cinq-sixième, parce que c'est comme un supplément au cinquième et au sixième concile qui n'avaient fait aucun canon sur la discipline. Ce concile *in Trullo* fit donc cinquante canons de discipline qui furent rejetés par le pape Ser-

gins et par ses successeurs. (Regia, 9. Labbe, 6. Hard., 3.)

Le quarante-unième, l'an 712. Conciliabule des Monothélites. (Regia, 17. Labbe, 6.)

Le quarante-deuxième, l'an 714, par saint Germain, patriarche de C. P., contre Sergius, Cyrus, Pyrrhus, Pierre, Paul, Jean, et les autres Monothélites. (Regia, 17. Labbe, 6. Hard., 3.)

Le quarante-troisième, l'an 754. Il s'y trouva trois cent trente-huit évêques, par les ordres de Constantin Copronyme, qui condamnèrent le culte des images comme une idolâtrie. C'est ce conciliabule que ses partisans osèrent appeler le septième concile général. (Ibidem.)

Le quarante-quatrième, l'an 806. Concile assemblé par l'ordre de l'empereur Nicéphore, successeur de Constantin VII, dans lequel on rétablit le prêtre Joseph économe de l'église de C. P., que le patriarche Taraise avait dégradé, pour avoir couronné Théodore, concubine de l'empereur Constantin VII qui avait répudié sa femme légitime. (Regia, 20. Labbe, 7. Hard., 4.)

Le quarante-cinquième, l'an 808. Conciliabule où le mariage de Constantin VII avec Théodore fut confirmé, et dans lequel Platon, et d'autres personnages de grande vertu qui le désapprouvaient furent envoyés en exil. (Ibidem.)

Le quarante-sixième, l'an 814, par saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, avec cent soixante-dix évêques. On y ex-

communia Antoine, Iconoclaste, évêque de Sylé en Pamphylie. Le père Mansi met trois conciles de Constantinople en cette année. Il dit aussi que saint Nicéphore y en assembla un dont on ne sait pas le temps, dans lequel on fit plusieurs canons sur la discipline qu'il rapporte. (Tom. I, p. 807.)

Le quarante-septième, l'an 815. Faux concile des Iconoclastes où saint Nicéphore fut déposé et condamné. Les mêmes hérétiques y en assemblèrent encore un autre la même année pour la confirmation de leurs erreurs. (Mansi, ibid.)

Le quarante-huitième, l'an 821. Les évêques catholiques y délibérèrent pour savoir s'ils pouvaient se trouver au concile avec les hérétiques, comme l'empereur Michel II l'avait proposé. Le résultat fut que la chose n'était point permise. (Mansi, t. I, pag. 822.)

Le quarante-neuvième, l'an 832, contre les saintes images. (Fabricius.)

Le cinquantième, l'an 842, par Méthodius, et les évêques orthodoxes qui rétablirent le culte des saintes images. Les Grecs célébraient la fête du culte rendu aux images le premier dimanche de Carême qui était le jour de la célébration du concile. (Regia, 20. Labbe, 7. Hard., 4.)

Le cinquante-unième, l'an 854. Grégoire, évêque de Syracuse, y fut déposé par saint Ignace, patriarche; ce qui donna lieu dans la suite à la déposition de saint Ignace lui-même

par les intrigues de Grégoire, et causa une infinité de maux. (Labbe, 8. Hard., 5.) Le père Mansi, tom. 1, pag. 930, place ce concile à l'an 847 ou 848.

Le cinquante-deuxième, l'an 856, pendant l'absence du patriarche saint Ignace. On y condamna les fauteurs de Grégoire de Syracuse, comme il paraît par la lettre du pape Nicolas 1^{er} à l'empereur Michel. (Mansi, t. 1, pag. 947.)

Le cinquante-troisième, l'an 858. Grégoire de Syracuse, déposé par saint Ignace, le déposa à son tour dans ce faux concile, et mit Photius à sa place. (Regia, 22. Labbe, 8. Hard., 5.)

Le cinquante-quatrième, l'an 861, et le cinquante-cinquième, l'an 867, par le schismatique Photius qui eut la hardiesse d'excommunier le pape Nicolas 1^{er}. (Ibidem.)

Le cinquante-sixième, la même année 867. Photius y fut déposé, et saint Ignace rétabli. (Pagi, *ad hunc an.*)

Le cinquante-septième, l'an 869. C'est le huitième concile général qui fut tenu contre Photius sous le pape Adrien II et l'empereur Basile le Macédonien. Il y eut cent deux évêques, dix sessions, quatorze canons, suivant l'édition grecque, et vingt-sept selon la latine d'Anasthase le Bibliothécaire. On condamna Photius dans la septième session, et on brûla ses livres dans la huitième. (Ibidem.)

Le cinquante-huitième, l'an 879; il est nommé faussement

le huitième concile général par les Grecs qui rejettent le précédent, quoique seul véritable huitième concile général. Le rétablissement de Photius sur le siège patriarcal de Constantinople y fut confirmé, et la particule *filioque* ôtée du Symbole. (Regia, 24. Labbe, 9. Hard., 6. Mansi, tom. 1, pag. 1031.)

Le cinquante-neuvième, l'an 901. Faux concile dans lequel Nicolas, surnommé *le Mystique*, patriarche de Constantinople, condamna les quatrièmes noces, à l'occasion de l'empereur Léon, surnommé *le Sage*, qui avait épousé une quatrième femme. (Labbe, 9.)

Le soixantième, l'an 944. Conciliabule dans lequel on déposa Triphon, moine que l'empereur Constantin VIII avait fait élire patriarche de Constantinople, pour tenir cette dignité jusqu'à ce que son fils Théophilacte qui était très-jeune alors, fût en âge de la posséder. (Regia, 25. Labbe, 9. Hard., 6.)

Le soixante-unième, l'an 963, dans lequel Nicéphore Phocas, empereur, fut absous de l'excommunication que le patriarche Polyeucte avait portée contre lui, parce qu'il avait deux femmes, et qu'il avait présenté au baptême un fils de la seconde. Cet empereur ayant fait serment qu'il était innocent de ces deux cas qu'on lui imputait, les Pères du concile lui donnèrent l'absolution. (Ibid.)

Le soixante-deuxième, l'an 975. Le patriarche Basile, con-

vaincu de crime , y fut déposé , et Antoine Studite mis à sa place. (Baronius, *an.* 975.)

Le soixante-troisième, l'an 1026, où le patriarche Alexis excommunia les séditeux. (Mansi, t. 1, *in appendice*, p. 74.)

Le soixante-quatrième, l'an 1027, dans lequel le même patriarche condamna l'abus de vendre ou de transmettre le domaine des monastères. (Ibidem.)

Le soixante-cinquième, l'an 1208, dans lequel le même patriarche fit quelques réglemens touchant les évêchés. (Ibidem.)

Le soixante-sixième, l'an 1052, dans lequel Michel Cérulaire, patriarche, défendit les noces entre parens jusqu'au septième degré. (Ibidem.)

Le soixante-septième, l'an 1054, contre l'Eglise romaine, par le même patriarche. (Hardouin, 6.)

Le soixante-huitième, l'an 1066, sous le patriarche Jean Xiphilin, dans lequel on déclara qu'il n'y avait point de différence entre le mariage et les fiançailles légitimes, quant aux empêchemens du mariage avec les parentes de la personne que l'on aurait épousée, ou avec laquelle on se serait fiancé. (Mansi, *ibid.*)

Le soixante-neuvième, l'an 1067, sur la même matière. (Ibidem.)

Le soixante-dixième, l'an 1081, touchant deux cousins, dont l'un avait épousé la mère et l'autre la fille. Le second mariage fut déclaré nul. (Ibid.)

Le soixante-onzième, l'an 1086, sous le patriarche Nicolas, touchant les ordinans et ceux qui les ordonnaient. (Ibid.)

Le soixante-douzième, la même année, dans lequel on représenta à l'empereur Alexis Comnène qu'il n'était pas permis de démembrer les évêchés des métropoles. (Ibid.)

Le soixante-treizième, l'an 1110, contre les Bogomiles. Il y en eut plusieurs la même année sur cette matière. (Colet, *in Collectione Veneto-Labbeand.*)

Le soixante-quatorzième, l'an 1143. On y déposa deux évêques ordonnés contre les canons, et accusés des erreurs des Bogomiles. (Hard., t. 6, pag. 2.)

Le soixante-quinzième, l'an 1147, contre les Bogomiles. (Ibidem.)

Le soixante-seizième, l'an 1156, contre Soterie, élu évêque d'Antioche de Syrie et quelques autres qui disaient qu'on offrait le sacrifice au Père et au Saint-Esprit, mais non au Verbe, puisqu'il était lui-même l'offrant, de peur qu'on n'admit deux personnes en Jésus-Christ avec Nestorius. (Ibid.)

Le soixante-dix-septième, l'an 1166, dans lequel on exila Démétrius Lampenus et quelques autres, pour avoir fausement accusé les Allemands de penser mal de la nature divine. On y défendit aussi les mariages jusqu'au septième degré de parenté inclusivement. (Ibid., Mansi, tom. 2.)

Le soixante-dix-huitième,

l'an 1168. Les Grecs s'y séparèrent entièrement de l'Eglise romaine. (Ibid.)

Le soixante-dix-neuvième, l'an 1261. On y déposa injustement le patriarche Arsérius. (Pachimer, lib. 3.)

Le quatre-vingtième et le quatre-vingt-unième, l'an 1277, dans lesquels le patriarche Veccus ou Beccus professa la foi romaine et excommunia tous les schismatiques. Pachimer met aussi à cette année un conciliabule de schismatiques à Constantinople. (Hard., 7.)

Le quatre-vingt-deuxième, l'an 1280. Le patriarche Veccus, avec tout le concile, déclara que le référendaire de son Eglise qui l'avoua lui-même, avait ôté la particule *ex* de l'homélie de saint Grégoire de Nysse sur le *Pater*, qui commence par ces mots : *Cum adduceret magnus Moyses*, etc. *Spiritus vero Sanctus et ex Patre dicitur, et ex Filio esse affirmatur*, parce que cette particule prouvait évidemment que le Saint-Esprit procédait du Fils. (Labbe, 11. Hard., 7.)

Le quatre-vingt-troisième, l'an 1283, et le quatre-vingt-quatrième, l'an 1284, deux conciliabules de schismatiques, dans le premier desquels le patriarche Veccus fut condamné. (Mansi, tom. 3. Rainaldi, an. 1284.)

Le quatre-vingt-cinquième, l'an 1285, sur un passage du quinzième chapitre du premier livre de la foi orthodoxe de saint Jean Damascène (Hard., 7.)

Le quatre-vingt-sixième, l'an

1297, à l'occasion des anathèmes que le patriarche Athanase avait lancés contre l'Empereur, en quittant le siège patriarchal. (Mansi, tom. 3.)

Le quatre-vingt-septième, l'an 1299. Le mariage du prince Alexis y fut jugé valide, quoiqu'il l'eût contracté contre la volonté de l'Empereur qui était son oncle et son tuteur. (Ibid.)

Le quatre-vingt-huitième, l'an 1340, et le quatre-vingt-neuvième, l'an 1341, deux faux conciles en faveur de Grégoire de Palamas, évêque de Thessalonique, et de ceux qui soutenaient ses erreurs. (Ibidem; et Rainaldi, an. 1341.)

Le quatre-vingt-dixième, l'an 1345, sur le même sujet. (Boivin, in *Notis ad Nicephorum Gregoram*.)

Le quatre-vingt-onzième, l'an 1347, faux concile où l'on déposa le patriarche Calecas, et où l'on approuva les erreurs de Grégoire de Palamas. (Lambecius, in *Bibliotheca Casarea*, tom. 6, pag. 28.) Il y en eut encore un autre sur le même sujet, la même année. (Cantacusen. L. 3, *Histoire*; et Allatius, de *Consensione*.)

Le quatre-vingt-douzième, l'an 1350, en faveur de Grégoire de Palamas. (Combefis, in *Auctario*; Hard., 7 et 11.)

Le quatre-vingt-treizième, l'an 1351, contre Grégoire de Palamas. (Hard., 7.)

Le quatre-vingt-quatorzième, l'an 1443. Le patriarche Métrophane, très-zélé pour l'union,

y fut déposé. (Allatius, de *Consensione*. L., 3.)

Le quatre-vingt-quinzième, l'an 1450, contre l'union. (Lab., 13. Hard., 9.)

Le quatre-vingt-seizième, l'an 1565. Le patriarche Josaphat y fut déposé pour cause de simonie.

Le quatre-vingt-dix-septième, l'an 1638. Cyrille de Berrhée, patriarche, y condamna Cyrille Lucaris ou Lucar, son prédécesseur, et sa confession de foi, favorable aux calvinistes qui l'avaient gagné par argent. (Hardouin, 10.)

Le quatre-vingt-dix-huitième, l'an 1641, et le quatre-vingt-dix-neuvième, l'an 1642, dans lesquels Parthénus, patriarche de Constantinople, condamna les sentimens calvinistes de Cyrille Lucar.

L'an 969, il y eut aussi une dispute célèbre à Constantinople entre les catholiques et les jacobites, par ordre de l'empereur Nicéphore. Cette dispute qui ne se trouve point dans les collections des conciles, est rapportée par M. Renaudot, dans ses *Liturgies orientales*, t. 2, p. 489; par M. Assemani, dans sa *Bibliothèque orientale*, tom. 2, p. 133; par le père Mansi, dans son *Supplément aux Conciles*, tom. 1, pag. 1159.

CONSTITUT DE PRÉCAIRE, *constitutum*. (Voyez PRÉCAIRE.)

CONSTITUTION, établissement, création d'une rente, d'une pension, d'une charge, d'une

servitude sur son bien, sur son héritage. (Voyez CONTRAT, PENSION, SERVITUDE.)

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ, décrétée par l'Assemblée nationale, et sanctionnée par le Roi le 24 août 1790.

TITRE PREMIER.

Des Offices ecclésiastiques.

ART. 1^{er}. Chaque département formera un seul diocèse, et chaque diocèse aura la même étendue et les mêmes limites que le département.

2. Les sièges des évêchés des quatre-vingt-trois départemens du royaume seront fixés, savoir :

Celui du département de la Seine-Inférieure, à Rouen ;

Celui du département du Calvados, à Bayeux ;

Celui du département de la Manche, à Contances ;

Celui du département de l'Orne, à Sées ;

Celui du départem. de l'Eure, à Évreux ;

Celui du département de l'Oise, à Beauvais ;

Celui du département de la Somme, à Amiens ;

Celui du département du Pas-de-Calais, à Saint-Omer ;

Celui du département de la Marne, à Reims ;

Celui du département de la Meuse, à Verdun ;

Celui du département de la Meurthe, à Nancy ;

Celui du département de la Moselle, à Metz;

Celui du département des Ardennes, à Sedan;

Celui du département de l'Aisne, à Soissons;

Celui du département du Nord, à Cambrai;

Celui du départem. du Doubs, à Besançon;

Celui du département du Haut-Rhin, à Colmar;

Celui du département du Bas-Rhin, à Strasbourg;

Celui du département des Vosges, à Saint-Diez;

Celui du département de la Haute-Saône, à Vesoul;

Celui du département de la Haute-Marne, à Langres;

Celui du département de la Côte-d'Or, à Dijon;

Celui du département du Jura, à Saint-Claude;

Celui du département de l'Ille-et-Vilaine, à Rennes;

Celui du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieux;

Celui du département du Finistère, à Quimper;

Celui du département du Morbihan, à Vannes;

Celui du département de la Loire-Inférieure, à Nantes;

Celui du dép. de Mayenne-et-Loire, à Angers;

Celui du département de la Sarthe, au Mans;

Celui du département de la Mayenne, à Laval;

Celui du département de la Seine, à Paris;

Celui du départem. de Seine-et-Oise, à Versailles;

Celui du département d'Eure-et-Loir, à Chartres;

Celui du département du Loiret, à Orléans;

Celui du département de l'Yonne, à Sens;

Celui du département de l'Aube, à Troyes;

Celui du département de Seine-et-Marne, à Meaux;

Celui du département du Cher, à Bourges;

Celui du département de Loir-et-Cher, à Blois;

Celui du département d'Indre-et-Loir, à Tours;

Celui du département de la Vienne, à Poitiers;

Celui du département de l'Indre, à Châteauroux;

Celui du département de la Creuse, à Guéret;

Celui du département de l'Allier, à Moulins;

Celui du département de la Nièvre, à Nevers;

Celui du département de la Gironde, à Bordeaux;

Celui du département de la Vendée, à Luçon;

Celui du département de la Charente-Inférieure, à Saintes;

Celui du département des Landes, à Dax;

Celui du département de Lot-et-Garonne, à Agen;

Celui du département de la Dordogne, à Périgueux;

Celui du département de la Corrèze, à Tulle;

Celui du département de la Haute-Vienne, à Limoges;

Celui du département de la Charente, à Angoulême;

Celui du département des Deux-Sèvres, à Saint-Maixent,

Celui du département de la Haute-Garonne, à Toulouse;

Celui du département du Gers, à Auch;

Celui du département des Basses-Pyrénées, à Oléron;

Celui du département des Hautes-Pyrénées, à Tarbes;

Celui du département de l'Arriège, à Pamiers;

Celui du département des Pyrénées-Orientales, à Perpignan;

Celui du département de l'Aude, à Narbonne;

Celui du département de l'Aveyron, à Rhodéz;

Celui du département du Lot, à Cahors;

Celui du département du Tarn, à Alby;

Celui du département des Bouches-du-Rhône, à Aix;

Celui du département de Corse, à Bastia;

Celui du département du Var, à Fréjus;

Celui du département des Basses-Alpes, à Digne;

Celui du département des Hautes-Alpes, à Embrun;

Celui du département de la Drôme, à Valence;

Celui du département de la Lozère, à Mende;

Celui du département du Gard, à Nîmes;

Celui du département de l'Hérault, à Béziers;

Celui du département de Rhône-et-Loire, à Lyon;

Celui du département du Puy-de-Dôme, à Clermont;

Celui du département du Cantal, à Saint-Flour;

Celui du département de Haute-Loire, au Puy;

Celui du département de l'Ar-dèche, à Viviers;

Celui du département de l'Isère, à Grenoble;

Celui du département de l'Ain, à Bellay;

Celui du département de Saône-et-Loire, à Autun.

Tous les autres évêchés existans dans les quatre-vingt-trois départemens du royaume, et qui ne sont pas nommément compris au présent article, sont et demeurent supprimés.

Le royaume sera divisé en dix arrondissemens métropolitains, dont les sièges seront Rouen, Reims, Besançon, Rennes, Paris, Bourges, Bordeaux, Toulouse, Aix et Lyon. Ces métropoles auront la dénomination suivante :

Celle de Rouen sera appelée métropole des Côtes-de-la-Manche;

Celle de Reims, métropole du Nord-Est;

Celle de Besançon, métropole de l'Est;

Celle de Rennes, métropole du Nord-Ouest;

Celle de Bourges, métropole du Centre;

Celle de Bordeaux, métropole du Sud-Ouest;

Celle de Toulouse, métropole du Sud;

Celle d'Aix, métropole des Côtes-de-la-Méditerranée;

Celle de Lyon, métropole du Sud-Est.

3. L'arrondissement de la métropole des Côtes-de-la-Manche comprendra les évêchés des départemens de la Seine-Inférieure, du Calvados, de la Manche, de l'Orne, de l'Eure, de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais.

L'arrondissement de la métropole du Nord-Est comprendra les évêchés des départemens de la Marne, de la Meuse, de la Meurthe, de la Moselle, des Ardennes, de l'Aisne, du Nord.

L'arrondissement de la métropole de l'Est comprendra les évêchés des départemens du Doubs, du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, des Vosges, de la Haute-Saône, de la Haute-Marne, de la Côte-d'Or, du Jura.

L'arrondissement de la métropole du Nord-Ouest comprendra les évêchés des départemens de l'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, de la Loire-Inférieure, de Mayenne-et-Loire, de la Sarthe, de la Mayenne.

L'arrondissement de la métropole de Paris, comprendra les évêchés des départemens de la Seine, de Seine-et-Oise, d'Eure-et-Loir, du Loiret, de l'Yonne, de l'Aube, de Seine-et-Marne.

L'arrondissement de la métropole du Centre, comprendra les évêchés des départemens du Cher, de Loir-et-Cher, de l'Indre-et-Loire, de la Vienne, de l'Indre, de la Creuse, de l'Allier, de la Nièvre.

L'arrondissement de la métropole du Sud-Ouest, comprendra les évêchés des départemens

de la Gironde, de la Vendée, de la Charente-Inférieure, des Landes, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne, de la Corrèze, de la Haute-Vienne, de la Charente, des Deux-Sèvres.

L'arrondissement de la métropole du Sud, comprendra les évêchés des départemens de la Haute-Garonne, du Gers, des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées, de l'Arriège, des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Aveyron, du Lot, du Tarn.

L'arrondissement de la métropole des Côtes-de-la-Méditerranée comprendra les évêchés des départemens des Bouches-du-Rhône, de la Corse, du Var, des Basses-Alpes, de la Drôme, de la Lozère, du Gard et de l'Hérault.

L'arrondissement de la métropole du Sud-Est comprendra les évêchés des départemens de Rhône-et-Loire, du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Haute-Loire, de l'Ardèche, de l'Isère, de l'Ain, de Saône-et-Loire.

4. Il est défendu à toute église ou paroisse de France, et à tout citoyen français, de reconnaître en aucun cas, et sous quelque prétexte que ce soit, l'autorité d'un évêque ordinaire ou métropolitain dont le siège serait établi sous la nomination d'une puissance étrangère, ni de ses délégués résidens en France ou ailleurs; le tout sans préjudice de l'unité de foi et de la communion qui sera entretenue avec le chef visible de l'Eglise universelle, ainsi qu'il sera dit ci-après.

5. Lorsque l'évêque diocésain aura prononcé dans son synode, sur des matières de sa compétence, il y aura lieu au recours au métropolitain, lequel prononcera dans le synode métropolitain.

6. Il sera procédé incessamment, et sur l'avis de l'évêque diocésain et de l'administration des districts, à une nouvelle formation et circonspection de toutes les paroisses du royaume; le nombre et l'étendue en seront déterminées d'après les règles qui vont être établies.

7. L'église cathédrale de chaque diocèse sera ramenée à son état primitif, d'être en même temps église paroissiale et église épiscopale, par la suppression des paroisses, et par le dénombrement des habitations qu'il sera jugé convenable d'y réunir.

8. La paroisse épiscopale n'aura pas d'autre pasteur immédiat que l'évêque. Tous les prêtres qui y seront établis seront ses vicaires, et en feront les fonctions.

9. Il y aura seize vicaires de l'église cathédrale dans les villes qui comprendront plus de dix mille âmes, et douze seulement où la population sera au-dessous de dix mille âmes.

10. Il sera conservé ou établi dans chaque diocèse un seul séminaire pour la préparation aux Ordres, sans entendre rien préjuger, quant à présent, sur les autres maisons d'instruction et d'éducation.

11. Le séminaire sera établi, autant que faire se pourra, près de l'église cathédrale, et même dans l'enceinte des bâtimens destinés à l'habitation de l'évêque.

12. Pour la conduite et l'instruction des jeunes élèves reçus dans le séminaire, il y aura un vicaire supérieur et trois vicaires directeurs subordonnés à l'évêque.

13. Les vicaires supérieurs et vicaires directeurs seront tenus d'assister avec les jeunes ecclésiastiques du séminaire, à tous les offices de la paroisse cathédrale, et d'y faire toutes les fonctions dont l'évêque ou son premier vicaire jugeront à propos de les charger.

14. Les vicaires des églises cathédrales, les vicaires supérieurs et vicaires directeurs du séminaire formeront ensemble le conseil habituel et permanent de l'évêque qui ne pourra faire aucun acte de juridiction, en ce qui concerne le gouvernement du diocèse et du séminaire, qu'après en avoir délibéré avec eux; pourra néanmoins l'évêque, dans le cours de ses visites, rendre seul telles ordonnances provisoires qu'il appartiendra.

15. Dans toutes les villes et bourgs qui ne comprendront pas plus de six mille âmes, il n'y aura qu'une seule paroisse; les autres paroisses seront supprimées et réunies à l'église principale.

16. Dans les villes où il y a plus de six mille âmes, chaque paroisse pourra comprendre un

plus grand nombre de paroissiens, et il en sera conservé ou rétabli autant que les besoins des peuples et les localités le demanderont.

17. Les assemblées administratives, de concert avec l'évêque diocésain, désigneront, à la prochaine législature, les paroisses, annexes ou succursales des villes, ou de campagne, qu'il conviendra de réserver ou d'étendre, d'établir ou de supprimer; et ils en indiqueront les arrondissements d'après ce que demanderont les besoins des peuples, la dignité du culte et les différentes localités.

18. Les assemblées administratives et l'évêque diocésain pourront même, après avoir arrêté entre eux la suppression et réunion d'une paroisse, convenir que dans les lieux écartés, ou qui, pendant une partie de l'année, ne communiqueraient que difficilement avec l'église paroissiale, il sera établi ou conservé une chapelle où le curé enverra, les jours de fêtes ou de dimanches, un vicaire pour y dire la messe, et faire au peuple les instructions nécessaires.

19. La réunion qui pourra se faire d'une paroisse à une autre emportera toujours la réunion des biens de la fabrique de l'église supprimée, à la fabrique de l'église où se fera la réunion.

20. Tous titres et offices autres que ceux mentionnés en la présente Constitution, les dignités, canonicats, prébendes, demi-prébendes, chapelles, cha-

pelleries, tant des églises cathédrales que des églises collégiales, et tous chapitres réguliers et séculiers de l'un et de l'autre sexe, les abbayes et prieurés en règle ou en commende aussi de l'un et de l'autre sexe, et tous autres bénéfices et prestimoniaux généralement quelconques, de quelque nature et sous quelque dénomination que ce soit, sont, à compter du jour de la publication du présent décret, éteints et supprimés, sans qu'il puisse jamais en être établi de semblables.

21. Tous bénéfices en patronage laïque sont soumis à toutes les dispositions des décrets concernant les bénéfices de pleine collation, ou de patronage ecclésiastique.

22. Sont pareillement compris aux dites dispositions tous titres et fondations de pleine collation laicale, excepté les chapelles actuellement desservies dans l'enceinte des maisons particulières, par un chapelain ou desservant à la seule disposition du propriétaire.

23. Le contenu dans les articles précédens aura lieu, notwithstanding toutes clauses, même de réversion, apposés dans les actes de fondation.

24. Les fondations de messe et autres services, acquittées présentement dans les églises paroissiales, par les curés et par les prêtres qui y sont attachés sans être pourvus de leurs places en titre perpétuel de bénéfice, continueront provisoirement à être

acquittées et payées comme par le passé, sans néanmoins que, dans les églises où il est établi des sociétés de prêtres non pourvus en titre perpétuel de bénéfice, et connus sous les divers noms de filleuls agréés, familiers, communalistes, mipartistes, chapelains ou autres, ceux d'entre eux qui viendront à mourir ou à se retirer puissent être remplacés.

25. Les fondations faites pour subvenir à l'éducation, des parens des fondateurs continueront d'être exécutées conformément aux dispositions écrites dans les titres de fondation ; et à l'égard de toutes autres fondations pieuses, les intéressés présenteront leurs mémoires aux assemblées de département, pour, sur leur avis et celui de l'évêque diocésain, être statué par le Corps législatif sur leur conservation ou leur remplacement.

TITRE II.

Nomination aux bénéfices.

ART. 1^{er}. A compter du jour de la publication du présent décret, on ne connaîtra qu'une seule manière de pourvoir aux évêchés et aux cures ; c'est à savoir la forme des élections.

2. Toutes les élections se feront par la voie du scrutin, et à la pluralité absolue des suffrages.

3. L'élection des évêques se fera dans la forme prescrite, et par le corps électoral, indiqué dans le décret du 22 décembre 1789,

pour la nomination des membres de l'assemblée de département.

4. Sur la première nouvelle que le procureur-général syndic du département recevra de la vacance du siège épiscopal, par mort, démission, ou autrement, il en donnera avis aux procureurs-syndics des districts, à l'effet par eux de convoquer les électeurs qui auront procédé à la dernière nomination des membres de l'assemblée administrative ; et en même temps il indiquera le jour où devra se faire l'élection de l'évêque, lequel sera au plus tard le troisième dimanche après la lettre d'avis qu'il écrira.

5. Si la vacance du siège épiscopal arrivait dans les quatre derniers mois de l'année où doit se faire l'élection des membres de l'administration de département, l'élection de l'évêque serait différée et renvoyée à la prochaine assemblée des électeurs.

6. L'élection de l'évêque ne pourra se faire ou être commencée qu'un jour de dimanche, dans l'église principale du chef-lieu du département, à l'issue de la messe paroissiale, à laquelle seront tenus d'assister tous les électeurs.

7. Pour être éligible à un évêché, il sera nécessaire d'avoir rempli, au moins pendant quinze ans, les fonctions du ministère ecclésiastique dans le diocèse, en qualité de curé, de desservant ou de vicaire, ou comme

vicaire supérieur, ou comme vicaire directeur du séminaire.

8. Les évêques dont les sièges sont supprimés par le présent décret, pourront être élus aux évêchés actuellement vacans, ainsi qu'à ceux qui vaqueront par la suite, ou qui sont érigés en quelques départemens, encore qu'ils n'eussent pas quinze années d'exercice.

9. Les curés et autres ecclésiastiques qui, par l'effet de la nouvelle circonscription des diocèses, se trouveront dans un diocèse différent de celui où ils exerçaient leurs fonctions, seront réputés les avoir exercées dans leur nouveau diocèse, et ils seront en conséquence éligibles, pourvu qu'ils aient d'ailleurs le temps ci-devant exigé.

10. Pourront aussi être élus les curés actuels qui auraient dix années d'exercice dans une cure du diocèse, encore qu'ils n'eussent pas auparavant rempli les fonctions de vicaire.

11. Il en sera de même des curés dont les paroisses auraient été supprimées en vertu du présent décret; il leur sera compté comme temps d'exercice, celui qui sera écoulé depuis la suppression de leur cure.

12. Les missionnaires, les vicaires-généraux des évêques, les ecclésiastiques desservant les hôpitaux, ou chargés de l'éducation publique, seront pareillement éligibles, lorsqu'ils auront rempli leurs fonctions pendant quinze ans, à compter de leur promotion au sacerdoce.

13. Seront pareillement éligibles tous dignitaires, chanoines, ou, en général, tous bénéficiers et titulaires qui étaient obligés à résidence, ou exerçaient des fonctions ecclésiastiques, et dont les bénéfices, titres, offices ou emplois se trouvent supprimés par le présent décret; lorsqu'ils auront quinze années d'exercice comptées, comme il est dit des cures dans l'article précédent.

14. La proclamation de l'élu se fera par le président de l'assemblée électoral, dans l'église où l'élection aura été faite, en présence du peuple et du clergé, et avant de commencer la messe solennelle qui sera célébrée à cet effet.

15. Le procès-verbal de l'élection et de la proclamation sera envoyé au Roi par le président de l'assemblée des électeurs, pour donner à Sa Majesté connaissance du choix qui aura été fait.

16. Au plus tard dans le mois qui suivra l'élection, celui qui aura été élu à un évêché se présentera en personne à son évêque métropolitain; et, s'il est élu pour le siège de la métropole, au plus ancien évêque de l'arrondissement, avec le procès-verbal d'élection et de proclamation, et il le suppliera de lui accorder la confirmation canonique.

17. Le métropolitain ou l'ancien évêque aura la faculté d'examiner l'élu en présence de son conseil, sur sa doctrine et ses mœurs; s'il le juge capable, il

lui donnera l'institution canonique; s'il croit devoir la lui refuser, les causes du refus seront données par écrit, signées du métropolitain et de son conseil, sauf aux parties intéressées à se pourvoir par voie d'appel comme d'abus, ainsi qu'il sera dit ci-après.

18. L'évêque à qui la confirmation sera demandée ne pourra exiger de l'élu d'autre serment, sinon qu'il fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine.

19. Le nouvel évêque ne pourra s'adresser au pape pour en obtenir aucune confirmation; mais il lui écrira comme au chef visible de l'Église universelle, en témoignage de l'unité de la foi et de la communion qu'il doit entretenir avec lui.

20. La consécration de l'évêque ne pourra se faire que dans son église cathédrale, par son métropolitain, ou, à son défaut, par le plus ancien évêque de l'arrondissement de la métropole, assisté des évêques des deux diocèses les plus voisins, un jour de dimanche, pendant la messe paroissiale, en présence du peuple et du clergé.

21. Avant que la cérémonie de la consécration commence, l'élu prêtera, en présence des officiers municipaux, du peuple et du clergé, le serment solennel de veiller avec soin sur les fidèles du diocèse qui lui est confié, d'être fidèle à la nation, à la loi et au Roi, et de maintenir de tout son pouvoir la Constitu-

tion décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi.

22. L'évêque aura la liberté de choisir les vicaires de son église cathédrale, dans tout le clergé de son diocèse, à la charge par lui de ne pouvoir nommer que des prêtres qui auront exercé des fonctions ecclésiastiques au moins pendant dix ans. Il ne pourra les destituer que de l'avis de son conseil, et par une délibération qui y aura été prise à la pluralité des voix en connaissance de cause.

23. Les curés actuellement établis en aucunes églises cathédrales, ainsi que ceux des paroisses qui seront supprimées pour être réunies à l'église cathédrale et en former le territoire, seront de plein droit, s'ils le demandent, les premiers vicaires de l'évêque, chacun suivant l'ordre de leur ancienneté dans les fonctions pastorales.

24. Les vicaire-supérieur et vicaires-directeurs du séminaire seront nommés par l'évêque et son conseil, et ne pourront être destitués de la même manière que les vicaires de l'église cathédrale.

25. L'élection des curés se fera dans la forme prescrite et par les électeurs indiqués dans le décret du 22 décembre 1789, pour la nomination des membres de l'assemblée administrative du district.

26. L'assemblée des électeurs, pour la nomination aux cures, se formera tous les ans à l'époque de la formation des assem-

blées de district, quand même il n'y aurait qu'une seule cure vacante dans le district; à l'effet de quoi les municipalités seront tenues de donner avis, au procureur syndic du district, de toutes les vacances de cures, qui arriveront dans leur arrondissement, par mort, démission ou autrement.

27. En convoquant l'assemblée des électeurs, le procureur-syndic enverra à chaque municipalité la liste de toutes les cures auxquelles il faudra nommer.

28. L'élection des curés se fera par scrutins séparés, pour chaque cure vacante.

29. Chaque électeur, avant de mettre son bulletin dans le vase du scrutin, fera serment de ne nommer que celui qu'il aura choisi en son âme et conscience, comme le plus digne, sans y avoir été déterminé par dons, promesses, sollicitations ou menaces. Ce serment sera prêté, pour l'élection des évêques, comme pour celle des curés.

30. L'élection des curés ne pourra se faire ou être commencée qu'un jour de dimanche, dans la principale église du chef-lieu de district, à l'issue de la messe paroissiale, à laquelle tous les électeurs seront tenus d'assister.

31. La proclamation des élus sera faite par le président du corps électoral, dans l'église principale, avant la messe solennelle qui sera célébrée à cet effet, et en présence du peuple et du clergé.

32. Pour être éligible à une cure, il sera nécessaire d'avoir rempli les fonctions de vicaire dans une paroisse, ou dans un hôpital et autre maison de charité du diocèse, au moins pendant cinq ans.

33. Les curés dont les paroisses ont été supprimées en exécution du présent décret pourront être élus, encore qu'ils n'eussent pas cinq années d'exercice dans le diocèse.

34. Seront pareillement éligibles aux cures tous ceux qui ont été ci-dessus déclarés éligibles aux évêchés, pourvu qu'ils aient aussi cinq années d'exercice.

35. Celui qui aura été proclamé élu à une cure se présentera en personne à l'évêque, avec le procès-verbal de son élection et proclamation, à l'effet d'obtenir de lui l'institution canonique.

36. L'évêque aura la faculté d'examiner l'élu, en présence de son conseil, sur sa doctrine et ses mœurs; s'il le juge capable, il lui donnera l'institution canonique; s'il croit devoir la lui refuser, les causes du refus seront données par écrit, signées de l'évêque et de son conseil, sauf aux parties le recours à la puissance civile, ainsi qu'il sera dit ci-après.

37. En examinant l'élu qui lui demandera l'institution canonique, l'évêque ne pourra exiger de lui d'autre serment, sinon qu'il fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine.

38. Les curés élus et institués prêteront le même serment que les évêques dans leur église, un jour de dimanche, avant la messe paroissiale, en présence des officiers municipaux du lieu, du peuple et du clergé. Jusqu'à là, ils ne pourront faire aucunes fonctions curiales.

39. Il y aura, tant dans l'église cathédrale que dans chaque église paroissiale, un registre particulier sur lequel le secrétaire-greffier de la municipalité du lieu écrira, sans frais, le procès-verbal de la prestation de serment de l'évêque ou du curé, et il n'y aura pas d'autre acte de prise de possession que ce procès-verbal.

40. Les évêchés et les cures seront réputés vacans jusqu'à ce que les élus aient prêté le serment ci-dessus mentionné.

41. Pendant la vacance du siège épiscopal, le premier, et, à son défaut, le second vicaire de l'église cathédrale, remplacera l'évêque, tant pour ses fonctions curiales que pour les actes de juridiction qui n'exigent pas le caractère épiscopal; mais en tout il sera tenu de se conduire par les avis du conseil.

42. Pendant la vacance d'une cure, l'administration de la paroisse sera confiée au premier vicaire, sauf à y établir un vicaire de plus, si la municipalité le requiert; et dans le cas où il n'y aurait pas de vicaire dans la paroisse, il y sera établi un desservant par l'évêque.

43. Chaque curé aura le droit de choisir ses vicaires; mais il ne pourra fixer son choix que sur des prêtres ordonnés ou admissibles pour le diocèse par l'évêque.

44. Aucun curé ne pourra révoquer ses vicaires, que pour des causes légitimes, jugées telles par l'évêque et son conseil.

TITRE III.

Du traitement des ministres de la religion.

ART. 1^{er}. Les ministres de la religion, exerçant les premières et les plus importantes fonctions de la société, et obligés de résider continuellement dans le lieu du service auquel la confiance des peuples les a appelés, seront défrayés par la nation.

2. Il sera fourni à chaque évêque, à chaque curé et aux desservans des annexes et succursales, un logement convenable, à la charge par eux d'y faire toutes les réparations locatives, sans entendre rien innover, quant à présent, à l'égard des paroisses où le logement des curés est fourni en argent, et sauf aux départemens à prendre connaissance des demandes qui seront formées par les paroisses et par les curés; il leur sera en outre assigné à tous le traitement qui va être réglé.

3. Le traitement des évêques sera, savoir;

Pour l'évêque de Paris, de cinquante mille livres;

Pour les évêques des villes dont la population est de cin-

quante mille âmes et au-dessus, de vingt mille livres ;

Pour tous les autres évêques ; de douze mille livres.

4. Le traitement des vicaires des églises cathédrales sera , savoir :

A Paris, pour le premier vicaire, de six mille livres ;

Pour le second, de quatre mille livres ;

Pour tous les autres vicaires, de trois mille livres.

Dans les villes dont la population est de cinquante mille âmes et au-dessus.

Pour le premier vicaire, de quatre mille livres ;

Pour le second, de trois mille livres ;

Pour tous les autres, de deux mille quatre cents livres.

Dans les villes dont la population est de moins de cinquante mille âmes :

Pour le premier vicaire, de trois mille livres ;

Pour le second, de deux mille quatre cents livres ;

Pour tous les autres, de deux mille livres.

5. Le traitement des curés sera, savoir : à Paris, de six mille livres ;

Dans les villes dont la population est de cinquante mille âmes et au-dessus, de quatre mille livres ;

Dans celles dont la population est de moins de cinquante mille âmes, et de plus de dix mille âmes, de trois mille livres.

Dans les villes et bourgs dont la population est au-dessous de

dix mille âmes et au-dessus de trois mille âmes, de deux mille quatre cents livres.

Dans toutes les autres villes et bourgs et dans les villages, lorsque la paroisse offrira une population de trois mille âmes et au-dessous, jusqu'à deux mille cinq cents ; de deux mille livres, lorsqu'elle en offrira une de deux mille cinq cents âmes jusqu'à deux mille ; de dix-huit cents livres, lorsqu'elle en offrira une de moins de deux mille et de plus de mille, de quinze cents livres ; et lorsqu'elle en offrira une de mille âmes et au-dessous, de douze cents livres.

6. Le traitement des vicaires sera, savoir : à Paris, pour le premier vicaire, de deux mille quatre cents livres ; pour le second, de quinze cents livres, et pour tous les autres, de mille livres. Dans les villes dont la population est de cinquante mille âmes et au-dessus, pour le premier vicaire, de douze cents livres ; pour le second, de mille livres, et pour tous les autres, de huit cents livres.

Dans toutes les autres villes et bourgs où la population sera de plus de trois mille âmes, de huit cents livres pour les deux premiers vicaires, et de sept cents livres pour tous les autres ;

Dans toutes les paroisses de ville et de campagne, de sept cents livres pour chaque vicaire.

7. Le traitement en argent des ministres de la religion leur sera payé d'avance, de trois en trois mois, par le trésorier du district,

à peine par lui d'y être contraint par corps sur une simple sommation et dans le cas où l'évêque, curé ou vicaire viendrait à mourir, ou à donner sa démission avant la fin du quartier, il ne pourra être exercé contre lui, ni contre ses héritiers, aucune répétition.

8. Pendant la vacance des évêchés, des cures et de tous offices ecclésiastiques payés par la nation, les fruits du traitement qui y est attaché seront versés dans la caisse du district pour subvenir aux dépenses dont il va être parlé. ●

9. Les curés qui, à cause de leur grand âge, ou de leurs infirmités, ne pourraient plus vaquer à leurs fonctions, en donneraient avis au directoire du département qui, sur les instructions de la municipalité et de l'administration du district, laissera à leur choix, s'il y a lieu, ou de prendre un vicaire de plus, lequel sera payé par la nation sur le même pied que les autres vicaires, ou de se retirer avec une pension égale au traitement qui aurait été fourni au vicaire.

10. Pourront aussi les vicaires, aumôniers des hôpitaux, supérieurs des séminaires, et autres exerçant des fonctions publiques, en faisant constater leur état de la manière qui vient d'être prescrite, se retirer avec une pension de la valeur du traitement dont ils jouissent, pourvu qu'il n'excede pas la somme de huit cents livres.

11. La fixation qui vient d'être

faite du traitement des ministres de la religion aura lieu à compter du jour de la publication du présent décret, mais seulement pour ceux qui seront pourvus par la suite d'offices ecclésiastiques. A l'égard des titulaires actuels, soit ceux dont les offices ou emplois sont supprimés, soit ceux dont les titres sont conservés, leur traitement sera fixé par un décret particulier.

12. Au moyen du traitement qui leur est assuré par la présente Constitution, les évêques, les curés et leurs vicaires exerceront gratuitement les fonctions épiscopales et curiales.

TITRE IV.

ART. 1^{er}. La loi de la résidence sera religieusement observée, et tous ceux qui seront revêtus d'un office ou emploi ecclésiastique y seront soumis, sans aucune exception ni distinction.

2. Aucun évêque ne pourra s'absenter chaque année pendant plus de quinze jours consécutifs, hors de son diocèse, que dans le cas d'une véritable nécessité, et avec l'agrément du directoire de département dans lequel son siège sera établi.

3. Ne pourront pareillement les curés et les vicaires s'absenter du lieu de leurs fonctions au-delà du terme qui vient d'être fixé, que pour des raisons graves; et même, en ce cas, seront tenus les curés d'obtenir l'agrément tant de leur évêque que du directoire de leur district,

et les vicaires, la permission de leurs curés.

4. Si un évêque ou un curé s'écartait de la loi de la résidence, la municipalité du lieu en donnerait avis au procureur-général-syndic du département qui l'avertirait par écrit de rentrer dans son devoir; et, après la seconde monition, le poursuivrait pour le faire déclarer déchu de son traitement pour tout le temps de son absence.

5. Les évêques, les curés et les vicaires ne pourront accepter de charges, d'emplois, ou de commissions qui les obligeraient de s'éloigner de leurs diocèses ou de leurs paroisses, ou qu'ils enlèveraient aux fonctions de leur ministère; et ceux qui en sont actuellement pourvus seront tenus de faire leur option dans le délai de trois mois, à compter de la notification qui leur sera faite du présent décret par le procureur-général-syndic de leur département, sinon et après l'expiration de ce délai, leur office sera réputé vacant, et il leur sera donné un successeur en la forme ci-dessus prescrite.

6. Les évêques, les curés et vicaires pourront, comme citoyens actifs, assister aux assemblées primaires et électorales, y être nommés électeurs, députés aux législatures, élus membres du conseil-général de la commune et du conseil des administrations des districts et des départements; mais leurs fonctions sont déclarées incompatibles avec celles de maire et autres of-

ficiers municipaux, et des membres des directoires de district et de département; et s'ils étaient nommés, ils seraient tenus de faire leur option.

7. L'incompatibilité mentionnée dans l'article 6 n'aura effet que pour l'avenir; et si aucuns évêques, curés ou vicaires ont été appelés par les vœux de leurs concitoyens aux offices de maire et autres municipaux, ou nommés membres des directoires de district et de département, ils pourront continuer d'en exercer les fonctions.

TRAITEMENT DU CLERGÉ.

ART. 1^{er}. A compter du premier janvier 1790, le traitement de tous évêques en fonctions est fixé ainsi qu'il suit:

Ceux dont tous les revenus ecclésiastiques ne vont pas à douze mille livres auront cette somme.

Ceux dont les revenus excèdent cette somme auront douze mille livres; plus, la moitié de l'excédant, sans que le tout puisse aller au-delà de trente mille livres.

Celui de Paris aura soixante-quinze mille livres. Tous continueront à jouir des bâtimens et des jardins à leur usage qui sont dans la ville épiscopale.

2. Les évêques qui, par la suppression effective de leurs sièges, resteront sans fonctions, auront pour pension de retraite les deux tiers du traitement ci-dessus.

3. Le traitement des évêques

conservés qui jugeraient à propos de donner leur démission sera des deux tiers de celui dont ils auraient joui en restant en fonctions, pourvu toutefois que ces deux tiers n'excèdent pas la somme de dix mille livres.

4. Les curés actuels auront le traitement fixé par le décret général sur la nouvelle organisation du clergé; et s'ils ne voulaient pas s'en contenter, ils auront, 1^o douze cents livres; 2^o la moitié de l'excédant de tous leurs revenus ecclésiastiques actuels, pourvu que le tout ne s'élève pas au-delà de six mille livres. Ils continueront tous à jouir des bâtimens à leur usage et des jardins dépendans de leurs cures qui seront situés dans le chef-lieu de leurs bénéfices.

5. Le traitement des vicaires actuels sera le même que celui fixé par le décret général sur la nouvelle organisation du clergé.

6. Au moyen des traitemens fixés par les précédens articles, tant en faveur des évêques, que des curés et vicaires, la suppression du casuel, ainsi que des prestations qui se percevoient sous le nom de mesures par feu, ménages, moissons, passion, ou sous telle autre dénomination que ce puisse être, aura lieu à compter du 1^{er} janvier 1791; jusqu'à cette époque, ils continueront de les percevoir.

Les droits attribués aux fabriques continueront d'être payés, même après ladite époque, suivant les tarifs et réglemens.

7. Les traitemens qui vien-

vent d'être déterminés pour les curés et les vicaires, auront lieu à compter du 1^{er} janvier 1791.

8. En ce qui concerne la présente année, les curés auront, outre leur casuel, savoir: ceux dont le revenu excède douze cents livres, 1^o ladite somme de douze cents livres; 2^o la moitié de l'excédant, pourvu que tout n'aille pas à plus de six mille livres.

A l'égard de ceux dont le revenu est inférieur à douze cents livres, ladite somme leur sera payée comme il suit; ils toucheront d'abord ce qu'ils étaient dans l'usage de recevoir, ainsi et de la manière qu'ils le recevaient par le passé, et le surplus leur sera compté, dans les six premiers mois de 1791, par les receveurs des districts.

9. Les vicaires des villes, outre leur casuel, jouiront aussi, pendant la présente année, de la somme qu'on était dans l'usage de leur payer. A l'égard de ceux des campagnes, ils auront, outre leur casuel, la somme de sept cents livres qui leur sera payée de la manière portée par l'article ci-dessus.

10. Les abbés et prieurs commendataires, les dignitaires, chanoines prébendés, semi-prébendés, chapelains, officiers ecclésiastiques, pourvus de titres dans les Chapitres supprimés, et tous autres bénéficiers généralement quelconques, dont les revenus ecclésiastiques n'excèdent pas mille livres, n'éprouveront aucune réduction.

Ceux dont les revenus excèdent ladite somme auront, 1^o mille livres; 2^o la moitié du surplus, sans que le tout puisse aller au-delà de six mille livres; ce qui aura lieu à compter du 1^{er} janvier 1790.

11. Dans les Chapitres où les revenus sont partagés par les statuts en prébendes inégales, auxquelles on parvient successivement par option ou par ancienneté, le sort de chaque chanoine sera déterminé sur le pied de ce dont il jouit actuellement; mais lorsqu'un des anciens chanoines mourra, son traitement passera au plus ancien des chanoines dont le traitement se trouvera inférieur, et ainsi successivement; de sorte que le traitement qui était le moindre sera le seul qui cessera.

La faculté de parvenir à un traitement plus considérable n'aura lieu qu'en faveur des chanoines qui seront engagés dans les Ordres sacrés.

12. Dans les Chapitres où, par les statuts ou l'usage, les prébendes des nouveaux chanoines sont, pendant un temps déterminé, partagées en tout ou en partie entre les anciens chanoines, on n'aura aucun égard à cet usage, et le traitement de chaque chanoine sera fixé sur le pied d'une simple prébende.

13. Il pourra être accordé, sur l'avis des directoires de départemens et de districts, aux ecclésiastiques qui, sans être pourvus de titres quelconques, sont attachés à des Chapitres sous le nom

d'habitues ou sous tout autre dénomination, ainsi qu'aux officiers laïques, organistes, musiciens et autres personnes employées pour le service divin et aux gages desdits Chapitres séculiers et réguliers, un traitement, soit en gratification, soit en pension, suivant le temps et la nature de leurs services, eu égard à leur âge et leurs infirmités; et cependant les appointemens ou traitemens dont ils jouissent leur seront payés la présente année.

14. Les abbés réguliers perpétuels et les chefs d'Ordres inamovibles jouiront, à compter de l'époque qui sera déterminée pour les pensions des religieux; savoir, ceux dont les maisons ont un revenu de dix mille liv., d'une somme de deux mille livres; et ceux dont la maison a un revenu plus considérable, du tiers de l'excédant, sans que le tout puisse aller au-delà de six mille livres.

15. Après le décès des titulaires des bénéfices supprimés, les coadjuteurs entreront en jouissance d'un traitement, à raison du produit particulier du bénéfice, lequel traitement sera fixé à la moitié de ceux décrétés par les articles précédens. Dans le cas néanmoins où les coadjuteurs auraient d'ailleurs, à raison d'autres bénéfices ou pensions, un traitement actuel égal à celui ci-dessus, ils n'auront plus rien à prétendre; et, s'il est inférieur, il sera augmenté jusqu'à concurrence de la

moitié des traitemens décrétés par les précédens articles.

16. A compter du 1^{er} janvier 1790, les évêques qui se sont anciennement démis, les coadjuteurs des évêques, les évêques suffragans de Trèves et de Bâle résidant en France, jouiront d'un traitement annuel de dix mille livres, pourvu que leur revenu ecclésiastique actuel en bénéfices ou pensions monte à cette somme; et si ce revenu est inférieur, ils n'auront de traitement qu'à concurrence de ce revenu. Leur traitement comme coadjuteur cessera lorsqu'ils auront un traitement effectif.

17. Les ecclésiastiques qui n'ont d'autres revenus ecclésiastiques, que des pensions sur bénéfices, continueront d'en jouir, pourvu qu'elles n'excèdent pas mille livres; et si elles excèdent ladite somme, ils jouiront, 1^o de mille livres; 2^o de la moitié de l'excédant, pourvu que le tout n'aille pas au delà de trois mille livres. La réduction déterminée par cet article aura lieu à compter du 1^{er} janvier 1790.

18. Les pensions sur bénéfices dont les biens se trouveront régis par les éconômats seront aussi continuées dans les mêmes proportions que ci-dessus.

19. Il en sera de même des pensions retenues suivant les lois canoniques, ensuite de résignations ou permutations, tant des cures que d'autres bénéfices.

20. Les pensions assignées sur la caisse des éconômats, le clergé

et autres biens ecclésiastiques, ainsi que les indemnités, dons, aumônes ou gratifications dont les revenus ecclésiastiques quelconques peuvent être chargés, seront réglés incessamment sur le rapport du comité des pensions assignées sur le trésor public.

21. Toutes les pensions, excepté celles créées par les curés ensuite de résignation ou permutation de leur cure, et celles qui n'étaient sujettes à aucune retenue, continueront de n'être comptées dans tous les cas que pour leur valeur réelle, c'est-à-dire, déduction faite des trois dixièmes dont la retenue était ordonnée.

22. Pour parvenir à fixer les divers traitemens réglés par les articles précédens, chaque titulaire dressera, d'après les baux actuellement existans pour les objets tenus à bail ou ferme, et d'après les comptes de régie et exploitation pour les autres objets, un état estimatif de tous les revenus ecclésiastiques dont il jouit, ainsi que des charges dont il est grevé; ledit état sera communiqué aux municipalités des lieux où les biens sont situés, pour être contredit, ou approuvé; et le directoire du département dans lequel se trouve le chef-lieu du bénéfice donnera sa décision après avoir pris l'avis du directoire du district.

23. Seront compris dans la masse des revenus ecclésiastiques dont jouit chaque corps ou chaque individu, les pensions

sur bénéfices, les dîmes, les déports qui formaient l'unique donation des archi-diacres et archi-prêtres; mais le casuel, ainsi que le produit des droits supprimés sans indemnité, ne pourront y entrer.

24. Les portions congrues, y compris leur augmentation, les pensions dont le titulaire est grevé, les frais du culte divin, la dépense pour le bas-chœur et les musiciens, lorsque les corps ou les titulaires en seront chargés, et toutes les autres charges réelles ordinaires et annuelles, seront déduites sur ladite masse. Le traitement sera fixé sur ce qui restera d'après les proportions réglées par les articles précédens.

25. La réduction qui sera faite à raison de l'augmentation des portions congrues ne pourra néanmoins opérer la diminution des traitemens des titulaires actuels au-dessous du *minimum* fixé pour chaque espèce de bénéfice.

26. Les titulaires qui tiendront des maisons de leurs corps à titre de vente à vie ou à bail à vie, en jouiront jusqu'à leur décès, à la charge de payer incessamment au receveur du district où se trouvera le chef-lieu du bénéfice, le prix de la vente dont ils seraient en arriéré, et le prix du bail aux termes y portés.

27. A l'égard des Chapitres dans lesquels des titres de fondation ou donation, des statuts homologués par arrêts ou revé-

tus des lettres patentes dûment enregistrées, où un usage immémorial donnait à l'acquéreur d'une maison canoniale, à ses héritiers ou ayans-cause, un droit à la totalité ou à une partie du prix de la revente de cette maison, ces titres et statuts seront exécutés suivant leur forme et teneur, et l'usage immémorial sera suivi comme par le passé. En conséquence, les titulaires, possesseurs desdites maisons, leurs héritiers ou ayans-cause, pourront en disposer comme bon leur semblera, à la charge par eux de payer au receveur du district, outre ce qui sera porté dans les titres et statuts, ou réglé par l'usage immémorial, le sixième de la valeur des maisons, suivant l'estimation qui en sera faite; et dans le cas où le droit n'existerait pas; les titulaires possesseurs n'auront que la jouissance accordée par l'article précédent.

28. Les donateurs desdites maisons et autres qui prétendront avoir droit de toucher une somme à chaque mutation, ou d'autres droits quelconques sur lesdites maisons, ne pourront exercer leurs actions, que contre les titulaires auxquels il est permis d'en disposer par l'article 2 ci-dessus; sauf à ceux-ci leurs exceptions et défenses au contraire.

29. Les titulaires des bénéfices supprimés qui justifieraient en avoir bâti, ou reconstruit entièrement à neuf la maison d'habitation à leurs frais, jouiront pendant leur vie de ladite maison.

30. Néanmoins, lors de l'affiliation qui sera faite en vertu des décrets de l'Assemblée, des maisons dont la jouissance est laissée aux titulaires, ils seront indemnisés de la valeur de ladite jouissance, sur l'avis des administrations de district et de département.

31. Les maisons dont la jouissance ou la disposition est accordée aux titulaires par les articles 25, 26 et 28, n'entreront pour rien dans la composition de la masse de leurs revenus ecclésiastiques, qui sera faite par fixation de leur traitement; et ceux auxquels la jouissance en est accordée, tant qu'ils jouiront, resteront obligés à toutes les réparations et à toutes les charges.

32. Les revenus des bénéfices dont le titre est en litige n'entreront dans la formation de la masse à faire pour fixer le traitement des prétendants auxdits bénéfices, que pour mémoire jusqu'au jugement du procès, sauf, après la décision, à accorder le traitement résultant desdits bénéfices à qui de droit; et les compétiteurs ne pourront faire juger que contradictoirement avec le procureur-général-syndic du département où s'en trouvera le chef-lieu.

33. Les titulaires qui sont autorisés à continuer, pour la présente année seulement, la régie et l'exploitation de leurs biens, retiendront par leurs mains les traitemens fixés par les articles précédens, et les autres seront payés desdits traitemens à la

caisse du district, sur les premiers deniers qui y seront versés par les fermiers ou locataires.

34. Tous ceux auxquels il est accordé des traitemens ou pensions de retraite, et qui, dans la suite, seraient pourvus d'offices ou emplois pour le service divin, ne conserveront que le tiers du traitement qui leur est accordé par le présent décret, et ils jouiront de la totalité de celui attribué à la place dont ils rempliront les fonctions. Dans le cas où ils se trouveraient de nouveau sans office ou emploi du même genre, ils reprendraient la jouissance de leur pension de retraite.

35. La moitié de la somme formant le *minimum* du traitement attribué à chaque classe d'ecclésiastiques, tant en activité que sans fonctions, sera insaisissable.

36. Les administrateurs de département et de districts prendront la régie des bâtimens et édifices qui leur a été confiée par les décrets des 14 et 20 avril dernier dans l'état où ils se trouveront; en conséquence, les bénéficiers actuels, maisons, corps et communautés ne seront inquiétés en aucune manière pour les répartitions qu'ils auraient dû faire.

37. Néanmoins ceux desdits bénéficiers qui auraient reçu de leurs prédécesseurs ou de leurs représentans des sommes ou valeurs moyennant lesquelles ils se seraient chargés en tout ou partie desdites réparations, seront tenus de prouver qu'ils ont rem-

pli leurs engagements ; et ceux qui ont obtenu des coupes de bois pour faire aucunes réparations ou réédifications, seront tenus d'en rendre compte au directoire du district du chef-lieu du bénéfice.

38. A dater du 1^{er} janvier 1791, les traitemens seront payés de trois mois en trois mois ; savoir, aux évêques, curés et vicaires, par le receveur de leur district, et à tous les autres, ainsi qu'aux titulaires et aux pensionnaires, par le receveur du district dans lequel ils fixeront leur domicile, et seront les quittances allouées pour comptant aux receveurs qui auront payé.

39. Les évêques et les curés conservés dans leurs fonctions ne pourront recevoir leur traitement qu'au préalable ils n'aient prêté le serment prescrit par les articles 21 et 38 du titre II du décret sur la Constitution du Clergé.

40. Les administrateurs et desservans des églises catholiques établies dans l'étranger, notamment dans les lieux restitués à l'Empire par le traité de Riswick, continueront de recevoir, comme par le passé, des mains du receveur du district le plus prochain, le même traitement qui leur a été payé sur les deniers publics levés en France. Le directoire du département, sur l'avis du directoire du district, ordonnera et fera fournir par le même receveur ce qui sera nécessaire pour les frais du culte dans lesdites églises, conformément à l'usage ;

le tout provisoirement et jusqu'à ce que l'assemblée ait pris un parti définitif.

Articles additionnels au traitement du Clergé.

ART. 1^{er}. Le traitement des vicaires des villes pour la présente année sera, suivant l'article 9 du décret du 24 juillet dernier, outre leur casuel, de la même somme qu'ils sont en usage de recevoir ; et dans le cas où cette somme réunie à leur casuel ne leur produirait pas celle de sept cents livres, ce qui s'en manquera leur sera payé dans les six premiers mois de l'année mil sept cent quatre-vingt-onze.

2. Si les titulaires de bénéfices éprouvent dans leur traitement une diminution résultant de celle qui proviendra de l'augmentation des portions congrues des cures jusqu'à concurrence de cinq cents livres, et des vicaires jusqu'à concurrence de trois cent cinquante livres et du retranchement des droits supprimés sans indemnité, les pensionnaires supporteront une diminution proportionnelle à celle des titulaires sur leurs revenus provenant des bénéfices sujets à pension.

3. La réduction qui sera faite par le retranchement des droits supprimés sans indemnité, ne pourra, de même que celle mentionnée dans l'article 25 dudit décret, et résultant de ladite augmentation des portions congrues, opérer la diminution

des traitemens des titulaires, ni des pensions au-dessus du *minimum* fixé pour chaque espèce de bénéfices, et pour les pensions.

4. Les évêques et les curés qui auraient été pourvus, à compter du 1^{er} janvier 1790 jusqu'au jour de la publication du décret du 12 juillet suivant, sur l'organisation nouvelle du clergé, n'auront d'autre traitement que celui attribué à chaque espèce d'offices par le même décret.

5. A l'égard des titulaires des autres espèces de bénéfices en patronage laïque, ou de collation laicale, qui auraient été pourvus, dans le même intervalle de temps, autrement que par voie de permutation des bénéfices qu'ils possédaient avant le premier janvier 1670, ils n'auront d'autre traitement, que celui accordé par l'article 10 dudit décret du 24 juillet, sans que le *maximum* puisse s'élever au-delà de mille livres.

Quant à ceux qui auraient été pourvus pendant ledit temps par voie de permutation, des bénéfices du genre ci-dessus, qu'ils possédaient avant le 1^{er} janvier 1790, le *maximum* de leur traitement pourra, suivant ledit article 10, s'élever à la somme de six mille livres.

6. Les bénéfices dont les revenus anciens auraient pu augmenter en conséquence d'unions légitimes et consommées, mais dont l'effet se trouverait suspen-

du en tout ou en partie par la jouissance réservée aux titulaires dont les bénéfices avaient été supprimés et unis, recevront, au décès desdits titulaires, une augmentation de traitement proportionnelle à la dite jouissance, sans que cette augmentation puisse porter leur traitement au-delà du *maximum* déterminé pour chaque espèce de bénéfice.

Articles relatifs à l'accélération de la liquidation et du paiement du traitement du Clergé.

ART. 1^{er}. Dans le mois, à compter de la publication du présent décret, tous ceux à qui il a été accordé des traitemens ou pensions seront tenus, pour satisfaire à l'article 22 du décret du 24 juillet dernier, de se conformer à ce qui est réglé ci-après, à défaut de quoi ils ne seront point compris dans les états dont il sera parlé dans les articles suivans.

2. Les évêques et les curés conservés dans leurs fonctions adresseront, au directoire du district de leur résidence, l'état de tous les revenus et pensions dont ils jouissaient, duquel état le secrétaire du district leur donnera son récépissé.

3. Les membres des Chapitres et de tous autres corps, ainsi que les ecclésiastiques et les personnes qui leur sont attachées, et qui sont autorisées, par l'article 13 du décret du 24 juillet dernier, à présenter des mé-

moires pour obtenir des traitemens, pensions ou gratifications, s'adresseront au directoire du district desdits établissemens, dans quelques endroits que soient leurs revenus, tant en pensions qu'autrement.

4. Les titulaires qui n'avaient qu'un bénéfice sans pensions, ou avec des pensions, s'adresseront au directoire du district du chef-lieu de ce bénéfice.

5. Ceux qui en avaient plusieurs, également sans pensions, ou avec des pensions, s'adresseront au directoire du district dans lequel se trouvera le chef-lieu du bénéfice du plus grand produit.

6. Les ecclésiastiques qui n'ont que des pensions, et qui n'en ont que sur un bénéfice, s'adresseront, pour les faire régler, au directoire du district auquel le titulaire doit présenter l'état de ses revenus ecclésiastiques.

7. Quant à ceux qui en ont sur plusieurs bénéfices, ils s'adresseront au directoire du district dans lequel se trouvera le chef-lieu du bénéfice sur lequel sera assignée la plus forte pension, à la charge de rappeler la nature et la quotité des autres.

8. Par rapport à ceux qui en ont sur des bénéfices tombés aux économats, encore qu'ils en eussent sur d'autres bénéfices, ils s'adresseront à la municipalité de Paris.

9. Les directoires de district auxquels on se sera adressé prendront, avant de donner leur avis, des directoires des districts

de la situation des biens, les éclaircissemens qu'ils jugeront nécessaires, et ces directoires seront tenus de les leur donner, sans délai, à la première réquisition.

10. Au moyen des dispositions contées en l'article 9 ci-dessus, et pour une plus grande accélération, les titulaires et les pensionnaires sont dispensés de communiquer eux-mêmes leur état aux municipalités.

11. Les directoires de district, chargés de donner leur avis, y procéderont sans délai; ils l'inscriront sur un registre qu'ils tiendront à cet effet, et ils feront mention du nom, du titre et du domicile du réclamant, ainsi que du montant des traitemens, pensions ou gratifications, tant de ce qui aura été demandé, que de ce qu'ils estimeront devoir être réglé.

12. Néanmoins, s'il se trouvait des traitemens, pensions ou gratifications sur lesquels ils ne pourraient donner promptement leur avis définitif, ils le donneront provisoirement sur ce qui sera sans difficulté; et dans six mois, à compter de ce jour, ils s'expliqueront définitivement.

13. Dans trois semaines après l'expiration du délai d'un mois accordé aux titulaires par l'art. 1 du présent décret, les directoires de districts enverront à ceux de département un extrait des avis qu'ils auront donnés, avec un exposé succinct de leurs motifs; et il sera donné, aux ecclé-

siastiques qui le requerront, une copie de l'avis du directoire du district.

14. Ils joindront audit extrait un tableau conforme au modèle qui leur sera envoyé, de la dépense, tant de la présente année que de l'année 1791, pour les traitemens, pensions ou gratifications sur lesquels ils auront donné leur avis.

15. Ils placeront sur le même tableau le nombre des religieux, des religieuses et chanoinesses de leur ressort, en distinguant les religieux seulement qui sont âgés de moins de cinquante ans, ceux de cinquante ans et plus, ceux de soixante-dix et au-delà; et enfin ceux qui sont mendiants et ceux qui ne le sont pas, sur autant de colonnes, que ces différentes distinctions pourront l'exiger.

16. Dans trois semaines après l'expiration du délai fixé pour les directoires de district, les directoires de département arrêteront et fixeront définitivement les traitemens ou pensions dont le tableau leur aura été adressé; et, dans le même délai, ils enverront à l'Assemblée nationale un tableau général formé de ceux des districts.

17. A l'égard des traitemens ou pensions qu'ils ne pourraient régler définitivement, ils les arrêteront provisoirement jusqu'à concurrence du *minimum* de chaque espèce de bénéfices, ou jusqu'à concurrence de ce qui ne fera point de difficulté; et dans neuf mois, à compter de

ce jour, ils régleront définitivement ce qui se trouvera en arrière.

18. Ils inscriront leurs décisions, dans la forme prescrite pour les directoires de district, sur un registre qu'ils tiendront à cet effet, et ils auront soin de ne donner, de même que les directoires de district, qu'un simple avis sur les demandes qui seront faites par les personnes mentionnées dans l'article 13 du décret du 24 juillet dernier, dont ils renverront la décision à l'Assemblée nationale, avec les motifs de leur avis.

19. Pour la plus prompte expédition, tant des travaux ci-devant expliqués, que de ceux dont ils sont ou seront chargés, les directoires du district et ceux de département pourront s'adjoindre pendant six mois, savoir, les premiers, deux membres, et les seconds, quatre membres de ces administrations, lesquels auront voix délibérative. Les directoires de district pourront en outre déléguer aux municipalités qu'ils désigneront, telle partie de leurs travaux qu'ils jugeront à propos.

20. Tous les ecclésiastiques séculiers et réguliers qui ont dû continuer la gestion de leurs biens en rendront compte dans le courant de janvier 1791.

21. Les comptes seront présentés aux directoires de district qui, pour les débattre, prendront des municipalités les éclaircissemens nécessaires, et

ils seront arrêtés par les directoires de départemens.

22. Les directoires de district et de département où seront portés ces comptes seront les mêmes que ceux déterminés par les articles 2, 3, 4, 5, 6 et 7 du présent décret, concernant les opérations relatives à la fixation des traitemens, pensions et gratifications.

23. Les comptables pourront porter, dans la dépense de leur compte, le montant de leurs traitemens, pensions ou gratifications de la présente année, même les curés ce qu'ils auront payé à leurs vicaires.

24. Si, par la recette que les comptables auront faite, ils ne sont pas remplis de leurs avances ou de leurs traitemens, pensions ou gratifications, ce qui s'en manquera leur sera payé incessamment, sans cependant avancer le paiement des augmentations accordées aux curés et aux vicaires qui ne doivent leur être comptées que dans les six premiers mois de 1791; et si les comptables sont reliquataires, ils pourront retenir sur leur reliquat le premier quartier de leurs traitemens ou pensions de l'année 1791. Quant au restant, ils seront tenus de le verser dans la caisse du district, au directoire duquel ils auront rendu compte.

25. A l'égard de ceux dont les revenus étaient afferlés, ils recevront, sur les premiers deniers qui entreront en caisse, leurs traitemens, pensions ou grati-

fications de la présente année, des mains des receveurs des districts, aux directoires desquels ils auront adressé leurs états ou mémoires pour les faire liquider.

26. Il en sera de même, pendant la présente année, pour tous les pensionnaires sur bénéfices non tombés aux économats. Quant à ceux qui ont des pensions sur des bénéfices aux économats, ils les recevront, la présente année, des mains du receveur de cette administration, ou du trésorier de la municipalité de Paris.

27. Les receveurs de district sont et demeurent chargés, à peine de responsabilité, de faire toutes diligences pour faire rentrer tous les fermages, loyers, arrérages et toutes autres dettes actives, de quelque nature qu'elles soient, échues actuellement, même avant le 1^{er} janvier 1790, et qui écherront par la suite, et néanmoins les titulaires particuliers dont les revenus forment une mense individuelle, et les membres des corps qui avaient une bourse particulière, ou qui en partageaient les fruits, pourront toucher directement, des fermiers et débiteurs, les fermages et arrérages échus avant le 1^{er} janvier 1790, même ceux représentatifs des fruits crus en l'année 1789 et les précédentes à quelque époque qu'ils soient dus, en justifiant qu'ils ont acquitté le premier tiers de leur contribution patriotique, ensemble

toutes les charges bénéficiales, autres que les réparations à faire, pour l'acquit desquelles ils n'ont reçu aucunes sommes de leurs prédécesseurs; pour quoi ils seront tenus de déclarer dans quinzaine, à compter du présent décret, aux directoires de district, qu'ils entendent user de la faculté qui leur est présentement accordée, de requérir dans le mois, et d'obtenir ensuite une ordonnance de vérification de l'acquit des obligations ci-dessus du directoire du département dans le ressort duquel se trouve le chef-lieu du bénéfice; laquelle ordonnance sera rendue sur l'avis du directoire du district.

28. L'Assemblée ayant déclaré nationales toutes les dettes passives légalement contractées par le clergé, et entendant y comprendre celles qui seront reconnues, suivant les règles qui seront incessamment déterminées, légitimement contractées par les corps, maisons et communautés séculiers et réguliers, dont l'administration a été reprise en vertu du décret des 14 et 20 avril dernier, déclare pareillement nationales toutes les dettes actives des mêmes corps, maisons et communautés; en conséquence, il ne pourra être ordonné par aucun administrateur, ni être fait par les receveurs des districts auxdits corps aucun paiement de sommes provenant des causes énoncées en l'article ci-dessus.

29. Toutes les sommes qui

doivent être versées dans les caisses des receveurs de district, seront payées par les débiteurs, nonobstant toutes saisies arrêts ou oppositions existans entre leurs mains, lesquels tiendront entre celles desdits receveurs.

30. Les fermiers dont le prix du bail sera en denrées, ainsi que les redevables de rentes de même nature, seront tenus de payer en argent, d'après l'évaluation des denrées, portée dans le tableau déposé au greffe de la justice royale du lieu, au moment de l'échéance des termes, et il leur sera donné, pour faire leur paiement, un délai de trois mois après l'échéance des termes.

31. Les fermiers et locataires principaux paieront au receveur du district dans lequel se trouvera le chef-lieu du bénéfice ou de l'établissement des corps dont ils tiendront les biens, quelque part qu'ils soient situés, sous l'exception énoncée en l'article 27, laquelle aura également lieu pour les articles 32, 33, 34 et 35 ci-après.

32. Cependant, s'ils tiennent leurs biens du même bénéficiaire ou d'un même corps, à des prix distincts, et séparés pour des biens dépendans du même bénéfice, même corps, et situés dans différens districts, ou dépendans de plusieurs bénéfices, et situés également dans des districts différens, ils paieront au receveur du district de la situation des biens.

33. S'ils tiennent d'un seul

bénéficier des biens dépendans de plusieurs bénéfices situés dans différens districts ; et si les baux ne contiennent pas des prix distincts et séparés , ils paieront au receveur du district où se trouvera le bénéfice du plus grand produit.

34. Les sous-fermiers qui n'auront pas été, par le bail, délégués à payer au bailleur lui-même , paieront au fermier principal , à la charge de donner préalablement , au receveur du district, connaissance du sous-bail ; et celui-ci, de l'avis du directoire, pourra faire, entre les mains des sous-fermiers, telles saisies, arrêts ou oppositions qu'il jugera convenables pour la sûreté des deniers.

35. Tous les autres débiteurs paieront au receveur du district de l'établissement du corps ou du chef-lieu du bénéfice, de la même manière qu'ils étaient tenus de payer auxdits bénéficiers et auxdits corps.

36. Lesdits débiteurs seront tenus de déclarer dans la quinzaine, à compter de la publication du présent décret, aux secrétariats des districts indiqués par l'article ci-dessus, ce qu'ils devront, à peine d'une amende de la valeur de la somme due, à l'exception cependant des recevables des cens et rentes ci-devant seigneuriales et foncières.

37. Seront pareillement tenus les fermiers, locataires et tous autres concessionnaires ou prétendans droit de jouir des biens nationaux, à quelque titre que ce

soit, de déclarer dans le même délai, savoir, les fermiers et locataires aux secrétariats des districts où ils doivent payer, suivant les articles 31, 32 et 33, et les autres, aux secrétariats des districts où se trouveront les chef-lieux d'établissement des corps ou des bénéfices dont lesdits biens dépendront, comment, en vertu de quoi ils prétendront jouir, et de représenter et faire parapher leurs titres.

Ils déclareront en outre, s'ils ont promis payer quelques sommes à titre de pot-de-vin, signé quelques promesses ou billets en augmentation du prix de leur bail ou concession.

38. Ceux qui refuseront de faire leur déclaration, et ceux qui seront convaincus d'en avoir fait une fausse, ou d'avoir recélé la promesse de quelque pot-de-vin, seront et demeureront de plein droit déchus de toute jouissance, et seront condamnés en une amende de la valeur des sommes qu'ils auraient recélées.

39. Les sommes dues pour pot-de-vin, qui resteront à payer, seront divisées en autant d'années, que celles pour lesquelles les baux auraient été faits, et ce qui sera déterminé pour les années antérieures à l'année 1790, ou pour être représentatif des fruits de 1789, sera payé auxdits bénéficiers, ainsi qu'il est dit en l'article 27.

40. Lesdits receveurs seront tenus de payer, au fur et à mesure qu'ils recevront et par numéro, des ordonnances qui seront déli-

vrées par les directoires de départemens, les sommes qui y seront portées; et s'il ne se trouvait pas des deniers dans leurs caisses, il sera pourvu par le directoire du département à ce qu'il soit fait des versements d'une caisse de district dans une autre de son ressort, et par l'Assemblée nationale, lorsqu'il s'agira du ressort d'un autre département.

Le paiement des traitemens, pensions ou gratifications, sera fait pour l'année 1791 et les suivantes, conformément à l'article 38 du décret du 24 juillet dernier; et ceux qui changeront de domicile, seront tenus d'en faire leur déclaration au secrétariat tant du district qu'ils quitteront, que de celui où ils iront demeurer; ils seront tenus, en outre, quand ils ne recevront pas eux-mêmes, de faire présenter, par leur fondé de procuration, un certificat de vie qui leur sera délivré sans frais par les officiers de leur municipalité.

CONSTITUTIONS APOSTOLIQUES, *Constitutiones Apostolicæ*. Ce sont des réglemens attribués aux apôtres. L'auteur de ce recueil fournit des preuves démonstratives que ces constitutions qu'il attribue aux apôtres, ne viennent pas d'eux. Après les avoir rapportées en sept livres, il dit au huitième qu'elles ont été composées par les douze apôtres en présence de Paul, vase d'élection et leur coapôtre, et en présence des prêtres et des sept diacres; ce qui est insou-

tenable, puisque saint Étienne, l'un de ces sept diacres, était mort par le martyre avant que saint Paul eût été appelé à l'apostolat par Jésus-Christ. Il y a plus, c'est que l'auteur du même avait fait mention du martyre de saint Étienne dans son cinquième livre. Il fait une faute semblable à l'égard de Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, disant qu'il assista au concile assemblé à Jérusalem au sujet des cérémonies légales, lui qui, plusieurs années auparavant, avait été mis à mort par Hérode. Saint Epiphane, *hæres.* 45, n. 5; et ailleurs, cite les constitutions des apôtres; mais, ou ces constitutions citées par saint Epiphane ne sont pas venues jusqu'à nous, ou on les a beaucoup altérées depuis. Par exemple, les constitutions citées dans saint Epiphane ordonnent de célébrer la pâque avec les juifs, et les constitutions que nous avons le défendent, accusant de fausseté le calcul des juifs sur la pâque. On ne peut douter néanmoins que l'auteur de nos Constitutions apostoliques n'ait eu en main celles que saint Epiphane cite dans ses ouvrages; il en a même transcrit une grande partie dans son recueil, mais en y changeant beaucoup de choses, pour les accommoder à la discipline ecclésiastique de son temps, ou souvent n'y faisant que donner un nouveau tour. Outre cela, il y a fait entrer des fragmens de divers écrits composés dans les premiers siècles

sous le nom des apôtres, et plusieurs endroits des lettres de saint Ignace, de saint Clément, Romain, de saint Polycarpe, et des oracles attribués aux Sybilles. Le huitième livre renferme une liturgie qu'on ne peut attribuer aux apôtres. L'ordre, le grand nombre, et la magnificence des cérémonies qui y sont prescrites, prouvent clairement qu'elle n'a été faite que dans un temps où l'Eglise jouissant de la paix sous les princes chrétiens, tâchait de célébrer les divins mystères avec la solennité qui leur convient. Ce recueil des constitutions apostoliques porte le nom de saint Clément, Romain; mais l'on convient aujourd'hui qu'il n'est point de lui, et qu'il n'a été composé que plusieurs siècles après sa mort. Le premier qui l'ait cité est l'auteur de l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu, qui vivait à la fin du cinquième siècle, sous l'empire d'Arcade et d'Honorius. Il fut cité depuis par les Pères du concile, dit *du Dôme*, ou *in Trullo*, en 692; et ils remarquèrent, en le citant, qu'il avait été corrompu par les hérétiques. Photius y trouvait aussi des endroits infectés de l'erreur d'Arius. Il regardait néanmoins les Constitutions apostoliques comme plus pures pour la doctrine, que les récognitions, mais beaucoup au-dessous pour le style et la manière d'écrire. Ce qui intéresse davantage dans ce recueil, c'est qu'on y trouve quantité de choses excellentes

touchant la discipline observée dans l'Eglise grecque pendant les quatre premiers siècles, et jusqu'au commencement du cinquième où nous croyons que ces constitutions ont été mises dans l'ordre que nous les avons. Touchant l'élection et l'ordination des évêques, par exemple, il y est ordonné de choisir pour évêque un homme de bonnes mœurs, âgé de cinquante ans, qui n'ait eu qu'une seule femme, et dont la femme n'ait pas eu d'autre mari. L'évêque élu devait être ordonné par trois évêques, ou au moins par deux; et si quelqu'un avait reçu l'ordination d'un seul, on le déposait lui et l'évêque qui l'avait ordonné. On exceptait néanmoins le cas de nécessité, comme le temps de persécution, qui ne permettait pas aux évêques de s'assembler; car alors un seul suffisait pour l'ordination, pourvu que plusieurs y consentissent. L'élection d'un prêtre se faisait par les suffrages de tout le clergé; ensuite l'évêque lui imposait les mains, assisté des autres prêtres et des diacres. Les diacres étaient ordonnés par un seul évêque. Ils avaient soin des pauvres, et étaient comme l'âme des évêques à l'égard des malheureux. Quand quelqu'un désirait d'être baptisé, on ne l'admettait pas qu'il n'eût quitté sa profession, si elle était défendue, telle que la profession de farceur, de magicien, de gladiateur, etc.; mais on ne refusait pas le baptême à une concubine,

esclave d'un païen , pourvu qu'elle ne connût point d'autre homme que lui. Car on distinguait alors deux sortes de concubinage ; l'un de débauche , l'autre qui n'avait pour but que d'avoir des enfans. Le premier était absolument défendu ; on tolérait le second , et il ne procurait aucun douaire à la concubine ; mais cette tolérance n'avait lieu que chez les païens , et on obligeait un chrétien qui avait une concubine , soit libre , soit son esclave , à la prendre pour sa femme , et en cas de refus de sa part , on le chassait de l'Église. Celui qui était admis demeurait pendant trois ans dans le rang des catéchumènes ; et pendant tout ce temps , on l'instruisait dans la doctrine de l'Église. Le catéchumène jeûnait avant de recevoir le baptême , et il apprenait par cœur les deux formules qu'il devait prononcer en quittant le démon pour s'attacher à Jésus-Christ. Dans la dernière formule étaient renfermés tous les articles que nous faisons profession de croire dans le symbole. Dans l'autre il renonçait au diable , à ses œuvres , à ses pompes , à son culte , à ses anges , à ses inventions , et à tout ce qui est sous sa puissance. Après cette profession on oignait le catéchumène de l'huile sanctifiée par l'évêque , et on le conduisait au bain sacré où les prêtres , en demandant à Dieu de sanctifier l'eau , demandaient en même temps que celui qu'on baptisait y fût crucifié et ense-

veli avec Jésus-Christ pour ressusciter avec lui , et vivre de la vie de la justice , après être mort au péché. L'évêque , en le plongeant dans l'eau , invoquait le nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit. Après quoi il l'oignait , priant Dieu que cette onction eût la vertu de faire demeurer en lui la bonne odeur de Jésus-Christ. Cette dernière onction était le sacrement de Confirmation. Touchant la liturgie , les Constitutions apostoliques nous apprennent que les églises où s'assemblaient les chrétiens étaient semblables à un vaisseau d'une figure oblongue , tournées vers l'orient , ayant à côté diverses chambres pour les besoins de l'Église et de ses ministres. Le siège de l'évêque était placé au milieu de ceux des prêtres , de part et d'autre. Les diacres se tenaient debout , vêtus à la légère. Ils avaient soin que les laïques qui étaient à l'autre bout de l'église s'y comportassent modestement. Le lecteur se mettait au milieu de tous , en un lieu élevé , et lisait les livres de l'ancien Testament ; un autre chantait ensuite les Psaumes de David , et le peuple lui répondait , en répétant l'extrémité des versets. Suivait la lecture des Actes des apôtres , laquelle étant finie , un diacre , ou un prêtre lisait l'Évangile , tous les assistans se tenant debout en silence. Après cela , chaque prêtre en particulier , l'un après l'autre , faisait un discours au peuple ; l'évêque parlait le dernier , et cet usage

était en vigueur dans les églises d'Antioche et de Constantinople, selon la remarque de saint Chrysostôme, *homil. 2, in ps. 48*, pag. 418, tom. 5, nov. edit. Comme il y avait deux entrées dans l'église, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, les portiers se tenaient à la première, et les diaconesses à l'autre. Quand il y avait place, on permettait aux jeunes gens de s'asseoir en un lieu particulier, sinon ils se tenaient debout; mais les personnes âgées s'asseyaient, les pères et les mères ayant auprès d'eux leurs enfans debout. Si le lieu le permettait, on mettait les jeunes filles à part, autrement elles avaient place avec les femmes. Le sermon fini, tous se levaient, et le diacre montant sur un lieu élevé, disait à haute voix : *qu'il n'y ait aucun des écoutans ou des infidèles!* puis il commençait les prières pour les catéchumènes, et à chacune le peuple répondait : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Ensuite les catéchumènes, baissant la tête par ordre du diacre, l'évêque leur donnait sa bénédiction et les renvoyait. Les prières pour les énergumènes, les compétens et les pénitens, se faisaient de même; et après qu'on les avait fait sortir de l'église, le diacre invitait les fidèles à se mettre à genoux. En cette posture, on priait pour la sainte Église catholique et apostolique, répandue par toute la terre; pour l'église particulière où se tenait l'assemblée, etc. Après ces prières,

l'évêque saluait le peuple, en disant : *La paix de Dieu soit avec vous tous.* Le peuple répondait : *et avec votre esprit.* Le diacre ajoutait à haute voix : *Embrassez-vous et vous donnez le saint baiser.* En même temps, les clercs saluaient l'évêque en lui donnant ce baiser. Les laïques se le donnaient aussi; les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, en marque d'une parfaite réconciliation. Les diacres apportaient les dons sur l'autel où l'évêque les recevait, ayant les prêtres à ses deux côtés. Lorsqu'il avait achevé la préface qui est fort longue dans les Constitutions apostoliques, tout le peuple récitait l'hymne des Séraphins, disant : *Saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées.* L'évêque continuait, et après avoir consacré le pain, et le vin mêlé d'eau, il priait pour toute l'Église, pour lui-même et pour le Clergé, pour le Roi, etc. Tout le monde communiait ensuite. L'évêque, en donnant l'Eucharistie, disait : *C'est le corps de Jésus-Christ*, et celui qui la recevait répondait *amen*, c'est-à-dire, *je le crois.* Le diacre tenait en même temps le calice, et le présentait à celui qui avait déjà communie sous une espèce, en lui disant : *C'est le sang de Jésus-Christ, le calice de vie.* Celui qui en buvait répondait *amen.* Pendant que le peuple communiait, on chantait le psaume trente-troisième, qu'on avait choisi à cause du huitième verset où il est dit : *Goûtez et*

voyez combien le Seigneur est doux. Tous ayant communie, les diacres emportaient dans une chambre voisine de l'église ce qui restait des espèces. Autant qu'il était possible, on s'assemblait tous les jours dans l'église le matin et le soir, surtout le samedi et le dimanche. On priaient debout le dimanche en trois différentes fois, en mémoire de Jésus-Christ qui est ressuscité ce jour-là, après avoir été trois jours dans le tombeau. Les chrétiens priaient ordinairement le matin, à Tierce, à Sexte, à None, à Vêpres, et au Chant du coq. Le samedi et le dimanche étaient entièrement occupés en des œuvres de piété, particulièrement à s'instruire dans l'église.

Le recueil des Constitutions apostoliques n'a pas d'abord été imprimé tel que nous l'avons aujourd'hui. Charles Capelle en donna en 1546, à Ingolstadt, l'abrégé en latin que Pierre Crabbe fit entrer dans la seconde édition de ses Conciles, à Cologne, en 1551, in-fol. Turrien, l'ayant recouvré en entier dans trois manuscrits, le fit imprimer en grec et en latin, avec ses remarques, à Venise, en 1563, in-4°. La même année, Bovius, évêque d'Ostuni, en donna une nouvelle version latine à Venise, in-4°, qui fut réimprimée à Paris en 1564, in-8°; à Cologne en 1567, in-fol., dans la Collection des conciles de Surius, et parmi les œuvres de saint Clément, à Paris, en 1568, in-fol., et à Cologne, en 1569. On réim-

prima celle de Turrien, avec les notes, à Anvers, chez Plantin, en 1578, in-fol.; à Venise en 1585, dans la collection des Conciles de Nicolin, et dans celle de Binius; à Cologne, en 1606, in-fol. Fronton Le Duc joignit les huit livres des Constitutions en grec et en latin de la version de Turrien, aux commentaires de Zonare, sur les canons apostoliques; à Paris, en 1618, in-fol.; et le père Labbe, dans l'édition des Conciles, à Paris, en 1672. La même année, M. Cotelier en donna une version, et les fit imprimer en grec et en latin, à Paris, avec de nouvelles notes parmi les écrits des Pères que l'on nomme apostoliques. Cette édition parut depuis à Amsterdam en 1698 et 1714, par les soins de M. Le Clerg qui y a ajouté quelques notes de sa façon. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 3, pag. 634 et suiv.)

CONSTITUTIONS ECCLÉ-SIASTIQUES. Les canonistes distinguent trois sortes de constitutions ecclésiastiques. La première comprend les ordonnances des conciles. La seconde les décrets des papes et même des évêques faits hors des conciles, et les sentences des Pères. Les canonistes distinguent aussi trois sortes de constitutions des papes; savoir, les *décrets*, les *décrétales* et les *rescrits*. Les décrets sont des réglemens que le pape fait sans avoir été consulté par aucune personne. Les décrétales sont des constitutions que font les papes à la prière, ou sur la

relation des Evêques, ou de quelques autres personnes qui se sont adressées au Saint-Siège pour la décision d'une affaire ecclésiastique. Les rescrits sont des lettres apostoliques sur papier. (*Voyez* RESCRITS.)

CONSTITUTIONS, décisions des souverains pontifes sur ce qui regarde la foi, les mœurs ou la discipline. (*Voyez* BREF, BULLE, LOI.)

CONSTITUTIONS IMPÉRIALES, lois des empereurs et de l'Empire.

CONSUBSTANTIALITÉ, *consubstantialitas*, égalité, identité de substance. (*Voyez* CONSUBSTANTIEL.)

CONSUBSTANTIATEUR, celui qui croit le Verbe, le fils de Dieu consubstantiel à son père. Après que l'Eglise, dans le premier concile de Nicée, eut consacré le mot *consubstantiel* pour marquer la parfaite égalité du Fils avec le Père, les Ariens n'appelèrent plus les catholiques que *homousiens*, c'est-à-dire, *consubstantiels*, ou *consubstantiateurs*.

CONSUBSTANTIEL, *consubstantialis*, coessentiel, égal en substance, qui n'a qu'une même substance avec un autre. L'Eglise adopta ce terme dans le premier concile de Nicée, et elle le retient encore dans son symbole pour signifier que le fils de Dieu est parfaitement égal en tout à son père, et n'a qu'une même substance avec lui. (*Voy.* TRINITÉ.)

CONSULTATIVE. Avoir voix consultative, c'est avoir droit de

dire son avis dans une assemblée, sans qu'il soit compté parmi les suffrages, à la différence de la voix délibérative qui est comptée parmi les suffrages.

CONSULTEUR, celui qui conseille, qui donne son avis, que l'on consulte. (*Voyez* CONSEILLER, CONSEIL.)

CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe de), né à la Côte-Saint-André en Dauphiné, le 29 août 1737, se destina à l'état ecclésiastique et fit ses études en Sorbonne où il fut reçu docteur en 1765. Ayant étudié l'hébreu et les autres langues orientales, il soutint sur l'Ecriture-Sainte une thèse en six langues, qui fut imprimée en un volume in-4°. Il fut ensuite nommé grand-vicaire du diocèse de Vienne, où les travaux attachés à sa dignité ne l'empêchèrent pas de composer plusieurs ouvrages. Ce savant et respectable ecclésiastique fut une des victimes de la révolution et périt sur l'échafaud en 1793. On lui doit les ouvrages suivants : 1° *Essai sur l'Ecriture-Sainte, ou Tableau historique de l'avantage qu'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775 in-12. Il y a, à la tête de ce volume, une planche contenant plusieurs alphabets orientaux. 2° *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture-Sainte*, 1777, 2 vol. in-12. 3° *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. Il don-

ne des réponses très-solides à plusieurs objections prises des ouvrages de Voltaire. 4° *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12. 5° *Les Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12. 6° *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12. 7° Nouvelle Bible polyglotte, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est devenu fort rare. L'abbé Contant est cité avec éloge dans un rapport sur l'histoire fait par M. Dacier, au nom et par commission de l'Institut.

CONTARINI (Gaspard), cardinal, évêque de Belluno, était de l'illustre maison des Contarini de Venise, qui a produit quatre patriarches de Venise, sept doges, un grand nombre de sénateurs célèbres, et presque toujours employés dans des ambassades importantes. Gaspard étudia à Padoue sous le savant Pomponace. Il fut employé par sa république en différentes ambassades. Paul III le fit cardinal en 1535 et légat à Bologne où il mourut âgé de cinquante-neuf ans, en 1542. Il a laissé plusieurs ouvrages de philosophie, de politique et de théologie. Un traité de l'Immortalité de l'Âme contre Pomponace, dans lequel il montre, par des raisons naturelles, que l'âme est immortelle, contre le sentiment de cet auteur qui croyait que cela ne pouvait se démontrer par la raison. Quatre livres des sept Sacremens de l'Église; des scholies sur les Épîtres de saint Paul; deux livres du Devoir des Évêques; un Catéchisme; une Som-

me des conciles les plus remarquables; un traité de la Puissance du Pape; la réfutation de quelques articles, ou quelques questions de Luther; des traités de la justification du libre-arbitre et de la prédestination; une explication du psaume *Ad te levavi*; une réponse à l'Apologie de frère Georges; un traité des Annates, etc. Tous ces ouvrages, très-bien écrits en latin, ont été imprimés à Paris en 1571. On estime surtout son livre de *optimi Antistitis officio*, qui renferme des maximes et des préceptes très-utiles, et ses *Notes sur les endroits difficiles des Épîtres de saint Paul* où il explique merveilleusement le sens littéral. Mais l'auteur était plus philosophe que théologien; il ne fait qu'effleurer les matières dans son traité des Sacremens qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de théologie, ou de controverse. En parlant de la prédestination, il dit sans façon que l'avis de Saint-Augustin ne lui plaît pas. (Voyez Jean de La Case, *vie du cardinal Contarini*. Dupin, *Bib. des Aut. eccl. du seizième siècle*.)

CONTAT (dom Jérôme-Joachim Le), un des plus zélés et des plus réguliers supérieurs de la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, naquit au diocèse de Châlons en Champagne en 1607, et mourut subitement dans l'abbaye de Bourguiel, diocèse d'Angers, le 10 novembre 1690, âgé de 83 ans. On a de lui, 1° Exercices spirituels pour les

supérieurs des familles religieuses, à Rennes, 1653. 2° Exercices spirituels pour les Religieux bénédictins, ibid. 1662; la troisième édition de cet ouvrage est de 1703, in-8°; 3° l'Image d'un supérieur accompli dans la personne de Saint-Benoît, à Tours, 1656. 4° Des Conférences ou Exhortations monastiques pour tous les dimanches de l'année, à Rennes en 1671, et à Paris in-4°. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, page 2493. Dom Le Cerf, *Biblioth. hist. et crit. des Aut. de la Congrég. de Saint-Maur.*)

CONTE, dit *Contius* (Antoine Le), fils d'un prévôt de Noyon en Picardie, enseigna dans le seizième siècle le Droit à Bourges et à Orléans avec beaucoup de réputation. Il mourut à Bourges en 1586, et fut enterré dans l'église de Saint-Hyppolite, près du célèbre Duarin, son antagoniste. Les œuvres d'Antoine Le Conte ont été recueillies en un volume

in-4° qui contient entre autres : *Lectionum subcisivarum juris civili liber. Comment. in Institut. Disputationes juris.* Des Notes sur le Droit canon. (Dennys-Simon, *Biblioth. hist. des Aut. de Droit.*)

CONTELORIO (Felix), Italien, docteur en théologie, garde de la bibliothèque vaticane, fleurit depuis l'an 1610 jusque vers l'an 1620, et laissa, 1° un discours sur la Divinité, sur la Trinité et sur l'Ascension de Notre-Seigneur, à Rome 1614 et 1616. 2° *Question* : si un clerc peut être tiré d'un lieu sacré dans les cas où on ne peut pas tirer un laïque. 3° De la Canonisation des Saints, à Lyon, 1634. 4° Catalogue des Cardinaux depuis l'an 1294 jusqu'en 1430, à Rome en 1641. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1691.)

CONTEMPLATIF, personne qui s'applique à la contemplation. (*Voyez* CONTEMPLATION.)

CONTEMPLATION.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Nature de la Contemplation.*
- § II. *Des différentes sortes de Contemplation.*
- § III. *Des États de la Contemplation.*
- § IV. *Des Avantages de la Contemplation.*
- § V. *Des Dispositions à la Contemplation.*
- § VI. *Des Marques pour passer de la Méditation à la Contemplation.*
- § VII. *Des Abus de la Contemplation et de leurs remèdes.*
- § VIII. *Des Peines ou Épreuves de la Contemplation, et de la manière de s'y conduire.*

§ I^{er}.*De la nature de la Contemplation.*

La contemplation en général est une considération attentive de quelque chose : c'est une application de l'esprit qui s'attache à réfléchir aux objets de la nature ou de la foi.

La contemplation, prise dans le sens mystique, est un regard simple et amoureux de Dieu et de ses mystères par le secours de sa grace, ou des dons du Saint-Esprit.

La contemplation est 1^o un *regard simple*, c'est-à-dire sans raisonnemens et sans discours ; ce qui emporte la suppression de tous les actes discursifs et empressés ; en quoi la contemplation diffère de la méditation dans laquelle on se sert du raisonnement et du discours. 2^o C'est un *regard simple et amoureux*, c'est-à-dire un regard qui renferme l'action de l'esprit qui contem-

perception, effet de la simple intelligence ; et l'action de la volonté qui s'attache à l'objet contemplé, qui l'aime, qui le goûte, qui se repose en lui avec une paix profonde. 3^o C'est un *regard de Dieu et de ses mystères* ; voilà l'objet de la contemplation, Dieu et ses perfections, tous ses ouvrages de la nature, de la grace ou de la gloire, en tant qu'ils nous conduisent à son amour et à sa connaissance : voilà la fin de la contemplation chrétienne, l'amour et la connaissance de Dieu, en quoi elle diffère de la contemplation du philosophe qui contemple pour savoir et pour contenter la curiosité de son esprit. 4^o La contemplation se fait par le *secours de la grace ou des dons du Saint-Esprit* ; voilà les principes de la contemplation, une grâce ordinaire, ou des dons plus particuliers du Saint-Esprit. Car le spirituel est appliqué à la contemplation, ou par une opération extraordinaire du Saint-

Esprit, ce qui est un effet des dons du même Esprit, ou peu à peu, et selon la manière ordinaire, ce qui vient d'une grace plus commune; et c'est sur ce principe qu'on distingue plusieurs sortes de contemplation.

§ II.

Des différentes sortes de Contemplation.

On distingue deux sortes principales de contemplation; l'*acquise* et l'*infuse* ou la *passive*. La contemplation acquise, est celle qui suppose l'action du contemplatif, aidé de la grace de Dieu. L'âme accoutumée à raisonner, réfléchir, elle discourt, elle fait des actes de propre industrie. Elle excite elle-même ses affections par la considération de certains motifs; elle s'arrête ensuite dans un simple regard de son objet; voilà la contemplation qu'on appelle *acquise*, non qu'elle soit *acquise* en effet par la seule industrie du contemplatif indépendamment de la Grace, mais parce que le contemplatif peut s'y disposer avec le secours ordinaire de la Grace, et que pour l'acquérir il n'a besoin que de ce secours ordinaire.

La contemplation *infuse* ou *passive* est celle qui se fait par une motion particulière du Saint-Esprit qui élève l'âme sans aucun effort de sa part, et qui la tire tout d'un coup hors de sa façon ordinaire d'agir, en l'appliquant lui-même au

regard simple et amoureux, avec une heureuse facilité. Cette contemplation s'appelle *infuse* ou *passive*, parce qu'elle est plutôt une production de Dieu que de l'homme, et que le contemplatif semble plutôt recevoir l'impression divine qu'agir lui-même, non qu'il n'agisse pas en effet, mais parce que son action est si douce, si tranquille et si simple, que l'on dirait qu'il n'agit pas, et qu'il est purement passif sous la main et l'action de Dieu. Cette espèce de contemplation passive exclut donc certains actes, et elle en admet d'autres. Elle exclut les actes discursifs, empressés, de propre effort, et tous les autres qui sont de la manière ordinaire d'agir. Elle exclut aussi l'acte que les faux mystiques appellent *unique, continu, universel, irrévocable*; mais elle admet les actes simples et tranquilles de l'entendement et de la volonté, sans lesquels il est impossible qu'elle subsiste, puisque la vision béatifique elle-même consiste essentiellement dans les opérations de l'esprit et de la volonté.

§ III.

Des états de la Contemplation.

On appelle *états* ou *degrés* de la contemplation les différentes manières de contempler. Les spirituels les augmentent beaucoup; on peut les réduire à cinq. La première, c'est de contempler Dieu par le moyen des choses sensibles; la seconde, par

la considération des choses spirituelles ; la troisième , par la considération des vérités éternelles indépendamment des sens ; ce qu'on appelle *pure contemplation*, ou contemplation par *voie de négation* ; la quatrième manière de contempler Dieu, qu'on appelle *contemplation de Dieu dans les ténèbres*, est la considération de la Divinité, environnée d'une lumière immense qui éblouit par son éclat ; la cinquième manière de contempler Dieu est par l'union parfaite.

§ IV.

Des avantages de la Contemplation.

Les avantages de la contemplation sont une abondance de lumière pour connaître les attributs de Dieu, les mystères de sa religion, les ressorts de sa providence ; une force singulière pour pratiquer les vertus dans un degré héroïque, un grand amour de Dieu, un commerce intime et une ressemblance parfaite avec lui, une paix constante, un calme profond, une joie pure, des plaisirs saints et ineffables, une ferme espérance, et presque une certitude entière de son salut ; voilà quelques uns des avantages de la contemplation.

§ V.

Des dispositions à la Contemplation.

Les principales dispositions à la contemplation, sont : la vocation ou l'attrait divin, le silence et la fuite des occupations

superflues, le mépris du monde, la mortification des sens et des passions, la méditation, la présence de Dieu, la pureté d'esprit et de cœur qui consiste non-seulement dans l'exemption des attaches et des pensées criminelles, mais aussi des attaches et des pensées vaines, frivoles, inutiles, dans un vide général de tout ce qui n'est pas Dieu, et dans un soin continuuel de lui plaire, en évitant jusqu'à l'ombre du péché, et en s'exerçant dans toutes les vertus.

§ VI.

Des marques pour passer de la méditation à la Contemplation.

Il y a trois marques principales pour passer de la méditation à la contemplation. L'impuissance de méditer et de se servir du discours et de l'imagination dans l'oraison ; un dégoût pour s'appliquer à quelque considération particulière que ce puisse être ; un goût particulier à demeurer seul dans son fonds, avec une attention amoureuse et générale à Dieu, sans aucun acte formel et développé, ni de la mémoire, ni de l'entendement, ni de la volonté. Avec ces trois marques on peut passer avec confiance de la méditation à la contemplation, selon la doctrine de saint Jean de La Croix, dans sa *Montée du Carmel*, liv. 2, c. 13.

§ VII.

Des abus de la Contemplation et de leurs remèdes.

L'attachement aux douceurs

spirituelles qu'on y goûte, l'estime de soi-même, une vaine confiance en ses forces ou en ses mérites, la paresse, la négligence, le défaut de soin et de vigilance pour mortifier ses passions et pour pratiquer la vertu, une fausse sécurité qui fait croire quelquefois qu'on n'a plus rien à craindre pour son salut, tels sont en partie les écueils, ou les abus de la contemplation. Les remèdes à ces abus sont les mêmes que les dispositions à la contemplation.

§ VIII.

Des peines ou épreuves de la Contemplation et de la manière de s'y conduire.

C'est un ordre établi de Dieu de faire souffrir aux contemplatifs des peines plus ou moins dures, à proportion des desseins qu'il a sur eux, pour les punir ou les purifier, pour les humilier, les soumettre, les exercer et les disposer aux grâces qu'il veut leur faire ensuite. Ces peines sont de deux sortes : les unes attaquent la partie inférieure et les sens ; les autres la partie supérieure et les puissances spirituelles, l'esprit, le cœur, la volonté. Les peines de la première espèce sont la perte de biens, les maladies, la disgrâce des parens et des amis, les murmures, les médisances, les calomnies, la persécution de toutes sortes de personnes, bonnes ou méchantes, étrangères et domestiques, les troubles, les dégoûts, les tentations contre la chasteté, etc. Les

peines qui attaquent les puissances spirituelles sont les ténèbres et l'obscurité dans l'entendement, la sécheresse dans la volonté, un extrême sentiment des misères qu'on éprouve, des scrupules très-importuns, des tentations horribles contre la foi et contre Dieu, des pensées de blasphème, de désespoir, etc. Le remède à toutes ces peines, c'est une humble soumission à la volonté de Dieu, une patience sans bornes, un esprit de sacrifice, une entière fidélité aux exercices ordinaires de piété, et une obéissance parfaite à un directeur éclairé. (*Voyez Méditation, Molinos, Quiétisme. Voyez aussi le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans son livre intitulé : Tradition des Pères sur la contemplation.*)

CONTENSON (Vincent), né l'an 1641 dans le Condomois, fit profession dans l'Ordre de Saint-Dominique, et dans le couvent de Toulouse, le 2 février 1657. Ils'y distingua par son application à l'étude, et par les grands progrès qu'il y fit. Il enseigna la philosophie à Alby, et la théologie à Toulouse, où il commença à former le plan de l'ouvrage qu'il nous a laissé. Il mourut le 26 ou le 27 décembre 1674, dans sa trente-quatrième année, en prêchant l'Avent à Creil, petite ville de l'île de France du diocèse de Beauvais. Le père Contenson était pieux et savant. Il lisait assiduellement l'Écriture, les Pères, et en particulier saint Thomas. Nous avons

de lui un ouvrage intitulé : *Theologia mentis et cordis*, dans lequel, en traitant les matières avec beaucoup d'ordre, de facilité, de précision, de piété, il a trouvé l'art d'instruire et de toucher. Cet ouvrage a été imprimé en neuf vol. in-12 à Lyon, en 1675, et en deux vol. in-fol. en 1687. (Échard, *Script. Ord. Prædic.* Le père Tournon, *Homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tome 5, pag. 498.)

CONTESTATION, terme liturgique. Dans l'ancienne liturgie gallicane, on appelait *contestation* la partie de la messe qui répondait à notre préface, Elle se nommait encore *illation* et *immolation*. Elle commençait, comme aujourd'hui la préface, par ces paroles, *sursum corda* et finissait par le *trisagion*, ou le *sanctus* répété trois fois. La contestation changeait à chaque messe, comme les autres oraisons, et contenait en abrégé l'explication du mystère ou la vie du Saint qu'on honorait. (Le père Le Brun, *Explicat. de la Messe*, tom. 2, pag. 258.)

CONTI (le père Pierre), jésuite, de Messine. Nous avons de lui trois opuscules imprimés dans un volume in-4° à Lyon, chez Antoine Boudet, l'an 1705, sous ce titre : *R. P. Petri Conti, ex societate Jesu, theologi, et in collegio Messanenſi generalis studiorum Præfecti, tria omnibus ad unum ecclesiasticis utilia opuscula; de privilegiis ad hebdomaticum menstruum-*

que officium, missamque spectantium, communicatione et exemplo; ac de festorum ad libitum translatione, deque eorundem cum aliis, vel ad libitum, vel translatis contentione et ocurso, ad juris humani et divini, scientiæque theologicæ normam consulto exacta, c'est-à-dire, trois opuscules du P. Conti, jésuite; savoir, 1° Touchant la communication des privilèges, en ce qui regarde l'office de chaque semaine ou de chaque mois. 2° De la translation des fêtes qu'on appelle fêtes ad libitum. 3° Du concours de ces mêmes fêtes, soit entre elles, soit avec les autres fêtes. (Voyez le *Journal des Savans*, octobre 1707 page 683 et suiv.)

CONTINENCE, *continentia*.

La continence est une vertu par laquelle on s'abstient des plaisirs illicites et sensuels, et par laquelle aussi l'on modère les plaisirs permis. (Voyez EMPÊCHEMENT DE L'ORDRE, VŒU, DEVOIR DU MARIAGE, CHASTETÉ, VIRGINITÉ.)

CONTINENS, anciens hérétiques, ainsi nommés parce qu'ils faisaient une loi de la continence, et condamnaient le mariage. (Voyez ENCRATITES.)

CONTINUATION DE COMMUNAUTÉ, est la suite de la communauté qui était entre le père et mère avant la mort de l'un d'eux, et qui continuait entre le survivant et ses enfans, lorsqu'il y en a de mineurs, faute par le survivant des père et mère d'avoir fait inventaire après la mort du prédécédé, et de l'avoir fait

clore avec légitime contradicteur, et dans les formes prescrites, soit que ce survivant se remarie ou non. (*Voyez de Ferrière et Denisart, au mot CONTINUATION DE COMMUNAUTÉ.*)

CONTOBARDITES, *contobardite*, hérétiques du sixième siècle, disciples de Sévère d'Antioche et de Théodose. Ce dernier ayant composé un livre sur la Trinité, une partie de ses disciples ne voulurent pas le recevoir, et firent bande à part. Ce fut ceux qu'on nomma *Contobardites*, apparemment du lieu où ils s'assemblaient. Les erreurs des *Contobardites* étaient les mêmes que celles des autres sectateurs de Sévère et de Théodose, appelés *Agnostes*, *Théodosiens*, excepté qu'ils rejetaient les évêques qui étaient reçus par les autres. (Nicéphore, liv. 18, c. 49.)

CONTRADICTEUR, est celui qui a droit ou une qualité pour contredire, comme le subrogé tuteur qui, en qualité de légitime contradicteur, assiste à la confection de l'inventaire, et qui veille pour l'intérêt des mineurs à ce que le tuteur fait. Celui qui est créé ou nommé pour représenter un défunt ou un absent, comme un curateur créé à une succession vacante, est aussi un légitime contradicteur, parce qu'il est créé pour représenter le défunt, au lieu des héritiers qui ont renoncé à la succession. (De Ferrière, *Dictionnaire de Droit*

et de Pratique, au mot **CONTRADICTEUR**.)

CONTRADICTION. *Eaux de contradiction*. C'est le nom qu'on donna au campement de Cadès dans le désert de Pharan, parce que les Israélites se soulevèrent contre Moïse, et murmurèrent contre le Seigneur. Ce fut là aussi que Moïse douta, en frappant le rocher, d'où sortirent des eaux en abondance. (*Num.*, 20, 7 et seq.)

CONTRAINTÉ PAR CORPS, violence qu'on fait juridiquement à quelqu'un, en se saisissant de sa personne pour dettes ou pour délit. La contrainte par corps pour dépens contre les personnes constituées *in sacris*, était défendue par la déclaration du Roi du 30 juillet 1710. Il y avait aussi des personnes qui étaient exemptes de la contrainte par corps; et telles étaient : 1^o les femmes en puissance de mari, et les filles, à moins qu'elles ne fussent marchandes publiques; auquel cas elles pouvaient être condamnées par corps pour les créances et les affaires relatives à leur commerce, de même que pour le stellionat, procédant de leur fait; 2^o les septuagénaires, lorsqu'il ne s'agissait pas de stellionat, recélé et dépens en matière criminelle; 3^o les mineurs, si ce n'était pour fait de commerce et de marchandises dont ils se mêlaient publiquement. (*Voy. De Ferrière et Denisart, au mot CONTRAINTÉ PAR CORPS.*)

CONTRAT.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Nature et de la Division des Contrats en général.*
 § II. *De la validité des Contrats.*
 § III. *De l'Obligation des Contrats.*
 § IV. *Des Causes qui empêchent l'Obligation des Contrats.*
 § V. *Des Contrats en particulier.*

§ I^{er}.*De la nature et de la division des Contrats en général.*

Le contrat se prend dans une signification étroite, et dans une autre plus étendue. Le contrat pris dans une étroite signification, est une convention entre deux ou plusieurs personnes, qui les oblige toutes à faire réciproquement les choses dont elles sont convenues. Tels sont les contrats d'achat et de vente, de louage et semblables. Le contrat pris dans une signification plus étendue, est une convention entre deux ou plusieurs personnes qui n'oblige qu'une des parties. Tels sont les contrats de donation, de promesse, et semblables.

Division des Contrats.

1. Les contrats se divisent en ceux qui ont un nom particulier dans le Droit, *contractus nominati*, et en ceux qui n'en ont point, *contractus innominati*. Les premiers sont les contrats de vente et d'achat, de louage, et semblables. Les seconds sont les contrats, *do ut des*, *do ut facias*, *facio ut facias*, *facio ut des*.

2. Les contrats se divisent en contrats de bonne foi, et de droit étroit. Les premiers sont ceux dans lesquels on garde ce qui est équitable, quoiqu'on n'en soit pas expressément convenu. C'est ainsi que le vendeur doit garantir la chose vendue, quoique la garantie ne soit pas exprimée dans le contrat de vente, parce que cela est juste, équitable, et renfermé implicitement dans le contrat de vente et d'achat, selon la bonne foi. Les contrats de droit étroit sont ceux dans lesquels on n'est obligé de garder que ce qui a été expressément convenu entre les parties; comme sont les contrats de prêt, de stipulation et semblables.

3. Les contrats se divisent en gratuits, dans lesquels on reçoit sans rien donner; et en onéreux, dans lesquels on reçoit et on donne de part et d'autre.

4. Il y a des contrats qui transfèrent le domaine ou la propriété de la chose, aussi bien que son usage, comme l'achat, la donation, etc. D'autres qui ne transfèrent que la garde de la chose, comme le dépôt; d'autres qui ne transfèrent que l'usage de la

chose, comme le louage; d'autres qui ne transfèrent que l'usufruit, comme la donation usufructuaire; d'autres qui ne transfèrent que le domaine utile, comme l'emphytéose; d'autres qui ne transfèrent rien qu'indirectement, comme le mandat, la société, l'assurance, etc.

5. Les jurisconsultes divisent encore les contrats en ceux qui ne sont parfaits que par la chose sur laquelle on contracte, comme le prêt, le commodat, le précaire, le dépôt; en ceux qui sont parfaits par le consentement, comme l'achat et la vente, le louage, la société; en ceux qui s'achèvent par la parole, comme les stipulations; en ceux qui ne sont parfaits que par l'écriture, soit à cause de la convention des parties, soit par la disposition du Droit, comme le contrat d'emphytéose ou de cense.

6. Il y a cinq contrats *implicites*, appelés *quasi-contractus*, dans lesquels les parties, sans donner un consentement exprès, et lors même qu'elles sont absentes et qu'elles ignorent ce qui se passe à leur sujet, ne laissent pas de contracter la même obligation qu'elles contracteraient par un acquiescement formel, et cela par la disposition des lois et de l'équité naturelle.

Le premier de ces contrats ou *quasi-contracts*, qu'on appelle *negotiorum gestorum*, est lorsqu'une personne, quoique sans commission, gère utilement les affaires d'une autre personne absente, en préservant, par exem-

ple, sa maison du pillage ou de l'incendie. La personne absente est obligée en ce cas de payer celle qui lui a rendu service, comme si elle lui en eût donné la commission.

Le second, appelé *curæ et tutelæ*, oblige réciproquement les tuteurs et curateurs, d'une part, les pupilles et mineurs, de l'autre, les uns à gérer comme il faut les affaires de leurs pupilles, et les autres à rembourser les dépenses légitimes que leurs tuteurs ou curateurs ont été obligés de faire pour la gestion de leurs affaires.

La troisième, qu'on appelle *familiæ erciscundæ et communis dividendi*, consiste à partager équitablement ce qui appartient à plusieurs, par legs, par héritage, par donation.

Le quatrième, qu'on nomme *præstandi legati*, oblige l'héritier à délivrer les legs aux légataires.

Le cinquième, nommé *solutionis indebiti*, consiste à rendre une chose trouvée, ou qui ne nous appartient pas, en quelque manière que ce puisse être.

§ II.

De la validité des Contrats.

Quatre choses sont nécessaires pour la validité d'un contrat. Il faut, 1° que les contractans soient habiles ou capables de contracter; 2° qu'ils contractent librement; 3° que la matière touchant laquelle ils contractent soit sujette au con-

trat; 4° qu'ils observent les formalités requises.

Des personnes habiles et inhabiles à contracter.

Il faut distinguer deux sortes de validité d'un contrat, la naturelle et la civile. La validité naturelle d'un contrat consiste uniquement dans le libre consentement des contractans; c'est pourquoi tout contrat auquel les parties consentent librement est naturellement valide. La validité civile d'un contrat consiste dans les formalités prescrites par le Droit; c'est pourquoi un contrat n'est civilement valide, que quand il est revêtu des formalités ou conditions marquées dans le Droit. Cette distinction supposée, nous disons que toute personne qui a le libre usage de sa raison, est habile à faire un contrat naturellement valide, parce que la validité naturelle du contrat n'exige que le consentement libre des contractans; mais, que pour faire un contrat civilement valide, il faut que la personne ait la libre administration de ses biens, dont elle ne peut disposer que conformément aux lois de la république, parce qu'elle ne les possède qu'avec dépendance de son autorité.

De là, il suit, 1° que les fous, les furieux, les prodigues, déclarés tels par sentence, ceux qui sont condamnés aux galères, ou à l'exil, pour toujours, les enfans, les pupilles, les mineurs, ne peuvent contracter

valablement, ou parce qu'ils n'ont pas le libre usage de la raison, ou parce qu'ils n'ont pas la libre administration de leurs biens qui leur est interdite par les lois. Les pupilles et les mineurs peuvent cependant contracter valablement, lorsque le contrat leur est avantageux, et non lorsqu'il leur est désavantageux, parce que les lois le jugent ainsi en leur faveur à cause de la faiblesse de leur âge. (*Voy. MINEURS, PUPILLES, BIENS.*)

Il suit, 2° que les femmes ne peuvent valablement contracter sans être autorisées de leurs maris, à moins qu'il ne soit stipulé autrement dans leurs contrats de mariage, parce qu'elles n'ont pas l'administration des biens de la communauté. (*Voy. COMMUNAUTÉ.*)

Du consentement nécessaire au Contrat.

1. Le consentement nécessaire à la validité du contrat doit être intérieur, véritable et libre, parce que le contrat n'est autre chose que la convention de deux ou de plusieurs volontés, laquelle ne peut subsister sans le consentement véritable, intérieur et libre de ces mêmes volontés, puisque convenir et consentir intérieurement et véritablement ne sont qu'une même chose. Si cependant un vendeur ne consentait pas intérieurement, mais seulement extérieurement, à la vente d'une chose, l'acheteur ne laisserait pas d'en être le maître, tant à cause de la

présomption, que par l'autofité de la république qui prive en ce cas le vendeur de la propriété de la chose vendue, en punition de sa fraude.

2. Le contrat dans lequel il y a une erreur, quant à la substance de la chose, c'est-à-dire, dans lequel on donne une chose pour une autre, par exemple, du plomb pour de l'argent, ce contrat, disons-nous, est invalide; parce que l'erreur, quant à la substance, empêche le consentement qui est de l'essence du contrat.

3. Le contrat dans lequel il y a une erreur, quant à la qualité et aux autres accidens de la chose, est valide, parce que l'erreur légère et accidentelle, comme est celle qui ne regarde que la qualité de la chose, n'empêche pas le consentement quant à la substance. Ainsi celui qui a acheté un champ qu'il croyait être plus fertile qu'il n'est en effet, a contracté valablement. Celui qui a épousé une femme pauvre ou débauchée, qu'il croyait riche ou vierge, ne peut pas la quitter. Celui qui a trompé est néanmoins obligé de réparer le tort qu'il a causé par sa fraude, et celui qui a été trompé peut demander l'abolition du contrat, quand il n'est pas indissoluble de sa nature, comme celui du mariage. Il peut cependant arriver que l'erreur, quant à la qualité, rende le contrat nul; et c'est quand l'un ou l'autre des contractans déclare qu'il ne donne point son consente-

ment à moins que la chose ne soit telle qu'il l'explique quant à la substance et aux accidens, ou bien quand il se propose la qualité de la chose, comme la première et principale fin du contrat, ou enfin lorsque la qualité de la chose dans laquelle on est trompé, empêche la fin première et principale, et par conséquent la fin essentielle et intrinsèque du contrat.

4. Quand le dol ou la fraude vient de l'un des contractans, et qu'elle est la cause du contrat, en sorte que si la partie qui est trompée l'eût connue, elle n'eût pas contracté, le contrat est nul, parce qu'il n'y a pas de consentement suffisant de sa part. *Cum dolus dat causam contractui... non tenet contractus.* (Glossa in cap. cum dilecti, de emption. et vendit. verbo Deceptione. Que si la fraude venait d'une tierce personne, le contrat serait valide à la vérité, parce qu'il y aurait un consentement suffisant; mais la partie trompée pourrait agir contre le médiateur pour la réparation du dommage causé par sa fraude, en cas que l'autre partie n'y voulût point satisfaire. *In contractibus bonæ fidei, si dolus dat causam contractui non per contrahentes, sed per intermediam personam, tenet contractus, sed datur actio de dolo contra mediatorem.* (Glossa, ibidem.)

5. Quand le dol n'a pas été la cause du contrat, en sorte que les parties n'eussent pas laissé

de contracter quand même elles auraient eu connaissance de la tromperie qu'on leur faisait, le contrat est valide; mais le vendeur est obligé de réparer le tort s'il a trop vendu, et l'acheteur, s'il a moins acheté que la chose ne valait. Il en est de même lorsque les deux parties vendent et achètent de bonne foi une chose plus ou moins qu'elle ne vaut, comme s'ils vendaient une pierre précieuse valant cent écus pour cinquante. *Si eo ignorante (venditore) aliquis prædictorum defectum in re vendita fuerit, venditor quidem non peccat, quia facit injustum materialiter, nec ejus operatio est injusta: tenetur tamen, cum ad ejus notitiam pervenerit, damnum recompensare emptori et, quod dictum est de venditore, etiam intelligendum est ex parte emptoris.* (Saint Thomas 2^o 2^e, q. 77. a. 2, in corp.)

6. La crainte légère, ni la crainte griève n'empêchent pas la validité du contrat, soit qu'elle vienne d'un principe intérieur et naturel, comme la maladie, soit qu'elle vienne d'un principe extérieur juste ou injuste, libre ou non, comme le naufrage, un voleur, un juge, à moins qu'elle n'ôte l'usage de la liberté, en empêchant la délibération par l'impression forte et violente qu'elle fait sur l'esprit. Ainsi un contrat fait par la crainte de la mort, d'une tempête, d'un voleur qui vous menace, etc., ce contrat est valide naturelle-

ment et civilement. Il est valide naturellement, parce qu'il n'ôte point la liberté naturelle, puisqu'il n'ôte point l'usage de la raison et de la délibération comme on le suppose. Il est valide civilement, parce qu'il n'ôte point la liberté morale et juridique, requise par les lois pour la validité du contrat, puisque les lois civiles et canoniques disent bien qu'on doit annuler un tel contrat, mais qu'elles ne le déclarent point nul *ipso facto*. *Venditiones, transactiones, donationes, quæ per potentiam extortæ sunt, præcipimus infirmari.* (Leg. ult. cod. *Quæ metu et vi fiunt de jure debent in irritum revocari.* Alexander III, in cap. Abbas 2, l. 1 tit. 40. Glossa in hunc loc.) On excepte les contrats de mariage, de vœux solennels, de dot promise ou payée, de promesse ou de donation des choses appartenantes à l'Eglise, de l'autorité de tuteur extorquée par force, de la juridiction prolongée aussi par force; ce que la glose exprime par ces vers à l'endroit cité.

Tutor, judicium, dos, sacrum, cepula, vdtum.

Hæc ex vi facta, de jure scias fore nulla,

Cetera jus patitur, sed postea restituentur.

(Voyez Pontas, au mot CONTRAT, cas 8. Habert, *Theolog. dogm. et mor. De Contract.*, tom. 4, pag. 224.) (Voyez CRAINTE.)

§ III.

De l'obligation des Contrats.

L'obligation est un lien ou un engagement qui nous impose un devoir étroit de donner, de faire, de souffrir une chose, ou de ne la point donner, la faire, la souffrir. Il y a de trois sortes d'obligations, la naturelle seulement qui oblige dans le for intérieur de la conscience, quoiqu'elle ne donne pas d'action dans le for extérieur; la civile seulement qui donne action dans le for extérieur, quoiqu'elle n'oblige pas dans l'intérieur, et la mixte qui oblige dans l'un et l'autre for.

1. Tout contrat fait selon les loix oblige dans l'un et l'autre for.

2. Tout contrat qui manque des formalités essentielles, requises par les loix, n'oblige, ni dans l'un, ni dans l'autre for. La raison est que toutes les loix justes faites par la république ecclésiastique ou civile, obligent en conscience, selon la doctrine de l'apôtre, dans le 13^e ch. de son *Épître aux Romains*; parce que, dit saint Thomas, 1^{re} 2^e, q. 96, art. 4, *in corp.* les particuliers étant membres de la république, ils se doivent, et tout ce qu'ils ont, à la république, de la même façon que les membres sont au corps. Ils sont donc obligés de se conformer aux formalités essentielles que la république a ordonnées, sous peine de nullité des actes qui sont destitués de ces formalités, suivant

cette règle 64 du Droit, *in 6: Quæ contra jus fiunt, debent utique pro infectis haberi.*

3. Les contrats auxquels il ne manque que des formalités accidentelles obligent en conscience. La raison est, 1^o qu'il faut mettre une distinction entre les formalités essentielles, et les accidentelles, et que sans cela il n'y en aurait point. La raison est, 2^o que le droit n'annule pas tout ce qu'il défend, ce qu'il faudrait dire cependant si on n'admettait aucune distinction de formalités. On connaît qu'une formalité est essentielle, lorsque la loi déclare nul le contrat auquel elle manquerait, ou qu'on le juge ainsi par la fin, les termes, les autres circonstances de la loi, par la coutume générale qui l'explique de la sorte.

4. Un contrat naturellement invalide n'est pas rendu valide, quoiqu'il soit confirmé par serment; mais on est obligé d'accomplir son serment, s'il est d'une chose licite. La raison de la première partie de cette décision est, que le serment étant extérieur au contrat, il ne peut rien changer dans sa nature. La raison de sa seconde partie est, qu'on est obligé d'accomplir son serment toutes les fois qu'on peut le faire sans péché, parce qu'on prend Dieu à témoin par le serment, et qu'on commettrait une grande irrévérence envers lui, si on manquait d'accomplir un serment licite, puisque pour lors on prendait Dieu

à témoin du mensonge. Sur quoi il faut remarquer qu'il y a beaucoup de différence entre dire qu'un contrat invalide est rendu valide par le serment, et que le serment est valide et obligatoire. Pour que le serment soit valide, il suffit qu'on soit obligé de l'accomplir; pour que le serment rende valide un contrat nul, il faut que ce contrat, nul de sa nature, reçoive du serment qui le confirme une force qui le fasse subsister, même après que le serment ne subsiste plus; en sorte que si celui qui a fait serment en avait obtenu la dispense, l'autre pourrait toujours exiger l'accomplissement du contrat, parce que la dispense du serment n'aurait levé que l'obligation de la religion par rapport à Dieu, et non l'obligation de la justice par rapport aux hommes.

5. Un contrat nul par le droit positif, mais confirmé par un serment, oblige quand le droit ne le déclare nul qu'en faveur des particuliers et non à cause du bien public. La raison de la première partie est que chacun est libre de ne point user d'une grace qu'on lui accorde. La raison de la seconde partie est que si le serment fait par un particulier obligeait au préjudice du bien public, il serait un lien d'iniquité, et engagerait à péché. (Voyez JUREMENT, SERMENT.)

6. Un contrat, sous une condition du passé ou du présent, est valide aussitôt que la con-

dition est accomplie, pourvu qu'elle soit honnête et possible, parce qu'un tel contrat dépend uniquement de cette condition, suivant l'intention des parties.

7. Un contrat fait sous une condition impossible ou déshonnête est nul, parce que la condition impossible n'emporte qu'un consentement badin, qui ne suffit pas pour la validité d'un contrat, et que la condition déshonnête ne peut pas obliger. On excepte les contrats de mariage et les testaments qui sont valides selon les lois, quoiqu'ils renferment des conditions impossibles ou honteuses, parce que les lois veulent qu'on regarde ces sortes de contrats, comme s'ils ne renfermaient pas ces conditions; n'étant pas probable que les contractans veuillent badiner dans des choses aussi sérieuses et aussi importantes que les mariages et les testaments.

§ IV.

Des causes qui empêchent ou qui font cesser l'obligation du Contrat.

Il y a huit causes qui font cesser l'obligation du contrat; savoir, son exécution, l'acceptation, la compensation, la conversion ou le changement du contrat dans une autre espèce, le transport ou la substitution d'un autre débiteur, la transaction ou accommodement à l'amiable, le compromis et la restitution en entier.

Des Contrats en particulier.

Les contrats en particulier sont les contrats d'achat et de vente, le change, le prêt, le louage, la donation, la société, les jeux, les testamens, le dépôt, le précaire, le mandat, la caution, la promesse, les codiciles, les legs, les fideicommiss, etc.

CONTREBANDE. Ce terme vient de l'italien *contrabando*, c'est-à-dire, contre le ban et publication des défenses, et signifie le commerce de marchandises qu'il est défendu d'introduire dans le royaume, comme des étoffes étrangères, de l'indienne, etc., et le débit du tabac ou du faux sel qui se fait contre la défense du prince. (*Voyez* GABELLE, IMPÔT, TRIBUT.)

CONTRE-LETTRES, écrit secret qui en détruit un autre public ou plus solennel qui y déroge, qui en diminue les clauses, qui contient une déclaration contraire. La plupart des contre-lettres sont frauduleuses et contre la foi publique, et par conséquent illicites. La coutume de Paris annule toutes contre-lettres qui sont faites contre la teneur d'un contrat de mariage.

Les contre-lettres ne font foi que lorsqu'elles sont passées par

devant notaire, ou reconnues en justice. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et Pratique*, au mot **CONTRE-LETTRES**.)

CONTRE-PROMESSE, acte par lequel celui à qui on a fait une promesse déclare que cette promesse est simulée, et qu'il ne veut point s'en servir. C'est la même chose que *contre-lettres*.

CONTRE-REMONTRANS, *Contra-remonstrantes*. Les Arminiens, sectaires de Hollande, ayant présenté une requête ou remontrance aux États-Généraux l'an 1609, touchant la révision de la confession de foi et du catéchisme des églises de Hollande les calvinistes qui leur étaient contraires, présentèrent aux États une contre-remontrance. C'est l'origine des noms de *Remonstrans* et de *Contre-remonstrans*.

CONTRIBUTION, signifie, 1^o le paiement que chacun fait de la part qu'il doit porter d'une imposition ou d'une dépense commune; 2^o les conventions que l'on fait avec les ennemis pour se mettre à couvert de leurs pillages; 3^o le partage des effets mobiliers d'un débiteur qui se fait entre plusieurs créanciers, quand ces effets ne sont pas suffisans pour les payer tous entièrement. (*Voyez* CESSION, RES-TITUTION.)

CONTRITION.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. Du Nom et de la Nature de la Contrition.

§ II. Des Qualités de la Contrition.

§ III. De la Division de la Contrition.

§ IV. De la Nécessité de la Contrition.

§ I^{er}.

Du nom et de la nature de la Contrition.

Le mot de *contrition* se prend, 1^o dans l'Écriture, pour brisement, ruine, destruction, disgrâce, malheur. *La contrition et le malheur sont dans la voie des méchants.* (Ps. 13, v. 3.) 2^o Pour la douleur de ses péchés. *Vous ne mépriserez point, Seigneur, un cœur contrit et humilié.* (Ps. 50, v. 19.) C'est en ce sens que nous prenons ici le terme de contrition, avec le Concile de Trente qui la définit ainsi dans le chapitre 4 de la quatorzième session.

La contrition est une douleur et une détestation des péchés commis avec une ferme résolution de n'en plus commettre. *Contritio est animi dolor ac de-testatio de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cetero.* Ainsi la contrition renferme essentiellement deux choses, la douleur de la vie passée, et la résolution d'une vie nouvelle. C'est ce que le concile de Trente établit contre Luther qui prétendait que pour faire pénitence il suffisait de changer de vie, sans qu'on fût obligé de haïr et de dé-

tester sa vie passée. Ézéchias, David, tous les pénitents que l'Écriture nous propose se sont également appliqués à détester leur vie passée et à mener une vie nouvelle; et l'Esprit-Saint, dans l'Écriture, ordonne toujours ces deux choses comme les deux parties essentielles de la pénitence et de la contrition. *Odite malum, et diligite bonum.* (Amos, cap. 5.) *Si impius egerit poenitentiam ab omnibus peccatis suis quæ operatus est, et custodierit omnia præcepta mea, et fecerit judicium et justitiam, vita vivet, et non morietur.* (Ézéchiel, c. 18.) Il n'est cependant pas nécessaire que le bon propos de ne plus pécher soit formel et explicite, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire que le pénitent dise expressément en lui-même, *je me propose de ne plus pécher, et de pratiquer le bien*, il suffit, pour la justification du pécheur, que le bon propos qu'il a de ne plus pécher soit implicite et virtuel; c'est-à-dire qu'il suffit qu'il soit renfermé dans un autre acte, comme il l'est en effet dans l'acte de contrition que fait un pécheur sincèrement converti de tous ses péchés, quoiqu'il ne dise pas formellement qu'il ne veut plus pé-

cher, puisqu'il est impossible qu'il soit sincèrement convertir, et qu'il déteste tous ses péchés comme il faut, sans qu'il soit résolu de ne les plus commettre. *Non est de essentia contritionis, ut propositum non peccandi de cetero sit formale et expressum: ac proinde potest esse vera; imò et perfecta contritio, quamvis illud propositum solum sit simpliciter. Tota quippe definitio contritionis reperitur in eo qui peccatum ex animo detestatur, doletque se illud admisisse, virtualiter proponens, non amplius peccare.* (Sylvius, in Supplem. S. Th., q. 1, art. 1, quæstio. 1, conclus. 2.)

§ II.

Des qualités et conditions de la Contrition.

La contrition doit avoir cinq qualités ou conditions qui sont d'être intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle, véritable et réelle.

1. La contrition doit être intérieure, c'est-à-dire qu'elle doit partir du fond du cœur et de la volonté, parce que le péché étant un mal intérieur qui a sa force dans le fond de l'ame et de la volonté, la contrition qui est le remède du péché doit partir de la même source, et n'être pas moins intérieure que lui. C'est pour cela que Dieu nous ordonne de nous convertir à lui de tout notre cœur.... de briser, de déchirer nos cœurs par la contrition et non pas nos vêtements.

Convertimini ad me in toto corde vestro.... scindite corda vestra et non vestimenta vestra. (Joel, chap. 2.)

2. La contrition doit être surnaturelle du côté du principe qui la produit et du motif qui l'excite; c'est-à-dire quelle doit être produite par le mouvement du Saint-Esprit, excitée par le motif d'une chose révélée et connue par la foi, telle que l'innocence que le péché fait à Dieu, et non pas par un motif naturel, telle que l'infamie naturellement attachée au crime, et les peines temporelles qui en sont les suites, parce que la justification du pécheur qui est causée par la contrition, étant d'un ordre surnaturel, il est nécessaire que la contrition qui la produit soit du même ordre. C'est pourquoi le pape Innocent XI a condamné cette proposition : *Probabile est sufficere attritionem naturalem modò honestam*; et l'assemblée du clergé de France de l'an 1700, l'a déclarée hérétique.

3. La contrition doit être souveraine, c'est-à-dire qu'elle doit passer toutes les autres douleurs et tous les autres amours, en sorte qu'on soit plus fâché d'avoir offensé Dieu que de toute autre chose, et qu'on soit prêt à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de l'offenser jamais par aucun péché mortel. Il n'est cependant pas nécessaire que cette douleur soit sensible, il suffit qu'elle soit intérieure et imprimée dans le fond de la volon-

té, comme la disposition dominante.

4. La contrition doit être universelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les péchés propres et mortels du pénitent, parce qu'il n'y a que les péchés propres du pénitent qui puissent être l'objet de sa haine et de son bon propos, et qu'il ne peut obtenir la rémission d'un péché mortel, sans que tous les autres lui soient pardonnés, puisqu'un seul suffit pour le rendre ennemi de Dieu. Mais il n'est pas nécessaire qu'on fasse autant d'actes de contrition qu'on a commis de péchés mortels, il suffit qu'après s'être rappelé autant qu'on le peut tous ses péchés dans la mémoire, on fasse un acte de contrition qui les renferme tous.

5. La contrition doit être véritable et réelle, parce que Dieu n'a promis la rémission du péché, qu'à la contrition véritable, et par conséquent un pécheur qui ne l'aurait pas, n'obtiendrait pas la rémission de ses péchés.

§ III.

De la division de la Contrition.

La contrition se divise en parfaite et imparfaite. La contrition parfaite est une douleur du péché, conçue par le motif de l'amour de Dieu sur toutes choses, c'est-à-dire par le mouvement d'une charité dominante qui fait préférer Dieu à toutes choses, et détester le péché plus que tout autre mal, parce qu'il

déplaît à Dieu. La contrition imparfaite est une douleur et une détestation du péché, conçue par la considération de la turpitude du péché, ou par le motif de la crainte de l'enfer et des autres peines dont Dieu punit le péché. Cette seconde sorte de contrition s'appelle *attrition* ou *contrition imparfaite*, et la première, absolument et simplement *contrition*.

Cette division de la contrition en contrition parfaite ou simplement *contrition*, et en *attrition*, est une division d'un genre en deux espèces différentes, parce qu'elles ont des motifs de différentes espèces, et que les motifs différens en espèces constituent une différence d'espèce dans les actes humains qui tirent de là leur différence.

La contrition se soudivise en contrition parfaite, quant à son motif seulement, et en contrition parfaite, quant à son motif et quant à sa ferveur. La première est une douleur du péché conçue par un motif de charité, mais commencée seulement, et dans un degré peu fervent et peu véhément. La seconde est une douleur du péché conçue par le motif d'une charité véhémente et fervente.

§ IV.

De la nécessité de la Contrition.

On demande ici, 1^o si la contrition imparfaite ou l'*attrition* est bonne et honnête; 2^o si elle est une disposition suffisante

pour justifier le pécheur dans le sacrement de Pénitence ; 3° si la contrition parfaite, c'est-à-dire la contrition conçue par le motif de la charité, dans un degré véhément, est nécessaire avec le sacrement de Pénitence pour être justifié ; 4° si la contrition imparfaite, c'est-à-dire la contrition conçue par le motif de la charité, mais commencée seulement, et dans un degré peu fervent, est nécessaire pour recevoir la grace de la justification dans le sacrement de Pénitence. Nous allons satisfaire à ces demandes par les propositions suivantes.

PREMIÈRE PROPOSITION.

L'attrition est bonne, louable et honnête en elle-même.

PREUVES.

1. La crainte de la peine ne renferme rien de mauvais en soi, puisque ce n'est pas une chose mauvaise de craindre la peine éternelle. La droite raison ne le défend pas ; elle le commande plutôt.

2. Jésus-Christ nous exhorte à craindre les peines préparées au péché : *Craignez*, dit-il, *celui qui, après avoir ôté la vie, peut envoyer le corps et l'âme dans la gêne* : *Timete eum qui postquam occiderit, potest corpus et animam mittere in gehennam.* (*Matt.* 10 ; et *Luc.* 12.) La crainte n'est donc par mauvaise.

3. Le concile de Trente a défini comme un article de foi contre Luther ; que la crainte

de l'enfer était utile et salutaire, loin de rendre l'homme hypocrite et plus coupable, comme le prétendait cet hérésiarque : *Si quis dixerit eam contritionem quæ paratur.... ponderando.... æternæ damnationis incursum... non esse verum et utilem dolorum, nec præparare ad gratiam, sed facere hominem hypocritam et magis peccatorem.... anathema sit.* (Sess. 14, can. 5)

DEUXIÈME PROPOSITION.

L'Attrition ne suffit pas pour justifier le pécheur dans le sacrement de Pénitence.

PREUVES.

1. L'apôtre saint Jean nous assure que celui qui n'aime point demeure dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte.* (1. Joan., c. 3, 14.) Saint-Paul prononce anathème contre tous ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum-Christum, sit anathema.* (1 Ad Corinth., c. ultimo.) Si on demeure dans la mort, si on est anathème tant qu'on n'aime pas Dieu, on ne peut donc pas être justifié par la crainte.

2. Le sentiment qui établit la suffisance de l'attrition est nouveau, et n'était soutenu que par un très-petit nombre de théologiens avant le concile de Trente.

3. L'opinion de la suffisance de l'attrition n'est point sûre dans la pratique, et inérite d'être rejetée à ce seul titre, quand

RÉPONSES.

il n'y en aurait point d'autre , puisque, hors le cas de nécessité, il n'est point permis de suivre dans l'administration des sacrements une opinion douteuse et incertaine, et moins sûre que l'opinion contraire, quand même elle serait autant ou plus probable dans la spéculation, ainsi que l'ont déclaré Innocent XI en 1679, et le clergé de France en 1700, par la condamnation de cette proposition : *Non est illicitum in sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore sacramenti, relicta tutiori*. D'où il suit que, quand l'opinion de la suffisance de l'attrition serait autant ou plus probable que l'opinion contraire dans la spéculation (ce que nous nions absolument), on ne devrait point encore la suivre dans la pratique. Cette raison qui est décisive pour la conduite, nous dispense de rapporter les autres, qu'on peut lire dans les divers théologiens, contre la suffisance de l'attrition.

OBJECTIONS.

On objecte, 1^o le décret du chapitre 4 de la session 14 du concile de Trente, par lequel on prétend que le concile a défini que l'attrition suffit avec le sacrement. On objecte, 2^o cet axiome vulgaire, *virtute sacramenti, poenitens ex attrito fit contritus*. On dit, 3^o que si l'attrition ne suffit pas avec le sacrement, elle est mauvaise et inutile.

1. On répond à la première objection, que le concile de Trente n'a ni défini que l'attrition suffit avec le sacrement, ni qu'elle ne suffit pas, parce qu'il ne s'est proposé que de condamner Luther, Calvin et les autres hérétiques du seizième siècle, contre lesquels il était assemblé. C'est ce que dit expressément le cardinal Palavicin dans son *Histoire du concile de Trente*, liv. 12, ch. 10. Les théologiens qui avaient été chargés de composer le décret du chapitre 4 de la session 14 où il est parlé de l'attrition, avaient inséré dans ce décret le terme de *sufficit* ; mais les Pères du concile le firent effacer et mettre à la place celui de *disponit* ; en disant que les auteurs catholiques étaient partagés sur la question si l'attrition suffit, ou si elle ne suffit pas, pour impétrer la grace dans le sacrement, et qu'il fallait se contenter de condamner Luther qui prétendait qu'elle ne disposait nullement à la justification. Ainsi, au lieu qu'il y avait dans le décret qu'on avait d'abord proposé au concile, *declarat sancta synodus attritionem sufficere*, les Pères ordonnèrent qu'il fût réformé, et conçu dans ces termes où nous le voyons aujourd'hui : *Et quamvis sine sacramento Poenitentiae perse ad justificationem perducere peccatorem nequeat : tamen eum ad Dei gratiam in*

sacramento Paenitentiae impetrandam disponit. C'est sur ce principe que le pape Alexandre VII, par son décret du 5 mai 1667, défend, sous peine d'excommunication, encourue par le seul fait de se censurer mutuellement au sujet de l'attrition, soit qu'on dise qu'elle suffit, soit qu'on soutienne le contraire. Il est donc certain que le concile de Trente n'a point défini que l'attrition est suffisante avec le sacrement; et tout ce que l'on peut avancer à ce sujet, comme de dire que le concile oppose l'attrition jointe au sacrement à celle qui en est séparée et qu'il donne à l'attrition avec le sacrement une vertu qu'il ne lui donne point, quand elle en est séparée; cela et d'autres choses semblables qu'on pourrait ajouter, ne sont que des raisons frivoles, puisqu'il est constant que le concile n'a point voulu du tout entrer dans les questions agitées parmi les théologiens catholiques, et en particulier dans celle qui regarde l'attrition. C'est pour cela que nous nous abstenons de rapporter plusieurs textes du concile de Trente, dont les théologiens que nous suivons se servent pour prouver que l'attrition ne suffit pas avec le sacrement.

2° On peut s'inscrire en faux contre l'axiome ou la proposition vulgaire qui dit que le pénitent qui n'a que l'attrition devient contrit par la vertu du sacrement, parce que cette pro-

position n'est fondée, ni dans l'Écriture, ni dans la tradition, et qu'elle est fort équivoque à cause des termes d'attrition et de contrition, qui sont pris en différens sens par les théologiens. En admettant cet axiome, il faut l'entendre de la charité commencée, et dire que la charité habituelle succède à la charité actuelle initiale qui, quoiqu'insuffisante par elle-même pour la rémission du péché, à cause de son imperfection, devient suffisante et équivalement contrition parfaite par la vertu du sacrement qui produit la grace sanctifiante dans l'âme du pénitent : *Quotiescunque invenitur in doctoribus quod attritio fit contritio, vel attritus cum sacramento fit contritus, intelligendum est de attritione perfecta, de illa nimirum, quae propter Deum pure dolemus de peccato; sed non ita fervide... ut par erat.* (Alph. Vivaldus, in candelabro aureo, tit. de Attritione, quæst. 9.) On ne doit donc pas entendre l'axiome en ce sens, que l'attrition conçue par le seul motif de l'Enfer suffit avec le sacrement, ou qu'elle change de nature en devenant contrition parfaite. (Le père Drouin, de re Sacramentaria, to m. 2, pag. 84.)

3°. Quoiquel'attrition ne suffise pas pour justifier le pécheur avec le sacrement, il ne s'ensuit pas qu'elle soit mauvaise et inutile. La foi est bonne et utile, cependant elle ne justifie pas toute seule avec le sacrement.

Il en est de même de beaucoup d'autres vertus qui sont très-bonnes et très-utiles en elles-mêmes, et qui cependant ne suffisent point pour la justification. C'est le jugement qu'il faut porter de l'attrition; elle est bonne, utile, salutaire, quoiqu'insuffisante pour la justification. L'attrition dispose encore à la justification d'une manière éloignée hors le sacrement, d'une manière moins éloignée avec le sacrement; mais elle n'y dispose pas d'une manière prochaine et suffisante.

TROISIÈME PROPOSITION.

La contrition parfaite, c'est-à-dire, la contrition conçue par un motif de charité dans un degré véhément, n'est pas nécessaire à la justification avec le sacrement de Pénitence.

PREUVES.

1°. Si la contrition parfaite était nécessaire avec le sacrement de Pénitence; il faudrait dire que ce sacrement ne conférerait jamais la grâce de la justification dans le moment qu'il serait appliqué; qu'il cesserait d'être sacrement des morts, puisqu'il supposerait toujours ses sujets vivans par la grâce; qu'il ne ferait que déclarer que les péchés sont remis, sans les remettre en effet, et tout cela, parce qu'il supposerait la contrition parfaite qui justifie le pécheur avec le vœu seul, et avant la réception actuelle du sacre-

ment, selon le concile de Trente, sess. 14, c. 4, et l'assemblée du clergé de France en 1700, dont voici les termes : *Ne quis putet in utroque sacramento (baptismi et poenitentiae) requiri contritionem eam quae sit charitate perfecta, et quae cum voto sacramenti antequam actu suscipiatur, hominem Deo reconciliet.* Or, toutes ces conséquences sont absurdes et ridicules, et par conséquent la contrition parfaite n'est pas nécessaire avec le sacrement.

2°. Saint Augustin, saint Hilaire, et les autres Pères communément, disent que les clefs du royaume céleste ont été laissées au libre usage de saint Pierre; que les prêtres remettent les péchés par l'absolution; que le jugement du prêtre précède celui de Dieu; que les pécheurs sont rappelés de la mort à la vie par l'absolution, et qu'ils sont chargés du fardeau de leurs crimes jusqu'à ce qu'ils aient reçu le sacrement de Pénitence. Or, tout cela est faux dans la supposition de la nécessité de la contrition parfaite avec le sacrement, puisqu'elle réconcilie le pécheur avec Dieu avant la réception actuelle du sacrement; elle n'est donc point nécessaire avec le sacrement.

QUATRIÈME PROPOSITION.

La contrition imparfaite, c'est-à-dire, la contrition conçue par le motif de la charité commencée seulement, et dans un degré peu fervent, est nécessaire pour la

justification avec le sacrement de Pénitence.

PREUVES PAR L'ÉCRITURE.

Jésus-Christ nous commande d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. (*Matthieu, 22, 37.*)

L'apôtre saint Jean, dans sa première Épître, chap. 4, v. 16, dit que Dieu est charité, et qu'il n'y a que celui qui demeure dans la charité qui demeure en Dieu et en qui Dieu demeure. C'est le sens de ces paroles : *Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.*

Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, chapitre 13, enseigne que les actions les plus héroïques et le martyre même, sont inutiles pour le salut, sans la charité : *Si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* On pourrait citer beaucoup d'autres passages de l'Écriture qui établissent la nécessité de la charité pour le salut ; ces trois que nous venons de citer fournissent ces raisonnemens. Si le précepte d'aimer Dieu, qui est le premier et le plus grand, oblige de faire quelquefois des actes de charité, comme il y oblige en effet, c'est surtout lorsque le pécheur est obligé de se convertir à lui, de rentrer en grâce avec lui, et d'obtenir le pardon de sa bonté. Si la charité est une condition requise pour demeurer

en Dieu et pour que Dieu demeure en nous ; si, sans la charité, le martyre même au milieu des flammes ne sert de rien pour le salut, la charité est donc nécessaire au salut. (*Voy. CHARITÉ.*)

Preuves par les saints Pères.

Saint Augustin dit, lib. 83, qq., quæst. 36. *Justitiæ non serviliter, sed liberater serviendum est, id est, charitate potius quàm timore* ; et conçon, 21, in Ps. 118 : *Non prodest inter quantacumque tormenta martyrii confiteri, si charitas in confitente non est.*

Saint Léon, serm. 7, de Jejun. dit que la loi mosaïque et l'évangélique n'ont jamais justifié personne sans la double charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et du prochain : *Tanta est sub hujus gominæ charitatis edicto, utriusque copulâ testamenti ; ut sine istarum connexionione virtutum, nec lex quæquam inveniatur justificasse, nec gratia.*

Saint Bernard, lib. de Diligendo Deo, cap. 12, assure que la seule charité peut convertir : *Sola quæ in filio est charitas, non quærit quæ sua sunt, quamobrem puto de illa dictum. Lex Domini immaculata convertens animas : Quod sola videlicet sit, quæ ab amore sui et mundi avertere possit animam, et in Deum dirigere.* Selon ces Pères, personne n'a jamais été justifié, ni dans la nouvelle, ni dans l'ancienne loi, sans la cha-

rité; elle seule peut convertir les âmes et les tourner vers Dieu, en les détournant d'elles-mêmes et du monde; sans elle la confession du nom de Jésus-Christ au milieu des plus grands tourmens est inutile; la charité est donc nécessaire au salut, selon les Pères. On peut voir encore saint Chrysostôme, *hom. 4, in 2 chor.*; saint Grégoire-le-Grand, *lib. 1, Moral*, cap. 27; saint Pierre Chrysologue, *serm. 94*; saint Thomas, *lib. 4, contra Gent.*, cap. 72 où il dit : *Mens nostra debet ad Deum converti non potest sine charitate*, et 3 p., q. 84, art. 10. : *Ad veram pœnitentiam charitas requiritur, sine qua non delentur peccata.*

Preuves par le Clergé de France.

L'assemblée générale du clergé de France en 1700 s'explique en ces termes, au titre *déclaration sur l'amour de Dieu* requis dans le sacrement de Pénitence : « Per- » sonne ne doit se croire en sûreté » si, dans ces deux sacremens (le » Baptême et la Pénitence), » outre les actes de foi et d'es- » pérance, il ne commence pas » à aimer Dieu comme source de » toute justice. » *Ne quis putet in utroque sacramento securum se esse, si præter fidei et spei actus non incipiat diligere Deum tanquam omnis justitiæ fontem.* Cette auguste assemblée distingue ici exactement l'amour, de la foi et de l'espérance, et elle demande, pour la sûreté du pénitent qu'il fasse un acte d'amour de Dieu, différent des

actes de foi et d'espérance; elle prétend donc que la charité proprement dite est nécessaire avec les sacremens de baptême et de pénitence pour la justification du pécheur, puisque l'acte d'amour de Dieu, distingué de l'espérance, ne peut être qu'un acte de charité par lequel on aime Dieu purement pour lui-même, ou comme source de toute justice, c'est-à-dire, comme un être infini qui renferme dans son sein toutes les perfections. (*Voyez CHARITÉ.*)

Objections de l'Écriture.

L'Écriture, dans une infinité d'endroits, attribue la justification à la charité seule en elle-même, et indépendamment de tout autre moyen; elle n'est donc pas nécessaire avec le sacrement : *Ego diligentes me diligo*, dit la sagesse éternelle, *prov. 8, 17. Omnis qui diligit, ex Deo natus est*, 1^{re}. *Joan.*, 4, 7. *Charitas operit multitudinem peccatorum*, 1^{re}. *Petr.* 4, 8.

RÉPONSE.

Ces passages, et d'autres semblables qu'on pourrait citer, doivent s'entendre de la charité habituelle, ou de la charité actuelle parfaite, quant au degré, hors le sacrement, ou enfin de la charité imparfaite avec le sacrement. La raison est qu'il ne faut pas prendre ces façons générales de parler de l'Écriture dans toute leur étendue, mais les restreindre conformément, à l'esprit, aux autres endroits de l'Écriture même, et à

la tradition des Pères. Autrement, il faudrait dire que la foi seule, l'espérance seule, l'aumône seule, suffisent pour être sauvé, parce que l'Écriture attribue quelquefois la justification à chacune de ces vertus séparément : *Qui credit in me, habet vitam æternam*, (Joan. 6, 47. *Spe salvi facti sumus*, (Rom. 8, 24.) *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis*. (Luc, 11, 41.) Il faut donc expliquer ces passages de l'Écriture touchant la charité, ou de l'habitude, ou de la perfection de la charité, conformément à l'esprit des Pères et de l'Écriture même. Nous voyons certainement dans la personne de saint Paul nouvellement converti un pénitent qui détestait ses péchés par le motif d'une charité commencée, lorsqu'il dit à Dieu : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* et cependant ses péchés ne lui furent remis que quand Ananié lui dit : *Lavez-vous et recevez le baptême, et lavez vos péchés* (Act., c. 22.)

Objections des Pères.

Les saints Pères, et en particulier saint Augustin, disent que la charité convertit, qu'elle donne la vie, qu'elle met au nombre des prédestinés, qu'elle met le discernement entre les enfans de Dieu et ceux du diable : *Discernit inter filios Dei et filios diaboli*. (Saint Augustin, in *epist. Joan. tract. 5.*)

RÉPONSE.

Ces autorités, et toutes les au-

tres semblables, prouvent à la vérité que la charité est nécessaire pour la justification, mais elles ne prouvent point du tout que la charité commencée soit suffisante pour cela, indépendamment du sacrement de Pénitence, puisqu'elles ne touchent pas même cette question. Les saints Pères, et nommément saint Augustin, assurent positivement le contraire. *Quelleque progrès que fasse un cathécumène, selon la voie ordinaire*, dit saint Augustin dans son *Traité* 13 sur saint Jean, *ses péchés ne lui sont remis que quand il reçoit actuellement le baptême* *Quantumcumque cathecumenus proficiat, adhuc sarcinam suæ iniquitatis portat. Non ei dimittitur, nisi cum venerit ad baptismum*. Le même saint dit, de lui-même, que la charité avait blessé son cœur lorsqu'il se disposait au baptême : *Sagittaveras tu cor nostrum charitate tua; et que cependant ses péchés ne lui furent remis que dans le baptême : Ea fides me securum esse non sinebat de præteritis peccatis quæ mihi per baptismum tuum nondum remissa erant*. (Conf. chap. 5.) Saint Augustin était donc bien éloigné de croire que la charité imparfaite justifiât sans le sacrement.

Objection tirée de la condamnation de Baius.

Baius a été condamné pour avoir dit que la charité pouvait subsister dans les cathécumènes et les pénitens, sans que leurs

péchés leur fussent remis. (*Proposition 31, 32, 33, 70, 71.*)

RÉPONSE.

Baïus n'a pas été condamné pour avoir dit que la charité actuelle et imparfaite pouvait subsister dans un sujet sans la rémission de ses péchés, mais pour avoir soutenu que la charité actuelle et parfaite, et même la charité habituelle, pouvait compatir avec la tache du péché, et l'état de damnation dans un même sujet, comme il est clair par la formule de doctrine que Grégoire XIII ordonna à la Faculté de théologie de Louvain de publier, pour marquer sa soumission au jugement du Saint-Siège touchant Baïus, dans laquelle formule il est dit : *Falsum est hominem in peccato mortali, sive in reatu æternæ damnationis existentem, posse veram habere charitatem.* Suarez ne s'explique pas moins clairement sur le sentiment de Baïus, in 3 part. sanct. Th., ad art. 1, q. 85, disp. 4, sect. 7, n. 1. Voici ses paroles : *Hic referri posset nova quædam opinio Michaelis Baïi, qui fateretur quidem gratiam et charitatem in eodem momento infundi, in quo homo habet actum contritionis vel dilectionis; peccata vero non statim remitti, etiam quoad culpam, donec sacramentum Baptismi vel Pœnitentiæ reipsa recipiatur.* La doctrine de la nécessité d'une charité commencée avec le sacrement de Pénitence n'a donc rien de commun avec celle de Baïus.

Objections tirées de la raison.

1°. L'acte de charité commencée étant l'acte d'un amour souverain par lequel on aime Dieu plus que toutes choses, a la force de justifier par lui-même ; 2° si la charité est nécessaire avec le sacrement de Pénitence, la justification sera plus difficile dans la nouvelle que dans l'ancienne loi ; 3° Il arrivera de là qu'un homme qui meurt sans sacrement, quoiqu'avec une charité commencée, sera éternellement damné.

RÉPONSES.

1. L'acte de charité commencée, quoique souverain, n'a pas la force de justifier par lui-même, parce que nulle des choses qui précèdent la justification du pécheur, n'étant méritoire de cette justification, suivant le concile de Trente, sess. 6, chap. 8, il a plu à Dieu de l'attacher, ou à la contrition formée par une charité parfaite jointe au vœu du sacrement, ou à la contrition formée par une charité imparfaite jointe au sacrement qui est, par l'institution de Jésus-Christ, la cause instrumentale de la justification. La charité imparfaite a donc la force de détacher de la créature et d'attacher à Dieu quant à l'acte ; elle ruine l'affection du péché ; elle donne au même pécheur pénitent le commencement de la vie spirituelle ; mais elle ne lui donne pas une vie pleine et parfaite qui consiste dans la grâce habituelle

qui justifie ; elle ne remet point la tache habituelle du péché, *maculam , reatum peccati.*

2. Quoique la charité soit nécessaire avec le sacrement pour la justification, dans la nouvelle loi, la justification y est cependant plus facile que dans l'ancienne ; parce que dans l'ancienne loi, la charité parfaite, quant au degré, était nécessaire pour être justifié, au lieu que dans la nouvelle loi, la charité imparfaite suffit pour cela. C'est ce qu'enseigne le Catéchisme romain, part. 2, tit. de Sacram. *Pœnit.*, dont voici les termes : *Ut hoc concedamus contritione peccata deleri ; quis ignorat illam adeo vehementem , acrem , incensam esse oportere , ut doloris acerbitas cum scelerum magnitudine æquari conferrique possit ? At quoniam pauci admodum (in antiqua lege) ad hunc gradum pervenerint , fiebat etiam ut a paucissimis hac via peccatorum venia speranda esset. Quare necesse fuit ut clementissimus Dominus faciliori ratione hominum saluti consulere , quod quidem admirabili consilio effecit , cum claves regni cœlestis Ecclesiæ tradidit.*

3. Un pécheur qui mourrait sans sacrements, mais avec la charité imparfaite, serait sauvé. L'Église a toujours marqué qu'elle le pensait de la sorte, en priant pour les catéchumènes et les pénitens qui mourraient avant que de recevoir les sacrements de Baptême et de Pénitence. On peut voir là-dessus

saint Augustin, lib. 4, *contr. Donatist.*, c. 22 ; saint Ambroise, *Orat. de obitu Valent.* ; saint Bernard, *epist.* 77 ; le quatrième concile de Carthage, can. 79 ; le second d'Arles, can. 12 ; le onzième de Tolède, can. 12.

Règles pratiques touchant la contrition.

Première règle.

On ne peut, ni donner, ni recevoir l'absolution sans une certitude morale que le pénitent a une contrition formée par une charité commencée. La raison est qu'il est au moins douteux si tout autre motif suffit avec le sacrement, et que dans le doute, surtout quand il s'agit de l'administration des sacrements, on est obligé de prendre le parti le plus sûr. *Tene certum, dimitte incertum* ; ce que le pape Innocent XI a confirmé en condamnant la proposition que nous avons rapportée : *Non est illicitum sequi opinionem probabilem de valore sacramenti , relictâ tutiore.*

Deuxième règle.

Un pénitent doit être en paix quand il déteste le péché pour l'amour de Dieu ; quand il cesse de le commettre, qu'il en fuit les occasions, qu'il se châtie pour l'avoir commis, qu'il ne voudrait plus le commettre pour quelque chose que ce pût être, et qu'il s'applique à pratiquer la vertu.

Troisième règle.

Un pécheur est obligé de faire un acte de contrition, 1^o quand

il est en danger de mort ;
 2° quand il va recevoir ou administrer quelque sacrement ;
 3° quand il se souvient de quelque péché mortel dont il n'a point encore fait d'acte de contrition ; car, quoique le précepte de la contrition n'oblige pas pour toujours *semper et pro semper*, parce qu'il est affirmatif, comme nous en convenons, il oblige cependant pour le temps et le lieu ; savoir, quand on se souvient de quelque péché mortel dont on ne s'est point encore repenti. C'est le sentiment de saint Thomas, de saint Antonin et de plusieurs autres. *Cum propositum confitendi sit annexum contritioni, tunc tenetur aliquis ad hoc propositum, quando ad contritionem tenetur, scilicet quando peccata memoriæ occurrunt.* (Saint Thomas, *quest. 3, suppl., art. 5.*) *Quantum ad peccata mortalia, de quibus nondum quis habuit contritionem, videtur quod semper teneatur, quando peccatum memoriæ occurrit, ad actu odiendum et detestandum peccatum. Alias peccat mortaliter peccato omissionis, quousque conteratur... Imminet enim tali maximum periculum : cum enim nulla necessitas excuset a contritione, si moriatur ante contritionem, etiamsi non potuit confiteri, quia subito moritur, nihilominus damnatur.* (Saint Antonin, 3 part. tit. 14, cap. 18.)
 Voyez, entre les autres théologiens, le père Alexandre, *Théolog. moral.*, t. 1, in-fol., p. 518 ; le père Drouin, de re

Sacrum., t. 2, p. 44 ; Habert, *Théolog. mor.* t. 6, p. 143 ; Pontas, au mot CONTRITION ; la *Pratique des Sacramens*, t. 2, p. 30 ; la *morale de Grenoble*, t. 4, p. 38 ; M. Collet, *Moral.* t. 10.)

CONTROLE, est un registre double qu'on tient des expéditions, des actes de finance et de justice, pour en assurer davantage la conservation et la vérité, et pour empêcher les antidates. Par arrêt du conseil d'État du 30 octobre 1670, les exploits faits dans les Officialités à la requête des promoteurs, sont déchargés du contrôle et de ses droits. (*Mém. du Clergé*, t. 7, pag. 873.)

CONTROLE. A l'égard des actes ecclésiastiques passés par devant notaire, ou ailleurs, M. Brunet, en son *Not. Apostolique.*, tom. 2, liv. 1, ch. 18, dit qu'il faut se servir de la règle proposée par l'arrêt du conseil du 12 juillet 1695, la déclaration du 19 mars 1696, celle du 28 octobre 1698 ; et par l'art. 7 du tarif du 14 juillet 1699, pour connaître les actes ecclésiastiques qui étaient sujets aux contrôles, et ceux qui ne l'étaient pas. Or, cette règle était que les actes ecclésiastiques qui avaient accoutumé d'être signés par les archevêques et évêques, ou même leurs vicaires généraux et officiaux, sans le ministère des notaires, fussent exempts du droit de contrôle ; tels sont les actes suivants : *Approbattons, attestations, dimissoires, dispenses, antérinemens, erections de bé-*

néfices, exent, fulminations, institutions, lettres d'ordre, permissions, provisions, vœux, unions. Au contraire, les actes ecclésiastiques sujets au contrôle étaient ceux qui ont accoutumé d'être passés pardevant notaire. Cette règle recevait néanmoins ; et pouvait recevoir par de nouveaux édits bursaux, des limitations dont voici quelques exemples en l'article 1^{er} du tarif de 1722, et dans l'arrêt du contrôle du 3 mars 1739 ; règle qui n'a plus lieu.

ARTICLE 1^{er}. *Actes ecclésiastiques* : les droits en seront payés, savoir, pour les nominations ou présentations à bénéfices, par patrons ecclésiastiques ou laïques, permutations, démissions, résignations, provisions données par les abbés, abbesses, bénéficiers, et autres collateurs ; collations accordées par ceux qui ont droit d'indult ; celles données par les chanceliers des églises et Universités à ceux qui sont nommés par Sa Majesté ; significations des lettres d'indult, de joyeux avènement et serment de fidélité ; informations d'âge, vie et mœurs des personnes nommées aux archevêchés et évêchés ; procurations pour prendre possession de bénéfice ou dignité ; celles pour se démettre ; celles qui portent résignation ou rétrocession, ou qui seront conçues dans les termes qui pourront dispenser les resignataires de passer d'autres actes pardevant notaire pour parvenir à l'obtention des pro-

visions ; prises de possession, oppositions et interpellations que les parties désireront faire pour la conservation de leurs droits aux patrons, aux élisans, collateurs et collatrices ; cessions sous le bon plaisir du Roi, d'indult des officiers du parlement de Paris ; cessions et échanges des patronages d'église, procès-verbaux de fulminations de bulles, ou *visa* de signature de eour de Rome ; ceux d'élection à une première dignité d'église cathédrale, collégiale ou conventuelle ; ceux de bénédictions d'abbés ou d'abbesses, réquisitions de confirmation, et les concordats au sujet des archevêchés, évêchés, abbayes, dignités et autres bénéfices sur procès nés et à mouvoir pour raison du possessoire desdits bénéfices ; création, réduction et extension de pension créée et à créer en eour de Rome ; les commissions d'archidiacre pour desservir une cure ; compromis et expéditions des sentences arbitrales entre seuls ecclésiastiques, pour raison des droits appartenans à leurs églises et les actes de vêtire, noviciat ou profession dans les monastères ; les actes de vêtire et de profession dans les Ordres des mendiants seront contrôlés *gratis* ; les nominations de gradués, procurations pour compromettre, requérir, résigner, céder ou rétrocéder un bénéfice ; celle pour notifier les noms, titres et qualités des gradués ; pour consentir création ou extinction de

pension; révocations desdites procurations; rétractations, significations desdits actes et des brefs, bulles, signatures, rescrits apostoliques, des concordats et attestations de temps d'étude, notifications de degrés et autres représentations; réquisitions de *visa*, de fulmination de bulle, d'admission à prendre l'habit, à faire noviciat et profession; celle pour satisfaire au décret d'une provision de bénéfice régulier, et celles faites aux curés pour publier aux prônes des messes; les prises de possession, en cas de refus des curés; actes de refus d'ouvrir les portes pour prendre possession ou autrement; oppositions à prises de possession; lettres d'intronisation, et les répudiations des provisions.

Le tarif arrêté en 1708 règle le taux du contrôle pour certains actes principaux dont l'article cité du tarif de 1722 ne fait pas mention. Tels sont entre autres les baux des revenus des biens dépendans des bénéfices, ceux des églises, commanderies, hôpitaux, universités, collèges, fabriques, confréries, et autres gens de main-morte; communautés séculières et régulières; constitutions de pensions, ou rentes viagères, soit pour dotation de religieux ou religieuses, titres cléricaux ou sacerdotaux faits aux aspirans par leur père, mère et autres, leurs parens et amis, et pour quelque autre cas que ce puisse être, etc. Tous ces actes et plusieurs autres

mentionnés dans le tarif arrêté en 1708, sont soumis au contrôle, sans exception de personne, exempts et non exempts, privilégiés et non privilégiés, pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce soit ou puisse être, nonobstant tous édits, déclarations, arrêts, réglemens et usages à ce contraires. L'article 41 de la déclaration du 9 avril 1736 décharge du contrôle les actes de vêtüre, noviciat et profession.

CONTROVERSESES, disputes sur les matières de religion. Les controverses bien faites sont très-utiles et très-propres à faire rentrer dans le sentier de la vérité ceux qui l'ont abandonné. La clarté, l'ordre, la force, la solidité, et cependant la douceur et la charité n'en doivent pas être les moindres caractères.

CONTROVERSISTES, ceux qui écrivent, ou qui prêchent sur la controverse. Les cardinaux Bellarmin et du Perron, les deux frères de Walenbourg, les pères Véron et Coffeteau étaient d'hâbles controversistes.

CONTUMACE, *vadium non detrectatio*, refus de comparaître en justice. On condamne l'accusé par contumace, non que son crime soit prouvé, mais à cause de son absence. En matière criminelle, les contumaces étaient mises au néant, quand l'accusé venait se purger dans les cinq ans; et s'il mourait dans le même terme, les parens étaient reçus à purger sa mémoire. Le

juge d'église n'excommunait pas en France pour la contumace, même en matière criminelle, parce qu'il ne pouvait user de cette censure, que pour un crime grief, et que la contumace n'était pas de cette nature. D'ailleurs, il y a d'autres voies de punir ou de ramener le contumax; et le concile de Trente, sess. 25, de Ref., chap. 3, veut qu'en fait de procédure, le juge d'Eglise s'abstienne de l'excommunication, quand il peut par d'autres voies ranger les parties à leur devoir. (Gibert, *Instit. eccl. et bénéf.*, pag. 913.)

La contumace du véritable titulaire du bénéfice ne donne pas de droit à sa partie, parce qu'en fait de bénéfices, le droit ne vient que d'une légitime collation. Le chap. 7, de *Dolo et Contum.*, parle d'un cas où, à raison de la contumace d'un des concurrens, le bénéfice est adjudgé à l'autre; mais ce n'est qu'après que le droit de celui-ci a été examiné, et qu'il a paru légitime. Les autres chapitres du même titre regardent la contumace en général. Les textes du titre : *De eo qui mittitur in possessionem causâ rei servandæ*, en font de même. Le chap. 1^{er}, de *Judiciis*, dit expressément qu'il ne faut pas priver un bénéficié de son bénéfice pour la seule contumace à comparoir en justice, mais qu'il faut examiner son accusation. (Gibert, *ibid.*)

CONTUMAX, *vadimonii desertor*. C'est celui qui refuse de comparaître en justice sur les as-

signations qui lui sont données, ou de répondre au juge qui l'interroge.

CONTY (Armand de Bourbon), prince de Conty, né à Paris en 1629, d'Henri, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorenci, fut destiné à l'état ecclésiastique par le prince de Condé son père, après la mort duquel il épousa Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin. Dieu fit éclater sur lui ses desseins de miséricorde, en lui inspirant le désir efficace d'une vie pénitente et chrétienne qui édifia tout le royaume, et qu'il sut allier avec les grandes dignités et les importans emplois où sa haute naissance, jointe à la faveur de la cour, l'éleva. Il mourut en Languedoc, n'étant âgé que de trente sept-ans, au mois de février 1666, et son corps fut porté dans l'église des Chartreux de Villeneuve-lès-Avignon où il avait choisi sa sépulture. Ce prince, non moins illustre par son esprit et ses divers talens, que par sa haute naissance, a laissé, 1^o le *Devoir des Grands*, avec son testament, et un livre qui contient le règlement de sa maison, joint au plan de sa propre conduite. 2^o Un excellent traité contre la comédie, à Paris, 1669. 3^o Neuf lettres au père Deschamps, jésuite, qui avait été son professeur en théologie. Ces lettres qui roulent sur les matières de la grace et de la liberté, furent imprimées à Cologne en 1679, avec les réponses du père

Deechamps. L'illustre prince de Conty avait aussi traduit en français l'ouvrage de saint Augustin, de *Prædestinatione Sanctorum*; mais cette traduction n'a point été publiée.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, entra dans la société en 1595, et y gouverna diverses maisons pendant quinze ans. Il savait les langues savantes, et principalement l'hébraïque, la syriaque, la chaldaïque et la grecque, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans le collège de Munich où il mourut le 19 juin de l'an 1635, âgé de plus de soixante ans. On a de lui : *Commentaria in Evangelia, in epist. divi Pauli ad Romanos et ad Corinthios. Defensio libri Card. Bellarmini, de gratia primi hominis, et de peccato. De hæreseum incremento. De pæce Germaniæ. Jubilæum jubilæorum politicorum*, lib. 10. Le père Contzen a encore donné une seconde défense du cardinal Bellarmin contre Parée, sous le titre *Cruauté et idole des Calvinistes*, imprimée à Mayence en 1614, de même que la première qui l'avait été en 1613. *Consultation de l'union et du synode général des Évangéliques*, ibid., 1614. *Traité sur les secrets de la Société de Jésus*, ibid., 1617. *La Chronologie du Jubilé évangélique*, ibid. *La Graine des hérétiques*, en allemand, ibid. *Daniel, ou de la vie, de l'état et des vertus des gens de cour*, ibid, en 1630. *Réponse aux pro-*

blèmes de Sax, ibid., 1631. *Méthode de la Doctrine civile*, à Cologne, 1628. (Alegambe, de *Script. Societ. Jesu*. Valère-André, *Biblioth. belg.* Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1770.)

CONVENTATI (le père Jean-Baptiste), prêtre de l'Oratoire de Rome. Nous avons de lui : *Oratio historico-dogmatico-moralis de secunda Filii Dei Nativitate, et obiter de prima. Jussu eminentissimi et reverendissimi Principis Fr. Vincentii Maricæ episcopi Tusculani, S. R. E. cardinalis Ursini, archiepiscopi Beneventani Edita et ad verbum transcripta ex dissertatione dogmatico-morali de amore Dei, quæ dabitur ut inserviat tractatibus singulis bibliothecæ moralis R. P. Josephi Mansi, Presbyteri congregationis Oratorii de urbe. Consulto elaborata à R. P. Joanne-Baptista Conventati, ejusdem congregationis Oratorii romani Presbytero. Una cum distincta universæ dissertationis idea.* Romæ, 1703, excudebat Cajetanus Zenobius.

CONVENTICULE, conventiculum, toute assemblée séditieuse ou irrégulière, telles que celles des hérétiques, des mécontents, etc.

CONVENTION, traité, accord, contrat. (Voyez **CONTRAT**.)

CONVENTION, assignation, *in jus vocatio*. (Voyez **ASSIGNATION**.)

CONVENTUALITÉ, société de religieux qui vivent ensemble régulièrement dans une même maison.

La conventualité ne pouvait être prescrite par aucun laps de temps, lorsque les conditions requises se trouvaient dans les prieurés et abbayes, particulièrement lorsqu'il y avait des lieux réguliers subsistans pour y recevoir des religieux au nombre de douze ou de dix au moins. (Déclaration du Roi, du 6 mai 1686.)

CONVENTUEL. Qui regarde le couvent. Ce terme se dit, 1^o des religieux qui demeurent actuellement dans le couvent comme membres du couvent, à la différence des hôtes, des passagers, de ceux qui avaient des bénéfices dépendans du couvent; 2^o des revenus du couvent; 3^o de la maison même régulière habitée par des religieux; 4^o de certains offices d'église qui se font dans la maison, comme la messe conventuelle, c'est-à-dire, la messe conforme à l'office du jour que la communauté doit entendre, à la différence des messes qui se disent pour des obits, ou des fondations.

CONVENTUELS, nom propre à ceux des religieux de Saint-François qui voulurent jouir des privilèges qu'ils avaient obtenus de pouvoir posséder des fonds et des rentes. Léon x, par une bulle de l'an 1517, les sépara des observans, et donna à chacun de ces deux corps un général; mais il voulut que celui des Observans eût aussi le titre de ministre général des Conventuels. On comptait que ces derniers avaient environ mille couvens.

Il se forma en Italie, vers l'an 1562, une congrégation particulière de Conventuels réformés, que Sixte v approuva en 1587, et qu'Urbain viii réunit aux autres conventuels en 1626. (Le père Hélyot, *Histoire des Ordres mon.*, t. 7, ch. 22 et 23.)

CONVERS ou **CONVERTIS**, *conversi*. Jusqu'à l'onzième siècle, on nomma *Convers*, c'est-à-dire *convertis*, tous les adultes qui embrassaient la vie monastique, pour les distinguer des enfans que l'on nommait *oblats*, c'est-à-dire *offerts*, *oblats*, que leurs parens engageaient dans les monastères, en les offrant à Dieu dès l'enfance. Dans l'onzième siècle, Jean, premier abbé de Vallombreuse, commença à recevoir des laïques ou frères *Convers*, uniquement destinés aux travaux du corps, et distingués des autres religieux destinés au chœur et à la cléricature. C'est depuis ce temps qu'on a appelé, et qu'on appelle encore aujourd'hui dans plusieurs Ordres, frères *Convers*, les frères Lais qui ne sont que pour le travail corporel. (Dom Mabillon, *Seculi sexti Bened.*, préf. 2, n. 2 et n. 90.)

CONVERSANO, ville épiscopale du royaume de Naples dans la terre de Bari. C'est une cité du duc d'Atri, avec titre de marquisat. Les Latins l'appellent *Conversanum*, *Conversa* et *Cupersanum*. Son évêché est suffragant de Bari. Elle est à quatre ou cinq milles de la mer Adriatique, du côté de Monopoli et de

Medugno. Son église cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, est bâtie à l'antique. Elle est desservie par quatre dignitaires; savoir, l'archi-diacre, l'archi-prêtre et les deux chantes ou primiciers, et douze chanoines. Elle est seule paroissiale. Il y a, tant dans la ville que dans les faubourgs, six monastères. Le diocèse est fort petit. (*Ital. sac.*, tom. 7, pag. 700.)

Evêques de Conversano.

1. Simplicie, assista au concile de Rome, sous le pape Félix, en 487, et mourut en 492.
2. Hilaire, au troisième de Rome, sous le pape Symmaque, en 501.
3. Léon, en 1088.
4. Saxon, en 1120.
5. Roger, en 1145.
6. Léon II, en 1153.
7. Cassius, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.
8. Guillaume, sous le pontificat de Célestin III, en 1190.
9. N....., sous le même.
10. N....., en 1250.
11. Étienne, moine de Cîteaux, sous le pape Clément IV.
12. Jean de Gropi, siégeait en 1283.
13. Guillaume II, en 1318.
14. Pierre Beccari, en 1335.
15. Jean, en 1343.
16. Étienne, en 1350.
17. Pierre de Ytro, de la famille de Renza, en 1358.
18. Antoine, en 1363.
19. Jacques, transféré à Guardia en 1399.

20. Ange, nommé par l'Antipape Benoît XIII, siégea qu'en 1404.
21. Étienne Alphan, mort en 1423.
22. Antoine, nommé par Martin V, mort en 1433.
23. Martin des Ursins, administrateur.
24. André de Verulis, en 1437, transféré à Boiano en 1439.
25. Fr. Donat Bottini, de Naples, de l'Ordre de Saint-Augustin, transféré à Sulmone en 1448.
26. Pierre de Migella, Espagnol, de l'Ordre des Frères Mineurs, mort en 1464.
27. Paul de Turculis, de Giovezzano, mort en 1482.
28. Sulpice Aquaviva, fils des ducs d'Atri, évêque de Bittetto, siégea douze ans.
29. Vincent Pistachi, nommé en 1494 par Alexandre VI, transféré à Bittetto en 1500.
30. Donat Aquaviva, d'Aragon, frère de Sulpice, nommé par Alexandre VI en 1500.
31. Antoine, cardinal San-Severin, élu administrateur en 1528.
32. Jacques-Antoine Carrozza, de Casal-Nuovo au diocèse d'Otrante, mort en 1560.
33. Jean-François Lottini, de Volterra, abdiqua en 1561.
34. Romule de Valentibus, assista au concile de Trente, et mourut en 1579.
35. François-Marie Sfortia, de Monopoli, mort en 1605.
36. Fr. Pierre Capulli, de

l'Ordre des Frères - Mineurs ,
en 1625.

37. Fr. Vincent Martinelli ,
de Bari , de l'Ordre de Saint-
Dominique , siégea sept ans , et
fut transféré à Venafro.

38. Antoine Brunachio , de
Florence , mort en 1638.

39. Augustin Ferréntilli , nom-
mé par Urbain VIII , mort en
1641.

40. Pierre-Paul Bonsi , Flo-
rentin , transféré d'Acerno par
Urbain VIII , mort en 1656.

41. Joseph Palerme , de Ca-
labre , nommé le 2 décembre
1658 , transféré à San-Severino
par Clément IX le 1^{er} septembre
1670.

42. Jean - Étienne Senariga ,
de Gênes , nommé le 23 février
1671 , et mort en 1679.

43. André , succéda le 13 jan-
vier 1681. Il était de la famille
Brancaccio , de Naples , transfé-
rée à Consenza par Clément XI ,
le 18 avril 1700.

44. Philippe Meda , Milanais ,
nommé le 23 janvier 1702 , sié-
geait encore en 1720.

CONVERSION , repentir ,
changement d'une mauvaise vie
en une vie sainte et chrétienne.
(Voyez CONTRITION , ABSOLU-
TION.)

CONVERSION DE SAINT PAUL , fête
instituée pour honorer la con-
version de saint Paul. (Voyez
SAINT PAUL , apôtre.)

CONVERTIS , nouveaux con-
vertis. Ce terme signifie , 1^o ceux
qui ont quitté l'hérésie ou l'in-
fidélité , 2^o les maisons où l'on re-
cevait et où l'on instruisait ceux

qui voulaient quitter l'hérésie
ou l'infidélité en embrassant la
catholique.

Les nouveaux convertis étaient
sous la protection de Sa Majes-
té , et à la garde des consuls ,
syndics et principaux habitants
de la religion prétendue réfor-
mée ; défense était faite à ceux de
cette religion de leur faire aucune
injure. (Arrêt du conseil privé
du 29 juillet 1664 , et de celui du
30 septemb. de la même année.)

Les enfans de ceux de la reli-
gion prétendue réformée pou-
vaient se convertir à l'âge de sept
ans. Défenses aussi à ceux de la
dite religion de les faire élever
en pays étrangers. (Déclaration
du 17 juin 1681.) Défenses éga-
lement aux pères , mères , parens
et autres de leur méfaire , ni mé-
dire , à peine de mille livres d'a-
mende. (Arrêt du conseil d'État
du 24 mars 1661.)

Les enfans qui venaient à
quitter la religion prétendue
réformée , savoir , les mâles à
quatorze ans et les filles à douze ,
devaient être nourris et entrete-
nus es-maisons de leurs pères et
mères , ainsi qu'avant leur chan-
gement , si mieux n'aimaient leurs
pères et mères leur payer pen-
sion proportionnée à leur con-
dition et facultés. (Arrêt du con-
seil d'État du 3 novembre 1664.)
L'arrêt du 30 janvier 1665 qui
interprète le précédent , laissait
l'option aux enfans.

CONVERTIES ou PÉNITEN-
TES. Nom que l'on donne aux
communautés de filles qui ex-
pient dans le cloître les dérégle-

mens qu'elles ont commis dans le monde.

CONVERTIES (Nouvelles) ou **NOUVELLES CATHOLIQUES**. Ceterne a les mêmes significations par rapport aux femmes et aux filles que celui de nouveaux convertis par rapport aux hommes.

Les pères catholiques étaient tenus de faire baptiser et élever leurs enfans en la religion catholique, et ne devaient pas souffrir qu'ils le fussent en la prétendue réformée, encore que les mères desdits enfans en fassent profession. (Arrêt du conseil d'État, du 17 de novembre 1664. *Voyez les Mémoires du Clergé*, tom. 1, pag. 2000 et suiv.)

CONVOITISE. (*Voyez CONUPISCENCE*.)

CONZA ou **COURSA** ou **COMP-SA**, ville du royaume de Naples, dans la principauté ultérieure. C'est l'ancienne Compsa. Elle est située aux pieds des monts Apennins vers la source de l'Ofanto et vers les confins de la principauté citérieure. Cette ville appartenait aux Hirpins, au pays desquels Annibal fut appelé par Statius, au rapport de Tite-Live, sous prétexte qu'il lui rendrait cette ville. Elle n'a rien de considérable que son antiquité et le titre d'archevêché. En 1614, on n'y compta que soixante-quatorze feux. Le 8 de septembre 1694, elle fut entièrement ruinée par un tremblement de terre, en sorte qu'il n'est pas possible de reconnaître où était son église cathédrale. Les villes, bourgs et villages du dio-

cèse de Conza souffrirent de très-grands dommages de ce tremblement. Voici les archevêques qui y ont siégé et dont les noms sont parvenus jusqu'à nous.

Évêques de Conza. (Ital. sacra, tom. 6, pag. 998.)

1. Pélage, assista au concile de Rome, sous le pape Zacharie, en 743.
2. Pierre, siégeait en 967.
3. Léon, en 1087.
4. Grégoire, en 1103.
5. H....
6. Herbert, mort en 1180.
7. Gervais, siégeait en 1184.
8. Pantaléon, en 1200.
9. André, nommé par le pape Honoré III.
10. Nicolas de Bonifaciis, par Innocent IV, en 1254, mort en 1273.
11. M. André d'Albert, sous Grégoire X, en 1274.
12. Étienne de Orinigo, de l'Ordre de Cîteaux, élu en 1278, abdiqua.
13. Fr. Laurent Blondi, de Todi, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Nicolas III en 1289.
14. Adenulphc, archevêque de Brindes, transféré par Boniface VIII en 1296, passa en 1300 au siège de Bénévent.
15. Fr. Consilius Gattus, de Viterbe, de l'Ordre de Saint-Dominique, avait été chapelain de Martin IV, pénitencier, ensuite archevêque d'Arborea, ou Oristagni en Sardaigne. Il fut trans-

féré à Conza en 1300, et mourut en 1308.

16. Léon de Monticulo, chanoine de Conza, élu et confirmé par Jean xxii, mourut en l'an 1334.

17. Pierre, archidiacre, élu et confirmé par Jean xxii, mourut en 1346.

18. Laurent, évêque de San-Angelo-des-Lombards, nommé par Clément vi, mourut en 1351.

19. Philippe, archevêque de Thèbes, et alors d'Otrante, nommé par Clément vi, mourut en 1359.

20. Barthélemi, mort sous Boniface ix.

21. Mello, prieur de l'église collégiale de Saint-Jean-de-Mare, au diocèse de Gaète, élu en l'an 1390.

22. Nicolas, sous Martin v, qui le transféra le 13 juin 1422 à Rossano.

23. Gaspard de Diano, évêque de Tiano, transféré à Conza en 1422, passa au siège de Naples en 1438.

24. Latinus des Ursins, de Rome, élu en 1428, fut transféré aussitôt à Trano, puis à Bari, et fut fait cardinal.

25. Fr. Raimond de Strangulo, de Calabre, évêque de Sainte-Agathe, transféré par Eugène iv à Bojano, et par le même à Conza le 1^{er} juillet 1439, assista au concile de Florence, et mourut en 1455.

26. Jean de Comitibus, Romain, nommé par Calixte iii le 26 janvier 1456, siégea vingt-huit ans. Sixte iv le fit cardinal

en 1483; il mourut sous Alexandre vi en 1493.

27. Nic^t. Gratus de Comitibus, Romain, neveu du précédent par sa sœur, nommé par Sixte iv en 1484, mourut en 1494.

28. François de Comitibus, de Rome, neveu de Jean, fils de Jacques et d'Elisabeth Caraffe, nommé par Alexandre vi, fut fait cardinal par Léon x en 1517, et abdiqua.

29. Camille Jésualde, de Naples, nommé par Léon x le 11 de septembre 1517, résigna en 1535 le 14 juin.

30. André Matthica, cardinal, administrateur, le 14 de juillet 1535.

31. Trajan Jésualde, de Naples, neveu de Camille, nommé par Paul iii le 16 juillet 1535; il mourut en 1539.

32. Nicolas, cardinal Simonetta, transféré à Capoue en 1546.

33. Marcelle, cardinal Crescentius, auparavant évêque de Marsi, commendataire, le 26 avril 1546, mourut à Vérope en 1552.

34. Fr. Ambroise Catharin, de l'Ordre de Saint-Dominique, évêque de Minosque, alla au concile de Trente, et fut transféré par Jules iii qui avait été son disciple, à Conza, le 3 juin 1552. Ce pape l'appela à Rome pour l'honorer de la pourpre, mais il mourut en chemin à Naples, le 8 novembre 1553. (*Voyez* Ambroise Catharin, à son titre.)

35. Fr. Jérôme Muzarelli, de Bologne, du même Ordre, maître du sacré palais, se distingua par

sa science au concile de Trente , et succéda à Catharin le 11 décembre 1553 , siégea huit ans , et mourut à Salerne en 1561.

36. Alphonse , cardinal Jésualde , nommé administrateur perpétuel par Pie IV , siégea dix ans , résigna en 1472 , et fut fait archevêque de Naples. Il mourut doyen du sacré collège , sous Clément VIII , en 1603.

37. Salvatore Caraccioli , de Naples , neveu du précédent par sa sœur , clerc régulier théatin , succéda à son oncle le 19 novembre 1572 , mourut en 1573 , au mois de novembre.

38. Marc-Antoine Piscara , de Naples , élu le 15 mars 1574 , mourut en 1587.

39. Scipion Jésualde , mort en 1608.

40. Barthélemi , cardinal Césius , siégea six ans , et passa à Tivoli.

41. Curtius Coccius , élu en 1614 , mourut en 1602.

42. Fabius de Legunessa , de Naples , nommé par Grégoire XV , abdiqua en 1645.

43. Hercules Rangoni , de Modène , évêque de Saint-Ange des Lombards , mort en 1651.

44. Fabrice Campona , de Lucera , général de l'Ordre des Céslestins , succéda à Rangoni le 22 mai 1651. Il mourut en 1667.

45. Jacques Lenti , de Rome , nommé par Alexandre VII en 1668 , mourut le 30 août 1672.

46. Paul Caravita , de Naples , nommé sous Clément X le 29 janvier 1673 , et mourut le 26 septembre 1681.

47. Cajétan Caraecioli , nommé le 30 avril 1682 , mourut le 11 août 1709.

48. François Nicolai , d'une famille illustre , originaire du Dauphiné , évêque de Capaccio , fut transféré par Clément XI à Conza le 2 septembre 1716.

COO , île et ville célèbre de l'Archipel , vis-à-vis la Carie. (1. *Macch.* , 15, 23.)

COOPERTORIUM. Terme liturgique qui signifie le voile dont on couvrait autrefois les dons sacrés. Ce voile était de soie , orné d'or et de pierreries , épais et non transparent pour cacher les dons sacrés , assez grand pour couvrir ces dons et tout le dessus de l'autel. (Le père Le Brun , *Explication de la Messe* , t. 2 , pag. 257.)

COOTWYCK (Jean) , de la ville d'Utrecht , docteur en Droit canon et civil , vivait encore en 1619. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe , il alla à la Terre-Sainte ; et lorsqu'il fut de retour chez lui , il publia en latin ce dernier voyage sous le titre de *Voyage de Jérusalem et de Syrie* , à Anvers , 1619 , in-4°. L'année suivante , on le publia en la langue maternelle de l'auteur. M. Scelhorn , dans le t. 5 de ses *Aménités littéraires* , en latin , parle avantageusement de cet ouvrage , et lui donne rang parmi les livres qu'il dit être fort rares.

COPENHAGUE ou COPPENHAGUE , *Hafnia* , capitale de l'île de Zélande et de tout le royaume de Danemarck , est si-

tuée sur le détroit du Sund , et sur la côte orientale de l'île , à soixante-dix-sept lieues de Hambourg , à cent vingt de Stockholm , et à deux cent soixante-huit de Paris. Elle doit son origine à un fort qu'un évêque de Roschild fit construire contre les pirates en 1168, dans l'endroit où elle située. Plusieurs pêcheurs bâtirent d'abord des cabanes autour du fort ; et comme ils y firent un grand commerce de poisson sec , cela donna lieu ensuite à divers marchands qui y commerçaient de construire plusieurs maisons et d'y former une ville qui fut appelée *Copenhague* , c'est-à-dire *havre ou port des marchands* , et elle est devenue enfin une des plus considérables du Nord , surtout depuis que les rois de Danemarck y ont établi leur séjour.

L'Université de Copenhague est la seule du royaume. Elle fut fondée en 1479. Elle est composée de quarante-un collèges. Le plus considérable est le collège royal , établi par les rois depuis que la nation a embrassé la confession d'Augsbourg.

Concile de Copenhague.

L'an 1425, le jeudi d'après la fête de saint Canut , roi et martyr , pierre Luckius , archevêque de Lunder ou Lunden , avec plusieurs autres prélats , abbés , ecclésiastiques et religieux , tint un concile sur les mœurs et sur la discipline , dans lequel on renouvela les anciens réglemens , et on en fit plusieurs nouveaux.

On y défendit le luxe , l'ivrognerie , les cabarets , les armes , les concubines , l'entrée des couvens de religieuses aux ecclésiastiques. On y excommunia tous ceux qui troublaient l'Eglise ou l'État. On y ordonna que les religieuses ne sortiraient point sans permission , et que les évêques n'ordonneraient personne d'un autre diocèse sans la permission de ceux auxquels il appartenait de la donner. (L., 12. Hard. ; 7.)

COPHTES ou COPTES. Il y a diverses opinions touchant l'origine de ce nom de Cophites ou Coptes qui , suivant l'usage constant de la langue arabe , dans laquelle il a pris son origine , signifie les Egyptiens , chrétiens jacobites ou monophysites , à l'exclusion des autres habitans de l'Égypte et des chrétiens melchites ou orthodoxes. L'opinion la plus vraisemblable est que ce mot est corrompu de celui d'*Ægyptos* , et qu'il est affecté aux jacobites , parce que depuis le concile de Chalcédoine , les Egyptiens naturels demeurèrent tellement attachés à Dioscore et à ses sectateurs , que les lois des Empereurs furent inutiles pour les réduire à la communion de l'Eglise. Les archevêques d'Alexandrie eurent beaucoup à souffrir d'eux ; la foi orthodoxe n'en s'y maintenait presque que par autorité , et dans la Basse-Égypte aussi bien qu'à Alexandrie où le nombre des Grecs était supérieur à celui des Egyptiens naturels , d'autant plus qu'à cause

de leur esprit turbulent, ceux-ci ne pouvaient avoir de charges dans le pays ; mais dans la Haute-Égypte, surtout dans les monastères de la Thébàide, l'hérésie était tellement enracinée qu'on ne la put jamais extirper. Cela dura jusqu'à la guerre des Arabes qui ne trouvèrent de résistance que de la part des Grecs ; mais les Égyptiens naturels se soumi-
rent à eux aussitôt par une capitulation particulière qui fut négociée par le patriarche Benjamin. Il y avait douze ans qu'il s'était retiré dans les monastères ; et dès que les infidèles entrèrent dans le pays, il vint trouver Amrou, leur chef, se soumit à lui, tant en son nom qu'en celui de tous les jacobites qui étaient sous sa juridiction. Il les excita à prendre les armes contre les Grecs, et cela ne contribua pas peu à la prise d'Alexandrie. Tous les orthodoxes grecs en furent chassés ; les Égyptiens qui étaient aussi orthodoxes demeurèrent sans évêques, et ils restèrent en cet état durant près d'un siècle. Ainsi, comme les jacobites étaient presque tous Égyptiens naturels, il est fort vraisemblable qu'ils furent appelés Cophtes ou Égyptiens, d'autant plus qu'ils perdirent en très-peu de temps l'usage de la langue grecque, faisant le service en langue égyptienne, comme ils font encore présentement. (M. Renaudot, *Perpétuité de la Foi*, tom. 4.)

La ville d'Alexandrie a été long-temps leur siège patriarchal, et ils y ont même encore

un archi-prêtre pour y desservir l'église de Saint-Marc qui était autrefois la cathédrale. Mais les émirs ayant transporté leur demeure au grand Caire vers l'an 960, le patriarche Cristodale les y suivit, et y transféra aussi sa résidence, et depuis ce temps-là ses successeurs y ont toujours logé. Ils peuvent être environ cinq ou six mille dans cette grande ville où ils ont dix ou douze paroisses et quelques couvens. Les plus considérables de leurs églises sont la Maallaca, dans le vieux Caire qui est comme la cathédrale, et est même assez belle ; l'église de la Vierge, dans le nouveau, auprès de laquelle est la maison du patriarche, et celle de Marie-Mineure, où on l'élit et on le consacre. Cette élection se fait par les évêques de la nation, avec l'agrément du Bacha, à peu près de la même manière que nous avons dit que se faisait celle du catholique de Séleucie (*voyez CHALDÉE*) ; excepté que quand ils ont à peu près convenu de deux ou trois qu'ils en jugent les plus capables, ils leur mettent les fers aux pieds de peur qu'ils ne s'enfuient, parce que chacun évite un emploi où il faut sans cesse jeûner et essuyer mille persécutions et mille avanies ; ensuite de quoi on tire leur nom au sort, et celui sur qui il tombe est conduit dans une chaire de pierre, qu'ils croient être celle de Saint-Marc, et où on fait les cérémonies de son installation. Son office consiste à dire la messe

aux fêtes solennelles , à conférer les Ordres , et à visiter les évêchés de sa dépendance. Le reste du temps il est presque toujours assis dans sa chambre sur une peau de mouton où on va le saluer à genoux et en lui baisant la main. Son abstinence est continuelle ; il n'use jamais ni de chair , ni de vin. Son habit est une chemise de serge , sur laquelle il met une tunique de coton. Sa robe est de laine noire à grandes manches , et sur le tout est un manteau noir qu'ils nomment *borna* ; son turban est rayé de bleu avec un ruban de taffetas rouge qui est la marque de sa dignité. Le revenu qu'il peut avoir est des plus médiocres ; car il n'a que deux *maidens* par tête de sa nation avec quelques honoraires , ce qui ne lui produit pas plus de huit cents écus par an , et cependant les Bachas lui en enlèvent le plus clair par toutes les vexations dont ils peuvent s'aviser. La qualité qu'il prend est d'humble , pauvre N. , patriarche d'Alexandrie et des dominations sujettes de l'Égypte , de Jérusalem , du pays des Abyssins , de Nubie , de Pentapole , et de tous les autres lieux où Saint-Marc a prêché.

Ce n'est point par vanité , ni par exagération qu'il met tant de pays dans ses titres , puisqu'en effet il les a tous eus autrefois dans sa dépendance , comme on peut s'en convaincre par une ancienne notice que le père Vanslèbe , dominicain , nous a donnée de ce patriarche ; c'est à peu

près celle que nous suivons dans cet ouvrage , tant pour les évêchés qui subsistent encore à présent , que pour ceux qui sont éteints ; et , afin qu'on en juge mieux , il est bon d'en donner ici par avance quelque explication.

A l'égard de l'Égypte , par où elle commence , il ne faut pas être surpris qu'elle y mette une si grande quantité d'évêchés , puisqu'il y avait effectivement , dès les six et septième siècles , des prélats de ce rit dans toutes les villes où les Grecs en avaient eu ; mais ce nombre , dans la suite du temps , a tellement diminué , qu'il n'y en a plus que dix ou douze aujourd'hui , encore font-ils une très-pauvre figure , et ils relèvent tous immédiatement du patriarche , sans que l'on y voie aucun archevêque.

La Barbarie a eu aussi quelques évêques coptes dans le temps que les Sarrasins qui commandaient en Égypte , étendaient leur empire jusqu'en ce pays , c'est-à-dire depuis le septième jusque vers le treizième siècle ; cette ancienne notice en nomme cinq , et ajoute en même temps qu'après la mort du patriarche Jean , qui arriva l'an 1200 , le siège ayant vaqué près de dix-neuf ans , on cessa d'y envoyer des évêques. Ce qui obligea les chrétiens d'embrasser le mahométisme ; et en effet il n'y a plus de prélatures coptes depuis plus de cinq cents ans , ni même aucun vestige , qu'il y en ait jamais eu.

Enfin la Nubie est un pays au midi de l'Égypte, le long du Nil, qui a Duncale pour sa capitale, comme porte cette Notice. Les peuples qui y sont ont été convertis à la foi par les soins des Cophites; et quoiqu'il y ait très-peu de christianisme à présent, et plutôt de la superstition que de la religion, il ne laisse pas d'y avoir encore des espèces d'évêques qui viennent se faire sacrer au grand Caire; mais il serait difficile de trouver dans aucune carte géographique les lieux où cette notice les fait résider.

La créance des Cophites est la même que celle des Syriens; ce qui fait que beaucoup d'autres les confondent en leur donnant, aux uns et aux autres, le nom commun de Jacobites. Leurs coutumes sont aussi à peu près semblables; ce qui leur a fait entre eux une telle liaison, qu'on voit encore aujourd'hui des villages et des couvens par toute l'Égypte qui sont composés de l'une et l'autre nation. (L'abbé Renaud, ibid.)

Pour ce qui regarde leurs liturgies, la discipline et le nombre de leurs Sacremens, voyez *Liturgie des Cophites*.

COPIATES, *copiatæ*. Les copiates ou fossoyeurs étaient ceux qui avaient soin par office d'enterrer les morts. Ce fut sous l'empereur Constantin que l'on commença à les appeler *copiates*, d'un mot grec qui signifie *travail*. Auparavant ils s'appelaient *decani*, ou *lecticarii*. Beaucoup d'auteurs les mettent au nom-

bre des clercs, soit parce qu'ils l'étaient en effet; soit parce qu'ils en approchaient de fort près; mais soit qu'ils fussent clercs ou non, et quoiqu'on trouve quelquefois le terme de l'*Ordre des fossoyeurs* dans les écrivains qui en parlent, il est certain que leur état n'a jamais été regardé comme un Ordre hiérarchique distingué des autres, puisqu'on ne voit nulle part, ni qu'ils aient été ordonnés comme les autres clercs, ni qu'il ait fallu passer par leur rang pour être prêtre. On voit au contraire que leur office pouvait s'exercer par de simples laïques, puisque le quatre-vingt-unième canon du quatrième concile de Carthage ordonne aux pénitens publics d'enterrer les morts: *Mortuos (pœnitentes) Ecclesiae offerant et sepeliant*. Que si les clercs ont fait l'office de fossoyeurs, c'était à cause de la commission qu'on leur en donnait, et non en vertu d'une ordination qui leur fût propre à l'exclusion des autres. (Vuitasse, de *Ordine*, tom. 1, pag. 54.)

COPPENSTEIN (Jean-André), Allemand qui vivait dans le dix-septième siècle, a laissé, 1^o *Prédication de la Passion de Jésus-Christ*, en quatre parties, à Mayence et à Cologne, en 1615; 2^o. *Homélies sur les fêtes de l'année*, ibid.; 3^o *Abrégé de controverses, tiré de Bellarmin*, à Mayence, en 1624; 4^o. *Bibliothèque des Prédicateurs*, ou *Discours sur toutes les Fêtes et Dimanches de l'année*, ibid., en 1627; *De l'Origine de la con-*

frérie du Saint Sacrement, ibid., en 1615; 6° *Le B. Alanus de La Roche ressuscité ou du Rosaire et de la Confrérie de la Vierge*, ibid., en 1624; 6° *le Catéchisme excalviniste*, à Heidelberg, en 1624; 7° *le Luthéro-Calvinisme*, en trois tomes, à Erford, en 1624; 8° *l'Éponge de la Concorde du Pape et des Calvinistes*, à Francfort, en 1626. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 872 et 873.

COPRITIS, siège épiscopal de la première Égypte, sous le patriarche d'Alexandrie, que quelques uns croient le même que celui de *Canam* ou *Banam* de la Basse-Égypte. Sylvain qui souscrivit au concile d'Éphèse, est le seul évêque que nous connaissions de ce siège.

COPRONYME, *Copronymus*. C'est le surnom de l'empereur Constantin VI, Iconoclaste comme son père Léon l'Isaurien. Constantin fut nommé *Copronyme* d'un mot grec qui signifie *stercus*, parce qu'il salit de son ordure les fonts sacrés dans le temps qu'on le baptisait. (Cedremus, Zonavras, Théophane.)

COPROPRIÉTAIRE, celui qui a par indivis, c'est-à-dire, en commun avec un ou plusieurs autres, la propriété d'une terre, d'une maison, de quelque immeuble que ce soit. Les contrats touchant les biens possédés par indivis ne sont valables que quand ils sont faits par tous les copropriétaires, ou en leur nom.

COPTOS, ville très-commercante de la seconde Thébade en Égypte; elle est située sur le Nil; on y apporte des Indes beaucoup de marchandises par le golfe Arabique. On l'appelle aujourd'hui *Cona*. Elle est éloignée de Thèbes de quarante-quatre milles au nord vers Babylone, et de Bérénice au golfe, cent cinquante-huit. M. Renaudot remarque qu'au treizième siècle il y avait autour de cette ville, qu'on appelle aussi *Kest*, un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes. Les évêques suivans y ont siégé.

1. Théodore, Mélétiens.

2. Phébammon, assista au concile d'Éphèse.

3. Sabin, refusa de souscrire à la condamnation de Dioscore dans le concile de Chalcédoine.

4. Vincent, que les Coptites regardent comme auteur des canoniques qui sont écrits en arabe parmi eux, et plus ancien que Mahomet.

5. Moïse, a fait l'éloge de son prédécesseur. (*Biblioth. orient.*)

COPUS (Alanus), de Londres, chanoine du Vatican, mort en 1578, ou 1580, a laissé l'*Histoire évangélique*, ou *Concorde des quatre Évangélistes*, à Anvers, en 1603. On lui attribue encore six dialogues de l'*Histoire de Magdebourg*, contre ceux qui ont attaqué le souverain pontife, la vie monastique et le culte des Saints et des images; à Anvers, 1566; mais cet ouvrage est de Nicolas Harpfeld, selon M. Dupin, *Table des Auteurs*

ecclésiastiques du seizième siècle, pag. 1251.

COQ, *gallus*. Oiseau domestique qui est le symbole de la vigilance, à cause de l'exactitude avec laquelle il marque les heures de la nuit, en chantant trois fois pour l'ordinaire; savoir, à minuit, à deux heures et au point du jour. Le père Ansaldi, dominicain, dans une dissertation latine, imprimée à Bresse en 1745, et intitulée, *de Forensi Judæorum Buccina commentarius*, prétend que ces paroles de Notre-Seigneur à saint Pierre, *avant que le coq chante, vous me renierez trois fois*, doivent s'entendre non d'un coq pris à la lettre, mais d'un hérault qui sonnait de la trompette pour assembler les juges. Il fonde sa prétention, 1° sur ce qu'il était défendu aux juifs, du temps de Jésus-Christ, de nourrir des coqs dans la ville de Jérusalem, ce qu'il prouve par le Talmud; 2° sur ce qu'il n'est pas possible que saint Pierre ait renoncé Notre-Seigneur avant le chant du coq pris à la lettre, puisque cet animal commence à chanter à minuit, et qu'en supputant le temps qui se passa dans tout ce qui arriva depuis que Jésus-Christ eut célébré la cène jusqu'à ce qu'il fût mené chez Caïphe où saint Pierre le renonça, on verra que ce renoncement put à peine arriver avant le lever du soleil, bien loin d'avoir précédé le premier chant du coq qui se fait à minuit; le père Ansaldi remarque que dans les auteurs grecs

et latins, ecclésiastiques et profanes, *ἀλκυον*, et *gallus* sont souvent pris indifféremment pour signifier les coqs et les héraults publics qui convoquaient le peuple à son de trompette; et il conclut qu'il en faudra toujours revenir à l'explication qu'il propose d'après Altmanus, son premier auteur, parce qu'il n'y a que cette explication qui puisse lever toutes les difficultés, et donner un sens raisonnable aux paroles de Jésus-Christ.

Il nous paraît que ces difficultés ne sont point si grandes que le prétend le père Ansaldi. Il est fort possible que Jésus-Christ ait fait la cène avec ses disciples, qu'il ait prié à trois différentes reprises sur la montagne des Oliviers, et qu'il ait été dans la maison de Caïphe où saint Pierre le renonça pour l'heure de minuit que le coq commence à chanter pour la première fois. La montagne des Oliviers n'est éloignée de Jérusalem que de cinq stades, selon Joseph, c'est-à-dire, de six cent vingt-cinq pas géométriques, qui font un peu plus d'un quart de lieue commune de France. Quelle impossibilité que dans l'espace de cinq ou six heures Jésus-Christ ait fait tout ce que les évangélistes rapportent de lui, et qu'il ait été conduit chez Caïphe où les prêtres l'attendaient, et où saint Pierre le renonça pour la première fois, tandis qu'on l'interrogeait? Quant à la défense de nourrir des coqs dans la ville de Jérusalem, nous ne croyons pas

l'autorité du Talmud suffisante pour l'établir. Cette prétention du père Ansaldi nous a paru singulière; et nous avons essayé de la réfuter. Mais nous devons joindre ici à nos essais les nouvelles raisons que nous fournit le révérend père Berthier, dans les *Mémoires de Trévoux*, mois de juillet 1761, 1 vol., pag. 1695 et 1696; les voici : 1° le Talmud sur lequel s'appuie le père Ansaldi, et qui dit qu'on ne pouvait pas nourrir de coqs dans la ville de Jérusalem, n'excluait pas les faubourgs; 2° il était permis d'en acheter du dehors, selon la remarque du même livre. 3° On y lit aussi qu'un jour on fit mourir par autorité publique un coq qui avait tué un enfant pour lui manger la cervelle; preuve manifeste qu'on gardait quelquefois des coqs dans cette ville; 4° ce mot grec *αλέκτωρ*, qu'on dit signifier souvent un *hérault*, ne se trouve point, ou presque point, sous cette signification. On le prend quelquefois pour *tibia*, flûte; mais cette signification qui favorise le plus le père Ansaldi est encore très-rare, et l'on n'en citerait peut-être pas trois exemples.

COQ. Ordre de chevaliers institué en 1214 par un dauphin de Viennois, à l'occasion d'un grand danger dont il fut tiré par le seigneur de Polier, en combattant contre les Anglais. Ce Seigneur fut le premier chevalier de l'Ordre du Coq, que le dauphin nomma ainsi, parce que les seigneurs de Polier por-

tent d'argent à un coq de sable dans leurs armes. L'abbé Justiniani parle d'un autre Ordre du Coq institué par un seigneur de Montmorenci, mais le père Helyot rejette cet Ordre comme supposé: (*Hist. des Ordres monast.* tom. 8, pag. 440.) Voyez CHIKY, ORDRE DU CHIEN.

COQUÉE (Léonard), du diocèse d'Orléans, de l'Ordre des Augustins, mort à Florence en 1615, a laissé, 1° *Des Commentaires sur les Livres de la Cité de Dieu*, de saint Augustin, avec l'examen de la préface de l'apologie du roi Jacques pour le serment de fidélité, à Fribourg en Brisgaw, en 1610; 2° *l'Anti-Mornai*, ou *Apologie pour les souverains Pontifes*, à Paris, 1613; 3° *Antidotes de la foi orthodoxe contre le progrès ou les oppositions de l'Histoire des Papes*, de Philippe Mornai, *ibid.*; 4° un *Comment. sur Esdras*, et des *Questions sur la Grace*. (Dupin, *Table des Aut. ecclés.* du dix-septième siècle, pag. 1554.)

COQUERIE (Pierre le Roussel de La), prêtre de l'Oratoire, mort à Vire en Normandie le 2 juin 1681, a laissé quelques ouvrages, entre autres, un *Dictionnaire apostolique*, estimé des prédicateurs.

COQUILLE. Ordre de la Coquille. On a quelquefois appelé les chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel les chevaliers de la Coquille, ou les chevaliers à coquilles, parce qu'ils portaient un collier d'or fait de coquilles entrelacées d'un double lacs, posées

sur une chaîne d'or où pendait une médaille qui représentait l'archange saint Michel terrassant le Diable. (*Voyez SAINT MICHEL.*)

On a aussi appelé l'Ordre du Navire institué par saint Louis, l'Ordre du Navire et des Coquilles. (*Voyez NAVIRE.*)

COQUILLE (Guy), seigneur de Romenay et de Beaudeduis, avocat au parlement de Paris et procureur-général du Nivernais et Donzinois, naquit à Decize en Nivernais le 2 novembre 1523. Il alla d'abord étudier en Droit à Padoue, revint à Paris où il travailla plusieurs années avec M. Bourgoïn son oncle, conseiller au parlement, et se rendit ensuite à Orléans où il se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il fut un des plus savans jurisconsultes de son temps, et qu'il mérita le surnom de *Judicieux*, à cause de la justesse de son discernement. Il fut singulièrement protégé par Louis de Gonzague, duc de Nevers, qui le fit son procureur fiscal, estimé et même honoré par Henri IV qui chercha à l'attirer à sa cour; il était aussi en relation avec la reine Marguerite, première femme de ce prince, à laquelle il communiqua des renseignements précieux dont elle fit usage dans ses *Mémoires*. Il fournit également à Brantôme, son ami intime, les principaux matériaux de son ouvrage des *Dames illustres* de son temps. Ce savant homme conserva la mémoire la plus fidèle, l'imagination la

plus vive, l'esprit le mieux orné, le cœur le plus droit, la piété la plus solide et la plus éclairée jusqu'à sa mort, arrivée à Nevers le 11 mars 1603, à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir enrichi l'Église et l'Etat de plusieurs de ses ouvrages qui sont : 1° *Guidonis Conchilii poemata*, in-8°. 2° *Psalmi Davidis centum quadraginta, paraphrasticè translati in versus heroïcos*. 3° *Annotationes et diversæ lectiones in Psalmos Davidis* 150. 4° *Mémoire pour la réformation de l'État ecclésiastique*. 5° *Plusieurs traités des libertés de l'Église gallicane*. 6° *Discours sur le Concile de Trente et sur les Bénéfices*. 7° *Divers dialogues touchant la Ligue*. 8° *Histoire du Nivernais*. 9° *Traité des Pères de France*. 10° *Discours sur les États de France*. 11° *Journal et Mémoires sur les États d'Orléans*, en 1560; sur ceux de Moulins, en 1566; sur ceux de Blois, en 1577 et 1588. 12° *Plusieurs Mémoires concernant la Province de Nivernais*. 13° *Institution au Droit français*. 14° *Commentaires sur la Coutume du Nivernais*. 15° *Questions sur les Coutumes de France*. 16° *Ordonnance de Blois, avec des notes*. 17° *Collectiones juris canonici et civilis*. 18° *Notitia episcopatum Italiae*. 19° *Discours sur les maux de l'Église de France*. 20° *Mémoire pour présenter au Pape sur la réconciliation du Roi*, etc. La plus grande partie de ces ouvrages a été recueilli-

lise et publiée en deux volumes in-fol. Le catalogue mis à la tête de l'édition de Bordeaux en 1703 contient vingt-deux ouvrages non insérés dans la dernière édition. (*Voyez la vie de Guy-Coquille, au commencement de ses œuvres.*)

COQUINS. Communautés des Coquins. On appela *coquins*, apparemment par raillerie, une communauté d'hommes pieux que Lambert-le-Bègue fonda à Liège l'an 1150. *Idem Leodienses, pios viros, quibus Lambertus noster domum et fundum concesserat Coquinos appellarunt.* (Coëns, *Disquisit. Histor. de Orig. Beghinarum.*)

CORACESIUM, siège épiscopal de la première Pamphylie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sides. Strabon et Ptolomée disent que c'était un château de la Cilicie trachée ou montagneuse; mais toutes les notices le marquent dans la Pamphylie. Nous en connaissons les évêques suivans :

1. Théodule, au premier concile général de Constantinople.
2. Matidien, au concile d'Éphèse.
3. Obrème, à celui de Chalcedoine.
4. Nicétas, au sixième concile général.

CORADA, siège épiscopal de la seconde Phénicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. On ne le trouve que dans les actes des conciles, auxquels ont assisté :

1. Pierre, représenté à celui

de Chalcedoine par Théodore de Damas.

2. Théodoret; souscrivit au cinquième concile général.

CORAN ou **CORIOLAN** (Ambroise), général des Augustins, mort en 1485, a écrit une vie de saint Augustin; une Chronique de son Ordre; un Panégyrique de la ville de Rome, etc. (Joseph Pamphile, *in Chron. August.*)

CORAS (Jean de), conseiller au parlement de Toulouse, et chancelier de Navarre, né à Réalmont, au diocèse d'Albi, l'an 1513, fut un des plus savans jurisconsultes du seizième siècle. Il eut le double malheur d'embrasser des premiers le parti de la réforme et d'accepter, avec plusieurs de ses confrères, des commissions de juge expédiées par le prince de Condé, chef des protestans. Revenu à Toulouse après la pacification du Languedoc, il y vivait tranquillement, lorsque, dans l'année 1572, arriva dans cette ville la nouvelle du massacre de la Sainte-Barthélemi. Arrêté avec deux de ses collègues et leur procès instruit, le parlement reçut de la cour l'ordre de les faire mourir. Pendant la délibération, des assassins armés de haches et de coutelas massacrèrent tous les prisonniers, revêtirent Coras et ses deux collègues de leurs robes et les pendirent à l'orme du palais. Coras était âgé de 59 ans. De tous ses ouvrages, *Misoellanea juris civilis*, est celui qu'on estime le plus. Parmi d'autres ouvrages

qui ne se trouvent pas dans ses œuvres, on distingue, 1^o un Commentaire très-curieux sur l'arrêt rendu dans la cause du faux Martin-Guerre, Paris, 1565, in-8^o, souvent réimprimé, et traduit en latin par Surans, 1589, in-8^o; 2^o une traduction des douze règles de conduite de Pic de La Mirandole. (*Voyez*, pour le reste, le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 13, art. 1.) On a de lui plusieurs ouvrages de Droit civil et canonique, imprimés séparément, outre un recueil concernant le Droit civil, en 2 vol. in-fol., dont le premier a été imprimé à Lyon en 1556, et le second en 1558. (Le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 13, art. 1.)

CORAS (Jacques de), proche parent du précédent, dont il a composé la vie en français et en latin, in-4^o, en 1673, fut d'abord calviniste et ministre dans sa secte. Il abjura le calvinisme à Montauban, et rendit compte des motifs de sa conversion dans un ouvrage qui fut imprimé à Paris en 1665, in-12, sous ce titre : *La Conversion de Jacques de Coras, dédiée à nosseigneurs du Clergé de France*. Dans la seconde partie de cet ouvrage, il rétracte ses erreurs, et en particulier un livre qu'il avait publié cinq ans auparavant, intitulé : *L'impossibilité de l'union entre l'Eglise réformée et l'Eglise romaine*. Coras a composé un recueil ayant pour titre : *OEuvres poétiques*, dans lequel on trouve, entre autres, *Ninive Pénitente*,

ou le poème de *Jonas* qui n'est plus connu que par ce vers de Boileau :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Cette malediction du satirique s'est étendue à toutes les productions de l'auteur.

CORBAN ou CORBONA. Ce terme vient de l'hébreu *karab* ou *hekerib*, *offrir*, *présenter*, et se met pour une offrande, un don, un présent que l'on fait à Dieu, ou à son temple. Les juifs juraient par le *corban*, ou par les dons consacrés à Dieu. Ils faisaient aussi différentes sortes de corbans, c'est-à-dire qu'ils dévouaient à Dieu une partie de leurs biens, qu'ils rachetaient ensuite, ou que l'on sacrifiait si c'étaient des animaux. Quand un homme avait fait *corban*, ou dévoué tous ses biens, il ne lui était plus permis d'en user. S'il avait dévoué tout ce qu'il devait donner à sa femme, ou à ses père et mère, il ne pouvait plus rien leur donner, pas même la subsistance nécessaire, et cela, non selon l'esprit de la loi, mais selon les fausses traditions des docteurs hébreux, que Jésus-Christ condamne dans l'Evangile. (*Matth.* 15.) Les enfans qui voulaient frustrer leurs pères et mères de ce qu'ils leur devaient faisaient leurs biens *corban*, quelquefois sans les vouer à Dieu, en disant : tout mon bien est *corban* pour vous; j'ai fait vœu de ne vous en rien donner; et quelquefois en les vouan

à Dieu; ce que saint Matthieu exprime en ces termes, *munus quodcumque est ex me, tibi proderit*; j'ai voué à Dieu ce que vous me demandez; il n'est plus ni à vous ni à moi : mais l'offrande que je fais à Dieu vous sera utile; vous aurez part à son mérite. Les juifs, hommes et femmes, se faisaient aussi *corban* eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils se consacraient à Dieu, ou à certains ministres. (Joseph. *Antiq.*, l. 4, c. 4. Philon, de *Specialib. legib.*, pag. 774.)

CORBAN, signifie aussi le trésor du Temple où l'on mettait les offrandes en argent que l'on faisait au Seigneur. Les juifs n'y voulurent pas mettre l'argent que Judas leur reporta, parce que c'était une offrande impure, étant le prix du sang de Jésus-Christ.

CORBAN, signifie aussi trois choses chez les Cophites jacobites, 1° la Messe; 2° de petits pains bénits et non consacrés; qu'ils distribuent au peuple après la messe; 3° le pain destiné pour la consécration. Ce pain doit être fait de farine achetée de l'argent tiré du trésor de l'Eglise, ou qui ait été donné par une personne d'un métier honnête. Il doit aussi être fait du même jour par le sacristain qui récite sept psaumes en le faisant; les femmes ne doivent pas même le toucher : il doit aussi être levé et cuit dans un four qui soit dans l'enclos de l'église. Enfin le *corban* doit avoir l'impression de douze croix renfer-

mées chacune dans un carré; et dans celui du milieu qu'ils appellent *Isbadicon*, il doit y en avoir une plus grande que les autres. Les douze petites croix représentent les douze apôtres, et celle du milieu représente Jésus-Christ; et ordinairement au bord du *corban* ils impriment en lettres cophites : *Agios, Agios, Agios, Kirios*. (Le père Wansleb, *Hist. d'Ethiopie*. Le père Sicard. Le père Le Brun, *Explic. de la Messe*, tom 2, pag. 479 et suiv.)

CORBEAU, *corvus*. Oiseau de rapine, de plumage noir, déclaré impur par la loi de Moïse. (*Levit.*, 11, 15). Noé ayant fait sortir un corbeau de l'Arche pour voir si les eaux s'étaient retirées de dessus la terre, cet animal ne revint point dans l'arche. (*Genes.*, 8, 6, 7.) Le Seigneur fit nourrir le prophète Elie sur le torrent de Carith par des corbeaux qui lui apportaient, le soir et le matin, du pain et de la chair. Quelques interprètes traduisent les termes de l'original par des Arabes, ou des marchands, ou des habitans de la ville d'Arabo, ou d'Orel, près de Bethsaur. Mais ils'en faut tenir à la Vulgate qui les entend des corbeaux. Si ceux qui nourrissaient Elie étaient des hommes, sans doute qu'ils lui auraient aussi apporté à boire, et qu'il n'aurait pas été obligé de s'en aller lorsque le torrent de Carith fut desséché. (3. *Reg.*, 17, 5 et seq.)

CORRELIER, *Corbicularius*, ou *Cubicularius*. A Angers, les sa-

cremens étaient administrés aux chanoines et aux autres ecclésiastiques du chœur de l'église cathédrale par le grand-corbe-lier. On croit que ce pouvait être l'infirmier ou le sacristain. Anciennement il était seul. (Moléon, *Voyage liturg.*, pag. 83.)

CORBERON (Nicolas de), chevalier, seigneur de Torvil-liers, conseiller du Roi en ses conseils, avocat-général au parlement de Metz, et ensuite maître des requêtes ordinaire de l'hôtel de Sa Majesté, était un magistrat habile qui parlait sur-le-champ avec une facile facilité, et qui avait une grande connaissance du Droit, de l'Écriture, des Pères, des Conciles, et de presque tous les anciens auteurs. Il fut reçu avocat-général au parlement de Metz en 1636, et l'on a imprimé in-4^o la plupart des plaidoyers qu'il fit dans l'exercice de cette charge. Ils ont paru à Paris en 1693, avec ceux d'Abel de Sainte-Marthe, avocat au parlement, et depuis conseiller du Roi en son conseil d'État, et garde de la bibliothèque de Sa Majesté à Fontainebleau. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

CORBIE, *Corbeia*, célèbre et riche abbaye de Saint-Benoît en Picardie, située dans la ville du même nom, sur la Somme, à quatre lieues d'Amiens. Elle fut fondée en 657 par sainte Bathilde, reine de France, pendant la minorité de son fils Clotaire III. On y fit venir des religieux de Luxeuil, sous la conduite de saint

Theodefroï qui en fut le premier abbé, et qui fut placé ensuite sur le siège d'Amiens. La reine Bathilde et son fils Clotaire, ainsi que plusieurs papes, accordèrent de grands privilèges à ce nouveau monastère qui parvint d'abord à un état si florissant, qu'au neuvième siècle il ne le cédait à aucun autre en France. L'abbaye impériale de Corwey en Saxe, l'une des plus puissantes d'Allemagne, doit son origine à celle de Corbie. Cette abbaye de Corbie a donné aussi plusieurs personnages illustres à l'Église, entre autres saint Anchaire, apôtre du Nord; Paschale Ratbert, Ratramme, célèbres par leurs ouvrages; saint Géraud, abbé et père de tant de moines, etc. Il y avait autrefois dans la même abbaye un très-grand nombre de manuscrits dont les principaux furent apportés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Le monastère de Corbie éprouva des malheurs comme bien d'autres; il fut ravagé par les Normands et les Barbares aux neuvième et dixième siècles, brûlé en 1137 et 1142, et souffrit aussi beaucoup en 1636 que les Espagnols et les Français firent successivement le siège de Corbie. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur y furent introduits en 1618, et y firent des réparations magnifiques. L'abbé était comte de Corbie et seigneur temporel et spirituel de la ville. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 1263, nov édit.)

CORBIE, *Corbeia*. Il y a deux Corbie, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne est une petite ville de Picardie en France sur la Somme. La nouvelle Corbie est une petite ville d'Allemagne en Westphalie sur le Weser, dans laquelle il y a aussi une abbaye de bénédictins, fondée par Louis-le-Débonnaire l'an 822. On l'appelle la nouvelle Corbie, parce que les premiers religieux qui l'habitèrent, et qui y mirent l'observance, furent tirés de l'abbaye de Corbie en France.

CORBIÈRE, docteur en théologie de la Faculté de Paris. Nous avons de lui *les Psaumes et les cantiques paraphrasés sur l'hébreu, avec des réflexions sur la religion et sur les mœurs, tirés du fond du texte; et Formulaire de prières*, à Paris, chez Pierre Witte, 1712, 2 vol. in-12. Le dessein de l'auteur, dans cette paraphrase, est d'unir l'esprit, le cœur et la bouche, afin que les psaumes qu'on récite tous les jours servent à éclairer la foi et à nourrir la piété. Il fait l'apologie du texte hébreu, auquel il s'est attaché, et met néanmoins le latin de la Vulgate à côté de sa paraphrase du texte hébreu. On voit à chaque psaume un argument ou sommaire qui en donne une idée, et qui invite à le parcourir. Les versets sont distribués suivant l'ordre du texte hébreu, et paraphrasés conformément au sens de même texte. On a mis souvent à la ligne de courtes réflexions qui sont une explication des mystères ou

une application aux mœurs. (*Journal des Savans*, 1713, pag. 109 de la 1^{re} édit., et 93 de la seconde.)

CORBIGNI, ou S. LÉONARD DE CORBIGNI, *Corbiniacum*, était une abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, située dans une petite ville du même nom, sur l'Anguisson et dans le Morvan, au diocèse d'Autun. Elle tirait son nom de Corbon, seigneur du lieu, et père de Widard, fondateur de l'abbaye de Flavigni. Ce ne fut d'abord qu'une celle, *cella*, que Eigil, abbé de Flavigni, fit construire vers l'an 864, et où il mit des religieux de son abbaye, sous la conduite d'un doyen. Manassès, aussi abbé de Flavigni, qui vivait long-temps avant Eigil, avait formé le projet de cet établissement, mais il ne l'exécuta point, et on ignore les raisons qui l'en empêchèrent. Le monastère de Corbigni a été sous la juridiction de l'abbaye de Flavigni jusqu'au douzième siècle, qu'il en fut exempté dans le concile d'Issoudun par Huges et Amat, légats du Saint-Siège. Le pape Paschal II confirma cette exemption l'an 1107. On transféra cette même année, du Maine à Corbigni, le corps de saint Léonard. Ce monastère, qu'on avait d'abord mis sous l'invocation de saint Pierre, prit alors le nom de Saint-Léonard. (*Gallia christ.*, tom. 4, col. 475, nov. édit.)

CORBIN (Jacques), conseiller du Roi en ses conseils, et avocat en parlement, puis maître des

requêtes ordinaires de la reine Anne d'Autriche, était de Saint-Gautier en Berri. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ; savoir : 1° *Des résolutions des doutes de Droit et de Pratique*, discourues et mises en latin par Nicolas du Val, et traduites en français, in-8°, à Lyon en 1608; 2° *Les Décisions de Droit*, traduites avec quelques changemens et quelques additions du latin de Boërius (Nicolas Boyer de Montpellier, mort en 1531, président au parlement de Bordeaux), in-4°, en 1611. 3° Un recueil de plusieurs plaidoyers, in-8°, 1611. 4° *Traité des Droits de Patronage, honorifiques et autres*, 2 vol. in-8°, en 1622. 5° *Nouveau recueil des édits, ordonnances et arrêts de l'autorité, juridiction et connaissance des Cours des Aides*, in-4°, en 1623. 6° *Le Code de Louis XIII*, in-fol., à Paris, en 1628. 7° *Les Lois de la France*, in-4°, 1614. 8° Un plaidoyer sur la Bénédiction nuptiale, en 1630. 9° *L'Histoire sacrée de l'Ordre des Chartreux et du très-illustre saint Bruno, leur patriarche*, in-4°. 10° Plusieurs ouvrages de piété, comme *les Saintes Voluptés de l'ame*, etc. 11° Une traduction française de toute la Bible selon la Vulgate, 8 vol. in-16, à Paris, en 1643 et 1661. 12° Des notes françaises sur la Bible de la traduction des ministres de Genève, in-8°, à Paris, en 1641. On ne cite pas ici tous ses ouvrages, entre autres sa *Francia-de*, ou poème de Saint-François.

Toutes les productions de cet auteur, hors celles qui concernent le Droit, sont tombées dans un profond oubli. (*Le Long, Biblioth. sacr.*, édit. in-fol., partie 1, page 331; partie 2, pag. 685. Le même, dans sa *Biblioth. de France*, pag. 267, 583 et 733.).

CORBINIEN (saint), premier évêque de Frisingen en haute Bavière, naquit à Châtres (aujourd'hui Arpajon), dans le diocèse de Paris, sur le chemin d'Orléans, du temps du roi Clotaire III. Il se retira de très-bonne heure dans une cellule qu'il bâtit près d'une église dédiée sous le nom de saint Germain, évêque d'Auxerre, tout proche de Châtres. C'est la paroisse Saint-Germain-lès-Châtres. Il y vecut très-saintement avec quelques domestiques de sa maison qui se joignirent à lui. Il y étudiait l'Ecriture-Sainte; il jeûnait, priait, veillait, macérait sa chair, assistait les pauvres du reste des aumônes qu'on lui faisait, instruisait avec beaucoup de fruit ceux qui venaient le consulter sur leurs salut. Sa réputation vola bientôt jusqu'à la cour, et lui attira des visites et des présens de la part d'un grand nombre de personnes de qualité qui, loin de l'attacher, lui firent prendre le chemin de Rome, vers l'an 710, où le pape, au lieu de la solitude qu'il lui demandait, le sacra évêque, et lui donna la commission de prêcher l'Evangile partout où il jugerait qu'il en serait besoin. Il

revint en France, y prêcha avec beaucoup d'édification et de succès, l'abandonna une seconde fois par les mêmes motifs que la première, retourna à Rome en passant par la Bavière où il fut bien reçu du duc Théodon et de son fils Grimoald, demanda au pape Grégoire II de le décharger du ministère de la prédication. Grégoire proposa la chose dans une assemblée d'évêques qui renvoyèrent Corbinien en Bavière pour achever la conversion des païens qui pouvaient y rester. Il s'établit à Freisinge sur la petite rivière de Mosach près de l'Isère, et y bâtit une église qui devint la cathédrale de son nouveau diocèse. Il y travaillait avec un zèle infatigable, lorsque Biltrude, veuve de Théodebert, ou Theodoald, frère de Grimoald, que ce prince avait épousée, et répudiée ensuite aux instances de saint Corbinien, donna commission à Nin, son secrétaire, de l'assassiner. Le Saint se réfugia à Mays sous la protection du roi Luitprand, et revint à Freisinge vers l'an 726, rappelé par Hubert, successeur de Grimoald. Connaissant que le jour de sa mort était venu, quoi qu'il ne fût attaqué d'aucune maladie considérable, il se fit faire la tonsure et raser la barbe, prit ses habits pontificaux, dit la messe, et se donna lui-même le saint Viatique. Après la messe, il rentra dans sa maison, se fit apporter du vin, en goûta un peu; et s'étant marqué le front du signe de la croix, il rendit

l'esprit sans aucun signe de douleur le 8 septembre de l'an 730. Son corps fut porté à Mays, puis à Trente, et reporté dans l'église cathédrale de Freisinge après l'an 760, par les soins de l'évêque Aribon, le troisième de ses successeurs, qui composa aussi l'histoire de sa vie, publiée depuis par Mabillon. On peut aussi consulter la collection des Bollandistes, *l'Histoire de Freysingen*, par le P. Meikelbeck, bénédictin, Augsbourg, 1724, 2 vol. in-fol.

CORBULO, chanoines réguliers de Monte-Corbulo. Congrégation de chanoines réguliers, ainsi nommés de ce que leur premier monastère fut fondé sur le mont Corbulo, à douze milles de Sienne en Toscane. Ils eurent pour instituteur Pierre de Reggio, ainsi nommé de la ville de sa naissance, qui obtint du pape Alexandre VI la permission de fonder une congrégation de chanoines réguliers sous le nom de Saint-Pierre, dans l'église de Saint-Michel sur le mont Corbulo. Cette congrégation fut confirmée par Jules II, selon Raphaël de Volterre, ou par Léon X, selon Benoît de Saint-Germinien, chanoine de la même congrégation. Leur habit était une tunique grise, un rochet et une aumme ou capuce. (Penot, *Hist. tripart.* Raphaël Vollat., lib. 21. Bonanni, *Catal. Ord. relig.* Helyot, *Hist. des Ord. monast.*, tom. 2, pag. 248.)

CORCHELET (Anastase), de l'Ordre des Carmes, docteur de

Paris au commencement du dix-septième siècle, est auteur du *Traité pour Juste Lipse, contre l'idole d'un anonyme de Hall*, imprimé à Anvers en 1607. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1460.)

CORK, CORKE, ou CORCACH, ville épiscopale d'Irlande dans la Mommonie, capitale du comté du même nom; en latin, *Corcagia*. Elle est sur le fleuve Saverence, petite, mais très-bien fortifiée. Son évêché, auquel on a uni en différens temps ceux de Cloncy et de Ross, est suffragant de Cassel. Elle députa au parlement. Son premier évêque est saint Barre qui, y ayant fait construire une cathédrale à la fin du sixième siècle, ou au commencement du septième, y siégea dix-sept ans. Saint Nesson lui succéda. Il avait été son disciple; ensuite :

3. Belbac, mort en 773.

4. Catmogan, en 961.

5. Colombe Mac-Ciarucain, en 990.

6. Cellacus - O - Celbac, en 1026.

7. Airtri-Saert, en 1028.

8. Cathale, en 1034.

9. Mugronus - O - Mutan, en 1057.

10. O-Selbaic, en 1086.

11. Maclothod - O - Hailgenan, en 1107.

12. Patrice - O - Selbac en 1111. Le siège vauqua jusqu'en 1140, que fut élu, après que les Anglais furent entrés en Irlande...

14. N..., pauvre et étranger, dit saint Bernard dans la vie de

saint Malachie, cependant saint et savant, nommé par ce saint évêque, et mis sur ce siège aux acclamations du peuple et du clergé, en 1140.

15. Gilla OEda - O - Mugaen, abbé du monastère de Lantre de Saint-Barr, ou Finbarr près de Corck, assista au concile que tint le légat Paparo en 1152, et mourut en 1172.

16. Grégoire, siégea quatorze ans.

17. Reginald. Nous ne savons que son nom.

18. O - Selbaic, siégeait en 1199.

19. Galfride Albus, en 1215.

20. Marien - O - Brien, nommé par le pape, transféré ensuite à Cassel en 1224.

21. Gilbert, archidiacre, mort en 1238.

22. Laurent, mort en 1264.

23. Guillaume de Jerepont, moine de Citeaux, mis en possession le 12 novembre 1266.

24. Reginald, trésorier de Cassel, mort en 1276.

25. Robert Mac-Donogh, mort le 7 mars 1301.

26. Jean Mac-Carwel, transféré à Moath en 1321.

27. Philippe de Slane, né en Médie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, mort conseiller du Roi en 1327.

28. Vauthier-le-Rède, chanoine, nommé par Jean xxii, transféré à Cassel en 1330.

29. Jean de Baliconinghan, curé dans le diocèse de Down, siégea dix-sept ans.

30. Jean de La Roche, mourut le 3 juillet 1358.

31. Gérard de Barry, mourut en 1393.

32. Roaer Ellesmère, nommé par Boniface IX, siégea dix-huit ans.

33. Gérard, succéda en 1406.

34. Patrice Ragged, assista au concile de Constance, et fut transféré en 1417 à Kilkenni en Lagonie.

35. Milon-Fitz-John, doyen, ordonné en 1418, mourut en 1430.

CORCYRE ou **CORFOU**, île de l'Épire ancien, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicople, située dans la mer Adriatique, sur la côte d'Albanie, de six vingt milles de circuit; elle suivit autrefois la fortune de l'Épire, et eut un archevêque honoraire du rit grec, résidant à la capitale nommée Paléopoli ou Chertopoli, sur le bord de la mer où est encore la cathédrale dédiée à la dona Gia. Les Vénitiens s'en rendirent maîtres l'an 1386, et y mirent un archevêque latin, quoiqu'il n'y ait guère de ce rit que les gens de leur nation. Les habitants qui sont Grecs n'y ont qu'un Proto-Papos, sous lequel sont les curés et les moines de leur communion. (*Table alphab. des évêques de Lun.*) Les Grecs, dans leur menée du 28 avril, disent que Jason et Sofipater ont porté dans cette île la lumière de la foi.

Évêques de Corcyre.

1. Jason, disciple de l'apôtre saint Paul, reçut dans sa maison ce vase d'élection dont il avait suivi la foi. (*Act.*, 17, v. 15 et seq.)

2. Apollodore, assista au concile de Nicée.

3. Soterich, à celui de Chalcedoine.

4. Chrysippe, au rapport du synode de l'ancien Épire, sur l'ordination de Jean de Nicople, au pape Hormisdas.

5. Étienne, bâtit l'église de la Panagia, suivant une ancienne inscription qu'on a trouvée dans les ruines de Corcyre. M. Spon croit que ce fut au sixième siècle.

6. Alcysonus, auquel Saint-George, pape, a écrit deux lettres, la septième et la treizième.

7. Philippe, au septième concile général.

8. Arsène, vers l'an 800.

9. Michel, au huitième concile général.

10. Nicolas, à l'assemblée d'Alexis Comnène, pour le rétablissement du culte des saintes images.

11. Constantin, en 1156, au concile où le patriarche Soterich fut condamné pour ses erreurs sur le sacrifice de Jésus-Christ.

12. Jean, en 1166, sous l'empereur Manuel Comnène.

13. Georges qui écrivit à Germain, second patriarche de Constantinople, sur la réunion que lui

proposaient les Frères-Mineurs avec l'Eglise romaine. (*Codex Bodleian.*, oxon. 131.)

14. Basile, écrivit pour le schisme contre les Latins. (*Dosithee*, liv. 10, c. 19, de *Part. Jeros.*)

15. Corneille, souscrivit à la relation du patriarche Denis sur les erreurs des calvinistes, en 1672. (*Oriens chr.*, tom. 2, pag. 140.)

Archevêques latins de Corcyre.

1. Gaddus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, vers l'an 1331, évêque de Melane, île de la mer Adriatique, transféré par Benoît XII, en 1341, à l'archevêché de Corcyre.

2. Jean I^{er}, siégeait en 1348, et fut transféré à Brendas, et en 1351, à Capoue. (Ughell.)

3. François de Aptis de Todì, transféré à Chiùsi le 17 septembre 1348, à Cassano 1353, à Florence 1355, fait cardinal par Innocent VI, mort en 1361.

4. N....., auquel écrivit Innocent VI, le 11 mai 1359. (*Voyez Raynal*, n. 16.)

5. Jean II, d'Auseille, entre Arles et Avignon, siégeait vers l'an 1378 qu'Urbain VI le fit cardinal, au mois de septembre. Ce pape le fit aussi mourir à Gênes, avec quatre autres cardinaux qui lui étaient suspects.

6. Marc Contareno, carme, succéda à Jean.

7. Albani, noble vénitien, transféré à Padoue en 1406.

8. Hilaire, mort en 1414.

9. Georges ou Grégoire. Il

était dominicain, et fut nommé le 28 septembre 1414, après la mort d'Hilaire.

10. N..... Ambroise, général des Camaldules, qui assista au concile de Florence, et mourut en 1439, fait mention d'un archevêque de Corcyre dans la treizième lettre de son livre 10, t. 3, *vet. Script. ampl. Coll.*

11. Pierre, de Venise, dominicain, en 1458.

12. Isidore, transféré à Constantinople en 1459.

13. Christophe Marcelle, en 1516.

14. André Vendromini, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, en 1524.

15. Jacques Cauchus, assista au concile de Trente, sous Paul III.

16. Antoine Cauchus, de Venise, 1460, assista aux dernières sessions du concile de Trente.

17. Jean III, transféré à Bientonto en 1679.

18. Bernardin, pour lequel Paul Gryssaldi, dominicain, fit un ouvrage intitulé, *Malleus*, ou *Decisiones fidei contra errores Græcorum*, imprimé à Venise en 1582.

19. Alphonse Paleotti, le 13 février 1591, coadjuteur de Bologne et évêque en 1597.

20. N....., chanta la messe le jour de Saint-Louis dans l'église de ce Saint, à Rome, en 1633. (*Gaz.*, pag. 373.)

21. Lobia, transféré à Adria en Lombardie en 1677.

22. Marc-Antoine Barbarigo,

Vénitien, l'année suivante fait cardinal par Innocent x, et transféré à Monte-Fiascone.

23. N....., 1689. (*Gazette*, pag. 21.)

24. Nicolas, 1705, 15 novembre. (*Gazette*, pag. 628.)

25. Auguste Zacco, transféré à Treviso en 1723.

26. Ange-Marie Quirini, de l'Ordre de Saint-Benoît du Mont-Cassin, transféré à Bresse le 30 juillet 1727, fait cardinal le 26 novembre suivant. (*Gaz.*) Il fut l'honneur du sacré collège, et un des plus savans prélats de la chrétienté.

27. Vincent-Marie Mazzoleni, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs de Bergame, nommé le 26 novembre 1727, transféré à Parenzo le 18 juin 1731.

28. Pierre-Antoine Foscarini, clerc régulier de Saint-Sauveur qui subit l'examen pour ce siège le 29 mars 1732. (*Gaz.*, p. 142. *Oriens christ.*, tom. 3, p. 878.)

CORDE, *funiculus*, *funis*. La corde se prend en différens sens dans l'Écriture, 1° pour le partage, pour le lot, parce qu'on mesurait la terre avec la corde. *Je vous donnerai la terre de Chanaan, la corde de votre héritage.* (Ps. 104, 11.) 2° Pour les pièges dans lesquels les pécheurs prennent les faibles et les innocens, *funes peccatorum circumplexi sunt me.* (Psalm. 118, 61.) 3° Pour l'humiliation et la douleur, *les cordes de l'enfer*, ou comme lit l'hébreu, *les câbles de l'enfer m'ont environné.*

-(2. *Reg.*, 22.) Dieu menace les

filles de Sion de leur donner des cordes pour ceintures. (*Isa.*, 3, 24.)

CORDELIÈRE. Ordre de la Cordelière. Espèce d'ordre institué par Anne de Bretagne, reine de France, épouse de Charles VIII, et ensuite de Louis XII qui lui succéda en 1498. Cette princesse institua cet Ordre en l'honneur des cordes dont Notre-Seigneur fut lié en sa Passion, et lui donna le nom de la Cordelière, à cause de la dévotion qu'elle avait à saint François d'Assise dont elle portait le cordon. La devise était un collier fait d'une corde à plusieurs nœuds entrelacés dont elle honora les principales dames de sa cour, pour le mettre autour de leurs armes. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, tom. 8, pag. 426.)

CORDELIERS, autrement **FRÈRES-MINEURS**, religieux de l'Ordre de Saint-François qui portent un habit de gros drap gris, avec un chaperon, un manteau de même étoffe et une ceinture de corde. Les Cordeliers sont ainsi appelés de la corde dont ils sont liés, et voici, selon quelques uns, l'occasion qui les fit ainsi nommer. Ces religieux ayant repoussé les infidèles dans la guerre que saint Louis leur faisait, ce saint Roi demanda leur nom. On lui répondit que c'était des gens liés de corde, et depuis ce temps on les nomma *Cordeliers*. (*Voyez saint François d'Assise.*)

CORDEMOI (Geraud de),

quit à Paris d'une famille noble et ancienne sortie d'Auvergne. Bossuet le mit auprès de M. le Dauphin en qualité de lecteur. On a de lui plusieurs ouvrages philosophiques, et *l'Histoire générale de France*, en deux volumes in-fol., dont le premier parut en 1685, et le second en 1689. Cette histoire fut continuée et publiée par son fils, puisque le père était mort dès le 8 octobre 1684. On a encore de lui, 1° *le Discernement du corps et de l'ame*, en six discours; Paris, 1666, in-12. 2° *Discours physique de la parole*, 1668, 1677, in-12. 3° *Lettre à un savant religieux* (le père Cossart) sur le système de Descartes, touchant les bêtes; Paris, 1668, in-4°. 4° *Divers traités de métaphysique, d'histoire et de politique*; Paris, 1691, in-12. Ces divers morceaux ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres de Cordemoi*; Paris, 1704, in-4°. On y remarque le *Traité de la nécessité de l'Histoire, de son usage, de la manière dont il faut y mêler les sciences en les faisant lire à un prince*. Ce morceau, bien pensé et bien écrit, dit un de nos modernes biographes, suffirait pour prouver que Cordemoi était digne de sa place et de l'estime du grand Bossuet. M. de Cordemoi était mort dès le 8 du mois d'octobre de l'an 1684.

CORDEMOI (Louis Géraud de), fils du précédent, né le 7 décembre 1651, licencié de Sorbonne, et abbé de Fenières,

Ordre de Cîteaux, au diocèse de Clermont en Auvergne, employa à la conversion des hérétiques ses talens et ses travaux. Il fit, dans ce dessein, plusieurs missions pénibles dans la Saintonge, et à Paris des conférences publiques où il réfutait, avec autant de zèle que de solidité, les arguments des hérétiques. Il mourut dans cette ville le 7 de février 1722, âgé de soixante-onze ans et cinq mois, et laissa : 1° *Récit de la conférence du diable avec Luther*, traduit du latin avec des remarques, à Paris, 1681, in-8°. 2° *Traité de l'Invocation des Saints*, in-12, à Paris, chez Coignard, en 1686. 3° *Lettre des nouveaux Catholiques de l'île d'Arvert en Saintonge*, à l'auteur des lettres prétendues pastorales, ibid., 1688. 4° *Lettre aux nouveaux Catholiques de l'île d'Arvert en Saintonge*, où on répond aux deux premières lettres que le ministre Jurieu a écrites contre l'Histoire des Variations des églises protestantes, in-4°, ibid., 1689. 5° *Lettre de M....., avocat*, à un de ses fils retiré en Angleterre, contre le nouveau système de M. Jurieu, ibid., 1689. 6° *Traité de l'Eucharistie*, ibid., 1687. 7° *Traité contre les Sociniens*, ibid., 1696, in-12. 8° *L'Éternité des peines de l'Enfer*, contre les Sociniens, ibid., 1697, in-12. 9° *Méthode dont les Pères se sont servis en traitant des Mystères*, dressée sur les Mémoires de l'abbé de Moissy, ibid., 1683. 10° *Traité*

des saintes Images, prouvé par l'Écriture et par la tradition, contre les nouveaux Iconoclastes, in-12. 11° *Réflexions importantes sur la réponse des docteurs luthériens de Helmstad, à la question qui leur a été proposée par l'Impératrice : Si l'on peut se sauver dans l'Église catholique?* 12° *La Conférence du Diable et de Luther*, en latin, français et allemand, avec de nouvelles remarques ; et une *Dissertation sur le mariage des nouveaux réunis*, in-12. 13° *Les désirs du ciel, ou les témoignages de l'Écriture-Sainte, contre le pur amour des nouveaux mystiques, avec une histoire abrégée des principaux fanatiques qui ont paru depuis l'établissement de l'Église.* 14° *La Dévotion au sacré Cœur de Jésus.* 15° *La véritable dévotion à la Mère de Dieu.* 16° *Traité des saintes reliques, prouvé par l'Écriture et par la tradition, contre les protestans*, in-12, à Paris, chez Babuti, 1719. 17° La continuation de l'Histoire de France, de son père, depuis Hugues Capet jusqu'à la mort de Henri 1^{er}, en 1600, manuscrite. Le *Mercur* de France, mois d'avril 1722, dit cet auteur abbé de Téniers ; le père Le Long, dans sa *Bibliothèque de France*, pag. 339, le dit abbé de Ferrière ; et pag. 916, il le dit abbé de Fanières, au lieu de Fenières. (*Voyez aussi M. Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2689 et additions, p. 2945.)

CORDER, connu sous le nom

de Balthazard Corderius, jésuite, né à Anvers en 1592, savait très-bien les langues, et particulièrement la langue grecque. Il fut docteur en théologie à Vienne en Autriche où il enseigna avec réputation. Il mourut à Rome le 24 juin 1650, âgé de cinquante-huit ans, et laissa une traduction des œuvres de saint Denis l'Aréopagite, publiée l'an 1634 en deux volumes in-fol. *Catena 65 græcorum Patrum in S. Lucam. Catena græcorum Patrum, in Joannem. Joannis Philoponi*, in cap. 1, *Genes. De mundi creatione*, lib. 4. *Expositiones Patrum græcorum*, in Psalm., t. 3. *S. Dorothei doctrinæ spirituales*, etc. Tous ces ouvrages sont enrichis de notes. (Alegambe, *Bibl. Script. Societ. Jesu.* Valère-André, *Bibl. belg.*)

CORDES (Jean de), chanoine de Limoges dans le dix-septième siècle, forma une des plus curieuses bibliothèques du royaume, dont Naudé fit imprimer le catalogue in-4°, en 1643. Il composa lui-même quelques ouvrages ; savoir, 1° une *Dissertation sur saint Martial* qui se trouve dans les Bollandistes. 2° Traduction française de l'italien de Camille Portio, contenant l'Histoire des troubles venus au royaume de Naples sous Ferdinand 1^{er}, etc., à Paris, en 1627, in-8°. 3° Traduction de l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise, écrite en italien par Fra-Paolo, in-8° ; Paris, en

1655 et 1688. 4° L'édition d'un recueil d'ouvrages de Hincmar de Reims, du pape Nicolas 1^{er} et de quelques autres, à Paris en 1615, in-8°. 5° Une édition des œuvres de Georges Cassandre, in-fol., à Paris en 1616. 6° Une dissertation touchant la généalogie de Jésus-Christ. (*Voyez* l'éloge de cet auteur à la tête du catalogue de sa *Bibliothèque*, composé par Naudé.)

CORDIER (Antoine), chanoine de Langres, est auteur de la vie saint Mamert, patron de la ville de Langres, imprimée in-8°, à Paris en 1650, chez Cramoisi.

CORDIER (François), sieur des Maulets, quitta l'Oratoire en 1680, et mourut en 1693. Il est auteur du *Manuel chrétien*, imprimé à Paris chez Roulland, et d'une vie d'*Anne des Anges*, carmelite déchaussée, morte en 1664, in-8°, à Paris en 1694. On a encore un autre Cordier (Claude-Simon), Chanoine d'Orléans, né dans la même ville en 1604, et mort en 1772, après avoir publié une *vie de la mère de Chantal*, fondatrice de la Visitation; Orléans, 1742, in-12.

CORDON DE SAINT-FRANÇOIS. Il y a une confrairie appelée du Cordon-de-Saint-François, et instituée en l'honneur des liens dont Jésus-Christ fut attaché. Les confrères portaient un cordon garni de nœuds qui devait être béni par les supérieurs de l'Ordre de Saint-François, mais qui pouvait être donné par

tous les religieux du même Ordre. Le pape Léon x approuva la pratique de porter le cordon de Saint-François, et y attacha des indulgences. L'an 1585, Sixte v érigea la confrairie, et Paul v la confirma. La pratique de cette dévotion était de porter le cordon béni en mémoire des liens de Notre-Seigneur, de dire tous les jours cinq fois le *Pater* l'*Ave* et le *Gloria Patri* en l'honneur de ses cinq plaies, et une fois pour le pape. L'esprit de cette dévotion était de méditer souvent la Passion de Notre-Seigneur, et de prendre garde de ne pas se remettre dans les liens du péché dont il nous a délivré. (Le père Candide, *vie de saint François*, pag. 608.)

CORDON. Ordre du Cordon-Jaune. Espèce d'Ordre, ou plutôt de société ridicule et bizarre, instituée du temps de Henri iv, roi de France, par le duc de Nevers, et composée de chevaliers catholiques et hérétiques. Ils étaient reçus dans l'Eglise, en présence des curés, par le général, ou un commis de sa part qui leur donnait le cordon jaune ensuite d'un discours qu'il faisait à ce sujet. Ils étaient obligés de se secourir les uns les autres de corps et de biens contre leurs propres pères. Si quelqu'un manquait d'argent, il lui était permis de prendre à un autre chevalier jusqu'à cent écus. Le roi Henri iv abolit cet Ordre prétendu par ses lettres du 20 novembre et du 1^{er} décembre de l'an 1606. (Le père

Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, tom. 8, p. 419.)

CORDOUE, *Corduba*, ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Tolède, est dans une situation des plus agréables, sur le bord septentrional, ou à la droite du Guadalquivir qu'on y passe sur un fort beau pont, à vingt-cinq lieues au-dessus et au levant de Séville, et à soixante-dix au midi de Madrid. Elle doit sa fondation aux Romains qui y envoyèrent une colonie dans le temps des guerres civiles entre César et Pompée. Elle donna naissance peu de temps après aux deux Sénèques et au poète Lucain, et devint la capitale d'un des trois royaumes maures qui se formèrent en Andalousie. Saint Ferdinand, roi de Castille, ayant pris Cordoue sur ces infidèles en 1236, changea la grande mosquée en cathédrale, et rétablit l'ancien évêché qui y était déjà dès le commencement du quatrième siècle. Cette cathédrale qui est dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, a cent quatre-vingt pieds de long sur cent trente de large ; on y entre par vingt-quatre portes. La voûte est soutenue par dix rangs de piliers ou colonnes de jaspe, d'albâtre et de marbre noir d'un pied et demi de diamètre, quinze dans chaque rang. L'aile du milieu est fort grande et bâtie à la moderne. Le Chapitre est composé de huit dignités, vingt chanoines, trente ében-diers, etc. Outre la cathédrale

il y a à Cordoue treize paroisses, en y comprenant les faubourgs, trente maisons religieuses, quinze d'hommes et quinze de filles, douze hôpitaux. Les jésuites y avaient un collège, et les dominicains y ont cinq couvens. On compte à Cordoue dix mille maisons. Le territoire de cette ville à cent cinquante bourgs, villages ou hameaux, et son diocèse qui s'étend des deux côtés du Guadalquivir, quatre-vingt-douze paroisses.

Évêques de Cordoue, avant la domination des Sarrasins.

1. Osius, surnommé *le Grand*, fut le premier évêque de cette église, et siégea l'an 264 jusqu'à 357, selon le père Florez, religieux de l'Ordre des Augustins, dans le dixième tome de son *Hispania sacra*. (Voyez Osius.)

2. Higinius, découvrit et combattit l'hérésie de Priscilien, et siégea depuis 358 jusqu'à 388.

3. Grégoire, vivait à la fin du quatrième siècle.

4. Isidore, intrus.

5. Étienne, vivait à la fin du cinquième siècle.

6. Agapius I^{er}, depuis 589 jusqu'à environ l'an 591. Il souscrivit au troisième concile de Tolède en 589.

7. Éleutère, environ l'an 591 jusqu'après 597.

8. Agapius II, siégea jusqu'à l'an 618.

9. Honorius, depuis l'an 618.

10. Leudefredus, depuis 630 qu'à environ 646.

11. Fosforus, en 653.

12. Mumulus, siégea dèsavant l'an 681 jusqu'à envirom l'an 690.

13. Zacheus, depuis l'an 690, et assista au seizième concile de Tolède.

Évêques de Cordoue, sous la domination des Sarrasins.

14. Saulus, avant l'an 850 jusqu'à 861.

15. Valencius, depuis 862, et après.

16. Étienne, intrus, par la déposition de Valérius, en 864.

17. N...., évêque en 931.

18. Jean, vivait l'an 957.

19. Jean II, vivait l'an 988.

Conciles de Cordoue.

Le premier fut célébré par le grand Osius, évêque de Cordoue, l'an 347 ou 348. Il condamna ceux que le concile de Sardique avait condamnés, et admit à sa communion ceux que ce concile avait reçus. (Fabricius, in *Synod. Regia*, t. 3. Lab., 2. Hard., 1.

Le second, l'an 852. Ce fut un conciliabule assemblé par l'ordre des Rois arabes, dans lequel on condamna le martyr volontaire de ceux qui s'offraient d'eux-mêmes, et le culte qu'on leur rendait. Saint Euloge qui fut martyrisé durant cette persécution, parle de ce faux concile, et le combat dans un ouvrage intitulé : *Mémoriale Sanctorum*, (Baronius, ad an. 851 et 852. Regia, 21. Labbe., 8. Hard., 5.)

CORDOUE DE TUCUMAN, ville épiscopale de l'Amérique méridionale dans le gouvernement de Tucuman, fut érigée en évêché vers l'an 1560, et et non pas San-Yago de l'Estevo, ou San-Miguel. C'est au moins le sentiment de dom Vaissette, qui prétend que l'abbé de Commanville a été trompé par Baudrand, lorsqu'il a donné San-Yago de l'Estevo ou San-Miguel, pour une ville épiscopale du Tucuman. Quoi qu'il en soit, nous allons donner les évêques de cette ville épiscopale tels que nous les trouvons dans le *Théâtre des églises des Indes occidentales*, par Gonzalez d'Avila qui nomme aussi cette ville San-Miguel de Tucuman.

Évêques de Cordoue de Tucuman.

1. Jérôme de Villa-Corillo, Cordelier.

2. Jérôme Albornos, du même Ordre, fut nommé l'an 1569.

3. François de Vittoria, dominicain, fut nommé l'an 1576. Il retourna en Espagne, et mourut à Madrid l'an 1592.

4. Ferdinand Trexo, cordelier, mort l'an 1613.

5. Julien de Cortaça, transféré à l'église de la Nouvelle-Grenade.

6. Thomas de Torrès, dominicain, fut d'abord évêque du Paraguay et ensuite de Cordoue de Tucuman.

7. Melchior Maldonado, de l'Ordre des Augustins, fut

nommé l'an 1632, et vivait encore en 1649.

CORDOUE (Antoine de), Espagnol, de l'Ordre des Frères-Mineurs, mort en 1578, âgé de 93 ans, a laissé: 1° de *Potestate papæ*, in-fol., Venise, 1579. 2° Des commentaires sur la règle de saint François, imprimés à Paris en 1621, in-8°. 3° *Quæstiones quatuor de destractione, ac restitutione famæ*, avec des notes sur le traité de Dominique Soto, de *Tegendo secreto*, à Alcalá, 1553. 4° *Annotationes ad compendium privilegiorum FF. Min. et aliorum Ord. Mendic.*, à Naples 1595, in-4°. 5° *Questionarium theologicum libris quinque distinctum*, à Tolède, 1578, à Ingolstadt, 1593; et à Venise, 1604. 6° Des commentaires sur le Maître des Sentences, ibid., 1569. 7° *Arma fidei*, à Ingolstadt, 1562. 8° *De Indulgentiis*, à Alcalá, 1554. 9° Une Somme de cas de conscience, en espagnol, à Tolède, 1583, et à Alcalá, 1592. 10° Un traité de la Conception de la très-sainte Vierge. 11° *Expositio casuum Prælati reservatorum*. 12° Le texte du Droit canon avec sa division. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.*, tom. 1, p. 100.)

CORDULE, vierge et martyre, compagne de sainte Ursule. On en fait la fête le 22 octobre. (*Voy.* **URSULE**.)

CORDYLUS, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, sous la métropole de Pergès. Elle est

dans la seule Notice d'Hiéraclès; mais il en est fait mention dans les Actes des Conciles. Cependant je crois que c'est la même qui est appelée dans les Notices *Corydala*. Elle a eu les évêques suivans:

1. Maras, au concile Chalcédoine.

2. Georges, souscrivit aux canons in *Trullo*.

3. Jean, au septième concile général.

CORÉ ou **CORUS**, ou **CHOMER**. (*Voy.* **CHOMER**.)

CORÉ, espèce de vent qui s'élève au couchant d'été, et que l'on appelle à présent nord-est. Saint Luc dit que le vaisseau qui conduisait saint Paul à Rome alla de Bon-Ports à Phénice qui est un autre port de l'île de Crète, situé entre les vents nommés *Africus* et *Corus*; c'est - à - dire, les vents d'entre le couchant de l'hiver et d'été. (*Act.*, 27, 12.)

CORÉ, fils d'Essä et d'Oolibama. Il succéda à Cenez, dans le royaume d'une partie de l'Idumée, et eut pour successeur Gatham. (*Genèse*, 36, 16.)

CORÉ, fils d'Isaar, de la race de Lévi, et père d'Aser, d'Elcana et d'Abiasaph, et chef de la famille des Carites, célèbre parmi les Lévides. Coré s'étant révolté contre Moïse par un esprit de jalousie, et ayant entraîné dans sa révolte deux cent cinquante des principaux Lévides, fut englouti dans la terre avec ses partisans, et tout ce qui

leur appartenait. (*Num.*, 16, 12 et seq.)

CORENTIN (saint), premier évêque de Cornouaille, ou de Kemper ou Quimper en Basse-Bretagne, fut disciple de saint Martin de Tours. On ne sait de lui autre chose, sinon qu'il fut le premier évêque de Quimper où il vécut et mourut saintement. Cette ville fut depuis appelée de son nom Quimper-Corentin, comme s'il en eût été le fondateur. Elle fait trois fêtes en son honneur, l'une au 1^{er} de mai, qu'elle regarde comme le jour de sa mort, ou de sa translation; l'autre au 5 de septembre, qu'elle prend pour le jour de son ordination, et la troisième au 12 décembre, que quelques uns croient être le jour de sa mort. Les uns disent que ses reliques sont à Saint-Corentin, abbaye de filles bâtie par le roi Philippe-Auguste près de Mant-sur-Seine, vers l'an 1201; les autres à Montreuil sur Mer en Picardie; et d'autres à Marmoutiers en Touraine. Henschénus regarde comme fabuleux tout ce qu'on a dit de plus de saint Corentin. (Baillet, 5 septembre).

CORGES, CORE ou CORGES-GENDAN, ville assez passable aux confins de l'Arménie, appelée Coryque par les Grecs. Les Nestoriens y établirent un évêque de leur secte, à qui ils donnèrent le titre de métropolitain, quoiqu'il n'en soit fait aucune mention dans les Tables de Damascène, ni dans celles d'Amri. Jesuzacha, un de ses évêques,

ne voulut pas être témoin de l'ordination d'Israël, cinquante-huitième catholique, nommé, par le crédit d'Abulhal, trésorier du Calife.

CORGNE (Pierre), prêtre de Corlay, diocèse de Quimper. Nous avons de lui une dissertation théologique sur la dispute entre le pape saint Étienne et saint Cyprien, 1725, in-12. Dissertation critique et théologique sur le concile de Rimini, avec une dissertation critique et historique sur le pape Libère, 1732, in-12. Mémoire dogmatique et historique touchant les juges de la foi, 1736, in-12. Dissertation critique et théologique sur le monothélisme et sur le sixième concile général, 1741, in-12. (*La France littéraire*).

CORIA, *Cauria*, ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Compostelle, est située sur la petite rivière d'Alagon, et les frontières du Portugal, à trente-cinq lieues au couchant de Tolède. Elle ne contient que sept cents feux, partagés en deux paroisses. Le Chapitre de la cathédrale qui est belle, consiste en six dignités, vingt-neuf chanoines, et treize prébendés, ou semi-prébendés. Il a été autrefois régulier de l'Ordre de Saint-Augustin. La ville a titre de marquisat qui appartient aux ducs d'Albe. Son diocèse contient trois cent dix-sept paroisses, partagées en cinq archidiaconés, sept archiprêtres et dix-sept maisons religieuses.

ses. L'évêque jouit de 20,000 ducats de revenu.

Évêques de Coria.

1. Jacquint, souscrivit au concile de Tolède de l'an 589.
2. Élie.
3. Boniface, mort l'an 636.
4. Jean, souscrivit au huitième concile de Tolède.
5. Donat.
6. Atula, souscrivit au quinzième concile de Tolède.
7. Pontificius, souscrivit au seizième concile de Tolède.
8. Pierre, siégeait en 714, temps de l'invasion de l'Espagne par les Maures.
9. Inigue Navaron, mort l'an 1142.
10. Suérus, mort l'an 1168.
11. Pierre, mort l'an 1176.
12. Arnould, Flamand, de l'Ordre de Prémontré, mort l'an 1185.
13. Ferdinand.
14. Arnould II.
15. Géraud, bénédictin.
16. Sanche, mort l'an 1225.
17. Pierre Fernandez.
18. Alphonse, chancelier de la reine Marie, mort l'an 1311.
19. Pierre Mendez Soto-Major, mort l'an 1329.
20. Diègue de Fonseca, passa de l'évêché d'Orense à celui de Coria.
21. Alphonse.
22. Pierre de Pegnaronda, transféré à Carthagène.
23. Rodrigue.
24. Diègue, cordelier. Le père Wadingue en parle à l'année 1366.

25. Guillaume.
26. Alphonse-Ferdinand.
27. Garcias de Castro, dominicain, confesseur de la reine Catherine, mort l'an 1418.
28. Martin Galos, mort l'an 1438.
29. Pierre, mort la même année.
30. Alphonse Henriquez, mort l'an 1449.
31. François, de Tolède, docteur de l'Université de Salamanque, camérier du pape Pie II, ambassadeur à Rome pour Henri IV, roi de Castille, mourut dans cette ville.
32. Inigue Manrique de Lara, transféré à Jaën.
33. Antoine Gallio, historien de Castille et évêque de Coria.
34. Vasques Ramire, grand-inquisiteur, mort l'an 1488.
35. Jean d'Ortega, Jérônimien, général de son Ordre et évêque de Coria, mort l'an 1489.
36. Pierre Ximenès, chanoine de Tolède et évêque de Coria.
37. Jean Lopez, secrétaire du pape Alexandre IV, évêque de Pérouse et de Coria, cardinal, mourut à Rome.
38. Jean Borzo, cardinal, évêque de Coria, mort l'an 1503.
39. François Bousleiden, précepteur du roi Philippe I^{er}, mort l'an 1508.
40. Jean Bravo, mort la même année.
41. Guillaume-Jacques Croi, Flamand, de la maison de Por-

ceau, bénédictin, évêque de Coria et de Cambrai, cardinal, mourut à Rome.

42. Inigue Lopez de Mendoza, transféré à Burgos.

43. François de Quignones, cordelier, général de son Ordre, et cardinal, mort l'an 1536.

44. Guillaume Vanderes, Flamand, aumônier de l'empereur Charles-Quint, mourut l'an 1536.

45. François de Quignones II, dominicain.

46. François de Mendoza, transféré à Burgos.

47. Diègue Henriquez d'Almenara, de la maison d'Alcanices, assista au concile de Trente.

48. Diègue d'Eza, transféré à Jaën.

49. Pierre Sevrano, grand-abbé de l'Eleala, mort l'an 1578.

50. Pierre Garcias, chanoine de Murcie, mort l'an 1604.

51. Pierre Carzogol, doyen de l'Eglise de Tolède, mort l'an 1621.

52. Jérôme Ruiz Camargo, professeur de philosophie dans l'Université de Salamanque, passa de l'évêché de Badajoz à celui de Coria.

53. Jean Roco Campofrio, docteur de l'Université de Valence, d'abord évêque de Zamora, puis de Badajoz, et enfin de Coria où il mourut l'an 1635.

54. Antoine Gonzalez, chanoine de Salamanque et de Placentia, passa de l'évêché d'Almeria à celui de Coria où il mourut en 1642.

55. Jean Queipo, auditeur de

Grenade, évêque de Guadix, et puis de Coria. Il mourut en l'an 1643.

56. Jean d'Urbina, commissaire général de l'Ordre de Saint-François, siégeait encore en 1647.

57. D. F. François de Gamboa, provincial de l'Ordre des Augustins, transféré à Saragosse le 27 septembre 1663.

58. D. Sanche de Velunza et Corcuera, natif de la ville de Cuenca, inquisiteur dans plusieurs tribunaux, gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1680.

59. D. Gabriel Vasquez de Saavedra Rojas.

60. D. Frutos Fernandez d'Ayala, docteur en théologie et précepteur de l'infant d'Espagne.

61. D. Jean-Joseph Garcia Alvaro, gouverna en l'année 1759.

CORINTHE, ville de la Grèce, autrefois des plus puissantes. Elle est dans le Peloponnèse, près de l'isthme, ou langue de terre qui joint la Morée, ou le Peloponnèse à la Grèce, entre le golfe de Lépante et celui d'Engia. Ce qu'il y avait de plus considérable était une forteresse appelée Acro-Corinthe, bâtie sur le sommet d'une haute montagne qui dominait la ville. Elle a eu ses Rois pendant plus de trois siècles. Elle fut ensuite gouvernée par un magistrat annuel, qu'on appelait Prytane. Cypsèle s'en rendit maître, et la laissa à son fils Perca-Percander; ensuite les Romains la ruinèrent. Jules César la fit rebâtir

et la peupla de nouveau ; mais il s'en faut beaucoup qu'il lui rendit sa première splendeur. Saint Paul y prêcha la foi pendant un an et demi , et y convertit à Jésus-Christ , Crispe , chef de la synagogue , avec toute sa famille , et Sosthène , chef aussi de synagogue , jusqu'à ce que les juifs , irrités des conversions qu'il opérerait , l'obligèrent de sortir de la ville. Il y avait écrit la lettre aux Romains. Saint Paul ne fut pas le seul qui annonça l'Évangile aux Corinthiens et aux peuples des environs ; saint André leur prêcha aussi Jésus-Christ ; c'est de l'Achaïe où il mourut , que ses reliques furent apportées à Constantinople. Le Martyrologe fait encore mention de Timon , un des sept premiers diacres , et de Sosthène dont j'ai déjà parlé , qui ont souffert le martyre à Corinthe.

Les Notices ecclésiastiques font de cette ville la métropole d'Helade , au diocèse de l'Illyrie orientale , et lui donnent sept évêchés suffragans ; savoir , Daml-la , Argi , Monenbasia , Géphallenia , Zacynthe , Zéména et Mainé. Il n'y en a plus aujourd'hui que deux , encore sont-ils réunis en un. La ville de Corinthe n'est plus qu'un amas de ruines ; à peine contient-elle quinze cents habitans. Elle gémit sous la domination des Turcs qui en sont les maîtres depuis 1458. On l'appelle *Coranta*. Il n'y reste plus que la principale église , nommée *Panagea* qui est dédiée à la sainte Vierge.

Evêques de Corinthe.

1. Apollon , arrosa après que saint Paul eut planté.
2. Sosthène. (*Voyez Martyrol. romain* , 28 novembre.)
3. Apollone , condamna l'hérétique Cérinthe. (*Voyez Prædest.* , liv. de *Hæres.*)
4. Prime. (Eusèbe), l. 4, c. 22.
5. Denis , écrivit aux Romains et au pape Soter. (Ibid.), c. 23.
6. Bacchyle , sous le pontificat du pape Victor. (Eusèbe), l. 5, c. 22 et 23.
7. Hésiode , du temps d'Arius.
8. Epictète. Saint Basile lui écrivit contre l'hérésie d'Apollinaire.
9. Denis II , sous le pontificat du pape Jules.
10. Dorothée , au premier concile général de Constantinople.
11. Alexandre. Nous avons une lettre que saint Jean Chrysostôme lui écrivit dans son exil ; c'est la cent soixantième.
12. Périgènes , assista au concile d'Ephèse.
13. Erasistrate , souscrivit au brigandage d'Ephèse.
14. Pierre , au concile de Chalcédoine.
15. Photius , représenté au concile de C. P. , sous Mennas , par Denis et Callinique.
16. Anastase , sous le pontificat de saint Grégoire.
17. Jean 1^{er} , substitué à Anastase déposé pour simonie.
18. Etienne , assista au sixième concile général.
19. Hilaire , au huitième concile général.

20. Jean II, à celui de Photius.

21. Paul, frère de saint Pierre, évêque d'Argos.

22. N..., sous le règne de l'empereur Léon-le-Sage.

23. Athanase 1^{er}, dont on fait la fête le 5 mai.

24. Georges, sous le patriarche Alexis.

25. Sergius, souscrivit au décret d'union et du rétablissement du culte des images.

26. Théodore, se trouva en 1156 au concile de Constantinople où Soterich d'Antioche fut condamné pour ses erreurs sur le sacrifice de Jésus-Christ.

27. Georges II.

28. N..., sous l'empereur Isaac l'Ange.

29. Nicolas. (*Voyez Nicet, Chron., in Hist. pag. 410.*)

30. Marc.

31. Malachia, succéda à Marc.

32. N..., lorsque les Turcs assiégeaient Corinthe.

33. Sophrone 1^{er}, se trouva au concile où Joasaph fut déposé.

34. Joasaph 1^{er}.

35. Joasaph II, condamna les erreurs calviniennes de Cyrille Lucar.

36. Grégoire 1^{er}, assista à un concile qu'assembla contre Lucar, dans la Moldoblachie, en 1642, Parthénus-le-Vieil.

37. Cyrille, qui fut fait patriarche de Constantinople en 1650.

38. Grégoire II.

39. Parthénus.

40. Calixte, en 1672, sous-

crivit à la réponse de Denis sur les erreurs calviniennes.

41. Zacharie.

42. Grégoire III.

43. Joasaph III.

44. Métrophanes, siégeait vers l'an 1740. (*Oriens christ. tom. 2, pag. 155.*)

Quand la ville de Corinthe fut prise par les Français et les Vénitiens en 1224, elle échut à Geofroi de Villehardouin qui prit le titre de prince d'Achaïe. Elle passa ensuite sous la puissance des Vénitiens sur lesquels Mahomet II la prit en 1458.

Archevêques latins.

1. N..., doyen de Châlons, vers l'an 1210.

2. Gautier, en 1212.

3. N..., auquel est adressée une lettre du pape Honoré III, du 29 octobre 1218.

4. N..., en 1263.

5. N..., envoyé par Grégoire X à Philippe, roi de France, fils de saint Louis, en 1272.

6. Guillaume 1^{er}, de Moerbeka ou de Ninive, petite ville de Flandre, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, sachant parfaitement le grec et l'arabe, nommé par Jean XXI vers l'an 1276. Il a fait plusieurs ouvrages.

7. Matthieu, succéda immédiatement à Guillaume.

8. Guillaume II, dominicain, en 1310.

9. N..., auquel écrivit Jean XXI le 7 mai 1329.

10. Jacques, avant 1349; il fut transféré à Tarente en 1349.

11. François de Massa, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Clément vi.

12. Étienne, évêque de Nîmoie, dans l'île de Chypre, transféré à Corinthe.

13. Pierre 1^{er}, Jean de Barballis, archevêque d'Acerenza, transféré à Corinthe en 1395.

14. Jean-Pierre, évêque de Céphalonie, transféré en 1401.

15. Antoine, auquel succéda, en 1421....

16. Pierre Rainaldi de Ripa, de l'Ordre de Saint-Dominique.

17. Hugues Rhetus de Bruges, du même Ordre, nommé par Nicolas v en 1450.

18. Jules, souscrivit à la neuvième session du concile de Latran le 5 mai 1514.

19. Bellarini, nommé par les Vénitiens qui avaient repris Corinthe sur les Turcs en 1687. Il avait été évêque de Chio.

20. Ange-Marie Carlini, dominicain, en 1700. (*Gazette*, pag. 340; et 1703, pag. 18. *Oriens christ.* tom. 3, pag. 883.)

CORIOLAN ou LONGUS DE CORIOLAN. (François.) Voyez LONGUS DE CORIOLAN.

CORIUS (Staymon), Milanais, clerc régulier de la congrégation de Saint-Paul, fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Les papes Alexandre vii et Clément ix l'honorèrent de leur bienveillance; il fut fait consultant du saint-office par ce dernier, et fut souvent demandé pour remplir des sièges épiscopaux qu'il refusa toujours constamment. Il mourut de la mort

des justes, le 17 septembre 1679.

Voici ses ouvrages : 1^o *Epitome decretorum omnium Conciliorum provincialium S. Med. ecclesiae per titulos ordine alphabetico Digestæ*; Milan, 1640, in-4^o. 2^o *Concordantiæ morales in Genesim*. Il s'est fait une cinquième édition de cet ouvrage à Milan, 1671, in-folio 3^o. *In Exodum*; Milan 1655, in-folio. 4^o *In Leviticum*, ibid., 1677, in-folio. 5^o *In Numeros*, 1659, in-folio. 6^o *In Deuteronomium*, 1681, in-folio. 7^o *Pharao Flagellatus, sive de decem plagis Ægyptiorum*; Milan, in-folio, tom. 1, 1660; tom. 2, 1662; tom. 3, 1677, tom. 4, manuscrit. 8^o *Rhetoris Vincentii Galli compendium*; Milan, 1656, in-12. 9^o *Nox atra in exequiis cardinalis Theodori Trivultii*; Milan, 1657, in-fol. avec figures. 10^o *Manuale regularis disciplinæ*; Milan 1650, in-4^o. 11^o *Promptuarium Episcoporum*, 1668, in-4^o. 12^o *Vitæ sanctorum Haymonis et Vermundi fratrum de Coriis*, in-8^o. 13^o *Nomenclaturæ biblicæ*, quatre volumes in-folio, manuscrits. 14^o *In Cantica canticorum commentaria*, quatre volumes in-folio, manuscrit. (*Biblioth. scriptor. Mediolan.*)

CORMEILLES, *Cormeliæ*, abbaye de bénédictins non réformés, était située dans un bourg de même nom, entre Lizieux et Pont-au-de-Mer sur la Calonne. Elle fut fondée vers l'an 1060, sous l'invocation de la Vierge, par Guillaume, fils d'Osberne de Crespon qui y fut inhumé

l'an 1070. L'église de cette abbaye fut brûlée par la foudre le 30 novembre 1674; et au commencement du siècle précédent le monastère était peu nombreux et presque entièrement ruiné; mais Charles d'Orléans, fils de Henri d'Orléans, marquis de Rhotelin, en ayant été nommé abbé commendataire en 1726, en fit réparer les bâtimens et y rétablit le bon ordre. Cependant le nombre des religieux n'augmenta pas. La baronie de Cormeilles, composée de quatre paroisses en seigneurie et patronage, appartenait à l'abbaye qui avait haute justice. (La Martinière. *Gallia christ.* tom. 2, col. 846.)

CORMERY, *Cormeriacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, était située dans une petite ville du même nom, en Touraine sur l'Indre, à trois ou quatre lieues de Tours. Elle fut fondée l'an 780, par Ithier, abbé de Saint-Martin, du consentement de Charlemagne qui en donna ses lettres de confirmation l'an 791. Depuis ce temps-là, les abbés de Cormery furent toujours siegneurs de la ville. (La Martinière, *Dict. géogr.*)

CORMIS (François de), mort doyen des avocats du parlement de Provence en 1734, âgé de quatre-vingt-quinze ans, joignait à une grande expérience une étude continuelle des lois. Il était neveu de Scipion du Perrier, écuyer et doyen des avocats du même parlement. Il a fait réim-

primer les œuvres de M. du Perrier, son oncle, en deux volumes in-fol., à Toulouse, 1721. Le premier volume est, 1° des *matières ecclésiastiques et bénéficiales*; 2° des *matières féodales, droits de lots, et autres droits seigneuriaux*; 3° des *mariages, secondes nocces et dots*; 4° des *testamens et successions ab intestat, des substitutions, élections et fideicommiss*. Le second volume est, 1° des *substitutions, fideicommiss et élections*; 2° des *légitimes et des legs*; 3° des *intérêts*; 4° des *différentes matières mêlées*; 5° des *matières criminelles*. (Journal des Savans, 1722, pag. 497 de la 1^{re} édition.)

CORNA, ville épiscopale de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. La Notice d'Hiérocle en fait mention. Elle a eu deux évêques.

1. Inzuz, qui assista au premier concile général de Constantinople.

2. Néoptolème, à celui de Chalcedoine.

CORNARTISTES, *Cornarthiani* ou *Cornerthiani*. Les Cornartistes étaient disciples de Théodore Cornhartou Cornherst, secrétaire des États de Hollande, hérétique enthousiaste qui composa quelques traités de théologie, et qui mourut en 1590. (Paul Colomiés, *Mélang. histor.*)

CORNE. L'Écriture, sous le nom de cornes, entend quelquefois une hauteur, un angle, un coin. *Vinea facta est dilectomao in cornu lio fiolei*: Mon bien-

aimé a une vigne située sur une hauteur ou sur le coin d'une montagne fertile et grasse. (*Isaïe*, 5, 1.) Quelquefois elle entend la gloire, l'éclat, les rayons. Il est dit dans le trente-quatrième chapitre de l'Exode, v. 29, que le visage de Moïse était environné de cornes, c'est-à-dire qu'il était rayonnant, et qu'il en sortait comme des cornes de lumière. *Dieu a élevé ma corne ; il a élevé la corne de son oint ; c'est-à-dire, il m'a comblé de gloire ; il a relevé la gloire de son Roi et de son prêtre.* (1. *Reg.*, 2, 1, 10.) La corne est aussi le symbole de la force dans les livres saints. Le Seigneur élève la corne de David (*Ps.* 131, 17) ; la corne de son peuple ; (*Eccli.*, 47, 6.) Il brise la corne des méchants. (*Eccli.* 47, 8, etc.)

CORNEILLE, centenier ou capitaine d'une compagnie de soldats dans la cohorte appelée l'*Italienne*, demeurait à Césarée en Palestine du temps de l'empereur Tibère. Il était Gentil, et cependant il connaissait le vrai Dieu, sans doute par le commerce qu'il avait avec les juifs, quoiqu'il n'observât pas leur loi. Il jeûnait et priait beaucoup, faisait de grandes aumônes, réglait sa maison en sorte que tout le monde rendait témoignage à sa vertu. Un jour qu'il était à jeun et en prières, sur les trois heures après-midi, il vit clairement entrer dans sa chambre un ange de Dieu sous la forme d'un homme revêtu d'une robe éclatante, qui l'appela par son nom,

et lui dit d'envoyer chercher saint Pierre qui était à Joppé, et qui vint à Césarée dans la compagnie de deux domestiques et d'un soldat que Corneille lui avait envoyés. Le pieux centenier alla au-devant du saint apôtre, se jeta à ses pieds, lui raconta l'apparition de l'ange, se fit instruire et baptiser avec ceux de sa maison. Quelques uns ont fait saint Corneille évêque de Césarée en Palestine ; d'autres dans la Phrygie ; d'autres ailleurs, mais la plupart sont sans autorité. Ce que l'on dit de l'invention de son corps, sous l'empereur Théodose-le-Jeune, et de sa translation par Sylvain, évêque de Troade en Phrygie, n'a pas plus de fondement. Les Latins célèbrent la mémoire de saint Corneille le deuxième jour de février, et les Grecs le 13 septembre. Ils le qualifient de martyr sans aucune preuve. Les actes que l'on a de saint Corneille ne sont point une pièce originale, ni authentique ; et nous n'avons de certain sur son sujet que ce qui en est dit dans les Actes des Apôtres, ch. 10. (Baillet, 2 février.)

CORNEILLE (saint), pape et martyr, était prêtre du corps du clergé romain, lorsqu'il fut choisi pour succéder à saint Fabien sur la chaire de saint Pierre, le 2 juin de l'an 250. Son élection fut traversée par Novatien, prêtre romain qui se fit sacrer évêque de Rome par trois prélats d'Italie, et devint ainsi le premier anti-pape. Il imputa à saint Corneille diverses calomnies, à la

faveur desquelles il gagna quelques prêtres, quelques confesseurs et une partie du peuple. Cependant l'empereur Gallus, successeur de Dèce, persécutait l'Église. Saint Corneille fut pris, il confessa généreusement, et fut exilé, comme l'on croit, à Civita-Vecchia où il mourut, selon les apparences, de sa mort naturelle, ce qui n'a pas empêché qu'on ne l'ait honoré comme martyr, étant mort en prison, ou au moins en exil, par suite de sa confession. Saint Jérôme a cru qu'il avait répandu son sang dans Rome même. Sa mort arriva le 14 septembre 252, après deux ans trois mois douze jours de pontificat. Luce 1^{er} lui succéda le 18 octobre de la même année. On fait la fête de saint Corneille à Rome le 16 septembre, et ailleurs, on en fait mémoire le 14 du même mois. On croit que son corps, après diverses translations, fut apporté à Compiègne dans l'abbaye qui porte son nom, bâtie par Charles-le-Chauve, où il se conserve dans une même châsse avec celui de saint Cyprien. On a deux lettres de saint Corneille à Fabius, évêque d'Antioche, parmi celles de saint Cyprien. Quelques uns lui attribuent aussi le traité intitulé : *De la discipline et du bien de la chasteté*. Il y a encore dans la bibliothèque des Pères une lettre attribuée à saint Corneille, adressée à Lupicin, évêque de Vienne; mais cette lettre n'est point de ce pape, non plus que les deux qui sont sous son nom parmi les

Décrétales. (Saint Cyprien, *épist.* 52. Eusèbe, *Hist. eccl.* liv. 6 et 7. Tillemont, *Mém. eccl.*, tom. 3. Baillet, 16 septembre.)

CORNEILLE DE COMPIEGNE

(saint), *Sanctus Cornelius Compendiensis*, abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, était située dans la ville de Compiègne, au confluent de l'Aisne et de l'Oise, au diocèse de Soissons. Elle fut fondée au neuvième siècle par Charles-le-Chauve, et occupée d'abord par des chanoines séculiers. L'église fut dédiée en 877, par les légats du pape Jean VIII, accompagnés d'un grand nombre d'autres prélats. On y conservait, entre autres reliques, le staire dont Notre-Seigneur fut enveloppé en son sépulcre, le voile de la sainte Vierge, et les corps de saint Corneille et de saint Cyprien, dont le pape avait fait présent à Charles-le-Chauve, lorsque ce prince alla se faire couronner à Rome en 875. Le roi Louis-le-Bègue, Louis V, et Hugues Capet furent inhumés dans cette église. Charles-le-Chauve, en fondant le monastère de saint Corneille, lui fit des donations considérables, et lui accorda de grands privilèges. Le pape Jean VIII l'exempta de la juridiction de l'évêque diocésain, et plusieurs de ses successeurs accordèrent d'autres droits très-honorables aux abbés de saint Corneille, comme de porter la crosse, la mitre et l'anneau, d'officier pontificalement, de conférer la tonsure et les Ordres mineurs, etc.

Cette abbaye ayant été brûlée au dixième siècle, le roi Charles-le-Simple la fit rebâtir, et soumit à sa juridiction l'église collégiale de Saint-Clément, que la reine Frédérune son épouse avait fondée pour y enterrer les pauvres et les pèlerins. Le roi Robert et Louis VI firent beaucoup de bien à ce monastère, qu'on ôta ensuite aux chanoines pour le donner aux bénédictins de Saint-Denis. Le premier abbé qu'on y mit après l'expulsion des chanoines fut Eudes de Dueil, religieux de la même communauté de Saint-Denis. Il fut nommé en 1150, et obtint la même année, du roi Louis VII et du pape Eugène III, la confirmation de tous les privilèges dont avait joui jusqu'alors l'abbaye de Saint-Corneille. Elle exerçait encore avant la révolution la juridiction épiscopale sur une grande partie de la ville, qu'elle céda à l'évêque de Soissons par transaction, à condition que le grand-prieur de Saint-Corneille serait son seul grand-vicaire dans toute la ville, dont la justice était partagée entre le Roi et l'abbaye. La mense abbatiale de ce monastère était unie à l'abbaye royale des religieuses du Val-de-Grâce à Paris, depuis 1656. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 435, nov. édit.)

CORNEILLE ou CORNEUIL, *Corneolum*, l'unique abbaye qui restait avant nos troubles dans la Franche-Comté, de l'Ordre de Prémontré. Elle était proche de la ville de Gray, au diocèse

de Besançon, et fut fondée au douzième siècle. Elle était toujours demeurée en règle. (*Dict. univ. de la France.*)

CORNEJO (Pierre), carme espagnol, est connu sous le nom de *Cedro Cornejo de Pedrossa*. Il était de Salamanque où ayant été reçu docteur dans l'Université, il fut depuis choisi pour y enseigner la philosophie et la théologie. Il remplit les premières charges de son Ordre, et mourut en 1618. Il a écrit sur saint Thomas, etc. Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana*, etc.

CORNELIUS à Lapidé (Corneille de la Pierre), jésuite du dix-septième siècle, était natif d'un village du diocèse de Liège. Il entra dans la société des jésuites le 8 juillet 1592; et après avoir appris le grec et l'hébreu, il se livra tout entier à l'étude de l'Écriture-Sainte. Il enseigna à Louvain, puis à Rome où il mourut le 12 mars 1637, à soixante-onze ans. Nous avons de lui un savant commentaire sur l'Écriture-Sainte où il a mêlé beaucoup d'érudition et un grand nombre de questions assez éloignées de leur texte. Cependant cet auteur fait profession, dès le commencement de son ouvrage, d'être court, et de recueillir en peu de mots ce qui avait déjà été remarqué par les autres avec plus d'étendue. Il est vrai, dit M. Simon, que ces sortes de commentaires qui sont pleins d'érudition plaisent à une infinité de gens, et surtout aux prédicateurs; mais ils ne peuvent

être au goût des personnes judiciaires! qui veulent que chaque chose soit traitée séparément et en son lieu. (M. Simon, *Histoire de l'Ancien-Testament*. Dupin, dix-septième siècle, pag. 1.)

CORNER (Flaminius), fils de Jean-Bapt. Corner, sénateur, naquit à Venise le 4 fév. 1693, d'une très-ancienne et noble famille qui de tout temps s'était distinguée dans la république. Il reçut une excellente éducation sous les yeux d'un père dont la grandeur d'ame, l'amour du bien public, la piété et la religion étaient autant de leçons vivantes pour le jeune Corner. Il fit éclater de bonne heure cette douce habitude à la vertu, et cette supériorité de génie si propre aux affaires; aussi avait-on accordé à son mérite une place dans le sénat où on le voyait manier avec la plus grande dextérité et les plus heureux succès, les affaires les plus importantes et les plus délicates de la république dont il était l'ornement et l'appui. Au milieu de ses occupations et malgré le tourbillon des affaires, il sut se ménager assez de momens de loisir pour cultiver les lettres et l'étude, surtout de la jurisprudence la plus la plus profonde. Nous avons de lui : 1° *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis nunc etiam primum editis illustratæ, ac in decades distributæ*. Venitiis, Joan. Baptist. Pascuali, 1739-1749, tom. 18, in-4°. Cet ouvrage qui doit avoir coûté à M. Corner d'immenses recherches, est également solide

et lumineux; il est plein d'excellentes vues par rapport à l'histoire de l'Eglise de Venise. Quand on n'y considérerait que cette prodigieuse quantité de monumens respectables par leur ancienneté, que cet illustre auteur nous a conservés, et qu'il délivra par là des malheurs des temps, qui nous en ont enlevé un si grand nombre et en tout genre, ce savant mérite par ce seul endroit la reconnaissance de tous les vrais amateurs de l'antiquité. Benoît XIV faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il en écrivit une belle lettre de congratulation à M. Corner, et elle est imprimée en latin.

2°. *Cleri et collegii novem congregationum Venetiarum documenta et privilegia*, in-4°. Ils sont insérés dans l'ouvrage précédent.

3°. *Creta sacra; sive de episcopis utriusque ritus græci et latini in insula Creta; lisdem typis*, 1754, tom. 2, in-4°.

4°. *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastica et civili statu historicis documentis illustrata. Accedit episcoporum Mothonensium et Coronensium series expurgata*; Patavii, Joann. Manfredi, 1759. C'est un volume in-4°, divisé en deux parties; la première est de 201 pages; la seconde en renferme 108.

5°. *Opuscula quatuor, quibus illustrantur gesta beati Francisci Quirini, patriarchæ Gradenensis: Joannis de Benedictis episcopi Tarvisini: Francisci Foscari ducis venetiarum: An-*

dræ Donati Equitis. Accedit opusculum quintum de cultu S. Simeonis pueri Tridentini Martyris apud Venetos; Venetiis, Carnioni, 1758, in-4°.

6. *Apparitionum et celebriorum imaginum Deiparæ virginis Mariæ in civitate et dominio Venetiarum enarrationes historice; Venetiis, Remondini, 1760, in-12, et traduites en italien sous le titre suivant: Notizie storiche delle apparizioni e delle imagini piu celebri di Maria Virgine sanctissimæ; Venetia, Antonfo Zaeta, 1761, in-12.*

7. *Notizie storiche delle chiese e monasteri di Venezia e di Torcello, tratte dalle chiese Veneziane e Torcellane, illustrate da Flaminio Corner senator Veneziano; Padoua, per Gio. Manfrè, 1758, in-4°.* C'est un abrégé du grand ouvrage dont nous avons parlé en premier lieu. On y trouve à la tête une traduction italienne de la savante lettre de Benoît XIV, qu'on a déjà citée. (Mémoires communiqués par le révérend père Fabricy, dominicain de la Minerve.)

CORNET (Nicolas), docteur de Sorbonne, de la maison et société de Navarre, naquit à Amiens le 12 octobre 1592. Il fut syndic de la Faculté de Théologie en 1649, et déséra sept propositions sur les matières de la Grace, dont les cinq premières sont celles qui furent condamnées depuis comme extraites du livre de Jansénius. On attribue

à Cornet la belle préface qui est à la tête du livre de controverse du cardinal de Richelieu qui avait une estime singulière pour ce savant docteur, et qui lui avait donné place dans son conseil. Il mourut à Paris le 18 avril 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges. Bossuet fit son oraison funèbre.

CORNETTE, se disait autrefois de toute sorte d'habillemens de tête. Ainsi on appelait cornettes de moines, d'avocats, les chaperons que les uns et les autres portaient sur la tête. (Voyez CHAPERON.)

CORNETTE, signifie aussi une bande de soie large et pendante jusqu'à terre, que les docteurs en Droit portaient anciennement autour du cou.

CORNEVILLE, *Cornevilla*, abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans le Roumois, à deux lieues au-dessus de Pont-audemer, au diocèse de Rouen. Elle fut fondée par Gilbert de Corneville l'an 1143; et Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, dédia l'église sous le nom de Notre-Dame, en 1147. Cette abbaye qui ne fut d'abord qu'un prieuré, dépendait autrefois de celle de saint Vincent-aux-Bois, au diocèse de Chartres. Il paraît par les actes du synode de l'archevêque de Rouen, tenu au mois de novembre 1233, que les abbayes de Saint-Vincent et de Corneville étant en litige au sujet de cette dépendance, il fut décidé que l'abbé de Saint-Vin-

cent avait droit de visiter une fois l'an, et plus souvent même s'il était nécessaire, l'abbaye de Corneville, de punir les chanoines qui ne feraient pas leur devoir, de siéger le premier au chœur et au réfectoire, et en cas de vacance, de députer deux chanoines pour assister à l'élection du nouvel abbé. L'abbaye de Corneville fut brûlée par le feu du ciel le 10 août 1287; et au commencement du dix-septième siècle, elle était en si mauvais état qu'elle n'avait pas même la figure de monastère; mais les chanoines réguliers de la congrégation de France qui y furent introduits en 1659, en firent rebâtir tous les édifices et y rétablirent l'observance régulière. L'abbé nommait aux cures régulières de Corneville, Coltot, Vattetot, Cauverville, Villequier, et de Fierville; aux prieurés de Roudemare et de Saint-Jean-de-Beaumont-le-Roger, et à la chapellenie de Saint-Laurent de Formetuit. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 208, nov. edit.)

CORNICHES. Autrefois il n'y avait point de corniches aux autels; elles sont expressément défendues dans le cérémonial des évêques, dans celui des chanoines, dans celui de Paris, dans le commentaire de Gavantus sur les rubriques du Missel romain, etc. Les corniches sont incommodes; elles gâtent les ornemens des ministres de l'autel, et elles sont si larges dans quelques endroits, qu'elles empêchent de faire les cérémonies de

la messe; comme de baiser l'autel et les reliques. C'est la paresse et l'épargne qui les ont introduites. Un devant d'autel cloué sur un chéssis est plutôt placé dans une corniche. Il faut un peu moins d'étoffe pour un devant d'autel à corniche que pour un autre qui n'en a point. Cela suffit pour déterminer des filles qui sont naturellement ménagères; aussi est-ce aux religieuses qu'on attribue cette invention. (Boequillot, *Liturg. sacr.* pag., 105.)

CORNICULANUM, siège épiscopal de la Mauritanie Césarienne en Afrique. (*Notit.*, n. 4.) L'anonyme de Ravenne et les Tables de Peutinger en font mention.

CORNOEUS (Melchior), jésuite de Westphalie, né en 1598, mort le 13 mars 1665, a laissé des œuvres de controverse et de piété, en latin et en allemand, imprimées à Mayence et à Wurtzbourg depuis l'an 1647 jusqu'à l'an 1664. Il a aussi donné, *Animadversions contre l'Anti-Becan de Jean Crocius*, à Mayence en 1647. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2259.)

CORNU-STIBII, nom de la troisième fille de Job. Ce mot hébreu signifie une corne pleine de fard ou d'antimoine. La Vulgate a mis la signification pour le nom. (*Job.*, 42, 14.)

CORONE, ville épiscopale du Péloponnèse, sur le golfe de Coron, de la province Hellade, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Corinthe :

elle est située sur le Mont-Thomas, bien fortifiée, avec un très-bon port. Les Vénitiens en étaient autrefois les maîtres, leur ayant été donnée par les despotes de la Morée. Elle est aujourd'hui aux Turcs, depuis qu'elle fut prise par Bajazet II. Il n'y a point d'évêque de cette ville avant le treizième siècle. Voici ceux qui ont siégé depuis :

1. Jean, à qui écrivit Théodore Lascaris le jeune un traité de la procession du Saint-Esprit contre les Latins, vers la fin du treizième siècle.

2. N..., sous l'empereur Jean Cantacuzène.

3. Arsène, qui écrivit une lettre à Théodose Zigomala.

4. Bessarion.

5. Sophrone, siégeait en 1731. (*Oriens christ.* tom. 2, pag. 194.)

CORONEA, ville épiscopale de la province Hellade, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole d'Athènes, sur un élevé lieu proche de l'Hélicon, a eu les évêques suivans :

1. Onésiphore, dont parle saint Paul, 2. *ad Timoth.*, 1, 16.

2. Agathoclès, au concile d'Éphèse.

3. Aphobius; lettre synodale de la province de Corinthe à l'empereur Léon. (*Ibid.*, pag. 191.)

CORONEA, ville de Grèce dans la Béotie, appelée présentement Corone. Elle est située sur un lieu élevé proche le lac de Copaide (de Livadia) où le Céphisso va se rendre. Elle est

épiscopale sous la métropole d'Athènes. Voici ses évêques latins :

1. Paul, auquel succéda en 1367.

2. Pierre Cornario, de Venise, et de l'Ordre des Frères-Mineurs.

3. Marsin, en 1419.

4. Procule de Le Pays, de l'Ordre de Saint-Dominique, le 15 janvier 1420.

5. François, après la mort duquel Eugène IV nomma

6. Matthieu, le 22 septembre 1435, pénitencier du pape, et de l'Ordre des Frères-Mineurs. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 858.)

CORONEA ou CORONE, ville du Péloponèse, dans la province dite *Mesegina*, colonie de Thèbes, sur la côte du golfe de Corone. Bajazet II prit cette ville sur les Vénitiens en 1500. Charles V la reprit en 1532, et la remit aux Turcs en 1534. Les Vénitiens la reconquirent en 1585. Son siège, sous Patras, a eu les évêques latins suivans :

1. N..., auquel écrivit Innocent III la vingt-troisième et vingt-quatrième lettre du livre 13, en 1210.

2. N..., en 1263.

3. Haymon, nommé par Nicolas III. (*Wadingue, ad an.* 1278.)

4. N..., un de ceux que Clément V convoqua au concile de Vienne.

5. Fatius ou Boniface, surnommé *Doronaticus*, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque

de Sagone, nommé par Boniface VIII en 1297. Il en était encore commendataire en 1320.

6. Albertin, auquel Jean XXII donna pour successeur. . . .

7. Alvare Pelagius, de l'Ordre des Frères-Mineurs espagnols.

8. Israel, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, surnommé *Michel*, succéda en 1333.

9. Jean I^{er}, en 1346, transféré à Pise en 1349. Il était de l'Ordre de Saint-François.

10. Philippe de Lanzano, en 1349, transféré à Otrante en 1351.

11. Jean II, Raolecus, de l'Ordre de Saint-François. Wadingue.

12. Louis, transféré à Aquilée en 1359.

13. Pierre I^{er}, carme, nommé par Innocent VI à la place de Louis.

14. Paul Foschari, de Venise, transféré à Venise en 1367. Il eut pour successeur. . . .

15. Pierre Cornaro, de l'Ordre des Mineurs.

16. Barthélemy, de Sienne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1413.

17. François.

18. Matthieu Wadingue, qui met ces deux évêques, sous Athènes se trompe évidemment.

19. Christophe, siégeait en 1437, qu'il alla inviter l'empereur Jean Paléologue au concile de Florence, de la part du pape Eugène IV.

20. Barthélemy II, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, avait été évêque d'Argos quand il fut

transféré à Corone. Il quitta ce siége en 1457, et mourut à Florence en 1466, le 21 juin, dans le couvent de Sainte-Marie-la-Nouvelle, de son Ordre.

21. N....., parla beaucoup à Mantoue, en présence du pape Pie II, de la nécessité de faire la guerre aux Turcs.

22. Vincent, évêque de Segui, transféré par Jules II, et remplacé par Louis de Viterbe, dominicain. (Tom. 4, *Bull.*, pag. 284.)

23. Louis de Palerme, transféré par Jules II en 1509, à Humanata, assista au concile de Latran en 1512.

24. N....., tué par les Turcs en 1570, au siége de Nicosie, avec plusieurs autres évêques. (*Oriens. chr.*, tom. 3, p. 1035.)

CORONEL (Paul), ecclésiastique espagnol, natif de Ségovie, savait les langues orientales, l'Écriture et la théologie. Le cardinal Ximenes l'employa pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut le 30 septembre 1534, et passa pour l'auteur d'une addition à l'ouvrage de Nicolas de Lira, de *Translationum differentiarum*. (Nicolas Antonio, *Biblioth. serip. Hispan.*)

CORONEL (Grégoire - Nunnius), Portugais, de l'Ordre des Augustins, fleurit à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On a de lui : 1^o dix livres de la vraie Église, à Rome, en 1594 ; 2^o six livres de l'état le plus parfait de la République ; 3^o un livre des traditions apostoliques, à Rome, en

1597 ; 4^e les Actes des congrégations sous Clément VII, touchant la Grace; manuscrits dont on a publié des extraits. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 1424.)

COROZAIM ou CHORAZIN, ville de Galilée sur le bord occidental de la mer de Tibériade, assez voisine de Bethzaïde. Saint Jérôme la met à deux mille pas de Capharnaüm. Jésus-Christ prêcha souvent et fit beaucoup de miracles dans cette ville; mais elle n'en profita pas. (*Matth.*, 11, 21. *Luc*, 10, 13.)

CORPORAL, *corporale*, linge sacré qu'on étend sur l'autel en disant la messe, pour mettre immédiatement dessus le calice et le corps de Notre-Seigneur, d'où il est appelé *corporal*. Les corporaux doivent être de toile de lin très-blanche, point trop claire, sans dentelle ni autre ornement, si ce n'est au bord. On y peut mettre une petite croix faite à l'aiguille avec de la soie ou du fil blanc, à l'endroit où le prêtre baise l'autel ordinairement.

Le corporal représente le linceul dans lequel le corps de Jésus-Christ fut enveloppé après sa mort. Il est aussi, par sa blancheur, le symbole de la pureté nécessaire au célébrant et à ceux qui communient. Un prêtre ne peut jamais célébrer la messe sans un corporal de lin, quand même un peuple entier devrait manquer la messe un jour d'obligation, parce que l'Eglise défend de célébrer sans corporal de

lin, et que la coutume générale est conforme à cette défense : *Consulto omnium statuimus, ut sacrificium altaris non in serico panno, aut tincto, quispian celebrare præsumat; sed in puro linteo, ab Episcopo consecrato, terreno scilicet lino procreato, atque contexto. Can. consulto 46, de consecr. dist., 1.* Ce canon, rapporté par Gratien, est attribué au pape Eusèbe, ou à Sylvestre^{er}. Il n'est pas permis non plus à aucun laïque de toucher, ni de baiser le corporal, sous prétexte de dévotion ou autrement. *Corporale..... nec inferioribus (Clericis) tangere licet: et nota..... quod mulieres etiam moniales..... nec vasa sacra nec corporalia debent contingere.* (Saint Antonin, 3 part. tit. 13.) c. 6, §. 5. Pontas, tom. 1, au mot CORPORAL, et *Suppl. part. 1*, au mot CORPORAL.

Le corporal était autrefois une grande nappe qui couvrait tout l'autel. L'Ordre romain le dit expressément en lui donnant le nom même de corporal : *Le diacre prend le corporal dessus le calice; et l'ayant mis sur l'autel à sa droite, il jette l'un des bouts au second diacre qui l'étend avec lui.* Cette longueur du corporal était nécessaire dans ces temps-là, parce qu'il servait à couvrir les dons, ou les pains que l'on consacrait alors, et qui étaient en grand nombre; d'où vient qu'on ne l'étendait précisément qu'avant l'oblation du pain. (Bocquillot, *Liturg. sacr.* pag. 88. Claude de Vert, *Ciré-*

monies de l'Église, tom. 3, pag. 157.)

CORPORALIER, boîte où l'on met les corporaux. *Corporalium theca*.

CORPS DE JÉSUS-CHRIST (religieux du), ou du *Saint-Sacrement*, Ordre fondé vers le commencement du quatorzième siècle, mais dont on ignore le fondateur. On rapporte l'institution de cet Ordre à une société de personnes dévotes qui, après que le pape Urbain iv eut institué la fête du Saint-Sacrement, s'engagèrent à une adoration particulière du Saint-Sacrement, et à en réciter le nouvel office, composé par saint Thomas d'Aquin. Cette société fut depuis érigée en congrégation sous le nom de *Religieux-Blancs du Saint-Sacrement*, ou de *Frères de l'Office de Saint-Sacrement*, auxquels on donna la règle de Saint-Benoît. Leur premier couvent fut à Galdo, au diocèse de Nécora en Ombrie, d'où ils furent transférés l'an 1373 en l'église de Sainte-Marie près de Foligni. Le pape Boniface ix les unit en 1393 à l'Ordre de Cîteaux, et Grégoire xiii à la congrégation du Mont-Olivet, en 1582. (Hernant, *Histoire des Ordres religieux*.)

CONRADIFI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), cardinal de la création du pape Innocent xiii, de

l'an 1721, était également versé dans l'antiquité profane et ecclésiastique. Il fut fait dataire, et se trouva au conclave où Benoît xiii fut élu, et où il eut lui-même des voix pour le souverain pontificat. Il mourut à Rome le 8 février 1743, âgé de quatre-vingt deux ans huit mois et cinq jours. On a de cet illustre et savant cardinal : *Vetus Latium prophanum et sacrum*; ouvrage plein d'érudition et de recherches, en deux vol. in-fol., dont le premier parut à Rome, en 1704, le second en 1705. Le père Joseph-Roch Vulpi, jésuite, a donné depuis 1726 jusqu'en 1740, 8 volumes. in-4^e qui servent de suite à cet ouvrage. Quoique le titre porte *Latium prophanum et sacrum*, Corradini et son continuateur n'ont donné au public que les antiquités profanes. Vulpi avait déjà composé deux vol. du *Latium sacré*, mais ils sont restés manuscrits. *De civitate et Ecclesia setina*, à Rome, 1702, in-4^o. C'est l'histoire de Sezza, ancienne colonie romaine au pays des Volsques, et patrie de l'auteur. On lui attribue encore une Dissertation touchant certains droits contestés entre l'Empereur et le pape, de *Jure precum primariarum*, imprimée en 1707 sous le nom supposé de jurisconsulte Conradus Oligenius.

CORRECTION FRATERNELLE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De la Nature et de la Nécessité de la Correction fraternelle.*
 § II. *Des Conditions de la Correction fraternelle.*
 § III. *De l'Ordre et de la Nature de la Correction fraternelle.*

§ I^{er}.

De la nature et de la nécessité de la Correction fraternelle.

La correction fraternelle est un avertissement charitable dont le but est l'amendement du coupable qu'on avertit. Cette sorte de correction est nécessaire de précepte divin. Jésus-Christ l'a commandée par ces paroles en saint Matthieu, c. 18, vers. 15. *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum*; paroles que les saints Pères expliquent en général de toute sorte de péchés, et non pas seulement de ceux qui se commettent contre la personne même qui corrige. (Saint Basile, *in Regul. Brev. Régia*, 47. Saint Ambroise, l. 8, *in Lucam*. Saint Chrysostôme et saint Jérôme, *in Matth.*) Saint Paul ordonne la même chose dans sa première épître aux Thessalon. chap. 5, vers. 14, par ces paroles : *Corripite inquietos*; et par ces autres, *corripite ut fratrem*.

La correction fraternelle étant nécessaire de précepte divin, il s'ensuit qu'on est obligé de la faire dans les circonstances dont nous allons parler, et que celui

qui l'omet dans ces circonstances pèche, ou mortellement, ou véniellement. Il pèche mortellement lorsqu'il a juste raison de croire que, s'il faisait la correction, le coupable se convertirait, et qu'il ne la fait pas cependant par crainte, par cupidité, par respect humain, par quelque autre motif de cette nature qui domine dans son cœur. Il pèche véniellement, lorsque par crainte ou par cupidité, il se montre négligent à faire la correction qu'il serait cependant s'il était sûr de convertir le coupable, malgré la crainte ou l'espérance auxquelles il préfère la charité fraternelle dans son cœur. Il ne pèche point du tout lorsqu'il omet la correction, parce qu'il prévoit avec fondement qu'elle serait inutile ou même préjudiciable au pécheur qui en prendrait occasion de devenir plus méchant, ou de nuire aux autres. *Correctio fraterna tripliciter omitti potest. Uno quidem modo, meritorie, quando ex charitate aliquis correctionem omittit.* C'est quand la correction sera inutile ou pernicieuse. *Alio modo pratermittitur fraterna correctio cum peccato mortali... quando*

aliquis præsumit de aliquo delinquente, quod probabiliter posset eum a peccato retrahere, et tamen propter timorem vel cupiditatem prætermittit. Tertio modo hujusmodi omissio est peccatum veniale, quando timor vel cupiditas tardiore facit hominem ad corripiendum delicta fratris; non tamen ita quod si ei constaret, quod fratrem posset a peccato retrahere, propter timorem vel cupiditatem omitteret, quibus in animo sua præponit charitatem fraternam. (Saint Thomas, 2^e 2^e, q. 33, art. 2, ad. 3.)

§ II.

Des conditions de la Correction fraternelle.

Il faut quatre conditions pour que le précepte de la correction fraternelle oblige. La première, c'est la certitude morale du péché. La seconde, c'est l'utilité de la correction qui se prend, ou du côté de l'honneur de Dieu qu'on met à couvert par la correction, comme lorsqu'on reprend les jureurs et les blasphémateurs; ou du côté du scandale qu'on empêche; ou du côté de la personne qui avertit, marquant par là qu'elle ne donne aucun consentement à la faute du coupable; ou enfin de la part du coupable qui profitera de la correction. La troisième condition, c'est la capacité dans celui qui veut faire la correction pour corriger utilement. La quatrième, c'est la

matière de la correction, laquelle ordinairement doit être un péché mortel, pour qu'un particulier soit obligé de faire la correction.

De là il s'ensuit qu'on n'est point obligé à la correction fraternelle, 1^o quand on n'est pas certain du péché; 2^o quand la correction ne sera point utile, ni pour l'amendement du coupable qui n'en profitera pas, ni pour empêcher le scandale, ou le déshonneur de Dieu, ou le consentement tacite de celui qui omettrait la correction; 3^e quand la personne qui voudrait corriger n'est pas propre à faire utilement la correction, ou parce qu'elle est simple et ignorante, ou parce qu'elle est imprudente, ou parce qu'elle est scrupuleuse; car les scrupuleux sont exempts pour l'ordinaire du précepte de la correction fraternelle, à cause de l'embarras continuel où ils sont à ce sujet, trouvant partout, et dans les choses mêmes les plus innocentes, matière de correction; 4^o quand le péché n'est que véniel; car en ce cas un particulier n'est pas obligé de reprendre, à moins que ce ne soit un péché qui est messéant à un homme de probité, ou qui cause du scandale, ou qui expose celui qui le commet à tomber dans le péché mortel. Un supérieur est cependant obligé par son office de reprendre ses inférieurs des péchés véniels, quand même les coupables ne profiteraient point de ses avis ni de ses châtimens,

et cela pour le bien public et pour l'exemple des autres. (Saint Thomas, 2^e 2^e, q. 33, art. 6, *in corp.*)

§ III.

De l'ordre et la manière de la Correction fraternelle.

Ordre de la Correction fraternelle.

L'ordre de la correction fraternelle consiste dans les points suivans : 1^o quand le péché est secret, et qu'il ne nuit qu'au coupable, ou à la personne qui veut le reprendre, on est obligé d'avertir le coupable en secret, supposé qu'il y ait espérance qu'il se corrigera, et l'on pèche en le dénonçant d'abord au supérieur ; 2^o si le péché est secret à la vérité, mais cependant nuisible aux autres, comme l'hérésie, le vol, etc., on doit le dénoncer tout d'un coup au supérieur, afin qu'il veille sur son troupeau ; 3^o si le péché est public ou prêt à l'être, il faut aussi le dénoncer au supérieur, ou pour prévenir le scandale, ou pour le réparer. (Saint Thomas, 2^e 2^e, q. 33, art. 7.)

Manière de la Correction fraternelle,

La manière de la correction fraternelle consiste dans l'humilité, la prudence, la douceur et la charité qui doivent l'accompagner.

1. La correction doit se faire avec une humilité sincère, tant parce que celui qui la fait est faible lui-même et sujet à tomber, que parce que l'orgueil en

empêcherait le fruit. On doit donc marquer une grande modestie en reprenant les autres, surtout lorsqu'on est aussi coupable ou plus coupable qu'eux et que les péchés sont connus. Autrement on pèche contre l'humilité, quoiqu'on ne pèche pas contre le précepte de la correction fraternelle ; car il est permis à un pécheur d'en reprendre un autre qui connaît son péché, parce que la correction fraternelle n'est pas une action sacrée qui exige la sainteté dans celui qui l'exerce : *correctio fraterna non est opus aliqua consecratione sanctificatum, ergo non requirit sanctitatem in operante.* (Sylvius, *in* 2^e 2^e, q. 33, art. 5., q. *utrum peccator*, etc.) Un pécheur public pourrait cependant pécher à raison du scandale qu'il donnerait en faisant la correction, s'il ne prenait de grandes précautions pour la faire. Un supérieur coupable de quelque péché mortel, quoique secret, pèche aussi en faisant la correction *ex officio*, parce qu'il exerce indignement son office de supérieur. (Saint Thomas, *in* 4, dist. 19, q. 2, art. 2, *quæstionc.* 2, *in corp.*)

2. La correction demande une prudence particulière qui doit éclater dans le choix du temps, du lieu et des autres circonstances dans lesquelles on peut croire qu'on sera favorablement écouté, surtout lorsqu'il faut avertir un supérieur, à l'égard duquel on doit s'acquiescer du précepte de la cor-

rection fraternelle , comme à l'égard des autres , quoiqu'avec plus de respect et de circonspection. (Saint Thomas , 2^e 2^e, q. 33 , art. 4, *in corp.*; et *in 4*, dist. 19 , art. 2 , q. 3 , *in corp.*)

3. La douceur et la charité doivent faire le caractère particulier de la correction fraternelle dont la fin n'est que la pure charité et l'amendement du pécheur. Saint Paul prescrit cette règle en ces termes , dans le chap. 6 de son Épître aux Galates : *Fratres , et si praeoccupatus fuerit homo in aliquo delicto , vos qui spirituales estis , hujusmodi instruite in spiritu lenitatis , considerans te ipsum , ne et tu tenteris.* Il faut aussi implorer le secours de Dieu par une humble et fervente prière devant et après la correction. (*Voyez le père Alexandre , Théolog. dogm.* , tom 2 , in-fol. , pag. 624 et suiv. Pontas , au mot CORRECTION.)

CORRÉRIENS ou COTERELLIENS , *Correrii vel Coterelli*. Les Corrériens étaient des hérétiques furieux qui ravageaient tout ce qu'ils pouvaient dans quelques parties des Gaules , vers la fin du douzième siècle. Ils soutenaient quatre erreurs principales qu'ils avaient tirées des Pétrousiens. Ils disaient : 1^o que la sainte Vierge était un ange véritable ; 2^o que les âmes des hommes étaient propagées de leurs parens , *ex traduce* ; 3^o que le corps de Jésus-Christ n'était pas glorieux dans le ciel , et qu'après le jugement dernier ce

ne serait qu'un cadavre infect ; 4^o que les âmes des Saints n'entreraient en possession de la gloire qu'après le jour du jugement. Ces hérétiques furent condamnés l'an 1179 dans le concile général de Latran , tenu sous le pape Alexandre III. (Sanderus , *hær.* 148. Guido. Le Grand , *Hist. hæres.* pag. 239.

CORREÛR (Le) , prêtre , docteur en théologie , mort le 29 septembre 1693 , âgé de plus de soixante ans , est auteur de la pratique des billets entre les négocians , imprimée à Louvain en 1682 , et à Bruxelles en 1690. (Dupin , *Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle* , pag. 2510.)

CORRUPTICOLES ou CORRUPTIBLES , *Corrupticolæ*. Les Corrupticoles étaient des hérétiques eutychiens qui parurent en Égypte vers l'an 531 de Jésus-Christ , et qui eurent pour chef Sévère , faux patriarche d'Antioche , qui s'était retiré à Alexandrie. Leur erreur consistait à dire que le corps de Jésus-Christ était corruptible ; ce qui les fit appeler *Corrupticoles* , c'est-à-dire adorateurs du corruptible ou de celui qui a été corrompu ; car le mot de corrupticole est formé de *corruptus* , corrompu , et de *colo* , j'honore , j'adore.

CORSE , île de la mer Méditerranée , nommée *Cydnos* par les anciens , et *Corsia* par les Latins et les Italiens. Elle a environ trente-huit lieues communes de France d'étendue , du

midi au nord, et dix-huit dans sa plus grande largeur, du levant au couchant. Elle a la mer Ligustique ou de Gênes pour bornes au septentrion et au couchant, la mer de Toscane au levant, et la Sardaigne au midi. L'air y est très-malsain; ce qui est cause qu'elle est peu habitée. Elle a eu autrefois ses rois aussi bien que la Sardaigne, dont elle n'est éloignée que d'une heure de trajet. On distinguait entre ses villes Mariana et Aléria, colonies romaines, l'une fondée par C. Marius, l'autre par Sylla. La Bastie est aujourd'hui la plus considérable. Elle éprouva souvent la valeur des Romains. Licinius Varus la soumit à l'Empire; Metellus la reprit après qu'elle eut secoué le joug. On y établit d'abord des préteurs pour la gouverner; ensuite on y mit des présidents. Elle subit le sort de la Sardaigne dont elle est voisine; tantôt soumise aux Goths et tantôt aux Lombards; prise sur ses derniers par Charlemagne et donnée aux souverains pontifes. Les Sarrasins s'en emparèrent au neuvième siècle; ensuite, le pape Honoré III la divisa en deux parties, et en donna une aux Génois, ou plutôt confirma la donation qui leur en avait été faite par ses prédécesseurs, à condition que le préteur qui y commanderait prêterait serment de fidélité au Saint-Siège, et lui paierait tous les ans une livre d'or. Cette île appartient aujourd'hui à la France.

Elle n'a jamais eu de métropole, et ses évêques ont relevé, partie de l'archevêque de Pise et partie de celui de Gênes. Ses évêchés sont, Aléria ou Alleria, Mariana et Accia, Nebbio, Sagona et Ajaccio.

Il y avait dans l'île de Corse, outre les franciscains de l'ancienne observance, des récollets, des capucins, des servites, des prêtres de la congrégation de la mission, et deux collèges de jésuites, l'un à la Bastia, et l'autre à Ajaccio. Les dominicains avaient un hospice à Lota de Brando, à une lieue et demie de la Bastia; et les chartreux en avaient aussi un dans cette dernière ville.

On divisait l'île de Corse en soixante-huit *pièves* qui toutes ensemble contenaient environ cent douze mille habitans. Ces *pièves* pouvaient être comparées à nos doyennés ou archi-prêtres de France. On appelait *Pievano* le chef ecclésiastique de la *piève*; il jouissait seul des droits, des honneurs et des émolumens, en décimes, de la *piève*.

CORSETTO (Antoine), célèbre jurisconsulte de Sicile, né à Nettuno, mourut à Rome en 1503, et laissa : *de Juramento et ejus privilegiis*; *de Frebellianica*; *Singularia*; *Consilia*; *Responsa*, *regulæ juris*; *Decisiones rotæ sacræ Romanæ* (*Biblioth. sicula.*)

CORSETTO (Octavio), autre jurisconsulte né à Palerme en 1538, et mort dans même la ville en 1587, a laissé : *Consiliorum feudalium*, 1. vol. *Quæstiones*

forenses super ritum M. R. Consilia quatuor; Consilium non antea editum; Pro debitoribus privati delinquentis contra fiscum. (Biblioth. sicula.)

CORSETTO (Pierre), fils du précédent, fut trois fois juge dans la cour souveraine et procureur fiscal de Palerme où il rétablit l'académie des *Accesi* qui s'était éteinte en 1622, et lui donna le titre de *Reaccesi*. Philippe IV, roi d'Espagne, le déclara régent du grand conseil d'Italie. Il se fit nommer comte de Villatta, et prit ensuite l'habit de religieux. Il mourut à Palerme le 23 octobre 1643, et laissa, 1° *Propugnatio vectigalis asportantibus sericum à Messanae portu indicti*. 2° *Problema politicum, quod Octavius, sive de magnanimitate inscribitur*. 3° *Idea Episcopi graphice adumbrata*. 4° *Annotationes ad Consilia feudalia Octavii Corsetti patris*. 5° *Synopsis errorum præcavendorum ab Episcopo in functionibus tum ordinis, tum jurisdictionis*. 6° *Allegationes pro regio fisco*. 7° *Sententiæ breviores ex vitis parallelis Plutarchi*. 8° *Consilia*. 9° *Constitutiones synodales*. Il a aussi laissé d'autres ouvrages manuscrits, comme, de *Ludis*; de *Sacramentis*; de *Censuris*; de *christiani hominis officiis*; *Compendium in summam divi Thomæ*, etc. (*Biblioth. sicula*.)

CORSI (Raymond-Marie), dominicain d'Italie, lecteur de théologie au collège Saint-Marc de Florence, entreprit deux

ouvrages intéressans, savoir : 1° *Della storia ecclesiastica dell' antico Testamento*. 2° *Delle vite degli uomini illustri in santità et doctrina, de primi sei secoli della chiesa*. On souhaitait, et c'était un objet des vœux de beaucoup de personnes, d'avoir en langue italienne deux ouvrages écrits avec élégance, avec dignité, et d'une manière qui répondit à la gravité et à l'importance du sujet, et dont on aurait soin de ne puiser les matériaux, que dans des sources pures, et de bannir rigoureusement tout trait fabuleux. Le premier qui est une histoire ecclésiastique de l'ancien Testament qui peut occuper et instruire des vérités de la religion contenues dans l'ancien Testament, et qui commence à la création du monde, a été continuée jusqu'au temps où commence l'Histoire de l'Eglise, du cardinal Orsi, afin que, par le moyen de ces deux histoires ecclésiastiques, on eût l'histoire de la religion d'une manière suivie. L'autre ouvrage est une collection des vies des hommes illustres par leur sainteté et leur savoir pendant les six premiers siècles de l'Eglise. Le père Corsi s'est chargé de la composition de ces deux histoires dont nous ne connaissons que trois tomes; savoir, le premier tome des *Vies des hommes illustres*, etc., et le premier et second tome de l'*Histoire ecclésiastique*, etc. Le premier tome des *Vies des hom-*

mes illustres, etc., parut à Rome chez Nicolas et Marc Pagliarini, 1759, in-8°; il est dédié au cardinal Delci et a été bien reçu du public. Le premier tome de l'*Histoire ecclésiastique*, etc., a été imprimé aussi chez les frères Pagliarini qui ont eu la gloire d'avoir formé le dessein de donner ces deux histoires; ce volume contient les deux premiers âges du monde; le second a été imprimé à Florence chez Cajetan Viviani, et comprend le troisième âge du monde. Cette histoire est écrite avec beaucoup de jugement, de solidité, d'élégance et de clarté. (*Journal des Savans*, 1757, pag. 187; 1758, pag. 121, 752 et suiv.)

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), évêque de Valva et de Sulmone en Italie, a donné : *Acta sanctorum Martyrum Simplicii, Constantii et Victoriani, quorum reliquiae Celani apud Marsos antiqua veneratione coluntur, vindicata*... Romæ, 1750, in-4°. Les Bollandistes, dans le volume des *acta Sanctorum*, où est compris le 26 du mois d'août, avaient regardé au moins comme suspects les Actes des Martyrs *Simplicius, Constantius et Victorianus*. M. Corsignani en prend la défense, répond aux difficultés, et prétend que ces actes ont dans tous les temps été conservés avec soin dans l'église des Marses, et que les reliques des saints martyrs ayant été transférées en 1059 par l'évêque Pandolfe, y ont

toujours été en grande vénération. (*Journal des Savans*, 1752, pag. 53.)

CORTACIUS (Michel), prêtre de Crète, est auteur d'une homélie sur l'excellence de la prêtrise, imprimée à Venise en 1642. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième*, pag. 2057.)

CORTASSE (Pierre-Joseph), né à Apt en Provence en 1681, se fit jésuite en 1699. Après avoir professé les humanités et fait ses études de théologie, il fut chargé d'enseigner à Lyon la théologie positive et la langue hébraïque. Depuis il vauqua au ministère de la prédication pendant quatorze ans. Il mourut au milieu de ses fonctions à Lyon en 1740. On a de lui l'ouvrage suivant : *Traité des Noms divins, ou des perfections divines*, ouvrage (à ce qu'il dit) de saint Denis l'Aréopagite, propre à donner des idées sublimes de Dieu, et à faire naître de grands sentimens de la religion, traduit du grec en français, avec des notes critiques, philosophiques, théologiques et dogmatiques, à Lyon, chez Deville, 1739, in-4°. (*Journal des Savans*; 1739. Moréri, édit. de 1759.)

CORTESI (Paul), natif d'une famille noble de San-Germiniano, petit bourg de la Toscane, eut d'étroites liaisons avec les plus grands hommes de son temps. Son savoir et ses vertus le firent élever aux premières dignités de l'Eglise. Il fut secré-

taire apostolique sous Alexandre VI, et sous Pie II, ensuite protonotaire apostolique, et nommé à l'évêché d'Urbain; mais il n'a point été cardinal, comme le dit Naudé. Il mourut en 1510, dans la quarante-cinquième année de son âge. A juger de lui par les livres qu'il a composés, nous pouvons dire, après Rhenanus, qu'il est le premier qui ait entrepris de traiter la théologie avec autant de dignité que de politesse. Il y suit l'ordre et les questions de Pierre Lombard. Cet ouvrage, qui comprend quatre livres de Sentences, a été imprimé en 1540 par les soins de Rhenanus qui souhaitait que l'Université de Paris mit son auteur au rang des docteurs de Sorbonne. Il nous avait déjà donné un ouvrage sur le cardinalat, imprimé en 1510. Il est divisé en trois livres dont il n'y a que le troisième qui traite directement des cardinaux; il s'en faut beaucoup que ce dernier traité approche du premier, soit pour le style, soit pour l'utilité. On a encore de lui un dialogue sur les savans d'Italie, *de hominibus doctis dialogus*, qui n'a été imprimé in-4°, à Florence qu'en 1734, par les soins d'Alexandre Politi qui y a ajouté des notes et la vie de l'auteur. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle*, part. 4.)

CORTEZ ou CORTESIO (Grégoire), cardinal, était d'une illustre famille de Modène. Il étudia le Droit canonique et civil,

et fut auditeur auprès du cardinal de Médicis qui fut depuis pape, sous le nom de Léon X. Il se retira ensuite dans l'abbaye de Padolirone, Ordre de Saint-Benoît, près de Mantoue, et y fit profession. Il passa aussi quelque temps dans le monastère de Lérins, et fut enfin fait abbé du Mont-Cassin. Sa science et sa vertu lui acquirent beaucoup de réputation sous le pontificat de Léon X. Le pape Paul III l'envoya en qualité de nonce en Allemagne, et à son retour il le revêtit de la pourpre, en 1542. Il savait parfaitement les langues grecque et latine qu'il avait cultivées dès sa jeunesse, et fut un des bons théologiens de son siècle. Il mourut à Rome l'an 1548, après nous avoir laissé plusieurs ouvrages : *de Theologica institutione liber. De potestate ecclesiastica tractatus. Hymnorum et carminum liber. Tractatus S. Basilii de virginitate, à græco in latinum versus. Epistolarum familiarium etrusco sermone liber. Epistolarum familiarium latino sermone liber. Adversus negantem Petrum apostolum Romæ fuisse. De viris illustribus ordinis monastici liber*. Une partie de ces ouvrages a été imprimée à Venise en 1573, in-4°, par les soins de Hersilia Cortesia de Monte, nièce de l'auteur qui y a joint l'abrégé de la vie de son oncle. On voit, par ses lettres, qu'il avait traduit du grec en latin le discours de saint Grégoire de Nazianze à la louange de saint

Cyprien. Il parle aussi d'un ouvrage de saint Jean Chrysostôme qu'il avait entrepris de traduire, et d'un grand ouvrage de théologie qu'il prétendait diviser en six livres et en six tomes. (Sponde, an. 1547, n. 30. Le Mire: Possevin. Dupin, dix-septième siècle, part. 4.)

CORTIZA, ville épiscopale du diocèse de Moscovie, qu'on dit être *Lans Moscow*, et la première sous cette métropole dont on ne trouve aucun évêque. Je ne vois pas même qu'aucun auteur la mette aujourd'hui parmi les villes épiscopales de cet Empire.

CORTONE, ville d'Italie dans la Toscane. C'est une des plus anciennes, et quelques auteurs font remonter sa fondation avant celle de Rome. Elle est située sur une montagne dans la campagne de Florence, dans les États du grand-duc et dans le voisinage du Patrimoine et de l'Ombrie. Jean xxii y mit un siège épiscopal sous l'archevêché de Florence en 1325 qu'elle faisait encore une partie de l'évêché d'Arezzo. Aujourd'hui son évêque est soumis immédiatement au pape. Au reste, il faut bien se donner de garde de confondre *Cortone* avec *Crotone*; celle-ci est une ville de la grande Grèce, bâtie par Diomède; ou, selon le sentiment de Denis d'Halicarnasse, par Myscellus, la troisième année de la dix-septième olympiade qui était la quatrième du règne de Numa Pompilius, roi de Rome, et la sept cent dixième

me avant Jésus-Christ; au lieu que Cortone d'Italie subsistait long-temps avant Rome, suivant Denis d'Halicarnasse, Polybe, Tite-Live, etc.; et c'est ce que n'ont pas assez remarqué les continuateurs de Moréri de l'édition de 1712.

Nous ne pouvons dire en quel temps cette ville a reçu la foi. Ceux qui sont accoutumés à la faire remonter dans les principales villes jusqu'aux temps des apôtres, ou de leurs premiers disciples, disent que, dès le premier siècle, l'Évangile y fut prêché par le bienheureux Romule. Nous aimons mieux dire que nous n'en savons rien, et nous commencerons la succession de ses évêques du temps qu'elle a commencé à être un siège épiscopal.

Le pape Jean xxii, ayant détaché du monastère de Sainte-Flore d'Arezzo l'église de Saint-Vincent de Cortone qui en dépendait, l'érigea en cathédrale, sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge. Il y établit quatre dignités; savoir, un prévôt, un archidiacre, un archiprêtre et un doyen, onze chanoines, et quelques autres clercs pour l'office divin. Deux prêtres sont nommés par le Chapitre pour exercer les fonctions curiales. Outre cette église, il y a encore à Cortone une célèbre collégiale, dans laquelle un prieur, sept chanoines et quelques autres prêtres font l'office. Il y a six églises paroissiales, sept monastères d'hommes, six de filles, etc.

Evêques de Cortone.

1. Riner, ou Rainier Ubertinus, prévôt d'Arezzo, de la famille des comtes de Chisignani, nommé par Jean ^{XXII}, le 2 janvier 1326, siégea dix ans.

2. Core, ou Grégoire, archidiaque, nommé par Clément ^V en 1348, siégea jusqu'en 1364.

3. Fr. Benoît Vallatus, de Rome, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu en 1364.

4. Julien, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, de la famille de Testi de Cortone, siégeait en 1382.

5. Laurent, nommé par Urbain ^{VI} en 1388.

6. Lucas de Pacciano, archidiaque de Cortone, élu en 1390, empoisonné l'année suivante.

7. Ubaldin, de Florence, allié au pape Boniface ^{IX}, élu par le Chapitre en 1391, mourut en 1393.

8. Fr. Barthélemy de Troja, de l'Ordre de Saint-François, succéda à Ubaldin, et mourut en 1404.

9. Fr. Énoc Baccii, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu la même année.

10. Fr. Matthieu de Testi, de l'Ordre des Servites, élu en 1426, fut un des principaux théologiens du concile de Constance, fort estimé de Martin ^V et d'Eugène ^{IV}; mais ayant pris le parti de l'anti-pape Félix dont il était confesseur, il fut excommunié et déposé le 9 septembre 1439. Nicolas ^V le rétablit dix

8.

ans après. Il siégea jusqu'en 1455, et abdiqua.

11. Christophe Ugolini, assista au concile de Florence en 1459.

12. Fr. Barthélemy de Rimbertainis, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé le 14 janvier 1460, siégea jusqu'en 1569, et fut transféré à Crotone dans la grande Grèce.

13. Fr. Marien Salvini, Florentin, de l'Ordre des Servites, succéda à Barthélemy.

14. Christophe Barbonius, mort le 13 novembre 1502.

15. Rainier Aloysii Guicciardini, noble florentin, chanoine et archidiaque de Florence, nommé en 1502, mourut en 1504.

16. François, cardinal Soderin, administrateur en 1504.

17. Guillaume Capponi, de Florence, nommé le 6 juin 1505, assista au concile de Latran en 1512. Il transféra sa cathédrale de l'église de Saint-Vincent à celle de la Sainte-Vierge montée au ciel, et mourut en 1515.

18. Jean Serninius de Luciatitis, de Cortone, nommé par Léon ^X en 1516, mourut en l'an 1521.

19. Sylvius Passerin, de Cortone, fait cardinal par Léon ^X, élu en 1521.

20. Léonard Bonafides, de Florence, chartreux, nommé en 1528, abdiqua.

21. J. B. Ricasolus, de Florence, nommé le 21 octobre 1538, siégea vingt-deux ans, et fut transféré à Pistoie.

22. Matthieu Concinus, nom-

né à la demande du grand-dûc le 15 février 1560. Il était oncle de ce Concini qui fut fait maréchal de France sous Marie de Médicis, et dont la fin fut si tragique. Matthieu alla au concile de Trente, et mourut quelque temps après.

23. Jérôme Gaddius, archiprêtre de Florence, nommé par Pie IV le 16 décembre 1562, mourut à Florence en 1572. Il se trouva au concile de Trente.

24. François Preguano, de Pise, succéda à Gaddius, et mourut en 1577. Il était parent d'Urbain VI.

25. Fr. Constantin Veltramo, du mont de Saint-Sabrin, en Toscane, de l'Ordre de Saint-Augustin, auparavant évêque de Scala, transféré à cette église en 1577 le 25 février, mourut en 1585.

26. Jean Alberti, Florentin, élu le 11 juillet 1585, mourut en 1596.

27. Côme-Ange Bargei, nommé le 24 janvier 1597, mort en 1604.

28. Philippe Bardi, chanoine de Florence, mort en 1622.

29. Côme Minerbetti, archidiaque, nommé par Grégoire XV, mourut en 1628.

30. Laurent della Robia, noble florentin, succéda à Côme, et fut transféré à Fiesoli en 1634.

31. Louis Serristeri, noble florentin, nommé la même année, mourut en 1657.

32. Philippe de Galileis, de

Florence, succéda le 28 mai 1657, et mourut en 1677.

33. Fr. Nicolas Oliva de Toscane, général de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé le 22 novembre 1677, mourut en 1684.

34. Pierre Aloys, de la famille de Malaspina, clerc régulier théatin, nommé le 2 octobre 1684, fut transféré à Massano en 1696.

35. Joseph Cici, de Livourne, diocèse de Pise, nommé le 28 novembre 1696, mourut en 1704.

36. Sébastien Zucchetti, de Pise dont il était chanoine, nommé le 27 avril 1705, mourut au mois de septembre 1714.

37. J. B. Romulus de Puccinis, prêtre du diocèse de Fiesoli, nommé le 13 janvier 1716. (*Ital. sacr.*, tom. 1, pag. 620.)

CORVAISIER (René), docteur et professeur en théologie, naquit à Angers en 1589. Il prit des degrés dans la Faculté de Paris, et se fit agréger à la Faculté de Théologie d'Angers où il professa cette science pendant trois ans. Ce fut lui qui fit les ouvertures des écoles pendant ces trois années, par trois harangues qui furent imprimées en 1619. On a encore de lui, *La Chasse du loup-cervier*; c'est une réponse à un libelle du ministre Thomson, intitulé: *La Chasse de la bête romaine*. Thomson ayant répondu, Corvaisier lui fit deux répliques dans lesquelles il montre, ainsi que dans ses autres ouvrages, beaucoup de netteté, de facilité, de bon sens et d'érudition. (*Mémoires du temps.*)

CORVÉE, servitude, , redevance corporelle qu'on devait à un seigneur dominant pour quelque droit, ou héritage qu'on tenait de lui à cette charge, *opus tributarium*.

Il y a deux opinions touchant l'étymologie de ce terme. Selon la première, *corvée* est composée de ces deux mots *corps* et *vée*; vieux mots français qui signifient *peine* et *travail*, comme si l'on voulait dire *peine du corps*. Selon la seconde opinion, les *corvées* sont ainsi nommées, parce que les hommes se *courbent* en s'acquittant de ces sortes de servitudes, *quia hujusmodi opera praestando homines curvantur*, comme en labourant, en sciant, en fauchant, etc.

On distingue deux sortes de corvées; savoir, les réelles et les personnelles. Les réelles sont celles qui étaient dues à cause de certains héritages par les possesseurs des fonds, comme devoirs réels et fonciers, et qui étaient à prendre *super manso*, *super praediis*. Les personnelles étaient celles qui étaient dues à cause de la résidence dans l'étendue d'une justice.

Ces deux espèces de corvées diffèrent entre elles, 1° en ce que les corvées personnelles n'étaient dues que par les habitants du lieu, et que les réelles étaient dues même par les forains qui avaient des héritages dans l'étendue de ce lieu; 2° en ce que les corvées personnelles n'étaient dues que par les roturiers; et les réelles étaient dues par les gen-

tils hommes et les ecclésiastiques; 3° en ce que les corvées personnelles étaient imprescriptibles, et que les réelles étaient sujettes à la prescription de trente ans.

L'origine des corvées vient en partie de ce que les seigneurs anciennement ne donnaient les mains à l'affranchissement des serfs qui étaient dans l'étendue de leur seigneurie, qu'en moyennant certaines redevances, ou en argent, ou en grains et autres espèces, ou en corvées. Voici quelques règles touchant les corvées.

1. Les corvées étant odieuses, elles ne pouvaient s'acquérir par la prescription; il fallait un titre réel.

2. Un seigneur n'en pouvait point imposer de nouvelles, ni en ériger d'une autre espèce que celles qui étaient réglées par les titres, ni les convertir en argent, ni les vendre, ou transporter à d'autres.

3. Les corvées personnelles n'arréageaient point; et si pendant une année le seigneur n'avait point exigé de ses vassaux les corvées qu'il eût pu leur demander, il ne pouvait pas en exiger de doubles l'année suivante; mais il y avait quelques coutumes où les corvées réelles arréageaient.

4. Le seigneur était obligé d'avertir ceux qui lui devaient des corvées deux jours auparavant le commencement du travail qu'il avait droit d'exiger d'eux; mais il n'était pas obligé de leur fournir les instrumens néces-

saires aux travaux des corvées.

5. Le seigneur devait laisser aux corvéables la liberté de retourner chez eux tous les soirs, et il ne pouvait les contraindre de faire les corvées dans un autre lieu que celui où ils les devaient, ni de les faire pour et au profit de quelque autre personne.

6. Les habitans d'un lieu étant corvéables à merci et à volonté, les corvées devaient être réduites à douze par an, à distribuer de façon qu'il n'y en eût pas trois par mois et à diverses semaines, et que la journée fût du soleil levant au soleil couchant, suivant la coutume d'Auvergne, chap. 25. art. 18.

7. Hors les pays de Droit écrit, et les coutumes de la Marche et d'Auvergne, les corvéables devaient se nourrir à leurs dépens, si autrement il n'était porté par les titres, principalement s'ils n'étaient point dans l'indigence. C'est le sentiment de M. de Ferrière, contraire en ce point au sentiment commun, selon M. Denisart qui assure que l'opinion commune est que le seigneur était obligé de nourrir les habitans corvéables pendant qu'ils travaillaient et s'acquittaient des corvées qu'ils lui devaient, parce qu'il y eût eu de l'inhumanité à refuser la nourriture à celui qui travaillait gratis.

Il s'ensuit de ces règles, que les seigneurs qui exigeaient des corvées que leurs vassaux ne leur devaient pas, ou qui commettaient quelque autre injustice en-

vers les corvéables, étaient obligés à restitution à leur égard. (*Voyez Mornac, ad tit. Digestorum, de Operis servorum; Bacquet, des Droits de justice, c. 29, n. 39 et suivans; Henrys et son commentateur, tom. 1, liv. 3, chap. 3, quest. 32 et 33; le Glossaire du Droit français, au mot CORVÉE; Bouvot et La Peyrère, au même mot; de Ferrière, Dictionnaire de Droit et de Pratique; et Denisart, Collection de Jurisprudence; aussi au mot CORVÉE.*)

CORICUS, ville épiscopale de la première Cilicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Tarse. Elle est située sur la côte de la mer de Cilicie, à soixante milles de Tarse, et à quarante-six de l'île de Chypre, proche le fleuve Pyrame. C'est aujourd'hui *Çagachirar*. Elle a eu les évêques suivans :

1. Germain, qui assista au premier concile général de Constantinople.

2. Salluste, au concile d'Éphèse. Il protesta contre saint Cyrille, avec lequel il se réconcilia trois ans après, en 434, au concile de Tarse.

3. Archelaüs, au concile de Constantinople, sous Mennas, en 580.

4. Cyprien, au cinquième concile général.

5. Jean, au sixième concile général, en 680.

CORYDALLA, ville épiscopale de Lycie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Myre. On dit aussi *Corydallus*. Les Notices en

sont mention , et les Actes des conciles. Voici quatre de ses évêques :

1. Alexandre , dont saint Basile parle honorablement , comme vivant de son temps. (*Epist.* 403.)

2. Pallade , assista au concile de Chalcédoine.

3. Léon , au septième concile général.

4. Eustrate , au concile de Photius.

CORYDALLA. Voyez CORDYLUS.

CORYPHÉE , *Coryphaeus*. Ce terme vient d'un mot grec qui signifie le sommet de la tête , et se met pour marquer le chef , le principal d'une compagnie , d'une communauté , d'une doctrine , d'une secte.

CORYQUE , appelée aujourd'hui *Chorachisar* , *Churco* et *Churc* , est une ville de la première Cilicie dans la Caramanie , avec un bon port et une citadelle assez forte sur la mer de Cilicie , à vingt-cinq milles de Pompeiopolis au couchant , et de soixante de Tarse. Elle est le siège d'un évêque sous la métropole de Séleucie. Les Français et les Latins s'en emparèrent à la fin du onzième siècle , et y mirent un archevêque sous le patriarche d'Antioche ; mais elle tomba bientôt au pouvoir des Turcs , aussi bien qu'Édesse et Hiéraple. Gérard , un de ses évêques , assista au concile d'Antioche dans l'affaire de Radulphe , en 1136.

COS , père d'Anob et de Soboba. (1. *Par.* , 4 , 8.)

COS ou COUS , île de l'Archipel , vis-à-vis Onide et Halycarnasse. Saint Paul étant parti de Milet , vint à l'île de Cos , et de là à l'île de Rhodes. (*Act.* , 21 , 1.)

COS ou COUS , île de l'Asie mineure dans la mer Égée ou Carpathe , suivant Strabon et Ptolémée , éloignée d'Halycarnasse de quinze mille pas ; elle en a environ cent de circuit. On l'appelait anciennement *Mérope* , et on la nomma depuis *Nymphée*. On y voit le mont *Prion*. Les chevaliers de Rhodes l'ont possédée long-temps. Elle est aujourd'hui aux Turcs. La ville de même nom était épiscopale sous la métropole de Rhodes ; elle est devenue ensuite le siège d'un archevêque. Les Turcs l'appellent *Stannia*. Il n'y a qu'eux qui l'habitent. Les chrétiens sont dans deux villages voisins. Voici ses évêques :

1. Meliphron , était au concile de Nicée.

2. Julien , apocrysaire du pape Léon-le-Grand , au concile de Constantinople où Eutyches fut convaincu d'hérésie , en 448.

3. Dorothee , souscrivit à ce qui se passa au concile de Constantinople à l'occasion de Sévère d'Antioche et de ses adhérens.

4. Georges , assista au sixième concile général.

5. Constantin , au concile de Photius.

6. Joachim , qui condamna en 1638 , dans un concile avec Cyrille de Berhéc , les erreurs cal-

vinienues que Cyrille Lucaris soutenait. Il devint patriarche d'Alexandrie.

7. Neophite, siégeait en 1721.

COSAN, fils d'Elmadan, un des ancêtres de Jésus-Christ, selon la chair. (*Luc*, 3, 28.)

COSCINOMANCE ou COSKINOMANCE ou COSKINOMANTIE, *Coscinomantia*. Divination qui se fait par le crible.

COSEIGNEUR, est celui qui était seigneur avec un autre du fief dominant dont relevaient d'autres fiefs, ou qui avaient des rotures en leurs censives. Le coseigneur pouvait saisir féodalement, faute de foi et hommage, le fief entier mouvant de ses coseigneurs et de lui, sans qu'il eût besoin de procuration, ou consentement exprès; mais il ne pouvait recevoir la foi et hommage, et tenir le fief couvert pour la part de ses coseigneurs sans leur consentement. (*Voyez* Dumoulin, sur la *Coutume de Paris*. *Voyez* aussi, par rapport aux droits honorifiques et l'exercice de la justice entre les coseigneurs, l'arrêt du parlement de Toulouse du 30 août 1603, et celui du parlement de Paris du 8 mai 1676.)

COSENZA, ville du royaume de Naples, dans la Calabre citérieure, avec titre d'archevêché. Elle est à dix ou douze milles de la mer entre sept petites collines qui l'environnent, excepté qu'elle a du côté du nord une plaine longue de vingt milles, nommée le *val de Grati*, à cause de la rivière de *Grati* qui naît du

côté du levant, à six milles de cette cité, et qui ensuite, coulant du côté du nord par son milieu, s'unit avec celle de *Buscio* qui baigne ses murailles, et se joint en forme de triangle au *Grati*. Cette ville, que les anciens ont appelée *Cosentia* ou *Consentia*, a été autrefois la capitale des Brutiens. Annibal l'assiégea, et elle se rendit aux Romains dans la même année. Alaric, après avoir saccagé Rome, se présenta devant cette ville, et y mourut; on prétend qu'il y fut inhumé. Les Sarrasins la brûlèrent en 975. C'est une des villes que la nature a le mieux pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie.

La tradition du pays est qu'elle embrassé la religion chrétienne dès le premier siècle. Innocent III dit qu'elle est la plus ancienne église du royaume de Sicile. Son évêque dépendait de l'archevêque de Salerne, jusqu'à ce qu'elle eût été érigée elle-même en métropole; ce que nous croyons avoir été fait vers l'an 1050. L'église cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est très-ancienne et d'une fort belle architecture. Elle est desservie par vingt chanoines, dont quatre sont en dignité; savoir, le doyen qui fait aussi l'office de pénitencier; l'archidiaque qui examine les ordinans; le chantre qui conduit le chœur, et le trésorier qui est le dépositaire des ornemens qui servent au culte divin. Il y a outre cela quinze hebdomadaires, et environ quarante, tant prêtres que

clercs qui vont au chœur. Un chapelain et deux vicaires font les fonctions curiales. On y voit des religieux de tous les Ordres. Le diocèse comprend quarante petites villes et plus de cinquante bourgs ou villages. L'archevêque avait autrefois plusieurs suffragans, mais ils ont trouvé le secret de s'exempter de sa juridiction. Il n'y a plus que le Mortorano sur le Sabbato. (*Ital sac.*, tom. 9, pag. 183.)

Évêques de Cosenza.

1. N...., fut sacré premier évêque de Cosenza par saint Étienne, évêque de Reggio.

2. Maxime, siégeait en 438.

3. Palumbus, siégeait en 599.

4. Julien, assista au concile de Constantinople, sous le pape Agathon, en 680.

5. Rafrède, au concile de Rome sous le pape Zacharie, en 743.

6. Iselgrin, vers l'an 900.

7. Pierre, archevêque, par Léon X en 1056.

8. Arnulphe, descendant des princes normands, en 1092.

9. Arnulphe II, en 1135.

10. Richard, en 1166.

11. Sanctius, siégeait en 1169.

12. Rufe, en 1170, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

13. Pierre, en 1184.

14. Bonome, en 1188, mourut en 1200.

15. André, élu en 1201, mourut l'année suivante.

16. Luc, moine de Cîteaux, élu en 1203, mourut en 1224.

17. Opizo d'Arti, originaire

de Columbi, siégea vingt-six ans, et mourut vers l'an 1250.

18. Barthélemy Pignatelli, de Naples, transféré d'Amalphi le 2 novembre 1254, siégea jusqu'en 1267.

19. Fr. Thomas de Léontino, Sicilien, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui reçut saint Thomas à l'habit, fut évêque de Bethléem, puis succéda à Pignatelli, et fut nommé par Grégoire X patriarche de Jérusalem, en 1272. Il mourut en 1276.

20. Belprand, siégea environ deux ans.

21. Pierre, archevêque de Carinthe, transféré par Nicolas III en 1278.

22. Martin Polonus, siégeait en 1285; il était de l'Ordre de Cîteaux.

23. Pierre, mort en 1290.

24. M. Adam, mort en 1295.

25. Robert, de Maranta, archevêque de Saint-Severin, transféré par Boniface VIII en 1295, mort en 1290..... (Roger.)

26. Pierre Buccaplanula, de Naples, nommé par le même, mort en 1319.

27. Nicolas, doyen de la cathédrale, confirmé par Jean XXII en 1320, mort en 1330.

28. François della Marra, de Naples, transféré d'Angola, mort en 1353.

29. Pierre de Galganis de Siphonto, archevêque de Reggio, transféré par Innocent VI en 1354, mourut en 1362.

30. Nicolas Caraccioli, de Naples, évêque de Melfi, nommé par Urbain V, mourut en 1365.

31. Cerretani de Cerretanis, de Sienne, mort en 1377.

32. Nicolas Brancaccio, de Naples, nommé par Grégoire xi, prit le parti de Clément vii contre Urbain vi qui l'excommunia et le déposa en 1378. Cet anti-pape, en récompense, le fit cardinal en 1378 et le créa évêque d'Albano. Il s'attacha aussi à Benoît xiii jusqu'au concile de Pise où il reconnut Alexandre v qui le rétablit dans toutes ses dignités. Il mourut à Florence en l'an 1412.

33. André, nommé par le même en 1386.

34. Tirelli Caraccioli, de Naples, mort en 1412.

35. François Thomacelli, de Naples, transféré à Capaccio en 1424.

36. Bérard Caraccioli, de Naples, transféré de Capaccio, mourut en 1452.

37. Pyrrhus Caraccioli, de Naples, mort en 1480.

38. Jean, mort en 1481.

39. Jean d'Aragon, fils de Ferdinand 1^{er}, roi de Naples, cardinal-diacre, nommé administrateur, mourut en 1485.

40. Nicolas, de Gênes, de la famille des Cibo, nommé en 1486, transféré à Arles en France en 1489.

41. Charles de Carreto, de Finali, abdiqua en 1491, et passa à Angers en France.

42. Jean-Baptiste Pinelli, de Gênes, mort en 1495.

43. Barthélemi Fleuri, évêque de Sutri sous Innocent viii, fut

évêque de Cosenza sous Alexandre vi qui le fit enfermer dans la tour d'Adrien en 1497, pour ses vexations, et condamner à une prison perpétuelle.

44. Louis Agnelli, de Mantoue, mort de la peste en 1499.

45. François Borgia, fils naturel du pape Calliste iii, évêque de Chieti, nommé par Alexandre vi, siégea onze ans. Il était cardinal.

46. Jean Rufus de Théodolis, de Forlì, était évêque de Forlimpopoli et de Bertinoro, quand il fut transféré à Cosenza le 24 octobre 1511. Il mourut en 1527.

47. Nicolas Gaddi, Florentin, cardinal-diacre, évêque de Firmiano, administrateur, siégea jusqu'en 1535 qu'il résigna.

48. Taddée Gaddi, Florentin, abbé de Saint-Léonard dans la Pouille, et neveu du précédent, lui succéda, nommé par Paul iii. Il fut fait cardinal par Paul iv en 1557, et siégea vingt-six ans, puis il passa au siège de Florence.

49. François, cardinal Gonzague, résigna en faveur du suivant en 1565, et fut transféré à Mantoue.

50. Thomas Tilesi, de Cosenza, mort en 1568.

51. Flavius, cardinal des Ursins, administrateur pendant quatre ans.

52. André-Matthieu Aquaviva, évêque de Venafri, nommé par Grégoire xiii le 16 septembre 1573, mourut à Rome en 1576.

53. Fantin Petri gnano, d'A-

meria, siégea huit ans, et se démit en 1585.

54. Sylvius Passerini, de Cor-tone, mort en 1587.

55. Évangéliste Palloti, de Cosenza, fait cardinal, siégea quatre ans, et abdiqua en 1591.

56. Jean-Baptiste de Constantiis, de Naples, mort sous Paul v en 1617.

57. Paul Émile, de Caserte, surnommé *Sanctorius*, siégea six ans, et fut transféré à Urbain par Urbain viii.

58. Jules-Antoine Sanctorius, frère du précédent, mort en l'an 1639.

59. Martin Alferio, patrice de Milan, évêque de Lisle, transféré en 1639, mourut en 1641.

60. Antoine Ricciulli, de Rogliano, évêque de Caserte, nommé par Urbain viii mourut en 1642.

61. Alphonse Maurelli, de Châtillon, nommé par Urbain viii, mourut en 1649.

62. Joseph San-Felici, de Naples, mort à Rogliano, petite ville de son diocèse, le 10 novembre 1660.

63. Janvier San-Felici, de Naples, nommé par Alexandre vii le 30 novembre 1662, mourut le 19 février 1694.

64. Éloi Caraccioli, de la maison des Forini de Naples, clerc régulier théatin, nommé par Innocent xii le 14 de mars 1694, mourut le 17 octobre 1700.

65. André Brancaccio, transféré de Conversano le 18 avril 1701, siégeait encore en 1720.

COSILINO, ville épiscopale

d'Italie, ruinée par les Barbares, était située dans la Lucanie à quatre milles de Salerne. Elle avait un faubourg appelé Marcelliano ou Marcelliano, fameux par les foires qu'on y tenait. Les évêques de cette Église prenaient indifféremment le titre d'évêques de Cosilino et de Marcelliano. On en trouve trois dans l'*Italia sacra*, tom. 10, col. 128; savoir :

1. Sabin, qui siégeait sous le pape Gélase.

2. Latîn de Théodora, élu évêque de Marcelliano vers l'an 580.

3. Landus, assista au concile de Rome en 743.

COSIN (Jean), né à Norwich le 30 novembre 1595. Après avoir fait ses études à Cambridge, il fut bibliothécaire et secrétaire de Jean Overall, évêque de Lichfield. Après la mort de ce prélat en 1619, Cosin devint chapelain et secrétaire de Richard Nell, évêque de Durham. Il fut ensuite successivement archidiacre d'une partie de la province d'York, chanoine de Durham, principal du collège de Saint-Pierre à Cambridge, doyen de l'église cathédrale de Pétersborough, et vice-chancelier de l'Université de Cambridge en 1640. Mais en 1643, Charles 1^{er} ayant eu le dessous, Cosin, qui s'était déclaré pour ce prince contre le parlement, vint à Paris où il fut directeur spirituel des domestiques protestans de la reine d'Angleterre. Il eut dans ce tems-

là une dispute avec Robinson, prieur des bénédictins anglais, sur la validité des ordinations anglicanes, et il composa quelques écrits sur ce sujet. Il fit aussi, pendant son séjour à Paris, un traité sur la transsubstantiation qui a été imprimé à Londres en 1671. Cosin vécut en grandes liaisons avec les ministres de Charenton ; il retourna en Angleterre après le rappel de Charles II, et fut nommé à l'évêché de Durham. Il mourut le 25 janvier 1672, à soixante-dix-sept ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui, 1^o un recueil de Prières composé pour Charles 1^{er} ; 2^o un petit volume en latin, où il décrit les sentimens et la discipline de l'Eglise anglicane ; 3^o Une histoire du canon des livres de l'Écriture-Sainte en anglais. (Smith, *Vie de Cosin*, à Londres 1707. Le père Nicéron, au tome 1^{er} de ses *Mémoires* où il dit que l'ouvrage de Cosin sur la transsubstantiation fut imprimé en 1675, peu avant la mort de l'auteur qui était néanmoins arrivée dès 1672 ; ce qui est une erreur.)

COSME et DAMIEN (saints), frères, médecins et martyrs, étaient Arabes de naissance. Ils exerçaient la médecine gratuitement, d'où leur vient le surnom d'*Anargyres*, c'est-à-dire, sans argent. Ils étaient à Égée, ville maritime de la Cilicie, lorsque Lysias, établi gouverneur de cette province par l'empereur Dioclétien, vint y faire

la recherche des chrétiens ; il y fit arrêter les deux frères Cosme et Damien qui confessèrent constamment le nom de Jésus-Christ, et signèrent leur confession de leur sang. Voilà tout ce que l'on peut dire de plus vraisemblable de ces deux saints martyrs, dont les actes ou éloges historiques, rapportés dans les recueils de Mombrice, Lipoman et Surius, n'ont point d'autorité, n'étant pas anciens, mais du temps où l'amour des fables régna avec le plus de licence. Les Grecs reconnaissent trois saints du nom de Côme, et trois de celui de Damien. Les deux premiers vivaient à Rome, ou proche de cette ville, sous l'empereur Carin. Les seconds étaient d'Asie, et les troisièmes d'Arabie. Ils font la fête des premiers au 1^{er} juillet, celle des seconds au 1^{er} novembre, et celle des troisièmes au 17 octobre. Les latins font la fête de saint Côme et de saint Damien au 17 de septembre. Les uns disent que leurs corps furent portés à Venise l'an 1154, et déposés dans le monastère de Saint-Georges-le-Grand, et les autres à Luzarches, bourg du diocèse de Paris où un gentilhomme français, nommé Jean de Beaumont qui était allé avec les croisés à la Terre-sainte, sous le pontificat d'Alexandre III, les apporta et fonda une église en leur honneur, avec un Chapitre de chanoines pour la desservir. On voyait aussi de leurs reliques à la cathédrale de Paris, à la

paroisse qui portait leur nom dans la même ville et ailleurs. (Baillet, 27 septembre.)

COSME, d'Égypte, surnommé *Indicopleustes*, de sa navigation dans les Indes, était né à Alexandrie vers la fin du cinquième siècle, ou au commencement du sixième. Il fut d'abord marchand; et, tout occupé de son négoce, il s'embarqua pour aller en Éthiopie, dans les Indes et les autres pays d'Orient. Quoiqu'engagé dans le négoce, il ne laissait pas d'être instruit dans les sciences autant que son siècle le permettait. La vue d'un état plus tranquille, et où il pût vaquer plus sûrement à son salut, lui fit abandonner son commerce pour embrasser l'état monastique. Il profita de son retour pour composer divers ouvrages dont le seul qui soit venu jusqu'à nous est intitulé : *La Topographie chrétienne*. Cet ouvrage est divisé en douze livres. Dom Montfaucon nous l'a donné entier, à la réserve du dernier feuillet du 12^m livre, sur un manuscrit de Florence qu'il croit être du dixième siècle. Il en cite d'autres, mais imparfaits; un de la Bibliothèque impériale et un de celle du Vatican. Celui-là ne contient qu'une petite partie de la topographie chrétienne; le douzième livre manque dans l'autre. Le dessein de Cosme dans cet ouvrage est de combattre l'opinion de ceux qui donnent au monde une figure sphérique, et qui conséquemment admettent des antipodes. Il croyait,

avec la plupart des anciens; que la figure du monde était plate, et que le ciel, fait en forme de voûte, joignait ses deux extrémités à celles de la terre. Ceux qui pensaient ainsi tournaient en dérision l'opinion contraire qui est aujourd'hui reçue unanimement, et rendue évidente par les démonstrations des astronomes. Cosme commença son ouvrage par l'invocation du nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, reconnaissant que la divinité adorable et consubstantielle, est une, en trois hypostases ou personnes. Il enseigne qu'avant le Déluge l'usage de la chair était interdit; et que si on lit dans l'Écriture qu'Abel gardait les troupeaux, ce n'était que pour en avoir le lait et la laine, et pour offrir à Dieu des sacrifices en holocauste de ce qu'il y avait de mieux dans ses troupeaux. Mais pourquoi, s'objecte-t-il, Abel choisissait-il les brebis les plus grasses, s'il ne devait pas en manger? A cela il répond que devant être brûlées entièrement suivant la nature de ce genre de sacrifice, les plus grasses convenaient beaucoup mieux. Il croit que les anges sont employés à divers offices corporels; que les uns meuvent l'air, les autres le soleil, quelques uns la lune et les astres, et qu'il y en a aussi qui préparent les nuées et les pluies; qu'Adam ayant mangé du fruit défendu le sixième jour de la semaine vers midi, c'est pour cela que le Sau-

veur est mort le même jour , et à la même heure , pour nous racheter ; que l'on doit confesser qu'il est Dieu parfait , et homme parfait ; qu'il y a des archanges administrateurs députés à la garde de chaque nation et de chaque royaume , et que chaque homme a un ange gardien ; ce qu'il prouve par cet endroit des Actes où les Apôtres , en parlant de saint Pierre qu'ils croyaient dans la prison , dirent en l'entendant frapper à la porte : *C'est son ange ;* et par cet autre de saint Matthieu : *Les anges de ces enfans voient sans cesse la face de mon père qui est dans le ciel.* Il croit encore que les anges ont été créés en même temps que le ciel et la terre ; que Moïse a écrit par l'inspiration du Saint-Esprit ; qu'il est le premier écrivain du monde ; qu'avant lui on n'avait pas l'usage des lettres ; que c'est Dieu qui les lui a apprises sur la montagne de Sinaï , en quoi Cosme se trompe évidemment , puisqu'avant que Dieu donnât la loi à Moïse sur la montagne de Sinaï , il lui avait ordonné de mettre par écrit la victoire remportée sur les Amélicites , ainsi qu'on le lit dans le dix-septième chapitre de l'Exode. Il rapporte , sur la foi d'autrui , que les Perses célébraient encore chaque année la solennité de Mithra ou du soleil , qu'ils adoraient comme un Dieu , en mémoire de ce qui était arrivé sous le règne d'Ézéchias , à qui Dieu donna pour signe de sa convalescence la rétrogradation

du soleil. En parlant de l'état du christianisme dans toutes les parties du monde , il dit qu'il y avait une infinité d'églises dans la Perse , des évêques , un grand nombre de chrétiens , plusieurs martyrs et des moines. Il remarque que personne n'est baptisé qu'auparavant il ne fasse profession de croire en la sainte Trinité et à la résurrection de la chair , et que sans le Baptême , aucun n'est admis au nombre des fidèles et des chrétiens ; que Dieu n'a fait sa demeure dans les Prophètes qu'en partie et à certains égards ; mais qu'il est tout entier pleinement et universellement dans Jésus-Christ qui est né de Sem , fils de Noé , selon la chair. Il enseigne que David est auteur de cent cinquante psaumes ; qu'il les a composés par l'inspiration du Saint-Esprit ; que Moïse est auteur du Pentateuque ; Josué du livre qui porte son nom ; Salomon des Proverbes , des Cantiques et de l'Ecclésiaste ; que saint Paul écrivit en hébreu l'épître qu'il adressa aux Hébreux , et qu'elle fut traduite en grec , ou par saint Luc , ou par saint Clément ; que saint Matthieu composa aussi son évangile en hébreu ; que l'on donnait aux nouveaux baptisés le corps et le sang de Jésus-Christ ; que quoique les juifs lisent Moïse et les Prophètes , ils ne comprennent pas ce qui a été prédit du premier avènement du Sauveur ; que les hérétiques qui nient que la nature humaine en Jésus-Christ soit

parfaite, qu'elle ait une ame raisonnable, ou qui nient qu'il soit Dieu et égal au Père, sont déchus du salut éternel dont l'espérance est réservée à ceux-là seuls qui croient qu'il n'y a qu'un Dieu en trois hypostases ou personnes, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, confessant que la sainte Trinité est consubstantielle, d'une égale puissance et dignité. Après avoir cité presque tous les livres canoniques dans le cours de son ouvrage, il déclare qu'il passe sous silence les Épîtres catholiques, disant que l'Église, dès les premiers temps, les mettait au rang des écritures douteuses. La preuve qu'il en donne est que ceux qui ont commenté les livres saints n'ont tenu aucun compte de ces épîtres; que ceux qui ont dressé des canons des divines Écritures, n'y ont point mis ces épîtres, et qu'ils les ont placées parmi les livres d'une autorité incertaine; savoir, saint Irénée, Eusèbe de Césarée, saint Athanase, saint Ampliloque, Séverin de Gabale. Il ajoute que plusieurs disaient qu'elles étaient non des Apôtres, mais de quelques prêtres particuliers; qu'Eusèbe de Césarée assurait que la seconde et troisième de saint Jean étaient d'un prêtre de ce nom, dont le tombeau se trouvait à Éphèse, de même que celui de saint Jean l'Évangéliste; que cet historien, de même que saint Irénée, ne reconnaissait que la première de saint Pierre et la première de saint Jean, comme

étant véritablement des apôtres; que d'autres admettaient aussi celle de saint Jacques; mais que quelques uns les recevaient toutes; qu'on n'en trouvait que trois chez les Syriens; savoir, celle de saint Jacques, la première de saint Pierre, et la première de saint Jean. Il y a dans tout ce discours de Cosme peu d'exactitude. Il se trompe manifestement lorsqu'il dit qu'aucun des anciens n'avait commenté ces épîtres; car Didyme les avait expliquées tout entières. Saint Jérôme le dit expressément. Cassiodore l'assure aussi et ajoute que saint Clément d'Alexandrie avait commenté la première de saint Pierre, la première et la seconde de saint Jean, et celle de saint Jacques; que saint Augustin a laissé un commentaire sur celle-ci, et dix sermons sur la première de saint Jean. Nous n'avons plus le canon des écritures que Cosme attribue à saint Irénée, si toutefois il en a fait un. A l'égard de saint Athanase, il en a fait un canon dans sa trente-neuvième épître festale, et il y met ces sept épîtres catholiques entre les livres dont l'autorité n'était pas douteuse. Il est surprenant que Cosme qui cite plusieurs fragmens de ces épîtres festales, dans son dixième livre, n'ait pas fait attention à ce canon. Quant à ce qu'il dit que ces sept épîtres n'étaient point reçues généralement, il pouvait dire la même chose de quelques autres livres de l'Écriture, qui enfin ont été

reconnus pour canoniques , de même que ces épîtres , par un consentement unanime de l'Eglise , et mis dans le canon. Comme remarque que le prêtre , après avoir prié dans la célébration des mystères pour les fidèles vivans , priait aussi pour les morts , en demandant à Dieu de leur accorder le repos et de ressusciter leur chair au jour qu'il avait résolu de le faire , suivant ses promesses qui ne peuvent être fausses. Cosme emploie son onzième livre à faire la description des animaux les plus rares qu'il avait vus dans les Indes et dans l'Éthiopie ; il parle aussi des poissons de mer et de quelques arbrisseaux qui portent des graines odoriférantes. Dans le douzième il rapporte les noms des anciens écrivains profanes qui ont cité quelque chose des livres de Moïse et des Prophètes. En parlant de la version faite par les Septante , il dit que Ptolémée Philadelphie , informé par Tryphon Phalérius de ce que contenaient les livres des juifs , conçut le dessein de les faire traduire , et qu'à cet effet il envoya demander des interprètes au grand-prêtre Éléazar. Cosme met ici Tryphon au lieu de Démétrius , comme lient Aristée , Philon , Joseph et plusieurs autres. On ne peut pas dire qu'il se soit trompé par la ressemblance des noms , puisqu'il n'y en a aucune entre Démétrius et Tryphon. C'est donc de sa part une faute de mémoire , si ce n'est qu'il ait eu un exemplaire

défectueux de cette histoire. Il ne faut pas omettre ce qu'il dit sur le vingt-neuvième chapitre du Deutéronome où nous lisons , que pendant les quarante années que les Israélites furent dans le désert , leurs vêtemens et leurs souliers ne s'usèrent point. Il soutient que cela ne se doit point prendre à la lettre , comme le veulent les interprètes , surtout les juifs , mais que Moïse ne veut dire autre chose en cet endroit , sinon que rien ne manqua aux Israélites dans le désert , parce que des marchands venus d'ailleurs leur fournissaient les choses nécessaires. Comment en effet , ajoute-t-il , les enfans nés dans le désert auraient-ils pu se vêtir et se chausser ? Il n'y avait aucune proportion entre leurs corps et ceux de leurs parens , et dès-lors les vêtemens et les souliers de ceux-ci devenaient inutiles à leurs enfans. Comment aussi auraient-ils pu faire chaque jour de nouveaux pains de proposition , si des marchands étrangers ne leur avaient amené des blés ? Mais , quoique le raisonnement de Cosme ait de la vraisemblance , il faut s'en tenir au sentiment commun qui veut que ce fut par un miracle que les habits et les souliers des Hébreux ne se déchirèrent point pendant les quarante années qu'ils passèrent dans le désert. Il place le Paradis terrestre dans une terre qu'il suppose être au-delà de l'Océan. Il croit que le père de saint Jean-Baptiste était grand-prêtre. Il remarque qu'à

Jérusalem on célébrait la naissance du Sauveur le jour de l'Épiphanie, c'est-à-dire, le sixième de janvier; mais que l'Église, dès les premiers temps, craignant qu'en célébrant ces deux solennités en un même jour, l'une ou l'autre ne tombât dans l'oubli, ordonna que l'on mettrait douze jours d'intervalle entre la fête de Noël et celle de l'Épiphanie.

Avant de travailler à la topographie chrétienne, Cosme avait fait un Traité de cosmographie générale où il faisait la description de toutes les terres, tant en-deçà qu'au-delà de l'Océan. Ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant dans cet ouvrage, était ce qu'il y disait des provinces de l'Éthiopie, de l'Arabie et de l'Inde, sur lesquelles ni Strabon, ni Ptolémée, ni aucun des anciens ne pouvaient nous donner tant de lumières, que lui qui avait vu tous ces lieux par lui-même et qui en avait examiné avec soin la situation, les coutumes, et ce qu'il y avait de rare en plantes et en animaux. Ce traité n'est pas venu jusqu'à nous : Cosme l'avait dédié à un de ses amis nommé Constantin. Nous avons perdu aussi ses Tables astronomiques qu'il avait envoyées au diacre Homologus. Il marquait dans ces Tables le cours des astres relativement au système qu'il avait adopté. Théophile lui avait demandé un commentaire sur le Cantique des cantiques. Il dit lui-même qu'il l'avait achevé avant qu'il eût

commencé son huitième livre de la topographie chrétienne. Il est perdu. Quelques uns croient apercevoir dans ce qu'il dit de l'Évangile de saint Luc, au cinquième livre de la topographie, qu'il avait commenté cet évangile. On n'y trouve rien qui puisse appuyer cette conjecture; mais il paraît, d'ailleurs qu'il avait expliqué cet évangile, puisqu'au rapport de Cave l'on voit encore la préface qu'il avait mise à la tête de ce commentaire. On dit que l'on conserve de lui, dans la Bibliothèque impériale une dissertation pour prouver que la figure du monde n'est plus ronde, mais plate; et, dans celles du Vatican et de M. Colbert, un commentaire sur les endroits les plus difficiles des Psaumes, avec une préface où il examine plusieurs choses nécessaires pour l'intelligence des psaumes, et un autre commentaire sur la paraphrase qu'Apollinaire a faite sur les mêmes Psaumes. Il y a apparence que la préface sur les Psaumes est la même que celle dont parlent Frisius et Possevin, puisqu'il est rare qu'un même auteur mette deux préfaces différentes à un même commentaire. Léon Allatius donne à Cosme la Chronique d'Alexandrie, on ne sait sur quel fondement, le compilateur de cette chronique ayant écrit sur la fin du règne de l'empereur Héraclius, vers l'an 630, long-temps après la mort de Cosme. Au reste, son style est simple et peu châtié. Il traite les

matières sans ordre et sans méthode. Tout le mérite de son ouvrage paraît consister dans la candeur avec laquelle il rapporte les choses qu'il avait vues, et dont la plupart sont très-intéressantes pour l'histoire des pays qu'il avait parcourus. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclésiast.* tom. 16, pag. 347 et suiv.)

COSME DE SAINT-ÉTIENNE, savant religieux de l'Ordre des Carmes, né à Saint-Denis en France, le 8 septembre 1683, est auteur de la bibliothèque des carmes, en deux volumes in-folio, imprimée à Orléans en 1752, sous ce titre : *Bibliotheca Carmelitana, notis criticis et dissertationibus illustrata*. Il avait donné auparavant la vie de Michel Angriani, dit de Boulogne, dix-huitième Général de l'Ordre des carmes; Paris, 1728; et la vie du père Louis Jacob, de l'Ordre des carmes; Paris, 1739. (*Biblioth. Carmelit.*, tome 1, col. 353.)

COSME. Chevaliers de Saint-Côme et de Saint-Damien. L'abbé Justiniani parle d'un Ordre militaire de Saint-Côme et de Saint-Damien, institué l'an 1030 à Jérusalem, et confirmé par le pape Jean xxii qui donna aux chevaliers la règle de saint Basile. Mais le père Hélyot prétend que cet Ordre est supposé, et qu'on a confondu les prétendus chevaliers de Saint-Côme et de Saint-Damien avec les chanoines réguliers de la Pénitence-des-Martyrs qui portent une croix rouge sur

un habit blanc, tel qu'on le suppose aux chevaliers de Saint-Côme. La raison de cet auteur est que la première croisade des princes chrétiens dans la Palestine ne commença qu'en l'année 1096, et qu'il n'y a par conséquent point d'apparence qu'il y ait eu un Ordre militaire dès l'an 1030. (Le père Hélyot, *Histoire des Ord. monastiques*, tom. 1, pag. 272.)

COSSART (Gabriel), jésuite, né en 1615 à Pontoise, d'une famille noble, professa la rhétorique à Paris pendant sept ans avec un applaudissement général. Il se joignit au père Labbe pour donner une nouvelle édition des *Conciles*, plus ample que les précédentes; et le père Labbe étant mort en 1667, lorsqu'on imprimait l'onzième volume, le père Cossart continua seul ce grand ouvrage qui parut en dix-huit volumes l'an 1672. On a encore du père Cossart, *Orationes et carmina*, réimprimés à Paris en 1723, in-12.

COSTA D'ANDRADE (Sébastien da), Portugais, né à Lisbonne, refusa l'évêché des îles du Cap-Vert en Afrique, et laissa un commentaire in *Threnos*, et *Gratulationem Hieremice*, de *Bulla cruciata*. (Fonséca, *Evora gloriosa*.)

COSTA (Emmanuel), célèbre jurisconsulte portugais, enseigna dans l'Université de Salamanque l'an 1550, et laissa divers traités qui furent imprimés en deux volumes in-folio dans la même ville, en 1582.

COSTA (Jean), historiographe d'Espagne, professa le Droit à Saragosse dans le seizième siècle, et laissa quelques traités, entre autres, de *Conscribenda rerum historia*. (Nic.-Antonio, *Bibl. script. Hispan.*)

COSTA (Pie), abbé régulier de Saint-Martin à Palerme, Ordre de Saint-Benoît, mourut le 22 septembre 1597, et laissa : *Volumen asceticum de sacrosancta Eucharistia*.

COSTA (Jean à), fameux jurisconsulte français, natif de Cahors, enseigna le Droit pendant trente-un ans à Toulouse, et mourut à Cahors le 13 août 1637. On a de lui un commentaire *ad capit. cum Martinus de Constit. commentarius ad Decretales*. Un ouvrage estimé sur les *Institutes*, dont on a une belle édit. in-4°, à Leyde en 1719, etc. Jean d'Avégan, son disciple, et premier professeur en Droit à Orléans, nous a laissé sa vie.

COSTA (François-Antoine), célèbre jurisconsulte de Messine où il mourut en 1656, âgé de quatre-vingt-cinq ans, a laissé : *Conciliorum sive responsionum, cum additionibus, volumen*. (*Bibliotheca sicula.*)

COSTADEAU (Alphonse), dominicain de la congrégation du Saint-Sacrement, né d'une honnête famille, à Alans, paroisse du diocèse de Saint-Paul-trois-Châteaux, entra à l'âge de seize ans dans cette congrégation où, après avoir fait le noviciat le plus fervent, il enseigna aux jeunes religieux la philosophie et la

théologie. Le père Archange-Gabriel, vicaire-général de sa congrégation, ayant eu permission de se rendre au Chapitre général de l'Ordre que le révérendissime père Cloche tint à Rome aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1694, le père Costadeau l'y accompagna, et y soutint des thèses publiques dédiées à monseigneur le Dauphin, avec un applaudissement universel; et d'autant plus mérité, que l'habile soutenant n'avait eu que huit jours pour se préparer à cet acte solennel dont il ne fut chargé qu'au défaut d'un dominicain de la province de Toulouse qui y était destiné, et qui était mort sur mer en allant à Rome. De retour dans sa congrégation, le père Costadeau s'appliqua avec autant de fruit que de zèle au ministère sacré de la parole; et en 1709 il publia deux lettres adressées à un docteur ès-lois sur le froid extrême de cette année. Quelques années après, il se rendit à Lyon pour faire imprimer un ouvrage plein d'érudition et de recherches, qui a pour titre : *Traité historique et critique des principaux signes dont on se sert à manifester ses pensées*, 12 vol. in-12, imprimés à Lyon, à commencer à l'an 1717, outre 2 vol. qui sont demeurés manuscrits. On a encore du père Costadeau un petit mémoire imprimé à Lyon en 1724, sur la vie du cardinal des Ursins, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui venait d'être élevé au sou-

verain pontificat sous le nom de Benoît XIII. Le père Costadeau mourut à Lyon en 1726 où sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction, surtout à cause du zèle ardent qu'il eut toute sa vie pour le culte de la sainte Vierge, dans la dévotion du Rosaire dont il expliquait pathétiquement les mystères tous les dimanches et fêtes dans notre église de Lyon, à un nombreux auditoire qui s'y rendait pour l'entendre; car il n'était pas moins zélé prédicateur et éclairé directeur, que bon philosophe, savant théologien et habile controversiste. Nous devons ajouter ici que le père Costadeau eut pour condisciple et pour collègue dans les écoles un religieux digne de lui, dont nous avons oublié de parler en son lieu; c'est le père Anselme Boyer de Sainte-Marthe, natif de Tarascon, deux fois vicaire-général de la congrégation du Saint-Sacrement où il n'a pas peu contribué à perpétuer l'esprit de régularité qu'on y a toujours admiré, autant par ses bons exemples, que par la sagesse de ses ordonnances et la force des touchantes exhortations qu'il faisait presque tous les jours à ses religieux. Il joignait l'amour de l'étude à celui de la régularité; et M. de Gualteri, évêque de Vaison, bon connaisseur du mérite et ami des gens de lettres qu'il cultivait lui-même avec soin, prenait plaisir à s'entretenir avec ce savant religieux, de quelque ques-

tion de théologie, ou de quelque point de l'histoire ecclésiastique, ou de la discipline. Il voulait aussi qu'il l'accompagnât dans ses visites pour disposer les peuples à en profiter par la ferveur de ses prédications. M. de Roque-Martine, évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux, n'avait pas moins d'estime pour le père Boyer; et ce fut à la prière de cet illustre prélat qu'il publia l'histoire des évêques de cette église, in-4°, à Avignon. Il fit aussi imprimer dans la même ville l'histoire de l'église de Vaison, in-4°, avec un fort bel éloge latin du vénérable père Antoine Le Quien, fondateur de la congrégation du Saint-Sacrement. On a encore du père Boyer 4 volumes in-12, d'explications des Évangiles de tous les dimanches de l'année, qu'il applique aux quinze mystères du Rosaire, sous le titre de *Rosaire évangélique*. Le père Boyer est mort en 1745, en prêchant le Carême à Mont-Dragon, et dans le pénible exercice des missions pour lesquelles il avait un attrait qui lui faisait souvent répéter qu'il y voulait finir ses jours, comme un bon soldat, les armes à la main. (Mémoire manuscrit communiqué par le père de l'Aigue, dominicain de la congrégation du Saint-Sacrement.)

COSTE (Hilarion de), religieux minime, né à Paris le 6 septembre 1595, d'Antoine de Coste et de Catherine Chaillou, petite nièce de saint François de Paule, mourut dans la même ville, la

nuit du 21 au 22 août 1661, et laissa divers ouvrages, entre autres : Histoire catholique où sont décrites les vies, faits, actions héroïques et signalées des hommes et dames illustres qui, par leur piété, ou sainteté de vie, se sont rendus recommandables dans les seizième et dix-septième siècles, divisée en 4 livres, à Paris, 1625, in-folio. La vie de la bienheureuse Jeanne de France, duchesse de Berri, fondatrice des religieuses Annonciades. *Vita sanctæ Elizabethæ Lusitanæ Reginæ*, à Paris, 1525, in-8°; et à Aix 1639. Les éloges et les vies des reines, des princesses et dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères, avec l'explication de leurs devises, emblèmes, hiéroglyphes et synboles; à Paris, 1630, in-4°, et 1647, 2 tomes. Le portrait en petit de saint François de Paule, etc.; Paris 1655, in-4°. Le parfait ecclésiastique, ou l'Histoire de la vie et la mort de François Le Picard, seigneur d'Antilly et de Villeron, docteur en théologie de la Faculté de Paris, et doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois; Paris, 1658, in-8°. Cet ouvrage est curieux et recherché. La parfaite Héroïne, ou l'Histoire de la vie et de la mort d'Elizabeth, ou Isabelle de Castille, reine d'Espagne; Paris, 1661, in-8°. (René Thuillier, *Diar. Minimor.*, part. 2, pag. 70 et seq.)

COSTE (Corneille), de l'Ordre des Augustins, est auteur d'un

traité des clous de Notre-Seigneur, Anvers, en 1670.

COSTER (François), jésuite, natif de Malines, fut reçu dans la société en 1551 par saint Ignace même qui l'envoya à Cologne où il enseigna en qualité de docteur. Il mourut en odeur de sainteté à Bruxelles, le 6 décembre 1619, âgé de quatre-vingt-huit ans, après avoir mérité le glorieux surnom de *marteau des hérétiques*, par son zèle contre les protestans, et composé un grand nombre d'ouvrages; savoir, entre autres, *Enchiridion controversiarum*, à Cologne, 1585. Réponse à André Caille contre son assertion analytique sur l'Eucharistie, ibid. 1600. Apologie de l'abrégé des controverses, ibid., 1604. Traité de l'Eucharistie, ibid., 1507. Apologie à François Germanus, contre l'anti-Coster, ibid., 1600. Traité de l'Eglise et de l'Écriture, ibid., 1604. Apologie contre Osiander, ibid. 1606. Démonstration abrégée des vérités orthodoxes, ibid., 1610. Bouclier contre l'hérésie et autres livres de controverse, en flamand, imprimé à Cologne et à Anvers. Quatre apologies de la démonstration abrégée des vérités orthodoxes. Notes sur le Nouveau-Testament, particulièrement sur les passages de controverse, à Anvers, 1614. Divers ouvrages de piété. (Ale-gambe, *Biblioth. script. S. J.* Valère-André, *Biblioth. belg.*)

COSTER (Jean), prieur des chanoines réguliers du Val-Saint-Martin de Louvain sa patrie où

il mourut le 9 mars 1559, fit imprimer les œuvres de Saint-Ambroise en 5 vol., et publia depuis l'avertissement de Vincent de Léris, avec un petit commentaire de sa façon, et les œuvres de l'abbé Guerria. On lui attribue encore des commentaires sur le Cantique des cantiques, tirés de saint Ambroise, et quelques autres ouvrages. Il ne faut pas confondre cet auteur, comme a fait Possevin, avec Jean Costet, curé d'Oudenarde, mort le 10 juin 1580, qui a donné, *Institutio de exitu Ægypti, et fuga Babylonii*. (Possevin, in *App. sacr.* Valère-André, *Bibl. belg.* Le Mire, de *script. seculi sextidecimi*.)

COSTUS (Pierre), vivait à Paris vers l'an 1550. Il donna une édition de la paraphrase chaldaïque de l'Écclésiaste, à Lyon en 1554, et le Type du Messie et de Jesus-Christ, tiré des pressentimens des prophètes, contre l'incrédulité des juifs. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1109.)

COT, *Cottus*, martyr de l'Auxerrois, ayant pris la tête de saint Prisque, décapité pour la foi par les ordres de l'empereur Aurélien, s'enfuit dans les bois jusqu'à ce qu'il fut atteint à cinq quarts de lieue par les soldats qui furent envoyés après lui, et qui le martyrisèrent sur la place où ils l'atteignirent. On croit que son corps s'est conservé dans l'église de Saint-Prisque, d'où Jean Baillet, évêque d'Auxerre, le leva le 19 de no-

vembre de l'an 1480, et le mit dans une chasse pour l'exposer à la vénération publique, avec maudement d'en renouveler la fête tous les ans au même jour dans cette église. On voit des reliques de saint Cot à Notre-Dame de Paris. Sa principale fête est marquée le 26 de mai dans le Martyrologe romain. Ses actes, qui lui sont postérieurs de plusieurs siècles, n'ont que peu ou point d'autorité. On peut les voir dans Bollandus, avec les notes de Henschénius, aussi bien que ce qu'en a dit M. de Tillemont dans l'Histoire de la persécution d'Ausilien. (Baillet, 26 mai.)

COTANA, ou COTENA, ville épiscopale de la première Pamphylie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sède, qui a eu les évêques suivans :

1. Hesychius, au premier concile général de Constantinople.
2. Acace, au concile d'Ephèse.
3. Eugène, à celui de Chalcédoine.
4. Flavien, à celui de Constantinople, sous le patriarche Mennas.
5. Macaire, à celui de Photius.

COTELIER (Jean-Baptiste), naquit dans le mois de décembre 1627, d'un père qui était ministre à Nîmes en Languedoc, et qui se convertit depuis. Ce que nous savons de sa première jeunesse, c'est que son père, après l'avoir parfaitement bien instruit dans les langues, les belles-lettres et les mathéma-

tiques, vint le présenter à l'assemblée du clergé de France qui se tenait à Mantes l'an 1610, pour le faire connaître et engager les prélats de l'Eglise gallicane à lui faire du bien. L'enfant n'avait alors qu'environ douze ans, et l'on donna commission à quelqu'un de lui faire faire ses preuves d'érudition. Il expliqua facilement la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et rendit raison des difficultés qui lui furent proposées tant sur la construction de la langue, que sur ce qui dépendait des usages des juifs. Il expliqua couramment le Nouveau-Testament grec, et fit quelques démonstrations de mathématiques. C'est ce qui fut cause que l'assemblée ordonna que la pension de son père qui n'était que de six cents livres, serait augmentée de quatre cents livres, et qu'on lui paierait comptant la somme de cent écus, pour l'aider à acheter les livres nécessaires. Il étudia ensuite la théologie à Paris, prit le degré de bachelier, et ne voulut pas avancer davantage, ne se sentant aucune inclination pour l'état ecclésiastique. La langue grecque fut depuis toute son application, aussi bien que l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Nous avons de lui : 1^o Quatre Homélies de saint Jean Chrysostôme sur les psaumes, qu'il fit imprimer en grec et en latin, à Paris, en 1661, avec le commentaire du même père sur le prophète Daniel, in-4^o. 2^o Deux vol. in-fol. de piè-

ces de la primitive Eglise, composées par des hommes des temps apostoliques, c'est-à-dire qui ont suivi immédiatement les apôtres, ou celles qui ont été déclarées apocryphes s'y trouvent avec celles qui ont été reconnues et autorisées par l'Eglise, Paris, 1672. Cet ouvrage est devenu fort rare, tant par le mérite de l'auteur, que par le malheur arrivé à son libraire qui perdit une partie de cette édition par l'embrasement du collège de Montaigu. Ils ont été réimprimés en 2 vol. in-folio, à Anvers, en 1698. M. du Cange dit que les notes qu'il y a faites sont savantes. Il a encore publié 3 vol. in-4^o de pièces ou monumens de l'Eglise grecque, avec des corrections judicieuses et des notes savantes qui contiennent un grand nombre de belles observations sur les matières, sur les auteurs dont il donne les pièces, et sur la langue grecque, en 1677, 1681 et 1686. M. Cotelier passe avec justice pour l'un des hommes les plus habiles de son siècle, particulièrement pour la connaissance de la langue grecque, et on prétend qu'il n'est pas beaucoup inférieur aux Bude, aux Toussaint, aux Danès, aux Turneb, aux Etienne, aux Casaubon, aux Petau, et enfin aux Valois. C'était un homme de la probité des anciens, sans faste et sans ostentation, et qui fait paraître beaucoup de modestie dans ses actions comme dans ses écrits. Il était professeur de langue grecque au col-

lège-royal de France. Il mourut le 12 août 1686. (Procès-verb. de l'Assemb.) 1641, Bayle, *Nouv. de la Répub. des Lettres*, août, 1586, pag. 977. Du Cange, *Gloss. præf. num.* 50, *Journal des Savans*, 15 décembre, 1677. *Acta erud. Lips.*, 1682. Voyez aussi la vie de M. Cotelier, écrite par Étienne Baluze, qui est à la tête de l'édition d'Amsterdam.)

COTERÉE (Jean), de Reims, docteur de Paris, professeur à Douai et chanoine de Tournai, a laissé sept tomes de Sermons en français, imprimé à Paris depuis l'an 1576 jusqu'à l'an 1693. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1387.)

COTIN (Charles), né à Paris, fut reçu à l'Académie Française le 3 mai 1655. Il savait du grec, de l'hébreu, du syriaque, possédait assez bien la philosophie et la théologie, était poète, prédicateur, conseiller et aumônier du Roi. C'est le même qui est si maltraité dans les satires de Boileau. Il mourut en janvier 1682, et laissa, entre autres ouvrages : 1° *Théoclée, ou la vraie Philosophie des Principes du monde*, in-4°, en 1646. 2° *Traité de l'ame immortelle*, in-4°, en 1655. 3° *Poésies chrétiennes*, in-8°, en 1657. 4° *Oraison funèbre pour Messire Abel Servien*, in-4°. 5° *La Pastorale sacrée, ou Paraphrase du Cantique des Cantiques*, in-12, en 1662. 6° *Réflexions sur la conduite du Roi (Louis XIV) quand il prit le soin des affaires par lui-même*, in-4°, 1663. 7° *La Critique désin-*

téressée sur les satires du temps, in-8°. 8° *Salomon, ou la Politique royale*, en trois discours en prose, imprimés séparément et sans date. (Voyez M. l'abbé d'Olivet, dans sa continuation de l'*Histoire de l'Académie Française*, de M. Pélisson.)

COTOLENDI (Charles), natif d'Aix ou d'Avignon, vint de bonne heure à Paris où il fréquenta d'abord le barreau qu'il quitta ensuite pour s'appliquer à la composition de divers ouvrages qu'il donna au public jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de ce siècle. Nous avons de lui : 1° *Les Voyages de Pierre Texeira, ou l'Histoire des rois de Perse, depuis Kayumarras, leur premier Roi, jusqu'en l'année 1609*, etc., traduit de l'espagnol, Paris, 1681, 2 vol. in-12. 2° *La vie de La Duchesse de Montmorenci (la princesse des Ursins)*, supérieure de la Visitation de Sainte-Marie de Moulins, Paris, 1684, in-8°. 3° *La Vie de saint François de Sales*, etc., Paris, 1689, in-4°. 4° *La Méthode pour assister les malades*, traduite du latin de Polancus. 5° Une critique des OEuvres de M. de Saint-Évremond, sous le titre de *Dissertation sur les œuvres de M. de Saint-Évremond*, avec l'examen du factum qu'il a fait pour madame la duchesse de Mazarin contre M. le duc de Mazarin son mari, Paris, 1698, in-12. Cotolendi cacha son nom sous celui de Dumont dans cet ouvrage. (Moréri, édition de 1757.)

COTONIO (Antoine), théologien de l'Ordre de Saint-François, mort à Rome en 1682, a laissé : *Pansophiæ institutiones, opus pluribus voluminibus comprehensum*.

COTRADA, ville épiscopale de l'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie, appelée aussi *Costrado* ou *Cotrade*, dont on ne voit les évêques que dans les Actes des Conciles.

1. Alexandre, assista au sixième concile général.

2. Théodore, souscrit aux canons in *Trullo*.

3. Eustrathe, au second concile de Nicée, ou septième général.

4. Léon, un de ceux qui du temps de Michel Cérulaire renoncèrent à la communion romaine. (Leo Allatius.)

COTTA (Catellian), jurisconsulte milanais qui avait étudié sous Alezat, a laissé : *Catellani Cottæ recensio brevis insignium Juris interpretum et doctorum*. Cet ouvrage est partagé en deux livres, l'un sur les interprètes du Droit, l'autre sur les jurisconsultes anciens de la ville de Rome et sur les modernes. (*Journal des Savans*, 1722.)

COTTA (Lazare-Augustin), est auteur du *Musæum novariense*, dans lequel il donne le catalogue de tous les ouvrages composés par les savans de Novare, et en particulier de ceux de Pierre Candide Decembri.

COTTART (Ildefonse), récollet qui vivait au milieu du dix-septième siècle, a laissé les ou-

vrages suivans : *La vie régulière menée avec esprit ; le manuel d'un bon séculier ; l'Enchiridion de la vie régulière*. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 2208.)

COTTE-MORTE, succession, dépouille d'un religieux bénéficiaire mort hors du monastère, *Religiosi extra monasterium defuncti hereditas*. La jurisprudence des arrêts n'était pas uniforme touchant la cotte-morte des religieux bénéficiaires. Il y en avait qui l'adjugeaient aux monastères ; telle était la jurisprudence du grand-conseil ; et d'autres qui l'adjugeaient aux pauvres, ou à la fabrique ; tels étaient les arrêts du parlement de Paris, de 1651 et 1710. Nous sommes persuadés que pour le for intérieur, il fallait distinguer les bénéfices qui étaient unis aux monastères comme faisant partie de leur mense, d'avec ceux qui en étaient séparés. Les biens des bénéfices unis aux monastères appartenaient à ces monastères avant et après la mort des bénéficiaires, puisqu'ils faisaient partie de la mense conventuelle. Les biens des bénéfices séparés des monastères appartenaient aux pauvres et à la fabrique avant et après la mort des bénéficiaires qui en avaient pris leur honnête subsistance. C'est pourquoi, ni les religieux bénéficiaires ne pouvaient donner leur superflu à leurs monastères, soit à la mort, soit pendant la vie, ni les monastères ne pouvaient le retenir quoiqu'il leur fût donné ou adjugé ;

mais les uns et les autres étaient obligés de le donner aux pauvres, ou aux fabriques des bénéfices auxquels ils appartenaient, selon la nature des autres biens ecclésiastiques. (V. BÉNÉFICE.)

COTERIE, signifie, 1° une société de villageois qui tenaient ensemble quelque héritage d'un seigneur. 2° un héritage chargé d'une redevance roturière et vile, par opposition à un héritage noble tenu à fief et à cens; et c'est ainsi que l'on dit une serre cottière, un lieu cottier, homme cottier, tenancier cottier, par opposition aux hommes de fief ou censiers.

COTTION, *Cottio*. Les Cottions ou Mangons étaient des vagabonds qui, sous prétexte de pénitence, couraient le pays tout nus et chargés de chaînes. Charlemagne proscrivit ces faux pénitens par le capitulaire d'Aix-la-Chapelle, en 789.

COTTON, **CONTON** ou **COTON** (Robert), Anglais de nation et religieux de l'Ordre de Saint-François dans le quatorzième siècle, fut docteur de Sorbonne, et surnommé le docteur agréable, *doctor amœnus*. On a de lui des sermons et des commentaires sur le Maître des Sentences; *Quodlibeta scholastica*; *Disceptationes magistrales*, etc. (Pitséus, de *Script. Angl.* Waddingue, *Biblioth. francisc.*)

COTTON ou **COTON** (Pierre), jésuite, né le 7 mars 1564, à Néronde, près la Loire, d'une noble famille de la province de Forez, entra dans la société au

mois de septembre 1583, à Arone, lieu du Milanais célèbre par la naissance de saint Charles Borromée. Il commença son cours de théologie à Rome et l'acheva à Lyon. Le connétable de Lesdiguières qui lui était redevable, après Dieu, de sa conversion, l'ayant fait connaître au roi Henri IV, ce prince le choisit pour son confesseur. Il le fut aussi du roi Louis XIII jusqu'en 1617 qu'il obtint enfin la permission de quitter la cour, après avoir refusé l'archevêché d'Arles, le chapeau de cardinal, que Henri IV lui offrait. Il fut nommé provincial de la province d'Aquitaine en 1623, et ensuite de celle de France. Il mourut à Paris le 19 mars 1626, âgé de soixante-trois ans, et laissa divers ouvrages; savoir: 1° *du Sacrifice de la Messe, contre les ministres de Grenoble*, à Paris, 1600; 2° *Apologie pour la Mère de Dieu, avec un traité de l'énormité du Péché*, à Arignon, 1600. 3° *Occupation de l'ame intérieure*, ibid., 1613. 4° *Lettres apologétiques de la foi catholique contre Chamier*. 5° *De la manière de traiter avec les hérétiques*. 6° *Genève plagiaire*, à Paris, 1618. 7° *Rechute de la Genève plagiaire*, ibid., 1620. 8° *Institution catholique en quatre livres, contre l'institution de Calvin*, en latin, à Mayence en 1608. 9° *Actes de la dispute avec Chamier*. 10° *Défense du Concile de Trenie*. 11° *Abrégé des Controverses*. 12° *Traité contre le ministre*

Rigord, 13° *Défense de la Société*. 14° *Avis de la Société sur le meurtre des tyrans*, à Lyon, 1610. 15° *Apologie contre l'anti-Coton*. 16° *Accord des deux Religions*, à Cologne, en 1617. 17° *La Dévotion des Calvinistes*. 18° *Conférence avec le ministre Rigord*, en présence du roi *Henri IV*. 19° *Sermons sur les principaux mystères et sur les fêtes*, à Paris, 1617. 20° *Oraison funèbre de M. de Villeroy*. (Voy. la vie du père Cotton, par le père Pierre Roger et par le père d'Orléans. Voyez aussi Alegambe, *Bibl. script. S. J.* Le Mire, de *script. sec. septimi-decimi*. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1638.)

COTYACUM, ville épiscopale de la Phrygie salulaire, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnades. Ce fut autrefois une des plus grandes villes de la Phrygie majeure. Elle est marquée dans la Notice de l'empereur Léon comme métropole. On lui attribue trois évêchés; savoir, *Sparea*, *Conel* et *Caiocomes*. Elle a eu les évêques suivants :

1. N... 2. N...

3. N... 4. N...

5. Cyrus, préfet du prétoire de la ville de Constantinople, étant encore païen, devint suspect à l'Empereur et fut déposé de sa charge. Ensuite s'étant fait chrétien, dit Matalas, in *Theod. jun.*, ce prince le donna pour évêque aux habitans de cette ville, pour les punir de ce qu'ils avaient déjà fait mourir quatre de ses

prédécesseurs. Il siégea jusqu'au règne de l'empereur Léon.

6. Domnin, au concile d'Éphèse.

7. Eusèbe, au cinquième concile général.

8. Côme, au sixième concile général.

9. N..., aux canons in *Trullo*.

10. Constantin, au septième concile général.

11. Anthyme, au concile de Photius.

12. Étienne, au concile du patriarche Sisinnius.

13. N..., siégeait en 1064, sous le patriarche Jean Xiphilin.

14. N..., au concile où furent condamnés Barlaam et Acyndyne. (*Or. ch.*, tom. 1, p. 852.)

COUCHES DE LA VIERGE.

On nomme ainsi une dévotion à la sainte Vierge qui consiste dans des saluts qu'on lui chante neuf jours avant Noël. On dit aussi que la permission de manger de la chair les samedis depuis Noël jusqu'à la Purification en quelques diocèses, se donne en l'honneur des couches sacrées de la Vierge.

COUCHOT, avocat au parlement de Paris, a publié un *Dictionnaire civil et canonique de Droit et de Pratique*, 1 vol. in-4°; et un *Praticien universel*, dont la dernière édition a été revue et augmentée par M. de La Combe, avocat. On a encore de Couchot un *Traité des Minorités, tutelles et curatelles*, imprimés en 1713, en 1 vol. in-12. (Moréri, édit. de 1759.)

COUDÉE, *cubitus*. Sorte de

mesure qui n'était originairement que la distance depuis le coude replié jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu de la main. Cette mesure est la quatrième partie de la taille d'un homme bien proportionné. La coudée ordinaire est de dix-huit pouces. La coudée hébraïque, selon M. Pelletier de Rouen, est de vingt pouces et demi, mesure de Paris. Plusieurs autres la fixent à dix-huit pouces juste. Louis Capelle et d'autres ont prétendu qu'il y avait chez les Hébreux deux sortes de coudées; l'une sacrée, de trois pieds de roi; et l'autre commune, d'un pied et demi. Moïse (*Num.* 35, 4) assigne aux Lévites mille coudées autour de la ville de leur demeure, et au verset suivant il leur en donne deux mille. Au troisième livre des Rois, ch. 7, v. 15, on donne dix-huit coudées aux deux colonnes de bronze qui étaient dans le temple de Salomon; et au second livre des Paralip. ch. 3, v. 15, on les fait de trente-cinq coudées. On concilie ces endroits en distinguant deux sortes de coudées, dont les unes sont le double des autres. D'autres croient cependant qu'il n'y eut qu'une sorte de coudée parmi les Hébreux, depuis leur sortie de l'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone; et que ce n'est que depuis le retour de la captivité, que l'Écriture a marqué deux sortes de mesures, pour distinguer l'ancienne coudée hébraïque de celle de Babylone, à laquelle les captifs s'é-

taient accoutumés. (*Dom Calmet, Comment. sur les Nombres*, ch. 35, v. 4.)

COUET DU VIVIERS (*Abraham*), ministre à La Haye. On a de lui : *Histoire évangélique dans son ordre naturel, ou Nouvelle harmonie des quatre Évangélistes*, in-4°. (*Journal des Savans*, 1707, p. 753 de la 1^{re} édit. et 662 de la seconde.)

COULE, *cuculla*, *pallium*, habit monastique à l'usage des bénédictins et des bernardins. Il y avait de deux sortes de coules : la première était une robe fort ample, blanche ou noire qui avait un capuchon, *cucullus*, qui la faisait appeler coule. Les bernardins se servaient de la coule blanche lorsqu'ils assistaient à l'office divin, et de la noire lorsqu'ils allaient en ville. La seconde sorte de coule était proprement le scapulaire ainsi nommé, parce qu'il ne couvre que la tête et les épaules quant à la largeur. Pour la longueur, il ne descendait pas si bas que la coule. On s'en servait pour le travail. (*Dom Mabillon, præfat. Act. Sanct. Benedict.*, secul. quinti, n. 59. L'auteur de l'Apologie de l'empereur Henri iv.)

COULEURS, par rapport aux ornemens de l'autel et des prêtres. L'Église affecte régulièrement cinq couleurs à ses divers offices, le blanc, le rouge, le vert, le violet et le noir. Le blanc est pour les mystères de Notre-Seigneur, excepté le vendredi-saint, pour les fêtes de la sainte Vierge, celles des anges,

des confesseurs, des vierges, de tous les saints et saintes qui n'ont pas souffert le martyre. Le rouge est pour les solennités du Saint-Esprit, pour les apôtres, excepté saint Jean, pour les martyrs. Le vert est la couleur propre du temps depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent, et depuis l'Épiphanie jusqu'à la septuagésime. Le violet sert pendant l'Avent, le Carême, aux Quatre-Temps, aux Vigiles, aux Rogations et aux messes votives qui se disent à l'occasion de la guerre. Le noir est pour les morts. Les étoffes d'or et d'argent, et les broderies d'or ou d'argent, quand elles couvrent entièrement le fond, s'emploient pour toutes les couleurs et dans toutes les solennités. Chaque église peut avoir ses usages particuliers dans l'affectation de ces couleurs à certains offices qu'on est obligé de suivre lorsqu'on s'y trouve. C'est ainsi que Rome prend le blanc pour les saints pontifes, Paris le vert et Autun le jaune. La détermination de ces cinq couleurs subsistait dès le treizième siècle, puisque Durant qui est mort en 1296, en parle comme d'un usage connu de tout le monde, lib. 3, *Rational*. chap. 17; mais elle n'était point encore établie dans le neuvième siècle selon les apparences, puisqu'Anastase le Bibliothécaire n'en parle point, et qu'il parle au contraire de divers ornemens d'autel de toute autre couleur, que de ces cinq donnés par les papes. (Bocquil-

lot, *liturgies sacr.*, pag. 96.)

COULON (Louis), prêtre, né dans le Poitou en 1605, entra chez les jésuites en 1620, et en sortit en 1640, ou environ. Il mourut vers la fin de 1664, et laissa, entre autres ouvrages, une Harmonie des quatre Évangélistes sur la Passion de Notre-Seigneur avec des éclaircissemens, in-12, en 1645. Une histoire des Juifs, en trois volumes in-12, dont le troisième fut achevé par le père Le Comte, célestin. Une histoire des Vies des papes, in-12, en 1656. (Le long, *Biblioth. de la France*, et *Biblioth. sacrée*.)

COULPE, *culpa*. (V. PÉCHÉ.)

COULPE, chez les jurisconsultes, signifie la faute qui peut être commise par le locataire, par exemple, ou le dépositaire, pour être responsable, ou non, du dommage ou de la perte de la chose louée ou déposée. (Voyez DROIT.)

COUPE. (Voyez CALICE et COMMUNION.)

COUPE DE BOIS, ne se doit faire qu'en automne et en hiver, et hors de la sève. Ainsi on ne coupe point depuis le 15 avril jusqu'au 15 septembre. Les juges des propriétaires ne peuvent pas permettre la coupe des baliveaux ni d'aucun bois, et ne peuvent recevoir les déclarations des particuliers, mais seulement les maîtres particuliers des maîtrises royales. (Ainsi jugé par arrêt du conseil du 2 octobre 1710.)

COUPLET, se dit de la divi-

sion de vers qui se fait dans une hymne, quand on met un nombre égal ou de même mesure en chaque partie, *strophæ*. Il se dit aussi des psaumes et des proses qu'on chante à l'église, *versiculus*.

COUPLET (Philippe), né à Malines, entra jeune dans la compagnie de Jésus. Il alla à la Chine en 1659, en revint en 1680, y retourna en 1692, et mourut dans le voyage en 1693, d'une blessure qu'il reçut dans une furieuse tempête dont le vaisseau sur lequel il était monté fut agité. On a de ce zélé missionnaire, 1° plusieurs ouvrages en langue chinoise qui concernent la religion chrétienne. 2° *Catalogus Patrum societatis Jesu, qui post obitum sancti Francisci Xaverii, ab anno 1581 usque ad annum 1681, in imperio Sinarum Jesus-Christi fidem propugnarunt*, etc. ; à Paris, 1686, in-8° ; et à Dillingen en 1687, in-4°. 3° *Dissertatio, quibus causis motus Paulus V indulserit, lingua Sinensibus eruditis communi per indigenas sacerdotes celebrari sacra*. Cette dissertation se trouve à la page 126 des *Prolegomena ad propylæum maii*, du père Daniel Papebroch. 4° *Tabula chronologica monarchiæ sinicæ juxta cyclos annorum LX, ab anno ante Christum 2952, ad annum post Christum 1683*, Paris, 1686, in-fol. 5° *Tabula chronologica monarchiæ sinicæ, ab anno post Christum primo, usque ad annum præsentis seculi 1683*, à

Paris, 1686, in-fol. Ces deux chronologies sont précédées de préfaces utiles et curieuses. 6° *Confucius Sinarum Philosophus, sive scientia sinensis latine exposita... jussu Ludovici Magni... adjecta est tabula chronologica sinicæ monarchiæ ab hujus exordio ad hæc usque tempora*, à Paris, Daniel Hormels, 1687, in-fol. 7° Histoire d'une dame chrétienne de la Chine (Candide Hiu) où, par occasion, les usages de ces peuples, l'établissement de la religion, les maximes des missionnaires et les exercices de pitié des nouveaux chrétiens sont expliqués, à Paris, Étienne Michellet, 1688, in-8°. (Valère-André, *Bibl. belg.*, édit. de 1739, in-4°, tom. 2, pag. 1029 et 1030. Moréri, édit. de 1759.)

COUR DE CHRÉTIENITÉ, *episcopalis curia*. C'est ainsi qu'on appelait autrefois la juridiction des évêques qui était fort étendue, et qui embrassait généralement toutes les actions où il peut y avoir du péché.

COUR (Didier de La), réformateur de l'Ordre de Saint-Benoît en Lorraine et en France, et instituteur des congrégations réformées de Saint-Vanne et de Saint-Maur, naquit l'an 1550 à Monzeville, village à trois lieues de Verdun. Son père se nommait Bertrand de La Cour, et sa mère Jeanne Boucard, alliée aux premières maisons du pays. Ils envoyèrent le jeune Didier, leur fils, âgé de dix-sept ans, à Verdun, pour y prendre quel-

ques teintures des lettres; car il ne savait encore que lire et écrire, et le plain-chant. Il pria M. Boucard, son oncle maternel, lieutenant-général de Verdun, de s'employer à le faire recevoir frère convers dans l'abbaye de Saint-Vanne de la même ville, et il obtint bien plus qu'il ne demandait. M. Psaume, évêque de Verdun et abbé de Saint-Vanne, l'ayant fait recevoir religieux de chœur, on le traita d'abord avec mépris, et on l'éprouva très-rigoureusement, jusqu'à ce que quelques religieux, touchés de sa constance, lui apprirent un peu de latin. On l'envoya ensuite à l'Université de Pont-à-Mousson où il entra en troisième. La peste le força de quitter cette ville vers l'an 1577 ou 1578, et d'aller à Reims où il fit sa rhétorique. Il revint ensuite à Pont-à-Mousson pour y faire sa philosophie. Il commença sa théologie en 1581, âgé de trente-un ans, et reçut l'Ordre de prêtrise la même année. Sur la fin de son cours de théologie, il retourna à Saint-Vanne dont les anciens religieux qui craignaient qu'il n'introduisît la réforme dans leur monastère lui persuadèrent d'aller à Rome pour faire cesser l'union que l'évêque Psaume avait faite de l'abbaye de Saint-Vanne à la crosse épiscopale de Verdun. Il ne réussit pas dans cette commission, et à son retour à Verdun, en 1589, il fut fort mal reçu de l'évêque et des religieux qui lui permi-

rent aisément de se retirer dans un ermitage où il demeura pendant huit mois, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Il demanda ensuite la permission d'embrasser l'Ordre des Minimes, et l'obtint. Il fut reçu dans leur couvent de Verdun le 18 avril 1600, et le quitta six mois après pour retourner à celui de Saint-Vanne. Le cardinal Charles de Lorraine pensait alors à réformer l'Ordre de Saint-Benoît; et le prince de Lorraine, évêque de Verdun et abbé de Saint-Vanne, avait conçu le même dessein. Le père dom Didier de La Cour fut celui dont Dieu se servit pour procurer cette réforme qui fut heureusement établie dans le monastère de Saint-Vanne en 1600, et dans celui de Moyen-Moutier en Vosge, dédié à Saint-Hydulphe, en 1601. La bulle en fut expédiée à Rome par le pape Clément VIII, le 7 avril 1604, et le 31 juillet de la même année, le premier Chapitre général fut célébré dans l'abbaye de Saint-Vanne où dom Didier fut élu président, tant du Chapitre que du régime, et prieur de Saint-Vanne. C'est de cette réforme que celle de Saint-Maur a pris naissance. Dom Didier, après cet heureux succès qui avait toujours fait le principal objet de ses vœux, mourut en odeur de sainteté le 14 novembre 1624 dans l'abbaye de Saint-Vanne, étant pour lors simple religieux dans la soixante-deuxième année de son âge. Il fut enterré

honorablement dans le chœur de l'abbaye où l'on voyait sa tombe en marbre noir, avec son éloge et l'abrégé de sa vie. Cet excellent religieux était savant dans les matières ecclésiastiques et morales. Il savait aussi les langues grecque et hébraïque; et quoiqu'il n'ait rien publié, les recueils qu'il a laissés ne laissent aucun lieu de douter de l'étendue de ses connaissances. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*) Voyez aussi le quatrième tome des *Chroniques* de Saint-Benoît, et l'*Histoire de la mère de Blemure*, de même que le *Voyage d'Alsace et de Lorraine*, de dom Ruinart.

COURAYER (Pierre-François Le), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et depuis docteur d'Oxford. Nous avons de lui, 1^o Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais, et sur la succession des évêques de l'Eglise anglicane, avec les preuves justificatives des faits avancés dans cet ouvrage, à Bruxelles, chez Simon T'sersteven, 1723, 2 vol. in-12. 2^o Lettres du père Le Courayer... à l'auteur de l'extrait de la Dissertation sur les ordinations des Anglais, inséré dans le *Journal des Savans*, mois de janvier et février 1724. 3^o Une réponse à la réfutation de l'apologie que M. l'abbé Marsolier avait faite d'Érasme. Cette réponse se trouve dans les *Mémoires littéraires*, imprimés à la Haye en 1716. 4^o Une nouvelle

cile de Trente, par Fra-Paolo; et une Défense de cette traduction contre les censures qui en avaient été faites, imprimée à Amsterdam en 1743, in-12. Les auteurs qui ont combattu le père Le Courayer sont entre autres le père Hardouin, jésuite, le père Le Quien, dominicain; M. Frennell, Irlandais; M. Pelletier, prêtre, dans sa dénonciation de la Défense des Ordinations anglaises du père Le Courayer. On peut voir aussi le Mandement de son éminence M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, portant condamnation des ouvrages du père Le Courayer, et une instruction pastorale, avec une lettre pastorale du même prélat sur le même sujet. (*Journal des Savans*, 1717, 1724, 1737 et 1742.)

COURBEVILLE (le père de), jésuite. Nous avons de lui, 1^o Méditations sur des passages choisis de l'Écriture-Sainte pour tous les jours de l'année, par le père Segneri, de la compagnie de Jésus, traduites de l'italien par le père Courbeville, Paris, 1713, 5 vol. On voit peu d'ouvrages d'une utilité aussi universelle dans leur espèce que l'est celui-ci. Les personnes qui aspirent à une haute piété, et celles qui ne se contentant pas d'y tendre, sont engagées par leur ministère ou même par un bon zèle à y conduire les autres, trouveront dans ces méditations des secours sûrs et abondans. Les matières les plus importantes de la religion et de la morale chré-

tienne y sont développées avec beaucoup de clarté et d'onction, et un fonds si précieux y est distribué avec tant de méthode, que rien n'est plus aisé que de l'approprier à tous les usages que l'on peut désirer d'en faire. Le style même a sa commodité. Tel qu'il est, pur, simple, naturel, il convient à un livre où l'on cherche à s'instruire; mais ce style n'en est que plus susceptible d'ornemens; ainsi le jeune prédicateur qui voudrait tourner à son profit les méditations du père Segneri, pourrait avoir la consolation de se les rendre propres en y donnant un nouveau tour. On trouve à la tête de cette traduction la vie de l'auteur des Méditations. 2^o Le Directeur dans les voies du salut sur les principes de saint Charles Borromée, traduit de l'italien du père Pinamonti, de la compagnie de Jésus, par le père Courbeville, in-12. La cinquième édition est de 1743, à Paris. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec le Directeur de l'ame spirituelle, traduit de Blossius, ni avec le Directeur de l'ame pénitente. (*Journal des Savans*, 1713, 1728 et 1753.)

COURCIER (Pierre), jésuite, né à Troyes en Champagne l'an 1604, passa la plus grande partie de sa vie dans les écoles de théologie et de mathématiques, et mourut à Auxerre le 5 mai 1692. On a de lui, entre autres ouvrages : *Negotium seculorum Marice, sive rerum ad matrem Dei spectantium chronologica*

epitome, ab anno mundi primo, ad annum Christi 1660; à Dijon, 1662, in-fol.

COUR-DIEU (La), *Curia Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le forêt d'Orléans, à six lieues de cette ville vers le levant. Elle fut fondée par Jean II, évêque d'Orléans, en 1118. Louis VI et Philippe Auguste, roi de France, ainsi que plusieurs évêques d'Orléans, ont confirmé successivement cette fondation. Philippe de Joui entre autres qui fut sacré évêque d'Orléans en 1221, avant de prendre possession de son siège, se rendit à La Cour-Dieu, et confirma toutes les donations qui avaient été faites jusqu'alors à cette abbaye. De là apparemment, et de ce que le monastère a été fondé par un évêque d'Orléans, est venu l'usage dans lequel étaient les évêques de cette église de commencer leur entrée solennelle dans leur diocèse par l'abbaye de La Cour-Dieu. (*Gallia christ.*, tom. 8, col. 1582.)

COURIER, *correarius, courrierius*. C'était autrefois un officier considérable d'un prélat séculier. Il tenait la main à l'exécution des ordres de l'évêque, gouvernait en sa place, et était comme son lieutenant pour le temporel; d'où vient qu'il est quelquefois appelé vice-gérant, (Chorier, *Histoire de Dauph.*, l. II, p. 864.)

COURIER, était aussi procureur ou intendant des abbés, prieurs et communautés ecclésiastiques.

(Valbonnet, *Mém. pour l'Hist. de Dauph.*)

COURIER APOSTOLIQUE, *cursor, viator apostolicus*. Du temps des persécutions, l'Église se servait de courriers pour porter les lettres des évêques, avertir les fidèles du temps et du lieu des assemblées, etc. C'est à ces courriers de la primitive Église qu'ont succédé les courriers apostoliques. Leur office est de demander au pape, sortant de sa chapelle tous les dimanches, s'il y aura consistoire le lendemain, d'avertir les cardinaux, les ambassadeurs, les princes du trône, de se trouver aux consistoires, aux cavalcades et aux chapelles que tient le pape. Ils convoquent encore le sacré collège et les Ordres mendiants aux obseques d'un cardinal. Ils affichent aussi les décrets du pape aux portes de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Pierre de Rome, du palais de l'Inquisition et de la chancellerie apostolique, et au champ de Flore. Quand ils demandent au pape s'il y aura consistoire, et qu'ils en avertissent les cardinaux, ils se mettent à genoux. Leur habit de cérémonie est violet. Ils portent à la main une verge, ou baguette noire. Quand ils assistent aux cavalcades où le pape se trouve, ils ont en main une masse d'argent. Ils sont dix-neuf, parmi lesquels il y en a un qui exerce l'office de maître pendant trois mois. C'est à lui seul qu'on adresse les commissions signées par le pape, ou par le cardinal-

préfet de la signature de justice. (Piazza, *Eusebiolog. rurom*, tract. 2, c. 16. Chiapponi, *Acta canonizat.*)

COURONNE, *Corona*. Ce terme se prend, 1^o pour un ornement de tête qu'on mettait aux dieux, aux prêtres, aux rois, aux grands, au simple peuple dans plusieurs occasions, quoique différemment des rois. Le grand-prêtre des Hébreux portait une couronne sur laquelle était écrit : *La sainteté est au Seigneur*. Les simples prêtres et même les simples Israélites en portaient aussi. (*Ézechiel*, 24, 17.) Les époux et les épouses portaient des couronnes plus belles que l'ordinaire le jour de leurs noces. On se couronnait de fleurs dans la prospérité, dans les festins, dans la joie. On envoyait des couronnes d'or aux vainqueurs et aux conquérans. (1. *Mach.*, 10, 20, 29.) 2^o Ce terme se prend figurément pour l'honneur, la gloire, la joie, la récompense. *Vous êtes ma joie et ma couronne*, dit saint Paul aux Philippiciens, ch. 4. 3^o Théologiquement, pour la couronne de gloire ou la couronne du ciel, c'est-à-dire la béatitude éternelle ; pour la couronne, ou la récompense du martyr ; pour la couronne, ou le chapelet de la Vierge ; pour la couronne, ou la tonsure cléricale qui est la marque des ecclésiastiques, *corona clericorum*.

Grégoire de Tours, dans le vingt-septième chapitre du premier livre de *la Gloire des Mar-*

tyrs, rapporte l'origine de la couronne cléricale à l'apôtre saint Pierre. Mais il est difficile de la faire remonter plus haut que le quatrième siècle. Jusque-là il n'avait été question que de couper les cheveux courts en rond par le bas, et non pas de former ce cercle qu'on appelle couronne, en rasant le haut de la tête. Un concile de Carthage, tenu à la fin du quatrième siècle, défend seulement aux clercs de laisser croître leurs cheveux, *nec comam nutriant*, can. 44. Le concile d'Agde, assemblé au commencement du siècle suivant, et le concile de Brague, tenu vers la fin, ne parlent point de couronne ni de rasure; et pour les moines, ni saint Benoît, ni saint Aurélien qui écrivirent leur règle dans le même temps, ni même saint Isidore qui composa la sienne au septième siècle, n'en font pas mention. Il paraît donc que la couronne commença dans quelques endroits vers le cinquième siècle, puisque Grégoire de Tours qui vivait dans le sixième, en attribue l'origine à saint Pierre; ce qui suppose qu'elle était déjà ancienne, puisqu'on n'en connaissait pas l'origine, qu'elle s'étendit partout dans le septième siècle, et que le quatrième concile de Tolède, assemblé vers le milieu de ce siècle, en fait une loi générale à tous les clercs : *Omnes clerici vel lectores, sicut Levitæ et sacerdotes, detonso superius toto capite, inferius solam circuli co-*

ronam relinquant. Cette couronne se portait, non sur le derrière de la tête, comme on l'a pratiqué depuis, mais sur le haut, ainsi que les capucins la portent encore aujourd'hui. La couronne marque la dignité royale des clercs consacrés à Dieu, leur dépouillement des choses terrestres, la conformité qu'ils doivent avoir avec Jésus-Christ, et la perfection de vie qui leur est nécessaire; le cercle étant le signe de la perfection, parce qu'il est la figure la plus parfaite (*Voyez TONSURE. Voyez aussi les pères Thomassin et Morin. M. Hallier. Claude de Vert, Cérém. de l'Église, t. 2, pag. 472 et suiv.*)

COURONNE D'ÉPINES de N. S. Jésus-Christ. (*Voyez ÉPINES.*)

COURONNE ROYALE, Ordre de chevalerie. Michel Justiniani et d'autres auteurs disent que Charlemagne fonda l'an 802 un Ordre militaire appelé l'Ordre de la Couronne, parce que les chevaliers portaient une couronne sur un habit blanc, avec cette devise : *Coronabitur legitime certans*. Mais le père Hélyot rejette cet Ordre comme supposé, par la raison générale qu'il n'y a point eu d'Ordre militaire, selon lui, avant le douzième siècle. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordr. monast.* tom. 1, pag. 271.)

COURONNE (La), *Corona*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans un bourg du même nom, au diocèse d'Angoulême. Elle tire son origine d'une ancienne église de clercs, la-

quelle, à ce qu'on prétend, fut fondée par les enfans du roi Childebert, et magnifiquement dotée sous le titre de Saint-Jean de Palude; mais par la corruption des temps, la discipline cléricale s'y étant relâchée, Lambert, l'un des clercs de ce collège, qu'Aimard, évêque d'Angoulême, avait ordonné prêtre, assembla dans cet endroit un nombre de Frères qui vivaient seulement en communauté. Dans la suite, par ordre de la sainte Vierge elle-même, il y construisit, dans un lieu voisin de là, un monastère environné de marais, et ceint comme d'une couronne de rochers (ce qui lui a fait donner le nom de *ccouronne*) et le mit sous la protection de la sainte Vierge et de tous les Saints. Il donna pour règle aux Frères qui y vivaient en religieux, celle de saint Augustin, à laquelle il ajouta quelques constitutions. Ce fut Gérard, évêque d'Angoulême, qui fit la dédicace de cette maison, et bénit Lambert pour premier abbé l'an 1122. Les papes avaient accordé plusieurs beaux privilèges à cette abbaye, et les comtes d'Angoulême l'avaient comblée de dons et de biens. En dernier lieu, elle était possédée par les chanoines réguliers de la congrégation de France, depuis 1644. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 1043. *Dictionn. univ. de la France.*)

COURONNE (Matthieu de), auteur du dix-septième siècle, a publié un traité de l'infailibilité du pape, à Liège, en 1668; *des Missions apostoliques*, ibid.,

1675; *de la Puissance temporelle et spirituelle des évêques*, ibid., en 1671 et 1673. (Dupin, *Table des Aut. ecclési. du dix-septième siècle*, pag. 2570.)

COURONNÉS. Les quatre couronnés martyrs à Rome. (*Voyez CARPOPHORE.*)

COURS, *cursus*, *curriculum*, temps qu'on emploie à apprendre les principes d'une science. Cours de philosophie, de théologie, etc.

COURS, *cursus*, livres imprimés, qui renferment les principes généraux de quelques sciences. Cours de chimie, de mathématiques, etc.

COURS, *collectio*, compilation des lois civiles et canoniques. Le cours civil est le recueil des lois romaines compilé par l'ordre de Justinien : *corpus civile*. Le cours canonique est le recueil des lois ecclésiastiques ou du Droit canon, compilé par Gratien, *Corpus canonicum*.

COURS, terme de coutume. En quelque pays, comme dans la Bresse, le cours était une rente de poulets, de chapons, de beurre, etc., que le granger payait au maître, à proportion de ce qu'il nourrissait de poules, de vaches, etc. Cette rente était appelée *cours*, parce qu'elle était assignée sur les choses qui venaient de la basse-cour.

COURT (Benoit Le), en latin *Benedictus Curtius*, jurisconsulte du seizième siècle, était natif de Saint-Symphorien-le-Château, petite ville du territoire de Lyon. On a de lui, entre

autres ouvrages : *Enchiridion Juris utriusque terminorum*, à Lyon, en 1543. (Le père Colonia, jésuite, *Hist. littér. de Lyon*, tom. 2.)

COURT (Dom Pierre), bénédictin de la congrégation de saint Vanne, naquit à Provins vers l'an 1663, et fit sa profession religieuse dans le monastère de Saint-Vanne de Verdun, le 1^{er} juin 1685. On a de lui, 1^o la relation, la vie et la mort de M. d'Aligre, abbé régulier de Saint-Jacques de Provins, imprimée à Paris en 1712. Cette vie est si belle et si édifiante, que le lecteur chrétien nous saura gré de lui en présenter ici un léger crayon. M. d'Aligre, fils et petit-fils du chancelier de France, était chanoine régulier et abbé régulier de l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, où il mourut le 21 janvier 1712, âgé de quatre-vingt-douze ans, la soixante-seizième de sa profession. Pendant quarante ans, il ne vécut que de pain bis, de salades crues sans huile, de fruits et d'eau. Son lit était composé de trois planches, dont celle de dessous, sur laquelle il couchait, était seulement couverte d'un cilice, qui lui servait de drap de dessous; car pour celui de dessus, il n'en connaissait pas l'usage; il n'avait qu'une couverture rase et usée, et pour chevet une pierre carrée. Il logeait dans une chambre sans feu, et son lit, sans rideau, était placé sous une fenêtre dans une embrasure de muraille fort étroite qui ne lui

permettait pas de s'étendre de son long. Ses aumônes étaient si abondantes que, quoique pour tout revenu il n'eût pas plus de sept mille livres de rente de son abbaye, par le moyen de son épargne et de sa mortification, il fonda un hôpital d'orphelins, et le dota de cinq mille livres de rente; fit rétablir à ses frais les fontaines publiques de la ville de Provins, les avenues, le pavé des rues, les murailles, les lieux d'assemblée; augmenta les revenus des religieux de son abbaye, orna leur église de belles tapisseries, et de vases d'or et d'argent; remplit leur bibliothèque de bons livres, et soulagea généralement tous les pauvres du pays. Tant de vertus étaient rehaussées dans la personne de ce saint abbé par une rare humilité qui lui persuadait qu'il n'était qu'un très-grand pécheur qui ne pouvait faire assez de pénitence, lui que tout le monde regardait avec tant de justice comme un modèle de sainteté et le prodige de son siècle. On a de Dom Pierre Court, 2^o un *Abregé en sept ou huit volumes in-4^o de tout le commentaire littéral de Dom Calmet sur l'Écriture-Sainte*. 3^o Un ample recueil des séquences, ou proses anciennes, ou cantiques, au nombre de plus de cent, qu'on chantait autrefois à la messe dans plusieurs églises, et dont plusieurs sont historiques, instructives et édifiantes; ouvrage in-4^o manuscrit qu'il dédia au pape. 4^o *Concordia discordantium theologorum*

circagration Christi Salvatoris, et meritum hominis, in-4°, manuscrit. 5° Une paraphrase sur le Cantique des Cantiques, auquel est jointe la paraphrase sur la prose des morts, *Dias iræ*, etc., in-12. 6° L'Histoire de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun. (Dom Calmet. *Biblioth. lorr.*)

COURS (Louis de), fils de Charles de Court, gentilhomme ordinaire du roi de France, et d'Anne de Saumaise, naquit à Pont-de-Vaux en Bourgogne, et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut abbé de Saint-Serge d'Angers, Ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, et de Saint-Georges-sur-Loire, Ordre de Saint-Augustin, congrégation de France, au diocèse d'Angers. Il fut aussi membre de l'académie Française d'Angers, le 21 février 1701. Il mourut vers l'an 1732, et laissa, 1° un volume in-12 imprimé à Paris en 1722, sous ce titre : *L'Heureux infortuné, histoire arabe, avec un Recueil de diverses pièces fugitives, en prose et en vers*, par M. D***, académicien. Ce recueil contient une dissertation sur l'immortalité de l'ame ; une traduction en vers du cantique de Moïse, *Audite, cæli, quæ loquor*, etc., une traduction de l'*Exultet* du samedi-saint en vers héroïques, etc. 2° Un recueil in-12, imprimé en 1725, sous le titre de *Variétés ingénieuses, ou Recueil et mélange de pièces sérieuses et amusantes*, par M. D***, académicien, à Paris, chez Christophe David. On trouve dans ce

recueil diverses traductions de psaumes et d'hymnes de l'Eglise. (Moréri, édition de 1759.)

COURTE-CUISSÉ (Jean de), en latin *Breviscoxa*, ou *Brevicoxa*, et *Curtæ-coxa*, natif du Mans, fut reçu dans le collège de Navarre en 1367, et prit le bonnet de docteur en théologie de la faculté de Paris l'an 1388. La réputation de sciences et d'éloquence qu'il s'était acquise, engagea l'Université de Paris à le députer, avec quelques autres docteurs, vers Benoît xii, et Boniface ix, en 1395, pour leur persuader de renoncer au souverain pontificat, qu'ils se disputaient. Il fit les fonctions de chancelier dans l'Université de Paris en l'absence de Gerson, et fut fait évêque de la même ville en 1420. Mais il aima mieux se retirer à Genève, que d'obéir au roi d'Angleterre qui était alors maître de Paris. Il devint évêque de Genève en 1422, et mourut quelque temps après. On a de lui, des *Leçons sur plusieurs endroits de l'Écriture*; des *Questions théologiques*, et un grand *Traité de la foi, de l'Eglise, du souverain Pontife et du Concile général*, imprimé dans l'appendice du premier tome de la dernière édition des œuvres de Gerson, par M. Dupin.

COURTIER, *Proxenetæ*, celui qui s'entremet pour faire faire des ventes et des prêts d'argent. Les courtiers sont tenus de rendre la marchandise, ou le prix : ils sont pour ce fait contraignables par corps, et ils ne peuvent faire aucun trafic de marchan-

dise pour leur compte, ni tenir caisse chez eux, ou signer des lettres de change par aval. Ils peuvent néanmoins certifier que la signature des lettres est véritable. C'est la disposition de l'article 2 du titre 2 de l'ordonnance de 1673. Il y avait des villes où l'entremise des courtiers était défendue; telle était entre autres la ville d'Amiens, selon la déclaration du Roi du 20 février 1731, enregistrée le 30 mai, qui défend à tous les marchands et fabricans de vendre ou acheter à Amiens aucunes marchandises ou étoffes par le ministère des courtiers et courtières. (M. Denisart, *Collection de Jurisprud.* tom. 1, au mot COURTIER.) *Voy.* USURE.

COURTOT (François), cordelier, né à Veselay, dans le bailliage d'Auxerre, fut docteur de Paris, provincial de sa province, et définitiveur-général au Chapitre de son Ordre à Rome. Il mourut à Auxerre au commencement du 18^e siècle, et laissa, 1^o *la vie du bienheureux François Solano, Observantin*, imprimée à Paris en 1677. 2^o Le récit du martyre de onze religieux de son Ordre, appelés *les Martyrs de Goroom*. 3^o Un *Abrégé de la vie de saint Paschal Baylon, et de la vie de saint Pierre d'Alcantara*, qui parut en 1670, dédiée à la Reine. 4^o *La Science des Mœurs*, in-12, 1694. 5^o Un commentaire latin sur quelques endroits de l'Écriture-Sainte, à Auxerre, in-4^o. (M. l'abbé Le Beuf, dans son Catalogue des écrivains auxerrois,

au tome 2, des *Mémoires concernant l'Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, pag. 522.)

COUSIN. Ce mot vient de *con-sanguineus*, ou de *congenius*, ou *congeneus*, comme qui dirait *ex eodem genere*. Il se dit, 1^o des fils de deux frères, *patruèles*. Il se dit des fils, 2^o de deux sœurs, *consobrini*. Il se dit, 3^o du fils d'un frère, et de celui de sa sœur *amitiini*. Dans la première génération, les cousins s'appellent *cousins-germains*; en la seconde, *issus de germains*; en la troisième et quatrième, on les appelle *cousins au troisième et au quatrième degré*. Autrefois le mariage était permis dans l'Église entre les cousins et les cousines germains; aujourd'hui il est défendu et invalide jusqu'au quatrième degré inclusivement.

COUSIN, *Cognatus*. Terme d'honneur que les Rois donnent aux cardinaux, aux évêques, aux princes de leur sang, à des princes étrangers, à certaines personnes considérables de leurs États, comme en France, aux ducs et pairs, aux maréchaux de France.

COUSIN (Jean), carme portugais du quinzième siècle, a fait un grand ouvrage des contrats et des échanges, intitulé: *de la Justice commutative*, imprimé à Paris en 1496. (Dupin, quinzième siècle.)

COUSIN (Gilbert), né à Nozeret, ville de la Franche-Comté, le 21 janvier 1506, de Claude Cousin, magistrat de cette ville, et de Jeanne Dagnet, embrassa

l'état ecclésiastique, et entra chez Erasme pour lui servir de copiste en 1530. Il fut nommé chanoine de Saint-Antoine de Nizeret par René de Nassau, prince d'Orange, et fit un voyage en Italie, à la suite de Claude de La Baume, archevêque de Besançon. Pie v, par un bref du 8 juillet 1567, ayant ordonné à cet archevêque de faire arrêter Cousin, comme suspect d'hérésie, il fut mis dans les prisons de l'archevêque, et y mourut la même année, âgé de soixante-un ans. On donna à Bâle, dès 1562, un recueil de la plus grande partie de ses écrits en trois volumes in-fol. où l'on trouve quelques traités historiques, critiques, moraux et théologiques. (Le père Nicéron, tom. 24 de ses *Mémoires*.)

COUSIN (Jean); en latin, *Cognatus*, chanoine de la cathédrale de Tournay, et natif de cette même ville, fleurit jusque vers l'an 1620, et laissa, 1° des *Fondemens de la Religion*, c'est-à-dire, de la Connaissance naturelle de Dieu, de l'Immortalité de l'ame, et de la Justice de Dieu, à Douai, en 1597. 2° De la *Prospérité et de la Perte de Salomon*, ibid., 1599. 3° *L'Histoire de Tournay*, en 2 tomes, ibid., 1619. 4° *L'Histoire des Saints de Tournay*, ibid., 1621. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1925.)

COUSIN (Louis), président à la cour des monnaies, né à Paris le 12 août 1627, fut reçu bachelier dans la Faculté de Théo-

logie; mais ayant quitté l'état ecclésiastique; auquel il paraissait d'abord destiné, il se fit recevoir avocat, et fréquenta le barreau jusqu'en 1657, qu'il acheta une charge de président en la cour des monnaies. Il sut mettre à profit le temps que lui laissait sa charge pour s'appliquer à la lecture des meilleurs auteurs grecs et latins, orateurs, poètes et historiens. Il étudia aussi la théologie, les écrits des saints Pères, et l'histoire ecclésiastique, sans négliger ce qu'il y a de plus curieux dans les arts et les sciences. Il fut reçu à l'Académie Française, et choisi pour censeur royal. Il fut encore chargé du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il apprit l'hébreu à l'âge de soixantedix ans, dans le dessein de s'appliquer plus particulièrement à l'étude de l'Écriture-Sainte les dernières années de sa vie, et mourut le 26 février 1707, âgé de quatre-vingts ans sept mois, après avoir légué sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Victor, avec un fonds de vingt mille livres, pour l'augmentation de celle de cette abbaye. On a de cet illustre savant, 1° une traduction française, élégante et fidèle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, qu'il donna à Paris en 1672, en un vol. in-4°, avec une préface dans laquelle il le justifie de l'arianisme. 2° La traduction des *Histoires ecclésiastiques* de Sozocrate, de Sozomène, de Théodoret et d'Évagre, 3 vol. in-4°, avec des préfaces qui sont autant

de dissertations curieuses sur le caractère des auteurs traduits.

3° La traduction des auteurs de l'Histoire Byzantine, en 9 vol. in-4°. 4° La traduction de l'Histoire romaine, écrite en grec par Xiphilin, par Zonare et par Zozime. 5° La traduction de l'*Histoire de l'Empire d'Occident depuis Charlemagne*, en 2 vol. in-12. 6° La traduction du *Discours de Clément Alexandrin, pour exhorter les Païens à embrasser la religion chrétienne*, in-12, Paris, 1684. 7° La traduction des *Principes et des Règles de la vie chrétienne* du cardinal Bona, in-12, Paris, 1675 et 1693, quatrième édition. Toutes ces versions et les dissertations qui les accompagnent sont faites avec beaucoup d'élégance et de fidélité, de discernement et de justesse, de critique et de goût. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*. Le père Nicéron, aux tomes 18 et 20 de ses *Mémoires*. *Journal des Savans*, 1707.)

COUSSORD (Clande), théologien de Paris, dans le seizième siècle, est auteur d'un traité contre les Vaudois et autres hérétiques, imprimé à Paris en 1545 et 1548. (Dupin, *Table des Aut. eccl. du seizième siècle*, p. 1052.)

COUSTANT (Pierre), religieux bénédictin, un de ceux qui se sont employés à nous donner la belle édition des ouvrages de saint Augustin. C'était un homme fort intelligent et fort expérimenté dans cette sorte d'étude, et qui avait une industrie

toute particulière pour reconnaître non-seulement les pièces entièrement supposées, mais encore les fourrures et les gloses insérées mal à propos dans le texte de certains traités que les anciens copistes prenaient autrefois la liberté d'ajouter de leur tête, sous prétexte d'éclaircir et d'expliquer la pensée de l'auteur. Quelque temps après il entreprit, à la sollicitation du célèbre père Mabillon et par les ordres de ses supérieurs, une nouvelle édition des ouvrages de saint Hilaire. Il en ramassa les manuscrits avec soin, et les collationna presque tous lui-même. On lui proposa ensuite plusieurs entreprises, d'abord l'édition d'un Père; ensuite une bibliothèque des auteurs bénédictins. On le fixa enfin aux lettres des papes. Le père Germon, jésuite, l'interrompit dans son travail par un écrit contre la Diplomatique du père Mabillon. Cette réponse était suivie d'un *appendix* où l'auteur accusait la falsification des manuscrits dont on s'était servi pour les éditions de saint Augustin et de saint Hilaire. Le père Constant qui avait eu beaucoup de part à la première, et qui avait fait la seconde, se crut obligé de répondre à ces accusations. Il le fit en 1706, par un livre in-12, intitulé : *Vindiciæ MSS, codium à R. P. Barthol. Germon impugnatorum*. Il répondit en même temps, et dans le même ouvrage, à l'écrit anonyme intitulé : *Altération du dogme théologique par la philo-*

sophie d'Aristote, où son édition de saint Hilaire était cruellement attaquée. Cette réponse en forme d'*appendix* n'est qu'une partie d'un grand ouvrage qui a pour titre : *l'Unité de Dieu dans la Trinité, défendue contre les fausses idées d'un auteur anonyme*. Cet écrit, quoiqu'excellent, n'a point été imprimé, parce que les magistrats ayant supprimé celui de l'anonyme, le père Constant jugea à propos de ne pas réveiller l'attention du public sur un livre si dangereux qui n'aurait jamais dû voir le jour. La réponse que le père Germon fit à l'écrit intitulé, *Vindiciæ*, obligea le père Constant d'en faire une. Il la publia en 1715, sous ce titre : *Vindiciæ veterum codicum confirmatæ*. On y trouve des recherches savantes et judicieuses, des raisonnemens solides; la modération y éclate dans les endroits même où il emploie la force contre son adversaire. Après cette dispute, dom Constant reprit et continua sans interruption son grand ouvrage sur les lettres des papes. Il donna le premier volume au commencement du mois d'avril de l'année 1721; mais il fut arrêté dans sa course par une fièvre lente dont Dieu se servit pour finir et couronner ses travaux. Il mourut la même année le 18 octobre. Il était de Compiègne, né le 30 avril 1654; il entra dans la congrégation de Saint-Maur à l'âge de dix-sept ans en 1671, et il y donna, tout jeune qu'il était, de grands exem-

ples de zèle et de pénitence. Dans les hivers les plus rigoureux, il ne se chauffait jamais; ce qu'il continua toute sa vie, même durant l'hiver de 1701. Quelque important que fût son travail, il assistait jour et nuit aux offices du chœur, et il s'y trouvait toujours des premiers. Sa critique est sage et judicieuse, et toujours accompagnée de cet air de modestie qui lui était naturel. (*Jugement des Savans*, journal. Dupin, dix-septième siècle, part. 7. M. Goujet, continuation de Dup. t. 1, p. 19; et suiv.)

COUSTEL (Pierre), né à Beauvais le 2 octobre 1621, fut précepteur des neveux de Guillaume Egon, prince de Furstemberg, cardinal, et mourut dans sa patrie le 16 octobre 1704, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui, entre autre ouvrages : *Les règles de l'éducation des enfans* où il est parlé en détail de la manière dont il se faut conduire pour leur inspirer les sentimens d'une solide piété, et pour leur apprendre parfaitement les belles-lettres, Paris, chez Michallet, 1687, 2 vol. in-12, dédiés au cardinal de Furstemberg. *Sentimens de l'Eglise et des saints Pères*, pour servir de décision sur la comédie et les comédiens, opposés à ceux de la lettre qui a paru sur ce sujet depuis quelques mois, in-12, à Paris, en 1694. (Moréri, édition de 1759.)

COUSTURIER (Pierre), plus connu sous le nom de Pierre Sutor, natif du Maine, devint

prieur de Sorbonne, et ensuite docteur de la maison et société. S'étant fait chartreux dans un âge mûr, il fut prieur du couvent de Paris en 1519, de celui de Troyes en 1525, et de celui du Parc-au-Maine en 1531. Il fut aussi visiteur de la province de France, et mourut le 18 juin 1537. On a de lui, 1^o une Apologie des Chartreux, en forme de dialogues, sous le titre de *Petri Sutoris doctaris theologi, professione carthusiani, de vitâ carthusiana libri duo*, chez Jean Petit, 1522, in-4^o; et à Louvain 1572, in-8^o; et à Cologne en 1609. 2^o *De triplici divæ Anna connubio*, en 1523. 3^o *De Translacione Bibliæ et novarum reprobatione interpretationum*. Cet ouvrage est contre la nouvelle traduction du Nouveau-Testament, publiée par Erasme qui y répondit par une apologie à laquelle dom Consturier opposa, 4^o une réplique fort aigre qui parut en 1526, in-4^o, à Paris, sous ce titre : *Adversus insanam Erasmi apologiam, Petri Sutoris antapologia*. 5^o *Apologeticum in novos Anticomaritas, præclaris beatissimæ Virginis Mariæ laudibus detrahentes, in quo et multa inseruntur quæ ad suffragia, merita, venerationemque sanctarum reliquiarum,*

et imaginum pertinent, à Paris, 1526. 6^o *Apologia Petri Sutoris, doctoris theologi, carthusianæ professionis, adversus damnatam Lutheri hæresim de votis monasticis*, à Paris, 1531, in-8^o. 7^o *Petri Sutoris Carthusiani de potestate ecclesiæ in occultis*, à Paris, 1534 et 1546, in-8^o. Ces deux derniers ouvrages sont les meilleurs et les plus estimés de Pierre Sutor. (Voyez une notice curieuse de tous ses ouvrages, au tome 3 des *Singularités historiques et littéraires* de D. Liron, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.)

COUTRES-CLERCS, sont des ecclésiastiques officiers des églises cathédrales. Leurs fonctions, qui sont très-anciennes, consistaient autrefois principalement à garder les choses appartenantes à l'Eglise, à avoir soin du luminaire, et à sonner pour appeler les chanoines aux heures canonicales. Les officiers étaient anciennement si considérés en quelques églises, qu'un concile de Tolède appelle le *coutre*, une des trois colonnes de l'Eglise, et le met à côté de l'archi-diacre et de l'archi-prêtre. Peu d'églises cathédrales ont conservé les coutres en France.

COUTUME.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du Nom et de la Nature de la Coutume.*
 § II. *Des Effets de la Coutume qui a force de loi.*
 § III. *Des Conditions nécessaires à la Coutume pour qu'elle ait force de loi.*

§ I^{er}.*Du nom et de la nature de la Coutume.*

Le mot de coutume se prend, 1^o pour les choses qui se font ordinairement et naturellement, par les êtres animés ou inanimés; 2^o pour les actions libres et ordinaires qui étant souvent répétées forment l'habitude; 3^o pour les mœurs, cérémonies, façons de vivre des différens peuples qui ont passé en usage; 4^o pour certains droits ecclésiastiques, ou civils, tels que ceux que les évêques se faisaient payer autrefois dans leurs visites, ou dans d'autres temps, comme à Pâques, et ceux qu'on paie encore aujourd'hui aux passages des villes, à l'entrée des bailliages, vicomtes, etc. 5^o pour le droit particulier, ou municipal d'un pays, fondé sur l'usage et rédigé par écrit, *jus municipale*. 6^o pour le droit non écrit, établi seulement par l'usage de ceux qui l'observent. La coutume prise en ce sens est définie par Gratien, cap. *consuetudo*, dist. 1. *Jus quoddam moribus institutum, quod pro lege suscipitur, ubi deficit lex*. 1. La coutume est un droit. En cela, elle convient avec

la loi et diffère du simple usage qu'on appelle *coutume de fait*, et qui consiste dans la seule répétition des mêmes actions. 2^o C'est un droit établi par l'usage, ou les actions répétées; en cela, elle diffère de la loi qui s'établit par la volonté du législateur. 3^o La coutume sert de loi lorsqu'elle vient à manquer, que parce la coutume légitime a la force de déterminer une loi vague et indéterminée, par rapport aux cas particuliers; de restreindre une loi trop générale; d'expliquer une loi obscure; enfin d'abroger la loi subsistante, et d'en tenir lieu lorsqu'il n'y en a point. Ainsi il y a des coutumes qui abrogent la loi, et d'autres qui ne font que l'expliquer, la déterminer, l'exécuter.

§ II.

Des effets de la Coutume qui a force de loi.

La coutume qui a force de loi produit les mêmes effets que la loi même, puisque c'est une loi véritable, et qu'elle en a tout le pouvoir et toutes les prérogatives. Ainsi elle peut expliquer la loi humaine, l'étendre, la limiter, l'abolir entièrement, punir les transgresseurs, obliger en conscience. (Voyez Loi.)

Des conditions nécessaires pour que la Coutume ait force de loi.

Il faut six conditions pour que la coutume ait force de loi. 1° Il est nécessaire que la coutume soit juste, raisonnable, conforme au droit naturel et divin. 2° Il est nécessaire qu'elle ait subsisté sans interruption pendant tout le temps requis à la prescription qui est de dix ans pour une coutume qui établit un droit nouveau, qu'on appelle coutume *præter legem*; et pour celle qui abolit une loi ancienne, qu'on appelle coutume *contra legem*, quand il s'agit des lois civiles. Mais s'il est question du droit canonique, il faut quarante ans pour la prescription légitime d'une coutume qui abroge une loi de cette espèce, et dix pour la prescription d'une coutume *præter jus canonicum*: tout cela, selon plusieurs théologiens, car ils ne sont pas tous d'accord sur ce point. 3° Il est nécessaire que les actions qui introduisent la coutume soient positives et libres, parce que la coutume doit être volontaire aussi bien que la loi; d'où vient que si un peuple faisait souvent une chose par crainte, ou par erreur, ces actions ne feraient point une coutume, parce qu'elles ne seraient pas suffisamment libres pour cela. Il faut aussi que les actions qui introduisent la coutume soient fréquentes, publiques et notoires, parce que les actions rares ne peuvent former la coutume qui renferme

dans son idée des actes souvent répétés, et que les actions secrètes ne peuvent servir de promulgation nécessaire à la loi non écrite. 4° Il faut, pour faire une coutume légitime, que les actions répétées se fassent dans l'intention de s'obliger, parce que l'intention de s'obliger est essentielle à la loi. Ainsi les actions quoique fréquentes qui se font par civilité, par dévotion, ou par d'autres motifs semblables, ne forment pas une coutume obligatoire. C'est pour cela que l'usage de prendre des cendres le premier jour de Carême, et de réciter l'*angelus* au son de la cloche ne font pas une coutume d'obligation. Or on connaît qu'on a intention de s'obliger en faisant certaines choses, lorsque la plus grande partie du peuple les font d'une manière uniforme et constante, et que ceux qui les omettent sont repris comme des transgresseurs par les savans, et les supérieurs. 5° Il faut que la coutume ait été établie par la plus grande et la plus saine partie du peuple; l'usage de quelques particuliers ne suffit pas pour cela. 6° Il faut le consentement au moins tacite du prince qui consiste en ce qu'il ne réclame point contre l'usage lorsqu'il le peut.

COUTUMIER, volume qui contient les coutumes d'un lieu particulier, d'une province, d'un royaume, comme le Coutumier de Normandie, *volumen juris moribus constituti*. On appelle pays coutumier, ou

de coutume, un pays qui se régit par la coutume, à la différence du pays de *Droit écrit* qui se régit par le Droit romain. On appelait autrefois personnes coutumières les sujets roturiers d'un seigneur féodal : amendes coutumières, les amendes taxées par la coutume : bourse coutumière, l'achat que faisait un roturier d'un héritage noble, ou non. On disait aussi partager un héritage coutumièrement, par opposition à un partage qui se faisait noblement; car le mot de coutumièrement dans plusieurs coutumes est opposé à noblement, et marque la nature des biens roturiers. Il y a un Coutumier général, en 4 vol. in-folio, par M. Richebourg, avocat au parlement.

COUTURE (La), *Cultura*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, située dans un faubourg de la ville du Mans. Elle fut fondée à la fin du sixième siècle par Bertrand, évêque du Mans. (*Dictionnaire universel de la France.*)

COUTURES (Jacques Parrain, baron des), natif d'Avranches, porta les armes dans sa jeunesse. Il quitta ensuite le service, s'appliqua à composer divers ouvrages jusqu'à sa mort arrivée en 1702. On a de lui, entre autres, 1^o *L'Esprit de l'Écriture-Sainte*, ou *Examen de plusieurs endroits des livres saints*, à Paris, 1686, in-12. 2^o *La Genèse* en latin et français, avec des notes littérales sur les endroits les plus diffi-

les, à Paris 1687 et 1688, 4 vol. in-12., 3^o *La vie de la sainte Vierge*, à Paris, 1691, in-12.

COUVENT, *conventus*, *monasterium*, *cœnobium*. Ce mot se prend pour les monastères de religieux et religieuses, et pour les communautés religieuses qui les habitent. (*Voyez* CLÔTURE, COMMUNAUTÉ, CONVENTUALITÉ, MONASTÈRE, RELIGIEUX, RELIGIEUSE.)

COUVOION (saint), premier abbé de Redon, était fils d'un gentilhomme de Bretagne nommé Conon qui était, non pas de la race de saint Melaine, évêque de Rennes, mais du village de Combsac, dépendant de l'abbaye de saint Melaine. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait archidiacre de Vannes; mais cet emploi lui paraissant trop éclatant et point assez conforme au dessein qu'il avait de ne penser qu'à Dieu seul, il le quitta pour se retirer dans un lieu solitaire nommé Redon, avec cinq ecclésiastiques d'un mérite reconnu de l'église de Vannes. Ils y commencèrent leurs exercices qui consistaient à jeûner, veiller, prier et travailler des mains. D'autres personnes animées du même esprit s'étant jointes à eux, Couvoion obtint ce fond d'un seigneur nommé Ratwil, et y bâtit la célèbre abbaye de Redon qui a servi de modèle de régularité à plusieurs maisons religieuses, et qui subsistait encore avant nos troubles sous la règle de S. Benoît qu'elle embrassa dès son origine. Quoique la donation de Ratwil eût été confirmée par

Louis-le-Débonnaire l'an 831, Couvoïon eut plusieurs contractions à essuyer qui ne l'empêchèrent pas de dédier l'église de son monastère sous le titre de Saint-Sauveur, et qui l'obligèrent de rechercher la protection de Nomenoy, prince de Bretagne qui était tout-puissant dans le pays, et qui le favorisa aussi bien que plusieurs autres seigneurs qui vinrent lui offrir leurs enfans. L'an 837, Couvoïon alla trouver le roi Louis à Aix-la-Chapelle, avec les députés du prince Nomenoy, au sujet d'une division qui s'était élevée entre les Français et les Bretons naturels, et ce prince le maintint dans la possession de son monastère, en ajoutant même de nouvelles gratifications à celles qu'il lui avait déjà faites. L'an 848, il fut député par Nomenoy qui s'était déclaré roi de Bretagne, pour aller à Rome consulter Léon IV sur la conduite de quelques évêques bretons qui recevaient des présens de ceux qu'ils ordonnaient. Le pape condamna cet usage, selon les désirs du saint abbé, et le renvoya chargé de présens avec le corps de saint Marcellin, pape, pour Nomenoy qui le fit mettre dans l'église de Saint-Sauveur de Redon. L'an 865, les Normands, ou d'autres barbares étant venus faire des courses en Bretagne, tous les religieux de Redon se retirèrent en différens endroits, et saint Couvoïon se réfugia auprès de Salomon, successeur d'Érispoy, prince de Bretagne qui lui bâtit

un nouveau monastère dans un lieu nommé *Plélan*. C'est celui qui fut appelé d'abord du nom de Salomon, son fondateur, puis de celui de saint Maixent, dont les reliques y furent déposées quelque temps, et qui n'était plus depuis long-temps qu'un prieuré dépendant de Redon.

Le saint abbé mourut à Plélan, et y fut enterré vers l'an 868, âgé d'environ quatre-vingts ans. Son corps fut transporté à l'abbaye de Redon, après qu'elle eut été rétablie dans le dixième siècle, et on l'y conserve encore aujourd'hui, hors quelques parties qui ont été distribuées en divers endroits. Sa fête est marquée au 28 décembre dans le Martyrologe de France, et au 5 janvier, qui est le jour de sa mort, dans les calendriers de Redon. (Dom Mabillon, 2^e partie du quatrième Siècle bénédictin. Baillet, 28 décembre.)

COUVRE-FEU, *ignitgium*. Le couvre-feu était autrefois un signal de retraite et de prière, qu'on donnait sur les huit heures du soir au son de la cloche, après lequel il n'était plus permis de sortir de la maison. *Ut quotidie sero per signi pulsam ad preces Deo fundendas quisque invitaretur, atque occlusis foribus domorum, ultra vagari amplius, vetitum admoneretur.* (Concile de Caën de l'an 1061, can 2.) On appelle encore aujourd'hui *couvre-feu*, une cloche qu'on avait coutume de sonner en Angleterre au commencement de la nuit, depuis que Guillaum-

me-le-Conquérant l'eut ainsi ordonné, pour avertir le peuple de se tenir renfermé chacun chez soi, d'éteindre les chandelles et de couvrir le feu.

COVARRUVIAS (Diégo ou Didace), né à Tolède le 25 juillet 1512, d'Alfonse de Covarruvias et de Marie Guttierrez, enseigna le Droit canon à Salamanque, et fut choisi pour être juge de Burgos, puis conseiller de la cour de Grenade. Philippe II, roi d'Espagne, lui donna l'évêché de Ciudad-Rodrigo en 1559. Il fut nommé quelque temps après pour réformer l'Université de Salamanque; et les pères du concile de Trente où il parut avec éclat, le chargèrent de dresser les décrets de réformation. Lorsqu'il fut de retour en Espagne, Philippe II le nomma à l'évêché de Ségovie, et ensuite à celui de Cuença; mais Covarruvias mourut à Madrid le 27 septembre 1577, avant d'avoir pris possession de ce dernier siège. Il était pour lors président du conseil de Castille, et dans la soixante-sixième année de son âge. Cet illustre prélat savait les langues, la théologie, les belles-lettres, et possédait le Droit si parfaitement qu'il a été surnommé *le Bartol espagnol*. Ses ouvrages imprimés à Lyon en 2 vol. l'an 1606, contiennent des commentaires sur les quatrième et sixième livres des *Décrétales* et sur les *Clementines*; des résolutions de diverses questions de Droit civil et canonique, etc. (André Schottus et Nico-

las Antonio, *Bibl. Hisp. Le Mire, de Script. sac. sezi decimi.*)

COXAM (Hercule), fanatique du dix-septième siècle. Il publiait qu'il n'y a ici bas aucun autre pasteur des âmes que Jésus-Christ, et qu'il instruit suffisamment par l'onction du Saint-Esprit; que tous les dimanches et toutes les fêtes sont entièrement abolis; qu'il ne faut point admettre d'autre pénitence pour les élus, que la justification; que ces saints enfans du Père éternel ne doivent prier qu'en louanges et actions de grâces; que la cène ne consiste que dans le pain et le vin, et que c'est idolâtrie de la recevoir à genoux. Coxam fut détenu long-temps prisonnier en Angleterre, à cause de ses erreurs. (Gautier, *Chron. du dix-septième siècle*, c. 22.)

COXIDA (Elie de), ainsi nommé du bourg de Coxida où il avait pris naissance, près de Furnes en Flandre, fut abbé de Dunes, Ordre de Cîteaux. Il vécut très-sainteinent, et mourut de même le 16 août 1203. Il composa quelques discours moraux, deux entre autres qui avaient été prononcés dans des Chapitres généraux de son Ordre, et que le père Charles De Visch, religieux du même Ordre de Cîteaux, publia en 1649. (Charles De Visch, *Bibl. script. Ord. Cist.*)

COYACE ou COYACO, *Coyacum*, place, ou château situé dans le diocèse d'Orviette en Espagne. L'an 1050, Ferdinand I^{er}, roi de Castille, surnommé le

Grand, assembla un concile à Coyaco où l'évêque d'Orviette assista avec plusieurs autres prélats et abbés espagnols. On y fit treize canons qui regardent en partie l'Église, et en partie l'État. Le premier porte que les évêques régleront leurs diocèses, et qu'ils y feront les fonctions de leur ministère avec leurs clercs. Le deuxième porte que les abbés et les abbesses gouverneront leurs monastères selon la règle de saint Benoît, et seront soumis aux évêques. Le troisième, que les Églises et les ecclésiastiques seront sous la puissance de l'évêque, et non pas sous celle des laïques; qu'elles ne seront point partagées; qu'elles seront pourvues de vases et d'ornemens convenables, en sorte qu'on ne soit pas obligé de dire la messe dans des calices de bois ou de terre; que l'autel sera tout de pierre et consacré par l'évêque; qu'il sera paré honnêtement et couvert d'un linge blanc avec un corporal dessus et dessous le calice. Le cinquième enjoint à ceux que l'archi-diacre présentera à l'ordination de savoir le Psautier, les Hymnes, les Cantiques, les Épîtres, les Évangiles et les Oraisons; que les prêtres ne se trouveront point aux noces pour y manger, mais seulement pour y donner la bénédiction; que les ecclésiastiques qui se trouveront aux festins des morts feront quelque bonne œuvre pour leur âme, et que l'on invitera les pauvres et les malades à ces festins. Le

sixième ordonne à tous les chrétiens d'aller à l'église le soir du samedi et le dimanche au matin, d'assister aux messes et à tout l'office ce jour-là; de ne point entreprendre de voyage, si ce n'est par dévotion, ou pour enterrer les morts, visiter les malades, exécuter quelque ordre secret du prince, ou se défendre contre les Sarrasins. Le onzième commande aux chrétiens de jeûner tous les vendredis. Le douzième défend d'enlever de force ceux qui se sont réfugiés dans les églises, ou à trente pas de l'église, si on ne promet de ne point les outrager. (Régia, 25. Labbe, 9. Hard., 6.)

COZBI, fille de Zur, prince des Madianites. Cette fille sollicitait les Hébreux aux crimes les plus infâmes et à l'idolâtrie. Phinées, fils d'Eléazar, la perça, comme elle était dans un honteux embrassement avec Zambri, fils de Salu, de la tribu de Siméon. (Num., 25, 6 et 15.)

COZZA (Laurent), né à Saint-Laurent-de-la-Grotte, au diocèse de Monte-Fiascone, le 31 mars 1654, se fit religieux de Saint-François dans la province Romaine, de l'étroite Observance, et prit le nom de frère François-Laurent de Saint-Laurent. Ses talens et la douceur de ses mœurs, aussi bien que sa rare pudence, lui méritèrent les premières dignités de son Ordre et de l'Église. Il fut professeur en théologie, gardien du mont Sion, et de toute la Terre-Sainte, consultant de la congrégation de

l'Indice à Rome, qualificateur de la suprême Inquisition, et enfin ministre-général de son Ordre. Il remplissait ce dernier poste lorsque le pape Benoît XIII le créa cardinal du titre de Saint-Laurent, *in pane et perna*, le 9 décembre 1726. Il opta le titre de Sainte-Marie *in arce celi*, le 20 janvier 1727, et mourut à Rome le 18 janvier 1729, âgé de soixante-quatorze ans dix-neuf mois dix-huit jours. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Barthélemi-en-l'Isle, des mineurs observans de Saint-François. Nous avons de cet illustre et savant cardinal, 1° *Historia polemica de græcorum schismate ex ecclesiasticis monumentis*, à Rome, 1719 et 1720, 4 vol. in-fol. 2° *Commentaria historico-dogmatica in librum sancti Augustini de hæresibus ad quod vult Deum*, ibid., 1707, 2 vol. in-fol. ; 3° *Tractatus dogmatico-moralis de jesuio ecclesiastico, tripartitus*, ibid., 1724, in-folio. 4° *Vindiciæ Areopagitæ, una cum antiqua Ecclesiæ disciplina circa varios ritus, et apologia Joannis Novii pro scriptis Areopagitis*, ibid., 1702. 5° *Dubia selecta emergentia circa sollicitationem in confessione sacramentali*, avec quelques décrets du Saint-Office, et les propositions condamnées par Martin V, et Clément XI, à Rome, 1709, in-8°. 6° *Vita sancti Dionysii Areopagitæ, cum annotationibus pro Parisiensi episcopatu*. François de Jésus-Maria, *in Patrimonio Seraphico*. (Le père Jean de

Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.* tom. 2, pag. 264.)

COZVI (quelques juifs prononcent Cuzavi) est le titre d'un excellent livre juif composé, il y a plus de cinq cents ans, par R. Juda, Lévite. Il contient une dispute en forme de dialogue touchant la religion où l'on défend celle des juifs contre les philosophes gentils, et où l'on s'appuie principalement sur l'autorité et sur la tradition, n'étant pas possible, selon cet auteur, qu'on établisse aucune religion sur les seuls principes de la raison. C'est pourquoi il attaque en même temps la secte des juifs qu'on nomme *Caraites*, et qui ne reconnaissent que l'Écriture-Sainte sans les traditions juives. On trouve dans ce même ouvrage un abrégé assez exact de la croyance de juifs. Il a été écrit premièrement en arabe, puis traduit en hébreu de *Rabbin*. par R. Juda Ben-Tibbon, dont il y a une édition de Venise qui ne contient que le texte de l'auteur. Il y en a une autre de la même ville, avec le commentaire d'un rabbin nommé Juda Muscato. Buxtorf l'a aussi fait imprimer à Bâle en 1660, avec une version latine et des notes. On en trouve encore une traduction espagnole faite par le juif Aben-Dana qui y a joint des remarques écrites en espagnol. (Simon. Buxtorf, *Biblioth. rabb.*)

CRABBE, ou CRABBIUS (Pierre), de l'Ordre de Saint-François, était de Malines. Il remplit avec honneur les pre-

mières charges de son Ordre, et se signala par son zèle contre les protestans dans les Pays-Bas. Il mourut dans sa patrie en 1553, ou 1554, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui une collection des Conciles, dont la première édition en 1538, à Cologne, est en 2 vol. in-fol., et la seconde en 1551, en 3 vol. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Le Mire, *de Script. sac. sex. decimi.*.)

CRACOVIE, *Cracovia*, ville capitale de la petite ou haute Pologne, et épiscopale, sous la métropole de Gnesne, est située sur la Vistule, à neuf milles de la Silésie vers Sandomir, à vingt-trois de la haute Hongrie, à trente d'Olmütz, à quarante de Vienne en Autriche, à cinquante de Bude, et à trois cent vingt-sept lieues de Paris. Cracovie est grande, belle et riche, ceinte de murailles épaisses défendues par de fortes tours, et divisée en quatre parties qui répondent aux quatre parties du monde. On y compte plus de cinquante églises, toutes magnifiquement bâties de larges pierres. Une des plus belles est celle de la Vierge qui aboutit à la grande place, et qui répond à dix grandes rues. La cathédrale de Saint-Stanislas est aussi fort belle et vaste, mais trop étroite pour sa longueur. On y chante l'office divin jour et nuit sans interruption; et les rois de Pologne y ont leur sépulture. Elle était remarquable par son riche trésor, et par la chapelle de Saint-Stanislas où les rois

de Pologne allaient à pied processionnellement depuis le château, la veille de leur couronnement, pour y faire amende honorable devant l'autel du Saint, du meurtre que le roi Boleslas commit en sa personne. Le couronnement des rois et des reines se faisait dans cette église depuis l'an 1320, malgré la protestation de l'archevêque de Gnesne. L'évêque de Cracovie qui est le premier du royaume, et proto-trône de la province de Gnesne, a le droit du *pallium*. Il est duc de Séveric, et jouit de plus de cent mille écus de rente. Son Chapitre n'est composé que de nobles, excepté six dignités qui sont réservées pour des gradués.

Il y a une Université à Cracovie, fondée en 1364 par le roi de Pologne Casimir III, et augmentée en 1401 par le roi Ladislas Jagellon qui y fit venir des professeurs de Sorbonne, pour y professer la théologie; ce qui la fait regarder comme la fille de l'Université de Paris. Cet établissement est l'un des plus fermes soutiens de la religion catholique en Pologne. Il renferme onze collèges. L'évêque de Cracovie est chancelier de l'Université. Les étudiants y jouissent de grands privilèges; et les emplois du royaume, tant ecclésiastiques que séculiers, ne se donnent ordinairement qu'à ceux qui y ont fait leurs études.

Le diocèse de Cracovie contient dix-huit cents paroisses, dont treize sont collégiales; et

on y voit plusieurs grandes abbayes.

L'an 1189, le cardinal Jean Malabranca, légat du pape Clément III, assembla un concile à Cracovie pour la réforme du clergé, auquel il imposa les décimes pour le recouvrement de la Terre - Sainte (Regia, 28. Labb., 10. Hard., 6.)

CRAINTE, *timor, metus, formido*. On peut considérer la crainte philosophiquement et théologiquement.

La crainte considérée philosophiquement est une inquiète émotion de l'âme causée par l'idée d'un mal qui la menace, *futuri et instantis periculi causa, mentis trepidatio*. C'est la définition qu'en donne Ulpien. La crainte ainsi considérée est de deux sortes, la griève et la légère. La crainte griève, *metus gravis*, est une émotion de l'âme, causée par l'approche d'un mal considérable, tel que la prison, la mort, etc. Si le mal qui fait craindre est en effet considérable en soi et capable d'effrayer un homme constant, *cadens in virum constantem*, la crainte est une crainte absolument griève, *absolutè gravis*. Si le mal que l'on craint n'est grief que par rapport à la disposition des personnes naturellement craintives, telles que les femmes et les enfans, la crainte n'est que griève relativement, *relative gravis*.

La crainte légère est celle qui fait craindre un mal léger, ou peu vraisemblable s'il est grief

et considérable. La crainte peut venir, ou d'un principe intérieur, tel que la maladie; ou d'un principe extérieur nécessaire et naturel, tel qu'un naufrage; ou d'un principe extérieur libre, tel que l'homme raisonnable; ou d'un principe juste, tel qu'un supérieur qui menace avec raison; ou d'un principe injuste qui menace sans raison, tel qu'un voleur; ou d'un principe qui menace pour obtenir une chose, un contrat, par exemple; ou d'un principe qui menace, non pour extorquer le consentement à un contrat, mais pour quelque autre raison. Pour savoir ce que ces différentes sortes de craintes font au contrat, voyez CONTRAT.

La crainte considérée théologiquement.

Les théologiens distinguent plusieurs sortes de crainte; savoir, la crainte *mondaine*, la *servile*, la *servilement servile*, la *filiale*. La crainte *mondaine*, *timor mundanus*, est celle qui fait plus craindre le monde, que Dieu, et choisir le péché plutôt que la disgrâce des hommes. La crainte *servile* est celle qui fait fuir le péché à cause des châtimens dont Dieu le punit dans l'autre vie. La crainte *servilement*, c'est-à-dire *purement servile*, *serviliter servilis*, est celle qui fait qu'on fuit le péché, non parce qu'il offense Dieu, mais uniquement parce que Dieu le punit; en sorte qu'on est tout disposé à le commettre, quoiqu'il

offense Dieu, supposé qu'on pût le faire impunément. Cette crainte est mauvaise et criminelle, parce que le cœur demeure toujours attaché au crime. La crainte *chaste*, ou *filiale*, n'est autre chose que l'amour de Dieu qui est de différentes sortes, et qui a différens degrés. (Voyez CHARITÉ, CONTRITION. Voyez aussi EMPÊCHEMENT DE CRAINTE, FIANÇAILLES, PROMESSES, RESTITUTION, VŒU.)

CRAMER (Jean - Rodolphe), professeur de la langue hébraïque à Zurich, naquit à Elcau le 14 février 1678, et fut reçu au nombre des ministres en 1699. Il publia à Leyde, en 1702, sept dissertations sur les *Hilcoth Bicurim*, preuve de ses progrès dans l'érudition hébraïque. La même année, son frère étant mort à Zurich où il enseignait l'hébreu, Jean - Rodolphe fut nommé unanimement pour remplir le même poste. En 1705, on le chargea d'enseigner l'histoire sacrée et profane, et l'année suivante il eut la chaire d'hébreu dans le collège supérieur. En 1717, il fut reçu dans le collège des chanoines. En 1725, on le fit professeur de théologie ou de l'ancien Testament. En 1731, il eut la dignité de doyen du Chapitre des chanoines; et enfin, en 1735, il fut fait professeur du nouveau Testament. Il mourut le 14 juillet 1737. Ses ouvrages sont : 1° *Decas Thesium theologicarum*, 1704, in-4°. 2° *Dissertatio, Filium Dei, Ecclesiae non novi tantum, sed et*

veteris Testamenti praesentem exhibens, 1701, in-4°. 3° *Constitutiones de primitivis R. Mosis F. Maimonis, quae inter titulos tertiae partis operis maimoniani, etc., habentur cum versione et notice philologicis*, à Leyde, 1702, in-4°. 4° *Henrici Allingii Historiae sacrae et profanae compendii, ut et J. H. Suiceri Historiae ecclesiasticae, chronologicae delineationis, continuatio et supplementum usque ad ann. 1707*, à Zurich, 1707, in-8°. 5° *Dissertatio philologica de lege de juvenca decollanda ob repertum in agro cadaver*, 1708, in-4°. 6° *Dissertatio theologica de certitudine principiorum religionis vere christianae*, 1724, in-4°. 7° *Dissertatio de Filio Dei Salvatore nostro, sub veteri Testamento jam Sacerdote*, 1724, in-4°. 8° *De Summa praedicationis apostolicae, quod Jesus sit Christus*, 1725, in-4°. 9° *De genuina indole fidei Jesum seu Christum recipientis*, en deux parties, 1726 et 1727, in-4°. 10° *Dissertationes theologicae 7 de benedictione Mosis in tribum Levi enunciata*, 1725, 1736, in-4°. 11° *Positiones theologicae ex pastoralis instructione sancti Pauli ad Titum data, excerptae*, 1727, in-4°. 12° *Demonstrationes theologicae quibus in rebus verae religionis praestantia ponenda sit*, 1728 et années suivantes. 13° *De nonnullis Antichristi characteribus*, 1729, in-4°. 14° *De primariis religionis capitibus*, 1730. 15° *Theses ex epist. Judae, Apostoli, etc.*, 1731, in-4°.

16° *Positiones theolog. de religione*, 1733, in-4°. 17° *de Evangelica respicientia*, 1734, in-4°. 18° M. Cramer a fait imprimer un recueil d'opuscules théologiques de son frère en 1705, in-4° à Francfort et à Leipsick. Depuis la mort de Cramer, on a imprimé de lui : *Meditatio sacra in verba sancti Pauli, quæ 2 ad Corinthios*, 5, 1, *beatitudinem in Domino morientium veram ac certam demonstrat*, à Zurich, in-4°. On a aussi du même quelques ouvrages écrits en allemand. (Voyez le recueil intitulé : *Tempe helvetica*, t. 3, sect. 1, pag. 152 et suiv. jusqu'à 160; et tom. 2, pag. 151-155; tom. 1, pag. 92, 240, 444.)

CRAMER (Jean - Ulric de). Nous avons de lui : *Joannis-Ulrici, L. B. de Cramer, cameræ imperialis assessoris, observationum juris universi, ex praxi recentiori supremorum imperi tribunalium haustarum, adeoque, non solum iis qui in eadem consulendo, advocando, procurando, vel judicando, sed et aliis qui in praxi judiciorum Germaniæ inferiorum versantur, imo et doctoribus ac professoribus qui in Academiis jurisprudentiæ universæ pragmaticæ excolendæ et tradendæ operam, navant, perutilium*, in-4°. La première partie du second tome de cet ouvrage parut à Vetzlar, aux frais de l'imprimeur Winkler, en 1761. On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'ordre et de clarté, un grand nombre de cas importants, de décisions

solides de ces cas, et de belles remarques qui les éclairent. Le même auteur, Jean-Ulric, baron de Cramer, a donné un autre ouvrage intitulé : *les Heures de loisir de Wetzlar, pour le progrès et l'éclaircissement du droit germanique*, dont la vingt-unième partie a paru à Ulm, chez Volher, en 1761, in-8°. (*Annales typographiques*, mois de janvier 1762, pag. 22 et 23.)

CRAMEZEL (le chevalier de), officier de marine. Nous avons de lui : *Essai nouveau sur ce qui regarde les préjugés du faux point d'honneur*, in-12. *Les Réflexions sur la religion chrétienne et catholique, servant à combattre les opinions des prétendus réformés. Traité du véritable et faux point d'honneur, prouvé par la religion, démontré par les lois de la nature. Les délices de la solitude, ou réflexions sur les matières les plus importantes au vrai bonheur de l'homme*, 1752, in-12. *Réflexions diverses sur plusieurs sujets de morale. L'Éthologie, ou le cœur de l'homme*, 2 petits volumes, à Rennes, chez Vatar; et à Paris, chez Savoye. On y traite de tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, de soi-même, et de la société.

CRASSET (Jean), jésuite, natif de Dieppe, entra dans la société en 1638, à l'âge de vingt ans, et mourut le 4 janvier 1692, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui divers ouvrages : 1° *Motifs de piété*. 2° *La belle mort d'un jeune homme dévot à la*

Vierge, Paris 1668. 3° Méthode d'oraison, ibid., 1672. 4° Méditations sur tous les jours de l'année, ibid., 1672. 5° Considérations sur les principales actions de la vie, ibid., 1675. 6° Dissertation sur les oracles des Sybilles, ibid., 1678. 7° De la dévotion envers la Vierge, ibid., 1680. 8° La Manne du désert pour les personnes en retraite. 9° Entretiens de dévotion sur le Saint - Sacrement de l'autel. 10° Instruction pour la consolation et guérison des malades. 11° Le Chrétien en solitude. 12° Instruction pour la Jeunesse. 13° Entretiens sur l'Âvent et sur le Carême. 14° La dévotion du Calvaire. 15° Maximes chrétiennes pour tous les jours du mois. 16° Histoire de l'Église du Japon. 17° Vie de madame Hélyot. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, p. 2501, et *addit.*, pag. 2936.)

CRASSUS PADUANUS, ou CRASSO, religieux de Saint-François, était de Barlette dans le royaume de Naples, et vivait en 1540. Il publia la concorde des Épîtres de Saint-Paul, tirée des écrits de Saint-Augustin, et des autres saints docteurs. *De Republica ecclesiastica. Enchiridion ecclesiasticum*, etc. (Willet, in *Ath. franc.* Le Mire, de *Script. sæculi sexti-decimi.*)

CRASSUS (Marcel), dominicain de Palerme, dans le seizième et le dix-septième siècle, enseigna publiquement et avec une grande réputation la philosophie et la théologie. Il était

fort versé dans l'Histoire ecclésiastique et dans le Droit canon; ce qui le faisait estimer et rechercher des évêques et des grands. Il vivait encore en 1610. On a de lui, 1° *Examen ad audientiam confessionis exponendorum per modum dialogi habiti inter Examinatores et Confessarios*, à Palerme, 1586 et 1623, in-8°. 2° *Constitutiones et decreta plena synodo Agrigentina Digesta per Didacum Hædo episcopum Agrigentinum*, 1689, in-4°. 3° *Officium sancti Cologeri, confessoris non pontificis collectum ex quodam vetutissimo codice MSS. atque ex breviario Gallicano*, à Palerme 1610, in-8°. Le père Crassus a aussi donné quelques ouvrages en italien. (Montgit, *Biblioth. sic.* Le P. Echardor, *script. Ord. Præd.*, t. 2, p. 375.)

CRATEPOLE (Pierre-Mersæus), de l'Ordre des Frères-Mineurs, était de Juliers, ou de Cologne, et vivait sur la fin du seizième siècle. On a de lui, 1° des Schismatiques et faux Docteurs, à Cologne, 1592 et 1598; 2° Catalogue des Académies du monde chrétien, à Cologne, 1593; 3° Catalogue des archevêques et évêques de Cologne, de Trèves, etc., qui soutiennent le sacrifice de la Messe, ibid., 1592; 4° Abrégé du Cathéchisme catholique; 5° des Sermons, à Lyon, en 1592; 6° de la Résurrection des corps, et de l'Immortalité de l'âme, contre les Saducéens, ibid., en 1598; 7° des Vertus et des Vices, à Louvain, en 1600. (Dupin, *Table des Aut. ecclésiastiques*

du seizième siècle, pag. 1404.)

CRATÈRE ou **COUPE**. On disait les cratères de Sorbonne, les cratères du collège de Navarre. C'étaient des coupes d'argent en forme d'écuelles sans oreilles.

CRATIA, ville épiscopale de la province Honoriade au diocèse de Pont, sous la métropole de Claudiople. On l'appelle aussi *Flaviopolis*, apparemment du nom de Flavius Vespasien, ou d'un de ses enfans. Elle est située dans les terres, dans la Bithynie qui a été nommée depuis Honoriade. C'est le chemin de Claudiople à Ancyre. On y compte les évêques suivans :

1. Philète, un de ceux qui se retirèrent du concile de Sardique pour aller à Philippople.

2. Paul, du temps que l'impératrice Eudoxe cherchait à perdre saint Jean-Chrysostôme, vers la fête de Pâques.

3. Épiphané, qui assista au concile d'Éphèse.

4. Genethlius, au concile de Chalcédoine.

5. Platon, au concile sous Mennas.

6. Abram.

7. Diogènes, au cinquième concile général.

8. Georges, au sixième concile.

9. Constantin, au septième concile général.

10. Basile, au huitième.

CRÉANCIER, celui à qui on doit quelque chose, *creditor*. On distingue plusieurs sortes de créanciers ; savoir, les *chirographaires* les *hypothécaires* (*Voyez*

ces mots. *Voyez* aussi **CESSION DE BIENS**, **DETTE**, **DÉPÔT**, **DAOT**, **RES-TITUTION**.) La règle générale pour l'ordre du paiement des créanciers est qu'on préfère les privilégiés selon la nature de leurs privilèges aux hypothécaires, et les hypothécaires aux chirographaires, qui sont tous égaux entre eux, et qui n'ont aucune raison de préférence.

CRÉATEUR, *creator*. Ce terme ne convient qu'à Dieu seul dans le sens propre, et il signifie que Dieu a tout produit du néant par un effet de sa puissance et de sa bonté.

CRÉATION, *Creatio*. La création n'est pas la formation d'une chose de rien comme d'une cause matérielle, ce qui répugne ; c'est l'extraction du néant, la transition, le passage du non être à l'être ; passage qui ne renferme point de contradiction, et qui n'est point impossible à une cause toute puissante et infinie. Moïse décrit la création dans le premier chapitre de la *Genèse*. Le terme de création s'emploie quelquefois improprement pour la simple conformation de la matière, son changement de forme, d'état, de situation. Quelques anciens Pères l'ont aussi employée quelquefois pour signifier la reproduction de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se fait dans l'Eucharistie par les paroles de la consécration.

CREGERELLE ou **CRESSELLE**, *crepitaculum*. C'est un petit instrument de bois qui fait

beaucoup de bruit en tournant une manivelle. On s'en sert pour appeler les fidèles à l'église le jeudi, le vendredi et le samedi-saint, que l'usage des cloches est suspendu. On le nomme en quelques endroits *tartarelle*, et en d'autres, comme à Rouen, *tartavelle*. Son nom lui vient, ou du bruit qu'il fait, ou d'un oiseau appelé *crecerelle* dont la voix ressemble au bruit de cet instrument. (De Vert, *Cérém. de l'Églis.*, tom. 1, pag. 44.)

CRÈCHE, *præsepe* ou *præsepium*. La sainte Vierge n'ayant pu trouver place dans l'hôtellerie publique à Bethléem, se retira dans une étable qui était une caverne creusée dans le roc près de Bethléem, vers le midi, selon saint Jérôme. (*Épist. 24 ad Marcell.*) Là, elle accoucha de Jésus-Christ, et le mit dans la crèche de l'étable qui était de bois. On croit communément qu'il y avait un bœuf et un âne auprès de la crèche du Sauveur; mais comme l'Évangile, ni les plus anciens Pères n'en disent rien, la chose n'est pas certaine. Il est vrai qu'on cite pour l'affirmative ce passage d'Isaïe : *Le bœuf a reconnu son maître, et l'âne la crèche de son Seigneur* (c. 1, v. 3.); et celui-ci d'Habacuc (c. 3, v. 2.) *Vous serez connu au milieu de deux animaux*. Mais ces deux passages ne sont pas décisifs, et ne marquent pas clairement qu'il y eût un bœuf et un âne auprès de la crèche de Jésus-Christ. (*Luc. 2 v. 7.*)

CRÉDIBILITÉ, *credibilitas*.

Terme de théologie qui signifie les raisons qui nous engagent à croire les choses révélées de Dieu; et qui en font voir la vérité. Les motifs de crédibilité sont ceux qui prouvent la religion chrétienne et ses mystères. Ces motifs de crédibilité sont évidens, quoique les mystères eux-mêmes ne le soient pas quant à leur nature, c'est-à-dire, qu'il est évident que nous devons croire les mystères dont nous sommes instruits par la foi, parce que les raisons qui en prouvent l'existence et la vérité, sont démonstratives, quoique les mystères en eux-mêmes, et quant à leur essence, soient obscurs et incompréhensibles, parce qu'ils sont d'un ordre supérieur à celui de la nature et élevés au-dessus de la force de nos esprits. (*Voyez RELIGION.*)

CRÉDIT. Ce terme signifie principalement deux choses, la faveur ou l'autorité qu'on a, et la vente que l'on fait d'une chose sans en être payé comptant. C'est une usure qui oblige à restitution que de vendre plus cher, parce qu'on vend à crédit. Il est injuste aussi de vendre à d'autres, le crédit ou la faveur qu'on a auprès d'une personne pour en obtenir quelque grace parce que le crédit est une chose qui ne peut entrer en commerce, ainsi que l'a déclaré la Faculté de Théologie de Paris par son quatre-vingt-neuvième article de doctrine conçu en ces termes : « Ceux » qui abusent de la faveur et du » crédit qu'il ont auprès des

» grands , des magistrats , et
 » d'autres , pour en tirer du pro-
 » fit en procurant aux autres des
 » dignités , des charges , des hon-
 » neurs , des emplois , pèchent
 » et sont obligés à restitution. »
*Qui gratia et autoritate qua pol-
 lent apud magnates , magistrat-
 us , aliosve , abutuntur ad quæ-
 tum , ut aliis dignitates , munia ,
 honoris gradus , vel aliqua offi-
 cia procurent , peccant , et res-
 titutionis lege tenentur. (Voyez
 VENTE , ACHAT , USURE.)*

CREDO. Ce terme se prend pour le Symbole des apôtres qu'on récite à matines , primes , complies , et pour celui de Nicée qu'on dit à la messe après l'Évangile. On commença d'abord en Orient à dire publiquement le *Credo* à la messe ; et Théodore le Lecteur , dans son Histoire ecclésiastique , attribue l'institution de cet usage à Timothée , évêque de Constantinople l'an 510. *Symbolum fidei* 318. *Patrum in singulis collectis recitari præcepit , in odium Macedonii , quod antea semel recitabatur quot annis die magna Parasceves , sive dominicæ Passionis , dum episcopus baptisandos catechisaret.* Le même auteur dit que Pierre Le Foulon établit cet usage à Alexandrie dont il était évêque. Ce même usage passa des Églises d'Orient à celles d'Occident , en commençant par l'Espagne , où le troisième concile de Tolède , tenu en 585 , commanda de le chanter publiquement à la messe. La France et l'Allemagne obser- vèrent la même chose du temps

de Charlemagne , après la con-
 damnation de Felix d'Urgel ,
 comme le dit Walafride Strabon.
*Apud Gallos et Germanos , post
 defectionem Felicis hæretici , sub
 Carolo Francorum rectore dam-
 nati , idem symbolum latinis et
 crebrius in missarum cœpit offi-
 ciis recitari.*

Pour ce qui est de l'église de Rome , elle ne commença à chan-
 ter le *Credo* à la messe que sous
 le pape Benoît VIII , l'an 1014 ,
 à la persuasion de l'empereur
 Henri , comme nous l'apprend
 Bernon d'Auge , abbé de Richenow , en son livre *de la messe*.
 Auparavant elle se contentait de
 le lire , comme le disait Léon III ,
 dans la conférence qu'il eut avec
 deux évêques qui lui furent dé-
 putés par Charlemagne l'an 809 ,
 touchant la particule *filioque* ;
 ajoutée au Symbole. L'usage et
 la manière de chanter le *Credo*
 varient selon les églises. Dans la
 liturgie romaine , on ne le chante
 pour l'ordinaire que les diman-
 ches et les principales fêtes , du
 nombre desquelles sont les fêtes
 des apôtres et des docteurs de
 l'Église , à cause de ce qu'ils ont
 fait pour le soutien de la foi. A
 Paris , à Sens , chez les Char-
 treux , le *Credo* se chante par
 les deux chœurs ensemble pour
 marquer l'unité de la foi. (Voy.
 MESSE , SYMBOLE. Voyez aussi
 Baronius , sur l'an 447. Le car-
 dinal Bona , *Liturg.* , liv. 2 ,
 chap. 5. M. Fleury , *Hist. eccl.* ,
 liv. 45 , n. 48. Grand-Colas ,
*Traité de la messe et de l'Office
 divin* , pag. 62. Claude de Vert ,

Cérém. de l'Église, pag. 112.)

CRELIUS (Jean), fameux Unitaire ou Socinien, et le plus estimé parmi ceux de cette secte, après Socin, était né en 1590, dans un village près de Nuremberg. Il alla en Pologne en 1612, et s'établit à Cracovie où il fut régent et ministre de l'évêché des Unitaires. Il y mourut à l'âge de quarante-deux ans, en 1632. On a de lui, 1° un traité contre le Mystère de la sainte Trinité; 2° des commentaires sur une partie du nouveau Testament; 3° des ouvrages de Morale; 4° une réponse au livre de Grotius, intitulé : *De la Satisfaction de Jésus-Christ, contre le sentiment de Fauste Socin*. On peut voir la vie de Crellius dans la bibliothèque des frères Polonais, et le catalogue de ses ouvrages dans la bibliothèque des écrivains anti-trinitaires. Il ne faut pas confondre Jean Crellius avec Paul Crellius, ministre luthérien, natif d'Isleb, mort le 24 mai 1579, dont on a divers traités de théologie contre les calvinistes et les catholiques, ni avec Samuel Crellius, docteur unitaire qui publia en 1727, sous le nom de L. M. Artemonius, un ouvrage où il prétend prouver qu'au lieu de ces paroles du commencement de l'Évangile de saint Jean, *le Verbe était Dieu*, il faudrait dire, *le Verbe était de Dieu*. Le jeune M. Barattier le réfuta par un écrit qu'il intitula : *Anti-Artemonius*, ou défense du vrai sens du commencement de l'Évan-

gile de saint Jean, contre la trinitaire critique de L. Artemonius, nouveau Photinien. (*Journal des Savans*, 1727 et 1736.)

CRÈME, *Crema*, ville d'Italie dans la Gaule Transpadane, aux confins du Milanais, sur le Sério, dans une belle et fertile plaine proche de Lodi, à vingt-quatre milles de Crémone, et autant de Bresce. C'est une petite ville, mais très-forte et bien peuplée. Quoi qu'on puisse dire de son antiquité, elle ne fut bâtie qu'après l'arrivée des Lombards en Italie, que Narzés y introduisit pour se venger de l'impératrice Sophie, comme tout le monde le sait. Elle fut nommée Crème, du nom de son fondateur *Cremès* qui la remplit des peuples des environs, que la crainte de ces barbares obligeait d'abandonner leurs villes pour ne pas être exposés à leur fureur. Après *Cremès*, elle subit le joug des Lombards, d'où elle passa à Charlemagne. Frédéric Barberousse l'assiégea et la prit en 1160. Ceux de Lodi et de Crémone la ruinèrent ensuite, Frédéric la rebâtit en 1185 et la fortifia. Elle se gouverna depuis par elle-même; et après avoir éprouvé assez long-temps la domination de plusieurs tyrans et les factions des Guelphes et des Gibelins, elle se soumit à la république de Venise jusqu'en l'an 1509, que Louis XII, roi de France, s'en rendit maître. Maximilien Sfortia, duc de Milan, s'en empara après; enfin, elle retourna aux Vénitiens,

dont elle a goûté long-temps la douceur du gouvernement.

Grégoire XIII y mit un évêque en 1580, et de la principale église, il en fit une cathédrale sous la métropole de Milan. Clément VIII la rendit depuis suffragante de Bologne. Elle est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, et desservie par un prévôt, un théologal, un pénitencier, onze chanoines, six prêtres prébendiers, etc. Il y a dans la ville onze couvens de religieux, sept de religieuses, etc. Le diocèse est peu étendu, ayant été composé d'une partie de celui de Lodi. Il comprend quarante-sept paroisses. (*Ital. sacr.*, t. 2, pag. 56.)

Evêques de Crème.

1. Jérôme Diedo, noble vénitien, primicier de l'église de Padoue, nommé par Grégoire XIII le 21 novembre 1580, abdiqua en 1584.

2. Jean-Jacques Diedo, Vénitien, neveu du précédent, prit un coadjuteur en 1613, et mourut le 6 juin 1616.

3. Pierre Emmus, noble vénitien, clerc régulier théatin, coadjuteur du précédent, lui succéda. Il mourut le 27 septembre 1629.

4. Marc-Antoine Bragadinus, noble vénitien, nommé le 3 octobre 1629, transféré un an après à Ceneda, puis à Vicence. Urbain VIII, le fit cardinal, et il mourut en 1641.

5. Albert Baduarius, noble vénitien, élu le 21 février, mou-

rut à Venise en 1677, âgé de quatre-vingts ans.

6. Marc-Antoine Zolli, de Bergame, succéda à Albert le 18 juillet 1678, et mourut le 20 avril 1702.

7. Faustin-Joseph Griphoni, de Crème, en fut fait évêque par Clément XI au mois de juin 1702. Il siégeait encore en 1717.

CREMNE, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, sous la métropole de Perges. Strabon la met entre les villes de l'ancienne Pisidie. Théodore, un de ses évêques, le seul que nous connaissions, assista au septième concile général.

CREMONE, ancienne ville d'Italie proche du Pô, dans le pays appelé autrefois Gaule Transpadane, entre Pavie et Mantoue, à cinquante milles de Milan dont son évêché est suffragant. Elle fut bâtie par les Gaulois lorsqu'ils entrèrent dans l'Italie, et nullement par les Romains, comme quelques auteurs le prétendent sur l'autorité de Tacite qui dit seulement que les Romains en firent une colonie. Les troupes de Vespasien la renversèrent en poursuivant les Vitelliens qui se disputaient l'Empire; mais cet Empereur la rétablit ensuite, et elle demeura fidèle aux Romains jusqu'à l'an 630, que les Goths et les Lombards la ruinèrent de nouveau. L'empereur Frédéric Barberousse la fit rebâtir en 1284, et il y fit construire une tour qui passe pour la plus haute de l'Europe. Elle se gouverna ensuite

par elle-même, et elle perdit sa liberté par les factions de ses habitants, dont les uns tenaient pour les Guelphes, les autres pour les Gibelins. Elle éprouva successivement les dominations des Dovariens, des Cavalcaboves, des vicomtes, des Sforces, des Français, des Vénitiens, des Espagnols, et enfin elle tomba sous celle de l'empereur Charles vi.

Pour ce qui est de la religion, on assure que le christianisme y fut établi dès le premier siècle, ou par saint Barnabé, ou par quelqu'un de ses disciples. Sa cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est d'une grande beauté. Elle est desservie par vingt-cinq chanoines qui jouissent des mêmes droits que ceux du Vatican. On compte parmi eux neuf dignitaires. Il y a encore dans la ville quelques collégiales, quarante-cinq paroisses, vingt-cinq couvens d'hommes, dix-huit de filles. Le diocèse est fort étendu, et comprend deux cent trente églises paroissiales, dont six sont collégiales, trente-sept monastères d'hommes et douze de filles. (*Ital. sacr.*, t. 4, p. 576.)

Évêques de Crémone.

1. Sabin. On met cet évêque en 55; on le dit disciple de Saint-Cyr, évêque de Pavie, et on prétend que le lieu où il fut inhumé prit le nom de Savin.

2. Félix.

3. Gorgon.

4. Martin, après une longue vacance du siège.

5. Simplicien.

6. Matesne. Après cet évêque, le siège vauqua long-temps.

7. Cassien.

8. Xiste.

9. Florian.

10. Étienne, ordonné par saint Sylvestre en 320, siégea vingt-deux ans.

11. Syrin, succéda en 342, et vécut jusqu'en 380.

12. Audère, mourut en 391, après onze ans de siège.

13. Conrad, élu la même année, mourut en 407.

14. Vincent, de Pavie, siégea quinze ans.

15. Saint Syrin ou Sisin, succéda en 422, martyr en 452 par les Ariens.

16. Jean, de Rome, élu la même année, mourut en 491.

17. Eustache, assista au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 500, et mourut en 513.

18. Chrysogone, de Sardaigne, fit bâtir sa cathédrale, et établir plusieurs paroisses. Il mourut en 537.

19. Félix, de Crémone, mort en 562.

20. Creatus Dupont, de Lodi, mort en 594.

21. Xiste, de Mantoue, mort en 609.

22. Didier, de Modène, mort en 610.

23. Anselme, de Crémone, mort en 637.

24. Eusèbe, mort en 670.

25. Bernard , Français , mort en 679.

26. Didier , assista au concile de Milan en 679 , et à celui de Rome , sous le pape Agathon , en 680.

27. Zénon , de Parme , moine , mort en 733.

28. Saint Sylvin , de Crémone , siégea trente-neuf ans.

29. Étienne , nommé par Adrien à la demande de Charlemagne , mourut en 816.

30. Walfrede , de Parme , déposé en 810 , pour avoir conspiré avec Bernard , roi d'Italie , contre Louis-le-Débonnaire.

31. Othon , substitué à Walfrede.

32. Sinpert , de Crémone , assista au concile de Mantoue en 824.

33. Policarde , siégeait en 842.

34. Benoît , de Crémone , élu vers l'an 856 , assista au couronnement de Charles-le-Chauve en 875.

35. Lanton , se trouva au couronnement de Charles-le-Gros en 883 , et siégeait encore en 902.

36. Landulphe , mort en 913.

37. Jean , secrétaire et ami du roi Béranger , mort en 924.

38. Darimbert , soutenait le sentiment des Antropomorfites.

39. Luitprand , diacre de Pavie , élu en 963 , puis chassé d'Italie par Béranger , roi d'Italie , auquel il avait rendu d'importans services : il a écrit l'histoire de son temps.

40. Olderic , Français , élu en 980 , mourut en 1003.

41. Landulphe , conseiller-chapelain de l'empereur Henri , fut chassé par le peuple pour son orgueil , et ensuite rétabli par l'empereur Conrad. Il mourut en 1030.

42. Ubald , élu la même année , et déposé par Grégoire II en 1075.

43. Arnoul , déposé pour amonie.

44. Hubert de Zanebonir , archidiacre.

45. Vouchier , substitué à la place d'Arnoul en 1107 , rebâtit sa cathédrale.

46. Ugo de Noceto , élu en 1117 , déposé par l'archevêque Jourdain.

47. Hubert , substitué en sa place par le même , assista au concile de Roncailles en 1158 , et mourut en 1169.

48. Emmanuel , moine de Cîteaux , élu en 1170 , mourut la même année en odeur de sainteté.

49. Unfrède , assista au concile de Latran en 1179 , et mourut en 1185.

50. Sicard Caselanus , de Crémone , fit le voyage de la Terre-Sainte en 1209 , et mourut dans sa patrie le 26 janvier 1215.

51. Homme-Bon Medalberty , de Crémone , chanoine de la cathédrale , mourut le 10 octobre 1248 , après avoir siégé trente-trois ans.

52. Bernier de Summa , d'une famille illustre de Crémone , chanoine de la cathédrale , mort en 1260.

53. Caceca-Comes, de Crémone, mort le 15 juillet 1288.

54. Ponce Ponzonus, de Crémone, mort en 1295.

55. Raynier de Casuli, chapelain de Boniface VIII, mort en 1317.

56. Gilles de Madalbert, siégea neuf ans.

57. F. Ugolin de Saint-Marc, de Parme, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Nicolas V, anti-pape, lui opposa un appelé Baudin, chanoine de Crémone; mais Ugolin le chassa, siégea dix-sept ans, et abdiqua en 1349.

58. Ugolin de Ardengheriis, de Parme, mais chanoine de Lincoln en Angleterre, nommé par Clément VI, mourut en 1362.

59. Pierre Cappelletti, noble vénitien, mort en 1381.

60. Marc de Porris, de Milan, transféré à Ceneda en 1386.

61. Georges de Tortis de Derthon, évêque de Ceneda, transféré la même année, siégea jusqu'en l'an 1389, qu'il fut encore transféré à Vicence.

62. Fr. François de Lanti, de Pise, de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque de Luna, et transféré depuis à l'église de Bresce, passa à celle de Crémone où il siégea jusqu'en l'an 1401; de là à Bergame, d'où il revint à Crémone où il mourut en 1405.

63. Pierre le Gros, de Castro-Nuovo, général de l'Ordre des Humiliés, élu en 1401, siégea jusqu'en 1403, d'où il fut transféré à Pavie. Ce fut alors que Lanti revint.

64. Barthélemy, prévôt de l'é-

glise de Saint-Julien de Milan, et secrétaire d'Innocent VII siégea jusqu'en 1412. Jean XXIII qui croyait qu'il favorisait Grégoire XII, son émule, le déposa; mais ayant connu depuis son innocence, il le nomma à l'archevêché de Milan en 1414.

65. Constance de Fundilus, de Crémone, nommé par Jean XXIII, siégea jusqu'en 1423, et se démit à la volonté de Martin V qui nomma....

66. Fr. Venturinus de Marnis, de Bergame. Il mourut en 1454.

67. Jacques, de Naples, mourut en 1458.

68. Bernard Rubeus, de Parme, prit l'administration de cette église la même année, et en fut pourvu en titre par Pie II, qui le transféra à Novarre en l'an 1464.

69. Jean-Étienne Euticella, de Pavie, mourut en 1472.

70. Jacques-Antoine de La Tour, de Milan, nommé par Sixte IV mourut en 1486.

71. Ascanie Marie, cardinal Sfortia, fils du duc François, évêque de Pavie, sous Innocent VIII, mourut à Rome en 1505.

72. Galeottus Franciottus de La Rouère, neveu de Jules II, cardinal-diacre et vice-chancelier de l'Église romaine, administra cette Église, et mourut en 1507.

73. Jérôme de Trévise, noble vénitien, mort à Venise en 1523.

74. Benoît Accolti, originaire d'Arezzo, nommé par Clément VII, permuta l'évêché de Cadix dont Clément VII l'avait pourvu, avec

celui de Ravenne que possédait son oncle le cardinal Pierre Accolti en 1524 ; puis ayant été prêtre , administra l'évêché de Crémone jusqu'en 1549.

75. Pierre Accolti , cardinal d'Ancone , oncle du précédent , évêque d'Ancone , archevêque de Ravenne , siégea à Crémone jusqu'en 1529 , que Benoît en devint évêque commendataire.

76. François Sfrondate , cardinal-prêtre , nommé par Paul III , mourut en 1550.

77. Frédéric Cesti , Romain , cardinal-évêque de Todi , passa à Crémone , et résigna au suivant en 1560.

78. Nicolas Sfrondate , fils de François , cardinal , nommé par Pie IV , et fait cardinal par Grégoire XIII , succéda à Urbain VII dans le souverain pontificat , sous le nom de Grégoire XIV.

79. César Speccanus , de Crémone , nommé par Grégoire XIII évêque de Noyarre , et ensuite par Grégoire XIV à l'Église que ce pape venait de quitter. Il avait fait l'apprentissage de la vie ecclésiastique sous saint Charles Borromée. Il mourut à Crémone le 20 août 1607.

80. Paul , cardinal Sfrondate , neveu de Grégoire XIV , fait cardinal par son oncle , fut nommé évêque de Crémone par Paul V. Il mourut à Tivoli en 1618.

81. Jean B. Brivius , de Milan , mourut en 1621.

82. Pierre Campora , de Modène , fait cardinal par Paul V , nommé évêque de Crémone par Grégoire XV , et mort en 1643.

83. François Visconti , de Milan , nommé par Urbain VIII , abdiqua en 1670.

84. F. P. Isembard , carme , succéda à Visconti en 1670 , et mourut le 27 septembre 1675.

85. Aug. Isembard , frère du précédent , mort le 2 juin 1681.

86. Louis Septala , de Milan , et chanoine de la cathédrale , nommé par Innocent XI en 1681 , mourut le 31 mai 1697.

87. Alexandre Cruci , de Milan , et archidiacre de la métropole , nommé par Innocent XII en 1697 , mort le 23 septembre 1704.

88. Charles-Octavien Guasco , évêque d'Alexandrie , transféré le 17 novembre 1704 , mourut le 21 novembre 1717.

89. Alexandre Litta , de Milan , nommé par Clément XI en 1718.

Concile de Crémone.

L'an 1226 , l'empereur d'Allemagne Frédéric II fit assembler un concile à Crémone sur l'extirpation des hérésies en Italie , sur les guerres de la Terre-Sainte et la paix des villes. (Labb., 10 , Hard., 7.)

CRÉMONE (Charles de) , capucin de la province de Milan , missionnaire apostolique en Afrique qui a vécu jusque vers l'an 1680 , a laissé deux tomes in-4° d'œuvres morales : le premier , *des actions humaines* ; le second , *sur diverses questions morales touchant le sacrement de Pénitence et autres sujets* , à Crémone , 1676. Le père Jean de

Saint-Antoine, *Biblioth. univers. franc.*, tom. 1, pag. 252.)

GRENIUS (Thomas), l'un des plus grands compilateurs qui aient paru jusqu'ici, était de la Marche de Brandebourg. Il enseigna la philosophie à Gies-sen, fut ministre près de Zelle, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, enfin maître de pension, et répétiteur en cette dernière ville où il mourut le 29 mars 1728, à quatre-vingts ans. Il a publié un grand nombre de recueils; savoir, 1° *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, à Rotterdam, 1691 et années suivantes, 6 vol. in-8°. 2° *Animadversiones philologicæ et historicæ, cum epistolis virorum doctorum, hinc inde collectis*, à Amsterdam, à Rotterdam et à Leyde, 1695 et années suivantes jusqu'en 1723, 18 vol. 3° *Fascis exercitiorum philologico-historicarum*, à Leyde, 1697 et 1700, in-8°, 5 vol. 4° *Musæum philologicum et historicum*, à Leyde, 2 vol. in-8°, le premier en 1699, et le second en 1700. 5° *Analecta philologico-critico-historica*, à Amsterdam, 1699, in-8°. 6° *Thesaurus librorum philologicorum et historicorum*, à Leyde, 1700, in-8°, 2 vol.. 7° *Commentationes philologicæ et historicæ*, à Amsterdam, 1711, 3 vol. in-8°. 8° *Consilia et methodi aurea studiorum optimè instituendorum, ab eodem Crenio collecta et illustrata*, à Rotterdam, 1692, in-4°. 9° *De philologia, studiis*

liberalis doctrinæ, informatione et educatione litteraria, tractatus varii ab eodem Crenio collecti et notis illustrati, à Leyde, 1696, in-4°. 10° *De eruditione comparanda, tractus varii ab eodem Crenio collecti, et notis illustrati*, à Leyde, 1696, in-4°. Ces trois volumes sur la manière d'étudier les différentes sciences contiennent ce qu'on a de meilleur sur ce sujet, et cette collection est recherchée. 11° *Exercitationes tres de libris scriptorum optimis et utilissimis*, à Leyde, 1704 et 1705, 3 vol. 12° *De singularibus scriptorum dissertatio*, à Leyde, 1705, in-8°. 13° *De furibus librariis dissertationes tres*, à Leyde, 1716, in-12. 14° *Joannis Sauberti de sacrificiis veterum Miscellanea, et de Sacerdotibus et sacris Hebræorum personis commentarius, cum Crenii præfatione, notis et indicibus*, à Leyde, 1639, in-8°. 15° *Angeli Caninii hellenismus ex recensione et emendatione Crenii, cum ejus notis et præfatione in qua de claris Angelis disseritur*, à Amsterdam, 1700, in-8°. 16° *Christophori Helvici elenchi judaïci, Marci Antonii Probi oratio de monarchia regni Israelis, et Raphacelis Eglini, Iconii Tigurini, captivitatis Babylonice historia, cum præfatione, notis et indicibus Crenii*, à Leyde, 1702, in-8°. 17° *Exercitia sacra, priora quædam tractantia*, à Leipsik, 1704, in-18. 18° *De furibus plagiariis*, 1705, in-8°. Il est parlé dans cet ouvrage de

plus de cent auteurs accusés de plagiat. 19° *Thesaurus latinitatis*, etc. Crenius a publié sous le nom de *Dorotheus Sicurus*, qui est l'anagramme du sien, 1° *De prudentia ecclesiastica*. 2° *De origine atheismi in Romana et protestantium Ecclesiis*. (Voy. les *Miscellanea Lipsiensia*, à Leipsik, 1722, in-8°, première pièce du tome 11, intitulée : *Caroli Arndii linguae sanctae et theologiae catecheticae, Profess. in Academ. Rostochiensis observatio de Thoma Crenio*. (Marchand, dans ses *Notes sur les lettres de Bayle*, et Moréri, édit. de 1759.)

CREPEDULA, siège épiscopal d'Afrique, de la province de Biscacène. (Not., n. 40.) Il en est fait mention dans la lettre synodique des évêques de cette province où l'évêque est nommé S. E. (*Secrepedulensis, Confér. Carth.*, 1^{er} jour, chap. 133, not. 202.)

CREPIN et CREPINIEN, frères et martyrs à Soissons, vinrent à Rome avec saint Denis, saint Quentin, saint Lucien, saint Piat, et d'autres missionnaires apostoliques pour prêcher la foi dans les Gaules. Ils s'arrêtèrent à Soissons où ils exerçaient le métier de cordonnier, en instruisant des mystères de la religion tous ceux qu'ils pouvaient, lorsque l'empereur Maximien Hercule, se trouvant à Soissons, les envoya prendre et les interrogea. N'ayant pu, ni les gagner par ses promesses, ni les abattre par ses menaces, il les mit entre

les mains de Rictius Varnus, ou Rictioyare, préfet du prétoire des Gaules, qui les tourmenta cruellement, et leur fit trancher la tête en l'an 286, ou 288, le 25 octobre qui est le jour de leur fête. Leurs corps se gardaient encore à Soissons dans l'église de leur nom au seizième siècle qu'ils furent transportés à l'abbaye de Notre-Dame où ils sont encore aujourd'hui. Ainsi on doit regarder comme fausses les translations que l'on dit qui en furent faites à Rome, dans l'église appelée de Saint-Laurent, *in pane et perna*, et au monastère de Lezat, dans le diocèse de Rieux en Languedoc, à trois ou quatre lieues de Toulouse. Les actes de ces Saints qui paraissent être d'un auteur de la fin du huitième siècle, sont dans Mombrice et Surius. (Tillemont, *Mémoires ecclésiast.*, tom. 4, art. 8 de l'*histoire de saint Denis de Paris*. Baillet, 25 octobre.)

CRESCENCE, femme chrétienne et nourrice de saint Guy. Elle fut aussi la compagne de son martyre et de celui de saint Modeste. Les Siciliens prétendent avoir le corps de sainte Crescence dans la ville de Mazzara. (Voyez Guy. Baillet, 25 juin.)

CRESCENT, disciple de saint Paul. Cet apôtre, prisonnier à Rome pour la seconde fois, l'envoya en Galatie l'an 65, comme il le dit dans sa seconde Épître à Timothée. Mais parce que le terme de Galatie, chez les Grecs, se prend pour la province de ce nom en Asie, et aussi pour les Gaules,

saint Épiphanse et quelques autres ont prétendu que saint Crescent avait annoncé l'Évangile dans nos Gaules. L'église de Vienne en Dauphiné le regarde comme son fondateur; et Serarius, dans son *Histoire de Mayence*, le fait apôtre de cette ville; mais ces opinions ne sont point probables. Le Missel, ni le Bréviaire, ni aucun ancien monument de l'Église de Mayence, ne parle de saint Crescent comme de son fondateur. Il n'y a pas deux cents ans que l'église de Vienne a mis saint Crescent dans ses litanies; et dans ses disputes avec celles d'Arles sur le droit de métropole, elle n'eut point du tout recours à la mission de ce Saint pour se défendre. La lettre du pape Paul 1^{er} à Charlemagne qui dit que l'Église de Vienne a eu pour maître saint Crescent, collègue des apôtres, est suspecte de supposition, n'ayant paru que dans ces derniers temps. Les Grecs font mourir saint Crescent le 30 de juillet, et les Latins le 27 de juin, dans la Galatie en Asie. (Baronius, à l'an 110. Sainte-Marthe, *Gallia christ.*, tom. 1, pag. 793. De Tillemont, *Mémoires ecclés.*, tom. 1, not. 81, pag. 614. Baillet, 27 juin.)

CRESCENT et ses six frères martyrs, fils de sainte Symphorose. (Voyez SYMPHOROSE.)

CRESCONIUS, ou CRISCONIUS, ou FLAVIUS CORIPPUS, évêque d'Afrique qui vivait sur la fin du septième siècle, a laissé une collection de canons, qu'on

appelle communément le livre, ou la *concorde des canons*. Elle est composée de deux parties. La première, intitulée *Abrégé du Droit canonique*, contient les titres qui indiquent les matières avec les citations des canons, la seconde, intitulée *Concordia canonum et collectio cresconiana*, contient les canons mêmes dans toute leur étendue. Cette collection fut imprimée à Paris en 1609, avec l'abrégé de Fulgence Ferrand; et en 1661, dans la *Bibliothèque du Droit canon*, de Justel et Voël. (Baronius, A. C., 27. Vossius. Pythou. Justel.) Cresconius était encore poète, et justement estimé sous ce rapport. Dans ce genre d'ouvrage, comme dans ses autres écrits, on aperçoit à peine quelques traces du latin déjà très-dégradé de son temps. On a de lui *la Jannéide*, poème latin en l'honneur de Jean, surnommé *Troglita*, l'un des meilleurs généraux de Justinien, et qui termina glorieusement la guerre d'Afrique vers le milieu du sixième siècle. Nous ne parlons pas de ses Panégyriques qui tombent sur des personnes peu connues, ou indignes de l'être.

CRESIMA, siège épiscopal d'Afrique. La province est inconnue. Donat en était évêque du temps de la conférence de Carthage. (1. *Jour.*, chap. 187, not. 310.)

CRESOL (Louis), jésuite du diocèse de Tréguier en Bretagne, entra dans la société en 1588 à

l'âge de vingt ans, et mourut le 11 novembre 1634. On a de lui la mystagogie de la discipline des personnes sacrées, Paris 1629, et deux décades d'Antologie sacrée, ou des Vertus des hommes de piété, ibid., 1632 et 1638. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1939.) Cresol a encore donné quelques autres ouvrages dont les principaux, estimés des protestans eux-mêmes, sont, *Theatrum veterum rhetorum*; Paris, 1620; et un autre intitulé; *Vacationes autumnales, seu de perfecta oratoris actione et pronuntiatione*.

CRESPET (Pierre), clerc de Sens, religieux de l'Ordre des Célestins où il fit profession le 25 janvier 1562, dans le couvent de Paris, se distingua par sa science, par sa prudence et par sa piété. Il mourut dans le Vivarès en 1594, âgé de cinquante-un ans, après avoir refusé un évêché que le pape Grégoire xvi lui avait offert dans un voyage qu'il fit à Rome. On a de lui, 1° une Somme latine de la Foi catholique, imprimée en 1598, par les soins du père Champigny. 2° *Absolutissimi legis evangelicæ Pandectæ, figuris, prophetiis et Sanctæ Scripturæ testimoniis elucidati*, à Paris, 1566. 3° La Pomme de grenade mystique, en 1585 et 1595, et à Rouen en 1605; c'est l'instruction d'une vierge chrétienne. 4° Le Jardin de plaisir, et récréation spirituelle, à Paris, 1587 et 1602, 2 vol. in-8°.

où l'on apprend les moyens de déraciner les vices et de planter les vertus dans son âme. On trouve à la fin du second volume un traité de l'excellence de la Virginité. 5° Le Triomphe de Jésus, et voyage de l'ame dévote au Calvaire, dont la quatrième édition est de Paris, 1592. 6° Le Triomphe de Marie, mère de Jésus, à Paris, 1588, 1594 et 1606. 7° L'instruction de la Foi chrétienne contre l'Alcoran, traduite du latin du pape Pie II, et enrichie de notes; à Paris, 1589. 8° Trois livres du saint amour de Dieu, et du pernicieux amour de la chair et du monde, à Paris, en 1590. 9° Deux livres de la haine de Satan, et des malins esprits contre l'homme, à Paris, en 1630. 10° Le triomphe des Saints, à Anvers, en 1594; et à Paris, en 1595. 11° Discours catholiques de l'origine, de l'essence, excellence, fin et immortalité de l'âme, à Paris, en 1604, 2 vol. in-8°. 12° Douze dialogues de la Vertu, traduits du toscan du père Marcellini, de l'Ordre des Frères Mineurs, à Paris en 1604, in-12. 13° Discours sur la vie et le martyre de sainte Catherine, en vers héroïques français. 14° Traité et Panégyrique de l'état et excellence de la Virginité. 15° Traité de la patience, ou saint martyr, traduit du latin de Tertullien, à Sens, en 1577, in-12. 16° L'histoire des guerres de Flandre, traduite de l'espagnol, de dom Bernardin de Mendoza, à Paris, 1591, in-8° (Becquet, *Hist.*

cœlestin. congregat. Gallican., pag. 172, etc.)

CRESPI-BORIA (Louis), évêque de Placentia en Espagne, était de Valence où il fut professeur en théologie, archidiacre et écolâtre, ou préfet des écoles. Il fonda les Pères de l'Oratoire à Valence, et entra parmi eux. On lui donna l'évêché d'Olivella en 1651, et celui de Placentia en 1658. Il mourut vers l'an 1665, et laissa, 1° un ouvrage sur la Conception de la sainte Vierge, intitulé : *Propugnaculum theologicum*. 2° *Quæstiones selectæ morales contra Caramuel*, etc. 3° *Tractatus de origine et progressu præpositurarum S. Valentini Ecclesiæ*. Il prit dans cet ouvrage le nom de Silvio Ciprès de Povar qui est l'anagramme du sien. Ce prélat était frère de Christophe Crespi de Valdauva, président du conseil d'Aragon qui est l'auteur d'un ouvrage en deux volumes in-folio, imprimé à Lyon en 1662, sous ce titre : *Observationes illustratæ decisionibus sacri supremi Aragonum concilii*, etc. (Nicolas-Antonio, *Bibl. hisp.*)

CRESPIN, *Crispinum*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Hainaut, entre Valenciennes et St.-Guillain, sur la petite rivière de Hon, près de Condé, au diocèse de Cambrai. Elle fut fondée par saint Landelin, un peu après le milieu du septième siècle. Cette abbaye ayant depuis été détruite par les Normands, elle

fut rétablie dans la suite, et on y mit des chanoines qui furent remplacés par des bénédictins en 1080. Baudouin, comte de Hainaut, Richilde sa mère, et Gérard, évêque de Cambrai, dotèrent ce monastère, en considération de ces religieux. (*Gallia christ.*, tom. 3, col. 100.)

CRESPIN-LE-GRAND (S.), *Sanctus Crispinus Major*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Soissons. On ignore l'auteur et le temps de sa fondation. On l'appelle Saint-Crespin-le-Grand, tant à cause de son ancienneté que parce qu'on y a gardé longtemps les corps de saint Crespin et de saint Crespinien qui n'ont été transférés dans l'église de Notre-Dame qu'au seizième siècle. Cette abbaye était presque entièrement ruinée vers le milieu du siècle suivant; mais les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui y furent introduits en 1646, la mirent en très-bon état. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 395.)

CRESPIN-EN-CHAIE (S.), *Sanctus Crispinus in Cavea*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Augustin, était située près la ville de Soissons, au lieu où était un amphithéâtre du temps des Romains, sur le bord de la rivière d'Aisne. C'est de là que lui vient le nom de Saint-Crespin-en-Chaie; en latin, *Cavea*, qui signifie amphithéâtre. La tradition porte que saint Crespin et saint Crespinien y furent enfermés par ordre du tyran,

et que dans la suite on y bâtit une chapelle qui a donné l'origine à l'abbaye. Elle fut fondée en 1131 par deux jeunes hommes qui y embrassèrent depuis la vie religieuse. L'un, nommé Guiard, donna sa maison pour en faire un monastère, et l'autre une terre pour l'entretien des chanoines dont les premiers qui habitèrent ce monastère furent tirés de l'abbaye d'Arouaise. On met au nombre de ses principaux bienfaiteurs, Rainaud, dit *le Lépreux*, comte de Soissons. L'abbaye de Saint-Crespin-en-Chaie avait été possédée depuis l'an 1660, par les chanoines réguliers de la congrégation de France qui la rétablirent tant, pour le spirituel que pour le temporel. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 464.)

CRESSEY ou CRESSY (Hugues-Paulin ou Sérécus), né en 1605 à Wakefield, d'une famille de ministres protestans, et ministre lui-même, se convertit à la religion catholique dans un des voyages qu'il fit sur le continent. Étant venu à Paris, il y publia son *Exomologesis* ou *fidèle exposition de l'occasion et des motifs de sa conversion à l'unité catholique* (années 1647 et 1653.) C'est une remarque qui doit trouver ici sa place, que presque tous les savans protestans qui sont amenés par leur science même au giron de la seule et véritable Église, se justifient devant leurs anciens co-religionnaires dans des écrits qui sont sans exception les meilleures

réfutations possibles de la doctrine protestante, à en juger par le silence, ou la faiblesse des raisonnemens que cherchent à leur opposer les plus habiles de nos frères séparés. Pour revenir à notre sujet, on a encore de Cressy une Histoire de l'Église d'Angleterre jusqu'à la conquête des Normands; Rouen, 1688; et d'autres ouvrages de piété qui prouvent la sincérité de sa conversion.

CRESSI, lieu près Narbonne. L'an 1132, Arnaud, archevêque de Narbonne et légat du Saint-Siège, assembla un concile à Cressi pour la dédicace de l'église de Saint-Martin. Il y excommunia aussi tous ceux qui oseraient violer l'asile qu'il accorda à cette Église, et dont il détermina l'étendue, en faisant planter des croix tout autour. (Labb., 10.)

CRÈTE, île très-étendue de l'Europe dans la mer Méditerranée, et province ecclésiastique, dans laquelle saint Paul aborda, lorsqu'il allait par mer à Rome. Il y laissa Tite pour évêque des chrétiens qu'il y avait formés, et il lui écrivit depuis pour l'avertir de faire des prêtres et des évêques dans les villes, et partout où l'on en avait besoin, *hujus gratia reliqui te Cretæ*, etc. On comptait cent villes dans cette île, dont la principale fut appelée Gortyne ou Gortyn. On appelle aujourd'hui cette île Candie. Elle appartient aux Turcs depuis 1669, que ces ennemis du nom

chrétien la prirent sur les Vénitiens.

CRÊTE (La), *Crista*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le doyenné de Chaumont, au diocèse de Langres. Elle était fille de Marimond, et fut fondée l'an 1121. Saint Bernard en fait mention dans sa trois cent quarante-sixième lettre, et le pape Innocent III écrivit à son abbé contre ceux qui travaillaient à la version de la Bible en langue vulgaire dans la ville de Metz. (*Gallia christ.*, tom. 4, col. 823.)

CRÉTENET (Jacques), instituteur de la congrégation des prêtres missionnaires de Saint-Joseph, naquit au bourg de Champlite, dans le comté de Bourgogne, l'an 1603 ; et après avoir appris d'un de ses oncles les premiers élémens de la grammaire, il alla demeurer à Langres où il apprit la chirurgie. Le baron de La Roche l'employa ensuite au château de l'Aunisie, entre Nîmes et Uzès, d'où il sortit en 1629 pour aller à Lyon où la peste faisait de grands ravages. Les services qu'il rendit en cette occasion furent récompensés par des lettres de maîtrise qui lui furent accordées par les magistrats, et il épousa dans ce temps-là même une personne riche qu'il avait guérie. M. Crétenet avait fait voir beaucoup de vertu dès sa plus grande jeunesse ; mais les connaissances qu'il fit à Lyon avec quelques personnes pieuses achevèrent de le perfectionner ; et l'on conçut

une si haute estime de lui, que leur directeur commun, homme d'un grand mérite, crut devoir lui confier la conduite de cette société naissante pendant son absence. La sagesse que le chirurgien fit paraître dans cette espèce de supériorité sur une douzaine de personnes, entre lesquelles il y avait trois ecclésiastiques, justifia le choix qu'on avait fait de lui. Plusieurs écoliers voulurent aussi se mettre sous sa conduite : il les forma à la piété, et la plupart d'entre eux, embrassant l'état ecclésiastique, allèrent sous ses ordres faire des missions en plusieurs endroits. Le fruit qu'on prétend que firent ces missions ne put pourtant empêcher que les missionnaires et leur chef ne fussent persécutés. L'archevêque de Lyon, mal informé, publia un mandement par lequel il déclara excommunié un certain chirurgien qui se mêlait de gouverner des prêtres ; et défendant aux mêmes prêtres de se conduire à l'avenir par les conseils de ce laïc, il leur ordonna de comparaître devant lui pour rendre compte de ce qui s'était passé ; mais cet orage ne servit qu'à faire mieux connaître le mérite de M. Crétenet ; et le prélat, désabusé par les informations, des mauvaises impressions qu'on lui avait données, révoqua son mandement, et permit aux missionnaires, à qui il donna de très-amplés pouvoirs, de consulter leur directeur comme auparavant. Il y a pourtant

bien de l'apparence que cette société n'aurait jamais fait d'établissement, si le prince de Conti ne s'était intéressé pour elle. Ce fut lui qui leur obtint des lettres patentes du Roi pour s'établir à Lyon. Le marquis de Coligny fit toutes les dépenses de la première fondation, et ils entrèrent tous dans leur première maison où, sans changer d'habit, ils continuèrent à suivre les réglemens que leur avait donnés M. Crétenet qui alla demeurer avec eux sans discontinuer l'exercice de sa profession. Ces missionnaires qui se mirent sous la protection de saint Joseph, et que dans quelques endroits on appelle *Crétenistes*, firent quelques établissemens hors de Lyon, et furent gouvernés par un général. Leur instituteur ne perdit sa femme qu'en 1665. L'année suivante, au mois d'août, il reçut les ordres sacrés, et il mourut le 1^{er} septembre suivant, âgé d'environ soixante-trois ans. (N. Orame, *Vie de M. Crétenet*. Moréri, édit. de 1759.)

CREUX, ou dedans de l'Église. On entend par ce terme tout ce qui obvient aux curés des droits casuels qu'ils reçoivent pour les messes, les offrandes, les baptêmes, mariages, enterremens, etc. Ces droits ne peuvent être sujets à aucune charge, non plus que les distributions manuelles des chanoines. (De Ferrière, *Introduit. au Droit ecclési.* et canon, p. 119.)

CRÉE, *præconium*, *promulgatio*. Ce terme signifie plus par-

ticulièrement les quatre publications qui se faisaient la porte des églises paroissiales, des immenses dont on poursuivait la vente en justice. Ces quatre publications étaient essentielles aux décrets, et il devait y avoir quatorze jours d'intervalle entre chacune, d'où vient qu'on les appelait les *quatre quatorzaines*.

CRIEURS (Jurés). Les jurécrieurs n'ont pas le droit exclusif de faire imprimer et porter les billets d'enterrement, service, bout-de-l'an, etc. Les imprimeurs le peuvent comme eux, quand ils en sont requis. (Ainsi jugé par un ordre de M. Berryer, commissaire du conseil en cette partie, du 2 décembre 1750, confirmé par arrêt du conseil privé du 17 janvier 1751.)

CRIME, *crimen*. Selon la jurisprudence romaine, les crimes se divisaient en *crimes privés* qui ne regardaient que les particuliers, et dont la poursuite n'était permise qu'aux personnes intéressées; et en *crimes publics*, dont la poursuite était permise à tout le monde. Selon la jurisprudence de France, les crimes se divisent en *capitaux*, ou *cas royaux*, comme les crimes d'état de lèse-majesté, etc., qui méritent la mort, qui sont de la connaissance des juges royaux; et en *délits communs*, comme simple fornication, violation de vœu, etc., dont le juge ecclésiastique pouvait connaître autrefois. (Voy. *DÉLIT*.)

CRIMINALISTE, auteur qui a écrit sur les matières criminelles.

nelles. Mansuet, Jean Imbert, Bruneau, sont des auteurs criminalistes.

CRIMINEL. Un criminel justement condamné ne peut sortir de prison par violence, ni se défendre contre ceux qui voudraient l'arrêter, ou le conduire au supplice; parce qu'en le faisant, il pècherait contre les lois et contre l'autorité publique qui le lui défendent; mais il est permis à tout homme, par le droit naturel, d'éviter la mort en fuyant et sans faire violence à personne. Cette doctrine est de saint Thomas, suivi par le torrent des théologiens. *Nullus ita condemnatur, quod ipse sibi inferat mortem, sed quod ipse mortem patitur: et ideo non tenetur facere id, unde mors sequatur; quod est manere in loco, unde ducatur ad mortem. Tenetur tamen non resistere agenti, quin patiatur quod justum est eum pati; sicut etiam si aliquis sit condemnatus ut fame moriatur, non peccat, si cibum sibi occultè ministratum sumat, quia non sumere esset se ipsum occidere.* (2° 2°, q. 69, art. 4, ad 2 et ibidem, art. 4, in corp.) *Aliquis damnatur ad mortem dupliciter, uno modo juste; et sic non licet condemnato se defendere: licitum enim est judici eum resistentem impugnare. Unde relinquitur, quod ex parte ejus fit bellum injustum: unde indubitanter peccat.*

Un criminel est aussi obligé, sous peine de péché mortel, de répondre au juge qui l'in-

terroge juridiquement et selon les formes du Droit, parce qu'il lui doit l'obéissance comme à

son supérieur. *Judex est superior respectu ejus qui judicatur. Et ideo ex debito tenetur accusatus judici veritatem exponere, quam ab eo secundum formam juris exigit. Et ideo si confiteri noluerit veritatem, quam dicere tenetur, vel si eam mendaciter negaverit, mortaliter peccat. Si vero judex hoc exquirat, quod non potest secundum ordinem juris, non tenetur ei accusatus respondere. Sed potest vel per appellationem, vel aliter licite subterfugere: mendacium tamen dicere non licet.* (Saint Thomas, 2° 2°, q. 69, art. 1, in corp.) (Voyez JUGE, DÉLIT, COMMUNION, EXTRÊME-ONCTION.)

CRISPE (saint), était chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe, lorsque saint Paul y prêchait l'Évangile. Cet apôtre le baptisa avec toute sa famille, et l'établit depuis évêque de l'île d'Égine dans le golfe de Saron, près des côtes de l'Asiatique. C'est tout ce que l'antiquité nous apprend de ce Saint. Le Martyrologe romain moderne, après Adon et Usuard, met sa fête au 4 d'octobre. (*Acte apost.*, cap. 18, 19, 20. *Epist. ad Rom.*, et 1. *ad Corinth.* Tillemont, *Mém. eccl's.*, t. 1, pag. 252 et 584. Baillet, 4 octobre.)

CRISPIN, historien grec, est auteur de la vie de saint Pater-nius, évêque de Lampsaque,

que nous avons en latin dans Siméon Métaphraste, dans Surius et dans Bollandus, tom. 1, au 7 février. On ne sait en quel temps il a vécu.

CRISPIN (Gislebert ou Gilbert), abbé de Westminster vers l'an 1106, mort l'an 1114, ou 1115, est auteur d'une conférence avec un juif, touchant la religion, que nous avons dans la bibliothèque des Pères. Il a aussi laissé les manuscrits suivans : Homélie sur le Cantique des cantiques. Discours sur les préfaces de saint Jérôme sur la Bible. Traité des péchés. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 473.)

CRISPINE, martyre d'Afrique, était de la ville de Thagare, que quelques savans prennent pour la ville de Thagure ou Tagore en Numidie. Elle était d'une famille riche et noble, et saint Augustin nous apprend qu'elle fut mariée et qu'elle eut plusieurs enfans. Elle fut arrêtée comme chrétienne dans son pays avec quelques autres, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. On la présenta au proconsul d'Afrique, nommé Anulin, le 5 décembre, dans la ville de Thébeste. Ce juge l'ayant pressée de sacrifier aux dieux de l'Empire, elle lui répondit qu'elle ne sacrifierait jamais qu'au seul vrai Dieu et à Jésus-Christ son fils. Anulin la fit raser, ce qui était une infamie, et la condamna à avoir la tête coupée. Crispine en remercia Dieu, et subit la sentence l'an 304, comme

l'on croit. Sa fête, marquée au 5 de décembre dans l'ancien calendrier de la ville de Carthage, était célèbre en Afrique du temps de saint Augustin qui a prononcé plusieurs discours en différentes années au jour qu'on la célébrait. Les actes de sainte Crispine publiés pour la première fois par D. Mabillon au troisième tome de ses *Analectes*, sont sincères et authentiques. (Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. 5. Baillet, 5 décembre.)

CRISPUS ou GRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, était de Gallipoli, au royaume de Naples. Il embrassa l'état ecclésiastique, et son mérite lui procura à Rome la connaissance et l'amitié des plus savans hommes de son temps, et en particulier du cardinal Jérôme Scipando, dont il fut quelque temps secrétaire. Plusieurs personnes de considération de la même ville le recherchèrent pour leur enseigner la jurisprudence, la philosophie et la théologie. Crispus mourut, comme on le croit, en 1595, dans le temps que le pape Clément VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Il a laissé quelques ouvrages, dont le principal est celui qui fut imprimé à Rome l'an 1594, in-folio : *De Ethnicis Philosophis caute legendis...* C'est un ouvrage de critique sur le discernement et la précaution qu'il faut apporter dans la lecture des philosophes. Possevin dit que cet ouvrage est très-bon, et qu'il n'y a point d'école dans

toute la chrétienté où ce livre ne doit être lu et mis en pratique pour le bien public et celui des particuliers. Il ajoute que cet auteur est un homme d'un jugement fort délicat et très-exquis; et quant aux précautions et aux maximes qu'il apporte, elles sont tirées du fond de la véritable philosophie, c'est-à-dire de l'Écriture-Sainte, des conciles, des saints Pères et des théologiens; de sorte que, selon lui, il ne se peut rien lire de plus utile que ces règles, pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, et de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Le père Mersenne le cite comme un très-bon ouvrage. Ce livre est mis au nombre des plus rares dans une dissertation de *Libris rarioribus*, imprimée au tome 5, pag. 264 des *Amanitates Litterariæ*, de M. Scelhorn; à Leipzig, 1726, in-8°. Consultez Possévin, *Apparat. sacr.*, tom. 2, pag. 117. Mersenne, à la fin de ses *Observationes et emendationes in Problemata Georgii Verneti in Genesim*. (Voyez le vie de Crispo, par Dominique de Angelis, dans le second volume

des *Vies de letterati Salentini*; à Naples, 1713, in-4°; et les *Mémoires* du père Nicéron, tom. 27.)

CRISTALLOMANCE, ou CRISTALLOMANTIE, ou CATOPTROMANTIE, *cristallomantia*, *catoptromantia*. Divination par le moyen d'un miroir qui consiste à faire voir dans un miroir les personnes qu'on veut connaître; par exemple, ceux qui ont volé ou fait quelque autre chose qu'on veut savoir.

CRITHOMANCE, *crithomancia*. Divination qui se faisait en considérant la pâte des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, et la farine qu'on répandait sur les victimes qu'on devait égorger. Comme cette farine était souvent d'orge, on appela cette sorte de divination *crithomance*, d'un mot grec qui veut dire orge et divination.

CRITHOPHAGE, mangeur d'orge qui vit d'orge, *crithophagus*. Saint Macédoine, prêtre d'Antioche et solitaire, fut surnommé le *Crithophage*, parce que pendant quarante ans il ne vécut que d'orge broyée et détrempée avec le son. (Baillet, 24 janvier.)

CRITIQUE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De la Nature de la Critique.*

§ II. *De la Nécessité de la Critique.*

§ III. *Des Fruits de la Critique.*

§ IV. *Des Principes de la Critique.*

§ V. *Des Règles de la Critique.*

§ VI. *Des Abus de la Critique.*

§ I^{er}.*De la nature de la Critique.*

La critique est l'art de juger des faits qui composent l'histoire des ouvrages d'esprit. des différentes leçons qui s'y rencontrent, de leur sens, de leur style et de leurs auteurs ; tout cela est du ressort de la critique. Son nom signifie proprement *jugement, discernement* ; aussi la principale partie d'un critique, c'est le *bon sens*. Il a besoin de mémoire, de lecture, de connaissance et de pénétration ; mais il lui faut surtout un jugement solide, un discernement fin, un goût exquis pour discerner la vérité du mensonge, sentir par principe la beauté d'un ouvrage, ramasser les différentes manières de lire un endroit d'un auteur, et juger sûrement quelle est la meilleure ; connaître, sans s'y méprendre, le sens et le style des ouvrages d'esprit, et leurs véritables auteurs. Telle est la nature de la critique. C'est une espèce de flambeau qui nous éclaire et nous conduit sûrement dans les routes obscures

de l'antiquité, en nous faisant distinguer le vrai d'avec le faux, l'histoire d'avec la fable, l'antiquité d'avec la nouveauté. (Dupin, *Bibl. pref.*, part. 2.)

§ II.

De la nécessité de la Critique.

L'histoire de l'Eglise, des Saints ; les Actes des Martyrs, les ouvrages des Anciens, la Théologie positive, les Sciences humaines et les Beaux-Arts, tout cela prouve la nécessité de la critique, puisque toutes ces choses qui, faute de critique, avaient été pendant plusieurs siècles dans une grande confusion, ont été rétablies par son moyen, dans l'état florissant où nous les voyons aujourd'hui.

§ III.

Des fruits de la Critique.

Les fruits de la critique sont immenses ; nous ne touchons ici que les principaux. 1^o C'est par son moyen qu'on a tiré de la poussière une foule d'anciens manuscrits, tant du vieux que

du nouveau Testament ; des versions grecques et latines, des auteurs ecclésiastiques et profanes sur toutes sortes de matières, et qu'on a appris à juger de l'antiquité, de la vérité, et des autres qualités de ces monumens. 2° C'est la plus judicieuse critique qui nous a donné tant de belles éditions de l'Écriture, et pour les textes originaux et pour les anciennes versions, soit dans des Bibles séparées, soit dans les Polyglottes, sans parler de tant de Bibles en langues vulgaires, de dissertations, de notes, de remarques, de commentaires et de prolégomènes. 3° C'est aussi à la critique que nous sommes redevables de tant de belles éditions des conciles, des canons des apôtres, des lettres des papes, des évêques, des princes, concernant l'histoire des conciles qui sont plus exactes et plus étendues que celles qui avaient précédé l'usage de l'impression. 4° Les belles éditions, aussi bien que les traductions des Pères en différentes langues, celles des autres auteurs ecclésiastiques, la découverte de leurs ouvrages vrais ou supposés, la correction des fautes qui s'y étaient glissées par la négligence des copistes, ou la malice des hérétiques ; les notes, les préfaces, les éclaircissemens, les dissertations savantes qu'on y a joint, tout cela est encore un précieux fruit de la critique. 5° Pour passer beaucoup d'autres avantages que la république des lettres a tirés de la critique, les Journaux, l'His-

toire ecclésiastique, la vie des Saints et des hommes illustres, la Théologie positive, scholastique et mystique, les Belles-Lettres et les Beaux-Arts, les Académies, l'éloquence de la chaire et du barreau, la composition et la traduction des livres, la Philologie, la science des anciens titres, des médailles et des inscriptions ; toutes ces choses et plusieurs autres doivent leurs accroissemens et leur perfection aux lumières de la critique.

§ IV.

Des principes de la Critique.

I premier principe, ou fondement de la critique, c'est l'autorité ou le témoignage des auteurs qui ont exprimé leurs sentimens en termes exprès, ou qui ont dit des choses d'où on le peut nécessairement conclure.

Le second principe de la critique, c'est la conjecture, lorsque raisonnant sur des faits rapportés par les auteurs, on trouve qu'il est probable que les choses se sont passées de telle ou telle manière, quoiqu'elles aient pu se passer autrement. Les conjectures se tirent aussi du silence des auteurs, des écrits où il y a des fables et des improbabilités, des titres, des inscriptions, des dates, du temps des ouvrages, des additions, des interprétations qui s'y rencontrent, etc.

Le troisième et le quatrième principe de la critique, ce sont la tradition et l'usage ou le consentement des églises. Ces deux

principes sont fondés sur ce que les auteurs ecclésiastiques nous ont appris une infinité de choses touchant Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les apôtres, les hommes apostoliques plusieurs saintes pratiques qu'ils ne savaient que par le canal de la tradition, ou de l'usage des églises et de l'opinion des peuples. Tous ces principes ne sont pas également sûrs; ils ont différens degrés de certitude, qu'il est difficile de connaître, et dont il est facile d'abuser. Les savans ont tâché d'obvier à ces inconvéniens en donnant différentes règles de critique générales et particulières sur ces quatre principes, et sur les différens objets de la critique, dont nous allons rapporter les principales.

§ V.

Des règles de la Critique.

La critique a ses règles générales et particulières, sur lesquelles différens auteurs s'étendent plus ou moins, selon leur dessein. Les règles générales, pour bien juger des auteurs et des livres de l'antiquité, se réduisent aux quatre suivantes, comme aux quatre principales qui en comprennent beaucoup d'autres.

Première règle générale.

Il faut consulter et conférer avec soin les divers manuscrits, pour régler, sur les plus anciens et les plus corrects, le discernement des vrais auteurs, et la

préférence des meilleures leçons du texte.

Deuxième règle générale.

Il faut examiner le style, l'âge, les qualités, les engagemens des écrivains, les faits qu'ils rapportent, et les comparer avec ceux des siècles où l'on prétend qu'ils vivaient, pour appuyer sur ces indices un jugement fixe.

Troisième règle générale.

Il faut rechercher parmi les écrivains, soit contemporains, soit plus récents, mais bien informés, ceux qui ont parlé de ces écrits avec connaissance de cause et de dessein formé; ou ceux qui ayant eu occasion et intérêt d'en parler, n'en ont dit mot, afin de tirer de ce silence telle conclusion qu'il convient, ou de s'assurer sur les dépositions des témoins, à proportion de la créance qu'ils méritent.

Quatrième règle générale.

Il faut toujours juger d'une manière conforme à la foi, au bon sens, à la droite raison, à la prudence et à l'équité, en balançant toutes les conjectures qui sont pour ou contre.

Règles particulières touchant le témoignage des auteurs, qui est le premier principe de la critique.

Première règle.

Lorsque des faits célèbres et

éclatans qui n'ont rien d'incroyable, sont racontés par des auteurs de probité qui disent les avoir vus ou appris de personnes dignes de foi qui les ont vus, ou au moins qui ont été contemporains, c'est-à-dire qui ont vécu dans le même siècle où ces faits se sont passés; on doit recevoir sans balancer le témoignage de ces auteurs.

Deuxième règle.

Des faits non publics qui ne contiennent rien de fabuleux, et qui sont racontés par des témoins oculaires, ou contemporains dignes de foi, peuvent passer pour vraisemblables.

Troisième règle.

Il faut avoir des preuves convaincantes pour rejeter des faits, quoiqu'un peu extraordinaires, connus de peu de personnes, et arrivés dans des pays éloignés, lorsqu'ils sont racontés par des historiens de probité; parce qu'il n'est pas croyable qu'un homme qui a quelque probité soit assez impudent pour vouloir en imposer aux autres sur des faits dont les écrivains contemporains auraient pu faire voir la fausseté.

Quatrième règle.

Lorsqu'un auteur, quoique crédule et accoutumé à raconter de bonne foi des histoires incertaines, raconte des faits dont il se dit témoin oculaire, ou qu'il assure avoir appris de ceux qui

les avaient vus et connus, ou qui étaient contemporains, il semble qu'on ne doit pas rejeter ces événemens, surtout lorsqu'ils sont publics et éclatans, lorsqu'ils ne contiennent rien que de vraisemblable, et qu'ils sont arrivés dans son pays; à moins qu'on n'en puisse marquer d'ailleurs la fausseté, parce qu'il n'est pas probable qu'un écrivain soit assez dépourvu de bon sens pour inventer un fait sur lequel on pourrait au moment même le convaincre d'imposture.

Cinquième règle.

Lorsqu'un auteur rapporte seul un fait qui est combattu par plusieurs dont le témoignage est également recevable en tout, quoique la vérité soit peut-être du côté de celui qui parle seul, la raison demande qu'on abandonne son sentiment pour se ranger du côté où il se trouve plusieurs écrivains.

Sixième règle.

Quand un ou deux historiens racontent un fait dont les autres ne font aucune mention, on doit plutôt écouter celui qui parle qu'un grand nombre qui ont passé sous silence l'événement dont il s'agit. Car il arrive quelquefois que les auteurs négligent de mettre par écrit les choses qui se passent sous leurs yeux, parce qu'elles sont si communes, qu'il ne paraît pas possible que personne puisse les ignorer.

Septième règle.

Lorsque divers auteurs ont rapporté différemment un même fait, il faut les concilier, si l'on peut; et quand on le peut, il ne faut développer leurs intérêts, et préférer les auteurs libres et désintéressés (*ceteris paribus*) à ceux qui sont intéressés au fait qu'ils racontent, parce que l'intérêt séduit ordinairement les hommes.

Huitième règle.

Lorsque deux sentimens différens sont soutenus par des auteurs anciens de même autorité, les modernes peuvent prendre celui qui leur paraît le plus vraisemblable.

Neuvième règle.

On peut suivre le témoignage d'un ancien, et l'abandonner ensuite selon les divers sujets qu'il traite, en le comparant avec d'autres écrivains qui ont plus d'autorité, à cause du changement des circonstances; mais il ne paraît pas qu'on puisse le suivre dans une occasion, et l'abandonner ensuite dans une autre occasion toute semblable et revêtue des mêmes circonstances.

Règles touchant la conjecture, second principe de la critique.

Première règle.

La probabilité d'un fait est plus

ou moins grande, à proportion que les conjectures ou les motifs sur lesquels elle est appuyée sont plus ou moins solides; et ces motifs sont d'autant plus solides, qu'un plus grand nombre de savans les reconnaissent pour tels; car il n'est pas possible, moralement parlant, qu'un motif solide et raisonnable ne soit pas reconnu pour tel par les gens sages.

Deuxième règle.

Pour connaître si un motif est raisonnable ou non, il faut examiner ce qu'en pensent communément les gens sages; et il ne suffit pas que celui qui emploie cette conjecture juge qu'elle est conforme à la raison; car il arrive souvent que les savans mêmes regardent comme très-justes des motifs qui sont rejetés par d'autres qui n'y ont pas d'intérêt.

Troisième règle.

Afin qu'une preuve rende un fait sûrement probable, il faut que le motif soit raisonnable; et il ne suffit pas de dire qu'il n'y a pas de conjecture opposée; parce qu'un homme sage ne doit se déterminer que par un motif conforme à la raison.

Quatrième règle.

On ne doit pas regarder une histoire comme probable, quand on a des conjectures si fortes, qu'elles font une espèce de certitude morale du contraire.

Cinquième règle.

L'autorité doit céder à la conjecture lorsqu'elle paraît si raisonnable, que les personnes judicieuses et désintéressées sont convaincues que l'auteur s'est trompé, et qu'on ne saurait le justifier sans se servir de détours et de réponses peu solides. Mais lorsqu'un fait est clairement attesté par un auteur de poids qui n'est point contredit par d'autres, et qu'on ne peut convaincre de s'être trompé, l'autorité doit l'emporter sur la conjecture.

Sixième règle.

Il faut des preuves positives, également, ou plus fortes, pour affaiblir une conjecture raisonnable; et il ne suffit pas, pour rejeter les faits appuyés sur un pareil motif, de dire en général que ces faits ne peuvent pas être *apparemment*; qu'il est à craindre qu'ils ne soient faux.

Règles touchant la tradition et les usages, ou le consentement des églises, troisième et quatrième principes de la critique.

Première règle.

Il faut que les usages et les faits historiques qu'on nous propose par tradition ne contiennent rien de vain, de superstitieux, d'indécent, d'inutile, et qu'on puisse présumer que l'Eglise, les évêques,

ou les autres personnes qui les ont reçus les premiers, ne l'ont pas fait sans fondement, quoiqu'il nous soit inconnu.

Deuxième règle.

Il faut que ces faits et ces traditions n'aient rien de ridicule, d'improbable, de fabuleux, de contraire aux usages et aux temps où ils ont été reçus; rien de contradictoire pour le fond des choses, et que des auteurs contemporains, ou autres, ne les aient pas directement combattus et rejetés. Il faut aussi qu'on puisse raisonnablement satisfaire aux difficultés qu'on oppose.

Troisième règle.

Quand ces usages sont douteux, il faut les examiner, et ne les rejeter que sur des preuves certaines et évidentes.

Quatrième règle.

Quand il arrive qu'il y a quelque chose dans certains usages qui n'est pas tout-à-fait conforme à ces règles, on doit les tolérer, si on le peut sans péché, et que la suppression doive causer plus de mal et de scandale que l'abus même.

Quand on peut faire l'application de ces règles à une tradition, à un usage, à un fait historique, soit que l'Eglise les reconnaisse par un consentement tacite, ou qu'elle nous les apprenne dans les Martyrologes, dans les légendes du Bréviaire, dans les autres monumens dont elle se

sert, on agit prudemment de recevoir ces choses dans l'esprit et de la manière qu'on nous les a transmises, c'est-à-dire, comme des traditions très-vraisemblables, et non pas infaillibles; et il ne suffit pas, pour les rejeter, de dire que ce sont des *traditions populaires, de vieilles erreurs; qu'on n'en connaît point la source; que les auteurs ecclésiastiques n'en font point moins, etc.* Il faut des preuves positives et formelles, tirées du témoignage des auteurs dignes de foi qui rejettent ces choses, et qui en montrent la supposition, ou il faut des raisons fortes et convaincantes. Des argumens négatifs, des preuves vagues et générales ne suffisent pas. (*Voyez TRADITION.*)

S VI.

Des abus de la Critique.

Si les fruits de la critique sont aussi abondans que précieux, les maux qu'elle a occasionnés et les abus qui se sont introduits sous son nom en matière de religion, l'emportent infiniment, et par leur multitude, et par leur importance. Des atteintes mortelles données à l'Écriture et à la tradition, à la foi des mystères et des miracles; une estime excessive des écrits des païens, et un mépris marqué pour les ouvrages des Pères, des théologiens, des auteurs ecclésiastiques; un injuste soulèvement contre l'appareil du culte extérieur et la discipline de l'Église; la dérision de ses cérémonies, de ses usages, de ses obser-

vances, de ses pratiques édifiantes et pieuses, des efforts suivis pour justifier l'idolâtrie païenne et l'infidélité mahométane; une démanigaison continuelle de ramener des questions nuisibles à la foi, et une licence effrénée pour soumettre la foi même à la raison, et à traiter la religion comme une invention humaine, un esprit de vétille et de chicane, d'arrogance, de pyrrhonisme et d'incrédulité, poussé jusqu'au point de ne rien croire; voilà un court abrégé des abus de la critique, que le révérend père de l'Aubrusselle, jésuite, détaille au long dans son traité, qui a pour titre : *Abus de la Critique en matière de religion*, 2 vol. in-8°, imprimés en 1710 à Paris, chez Dupuis. (*Voyez aussi l'ouvrage du révérend père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, intitulé : Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Église, etc.* C'est de ce livre que nous avons tiré tout ce que nous disons ici de la critique.

CROCHETS (don Pierre des), bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, né à Verdun, d'une famille noble, fit profession à Saint-Èvre-lès-Toul le 25 juin 1624, et mourut à Saint-Arnoul de Metz le 14 juin 1672. Il fournit à messieurs de Sainte-Marthe beaucoup de mémoires sur les abbayes unies à la congrégation de Saint-Vanne, qui sont insérés dans le quatrième tome de l'ancienne édition de *Gallia christiana* où l'on fait une

mention honorable de Dom des Crochets qui composa aussi l'histoire des abbayes d'hommes de l'Ordre de St.-Benoît qui étaient dans la ville de Metz, Saint-Arnoul, Saint-Vincent, Saint-Symphorien, Saint-Clément et Saint-Martin, et des abbayes de filles de même Ordre, Sainte-Glossinde, Saint-Pierre, Sainte-Marie, et des autres monastères de Metz. Les histoires de toutes ces abbayes sont manuscrites. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

CROCHETS (Dom Charles des), bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, natif de Verdun, et profès de Saint-Mansuy de Toul, mourut dans la congrégation réformée de Clugny en 1664. On a lui, 1° un ouvrage manuscrit, dédié au Roi, sous le titre *Quadruplex demonstratio Christianismi credendi*. 2° *Ethica seu philosophia moralis, christiana, religiosa*, dédié au prince de Conti, et imprimé à Paris, in-12, en 1646. 3° Des Entretiens sur les anges, ou Dialogues entre Dom Charles des Crochets et dom Robert des Gabets, manuscrits. On lui attribue aussi un écrit intitulé : *Instance contre la manière d'expliquer la présence réelle, du révérend père des Gabets*. Dom Calmet, *ibid.*)

CROCODILE, animal amphibie, cruel, vorace, couvert d'écailles très-dures, excepté sous le ventre, de la forme à peu près d'un lézard, mais beaucoup plus gros. Il a la gueule grande, avec des dents aiguës et

séparées qui entrent l'une dans l'autre, et il en a plusieurs rangs. Il est fort bas sur ses pieds, et rampe presque par terre. Il court fort vite; mais il ne se tourne pas aisément. Les crocodiles se trouvent principalement dans le Nil. Les Égyptiens les adoraient. Il est parlé dans le Lévitique, ch. 11, v. 29, d'une espèce de crocodile de terre, nommé en hébreu *choled*, qui est mis au nombre des animaux impurs.

CROCQUET (André), natif de Douai, embrassa l'Ordre de Saint-Benoît, et fut prieur de Han dans le Hainaut. Il mourut de peste à Valenciennes en 1580, avec la réputation d'un docteur fort célèbre et d'un grand théologien. On a de lui : *Catechesis christianæ*, à Douai, 1575, in-4°. *Commentarius in epistolam Pauli ad Romanos*, à Douai, 1577, in-8°. *Commentarius in epistolam Pauli ad Hebræos*, à Douai, 1578, in-8°. Paraphrases, ou trente-neuf sermons sur les sept Psaumes de la Pénitence, en français, à Douai, 1579, in-8°. Notes sur le livre de la Religion, de Marsile Ficin, à Brème, en 1617. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, tom. 1, pag. 51.)

CROCUS (Corneille), natif d'Amsterdam, fit ses études à Louvain, et alla à Rome à l'âge de cinquante ans. Il y fut reçu dans la compagnie de Jésus, par saint Ignace, son fondateur, et y mourut en 1550. On a de lui, *de la vraie Église*, ou des Notes et des Signes de l'Église,

à Cologne. Lettres de la Foi et des bonnes œuvres, à Anvers, en 1531. Disputes contre les Anabaptistes, *ibid.*, en 1535. Méditations pieuses, *ibid.*, en 1535. OEuvres de piété, *ibid.*, en 1612. Une Grammaire pour l'opposer à celle de Mélancthon. Des Formules, ou façons de parler; et des colloques à l'usage des enfans, pour tâcher d'abolir ceux d'Érasme. Un Dictionnaire, et un autre recueil intitulé: *Farrago sordidorum verborum*, ou *Lima barbarici*. Adrien Junius, ou de Jonche, quoique hérétique, dit que Crocus était si fleuri, qu'il semblait avoir voulu exprimer tout Térence et tout Cicéron. (Adrien Junius, in *Batavia sua*. Alegambe, *Biblioth. societ. Jesu*. Dupin, *Tab. des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, p. 1070.)

CROYA, ville capitale d'Albanie, appelée Crua par Chalcondyle; Croia par les Italiens, et Croie par les Français. Elle est située sur l'Issana. On la nommait autrefois Antigonion, ou Éribæa, et était très-forte. George Castrioti, vulgairement Scanderbegh, battit souvent les Turcs proche de ses murailles; mais ils la prirent après sa mort, et ils en sont encore aujourd'hui les maîtres. Elle n'est éloignée que de vingt-cinq milles de la mer Adriatique et de trente-cinq de Durazzo. Il y a eu les évêques suivans :

1. Grégoire, auquel succéda...
2. André, de l'Ordre des Frè-

res-Mineurs, nommé par Urbain v le 8 juin 1366.

3. Antoine, de l'Ordre des mêmes, nommé par Martin v.

4. N..., en 1649, avec un autre évêque voisin, fit une irruption sur les Turcs qui s'approchaient de Monte-Negros, appartenant aux Vénitiens, et leur tua et mit en fuite trois mille hommes (*Gaz.*, 1749, p. 678.)

CROISADE, *sacrum bellum*, *sacra crucis milita*. On appelle croisades les guerres que les chrétiens entreprirent autrefois contre les infidèles, pour la conquête de la Terre-Sainte, parce que ceux qui s'y engageaient portaient une croix d'étoffe sur l'épaule droite, ou au chaperon, et dans leurs étendards. On donna aussi le même nom dans la suite aux expéditions contre les hérétiques. On compte huit croisades pour la conquête de la Terre-Sainte.

La première fut conclue au concile de Clermont, tenu l'an 1095, auquel le pape Urbain II présida. Pierre l'ermite, originaire d'Amiens en Picardie, et solitaire de profession, prêcha le premier cette croisade. Godfroi de Bouillon, duc de Lorraine, en fut un des principaux chefs; et elle se termina par la prise de Jérusalem dont Godfroi de Bouillon fut élu roi, et par la bataille d'Ascalon, que les chrétiens gagnèrent sur le sultan d'Égypte. (Abbas Guibertus, *Hist. Jerosol.* Guillelm. Tyr.)

La seconde croisade se fit en 1144, après la prise de la ville

d'Édesse sur les chrétiens , par Sanguin, prince turc. Saint Bernard prêcha cette croisade par l'ordre du pape Eugène III. L'empereur Conrad et le roi de France Louis VII en furent les principaux chefs ; mais elle n'eut aucun succès. (Vincent. Bellog., *Specul. his.* Otho Frisingens, *de Gest. Freder.* Gaufréd., *vita sancti Bern.* Matthæus, *Parisiensis.*)

La troisième croisade se fit en 1188, après la prise de Jérusalem par Saladin, sultan d'Égypte. L'empereur Frédéric Barberousse et Frédéric son second fils, duc de Souabe ; Philippe II, roi de France, surnommé *Conquérant* et *Auguste* ; Henri II, roi d'Angleterre, et son fils Richard, surnommé *Cœur-de-Lion*, prirent la croix. Cette croisade n'eut pas beaucoup de succès ; elle aboutit à une trêve avec Saladin, dont les conditions furent « que » toute la côte, depuis Jaffa jusqu'à Tyr, demeurerait aux chrétiens, et tout le reste de la Palestine à Saladin, excepté Ascalon qui serait, après la trêve expirée, à celui qui se trouverait le plus puissant ; et que les chrétiens pourraient entrer librement à Jérusalem pour y faire leurs dévotions pendant la trêve qui serait de trois ans trois mois trois semaines et trois jours. » (Godefroid., *Monach. Matth.*, *Paris.* Nicétas. Tagenon, *Descript. Expedit. Asiat.*)

La quatrième croisade fut entreprise par le pape Célestin III

et l'empereur Henri VI, en 1195, après la mort de Saladin. On y gagna plusieurs batailles, et on y prit plusieurs villes contre les infidèles. (Godefroid., *Monach. Matth.*, *Paris.* Otho, à Saint-Blasio. Heroldus Villehardoin.)

La cinquième fut publiée par l'ordre du pape Innocent III, en 1198. Thibaud, comte de Champagne, en fut élu chef ; mais, étant venu à mourir, on élut à sa place le marquis Boniface de Monferrat, parent du roi Philippe-Auguste. La peste et la division s'étant mises dans cette croisade, les troupes furent aisément défaites en 1204 par le sultan d'Alep. (Albéric, *Monach.*, et les autres auteurs cités à la fin de la quatrième croisade.)

La sixième commença en 1213, sous le même pape ; elle continua sous Honoré III, son successeur ; sous Grégoire IX ; et après plusieurs traités avec les infidèles, au désavantage des chrétiens, elle se termina par la victoire que les Corasmins remportèrent en 1244 sur l'armée chrétienne dont il ne se sauva qu'un petit nombre de personnes. Ces Corasmins étaient des peuples issus des anciens Parthes qui, chassés de la Perse par les Tartares, passèrent l'Euphrate, et vinrent demander quelques terres au sultan d'Égypte, qui leur céda la Palestine. (Nicétas. Alberic. Sanut. Nangis.)

La septième croisade fut résolue au concile de Lyon l'an 1245, et conduite par saint Louis, roi de France, contre les Sarrasins,

l'an 1248. Après plusieurs batailles, la maladie s'étant mise dans le camp des chrétiens, le saint roi fut fait prisonnier, et ne revint en France que l'an 1254. (Joinville. Nangis, etc.)

La huitième et dernière croisade fut résolue en 1268, par le pape Clément IV et par le roi saint Louis qui y mourut le 25 du mois d'août de l'an 1270. En 1291, la ville d'Acre fut saccagée par le sultan d'Égypte et les chrétiens perdirent tout ce qu'ils avaient dans la Syrie. Depuis ce temps, il ne s'est fait aucune croisade. (*Voyez Mainbourg, Histoire des Croisades.*)

CROISÉS, *sacram militiam professi*; ceux qui étaient de la croisade; qui avaient pris la croix pour aller faire la guerre aux infidèles. Les croisés portaient des croix de différentes couleurs sur leurs habits et dans leurs étendards, selon leur nation. Les Français la portaient rouge, les Anglais blanche, les Flamands verte, les Allemands noire, et les Italiens jaune. Les papes, pour soutenir, ou exciter l'ardeur des croisés, leur accordaient beaucoup de privilèges. Ils prenaient leurs biens et leurs familles sous leur protection, les dispensaient de payer les intérêts usuraires à leurs créanciers, quoiqu'ils s'y fussent engagés par serment, et leur donnaient de grandes indulgences.

CROISET (Jean), jésuite, fut provincial de la province de Lyon. On a de lui, 1° les Vies

des Saints, en deux volumes in-fol., imprimés pour la seconde fois à Lyon en 1731, et dédiés au pape Innocent III. 2° Exercices de piété pour les jours de l'année, ou Année chrétienne, in-12, dix-huit volumes. 3° Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois, avec des réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale, in-12, cinq volumes, Paris. 4° Abrégé de la retraite pour un jour de chaque mois, in-12. 5° La dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ, etc., in-12, deux volumes, 1729. 6° Parallèle des Mœurs de ce siècle, et de la Morale de Jésus-Christ, in-12, deux volumes, 1729. 7° La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée des quatre Évangélistes, et celle de la sainte Vierge, mère de Dieu, entremêlées de notes historiques et de courtes réflexions morales, in-12. 8° Les Heures, ou Prières chrétiennes, contenant tous les exercices ordinaires du chrétien, avec un Abrégé de notre croyance, in-12 et in-18. 9° Les Réglemens et les Heures des pensionnaires des jésuites, qui peuvent leur servir de règle de conduite pour toute leur vie, in-12, 2 vol.

CROISIER ou **PORTE-CROIX**, *cruciatius, crucifer*. Il y a trois Ordres religieux qui ont porté ce nom; l'un en Italie; l'autre dans les Pays-Bas; le troisième en Bohême. Tous les trois ont prétendu avoir pour fondateur saint Clément, ou Anaclet, pape, qui succéda à saint Lin l'an 77 de

Jésus-Christ ; et pour restaurateur saint Quiriac ou Cyriaque, évêque de Jérusalem et martyr, nommé encore Judas dans les anciens Martyrologes appelés de saint Jérôme. Mais on ne sait rien de saint Quiriac, et cette haute antiquité paraît entièrement fauleuse. Ce qui est certain, c'est que l'Ordre des Croisiers était établi avant le pontificat d'Alexandre III, puisque ce pape, fuyant la persécution de l'empereur Frédéric Barberousse, trouva un asile dans les monastères des croisiers, et qu'après la persécution, il protégea cet Ordre, lui donna une règle et des constitutions l'an 1169. Les croisiers d'Italie, après plusieurs réformes, furent enfin supprimés l'an 1656, par Alexandre VII. Ils étaient d'abord habillés de gris. Ils portèrent ensuite une tunique, ou robe, avec un scapulaire, un manteau pardessus et un grand camail ; le tout de couleur bleue. Ils portaient aussi toujours en main une croix d'argent ou de fer. Ils étaient hospitaliers et chanoines réguliers, sous la règle de saint Augustin. Ils avaient cinq provinces, toutes en Italie ; celle de Bologne, de Venise, de Rome, de Milan, et de Naples.

Les croisiers de France et des Pays-Bas furent fondés l'an 1211, sous le pontificat d'Innocent III, par Théodore de Celles, issu des ducs de Bretagne, et fils du baron de Celles, bourg situé dans le pays de Liège. Ce jeune baron, s'étant croisé en

1188 pour la Palestine, eut occasion d'y connaître les Croisiers, et conçut dès-lors le dessein d'en établir une congrégation dans son pays ; ce qu'il exécuta à son retour, dans l'église de Saint-Thibaud, située sur une colline appelée Clair-Lieu, proche de la ville d'Huy où le général des croisiers de Flandre faisait sa résidence ordinaire, et qui était le chef d'Ordre. Ces religieux portaient, dans le commencement, une soutane noire avec un scapulaire gris, et pardessus une grande chape noire avec un grand capuchon. Ils changèrent la soutane noire en blanche, par une bulle de Clément VIII, et sur la fin du dernier siècle, ils changèrent encore leur habillement qui consistait, dans les derniers temps, en une soutane blanche et un scapulaire noir, chargé sur la poitrine d'une croix rouge et blanche. Lorsqu'ils étaient au chœur, ils avaient pendant l'été un surplis avec une aumusse noire, et lorsqu'ils allaient en ville, ils mettaient un manteau noir comme les ecclésiastiques. Ils mettaient aussi, dans quelques provinces, le surplis sur le capuchon, et le capuchon à la tête, au lieu de bonnet carré ; et les novices portaient la soutane noire pendant deux mois, en mémoire de leur ancien habit. Il y avait plusieurs monastères de cet Ordre en Allemagne et dans les Pays-Bas, comme à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Liège, Namur, etc. Il y en a

eu aussi en France, comme à Paris, à Toulouse, à Caen, etc.

Les croisiers ou porte-croix avec l'étoile, au royaume de Bohême, furent fondés à Prague en 1234, par la bienheureuse Agnès, fille de Primislas ou Ottocar 1^{er}, roi de Bohême, qui se fit religieuse de Saint-François, après avoir fondé un hôpital à Prague, auprès du pont, qu'elle donna aux Croisiers. Ils n'avaient point de surplis au chœur; ils y avaient une espèce de petit manteau descendant jusqu'aux genoux, qu'ils rejetaient derrière le dos. Lorsqu'ils sortaient, ils étaient habillés de noir comme les ecclésiastiques, avec une eroix rouge à huit pointes, au-dessous de laquelle était une étoile de même couleur, qu'ils attachaient sur le côté gauche. Ils ont eu deux généraux, l'un à Prague, auquel une partie obéissait, et l'autre à Breslaw, auquel une autre partie des croisiers de Bohême, et ceux de Pologne et de Lithuanie étaient soumis.

CROISIERS, avec le navire. Pontanus parle de certains croisiers de Bohême qui portaient un navire sur le côté gauche. Ils furent établis en 1400. Ils n'avaient que trois maisons. (*Voyez*, sur tous ces croisiers, Benedetto Leoni, *Origine e fondatione dell Ordine de Crociferi*. Herman, *Histoire de l'Établissement des Ordres religieux*, tom. 2, chap. 40. Pierre Verduc, *Vie du père Théodore*

de Celles, imprimée à Périgueux en 1681. Pontanus, *Bohem. sacr.* Le père Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques et religieux*; partie 2, chap 35.

CROISSANT, sorte d'ornement que les filles de Jérusalem portaient. *Isaïe*, 3, 24.

CROISSANT, Ordre du Croissant. L'abbé Justiniani et quelques autres disent que saint Louis institua un Ordre militaire sous le nom du *Double Croissant* ou du *Navire*, dont il donna le collier à plusieurs seigneurs français, pour les encourager à l'accompagner dans son second voyage d'outre-mer, et que cet Ordre qui s'éteignit en France peu de temps après la mort de saint Louis, fut fort illustre dans le royaume de Naples et de Sicile, par les soins de Charles de France, comte d'Anjou, qui lui donna seulement le nom de Croissant. Mais le père Hélyot rejette cet Ordre comme chimérique. Il reconnaît cependant qu'il y a eu un Ordre véritable du *Croissant*, qu'on nommait aussi l'Ordre du Navire ou des Argonautes de Saint-Nicolas, institué par Charles de Duras, roi de Naples, à l'occasion du couronnement de la reine Marguerite, son épouse. Le collier de cet Ordre était composé de coquilles et de croissans, et il y avait au bas un navire attaché avec cette devise : *Non credo tempori*. (Le père Hélyot, *Hist. des ord. monast.* t. 8, p. 279.)

CROIX.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du Nom de Croix.*
 § II. *De la vraie Croix.*
 § III. *De la Consécration des Croix, et de l'Honneur qui leur est dû.*
 § IV. *Du Signe de la Croix.*

§ I^{er}.*Du nom de Croix.*

Le mot *croix* a différentes significations. Il signifie, 1^o un gibet qui consiste dans une pièce de charpente composée de deux morceaux de bois croisés, soit qu'ils se croisent à angles droits au haut de l'un d'eux, comme le T, ou au milieu de leur longueur, ou en croix de saint André, ou en forme de fourche; 2^o les représentations et les figures de la croix qui sont dans les églises, sur les chemins et ailleurs; 3^o les mêmes figures qui servent d'ornemens et de marques de la dignité de certaines personnes; tels que les évêques, les abbés, etc.; 4^o la croix de par Dieu, c'est-à-dire, la croix qui est au-devant de l'alphabet du livre où on apprend aux enfans à connaître leurs lettres, et l'alphabet même. On l'appelle croix de par Dieu ou de part Dieu, *quasi ex parte Dei*, et non *per Deum*, comme on dit : *de par le Roi*, c'est-à-dire, *de la part du Roi*. C'est dans le même sens qu'on lit, dans l'ancien Ordinaire de saint Pierre-le-Vif, de Sens, que, lorsqu'il était temps

d'aller à complies, le prêtre disait en français : « Allons à complies, de par Dieu ; » ou bien en latin, *eamus ad completorium ex parte Dei*. On n'écrivait jamais rien autrefois qu'on ne commençât par marquer une croix sur le papier; et de-là, la croix qui est au-devant de l'alphabet, nommée *Croix de par Dieu*; de là encore celle qui se fait au haut d'une lettre, ou avant de signer son nom. (Dom de Vert, *Cérémonie de l'Église*, tom. 2, pag. 120.) 5^o Le mot de croix signifie, dans le sens figuré, les peines et les afflictions; 6^o la doctrine de la foi chrétienne; 7^o le mystère de la rédemption des hommes; 8^o le bois sacré qui a servi d'instrument au mystère de la rédemption, ou la vraie croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour racheter les hommes perdus par le péché.

§ II.

De la vraie Croix.

On forme plusieurs questions sur la vraie croix. On demande, 1^o de quel bois et de quelle hauteur elle était? 2^o si Jésus-Christ y fut attaché avec trois, ou avec

quatre clous ? 3° s'il y fut attaché avant qu'on eût posé la croix ? 4° si ses pieds portaient sur un morceau de bois ? ou un soutien attaché à la croix ? 5° s'il fut crucifié tout nu ? 6° quel honneur est dû à la vraie Croix ?

1. Saint Chrysostôme, ou l'auteur du Sermon sur la Croix qui est parmi ses œuvres, et saint Bernard, sur le 7^e chap., v. 8 du cantique, disent que la vraie croix était composée de quatre bois différens, de cyprès, de cèdre, de pin et de buis, selon le premier auteur ; et, selon saint Bernard, de cyprès, de cèdre, d'olivier et de palmier. D'autres disent qu'elle était de chêne. On dit aussi qu'elle était haute de quinze pieds, et que les bras étaient longs de sept ou huit pieds. Mais les auteurs sacrés, ni les premiers Pères n'en disant rien, il vaut mieux avouer son ignorance à ce sujet, que de s'exposer à se tromper en voulant assurer ce qu'il n'est pas possible de savoir certainement.

2. Saint Grégoire de Tours passe pour le premier auteur latin qui ait dit que Jésus-Christ a été attaché à la croix avec quatre clous, dans son premier livre de la gloire des Martyrs, ch. 6. C'est aussi le sentiment des Grecs qui représentent toujours Jésus-Christ attaché à la croix avec quatre clous ; mais le sentiment qui paraît le plus commun dans l'Eglise latine, est qu'il n'y en eut que trois ; savoir, un à la main droite, un à la main gauche, un seul pour les

deux pieds. C'est ainsi que la plupart des anciens crucifix de l'Eglise latine représentent Jésus-Christ attaché à la croix. Saint Grégoire de Tours dit aussi que deux de ces clous servirent à forger le mors de la bride du cheval de Constantin ; que le troisième fut jeté dans la mer Adriatique par sainte Hélène, pour apaiser les flots irrités, et que le quatrième fut mis à la tête de la statue de Constantin, érigée dans Constantinople sur une colonne de porphyre. Saint Ambroise dit que ce fut au diadème de ce prince ; et Rufin, Socrate, Théodoret, à son casque. Quoi qu'il en soit, on montre en plusieurs endroits les clous de Notre-Seigneur, comme à Rome, à Venise, à Milan, à Vienne en Autriche, à Saint-Denis en France, à Carpentras, dans le Comtat Venaissin, et ailleurs, soit qu'on entende par-là les clous qui ont touché immédiatement les mains et les pieds de Notre-Seigneur, ou des portions détachées de ces clous, ou des clous frottés à ces premiers, ou des clous qui servaient au bois de la croix, ou enfin des clous que l'on présente à la vénération des fidèles comme les symboles de ceux qui ont touché le Sauveur.

3. Il n'est point naturel d'abattre d'abord une potence pour la relever ensuite quand le patient est attaché. Ainsi il n'y a nulle apparence que les bourreaux aient attaché Jésus-Christ à la croix renversée, tant parce que les secousses de la croix auraient

été seules capables de l'en détacher avec des douleurs affreuses, que parce que les bourreaux eux-mêmes auraient eu beaucoup de peine à élever la croix ainsi chargée. Aussi saint Augustin, et les plus savans interprètes, croient que Jésus-Christ fut attaché à la croix déjà élevée.

4. Saint Grégoire de Tours dit qu'il y avait un bois avancé qui servait de soutien aux pieds de Jésus-Christ ; mais Scaliger, Saumaise, Vossius et plusieurs autres soutiennent qu'on ne voit point ce marche-pied dans les anciennes descriptions de la croix. Il y avait seulement une grosse cheville fichée au milieu de la hauteur de la croix, sur laquelle le patient était comme à cheval, pour que le poids de son corps n'arrachât point ses mains.

5. Il paraît plus probable que Jésus-Christ fut attaché à la croix tout nu, parce que c'était l'usage de crucifier ainsi les criminels, dont sans doute on ne se dispensa pas à l'égard de Jésus-Christ, contre lequel on était plus déchaîné que contre les autres, et qui d'ailleurs voulut souffrir cet opprobre pour l'expiation de nos crimes. La coutume de représenter Jésus-Christ attaché à la croix, tantôt entièrement vêtu, tantôt couvert jusqu'aux reins, ou seulement sur les parties que la pudeur veut qu'on cache, cette coutume ne prouve donc rien, que le respect des chrétiens pour Jésus-Christ. La croix avait cette forme †, et

ce fut à ce bout qui s'élevait en haut, que Pilate fit mettre cet écriteau : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* (Voyez saint Justin, *Dialog. cum Triph.* Saint Irénée, liv. 1, ch. 46. Tertull., lib. 2, *Contra Nationes.* Just. Lipse, *de cruce.* Saumaise, dans ses *Épîtres* sur la croix. Rynæus, *de Morte J. C.* Baillet, tom. 4, pag. 251 où il traite des Instrumens de la Passion de Notre-Seigneur.)

§ III.

De la consécration des Croix, et de l'honneur qui leur est dû

L'usage de consacrer, ou de bénir les croix, est ancien. Il précède au moins le septième concile général qui est le second de Nicée, tenu en 784. Quelques uns le font remonter jusqu'au second siècle. La bénédiction des croix appartient aux évêques, ou aux prêtres commis de leur part. Lorsque l'évêque bénit les croix publiques, il doit être revêtu de tous ses ornemens pontificaux. Cette bénédiction se fait par la prière, l'aspersion d'eau bénite, l'encensement, les cierges allumés, que l'évêque met au haut de l'arbre et sur les deux bras de la croix.

Lorsqu'un prêtre a permission de son évêque de bénir quelques croix particulières pour les processions, l'église, les chapelles, les maisons, etc., il les met sur l'autel, du côté de l'Épître, sur un coussin, allume au moins un cierge, prend le sur-

plis, l'étole, l'aspersoir, récite les prières marquées, l'aspersion de l'eau bénite, etc. Il se met ensuite à genoux; il baise la croix, et la laisse baiser aux assistants. (*Pontific. rom.*)

Les croix ne sont pas moins dignes d'un culte religieux, que les images des Saints, puisqu'elles nous représentent la vraie croix de Notre-Seigneur, cet instrument de notre salut, et qu'on les fait à ce dessein. Aussi l'Eglise les a toujours honorées, comme il est constant par la pratique générale des fidèles de tous les temps qui les gravaient sur les portes de leurs maisons, sur leurs habits, sur leurs armes, etc.

§ IV.

Du signe de la Croix.

L'usage du signe de la croix est de la première antiquité. Les chrétiens, dès le second siècle, avaient accoutumé, dans toute sorte de rencontres, de faire le signe de la croix pour se distinguer des païens, se reconnaître entre eux, montrer qu'ils n'avaient pas honte de Jésus-Christ crucifié; et depuis ce temps, ce signe salutaire a toujours été regardé comme la marque distinctive des chrétiens, l'abrégé de leur foi, de leurs prières et de leurs bénédictions, la terreur du démon. « A tout moment, dit Tertull., l. de *Coro-* » *na milit.*, c. 3; et l. 2, *ad Uxo-* » *rem*; et à chaque pas, à quelque » action que ce soit, en mar- » chant, en entrant au logis

• et en sortant, en nous habil-
• lant et en nous chaussant,
• en nous levant et en nous
• mettant à table, le soir en
• allumant la chandelle, en
• nous couchant, en nous as-
• seyant, nous imprimons le
• signe de la croix sur notre
• bouche, sur nos yeux, sur no-
• tre cœur et sur notre front.
• La croix, dit le cardinal Bona,
• dans le chap. 16 de son livre
• de *Divina Psalmodia*, est le
• sceau du Seigneur; elle est sur
• le front du chrétien ce que la
• circoncision est au juif; elle
• est l'échelle par laquelle on
• monte droit au Paradis; elle
• donne la vie, délivre de la
• mort, mène à la vertu, em-
• pêche la corruption du fidèle,
• éteint le feu des passions, ou-
• vre le ciel, etc. »

On fait le signe de la croix sur soi par le mouvement de la main droite qui exprime la figure d'une croix, en se la portant au front, puis à l'estomac, à l'épaule gauche, et ensuite à la droite. Autrefois on touchait l'épaule droite avant la gauche; et ce n'est que parce que la main droite qui sert à former le signe de croix, se porte d'abord et plus naturellement au côté gauche, qu'on touche le premier aujourd'hui. Les prêtres font souvent le signe de la croix dans la célébration des saints Mystères, et l'administration des sacrements. On donne la bénédiction en faisant le signe de la croix, ou avec le Saint-Sacrement, ou avec quelque instrument

béni, ou seulement avec la main.

CROIX (Exaltation de la Sainte-),
Invention Sainte-Croix. (*Voyez*
EXALTATION, INVENTION.)

CROIX PECTORALE DES
EVÊQUES. L'usage de porter
une croix sur soi était autre-
fois commun à tous les fidèles ;
mais les papes se distinguèrent
ensuite par leur attention à se
décorer de cette pieuse marque ;
ce qui leur était en quelque sorte
particulier ; car ni saint Ger-
main, patriarche de Constanti-
nople, ni Alcuin, ni enfin tous
les autres qui ont expliqué les
significations mystérieuses des
ornemens qui servaient à l'au-
tel, tant en Orient qu'en Occi-
dent, n'ayant fait aucune men-
tion de la croix pectorale, c'est
une preuve qu'elle n'était pas en
usage par une loi, ou par une cou-
tume réglée et uniforme. Ce fut
donc d'abord une dévotion gé-
nérale et libre des fidèles de por-
ter des croix avec des reliques.
Les papes firent ensuite un or-
nement de cérémonie de ce qui
n'était qu'une dévotion arbi-
traire ; et enfin les évêques imi-
tèrent ce qui se pratiquait dans la
première des églises du monde.
(Le P. Tomassin, livre premier
de la *Discipline de l'Eglise*,
pag. 3, chap. 25.)

Quant à la croix que les arche-
vêques font porter devant eux,
le même auteur dit qu'on peut
conclure, avec beaucoup de pro-
babilité, des différens témoigna-
ges ou exemples qu'il rapporte,
1° que la croix était portée de-
vant les souverains pontifes,

devant leurs légats, et ensuite
devant les archevêques en leur
marche, parce qu'on supposait
que toutes leurs marches et tous
leurs pas ne tendaient qu'à l'é-
tablissement, ou à l'agrandisse-
ment de l'empire de la croix ;
2° que c'a été les souverains
pontifes qui ont donné com-
mencement à cette coutume qui
a passé ensuite à leurs légats,
et enfin à tous les archevêques.

CROIX (sainte), *Santa Crux*,
abbaye de l'Ordre de Saint-Ben-
noît, de la congrégation de Saint-
Maur, était située dans la ville
de Bordeaux. On tient qu'elle fut
fondée par le roi Clovis II qui
régnait l'an 650 ; mais elle pour-
rait bien être plus ancienne,
puisque du temps de Grégoire
de Tours, il y avait déjà des
moines à Bordeaux, vivant sous
la conduite d'un abbé. Quoi qu'il
en soit, ce monastère ayant été
détruit par les Sarrasins, eut
pour restaurateur Charlemagne,
après la victoire de ce prince sur
les Espagnols. Il fut encore ruiné
vers l'an 848 par les Normands,
et fut rétabli ensuite, au com-
mencement du dixième siècle,
par Guillaume II, comte de Bor-
deaux, surnommé *le Bon*. Guil-
laume IX, surnommé *Geofroi*,
Amé, sa femme, et Guillaume X,
comblèrent aussi de bienfaits
cette abbaye qui, dans les der-
niers temps, était en très-bon
état, particulièrement depuis
qu'elle eut reçu la réforme. (*Dic-
tionn. univ. de la France, Gal-
lia christ.* tom. 2, col. 858,
nouv. édit.)

CROIX DE GUINGAMP (Sainte), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la petite ville de Guingamp, au diocèse de Tréguier en Bretagne. Elle fut fondée vers l'an 1130, par Étienne, comte de Penthievre, et la comtesse Havoise, son épouse, pour des chanoines réguliers qu'ils tirèrent de l'abbaye de Bourgmoyen, près de Blois. (*Histoire de Bretagne*, tom. 2.)

CROIX-SAINT-LEUFROY (La), *Cruz Sancti Leufredi*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans le pays de Madric en Normandie, sur la rivière d'Eure, entre Évreux et Gaillon. Elle fut fondée vers l'an 692, par saint Leofroi ou Leufroi, en un lieu où saint Ouen, évêque de Rouen, passant par le diocèse d'Évreux, avait planté une croix enrichie de reliques, et où les peuples, depuis ce temps, se rendaient, par dévotion, de divers endroits de la contrée. Le monastère que saint Leufroi y fit bâtir fut appelé pour ce sujet La Croix-Saint-Ouen; mais l'éclat des miracles de saint Leufroi qui gouverna ce monastère pendant quarante ans, et qui y mourut vers l'an 738, lui fit quitter le nom de Saint-Ouen pour prendre le sien. Sur la fin du neuvième siècle, les religieux de la Croix, se trouvant obligés de fuir pour éviter la fureur des Normands, emportèrent avec eux les reliques de saint Leufroi et celles de saint Ouen, de saint Thuriaf, évêque en Bretagne,

et de saint Agofroi. Ils trouvèrent un refuge assuré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où leurs reliques furent déposées, et eux admis dans la communauté, après y avoir donné leurs personnes et leurs biens; de sorte que leur monastère de La Croix-Saint-Leufroi fut uni à celui de Saint-Germain, union qui fut confirmée l'an 918 par le roi Charles-le-Simple. Les Normands étant devenus chrétiens, et la tranquillité rétablie dans le pays, les religieux de Saint-Leufroi retournèrent à leur abbaye avec les reliques de saint Ouen et de saint-Agofroi; mais ils laissèrent celles de saint Leufroi, avec celles de saint Thuriaf dans Saint-Germain-des-Prés, en reconnaissance de la charité que les religieux du lieu avaient exercée à leur égard dans leur disgrâce. Gauthier, abbé de Saint-Germain-des-Prés, ayant fait en 1222 la cérémonie d'une nouvelle translation des reliques de saint Leufroi, lorsqu'il les mit dans une châsse neuve de bois, couverte de lames d'argent, il détacha un os de l'un des bras du saint, pour en faire présent à l'abbaye de La Croix-Saint-Leufroi, dont la mense conventuelle fut unie au séminaire d'Évreux. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 632. Baillet, tom. 2, pag. 255.)

CROIX (grand). C'est la première dignité de l'Ordre des chevaliers de Malte, après celle de grand-maître. (*Voy. MALTE.*)

CROIX (grand'), chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, institué en 1693. Il y a huit grand-croix de cet Ordre, qui ont le privilège de porter la croix de l'Ordre attachée à un large ruban rouge qu'ils portent en écharpe.

CROIX (Ordre de la vraie). L'an 1668, un incendie ayant embrasé tous les bijoux de l'impératrice Éléonore de Gonzagues, veuve de Ferdinand III, une petite croix d'or qui renfermait deux petits morceaux de la vraie croix, fut préservée miraculeusement, et retrouvée dans les cendres plusieurs jours après l'incendie. En reconnaissance de ce miracle, l'impératrice Éléonore établit une compagnie de dames de la Vraie-Croix, auxquelles elle donna une croix d'or où il y avait au milieu deux lignes de couleur de bois pour marquer la vraie croix. Le pape Clément X approuva cette société, dont le but est d'honorer particulièrement la croix de Jésus-Christ. Justiniani. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordres monast.*, tom. 8, pag. 428.)

CROIX DE FONTANELLE (Ordre de Sainte), ou Font-Avellane, de *Fonte-Avellano*. Les fondemens en furent jetés par le bienheureux Ludolphe, disciple de saint Romuald, et depuis évêque de Gubio, dans le monastère de Font-Avellane, vers l'an 1000, situé dans un lieu solitaire de l'Ombrie, au diocèse de Faenza, entre les

monts Catrio et Corno. On y pratiquait à peu près les mêmes observances qu'à Camaldoli, jusqu'à ce que les religieux s'étant entièrement relâchés, le cardinal Jules, leur abbé commendataire, les obligea de s'unir aux Camaldules l'an 1570. Depuis ce temps, les Camaldules possédèrent ce monastère qui se nommait originairement Font-Avelines, *Fons-Avellinus*, parce qu'il y avait là une fontaine qui était entourée d'avelinier, soude de coudriers. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, tom. 5, pag. 280.)

CROIX DE CONIMBRE (Chanoines réguliers de Sainte-) en Portugal. Cette congrégation commença l'an 1131, par le zèle d'un chanoine et archi-diacre de la cathédrale de Conimbre, nommé Telson qui fut aidé dans son dessein par onze personnes de piété. Dom Paterne, évêque de Conimbre, lui donna l'habit de chanoine régulier dans sa cathédrale, sous la règle de saint Augustin. Il bâtit ensuite un monastère dans un faubourg de Conimbre, qu'il dédia à la croix du Sauveur. Après sa mort, les chanoines de Sainte-Croix prirent les constitutions et la manière de vivre des chanoines réguliers de Saint-Ruf. Les chanoines de Sainte-Croix sont vêtus de blanc, ont un surplis fermé de toute part qui n'est point plissé autour du cou, et portent en tout temps des aumusses de drap noir sur les épaules; les novices en ont de blanches. Ils ont

deux heures d'oraison par jour, gardent un silence exact, sortent très-rarement, et seulement pour des raisons indispensables, jeûnent au pain et à l'eau tous les vendredis de l'année, et pratiquent beaucoup d'autres mortifications. Le prieur de Sainte-Croix de Conimbre est conseiller du Roi, chancelier de l'Université, général de tous les chanoines réguliers qui sont en Portugal, et jouit de plusieurs autres privilèges. (Le père Hélyot, *Hist. des Ordr. monast.*, tom. 2, pag. 177.)

CROIX (Filles de la). Filles qui vivent en communauté, et qui tiennent des écoles chrétiennes pour l'instruction des personnes de leur sexe. N. Guérin, curé de Roye en Picardie, commença cet institut en l'an 1625, et madame de Villeneuve, Marie Luillier, lui procura l'établissement de Paris; mais cette dame ayant fait faire à une partie des filles les trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les autres qui ne voulurent point faire ces vœux se séparèrent; ce qui forma deux congrégations. (Le père Hélyot, *Hist. des Ord. mon.*, t. 8, c. 18.)

CROIX, PORTE-CROIX, *Crucifer*. Le porte-croix est un ecclésiastique qui porte la croix devant le pape, l'archevêque, le primat, etc., dans les cérémonies. Le pape fait porter la croix partout. Les grands patriarches la font aussi porter partout hors de Rome; les primats et les métropolitains, et ceux qui ont droit

de *palium*; dans les lieux de leur juridiction, si ce n'est en présence des cardinaux, depuis la défense qui leur en fut faite par Grégoire XI. (*Acta Sanct. Bened. secul. prim.*, pag. 265.)

CROIX (Alphonse de la), Espagnol, né de parens nobles dans le royaume de Tolède, embrassa l'étroite Observance des Franciscains déchaussés, de la province de Saint-Paul. Il fut gardien du couvent de Salamanque, deux fois visiteur de la province de Saint-Jean-Baptiste, cinq fois définiteur de la province de saint Paul, et fleurit jusque vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Discours sur les Évangiles de l'année*, imprimés in-4°, en espagnol, à Madrid, en 1599; et à Barcelone, en 1600. Un *Traité de la Pureté de saint Paul*, à Madrid, 1599. *La Voie du Salut*, à Salamanque en 1625. *L'Abbrégé de la Vie spirituelle*, ibid., 1625. Des sermons pour le Carême. *Speculum Prælatorum. Speculum Religiosorum*. (Le père J. de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.*, pag. 43.)

CROMAZIONE (Agatopisto). Nous avons de lui l'Histoire critique et philosophique du Suicide raisonné, imprimée à Lucques en 1761, sous ce titre : *Istoria critica e filosofica del Suicidio ragionato d'Agatopisto Cromaziano*; in Lucca, nella stemperia di Vincenzo Gintini, 1761, in-8°. Voici le compte que l'auteur rend lui-même de son ouvrage dans une préface très-

bien écrite : « Premièrement, » dit-il, j'examine l'origine du » suicide parmi les Orientaux en » général, et en particulier par- » mi les Japonais, les Chinois et » les Indiens. Je la trouve dans la » philosophie et dans la religion » de *Xeckia*, de *Confucius* et » des *Brachmanes*. De là je passe » aux Chaldéens, aux Persans, » aux Turcs et aux Hébreux. Sor- » tant ensuite de l'Asie, je cherche » l'origine du suicide parmi les » Africains, et principalement » parmi les Égyptiens et les Car- » thaginois. Enfin je viens aux » Européens, et je trouve l'ori- » gine du suicide parmi les Celtes, » dans la doctrine des druides. Je » m'étends sur les Grecs et sur les » Romains qui portèrent cette er- » reur jusqu'au fanatisme; ce que » je crois pouvoir attribuer aux » différens systèmes de philoso- » phie qui étaient en honneur » dans ces deux nations, et aux » idées qu'ils se faisaient de l'hon- » neur, de la gloire, de la patrie, » de la société, etc.; ce qui me » mène à justifier la doctrine de » quelques Pères de l'église qu'on » a accusés de favoriser le suicide. » Je rapporte les opinions de cer- » tains casuistes, des rabbins et » des hérétiques qui paraissent ne » leur être pas contraires; j'ex- » pose la doctrine de quelques » modernes sur cette matière, et » je finis par réfuter toutes les » raisons et tous les sophismes » qu'on a employés pour soute- » nir une opinion aussi erronée. » (*Annales typographiques*, mois de janvier 1762, p. 83, 84 et 85.)

CROMBEC (Jean), jésuite, natif de Douai, entra dans la société en 1582, et mourut le 2 octobre 1626. On a de lui deux livres de la Perfection, à Mayence, en 1614, et *Ascension de Moïse*, ou *Traité de l'Oraison*, à Saint-Omer, en 1618. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1642.)

CROMER (Martin), Polonais, secrétaire du roi Sigismond II, et ensuite évêque de Warmie, mourut le 23 mars 1589, et laissa, 1° l'histoire de Pologne, en trente livres, depuis l'an 550 jusqu'à l'an 1548, à Bâle, en 1558, 1581, 2° *Colloquium de Religione*, libri 4. 3° *De Cœlibatu Sacerdotum*, à Cologne, à Dillingen, et à Paris. 4° *De la fausse Religion de Luther*, traduit en latin, et imprimé en 1559 et 1561. 5° Un Catéchisme, etc. (Le Mire, *de Script. sæculi septi-decimi* Martin Zeiller, *de Hist. Dupin, Table des Aut. ecclésiast. du seizième siècle*, pag. 1305.)

CROMMEUS (Adrien), d'Archot, jésuite, mort le 11 mai 1651, a donné, 1° les Psaumes de David, expliqués littéralement par une paraphrase avec le sens mystique, à Louvain, en 1628. 2° Des Thèses sur plusieurs endroits de l'Écriture, ibid., en différentes années. 3° La Concordance des quatre Évangélistes, ibid., en 1633. 4° *De la Primauté de saint Pierre*, contre Triglandius, à Anvers, en 1633. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2134.)

CRONE. Tout ce que nous sa-

vons de cette Église, c'est qu'elle est suffragante de Lépante, et qu'on fait mention de deux de ses évêques.

1. N....., auquel succéda en 1433.

2. Matthieu, professeur en théologie, de l'ordre des Frères Mineurs, nommé par Eugène IV.

CRONION, surnommé *Eune*, martyr d'Alexandrie, souffrit avec son maître Julien, sous l'empire de Dèce, l'an 250. (*Voy. JULIEN.*)

CROSSE, *pedum pontificium, pontificale, pastorale, combula, combuta*. La crosse est un bâton d'or, d'argent ou de bois. C'est un ornement propre des évêques, des abbés et des abbesses qui ont droit de la faire porter devant eux. Les abbés réguliers peuvent officier avec la crosse, et la tenir à la main quand ils donnent la bénédiction solennelle, aussi bien que les évêques. Les premières crosses n'étaient que de simples bâtons de bois qui d'abord eurent la forme d'un tau, T, dont on se servait pour s'appuyer; insensiblement elles ont pris la forme que nous leur voyons aujourd'hui, et qui consiste à être pointue d'un côté, et de l'autre courbe; ce qui est signifié par ce vers :

*Curva trahit mites, pars pungit acuta
rebellas.*

Dans le Testament de saint Remi, rapporté par Flodoard, *Hist. l. 1, ch. 18*, il est fait mention d'une crosse d'argent façonnée, *argenteam combutam figu-*

ratam. Le concile de Tolède, de l'an 633, parle aussi de la crosse dans le vingt-septième canon. Elle était donc connue avant le neuvième siècle, contre ce que dit le *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1721, au mot CROSSE; et le Moréri, édition de 1759. Le pape, ni les cardinaux-évêques ne se servent point de crosse à Rome, et ne s'en sont jamais servis. Chez les Grecs, il n'y avait que les patriarches qui eussent droit de la porter. La crosse est le symbole du pouvoir et de l'autorité épiscopale. (Bocquillot, *Liturg. sacr. pag. 169.*)

Les Chapitres, même exempts, n'ont pas le droit de faire apposer une crosse à leurs armes. Ainsi jugé par arrêt du conseil privé du 14 mars 1671, contre le Chapitre de la cathédrale de Soissons. (*Mémoires du Clergé*, tom. 6, pag. 1104 et 1105.)

Par délibération prise dans l'assemblée du clergé en 1605, il fut arrêté que les évêques seraient exhortés de faire inhibitions et défenses, sur les peines de droit, à tous abbés commendataires de porter camail, crosse et mitre, et de donner aucune bénédiction solennelle; mais de se contenter du rochet et du mantelet ou le manteau. (*Mém. du Clergé*, tom. 4, pag. 1234.)

CROT (Lazare), avocat en parlement et es conseils du Roi, a publié un *Style des Conseils d'État et privé du Roi*; un *Style du grand-conseil du Roi*, imprimé en 1638; un autre du parlement, de la Cour des aides, des

requêtes du Palais et du Châtelet de Paris; un autre des Requêtes de l'hôtel à l'extraordinaire, imprimé en 1645; un Traité des aides, tailles et gabelles où sont spécifiés tous les droits du domaine, leur origine et revenu, et un sommaire des baux à ferme, des tailles et gabelles, depuis qu'elles étaient en parti. (Moréri, édit. de 1739, d'après un Mémoire manuscrit de M. Boucher d'Argis.)

CROTONE, ville des Brutiens dans la grande Grèce, sur la côte de la mer Ionienne, avait autrefois douze milles de circuit. Elle est appelée en latin *Crotona*. Quelques uns prétendent qu'elle fut bâtie par Diomède; d'autres par Miscellus. Elle a été fort renommée pour ses athlètes. On en compte sept qui remportèrent le prix aux jeux Olympiques en un même jour. C'est aujourd'hui une assez bonne ville dans la Calabre citérieure, à l'embouchure de l'Esaro, qui la divise en deux parties. Les Crotoniates prétendent avoir eu pour premier évêque saint Denis l'Aréopagite qui s'arrêta dans leur ville en allant à Rome. Nous avons beaucoup de respect pour ces sortes de traditions, sans cependant nous croire obligés d'y ajouter foi. Nous convenons de l'antiquité de ce siège; mais nous ne pouvons le placer avant le concile de Nicée, sans en avoir de bonnes preuves. L'église cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est dans le plus bel endroit de la ville. Elle est

même d'une bonne architecture; on y montre une figure de la Vierge qu'on dit y avoir été apportée d'Orient par saint Denis. Cette église est desservie par six dignitaires qui sont, l'archidiaque, le diacre, le chantre, l'archi-prêtre qui est pénitencier en même temps, le trésorier et le primicier, vingt chanoines, douze chapelains, etc. Il y avait autrefois douze paroisses dans la ville, qui ont été réduites à cinq. Il n'y a qu'un seul couvent de cordeliers. Le diocèse est fort peu étendu. Il ne comprend guère plus qu'un village. (*Ital. sacra*, tom. 9, pag. 380.)

Evêques de Crotone.

1. Flavien, siégeait sous le pape Vigile en 537.
2. Jean, succéda à Flavien.
3. Théodose, assista au concile de Latran sous Martin 1^{er} en 649.
4. Pierre, au sixième concile de Constantinople, sous le pape Agathon, en 680.
5. Thosin, Grec de nation, siégeait en 790.
6. Nicéphore, au concile de Constantinople, en 870.
7. N...., martyrisé avec son clergé par les Sarrasins lorsqu'ils eurent pris la ville.
8. Philippe, Grec, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.
9. N...., en 1199.
10. Jean, siégea jusqu'en 1219.
11. N...., sous le pape Honoré III.
12. M. Nicolas de Durazzo, siégeait en 1254. Il fut envoyé

par Alexandre IV à l'empereur de Constantinople en 1261.

13. Jean, mort en 1346.

14. Guillaume, chanoine et chantre de Venosa, mort après avoir siégé deux ans.

15. Nicolas Mélopère, chanoine de Cosenza, nommé par Clément VI en 1348, mourut en 1358.

16. F. Bernard, de Agrevolo, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Innocent VI, mort en 1365.

17. Fr. Jean, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Urbain V en 1365.

18. Rainald, mort en 1402.

19. Antoine de Spolète, nommé la même année par Boniface IX.

20. Laurent, résigna sous Martin V, en 1427.

21. Jourdain, de Lavello, archi-diacre, mort 1439.

22. Jean, de Voltis, transféré de Cérenza, mort la même année.

23. Galéote Quatrimani, chanoine de Cosenza, nommé par Eugène IV, mort en 1444.

24. Fr. Crucheti, du mont Saint-Pierre, de l'Ordre de Frères-Mineurs, transféré d'Isola, mort en 1457.

25. Guillaume de Franciscis, de Naples, élu la même année.

26. Jean Antoine Camponus, nommé par Pie II en 1460, transféré à Terramo en 1463.

27. Martin, mort en 1465.

28. Antoine Cafaro, chanoine de Salerne, siégea dix ans.

29. Bérard, nommé en 1475, mourut à la fin de 1480.

30. Jean Ebu a Sarno, mourut évêque de Crotone en 1496.

31. André della Valla, Romain, chanoine du Vatican, nommé par Alexandre VI, siégea jusqu'en 1510, et se démit. Il fut fait cardinal par Léon X.

32. Antoine Luciféri, de Crotone, archi-diacre, mourut en 1521.

33. Jean Matthieu Luciféri, neveu du précédent, évêque d'Umbasico, nommé par Clément VII, siégea vingt-cinq ans, et mourut en 1551. Il commença à siéger en 1524.

34. Fr. Pierre Paul Corporelli, de Potenza, de l'Ordre de Saint-François, mourut en 1556.

35. François Agette, Espagnol, assista au concile de Trente, et mourut en 1564.

36. Antoine Sébastien de Mintosne, transféré d'Ugento, mourut en 1574.

37. Christophe Bororal, Espagnol, mort en 1578.

38. Marcel Majorana, de Naples, clerc régulier théatin, transféré à Acerrano en 1580.

39. Joseph Faraoni, de Messine, évêque de Massa di Sorrento, transféré le 11 novembre 1580.

40. Marius Bolognini, de Cazzaro, transféré de Lanciano en 1588, passa à Salerne.

41. Claude de Curtis, de Cava, nommé par Clément VIII, à la présentation de Philippe II, roi d'Espagne, le 11 novembre 1592, siégea environ trois ans.

42. Fr. Lopes, Espagnol, de

l'Ordre de Saint-Dominique, nommé en 1595, siégea quatre ans, et fut transféré à Monopoli le 25 novembre 1598. (Voyez LOPEZ.)

43. Thomas des Monts, de Naples, clerc régulier théatin, nommé le 15 février 1599, mourut en 1608.

44. Charles Catalani, d'Aversa, élu en 1611, mourut à Naples en 1622.

45. Didace Cavella de Vacca, Espagnol, nommé par Urbain VIII en 1623, mourut en 1625.

46. Nicéphore Mélissène Comnène, transféré de Naxia, évêché des Cyclades, par Urbain VIII, le 29 mai 1628, mourut en 1635, après avoir fait rebâtir la cathédrale presque à neuf.

47. Fr. Jean Pastor, Espagnol, de l'Ordre des Minimes, nommé par Philippe IV en 1638, le 6 août.

48. Jérôme Caraffa, de Naples, clerc régulier théatin, succéda le 31 mars 1664, et mourut en 1683.

49. Marc de Rama, Espagnol, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé le 22 mars 1690, mourut en 1709.

50. Michel Guardia, de Naples, nommé le 4 février 1715, mourut en 1718.

51. Anselme de La Penna, moine bénédictin, ordonné le 2 octobre 1719.

CROUSET (Simon), prêtre du Languedoc dans le dix-septième siècle, a publié, 1° *Défense du neuvième Chapitre de la relique de feu monseigneur le*

cardinal du Perron, contre la réfutation du sieur du Moulin, où l'on montre quelle est la vraie Église hors laquelle il n'y a point de salut, à Paris, 1624 et 1626. 2° *Défense du légitime honneur dû à la Vierge*, ibid., 1625. 3° *Abrégé de sermons sur l'Octave du Saint-Sacrement*, ibid., 1626. 4° *Réponse au Traité de la communion de Jésus-Christ fait par Mestrezar*, ibid. 5° *Discours de l'immortalité de l'ame*. 6° *Justification catholique contre les calomnies des Ministres*. 7° *De la Grâce, du Libre-arbitre et de la Prédestination, suivant les principes de saint Augustin*. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1798 et 1799.)

CROUVE (Guillaume), prêtre anglais, protestant et régent à Croydone, a fait un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la Bible, sous ce titre : *Elenchus scriptorum in Sanctam Scripturam*, imprimé à Londres en l'an 1672 ; mais comme il en a oublié un grand nombre, le père Le Long, prêtre de l'Oratoire, pour rendre ce travail plus utile et plus complet, nous a donné en latin un ouvrage de ce même genre, en deux volumes in-8°, beaucoup meilleur, imprimé à Paris en 1708, et puis en Allemagne avec quelques augmentations, en 1709, que l'on a réimprimé in-folio en 1723, augmenté considérablement.

CROUZAS (Jean-Pierre de), célèbre philosophe et mathématicien, naquit à Lausanne le 25.

12 avril 1663, d'une famille noble. Il fut élevé avec soin par son père, fit ses classes avec distinction, et en sortit à l'âge de treize ans. Son père, qui le destinait à la profession des armes, lui fit alors apprendre ce que l'on doit savoir dans l'art militaire; mais le jeune Crouzas n'y prenant aucun goût, et ne soupirant qu'après l'étude des Lettres, on fut obligé de lui laisser la liberté de suivre son inclination. Il étudia ensuite sous d'habiles maîtres, et la lecture des écrits de Descartes le porta à s'appliquer avec ardeur à l'étude de la philosophie et des mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. Peu de temps après, il voyagea à Genève, en Hollande et en France, et fit connaissance à Paris avec le célèbre père Mallebranche et avec le père Le Vassor. De retour dans sa patrie, il fut établi professeur honoraire. Il disputa à Berne avec honneur la chaire en hébreu en 1691, et fut fait professeur en grec et en philosophie en 1699, puis recteur de l'académie de Lausanne en 1706 et en 1722. On l'appela à Groningue en 1724; pour y être professeur en mathématique et en philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. Deux ans après, il fut nommé associé étranger de l'Académie royale des Sciences de Paris. Ce fut alors qu'on le choisit pour être gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel, neveu du roi de Suède. M. Crouzas donna tous ses soins à l'éducation de

cet illustre élève jusqu'en 1732, que le roi de Suède le fit conseiller de ses ambassades. Il eut en 1737 une chaire de philosophie à Lausanne, et mourut en cette ville en 1748, selon M. l'abbé Ladvocat, ou en 1750, au mois de mai, selon Moréri, *édition de 1759*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux et les plus estimés sont : 1^o une logique en français, sous ce titre : *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances, ou nouvel Essai de Logique*; Amsterdam, 1712, 2 volumes in-8^o. M. Crouzas donna dans la suite plusieurs éditions augmentées de cette logique, dont la plus ample est celle de 1741, en 6 volumes. Il publia un abrégé de ces six volumes, qu'il réduisit en un seul quelque temps avant sa mort. 2^o Un traité du Beau, en 2 vol. in-12. 3^o Un traité de l'Éducation des enfans, 2 vol. in-12. 4^o Examen du Traité de la liberté de penser, in-8^o. 5^o Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne, in-fol., à La Haye, 1734. 6^o Un grand nombre de Sermons, dont plusieurs roulent sur la vérité de la religion chrétienne. 7^o Œuvres diverses, en 2 vol. in-8^o. 8^o *De mente humana substantia a corpore distincta et immortalis; dissertatio philosophico-theologica*; à Groningue, 1726, in-12. 9^o Traité de l'esprit humain, etc., à Bâle, 1741.

CROYANCE, *christianæ fidei capita*. Les articles de la religion

qu'on doit croire renfermés dans le Symbole. (*Voyez* SYMBOLE.)

CROYANT, celui qui croit les vérités nécessaires au salut. Les juifs appelaient *croyans* ceux qui professaient leur religion par opposition aux idolâtres. C'est en ce sens qu'Abraham est appelé le père des croyans dans l'Écriture. Quelques hérétiques albigénois ont aussi osé prendre le titre de *croyans*.

CROZE (Mathurin Veyssière La), né à Nantes en 1661, d'un marchand de cette ville, voyagea en Amérique, apprit les langues anciennes et modernes, et entra en 1678 chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Il en sortit en 1696, et abjura à Bâle la religion catholique. De là il passa à Berlin où, pour se faire connaître, il se mit à enseigner la jeunesse. Dès l'année 1697, il fut choisi pour être bibliothécaire du roi de Prusse. Pour couronner son apostasie, il se maria avec Elisabeth Rose, demoiselle du Dauphiné. Enfin il fut professeur de philosophie à Berlin, et y mourut en 1739, à soixante-dix-huit ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° Dissertations historiques sur divers sujets, à Rotterdam, 1707, in-8°. Il y a trois dissertations : la première, sur le Socinianisme et le Mahométisme ; la seconde est un examen abrégé du nouveau Système du père Hardouin sur la critique des anciens auteurs ; la troisième est intitulée : *Recherches historiques sur l'état*

ancien et moderne de la religion chrétienne dans les Indes. Ces dissertations ayant été attaquées avec beaucoup de vivacité par l'auteur d'une pièce insérée dans la *Bibliothèque choisie* de M. Le Clerc, tom. 4, et qui a pour titre : *Sentimens d'un docteur de Sorbonne*, sur le libelle intitulé, *Dissertations historiques sur divers sujets*. M. La Croze ne répondit pas avec moins de chaleur dans le volume suivant du même journal. 2° *Vindiciæ veterum scriptorum contra J. (Joan-nem) Harduinum S. J. (societatis Jesu Presbyterum)*, à Rotterdam, 1708, in-12. 3° *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, à Amsterdam, 1711. Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première contient quatre entretiens de Théologie, d'Histoire, d'Antiquités ecclésiastiques avec un juif ; la seconde, une dissertation sur l'Athéisme et sur les Athées modernes ; tout le troisième entretien est destiné à relever les fautes que l'auteur croyait avoir aperçues dans l'Histoire des Juifs, de M. Basnage. 3° Dictionnaire arménien, 2 vol. in-4°, grand papier, 1712. 4° Histoire du Christianisme d'Ethiopie et d'Arménie, à La Haye, in-4°, 1739. 5° Beaucoup de lettres et de remarques sur divers sujets ; des traductions, etc. (*Voyez* l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. La Croze, donnée au public, à Amsterdam, en 1741, in-8°, par M. Jourdan, son ami et son disciple. *Voyez* aussi les *Lettres de M. Cuper*, imprimées

en 1742 à Amsterdam. M. La Croze avait eu beaucoup de part à l'Histoire de Bretagne, donnée par D. Lobineau.)

CRUAS, *Crudatum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Vivarais, au diocèse et à trois lieues de Viviers, près du Rhône. Elle fut fondée au huitième siècle par Éribert, père d'Elpodorius, comte de Vivarais. Louis-le-Débonnaire, devenu empereur, confirma la fondation de ce monastère, dont la sainte Vierge et saint Jossorand, confesseur, sont les principaux patrons. Ce dernier était religieux de cette maison; mais on ignore le temps qu'il vécut. Ses reliques, de même que celles de Saint-Torquat, évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux, qu'on conservait dans l'église de cette abbaye, furent brûlées dans le seizième siècle par les calvinistes. Le monastère de Cruas a été soumis pendant quelque temps à l'église d'Arles. Les archevêques de cette église l'avaient obtenu des rois de Provence; mais ils n'y avaient proprement que le droit de visite et de protection, et ce monastère continua toujours d'être gouverné sous leur autorité par des abbés particuliers. C'est ce qu'on voit par l'acte de visite que fit, en 970, Ictérius, archevêque d'Arles, lequel examina avec Abraham qui en était abbé, si l'observance y était en vigueur. Une dame du pays, appelée Gotolinde, donna dans ce temps-là plusieurs biens à l'église de Cruas qu'elle

avait fait rebâtir, et quelle fit consacrer sous l'invocation de saint Michel, par le même Ictérius, archevêque d'Arles. (*Hist. générale de Languedoc*, tom. 1, pag. 466; et tom. 2, pag. 100.)

CRUCIADE. Bulle de la *Cruciade*. On appelle bulle de la *Cruciade*, certaines bulles que les papes ont souvent accordées aux rois d'Espagne et de Portugal, pour lever des décimes sur les ecclésiastiques, afin de fournir aux frais des guerres qu'ils avaient contre les infidèles. On appelle aussi bulle de la *Cruciade*, celle qui se publie encore aujourd'hui en Espagne pour avoir la permission de manger pendant le Carême des œufs, du fromage, et d'autres choses semblables. Cette bulle dure trois ans, du jour qu'elle est publiée, et pendant ce temps on fait différentes prédications et plusieurs jubilés. (*Voyez Jérôme Acosta, Histoire de l'Origine et du Progrès des revenus ecclésiastiques*, pag. 173.)

CRUCIFÈRE. On appelle colonne *crucifère*, toute colonne qui porte une croix, et qui est posée sur un piédestal, ou sur des degrés, pour servir de monument de piété dans les cimetières, devant les églises, sur les chemins, ou dans les places publiques.

CRUCIFÈRES, ou Porte-croix, ou religieux de Sainte-Croix, ou Croisiers. (*Voyez Croisiers*.)

CRUCIFIX, croix où la figure de Jésus-Christ est attachée. On met des crucifix dans les églises

sur l'entrée du chœur. On en met aussi sur l'autel, particulièrement lorsqu'on y dit la messe; mais il n'y en a pas toujours eu. D'abord on se contenta de le représenter sur le missel à l'entrée du canon. Ensuite on exposa en quelques églises l'image de Jésus crucifié, à la vue du prêtre pendant tout le canon, sur un petit rideau d'étoffe noire ou violette, tiré exprès devant lui. Depuis, le prêtre portait lui-même un crucifix à l'autel, et le rapportait après la messe. Enfin on l'y laissa toujours, et c'est aujourd'hui l'usage universel, excepté quelques cathédrales, comme Meaux, Laon, Senlis qui conservèrent le premier usage, à moins que l'évêque n'officiât; car alors on mettait toute sa chapelle, et sa croix par conséquent sur l'autel. On ne met point encore aujourd'hui de crucifix sur l'autel, ou du moins on le voile même pendant la messe en Carême. La raison qui a fait mettre un crucifix sur l'autel, est afin que le prêtre, par la présence de cet objet, s'imprimât plus vivement la pensée du sacrifice de la croix, dont celui de l'autel est la continuation. (Dom de Vert, *Cérém. de l'Égl.*, t. 4, p. 30.)

CRUCIUS (Adrien), jésuite, natif de Gand, mourut à Anvers le 23 octobre 1629, et laissa des lettres contenant l'histoire de la Chine, et Histoires mémorables de ce que les Jésuites ont fait au Japon. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1664.)

CRUGER (Théodore), docteur en théologie à Leipsick. Nous avons de lui : *Theodori, Crugeri, Theol. D. apparatus Theologiæ moraliæ Christi, et Renatorum variis observationibus illustratus, in quo sanctissimum Jesu-Christi exemplar, ex natura et gratia ejus expressum, in intellectu, conscientia, religione, imaginatione, memoria, voluntate, affectibus, virtutibus, sensibus, corpore, infirmitatibus et medicina mentis conspicuum, accuratius et plenius regentis ad imitandum proponitur*; Lipsiæ, apud Bernhard-Christoph. Breitkopsium, 1747, in-4°.

CRULL (Jean), docteur en médecine de la société royale de Londres. Nous avons de lui : 1° Histoire des juifs, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à présent, contenant un abrégé de Joseph, tiré de la traduction du chevalier Robert Lestrange, avec une continuation tirée des mémoires les plus authentiques des lois impériales, des décrets des conciles, de la Misnah, du Talmud, de Maimonides, de Benjamin de Tudelle, de Léon de Modène, de Selden, de Spencer, de M. Baynage, avec des cartes, des gravures et des tables exactes, à Londres, 1708, 2 vol. in-8°, en anglais. Après l'abrégé de Joseph, l'auteur s'attache à donner une idée juste de la dispersion des dix tribus dans l'Orient, avec toutes les circonstances et toutes les suites de ce grand évé-

ment. Il traite ensuite des sectes qui partageaient les juifs avant la destruction de Jérusalem. Le premier livre de la continuation traite de la religion des juifs tant anciens que modernes; on y trouve les principaux articles de leur croyance; on y parle de leur Église, de leur sanhédrin, de leurs tribunaux, des synagogues, des Académies. Dans le second livre, on donne un tableau des calamités qui ont toujours accablé ce peuple depuis la destruction de Jérusalem, et qui les ont poursuivis dans toutes les parties du monde. 2° Les antiquités de Saint-Pierre, ou de l'église abbatiale de Westminster, contenant toutes les inscriptions, épitaphes... qui sont sur les tombeaux, avec les vies, mariages et descendants des plus illustres familles qui y sont enterrées, le blason de leurs armes, in-8°. (*Journal des Sav.*, 1710 et 1711.)

CRUSENIUS (Nicolas), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, natif de Mastricht, se distingua par son savoir et par sa piété. Il fut docteur de Pavie, prieur des monastères de Bruxelles et d'Anvers, visiteur-général de son Ordre dans l'Autriche et la Bohême, historiographe de l'empereur Ferdinand II. Il mourut à Vienne en Autriche le 10 novembre 1629. On a de lui, *Monasticon augustinianum*, c'est-à-dire, le *Monastique augustinien des Ordres qui sont sous la règle de Saint-Augustin*, imprimé à Munich en 1623. (Le

Mire, de *Script. seculi septimi-decimi*. Valère-André, *Biblioth. belg.*)

CRUSIUS (Martin), né à Grebern dans l'évêché de Bamberg, le 19 septembre 1526, enseigna les Belles-Lettres à Tubinge et ailleurs avec applaudissement. Il était très-versé dans les langues savantes. Il mourut à Esslingen en 1607. C'est lui qui le premier a enseigné le grec vulgaire en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont, 1° un excellent recueil en grec et en latin, in-fol. sous ce titre : *Turco-Græciæ libri octo*, etc., imprimé à Bâle en 1584. Cet ouvrage est très-utile pour l'intelligence de l'histoire et de la langue des Grecs modernes. On y trouve d'abord une histoire de Constantinople, depuis l'an 1391 jusqu'en 1578, qu'il a appelée *Histoire politique et civile de Constantinople*. Après cette histoire, suit une lettre de Théodose Zygomola à Martin Crusius, dans laquelle ce Grec décrit la prise de Constantinople par les Turcs. Ces deux pièces sont en grec. Le troisième livre du recueil est intitulé, *Histoire des Patriarches de Constantinople*, et elle est en grec vulgaire. Crusius a ajouté sa version latine de ces trois morceaux. Le reste de son recueil consiste en plusieurs lettres qui sont aussi en grec et en latin, et qui roulent sur des matières de théologie. 2° *Civitas cœlestis, seu catecheticæ conciones græco-latinae*, 1578, in-8°.

3° *Heliodori ethiopicæ historiæ epitome, cum observationibus*, 1584, in-8°. 4° Une paraphrase du psaume 22, en 1590, in-4°. 5° *Annales suevici... ab initio rerum ad annum*, 1594, etc., à Francfort, 2 vol. in-fol.; le premier en 1595, le second en 1596. Cet ouvrage est rare et très-estimé. 6° Plusieurs harangues imprimées depuis 1594 jusqu'en 1603, sur divers sujets, comme de *Festo sancti Joannis-Baptistæ*; de *Heva*; de *Hesthera*, etc. 7° *Corona anni, seu explicatio Evangeliorum et Epistolarum quæ in diebus dominicis ac festis legendæ sunt, græcè et latine*, à Wittemberg, 1603, in-4°, 4 tomes. (Melchior-Adam, *vitæ Philosophorum*. Le père Nicéron; au tome 14 de ses *Mémoires*.)

CRUYS, abbaye de Chanoines réguliers de Saint-Augustin, au diocèse de Sistéron. Elle était sous l'invocation de saint Martin, et fut fondée, suivant Honoré Bouche dans son *Histoire de Provence*, l. 4, c. 2, pag. 4, par Raymond Bérenger, comte de Provence et de Forcalquier qui vivait en 1100. Il paraît cependant par une lettre du pape Grégoire VII à Géraud, évêque de Sistéron, que cette abbaye existait avant l'an 1074, puisque sa sainteté reprend ce prélat d'avoir voulu attenter à la liberté de l'Eglise de Cruys pour se la soumettre; mais, comme dans la lettre du pape au sujet de Cruys, il n'est fait aucune mention, ni d'abbé, ni de pré-

vôt, ni de chanoines réguliers, rien n'empêche que, suivant le sentiment d'Honoré Bouche, Raymond Bérenger, comte de Provence, etc., n'en ait fait une abbaye au commencement du douzième siècle, en y assignant de nouveaux fonds, et n'y ait fait venir des chanoines réguliers. L'abbaye de Cruys était unie à l'évêché de Sistéron depuis l'an 1456. (*Dictionnaire universel de la France. Gallia christ.*, tom. 1, col. 512, nov. édit.)

CRUZ (Emmanuel-Ferdinand de Santa-), est auteur d'un volume in-folio, intitulé : *Antilogiæ Sacræ-Scripturæ*. C'est proprement une conciliation des endroits obscurs de l'*Exode* et de la *Genèse*, qui semblent avoir quelque apparence de contradiction. L'édition de Lyon, de 1681, est plus correcte et plus ample que les autres. (*Journal des Savans*, 1682.)

CRUZ (Gaspard du), dominicain, né à Évora, fut un des douze premiers religieux de cet Ordre qui, envoyés dans la Judée en 1548, fondèrent un couvent à Goa. Il parcourut le royaume de Cambaye où il trouva une trop forte opposition de la part des Brachmanes. Le premier aussi il pénétra en Chine; ce que n'avait pu faire Saint-François-Xavier. Revenu à Lisbonne, après bien des fatigues et des dangers, il fut nommé archevêque de Malaca, et mourut à Sétuval en 1570, victime de son zèle pour les pestiférés,

auxquels il avait prodigué ses soins, comme il venait de le faire à Lisbonne. On a de lui sur la Chine, et particulièrement sur la province de Canton, un ouvrage imprimé à Évora en 1569, et d'autant plus curieux qu'il est écrit avant la conquête de cet Empire par les Mantcheoux, et où l'on ne trouve rien, selon nos modernes biographes, qui puisse faire douter de la véracité de l'auteur. Cet ouvrage a pour titre : *Tradado em que se contem muito por extenso as consas da China com suas particularidades, assi do Reyno de Ormuz.*

CRYPTÉ, *crypta*. Ce mot vient de *κρυπτα*, *abscondo*, je cache ; d'où s'est fait *κρυπτα*, *crypta*, une crypte, c'est à-dire un lieu caché sous terre. Les cryptes sont des lieux souterrains et voûtés, principalement sous une église, telles qu'il s'en voit encore plusieurs à Rome et ailleurs. C'est dans ces cryptes que les chrétiens disaient la messe du temps des persécutions, et c'est de là aussi qu'est venu notre mot de *crotte*, ou *grotte*.

CUBDA, siège épiscopal d'Afrique dans la province proconsulaire, comme nous l'apprenons de la lettre des évêques de cette province dans le concile de La-tran, sous le pape Martin. Thomas était évêque à la conférence de Carthage. (1^{er} jour, c. 133, not. 189.)

CUCCHUS (Marc-Antoine), de Bergame, jurisconsulte, est auteur du *Pentateuque du Droit*

canon, imprimé à Pavie en 1579. (Dupin, *Table des Auteurs eccl. du seizième siècle*, pag. 1167.)

CUCULE, *cucullus*. C'était une espèce de châpes propres aux voyageurs, qu'on appelait aussi *coules*, ou *goules*, ou *gules*, dont le nom a passé à plusieurs religieux, comme à ceux de Cîteaux, pour signifier leurs châpes. Ce mot vient de ce qu'on portait autrefois des habits rebordés, sur le cou et sur les manches, de peaux rouges qu'on appelait autrefois *gueules*, ou parce qu'elles imitaient les gueules des animaux qui sont rouges pour l'ordinaire, comme le pense Nicod, ou du mot latin *cuscuthum*, qui est le *nomos* des Grecs, ou la graine d'écarlate.

CUCUPHAT, martyr d'Espagne, que le vulgaire de France appelle en quelques endroits saint *Couquensat* ou *Cougat*, était de Scillite en Afrique. Ses parens, des plus considérés dans le pays, le laissèrent aller en Mauritanie avec un nommé Félix ; ils passèrent tous deux en Occident, pour éviter la persécution publiée en Orient. Ils abordèrent à Barcelone où la persécution qu'ils suyaient les suivit bientôt. Cucuphat y souffrit le martyre par la sentence du gouverneur Dacien, vers l'an 304, et Félix alla recevoir la même couronne à Girone. On fait la fête de saint Cucuphat le 25 juillet. Son corps, après plusieurs translations, fut déposé dans le caveau de l'abbaye de Saint-Denis en France, au-dessous de l'autel et aux pieds

des corps de saint Denis et de ses compagnons, le 25 août de l'an 835, par les soins de l'abbé Hilduin, du temps de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Prudence parle de saint Cucuphat dans l'hymne quatrième de ses *Couronnes*; et c'est presque tout ce que nous en avons de certain, ses actes écrits au neuvième siècle par un religieux de Saint-Denis, et rapportés par Surius, n'ayant presque d'autorité, que pour la translation des reliques du Saint. (Baillet, 25 juillet.)

CUCUSE, ville épiscopale de l'ancienne Cappadoce, et ensuite de la seconde Arménie; au diocèse de Pont, sous la métropole de Malathia. Ce fut là que l'empereur Constance relégua saint Paul, évêque de Constantinople, et qu'Arcadius exila saint Jean Chrysostôme, comme dans un lieu très-malsain. Toutes les Notices font mention de cette ville, ou plutôt de cette bourgade qui n'a rien de considérable que son évêché, dont nous comptons cinq évêques.

1. N... , qui reçut très-bien saint Jean Chrysostôme, quand il fut exilé.

2. Domnus, pour lequel Erphronius, prêtre, souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. Longin, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

4. Jean 1^{er}, au cinquième concile général.

5. Jean 11, aux Canons *in Trullo*.

CUDWORTH (Rodolphe),

célèbre philosophe et théologien de l'Eglise anglicane, né à Aller, dans le comté de Somerset en 1617, était fils de Rodolphe Cudworth, membre du collège d'Emmanuel à Cambridge, et ministre de l'église de Saint-André dans la même ville, d'où il passa à Aller pour y exercer son ministère. On a de lui un Supplément au Commentaire de Guillaume Perkins sur l'Épître aux Galates, et ce fut lui qui fit imprimer le Commentaire même, et quelques autres ouvrages de ce fameux théologien anglican qui avait été son intime ami. Quant au jeune Cudworth, il sortait à peine de sa treizième année lorsqu'il fut reçu dans le collège d'Emmanuel au nombre des pensionnaires. En 1435, le 15 octobre, il fut nommé à une chaire de professeur royal en langue hébraïque dans l'Université de Cambridge. En 1651, il obtint le degré de docteur en théologie. En 1654, on lui donna la principalité du collège de Christ. Il mourut à Cambridge le 26 juin 1688, âgé de soixante-onze ans. Il réunissait en lui des connaissances qui se trouvent rarement jointes ensemble. Il était en même temps grand mathématicien, philosophe subtil, métaphysicien profond, et habile dans les belles-lettres, les langues savantes et l'antiquité. Ses ouvrages sont, 1^o Discours où l'on donne une juste idée de la sainte Cène, en anglais, imprimé dès 1642, et encore plusieurs fois depuis, et traduit en latin

par Jean-Laurent Mosheim qui y a joint des observations et une préface, à Iène, 1733, in-folio, à la suite du Système intellectuel. 2° L'Union typique de Jésus-Christ et de l'Eglise, en anglais, 1642, in-4°, et traduit en latin par M. Mosheim, à Iène, en 1733, in-fol., avec l'ouvrage précédent. 3° Le Système intellectuel de l'Univers, 1^{re} partie, dans laquelle on réfute toutes les raisons et toute la philosophie des athées, et l'on démontre l'impossibilité de l'athéisme, en anglais, à Londres, 1678, in-fol., réimprimé plusieurs fois depuis. Cet ouvrage a été aussi traduit par M. Mosheim qui y a joint des observations et des dissertations que l'on estime beaucoup, à Iène, 1733, in-fol., 2 vol. 4° Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste, en anglais, à Londres, 1731, in-8°, et traduit en latin par Mosheim qui y a joint quelques notes, et une préface. *Eduardi Episcopi dunelmensis*, à Iène, 1733, in-fol. à la suite du système intellectuel. 5° Un traité de l'Eucharistie, avec quelques sermons, etc. (*Voyez* la vie de Cudworth par Mosheim, à la tête de la traduction latine du *Système intellectuel*, et les *Mémoires* du père Nicéron, tom. 36.)

CUEILLEN (le père Félix), de l'Ordre de Saint-François de l'Observance, prêcha le Carême devant le roi Louis XIV en 1665. On a de lui, 1° les vérités auxquelles Notre-Seigneur a rendu témoignage en venant au monde,

prêchées dans un Avent; Paris, Edme Couterot, 1696, in-8°. 2° Les douze Étoiles qui composent la couronne de la sainte Vierge, ou douze Panégyriques en son honneur; Paris, 1676, in-8°. 3° L'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France; à Toulouse, 1683, in-4°. (*Dictionnaire des Prédicateurs.*)

CUENÇA, en latin, *Concha*, ville épiscopale d'Espagne, dépendante de l'archevêché de Tolède, est située sur une colline élevée entre deux grandes montagnes, aux pieds desquelles il y a deux grandes rivières appelées Jucar et Huécar qui en facilitent le commerce et y apportent l'abondance. L'église de cette ville fut érigée en évêché l'an 1183, par le pape Luce III. Elle est composée de treize dignités, vingt-six chanoines et vingt-deux bénéficiers. Il y a dans la ville quatorze paroisses, six couvens de religieux, une congrégation de Saint-Philippe de Néri, et six monastères de religieuses. On compte dans le diocèse deux cent cinquante cures, huit archiprêtres, trente vicaires, deux cent trente-trois bénéfices simples, et sept cents chapelains. Cette ville a fourni beaucoup d'écrivains et de grands hommes en tout genre.

Evêques de Cuença.

1. Jean Yanez, natif de Tolède, fut nommé à cette église par le roi Alphonse IX, et mourut l'an 1195.

2. Saint Julien, natif de Burgos, archidiacre de Tolède, surnommé l'Apôtre de l'Espagne, mort en 1208.

3. Jean Garcia, mort en 1227.

4. Lopez.

5. Gonzalez Yvanez.

6. Matthieu, fut transféré de l'Eglise de Cuença à celle de Burgos.

7. Rodriguez, natif de Burgos, chanoine de Cuença, nommé à cet évêché, et mort en 1260.

8. Pierre Laurent, mourut en 1271.

9. Gonzalez Gudiel, natif de Tolède, évêque de Cuença, transféré à l'archevêché de Burgos, et ensuite à celui de Tolède. Il fut fait cardinal par le pape Boniface VIII, et mourut en l'an 1299.

10. Diégo.

11. Tellus.

12. Louis Gonzalez Garcia.

13. Paschal.

14. Fr. Etienne, Portugais, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin.

15. Ferdinand.

16. Jean del Campo, évêque d'Oviédo, fut transféré à cette Eglise, et ensuite à celle de Léon.

17. Odon.

18. Gonzalez d'Aquilar, après avoir gouverné cette Eglise pendant deux ans, fut transféré à celle de Burgos, et ensuite à celle de Tolède.

19. Garcia, mourut à Avignon en 1359.

20. Bernard Alphonse, mourut en 1372.

21. Pierre Gomez Barroso, de

Tolède, évêque d'Osma et de Carthagène, fut transféré à cette Eglise, et fait cardinal par le pape Jean XXII.

22. Nicolas, évêque de Jaén, puis de Cuença.

23. Alvarez, grand-chancelier du roi Henri II.

24. Jean Cabeza, de Baca, fut transféré de l'Eglise de Cuença à celle de Burgos où il mourut en 1384.

25. Jean.

26. Diégo de Anaya Maldonado, de Salamanque, évêque de Tuy, d'Orense, de Salamanque, président et gouverneur de Castille, fut transféré à l'Eglise de Cuença, et ensuite à l'archevêché de Séville.

27. Alvarus de Ysorna, évêque de Léon, fut transféré à l'évêché de Cuença. Il assista au concile de Bâle.

28. Fr. Lopez Barrientos, dominicain, de Médina del Campo, évêque de Ségovie et d'Avila; il fut transféré à l'évêché de Cuença.

29. Antoine-Jacques de Veneris, Italien, transféré de Léon à Cuença.

30. Alphonse de Burgos, natif de la vallée de Mortera, évêque de Cordoue, et ensuite de Cuença, fut transféré à l'évêché de Palence. Il fonda le collège de Saint-Grégoire à Valladolid, en faveur des dominicains.

31. Alphonse de Fonseca, de Toro, évêque d'Avila, ensuite de Cuença, et enfin d'Osma. Il mourut en 1526.

32. Raphaël Riari, Italien,

évêque de Cuença , et doyen du collège des cardinaux , archevêque de Tarente , et vice-roi de Bary , fut le jouet de la fortune et de l'infortune.

33. Diégo Ramirez , de Vilescusa de Haro , évêque d'Astorga , grand-aumônier du Roi , ensuite évêque de Malaca , fut nommé à l'évêché de Cuença en 1521. Il se distingua par sa science et par sa charité envers les pauvres qu'il institua ses héritiers. Il mourut en 1536.

34. Alexandre Césarini , évêque de Pampelune , cardinal et évêque de Cuença.

35. Sébastien Ramirez , de Vilescusa de Haro , Inquisiteur de Séville , président de la chancellerie de Grenade , évêque de l'île de Saint-Domingue , ensuite de Tuy en Espagne , puis de Léon , et en dernier lieu de Cuença où il mourut en odeur de sainteté. Il fonda un magnifique couvent de dominicains dans Vilescusa.

36. Michel Munios , de Poyatos , auditeur de Grenade et de la suprême Inquisition , évêque de Tuy , et ensuite de Cuença , mourut en 1553.

37. Pierre de Castro , de la noble maison de Lémos , docteur et professeur de la chaire de saint Thomas dans l'Université d'Alcala , évêque de Salamanque , fut transféré à Cuença où il mourut en 1561.

38. Fr. Bernard de Fresneda , cordelier , commissaire général de son Ordre , confesseur du roi Philippe II , évêque de Cordoue ,

et ensuite de Cuença , mourut étant élu à l'archevêché de Saragosse , en 1577.

39. Gaspard de Quiroga , de Madrigal , dans la vieille Castille , grand-vicaire de l'Université d'Alcala , chanoine de l'église de Tolède , auditeur de Rote , grand-inquisiteur d'Espagne , fut transféré à l'archevêché de Tolède , et nommé cardinal par le pape Grégoire XII. Il mourut à Madrid en 1594.

40. Diégo de Covarruvias , de Tolède , docteur et professeur en Droit civil et canon de l'Université de Salamanque , auditeur de la chancellerie royale de Grenade , archevêque de l'île de Saint-Domingue , ensuite de Ciudad-Rodrigo , assista au concile de Trente , et fut nommé à l'évêché de Cuença. Il mourut à Ségovie en 1583.

41. Rodriguez de Castro , de la noble maison de Lémos , docteur en Droit civil et canon de Salamanque , inquisiteur de la cour , évêque de Zamora , ensuite de Cuença , fut transféré à l'archevêché de Séville.

42. Gomez Zapata , de Madrid , chanoine dignitaire de l'église de Tolède , évêque de Carthagène , ensuite de Cuença où il mourut en 1587.

43. Jean-Fernandez Vadillo , du bourg d'Alaejos , recteur du collège de la Sainte-Croix de Valladolid , chanoine de Palence , évêque de Cuença où il mourut en 1594.

44. Pierre Porto-Carrero , recteur de l'Université de Salaman-

que, chanoine de Séville, auditeur de Valladolid, régent et gouverneur de Galice, évêque de Calahorra, ensuite de Cordoue, et puis de Cuença. Il mourut en 1600.

45. André Pachoco, docteur de l'Université d'Alcala, dignitaire de l'église de Tolède, précepteur de l'archiduc-cardinal, évêque de Pampelune, ensuite de Ségovie, et enfin de Cuença. Il refusa l'archevêché de Séville, et fut nommé grand-inquisiteur et patriarche des Indes. Il a fondé dans la ville de Cuença le couvent des Carmes déchaussés. Il institua les pauvres ses héritiers, et mourut en 1626.

46. Henri Pimentel, de la maison des comtes de Benavente, archidiacre et chanoine de Jaën, chevalier de l'Ordre d'Alcantara, inquisiteur de Madrid, évêque de Valladolid, ensuite de Cuença, se distingua par sa piété et par sa libéralité envers les pauvres. Il mourut en 1653.

47. Jean-François Pacheco, prit possession de cet évêché en 1654. Il composa un volume des synodes tenus dans son église, et mourut en 1663.

48. François de Zarate et Terran, fut nommé à cet évêché en 1664, et mourut en 1679.

49. Alphonse-Antoine de Saint-Martin, fils naturel du roi Philippe IV, abbé d'Alcala-la-Reale, évêque d'Oviédo, et ensuite de Cuença où il mourut en 1705.

50. Michel de l'Olmo, d'Almadrones, dans l'évêché de Sigüenza, auditeur de Rote, archi-dia-

cre d'Alarcon, grand-chancelier du Milanais, et l'un des plus savans canonistes de son siècle, prit possession de l'évêché de Cuença le 7 mai 1706. Il mourut le 27 février 1721.

51. Dom Jean de Lancaster Norona Sande et Silba, duc d'Avrantas, marquis de Linarez, grand-aumônier du roi catholique, grand d'Espagne de la première classe, prit possession de cet évêché le 15 août 1721. Il fut nommé grand-patriarche des Indes, et mourut à l'Escorial le 31 octobre 1733.

52. Diego Gonzalez Toro et Villabolas, vicaire-général de Malaga, et ensuite évêque de cette ville, fut transféré à Cuença le 25 juillet 1734, où il mourut le 9 juillet 1737 en odeur de sainteté.

53. Joseph Florès et Osorio, de Pontferrada, docteur en Droit canon de l'Université de Salamanque, évêque d'Origuella, fut transféré à Cuença le 27 avril 1738. Ce prélat, très-savant, se distingua encore par sa piété et par ses largesses envers les pauvres. Son amour pour les sciences le porta à renouveler le séminaire de Saint-Julien, dans lequel il a fondé une chaire pour les belles-lettres, une autre pour la philosophie, et une troisième pour la théologie. Il a fait bâtir un chœur magnifique dans sa cathédrale, et enrichi la chaise de saint Julien de beaucoup de pierres précieuses. Il renouvela aussi toutes les églises paroissiales de Cuença.

CUFRUTU , siège épiscopal d'Afrique , dans la province Bissacène , comme le marque la *Notice* , n. 62. Félicien , dont il est parlé dans la conférence de Carthage , 1^{er} jour ch. 128 , alla au concile de la même ville en 403. (*Not.* , 152.)

CUICKIUS (Henri) , né à Cullenbourg dans le duché de Gueldres , fit ses Humanités à Utrecht , et fut reçu docteur en théologie à Louvain. Il devient ensuite vicaire-général de l'archevêque de Malines , doyen de Saint-Pierre de Louvain , et évêque de Ruremonde où il mourut le 7 octobre 1604. On a de lui ; 1^o huit Discours sur la Doctrine et la Discipline de l'Eglise ; savoir , *de la vraie Eglise ; du commencement et de la ruine des hérétiques ; de la proscription des livres hérétiques ; contre les politiques ; de l'ancien usage de la tonsure des clercs ; de l'office des chanoines ; de la pluralité des bénéfices , avec une question quodlibétique de l'année du Jubilé* , à Louvain , en 1596. 2^o Deux lettres au prince Maurice , comte de Nassau , pour l'exhorter à se convertir à la religion catholique , *ibid.* , en 1599. 3^o Une lettre à ceux de Nenstad qui l'avaient maltraité dans son voyage. 4^o *Le Miroir des Prêtres concubinaires* , à Cologne , en 1599 et 1605. 5^o Trois lettres au clergé de Ruremonde. 6^o *Le Pastoral de l'Eglise de Ruremonde* , à Cologne , en 1599. 7^o *Du rétablissement de la Tonsure cléricale ; de la réforme du Cler-*

gé ; des testamens des Ecclesiastiques , et de l'abolition du droit de l'année de grace ; contre la tolérance des Prêtres concubinaires. 8^o *Vingt Sermons sur le sacrifice de la messe* , 1578 et 1628. 9^o Une édition de Cassien , avec des notes , et des livres de la Considé-ration de saint Bernard , à Anvers , en 1671. 10^o Quelques lettres d'exhortation adressées à des hérétiques pour leur conversion , à Liège , en 1601 , 1602 et 1615. 11^o *Réfutation des vingt-quatre articles de Maurice , landgrave de Hesse , pour se confirmer dans la religion* , en 1605. 12^o *Traité des Prières liturgiques.* 13^o *Explication du sacrement de la Confirmation et de la Pénitence* , en flamand. (Dupin , *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 1508 ; et *addit.* , pag. 2889.)

CUICULUM , siège épiscopal d'Afrique , dans la province de Numidie. Cresconius , son évêque , assista à la conférence de Carthage. (1^{er} Jour , ch. 121.) Pudentien , un de ses prédécesseurs , se trouva au concile de Carthage sous saint Cyprien. (*Not.* , 33 , *ibid.*)

CUI-PRIUS , terme de daterie , qui s'entend d'un moyen , ou d'une voie par où l'on parvient à la correction , ou réformation d'une provision expédiée en daterie. Amydenius la définit ainsi : *gratia cui prius , nihil aliud est quam gratia secunda , circa idem cum aliqua expressione quæ non erat in signatura prima.* Cet auteur nous apprend

qu'il y a deux différences essentielles entre la grace de *cui-prius*, et la grace de réformation qui comprend la nouvelle provision et le *perinde valere*. 1^o La grace de *cui-prius* a la date de la première signature, au lieu que l'autre n'a que la date courante, c'est-à-dire, la date de la réformation. 2^o Le *cui prius* ne s'accorde pas dans tous les cas où l'on accorde la réformation, mais seulement lorsqu'il ne s'agit que d'un léger défaut, ou d'une omission peu importante; et quoique cela, ajoute Amydenius, soit à l'arbitrage des officiers de la daterie, parce qu'il n'y a point de règle certaine qui apprenne à distinguer les cas où il faut user du *cui-prius*, plutôt que de la réformation, toutefois c'est un principe certain que la grace de *cui-prius* ne s'accorde pas sur de nouvelles expressions qui auraient pu faire refuser la première grace; elle ne s'accorde que pour corriger ces choses, *quæ non solent aut debent negari*, 7. 9, *ut si in prima signatura omissum fuisset obtentum vel approbatio ordinarii, et quid simile, quod absque difficultate fuisset concessum*. Au reste, la grace de *cui-prius* est rarement et difficilement accordée, parce qu'étant datée comme la première signature, dont elle est une vraie copie transformée en original, elle pourrait être préjudiciable au tiers. (M. Durand de Maillane, *Dictionnaire de Droit can.*, au mot *CUI-PRIUS*.)

CUISSE. Abraham envoyant son

serviteur Eliézer pour chercher une femme à Isaac son fils., lui dit : *Mettez votre main sous ma cuisse; jurez-moi par le Seigneur que vous ne prendrez aucune femme étrangère pour la faire épouser à mon fils.* (Genèse, 24, 2.)

Jacob étant au lit de la mort, dit de même à Joseph son fils : *Mettez votre main sous ma cuisse, et promettez-moi avec serment de ne me pas enterrer dans l'Égypte.* (Genèse., 47, 29.) On croit que ces patriarches voulaient exiger le serment par la circoncision, qui était alors le caractère de la vraie religion, ou qu'ils faisaient jurer par le Messie qui, selon le langage des juifs, devait sortir de la cuisse des patriarches. (Hyer., *quæst. hebr. in Genes.*) Frapper sur sa cuisse, marque un grand étonnement, une grande douleur dans l'Écriture. (Jérém. 31, 19.) *Les ames qui sont sorties de la cuisse de Jacob*, c'est-à-dire les personnes qui sont sorties de lui immédiatement, ou médiatement par ses fils et par ses filles. (Genèse, 46, 26.)

CUISSI, *Cuissiacum*, abbaye régulière et réformée de l'Ordre de Prémontré, était située sur le penchant d'une montagne près de la rivière d'Aisne, à trois lieues de Laon. Le B. Luc de Rouci, doyen de l'église de Laon, s'étant retiré en ce lieu avec quelques disciples qui avaient résolu de quitter le monde pour se sanctifier dans la retraite, ils donnèrent l'origine à ce nouvel établissement. Après y avoir vécu

quelques années dans l'exercice de la mortification et de la prière, et s'être employés à l'instruction des peuples dans les paroisses du voisinage, ils embrassèrent tous en 1122, par le conseil de Barthélemy de Vir, évêque de Laon, l'Ordre de Prémontré que saint Norbert venait de fonder, et qui était alors déjà très-florissant. En 1124, le monastère de Cuissi fut érigé en abbaye, et le B. Luc qui en était supérieur, en fut établi premier abbé par saint Norbert même. Cette abbaye devint d'abord fort nombreuse, et plusieurs seigneurs s'empresèrent de lui faire du bien. Gautier, entre autres, seigneur de Jumigni et de Cuissac, lui donna toute sa terre de Cuissac, et lui assigna deux parties des dîmes de celle de Jumigni. C'est pour cela que ce seigneur a été qualifié fondateur de l'abbaye de Cuissac dans les bulles des papes. Cette abbaye était une des trois premières et des plus considérables de l'Ordre. Elle était très-bien bâtie et dans une situation charmante. (*Gallia christ.* tom., 9, col. 668.)

CUJAS (Jacques), *Cujacius*, le plus célèbre jurisconsulte du seizième siècle, naquit à Toulouse en 1520, de parens obscurs. Après avoir étudié quelque temps sous le savant Arnoul Ferrier, il pénétra de lui-même dans les sources du Droit romain dont il acquit une connaissance profonde. Cependant son ingrate patrie lui refusa une chaire de professeur, qu'elle donna à

Étienne Forcadel, d'un mérite bien inférieur à celui de Cujas. Il enseigna dans plusieurs autres Universités avec une réputation qui lui attira une foule de disciples étrangers; et les plus célèbres magistrats que la France eût alors, avaient été formés par cet excellent maître. Le Roi lui accorda le privilège de prendre séance avec les conseillers du parlement de Dauphiné; et Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'attira à Turin. Enfin il se fixa à Bourges où il mourut le 4 octobre 1590, à soixante-dix ans. Papire Masson a écrit sa vie. La meilleure édition de ses œuvres est celle que Charles-Annibal Fabrot donna en dix volumes in-fol. à Paris en 1658 et 1659.

CULENS (Henri), né à Cartemberg en Brabant, fut reçu docteur de Louvain en 1597, et ensuite curé de Grammont. On a de lui : *Trésor des lieux communs* à Anvers, en 1622. *Comparaison du jubilé ancien des Hébreux avec le jubilé nouveau des Chrétiens*; ibid., en 1601 et 1618. *Recueil de sujets de sermons, tirés de l'Écriture et des Pères*, ibid., en 1619 et 1620. *Instruction sur le Décalogue*, ibid., 1618. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1851.)

CULLU ou COLLO, siège épiscopal d'Afrique, dans la province de Numidie. Il en est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin et dans les Fables de Pcutinger. On l'appelle aujourd'hui Collo. Il paraît que Victor et Fidentius,

dont il est parlé dans la conférence de Carthage, étaient plutôt évêques de ce lieu, que de Culi ou Culita, ville de la Bisacène. (*Conf. de Carth.* 1^{er} jour, ch. 126, nos. 87.)

CULM, ville de Pologne, dans la Prusse royale, avec titre de palatinat; en latin, *Culmia*. Elle est située sur une petite colline, dont le bas est arrosé par la Vistule. Les chevaliers Teutoniques en jetèrent les fondemens en 1223, et la firent fortifier contre les irruptions des Prussiens, et autres peuples idolâtres qu'ils n'avaient pu encore subjuguier. L'évêché fut d'abord suffragant de Riga en Livonie; mais depuis la paix conclue en 1466, entre les Polonais et les porte-croix de Prusse, on le restitua à l'archevêché de Gnesne dont il avait été désuni durant deux cents ans. On l'a depuis transféré à Colmensee, autre ville du palatinat de Culm qui est située entre celui de Marienbourg, le cercle de Hokerland et la Cujavie.

Félix Kretzhowski, natif du diocèse, référendaire ecclésiastique de la couronne, fut nommé à cet évêché en 1722, et proposé à Rome le 30 août 1723. Son prédécesseur était Jean Bockum, auparavant évêque de Presmis-lie, et vice-chancelier du royaume de Pologne.

CULTE, *cultus*. Le culte en général est un honneur qu'on rend à quelqu'un, joint au témoignage de son excellence et de sa propre sujétion à cet égard.

Cultus est honor cum submissione, sive testimonium excellentiæ alienæ, et submissionis propriæ.

Le culte se divise en *civil* et *sacré*, *matériel* et *formel*, ou *intérieur* et *extérieur*, *absolu* et *relatif*, *complet* et *incomplet*.

Le culte *civil*, ou *profane*, ou *politique*, est celui qu'on rend à une personne à cause de son excellence et de ses qualités naturelles ou acquises, telles que sa puissance, sa dignité, sa noblesse, sa science, etc. Le culte *sacré* ou *religieux* est celui qu'on rend à quelqu'un à cause de son excellence surnaturelle, et ce culte est de trois sortes; savoir, le culte de l'*atrie* qui se rend à Dieu seul; celui de *dulie* qui se rend aux Saints; et celui d'*hyperdulie* qui se rend à la sainte Vierge. (*Voyez ces mots.*)

Le culte *matériel* ou *extérieur*, est celui qui consiste uniquement dans quelques marques sensibles et apparentes d'honneur, auxquelles l'esprit et le cœur n'ont point de part. Le culte *formel* ou *intérieur* est celui qui part de l'esprit et du cœur. Le culte *absolu* se termine à l'objet que l'on honore, tel est le culte de Dieu. Le culte *relatif* est celui qui ne se termine pas à l'objet immédiat que l'on honore, mais qui passe et qui se rapporte à un autre objet supérieur; tel est le culte des images qui se rapporte aux originaux qu'elles représentent; tel est le culte qu'on rend à la croix aussi et aux autres instrumens de la Passion, aux vases, aux orne-

mens de l'Eglise, à toutes les choses bénites ou sacrées, que l'on honore différemment, selon les différens rapports qu'elles ont à Dieu, à la sainte Vierge, ou aux Saints. Le culte *complet*, est celui qui a pour objet le suppôt, ou la personne entière : Dieu le Père, par exemple, Jésus-Christ, la sainte Vierge. Le culte *incomplet* est celui qui n'a pour objet qu'une partie du suppôt, comme l'humanité de Jésus-Christ, son corps, son côté, ses pieds, ses mains, etc. (Joan. Polmanus Tabizianus, *Brev. theol.* pag. 313.)

Le culte *intérieur*, qui consiste à adorer Dieu et à s'attacher à lui de toutes les puissances de l'ame, par la foi, l'espérance, la charité, comme au prince et à la dernière fin de toutes choses, seul capable de rendre l'homme heureux ; ce culte intérieur est sans doute le culte essentiel de la religion, sans lequel il est impossible de plaire à l'Être-Suprême, et de lui rendre des hommages digne de lui ; mais il n'exclut pas le culte extérieur, qui consiste dans les prières, les sacrifices, les cérémonies. (*Voyez* ces mots. *Voyez* aussi IMAGES, RELIQUES, SAINTS.)

CULTE ÉTRANGER. Les Hébreux appellent ainsi non-seulement le culte idolâtre, mais encore celui qu'on rend au vrai Dieu dans un lieu, dans un temps, ou d'une manière différente de ce qu'il a ordonné.

CULULI, siège épiscopal d'Afrique, dans la province Bisan-

céné. (*Not.*, n. 56.) Victor, son évêque, était à la conférence de Carthage. (1^{er} jour, ch. 126.) Procope place cette ville entre celles que l'empereur Justinien avait fait fortifier pour s'opposer aux incursions des infidèles. (*Not.*, 87.)

CULUSITA, siège épiscopal d'Afrique, dans la province Proconsulaire, comme nous l'apprend la *Notice*, n. 33. Vincent, qui en était évêque, assista aux conciles de Carthage en 416 et 419. On croit que c'est le même dont parle Paulin dans la vie de saint Ambroise. Il est un de ceux qui entreprirent la conférence de Carthage contre les Donatistes. Marcien, un de ses successeurs, assista au concile de la même ville, sous Boniface, en 525 ; et Pierre souscrivit à la lettre synodale des évêques de la province dans le concile de Latran, sous le pape Martin.

CUMANA, province ainsi appelée, dans l'extrémité de la Hongrie ; des peuples de la Comanie qui habitaient entre la Georgie et le Tanaïs, et qui s'y retirèrent. L'archevêque de Strigonie ayant baptisé leur roi avec son fils, il y en eut environ quinze mille qui se convertirent aussi à la foi ; les Frères-Prêcheurs employèrent leur ministère pour la conversion des autres, et il s'y forma une église sous l'archevêché de Strigonie. Le pape Grégoire IX appelle cette nation ambulante, *gentem vagam* ; ce qui fait voir qu'elle n'était pas originaire de Hongrie où elle

s'est enfin fixée. Théoderic ou Thierry, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en fut nommé le premier évêque par Grégoire IX, en 1227. (Voyez tom. 1, Bull., pag. 22, 26 et 27.)

CUMBERLAND (Richard), théologien de l'Eglise anglicane, né à Londres en 1632, se signala par ses emportemens contre l'Eglise romaine, à laquelle il lui plut d'imputer bien des choses qu'elle condamne. Il devint évêque de Pétersbourg où il mourut en 1719, âgé de quatre-vingt-sept ans. Nous avons de lui, 1^o de *Legibus naturæ disquisitio philosophica*, à Londres, en 1672, in-4°. C'est un excellent ouvrage, dans lequel il réfute les maximes de Hobbes avec autant de force que de solidité. Il a été traduit en français par M. Barbeyrac, et imprimé à Amsterdam en 1744, in-4°. Le traducteur l'a enrichi de ses notes et de celles de M. Jean Maxwell qui, avait traduit le même ouvrage en anglais. M. Barbeyrac a ajouté à sa traduction la vie de Cumberland, traduite de l'anglais, de M. Payne. Le second ouvrage de Cumberland est, *Traité des poids et des mesures des juifs*. Le troisième est intitulé : *l'Histoire phénicienne de Sanchoniaton*, traduite du premier livre de la Préparation évangélique d'Eusèbe, avec une continuation de cette histoire, tirée de la Table d'Erastothène le Cyrénéen, avec des remarques historiques et chronologiques, etc. Cet ouvrage qui est

en anglais, n'a paru qu'après la mort de l'auteur en 1720, in-8°, à Londres. Il avait composé un autre ouvrage sous ce titre : *origines antiquissimæ*. C'est un recueil de dissertations qu'il finit en 1702. (Voyez la vie de Cumberland, à la tête de son Histoire phénicienne. (Biblioth. angl., tom. 8, part. 2, pag. 496. *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, tom. 4, p. 238.)

CUMES, ville autrefois épiscopale de la Campanie et du Vicariat romain, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, sur le bord de la mer. Elle fut ruinée en 1207, et les droits de son évêché furent transférés à Naples, et son diocèse uni à celui d'Aversa. Elle a eu quelques évêques dont les noms sont parvenus jusqu'à nous.

1. Maxence, martyr sous Dioclétien.

2. Adéodat, qui assista au concile du pape Hilaire en 465.

3. Misène, au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 499.

4. Libère, mort sous Grégoire-le-Grand, en 592.

5. Barbat, au concile de Rome, sous le pape Martin I^{er}, en 647.

6. Pierre, souscrivit la lettre du pape Agathon au concile de Constantinople, en 680.

7. Vital, en 877.

8. Jean, en 920.

9. Jean II, en 1134.

10. Léon, en 1207.

CUMIN, sorte de plante assez semblable au fenouil. Jésus-

Christ dit aux Scribes et aux Pharisiens qu'ils sont exacts à payer la dîme de la manthe, de l'aneth et du cumin, pendant qu'ils négligent les pratiques essentielles de la loi de Dieu. (*Matth.*, 23, 23.)

CUMIN, ou CUMIAN, ou CUMÉEN, abbé en Hibernie, né en 592, et mort en 662, est auteur d'un pénitenciel, qui fut d'abord imprimé à Aubourg en 1621, avec celui de saint Colomban, puis dans le douzième tome de la Bibliothèque des Pères. On lui attribue aussi une lettre sur la Pâque qui se trouve dans la collection des Lettres hibernaises d'Ussérius, page 24, et une hymne qui commence par ces mots : *Juda, célebrez les fêtes de Jésus-Christ.* (Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacr. et ecclés.*, tom. 17, pag. 480 et 659.)

CUMIRON (Séraphin), de l'illustre famille de Cumiron, né à Feltri dans la Marche Trévise, embrassa l'étroite observance de Saint-François, et fleurit en 1566. On a de lui, l'Accord des passages de l'Écriture qui paraissent contraires, sous le titre de *Conciliatio locorum communium totius Sacrae-Scripturae, qui inter se pugnare videntur*, 3 vol. in-8°, imprimés à Anvers en 1557 et 1561; à Paris, en 1556, 1558, 1559 et 1576; à Douai, 1623. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.* tom. 3, pag. 85 et 86.)

CUMUL, est un droit qui avait lieu dans quelques endroits

lorsque les meubles et acquêts étaient considérables, et que les propres étaient en petite quantité, auquel cas les héritiers du sang demandaient que l'on accumulât les meubles et les acquêts avec les propres, et qu'on leur donnât les deux tiers de tout. Pour que ce droit eût lieu, il fallait que les meubles et acquêts excédassent des trois quarts la valeur des propres. Ce droit n'était reçu qu'en faveur des enfans, et cessait à l'égard des héritiers collatéraux. C'était un droit réel dans les lieux qui l'établissaient; ainsi les propres situés en d'autres coutumes n'y étaient point sujets. (Le Brun, *Traité des Successions*, liv. 2, chap. 4, nomb. 61. De Ferrière, *Dict. de Droit et de Pratique*, au mot CUMUL.)

CUMULATIF, qui se fait par accumulation, *cumulatus*. Un droit cumulatif est un double droit, un droit fondé sur plusieurs titres. C'est aussi un droit que l'on a conjointement avec d'autres.

CUMULATIVEMENT, *cumulativum*, *accumulativum*, terme de Droit opposé à exclusivement, ou privativement, et qui signifie conjointement; en sorte qu'une personne, qui fait un acte de juridiction ne prive pas d'autres personnes du droit qu'elles ont de faire la même chose. Deux patrons d'un même bénéfice, par exemple, avaient le droit de présenter *cumulativement* au bénéfice, ou bien ils avaient présentation cumulative.

CUNÆUS (Pierre), jurisconsulte, né à Flessingue dans la Zélande en 1588, fit de grands progrès dans les belles-lettres, et surtout dans les langues latine, grecque, hébraïque et syriaque. Avec ce secours, il acquit une connaissance profonde des antiquités judaïques. Il enseigna les belles-lettres, la politique et le droit à Leyde jusqu'à sa mort, arrivée en 1638. Son meilleur ouvrage est un traité de la république des Hébreux, en latin, *de Republica Hebræorum*, dont la meilleure édition est in-4°, 1703. Ce livre est fort utile pour la connaissance de l'histoire des juifs. On a encore de lui : *Sardi venales. Satira Menippæa in sui seculi homines ineptè eruditos*. Des lettres que Pierre Burman a publiées sous ce titre : *Petri Cunæi Eloquentiæ et Juris romani quondam in Academia batava professoris, et doctorum virorum ad eundem epistolæ, quibus accedit oratio in obitum Bonaventuræ Vulcanii, nunc primum editæ cura Petri Burmanni*, à Leyde, 1725, in-4°. Ces lettres contiennent beaucoup de faits qui concernent principalement l'histoire littéraire du temps où elles ont été écrites, et M. Burman y ajoute quelquefois des notes curieuses. (Moréri, édit. de 1759.)

CUNÉGONDE (sainte), impératrice, veuve et vierge en Allemagne, était fille de Sigefroy, ou Sifroy, seigneur palatin du pays de la Moselle, au diocèse de Trèves, ou de Metz,

qui fut fait premier comte de Luxembourg, l'an 963. Elle conçut dès son enfance pour Jésus-Christ un amour également pur et tendre qui ne reçut pas la moindre flétrissure de son mariage avec l'Empereur saint Henri, parce que ces deux chastes époux, en s'unissant, consacrèrent à Dieu leur virginité, et gardèrent leurs promesses avec une inviolable fidélité jusqu'à la mort. Cependant Dieu qui voulait éprouver sainte Cunégonde, permit que la calomnie trouvât moyen de donner quelque ombrage à l'Empereur touchant sa fidélité. Elle confondit les calomniateurs, et prouva son innocence en marchant nus pieds sur des socs de charrue ardents, sans en recevoir aucun dommage. Depuis ce moment surtout, il n'y eut plus qu'un même esprit et un même cœur entre les deux époux. L'esprit de Dieu qui les animait également, les accordait aussi dans les mêmes œuvres de piété et de charité; dans les veilles, les austérités, les prières, les aumônes, la fondation, ou la décoration des églises. Ils bâtirent et ils ornèrent ensemble, avec une magnificence royale, la cathédrale de Bamberg. Sainte Cunégonde fonda aussi dans la même ville un monastère de bénédictins en l'honneur de Saint-Michel, un autre de chanoines sous le nom de Saint-Étienne, premier martyr, et fit plusieurs établissemens de piété en divers endroits de l'Al-

lemagne. L'an 1024 elle perdit saint Henri, son époux, et l'année suivante elle prit le voile de religion à Kaffungen, monastère de bénédictines qu'elle avait fait bâtir. Elle y passa quinze ans comme la dernière des sœurs, ne se distinguant des autres que par de plus grands exemples de douceur, d'humilité, de patience, de détachement et de mortification. Déjà agonisante et couchée sur un rude cilice, elle s'aperçut qu'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour mettre sur son corps, et son visage changea tout à coup jusqu'à ce qu'on eut ôté ce drap, et qu'on lui eut promis de l'enterrer dans le pauvre habit de religion qu'elle portait. Son visage reprit alors sa première sérénité, et elle rendit tranquillement l'esprit l'an 1040, le 3 mars qui est le jour de sa fête. Son corps fut porté à Bamberg auprès de celui de saint Henri son époux où il se conserve encore aujourd'hui, excepté quelques portions qui en ont été détachées, et que l'on montre à Vienne en Autriche, au monastère d'Andeck en Bavière, à Cologne, et à Lisbonne en Portugal. Sainte Cunégonde fut canonisée l'an 1200 par le pape Innocent III. Sa vie, écrite plus de cent ans après sa mort par un chanoine, ou un religieux de Bamberg, est dans les recueils de Surius et de Bollandus. (Baillet, 3 mars.)

CUNÉO (Diodato di), religieux de la petite Observance de la province de Saint-Thomas en

Piémont. Nous avons de lui : *Notices physico-historico-morales, tendant au salut des enfans qui meurent dans le sein de leur mère...., dédiées à son altesse royale Victor Amédée, duc de Savoie; à Venise, 1760.* Le titre italien est : *Notizie fisico-storico-morali conducenti alla salvezza de' bambini non nati, abortivi e progetti raccolte dal P. Diodato di Cuneo, Minerv. asservante della provincia di S. Tommaso, in Piemonte, ed umilitate à sua altesse reale Vittore Amedeo, duca Savoya. Venezia, presso Nicolo Pezzana. 1760, in-8°. (Annales typographiques, tom. 4, pour l'année 1760, pag. 190 et 191.)*

CUNÈRE, vierge et martyre, compagne de sainte Ursule et patronne de la petite ville de Rhène, au diocèse d'Utrecht en Hollande, dont la translation fut faite par saint Willebrord, évêque d'Utrecht. Tant que ce pays a été catholique, on y a fait la fête de cette Sainte le 28 d'octobre, et celle de sa translation le 12 de juin. (Henschénus, au second tome de Bollandus. Baillet 21 octobre.)

CUNERUS (Petrus). Voyez PETRI.

CUNHA (Rodriguez da), archevêque de Brague en Portugal, naquit à Lisbonne en 1577. Il eut pour père Pierre da Cunha, seigneur de Taboa, de la maison da Cunha, très-ancienne et très-illustre en Portugal, aussi bien qu'en Espagne où l'on écrit et l'on prononce *Acugna*; et

pour mère Marie de Sylva. Il fut nommé en 1615 à l'évêché de Portalegre, trois ans après à celui de Porto sur le Douéro, et enfin à l'archevêché de Brague en 1627, qu'il quitta pour celui de Lisbonne où il mourut le 4 janvier 1643. Cet illustre prélat, qui était habile canoniste, laissa divers ouvrages en latin et en portugais. Les premiers sont, *Super primam P. decreti Gratiani comment. De confessorii sollicitant. De primatu Ecclesie Bracharensis*. Les ouvrages en portugais sont : l'Histoire des évêques de Porto ; l'histoire ecclésiastique de Brague ; celle de Lisbonne, etc. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hispan.*)

CUNIBERT, ou CHUNEBERT, ou HUNEBERT (saint), évêque de Cologne, naquit de parents nobles et pieux, en Austrasie, vers la fin du règne de Childébert II. Il fit de si rapides progrès dans la science et dans la vertu, qu'il fut jugé digne de gouverner l'Eglise de Cologne, après la mort de l'évêque Remède, ou Remy. Il était pour lors diacre de l'Eglise de Trèves, et il fallut joindre l'autorité du Roi aux suffrages du clergé et du peuple, pour forcer sa modestie, et l'obliger de consentir à son élection. Il fut sacré le 25 de septembre vers l'an 623. Deux ans après, il assista au concile national assemblé à Reims, des quatorze provinces ecclésiastiques de la monarchie française. L'an 629, Dagobert, roi

d'Austrasie, le mit à la tête de son conseil. Chargé du poids des principales affaires du royaume, il s'unit avec de bienheureux Pépin, maire du palais, pour faire régner Dieu, et fleurir la justice avec la piété dans tous les États de leur maître. Saint Cunibert fut aussi gouverneur du jeune Sigebert ; lorsque son père Dagobert l'établit roi d'Austrasie, quoique encore enfant ; et l'on doit juger du succès de ses soins dans l'éducation de son élève, par la sainteté où Sigebert est parvenu. Après la mort de ce saint Roi, Cunibert retourna dans son évêché qu'il fut encore contraint de quitter l'an 660, pour assister de ses conseils le jeune Childéric, second fils de sainte Bathilde, et roi d'Austrasie. Saint Cunibert mourut le 12 novembre de l'an 663, et fut enterré dans l'église de Saint-Clément qui s'appelle maintenant de Saint-Cunibert. Dieu rendit son tombeau illustre par plusieurs miracles, l'un desquels fut attesté par l'archevêque Sigewin l'an 1080. Sa vie, écrite par un inconnu long-temps après sa mort, et rapportée par Surius, n'a point d'autorité, et contient des faits visiblement faux. On peut voir ce que Frédégaire a dit de ce Saint, et l'histoire de Sigibert III roi d'Austrasie. (Baillet, 12 novembre.)

CUNY (Louis-Antoine), jésuite, et prédicateur du Roi, a prononcé et publié trois Oraisons funèbres ; celle de madame l'infante d'Espagne, dauphine

de France, Paris, chez les frères Guérin, 1747; celle de M. le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, 1749; et celle de la reine de Pologne, duchesse de Lorraine, Paris, chez Bordelet, 1747. (*Mémoires de Trévoux*, octobre, 1747; et *Dictionn. des Prédic.*)

CUPAER, ou CUPER, ou CUYPER (Laurent), religieux de l'Ordre des Carmes, était natif de Grammont, ou Geersberg en Flandre, et docteur de Louvain. Il mourut à Bruxelles le 20 mars 1594, âgé de soixante-six ans, et laissa, 1^o le Théâtre du Monde. 2^o De la dignité de l'Homme. 3^o Vie de sainte Anne. 4^o Des quatre fins de l'Homme. 5^o Exhortation à la Milice spirituelle. 6^o Chonique de Brabant. 7^o Des Sermons. (*Lucius, in Biblioth. carmel.* Valère-André, *Biblioth. belg.*)

CUPER (Gisbert), professeur d'histoire et bourgmestre à Deventer, associé à l'Académie des Inscriptions de Paris, mort le 22 novembre 1716 dans sa soixante-treizième année, est auteur de plusieurs écrits qui lui ont mérité le titre de savant. Ces écrits sont, entre autres : 1^o trois livres d'observations sur différens auteurs grecs et latins, in-12, à Utrecht, en 1670. 2^o Un volume in-4^o en trois parties, dont la première, intitulée *Harpocrates*, contient toute la mythologie de cette divinité égyptienne; la seconde est un recueil de divers monumens antiques qui n'avaient point encore été

publiés; et la troisième est une dissertation qui lui avait été adressée sur les *Ménaléphroses*, espèce de prêtres qui portaient des vêtemens noirs. 3^o Un quatrième livre d'observations, à Deventer, 1678. 4^o Notes sur le traité de Lactance, de *Mortibus persecutorum*, à la fin de l'édition de ce traité, faite à Abo, capitale de Finlande, en 1684. Ces notes ont été réimprimées avec des augmentations dans l'édition du même traité, faite à Utrecht en 1692. La préface de cette édition, qui est un excellent morceau, est aussi de M. Cuper. 5^o Une histoire des trois Gordiens, en 1697. Tous ces ouvrages sont en latin. 6^o Des dissertations sur la géographie d'Homère, sur les Théraputes de Philon, etc. 6^o Un grand nombre de lettres qui roulent sur des sujets de l'érudition la plus profonde. (*Voyez l'éloge de M. Cuper*, par M. de Boze, dans le tom. 3 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*)

CUPIDITÉ (*Voyez CONCUSCENCE.*)

CUPIENS, ou CUPIENTE, ou PRO CUPIENTE PROFITERI; ou CUM VOTO PROFITENDI. C'étaient des clauses qui signifiaient que le pape accordait un bénéfice régulier à un séculier qui le lui avait demandé, avec la volonté et sous la promesse de faire profession dans l'Ordre dont ledit bénéfice dépendait. On reconnaissait ou, comme dit M. l'avocat-général de Tourny, on

tolérait en France les provisions avec la clause *pro cupiente profiteri*, qu'aucune loi du royaume n'autorisait expressément; et on y tenait que le pape seul pouvait en accorder dans cette forme. Plusieurs arrêts confirmèrent cette jurisprudence; deux entre autres du grand-conseil, que M. Piales rapporte en son *Traité des Commendes*, tom. 1, chap. 1. Le premier de ces arrêts est du 14 janvier 1721. Le second du 15 novembre 1743.

Un clerc séculier pouvait être pourvu sur résignation d'un bénéfice régulier, à la charge de faire profession. Mais pouvait-il obtenir des provisions *cum voto profitendi*, sur une vacance de plein droit? Les arrêts jugèrent l'affirmative, et entre autres celui du grand-conseil, du 19 février 1695, rapporté par M. Piales en l'endroit cité.

Le pourvu sous la condition de faire profession religieuse était tenu de remplir cette obligation dans le temps que les provisions lui marquaient. Ce temps était ordinairement, pour ce royaume, de six mois pour la prise d'habit, et d'un an pour la profession. Celui qui laissait passer les dix-huit mois, à compter du jour qu'il recevait son expédition des mains du banquier, ou au moins du jour de sa prise de possession, sans faire l'émission de ses vœux, était privé du droit qu'il avait au bénéfice, et le bénéfice était vacant et impétable. (Ainsi jugé par plusieurs arrêts.) Celui du grand-conseil,

du 7 août 1741; rendu dans une cause concernant le prieuré régulier de Saint-Étienne de Meyras, diocèse de Viviers, et dépendant de l'abbaye de la Chaise-Dieu, jugea que la vacance de droit d'un bénéfice obtenu en cour de Rome *pro cupiente profiteri*, était acquise lorsque le séculier, dans l'an du jour de sa prise de possession, n'avait pas pris l'habit religieux, et ne s'était pas mis en état de faire profession. (*Mémoires du Clergé*, tom. 12, pag. 935 et suiv.)

Mais les arrêts apportèrent deux limitations à cette règle. 1^o Quand le pourvu avait fait ses diligences pour parvenir à sa profession, et qu'il y avait trouvé des obstacles de la part des religieux, pourvu toutefois que, dans ce cas, il eût eu recours à qui de droit. 2^o Que quoique la condition de prendre l'habit et de faire profession fût accompagnée du décret irritant, on devait l'interpréter suivant l'usage du royaume, qui était que quand le bénéfice était contesté au pourvu, il suffisait qu'il fit profession, ou qu'il se mit en état de la faire dans l'année de la paisible possession.

Il y avait ces différences entre les pourvus *pro cupiente profiteri* de la cour de Rome, et ceux qui l'étaient ainsi par les collateurs de l'Ordre de Malte. 1^o Les premiers étaient assurés de demeurer titulaires des bénéfices qu'ils avaient impétrés, lorsqu'ils avaient d'ailleurs toutes les qualités requises pour la possession des bénéfices;

parce que si on refusait de leur donner l'habit de l'Ordre, et de recevoir leur profession, ils pouvaient se pourvoir contre ce refus. Les pourvus de l'Ordre de Malte n'avaient pas la même liberté ; si le Chapitre provincial ne jugeait pas à propos de leur donner l'habit de l'Ordre, ou s'il ne les jugeait pas dignes d'être admis à la profession, ils étaient déchus de leur droit au bénéfice, et ils se seraient pourvus inutilement.

2°. Les uns et les autres étaient bien tenus de faire profession dans un an ; mais cette année qui était précédée de six mois pour la prise d'habit, commençait à l'égard des pourvus de Rome de la date de leurs provisions, ou du jour qu'ils les avaient reçues du banquier ; au lieu que, pour les autres, l'année ne commençait que du jour qu'ils étaient cités à comparaître devant le Chapitre provincial, pour être admis à prendre l'habit de l'Ordre ; en sorte que si ceux à qui il appartenait de leur faire ces citations négligeaient de le faire pendant plusieurs années, leur titre à la vérité demeurerait suspendu, mais leur droit était toujours à couvert ; ils n'en pouvaient déchoir qu'autant qu'ils étaient constitués en demeure après des monitions régulières.

3°. Les pourvus de cour de Rome perdaient leur bénéfice de droit, sans sentence de déclaration ; au lieu que, suivant l'usage qui s'observait dans l'Ordre de Malte, il était nécessaire qu'il

intervint un décret du Chapitre provincial, qui déclarait que le bénéfice était vacant, soit parce que le pourvu ne s'était pas présenté pour faire profession dans les délais qui lui avaient été accordés ; soit parce que s'étant présenté, il n'avait pas été jugé digne d'être admis à la profession religieuse. En conséquence de cet usage, les patrons et les collateurs de l'Ordre de Malte ne pouvaient disposer des bénéfices de leur collation ou patronage qui vquaient par défaut de profession religieuse, que quand le Chapitre provincial le leur avait permis, par le même décret qui prononçait la vacance du bénéfice. Les autres patrons, ou collateurs, au contraire, avaient toute liberté de pourvoir aux bénéfices qui vquaient du même genre de vacance, dès le moment que les pourvus *pro curpente profiteri* en cour de Rome avaient laissé expirer le terme fatal, sans faire profession. (Durand de Maillane, *Dictionnaire de Droit canon.*, au mot *CURPIENS.*)

CURATELLE, charge du curateur, *bonorum pupilli curatio, procuratio*. Cette charge est réputée une charge publique. On met en curatelle les prodiges, les interdits, les mineurs émancipés. (Voyez *CURATEUR*, *MINEURS*, *EMANCIPATION.*)

CURATEUR, *pupilli curator*, celui qui est élu, ou nommé pour avoir soin des biens et des affaires de ceux qui sont mis sous sa curatelle, comme les prodiges, les interdits, les mi-

neurs. Les curateurs sont obligés de faire aussitôt l'inventaire des biens de leurs pupilles, et de les mettre à profit, de placer leur argent et l'intérêt qui en revient, sous peine de payer de leurs propres deniers les profits que leurs pupilles n'auront point faits, à moins qu'ils ne prouvent qu'ils n'ont point pu placer leur argent. Il ne leur est cependant point permis de le faire valoir par des voies usuraires; ils doivent se servir pour cela de quelques moyens légitimes et permis. Ils doivent aussi vendre les choses qui dépérissent par le temps, excepté celles dont le pupille a besoin, ou aura besoin dans peu. On peut obliger les curateurs élus à se charger de la curatelle. C'est pourquoi ils sont obligés à restitution envers le pupille dont ils ont refusé la curatelle avant d'en avoir été juridiquement déchargés, s'ils lui ont occasioné quelque tort par leur refus. (*Leg. tutor*, § II. ff. de *Administratione tutor*. Pontas, au mot *Tuteur*, cas 9. Collet, *Théolog. mpr.*, tom. 1, pag. 469.)

Selon le Droit commun, les curateurs sont irréguliers; mais en France, ils ne l'étaient pas, ou au moins l'évêque pouvait lever cette espèce d'irrégularité. (*Voy. IRRÉGULARITÉ.*)

Un curateur aux causes, est celui qui a soin des affaires de quelqu'un, soit interdit, soit mineur. Un curateur aux biens vacans, celui qui est élu pour défendre une succession aban-

donnée. Un curateur à un corps mort, ou à un muet, celui qui défend un corps mort, un muet, pour la forme et la validité d'une procédure criminelle. Un curateur d'académie, celui qui gère les affaires de l'Académie, et qui veille à son avantage.

On appelle aussi curateur, dans quelques coutumes, celui que nous nommons à Paris subrogé-tuteur; les fonctions de ce curateur sont de veiller à ce que l'inventaire que fait faire le tuteur soit parfaitement exact, et à ce que tous les biens d'une succession y soient compris.

Quand une femme est enteinte au temps de la mort de son mari, on nomme un curateur à l'enfant dont elle est enceinte, et on nomme ce curateur *curateur au ventre*. Ses fonctions sont de veiller et d'agir pour la conservation des droits de l'enfant, au cas qu'il naisse vivant. La fonction de ce curateur cesse aussitôt que la femme est accouchée, alors on crée un tuteur à l'enfant, et le curateur est tenu de rendre compte à ce tuteur, à moins qu'il ne soit lui-même nommé tuteur.

CURE, bénéfice à charge d'âme et qui demande résidence, dont le titulaire a soin, quant au spirituel, d'un certain nombre de personnes renfermées dans une étendue de pays, qu'on appelle une paroisse, *parochia*, ou *paræcia*. Selon le droit commun, il n'est pas nécessaire que l'on soit actuellement prêtre

pour être pourvu d'une cure, il suffit qu'on se fasse ordonner prêtre dans l'année, à compter du jour des provisions. Mais en France, aujourd'hui, il faut être actuellement prêtre, et avoir vingt-quatre ans accomplis, pour être canoniquement pourvu d'une cure. Autrefois il fallait avoir vingt-cinq ans accomplis comme on le voit par la déclaration du Roi, donnée le 13 janvier 1742, qui commence ainsi : « Voulons » que nul ecclésiastique ne » puisse être pourvu dorénavant d'une cure, ou autre bénéfice à charge d'âmes..., à » quelque titre et par quelque » collateur que ce soit, s'il n'est » actuellement constitué dans » l'Ordre de prêtrise, et s'il n'a » atteint l'âge de vingt-cinq ans » accomplis, etc. » (*Voy. CURÉS, PAROISSE.*)

L'exemption des curés a été abrogée par le concile de Trente, chap. 11, sess. 23, de *Regul.*, à la réserve de trois sortes : 1^o celles qui étaient dans l'enceinte du monastère du Glugny ; 2^o celles des monastères dans lesquels les généraux ou les chefs d'Ordre faisaient leur résidence ; 3^o celles qui étaient dans le district des prélats qui avaient juridiction quasi-épiscopale, sauf le droit des évêques qui exerçaient leur juridiction sur les cures exceptées. (*Gibert, Instit. ecclés.*, pag. 152.)

L'érection des cures se fait par l'évêque, *autoritate ordinaria*. Les causes de ces sortes d'érection sont le trop grand éloi-

gnement de la paroisse qui fait que les enfans, les vieillards, les femmes grosses sont en danger de manquer les services ; les infirmes de ne pas recevoir les derniers sacremens, et les enfans nouveaux-nés, le baptême ; principalement quand à cette distance se joignent des chemins impraticables en hiver, un torrent sujet à se déborder, une rivière sans pont. En France, quand il y a un nombre suffisant d'habitans dans un lieu, ils sont bien fondés à demander un curé à l'évêque. Quand on veut ériger une cure, il faut s'informer de la commodité ou incommodité, appeler ceux *quorum interest*, savoir le curé de l'église dont on fait le démembrement ; les fabriciens ou marguilliers, etc. ; donner à la nouvelle cure un peuple suffisant, la doter ; conserver à l'Eglise matrice l'honneur qui lui est dû ; conserver les droits des patrons. Le défaut d'appeler les collateurs ou le curé dans l'étendue de la paroisse duquel l'évêque fait l'érection, n'était pas un moyen d'abus. Quand une cure était démembrée par l'érection d'une nouvelle, de l'autorité de l'évêque, le curé de l'ancienne n'était tenu de contribuer à la portion congrue du nouveau curé ; qu'au prorata des dîmes qu'il possédait. Quand c'était le seigneur et les paroissiens qui avaient doté la nouvelle cure de leurs fonds, qu'elle avait été érigée à leur requête à cette condition, et qu'elle ne se trouvait

pas suffisamment dotée, c'était aux habitans et au seigneur à faire le supplément, non aux gros décimateurs. (La Combe, *Recueil de Jurispr. canonique*, au mot ÉRECTION DES CURES.)

CURES, ancienne ville d'Italie, capitale des Sabins, bâtie dans l'endroit où l'on voit aujourd'hui un bourg qu'on appelle *Torri*. Elle avait été le siège d'un évêque qui, après la ruine de la ville par les Lombards, fut transféré à l'Église de Saint-Anthyme, située dans le

territoire de Cures. Cette église fut unie ensuite à celle de Nomentum par saint Grégoire-le-Grand. Nous trouvons dans l'*Italia sacra*, tom. 10, col. 73, les évêques suivans :

1. Tibère, assista au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

2. Félicissime, au concile de Rome, sous le pape Félix, en 487.

3. Dulcitius, aux conciles de Rome, sous le pape Symmaque.

4. Julien, siégeait en 504.

5. Bonus ou Borsus, vers 580.

CURÉS.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. Du Nom et de l'Origine, ou Institution des Curés.

§ II. Des Devoirs des Curés.

§ III. Des Droits et Privilèges des Curés.

§ IV. Des Curés primitifs.

§ I^{er}.

Du nom et de l'origine, ou institution des Curés.

Du nom de Curé.

Le mot de *Curé* vient de *curatus*, que les auteurs de la basse latinité ont dit pour *curator*, comme *dictatus*, pour *dictator*, selon Ménage dans ses Origines de la langue française sur le mot *curé*. Il signifie un prêtre pourvu d'une cure ou d'une paroisse, pour en avoir soin quant au spirituel. Son nom est donc un nom d'office, non d'honneur et de dignité.

Origine, ou institution des Curés.

On n'est point d'accord sur

l'origine des curés. Les uns les croient d'institution divine, c'est-à-dire, établis par Jésus-Christ même dans la personne des septante disciples, auxquels ils ont succédé. Les autres prétendent qu'ils ne sont que d'institution ecclésiastique, c'est-à-dire, établis par l'Église dans la suite des temps, à l'occasion du grand nombre des fidèles, dont les évêques ne pouvaient prendre soin par eux-mêmes.

Ceux qui prétendent que les curés sont d'institution divine, se fondent, 1^o sur ce que les curés sont les successeurs des septante disciples qui ont reçu leur mission immédiatement de Jésus-Christ (*Luc.*, chap. 10) ;

2° sur ce qu'il est fait mention de prêtres dans le vingt-deuxième verset du quatorzième chapitre des Actes des Apôtres; dans le cinquième chapitre de la première Épître de saint Paul à Timothée; dans les lettres de saint Ignace, martyr; dans celle de saint Polycarpe aux Philippéens; dans la lettre du pape Corneille à Fabius d'Antioche; dans beaucoup d'autres anciens monumens; 3° sur l'autorité de saint Thomas, dans la troisième partie de sa Somme, q. 67, art. 2, ad 1 où il appelle les curés, *Ecclesiae minores principes*, et dit qu'ils ont succédé aux septante disciples; 4° sur l'autorité de la faculté de théologie de Paris qui le pense ainsi, comme elle l'a déclaré plusieurs fois dans les censures qu'elle a faites de quelques propositions contraires; telles que celles de Jean Gorel, cordelier, l'an 1048; de Jean Sarrasin, dominicain, l'an 1429; de Jacques Vernant, l'an 1664.

Ceux qui prétendent que les curés ne sont que d'institution ecclésiastique, répondent aux raisons de leurs adversaires, 1° que les curés n'ont succédé aux septante disciples, que par ressemblance, c'est-à-dire, que l'Église a établi les curés à l'imitation des septante disciples, à peu près comme les cardinaux ont été fixés au nombre de soixante-dix, à l'imitation aussi des mêmes disciples qui n'étaient point prêtres, et qui ne reçurent ni ordre, ni juridiction de Jésus-Christ, lorsqu'ils furent envoyés

pour prêcher. Ils disent, 2° que les textes de saint Paul et des premiers Pères prouvent précisément qu'il y a eu de tout temps des prêtres dans l'Église, comme il y a eu des diacres dont il est fait mention dans les mêmes endroits, mais non pas que ces prêtres aient été de vrais curés qui avaient reçu leur autorité immédiatement de J.-C., puisque, dans le premier et le deuxième siècle, ils ne pouvaient ni prêcher, ni baptiser, ni dire la messe, ni réconcilier les pénitens, et qu'ils ne firent tout cela dans la suite que par la commission des évêques qui choisirent dans leur clergé un certain nombre de simples prêtres qu'ils distribuèrent dans les titres, ou lieux d'oraison, pour y faire les fonctions qu'ils ne pouvaient pas faire eux-mêmes, en se réservant toujours sur ces prêtres, ainsi députés, le droit de visite et de supériorité. (Fleury, *Instit. au Droit ecclés.*, t. 1, part. 1, chap. 18.) 3° Le titre de *princes*, ou de *prélats inférieurs* de l'Église, donné aux curés par saint Thomas, ne prouve nullement leur institution divine. Les cardinaux, quoique d'institution ecclésiastique seulement, sont cependant les princes les plus illustres et les sénateurs de l'Église, les conseillers, les coopérateurs du pape, et ses vicaires dans les fonctions du pontificat. Quant à ce que saint Thomas ajoute, que les curés ont succédé aux soixante-dix disciples, ils répondent de même

qu'à la première difficulté. 4° Ils répondent à l'autorité des théologiens particuliers en leur en opposant d'autres.

§ II.

Des devoirs des Curés.

1. Les curés sont obligés d'instruire, de prêcher, de catéchiser par eux-mêmes, ou par d'autres, lorsqu'ils sont légitimement empêchés, et ces instructions doivent se faire surtout les fêtes et les dimanches. Ils sont aussi obligés de dire la messe ces mêmes jours pour le peuple, et s'ils l'appliquent à d'autres, de n'en recevoir aucune rétribution; outre cela, célébrer encore pendant la semaine, selon la coutume des lieux; acquitter exactement les obits et toutes les fondations dans les temps et les lieux marqués; administrer les sacrements de Baptême, de Pénitence, d'Eucharistie, d'Extrême-Onction, sans rien exiger pour cette administration; veiller à ce que chaque paroissien se confesse, fasse sa pâque, reçoive la Confirmation lorsqu'il est à propos; soulager les pauvres, et les enterrer gratuitement lorsqu'ils viennent à mourir; visiter les malades, consoler les affligés, exhorter, corriger les pécheurs selon les règles de la prudence; vivre en paix tant qu'ils peuvent avec tout le monde, en fuyant les procès et toute sorte de dissensions avec un soin extrême, tenir des conférences pour les clercs de leurs paroisses, surtout

pour les confesseurs, veiller sur leur conduite. Ils ne peuvent prendre la fuite en temps de peste, ou d'autres calamités semblables, puisque c'est dans ces occasions qu'ils sont plus obligés de secourir leurs troupeaux qui ont besoin de leur assistance.

2. Les curés doivent résider dans la cure, loger dans le presbytère, se faire servir par des hommes, ou à leur défaut par des femmes édifiantes, âgées de quarante-cinq ou cinquante ans, selon les statuts des diocèses; se conformer aux mêmes statuts pour l'heure des offices divins et tout ce qu'ils leur prescrivent; se conduire toujours de façon qu'ils soient une règle perpétuelle et vivante pour tous ceux qui les voient. (Gibert, *Instit. ecclés.*, pag. 150. Voyez RÉSIDENCE. Voyez aussi le *Tratté des Devoirs d'un Pasteur*, de M. Collet, imprimé à Paris, chez Thomas Hérisant, 1758.)

§ III.

Des droits et privilèges des Curés.

1. Les curés sont les ministres ordinaires des sacrements dans leurs paroisses, et aucun prêtre inférieur ne peut les y administrer sans leur consentement exprès ou tacite, si ce n'est avec la permission de l'évêque, ou dans des cas de nécessité qu'on peut voir à chaque sacrement. Ils peuvent même confesser leurs paroissiens dans un diocèse étranger. (Voyez CONFESSEUR.) Ils peuvent aussi prêcher eux-mêmes,

s'ils le veulent, quoique l'évêque leur envoie des prédicateurs pour les stations ordinaires. (Van-Espen, *Jur. eccl.*, t. 1, pag. 24.) Ils ne peuvent exposer le Saint-Sacrement sans la permission de l'évêque.

2. Ils ont droit de visiter les écoles de leurs paroisses, d'assister à la reddition des comptes de leurs marguilliers, et de présider à leur élection; d'intervenir lorsqu'il s'agit de faire de nouveaux établissemens de piété, de monastères, ou de réduire des fondations dans leurs paroisses; de recevoir les testamens, quoiqu'il y ait des legs-pies, pourvu que ce ne soit pas en leur faveur, ou de leurs parens, en gardant néanmoins les formalités requises; de donner les places les plus honorables de leur église, selon la dignité des personnes, quand elles ne sont point marquées par le Droit. (Van-Espen. *La combe, Jurispr. canon.*, au mot CURÉ, pag. 192.)

3. Ils n'ont point de juridiction dans le for extérieur et contentieux. C'est pourquoi ils ne peuvent frapper de censures, quoiqu'ils l'aient fait autrefois. Ils ont cependant quelque autorité sur les prêtres de leurs paroisses, pouvant les obliger d'assister au service; et s'ils y manquent, les priver des émolumens de la paroisse.

4. Quand ils ne percevaient point de dîmes, ou qu'ils en percevaient pour moins de 300 livres par an, ou qu'ils n'avaient

pas cette somme de quelque fonds de la cure, ils avaient droit de demander la portion congrue. On ne pouvait les obliger de publier au prône, ni pendant le service divin, les actes de justice, ni autres concernant les affaires temporelles, sans en excepter celles du Roi. (Édit de 1695. Déclarat. du 16 oct. 1708. Gibert, pag. 156.) On ne peut encore aujourd'hui sonner les cloches pour les enterremens sans le consentement du curé. (*Voy.* Bénéfices, Clercs, Confession, Confesseurs, Concours, Dîmes, Droits, Enterremens, Érections, Union, Divison, Examen, Fabriques, Empêchement de clandestinité, Juridiction, Incompatibilité, Excommunication, Novales, Portion congrue, Presbytère, Prône, Religieux, Registres, Réparations, Réguliers, Testament.)

§ IV.

Des Curés primitifs

Un curé primitif, selon la force du mot, était un prêtre qui avait été auparavant chargé d'une cure dont le soin avait passé à un autre qui la desservait à sa place. Ainsi les curés primitifs étaient ceux qui faisaient desservir les cures par des vicaires perpétuels, auxquels ils donnaient une portion congrue; ce qui convenait aux abbés, chapitres et monastères qui étaient devenus curés primitifs par l'union des cures à ces communautés. Il y en a qui rapportent l'origine des cu-

rés primitifs au concile de Mérida de l'an 666 qui, par son douzième canon, permet à l'évêque de prendre dans les paroisses des prêtres et des diacres, et de les mettre dans sa cathédrale pour se servir de leur ministère, sans que ces prêtres ainsi transférés cessent de veiller sur leurs paroisses dont ils continueront à percevoir le revenu, en les faisant desservir par des vicaires auxquels ils donneront une pension; ce qui faisait jadis la principale obligation des curés primitifs. Pour ce qui était de leurs droits, voici comme ils étaient réglés par la déclaration du roi Louis xv, du 15 janvier 1731 qui renferme et qui explique celle du 5 octobre 1726.

I.

Ne pourront prendre le titre de curés primitifs, que ceux dont les droits seront établis, soit par des titres canoniques, actes, ou transactions valablement autorisés, arrêts contradictoires, soit sur des actes de possession centenaire.

II.

Les abbés, prieurs et autres pourvus, soit en titre, ou en commande, du bénéfice auquel la qualité de curé primitif sera attachée, pourront seuls, et à l'exclusion des communautés établies dans leurs abbayes, prieurés ou autres bénéfices, prendre ledit titre de curés primitifs, et en exercer les fonctions,

lesquelles ils ne pourront remplir qu'en personne, sans qu'en leur absence, ni même pendant la vacance desdites abbayes, prieurés ou autres bénéfices, lesdites communautés puissent faire lesdites fonctions qui ne pourront être exercées dans le dit cas que par les curés-vicaires perpétuels, et à l'égard des communautés qui, n'ayant point d'abbés, ni de prieurs en titre, ou en commande, auront les droits de curés primitifs, soit par union de bénéfice, ou autrement. Les supérieurs desdites communautés pourront seuls en faire les fonctions; le tout nonobstant tous actes, jugemens et possessions à ce contraires; et pareillement sans qu'aucune prescription puisse être alléguée contre les abbés, prieurs et autres bénéficiers, ou contre les supérieurs des communautés qui auraient négligé, ou qui négligeraient de faire lesdites fonctions de curés primitifs, par quelque laps de temps que ce soit.

III.

Les curés primitifs pourront faire le service divin les quatre fêtes solennelles et le jour du patron; à l'effet de quoi ils seront tenus de faire avertir les curés-vicaires perpétuels la surveillance de la fête, et de se conformer au rit et chant du diocèse, sans qu'ils puissent même auxdits jours administrer les sacrements ou prêcher, sans une mission spéciale de l'évêque.

IV.

Les droits utiles des curés primitifs demeureront fixés, suivant la déclaration du 30 juin 1690, à la moitié des oblations et offrandes, tant en cire qu'en argent, l'autre moitié demeurant au curé-vicaire perpétuel : lesquels droits ils ne pourront percevoir que lorsqu'ils feront le service divin en personne, aux jours ci-dessus marqués ; le tout à moins que lesdits droits n'aient été autrement réglés en faveur des curés primitifs, ou des curés-vicaires perpétuels, par des titres canoniques, actes, ou transactions valablement autorisés, arrêts contradictoires, actes de possession centenaire.

V.

Les curés primitifs ne pourront présider ou assister aux conférences ou assemblées que les vicaires perpétuels tiennent avec les prêtres qui desservent leurs paroisses, par rapport aux fonctions ou devoirs auxquels ils sont obligés, non plus qu'aux assemblées qui regardent la fabrique, ou l'administration des biens de l'Eglise, ni s'attribuer la garde des archives, des titres de la cure, ou fabrique.

VI.

Les abbayes, prieurés, ou communautés ayant droit de curés primitifs, ne pourront être déchargés du paiement des portions congrues, sous prétexte de

l'abandon qu'ils pourraient faire des dîmes à eux appartenantes, à moins qu'ils n'abandonnent aussi tous les biens et revenus qu'ils possèdent dans lesdites paroisses, et qui sont de l'ancien patrimoine des curés ; ensemble le titre et droits de curés primitifs ; le tout sans préjudice du recours que les abbés ou prieurs et les religieux pourront exercer réciproquement, en ce cas, les uns contre les autres, selon que les biens abandonnés se trouveront être dans la mense de l'abbé, ou prieur, ou dans celle des religieux.

Le Roi ajoute qu'il veut que cette déclaration ait lieu à l'égard de toutes communautés séculières, ou régulières, et pour tous les bénéfices qui en dépendent, sans néanmoins que les Chapitres des églises cathédrales ou collégiales y soient compris, en ce qui concerne les prééminences, honneurs et distinctions dont ils sont en possession, même celle de prêcher avec la permission de l'évêque certains jours de l'année, desquelles prérogatives ils pourront continuer de jouir ainsi qu'ils ont fait par le passé. Il veut aussi que la déclaration du 29 janvier 1686, et celle du 30 juin 1690, et l'article 1^{er} de la déclaration du 30 juillet 1710, soient exécutés selon leur forme et teneur, en ce qui n'est point contraire à la présente déclaration.

CURIAL, *curialis*. Ce qui concerne la cure, comme les fonctions curiales, les droits curiaux.

CURIAL, qui appartient à la Cour. On appelait autrefois *clercs curiaux* les ecclésiastiques qui étaient à la cour.

CURIAL. On appelait autrefois *curiaux* des officiers de ville qui servaient de scribes sous les châtelains. On nommait aussi *curiaux* certains magistrats qui étaient attachés au service du peuple, avec leurs biens et leurs familles. Ces sortes de curiaux étaient irréguliers pour trois raisons : 1° parce que leur état était une servitude honorable ; 2° parce qu'ils étaient obligés de présider ou d'assister aux spectacles des combats des bêtes et des hommes, qu'on donnait au peuple ; 3° parce que le prince pouvait les redemander. (Thomassin, pag. 1, liv. 2, ch. 11.) En France, on ordonne les curiaux ou les officiers du Roi, sans les obliger de quitter leurs offices, lorsqu'ils sont compatibles avec les fonctions cléricales. (Pastor, liv. 3, tit. 29.)

CURIEL (Jean-Alphonse), né à Palantiola, petit bourg du diocèse de Burgos, fut chanoine de Burgos et de Salamanque. Il enseigna la théologie durant plus de trente ans dans l'Université de cette dernière ville, et y mourut le 29 septembre 1609. On a de lui un commentaire latin sur la Première de la Seconde partie de saint Thomas, imprimé à Douai en 1608, et à Anvers en 1621, et deux livres de controverses, à Salamanque en 1611 (Nic.-Antonio, *Bibl. hisp. Le Mire, de Script. sec.* 17.)

CURIOSITÉ, *curiositas*. La curiosité est une passion, un désir déréglé de voir, ou d'apprendre des choses nouvelles, ou secrètes, ou inutiles, ou dangereuses, ou criminelles. C'est un péché plus ou moins grand, à proportion de l'ardeur avec laquelle on se porte à savoir les choses qui ne nous regardent point, et de la nature de ces choses.

CURIUM, ville épiscopale de l'île de Chypre, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Salamine. Elle est située entre Paphos et Amathunte, vers le promontoire appelé *Curia*, dont elle est éloignée de seize milles au nord. On l'appelle aujourd'hui *Piscopia*. Elle a eu pour évêques :

1. Théodote, martyr sous l'empereur Licinius et le préfet Sabin.

2. Zénon, assista au concile d'Ephèse.

3. Michel, fit écrire les homélies de saint Jean-Chrysostôme sur la *Genèse*, suivant un manuscrit de la biblioth. Colbert. (*Cod.*, 363.)

4. Côme, siégeait en 1678.

CUROLOPATE (Jean Thracésius Scylitzes), florissait sous l'empire d'Alexis Comène, c'est-à-dire, après l'an 1080. On a de lui la continuation de la Chronique de Théophane, depuis l'an 813 jusqu'à l'an 1081, imprimée à Venise, en latin, et une partie en grec, à la fin de Cédrenus. (Dupin, *Table des*

Aut. ecclési. du onzième siècle, pag. 448.)

CURSEURS APOSTOLIQUES, officiers du pape dont les fonctions consistent à avertir les cardinaux, les ambassadeurs, et les princes du trône de se trouver aux consistoires, aux cavalcades et aux chapelles papales. Quand on reçoit un curseur, le plus ancien le présente au pape, en lui disant : *Beatissime pater, iste est cursor novus qui humiliter à sanctitate vestra petit osculum pedis*. Les curseurs sont au nombre de dix-neuf, dont l'un exerce pendant trois mois l'office de maître; et c'est à lui seul que sont adressées les commissions signées par le pape, ou par le cardinal préfet de la signature de justice. Quand les curseurs s'acquittent de leurs fonctions, ils ont une robe violette et un bâton d'épines en main; deux d'entre eux vont tour à tour au palais pour recevoir les ordres du pape. Si l'on doit tenir consistoire, ils sont introduits à l'audience par le maître de chambre; et ayant les genoux en terre, ils disent à Sa Sainteté : *Sanitas et longa vita, beatissime pater, cras erit consistorium*. Le pape leur donne sa bénédiction en répondant, *erit consistorium*. Pour lors ils vont intimer le consistoire à tout le sacré collège, au trésorier de la chambre, à l'auditeur de la chambre, et au gouverneur de Rome. Chaque cardinal est obligé de leur donner audience sur-le-champ, de-

bout et découvert. Les curseurs ont un genou en terre, et disent : *Eminentissime ac reverendissime domine, crastina die hora... erit consistorium*. Si c'est pour donner le chapeau à un cardinal, ils disent à celui qui doit le recevoir : *Salus et gaudium, eminentissime ac reverendissime domine, die, N... erit consistorium publicum, in quo SS. D. noster tradet pileum rubrum Eminentie vestrae, ac aliis Eminentissimis nuperrime creatis*. Ils intiment aussi les obsèques d'un cardinal à tout le sacré collège et aux quatre Ordres mendiants, et les héritiers du cardinal sont obligés de leur donner dix ducats, *di camera*, vingt-quatre livres de cire et huit ducats *di moneta*. Chaque nouveau cardinal leur doit dix ducats *di camera*. Ils assistent encore aux cavalcades où le pape est présent. Ils entourent sa litière, revêtus de leur robe violette, tenant en main une masse d'argent, montés sur des mules. Ces sortes d'officiers représentent les anciens curseurs, dont l'histoire ecclésiastique fait mention, et qui, du temps des persécutions, portaient les lettres des évêques, pour avertir les fidèles de se trouver aux synaxes, ou assemblées de religion. (Carlo Bartol Piazza, *Eusezolog. rom.*, tract 2, cap. 16.)

CURSON, CURTON, CORCON; en latin, *de Corcona* (Robert), cardinal d'une famille noble et illustre d'Angle-

terre, fut docteur et chancelier de l'église et de l'Université de Paris. Le pape Innocent III, l'ayant fait venir à Rome, le créa cardinal en 1212, et l'envoya ensuite pour publier la croisade en France. Il tint la même année un concile à Paris, et mena, deux ans après, beaucoup de croisés à Simon, comte de Montfort, qui faisait la guerre aux Albigeois. Il passa depuis en Angleterre, et fut envoyé légat en Orient où il mourut presque en arrivant, à Damiette, l'an 1218. On lui attribue : *Summa theologiæ*, qui se trouvait manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Victor, de Paris, et qui a été citée par M. de Launoy. *Lecturae solennes. An Origenes salvus sit! De septem septenis*, etc. (Balæus et Pitsæus, de *Script. Angl.* Aubery, *Histoire des Cardinaux*. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du treizième siècle*.)

CURTELLIUS (Marie), Espagnol, comte de Villerosate, est auteur du *Traité de l'ancienne et nouvelle immunité et liberté de l'Eglise et des Ecclésiastiques*, dédié à Innocent X, en deux liv. imprimés à Madrid en 1647. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, page 2097.)

CURTIUS (Corneille), de l'Ordre des Augustins, était de Bruxelles. Il se distingua par sa science et par sa piété, et mourut le 22 octobre 1633, âgé de quarante-sept ans. On a de lui : *de Clavis dominicis*, à Anvers

en 1632, seconde édition. C'est un traité des clous de Notre-Seigneur, dans lequel l'auteur discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois, ou quatre clous, et se décide pour la dernière opinion. On a encore du même auteur, *Poematum*, lib. 3. *Elogia virorum illustrium Ordinis S. Augustini*, à Anvers et à Cologne, en 1636. Une Chronique monastique, ibid. Lettres à Heiserus, ibid. Des sermons pour le Carême, traduits de l'espagnol, à Cologne. Valère-André, *Biblioth. belg.* Le Mire, de *Script. sæc. septimi decimi*. Dupin, ibid., pag. 1754.)

CURUBIS, ville épiscopale d'Afrique dans la province Proconsulaire. On dit aussi *Curbis*. (Not., num. 36.) Victor, un de ses évêques, était à la conférence de Carthage. (1^{er} jour, ch. 198.) Pérégrin, évêque de Curubis, se trouva au concile de Carthage, sous Boniface, en 525. Saint-Augustin parle aussi de cette ville (lib. 2, de *Civ. Dei*, chap. 8.) Plinè, Antonin, dans son Itinéraire, l'Anonyme de Ravenne, mettent Curubis au nombre des villes d'Afrique. Ptolémée l'appelle *Curobis*, ou *Curabis*. (Not., 366.)

CUS, ville épiscopale de l'Égypte, et capitale de toute la Thébaïde. Elle est située dans la première Thébaïde, sur la rive orientale du Nil, à cinq jours de chemin du Syène. Elle a un port sur la mer Rouge, et a eu les évêques suivans :

1. Achilles, Méléicien.
2. Théonas, qui assista au cinquième concile général.
3. Grégoire, jacobite, fut présent à la mort de Jean, patriarche, quarantième jacobite, et à l'élection de son successeur.
4. Théodore, jacobite, sous Christodule, patriarche des jacobites.

CUSA (Nicolas de), cardinal. (*Voy. NICOLAS DE CUSA.*)

GUSCO, ou GUZCO. (*Voyez CUSCO.*)

CUSI, fils d'Abdi, et père d'Éthan, Lérite. Il était chantre, et se tenait toujours devant l'Arche. (1. *Par.*, 6, 44.)

CUSSON (Jean-Baptiste), célèbre imprimeur, né à Paris le 27 décembre 1663, alla s'établir à Nancy, capitale de Lorraine, en 1711, et y mourut le 14 août 1732. Dom Calmet assure qu'il avait ouï dire à plusieurs des principaux libraires de Paris, que M. Cusson était le plus habile imprimeur de l'Europe, et qu'on lui aurait volontiers fait une pension pour le ramener à Paris. Il joignait à beaucoup de connaissance et d'habileté dans son art, une grande modestie, une probité reconnue, un esprit aisé et cultivé, qui le mit en état non-seulement d'imprimer, mais aussi de composer divers ouvrages qui lui ont fait honneur; savoir : 1° *les sages Entretiens; les Pensez-y bien; et la Pratique de l'Amour de Dieu*, qu'il a retouchés et mis en meilleur langage en 1702. 2° Un mémoire in-folio présenté

au Roi, pour montrer que l'imprimerie n'avait jamais rien payé, en 1703. 3° *Agathon et Tryphine, histoire sicilienne*, dédiée au duc de Lorraine, Léopold 1^{er} en 1711. 4° *La traduction de l'Imitation de Jésus-Christ*, avec des pratiques et des prières du père Gonnalieu, jésuite, en 1711. 5° *Quelques pièces volantes de poésie*, adressées à des personnes du premier rang, pour leur servir de bouquets. 6° *Une traduction française de l'Imitation*, dédiée à M. le prince de Craon. 7° Il a aussi retouché la traduction de l'imitation de Jésus-Christ en vers, composée par Corneille, et était tout prêt d'en donner une nouvelle édition lorsqu'il mourut. Son fils, Abel-Denis Cusson l'imprima in-4°, en 1745, et la dédia à son altesse royale madame la princesse Charlotte de Lorraine. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

CUSTODE. Ce terme se prend pour signifier le saint ciboire où l'on garde les hosties consacrées. Il se dit aussi des rideaux qui sont dans quelques églises à côté du grand autel.

CUSTODE. On appelait ainsi autrefois celui qui avait dans l'église le soin des cloches, du linge, des lampes, et de tous les différents meubles à l'usage de l'église. Il était entièrement soumis et subordonné à l'archidiacre qui pouvait le destituer. (C. 1, de *Offic. Custodis.*) Barbosa, de *Jure eccl.* lib. 1, c. 27, nous apprend que les fonctions du custode sont aujourd'hui partagées dans les

Chapitres entre le trésorier et le sacristain, et que le custode se trouve compris sous ce dernier nom; que dans les églises cathédrales il y a ordinairement un grand-trésorier chargé du détail des anciennes fonctions du custode. Dans plusieurs églises cathédrales et même collégiales, on ne connaît cet office de custode que sous le nom de *sacristain*, sous lequel aussi est un petit sacristain chargé du soin de la sacristie; tout cela dépend des usages.

CUSTODES, *Custodes*. Ce sont certains supérieurs de quelques Ordres religieux, comme les capucins et les cordeliers, qui visitaient la partie d'une province qu'ils appelaient custodie. Chez les récollets, le custode était le supérieur d'une petite maison.

CUSTODIE, *custodia*. Au commencement de l'Ordre de Saint-François, on appelait *custodies* quelques couvens qui faisaient partie d'une province qui, à cause de son étendue, ne pouvant être gouvernée par les provinciaux, était divisée en plusieurs custodies, gouvernées par des custodes dépendans du provincial de cette province qui était obligé d'y faire la visite tous les ans. Les custodies succédèrent aux vicairies; et celles qui ne dépendaient d'aucun provincial, étaient immédiatement sujettes au général. Elles tenaient leurs Chapitres en particulier, avaient un définitoire custodial, et se gouvernaient d'elles-mêmes sous l'autorité d'un custode:

(Le père Hélyot, *Hist des Ord. mon.*, tom. 7, pag. 29.)

CUSTODI NOS. Terme bas qui signifie chez les canonistes la même chose que confidentiaire.

CUSTRUM, ou peut-être *Castrum*, siège épiscopal d'Afrique, dans la province Bisacène. Il se trouve dans la Notice, num. 15.

CUTBERT, archevêque de Cantorbéry, mort en 760. On a de lui les actes d'un synode qu'il avait tenu en 747, et *ad Zachariam Papam, de tumultis illustr. vir. etc.* (Pitseus, de *Script. Angl.*)

CUTBERT, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît qui vivait en 740, composa la vie du vénérable Bède dont il avait été disciple.

CUTHA, pays d'Assyrie dont les habitans furent transportés dans la Samarie par Salmanassar. (4. *Reg.*, 17, 24.)

CUTHBERT (saint), évêque de Lindisfarne en Angleterre, naquit parmi les Pictes, dans la Marche, petite province de l'Ecosse méridionale. Son premier emploi, vers l'an 625, fut de garder les bestiaux, et il apprit dans cette ville occupation à aimer la solitude et à méditer les grandeurs de Dieu. On tient qu'étant âgé de vingt-cinq, ou vingt-six ans, il vit monter au ciel l'âme de saint Aidan, premier évêque de Lindisfarne; ce qui fit tant d'impression sur lui, qu'il ne songea plus qu'à chercher la meilleure manière de servir Dieu, pour l'embrasser. Il quitta son troupeau dans cette

pensée, et se fit religieux à l'abbaye de Mailros, de la règle de Saint-Colomb, Irlandais, et y fit de grands progrès dans la vertu, sous la discipline de l'abbé saint Eat, disciple de saint Aidan. Il ne buvait rien qui pût enivrer, était le premier au travail, à la lecture, à la prière, et ne mangeait quelquefois qu'après avoir passé deux, ou trois jours en oraison. Il fut élu prieur de Mailros après la mort de saint Boisil, et cet emploi lui donna lieu de mettre en œuvre les grands talens qu'il avait reçus pour l'instruction. Sans se borner à ses religieux, il allait prêcher les peuples des environs de son monastère, soit chrétiens, soit idolâtres, et en convertit un grand nombre, autant par la sainteté de sa vie, que par la force de ses discours et de ses miracles. Après douze ans de prieuré, il obtint permission de son abbé de se retirer dans l'île de Farne, à deux lieues de celle de Lindisfarne, pour s'occuper tout entier à la contemplation des choses divines dans ce lieu inaccessible. Il y vécut neuf ans, jusqu'à ce qu'il fut nommé à l'évêché de Hagustad l'an 684. On eut mille peines à le résoudre à accepter, et l'on n'y réussit qu'en lui laissant prendre l'évêché de Lindisfarne pour celui de Hagustad, pour lequel il avait une très-grande répugnance. Pendant deux ans qu'il gouverna l'Eglise de Lindisfarne, sa sainteté brilla plus que jamais dans la ferveur de ses prières et

de ses prédications, la rigueur de ses austérités, sa charité pour les pauvres et pour les pécheurs, sa tendre dévotion au saint sacrifice de la messe qu'il ne disait point sans verser des larmes. Comme il avait le don de prophétie avec celui des miracles, il connut que le roi Egfrid périrait dans le combat qu'il voulait donner aux Pictes contre son avis, et qu'il mourrait bientôt lui-même. Sur cette connaissance, il visita tout son diocèse pour la dernière fois, se retira dans son ancien désert de l'île de Farne, pour se préparer à la mort par un redoublement de ferveur et de pénitence, et y mourut le mercredi 20 de mars de l'an 687. Son tombeau fut honoré d'un grand nombre de miracles, et son corps demeura sans corruption jusqu'au règne de Henri VIII qui, s'étant séparé de l'Eglise, commanda qu'on brisât les tombeaux, et qu'on dépouillât les châsses des Saints. La vie de saint Cuthbert, écrite par un religieux de Lindisfarne dix-neuf ans après sa mort, et celle que le vénérable Bede écrivit peu de temps après, se trouvent dans Bollandus. On peut voir aussi les Actes des saints Bénédictins au quatrième siècle, pag. 4 et l'*Histoire des Bénédictins*, de M. Bulteau, l. 3, c. 9. (Baillet, 20 mars.)

CUYCK, ou CUICKIUS (Henri). Voyez CUICKIUS.

CUYPERS (Guillaume), jésuite, né à Anvers le 1^{er} mai 1686, entra dans la société à Malines le

31 juillet 1704. Il fut choisi pour remplacer les pères Baerts et Janning, continuateurs de Bollandus, et se livra à ce travail avec autant d'ardeur que d'applaudissement et de succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 février 1741, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Les six premiers volumes des Actes des Saints du mois de juillet, et les six premiers du mois d'août, renferment plusieurs monumens de son érudition et de sa critique. Saint Jean Gualbert, fondateur de la congrégation de Vallombreuse, est le premier dont il examina les actes, et sa dissertation préliminaire sur ce sujet fut très-applaudie. L'histoire chronologique des patriarches de Constantinople, qui se voit à la tête du premier volume du mois d'août, est un de ses chefs-d'œuvre, et il a eu beaucoup de part au quatrième volume du mois de juillet. En examinant les Actes de saint Dominique, il conçut des doutes sur l'origine de ce saint patriarche, et sur sa descendance de la maison de Guzman. Il les proposa, ces doutes, avec une sage modération qui lui fit dire, qu'il les déposerait aussitôt qu'on lui aurait prouvé par des pièces anciennes et authentiques la descendance de saint Dominique de la maison de Guzman. Nous croyons qu'il a dû être satisfait des pièces que le savant père Touron a fournies sur ce sujet, dans la vie de saint Dominique, publiée en français, in-4°, à Pa-

ris, en 1739, et dans la dissertation critique imprimée à la fin de cette vie, sous le titre de : *Dissertation critique touchant l'origine de saint Dominique, ou Recueil des pièces, qui constatent sa descendance de la maison de Guzman.* (Voyez l'Éloge du P. Cuyper, donné en latin dans le tome sixième des Actes des Saints du mois d'août, et l'extrait de cet éloge dans les *Mémoires de Trévoux.*)

CUZCO, *Cuscum*, ville épiscopale de l'Amérique méridionale, sous la métropole de Lima, est située à cent vingt lieues de cette métropole. C'est la plus ancienne du Pérou, et elle a été fondée par le premier des Incas qui y établit sa cour. François Pizarro prit possession de cette ville au nom de l'empereur Charles V, au mois d'octobre de l'an 1534. On y compte quinze à seize mille tant Espagnols naturels, ou créoles, qu'Indiens. La cathédrale de l'Assomption fut érigée en 1534. Le Chapitre est composé de cinq dignitaires, quatre chanoines et deux prébendiers. Le diocèse est partagé en quatorze corrégimens, ou gouvernemens particuliers.

Evêques de Cuzco.

1. Vincent de Balberde, dominicain, fut sacré l'an 1534.
2. Jean Solano, dominicain, mourut à Rome l'an 1569.
3. Sébastien de Lartaun, docteur de l'Université d'Alcala, succéda à Jean Solano l'an 1570, et mourut l'an 1580.

4. Grégoire Mentalvo, dominicain, fut transféré de l'église de Popayan à celle de Cuzco où il mourut en 1593.

5. Antoine de La Raya, docteur et recteur de l'Université de Bologne en Italie, fut nommé évêque de Cuzco l'an 1598, et mourut l'an 1606. Il était si charitable qu'il donna trois cent soixante mille piastres pendant son épiscopat.

6. Ferdinand de Mendoza, jésuite, mort l'an 1612.

7. Laurent de Grado, archidiacre de Guasco, en devint évêque l'an 1618. Il mourut l'an 1627.

8. Ferdinand de Vera, de l'Ordre des Augustins, fut transféré de l'Eglise de Saint-Domingue à celle de Cuzco, et de cette dernière à celle de Lima.

9. Diègue de Mentoya, professeur en philosophie dans l'Université de Salamanque, fut d'abord évêque de Popayan, et ensuite de Cuzco où il mourut en 1640.

10. Jean-Alphonse d'Ocon, transféré à l'église de Las Charcas.

11. Pierre d'Ortega, natif de Lima, professeur en philosophie et en théologie de l'Université de la même ville, fut d'abord évêque de Truxillo, ensuite d'Arequipa, et enfin de Cuzco où il vivait encore en 1649.

CYBAR (Saint), *Sanctus-Eparchius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un faubourg d'Angoulême. Elle avait été fondée en l'honneur du Saint

dont elle porte le nom, et qui est patron de la ville. Cette abbaye a été occupée pendant quelque temps alternativement par des bénédictins et par des chanoines. Le père Mabillon assure que les religieux y furent rétablis en 828 par le roi Pepin qui en chassa les chanoines qui s'en étaient emparés depuis Charles-Martel. Adémar de Chabonais, connu par ses écrits, surtout par une Chronique d'Aquitaine qui commence à Charles-Martel et finit au règne de Henri 1^{er}, a été moine de Saint-Cybar (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1030.)

CYBESTRA, ville épiscopale de la seconde Cappadoce, au diocèse de Pont, sous la métropole de Thyane. Elle est proche du mont Taurus, et marquée dans les plus anciennes Notices. Elle fut érigée en archevêché sous le patriarcat de Constantin Lichudes. Elle a eue cinq évêques; savoir :

1. Thimothée, au concile de Nicée.

2. Cyrus, à celui de Chalcedoine.

3. N..., en 1069.

4. Acace, sous Luc Chrysoberge, patriarche de Constantinople.

5. N..., sous l'empereur Isaac Lange.

CYCLADES, province, septième du diocèse d'Asie, ou îles de l'Archipel, ainsi nommées à cause qu'elles font un cercle autour de celle de Délos : elles sont au nombre de cinquante, selon

Isidore, quoique plusieurs n'en comptent que douze. On les appelle plus communément aujourd'hui les îles de l'Archipel. Elles s'étendent principalement depuis le promontoire de Copharo, de l'île Eubée au nord, jusqu'à l'île de Crète au midi. Elles n'avaient point autrefois d'habitans ; Minos fut le premier qui les peupla et les fit cultiver, selon Diodore, et elles devinrent fort puissantes au temps de la liberté des Grecs ; mais elles furent depuis la proie des Romains, des Sarrasins et des Turcs. Les peuples sont pour la plupart Grecs, et en partie du rit grec et du rit latin. Voici les principales îles qui composent cette province : Morgo, Andro, Zea, Scile, appelée Délos ; Micone, Naxias, Quinimino, ou Oliaros ; Paris, ou Paros ; Serphène, Siphano, Tine, ou Ténos.

CYCLE, *cyclus*. Le cycle est une suite réglée de certains nombres qui vont successivement et sans interruption l'un après l'autre dans leur ordre, depuis le premier jusqu'au dernier, d'où ils retournent au premier successivement ; ce qui fait un *cercle*, ou *cycle*, *circulum vel cyclum*. On distingue le cycle solaire, le cycle lunaire, et le cycle de l'indiction.

Le cycle solaire est la révolution de vingt-huit ans qui commence toujours par un, et finit par vingt-huit, après laquelle toutes les lettres qui marquent le dimanche et les autres fêtes reviennent dans le même ordre où

elles étaient. On appelle ce cycle *solaire*, non à cause du cours du soleil, mais parce que le jour du dimanche est appelé par les astronomes le *jour du soleil*, et que la lettre dominicale est celle qu'on cherche principalement par le cycle solaire. Les lettres dominicales sont les sept premières lettres de l'alphabet, A, B, C, D, E, F, G. Pour trouver le cycle solaire en telle année qu'on voudra, il faut ajouter neuf à l'année proposée, et diviser le tout par vingt-huit ; le reste sera le nombre des années du cycle solaire, et le quotient sera le nombre des révolutions depuis Jésus-Christ ; s'il ne reste rien à la division, on sera à la vingt-huitième et dernière année du cycle solaire.

Le cycle lunaire, ou le nombre d'or est une révolution de dix-neuf années lunaires, et de sept mois embolismiques, ou intercalés, qui reviennent à dix-neuf années solaires. Ce cycle est de dix-neuf nombres qui se suivent successivement sans interruption dans leur ordre naturel, depuis le *un* jusqu'au *dix-neuf*, après lequel on continue toujours la même circulation. Le cycle lunaire a été appelé *Ennéadecaéteride*, ou la période de Méthon, parce qu'il fut inventé par Méthon, Athénien, lequel observa qu'au bout de ce temps, la lune recommençait à faire les mêmes lunaisons. Le cycle lunaire servait à marquer les nouvelles lunes, et à fixer la célébration de la Pâque

dans l'ancien calendrier; mais, dans le nouveau, il ne sert qu'à trouver les épactes qui font voir que les nouvelles lunes arrivent tous les ans onze jours plus tard.

CYCLE PASCHAL, révolution de cinq cent trente-deux années, à la fin desquelles la fête de Pâques revenait au même jour de dimanche.

CYDONIA, ville épiscopale de Crète, au diocèse de l'Illyrie orientale, dite communément la Canée, sous la métropole de Gortyne. Elle appartenait autrefois aux Vénitiens, mais les Turcs s'en emparèrent en 1645. On l'a confondue mal-à-propos avec *Apollonia*. Plin en fait la distinction. Toutes les Notices en font mention. Elle a eu les évêques suivants :

1. Sébon, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

2. Nicétas, aux canons *in Trullo*.

CYDONIUS. Voyez DÉMÉTRIUS CYDONIUS.

CYGNE. Moïse met le cygne parmi les animaux impurs. (*Lévit.*, 11, 18.)

CYGNE, Ordre du Cygne. Ordre militaire institué l'an 711 par Béatrix, fille unique de Thierry, duc de Clèves, selon Favin, ou par Salvius Brabon, duc de Brabant, selon Godefroy; mais entièrement fabuleux, selon le père Hélyot, dans son Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires, tom. 8, pag. 442.

CYGNÉE et SWAENS, en flamand, ou ARNOUL OLORIN, était de Brabant, doyen et curé de Guittemberg. Il mourut en 1630, et laissa les ouvrages suivants, 1° Trésor de la Sagesse salutaire, en 1610; 2° Explication du Canon de la Messe, en 1611; 3° de l'Art de prêcher; 4° Doctrine et Sentences salutaires, en 1612; 5° Somme des Vertus et des Vices, en 1615: tous ces ouvrages sont écrits en latin. Ceux-ci sont écrits en flamand: Doctrine consolante contre les scrupules, en 1612. Démonstration de la vraie Foi chrétienne, en 1613. Explication de la Cène et de la Passion de Notre-Seigneur, en 1622. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1934.)

CYME, ville épiscopale de la province et du diocèse d'Asie, sous la métropole d'Ephèse, était une ancienne ville d'Éolide, que Pelops avait bâtie, après avoir remporté la victoire sur les Grecs. Strabon en parle comme d'une ville autrefois riche et grande, et la métropole des autres villes de l'Éolide. Elle était sur la mer. Ptolémée et les anciennes Notices en font mention. Elle a eu les évêques suivants :

1. Maxime, au concile d'Ephèse.

2. Chrysogone, au concile de Chalcédoine.

3. Mathias, à celui de Constantinople, sous Mennas.

4. Anatole, au cinquième concile général.

5. Stratonique, au septième

concile général. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 730.)

CYNŌPOLIS, ville épiscopale de la seconde Égypte, sur le Nil, entre Oxyrinche et Hermopole, a eu les évêques suivans :

Hermœon, Méléicien.

1. Adamantin, au concile de Nicée.

2. Marïon, souscrivit au décret de Gennade, de Constantinople, contre les Simoniaques, et à la lettre des évêques d'Égypte à l'empereur Léon.

3. Sergius, au cinquième concile général. (*Or. chr. t. 2, p. 567.*)

CYNOPOLIS, autre ville épiscopale de la Haute-Égypte, dans l'Heptanomie. Hieroclès en fait la capitale d'Arcadie. On y révérait Mercure sous la figure d'un chien, d'où lui est venu le nom de *Cynopolis*, qui veut dire *ville de chiens*. Elle n'était pas éloignée des montagnes de la Thébaïde. Voici ses évêques :

Cofluthe, Méléicien.

1. OEglon. Saint Maxime cite une lettre de saint Alexandre d'Alexandrie à OEglon, évêque de Cynopole : elle fut par conséquent écrite avant le concile de Nicée où étaient Adamance et Harpocraton, évêques des deux Cynopoles.

2. Harpocraton, au concile de Nicée.

3. N..., jacobite., Anast. (*sin. in lib. Οδης*, pag. 200 (*Oriens christ.*, tom. 2, pag. 591.))

CYPHONISME, *cyphonismus*, supplice qui était autrefois en usage, et dont on ne connaît pas bien la nature. Quelques

uns croient que c'est celui de frotter de miel le corps du patient, et de l'exposer aux mouches pendant l'ardeur du soleil, les mains liées derrière le dos. (*Voyez Galloniusa, de Tormen-tis*, cap. 1.)

CYPRE. C'est la plus grande île de la Méditerranée, entre la Cilicie et la Syrie. Saint Paul et saint Barnabé étant partis d'Antioche, s'embarquèrent à Séleucie, et arrivèrent dans l'île de Chypre ; ils prêchèrent à Salamine, et de là dans toutes les villes de l'île. (*Act.*, 13, 4.)

CYPRE, arbrisseau connu dans l'Écriture sous le nom de *capher* en hébreu, et de *cyprus* en latin. Il est commun dans l'île de Chypre, et on croit que c'est de là que cette île a tiré son nom. Le cyprès produit une fleur fort odiférante. (*Cant.*, 1, 13 ; 4, 13.)

CYPRES, *cupressus* ou *cypressus*, arbre fort haut et fort droit, mais dont l'odeur et l'ombre sont dangereuses. Le cyprès est commun sur le mont Liban, et les auteurs sacrés en tirent quelquefois des comparaisons comme d'un arbre beau et grand. Je me suis élevé comme le cèdre dans le Liban, et comme le cyprès dans le mont Sion. (*Eccli.*, c. 24, v. 17.)

CYPARISSIOTE (Jean). *Voy. JEAN CYPARISSIOTE.*

CYPRÆUS (Jean-Adolphe), vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui les Annales des Évêques de Slesvic, imprimées à Cologne en 1634.

CYPRIAN, religieux minime;

fit imprimer à Saint-Michel en Lorraine, l'an 1614, un traité sous ce titre : *Quintessentia magistralis in quatuor secta partes succinctis solutionibus præcipua in Theologorum scholis controversa solvens.* (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

CYPRIANUS (Jean), théologien de la confession d'Augsbourg, né le 24 octobre 1642, à Rawitz ou Rawitz, dans le Palatinat de Posnanie en Pologne, fut fait docteur en théologie à Jéna en 1699, et en 1710 professeur en la même Faculté, mourut le 12 mars 1723. On a de lui : *Continuatio Historiæ sacræ animalium Wolfangi Franzii; Disputationes de signis; de Indifferentismo morali; de Contradictione enunciationum; de Sensu et cognitione brutorum; de Vocatione hominum universali; de Analyti fidei Christianæ; de baptismo proselytorum judaico; annotationes, programmata, etc.* (Moréri, édit. de 1740 et 1759.)

CYPRARCHÈS, nona de dignité. Nicanor est qualifié *Cypriarchès* dans le second livre des *Maccabées*, ch. 12, v. 2; c'est-à-dire qu'il était gouverneur de Chypre.

CYPRIEN (Saint), *Sanctus Cyprianus*, abbaye de l'Ordre de St.-Benôit, était située dans un faubourg de Poitiers. Elle fut bâtie l'an 828 par Pepin, roi d'Aquitaine, fils de Louis-le-Débonnaire; mais ayant été entièrement ruinée par les Normands, Frotaire II, évêque de Poitiers, la rétablit, et Théo-

tolon, archevêque de Tours, en fit la dédicace le 29 de septembre 936. Pepin avait dédié l'église à la sainte Vierge. Frotaire I^{er}, évêque de Poitiers, y ayant fait la translation du corps de saint Cyprien, l'église et le monastère prirent le nom de ce Saint; mais Frotaire II dédia ensuite à la sainte Vierge et à saint Martin l'église qu'il avait rétablie, sans faire aucune mention de saint Cyprien. On y ajouta aussi le nom de saint Pierre et celui de saint Severian, ou Severin. On fit revivre néanmoins par la suite le nom de saint Cyprien qui demeura le seul. Ce Saint était frère de saint Savin, tous deux natifs de Brescia en Lombardie. Étant persécutés par les préfets romains, ils se réfugièrent d'abord vers saint Germain, évêque d'Autun, et se rendirent de là aux environs de Poitiers, où ayant été pris, ils furent martyrisés par ordre du préfet Maximin, sur le sommet d'une montagne près de la rivière de Gartempe. Le monastère de saint Cyprien paraît avoir été très-considérable, puisque plusieurs saints évêques y ont voulu être enterrés, parmi lesquels on compte Ebroin, évêque de Poitiers et abbé de Saint-Germain-des-Près de Paris et de Saint-Hilaire de Poitiers; Frotaire II, Pierre I^{er}, Isembert dit Senebaut, et Guillaume de Tempère et plusieurs autres dont les tombeaux ont été illustrés par beaucoup de miracles. Guillaume, duc d'Aquitaine, y a été

aussi inhumé en habit de religieux ; il avait abandonné toutes les pompes du siècle pour se consacrer à la vie monastique. Cette abbaye a dépendu quelque temps de celle de Maillemais. Elle a été unie à la congrégation de Saint-Maur l'an 1642. L'abbé était autrefois personnat-né de l'église cathédrale de Poitiers. Il avait rang après les dignitaires et devant les chanoines , et avait , comme ils disent , sa semaine , ainsi que les autres chanoines , pour la collation des bénéfices vacans : mais depuis qu'il n'y eut plus d'abbé régulier , c'était le Chapitre qui nommait pendant la semaine de l'abbé de Saint-Cyprien. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1230, nov. édit. *Dict. Univ. de la France.*)

CYPRIEN (saint), docteur de l'Eglise, évêque de Carthage et martyr, naquit dans cette ville même de Carthage en Afrique. On ne sait, ni l'année de sa naissance, ni le nom de ses parens. On sait seulement qu'ils étaient illustres , et les premiers entre les sénateurs de Carthage. Cyprien leur fils était homme d'un grand esprit, cultivé par la philosophie et les belles-lettres , et excellent principalement dans l'éloquence qu'il avait longtemps enseignée publiquement. Il était né païen , et ne se convertit à la foi qu'après avoir mûrement délibéré. Il s'appelait de son nom *Thassius* , auquel il joignit celui de *Cecilius* , que portait le prêtre vénérable qui l'avait converti. Ce fut à Carthage

qu'il reçut le baptême , vers l'an 246 de Jésus-Christ. Les païens furent extrêmement choqués de son changement de religion : il y en eut qui le nommèrent par mépris *Coprien* , par une froide allusion de son nom au mot grec qui signifie *du fumier* ; et ils lui reprochaient qu'ayant un bel esprit , et propre à de grandes choses , il s'était abaissé à croire des contes de vieilles. Après sa conversion , il distribua aux pauvres les richesses qu'il avait acquises , et qui étaient grandes ; il vendit pour cela ses terres , et même des jardins qu'il avait près de Carthage. Il embrassa la continence parfaite ; il prit un habit de philosophe , et tout son extérieur était grave et modeste , quoique sans affectation. Il lisait continuellement l'Ecriture-Sainte ; et entre les auteurs ecclésiastiques , celui qui lui plaisait le plus était Tertullien qu'il appelait son maître par excellence. Il n'était encore que néophyte quand il fut élevé à la prêtrise par une dispense de la règle marquée par saint Paul ; et après la mort de Donat , évêque de Carthage , tout le peuple fidèle s'empressa à le demander. Il se cacha , et il fut découvert ; il voulut fuir , et on le garda à vue ; il fallut donc malgré lui consentir à son élévation et à la demande du peuple , ce qui arriva l'an 248. Dans son épiscopat , il montra toute la piété , la charité , la justice et la vigueur qu'on attendait de lui. L'Eglise était alors en paix par tout l'Empire sous

le règne de Philippe, chrétien, ou du moins favorable aux chrétiens; excepté à Alexandrie où il y eut une persécution particulière; mais Dèce, successeur de Philippe, publia un édit sanglant contre les chrétiens, et l'envoya à tous les gouverneurs des provinces. Dès le commencement de la persécution, le peuple infidèle de Carthage cria plusieurs fois dans le cirque et dans l'amphithéâtre : *Cyprien aux lions*. Ces cris l'obligèrent à se retirer; d'ailleurs, il en avait reçu l'ordre de Dieu; mais il ne le fit pas tant pour sa sûreté particulière, que pour le repos public de son Église, de peur qu'en se montrant avec trop de confiance, il n'excitât davantage la sédition qui avait commencé; cependant il fut proscrit, et ses biens confisqués. Les affiches portaient : Si quelqu'un tient ou possède des biens de Cécilius Cyprien, évêque des chrétiens, etc. Pendant son absence, il ne cessa point d'assister son troupeau de ses prières, de sa conduite, de ses instructions. On compte trente lettres qu'il écrivit dans cette retraite. Quand la persécution fut ralentie, en 251, saint Cyprien retourna à son Église, et y assembla un concile au sujet de ceux qui étaient tombés, par lequel il fut ordonné qu'ils ne seraient pas sitôt réconciliés, mais qu'ils feraient une longue pénitence, et cela afin de ne pas leur ôter toute espérance de paix, et que le désespoir ne rendît leur chute encore pire, et afin de ne rien

relâcher de la discipline. Dans le second concile, tenu l'année suivante par saint Cyprien, on traita les tombés avec plus de douceur; on distingua ceux qui étaient demeurés dans l'Église, de ceux qui avaient apostasié. Les premiers furent traités avec indulgence et réconciliés, au lieu que dans le concile précédent il avait été résolu de ne leur donner la paix que quand ils seraient en péril de mort; on ordonna dans celui-ci de la leur donner incessamment. La raison de ce changement de conduite fut l'approche de la persécution dont les évêques eurent connaissance par des visions et par des révelations fréquentes et certaines, et qu'ils savaient devoir être plus cruelle qu'auparavant. Quelques mois après, la peste se fit sentir vivement à Carthage; cette ville était pleine de corps morts dont personne ne prenait soin, sinon autant que l'intérêt l'y engageait. Saint Cyprien assembla le peuple, et l'excita aux œuvres de charité par les exemples de l'Écriture-Sainte. Ce fut à cette occasion qu'il composa l'écrit de la Mortalité, pour consoler les fidèles et les animer au mépris de la mort. Il tint son troisième concile sous l'empereur Valérien qui favorisa d'abord les chrétiens; il s'y trouva soixante-six évêques; on y traita particulièrement du baptême des enfants, qu'un nommé *Fudis* voulait qu'on ne baptisât que huit jours après leur naissance; ce concile est de l'an 253. Vers l'an

255 s'éleva cette fameuse dispute du baptême conféré par les hérétiques. Saint Cyprien soutint qu'il était nul ; ce qu'il fit confirmer dans le quatrième concile de soixante-onze évêques, tenu à Carthage l'année suivante ; et comme le pape Étienne et les autres évêques lui objectaient la nouveauté de ce sentiment, il assembla à la fin de la même année un cinquième concile de quatre-vingt-sept évêques qui décidèrent unanimement en sa faveur, et qui ordonnèrent que ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques seraient rebaptisés avant d'être reçus dans l'Eglise. Pendant ce temps, le maître des magiciens d'Égypte faisait tous ses efforts pour engager Valérien à persécuter les chrétiens ; et enfin il s'y détermina. Saint Cyprien fut le premier en Afrique qui confessa devant le proconsul qui l'envoya en exil, le 30 août 257, dans la ville de Curube, à cinquante milles de Carthage ; il y arriva le 14 septembre. Là, il eut une vision dans laquelle il apprit que son sacrifice n'était pas bien éloigné. Il revint de son exil l'année suivante, par la permission de l'Empereur, et demeura dans un jardin près de Carthage, qu'il avait rendu au commencement de sa conversion, et que la Providence lui avait rendu. Enfin il confessa encore une fois le nom de Jésus-Christ en présence du proconsul qui lui prononça ainsi sa sentence : *Il est dit que Thassius Cyprien sera exécuté par le glai-*

*ve. Cyprien répondit : Dieu soit loué. On le conduisit à la campagne dans un lieu uni, environné d'arbres ; il se mit à genoux sur la terre, et se prosterna pour prier Dieu. L'exécuteur étant venu, saint Cyprien lui fit donner vingt-cinq sols d'or ; il se banda lui-même les yeux, et il eut la tête tranchée le 14 septembre, sous le consulat de Tuscus et de Bassus, c'est-à-dire l'an 258, le même jour au bout de l'an où il avait eu la vision touchant sa mort. Les chrétiens qui avaient jeté des linges et des mouchoirs devant lui avant qu'il mourût, pour recueillir son sang, portèrent son corps après sa mort avec des cierges et des torches, et l'enterrèrent en grande solennité dans les aires de Macrobius, au chemin de Mappel, près les piscines, en une place qui appartenait à un officier nommé Candide. (*Acta sincer. martyrs*, pag. 216. *Pont in vita Cypr.*, pag. 10.)*

Les ouvrages de saint Cyprien qui sont venus jusqu'à nous sont, le livre ou la lettre à Donat touchant la grace de Dieu ; le Traité de la Vanité des Idoles ; trois livres des témoignages à Quirinus ; le livre de la conduite et de l'habit des Vierges ; celui de l'unité de l'Eglise ; le Traité des laps ou tombés ; un autre de l'Oraison Dominicale ; un de la mortalité, l'Exhortation au martyre ; l'Ecrit contre Démétrien, celui de l'aumône et des bonnes œuvres ; un du Bien de la Patience, un autre de l'Envie. Ses

lettres sont au nombre de soixante-dix , dont il y en a quinze à son clergé et à son peuple ; quatre au clergé de Rome ; huit au pape saint Corneille ; onze à divers confesseurs ; une au pape saint Luce ; deux au pape saint Étienne ; les autres à différens particuliers.

On attribue à saint Cyprien plusieurs traités qui ne sont pas de lui ; savoir, le Traité des Spectacles ; celui de la Discipline et du bien de la pudicité ; un autre de la louange du Martyre ; un écrit contre l'hérésie de Novatien ; un Cycle paschal de seize ans , avec un traité de la manière de régler la fête de Pâques ; l'ouvrage intitulé : *Des douze actions cardinales ou principales de Jésus-Christ* ; le livre contre le jeu des dez ; le Traité des montagnes de Sinaï et de Sion contre les juifs ; deux Oraisons où il est parlé de sainte Thècle ; l'ouvrage intitulé : *De la Singularité des Clercs* ; une Exposition du Symbole ; un autre traité qui a pour titre : *De l'Incrédulité des Juifs* ; un contre les juifs qui ont persécuté Jésus-Christ ; le Traité de la révélation du chef de saint Jean-Baptiste ; celui du double Martyre ; des douze abus du siècle ; de la Trinité , de la Pénitence ou confession de saint Cyprien ; un écrit intitulé : *le Festin* , et quelques poésies.

Nous commencerons par ses lettres , et nous suivrons l'ordre qu'a suivi M. Lambert dans sa traduction. La première est écrite à Donat ; c'est un entre-

tien que saint Cyprien eut avec son ami Donat , quelque temps après leur baptême où il décrit éloquemment les périls qu'on court dans le monde , et la grace que Dieu fait à une ame qu'il se retire pour l'appeler à son service. La seconde est du clergé de Rome au clergé de Carthage pendant la retraite de saint Cyprien. Le siège de Rome étant vacant par le martyre du pape saint Fabien , et saint Cyprien s'étant retiré à cause de la persécution de Dèce , le clergé de Rome écrivit au clergé de Carthage pour l'exhorter à soutenir les fidèles et à tâcher de relever ceux qui étaient déjà tombés. La troisième est la réponse de saint Cyprien à une lettre que le clergé de Rome lui avait écrite sur la mort du pape saint Fabien. Dans la quatrième , adressée aux prêtres et aux diacres de son Église , saint Cyprien donne quelques ordres à son clergé touchant ceux qui étaient en prison pour avoir confessé Jésus-Christ , et touchant les pauvres , et le prie d'user de discrétion pour ne point irriter les païens. Dans la cinquième , adressée aux mêmes , il avertit ceux qui avaient confessé Jésus-Christ devant les magistrats , et qu'on avait depuis mis hors de prison , d'être humbles et modestes , et de ne pas ternir par leur mauvaise conduite la gloire de leur confession. La sixième aux prêtres rogatiens et aux autres confesseurs , et pour louer les bons confesseurs , blâmer les autres , et leur envoyer

à tous quelque argent pour les assister. Dans la septième, il exhorte les prêtres et les diacres à prier beaucoup Dieu pour le fléchir, et à être bien unis. Par la huitième, adressée aux martyrs et aux confesseurs, touchant Mappalicus, saint Cyprien loue éloquemment les martyrs qui venaient d'endurer la mort pour Jésus-Christ, et exhorte à la persévérance ceux qui avaient souffert des tourmens pour son nom. La lettre neuvième, adressée aux prêtres et aux diacres, est touchant les prêtres qui avaient témérairement réconcilié ceux qui étaient tombés pendant la persécution, sans avoir consulté auparavant les évêques. Par la lettre dixième, aux martyrs et aux confesseurs, il les avertit de ne pas donner indifféremment des billets à tous ceux qui en demandent, mais de considérer quelle pénitence ils ont faite, et comment ils se gouvernent. La lettre onzième est à son peuple; c'est une réponse à la lettre que lui avaient écrite les martyrs, et à ceux qui demandaient qu'on les réconciliât. La douzième est adressée à son clergé, au sujet de ceux qui sont tombés et des cathécumènes; il exhorte les premiers à faire pénitence, et les autres à implorer la grace de la divine miséricorde qui ne leur sera pas refusée. Dans la treizième, écrite aux prêtres et aux diacres, il dit que ceux qui ont reçu un billet des martyrs, s'ils viennent à être dangereusement malades, seront

renvoyés à Notre-Seigneur avec la paix que les martyrs leur ont promise, après, cependant, qu'ils auront confessé leurs fautes et reçu l'imposition des mains; mais que les autres auraient tort de vouloir prévenir les confesseurs mêmes, et rentrer dans l'Eglise avant eux; que s'ils sont pressés, ils ont en leur pouvoir ce qu'ils demandent; qu'ils peuvent gagner la couronne pendant que dure le combat. La quatorzième, adressée au clergé de Rome, est une justification de sa retraite, et une récapitulation de ses lettres précédentes. Dans la quinzième lettre, il félicite les prêtres Moïse et Maxime de Rome de leur glorieuse confession, et se recommande à leurs prières. La lettre seizième est écrite par les confesseurs qui marquent à saint Cyprien qu'ils ont donné la paix à ceux qui sont tombés. Il paraît que Lucien a été le secrétaire de tous. La dix-septième lettre est sur la précédente et les deux suivantes. La dix-huitième est de Caldonius à saint Cyprien et aux prêtres de Carthage, à l'occasion de ceux qui avaient sacrifié aux idoles. Il demande comment on doit se conduire à leur égard. La dix-neuvième lettre est la réponse de saint Cyprien à la précédente. Il dit que puisqu'ils ont entièrement lavé leur crime, ils ne doivent plus désormais être sous la puissance du démon. La vingtième est une lettre de Célerin à Lucien. Célerin y apprend à son ami la mort de sa sœur qui

avait trahi Jésus-Christ pendant la persécution ; il le félicite sur ce qu'il a été établi chef des martyrs ; il lui recommande Numérie et Candide , et le prie de conjurer ceux qui seront couronnés les premiers de leur remettre le péché qu'elles ont commis. La vingt-unième lettre est la réponse de Lucien à Célerin qui lui apprend que la paix a été donnée à tous ceux qui étaient tombés. La lettre vingt-deuxième est de saint Cyprien au clergé de Rome, dans laquelle il blâme fortement Lucien d'avoir donné plusieurs billets écrits de sa main au nom de Paul, lorsqu'il était encore en prison, et même encore depuis sa mort. La vingt-troisième est de saint Cyprien à son clergé. Il y parle de la lettre précédente envoyée à Rome, de Satur, ordonné lecteur, et d'Optat, sous-diacre. La vingt-quatrième lettre est de saint Cyprien à Moïse et à Maxime, et aux autres confesseurs touchant leur confession et ceux qui étaient tombés. La vingt-cinquième lettre est la réponse de Moïse et de Maxime à saint Cyprien. La lettre vingt-sixième est de saint Cyprien à ceux qui étaient tombés et qui lui avaient écrit sur la paix que le martyr Paul leur avait donnée. La Lettre vingt-septième, du même à son clergé, touchant Caius, prêtre de Dide, et quelques autres qui communiquaient avec ceux qui étaient tombés. Lettre vingt-huitième, du même au clergé de Rome, touchant

ceux qui étaient tombés et qui usurpaient la paix que le martyr Paul leur avait donnée. Lettre vingt-neuvième du clergé de Rome à saint Cyprien, contre la hardiesse et la précipitation de ceux qui voulaient qu'on les reconciliât sur les billets des martyrs. Lettre trentième du clergé de Rome, sur le même sujet. Lettre trente-unième de saint Cyprien à son clergé touchant les lettres qu'il avait envoyées à Rome, et qu'il en avait reçues. Trente-deuxième lettre de saint Cyprien à son clergé, et à son peuple, touchant Aurèle, ordonné lecteur. Cet Aurèle avait confessé Jésus-Christ dans les tourmens, et c'est pour cela que saint Cyprien l'avait jugé digne du lectorat. Lettre trente-troisième, du même à son clergé, touchant Célerin, ordonné lecteur. La trente-quatrième, au sujet de Numidique, ordonné prêtre. Lettre trente-cinquième du même à son clergé, auquel il recommande les pauvres et les étrangers. Trente-sixième, afin qu'on rende toute sorte d'assistance aux confesseurs qui sont en prison. Trente-septième lettre de saint Cyprien à Caldonius, Herculanus et autres, sur l'excommunication de Félicissime qui troublait insolemment le repos des fidèles, et qui s'élevait contre son évêque. Saint Cyprien ajoute qu'il savait de bonne part qu'il avait commis un adultère. Augendus qui s'était joint à ce schismatique, est menacé de la même peine. La trente-huitième

tième lettre est de Caldonius, Herculanus, etc.; au clergé de Carthage, pour leur donner avis qu'ils ont retranché de leur communion Félicissime, Augendus, et plusieurs autres. Trente-neuvième lettre de saint Cyprien à son peuple, touchant cinq prêtres schismatiques de la faction de Félicissime. Lettre quarantième de saint Cyprien à Corneille, dans laquelle il lui apprend qu'il n'a point reçu l'ordination de Novatien. Quarante-unième au même, qu'il a approuvé son ordination. Il lui rend aussi compte de sa conduite au sujet de Félicissime et de ses adhérens. Quarante-deuxième du même au même, pour lui donner avis qu'il allait écrire aux confesseurs de Rome, que Novatien et Novat avaient abusé, pour les exhorter à retourner à leur mère; c'est-à-dire, à l'Eglise catholique; ce qu'il exécute par sa lettre quarante-troisième, adressée à Maxime et à Nicistrate, et aux autres confesseurs. Lettre quarante-quatrième de saint Cyprien à Corneille, touchant Polycarpe d'Adrumet. Pour entendre cette adresse, il faut savoir que Primitius qui avait porté la première lettre de saint Cyprien à Carthage, y étant de retour, lui rapporta une lettre de Corneille qui se plaignait que les lettres qu'on adressait d'Adrumet ne s'étaient pas adressées à lui, mais à son clergé, depuis que Juvénal et saint Cyprien étaient venus. Saint Cyprien lui répond que cela s'était

fait parce qu'ils avaient appris aux chrétiens de cette colonie la décision qu'ils avaient ignorée, à cause de l'absence de leur évêque qui avait été faite en Afrique; qu'on n'écrivait ni à Corneille, ni à Novatien, mais seulement au clergé de Rome, jusqu'à ce qu'on eût eu des nouvelles certaines de Caldonius et de Fortunat; qu'à présent son ordination était approuvée de tout le monde, et qu'il l'avait lui-même écrit à tous les évêques d'Afrique. Quarante-cinquième lettre de Corneille à saint Cyprien, touchant les confesseurs retournés à l'unité. Quarante-sixième, où saint Cyprien félicite Corneille de cet heureux retour. Lettre quarante-septième de Corneille à saint Cyprien, touchant la faction de Novatien qu'il appelle un scélérat; il fait une peinture affreuse de ceux qui prenaient le parti de ce schismatique. Lettre quarante-huitième, réponse de saint Cyprien à la précédente où Novat n'est point encore épargné. Lettre quarante-neuvième de Maxime, d'Urbain, de Sidonius et de Macaire à saint Cyprien, sur leur retour à l'unité. Cinquantième lettre de saint Cyprien, réponse à la précédente. Lettre cinquante-unième de saint Cyprien à Antonien qui avait été ébranlé par les lettres que l'antipape Novatien lui avait écrites; saint Cyprien tâche de le confirmer dans le parti du pape Corneille, et lui fait voir que son élection est bonne, et celle de

Novatien illégitime et schismatique. Lettre cinquante-deuxième, de saint Cyprien à Fortunat et aux autres évêques, touchant ceux qui ont été vaincus par les tourmens. Il est d'avis qu'ayant fait pénitence pendant trois ans, on leur donne la paix ; car, dit-il, puisqu'on a jugé à propos d'accorder la réconciliation à ceux qui font pénitence lorsqu'ils sont périlleusement malades, ceux-là, ce me semble, doivent avoir quelque avantage par-dessus eux, qui ne sont point tombés par lâcheté, mais qui, après avoir combattu et reçu des plaies honorables, vaincus par l'infirmité de la chair, n'ont pu remporter le prix de leur confession. Lettre cinquante-troisième, du même au pape Corneille, au nom du synode d'Afrique, qu'il faut donner la paix à ceux qui sont tombés, non-seulement s'ils viennent à être dangereusement malades, comme il avait été ordonné dans le synode d'Afrique précédent, mais à tous ceux qui sont tombés, et qui du jour de leur chute ont fait pénitence ; et cela à cause de la persécution qui était prête d'arriver. Lettre cinquante-quatrième, du même au même, touchant Fortunat et Félicissime, pour l'avertir de ne point ajouter foi aux calomnies que ces deux hommes répandaient contre lui. Lettre cinquante-cinquième, du même aux Thibartains, pour les exhorter au martyre. Lettre cinquante-sixième, du même au pape Corneille,

exilé, touchant sa confession. Lettre cinquante-septième, du même à Lucius, pape, retourné de son exil. Lettre cinquante-huitième, du même à Fidus, touchant le baptême des enfans. Lettre cinquante-neuvième, du même aux évêques de Numidie, touchant le rachat des fidèles d'entre les mains des barbares. Lettre soixantième, du même à Eucratius, touchant un farceur. Lettre soixante-unième, du même à Pomponius, touchant les vierges. Lettre soixante-deuxième, du même à Cecilius, sur le sacrement du calice du Seigneur, contre une mauvaise coutume qui s'était introduite en certains lieux, de n'offrir que de l'eau au sacrifice du Seigneur. Lettre soixante-troisième, du même à Épictète et au peuple d'Assures, sur ce que *Fortunatien*, autrefois leur évêque, et qui étant tombé dans l'idolâtrie pendant la persécution, avait été déposé, voulait rentrer dans sa dignité et en faire les fonctions. Lettre soixante-quatrième, du même à l'évêque Rogatien, touchant un diacre orgueilleux. Lettre soixante-cinquième, du même au clergé et au peuple de Furnes, touchant Victor qui avait nommé tuteur le prêtre Faustin, contre la règle de saint Paul : « Quiconque s'est enrôlé » au service de Dieu ne se doit » point embarrasser des affaires » séculières, afin de pouvoir » plaire à celui à qui il s'est, » donné. » Les lettres suivantes ont été écrites par saint Cyprien

sous le pontificat d'Étienne, et touchant le baptême des hérétiques. Lettre soixante-sixième du même à Étienne, touchant Marcien, évêque d'Arles, qui s'était joint à Novatien. Lettre soixante-septième, du même au clergé et au peuple d'Espagne, touchant Basilide et Martial. Lettre soixante-huitième, du même à Florentius Pupianus qui ajoutait foi aux calomnies qu'on répandait contre sa personne. Lettre soixante-neuvième, du même à Janvier et aux autres évêques de Numidie, qu'il faut baptiser les hérétiques. Lettre soixante-dixième, du même à Quintus, sur le même sujet. Soixante-onzième lettre du même au pape Étienne, au sujet du concile où il avait été ordonné qu'on baptiserait les hérétiques. Soixante-douzième lettre, du même à Jubaïen, sur le même sujet. Soixante-treizième lettre, du même, contre la lettre d'Étienne à Pompée, évêque de Sabra. Soixante-quatorzième lettre de Firmilien à saint Cyprien, contre la même lettre d'Étienne. Lettre soixante-quinzième de saint Cyprien à Magnus, des Novatien, qu'il les faut baptiser, et de ceux qui reçoivent le baptême dans le lit. Les lettres suivantes ont été écrites par saint Cyprien dans son exil et vers la fin de sa vie. Lettre soixante-seizième de saint Cyprien à Némésien, et aux autres martyrs qui étaient aux mines. Soixante-dix-septième, réponse de Némésien et des au-

tres martyrs à saint Cyprien. Soixante-dix-huitième, réponse de Lucius et des autres martyrs au même. Lettre soixante-dix-neuvième, réponse de Félix, Jades, Polyen, et des autres martyrs, au même. Lettre quatre-vingtième de saint Cyprien, à Rogatien le jeune, et aux autres confesseurs qui étaient en prison. Quatre-vingt-unième lettre, du même à Successus, des messagers de Rome qui annonçaient la persécution; c'était celle de Valérien. Lettre quatre-vingt-deuxième, du même à son clergé et à son peuple, touchant sa retraite un peu avant son martyre.

Traité de saint Cyprien.

1. Le livre de la Discipline, ou de la conduite et de l'habit des Vierges, fut composé par saint Cyprien, déjà prêtre, vers l'an 247. Son dessein, dans ce traité, est d'apprendre aux vierges qu'il avait sous sa conduite à garder, dans leurs habits et dans leur maintien, une modestie véritablement chrétienne. Il leur dit que la continence chrétienne ne peut s'allier avec des ornemens profanes. Il les avertit d'éviter soigneusement les choses qui peuvent nuire à leur chasteté, comme les noces, les bains publics. Il parle beaucoup des avantages de la virginité, et dit que c'est l'état le plus proche du martyre. Il appelle les vierges les fleurs odoriférantes de l'Eglise, le chef-d'œuvre de la grace, l'ornement de la nature, un ouvrage parfait et incorruptible, l'image de

Dieu, répondant à la sainteté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la plus illustre portion de son troupeau. Il convient que la virginité n'est pas absolument nécessaire, mais qu'elle est beaucoup plus excellente que tout autre état. Enfin, il conclut en priant les vierges de se souvenir de lui quand elles auront reçu dans le ciel la récompense de leur virginité.

2. Le Traité touchant ceux qui étaient tombés dans la persécution. Il y déplore la triste chute de ceux qui avaient apostasié. Il dit que la faute de ceux qui avaient été vaincus par la violence des tourmens serait plus pardonnable. Il passe aux remèdes, et déclame contre ceux qui leur accordaient une paix téméraire et précipitée. Il s'adresse ensuite à ceux qui avaient pris des billets des magistrats qui témoignaient qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent point fait, et il les avertit de ne se point flatter comme s'ils n'avaient pas besoin de pénitence. Il exhorte ceux qui se sentent coupables de cette faute à n'avoir point de honte de la découvrir et d'en faire pénitence, afin d'en obtenir le pardon. Il finit en exhortant les pécheurs à renoncer aux plaisirs du siècle, et à satisfaire la justice de Dieu par les travaux d'une longue et vénérable pénitence.

3. Le Traité de l'Unité de l'Eglise a été écrit à l'occasion du schisme des Novatiens et de la faction de Félicissime qui accor-

rait témérairement la grace de la réconciliation à tous ceux qui étaient tombés dans la persécution. Saint Cyprien lut cet ouvrage, aussi bien que le précédent, dans un concile d'Afrique tenu en 251, et les envoya ensuite à Rome, comme il le témoigne dans la cinquantième lettre, selon l'ordre de Pamélius, que nous avons suivi. Il fait voir dans ce traité que l'Eglise de Jésus-Christ est essentiellement une, et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Il dit que c'est pour marque de cette unité que Jésus-Christ a édifié son Eglise sur saint Pierre, et qu'il s'est adressé à lui seul pour lui donner la puissance des clefs, quoiqu'après sa résurrection il donne une puissance égale à tous les apôtres; que comme l'Eglise est une, il n'y a qu'un seul et unique épiscopat dont chaque pasteur possède solidement une portion; que ceux qui sont hors de cette Eglise n'ont aucun salut à espérer, etc. Enfin il exhorte tous les chrétiens à rentrer dans cette unité, et à n'avoir aucun commerce avec les schismatiques.

4. Le livre de l'Oraison Dominicale, composé vers l'an 252. On le divise en sept parties; dans la première, il fait voir que l'Oraison Dominicale est la plus excellente prière et la plus efficace, puisqu'elle vient de Jésus-Christ; dans la seconde, il traite de la manière dont nous devons prier; dans la troisième, il nous apprend ce que nous devons

demander. Il remarque que nous ne prions pas au singulier, mais au pluriel, parce que c'est une prière commune; que le pain spirituel que nous demandons est le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Dans la quatrième, il dit que Jésus-Christ nous a appris à prier, et que, comme lui, nous devons prier continuellement; dans la cinquième, il recommande l'attention dans la prière, et il nous apprend que le prêtre l'exigeait dès ce temps-là à la messe, en disant : *Sursum corda*; élevez vos cœurs; à quoi le peuple répondait : *Nous les avons au Seigneur*. Dans la sixième partie, il exhorte de joindre les bonnes œuvres, comme l'aumône, le jeûne, à la prière. Enfin, dans la dernière partie, il traite du temps de la prière, et remarque les heures les plus solennelles pour la faire, comme tierce, sexte, none, le matin, le soir. Il conclut en disant que les chrétiens doivent prier Dieu en tout temps, et faire dès cette vie leur bonheur de ce qui le fera en l'autre. Saint Augustin a admiré ce Traité; il en a recommandé la lecture aux moines d'Adrumet, comme contenant tout ce qu'on doit penser de la nécessité de la grace et de son efficacité.

5. Le livre à Démétrien, ou plutôt contre Démétrien, juge d'Afrique, est une réponse que fait saint Cyprien à l'accusation que les païens formaient contre les chrétiens, qu'ils étaient cause des guerres, de la peste, des fa-

mines, et des autres calamités qui affligeaient l'Empire romain, parce qu'ils n'adoraient pas les dieux. Il montre que ces malheurs du monde qui vieillit tous les jours, se doivent plutôt attribuer aux crimes et à l'impiété des hommes; et que bien loin d'accuser les chrétiens d'en être cause, parce qu'ils n'adorent pas les faux dieux, ce sont les païens qui les attirent sur les hommes, parce qu'ils n'adorent pas le vrai Dieu.

6. Le Traité de la Vanité des Idoles. Saint Cyprien, pour faire voir le ridicule de cette superstition, y décrit élégamment son origine, et montre qu'elle vient de ce qu'autrefois il y eut des rois dont la mémoire a été honorée après leur mort par leurs sujets. Il décrit ensuite leurs jalousies, leurs incestes, leurs homicides, leurs vices et leurs passions brutales; après quoi il soutient qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, parce qu'étant tout-puissant il ne peut avoir de compagnon de sa puissance. Cela, dit-il, se peut prouver par l'exemple des Empires d'ici-bas. Où a-t-on vu deux rois sur un même trône vivre long-temps en bonne intelligence? Et un peu après: Les abeilles n'ont qu'un roi; les troupeaux n'ont qu'un conducteur: à plus forte raison donc il n'y a qu'un maître de l'Univers qui fait tout ce que vous voyez par sa parole, le gouverne par sa sagesse, l'entretient par sa vertu. Il parle ensuite de Jésus-Christ, le Verbe de Dieu qui a été en-

voyé pour apporter le salut aux hommes. Ce traité est tiré en partie de Minutius Félix et de Tertullien.

7. Le Traité de la Peste ou de la Mortalité. Nous avons dit ci-dessus que ce traité fut composé à l'occasion de la peste qui affligea l'Empire romain, et principalement l'Afrique, l'année de la mort de Gallus et de Volusien. Saint Cyprien y exhorte les fidèles à ne point craindre la mort comme la craignent ceux qui ne connaissent point le vrai Dieu, et qui n'ont aucune espérance pour l'autre vie. Ceux-ci, dit-il, se plaignent et souffrent leur mal avec impatience, au lieu que le chrétien fait alors paraître sa foi; et s'il n'a pas l'avantage de confesser Jésus-Christ par les tourmens, il n'est pas pour cela privé de la couronne. Nous ne devons donc pas pleurer ceux de nos frères que Jésus-Christ a attirés à lui, puisque nous ne les avons point perdus, mais qu'ils sont seulement allés devant nous à un voyage qu'il nous faut tous faire. Il exhorte enfin tous les chrétiens à souhaiter avec ardeur le jour bienheureux de leur mort qui les délivre de l'exil de cette vie, et qui leur donne entrée dans le royaume des cieux qui est leur patrie, pour être éternellement dans la compagnie des Saints avec Jésus-Christ.

8. Le Traité des OEuvres de miséricorde et de l'Aumône où saint Cyprien montre par plusieurs autorités de l'Écriture, et

par plusieurs raisons, la nécessité qu'il y a de faire l'aumône. Il y réfute les fausses excuses, et combat les vains prétextes dont les riches ont coutume de se servir pour se dispenser de la faire. Il remarque que de son temps chacun apportait un pain pour la célébration de l'Eucharistie.

9. Le livre de la Patience fut composé par saint Cyprien à l'occasion de la question sur la réitération du baptême des hérétiques, pour faire voir qu'il faut toujours conserver la patience et la charité dans les contestations qu'on peut avoir avec ses frères. Saint Cyprien l'envoya, aussitôt après qu'il l'eut achevé, à l'évêque Jubaïen, avec la lettre qu'il lui en écrivit. Il y exhorte les chrétiens à la patience par l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, tant de l'ancien, que du nouveau Testament.

10. Le livre de l'Envie est écrit quelque temps après celui de la Patience. Il détourne les chrétiens de ce vice qui est la source de tous les maux, et les exhorte à la pratique de la charité et de l'humilité chrétienne.

11. L'Exhortation au martyre, adressée à Fortunat, suit dans l'édition de M. Baluze. Il faut qu'elle ait été écrite en 253. C'est un recueil de passages de l'Écriture, pour exhorter les chrétiens à confesser courageusement le nom de Jésus-Christ, et à souffrir généreusement le martyre dans la persécution qui

était proche. Elle contient douze chapitres; le premier, pour montrer la fausseté des idoles; le second, qu'il ne faut adorer que Dieu seul; le troisième, que ceux qui sacrifient aux idoles seront punis de Dieu; le quatrième et le cinquième, que Dieu ne pardonne pas aisément l'idolâtrie, et qu'il punit de mort ceux mêmes qui la conseillent; le sixième, que nous devons préférer Jésus-Christ à tout; le septième, qu'il faut bien prendre garde de perdre la Grâce; le huitième, qu'il faut persévérer dans la loi; le neuvième, que l'affliction sert à nous éprouver; le dixième, qu'il ne faut rien craindre, parce Dieu est plus puissant pour nous protéger que le diable pour nous vaincre; le onzième, que le monde nous doit haïr, et que les gens de bien ont toujours souffert; le dernier enfin expose les récompenses que nous recevrons dans le ciel.

12. Trois livres des témoignages à Quirin, contre les Juifs, qui sont un recueil de divers passages de l'ancien et du nouveau Testament, sur les oracles qui promettaient le Messie, sur leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, et sur les obligations de la loi nouvelle. Ce traité et le précédent ont été regardés par différens éditeurs comme n'étant pas de saint Cyprien; mais M. Baluze a prouvé évidemment qu'ils sont de ce Père, et qu'ils se trouvent dans les meilleurs manuscrits qu'il a consultés.

Dispute de saint Cyprien avec l'Eglise de Rome.

Au commencement de l'année 256, c'est-à-dire la neuvième du pontificat de saint Cyprien, s'éleva une grande dispute sur la validité du baptême des hérétiques, qui pensa causer un schisme dans l'Eglise. Ce fut premièrement en Afrique qu'elle fut agitée; et saint Cyprien fut le premier de ce temps-là qui soutint que le baptême des hérétiques était nul, et qu'il fallait les baptiser quand ils revenaient à l'Eglise. Saint Cyprien tenait cette doctrine dès auparavant, comme il paraît dans son Traité de l'Unité de l'Eglise, et il la tenait de son prédécesseur Agrippin, évêque de Carthage, qui avait été le premier à changer l'ancienne coutume. Saint Cyprien, frappé des raisons très-fortes en apparence que l'on apportait contre le baptême donné par les hérétiques, et ne voyant pour le défendre que l'autorité d'une coutume déjà attaquée dans sa province, crut devoir soutenir ce qui lui paraissait le plus véritable. En Orient de même, dès le temps du pape Corneille, comme le dit Rufin, ou dès auparavant, plusieurs évêques de Cappadoce, de Galatie, de Cilicie, et des autres provinces voisines, avaient jugé qu'il fallait rebaptiser les hérétiques. Saint Denis évêque d'Alexandrie, avait dit la même chose dans sa lettre à Philémon, dont Eusèbe rapporte quelques frag-

mens, liv. 7 de son *Hist. ecclés.*, ch. 7; ce qui n'empêchait pas qu'on n'observât tranquillement ailleurs l'ancienne tradition. Ce ne fut que sous le pontificat d'Étienne que cette question fut agitée avec chaleur. Il semble que les Novatiens aient donné lieu à cette dispute. Ils rebaptisaient les catholiques qui passaient à leur parti; et afin, de ne pas les imiter, quelques évêques d'Afrique qui auparavant rejetaient le baptême des hérétiques, suivant le synode tenu par Agrippin, crurent qu'ils devaient s'en départir, et ne plus rebaptiser ceux qui quittaient l'hérésie. Ce que dit saint Cyprien, dans sa lettre à l'évêque Jubaien, semble appuyer cette conjecture : *Nous ne nous arrêtons point, mon très-cher frère dit-il, à ce que vous dites que les Novatiens rebaptisent ceux qu'ils nous débauchent.* Et un peu plus bas : *Quelle raison est-ce là, qu'à cause que Novatien a la hardiesse de rebaptiser, nous ne le devons pas faire?*

Les évêques de Numidie, au nombre de dix-huit, consultèrent sur cela saint Cyprien. Leur lettre fut lue dans un concile de trente-deux évêques et de plusieurs prêtres où S. Cyprien présidait. Ils répondirent, suivant la doctrine établie depuis longtemps par leurs prédécesseurs, que personne ne peut être baptisé hors de l'Eglise. Cependant cette question, faisant déjà du bruit par les différentes opinions des évêques mêmes d'Afrique, saint

Cyprien convoqua un second concile où il appela aussi les évêques de Numidie. Ils s'assemblèrent au nombre de soixante-cinq, et décidèrent de nouveau qu'il n'y a point d'autre baptême que celui qui se donne dans l'Eglise catholique. Saint Cyprien donna avis de ce concile au pape saint Étienne, et lui envoya en même temps copie de la lettre synodale de son concile précédent, adressée aux évêques de Numidie, et d'une autre qu'il avait écrite sur le même sujet à l'évêque Quintus de Mauritanie. « J'ai cru, dit-il, vous devoir écrire sur ce sujet qui regarde l'unité et la dignité de l'Eglise catholique, et en devoir conférer avec une personne aussi grave et aussi sage que vous; persuadé que votre piété et votre foi vous rendront agréable ce qui est conforme à la vérité. Au reste, nous savons qu'il y en a qui ne veulent point quitter les sentimens dont ils sont une fois imbus, et qui gardent leurs usages particuliers, sans préjudice de la concorde entre les évêques; en quoi nous ne faisons violence, ni ne donnons la loi à personne. » Avec ces lettres, saint Cyprien envoya à Rome deux évêques; mais le pape saint Étienne ne voulut, ni leur parler, ni les voir, et défendit même aux fidèles de les recevoir, ni d'exercer envers eux la simple hospitalité. Il écrivit à saint Cyprien une lettre, où il décidait la question en ces termes : *Si quelqu'un vient à nous, de quelque hérésie que ce soit, que l'on garde, sans rien*

innover, la tradition, qui est de lui imposer les mains pour la pénitence. Par cette même lettre il rejetait la décision du concile d'Afrique, et déclarait qu'il ne communiquerait plus avec Cyprien et les autres évêques du même sentiment, s'ils ne quittaient leur opinion. Cette lettre ayant été portée en Afrique, saint Cyprien, ému du procédé d'Étienne, envoya la lettre avec la réfutation qu'il en fit, non-seulement à Pompée d'Afrique; mais aussi à Firmilien et aux autres évêques de Cappadoce qui étaient de l'avis de Saint Cyprien. Firmilien l'ayant reçue, lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il réfute amplement l'opinion et la lettre d'Étienne, et établit la discipline que défendait saint Cyprien, disant qu'elle avait été pratiquée dans son pays de temps immémorial, et établie dans deux synodes nombreux tenus à Icone et à Synnade. Quand saint Cyprien eut reçu cette lettre, il fit assembler un synode à Carthage, dans lequel on lut une lettre qu'il avait écrite à Jubaien sur cette question, et tous les évêques donnèrent leurs suffrages en faveur de l'opinion de saint Cyprien. Voilà en peu de mots l'histoire de cette célèbre querelle entre deux grands évêques que l'Église révère tous deux comme saints. Ce qui fait que l'erreur de saint Cyprien et de Firmilien ne nuit pas à leur sainteté, c'est qu'ils conservèrent toujours de leur part, avec saint Étienne, l'unité

de l'Église et la pureté, et qu'ils soutenaient de bonne foi une mauvaise cause qu'ils croyaient bonne, et sur laquelle il n'y avait point encore eu de décision reçue par un consentement unanime de toute l'Église. Le sentiment de saint Étienne a prévalu, parce qu'il était le plus ancien, le plus universel, et par conséquent le meilleur. Les évêques africains changèrent d'avis; les Orientaux se rétractèrent; et enfin cette question fut entièrement assoupie par l'autorité du concile universel, c'est-à-dire, pour le plus tard, au concile de Nicée.

Les meilleures éditions des œuvres de saint Cyprien sont celles de Pamélius, à Anvers en 1568 et 1589, in-fol.; Paris en 1574, in-fol.; et en 1603, 1607, 1616, 1632, 1644; de Rigault, en 1648 et 1666; d'Oxford, en 1682, réimprimée à Paris en 1700, in-fol.; de M. Baluze, commencée en 1717, et achevée en 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, par les soins de Dom Maran, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur qui y a ajouté de nouvelles notes, une préface et, la vie de saint Cyprien. M. Lombert donna en 1672 tous les ouvrages de saint Cyprien, en français, à Paris; et ils ont été réimprimés en la même langue, à Rouen, en 1716, in-4°. Cette traduction, que l'on estime pour son élégance et sa pureté, est accompagnée de remarques très-recherchées et d'une nouvelle vie de saint Cyprien, tirée de ses

écrits. M. Lambert a aussi traduit la vie de saint Cyprien par le Diacre Ponce, avec les divers actes de son martyre, et le Traité de la réitération du Baptême, dont l'auteur est incertain. Tous les ouvrages de saint Cyprien contiennent des instructions solides et des choses importantes sur la discipline. Son style est mâle, éloquent, grave, élevé et digne de la majesté du christianisme. Il est d'ailleurs naturel et n'a rien du déclamateur. Lactance dit de ce saint docteur, qu'il avait les trois qualités que doit avoir un orateur, qui sont de plaire, d'instruire, de toucher; et qu'il n'est pas aisé de distinguer en laquelle de ces trois choses il a le plus excellé. Saint Jérôme compare ses écrits à une source très-pure, dont les eaux calmes et paisibles coulent avec une agréable douceur. Ils ressemblent aussi très-souvent à un torrent impétueux qui, dans sa course rapide, rompt tous les obstacles qu'on lui oppose, et entraîne tout ce qu'il rencontre. Les plus célèbres écrivains de l'antiquité en ont fait de semblables éloges. (Voyez saint Paulin, *carm.* 26, page 293, tom. 3, *Bibliothèque des Pères*. Lactance, lib. 5, *Instit.*, cap. 1; pag. 589. Saint Jérôme, de *Vir. Illustr.*, cap. 67, pag. 150. Saint Ponce, *vie de saint Cyprien*. La même vie, par Dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe; et celle que Dom Maran a mise au-devant de l'édition des œuvres de saint Cy-

prien.) Cette dernière vie est préférable à celle de Dom Gervaise, et peut être regardée comme un excellent morceau d'histoire ecclésiastique. L'auteur y examine d'abord la différence qui est entre saint Cyprien de Carthage et Cyprien d'Antioche; il s'étend sur la conversion du premier, sur ses études et sur ses écrits, avant et depuis son épiscopat. Il fait connaître l'origine et le progrès de la persécution de Dèce, le nombre des tombés et des confesseurs; ce qui donne lieu de parler au long des libellatiques dont il est si souvent fait mention dans les écrits du saint évêque de Carthage. L'affaire de Novatien occupe une partie de cette vie, et y est traitée avec beaucoup d'exactitude. (V. aussi MM. de Tillemont, Fleury, Cave. Dupin, troisième siècle; et le père Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecclés.*, tom. 3.)

CYPRIEN, surnommé le Magicien, pour le distinguer de l'évêque de Carthage, avec lequel plusieurs anciens l'ont confondu, était de la ville d'Antioche en Syrie. Ses parens qui étaient riches, mais plus superstitieux que le reste des païens, le dévouèrent au démon dès l'âge de sept ans, et le firent élever dans toutes les sciences des sacrifices, de l'astrologie judiciaire et de la magie. Étant à Antioche, il épuisa tous les secrets de son art diabolique pour corrompre la pudicité d'une jeune vierge chrétienne, nommée Justine; mais

l'inutilité de ses efforts lui fit ouvrir les yeux sur la faiblesse des démons. Il se convertit, et se mit sous la conduite d'un chrétien nommé Eusèbe qui avait autrefois étudié avec lui, et qui lui fut d'un grand secours pour le soutenir dans les peines et les tentations qu'il eut à essayer. Il brûla tous ses livres de magie, vendit ses biens en faveur des pauvres, et n'oublia rien pour réparer ses crimes passés. Il s'occupait dans les pénibles exercices de la pénitence, lorsqu'il fut arrêté comme chrétien, avec sainte Justine qui avait été l'occasion de son changement, pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien. On les mena devant un juge que quelques uns nomment Eutolme, qui, sur le refus qu'ils firent de sacrifier, ordonna que Cyprien serait suspendu au cheval, et qu'on lui déchirerait les côtés avec des ongles de fer, et que Justine serait fouettée avec des nerfs de bœuf. Il les éprouva encore par divers autres tourmens très-cruels, et les fit conduire à l'empereur Dioclétien qui était à Nicomédie. Il les condamna aussitôt à être décapités; ce qui fut exécuté l'an 304, sur le bord d'un ruisseau appelé *Gallus*, ou dans la petite ville de Gallique qui n'en était pas loin. Leurs corps furent portés à Rome, et déposés dans la suite des temps auprès du baptistère de l'église de Saint-Jean-de-Latran. Les Grecs en font la fête le 2 octobre, et les

latins le 26 septembre. On prétend qu'on a des reliques de saint Cyprien, martyr d'Orient, à Toulouse, dans l'église du faubourg, dédiée sous le nom de saint Cyprien et de sainte Justine, martyrs, et sous celui de saint Nicolas. *Voyez* l'extrait que Photius a fait des trois livres en vers sur le martyre de sainte Justine et de saint Cyprien, composés par l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune. (Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 5. Baillet, 26 septembre.)

CYPRIEN (saint), évêque de Toulon en Provence, se retira de bonne heure dans la célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille, d'où il fut appelé à Arles par saint Césaire qui le fit diacre de son Église. Ce saint évêque ayant été calomnié auprès d'Alaric, roi des Wisigots, comme s'il lui avait manqué de fidélité, Cyprien alla trouver le prince, et lui prouva si évidemment l'innocence de saint Césaire, qu'il le rétablit aussitôt sur son siège. Vers l'an 516, saint Cyprien fut fait évêque de Toulon, et il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec une vigilance qui lui fit rétablir dans tout son diocèse la pureté de la foi, contre l'infection de l'hérésie arienne, et celle des mœurs, contre les désordres causés par la guerre. Il se trouva l'an 524 à un concile d'Arles où présidait saint Césaire, avec lequel il fut toujours étroitement uni. Il assista aussi à celui d'Orange, de l'an 529; à celui de Vaison, de la

même année; à celui de Valence en Dauphiné, aussi de la même année, sur les matières de la grace, contre les demi-Pélagiens; à celui d'Orléans, de l'an 541. Il mourut en paix au milieu de son peuple, autant qu'on peut le conjecturer, avant l'an 549. Son corps fut enterré dans son église, dont il est le second titulaire après la sainte Vierge, et on l'y conserve encore aujourd'hui. Le Martyrologe de France qui suppose trois saints de Toulon du nom de Cyprien, l'un martyr, l'un évêque, le troisième abbé, marque la fête de tous les trois au 3 octobre. La vie de saint Cyprien, écrite par un auteur inconnu, est un ouvrage du onzième siècle au plus tôt qui ne mérite de croyance qu'autant qu'il est d'accord avec l'histoire publique. (Baillet, 3 octobre.)

CYPRIEN ou SUBRAND (saint), abbé à Périgueux. (*Voy. SUBRAND.*)

CYPRIEN (saint), évêque d'Unizibir, fut l'un des quatre mille neuf cent soixante-seize martyrs et confesseurs d'Afrique, sous Hunneric, roi des Vandales, l'an 483. Ce saint évêque n'était point d'abord du nombre des confesseurs qui avaient été condamnés à l'exil dans le désert. Il les suivait volontairement pour les soutenir et les consoler; mais son zèle le fit bientôt condamner avec les autres; ce qu'il souhaitait ardemment. Il souffrit plusieurs supplices, sans compter les incom-

modités d'une cruelle prison. L'Église grecque honore la mémoire de tous ces saints martyrs et confesseurs le 7 septembre; et la latine, le 12 octobre.

CYPRIEN, Espagnol, religieux de Cîteaux, et professeur d'Alcala, mort l'an 1560, a laissé, 1° des commentaires sur les prophètes Isaïe, Jérémie, Nahum; sur le livre de Job; sur les Évangiles de saint Jean et de saint Matthieu, et sur l'Apocalypse, imprimés à Alcala et à Louvain en 1582, et à Lyon en 1568. 2° Trois livres sur les Cantiques de Salomon, ibid. 3° Un traité de la Création du monde, et autres ouvrages manuscrits. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1123.)

CYPRIEN DE GAMACHES, capucin de la province de Paris, professeur en théologie, et missionnaire apostolique en Angleterre, aumônier de Henriette, reine d'Angleterre, et confesseur de sa fille la duchesse d'Orléans, se distingua dans le dernier siècle par sa science, par son zèle et par la pureté de ses mœurs religieuses et chrétiennes. On a de lui, 1° les Exercices de l'âme royale, ou les Devoirs propres de l'homme chrétien; à Paris, de l'imprimerie royale, 1631 et 1655, 2 volumes in-4°. 2° Avis familiers de la bonne vie et de la mort du chrétien; à Paris, chez Cramoisy, 1658, 2 vol. 3° *De missione Capucinatorum in Angliam ab anno 1630 ad usque 1658*, ibid., 1659. (Le père Jean de Saint-Antoine,

Biblioth. univers. franci,
pag. 284 et 285.)

CYPRIEN DE SAINTE-MA-
RIE, religieux du tiers-Ordre de
Saint-François, Espagnol de la
province de Grenade, définitiveur
et professeur en théologie, dans
le dix-septième siècle, a publié,
1° un traité en espagnol des Al-
lusions de l'Écriture-Sainte aux
mœurs, rites, cérémonies an-
ciennes; et aux propriétés des
animaux, des plantes, des pierres
précieuses, propres aux soli-
tudes de Jésus-Christ et de sa mère
immaculée, à Grenade, 1654,
in-4°. 2° *Diligens compendium,*
quo probatur mysterium imma-
culatæ conceptionis B. Mariæ
Virginis esse propè diffinibile,
ibid, 1661. 3° Un traité en es-
pagnol, imprimé à Grenade en
1645, touchant la résurrection
de la sainte Vierge, où il avance
que la sainte Vierge n'est point
ressuscitée en terre, mais au ciel
où les anges ont élevé son corps
de la terre. 4° Une apologie de
ce traité, à Grenade, 1645,
in-4°. 5° Un traité, aussi en es-
pagnol, sur la révélation de
s'abstenir plusieurs jours de man-
ger, ibid., 1649, in-4°. 6° Des
Sermons. 7° Marial, ibid., in-4°.
(Le père Jean de Saint-Antoine,
ibid.)

CYPRIEN DE LA NATIVITÉ
DE LA VIERGE, carme dé-
chaussé, nommé André de Com-
pans dans le 17^e siècle, naquit à
Paris le 26 novembre 1605. Il
voyagea dans le Levant, savait
plusieurs langues, et commen-
çait à figurer dans le monde,

lorsqu'il prit la résolution de
tout quitter pour se faire reli-
gieux. Il prononça ses vœux so-
lennels dans le couvent des Car-
mes déchaussés de Paris, le 18
septembre 1633, et il mourut
le 16 septembre 1680. Nous
avons de lui : 1° le Monde saint,
ou manière de vivre saintement
dans chaque état; Paris, 1650,
in-8°. 2° de l'Exercice de l'Orai-
son pour chaque état, ibid.,
in-8°. 3° Description des Hermi-
tages et de la vie hérémétique
des Carmes déchaussés; Paris,
1651, in-4°, et 1668, in-4°. 4° La
Clef des Trésors célestes,
ou de l'Exercice de la présence
de Dieu; Paris, 1651, in-12, et
à Bruxelles, 1672, in-16. 5° Con-
seils spirituels; à Paris et à Lyon,
1661, in-12. 6° Les douceurs de
la croix; Paris, 1661, in-12. 7°
Recueil des vertus et des écrits
de la baronne de Neuville; Paris,
166, in-18. 8° L'aveu-
glement et l'ingratitude sans pa-
reille, en forme de dialogue
entre deux solitaires; Bruxelles,
1664, in-8°. 9° Méditations sur
l'éternité, pour les grands et les
petits et pour chaque état;
Rouen, 1665, et à Paris, 1672,
in-12. 10° Contre ceux qui se
battent en duel; Paris, 1651,
in-8°. 11° Pratique chrétienne
pour se préparer à bien mourir
et pour aider les moribonds;
Paris, 1651. Le père Cyprien de
la Nativité a aussi traduit en
français plusieurs ouvrages de
piété espagnols et italiens. (*Bibl.*
Carmelit., t. 1, col. 355, 356.)

CYPSELLA, ville épiscopale.

de la province de Rhodope au diocèse de Thrace, sous la métropole de Trajanople sur l'Èbre, entre Apros et Trajanople. L'empereur Justinien-le-Vieux la nomma de son nom Justinianople et la nouvelle Justinienne, comme il paraît par les actes des conciles. On l'appelle aujourd'hui Ipsala. Voici ses évêques :

1. Georges, qui assista au cinquième concile général.

2. Théophylacte, au septième.

3. Étienne, au huitième.

4. Léon, en 997, souscrivit au décret du patriarche Sisinnius II, sur les noces.

5. Pierre, à celui du patriarche Alexis, sur les dotations des monastères.

6. Jean, au concile de Luc Chrysoberges, en 1166, sur la foi des Allemands. Cypsella fut érigée en archevêché en 869. (*Oriens christ.*, t. I, pag. 1204.)

CYR, ou CYRUS, ou CYRRHUS, ou CYROPOLIS. (*Voy. CYRRHUS.*)

CYR, martyr d'Égypte, exerçait la médecine à Alexandrie lorsqu'il fut déféré comme chrétien au gouverneur de la ville l'an 304. Ayant eu avis qu'on devait l'arrêter, il se sauva en Arabie où il fut joint par un soldat chrétien de la ville d'Édesse en Mésopotamie, nommé Jean, avec lequel il passa en Égypte, sur la nouvelle qu'il eut qu'une dame chrétienne, appelée Athanasie, avait été arrêtée pour sa religion avec ses trois filles Théoctiste, Théodote et Eudoxie. Il alla trouver à Canope ces quatre

prisonnières de Jésus-Christ ; pour les encourager, et y fut arrêté lui-même avec Jean, son compagnon. On les fit cruellement fouetter et meurtrir de coups tous deux en présence de sainte Athanasie et de ses filles. On leur brûla ensuite les côtés avec des torches ardentes, et l'on répandit du sel et du vinaigre dans leurs plaies. Ces tourmens et beaucoup d'autres étant également inutiles, on leur coupa la tête le 31 janvier de l'an 311, selon la commune opinion. On prétend que les corps de saint Cyr et de saint Jean furent transportés de Canope dans un bourg voisin appelé Manuthe par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, et ensuite à Rome, d'où il s'est fait des distributions de leurs reliques en divers endroits de l'Europe. Leurs actes, écrits en grec par saint Sophron, évêque de Jérusalem, trois cents ans après eux, ont été traduits en latin par Anastase le Bibliothécaire. (Baillet, 31 janvier.)

CYR (saint), martyr de Tarse, et fils de sainte Julitte, n'était âgé que de trois ans lorsque sa mère fut mise à la question pour la foi de Jésus-Christ, par l'ordre d'Alexandre, gouverneur d'Isaurie. Le juge, l'ayant pris sur ses genoux pour le flatter, voyant qu'il ne pouvait l'empêcher de pleurer et de crier qu'il était chrétien, le prit par le pied et le jeta de colère du haut de son tribunal contre terre. Le saint enfant eut la tête cassée de cette chute, et remporta ainsi la cou-

ronne du martyre. (V. JULITTE.)

CYRAN (saint), *Sanctus Sigrannus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le Berry, diocèse de Bourges, était située dans un petit pays appelé Brenne-sur-la-Claise. Elle reconnaissait pour son patron et fondateur saint Cyran, dont on fait la fête le 4 septembre. Ce saint abbé avait construit d'abord dans le bois de Brion, l'an 635, un petit monastère qu'on nomma Millebec. Six ans après, il en bâtit un autre plus considérable dans un lieu plus agréable, nommé Lonrey, sur la rivière de la Claise, et il le mit sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, et sous la règle de saint Benoît. Cette abbaye fut rebâtie et réformée au milieu du 17^e siècle par l'abbé de Barcos. Elle avait été unie dans les derniers temps à l'évêché et au séminaire de Nevers. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 130.)

CYRAN (abbé de Saint-).
Voyez DU VERGER.

CYRE, vierge, anachorète de Syrie, et compagne de sainte Marane. (Voyez MARANE.)

CYRÉNAIQUES, hérétiques qui parurent vers l'an 175; et qui prétendirent qu'il ne fallait point prier, parce que Jésus-Christ avait dit savoir les choses dont nous avions besoin. (Hoffmann, *Lexic.*)

CYRÈNE, province de l'Ibérie ou Albanie. C'est là que se trouve le fleuve Kir ou Cyrus, qui se décharge dans la mer Caspienne. C'est à cette Cyrène que

Teglatphalassar transporta les habitants de Damas, ainsi que le prophète Amos l'avait prédit vingt-cinq ans auparavant: *Transferetur populus Syriæ Cyrenem.* (Amos, 1, 5.)

CYRÈNE, ville et province de la Lybie pentapolitaine, entre la grande Syrté et la Maréote. C'est de là qu'était Simon le Cyrénéen, que les soldats romains chargèrent de la croix de Jésus-Christ. La ville de Cyrène s'appelle aujourd'hui Cairoan, et elle est dans le royaume de Barca. Le canton où est située cette ville s'appelle Mesrata. (*Matth.*, 27, 32.)

Cette même ville de Cyrène, qu'on nomme aussi aujourd'hui Carvan, est épiscopale. Il y a eu des chrétiens dès la prédication des Apôtres. Entre les juifs qui se trouvèrent le jour de la Pentecôte à Jérusalem, et qui crurent en Jésus-Christ, on compte ceux qui habitaient les parties de la Lybie qui est autour de Cyrène. Entre les prophètes et les docteurs de l'Eglise d'Antioche, auxquels le Saint-Esprit ordonna de désigner Saul et Barnabé pour prêcher aux Gentils, était Luc de Cyrène. Il n'y a point de doute que Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus, que les juifs contraignirent de porter la croix après Jésus-Christ, ne fût déjà son disciple. Saint Marc l'Evangéliste avait déjà prêché dans cette ville avant d'aller à Alexandrie, et il y a toute apparence qu'il y laissa un évêque. Cyrène est

nommé Cirwam par les Arabes. Voici ses évêques :

1. Luce, dont on fait la fête le 6 mai.

2. Théodore, le 4 juillet.

3. Philon 1^{er}, ordonna Siderius, sans observer la coutume d'avoir avec soi des évêques co-opérateurs, à cause de la fureur des Ariens; ce que saint Athanase ne blâma point dans ce cas.

4. Philon II. (Synes., ép. 67.)

5. Rufe, assista au brigandage d'Éphèse avec Dioscore d'Alexandrie.

6. Léonce. (Voyez *Prat. spirit.*, chap. 193. *Oriens christ.*, tom. 2, pag. 622.)

Évêques latins.

1. Mathias Émich, de l'Ordre des Carmes, suffragant de Mayence, en 1477.

2. Henri, auquel succéda en 1482....

3. Jean 1^{er}, de l'Ordre des Frères-Mineurs.

4. Jean II, de Béersel, du même Ordre, en 1485.

5. Nicolas Melchioris, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Léon X en 1518. Il fut fait en même temps suffragant de Saint-Pons en France.

6. Jean III, Fortiguerra, en 1557. (*Oriens christ.*, tom. 3, pag. 1151.)

CYRIACUS, auteur anonyme d'un écrit intitulé : *Summa defensionis capita*, etc., ou Écrit en faveur de la duchesse Nicole, contre le duc Charles IV, son mari. (Dom Calmet, *Biblioth. lorraine.*)

CYRIAQUE ou QUIRIACE (saint). Voyez QUIRIACE.

CYRIAQUE, martyr et compagnon de saint Florent ou Florence, martyr de Pérouse. (V. FLORENT.)

CYRIAQUE d'Ancône, surnommé *Antiquaire*, vivait dans le quinzième siècle. Il voyagea par toute l'Europe, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, et fit une relation fort curieuse de tout ce qu'il avait vu, adressée au pape Eugène IV, en forme de lettre. M. Laurent Mehus l'a fait imprimer à Florence en 1742, sous ce titre : *Kiriacy Anconitani itinerarium, nunc primum ex manuscripto codice in lumen erutum ex bibliotheca illustrissimi clarissimique Baronis Philippi Stosch. Editionem recensuit, animadversionibus ac præfatione illustravit, non nullisque ejusdem Kyriacy epistolis partim editis, partim ineditis locupletavit Laurentius Mehus, etruscæ Academiæ cortonensis Socius*, in-8°. Cyriaque composa aussi en italien les vies des Empereurs jusqu'à Frédéric Barberousse, et mourut en 1445 ou 1446. (Léandre Albert, *Descript. d'Ital.*, pag. 285. Vossius, *Hist. lat.*, lib. 5, chap. 10.)

CYRILLE, évêque de Gor-tyne et martyr, naquit vers l'an 166, de parens chrétiens, en Égypte, ou dans l'île de Crète, que nous appelons Candie. Il s'appliqua dès l'enfance aux exercices de piété, et quittait souvent la maison paternelle pour chercher des serviteurs de

Dieu dans la compagnie desquels il pût apprendre à devenir un parfait serviteur de Jésus-Christ. Il fut fait évêque de Gortyne dans l'île de Crète, à l'âge de trente-quatre ans, et il gouverna son Église pendant l'espace de cinquante ans avec un zèle et une sollicitude dont le fruit fut la conversion de presque toute sa ville épiscopale. L'an 250, au commencement de l'empire de Dèce, le gouverneur de Gortyne, nommé Luce, fit arrêter l'évêque Cyrille, âgé pour lors de quatre-vingt-quatre ans, et voulut l'obliger de sacrifier aux dieux. Le saint vieillard le refusa généreusement, et fut brûlé tout vif le 9 juillet, jour de sa fête. Quelques uns doutent si ce Saint fut jamais évêque de Gortyne, et croient qu'on pourrait bien l'avoir confondu en ce point avec un autre Cyrille, évêque de cette ville au neuvième siècle, puisqu'il y a des Martyrologues qui ne lui donnent point de lieu, et d'autres qui le joignent à des martyrs d'Espagne. Ses actes donnés, par Surrius, ne sont point originaux ; mais il sont graves et anciens, si l'on en excepte quelques endroits suspects d'addition. (*Tillemont, Histoire de la Persécution de Dèce. Mém. ecclés.*, tom. 3. Baillet, 9 juillet.)

CYRILLE (saint), évêque de Jérusalem, était né, comme l'on croit, dans cette ville même vers l'an 315. Il fut ordonné prêtre par saint Maxime, successeur de Macaire dans le siège

de Jérusalem, vers l'an 345, ou au plus tard, en 347 ; car ce fut en cette année qu'il fit ses catéchèses ; et c'était l'ordinaire de commettre ce soin à un prêtre. Saint Maxime étant mort, ou ayant été déposé par les Eusébiens l'an 350, saint Cyrille fut élu pour lui succéder par les évêques de la province, et ordonné par Acace de Césarée, son métropolitain. Cette ordination faite par l'un des premiers chefs des Eusébiens ; et qui avait été déposé par le concile de Sardique, ne fut pas du goût de tout le monde. Dieu honora le commencement de son épiscopat par une grande apparition d'une croix qui fut vue de tous ceux qui étaient à Jérusalem, chrétiens et païens, qui tous ensemble en rendirent gloire à Jésus-Christ. Elle s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Oliviers, ce qui comprenait environ trois quarts de lieue ; c'est ainsi que saint Cyrille la décrit dans sa lettre à l'empereur Constance qui régnait alors. Depuis ce temps jusqu'à la fin de l'an 357, nous ne trouvons rien pour l'histoire de saint Cyrille. Ce fut en cette année qu'il fut déposé par les intrigues d'Acace, avec qui il ne pouvait s'accorder sur les droits de son Église. Ce chef des Eusébiens l'accusait d'avoir vendu quelques meubles et quelques ornemens que Constantin avait donnés à son église, pour secourir les pauvres dans une famine qui était survenue. Mais la vraie

raison de sa haine pour le Saint est qu'il était trop généreux défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Saint Cyrille appela du jugement de ceux qui l'avaient déposé à un jugement supérieur, et cependant se retira à Tarse en Cilicie où Sylvain qui en était alors évêque le reçut fort bien, et le pria même d'instruire son peuple qui l'écoutait avec plaisir. Ce Sylvain était semi-Arien, mais il n'était pas encore défendu de communiquer avec ceux de cette secte ; aussi se trouvait-il au concile de Seleucie, assemblé de tout l'Orient, au mois de septembre 359, pour y faire juger son affaire. Il y était avec Basile d'Ancyre, Sylvain et les autres semi-Ariens, et il y demanda qu'Acace fût obligé de venir rendre raison de la sentence qu'il avait portée contre lui. Acace ayant refusé de comparaître fut déposé, et saint Cyrille rétabli dans son siège. Acace trouva le secret de se rétablir lui-même ; et protégé par Constance, il fit assembler un autre concile composé d'évêques ariens, avec lesquels il se réunit, et y fit déposer de nouveau saint Cyrille, auquel il substitua un appelé Érennie, ou Irens. L'empereur Contance étant mort le 3 novembre de l'an 361, et Julien, son successeur, ayant rappelé les évêques exilés, saint Cyrille revint avec les autres, et rentra dans le gouvernement de l'Église de Jérusalem. Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire, vers l'an 362, que

les juifs tentèrent de rebâtir le temple de Salomon. Mais saint Cyrille se moqua de leurs efforts ; et soutenu par les prophéties et par la parole de Jésus-Christ, il dit toujours qu'il leur serait impossible de mettre une pierre sur l'autre, ce qui se vérifia aussitôt par de grands prodiges. Valens étant parvenu à l'Empire, les Ariens chassèrent encore saint Cyrille de son siège ; il n'y revint que sous Gratien, l'an 378. Ce fut l'année suivante qu'il se tint un grand concile à Antioche ; comme on y parla des troubles qui étaient à Jérusalem, saint Grégoire de Nyse s'offrit d'y aller pour les apaiser. Il y vint l'année suivante, et y trouva tout le monde dans la confession sincère de la Trinité, dont saint Cyrille faisait hautement profession. Il n'y avait que l'hérésie d'Apollinaire qui troublait les fidèles ; mais saint Grégoire ne put y remédier. En 381, saint Cyrille se trouva au concile œcuménique de Constantinople, comme l'un de ces athlètes de la vérité qui étaient pleins du zèle de Dieu et d'une sagesse admirable. L'année suivante, le concile des évêques de l'Orient, assemblé au même lieu, parla de lui à ceux d'Occident avec beaucoup d'estime et de respect, en les assurant qu'il avait souvent combattu contre les Ariens en divers endroits. Il mourut en 386, ayant gouverné son Église pendant trente-cinq ans, depuis son ordination, en y comprenant

seize ans d'absence de son diocèse. L'Église grecque honore sa mémoire et en fait le principal office le 18 mars.

Écrits de saint Cyrille.

Les écrits de saint Cyrille consistent en vingt-trois catéchèses, dont les cinq dernières sont intitulées : *Mystagogiques*, ou parce qu'elles traitent de nos mystères, ou parce qu'elles ont été prononcées en présence de ceux qui y étaient déjà initiés ; en une homélie sur le paralytique de trente-huit ans ; et en une lettre à l'empereur Constance. On lui a supposé une homélie sur la présentation de Jésus-Christ au Temple ; une lettre au pape Jules ; une à saint Augustin, et une petite chronologie depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.

La première catéchèse qui est intitulée dans tous les manuscrits, *Introduction au Baptême*, n'est en effet qu'une invitation à recevoir ce sacrement, dont saint Cyrille fait voir les grands avantages.

La seconde, intitulée *de la Pénitence et de la rémission des Péchés*, a pour but d'exciter à la pénitence et à la confession des péchés.

La troisième roule sur ces paroles de l'épître aux Romains : *Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ?* Saint Cyrille y fait voir que le moyen dont Dieu se sert pour remettre les péchés,

est le baptême dont il relève la dignité.

La quatrième catéchèse est une explication sommaire de la doctrine renfermée dans le Symbole de la foi ; et la cinquième traite de la foi même qui est le fondement des autres vertus.

La sixième catéchèse fut prononcée à l'occasion de ces paroles d'Isaïe, qu'on avait lues dans l'Église : *Que les îles se tournent vers moi pour être renouvelées, le Seigneur sauvera Israël d'un salut éternel.* Saint Cyrille y traite de la monarchie de Dieu, en expliquant en même temps les premières paroles du Symbole : *Je crois en Dieu.*

La septième catéchèse fut faite après la lecture de l'épître aux Ephésiens où saint Paul dit : *Je fléchis les genoux devant le Père.* Saint Cyrille y établit contre les juifs qui ne reconnaissent qu'une personne en Dieu, que ce Dieu est le père de Jésus-Christ.

Après avoir établi l'unité d'un Dieu contre les païens, et la paternité contre les juifs, saint Cyrille fait voir dans la huitième catéchèse que ce Dieu est tout puissant, et combat surtout les Manichéens qui enseignaient plusieurs erreurs contraires à sa toute-puissance.

La neuvième catéchèse est une suite de la précédente. Saint Cyrille y montre que Dieu, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est le créateur de toutes choses, et que l'Univers est un ouvrage digne de la sagesse de Dieu.

La première épître aux Corinthiens, qu'on avait lue dans l'Église le jour que saint Cyrille fit sa dixième catéchèse, lui donna lieu d'expliquer le second article du Symbole, dans lequel nous faisons profession de croire en un Seigneur Jésus-Christ. Il prouve contre les juifs la nécessité qu'il y a de reconnaître en Dieu un Fils, et de l'adorer. Il insiste en particulier sur sa qualité de Seigneur, et montre par plusieurs témoignages de l'ancien Testament qu'il est véritablement Notre-Seigneur dès avant son incarnation.

L'onzième catéchèse contient une explication de ces autres paroles du second article du Symbole : *Je crois au Fils unique de Dieu né du Père, vrai Dieu avant tous les siècles, par qui toutes choses ont été faites.* Saint Cyrille y traite de la génération éternelle du Fils de Dieu, et de sa naissance temporelle. Il montre ensuite que toutes choses ont été créées par le Fils, les visibles et les invisibles; ce qu'il veut que l'on entende en cette sorte; que c'est le Père qui les a faites par son Fils; que c'est le Père qui a parlé, et le Fils qui a exécuté.

La douzième catéchèse est sur ces paroles du Symbole : *Il s'est incarné.* Saint Cyrille traite donc dans cette catéchèse de l'incarnation, et y réfute les erreurs des juifs et de plusieurs hérétiques sur ce point, en leur opposant la doctrine de l'Église.

La treizième catéchèse a pour titre : *Du crucifiement et de la*

sépulture de Jésus-Christ. Saint Cyrille y montre l'avantage que nous recevons de la mort de Jésus-Christ, sa réalité; et il en relève toutes les circonstances.

La quatorzième catéchèse comprend l'explication de ces trois articles du Symbole : *Il est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux; il est assis à la droite du Père.* Saint Cyrille y fait voir par divers passages de l'Écriture, que les prophètes ont prédit les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

On peut diviser la quinzième catéchèse en trois parties, dont la première traite du second avènement de Jésus-Christ; la deuxième, du jugement dernier; la troisième, de son règne éternel.

Le huitième article du Symbole, *je crois en un Saint-Esprit consolateur qui a parlé dans les prophètes*, fait le sujet des deux catéchèses suivantes; saint Cyrille y propose la doctrine de l'Église sur ce sujet; savoir, qu'il n'y a qu'un Saint-Esprit, comme il n'y a qu'un seul Père et un seul Fils; qu'il faut l'honorer avec le Père et le Fils, avec lesquels il est compris dans la sainte Trinité. Ensuite, il rapporte les différentes hérésies qui se sont élevées contre le Saint-Esprit, particulièrement celles de Simon-le-Magicien et de Manès. Il marque les opérations du Saint-Esprit dans les Saints du nouveau Testament.

On trouve dans la dix-hui-

tième catéchèse l'explication des derniers articles du Symbole, dans lesquels nous faisons profession de croire en une sainte Église catholique, la résurrection de la chair et la vie éternelle.

Les cinq catéchèses intitulées *Mystagogiques*, sont employées à expliquer les sacremens de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie. La première traite des cérémonies qui précédaient le baptême; savoir, des renonciations et de la profession de foi; la seconde, de l'onction de l'huile sanctifiée par les exorcismes et du baptême; la troisième, de l'onction du saint-chrême, c'est-à-dire, de la Confirmation; la quatrième, de l'Eucharistie; il y établit la présence réelle, en particulier par les paroles de saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, et par l'autorité de Jésus-Christ même qui, en parlant du pain, a déclaré que c'était son corps, et en parlant du vin, a assuré que c'était son sang; la cinquième, de la liturgie et de la communion.

Les protestans, à qui il importe de rejeter tous les écrits des anciens qui condamnent leurs erreurs, se sont donnés bien des mouvemens fort inutiles pour persuader que les catéchèses de saint Cyrille lui sont supposées; car, 1° il ne faut que les lire pour juger de leur antiquité, et reconnaître qu'elles sont du milieu du quatrième siècle de l'Église. L'auteur y

compte soixante-dix ans depuis Manès jusqu'à son temps, et parle des persécutions comme si elles ne faisaient que de cesser. 2° Il appelle ses auteurs *Jérosolimitains*, et marque, entre les prérogatives de son Église, que c'est là où se sont accomplis les mystères de notre religion. 3° Saint Jérôme, Théodoret, Léonce de Byzance, Photius, Pierre de Sicile, Rufin, les Pères du septième concile général, et beaucoup d'autres anciens, attribuent ces catéchèses à saint Cyrille de Jérusalem. Outre ces catéchèses, l'homélie sur le Paralytique de trente-huit ans, et la lettre à l'empereur Constance, saint Cyrille avait composé plusieurs discours qui sont entièrement perdus, et quelques autres dont il nous reste quelques fragmens. On a imprimé, à la suite de la lettre à Constance, trois fragmens tirés de deux de ces discours sur l'Évangile selon saint Jean. Les deux premiers sont rapportés dans les actes du concile de Latran, sous Martin 1^{er}, en 649; le second est cité par saint Maxime dans une lettre qu'il écrivit de Rome à Étienne de Doves.

Endroits les plus remarquables de la doctrine de saint Cyrille, touchant le dogme, la morale et la discipline.

Saint Cyrille reconnaît dans ses ouvrages que Dieu est auteur de l'Écriture-Sainte, et que c'est le Saint-Esprit qui l'a dictée; que nous avons reçu le canon

des Écritures de la tradition des apôtres ; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont véritablement Dieu ; que l'Église est la colonne de la vérité, et qu'elle enseigne sans erreur tous les dogmes de la foi ; que la sainte Vierge est vraiment mère de Dieu ; que les anges jouissent de la vision intuitive de Dieu ; que la grace nous est nécessaire pour connaître et faire le bien, mais qu'elle ne nous nécessite pas ; que tous les péchés sont remis par le baptême qui ne se donne qu'une fois ; que le chrême, ou la confirmation, nous donne le sceau qui nous communique le Saint-Esprit ; que l'Eucharistie contient réellement le corps et le sang de Jésus-Christ ; qu'il faut honorer les reliques des Saints ; que la virginité tient le premier rang entre les bonnes œuvres écrites dans les livres de Dieu ; que l'ame est faite à l'image de celui qui l'a créée, et qu'elle est immortelle ; qu'il est très-utile de faire sur soi le signe de la croix ; que de son temps on s'abstenait du vin et de la chair aux jours de jeûne.

Saint Cyrille a pour méthode, dans presque toutes ses catéchèses où il s'agit de matières controversées, de rapporter d'abord les sentimens des hérétiques ou des païens, ensuite celui de l'Église catholique, qu'il appuie ordinairement d'autorités tirées des divines Écritures, et de divers raisonnemens ; puis de répondre aux objections de ses adversaires. Son style est sim-

ple, familier, net, sans embarras, tel qu'il convient à un maître qui, tout appliqué à instruire ses disciples, s'étudie moins à frapper leurs oreilles par la beauté et l'élégance de son discours, qu'à éclairer et à convaincre leur esprit. Il s'élève néanmoins quelquefois lorsque la grandeur du sujet le demande, comme sa sixième catéchèse où il établit l'unité d'un Dieu et d'un principe, contre les païens, les Manichéens, etc. Il est exact et précis dans l'explication de nos dogmes, marquant nettement et en peu de mots ce que nous devons croire sur chaque article : en sorte qu'on peut regarder ses catéchèses comme l'abrégé de la doctrine chrétienne le plus ancien et le plus accompli que nous ayons.

La meilleure édition des œuvres de saint Cyrille est celle de Dom Antoine-Angustin Touttée, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui parut en grec et en latin, à Paris, en 1720, in-folio, chez Jacques Vincent, environ deux ans après la mort de son auteur, et dont le père Prudent Maran prit soin pour l'impression. Cette édition fut attaquée dans les Mémoires de Trévoux, du mois de décembre 1721. Les remarques des auteurs de ces Mémoires roulent principalement sur les semi-Ariens, sur le consubstantiel et sur la neutralité que Dom Touttée attribue à saint Cyrille, entre le parti des Ariens et celui de saint Athanase. Dom Maran leur op-

posa une dissertation française sur les semi-Ariens, publiée à Paris, in-12, chez Jacques Vincent, en 1722. Jean Grancolas, docteur en théologie de la Faculté de Paris, publia toutes les catéchèses de saint Cyrille en français, in-4°, à Paris, chez Laurent Le Comte. On trouve à la tête une longue préface où il réfute solidement Rivet et les autres critiques qui ont prétendu que saint Cyrille n'était point l'auteur de cet ouvrage. (*Voyez* Saint Jérôme, *in Chron.* Socrate, lib. 2. Sozomène, lib. 4. Théodoret, lib. 2 et 5. Cave, *in Cyril.* Tillemont, tom. 2. Pagi, *ad ann.* 384. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecclés.* tom. 6, pag. 477 et les suiv.)

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, neveu de Théophile, fut intronisé en sa place trois jours après qu'il fut mort, le 18 octobre de l'an 412. Les évêques d'Alexandrie s'étaient déjà acquis beaucoup d'autorité et de pouvoir dans la ville, et exerçaient leur juridiction avec assez de souveraineté. Saint Cyrille, bien loin de rien relâcher de cette autorité, chercha toutes les occasions de l'établir et de la faire valoir. Il commença par les Novatiens dont il fit fermer les églises, s'emparant, dit Socrate, de tous les vases et de tous les meubles qui y servaient. Il dépouilla aussi leur évêque, nommé Théopemptus, de tout ce qu'il possédait. Peu de temps après, les juifs étant convenus de fonder la nuit, à main armée,

sur les chrétiens, et en ayant en effet tué plusieurs, saint Cyrille mena dès le point du jour une grande troupe de gens dans leurs synagogues, leur prit ces lieux de prières, les chassa de la ville, et permit de piller leurs biens. Cette entreprise acheva de le brouiller avec Oreste, gouverneur d'Alexandrie, qui souffrait depuis long-temps avec peine que les évêques de cette ville exerçassent une autorité qui lui appartenait de droit. Le préfet en écrivit à l'Empereur, et se plaignit de ce que l'on avait dépeuplé la ville d'un si grand nombre d'habitans. Saint Cyrille écrivit aussi de son côté, et représenta les violences que les juifs avaient exercées contre les chrétiens. Pulchérie gouvernait alors les affaires sous le nom du jeune Théodose. On sait qu'elle fut toujours fort favorable à l'Eglise; ce fut sans doute pour cette raison que les juifs ne furent pas rétablis. La haine d'Oreste pour saint Cyrille devint publique, par les plaintes que ce gouverneur faisait de l'expulsion des juifs. Les moines des montagnes de Nitrie, pour venger leur patriarche, insultèrent Oreste; un d'eux lui jeta une pierre à la tête, et le blessa dangereusement lorsqu'il passait dans la rue sur son char; ils l'auraient tué, si le peuple ne les avait écartés. La célèbre Hypacie, fille si savante qu'elle surpassait tous les philosophes de son temps, fut la plus maltraitée; Oreste la voyait souvent; quelques séditeux s'ima-

ginèrent qu'elle lui inspirait la haine qu'il portait à l'évêque, et il ne leur en fallut pas davantage pour allumer leur fureur; ils se jetèrent sur elle comme elle revenait en sa maison, la traînèrent par les rues et la déchirèrent en mille pièces. On aurait tort d'attribuer toutes ces violences à saint Cyrille; il n'y eut aucune part, quoi qu'en dise Damascius. On ne peut cependant guère l'excuser d'avoir prodigué des louanges au moine Ammonias qui blessa Oreste à la tête, et que ce gouverneur fit mourir dans la question. Comme Théophile, son prédécesseur et son oncle, avait déposé saint Chrysostôme, il fut long-temps sans vouloir le mettre dans les dyptyques au rang des évêques morts dans la communion de l'Eglise; mais il céda enfin aux remontrances que lui firent beaucoup de personnes, et particulièrement saint Isidore de Péluze. Il a toujours cité depuis saint Chrysostôme parmi les saints évêques, dont il allègue l'autorité contre Nestorius; et on dit qu'il avait commencé à écrire sa vie.

La querelle de Nestorius est ce qui a rendu saint Cyrille plus recommandable; ce patriarche de Constantinople qui jusque-là s'était distingué par son zèle pour la pureté de la foi, prêcha dans son église, et fit prêcher par son syncelle Anastase, que Marie ne devait point être appelée mère de Dieu; qu'elle était

sible que Dieu naisse d'une femme. Saint Cyrille qui avait été un des premiers à se réjouir de l'élection de Nestorius, fut aussi un des plus ardens à le combattre. Il le fit dans sa lettre aux Solitaires. Les homélies de cet hérétique qui avaient été portées en Egypte, y partageaient les esprits, et ce fut pour les réunir dans une même foi que saint Cyrille leur écrivit. Il avait déjà tâché de le convaincre en particulier; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur cet esprit opiniâtre et superbe, il écrivit à l'Empereur et aux Impératrices; et muni de l'autorité du pape Célestin, auquel cette affaire avait été portée, il procéda contre lui, et fit douze anathématismes contre sa doctrine; enfin la querelle devint si grande, qu'il fallut assembler un concile général à Ephèse, pour apaiser cet incendie. Saint Cyrille y présida l'an 431; la maternité divine de Marie y fut confirmée, et Nestorius déposé. (Voyez le premier concile d'Ephèse.) Jean d'Antioche qui n'arriva à Ephèse que plusieurs jours après la Pentecôte, ayant appris la déposition de Nestorius, tint lui-même un concile avec les évêques d'Orient qui étaient venus avec lui et avec quelques autres, en tout au nombre de quarante-trois, où il déposa saint Cyrille et Memnon, comme auteurs du trouble. L'empereur Théodose confirma la déposition de saint Cyrille et de Memnon, en même temps que celle de Nestorius. Mais

saint Cyrille, ayant été rétabli par ce prince mieux informé, arriva à Alexandrie le 30 octobre 431. Il écrivit contre Théodore de Mopsueste en 437 et 438, et mourut en 444 le 9, ou le 27 de juin, après avoir gouverné l'Eglise d'Alexandrie trente-un ans et deux cent cinquante-cinq jours, à compter du 15 octobre 412, auquel Théophile son oncle était mort.

Les ouvrages de saint Cyrille ont été recueillis et imprimés en 1638, à Paris, en six tomes in-folio qui font ordinairement sept volumes, par les soins de Jean Aubert, chanoine de Laon, principal du collège du même nom, et professeur royal.

Le premier tome contient les dix-sept livres de l'adoration et du culte de Dieu en esprit et en vérité, qui sont composés en forme de dialogues. Saint Cyrille y fait voir que toute la loi de Moïse, aussi bien que les préceptes et toutes les cérémonies qu'elle prescrivait, se rapportent à l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, prescrite par l'Evangile. Les Glaphyres, sur le Pentateuque, ne sont pas moins pleins de pensées mystiques. Tout y est rapporté à Jésus-Christ. C'est une explication en treize livres des histoires rapportées dans le Pentateuque sous le nom de *Glaphyres* qui, selon quelques uns, signifie *profonds*, ou *élégans*, et, selon d'autres, *gais et agréables*.

Le second tome contient un long commentaire sur Isaïe. Il

est plus littéral, aussi bien que le commentaire sur les douze petits Prophètes, renfermé dans le troisième. Le commentaire sur l'Evangile de saint Jean qui compose le quatrième tome, explique aussi la lettre et la suite de l'Evangile. Il y mêle cependant beaucoup de questions théologiques. Ce commentaire est divisé en douze livres. On n'a que des fragmens du septième et du huitième. Le cinquième et le sixième ne se trouvaient point non plus dans les précédentes éditions; mais Josse Clictou, docteur de Paris qui avait traduit ce commentaire de saint Cyrille, avait composé quatre livres pour suppléer à ceux qui manquaient; ce qui a donné lieu à quelques auteurs de les citer comme de saint Cyrille. Il est vrai que tout est tiré d'anciens Pères; mais c'est Clictou qui a fait ce recueil, et non pas saint Cyrille.

Le cinquième tome est divisé en 2 volumes. Le premier contient le trésor et les dialogues sur la Trinité et sur l'Incarnation; le second, des homélies et des lettres. Le trésor contient trente-cinq propositions sur la divinité et sur la consubstantialité du Fils et du Saint-Esprit, contre les Ariens et les Eunoméens. Il traite ces matières d'une manière fort scholastique. Photius en fait mention dans sa Bibliothèque; saint Thomas, et quelques théologiens après lui, citent en faveur de la cour de Rome, ou plutôt du

pape, un passage qu'ils disent être tiré du second livre du Trésor de saint Cyrille. Mais, 1° cet ouvrage n'a jamais été divisé par livres; 2° si on fait quelques réflexions sur les paroles de ce passage, on remarquera qu'il ne peut être de saint Cyrille. Il y est dit, que c'est au pape seul à reprendre, à corriger, à ordonner, à disposer, à décider ce que tous les fidèles doivent croire; qu'il a reçu la plénitude de la puissance; que tous les fidèles sont obligés de lui être soumis, même les princes du monde. Or, quelle apparence que saint Cyrille se soit expliqué de la sorte, surtout dans le livre du Trésor qui n'est qu'une compilation de passages et de raisonnemens sur la Trinité? Urbain iv l'a allégué après saint Thomas, mais sans l'avoir vérifié dans saint Cyrille; et quand on le cita dans le concile de Florence, on ne put le produire. Il n'y a que le père Labbe qui en ait pris la défense, mais sans en apporter aucune bonne raison. Les dialogues sur la Trinité sont au nombre de sept, suivis de deux sur l'Incarnation. Il prouve dans ces derniers que Jésus-Christ est une seule personne composée de la nature humaine et de la nature divine. Les sujets les plus ordinaires de ses homélies sont l'utilité et les avantages du jeûne, et les dispositions que les chrétiens doivent apporter aux fêtes. On n'y trouve rien qui soit comparable aux discours de nos grands orateurs. Ses lettres, pour la plupart,

concernent l'histoire du concile d'Ephèse, et les démêlés de saint Cyrille avec Jean d'Antioche et les autres Orientaux.

Le sixième tome contient les cinq livres contre Nestorius; la défense des douze anathématismes, les livres contre l'empereur Julien, dédiés à Théodose, dans lesquels il attaque la religion des païens, et établit celle des chrétiens avec beaucoup de netteté et de solidité. Le traité contre les Anthropomorphites, contre des moines simples et grossiers qui disaient que ces paroles de la Genèse, *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, doivent s'entendre du corps humain. Il y répond encore à quelques questions abstraites et subtiles que ces moines lui avaient proposées.

Saint Cyrille avait écrit plusieurs lettres qui ne se trouvent point dans l'édition grecque et latine de Jean Aubert. On n'y trouve point non plus divers opuscules de ce Père. Tel est le mémoire qu'il confia au diacre Possidonius pour le porter au pape Célestin, dans lequel il fait une déclaration abrégée de la foi, avec une exposition plus longue de la doctrine de Nestorius. Telle est encore la requête que saint Cyrille et Memnon, évêque d'Ephèse, présentèrent au concile pour faire déclarer nulle la procédure de Jean d'Antioche contre eux. L'on a encore omis deux fragmens d'une homélie qui se trouvent dans la troisième partie des actes du concile d'Ephèse,

et de l'édition de Binius; un autre tiré du Sermon de la foi; la préface sur le Cycle pascal de quatre-vingt-quinze ans, rapportée par Bucherius; divers fragmens de l'homélie touchant ceux qui sont morts dans la foi; le Discours sur la Parabole de la vigne, imprimé à Rome en 1578, de la traduction d'Achilles Statius; et la Liturgie de saint Cyrille, traduites de l'arabe en latin par Victorius Scielegh, imprimée à Ausbourg en 1604, et dans le sixième tome de la Bibliothèque des Pères, à Paris en 1654. Nous en avons deux sous le nom du même Père, dans le recueil des Liturgies orientales, par M. Renaudot; mais on ne peut dire d'aucune qu'elle ait été dressée par saint Cyrille en l'état que nous les avons, puisqu'on y fait mémoire de lui, de saint Siméon Stylite, et de plusieurs autres, morts depuis ce saint évêque. Il y a encore d'autres ouvrages que Jean Aubert n'a point rapportés, mais qu'on ne peut assurer être de saint Cyrille, quoiqu'ils portent son nom, soit dans l'édition latine de l'an 1573, soit dans quelques manuscrits; savoir, un livre contre les juifs, avec plusieurs questions; une petite déduction, ou allégorie de ceux qui ont fleuri avant la loi de Moïse; seize homélies sur le Lévitique, qui sont d'Origène, de même que les dix-huit sur Jérémie, imprimées en 1648, à Anvers, par les soins de Balthasar Cordier; la dix-neuvième est de Clément

d'Alexandrie. Le même Cordier a donné, sous le nom de saint Cyrille, des Apologues moraux, imprimés à Vienne en Autriche en 1638. Mais on convient que c'est l'ouvrage d'un auteur latin et récent. On imprima à Genève en 1570, chez Henri Étienne, une exposition abrégée de la foi orthodoxe, par demandes et par réponses, sous le nom d'Anastase d'Antioche et de saint Cyrille d'Alexandrie. On n'a point de preuve que cet ouvrage soit de ce Père, et moins encore qu'il soit auteur de la Chaîne sur saint Marc, que d'autres attribuent à Victor d'Antioche. Le poème iambique, de la Propriété des plantes et des animaux, imprimé à Rome en 1590, sous le nom de saint Cyrille, est de Georges Pisis; et la collection alphabétique des termes grecs qui s'écrivent, ou se prononcent différemment, de Jean Philoponus. Elle porte aussi quelquefois le nom de Cyrille et de Philoxène. Quant aux Glossaires grecs et latins, il y a bien de l'apparence qu'on ne les a attribués à saint Cyrille, que parce qu'ils se trouvent à la fin de quelques uns de ses écrits, ainsi que le remarque Henri Étienne.

Saint Cyrille avait encore composé plusieurs autres ouvrages dont les uns n'ont pas vu le jour, et les autres sont perdus. Nous voyons par une lettre de Velserus, en 1601 (*Bibl. græc.*, tom. 8, pag. 590), que Vulcanius traduisait en latin les commentaires de saint Cyrille sur Ézéchiël; ce qui fait croire que

ce Père avait en effet expliqué ce prophète, c'est que l'on trouve quelque chose de lui dans les Chânes, soit imprimées, soit manuscrites, sur Ézéchiel. Sixte de Sienna dit que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican plusieurs des homélies de saint Cyrille sur Daniel, sur Osée et sur Habacuc. Il y en a aussi une de lui sur la naissance de Jésus-Christ dans la bibliothèque de Vienne, ainsi que le témoigne Nesselius, part. 2, pag. 28. Il est encore cité dans des Chânes manuscrites sur les actes, sur l'Épître de saint Jacques, et la première de saint Pierre et de saint Jean. (Montfauc. *Biblioth. Coisli*, pag. 963.) Enfin, on trouve sous son nom diverses explications des endroits difficiles de l'Écriture, et même des noms hébreux ; mais on n'a point de bonnes preuves qu'il en soit auteur. Nous avons perdu la réponse qu'il avait faite à l'écrit d'André de Samosate, contre ses douze anathématismes ; son traité sur la fin de la synagogue, de même que ceux qu'il avait faits sur l'impassibilité et sur les souffrances ; le livre où il racontait tout ce qui s'était passé dans le concile d'Ephèse contre Nestorius et ses sectateurs ; son explication du psaume huitième ; ses commentaires sur l'Évangile de saint Matthieu, sur saint Luc et sur l'Épître aux Hébreux ; ses trois livres contre Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste ; son livre de l'Incarnation, où il rapportait les témoignages du pape

Félix, de saint Denis, évêque de Corinthe, et de saint Grégoire Thaumaturge ; son traité contre les Apollinaristes, et un autre contre Arius ; son écrit contre les Pélagiens, adressé à l'empereur Théodose ; son livre de la foi contre les hérétiques, et diverses lettres dont il y en avait une à Acace, évêque de Scythople, différente du traité sur le Bouc-émissaire, qu'il lui avait adressée ; un ouvrage sur l'Incarnation, divisé en trois parties où il montrait dans la première que la sainte Vierge est mère de Dieu ; dans la seconde, qu'il n'y a pas deux Christs, mais un seul ; et dans la troisième, que le Verbe de Dieu, sans cesser d'être impassible, a souffert pour nous dans la chair qui lui est propre.

Saint Cyrille avait le génie élevé, subtil et métaphysique, et aurait été un des plus habiles scholastiques de notre temps. On remarque en lui une façon d'écrire qui lui est propre, mais peu de justesse et de cadence dans les expressions, peu de précision, d'élégance et de politesse dans le discours, peu de choix dans les pensées. Il explique souvent l'Écriture-Sainte allégoriquement, et quitte néanmoins cette méthode dans plusieurs de ses traités, pour donner le vrai sens de la lettre, et il réussit très-souvent. Il y a plus de suite, plus de clarté et de précision dans la plupart de ses ouvrages polémiques. Comme il était bon dialecticien, et qu'il avait une grande connais-

sance des auteurs ecclésiastiques et profanes, il est rare que les subtilités de ses adversaires lui échappent, et qu'il ne les accable eux-mêmes, soit par la force de ses raisonnemens, soit par l'autorité des témoignages qu'il allègue contre eux. C'est ce qu'on peut voir dans ses livres contre Nestorius, contre Julien l'apostat, et dans celui qui est intitulé: *Le Trésor*. Ces trois ouvrages sont aussi écrits d'un style plus simple et plus clair que les autres.

Quant à la doctrine de saint Cyrille, il soutient que l'Écriture-Sainte, étant divinement inspirée, n'a rien de fabuleux, et que tout y est plein de vérité. Il marque une vénération singulière pour l'autorité des conciles et des Pères. C'est dans ces sources pures qu'il avait appris à croire en un seul Dieu tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ son Fils, engendré de lui avant tous les temps, égal à lui en toutes choses; et en un Saint-Esprit, égal au Père et au Fils, et procédant de l'un et de l'autre. Il reconnaît en Jésus-Christ incarné une seule personne et deux natures; et c'est à tort que quelques uns lui ont attribué les erreurs d'Apollinaire, d'Arius ou d'Eunomius touchant l'Incarnation. Voici comme il s'explique lui-même à ce sujet (*Epist. ad Acacium*, apud Baluz. in nov. Collec. Concil., c. 56, pag 760.) « Parce quelques uns, dit-il, » m'attribuent les erreurs d'Apol-

» linaire, d'Arius, ou d'Euno-
» mius je déclare que, par la grace
» du Sauveur, j'ai toujours été or-
» thodoxe. J'anathématise Apol-
» linaire et tous les autres héré-
» tiques; je confesse que le corps
» de Jésus-Christ est animé d'une
» ame raisonnable; qu'il ne s'est
» point fait de confusion; que le
» Verbe divin est immuable et
» impassible selon sa nature;
» mais je soutiens que le Christ
» ou le Seigneur Fils unique de
» Dieu est le même qui a souf-
» fert en sa chair, comme le dit
» saint Pierre. On m'accuse en-
» core de dire que le sacré corps
» de Jésus-Christ a été apporté du
» ciel, et non pas tiré de la sainte
» Vierge. Comment l'a-t-on pu
» penser, puisque toute notre
» dispute a roulé sur ce que je
» soutenais qu'elle est mère de
» Dieu? Comment le serait-elle,
» et qui aurait-elle enfanté, si
» ce corps était venu du ciel?
» Mais quand nous disons que
» Jésus-Christ est venu du ciel,
» nous parlons comme saint Paul,
» qui dit: *Le premier homme*
» *était de terre et terrestre; le*
» *second est venu du ciel.* »
(1. Cor., 15, 47.) Sur l'Eucha-
ristie, saint Cyrille enseigne que
Jésus-Christ demeure en nous,
et nous fait surmonter la corrup-
tion en entrant lui-même dans
nos corps par sa propre chair
qui est le véritable aliment, au
lieu que l'ombre de la loi et tout
son culte n'avait point de vérité.
(*Adversus Nestor*. lib. 4, pag. 112
et 113.) Ainsi le mot de *type*
que saint Cyrille emploie quel-

quelquefois en parlant de l'Eucharistie, ne signifie pas une *pure figure*, mais un *signe et un sacrement* qui contient réellement la chair-même de Jésus-Christ, et qui nous rappelle ce que Jésus-Christ fit par lui-même lorsque, distribuant le pain qu'il avait rompu, il dit : *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous.* (Cyrill, comment. in Joann. pag. 1104 et 1105, tom. 4.) (Voyez Genade. Photius, in Biblioth. Sigebert. Trithème. Baronius. Sixte de Sienne, in Biblioth. Bellarmin. M. de Tillemont, quatorzième volume. M. de Fleury, *Hist. ecclés.* Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés.* Dom Ceillier, *Hist. des Aut. ecclés.*, tom. 13, pag. 241 et les suivantes.)

CYRILLE (saint), diacre d'Héliopolis et martyr, était un homme d'une rare vertu qui avait fait connaître l'ardeur de son zèle pour la foi, en brisant quantité d'idôles, sous l'empire de Constantin. Les païens, du temps de Julien l'Apostat, croyant que l'heure de venger leurs dieux était venue, se jetèrent sur le saint diacre, le tuèrent, l'ouvrirent après sa mort, et lui mangèrent le foie; mais ce ne fut pas impunément. Tous ceux, dit Théodoret, qui avaient pris part à sa mort, perdirent premièrement les dents qui leur tombèrent toutes à la fois; ensuite leurs langues se pourirent dans leurs bouches, et enfin ils perdirent les yeux, en reconnaissant la puissance de la religion qu'ils avaient persécutée. La Mar-

tyrologe romain fait mention de saint Cyrille le 29 mars. (Théodoret, l. 3, c. 7. Baillet, 29 mars.)

CYRILLE (saint), enfant, martyr de Césarée en Cappadoce, n'avait que Jésus-Christ en bouche, et marquait une disposition continuelle à tout faire et à tout souffrir pour lui. Il eut pour persécuteur son propre père qui, ne pouvant lui faire abandonner la religion chrétienne, le chassa de sa maison et le désavoua pour son fils. Il eut même la barbarie de le dénoncer au magistrat qui, le voyant également insensible à ses caresses et à ses menaces, lui fit mettre les fers, et commanda qu'on le conduisit au lieu du supplice comme pour y être exécuté, en défendant néanmoins en secret aux bourreaux de lui donner le coup de la mort. Ayant appris que l'enfant n'avait ni crié, ni remué, ni changé de couleur quand on avait fait semblant de le jeter dans le feu, et que quand on lui avait montré l'épée nue pour lui couper la tête, il avait présenté hardiment le cou, il le fit revenir devant lui, et l'exhorta à rentrer en lui-même. Mais Cyrille lui répondit d'une manière qui tira les larmes des yeux de la plupart des assistans; il écouta la sentence qui le condamnait à la mort avec des transports de joie, et la souffrit dans la même disposition. L'Eglise l'honore le 29 mai. Son martyre arriva durant la persécution de Dèce, ou celle de Valérien. Les actes écrits en grec par un auteur de son temps, qui

pourrait bien être saint Firmilien, évêque de Césarée en Capadoce, sont estimés véritables. On les trouve traduits en latin dans la continuation de Bollandus et dans les Actes des Martyrs de Dom Ruinart. (Baillet, 28 de mai.)

CYRILLE (saint), apôtre des Slaves, né à Thessalonique, d'une famille sénatoriale, y fit ses études, fut long-temps connu sous le nom de Constantin, auquel la vaste étendue de ses connaissances fit bientôt ajouter le surnom de *philosophe*. Les Chazares, ou Jazaris, Turcs descendus des Huns et des Scythes européens, et qui s'étaient établis le long du Danube dans une contrée voisine de la Germanie, ayant résolu d'embrasser le christianisme, envoyèrent à cet effet des ambassadeurs à l'empereur Michel III qui, de l'avis du patriarche saint Ignace, mit notre Saint à la tête des missionnaires destinés à cette pieuse entreprise. Saint Cyrille, après s'être fait instruire dans la langue de ces peuples, commença ses prédications l'an 848, et convertit toute la nation. De là il passa chez les Bulgares. Leur roi Bogoris, ayant demandé au moine Méthodius, cru par quelques uns frère de Cyrille, un tableau capable de glacer d'effroi les spectateurs, Méthodius peignit le *Jugement dernier*. Bogoris s'en étant fait expliquer le sujet, demanda le baptême, et prit le nom de Michel. Les Bulgares se soulevèrent d'abord contre leur

prince et les missionnaires; mais cette sédition ne tarda pas à être apaisée, et la nation se convertit, à l'exemple de son roi. Cyrille, non content de tant de succès, alla prêcher l'Évangile aux Moraves, peuples descendus des Slaves. Son fidèle Méthodius fut sacré archevêque de Moravie. C'est à saint Cyrille et non à saint Jérôme que l'on doit attribuer l'invention de l'alphabet slavons, formé sur celui des Grecs. C'est aussi à ce Saint, que les peuples qu'il avait convertis durent le privilège qu'ils ont retenu et qui subsiste encore dans les églises grecques et latines de la Dalmatie et de l'Illyrie, de faire l'office dans leur langue maternelle, saint Cyrille ayant pris pour principe de conduite de faire traduire la liturgie et célébrer les saints Mystères dans la langue des peuples convertis par ses soins. Cet usage fut confirmé par le pape Jean VIII, malgré les réclamations des archevêques de Salzbourg et de Mayence. La *Biblia slavono rustica*, de la traduction de saint Cyrille, est imprimée, comme il est dit sur le frontispice, *Characteribus Cyrillianis*. On croit que ce Saint finit par se faire moine de Saint-Pasile. On ignore l'année de sa mort. Il est nommé le 9 mars dans le Martyrologe rom., et les Grecs célèbrent sa fête le 14 févr.

CYRILLE, surnommé de Scythople, du nom d'une ville de Palestine où il avait pris naissance, fut quelque temps sous la discipline de saint Jean-le-Silen-

cieux qui l'envoya au monastère de saint Euthyme. Il passa de là dans la laure de saint Sabas, près de Thécué, où il entreprit d'écrire la vie de saint Euthyme et celle de saint Sabas, vers l'an 556. Nous avons cette vie de saint Euthyme dans Surius et Bollandus, au 20 janvier, dans le second tome des Monumens de l'Eglise grecque, imprimée à Paris en 1681, par les soins de M. Cotelier, et plus correctement dans les *Analectes* de Dom Jacques Loppin. La vie de saint Sabas, de même que celle de saint Jean-le-Silencieux, dont Cyrille est aussi auteur, sont dans les *Actes des Saints* de Bollandus, au 13 mai, tom. 3, pag. 232. (Baronius, *A. C.*, 475, 491 et 511. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.* tom. 16, pag. 487 et suiv.)

CYRILLE DE BERGAME, capucin de la province de Bresse, était prédicateur, poète et professeur en théologie. Il a laissé, *Canturia Epigrammatum, duplexque carmen elegiacum, genethliacum super Christi patientis amorem, opusculum meditantis animæ poenitentis*, à Bresse, 1681, in-8°. *De Morientium elemosynis, iis nempe, quæ FF. Minoribus S. Francisci regulam profitentibus interdum in ultimis voluntatibus, legato, fidei commissio præstandæ relinquuntur, præsertim annuatim, et in perpetuum consilia juridico-moralia*, à Lyon, 1680, un tome in-fol. *De Obligatione procurandæ perfectionis, tum specialiter re-*

ligiosis pro cuiuscumque professionis modulo, tum communiter cunctis Christi fidelibus, ex vi divini mandati. (Le père Jean de Saint-Antoine; *Biblioth. univ. francisc.* tom. 1, pag. 285.)

CYRILLE DE SAINTE-CROIX, capucin espagnol, avait enseigné la rhétorique à Barcelone pendant quatorze ans, avant qu'il se fit religieux. Il mourut en 1630 en odeur de sainteté, que lui avaient justement mérité son amour pour la retraite, son assiduité à l'oraison, son détachement et sa pauvreté, sa tendre charité pour le prochain, son humilité profonde, et enfin sa mortification et sa pénitence qui lui faisait souvent passer plusieurs jours sans boire ni manger. On a de lui un volume de Lettres familières, et un *Abrégé de Rhétorique*, imprimés à Barcelone en 1619. (Le père Jean de Saint-Antoine, *ibid.*)

CYRILLE PASCHAL, capucin espagnol, provincial de la province de Valence, professeur en théologie et qualificateur de l'Inquisition, a publié plusieurs sermons et l'Oraison funèbre de Louis Crespi de Borja, évêque de Placencia. (Le père Jean de Saint-Antoine, *ibid.*)

CYRIN ou QUIRIN. (Voyez QUIRIN.)

CYRINUS ou CYRENIUS, ou QUIRINIUS, ou QUIRINUS, gouverneur de Syrie, succéda à Quintilius Varus dans le gouvernement de la Syrie, après qu'Archelaüs, roi de Judée, eut été relégué à Vienne, environ

dix ans après la naissance de Jésus-Christ. Saint Luc semble dire (chap. 2 , v. 2) que le dénombrement qui obligea la sainte Vierge de se rendre à Bethléem où elle enfanta Jésus-Christ, est le premier dénombrement qui se fit sous le gouverneur *Cyrinus* ou *Quirinus* ; ce qui forme une difficulté, parce que *Cyrinus* ne fut fait gouverneur de Syrie qu'environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ. Plusieurs savans interprètes, suivis par Dom Calmet, lèvent cette difficulté, en traduisant ainsi le texte de saint Luc : *Ce dénombrement qui obligea Joseph et Marie d'aller à Bethléem, se fit avant un autre dénombrement qui fut fait sous le gouvernement de Cyrinus*. Le premier était général pour tout l'Empire; celui de *Cyrinus* ne regardait que la Syrie et les provinces adjacentes. Le père Pétau, Grotius et Ussérius avouent que *Cyrinus* n'était point gouverneur de Syrie l'année de la naissance de Jésus-Christ ; mais ils prétendent qu'étant gouverneur de Cilicie, il put être délégué extraordinairement pour faire le dénombrement en Syrie et en Judée.

CYRION ou QUIRION, chef des quarante soldats martyrs de Cappadoce sous Licinius. Cet empereur, collègue de Constantin, excita une persécution en Asie contre les chrétiens l'an 319. Agricola, gouverneur de Cappadoce, n'eut pas plutôt publié ses ordres, que quarante soldats de la garnison de la ville de Sé-

baste où il résidait, lui déclarèrent qu'ils étaient chrétiens. Le gouverneur les flatta d'abord, il leur promit, il les menaça ; et comme il vit tous ses efforts inutiles, il commanda que les quarante soldats fussent exposés tout nus pendant une nuit entière sur un étang glacé tout près des murs de la ville de Sébaste, et fit en même temps préparer un bain chaud prêt à recevoir ceux qui voudraient renoncer Jésus-Christ. Les généreux athlètes se dépouillèrent eux-mêmes, et coururent au lieu du supplice avec la joie des soldats victorieux qui vont au pillage, en s'encourageant eux-mêmes. Un seul quitta prise et fut remplacé par un garde qui avait ordre d'observer les martyrs, et de recevoir ceux qui voudraient se rendre. Il vit des esprits célestes qui distribuaient des présens magnifiques et des récompenses à ces braves soldats, excepté à un seul. Aussitôt il ôta ses habits, se jeta parmi les martyrs, en criant qu'il était chrétien. Lorsque le jour fut venu, on trouva qu'ils respiraient encore, et on les jeta dans le feu. Leurs reliques furent ramassées et passèrent presque dans toute la chrétienté avec leur culte. On fait leur fête le 9 de mars, qu'on croit être le jour de leur mort. A Rome, on la remet au lendemain. Les trente-neuf autres martyrs étaient, selon Adon et Raban, Domitien, Eunoïque, Sisinne, Héraclé, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Va-

lens, Hélien, Méliton, Édèce, Acace, Vibien, Hélius, Théodule, Cyrille, Flave, Sévérien, Valère, Cudion, Sacerdon, Prisque, Eutyches, Smaragde ou Juvénal, Philoctimon, Aèce, Micalle, Lysimaque, Domme ou Basilide, Théophile, Euthyce, Xanthe, Agge, Léonce, Hésyque Caius et Gorgone. La pièce la plus authentique de leur histoire est l'homélie, ou panégyrique qu'en a fait saint Basile, qui était fort proche du temps et du lieu où ils ont souffert. Les actes de leur martyre, qui se trouvent dans Bollandus, n'ont pas la même autorité. (Baillet, 10 mars.)

CYRRHUS ou CYRUS, ville épiscopale de la province Euphratéenne, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Hiéraple, à deux jours de chemin d'Antioche. On a prétendu que les juifs, revenant de Babylone, avaient bâti cette ville à l'honneur de Cyrus qui leur avait rendu la liberté. Quoi qu'il en soit, Justinien, pour rendre cette ville plus utile à l'Empire, et honorer en même temps les corps de saint Côme et de saint Damien qui y étaient inhumés, l'entoura de bonnes murailles, et y fit bâtir de très-belles maisons. (Voyez la lettre 104 de Théodoret.) On l'appelle, dans une ancienne notice ecclésiastique, *Αγιοτιολις*, *civitas Sanctiorum*; sans doute qu'elle renfermait les corps de ces Saints. On comptait huit cents églises sous le siège de Cyrrhus, au temps du

pape saint Léon. Il y avait aussi beaucoup de monastères. En voici les évêques :

1. Syricius, assista au concile de Nicée.

2. Augare, se trouva au concile de Séleucie où il suivit les Ariens.

3. Astère, sous l'empereur Valens, s'attacha aux Ariens; un nommé Julien, homme d'une vie sainte et exemplaire, pria Dieu de le retirer de ce monde. Il fut pris aussitôt de maladie et mourut le même jour. (Théodoret, *Hist. relig.*, chap. 1.)

4. Isidore, sous le même Empereur.

5. Théodoret, ordonné en 423, protesta contre saint Cyrille au concile d'Éphèse. Il mourut en 457.

6. Jean, sous l'empereur Basileusque qui avait usurpé l'Empire sur Zénon, excommunia, dans un concile, Pierre Le Foulon.

7. Serge 1^{er}, dont il est parlé dans la huitième conférence du cinquième concile général.

8. Serge n, Monophysite, exilé par l'empereur Justin en 578. (*Oriens christ.*, tom. 2, p. 930.)

CYRRHUS, appelée aujourd'hui Quars, ou Carin, a eu les évêques latins suivans :

1. Pierre de Conflitto, ou Conflitto, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, vers l'an 1271.

2. Siffride, du même Ordre, vers l'an 1459. (*Oriens chr.*, t. 3, pag. 1195.)

CYRUS, fils de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane, fille

d'Astyages, roi des Mèdes, fut élevé dans la cour du Roi son père. Étant âgé d'environ douze ans, son aïeul Astyages le fit venir à sa cour, avec sa mère Mandane. Cambyse le rappela ensuite auprès de lui; et Astyages étant mort, son fils Cyaxarès, oncle maternel de Cyrus, lui succéda au royaume de Médie. Cyrus, âgé de trente ans, fut établi, par Cambyse son père, chef des troupes de Perse, et envoyé à la tête de trente mille hommes au secours de son oncle Cyaxarès que le roi de Babylone voulait attaquer. Cyaxarès et Cyrus le prévinrent et le défirent. Après cela, Cyrus subjuguait la Cappadoce, vainquit Crésus, roi de Lydie, réduisit presque toute l'Asie mineure par les armes de ses généraux, repassa l'Euphrate, marcha contre les Assyriens, prit Babylone où il établit le siège de son empire, et où il mourut âgé de soixante-dix ans, après trente ans de règne. L'Écriture parle de Cyrus en plusieurs endroits. Daniel, dans la vision où Dieu lui fit voir la ruine des grands Empires qui devaient précéder la naissance du Messie, nous représente Cyrus sous l'idée d'un « belier » qui se tenait sur le fleuve, qui « avait deux cornes, dont l'une « était plus grande que l'autre, « et qui croissait peu à peu. Ce « belier donnait des coups de « cornes contre l'Occident, contre le Septentrion et contre le « Midi, et nulle bête ne pouvait « lui résister. Il fit tout ce qu'il « voulut, et devint très-puissant.

(Daniel, 8, 3... , 20.) Les deux cornes du belier marquent les deux empires que Cyrus réunissait en sa personne, celui des Mèdes et celui des Perses. Ce dernier était plus grand que l'empire des Mèdes. Dans un autre endroit, Daniel compare Cyrus à un ours qui avait trois rangs de dents, et à qui il fut dit : *Levez-vous, et rassasiez-vous de carnage.* (Daniel, 7, 5.) Cyrus succéda à Cambyse dans le royaume de Perse, et à Darius le Mède, nommé Cyaxarès par Xénophon, et Astyages dans le grec de Daniel, au royaume des Mèdes, et dans l'empire de Babylone. Il était monarque de tout l'Orient. C'est sous son règne qu'arrivèrent les histoires de Bel et du Dragon, rapportées dans le quatorzième chapitre de Daniel. Il honora toujours ce prophète, et donna un édit en faveur des juifs, après qu'il eut été témoin de sa conservation miraculeuse au milieu des lions, auxquels il avait été exposé. Il permit aux juifs de retourner dans leur pays en l'an du monde 3466; avant J.C., 534; avant l'ère vulgaire, 538, et leur défendit de continuer à bâtir le temple du Seigneur, à l'instigation de leurs ennemis. Les prophètes ont souvent annoncé la venue de Cyrus, et Isaïe a prédit jusqu'à son nom plus d'un siècle avant qu'il fût né: *Qui dico Cyro : Pastor meus es, 44, 28.*

CYRUS, auteur grec qui a écrit quelques vies des Saints, comme celle de saint Léonce et

de ses compagnons, qu'il a écrite ou continuée ; elle est sous le 18 juin dans Métaphraste et dans Surius.

CYRUS (Paul), le Silencieux, a fleuri après l'an 550. On a de lui un poème contenant la description du temple de Sainte-Sophie, à la fin de l'histoire de Cinnamon. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du sixième siècle*, pag. 250.)

CYZ (Marie de), née à Leyden en 1656, de parens nobles qui l'élevèrent dans l'hérésie de Calvin, fut mariée à dix-neuf ans à un riche gentilhomme, nommé de Combe. Étant devenue veuve après deux ans de mariage, elle vint en France, et fit abjuration à Paris. Le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel elle demeurait, prit soin de sa subsistance et de son instruction ; et Dieu lui ayant inspiré le charitable dessein de retirer chez elle les filles et femmes pécheresses qui voulaient faire pénitence volontaire de leurs dérèglemens, elle en forma une espèce de communauté, qu'elle nomma du Bon-Pasteur. Le Roi leur donna, l'an 1688, une maison dans la rue du Chasse-Midi, ou Cherche-Midi, où madame de Combe eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes qu'elle gouverna sagement jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1692, n'étant âgée que de trente-six ans. Son institut s'est répandu en plusieurs villes de France, et il y en avait trois maisons dans Paris. (*Voy. sa vie*, imprimée en 1700.)

CYZIQUE, ville épiscopale et métropole de l'Hellespont, au diocèse d'Asie. Strabon, dans son livre II, en fait la description en ces termes : « Il y a dans la Propontide une île nommée Cyzique, jointe au continent par deux ponts. Elle est très-fertile, et peut avoir environ cinq cents stades de circuit. Il y a une ville de même nom avec deux ports bien fermés, et qui contiennent près de deux cents vaisseaux. Une partie de cette ville est dans la plaine ; l'autre s'étend sur le glacis d'une montagne appelée *des Ours*. Cette ville est grande et belle, et l'emporte au-dessus des plus célèbres villes de l'Asie ; propre à la guerre et à la paix, et formée sur le modèle de Rhodes, de Marseille et de Carthage pour le gouvernement. Plin nous apprend que ce fut Alexandre-le-Grand qui la joignit à la Terre-Ferme par un pont. Il l'appelle *Arctonesus*, à cause de la montagne des ours sur laquelle elle est appuyée en partie. C'est aujourd'hui *Chyzico*. Après la prise de l'île de Chypre par les Sarrasins, sous l'empereur Justinien II, Jean de Constance, archevêque de cette métropole, ayant conduit dans l'Hellespont une grande multitude de Chypriens, l'Empereur ordonna et établit par le canon 36 *in Trullo*, que l'évêque de Cyzique et tous les autres de l'Hellespont dépendraient de l'archevêque de Constance qu'il avait appelée de son nom Justinianople, comme autrefois du patriarche de Cons-

tantinople ; mais cette ordonnance ne fut que pour un temps, jusqu'à ce qu'on eût rendu à Chypre son siège métropolitain. (Voyez Zonare, sur ce canon 36.)

Évêques de Cyzique.

1. Aphrodisius. Primatius, ou l'auteur du *Prædestinatus*, dit qu'il défendit contre les hérétiques de son temps la résurrection de la chair par l'ancien et le nouveau Testament. Il le nomme évêque de l'Hellespont, comme on nommait saint Basile l'évêque de Cappadoce.

2. Théodose, siégeait au troisième siècle. Il baptisa saint Nicon, et le fit prêtre et ensuite évêque. (Voyez saint Nicon, Act. SS., conc. ad 23 mart.)

3. Saint Nicon, succéda à Théodose.

4. Théonas, assista au concile de Nicée.

5. Ascholius, siégeait du temps de Constantin. (*Vita S. Parthenii*, Actes Saints, fol. 7.)

6. Macédonius, se retira avec les Ariens à Philippople.

7. Germinius, transféré par Constance à Sirmic, à la place de Photius que les Ariens avaient déposé.

8. Eleusius, donné pour successeur à Germinius par Macédonius de Constantinople, vers l'an 356.

9. Eunomius, substitué par les Ariens à Eleusius.

10. Eleusius, après quelque temps de vacance, remonta sur

son siège. La crainte de l'exil lui fit signer la foi arienne dans le concile de Nicomédie. Il en demanda pardon dans son église, et voulut quitter son évêché ; mais le peuple, qui l'aimait, s'y opposa. Il alla au concile de Constantinople en 381, et s'y rangea du côté de Macédonius ; il refusa même de confirmer la consubstantialité du Verbe quand il en fut requis. Ainsi il devint doublement hérétique, et il persista dans ses erreurs jusqu'à la mort.

11. Proclus.

12. Dalmace. Nous ne savons pas bien qui succéda à Eleusius ; mais il nous paraît qu'on doit placer ici Proclus, que Sisinnius de Constantinople avait ordonné par l'ordre de Théodose-le-Jeune. Cependant le peuple de Cyzique fit ordonner le moine Dalmace, et Proclus demeura à Constantinople dont il fut fait patriarche après la mort de Sisinnius. Dalmace alla au concile d'Ephèse, et s'opposa avec les Orientaux à la célébration du concile jusqu'à ce que Jean d'Antioche fût arrivé.

13. Diogènes, souscrivit au brigandage d'Ephèse, et répara sa faute au concile de Chalcedoine.

14. Evèthe, reçut, comme tous les métropolitains, des lettres de l'empereur Léon sur la mort violente de Protère, et y répondit.

15. Basilisque, que l'empereur Zénon avait créé César, fut ordonné lecteur après la mort de son père, et fait ensuite évêque

de Cyzique. Il siégeait encore en 518.

16. Eusèbe, siégeait sous l'empire de Justinien. Il assista au concile de Constantinople sous Mennas, et fut tué par ses diocésains, à cause de son humeur farouche et brutale.

17. Euprèpe, fut représenté par Jean de Troyes au cinquième concile général.

18. Étienne, siégeait sous l'empereur Héraclius.

19. Jean, auquel écrivit saint Maxime, moine et confesseur. Il fit aussi des notes sur saint Grégoire de Nazianze et sur les ouvrages de saint Denis l'Aréopagite.

20. Georges, assista au sixième concile général.

21. Germain, sous le tyran Philippique, condamna le sixième concile général en 712, et après la mort de ce prince demanda pardon de sa faute au pape Constantin. Il fut fait patriarche de Constantinople sous Anastase II.

22. Émilien, siégeait sous l'empereur Léon l'Isaurien qui le persécuta beaucoup.

23. Nicolas, assista au septième concile général.

24. Jean II, succéda à Nicolas.

25. N...., eunuque, faneur de l'hérésie des Iconoclastes.

26. Méthodius, transféré à Constantinople sous l'impératrice Théodora, veuve de Théophyle.

27. Antoine, dont parle le pape Nicolas I^{er} dans la huitième lettre qu'il écrivit à l'empereur

Michel, au sujet de Photius, intrus à la place de saint Ignace.

28. Amphiloque, intrus par Photius, à la place d'Antoine à qui il avait fait rompre les doigts.

29. Barnabas, succéda à Amphiloque, et assista au huitième concile général.

30. Grégoire, souscrivit au concile de Photius.

31. Théodore I^{er}, sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, indisposa l'esprit de ce prince contre Polyeucte, patriarche de Constantinople.

32. Démétrius, parent de l'empereur Michel Paphlagonite.

33. Théophanes, assista au concile de Constantinople, où Michel Cérulaire anathématisa les légats du pape Léon IX.

34. N...., siégeait en 1066.

35. Siméon, en 1107.

36. N...., sous l'empereur Jean Comnène, assista au concile qui condamna les erreurs de Constantin Chrysomale, qui étaient celles des Bogomiles.

37. N...., sous le patriarche Michel Oxyte.

38. Théophile, souscrivit en 1147 à la sentence de déposition du patriarche Côme Attique.

39. Jean III, condamné, en 1156, Soterich Pentéugène d'Antioche.

40. Basile I^{er}, en 1169.

41. Jean IV, en 1176.

42. Georges, siégeait lorsque les Grecs reprirent Constantinople sur les Français.

43. Théodore II, sous l'empereur Michel Paléologue, fut en-

voyé à Rome pour travailler à l'union. Pourquoi il encourut l'indignation des Grecs qui le maltraitèrent beaucoup après la mort de Michel.

44. Daniel, ennemi de la doctrine des Latins sur la procession du Saint-Esprit, fut déposé pour crime en 1288.

45. Niphon, siégeait en 1303.

46. Nicon, siégeait au temps de Nicolas Bécéus.

47. Athanase, en 1346.

48. Arsène, approuva en 1351, dans un concile de Constantinople, les erreurs de Grégoire Palamas.

49. Matthieu, fait patriarche de Constantinople en 1395, après Calliste II.

50. Métrophanes, transféré à Constantinople en 1440.

51. Parthénus, transféré de même.

52. Joasaph, devint patriarche de Constantinople, et fut déposé en 1566 pour ses ordinations illicites et même simoniaques.

53. Achillius, siégeait en l'an 1579.

54. N....., prit le parti du patriarche Jérémie II, déposé par ordre du Sultan au sujet de son ordination simoniaque.

55. Antyme, assista en 1642 au concile que le vieux Parthénus assembla en Moldoblachie au sujet des erreurs calviniennes, que Cyrille Lucaris avait approuvées.

56. Paisius, fait patriarche après Cyrille Spanus, fut déposé onze mois après.

57. Métrophanes II, en 1772, souscrivit la réponse de Denis, patriarche de Constantinople, sur les erreurs calviniennes, avec plusieurs autres évêques. (T. 3, *Perpet. fid.*, pag. 572.)

58. Cyrille, succéda au patriarche Athanase.

59. Auxence, siégeait en l'an 1721. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 749.)

On doute d'autant moins que cette île ait eu des évêques latins, que, depuis sa prise par les Croisés, plusieurs de ses églises en ont eu. (*Voyez* tom. 3, *Bull. FF. Préd.*, pag. 541.)

Conciles de Cyzique.

L'an 372, on y tint un faux concile favorable aux demi-Ariens, aux Macédoniens et aux Eunoméens. (Hard., tom. 1.)

L'an 376, il y eut un concile. (Mansi, tom. 1, pag. 242.)

CZAR. Ce mot qui est slave, signifie Roi. C'est le nom, ou titre d'honneur que prend l'empereur de toutes les Russies. Le premier qui le prit fut Basile, fils de Jean Basilide qui régna vers le milieu du quinzième siècle. En Moscovie l'on prononce *Tzar* ou *Zaar* qui est une corruption du mot *César* ou *Empereur*; car le Czar prétend descendre d'Auguste. Le Czar qui est chrétien et qui suit le rit grec, aussi bien que ses sujets, se tient debout et découvert pendant tous les offices divins. Il soutient le patriarche quand il se trouve aux processions, et te-

